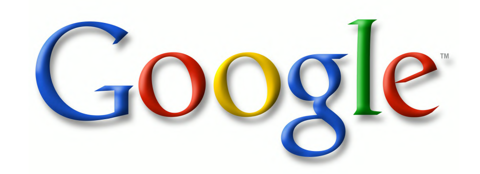





FOLIA FRVCTVS
ANDRADE


SUB CRUCE SALUS



DICTIONNAIRE

UNIVERSEL,

HISTORIQUE, CRITIQUE

ET BIBLIOGRAPHIQUE.

TOME V.

COMB. = DORY.

CET OUVRAGE SE TROUVE

CHEZ { L. PRUDHOMME, Éditeur, rue des Marais, au bureau du Lavater; PRUDHOMME fils, Imprimeur-Libraire, même rue, n° 17; GARNERY, Libraire, rue de Seine; } à Paris.

Madame BUYNAND née BRUYSET. . . . . Lyon.
Mademoiselle LEROY et Compagnie. . . . . Caen.
BLOCQUEL et CASTIAUX. . . . . Lille.
DEMAT. . . . . Bruxelles.
Victor MANGIN. . . . . Nantes.
BUSSEUIL. . . . . *Ibid.*
LAFITE. . . . . Bordeaux.
DURVILLE. . . . . Montpellier.
FOURIER-MAME. . . . . Angers.
CATINEAU. . . . . Poitiers.
DESOER. . . . . Liège.
GOSSE. . . . . Bayonne.
PERTHÈS. . . . . Hambourg.
IMMERZEEL et Compagnie. . . . . Amsterdam.
UMLANG. . . . . Berlin.
ARTARIA. . . . . Vienne.
ALICI, Libraire de la Cour. . . . . S. Pétersbourg.
RISS et SAUCET. . . . . Moscou.
BRUMMER. . . . . Copenhague.
BOREL et PICHARD. . . . . Naples.
GIEGLER et DUMOLARD. . . . . Milan.
GRIESHAMMER. . . . . Leipsick.
ESSLINGER. . . . . Francfort.

Et chez tous les principaux Libraires et Directeurs des postes.

*Les articles nouveaux sont marqués d'une *. Les articles anciens, corrigés ou augmentés sont distingués par une †.*

DICTIONNAIRE
UNIVERSEL,
HISTORIQUE, CRITIQUE
ET BIBLIOGRAPHIQUE,

Ou Histoire abrégée et impartiale des hommes de toutes les nations qui se sont rendus célèbres, illustres ou fameux par des vertus, des talens, de grandes actions, des opinions singulières, des inventions, des découvertes, des monumens, ou par des erreurs, des crimes, des forfaits, etc., depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours; avec les dieux et les héros de toutes les mythologies; enrichie des notes et additions des abbés Brotier et Mercier de Saint-Léger, etc., etc.

D'après la huitième Édition publiée par MM. Chaudon et Delandine.

NEUVIÈME ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE DE 16,000 ARTICLES ENVIRON,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE SAVANS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

Amicus Plato, amicus Aristoteles, magis amica veritas.

Suivie de Tables chronologiques, pour réduire en corps d'histoire les articles répandus dans ce Dictionnaire.

Ornée de 1,200 portraits en médaillons.

TOME V.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE MAME FRÈRES.

1810.

PORTRAITS

QUI SE TROUVENT

A LA FIN DU TOME V.

PLANCHE XXIII.

COOK (Nicolas Copernic).
CONHERT *ou* COONHERT.
COPERNIC (Jean).
COREIME.
CORNEILLE (Pierre).
CORNEILLE (Thomas).
CORRÈGE (Antoine Allegri le).
CORTEZ (Fernand).
COSME Ier.
COSME II.
COSSÉ (Charles de)
COUVREUR (Adrienne le)

PLANCHE XXIV.

COWLEY (Abraham).
COYSEVOX (Antoine).
CRAMMER (Thomas).
CRAYER (Gaspard).
CRÉBILLON (Prosper Jolyot de).
CRELLIUS (Jean).
CRÉQUI (Charles de).
CRILLON (Louis de Berthon de).
CROMWEL (Olivier).
CUJAS (Jacques).
CALLEN (docteur).
CUMBERLAND (duc de).

PLANCHE XXV,

I. DACIER (André).
DACIER (Anne le Febvre).
DAILLÉ (Jean).
DELCHAMPS (Jacques).
DAMHOUDÈRE (Josse de).
DANEAU.
DANES (Pierre).
DANET (Pierre).
DANGEAU (Philippe).
DANHAVERT (Jean Conrade).
DANTE (le).
DANTON (George-Jacques).

PLANCHE XXVI.

Daubanton (L. G. M.).
Daun (Léopold).
Davila (Henri-Catherine).
VI. Decker (Jérémie).
Delvaux (Laurent).
I. Démocrite.
I. Démosthènes.
Denham (John).
I. Denys (Michel).
Désaguliers (Jean-Théophile).
I. Descartes (René).
II. Desjardins (Martin Bogaert).

PLANCHE XXVII.

Desmoulins (Camille).
Despeisses (Antoine).
Desportes (Philippe).
Desrues (Antoine-François).
II. Destouches (Philippe).
Diderot (Denys).
Diemerbroeck.
Dioclétien.
II. Diogène (le cynique).
Dionis (Pierre).
Dippel (Conrade).
Dieu (Louis de).

PLANCHE XXVIII.

Dodoens (Rambert).
Dolomieu.
II. Dominique (Saint).
Dominiquin (le).
Dominis (Marc-Antoine).
Domitien.
Doneau (Hugues).
I. Doni (Antoine-François).
Dorat (Jean).
Dorat (Louis).
Dorset (Thomas).

NOUVEAU DICTIONNAIRE HISTORIQUE.

* COMAIRAS (Victor), ancien grand-vicaire de l'évêque de Beauvais, mort à Paris en 1805, a publié, I. *Histoire du consulat romain*. II. *Voyage en Europe*, faisant suite à l'Abrégé des Voyages de La Harpe. III. *Abrégé de l'astronomie de Bailly*. Il a laissé en manuscrits une *Histoire de Marie Stuart*, celle de *la Pucelle d'Orléans*, et un ouvrage sous le titre de *Balance politique des différens états de l'Europe*.

† COMBABUS, jeune seigneur de la cour d'Antiochus-Soter, roi de Syrie, fut nommé par ce prince pour accompagner la reine Stratonice dans un voyage. Cette commission lui parut délicate. C'étoit un très-bel homme: il craignit les suites de l'honneur qu'il recevoit. Pour les prévenir, il se priva lui-même de ce qui pouvoit lui inspirer ces craintes; et l'ayant enfermé dans une boite cachetée, il supplia le roi avant de partir de la lui vouloir garder jusqu'à son retour. Ce que Combabus avoit prévu ne manqua pas d'arriver. Stratonice, qui le voyoit tous les jours, en devint éperdument amoureuse: elle parla, elle voulut même le pousser à bout; et ce ne fut qu'en justifiant son impuissance qu'il l'arrêta. Cette grave circonstance ne put éteindre tout son amour, elle eut avec lui de fréquens têtes-à-têtes. Les courtisans, jaloux de la faveur de Combabus, l'accusèrent d'avoir souillé la couche royale. On lui fit son procès : déjà même on le traînoit au supplice, lorsqu'il demanda pour dernière grace qu'on eût à produire la boite fatale. Elle fut ouverte, et l'innocence de Combabus ne fut pas problématique. Le roi de Syrie plaignit son infortune, fit punir les délateurs, et le renvoya auprès de la reine, pour la construction d'un temple qu'elle avoit entrepris. On y éleva en bronze la statue de Combabus. Quelques-uns de ses amis furent assez fous, dit-on, pour se traiter eux-mêmes comme il s'étoit traité... Cette historiette, qui ressemble bien à un conte fait à plaisir, est tirée de Lucien.

COMBADAXUS, bonze japonais, annonça que, las de la vie, il alloit se retirer dans une caverne, pour y dormir dix millions d'années. Après y être entré, on scella sur-le-champ l'entrée avec d'énormes rochers. Les peuples du Japon pensent

que Combadaxus y dort encore, et ils l'honorent comme un Dieu.

† COMBALUSIER (François-de-Paule), médecin, né au bourg Saint-Andéol dans le Vivarais, mort le 24 août 1762, avoit des connoissances très-étendues dans son art. Elles lui méritèrent la place de professeur de pharmacie dans l'université de Paris, et celle de membre de la société royale de Montpellier. Il est connu par des *Ecrits polémiques* sur les querelles des chirurgiens et des médecins, et par un *Traité* latin *sur les vents qui affligent le corps humain*, 1747, in-12, traduit en français par Jault, 1754, 2 vol. in-12, sous le titre de *Pneumathopathologie*, ou *Traité des maladies venteuses*.

† COMBAULT (N.), né au commencement du 18e siècle, et mort en 1785, avocat et homme de lettres, fut un des meilleurs élèves du célèbre Rollin. On a de lui quelques morceaux de *Poésie* imprimés, qui font honneur à son talent. Contemporain, ami et émule de Coffin, il composa, en société avec son ami, l'*Hymne de saint Pierre*, *Tandem laborum*, dont le pape, par un bref, témoigna sa satisfaction à Coffin : nous citerons ici les deux strophes les plus remarquables de cette hymme, qui sont entièrement de lui, et que l'on peut mettre en parallèle avec ce qui est sorti de plus brillant de la plume de Santeuil. Les connoisseurs en sentiront aisément toutes les beautés, qu'il est impossible de faire passer en français par une traduction, quelque bien faite qu'elle puisse être :

Superba sordent Cæsaris cadavera ;
Queis urbs litabat impii cultûs feras ;
Apostolorum gloriatur ossibus,
Fixamque adorat collibus suis crucem.

Nunc ô cruore purpurata nobili,
Novisque felix Roma conditoribus,
Horum trophæis aucta, quantò veriùs
Regina fulges orbe toto civitas !

C'est en quelque sorte le sommaire du beau discours de saint Léon, *in natali Petri et Pauli*. On reconnoît dans la seconde strophe celle du bréviaire romain : *O Roma felix quæ duorum principum, etc.*; mais changée d'une manière bien avantageuse.

I. COMBE, fille d'Azope, passoit chez les Grecs pour avoir inventé les premières armures d'acier.

II. COMBE (Jean de). *Voyez* COMBES.

III. COMBE (Marie de). *Voyez* CYZ.

IV. COMBE (le P. la), Barnabite. *Voyez* GUYON, n°. II.

V. COMBE (GUY DU ROUSSEAU de la), avocat au parlement de Paris, mort en 1749, à 44 ans, a donné au public, I. Un *Recueil de jurisprudence civile du pays de droit écrit et coutumier*, 1 vol. in-4°, dont il publia une seconde édition beaucoup plus ample en 1746, et encore réimprimée en 1769. II. Il donna en 1738 une édition nouvelle du *Praticien universel* de Couchot, augmentée d'un petit *Traité sur l'exécution provisoire des sentences et ordonnances des premiers juges en différentes matières*, *et sur les arrêts de défense et autres arrêts sur requête*. III. Une nouvelle édition des *Arrêts* de Louet, augmentée de plusieurs arrêts. IV. Un *Nouveau Traité des matières criminelles*, 1736, in-4°; nouvelle édition, 1769, in-4°. V. *Recueil de jurisprudence canonique et bénéficiale*, pris sur les Mémoires de Fuet, 1 vol. in-fol., 1748. VI. On a publié après sa mort un *Commentaire sur les nouvelles ordonnances*

concernant les donations, les testamens, le faux, les cas prévôtaux.

† VI. COMBE (François la), né à Avignon, mort à Paris en 1793, a publié les ouvrages suivans : I. *Lettres du comte d'Orrery sur la vie de Swift*, traduites de l'anglais, 1753, in-12. II. *Lettres choisies de Christine*, reine de Suède, 1759, in-12. III. *Lettres sur l'enthousiasme*, traduites de l'anglais de Shaftesbury avec sa *Vie*, 1762, in-12. IV. *Dictionnaire du vieux langage français*, 1767, 2 vol. in-8°. V. *Dialogue sur le blé, la farine, et le pain*, avec un *Traité de la boulangerie*, 1777, in-8°. VI. *Observations sur Londres et ses environs*, 1780, in-8°. Cet auteur, qui n'étoit pas sans moyens, a beaucoup écrit, et n'a jamais pu parvenir non pas à faire un bon ouvrage, mais à en composer un de passable. Tous ses volumes sont remplis de plagiats, et sont formés d'extraits pris de tous côtés. Un de ses vols les plus plaisans est celui du discours préliminaire mis en tête de son *Dictionnaire du vieux langage*, qu'il copia dans les Mémoires de l'académie des inscriptions. Ce sont deux Dissertations de Duclos, qui se trouvent dans le 5e volume de ses Œuvres. Quant au Dictionnaire, il est extrait de celui dit *de Trévoux*, du Dictionnaire languedocien par l'abbé Des Sauvages, du Glossaire de dom Carpentier, des Poésies publiées par Barbazan, et enfin de la Diplomatique pratique par Le Moine, etc.

† COMBÉFIS (François), né à Marmande dans la Guienne, en 1605, de parens honnêtes, dominicain en 1625, fut gratifié d'une pension de mille livres par le clergé de France, qui l'avoit choisi pour travailler aux nouvelles éditions et versions des Pères grecs. Avant lui, aucun régulier n'avoit eu de pareilles récompenses. La république des lettres lui est redevable, I. De l'*édition* des Œuvres de saint Amphiloque, de saint Méthodius, de saint André de Crète, et de plusieurs Opuscules de Pères grecs. II. D'une *Addition* à la Bibliothèque des Pères, en grec et en latin, 3 vol. in-folio. III. D'une *Bibliothèque des Pères pour les prédicateurs*, en 8 vol. in-folio. IV. De l'*édition* des cinq historiens grecs qui ont écrit depuis Théophane, pour servir de suite à l'Histoire Byzantine, 1 vol. in-fol., Paris, 1685. Ce fut par ordre du grand Colbert qu'il travailla à cet ouvrage. Ce savant religieux mourut à Paris en 1679. Il auroit été à souhaiter que le P. Combéfis eût su aussi parfaitement le latin que le grec, ses versions seroient plus claires et plus intelligibles. Son latin est quelquefois barbare.

* I. COMBER (Thomas), savant théologien né en 1575 à Shermanbury, au comté de Sussex, mort en 1654, étoit le douzième enfant d'une ancienne famille : il survécut seul à tous ses frères, de sorte qu'il réunit tous les biens de son père. Comber fit ses études à l'école d'Horsham et au collége de la Trinité à Cambridge, où il fit de grands progrès, sur-tout dans les langues orientales. En 1596, il fut boursier à son collége, et en 1598, il prit ses degrés, puis le doctorat en 1616. Dans le même temps, il fut chapelain du roi Charles Ier, qui l'envoya en Ecosse conférer avec les théologiens presbytériens sur la forme du gouvernement de l'Église ; et quoique rien n'ait été décidé dans cette assemblée, les Ecossais admirèrent la profondeur de l'érudition de Comber. En 1630, il fut nommé doyen de Carlisle, et l'année suivante maître du collége de la Trinité, il fit les fonc-

tions de vice-chancelier. Il se fit une très-grande réputation par la manière dont il gouverna son collége; mais, dans le temps de la rébellion, cette place et son doyenné de Carlisle lui furent ôtés. Emprisonné aussi pour son attachement au parti du roi, il éprouva beaucoup de mauvais traitemens, qu'il supporta tous avec résignation. Il a été enterré dans l'église de Saint-Botolph à Cambridge. On a les Mémoires de sa vie, écrits par le révérend Thomas Comber, un de ses descendans, dont nous allons parler.

* II. COMBER (Thomas), savant théologien, de la même famille que le précédent, né à Westerham au comté de Kent en 1645, mort en 1699, apres avoir fait ses premières études, passa au collége de Sidney à Cambridge, où il prit la maîtrise-ès-arts; mais ce fut l'archevêque de Cantorbéry qui lui conféra le doctorat en théologie. Il obtint ensuite plusieurs bénéfices dans l'église d'Yorck, et fut nommé au doyenné de Durham en 1691. On a de lui plusieurs ouvrages estimés, dont les principaux sont, *Histoire scholastique à l'usage des liturgies; Le Compagnon à l'église*, 2 vol. in-8°; *Le Compagnon à l'autel; Discours sur toutes les prières communes*, in-8°; *Suppositions de l'Eglise romaine dans les conciles des quatre premiers siècles; La Vie du doyen Comber*, in-8°.

COMBES (Jean de), avocat du roi au présidial de Riom, publia en 1584 un *Traité des Tailles et autres subsides, et de l'institution et origine des Offices concernant les Finances.* Cet ouvrage, écrit assez purement pour son temps, est surtout estimable par des recherches utiles, et par une critique judicieuse. — Il ne faut pas le confondre avec Pierre DE COMBES, auteur des *Procédures civiles des Officialités*, 1705, in-folio, et qui a donné aussi les *Procédures criminelles*, in-4°.

COMBES DES MORELLES (Perrette-Marie de), née à Riom, le 19 mai 1728, élevée à Saint-Cyr, a publié, I. *Méditations sur les événemens de la vie.* II. *Œuvres spirituelles*, 1778, 2 vol. in-12. Ces œuvres renferment *des poésies* et *des cantiques.*

COMBET (Claude), né à Lyon en 1614, mort en 1689, où il entra dans l'ordre de Saint-Dominique, se fit connoître par son talent pour la chaire. Il a fait imprimer, en 1643 et 1666, les *Oraisons funèbres du cardinal Alphonse de Richelieu* et *d'Anne d'Autriche.*

COME. *Voyez* COSME.

† COMÉNIUS (Jean-Amos), grammairien et théologien protestant, naquit en Moravie en 1592. Chassé de son pays par l'édit de 1624, qui proscrivoit les ministres de sa communion, il alla enseigner le latin à Lesna dans la Pologne, et s'entêta d'une nouvelle manière d'apprendre les langues. Son livre *Janua linguarum reserata*, Amsterdam, 1661, in-8°, fut traduit en douze langues européennes: d'autres personnes ajoutent qu'il le fut aussi en arabe, en turc, en persan; ce qui répandit son nom par-tout, sans pouvoir faire adopter ses idées. D'après cet exposé, on peut se faire une idée du succès attaché à cet ouvrage, et de la sensation qu'il produisit lorsqu'il parut, puisqu'il s'en fit un grand nombre d'éditions dans les principales villes de l'Europe. Mais il est à remarquer que la plupart de ces éditions diffèrent entre elles par le nombre et l'espèce des idiomes qu'elles contiennent. Ainsi, par exemple, l'édition faite à

Dantzick, 1634, est en latin, allemand et polonais; celle de Stockolm, 1640, est en latin, allemand et suédois; celle d'Amsterdam, 1662, est en latin, français et hollandais: dans la seconde édition d'Amsterdam, 1665, on a ajouté une version grecque; et dans celle de Londres, 1670, on a mis une version anglaise. Après avoir couru dans la Silésie, en Angleterre, en Suède, dans le Brandebourg, à Hambourg, etc., Coménius s'établit à Amsterdam. C'est dans cette ville qu'il fit imprimer, in-folio, sa *Nouvelle méthode d'enseigner;* production qui n'offre rien de praticable, ni dans les idées, ni dans les règles. La formation des écoles ne fut pas sa seule folie; il donna encore dans celle des prétendus prophètes, qui s'imaginoient avoir la clef des prédictions de l'Apocalypse. Il mourut en 1672. On a de cet auteur, I. Des *Commentaires sur l'Apocalypse*. II. Un livre intitulé *Pansophiæ Prodromus*, Oxford, 1637, in-8°. III. *Historia fratrum Bohemorum*, Halæ, 1702, in-4°. IV. Enfin le livre dont nous avons déjà parlé, *Janua linguarum reserata*, qu'il publia à Lesna en 1631, in-8°, et dont l'édition de 1661, in-8°, est en cinq langues.

† I. COMÈS (Natalis), *ou* Noël CONTI, et non pas *le Comte*, comme l'a ridiculement nommé le traducteur français de sa *Mythologie*, étoit né à Venise vers le commencement du 16e siècle. Il a été appelé assez mal à propos par Scaliger, *homo futilissimus*, quoiqu'il eût beaucoup d'érudition. Comès a laissé, I. Une *Traduction* d'Athénée, en latin, oubliée pour celle de Daléchamp. II. Une *Histoire de son temps*, en trente livres, depuis 1545 jusqu'en 1581. III. Une *Mythologie latine*, in-8°, dont la meilleure édition est celle de Padoue, 1616, in-4°, traduite en français, in-4°. Il est principalement connu par ce dernier ouvrage, que plusieurs écrivains ont pillé en le décriant. Il a composé un poëme en quatre livres *sur la Chasse*, qui est imprimé ordinairement à la suite de sa *Mythologie*, publiée à Venise, chez Alde, en 1551 et 1581; à Francfort, en 1584; à Paris, en 1605, et à Genève, en 1612. Il mourut vers 1582. — Jérôme COMÈS, poëte de Syracuse, a publié plusieurs poëmes vers l'an 1655.

* II. COMÈS (Girolamo), de Syracuse, peintre et poëte, vivoit vers l'an 1655. On a de lui, *Trattato dell' instabilità umana; Il Filosofo grossale in terza rima; Laudi del mal francese; Lo Svergognato e il Bravazzo in terza rima;* et quelques autres *Poëmes*.

COMESTOR (le Mangeur). *Voy.* PIERRE, n° XVIII.

COMÉTHO (Mythol.), fille de Ptérélas, dont la vie dépendoit de la conservation d'un cheveu. Amphitryon étant venu mettre le siége devant Taphos, capitale des états de Ptérélas, sa fille en devint amoureuse. Celle-ci priva son père du cheveu fatal, lui fit perdre aussitôt la vie, livra Taphos, et fut tuée par le vainqueur, indigné de sa perfidie.

COMIERS (Claude), chanoine d'Embrun, sa patrie, mort aux Quinze-Vingts en 1693, professa les mathématiques à Paris, et travailla quelque temps au *Journal des Savans*. On a de lui plusieurs ouvrages de mathématiques, de physique, de médecine, de controverse; car il se mêloit de toutes ces sciences. Les principaux sont, I. *La nouvelle Science de la nature des Comètes*. II. *Discours sur les Comètes*, inséré dans le Mercure de janvier

1681. L'objet de cet ouvrage est de prouver que les comètes ne présagent aucun malheur ; ce que Bayle démontra, vers le même temps, avec autant de force et plus d'agrément. III. Trois *Discours sur l'art de prolonger la vie.* L'auteur les composa à l'occasion d'un article de la Gazette de Hollande, sur un Louis Galdo, Italien qu'elle faisoit vivre quatre cents ans. Ils sont curieux, par un mélange heureux de l'histoire et de la physique. IV. *Traité des Lunettes*, dans l'extraordinaire du Mercure de juillet 1682. V. *Traité des Prophéties, Vaticinations, Prédictions et Pronostications*, contre le ministre Jurieu, in-12. VI. *Traité de la Parole, des Langues et Ecritures, et l'Art de parler et d'écrire occultement*, Paris, 1690, et à Liège, 1691, in-12. Malgré ces deux éditions, ce livre est presque introuvable.

COMINES. *Voyez* COMMINES.

COMITOLO (Paul), jésuite de Pérouse en Italie, mort dans sa patrie en 1626, à 80 ans, passa pour un des meilleurs casuistes de sa société. Il lui a fait honneur par plusieurs ouvrages. On a de lui *Consilia moralia*, in-4° ; un *Traité des Contrats*, etc.

† COMMANDIN (Frédéric), né à Urbin en 1509, mort en 1575, possédoit les mathématiques et le grec. Il traduisit en latin *Archimède, Apollonius de Perge, Euclide*, etc. Bernardin Balde, son disciple, a écrit sa Vie.

* COMMANINI (Grégoire), de Mantoue, chanoine régulier, philosophe, théologien et poëte, vivoit dans le 17e siècle. Il a publié *Degli affetti della mistica teologia tratti della cantica ; il figino*, ou *della pittura dialogo* ; et quelques *Poésies*.

COMMANVILLE (l'abbé N. Échard de), prêtre du diocèse de Rouen, vivoit à la fin du 17e siècle. Il a publié, I. *Vies des saints*, 4 vol. in-8°. II. *Tables géographiques et chronologiques des archevêchés et évêchés de l'univers*, Rouen, 1700, 1 vol. in-8°, auxquelles on a reproché des inexactitudes, que plusieurs auteurs n'ont pas laissé de copier.

† I. COMMELIN (Jérôme), célèbre imprimeur, natif de Douay, exerça d'abord sa profession en France ; mais l'Allemagne lui paroissant un plus beau théâtre, il s'établit et mourut à Heidelberg en 1598. Il porta l'exactitude de la presse jusqu'à corriger sur les anciens manuscrits les auteurs qu'il imprimoit. On a de lui de savantes *Notes sur Héliodore et sur Apollodore*. Il y a eu d'autres imprimeurs célèbres du même nom.

* II. COMMELIN (Isaac), né à Amsterdam en 1598, mort en 1676, a fait une partie de la *Description historique de la ville d'Amsterdam*, publiée par Gaspard, 2 vol. in-fol., 1694, en langue hollandaise. On a encore de lui une *Relation du premier voyage fait aux Indes orientales*, 2 vol. in-4° ; *Vie du stathouder Frédéric-Henri*, prince d'Orange, 1 vol. in-fol., 1651, etc. Elle a été traduite en français, 1655, in-folio, avec figures.

† III. COMMELIN (Jean), botaniste, né à Amsterdam le 29 juillet 1629, auteur du *Nouveau jardin*, dans lequel on trouve encore aujourd'hui les plantes les plus rares ; consacra les 20 dernières années de sa vie à écrire sur cette science. La seconde partie de l'*Hortus Indicus Malabaricus*, qui a paru à Amsterdam en 1679, in-fol. ; la 3e qui fut publiée dans la même ville en 1682,

in-fol., sont l'une et l'autre enrichies de ses notes et de ses commentaires. On a encore de lui d'autres ouvrages qui ont paru sous les titres suivans : I. *Catalogus plantarum indigenarum Hollandiæ, cui præmissa Lamberti Bidloo dissertatio de re herbariâ*, Amstelodami, 1683, 1685, in-12; Lugduni Batavorum, 1709, in-12. Ce catalogue contient 776 plantes. II. *Catalogus plantarum Horti medici Amstelodamensis, pars prior*, Amstelodami, 1689, 1697, in-8°; *ibid.*, 1702, in-8°, sans aucun changement.

† IV. COMMELIN (Gaspard), professeur de botanique et directeur du jardin d'Amsterdam, fut reçu à l'académie impériale des curieux de la nature en 1704, sous le nom de *Mantius*, mort en 1731, a donné, avec son oncle Jean Commelin, *Hortus Amstelodamensis*, 1697 et 1701, 2 vol. in-fol. Il a publié seul, *Plantæ rariores exoticæ Horti Amstelodamensis*, 1713, in-4°, et d'autres livres de botanique. C'est lui qui a fait le catalogue de l'*Hortus Malabaricus*, 1696, in-fol., qu'on a joint à cet ouvrage, 1678 et années suivantes, 12 volumes in-fol., figures. Il donna encore une *Description* en latin de la ville d'Amsterdam, 1694, in-4°. *Voyez* COMMELIN, n° II.

* COMMENDISCH (Laurent), peintre né à Vérone, fut d'abord élève de Falciéri à Bologne; mais son goût pour peindre les batailles le conduisit à étudier à Parme, sous Le Monti, célèbre peintre en ce genre. Il s'établit ensuite à Milan, où il eut beaucoup d'occupation. Le baron Martini lui fit peindre entre autres *la Bataille de Luzzara* pour Louis XIV, qui en parut très-satisfait lorsqu'elle lui fut présentée. Commendich florissoit à la fin du 17ᵉ siècle.

† COMMENDON (Jean-François), né à Venise en 1524, d'un père philosophe et médecin, composoit dès l'age de dix ans des vers latins. Son mérite naissant lui procura une place de camérier auprès du pape Jules III. Ce pontife dit « qu'il valoit trop pour ne l'employer qu'à faire des vers »; et lui confia plusieurs affaires aussi difficiles qu'importantes. Marcel II, Paul IV, et Pie IV qui l'honora de la pourpre, à la prière de saint Charles Borromée, le chargèrent de plusieurs commissions du même genre. Pie V, son successeur, l'ayant nommé légat en Allemagne et en Pologne, il contribua beaucoup par ses soins à la publication des décrets du concile de Trente dans cette partie de l'Europe. Grégoire XIII ne lui rendit pas la même justice; il l'abandonna à la haine de plusieurs membres de la faction de l'empereur, lequel lui reprochoit d'avoir préféré les intérêts de la France aux siens, pour l'élection d'un roi de Pologne. Les cardinaux d'Est, de Médicis et quelques autres prirent hautement sa défense. Grégoire XIII étant tombé malade, ils formèrent le dessein de l'élever sur la chaire pontificale, et ils l'auroient exécuté, si elle fût alors devenue vacante. Commendon mourut peu de temps après à Padoue, en 1584, à 60 ans. « La cour de Rome, dit Fléchier, n'eut jamais de ministre plus éclairé, plus agissant, plus désintéressé, ni plus fidèle. Il soutint le poids des négociations les plus importantes en des temps très-difficiles. Il passa dans les royaumes les plus éloignés avec une diligence incroyable. Il s'acquit l'amitié des princes, sans jamais condescendre à leurs erreurs, ni à leurs passions. Il travailla sans relâche à rétablir la foi et la discipline de l'Eglise; et il s'opposa au torrent des hérésies naissantes avec une fermeté et une sagesse extraordinaires. »

Il laissa quelques *Pièces de vers* dans le recueil de l'académie des Occulti, dont il avoit été le protecteur. On a une Vie de ce cardinal en latin par Gratiani, évêque d'Amélie, traduite élégamment en français par Fléchier, in-4°, et 2 vol. in-12.

† COMMERSON (Philibert), médecin et botaniste du roi de France, né en 1727 à Châtillon-lès-Dombes, en Bresse, fit ses études à Montpellier, et mourut à l'île de France, où il accompagnoit Bougainville dans son voyage autour du monde. En 1773, il fit une très-grande collection de botanique, et ses travaux furent immenses. Il a publié l'*Ichthyologie* en 2 vol. in-4°; un traité intitulé *le Martyrologe des botanistes*, ouvrage dans lequel il donne une notice de ceux qui ont péri dans les recherches de botanique. Sans doute il avoit intention que son nom y fût inscrit, et personne n'y a eu plus de droit. Sa collection étoit contenue dans trente-deux grandes caisses, qu'il a léguées au cabinet du roi.

† COMMINES (Philippe DE LA CLITE de), né en Flandre, d'une famille noble, qui avoit possédé la seigneurie de Commines, passa les premières années de sa jeunesse à la cour de Charles-le-Hardi, duc de Bourgogne, et quitta ce prince pour s'attacher à Louis XI. On n'a jamais bien su le motif de ce changement, puisqu'il n'a pas cru devoir le dire. On pourroit sans témérité l'attribuer aux grandes promesses et aux offres flatteuses du roi. Jacques Marchand, dans sa Description de la Flandre, livre premier, pag. 167, rapporte avoir ouï dire à un homme de qualité que Commines, pendant la jeunesse du comte de Charolais, avoit vécu très-familièrement avec lui; que ce comte, qui l'aimoit, l'admettoit à tous ses amusemens; qu'à un retour de chasse, Commines fatigué, s'étant assis, avoit poussé la familiarité ou plutôt le manque de respect jusqu'à dire à son jeune maître : « Charles, tirez-moi mes bottes...; que le prince en effet les avoit tirées en riant; mais qu'en riant aussi, il avoit pris une des bottes, et en avoit frappé rudement la tête de Commines, qui étoit devenu la fable de la cour de Bourgogne; que le ressentiment de cet affront, quoique mérité, l'avoit indisposé contre le comte, dont il avoit quitté le parti, dès qu'il en eut trouvé l'occasion favorable. » Quoi qu'il en soit, le nouveau maître, auquel il s'étoit attaché ou vendu, le fit chambellan, sénéchal de Poitiers, et vécut si familièrement avec lui, qu'ils couchoient souvent ensemble. Commines gagna sa confiance par les services qu'il lui rendit à la guerre et dans diverses négociations. Il mérita également bien de son successeur Charles VIII, qu'il accompagna dans la conquête de Naples. Sa faveur ne se soutint pas toujours. On l'accusa, sous ce roi, d'avoir favorisé le parti du duc d'Orléans, depuis Louis XII, et de lui avoir vendu le secret de la cour, comme il avoit vendu, disoit-on, ceux du duc de Bourgogne au roi de France. Il fut arrêté et conduit à Loches, où on l'enferma huit mois dans une cage de fer. Il disoit alors « qu'il avoit voulu voguer dans la grande mer, et qu'il avoit essuyé une tempête. » Après une prison de plus de deux ans, tant à Loches qu'à Paris, il fut absous de tous les crimes qu'on lui imputoit. Ce qu'il y a d'inconcevable, c'est que le duc d'Orléans, pour lequel il avoit essuyé cet outrage, ne fit non seulement rien pour le soulager dans sa longue détention, mais encore ne pensa pas à lui, étant parvenu à la couronne. Commines avoit épousé Hélène de Chambes, de la maison des comtes de Montsoreau en Anjou. Il mourut dans son château d'Argenton en Poi-

tou, le 17 octobre 1509, à 64 ans. Il joignoit aux agrémens de la figure les talens de l'esprit. La nature lui avoit donné une mémoire et une présence d'esprit si heureuses, qu'il dictoit souvent à quatre secrétaires en même temps des lettres sur les affaires d'état les plus délicates. Il parloit diverses langues, aimoit les gens d'esprit, et les protégeoit. Ses *Mémoires pour l'histoire de Louis XI et de Charles VIII*, depuis 1464 jusqu'en 1498, sont un des morceaux les plus intéressans de l'histoire de France, et lui ont mérité le surnom de Tacite français. — Commines, a-t-on dit, n'a ni les graces, ni la belle ordonnance des historiens anciens, auxquels on l'a souvent comparé; mais plus naturel, plus ouvert, moins mystérieux que Tacite, plus sincère que Polybe trop attaché aux Romains, Commines, moins admiré, sera plus aimé qu'eux. On trouve en lui, selon Montaigne, avec ce beau naturel qui lui est propre, le langage doux et agréable d'une naïve simplicité. L'historien, vieilli dans les affaires, amuse les lecteurs frivoles et instruit les autres. Il est sincère en parlant d'autrui, et modeste en parlant de lui-même. On l'accuse d'avoir écrit avec la retenue d'un courtisan qui craignoit encore de dire la vérité, même après la mort de Louis XI. « Cependant les vues saines, le sens droit et profond, le jugement solide qui règnent dans son ouvrage, dit Duclos, lui ont acquis à juste titre la réputation dont il jouit, et qu'il conservera toujours. Ceux qui font de l'histoire leur étude particulière conviennent qu'il n'a écrit que des Mémoires, et non pas une histoire. Indépendamment des fautes qui sont relevées dans les notes marginales de la dernière édition, il lui en est échappé plusieurs autres. Je les marquerai hardiment, parce que c'est un de mes devoirs. Toutes les fois que je ne me suis pas trouvé d'accord avec lui, mon sentiment m'est devenu suspect; et je n'y ai persisté qu'après les recherches les plus exactes. Ces fautes ne sont pas ordinairement importantes, mais on peut toujours relever celles des grands hommes. » La meilleure édition des *Mémoires* de Commines, qui ont occupé successivement un grand nombre de savans, est celle de l'abbé Lenglet du Fresnoy, 4 vol. in-4°, en 1747, à Paris, sous le titre de Londres. Elle est revue sur le manuscrit, enrichie de notes, de figures, d'un ample recueil de pièces justificatives, et d'une longue préface très-curieuse. L'édition d'Elzevir, 1648, in-12, est d'un format plus commode et n'est pas commune. Sleidan et Gaspard Barthius ont traduit Commines en latin. Sa fille épousa René de Brosse, comte de Penthièvre, en Bretagne.

† COMMIRE (Jean), jésuite, né à Amboise le 25 mars 1625, mourut à Paris le 25 décembre 1702. La nature lui donna un génie heureux pour la poésie; il le perfectionna par l'étude des auteurs anciens. On a de lui 2 volumes de *Poésies latines* et d'*Œuvres posthumes*, 1754. L'aménité, l'abondance, la facilité, sont en général le caractère de sa versification; mais, plus propre à embellir qu'à s'élever, il n'a que rarement cette hardiesse, ce feu, cette énergie, cette précision qui font de la poésie le premier de tous les beaux-arts. Dans ses *Paraphrases sacrées*, il n'a pas toujours connu la simplicité sublime des livres saints; il se contente d'être élégant, et il a des tirades qui offrent de très-beaux vers. Ses *Idylles sacrées* et ses *Idylles profanes* offrent un style plus propre à leur genre que ses Paraphrases; des images riantes, une élocution pure, des pensées vives, une harmonie heureuse. Il réussissoit encore mieux dans les *Fables* et dans les *Odes*, sur-tout

dans celles du genre gracieux. Il y a même quelques-unes de ses *Odes héroïques* où il prend un ton noble et élevé. Quoique le père Commire eût un goût décidé pour les belles-lettres, il ne laissa pas de professer, pendant plusieurs années, la théologie, et de se consacrer à la direction. Il joignit une piété douce à beaucoup de franchise et de probité, et ne se mêla guère des affaires du monde. Il aimoit la paix. Lorsque Barbier d'Aucour publia la critique des entretiens d'Ariste et d'Eugène par le père Bouhours, le père Commire conseilla à son confrère de modérer une sensibilité que son amour-propre ne pouvoit dissimuler. Par une réponse du savant Huet, évêque d'Avranches, au père Commire, qui lui avoit proposé d'écrire sur les navigations de Salomon, on apprend que ce jésuite avoit composé une *Histoire des guerres des Anglais*, que l'évêque pressa l'auteur de publier; on ignore s'il l'a jamais fait. Cette lettre, datée du 8 avril 1696, est en tête du Commentaire de Huet sur les navigations de Salomon (traduit du latin par Desroches) et publié dans le tome I des *Traités géographiques et historiques, pour faciliter l'intelligence de l'Ecriture*, La Haye, 1730, 2 vol. in-12, dus aux soins de Bruzen de La Martinière.

† COMMODE (Lucius Ælius Aurélius) naquit à Rome l'an 161 de J. C., d'Antonin le philosophe et de Faustine. Quelques jours après la mort du père, le fils fut proclamé empereur, l'an 180. Des philosophes également sages et savans cultivèrent son cœur et son esprit; mais la nature l'emporta sur l'éducation. On vit en lui un second Néron. Comme lui il fit périr les plus célèbres personnages de Rome, et persécuta les chrétiens. Ses parens ne furent pas à l'abri de sa fureur. Commode avoit abandonné le soin des affaires à Pérennis, devenu, à force de crimes, préfet du prétoire. La foiblesse de l'empereur augmenta l'insolence du ministre, sans que personne osât se plaindre de sa tyrannie. Un jour que le prince assistoit, avec tout le peuple, aux jeux capitolins, un inconnu, qui portoit le manteau de philosophe, s'avança au milieu du théâtre, et lui dit: « Prince mou et efféminé, tandis que tu te prêtes à ces vains divertissemens, Pérennis se prépare à te ravir l'empire. » Cet avis courageux fut le commencement de la disgrace de Pérennis, massacré peu de temps après par les soldats. Cléandre, Phrygien d'origine, en favorisant les débauches de l'empereur, obtint à son tour la confiance du tyran, seconda sa cruauté, et subit le sort de Pérennis. Commode n'en fut pas plus humain. Un jeune homme de distinction lui présenta un jour un poignard, lorsqu'il entroit par un endroit obscur, et lui dit: « Voilà ce que le sénat t'envoie. » Mais il ne put accomplir le meurtre qu'il méditoit. (*Voy.* l'art. LUCILLE.) Depuis, l'empereur conçut une haine implacable contre les sénateurs. Rome fut un théâtre de carnage et d'abominations. Lorsqu'il manquoit de prétextes pour immoler des victimes, il feignoit des conjurations imaginaires. Aussi débauché que cruel, il corrompit ses sœurs, destina trois cents femmes et autant de jeunes garçons à sa lubricité. Au lieu de continuer à porter le nom de Commode, fils d'Antonin, il prit celui d'Hercule, fils de Jupiter. Le nouvel Alcide se promenoit dans les rues de Rome, vêtu d'une peau de lion, une grosse massue à la main, voulant détruire les monstres à l'exemple de l'ancien. Il faisoit assembler tous ceux de la lie du peuple qu'on trouvoit malades ou estropiés, et, après leur avoir fait lier les jambes, il tomboit sur ces infortunés et les assommoit à coups de

massue. Ne rougissant point de se montrer sur le théâtre, et de se donner en spectacle; il voulut paroître tout nu en public comme un gladiateur. Martia, sa concubine, Lætus, préfet du prétoire, et Electe, son chambellan, tâchèrent de le détourner de cette extravagance. Commode, dont le plaisir étoit, non pas de gouverner ses états, ou de conduire ses armées, mais de se battre contre les lions, les tigres, les léopards et ses sujets, alla dans sa chambre écrire un arrêt de mort contre ceux qui avoient osé lui donner des avis. Martia, ayant découvert son projet, lui présenta un breuvage empoisonné au sortir du bain. Commode s'assoupit, se réveilla, vomit beaucoup : on craignit qu'il ne rejetât le poison, et on le fit étrangler, l'an 192e de J. C. Il avoit la lâcheté ordinaire aux tyrans; n'osant se fier à personne pour se raser, il se brûloit lui-même la barbe, comme Denys de Syracuse.

* COMMODI (André), peintre d'histoire, né à Florence en 1565, mort en 1638, a fait pour le pape Paul V un très-beau tableau, représentant *Les anges rebelles précipités du ciel.*

† COMMODIANUS GAZÆUS, espèce de versificateur chrétien du 4e siècle, auteur d'*Instructions*, ouvrage en forme de vers sans mesure et sans cadence. Chaque ligne comprend un sens achevé, et les premières lettres en sont disposées en forme d'acrostiche. L'auteur prêche la pauvreté dans un style fort dur, et prend la qualité de *Mendiant de Jésus-Christ*. Son ouvrage a été long-temps dans l'obscurité. Rigaud le publia pour la première fois en 1650, in-4°; et Davis l'a donné en 1711, à la fin de son *Minutius-Félix*.

* COMMODO (André) né à Florence en 1560, mort en 1638, étoit élève du Civoli. Il alla très-jeune à Rome, où il peignit assez bien *le portrait*. Il étoit unique pour copier les tableaux des grands maîtres : les plus fins connoisseurs y étoient trompés. Malgré ses occupations à copier les beaux ouvrages antiques et modernes, il publia quelques *Mémoires* sur son art. Etant retourné dans sa patrie, il y fit plusieurs tableaux, entre lesquels on cite un *Jugement universel* comme son meilleur ouvrage.

COMMUNES (de l'origine des). *Voyez* LOUIS-LE-GROS, vers la fin.

† COMNÈNE. *Voyez* les articles des princes de cette famille illustre, sous leurs noms de baptême : ALEXIS, ANNE, JEAN, ANDRONIC, DAVID, etc.

† COMO (Ignace-Marie), mort à Naples en 1750, s'est fait un nom par ses poésies latines, par ses connoissances dans l'antiquité. Nous avons de lui, I. *Inscriptiones stylo lapidario vitas exhibentes summorum pontificum et cardinalium regni Neapolitani.* II. *Histoire de la célèbre confrérie de la très-sainte Trinité de Naples*, en italien, un grand nombre de *Poésies* et des *Epigrammes*.

* COMPAAN (Nicolas), fameux écumeur de mer du 17e siècle, né à Oostzaanen, dans la Nord-Hollande, pendant long-temps le fléau du commerce de toutes les nations, sans excepter ses compatriotes, quitta enfin cet odieux métier. Ayant obtenu des lettres de pardon des Etats de Hollande, il retourna dans sa patrie, où, malgré l'énormité de ses vols, il a traîné sa vieillesse dans la misère, jointe aux remords et à l'opprobre. Il vivoit encore en 1655, âgé alors de 68 ans, et se vantoit d'avoir pris et pillé plus de 350 navires.

* COMPAGNO (Scipion), bon peintre de paysages, né à Naples en 1624, enrichissoit ses tableaux de petites figures représentant divers sujets. Dans la galerie de Vienne, on voit de ce peintre deux beaux *Paysages ornés d'une quantité de figures.* L'un offre *la vue de Naples avec son port pendant une éruption du Vésuve;* sur le devant est un pont couvert d'une foule de personnes que des soldats forcent de rentrer dans les maisons : l'autre représente *une vue de Pouzzole :* le peintre y a représenté *le martyre de S. Janvier*, au pied d'une colline, sur le sommet de laquelle on aperçoit les débris d'un temple antique. Compagno vivoit encore en 1680.

* COMPAGNONI (Pompée), un des plus savans et des plus illustres prélats du 18e siècle, né à Macerata en 1693, alla à Rome en 1712, où il étudia les sciences et les belles-lettres. Il cultiva aussi la poésie avec succès, comme on peut s'en convaincre par quelques *Elégies* qu'il adressa au jésuite Jules-César Cordora. Il eut des relations d'amitié avec Gravina, Métastase et Crescimbéni. Il embrassa l'état ecclésiastique, et Benoît XIII le nomma archidiacre de Macerata. Bientôt après il fut pourvu, par Benoît XIV, de l'évêché d'Osimo et de Cingoli. Compagnoni mourut à Osimo en 1774. Ses *Mémoires historiques et critiques de l'Eglise et des évêques d'Osimo* ont été publiés à Rome en 1782, 5 vol. in-4°. Plusieurs personnes d'Osimo et de Macerata s'empressèrent d'éterniser la mémoire de cet illustre prélat par des éloges, des oraisons funèbres, etc.

* COMPATEC (Réné), Napolitain, distingué dans le 15e siècle par son savoir, son goût pour les lettres et la jovialité de son caractère, est fréquemment cité dans les écrits de Sannazar et de J. Jov. Pontanus. Il mourut à Naples pendant l'exil de Sannazar en France, et celui-ci a consacré à sa mémoire une pièce de vers hendécasyllabes, la 16e de son second livre d'Epigr. L'épitaphe qu'il se fit à lui-même ne respire point cette gaieté qu'on lui attribue ; mais il a jugé à propos d'y transmettre à la postérité son aversion pour le mariage. La voici : *Quid agam, quæris? Quiesco. Qui sum scire cupis? Fui. Vitæ quæ fuerint condimenta rogas? Dolor, labor, luctus ; servire superbis dominis ; patriæ videre excidium ; quos caros habes sepelire : nam uxoris quidem molestias nunquam sensi.*

* I. COMPTON (Spencer), comte de Northampton, que sa valeur a rendu célèbre, né en 1601, mort le 19 mars 1643, à la bataille contre les rebelles, donnée à Hopton-Head, au comté de Stafford, répondit noblement, lorsqu'on lui offrit quartier, qu'il ne se rendoit pas à de vils rebelles, et il fut lâchement percé d'une hallebarde. Ce seigneur a laissé six fils et deux filles.

* II. COMPTON (Henri), prélat anglais, fils du précédent, né en 1632, mort en 1713, élève du collége de la Reine à Oxford. A la restauration il servit dans la cavalerie, où il fut cornette; mais il quitta bientôt le service et prit les ordres. Il obtint un canonicat dans l'église du Christ à Oxford, puis fut recteur de Cottenham au comté de Cambridge. En 1674 il fut nommé à l'évêché d'Oxford, et l'année suivante à celui de Londres. Dans le même temps il prêta serment au conseil privé, et fut chargé de l'éducation des princesses Anne et Marie, depuis reines d'Angleterre. Sous le règne de Jacques II, ce prélat s'opposa au papisme avec un grand courage. Le monarque lui ayant enjoint de sus-

pendre de ses fonctions le docteur Sharp, recteur de Saint-Gilles-lès-Champs, il s'y refusa constamment, et ce roi l'interdit lui-même des fonctions épiscopales ; mais, peu avant la révolution, son interdiction fut levée, et il travailla ardemment à l'établissement du prince d'Orange sur le trône d'Angleterre. Ce fut lui qui conduisit la princesse Anne de Londres à Nottingham. Le zèle qu'il montra pour Guillaume et Marie lui mérita l'honneur de faire la cérémonie du couronnement à la place de l'archevêque Sancroft. Ce prélat mourut à Sulham et fut enterré dans le cimetière de la paroisse. On a de lui, I. Une *Traduction*, de l'italien en anglais, *de la Vie de dona Olympia Maldachini*. II. Un *Traité sur la Communion*. III. Des *Sermons*. IV. Des *Lettres pastorales*. Compton avoit beaucoup de goût pour la botanique : il protégea M. Plukenet et d'autres naturalistes à qui il donna des encouragemens. Enfin il eut un très-beau jardin de plantes exotiques.

* COMSI *ou* COINSI, moine de Saint-Médard de Soissons, ensuite prieur, mort en 1236, a laissé un recueil de contes dévots en vers français, sous le nom de *Miracles de Notre-Dame*. Ils avoient été en partie composés en latin, dans le siècle précédent, par un certain Hugues Farsi, moine de Saint-Jean-des-Vignes, de la même ville. Comsi, non seulement les traduisit en français et les rima, mais il y ajouta d'autres sujets dévots de même nature que lui fournit la tradition, ou qu'il imagina, ou qu'il tira d'auteurs plus anciens. (*Voy.* à ce sujet le quatrième volume des Fabliaux et Contes des 12e et 13e siècles par Le Grand, discours préliminaire, p. 14-19, et un Mémoire de Racine le fils dans ceux de l'académie des inscriptions, tome XVIII.)

I. COMTE (Louis le), sculpteur, né au village de Boulogne près Paris, reçu membre de l'académie de peinture et de sculpture en 1676, mourut en 1694. Parmi les morceaux de sculpture dont il a embelli Versailles, on distingue un *Louis-le-Grand*, vêtu à la romaine, un *Hercule*, la *Fourberie*, le *Cocher du cirque ;* deux groupes représentant *Vénus* et *Adonis*, *Zéphyre* et *Flore*. Cet artiste se signala également par son talent pour la figure, et par son goût pour l'ornement.

† II. COMTE (Louis le), jésuite, d'une famille parlementaire, considérée dans sa province, mort à Bordeaux, sa patrie, en 1729, dans un âge avancé, fut envoyé à la Chine en qualité de missionnaire et de mathématicien en 1685. A son retour, il publia 2 volumes de *Mémoires*, in-12, en forme de lettres, *sur l'état de cet empire*. On y lut que ce peuple avoit conservé pendant deux mille ans la connoissance du vrai Dieu ; qu'il avoit sacrifié au Créateur dans le plus ancien temple de l'univers ; que les Chinois avoient pratiqué les plus pures leçons de la morale, tandis que le reste de l'univers avoit été dans l'erreur et dans la corruption. L'abbé Boileau, frère du satirique, dénonça à la Sorbonne cet éloge des Chinois, comme un blasphème, qui mettoit ce peuple presque au niveau des Juifs. La faculté proscrivit ces propositions, et le livre d'où on les avoit tirées. C'est le même motif qui porta le parlement à condamner ce livre au feu, par son arrêt du 6 mars 1762. Le P. d'Avrigny trouva la censure de la Sorbonne téméraire et mal entendue. Les propositions du P. Le Comte se réduisoient, dit-il, à ceci : « La connoissance du vrai Dieu fut portée à la Chine par l'un des enfans de Noé. Les Chinois rendirent à Dieu un culte intérieur et extérieur. La re-

ligion se conserva long-temps parmi eux ; mais enfin les ténèbres succédèrent à la lumière, et un culte idolâtrique à la religion pure et simple qu'ils avoient eue d'abord. » Pour qu'une proposition soit condamnée comme téméraire par des théologiens, il faut, dit encore d'Avrigny, qu'elle regarde la foi ou les mœurs; or, celles qu'on a exposées attaquent-elles les vérités révélées ou la pureté de la morale? Il semble que non. Mais la Sorbonne, voulant que la nation juive fût la seule qui eût eu la connoissance du vrai Dieu, crut devoir censurer des propositions qui sembloient contredire cette opinion. Quoi qu'il en soit, les *Mémoires* du P. Le Comte se faisoient lire avec plaisir, avant que nous eussions l'Histoire de la Chine du P. Duhalde. On peut encore les consulter, en se défiant un peu de la partialité de l'auteur, et en se tenant en garde contre les idées trop favorables qu'il veut donner des Chinois. Son style est plus élégant que précis.

* III. COMTE (Jean le), natif de Beauvais, professa les belles-lettres au collége Mazarin, depuis 1688 jusqu'en 1707. Nous avons de lui quelques *Poésies latines* du genre lyrique, recueillies dans les *Selectæ orationes et carmina clarissimorum in universitate Parisiensi professorum*. Sa *Paraphase poétique de six psaumes de David* n'a pas été admise dans ce recueil.

IV. COMTE. *Voyez* COMÈS (Natalis), *et* CONTE.

V. COMTE (Florent le), sculpteur et peintre parisien, est plus connu par le Catalogue des ouvrages d'architecture, de sculpture, de peintnre et de gravure de différens maîtres, que par les siens propres. Les curieux, sur-tout en gravure, le recherchent, à cause des notions qu'il donne du caractère, des marques et du nombre des ouvrages des différens graveurs. Son livre est intitulé *Cabinet de singularités d'architecture, peinture, sculpture et gravure*, Paris, 3 vol. in-12. Les deux premiers furent donnés en 1699 ; mais l'auteur, sentant les défauts de ces deux volumes, fit de nouvelles recherches, qui, jointes aux éclaircissemens pour les précédens, en formèrent un troisième qu'il publia en 1700. Il écrit assez mal, et l'histoire des différens auteurs y est exposée d'une manière un peu confuse. Le Comte mourut à Paris en 1712.

I. COMUS (Mythol.), Dieu qui présidoit aux festins, aux réjouissances nocturnes, aux toilettes des femmes et des hommes qui aimoient à se parer. Ceux qui s'enrôloient dans la milice de Comus couroient la nuit en masque à la clarté des flambeaux, la tête couronnée de fleurs, accompagnés de jeunes garçons et de jeunes filles qui chantoient et dansoient en jouant des instrumens. Ils alloient ainsi par troupes dans les maisons, comme les masques qui courent les bals. Ces débauches commençoient après souper, et se continuoient jusque bien avant dans la nuit. On représentoit Comus en jeune homme chargé d'embonpoint, couronné de roses et de myrte, un vase d'une main, et un plat de fruits ou de viandes de l'autre.

II. COMUS. *Voyez* LEDRU.

*CONANT (Jean), théologien anglais, né en 1608 à Heanton, au comté de Devonshire, mort en 1693, élève du collége d'Exeter à Oxford, où il fut boursier, et reçut le doctorat. Conant fut un des membres de l'assemblée du clergé; en 1647, il fut nommé recteur de son collége, et peu après professeur de théolo-

gie. Il se trouva à la conférence de Savoie, où il siégea du côté des non-conformistes ; mais, en 1670, il quitta ce parti et rentra dans l'Eglise d'Angleterre. Alors il fut ministre de Sainte-Marie-Aldermanbury à Londres ; puis il passa à l'église de tous les Saints à Northampton, à laquelle fut attaché l'archidiaconat de Norwich. En 1689, il obtint encore un canonicat de Worcester. Conant a été enterré dans l'église de tous les Saints à Northampton. On a de lui *six volumes de Sermons*.

* CONCA (Sébastien), peintre d'histoire, né à Gaëte en 1679, mort à Naples en 1764. Après s'être appliqué à l'étude des belles-lettres, il entra dans l'école de Solimène, et alla à Rome pour y dessiner d'après l'antique et les grands maîtres. A 18 ans, il fit dans cette ville plusieurs ouvrages qui lui acquirent une grande réputation. Clément XI le choisit pour décorer de peintures à *fresque* et à l'huile l'église de St-Clément. Le succès de ces travaux lui procura les plus beaux ouvrages de peinture qui se firent dans les églises et dans les palais de Rome, principalement dans ceux des papes. Les autres villes d'Italie et les pays étrangers ont aussi exercé les talens de Conca. Ce peintre entendoit bien les grandes compositions; elles sont sages et bien ordonnées ; il avoit un pinceau facile, l'intelligence du clair-obscur, drapoit avec art et dessinoit assez bien. Il a même cherché le grandiose ; mais pour vouloir être agréable, il est tombé dans le mignard, et quelquefois dans le mesquin. Son coloris, qu'il vouloit rendre vigoureux, est maniéré et sent l'évantail ; enfin, Conca ne parut un des plus grands artistes de son temps que parce que la peinture étoit dans sa décadence. « Il apporta à Rome, dit Mengs, la manière de Solimène et des principes moins bons que faciles, qui accélérèrent la ruine de l'art. »

* CONCANEN (Matthieu), écrivain irlandais, destiné d'abord au barreau, est connu particulièrement pour avoir été placé par Pope dans sa Dunciade, et par une lettre que le docteur Warburton lui a adressée. En arrivant à Londres, Concanen prit parti pour le ministère, à qui il voua sa plume, et qui le récompensa par la place de procureur-général à la Jamaïque, où il fit fortune. On a de lui quelques *Poésies* qui ne sont pas sans mérite.

CONCEPTION (Ordre de la). *Voyez* SYLVA.

* CONCHILLOS (Jean), peintre espagnol, élève d'Etienne Marc, quitta Valence, sa patrie, et alla à Madrid perfectionner son talent par l'étude des grands maîtres. Ses tableaux se font remarquer par une grande pureté de dessin et un bon coloris. Revenu à Valence, il y fit plusieurs ouvrages qui commencèrent sa réputation ; mais ce qui le rendit justement célèbre et ce qui doit lui mériter la reconnoissance des artistes, c'est l'établissement dans cette ville d'une académie dont les premières assemblées se tinrent dans sa maison. Le roi d'Espagne a doté richement cette académie, qui porte le titre de S. Charles et réunit les trois arts, de peinture, sculpture et architecture. Conchillos est mort à Valence en 1711, âgé de 70 ans.

CONCHES (Guillaume de), grammairien et théologien normand, mort vers l'an 1150, publia une *Glose sur les Evangiles*, où il embrassa l'erreur d'Abailard sur la Trinité. Il s'en rétracta ensuite dans un écrit intitulé *Dragmaticon*, qui s'étoit conservé en manuscrit dans la bibliothèque du mont Saint-Michel. L'ouvrage le plus considérable de Conches est un traité *De Na-*

turis creaturarum, *sive de opere sex dierum.* Il a paru dès l'origine de l'imprimerie, en 2 vol. in-8°, sans date ni lieu d'impression.

CONCHYLIUS. *Voyez* COQUILLE.

† CONCINI *ou* CONCINO, connu sous le nom de maréchal d'Ancre, naquit à Florence, de Barthélemi Concino dont le père de simple notaire devint secrétaire d'état. Concini vint en France en 1600, avec Marie de Médicis, femme de Henri-le-Grand. D'abord gentilhomme ordinaire de cette princesse, il s'éleva de cette charge à la plus haute faveur par le crédit de sa femme, Léonore Galigaï, fille de la nourrice de Marie de Médicis. Après la mort de Henri IV, Concini acheta le marquisat d'Ancre, fut fait premier gentilhomme de la chambre, et obtint le gouvernement de Normandie. Il devint maréchal de France, sans jamais avoir tiré l'épée, dit un bel esprit, et ministre, sans connoître les lois du royaume. La fortune et les hauteurs de cet étranger excitèrent la jalousie et les ressentimens des principaux seigneurs de France. Concini leva sept mille hommes à ses dépens, pour maintenir, contre les mécontens, l'autorité royale, ou plutôt celle qu'il exerçoit sous le nom d'un roi enfant et d'une reine foible. Galigaï n'abusoit pas moins de sa faveur; insolente dans sa fortune, et bizarre dans son humeur, elle refusoit sa porte aux princes, aux princesses, et aux plus grands du royaume. Cette conduite avança la perte de l'un et de l'autre. Louis XIII, qui se conduisoit par les conseils de Luynes, son favori, ordonna qu'on arrêtât le maréchal. L'Hôpital-Vitry, chargé de cet ordre, lui demanda son épée de la part du roi, et, sur son refus, le fit tuer à coups de pistolet, sur le pont-levis du Louvre, le 24 avril 1617. Son cadavre, enterré sans cérémonie, fut exhumé par la populace furieuse, et traîné par les rues jusqu'au bout du Pont-Neuf. On le pendit par les pieds à l'une des potences qu'il avoit fait dresser pour ceux qui parleroient mal de lui. Après l'avoir traîné à la Grève et en d'autres lieux, on le coupa en mille pièces. Chacun vouloit avoir quelque chose du *Juif excommunié :* c'étoit le nom que lui donnoit cette populace mutinée. Ses oreilles sur-tout furent achetées chèrement, ses entrailles jetées dans la rivière, et ses restes sanglans brûlés sur le Pont-Neuf, devant la statue de Henri IV. Le lendemain on vendit ses cendres, sur le pied d'un quart d'écu l'once. La fureur de la vengeance étoit telle, qu'un homme lui arracha le cœur, le fit cuire sur des charbons, et le mangea publiquement. Le parlement de Paris procéda contre sa mémoire, condamna sa femme à perdre la tête, et déclara leur fils ignoble et incapable de tenir aucun état dans le royaume. La même année 1617, parut, in-8°, la tragédie du marquis d'Ancre, en quatre actes, en vers, ou la victoire du Phœbus français contre le Python de ce temps. On trouva dans les poches de Concini la valeur de dix-neuf cent quatre-vingt-cinq mille livres en papier, et dans son petit logis, pour deux millions deux cent mille livres d'autres rescriptions.. C'étoit là un assez grand crime aux yeux d'un peuple dépouillé. Galigaï avoua qu'elle avoit pour plus de cent vingt mille écus de pierreries. On auroit pu la condamner comme concussionnaire, on aima mieux la brûler comme sorcière. On prétendit qu'un juif italien nommé Montalto étoit magicien, et qu'il avoit sacrifié un coq blanc chez la maréchale. Cependant ce magicien ne put la guérir de ses vapeurs; elles avoient

été si fortes, qu'au lieu de se croire sorcière, elle s'étoit crue ensorcelée. Elle avoit fait venir deux moines de Milan pour l'exorciser. On ne la poursuivit pas moins comme sorcière. Les juges prirent des *Agnus Dei* qu'elle portoit pour des talismans. Un conseiller lui demanda de quels charmes elle s'étoit servie pour ensorceler la reine. Galigaï, indignée de la question, et mécontente de Marie de Médicis, lui répondit avec fierté : « Mon sortilège a été le pouvoir que les ames fortes doivent avoir sur les esprits foibles. » De deux rapporteurs qui instruisirent le procès de la maréchale d'Ancre, l'un étoit Courtin, vendu au duc de Luynes, et qui sollicitoit des graces ; l'autre étoit Deslandes-Payen, homme intègre, qui ne voulut jamais conclure à la mort. Cinq juges s'absentèrent ; quelques-uns opinèrent pour le seul bannissement. Mais Luynes sollicita avec tant d'ardeur, que la pluralité fut pour le bûcher. La maréchale fut donc traînée dans un tombereau à la grève, comme une femme de la lie du peuple. Toute la grace qu'on lui fit fut de lui couper la tête avant de livrer son corps aux flammes. L'arrêt fut exécuté le 8 juillet 1617. Cette malheureuse Italienne et son époux ne furent ni soutenus, ni regrettés par aucun courtisan. L'évêque de Luçon, depuis cardinal de Richelieu, créature de Concini, étant entré dans la chambre du roi un peu après l'exécution de son bienfaiteur : « Monsieur, lui dit ce prince, nous sommes aujourd'hui, Dieu merci, délivrés de votre tyrannie. » Sa liberté fut de peu de duréee. (*Voyez* GALIGAÏ.) Au reste, Anquetil, dans son Intrigue du cabinet, sous Henri IV et Louis XIII, dit qu'il seroit injuste de croire le maréchal d'Ancre tel que l'ont représenté quelques historiens contemporains. Bassompierre et le maréchal d'Estrées, le jugeant long-temps après sa mort, et par conséquent avec assez d'impartialité, disent que « Concini étoit un galant homme, d'un bon jugement, d'un cœur généreux, libéral jusqu'à la profusion, de bonne compagnie et d'un accès facile. Avant les troubles il étoit aimé du peuple, auquel il donnoit des spectacles, des fêtes, des tournois, des carrousels, des courses de bague, dans lesquelles il brilloit, parce qu'il étoit beau cavalier et adroit à tous les exercices. Il jouoit beaucoup, mais noblement et sans passion. Il avoit l'esprit solide, enjoué, d'une tournure agréable. » Le marquis de Bonnivet, seigneur flamand, étant prisonnier de guerre dans la citadelle d'Amiens, dont Concini étoit gouverneur, imagina de paroître malade pour faire ensuite le mort, être emporté hors de la citadelle et se sauver. Concini lui dit : « Il seroit bien fâcheux que vous mourussiez sous ma garde ; car comme on fait passer les Italiens en France pour de grands empoisonneurs, je serois obligé de vous faire ouvrir ». Cette plaisanterie, dit Siri, fut un excellent élixir pour le malade, qui ne tarda pas à guérir. La conversation du maréchal d'Ancre étoit pleine de saillies et de gaieté. Il est vraisemblable que s'il n'avoit pas uni son sort à l'insolente et insatiable Galigaï, dont il fut forcé de partager les rapines, il seroit mort dans son lit. Il laissa un fils âgé de 14 ans, qui se retira à Florence.

† I. CONCINNA (Daniel), théologien dominicain, né dans un village du Frioul vers 1686, mort à Venise le 21 février 1756, passa tout le temps de sa vie à prêcher et à écrire. Benoît XIV forma très-souvent ses décisions sur les avis de ce savant religieux. C'étoit le

plus grand antagoniste des casuistes relâchés. L'amour de la saine morale fut son caractère distinctif. Il plaida toute sa vie pour elle, comme prédicateur, comme jurisconsulte, comme théologien, et comme philosophe. L'Eglise lui doit un très-grand nombre d'ouvrages, les uns en italien, les autres en latin. Les principaux en italien sont, I. *La discipline ancienne et moderne de l'Eglise romaine sur le jeûne du carême*, exprimée dans deux brefs du pape Benoît XIV; avec des observations historiques, critiques et théologiques, 1742, in-4°. II. *Mémoires historiques sur l'usage du chocolat les jours de jeûne*, Venise, 1748, réimprimés à Lucques en 1749, in-8°, avec des additions. III. *Dissertations théologiques, morales et critiques sur l'histoire du probabilisme et du rigorisme*, dans lesquelles il développe les subtilités des probabilistes modernes, et leur oppose les principes fondamentaux de la théologie chrétienne, 1743, à Venise, 2 vol. in-4°. IV. *Explication des quatre paradoxes qui sont en vogue dans notre siècle*, in-4°, 1746: cet ouvrage a été traduit en français par le P. Dufour, Paris, 1751, in-12. V. *Dogme de l'Eglise romaine sur l'usure*, in-fol., Naples, 1746. VI. *De la Religion révélée*, etc., in-4°, Venise, 1754. Les plus connus en latin sont, I. *Theologia christiana dogmatico-moralis*, en 12 vol. in-4°, 1746. Cette Théologie, que l'on a trouvée un peu diffuse, fut cependant estimée de toutes les écoles d'Italie, à l'exception de celles des jésuites. Cette société l'attaqua vainement auprès de Benoît XIV, aussi ami du P. Concinna qu'ennemi des querelles et de la délation. II. *De sacramentali absolutione impertiendâ aut differendâ recidivis consuetudinariis*, en 1755, in-fol. On a traduit cette Dissertation en français, et on l'a enrichie de l'éloge historique de l'auteur et du catalogue de ses ouvrages. III. *De spectaculis theatralibus*, Rome, 1752, in-4°. L'auteur est peu favorable au théâtre. Denys Sandélius a donné la Vie de cet auteur, sous ce titre: *De Danielis Concinnæ vitâ et scriptis commentarius*; Brixiæ, 1767, in-4°.

* II. CONCINNA (Nicolas), frère du précédent, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, où il enseigna la philosophie et la théologie; en 1732, il fut nommé à la chaire de métaphysique dans l'université de Padoue. Après l'avoir remplie avec distinction pendant 16 ans, il fut obligé de la quitter par les suites fâcheuses d'une santé altérée. Il se retira à Venise, où il mourut en 1763. On a de lui, I. *Oratio habita in gymnasio Patavino cùm primùm ad metaphysicam publicè profitendam accederet*, Venetiis, 1732. II. *Synopsis tertiæ partis metaphysicæ, hoc est Theologiæ naturalis*, in-4°, sans nom de lieu ni d'imprimeur. III. *Origines et fundamenta et capita prima delineata juris naturalis et gentium*. IV. *Juris naturalis et gentium doctrina metaphysicæ asserta*, etc.

CONCORDE (Mythol.), divinité, fille de Jupiter et de Thémis. Les Romains l'adoroient, et avoient élevé en son honneur un temple superbe sur le Capitole, où s'assembloit le sénat. On la représente couronnée d'une guirlande de fleurs, ayant dans une main deux cornes d'abondance entrelacées, et dans l'autre, un faisceau ou une grenade. Deux mains qui se joignent et tiennent quelquefois un caducée sont l'un de ses emblèmes.

* CONCOREGIO (Jean de), médecin, natif de Milan, enseigna

dans les écoles de Montpellier, de Bologne et de Pavie, et mourut dans cette dernière ville en 1438. Les deux ouvrages que ce médecin a publiés, à deux époques différentes, ont été réunis en un seul, et imprimés sous le titre de *Praxis nova totius ferè medicinæ*, Papiæ, 1485, in-fol.; Venetiis, 1515, 1521, in-fol.

† **CONDAMINE** (Charles-Marie de la), chevalier de Saint-Lazare, des académies française et des sciences de Paris, des académies royales de Londres, Berlin, Pétersbourg, Nanci, de l'institut de Bologne, naquit à Paris en 1701, et y mourut le 4 février 1774. Avec une ame ardente et une constitution forte, La Condamine fut entraîné vers le plaisir, et s'y livra beaucoup dans sa jeunesse; mais il y renonça bientôt, ainsi qu'à l'état militaire qu'il avoit embrassé, pour s'adonner aux sciences. Il entreprit différens voyages, où il recueillit plusieurs observations qui en hâtèrent les progrès. Après avoir parcouru sur la Méditerranée les côtes de l'Afrique et de l'Asie, il fut choisi, en 1736, avec Godin et Bouguer, pour aller au Pérou déterminer la figure de la terre. Non seulement il y observa son élévation à l'équateur et son aplatissement aux pôles, mais il remarqua que les montagnes attirent à elles les corps graves, et les font dévier de la loi de la pesanteur. La Condamine, en prenant dans le même instant des deux côtés de l'une des plus hautes montagnes des Cordelières l'angle d'une étoile avec une verticale formée par un long fil, à l'extrémité duquel étoit un corps pesant, s'aperçut que la direction du fil étoit dérangée par l'action de la montagne qui attiroit à elle le corps pesant qui le soutenoit. Cette expérience, vérifiée par Maskeline sur une haute montagne d'Ecosse, l'a été encore dans ces derniers temps par Cavendisch, à l'aide de la balance de torsion de Coulomb. Il est ainsi prouvé que les masses considérables agissent les unes sur les autres, et s'attirent mutuellement. C'est la suite de l'attraction générale des planètes et de tous les corps. Les fruits de ce voyage, où il fit paroître tant d'activité et de courage, ne répondirent pas à l'attente du public. Il manqua même d'y périr par l'imprudence d'un de ses compagnons, nommé Seniergues. Le libertinage et le ton hautain de ce jeune homme ayant irrité les citoyens de la nouvelle Cuença, ils s'élevèrent en tumulte contre les voyageurs; mais heureusement le seul coupable en fut la victime. La Condamine descendit la rivière des Amazones, et fit sur cette rivière un trajet de plus de 500 lieues, après avoir failli vingt fois à échouer et à périr. De retour dans sa patrie, il partit quelque temps après pour Rome; le pape Benoît XIV lui fit présent de son portrait, et lui accorda la dispense d'épouser une de ses nièces. Ce philosophe, pensant que la société d'une femme raisonnable et sensible serviroit à adoucir les infirmités dont il étoit accablé, épousa à l'âge de 55 ans cette nièce, qui fit son bonheur, qui lui prodigua les soins les plus tendres, et, de concert avec la philosophie, le consola de l'espèce d'injustice qu'il avoit éprouvée à son dernier voyage d'Angleterre, et dont on lui avoit refusé la réparation. Il s'en plaignit dans un écrit public *à la Nation anglaise*, qui répondit au philosophe parisien « qu'elle aimoit mieux avoir moins de police et plus de liberté. » Toujours semblable à lui-même jusqu'au dernier moment, il fit les délices de la société, par son caractère vif, actif et enjoué. Deux jours avant sa mort, il fit un *Couplet* assez

plaisant sur l'opération chirurgicale qui le mit au tombeau ; et après avoir dit ce couplet à un ami qui venoit le visiter : « Il faut que vous me laissiez, continua-t-il ; j'ai deux lettres à écrire en Espagne ; peut-être l'ordinaire prochain il ne sera plus temps. » La Condamine fut un des premiers membres de l'académie des sciences qui fût adopté par l'académie française, parce qu'il sut, comme Fontenelle, répandre de l'agrément sur les sciences. Il étoit sourd quand il y fut reçu, et lui-même fit alors cette épigramme sur sa réception :

La Condamine est aujourd'hui
Reçu dans la troupe immortelle ;
Il est bien sourd ; tant mieux pour lui :
Mais non muet ; tant pis pour elle.

La curiosité scientifique de cet académicien se portoit sur tout avec une ardeur que ne rebutoient ni les dangers, ni les dégoûts, ni l'horreur même. Il assistoit à l'exécution de Damien, et, pour ne rien perdre des circonstances du supplice aussi rare qu'affreux d'un malheureux tiré à quatre chevaux, il s'étoit mêlé parmi les gens de service employés à l'exécution ; on vouloit le repousser ; mais l'exécuteur en chef s'y opposa, en disant : Laissez, laissez monsieur, *c'est un amateur*. Avide de réputation, il est peu d'hommes célèbres avec qui il n'ait eu des liaisons ou des disputes, et presque point de journal dans lequel il n'ait inséré quelques pièces. Répondant à toutes les critiques, et flatté de toutes les louanges, il ne méprisoit aucun suffrage, pas même ceux des hommes méprisables. Durant un séjour qu'il fit, dans sa jeunesse, à Constantinople, il se lia avec un astrologue, favori du sultan. Celui-ci écrivit alors à l'académie des sciences de Paris, pour lui demander les meilleurs livres d'astrologie ; l'académie répondit au grand-seigneur « qu'elle n'en connoissoit ni de bons, ni de mauvais. » Vers ce même temps, La Condamine dut la vie à son courage. Il se défendit contre soixante hommes, et brava tous les dangers, plutôt que de livrer au cadi de Baffa un dépôt d'argent qui lui avoit été confié. Il força même ce dernier, par sa fermeté, à être plus juste et à s'excuser. Nous avons de La Condamine plusieurs ouvrages : I. *Relation abrégée d'un Voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale*, 1745, in-8°, dans laquelle on doit trouver un lettre sur l'émeute populaire en la ville de Cuença, au Pérou, 1746, même format. II. *La Figure de la Terre, déterminée par les observations de MM. de La Condamine et Bouguer*, 1749, in-4°. III. *Mesure des trois premiers degrés du Méridien dans l'hémisphère austral*, 1751, in-4°. IV. *Journal du Voyage fait par ordre du roi à l'équateur*, avec un *Supplément*, en deux parties, 1751-1752, in-4° ; suivi de l'*Histoire des Pyramides de Quitto*, qui avoit été imprimée séparément en 1751, in-4°. V. Divers *Mémoires sur l'Inoculation*, recueillis en 2 vol. in-12. Il ne contribua pas peu à répandre l'usage de cette opération en France, et il y mit beaucoup de chaleur. Le style des différens ouvrages de La Condamine est simple et négligé ; mais il est semé de traits agréables et plaisans qui lui assurent des lecteurs. La poésie étoit un des talens de cet ingénieux académicien : on a de lui des *Vers de société*, d'une tournure piquante. Il adressa ceux-ci à sa femme, le lendemain de ses noces :

D'Aurore et de Titon vous connoissez l'histoire :
Notre hymen en rappelle aujourd'hui la mémoire ;
Mais de mon sort Titon seroit jaloux ;
Que ses liens sont différens des nôtres !
L'Aurore entre ses bras vit vieillir son époux ;
Et je rajeunis dans les vôtres.

On connoît encore de lui la *Dispute*

des armes d'Achille, et d'autres morceaux traduits des poëtes latins; l'*Epître d'un Vieillard*, etc.

† I. CONDÉ (Turstin de), archevêque d'Yorck, né au village de Condé-sur-Seule, près de Bayeux, reçut, l'an 1119, la consécration des mains de Calixte II, dans le concile de Reims, où il se trouva, malgré la défense du roi d'Angleterre, qui le bannit de son royaume. Rappelé au bout de deux ans, il se fit chérir de ses diocésains. Les moines de Cîteaux lui furent redevables de leur introduction en Angleterre. Turstin sut allier le courage du militaire à la douceur du ministre de l'Évangile. Les Écossais ayant fait une irruption dans la partie septentrionale de l'Angleterre, il assembla son peuple, l'encouragea par de vives exhortations, le mena lui-même au combat, et remporta une victoire complète sur les ennemis. Cet évêque guerrier finit par se faire moine, l'an 1140, et mourut peu de temps après. Il eut pour frère Audouën DE CONDÉ, évêque d'Evreux, un des plus recommandables prélats de Normandie, par sa science, sa douceur et sa libéralité.

† II. CONDÉ (Louis Ier DE BOURBON, prince de), né en 1530, de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, fit sa première campagne sous Henri II, se signala à la bataille de Saint-Quentin, et recueillit à La Fère les débris de l'armée. Il ne se distingua pas moins aux siéges de Calais et de Thionville en 1558; mais, après la mort funeste de Henri II, les mécontentemens qu'il essuya le jetèrent dans le parti des réformés. Il fut, dit-on, le moteur secret de la conspiration d'Amboise, et il auroit péri par le dernier supplice, si la mort de François II n'eût changé la face des affaires. Charles IX lui rendit la liberté; il n'en usa que pour se mettre de nouveau à la tête des protestans. Il se rendit maître de plusieurs villes, et se proposoit de pousser plus loin ses conquêtes, lorsqu'il fut pris et blessé à la bataille de Dreux, en 1562. Il perdit ensuite celle de Saint Denys en 1567, et périt à celle de Jarnac le 13 mars 1569. Il avoit un bras en écharpe le jour de la bataille. Comme il marchoit aux ennemis, le cheval du comte de La Rochefoucauld, son beau-frère, lui donna un coup de pied qui lui fit une blessure considérable à la jambe. Ce prince, sans daigner se plaindre, s'adressa aux gentilshommes qui l'accompagnoient: « Apprenez, leur dit-il, que les chevaux fougueux nuisent plus qu'ils ne servent dans une armée. » Un moment après, il leur dit: « Le prince de Condé ne craint point de donner la bataille, puisque vous le suivez »; et chargea dans le moment, avec son bras en écharpe et sa jambe toute meurtrie. Dans ce cruel état, il ne laissa pas de poursuivre les ennemis. Pressé de tous côtés, il fut obligé de se rendre à deux gentilshommes, qui le traitèrent avec assez d'humanité; mais Montesquiou, capitaine des gardes du duc d'Anjou, qui avoit à se venger de quelque injure particulière, le tua de sang-froid d'un coup de pistolet. Quelques historiens, entre autres Désormeaux, attribuent ce crime aux ordres secrets du duc d'Anjou. Ce qu'il y a de vrai, c'est que ce prince eut la lâcheté d'aller examiner Condé, baigné dans son sang, et de le faire charger mort sur une vieille ânesse. Le prince de Condé étoit petit, bossu, et cependant plein d'agrémens, spirituel, galant, adoré des femmes. Jamais général ne fut plus aimé de ses soldats; on en vit à Pont-à-Mousson un exemple étonnant. Il manquoit d'argent pour ses troupes, et sur-tout pour les Rei-

tres, qui étoient venus à son secours, et qui menaçoient de l'abandonner. Il osa proposer à son armée, qu'il ne payoit point, de payer elle-même cette troupe auxiliaire; et, ce qui ne pouvoit jamais arriver que sous un général comme lui, toute son armée se cotisa, jusqu'au moindre goujat. Il ne manqua à ce prince, né pour le malheur et pour la gloire de sa patrie, que de naître dans des temps plus heureux. On a beaucoup parlé des jetons d'argent sur lesquels les protestans avoient fait mettre la figure du prince de Condé, avec l'inscription: *Louis XIII, roi de France.* Désormeaux prouve, dans son Histoire de la maison de Bourbon, que ce prince n'eut aucune part à la fabrication de cette monnoie. Condé avoit été marié deux fois; la première à Eléonore de Roye, morte de jalousie en 1564; la seconde à Françoise d'Orléans-Longueville, morte en 1601, dont il eut Charles, comte de Soissons. On imprima, en 1565, un Recueil de pièces qui concernent les affaires où Condé eut part, en 3 vol., petit in-12, auxquels on ajoute un in-16, imprimé en 1568, et un autre en 1571. Mais l'édition de ces différens Mémoires, donnée par Secousse et l'abbé Lenglet, 1743, 1745, 6 vol. in-4°, est beaucoup plus ample: elle a fait diminuer le prix de l'édition originale, qui est cependant toujours fort rare.

† III. CONDÉ (Henri DE BOURBON II, prince de), fils d'Henri de Bourbon I du nom, prince de Condé, et de Charlotte La Trémouille, naquit à Saint-Jean-d'Angely le 1er septembre 1588, six mois environ après le décès de son père. La légitimité de sa naissance est fort suspecte; et quoique Henri IV ait fait détruire les pièces du procès qui l'attaquent, quoique la maison de Condé se soit efforcée de faire disparoître de différentes histoires du temps tout ce qui pouvoit élever des doutes sur cette légitimité, il reste encore dans des pièces imprimées ou manuscrites des témoignages assez décisifs; et il seroit facile, en les réunissant, de prouver, si cela en valoit la peine, que Charlotte La Trémouille, mère de ce prince, se trouvant grosse des faits d'un page appelé Belcastel, pendant une longue absence de son mari, à son retour le fit empoisonner; qu'il mourut le deuxième jour de sa maladie; que Charlotte La Trémouille fut accusée généralement de ce crime; que le page Belcastel échappa au supplice en prenant la fuite; qu'un domestique du prince, appelé Brillaud, complice du crime, fut condamné à être écartelé, et fut exécuté à Saint-Jean-d'Angely, et que Charlotte La Trémouille ne dut son salut qu'à son titre de princesse, qu'aux troubles du temps et à la faveur de Henri IV. Il fut d'abord aimé de Henri IV, qui le fit élever dans la religion catholique. Il épousa, en 1609, Charlotte de Montmorency. (*Voy.* MONTMORENCY, n° X. On trouvera dans son article le détail des suites de cette union, qui brouilla le prince de Condé avec le roi, devenu éperdument amoureux de la jeune princesse.) Pendant la régence de Marie de Médicis, il fut tantôt bien, tantôt mal avec la cour. Il fut mis à la Bastille en septembre 1616, et n'en sortit qu'en 1619. De nouveaux désagrémens l'obligèrent, en 1625, de quitter la cour. En 1636, il commanda une armée en Franche-Comté, et ne fut pas heureux devant Dôle, dont il avoit formé le siége. Il réussit mieux dans le Roussillon, où il prit le château de Salses en 1639, et la ville d'Elne en 1642. Après la mort de Louis XIII, il fut établi chef du conseil, et ministre

d'état sous la régente. Il servit utilement dans ces places importantes, et mourut à Paris le 26 décembre 1646. Sa plus grande gloire est d'avoir été le père du grand Condé, dont l'article suit.

† IV. CONDÉ (Louis II DE BOURBON, prince de), premier prince du sang et duc d'Enguien, né à Paris en 1621, de Henri II, prince de Condé, montra un génie précoce. Le cardinal de Richelieu, qui se connoissoit en hommes, dit un jour à Chavigni : « Je viens d'avoir avec M. le duc une conversation de deux heures sur la guerre, la religion et les intérêts des princes ; ce sera le plus grand capitaine de l'Europe, et le premier homme de son siècle, et peut-être des siècles à venir. » « La plupart des grands capitaines, dit un historien, le sont devenus par degrés : Condé naquit général ; l'art de la guerre sembla en lui un instinct naturel. » A vingt-deux ans, en 1643, il gagna la bataille de Rocroi sur les Espagnols, commandés par le comte de Fuentes. On a remarqué que le prince, ayant tout réglé le soir veille de la bataille, s'endormit si profondément, qu'il fallut le réveiller pour la donner. Gassion craignoit d'engager une action générale entre l'armée espagnole et l'armée française, inférieure en nombre. « Mais si nous perdons la bataille, dit-il, que deviendrons-nous ? » — « Je ne m'en mets point en peine, répondit le prince, parce que je serai mort auparavant. » Il remporta la victoire par lui-même, par un génie qui se passoit d'expérience, par un coup d'œil qui voyoit à la fois le danger et la ressource, par son activité exempte de trouble. Les Espagnols perdirent dix mille hommes dans cette journée ; on fit cinq mille prisonniers. Les drapeaux, les étendards, le canon et le bagage restèrent au vainqueur. Le duc d'Enguien honora sa victoire par son humanité : il eut autant de soin d'épargner les vaincus, et de les arracher à la fureur du soldat, qu'il en avoit pris pour les vaincre. Un général français, jaloux et flatteur, lui dit : « Que pourront dire maintenant les envieux de votre gloire ? » — « Je n'en sais rien, lui répondit le prince ; je voudrois bien vous le demander. » Le pommeau de sa selle fut emporté d'un coup de canon, et le fourreau de son épée brisé d'un coup de mousquet. Cette victoire fut suivie de la prise de Thionville et de plusieurs autres places. L'année suivante, 1644, il passa en Allemagne, attaqua le général Merci, retranché sur deux éminences vers Fribourg, donna trois combats de suite en quatre jours, et fut trois fois vainqueur. Il se rendit maître de tout le pays de Mayence jusqu'à Landau. On dit que, dans un de ces combats, le jeune héros jeta son bâton de commandant dans les retranchemens des ennemis, et marcha pour le reprendre, l'épée à la main, à la tête du régiment de Conti. Le maréchal de Turenne, auquel il laissa son armée, ayant été battu à Mariendal, Condé vole reprendre le commandement, et joint à l'honneur de commander Turenne celui de réparer encore sa défaite. Il attaque de nouveau Merci dans les plaines de Nortlingue, et y gagne une bataille complète le 3 août 1645 ; le général ennemi resta sur le champ de bataille, et Gleane, qui commandoit sous lui, fut fait prisonnier. D'Enguien assiégea Dunkerque l'année suivante, à la vue de l'armée espagnole, et fut le premier qui donna cette place à la France. La cour le tira du théâtre de ses conquêtes, pour l'envoyer en Catalogne ; mais ayant, en 1647, assiégé Lérida avec de mauvaises troupes mal payées, il fut obligé de lever le siége.

Bientôt l'état des affaires, qui périclitoient en Flandre, obligea le roi de l'y rappeler. L'archiduc Léopold, frère de l'empereur Ferdinand III, assiégeoit, en 1648, Lens en Artois; Condé rendu à ses troupes, qui avoient toujours vaincu sous lui, les mène droit à l'armée ennemie, et la taille en pièces. C'étoit pour la troisième fois qu'il donnoit bataille avec le désavantage du nombre. Sa harangue à ses soldats fut courte, mais sublime. Il ne leur dit que ces mots: « Amis, souvenez-vous de Rocroi, de Fribourg et de Nortlingue.» Tandis que le prince de Condé comptoit les années de sa jeunesse par des victoires, une guerre civile déchiroit la France. Le cardinal Mazarin s'adressa à lui pour l'apaiser; la reine l'en pria les larmes aux yeux. Le vainqueur de Rocroi et de Lens termina ces querelles dans une conférence tenue à Saint-Germain-en-Laye. La paix ayant été rompue par les factieux, il mit le siége devant Paris, défendu par un peuple innombrable, avec une armée de sept à huit mille hommes, et y fit entrer le roi, la reine et le cardinal Mazarin, qui oublia bientôt ce bienfait. Ce ministre, jaloux de sa gloire et redoutant son ambition, fit enfermer, le 18 janvier 1658, son libérateur à Vincennes; après l'avoir fait transférer, pendant un an, de prison en prison, il lui donna la liberté. La cour crut lui faire oublier cette sévérité en le nommant au gouvernement de Guienne. Condé s'y retira tout de suite; mais ce fut pour se préparer à la guerre et pour traiter avec l'Espagne. Il courut de Bordeaux à Montauban, prenant des villes et grossissant par-tout son parti. Il passa d'Agen, à travers mille aventures, et déguisé en courrier, à cent lieues de là, pour se mettre à la tête d'une armée commandée par les ducs de Nemours et de Beaufort. Il profite de l'audace que son arrivée imprévue donne aux soldats, attaque le maréchal d'Hocquincour, général de l'armée royale campée près de Gien, lui enlève plusieurs quartiers, et l'eût entièrement défait, si Turenne ne fût venu à son secours. Après ce combat, il vole à Paris, pour jouir de sa gloire et des dispositions favorables d'un peuple aveugle. Déjà il se saisit des villages circonvoisins, pendant que Turenne s'approchoit de la capitale pour le combattre. « Les deux généraux s'étant rencontrés près du faubourg Saint-Antoine, le 2 juillet 1652, se battirent avec tant de valeur, que la réputation de l'un et de l'autre, qui sembloit ne pouvoir plus croître, dit un historien célèbre, en fut augmentée. » Cette journée auroit été décisive contre le vainqueur de Rocroi, si les Parisiens n'avoient ouvert leurs portes pour recevoir son armée. La paix se fit peu de temps après; mais il ne voulut pas y entrer. Il se retira dans les Pays-Bas, où il soutint avec assez de gloire les affaires des Espagnols. Il en acquit beaucoup par le secours qu'il jeta dans Cambrai, et par la fameuse retraite qu'il fit à la levée du siége d'Arras en 1654. Deux ans après, il fit lever le siége de Valenciennes; mais il fut battu à la journée des Dunes par Turenne. La paix des Pyrénées rendit ce prince à la France en 1659. Le cardinal Mazarin, qui traita de cette paix avec don Louis de Haro, ne consentit au rétablissement du grand Condé, que par l'insinuation que lui fit le ministre espagnol que l'Espagne, au cas de refus, procureroit à ce prince des établissemens dans les Pays-Bas: établissemens qui auroient causé peut-être bien des inquiétudes. Le prince de Condé, rendu à sa patrie, la servit utilement dans la conquête de la Franche-Comté en 1668, et dans celle de Hollande en 1672. Il prit Wesel, fut blessé près du fort de

Tolhuis, et continua, les années suivantes, à rendre des services importans. En 1674, il mit en sûreté les conquêtes des Français, s'opposa au dessein des armées des alliés, et défit leur arrière-garde à la célèbre journée de Senef. Cette bataille fut très-meurtrière. On a même prétendu que Condé, averti qu'on murmuroit contre la boucherie horrible qui s'y étoit faite, répondit : « Bon ! il ne faut, tout au plus, pour la réparer, qu'une nuit de Paris » : anecdote assez peu vraisemblable. Oudenarde assiégée lui dut sa délivrance. Après la mort du vicomte de Turenne en 1675, il continua la guerre d'Allemagne avec avantage. La goutte, dont il étoit tourmenté, l'obligea à se retirer ; et dans la douce tranquillité de sa belle maison de Chantilli, il cultiva les lettres et se montra religieux. Il mourut à Fontainebleau en 1686, où il s'étoit rendu pour voir madame la duchesse sa petite-fille, qui avoit la petite-vérole. Peut-être que le désir de faire par-là sa cour au roi ajoutoit encore à l'intérêt qu'il prenoit à cette princesse ; on ne l'en auroit pas soupçonné en 1652, dans le temps des troubles de la Fronde. « Il voulut, sans doute, après avoir avoir fait les mêmes fautes que son père, dit le président Hénault, donner le même exemple d'un retour sincère et d'un dévouement sans réserve. » Il dit néanmoins à ses courtisans, à l'occasion d'un écrit du cardinal de Retz, où il étoit peu ménagé : « Vous êtes surpris du plaisir que j'éprouve à lire cet ouvrage ; c'est qu'il me fait connoître mes fautes que personne n'ose me dire. Il donnoit toujours par écrit ses ordres à ses lieutenans, et leur imposoit la loi de les suivre. Turenne disoit aux siens ce qu'il croyoit convenable, et s'en rapportoit à leur prudence. Il arriva de là que celui-ci eut beaucoup d'illustres élèves, et que l'autre n'en forma point, ou peu. Ces deux grands hommes s'estimoient réciproquement : « Si j'avois à me changer, disoit Condé, je voudrois me changer en Turenne, et c'est le seul homme qui puisse me faire souhaiter ce changement. » Sa physionomie annonçoit ce qu'il étoit : on disoit qu'il avoit le regard d'un aigle, et le cœur d'un lion. Ce feu, cette vivacité qui formoient son caractère, lui firent aimer la société des beaux esprits : Corneille, Bossuet, Racine, Despréaux, Bourdaloue étoient souvent à Chantilli, et ne s'y ennuyoient jamais. Dans ces entretiens littéraires, il parloit avec beaucoup de grace, de noblesse et de douceur, quand il soutenoit une bonne cause ; mais son sang et ses yeux s'enflammoient lorsqu'il en soutenoit une mauvaise, et qu'il étoit contredit. Boileau fut tellement effrayé un jour du feu de ses regards, qu'il dit tout bas à son voisin : « Dorénavant, je serai toujours de l'avis de monsieur le prince quand il aura tort. » Il y avoit dans son air quelque chose de grand, de noble et de fier, tempéré par une politesse pleine de dignité. Vrai, magnanime, il détestoit la ruse et les subterfuges. « Il n'y a qu'un seul moyen, disoit-il, d'agir avec sûreté et gloire dans les grandes affaires et dans les petites ; la candeur, la droiture et la vérité. » Il auroit pu ajouter « le secret » ; car il l'observoit avec le plus grand scrupule. Ces grandes qualités étoient balancées par plusieurs défauts ; le penchant à la raillerie, la hauteur, l'inégalité, l'extrême vivacité, l'impatience. S'il louoit de bon cœur les grandes actions, il blâmoit durement les fautes. Aussi sa franchise lui attira presque autant d'ennemis que sa gloire ; et la fierté de son ame, qui repoussoit les avis, le priva plus d'une fois de conseils salutaires. Cette ardeur de génie qui l'animoit le porta

à examiner les différentes religions du monde. Il lut avec avidité les plus fameux ouvrages des sectaires, des athées, des déistes. Il conféra souvent avec les plus habiles docteurs et les plus grands philosophes de son siècle. Enfin, après des lectures immenses et des discussions infinies, il conclut que la religion catholique étoit la seule véritable; il regardoit la dispersion des juifs comme une preuve invincible de sa divinité. Au lit de la mort, il déclara « qu'il n'avoit jamais douté des mystères de la religion, quoi qu'on eût dit. » — Le parallèle de Condé et de Turenne est un des plus beaux morceaux des oraisons funèbres de Bossuet. « C'a été, dit-il, dans notre siècle un spectacle de voir dans le même temps et dans les mêmes campagnes ces deux hommes, que la voix commune de toute l'Europe égaloit aux plus grands capitaines des siècles passés, tantôt à la tête des corps séparés, tantôt unis plus encore par le concours des mêmes pensées que par les ordres que l'inférieur recevoit de l'autre; tantôt opposés front à front, et redoublant l'un dans l'autre l'activité et la vigilance; comme si Dieu, dont souvent, selon l'Ecriture, la sagesse se joue dans l'univers, eût voulu la montrer sous toutes les formes, et nous faire voir, ensemble, tout ce qu'il peut faire des hommes. Que de campemens! que de belles marches! que de hardiesse! que de précautions! que de périls! que de ressources! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus avec des caractères si divers, pour ne pas dire si contraires? L'un paroît agir par des réflexions profondes, et l'autre par de soudaines illuminations. Celui-ci par conséquent plus vif, mais sans que son feu ait rien de précipité; celui-là, d'un air plus froid, mais sans jamais avoir rien de lent; plus hardi à faire qu'à parler, résolu et déterminé au dedans, lors même qu'il paroissoit embarrassé au dehors. L'un, dès qu'il paroît dans les armées, donne une haute idée de sa valeur, et fait attendre quelque chose d'extraordinaire, mais toutefois s'avance par ordre, et vient comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de sa vie. L'autre, comme un homme inspiré dès la première bataille, s'égale aux maîtres les plus consommés. L'un, par de vifs et continuels efforts, emporte l'admiration du genre humain, et fait taire l'envie. L'autre jette d'abord une si vive lumière, qu'elle n'osoit l'attaquer. L'un enfin, par la profondeur de son génie et les incroyables ressources de son courage, s'élève au-dessus des plus grands périls, et sait même profiter de toutes les infidélités de la fortune. L'autre, et par l'avantage d'une haute naissance, et par ces grandes pensées que le ciel envoie, et par une espèce d'instinct admirable dont les hommes ne connoissent pas le secret, semble né pour entraîner la fortune dans ses desseins, et forcer les destinées. Et, afin que l'on vît toujours dans ces deux hommes de grands caractères, mais divers, l'un, emporté d'un coup soudain, meurt pour son pays, comme un Judas Macchabée; l'autre, élevé par les armes au comble de la gloire, comme un David, meurt comme lui dans son lit, en publiant les louanges du Seigneur, en instruisant sa famille, et laisse tous les cœurs remplis tant de l'éclat de sa vie que de la douceur de sa mort. » Entre les portraits du grand Condé, faits par divers auteurs, nous choisirons celui tiré des Mémoires du comte Jean de Coligni, mort le 16 avril 1686, en sa terre de la Mothe-Saint-Jean, écrits et signés de sa main sur les marges d'un missel, et trouvés dans sa chapelle. Ces

Mémoires avoient été acquis par Mirabeau, dont l'exécuteur testamentaire Frochot les fit annoncer dans le Mercure de France en 1799. « Je ne reprends jamais la plume, que ma pensée ne soit de dire pis que pendre de M. le prince de Condé, duquel, à la vérité, on n'en sauroit jamais assez dire. Je l'ai observé soigneusement durant treize ans, que j'ai été attaché à lui; mais je dis devant Dieu, en la présence duquel j'écris, et dans un livre fait pour l'honorer, et où je ne voudrois pas avoir mêlé, avec l'Évangile qui y est contenu, une menterie; je professe donc devant Dieu que je n'ai jamais connu une ame si terrestre, si vicieuse, ni un cœur si ingrat que celui de M. le prince, ni si traitre, ni si malin; car, dès qu'il a obligation à un homme, la première chose qu'il fait est de chercher en lui quelque reproche, pour qu'il se puisse, en quelque façon, sauver de la reconnoissance à laquelle il est obligé; qui est une chose diabolique, et qu'il n'y a peut-être jamais eu que M. le prince, qui ait été capable de la penser, et qui plus est, de la mettre en pratique. Il ne cherche de plus qu'à diviser ceux qui sont près de lui, et me disoit à Bruxelles: « Coligni, quand je serai à Paris, il y aura bien des gens qui auront de grandes prétentions de récompense; mais il n'y en a pas un à qui je n'aie à répondre, et à lui faire quelques reproches qui égalent les obligations qu'on croit que je puis leur avoir. » C'est-à-dire, en bon français, que, devant que de partir de Bruxelles, il étoit déjà résolu de ne faire justice à personne: et avant que les obligations qu'il avoit aux gens eussent cessé, il commençoit déjà à mitonner son ingratitude, et à se préparer à ne reconnoître personne. Je voudrois bien savoir si le diable le plus exécrable d'enfer a eu de telles pensées; mais il n'en eut et n'en aura jamais d'autres, il en est incapable. M. de La Rochefoucauld m'a dit cent fois qu'il n'avoit jamais vu homme qui eût plus d'aversion à faire plaisir que M. le prince, et que les choses même qui ne lui coûtoient rien, il enrageoit de les donner, vu qu'en les donnant il auroit fait plaisir. Le b. qu'il est, et je le maintiens b. sur les saints Evangiles que je tiens en main, le b..... donc avéré fieffé, n'a que deux bonnes qualités, à savoir, de l'esprit et du cœur: de l'un, il s'en sert mal, et de l'autre il s'en est voulu servir pour ôter la couronne de dessus la tête du roi. Je sais ce qu'il m'en a dit beaucoup de fois, et sur quoi il fondoit ses pernicieux desseins; mais ce sont des choses que je voudrois oublier, bien loin de les écrire. » Voltaire, et d'autres historiens, se sont donc étrangement trompés, en rangeant le comte de Coligni dans le très-petit nombre de ceux qui, pendant les troubles de la guerre civile, s'attachèrent invariablement à Condé par amitié et par grandeur d'ame. — Ces anecdotes de Jean de Coligni ressemblent aussi bien peu à l'Oraison funèbre du grand Condé par Bossuet. Mais les Mémoires secrets des courtisans de César et d'Alexandre étoient peut-être écrits avec la même amertume; et cependant les siècles n'ont vu que leur gloire. Désormeaux a donné la Vie de ce prince, à Paris 1766, 4 vol. in-12; elle a effacé celle de Coste, in-4° et in-12. On en trouve une autre dans les Hommes illustres de France, par Ch. Perrault. On a publié en 1806, à Paris, un Essai sur la vie du grand Condé, par Louis-Joseph de Bourbon-Condé, son quatrième descendant, 1 vol. in-8°: mais on en conteste l'authenticité.

† V. CONDÉ (Henri-Jules DE BOURBON, prince de), fils du grand

Condé, né en 1643, et mort en 1709, étoit un prince très-éclairé, aimant les gens d'esprit, et en ayant beaucoup lui-même. (*Voyez* CRETIN.) Il se signala dans diverses occasions sous son illustre père, et sur-tout en 1672, au passage du Rhin, et en 1674, à la bataille de Senef. Il voulut faire peindre l'histoire de son père, mais il s'y trouvoit un obstacle. Le grand Condé dans sa jeunesse avoit pris les armes contre son souverain et sa patrie, et obtenu divers succès. Pour ne les point oublier, son fils imagina une allégorie très-ingénieuse. Il fit peindre la Muse de l'histoire, tenant un livre, sur le dos duquel étoit écrit : *Vie du prince de Condé.* Cette muse en arrachoit des feuilles, qui, répandues çà et là, laissoient lire ces mots : « Secours de Cambrai, retraite devant Arras, secours de Valenciennes, etc. » Ce prince étoit sujet à des vapeurs ; surpris un jour devant Louis XIV d'un de ces accès pendant lesquels il se croyoit transformé en chien de chasse, il contraignoit par respect les aboiemens qui étoient d'ordinaire le signe de sa manie ; sans doute cette idée de respect étoit une inconséquence dans la position où il se croyoit ; car il n'y a pas de respect qui oblige un chien de chasse à se taire devant le plus grand roi du monde. Mais c'est que ce respect n'étoit pas une idée, c'étoit un sentiment ; et ce sentiment, formé par l'habitude, dominoit encore ses mouvemens, quand des notions fausses égaroient son imagination. Il suivoit les sentimens de l'homme, tout en se croyant de la nature du chien ; ce qui étoit beaucoup moins extraordinaire encore que de se croire un chien en se voyant la figure d'un homme. *Voy.* BOURBON-CONDÉ, n° V.

VI. CONDÉ (la princesse de). *Voyez* MONTMORENCY, n° X.

* CONDER (Jean), ministre dissident et docteur, né en 1714 au comté de Cambridge, mort en 1781, fut en 1755 principal de l'académie de Mile-End, et en 1761, pasteur de la congrégation de Moorfields. Le docteur Conder a fait un *Essai sur le caractère de ministre ;* et quelques *Sermons.*

† CONDILLAC (Etienne BONNOT de), de l'académie française, et de celle de Berlin, abbé de Mureaux, ancien précepteur de S. A. R. l'infant don Ferdinand, duc de Parme, naquit à Grenoble vers 1715, d'une famille noble, alliée au cardinal de Tencin, et mourut dans sa terre de Flux, près Baugenci, le 2 août 1780. Un grand sens, un jugement sûr, une métaphysique nette et profonde, une littérature aussi choisie qu'étendue, un caractère solide, des mœurs graves sans austérité, un ton un peu sententieux, plus de philosophie que de sensibilité et d'imagination : tels sont les traits principaux du portrait de l'abbé de Condillac. On a recueilli en 3 volumes in-12, sous le titre de ses Œuvres, son *Essai sur l'origine des connoissances humaines ;* son *Traité des Sensations ;* son *Traité des Systèmes :* ouvrages pleins d'idées justes, lumineuses et neuves, écrits avec clarté, pensés avec profondeur, et dans lesquels le ton philosophique paroît la langue naturelle de l'auteur. Son *Cours d'Etudes*, Deux-Ponts, 1782 (Parme, Bodoni, 1775), 13 vol. grand in-8°, et Parme, impr. roy. (Deux-Ponts), 1676, 16 vol. in-8°, composé pour l'instruction de son illustre élève, mérite les mêmes éloges. Toutes les fois qu'il raisonne, qu'il discute, qu'il étudie la morale et la politique à travers les révolutions des empires, on est très-content de lui ; mais dans la partie historique, d'ailleurs assez bien faite et pleine de vues nou-

velles, on désireroit souvent plus de chaleur, plus de vivacité, un style plus pittoresque. Ce livre, qui respire l'humanité, le désir de rendre les souverains bienfaisans et les hommes heureux, n'est pas écrit avec ce ton pénétrant que prenoit Fénélon pour parvenir au même but. Sa narration est foible, sèche et commune. On a encore de lui, *Traité des animaux*, 1755, in-12; *Recherches sur les idées que nous avons de la beauté*, 1749, 2 vol. in-12; une *Logique*, in-8°; *Le Commerce et le Gouvernement considérés relativement l'un à l'autre*, in-12; La Harpe le nomme *le livre élémentaire de la Science économique;* mais on auroit voulu qu'il eût donné à ses principes un air moins profond et moins abstrait, et que, dans des matières qui intéressent tous les hommes, il eût écrit pour tout le monde. On a remarqué, dans quelques ouvrages de l'abbé de Condillac, qu'il avoit une haute opinion de son mérite; il ne se faisoit point un devoir de la cacher. On lui a encore reproché que, dans son *Traité des Sensations*, il a établi des principes dont les matérialistes ont tiré des conséquences favorables à leur doctrine; que, dans son *Cours d'Etudes*, il a jugé en pédant inhabile plusieurs tirades de Boileau, en soumettant la poésie, libre et audacieuse de sa nature, au compas de la géométrie, etc. Mais, s'il a adopté quelques-unes des opinions de la philosophie moderne, on peut dire qu'il les a souvent tempérées par un caractère modéré et un esprit sans enthousiasme. L'abbé de Lignac et Rossignol ont combattu quelques opinions de Condillac; le premier, dans ses Lettres d'un Américain; le second, dans sa Théorie des Sensations, imprimée à Embrun en 1780. « En général, a dit un écrivain célebre, Condillac fut l'un des esprits les plus sages et les plus judicieux que nous ayons eus dans ce siècle. Il a eu le mérite, fort rare parmi nous, de mettre de la clarté dans la métaphysique, en la débarrassant de toute hypothèse, et en la réduisant, d'après Locke, à des notions simples et très-exactement analysées. Son style d'ailleurs est correct et pur, quoique moins élégant et moins animé que celui de Malebranche. » Toutes les œuvres de Condillac ont été réunies en 1798 à Paris, et forment 23 vol. in-8°. On y trouve plusieurs écrits posthumes de l'auteur, entre autres, *la Langue des calculs*.

CONDITOR (Mythol.), dieu des Romains, qui veilloit, après la moisson, à la conservation des grains.

† CONDORCET (Marie-Jean-Antoine-Nicolas CARITAT, marquis de), originaire du Comtat-Vénaissin, né à Ribemont en Picardie le 17 septembre 1743, fut élevé sous les yeux de son oncle, évêque de Lisieux. Sa naissance lui faisoit espérer de l'avancement dans la profession des armes, mais il préféra la culture paisible des sciences. il n'avoit encore que 21 ans lorsqu'il présenta à l'académie de Paris un Mémoire sur le *Calcul différentiel*, qu'elle jugea digne d'entrer dans la collection des travaux des savans étrangers. Ses liaisons intimes avec d'Alembert et avec Voltaire, sa correspondance avec le roi de Prusse, lui acquirent bientôt de la célébrité. Reçu à l'académie des sciences, il en devint le secrétaire, et justifia ce choix par plusieurs écrits et par divers éloges de ses confrères. Chargé en 1777 de celui du duc de La Vrilière, ministre si prodigue de lettres-de-cachet, de Maurepas lui fit des reproches de ce qu'il tardoit trop à le prononcer; Condorcet lui déclara que jamais il ne loueroit un pareil ministre: aussi, pendant toute la vie de Maurepas, ce dernier l'empêcha-t-il d'être reçu à l'acadé-

mie française. Il y parvint en 1782. Bailly fut son concurrent; sur trente-un suffrages, Condorcet en obtint seize, et Bailly quinze. Après cette élection, à laquelle d'Alembert prenoit l'intérêt le plus vif, celui-ci s'écria: « Je suis plus content d'avoir gagné cette victoire, que je ne le serois d'avoir trouvé la quadrature du cercle. » Le discours de réception de Condorcet eut pour objet de développer les progrès que les connoissances physiques et morales ont faits de nos jours, et l'influence que les sciences doivent avoir sur le caractère d'une nation, et sur son gouvernement. L'auteur y annonçoit déjà des idées républicaines, qui dirigèrent bientôt après sa conduite politique, lui firent quitter le cabinet du savant pour la tribune législative, et au milieu des orages, des chagrins et des erreurs, le conduisirent à une fin funeste. Dès l'aurore de la révolution, il favorisa son essor. Sous l'assemblée constituante, il fut désigné pour gouverneur du dauphin; et lorsque Louis XVI fut détenu aux Tuileries, après sa fuite à Varennes en 1791, Condorcet fut appelé successivement à l'assemblée législative et à la convention. Là, ses opinions eurent pour objet de distinguer les émigrés en deux classes, pour ne punir de mort que ceux qui seroient pris les armes à la main; de faire déclarer la guerre à l'empereur, d'autoriser des commissaires dans les archives et les dépôts publics, à faire la recherche de tous les titres et preuves de noblesse, pour les anéantir; d'établir l'utilité de la souveraineté immédiate du peuple; de faire juger Louis XVI par des députés particuliers des départemens, en réservant à la convention le droit d'adoucir le jugement; de combattre enfin la constitution de 1793. Ses deux derniers discours le rendirent suspect aux dominateurs de la France, et Robespierre le regarda dès-lors comme un ambitieux hypocrite, qui, sous le manteau de la philosophie, cachoit l'envie de s'élever à son détriment. Sa perte fut jurée. Dénoncé comme partisan des Girondins, il fut mis hors de la loi le 28 juillet 1793. Condorcet se cacha quelque temps chez une femme généreuse, qui exposa sa vie pour garantir la sienne. C'est là qu'il composa son ouvrage sur les *Progrès de l'esprit humain*. Ayant appris par les journaux qu'une loi barbare, faisant un crime de la pitié et de l'hospitalité, punissoit de mort ceux qui donnoient asile aux proscrits, il dit à celle qui l'avoit reçu: « Il faut que je vous quitte, je suis hors de la loi. — Si vous êtes hors de la loi, répondit-elle, vous n'êtes pas hors de l'humanité. » Malgré ses instances pour le retenir, il sortit de chez elle, et passa les barrières de Paris sans passe-port, vêtu d'une simple veste, et ayant un bonnet sur la tête. Son intention étoit de se cacher pendant quelques jours chez un ancien ami, résidant aux environs de Sceaux; mais lorsqu'il parvint chez lui, cet ami étoit à Paris, et le fugitif fut forcé de passer plusieurs nuits dans les carrières, dans la crainte d'être reconnu. Pressé par la faim, il osa entrer dans un petit cabaret de Clamart; son avidité à manger, sa longue barbe, son air inquiet, furent remarqués par un membre du comité révolutionnaire qui le fit arrêter. Conduit au comité du lieu, il déclara être domestique, et s'appeler Simon; mais ayant été fouillé, un Horace qu'il portoit, avec des notes marginales en latin, devint la cause de sa perte. Le paysan qui l'interrogeoit, le trouvant trop savant pour n'être pas suspect, le fit conduire au Bourg-la-Reine. Là, il fut enfermé le soir dans un cachot (28 mars 1794.) Celui qui vint le lendemain matin lui apporter un

peu de pain et d'eau, le trouva sans aucun mouvement et glacé. Il paroît que, perdant toute espérance, Condorcet périt par un poison actif qu'il avoit, dit-on, toujours sur lui. On lui reproche d'avoir abandonné dans les derniers temps le duc de La Rochefoucauld, qui lui avoit fait obtenir des pensions, et s'étoit toujours montré son ami. « Il y a eu des géomètres plus grands que lui, a dit un écrivain, mais peu ont annoncé de meilleure heure des talens plus distingués; il y a eu des philosophes qui ont mieux éclairé la métaphysique, l'économie politique et la législation, mais aucun n'a étendu ses travaux sur plus d'objets importans; son érudition étoit vaste, profonde, mais son style étoit plus propre à la discussion et au sarcasme, qu'il n'étoit noble et élevé. Il avoit tout lu, et n'avoit rien oublié, depuis les fabliaux jusqu'aux publicistes du 11[e] siècle, depuis le roman du jour jusqu'au recueil de l'académie des inscriptions. » Condorcet, que d'Alembert appeloit *un Volcan couvert de neige*, eut pour amis les écrivains les plus distingués. Les ouvrages qu'il a publiés sont, I. Du *Calcul intégral*, 1765. II. *Problème des trois corps*, 1767. Cet écrit valut à l'auteur son entrée à l'académie des sciences. Il y détermina l'attraction de la lune par la terre, et de ces deux planètes par le soleil. Il y examina les perturbations que les planètes et les comètes peuvent éprouver de leur action mutuelle. III. *Essai d'Analyse*, 1768, in-4°. Il y développe les principaux problèmes sur le système du monde, et de la gravitation établie par Newton. IV. *Lettres écrites par un théologien*, 1772, in-8°. Ce théologien n'est nullement orthodoxe, et se livre à des systèmes peu religieux. V. *Mémoires sur les suites infinies et les équations différentielles*. VI. *Eloges de Michel de l'Hôpital, David Bernouilli, Courtanvaux, Alembert, Euler, Jussieu, Trudaine, Francklin, Buffon, Guettard, Tronchin*, et de quelques autres membres de l'académie des sciences, morts depuis 1666 jusqu'en 1699. (L'auteur composa cet ouvrage à la demande du ministre Turgot). Dans l'éloge de Guettard, Condorcet raconte avec ingénuité un trait contre lui. Dans celui de Buffon, on peut admirer un beau parallèle entre Aristote, Pline et le naturaliste français. En général, les éloges de Condorcet, sans être brillans, intéressent et sont écrits du ton qui convenoit à chaque personnage. VII. *Eloge et Pensées de Pascal*. Voltaire ne dédaigna pas d'ajouter à cet écrit des notes et des commentaires, qui parurent dans une seconde édition faite en 1778. VIII. Du *Commerce des grains*, in-8°. IX. *Réflexions sur l'esclavage des nègres*. L'auteur y soutint le système de leur indépendance. X. *Lettres sur l'unité du pouvoir législatif*. XI. *Essai sur l'application de l'analyse à la probabilité des décisions rendues à la pluralité des voix*, 1785. XII. *Vie de Turgot*, 1786, 2 vol. in-8°. L'auteur y développa ses principes républicains. XIII. *Essai sur les lois criminelles et les prétentions des parlemens; sur les droits de l'homme; sur ce qui a été fait et sur ce qui reste à faire*, 1789, in-8°. XIV. Des *Fonctions des états-généraux*, 1789, 2 vol. in-8°. On y trouve de la profondeur et des idées saines. XV. De la *Forme des élections*. XVI. De la *Banque nationale*, 1789, in-8°. XVII. De la *Fixation de l'impôt*, 1790. XVIII. *Vie de Voltaire*. Elle parut d'abord à Genève en 1787, puis à Londres en 1790. XIX. *Sur les fonctions des états-généraux et des assemblées nationales*, etc., 1789, 2 vol. in-8°. XX. *Discours sur les conventions nationales*, 1791, in-8°.

XXI. *Réflexions sur la révolution de* 1688 *et* 1792, in-8°. Elles ont été traduites en hollandais. XXII. *Pièces extraites du recueil périodique intitulé* le Républicain, 1792, in-8°. XXIII. *La république française, aux hommes de lettres*, 1792, in-8°. XXIV. *Plan d'une constitution française présenté à la convention nationale* les 15 et 16 février 1793. XXV. *Rapport sur l'instruction publique présenté à la convention*. XXVI. *Tableau historique des progrès de l'esprit humain*, 1795, in-8° ; ouvrage posthume, il n'a été publié qu'après la mort de l'auteur, et a été traduit en anglais et en allemand. XXVII. Condorcet travailla encore à la *Bibliothèque de l'homme public*, au *Journal encyclopédique*, au *Journal de Paris* et à la *Chronique du mois ;* il ajouta des *Notes* aux lettres d'Euler sur diverses questions de physique et de philosophie, et à l'ouvrage économique de Smith, traduit par Roucher. La Harpe a publié, dans le tome Ier de sa Correspondance littéraire, un *Dialogue entre Diogène et Aristippe sur la flatterie*, par le même auteur. Les lumières de cet écrivain furent étendues, ses talens variés, ses idées profondes, mais pas toujours justes. On a publié en 1804 *les Œuvres complètes de Condorcet ;* elles forment 21 vol. in-8°; dans lesquels on n'a pas fait entrer dans cette édition les ouvrages de mathématiques de l'auteur. On lui doit encore plusieurs articles dans l'Encyclopédie. M. Antoine Diannière, associé de l'institut, a donné une notice sur la vie et les ouvrages de Condorcet, in-8°.

† CONDREN (Charles de), second général de la congrégation de l'Oratoire, docteur de la maison de Sorbonne, fils d'un gouverneur de Monceaux, fort chéri de Henri IV, naquit au village de Vaubuin près de Soissons en 1588. Son père, qui avoit dessein de le pousser à la cour ou dans les armées, voulut l'empêcher d'embrasser l'état ecclésiastique ; mais sa vocation étoit trop forte. Le cardinal de Bérulle, auquel il succéda, le reçut dans sa congrégation, et l'employa très-utilement. Il fut confesseur du duc d'Orléans, frère unique du roi, et refusa constamment le chapeau de cardinal, l'archevêché de Reims et celui de Lyon. Ses vertus ne parurent pas avec moins d'éclat dans sa place de général. Il mourut à Paris le 7 janvier 1641, à 53 ans. Son *Idée du sacerdoce de Jésus-Christ*, in-12, ne fut mise au jour qu'après sa mort : il ne voulut jamais rien donner au public pendant sa vie. On a de lui des *Lettres* et des *Discours* en 2 vol. in-12. C'est lui qui comparoit les vieux docteurs ignorans aux vieux jetons qui, à force de vieillir, n'avoient plus de lettres. Le père Amelotte a écrit sa Vie in-8°.

* CONEGLIANO (César de), peintre, contemporain du Titien, ne doit pas être confondu avec Cima (Jean-Baptiste), qui portoit aussi ce nom du lieu de sa naissance. (*Voyez* CIMA.) La ville de Venise possédoit *un tableau* très-estimé de César Conégliano. Ce peintre se distingua sur-tout par une grande correction de dessins, et par l'expression de ses physionomies.

* CONFALONERIUS (Jean-Baptiste), de Vérone, vivoit dans le 17e. siècle. Son savoir en philosophie et en médecine lui mérita une réputation distinguée. On a de lui une *Dissertation sur les propriétés du vin ;* elle est intitulée *De vini naturâ, ejusque alendi ac medendi facultate absolutissimâ disquisitio*, Venetiis, 1535, in-8° ; Basileæ, 1535, in-8°.

†CONFUCIUS, le père des philosophes chinois, né à Chanping, d'une famille illustre, qui tiroit son origine de Ti-Y, vingt-septième empereur de la seconde race, vers l'an 550 de Jésus-Christ, parut philosophe dès son enfance, et sa philosophie s'accrut par la lecture et par la réflexion. Devenu mandarin et ministre d'état du royaume de Lu, aujourd'hui Chann-Ton, il montra combien il étoit important que les rois fussent philosophes, ou eussent des philosophes pour ministres. Il n'avoit accepté le ministère, que dans l'espérance de pouvoir répandre plus aisément ses lumières d'un lieu élevé. Le désordre s'étant glissé à la cour, par la séduction de plusieurs filles que le roi de Tci avoit envoyées au roi de Lu, il renonça à son emploi, et se retira dans le royaume de Sin, pour y enseigner la philosophie; son école fut si célèbre, que dans peu de temps il eut jusqu'à trois mille disciples, parmi lesquels il y en eut cinq cents qui occupèrent les postes les plus éminens dans différens royaumes. L'auteur de l'Essai hist. sur l'étude de la philosophie chez les anciens Chinois dit « que ces trois mille disciples vivoient en commun, que l'un d'eux étoit à la tête de cette société, et avoit soin de toute l'administration domestique. » Le père Amiot, dans une histoire détaillée du plus célèbre des philosophes chinois, qui fait presque seule tout le sujet du 12e volume des Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les mœurs et les usages des Chinois, par les missionnaires de Pékin, relève cette erreur. « On ne voit rien de semblable, dit-il, dans la vie de Confucius; ses disciples, qui étoient pour la plupart des hommes faits, vivoient chez eux, venoient le consulter dans leurs doutes, écouter ses avis; plusieurs le suivoient même dans ses longs et nombreux voyages : mais rien de tout cela ne ressemble aux gymnases. » Ce Mémoire du père Amiot est un morceau classique à consulter sur la vie de Confucius, quoiqu'à certains égards l'estimable missionnaire semble épouser un peu trop les prétentions outrées de la nation chinoise, entre autres sur la généalogie de Confucius, qu'il fait remonter vers l'an 2637 avant J. C., et descendre ensuite jusqu'à nos jours; de manière qu'elle embrasse plus de quarante siècles, pendant lesquels cette famille paroît toujours avec éclat, jouissant de titres héréditaires, et de distinctions honorables. Confucius divisa sa doctrine en quatre parties, et son école en pareil nombre de classes. Ceux du premier ordre s'appliquoient à cultiver la vertu et à se former l'esprit et le cœur; ceux du deuxième s'attachoient non seulement aux qualités qui font l'honnête homme, mais encore à ce qui rend l'homme éloquent : les troisièmes se consacroient à la politique : l'occupation des quatrièmes étoit de mettre dans un style élégant les réflexions les plus justes sur la conduite des mœurs. Confucius, dans toute sa doctrine, n'avoit pour but que de dissiper les ténèbres de l'esprit, de bannir les vices du cœur, et de rétablir cette intégrité, présent du ciel, si rare dans tous les siècles. Obéir à Dieu, le craindre, le servir, aimer son prochain comme soi-même, se vaincre, soumettre ses passions à la raison, ne penser à rien qui lui fût contraire; telles étoient les leçons que ce grand homme donnoit et pratiquoit. Aussi modeste que sublime, il déclaroit qu'il n'étoit pas l'inventeur de sa doctrine; mais qu'il l'avoit tirée d'écrivains plus anciens, sur-tout des rois Yao et Xun, qui l'avoient précédé de plus de 1500 ans. Ses disciples avoient une vénération si extraordinaire pour lui, qu'ils lui rendoient des honneurs

qu'on n'avoit accoutumé d'accorder qu'á ceux qui étoient élevés sur le trône. Il revint avec eux au royaume de Lu, et y mourut à 77 ans. Quelque temps avant sa mort, il déploroit les désordres de son siècle : « Hélas ! disoit-il, il n'y a plus de sages, il n'y a plus de saints. Les rois méprisent mes maximes ; je suis inutile au monde ; il ne me reste plus qu'à en sortir. » Son tombeau est dans l'académie même où il donnoit ses leçons, proche de la ville de Kio-fu. On voit dans toutes les villes des collèges magnifiques élevés en son honneur, avec ces inscriptions en lettres d'or : « Au grand maître... Au premier docteur... Au précepteur des empereurs et des rois... Au saint... Au roi des lettrés... » Quand un officier de robe passe devant ces édifices, il descend de son palanquin, et fait quelques pas á pied pour honorer sa mémoire. Ses descendans sont mandarins-nés, et ne payent aucun tribut à l'empereur. On attribue à ce philosophe quatre *Livres de morale*, qu'on regardé comme son véritable portrait et son plus bel éloge. Sa vertu et son mérite ont été extraordinaires, si l'on en croit les historiens chinois. Il étoit équitable, poli, doux, affable, gai, censeur rigoureux de sa propre conduite, plus indulgent pour celle des autres, parlant peu, méditant beaucoup, modeste malgré ses talens, et s'exerçant sans cesse dans la pratique du bien. Parmi la foule de ses maximes qu'on a recueillies, on ne citera que celles-ci : « La raison est un miroir qu'on a reçu du ciel; s'il se ternit, il faut l'essuyer. — Il faut commencer par se corriger, pour corriger les hommes. — Je ne voudrois pas que l'on sût ma pensée ; ne la disons donc pas. — Je ne voudrois pas qu'on sût ce que je suis tenté de faire ; ne le faisons donc pas. — Le sage craint quand le ciel est serein ; dans les tempêtes il marcheroit sur les flots et sur les vents.» — Un riche montroit ses bijoux à un sage : « Je vous remercie des bijoux que vous me donnez, dit le sage. Vraiment je ne vous les donne pas, repartit le riche.... Je vous demande pardon, répliqua le sage, vous me les donnez; car vous les voyez, et je les vois : j'en jouis comme vous. — Ne parlez jamais de vous aux autres, ni en bien, parce qu'ils ne vous croiront pas ; ni en mal, parce qu'ils en croient déjà plus que vous ne voulez. — Avouer ses défauts quand on est repris, c'est modestie : les découvrir à ses amis, c'est ingénuité, c'est confiance : se les reprocher à soi-même, c'est humilité ; mais les aller prêcher à tout le monde, si l'on n'y prend pas garde, c'est orgueil.» On a rédigé cet article d'après Le Comte, du Halde, et quelques autres jésuites. Mais on sait actuellement qu'il faut beaucoup réduire les éloges donnés par ces missionnaires aux Chinois et au fondateur de la philosophie chinoise. Quant à ses livres, supposé qu'ils soient de lui, ils n'ont pas plus corrigé les peuples de la Chine, peuples vains, frivoles et avides, que Sénèque n'a réformé les mœurs des Européens. Les jésuites Prosp. Intorcetta et Christ. Herdtrich ont donné au public les trois premiers livres de la *Morale de Confucius*, ou attribuée à Confucius, en latin, avec des notes, Paris, 1687, in-fol.; et on en a publié en 1788 l'extrait traduit en français sous le titre de *Morale de Confucius*, in-12, réimprimée à Londres (Paris), 1783, in-18. M. Lévêque a donné aussi, en 1782, l'Abrégé de la morale de ce philosophe, in-16; et M. Pastoret l'a comparée avec celle de Moïse. « Confucius dit, M. Sonnerat dans son Voyage aux Indes, ce grand législateur, qu'on a élevé au-dessus de la sagesse humaine, a fait quelques

livres de morale, adaptés au génie de sa nation; mais qui ne contiennent en plus grande partie qu'un amas de choses obscures, de visions, de sentences et de vieux contes mêlés d'un peu de philosophie. Ses ouvrages n'en sont pas moins adorés. Il a écrit des milliers de sentences qu'on a accommodées aux événemens, comme nous avons interprété celles de Nostradamus et du juif errant. Aujourd'hui, en France, il n'y a que les bonnes femmes et les petits enfans qui y croient: mais à la Chine c'est d'après celles de Confucius qu'on dirige toutes les opérations.» On lui attribue le *Tchun-Tsieou*, nom qui signifie le *printemps* et l'*automne*. C'est une chronique des rois de Lu, qui commence vers l'an 720 avant notre ère, et où les éclipses sont notées avec une assez grande exactitude. Le *Chou-King*, un des livres sacrés des Chinois, ouvrage recueilli par Confucius, a été traduit par le P. Gaubil et revu par de Guignes, Paris, 1770, in-4°. *Voyez* HERDYRLCH.

† CONGRÈVE (Guillaume), né en Irlande dans le comté de Cork en 1672, mort en 1729, fut d'abord destiné par son père à l'étude des lois; mais il s'y livra sans goût, et par conséquent sans succès. La nature l'avoit fait naître pour la poésie, et sur-tout pour l'art dramatique. C'est peut-être de tous les Anglais celui qui a porté le plus loin la gloire de la comédie. Ses pièces, qui l'ont fait appeler le *Térence anglais*, sont pleines de caractères nuancés avec finesse. Son mérite et sa réputation l'élevèrent également à des emplois lucratifs et honorables. Il quitta de bonne heure les Muses, se contentant de composer, dans l'occasion, quelques *Pièces fugitives*, que l'amitié ou l'amour lui arrachoient. Il semble même qu'il rougissoit d'être homme de lettres, quoiqu'il dût sa fortune aux lettres. Il ne vouloit être regardé que comme un gentilhomme qui menoit une vie simple et aisée. C'est ce qu'il dit à Voltaire dans la première visite que celui-ci lui fit. Ce propos parut si étrange au poëte français, qu'il ne put s'empêcher de répondre : « Si je n'avois considéré en vous que le gentilhomme, je me serois dispensé de venir vous voir. » Voici le titre de ses comédies : *le Vieux garçon; le Fourbe; Amour pour amour; l'Epouse du matin; le Chemin du monde.* On a encore de lui plusieurs autres pièces, des *Opéras*, des *Odes*, des *Pastorales*, et des *Traductions* de quelques morceaux de poëtes grecs et latins. Ses *Œuvres* parurent à Londres, 1730, 3 vol. in-12; à Birmingham, 1761, 3 vol. in-8°; et à Londres, 1774, 2 vol. in-12.

* CONIAC (N.), religieux bénédictin de la congrégation de St.-Maur, né à Rennes en 1731, mort à Paris en 1802, entreprit la *Collection des conciles de France*, dont il confia ensuite le travail à D. Labat. (*Voy.* ce nom.) Il publia avec D. Déforis (Jean-Pierre), moissonné par la faux révolutionnaire en 1794, la *Collection des Œuvres de Bossuet.*

CONINCK (Gilles), jésuite, né à Bailleul en 1571, mort à Louvain en 1636, a publié des *Commentaires sur la Somme de saint Thomas*, sous ce titre : *Commentariorum ac disputationum, in universam doctrinam D. Thomæ, de sacramentis et censuris; auctore Ægid. de Coninck, societatis Jesu*, postrema editio, Rothomagi, 1630, in-fol. Ces Commentaires ont été condamnés par les différens parlemens dans le temps de la proscription des jésuites.

CONNAN (François de), seigneur de Coulon, maître des requêtes, distingué sous le règne de François Ier par sa science, mourut

à Paris en 1551, à 43 ans. Il a laissé quatre livres de *Commentaires sur le droit civil*, Paris, 1558, in-fol. que Louis Le Roy, son intime ami, dédia au chancelier de l'Hôpital. Connan avoit aussi le dessein de donner au public un *ouvrage* semblable à celui que Domat a exécuté depuis. Ce jurisconsulte joignoit à une mémoire heureuse un esprit juste et réfléchi.

CONNIDES, gouverneur donné au jeune Thésée par son père Pithée, fit de son élève un héros. Les Athéniens, en reconnoissance, établirent en son honneur des sacrifices où l'on immoloit des béliers.

† CONNOR (Bernard), médecin et philosophe irlandais, vint en France à l'âge de vingt ans, et fut chargé de l'éducation des fils du grand-chancelier du roi de Pologne, qui étoit à Paris. Après avoir voyagé avec eux en Italie, en Sicile, en Allemagne et ailleurs, il devint médecin de S. M. polonaise, qui le donna à l'électrice de Bavière, sa sœur. Il repassa en Angleterre, devint membre de la société royale, et embrassa extérieurement la communion de l'Eglise anglicane. Il mourut (catholique, dit-on) le 30 octobre 1698, à 33 ans. On a de lui un livre intitulé *Evangelium medici; seu Medicina mystica, de suspensis naturæ legibus, sive de miraculis in bibliis memoratis reliquisque quæ medicinæ indagini subjici possunt*, in-8°, Londres, 1697. Ce livre singulier, dont les exemplaires sont rares, a été réimprimé à Amsterdam, 1699, petit in-8°. Le philosophe médecin s'efforce d'expliquer, selon les principes de la médecine, les guérisons miraculeuses de l'Evangile. On doit encore à ce médecin, I. un *Voyage en Pologne*, imprimé en anglais, à Londres, en 1698, 2 v. in-8°. II. *Narrationes quinquaginta; spicilegium observationum in Cononem* par M. Heyne, Gottingue, 1798, in-8°. III. *Narrationes Ptolomæi historiæ, ad variam conditionem pertinentes, Parthenii narrationes amatoriæ, græcè cum notis variorum*, Leipzick, 1802, in-8°.

*CONO (Jean), né à Nuremberg en 1463, mort dans la même ville le 21 février 1513, entra chez les dominicains et fut envoyé par son ordre en Italie; ce fut à Mantoue où il devint disciple de Marcus Musarus qui lui apprit à connoître les beautés de la langue grecque. Cono a fait imprimer en cette langue, en 1512, quelques *Traités* de différens Pères de l'Eglise; il a corrigé aussi *tous les passages grecs* qui se trouvent dans les Institutes de Justinien. Erasme parle avec éloge de ce savant religieux en divers endroits de ses ouvrages, et notamment dans ses Scolies sur le catalogue des écrivains ecclésiastiques de S. Jérôme, au mot JOSEPHUS.

† I. CONON, général des Athéniens, forma de bonne heure le dessein de rétablir sa patrie dans sa première splendeur. Ses concitoyens lui ayant donné le gouvernement de toutes les îles dépendantes de la république, et ayant été renfermé dans le port de Mitylène par Callicratidas, général des Lacédémoniens, il fit si bonne contenance que l'ennemi fut obligé de se retirer. Mais, peu après, Lysandre, autre général de Sparte, l'ayant vaincu dans un combat naval, près d'Ægros-Potamos, l'an 405 avant J. C., il se retira en Crète auprès du roi Evagore, où il resta jusqu'à ce que Artaxercès, roi des Perses, déclarât la guerre aux Lacédémoniens. Conon rendu sur sa flotte pour la commander avec Pharnabaze, voyant que les secours du roi de Perse venoient trop lentement, alla lui-

même à la cour les solliciter. Non seulement le roi lui accorda ce qu'il demandoit, mais il le fit amiral de sa flotte. Il engagea un nouveau combat avec les Lacédémoniens, remporta sur eux la victoire de Cnide, l'an 394 avant J. C., coula à fond cinquante galères, tua un grand nombre de soldats, et enveloppa dans le cours de l'action l'amiral Lysandre qui y laissa la vie. Cet avantage dédommagea Athènes de toutes les pertes qu'elle avoit faites à la journée de la Chèvre, seize ans auparavant. Conon, qui venoit de donner à ses concitoyens l'empire de la mer, poursuivit ses conquêtes l'année suivante. Il ravagea les côtes de Lacédémone, rentra dans sa patrie couvert de gloire, et lui fit présent de sommes immenses qu'il avoit recueillies dans la Perse. Avec cet argent et un grand nombre d'ouvriers que les alliés lui envoyèrent, il rétablit en peu de temps le Pirée et les murailles de la ville. Les Lacédémoniens ne trouvèrent d'autre moyen de se venger de ce grand homme, leur plus implacable ennemi, qu'en l'accusant auprès d'Artaxercès de vouloir enlever l'Ionie et l'Eolide aux Perses, pour les faire rentrer sous la domination des Athéniens. Tiribaze, satrape des Sardes, le fit arrêter sous ce vain prétexte. On ne sait pas précisément ce qu'il devint. Les uns disent que l'illustre accusé fut mené à Artaxercès, qui le fit mourir; d'autres assurent qu'il se sauva de prison. Il laissa un fils appelé Timothée, qui se signala comme son père.

II. CONON, astronome de l'île de Samos, étoit en commerce de littérature et d'amitié avec Archimède, qui lui envoyoit de temps en temps des problèmes. Ce fut lui qui métamorphosa en astre la chevelure de Bérénice, sœur et femme de Ptolomée-Evergète, vers l'an 300 avant J. C. Cette reine, inquiète du sort de son époux, qui étoit alors dans le cours de ses conquêtes, fit vœu de consacrer sa chevelure aux dieux, s'il revenoit sans accident. Ses désirs ayant été accomplis, elle s'acquitta de sa promesse. Les cheveux consacrés furent égarés quelque temps après. Conon, bon mathématicien, mais encore meilleur courtisan, consola Évergète désolé de cette perte, en assurant que la chevelure de Bérénice avoit été enlevée au ciel. Il y a près de la queue du lion sept étoiles, qui jusqu'alors n'avoient fait partie d'aucune constellation; l'astronome, les indiquant au roi, lui dit que c'étoit la chevelure de sa femme, et Ptolomée voulut bien le croire. Catulle a laissé, en vers latins, la traduction d'un petit poëme grec de Callimaque sur ce sujet.

III. CONON, originaire de Thrace, né en Sicile, pape après la mort de Jean V, le 21 octobre 686, mort le 21 septembre de l'année suivante, étoit un vieillard vénérable par sa candeur et sa simplicité.

I. CONRAD (saint), issu d'une famille illustre d'Allemagne, instruit dans les belles-lettres par Notino, évêque de Constance, lui succéda. Après avoir rempli, pendant quarante-deux ans, tous les devoirs de l'épiscopat, il mourut en 976. Le pape Calixte III l'a canonisé en 1120, et Leibnitz a écrit sa Vie.

† II. CONRAD Ier, comte de Franconie, fut élu roi de Germanie en 912, après la mort de Louis IV. Othon, duc de Saxe, avoit été choisi par la diète; mais se voyant trop vieux pour tenir un sceptre, il proposa Conrad, quoique son ennemi, parce qu'il le croyoit digne du trône. « Cette action n'est guère dans l'esprit de ce temps presque

sauvage, dit un historien qui contredit souvent tous ceux qui l'ont précédé. On y voit de l'ambition, de la fourberie, du courage, comme dans tous les autres siècles; mais, à commencer par Clovis, ajoute-t-il non moins témérairement, on ne voit pas une action de magnanimité. » C'est calomnier la nature humaine. Il est très-sûr qu'il y avoit moins de raffinement dans ce siècle que dans le nôtre; mais il faut être bien hardi pour avancer que l'on n'y vit aucune action de vertu. — Tous les peuples reconnurent Conrad, à l'exception d'Arnoul, duc de Bavière, qui se sauva chez les Huns, et les engagea à venir ravager l'Allemagne. Ils portèrent le fer et le feu jusque dans l'Alsace et sur les frontières de la Lorraine. Conrad les chassa par la promesse d'un tribut annuel, et mourut le 23 décembre 918, sans laisser d'enfans mâles. Il imita, avant de mourir, la générosité d'Othon à son égard, en désignant pour son successeur le fils du même Othon, Henri, qui s'étoit révolté contre lui.

III. CONRAD II, dit *le Salique*, fils d'Herman, duc de Franconie, élu roi d'Allemagne en 1024, après la mort de Henri II, eut à combattre la plupart des ducs révoltés contre lui. Ernest, duc de Souabe, qui avoit aussi armé, fut mis au ban de l'empire. C'est un des premiers exemples de cette proscription, dont la formule étoit: « Nous déclarons ta femme veuve, tes enfans orphelins, et nous t'envoyons, au nom du diable, aux quatre coins du monde. » L'année d'après, 1021, Conrad passa en Italie, et fut couronné empereur à Rome avec la reine son épouse. Ce voyage des empereurs allemands étoit toujours annoncé une année et six semaines d'avance. Tous les vassaux de la couronne devoient se rendre dans la plaine de Roncale pour y être passés en revue. Les nobles et les seigneurs conduisoient avec eux leurs arrière-vassaux. Les vassaux de la couronne qui ne comparoissoient pas perdoient leurs fiefs, aussi-bien que les arrière-vassaux qui ne suivoient pas leurs seigneurs. C'est depuis Conrad principalement que les fiefs sont devenus héréditaires. Conrad II acquit le royaume de Bourgogne, en vertu de la donation de Raoul III, dernier roi, mort en 1033, et à titre de mari de Gisèle, sœur puînée de ce prince. Eudes, comte de Champagne, lui disputa cet héritage; mais il fut tué dans une bataille, le 17 décembre 1037. Conrad mourut à Utrecht, 18 mois après, le 4 juin 1039. Ce fut un prince d'un grand courage, d'un esprit prévoyant, avide de gloire, plein de bonté et de douceur, et d'une libéralité peu commune. Un gentilhomme ayant perdu une jambe à son service, reçut de lui autant de pièces d'or qu'il pouvoit en entrer dans sa botte. Un seigneur nommé Babon lui ayant amené un jour trente-deux de ses fils, tous sortis du même lit et en âge de porter les armes, il combla le père de présens, et donna à chacun des enfans un emploi conforme à son âge.

† IV. CONRAD III, duc de Franconie, fils de Frédéric, duc de Souabe, et d'Agnès, sœur de l'empereur Henri V, naquit en 1094. Après la mort de Lothaire II, à qui il avoit disputé l'empire, tous les seigneurs se réunirent en sa faveur le 22 février 1138. Henri de Bavière, appelé *le Superbe*, s'opposa à son élection: mais ayant été mis au banc de l'empire et dépouillé de ses duchés, il ne put survivre à sa disgrace. Le margrave d'Autriche eut beaucoup de peine à se mettre en possession de la Bavière. Welft, oncle du défunt, re-

poussa le nouveau duc; mais il fut battu par les troupes impériales, près du château de Winsberg. Cette bataille est très-célèbre dans l'histoire du moyen âge, parce qu'on prétend qu'elle a donné lieu aux noms des *Guelfes* et des *Gibelins*. Le cri de guerre des Bavarois avoit été *Welft*, nom de leur général; et celui des Impériaux, *Weiblingen*, nom d'un petit village de Souabe, dans lequel Frédéric, duc de Souabe, leur général, avoit été élevé. Peu à peu ces noms servirent à désigner les deux partis. Enfin, ils devinrent tellement à la mode, que les Impériaux furent, dit-on, toujours appelés *Weiblingiens*, et que l'on nomma *Welft* tous ceux qui étoient contraires aux empereurs. Les Italiens, dont la langue plus douce que l'allemande ne pouvoit recevoir ces mots barbares, les ajustèrent comme ils purent, et en composèrent leurs *guelfes* et leurs *gibelins*. C'est l'étymologie que quelques historiens donnent à ces deux noms; mais elle n'est pas avouée généralement, et nous en rapporterons quelques autres ailleurs. (*Voyez* BUONDELMONTE.) Quoi qu'il en soit, l'expédition de Conrad III dans la Terre-Sainte fut beaucoup moins heureuse que sa guerre contre la Bavière. L'intempérance fit périr une partie de son armée, et non pas le poison que les Grecs étoient soupçonnés de jeter dans les fontaines; à moins qu'on ne veuille croire que l'une et l'autre cause contribuèrent à ces pertes. Conrad, de retour en Allemagne, mourut à Bamberg le 15 février 1152, sans avoir pu être couronné en Italie, ni laissé le royaume d'Allemagne à son fils. Quelques auteurs ont raconté qu'après la prise de Winsberg, Conrad avoit ordonné de faire prisonniers tous les hommes, et de donner la liberté aux femmes, en leur permettant d'emporter ce qu'elles pourroient. Elles prirent leurs maris sur leurs dos, et leurs enfans sous leurs bras. L'empereur, touché de leur amour, pardonna à tous les habitans. . . . . Conrad fut un prince humain, libéral et pieux; mais d'un génie très médiocre, se livrant avec facilité aux grandes entreprises; peu sûr, peu heureux, peu constant dans l'exécution, quoique brave dans le péril. Simple dans ses manières et dans sa conduite, il eut une douceur de caractère qui dégénéra souvent en foiblesse.

V. CONRAD IV, duc de Souabe, et fils de Frédéric II, se fit élire empereur après la mort de ce prince, en 1250. Le pape Innocent IV, au lieu de le couronner, fit prêcher une croisade contre lui et contre Mainfroi, bâtard de Frédéric II, fidèle alors à son frère et aux dernières volontés de son père. Mainfroi, prince de Tarente, gouvernoit Naples et la Sicile au nom de Conrad. Le pape vouloit disposer de ces deux royaumes, que les factions des gibelins et des guelfes partageoient et désoloient. Elles avoient commencé par les querelles des papes et des empereurs. Ces noms avoient été par-tout un mot de ralliement du temps de Frédéric II. Ceux qui prétendoient acquérir des fiefs et des titres que les empereurs donnoient, se déclaroient *gibelins*; les *guelfes* paroissoient plus partisans de la liberté italique, quoique la plupart de ceux des états de l'Eglise fussent pour les papes. Ces factions se subdivisoient encore en plusieurs partis différens, et nourrissoient les discordes civiles et domestiques. Ce fut au milieu de ces troubles que Conrad passa en Italie pour se faire reconnoître roi des Deux-Siciles. Il prit Naples, Capoue, Aquino, et mourut bientôt après à la fleur de son âge, le 19

mai 1254. On accusa, sans doute à tort, Mainfroi de l'avoir fait empoisonner. Son médecin, Jean Maurus de Salerne, suivant les historiens, hâta sa mort en lui faisant prendre de la poudre de diamant mêlée à celle de scammonée; mais ces deux poudres ne sont point un poison; et la dernière est un purgatif souvent employé en médecine. Conrad eut d'Elizabeth, fille du duc de Bavière, l'infortuné Conradin. *Voyez* ce mot.

VI. CONRAD, de précepteur de l'empereur Henri IV, devenu, l'an 1075, évêque d'Utrecht, n'est guère connu que par son zèle excessif pour cet empereur contre le pape Grégoire VII. Il fut assassiné l'an 1099, dans son palais, où il étoit en prière après avoir dit la messe. Les uns en accusent les partisans du marquis d'Egbert, dont ce prélat retenoit les terres, que l'empereur lui avoit données jusqu'à trois fois; les autres, un maçon, dont il avoit surpris le secret pour bâtir solidement une église en terre marécageuse. On lui attribue divers *Ecrits en faveur de Henri IV*, dans le Recueil des pièces apologétiques de cet empereur, Mayence, 1520, et Hanovre, 1611, in-4°.

VII. CONRAD DE MAYENCE (*Conradus episcopus*), auteur de la *Chronique de Mayence*, depuis 1140 jusqu'en 1250, imprimée en 1555; compilation indigeste, mais utile pour l'histoire de ce temps.

VIII. CONRAD, cardinal, archevêque de Mayence, mort en 1202, élevé à la pourpre par Alexandre III, fut, dit-on, le premier qui ait été cardinal n'étant pas né en Italie.

IX. CONRAD, connu sous le nom d'*abbas Uspergensis*, abbé d'Usperg au diocèse d'Ausbourg, mort vers 1240, laissa une *Chronique* qui finit à l'an 1229, et qui fut continuée par un anonyme, depuis Frédéric II jusqu'à Charles-Quint. On en a une édition de Bâle en 1569, in-fol., enrichie de cette continuation. L'auteur flatte trop les empereurs, et ne ménage pas assez les pontifes romains qui ont eu des querelles avec eux.

* X. CONRAD DE MARPURG, né à Marpurg, franciscain, docteur de théologie, apôtre de l'inquisition, et persécuteur des hérétiques, fut pour l'Allemagne ce qu'étoit saint Dominique pour le midi de la France. Conrad fut confesseur et directeur de conscience de sainte Elizabeth, épouse du landgrave de Hesse et de Thuringe, et domina d'une manière despotique cette princesse, dont il fit une sainte. Il la détermina à demeurer dans un hôpital de Marpurg, et à y soigner des malades. Son ascendant fut si grand qu'il osa la frapper, afin, disoit-il, de la mieux exercer dans l'humilité. Innocent II le nomma premier inquisiteur d'Allemagne. Dans cette qualité, il s'occupa pendant vingt ans à rechercher et à faire brûler un nombre infini de personnes qu'il disoit descendre des Albigeois, et qui étoient innocentes. Il ne permettoit point aux accusés de se défendre. Sa tyrannie s'exerça d'abord contre des paysans; il attaqua ensuite les nobles et les propriétaires des châteaux : mais il se trompa un jour en citant devant lui le comte de Sayn. Ce seigneur courageux et puissant ne se présenta point à l'assignation; il s'adressa directement à Henri, roi des Romains, et en appela au corps des ecclésiastiques. Le monarque tint une assemblée à Mayence, à laquelle se trouvèrent le comte et Conrad. Les témoins déposèrent contre Conrad en faveur du comte, et déclarèrent qu'ils

avoient été gagnés par ce premier. Le comte fut absous de toute accusation d'hérésie, et revint chez lui avec la réputation de bon catholique. Dans une diète tenue à Francfort, Conrad, en retournant à Marpurg, fut assassiné près de cette ville, en 1233, à côté de son compagnon de voyage, soit par les gens du comte, soit par ceux de ses amis.

* XI. CONRAD DE WURTZBOURG, poëte allemand du 13e siècle, composa des poëmes épiques et lyriques. Voici les titres de quelques-unes de ses productions, en langue allemande : I. *La guerre de Troie*, roman chevaleresque, très-étendu, et manuscrit, dont la plus grande partie se trouve cependant imprimée dans le 3e vol. des anciennes Poésies allemandes recueillies par Müller. II. *Die niebelungen, Chriemhilden's rache und die keage*, en trois poëmes, se trouve dans le recueil mentionné. III. *Engelhard et Engeldrut*, en manuscrit, à Wolfenbüttel. Ce poëme a été imprimé en 1573, in-8°, à Francfort, avec quelques changemens dans le style. Il existe de cet auteur beaucoup d'autres *Poésies morales et satiriques*.

† CONRADIN ou CONRAD-LE-JEUNE, né le 25 mars 1252, de Conrad IV et d'Elizabeth, fille d'Othon, duc de Bavière, n'avoit que trois ans lorsque son père mourut, laissant la régence du royaume de Naples à Mainfroi, qui fatigua les papes par ses courses sur les terres de l'Eglise. Urbain IV, cherchant un vengeur, donna l'investiture de ce royaume à Charles d'Anjou, frère de saint Louis. Mainfroi ayant été tué dans la bataille de Bénévent, que Charles lui livra, Conradin, âgé de quinze ans, prit le titre de roi de Sicile, et passa en Italie, où l'appeloit une faction puissante. Les gibelins le reçurent dans Rome au Capitole comme un empereur. Tous les cœurs étoient à lui, et, par une destinée singulière, dit un historien, les Romains et les Musulmans se déclarèrent en même temps en sa faveur. D'un côté, l'infant Henri, frère d'Alfonse X, roi de Castille, vrai chevalier errant, passe en Italie, et se fait déclarer sénateur dans Rome, pour y soutenir les droits de Conradin; de l'autre, un roi de Tunis lui prête de l'argent et des galères; et tous les Sarrasins restés dans le royaume de Naples, prennent les armes pour le défendre. Ces secours furent inutiles. Conradin, après avoir perdu une bataille, fait prisonnier par son compétiteur au Champ-de-Lys, près du lac Fucin, le 23 août 1268, eut la tête tranchée par la main du bourreau au milieu de la place de Naples le 26 octobre de la même année. Son cousin, le duc d'Autriche, eut le même sort. « Mais auparavant, dit Fleury, on les mena dans une chapelle, où on leur fit entendre une messe des morts pour le repos de leurs ames. » On les exécuta ensuite. « Charles, dit Hardion, voulut être témoin de ce triste spectacle; et, sacrifiant l'intérêt de sa gloire à une cruelle politique, il ne se fit point de scrupule d'acquérir une couronne par un crime. » Le malheureux Conradin jeta son gant de l'échafaud dans la place, pour marque de l'investiture qu'il donnoit à celui de ses parens qui voudroit le venger. Un cavalier, ayant eu la hardiesse de le prendre, le porta à Jacques, roi d'Aragon, qui avoit épousé une fille de Mainfroi. C'est ainsi que fut éteinte, par la mort la plus ignominieuse, cette race des princes de Souabe, qui avoit produit tant de rois et d'empereurs. L'infortuné Conradin n'avoit que seize ans lorsqu'il fut décapité. Quelques histo-

riens prétendent que ce fut le pape Clément IV qui conseilla à Charles de se défaire de Conradin, par ces mots : *Conradi vita, Caroli mors; Caroli vita, Conradi mors :* « La vie de Conradin est la mort de Charles, et la vie de Charles est la mort de Conradin. » Mais, quelque forts qu'on suppose les mécontentemens que la maison de Souabe avoit donnés aux prédécesseurs de Clément, il n'est pas probable que ce pontife, connu par des mœurs austères, eût porté si loin le ressentiment. D'ailleurs, suivant les meilleurs chronologistes, Clément IV étoit mort avant l'exécution de Conradin. Cependant il falloit que ce bruit populaire eût été accrédité; car on lit encore aujourd'hui sur le tombeau de Conradin une épitaphe en vers latins, dont le sens est : « Hélas! la prédiction du peuple ne s'est que trop accomplie, *la vie de Charles ayant enfin été la mort.* Que les lois se taisent, et que tout soit renversé, puisqu'un roi exerce un tel empire sur un autre roi. » Quelque temps après la mort de Conradin, les Allemands prétendirent qu'un jeune homme, nommé Stock, fils d'un maréchal, étoit Conradin, à la place duquel on avoit substitué un criminel sur l'échafaud de Naples. Mais Stock ne jugea pas à propos de soutenir long-temps un personnage si dangereux; et de lui-même retourna, dit Calmet, à son enclume.

† CONRART (Valentin), conseiller-secrétaire du roi, né à Paris en 1603, fut le créateur de l'académie française. Cette illustre compagnie, dont il fut secrétaire perpétuel, se forma en 1629 dans sa maison, et s'assembla jusqu'en 1634. Conrart contribuoit beaucoup à rendre ces assemblées agréables par son goût, sa douceur et sa politesse. Aussi a-t-il encore de la célébrité, quoiqu'il n'ait jamais fait imprimer que son nom, suivant une mauvaise épigramme de Linière, et quoiqu'il ignorât le grec et sût très-peu le latin. Ses *Lettres à Félibien*, Paris, 1681, in-12; un *Traité de l'action de l'orateur*, Paris, 1657, in-12, qui a reparu en 1686 sous le nom de Michel Le Faucheur, ce qui laisse douter qu'il appartînt à Conrart; ses *Extraits de Martial*, 2 vol. in-12, et quelques autres petits morceaux qui nous restent de lui, n'ont pas un grand mérite. Il mourut le 21 septembre 1675, à 72 ans. On dit qu'il revoyoit les écrits du célèbre Claude avant que ce ministre les publiât. Conrart étoit parent de Godeau, depuis évêque de Vence. Lorsque celui-ci venoit à Paris, il logeoit chez lui, et les gens de lettres s'y assembloient pour entendre l'abbé faire la lecture de ses poésies; voilà la première origine de l'académie.

* CONRI (Fiorenzo), religieux franciscain de l'étroite observance, mourut à Madrid, dans le couvent de son ordre, en 1629, âgé de 69 ans. Conri fut, pendant quelques années, provincial de son ordre en Irlande, nommé ensuite par la cour de Rome évêque de Tuam, et chargé de plusieurs missions importantes. On a de lui, I. Un Traité en latin de l'*État des enfans morts sans avoir reçu le baptême*, imprimé à Louvain, en 1624. Ce traité se trouve aussi dans le 3e tome de St.-Augustin de Jansénius, imprimé à Rome, en 1652, in-fol. II. *Miroir de la vie chrétienne.* C'est un catéchisme en Irlandais, imprimé à Louvain, en 1626, in-8°. III. *Peregrinus Jerichuntinus, hoc est de naturâ humanâ feliciter institutâ, infeliciter lapsâ, miserabiliter vulneratâ, misericorditer restauratâ*; et quelques autres *Ouvrages* sur les matières de la grace,

et sur le système de St. Augustin.

† CONRINGIUS (Hermannus), professeur de droit et de médecine à Helmstadt, né à Norden en Frise l'an 1606, mort le 12 décembre 1681, fut consulté par plusieurs princes sur les affaires d'Allemagne et sur l'histoire moderne, qu'il possédoit parfaitement. On a de lui beaucoup d'ouvrages de jurisprudence et d'histoire. Les plus remarquables sont, I. *De finibus imperii Germani*, Francfort, 1693, in-4°. L'auteur y traite des droits de l'empire germanique sur les pays qui sont hors de l'enceinte de l'Allemagne. Il n'est pas toujours exact sur les faits. II. *De antiquitatibus academicis dissertationes septem.* Ces dissertations, réimprimées en 1739, in-4°, sont savantes et curieuses. III. *Opera juridica, politica et philosophica.* IV. *De origine juris Germanici*, etc. Sa passion pour l'Allemagne et sa crédulité lui ont fait avancer bien des choses au hasard, sur-tout lorsqu'elles ont paru favorables à sa patrie. On a attribué à Conringius un discours, *De imperatore Romano-Germanico*, qui parut en 1642. On y prétend que non seulement les souverains d'Allemagne et de Lombardie n'ont jamais été soumis à l'empire romain, mais que jusqu'à Grégoire VII, inclusivement, les empereurs confirmoient les papes sur leur siége. Le corps des ouvrages de Conringius a paru en 7 vol. in-fol., à Brunswick, 1730.

CONSCIENCIEUX. *Voyez* KNUSEN.

CONSENTES (Mythol.), nom des douze dieux et déesses du premier ordre; savoir, Jupiter, Neptune, Mars, Apollon, Mercure, Vulcain, Junon, Vesta, Minerve, Vénus, Diane, Cérès. Ces douze divinités présidoient aux douze mois de l'année. Chacune avoit un mois qui lui étoit assigné; et leurs douze statues, enrichies d'or, étoient élevées dans la grande place de Rome. On appeloit leurs fêtes *Consentia.*

* CONSENTINUS (Thomas CORNELIUS), est plus connu sous ce nom que sous celui de *Cornelius*; il lui fut donné, parce qu'il étoit de Cosenza, dans le royaume de Naples. Ce médecin florissoit dans le 17e siècle. On a de lui un ouvrage intitulé *Progymnasmata physica in septem exercitationes divisa*, Venetiis, 1663, in-4°; Francofurti, 1665, in-12; Neapoli, 1688, in-8°; Lipsiæ et Jenæ, 1683, in-12, sous cet autre titre: *Physiologia rationis ponderibus et momentis illustrata.*

I. CONSTANCE (St.), magistrat de la ville de Trèves, souffrit le martyre dans le troisième siècle, sous Rictiovarus, préfet des Gaules. Ses restes, recueillis par Félix, évêque de Trèves, sont déposés dans une ancienne église de cette ville.

† II. CONSTANCE Ier, surnommé *Chlore*, à cause de sa pâleur, fils d'Eutrope et père de Constantin, dut le jour à un seigneur distingué de la haute Mœsie, vers l'an 250. Connu de bonne heure pour un homme plein de vertu, de sagesse et de courage, il fut nommé César en 292, et mérita ce titre par ses victoires dans la Grande-Bretagne et dans la Germanie. Après ces succès, il répudia sa première femme, pour épouser Théodora, fille de Maximien-Hercule, collégue de Dioclétien. Devenu empereur par l'abdication de Dioclétien, il partagea l'empire avec Galère-Maximien en 305. Les chrétiens ne furent point tourmentés dans les pays de son obéissance. Il feignit, dit-on, de vouloir

chasser de son palais ceux de ses officiers qui ne renonceroient pas au christianisme. Il y en eut quelques-uns qui sacrifièrent leur religion à leurs intérêts, et d'autres qui aimèrent mieux perdre leurs charges que de trahir leur conscience. Il ne voulut plus voir les premiers, disant « que des lâches qui avoient trahi leur Dieu trahiroient bien plus aisément leur prince »; et confia aux seconds sa personne et ses secrets, après les avoir comblés de bienfaits. Ce grand prince mourut à Yorck le 25 juillet 306, après avoir déclaré César son fils Constantin. Il eut de sa seconde femme, Jules-Constance, qui fut père de Julien dit l'*Apostat*, et de Gallus... « La valeur de Constance-Chlore, dit Thomas, n'ôta rien à son humanité. Empereur, il fut modeste et doux. Maître absolu, il donna, par ses vertus, des bornes à un pouvoir qui n'en avoit pas. Il n'eut point de trésor, parce qu'il vouloit que chacun de ses sujets en eût un. Les jours de fête, il empruntoit la vaisselle d'or et d'argent de ses amis, parce qu'il n'en avoit pas lui-même. Il fut humain en religion comme en politique; et tandis que les autres empereurs, ses collègues, persécutoient par une superstition inquiète et féroce, il ne fit ni dresser un échafaud, ni allumer un bûcher. »

† III. CONSTANCE II. (Flavius Julius Constantius), second fils de Constantin-le-Grand, et de Fausta sa seconde femme, né à Sirmich, l'an 317 de l'ère chrétienne, fut fait César en 323, et élu empereur en 337. Les soldats, pour assurer l'empire aux trois fils de Constantin, massacrèrent leurs oncles et leurs cousins (*voy.* HANNIBALIEN), et tous les ministres de ce prince, à l'exception de Julien l'Apostat et de Gallus son frère. Quelques historiens ont soupçonné Constance d'avoir été l'auteur de cet horrible massacre, et St. Athanase le lui reproche ouvertement: d'autres prétendent qu'il ne fit que céder à la nécessité et à la violence. Après cette exécution barbare, les fils de Constantin se partagèrent l'empire. Constance eut l'Orient, la Thrace et la Grèce. Il marcha, l'an 338, contre les Perses, qui assiégeoient Nisibe, et qui, à son arrivée, levèrent le siége et se retirèrent après avoir été vaincus près de cette ville. Ces avantages furent de peu de durée. Les généraux persans, vainqueurs à leur tour, remportèrent sur lui neuf victoires signalées. L'Occident n'étoit pas plus tranquille que l'Orient. Magnence, Germain d'origine, proclamé empereur à Autun par les soldats, et Vétranion, élu aussi vers le même temps à Sirmich dans la Pannonie, s'étoient partagés les états de Constantin le jeune et de Constant. Constance leur frère marcha contre l'un et l'autre. Vétranion, abandonné de ses soldats, vint implorer la clémence de l'empereur, et en obtint des biens suffisans pour passer le reste de sa vie dans l'abondance. Magnence, vaincu à la bataille de Mursie, après une vigoureuse résistance, fut obligé de prendre la fuite. Constance, qui, pendant le fort de l'action, s'étoit retiré dans une église, voyant la campagne couverte de cadavres, pleura amèrement, et donna ordre d'avoir soin des blessés et d'enterrer les morts. Magnence, défait de nouveau dans les Gaules par les lieutenans de Constance, se donna la mort, pour ne pas tomber dans les mains du vainqueur. Ainsi, tout l'empire romain, partagé entre les trois enfans de Constance, se vit alors réuni, l'an 353, sous l'autorité d'un seul. Constance, n'ayant plus de rival à craindre, s'abandonna à toute la rage de son res-

sentiment. Il suffisoit d'être soupçonné d'avoir pris le parti de Magnence, d'être dénoncé par le plus vil délateur, pour être privé de ses biens, emprisonné, ou puni de mort. Quiconque passoit pour riche étoit coupable. Trois ans après, en 356, Constance vint à Rome pour la première fois, y triompha, et s'y fit mépriser. On transporta, par ses ordres, l'obélisque que Constantin avoit tiré d'Héliopole en Egypte, et il fut dressé dans le grand-cirque. Les prospérités de Julien, alors vainqueur dans les Gaules, réveillèrent sa jalousie, sur-tout lorsqu'il apprit que l'armée lui avoit donné le titre d'*Auguste*. Il marchoit à grandes journées contre lui, lorsqu'il mourut à Mopsueste au pied du Mont-Taurus, le 3 novembre 361, après un règne de 25 ans. Euzoïus, arien, lui donna le baptême quelques momens avant sa mort. Cette secte avoit triomphé sous son règne, et ses adversaires furent opprimés. Ce prince ambitieux, jaloux, méfiant, gouverné par ses eunuques et ses courtisans, fut enfin dupe de ses foiblesses; et s'il n'eût perdu la vie, dit un historien, il eût au moins perdu l'empire. Il n'hérita point du goût de son père pour les gens de lettres. « Il se défioit, dit Ammien-Marcellin, de tous ceux qui montroient quelque talent extraordinaire, et qui surpassoient les autres dans sa cour. » Non moins bizarre que despotique, il voulut entrer dans les disputes de l'arianisme, chassa de leurs siéges les évêques, assembla synodes sur synodes; de sorte que le même Ammien-Marcellin dit plaisamment « qu'il avoit ruiné les voitures publiques à force de faire voyager les chefs de l'Église. » Cet historien a tracé ainsi son caractère: « Constance, dit-il, étoit avare dans la distribution des grandes charges. Il ne se permit que peu de changemens dans l'administration des finances. Il ménageoit extrêmement le soldat. Appréciateur quelquefois scrupuleux du mérite, il n'accordoit, pour ainsi dire, que la balance à la main, les places du palais. Les premiers postes de la cour ne se donnoient ni brusquement ni à des inconnus. On savoit d'avance qui seroit celui qui après dix ans de service rempliroit les places. Rarement un militaire passoit-il à un emploi civil, et les soldats n'avoient pour chefs que des gens endurcis aux fatigues de la guerre. Il cultiva les sciences avec soin: mais son génie n'étoit pas fait pour la rhétorique, et il réussit mal dans les vers qu'il essaya de composer. Sa vie tempérante et sobre, sa modération dans le boire et dans le manger, conservèrent sa santé. Il dormoit peu, lorsque les circonstances et la raison l'exigeoient. Il fut chaste pendant toute sa vie, et ne laissa pas même soupçonner de dépravation dans ses mœurs. Semblable dans le reste aux princes médiocres, pour peu qu'il trouvât un prétexte d'accuser quelqu'un d'avoir aspiré au trône, il employoit indifféremment des moyens justes ou injustes pour s'en défaire. Il ordonnoit alors des enquêtes plus rigoureuses que les lois ne les permettent, établissoit pour juges de ces affaires des hommes cruels, donnoit par la force des tortures, à des faits même douteux, un air de vérité, et prolongeoit dans les supplices la mort des malheureux qu'on exécutoit. N'ayant point réussi dans les guerres étrangères, il s'enorgueillissoit de ses succès dans les troubles civils, et érigea à grands frais des arcs de triomphe, chargés de l'histoire de ses exploits, ou plutôt des maux qu'il avoit faits. Les provinces furent écrasées sous le poids des impôts, et la rapacité des exacteurs des tributs augmenta

encore la dureté de son règne.

IV. CONSTANCE DE NYSSE, général des armées romaines sous Honorius, qui lui fit épouser, en 417, Placidie sa sœur, et l'associa à l'empire, vainquit Constantin le jeune, Constans, Géronce, Jovin, chassa les Goths des Gaules, et fit prisonnier le rebelle Attalus. Il ne posséda la dignité impériale qu'environ sept mois, et mourut en 421, regretté comme guerrier, comme politique, et comme le bouclier de l'empire. Valentinien III, son fils, régna après lui dans l'Occident.

V. CONSTANCE (Constantinus), né à Lyon, ami de Sidoine Apollinaire, se fit prêtre. Il a donné la *Vie de S. Germain d'Auxerre*, insérée dans la collection de Surius. Son éloquence ramena le calme à Clermont, que les Goths avoient ravagé, et qu'ils vouloient entièrement détruire. Tillemont lui attribue la *Vie de S. Just*, traduite par Le Maître, et placée dans le recueil des Vies des Pères du désert.

VI. CONSTANCE - FALCON, fils d'un cabaretier de Céphalonie, suivant le chevalier de Forbin, ou d'un noble vénitien qui étoit fils du gouverneur de cette île, selon d'autres, devint, par son esprit et sa politesse, *bacalon*, c'est-à-dire premier ministre ou grand-vizir du royaume de Siam. Cet homme, né avec beaucoup d'ambition, et voulant introduire le christianisme à Siam, détermina le roi, dont il étoit ministre, à envoyer une ambassade à Louis XIV. Il fit partir, par le conseil des jésuites, trois Siamois, avec de grands présens pour le roi de France, à qui le roi de Siam rendoit cet hommage. Les envoyés devoient faire entendre que le prince indien, charmé de la gloire du monarque français, ne vouloit faire de traité de commerce qu'avec sa nation, et qu'il n'étoit pas même éloigné de se faire chrétien. Les premiers envoyés périrent sur mer, en 1680; les seconds arrivèrent à Versailles en 1684. La grandeur du roi flattée, et l'espérance de convertir les infidèles, l'engagèrent à envoyer au roi de Siam deux ambassadeurs, le chevalier de Chaumont, et l'abbé de Choisy, avec six jésuites. Ils furent magnifiquement reçus. Le roi de Siam promit de s'instruire de la religion catholique; mais ce ne fut qu'une vaine promesse. Quelques mandarins, à la tête desquels étoit Pitracha, fils de la nourrice du roi, ayant aperçu de la mésintelligence entre Constance et des Fargues, général des troupes françaises, voulurent en profiter pour chasser les Français du pays, et se rendre maîtres des affaires. Constance périt dans les tourmens. Pitracha, chef d'une conspiration contre le monarque siamois et son ministre, tint ce prince captif dans son palais, et monta sur le trône après sa mort, bien soupçonné d'avoir abrégé les jours de son maître. La femme de Constance, d'abord sollicitée par le fils de Pitracha d'entrer dans son sérail, l'ayant refusé, fut condamnée à servir dans la cuisine de l'usurpateur, qui lui confia depuis l'éducation de ses enfans. On a deux Vies de Constance, l'une par le P. d'Orléans, 1690, in-12, qui le peint comme un chrétien zélé et vertueux; l'autre par Deslandes, 1755, in-12, qui le représente comme un aventurier victime de son ambition. De ces deux portraits, on pourroit en faire un troisième, qui seroit peut-être plus ressemblant.

VII. CONSTANCE (l'impératrice). *Voyez* HENRI, n° VI.

VIII. CONSTANCE DE PROVENCE. *Voyez* HENRI I, n° X, *et* ROBERT, n° III.

† I. CONSTANT Ier (Flavius-Julius Constans), troisième fils de Constantin-le-Grand et de Fausta; né en 320, et proclamé césar en 333, eut l'Italie, l'Afrique, l'Illyrie dans le partage des états de son père; et les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne, après la mort de son frère Constantin qui venoit de lui déclarer la guerre. Constant, maître de tout l'Occident, protégea l'orthodoxie contre les ariens. Les hérétiques profitoient de la facilité de Constance pour persécuter les catholiques. Constant lui écrivit que, s'il ne rendoit pas justice à saint Athanase, il iroit lui-même à Alexandrie le rétablir, en chasser ses ennemis, et les punir comme ils le méritoient. Il fit convoquer le concile de Sardique en 347, et s'efforça d'éteindre le schisme des donatistes. Il périt d'une manière funeste; Magnence, s'étant fait proclamer empereur en Afrique, le fit tuer à Elne, dans les Pyrénées, l'an 350. Les chrétiens ont beaucoup loué ce prince; les payens l'ont accusé des plus grands vices: mais comme il se déclara contre ces derniers, leur témoignage doit paroître suspect. Il avoit régné treize ans. *Voyez* CONSTANTIN, n° IV, à la fin.

† II. CONSTANT II, empereur d'Orient, fils d'Héraclius Constantin, et petit-fils d'Héraclius, fut mis à la place de son oncle Héracléonas, en 641. Les monothélites l'avoient élevé; il les protégea et s'en laissa gouverner. Le patriarche Paul, maître de son esprit, l'engagea à supprimer l'ecthèse, et à mettre en sa place le type. C'étoit un édit dans lequel, après avoir exposé les raisons pour et contre, on défendoit aux orthodoxes et aux hérétiques de disputer sur les deux volontés de Jésus-Christ. Le pape Martin I, nouvellement élevé sur la chaire de Rome, condamna le type, en 649, dans un concile. Constant, irrité contre Théodose son frère, à qui le peuple marquoit beaucoup d'amitié, le força à se faire ordonner diacre, de peur qu'on ne l'élevât à l'empire; mais cette cérémonie ne le rassurant point, il le fit massacrer inhumainement. Les remords l'assaillirent aussitôt, et présentèrent sans relâche à son esprit égaré l'image de Théodose, qui le poursuivoit un calice à la main, en lui disant: « Buvez, buvez, mon frère! » L'an 662, il passa en Italie, pour réduire les Lombards. Il entra le 5 juillet 663 dans Rome, d'où il enleva ce qui servoit à décorer cette ville. Après l'avoir dépouillée de tout ce que la fureur et l'avarice des barbares n'avoient pu emporter, il alla en Sicile y établir sa cour. Aussi mauvais prince à Syracuse qu'à Rome, il ruina les peuples par ses exactions, ravit aux églises les trésors, les vases sacrés, jusqu'aux ornemens des tombeaux, et fit périr les plus grands seigneurs dans les tourmens. André, fils du patrice Troïle, le suivit un jour aux bains, prit le vase avec lequel on versoit de l'eau, et lui en porta un coup si violent sur la tête, qu'il le renversa mort, le 15 juillet 668, après 27 ans de règne. Odieux aux peuples, encore plus à sa famille, personne ne le pleura. Il eut tous les défauts, sans aucune vertu. Il vit avec tranquillité les Sarrasins conquérir ses états, s'emparer de l'Afrique et d'une partie de l'Asie, sans oser paroître à la tête de ses troupes.

† III. CONSTANT (Germain), juge-garde de la monnoie de Toulouse, publia en 1657, à Paris, un savant *Traité de la cour des mon-*

naies, et de l'étendue de sa juridiction, un vol. in-fol.

IV. CONSTANT (David), professeur de théologie dans l'académie de Lausanne, né en 1638, mort le 27 février 1733, s'est fait connoître des savans par plusieurs ouvrages remplis d'érudition. Il étoit en commerce littéraire avec Daillé, Amyrault, Turretin, Bayle, Mestrezat. On a de lui, I. des éditions de *Florus*, des *Offices de Cicéron*, et des *Colloques d'Erasme*, enrichies de remarques choisies et judicieuses. II. Des *Dissertations*, *sur la femme de Loth; sur le buisson de Moïse; sur le serpent d'airain*; et *sur le passage de la mer Rouge*. Ces dissertations, estimées pour le style et pour le fonds, sont en latin. III. Un *Abrégé de politique*, dont on a une édition de 1687, fort augmentée. IV. *Système de morale théologique, en vingt-cinq dissertations*. — Il ne faut pas le confondre avec Jacques CONSTANT, mort en 1730 à Lausanne, où il exerçoit la médecine, et de qui l'on a deux ouvrages assez médiocres, intitulés *le Médecin, chirurgien et apothicaire charitable*, Lyon, 1683, 3 vol. in-8°, et la *Pharmacopée des Suisses*, 1709, in-12.

† I. CONSTANTIA (Flavia Julia), fille aînée de l'empereur Constance-Chlore et de Théodora, joignoit à une beauté régulière et à un esprit pénétrant un courage au-dessus de son sexe, et une vertu qui ne se démentit jamais. On croit qu'elle embrassa le christianisme en 311, avec son frère Constantin, qui, deux ans après, lui fit épouser Licinius. Les deux beaux-frères s'étant brouillés irréconciliablement, la guerre fut allumée pour savoir qui resteroit maître de l'empire. Licinius, après avoir été vaincu dans trois batailles rangées, fut étranglé par ordre de Constantin. A peine Constantia avoit-elle achevé le temps du deuil de son époux, qu'elle perdit Licinius son fils unique, prince d'une grande espérance, que Constantin fit mettre à mort à l'âge de douze ans. Constantia étouffa ses soupirs, et, après la mort de sa mère Hélène, eut le plus grand ascendant sur l'esprit de son frère. Elle soutint à la cour les ariens dont elle avoit embrassé les systèmes, à la persuasion d'Eusèbe, évêque de Nicomédie, et mourut vers 330.

II. CONSTANTIA (Flavia Julia), première femme de l'empereur Gratien, fille posthume de Constance II et de Faustine, naquit en 362. Le tyran Procope, qui se disoit son parent, s'étant fait reconnoître empereur en 366, porta cet enfant illustre dans ses bras, pour s'attacher les soldats, à qui la mémoire de Constance étoit chère. Constantia étoit dans sa 13e année lorsqu'elle quitta Constantinople, pour aller épouser Gratien, qui l'aima passionnément, et qui la perdit l'an 383. Elle n'avoit que vingt-un ans.

* I. CONSTANTIN (Flavius Claudius), de simple soldat se fit proclamer empereur, l'an 407, par l'armée de la Grande-Bretagne, et passa aussitôt dans les Gaules, où il régna près de quatre ans. Il eut d'abord à y soutenir la guerre contre Honorius, dont le général Sarus lui causa au commencement beaucoup de peine: mais enfin il le chassa; et, après avoir battu les barbares qui étoient entrés dans les Gaules, il se ligua avec eux contre Honorius, dont les cousins, Vérinien et Didyme, ne purent conserver l'Espagne. On dit que Constant, fils de Constantin, qui l'avoit fait césar, ayant pris ces deux seigneurs, les fit mourir, quoiqu'il leur eût promis de

leur laisser la vie. Honorius, ne pouvant se venger, étoit prêt à reconnoître Constantin empereur, lorsque Géronce fit prendre en Espagne cette qualité à un nommé Maxime, sous le nom duquel il espéroit jouir de l'autorité souveraine: il se préparoit à aller combattre Géronce; mais les Alains, les Vandales et les Suèves entrèrent dans les Gaules, où ils firent des ravages étonnans, et personne ne s'opposant à eux, ils passèrent sur la fin de l'an 409 en Espagne, où ils fondèrent de nouveaux états. Ces désordres n'empêchoient pas que Constantin ne continuât de vouloir se défaire de Géronce, et ne pensât même à la conquête de l'Italie; mais son excessive ambition ne servit qu'à hâter sa perte. Géronce, attaqué par Constant, le défit, le tua, et assiégea Constantin dans Arles. Constance, général des troupes d'Honorius, vint ensuite attaquer les assiégeans et les assiégés, engagea ceux-là à abandonner leur général, qu'il fit mourir, pressa ceux-ci, et força enfin Constantin à se rendre à discrétion après quatre mois de siége. Pour se soustraire à la mort, Constantin s'étoit fait ordonner prêtre avant de se rendre; mais on n'eut point d'égard à ce caractère; on le fit mourir lui et Julien, le seul fils qui lui restoit; et leurs têtes furent portées à Ravenne le 18 septembre de l'an 411.

† II. CONSTANTIN-TIBÈRE, antipape, s'empara du saint-siége avant l'élection d'Etienne III, sans avoir la tonsure cléricale. Il fut tonsuré et sacré évêque de Rome par George, évêque de Preneste. Tout trembloit devant la faction de l'antipape, qui demeura plus d'un an en possession du saint-siége. C'est le premier exemple d'une usurpation aussi violente. Constantin fut chassé le 6 août 762 de l'église de Rome, condamné à perdre la vue, et enfermé dans un monastère.

III. CONSTANTIN, Syrien, élevé sur la chaire de Rome après la mort de Sisinnius, le 25 mai 708, fit un voyage en Orient, où il fut reçu avec magnificence par l'empereur Justinien. Ce pape illustra la tiare par son zèle et par ses vertus, et mourut le 9 avril 715. Grégoire II fut son successeur.

† IV. CONSTANTIN (Flavius Valerius Constantinus) dit *le Grand*, fils de Constance-Chlore et d'Hélène, naquit à Naïsse, ville de Dardanie, en 274. Lorsque Dioclétien associa son père à l'empire, il garda le fils à sa cour, comme une espèce d'otage qui lui répondit de la fidélité du nouveau souverain. Après que Dioclétien et Maximien-Hercule eurent abdiqué l'empire, Galère, jaloux de ce jeune prince, l'exposa à toutes sortes de dangers, pour se délivrer de lui. Constantin se sauva auprès de son père. L'ayant perdu peu de temps après son arrivée, il fut déclaré empereur à sa place, le 25 juillet 306; mais Galère lui refusa le titre d'Auguste, et ne lui laissa que celui de César. Il hérita pourtant des pays qui avoient appartenu à son pere, des Gaules, de l'Espagne, de l'Angleterre. Ses premiers exploits furent contre les Francs, qui alors ravageoient les Gaules. Il fait deux de leurs chefs prisonniers, passe le Rhin, les surprend et les taille en pièces. Ses armes se tournèrent bientôt contre Maxence, ligué contre lui avec Maximin. Comme il marchoit à la tête de son armée pour aller en Italie, on prétend qu'il aperçut, un peu après midi, une croix lumineuse au-dessous du soleil, avec cette inscription: *In hoc signo vinces*: « C'est par ce signe que tu vaincras. » Jésus-

Christ lui apparut, dit-on, la nuit suivante ; il crut l'entendre lui dire de se servir d'un étendard qui figureroit cette colonne de lumière, laquelle lui avoit apparu en forme de croix. A son réveil il donna des ordres pour faire cette enseigne, qui fut nommée *Labarum*; elle figuroit une espèce de P, traversé par une ligne droite. Cette vision est regardée aujourd'hui comme une fable politique. Quelques jours après, le 28 octobre 312, ayant livré bataille près des murailles de Rome, il défit les troupes de Maxence, qui, obligé de prendre la fuite, se noya dans le Tibre. Le lendemain de sa victoire, Constantin entré en triomphateur dans Rome, fit sortir de prison tous ceux qui y étoient détenus par l'injustice de Maxence, et fit grace à tous ceux qui avoient pris parti contre lui. Le sénat le déclara premier Auguste, et grand-prêtre de Jupiter, quoiqu'il fût alors catéchumène ; singularité qu'on observe dans tous ses successeurs jusqu'à Gratien. L'année suivante, 313, est remarquable par l'édit de Constantin et de Licinius, en faveur des chrétiens. Ces princes donnoient la liberté de s'attacher à la religion qu'on croiroit la plus convenable, et ordonnoient de faire rentrer les chrétiens dans la possession des biens qu'on leur avoit enlevés durant les persécutions. Il fut défendu, non seulement de les inquiéter, mais encore de les exclure des charges et des emplois publics. C'est depuis ce rescrit que l'on doit marquer la fin des persécutions, le triomphe du christianisme et la ruine de l'idolâtrie. Licinius, jaloux de la gloire de Constantin, conçut une haine implacable contre lui, et commença à persécuter les chrétiens. Les deux empereurs prennent les armes, et se rencontrent le 8 octobre 314 auprès de Cibales en Pannonie. Avant de combattre, Constantin, environné des évêques et des prêtres, implora le secours du Dieu des chrétiens. Licinius, s'adressant à ses devins et à ses magiciens, demanda la protection de ses dieux. On en vint aux mains; le dernier vaincu, et contraint de prendre la fuite, envoya demander la paix au vainqueur, qui la lui accorda ; mais la guerre se ralluma bientôt. Licinius, irrité de ce que Constantin avoit passé sur ses terres pour combattre les Goths, viola le traité de paix. Constantin remporta sur lui une victoire signalée près de Calcédoine, poursuivit le vaincu, qui s'étoit sauvé à Nicomédie, l'atteignit et le fit étrangler en 323. Par cette mort, le vainqueur, devenu maître de l'Orient et de l'Occident, ne s'occupa plus qu'à assurer la tranquillité publique et à faire fleurir la religion. Il abolit entièrement les lieux de débauche, voulut que tous les enfans des pauvres fussent nourris à ses dépens, et permit d'affranchir les esclaves dans les églises, en présence des évêques et des pasteurs ; cérémonie qui ne se faisoit autrefois qu'en présence des préteurs. Il accorda par un édit la liberté de se plaindre de ses officiers, promettant d'entendre lui-même les dépositions, et de récompenser les accusateurs lorsque leurs plaintes seroient fondées. Telle avoit été jusqu'à lui la tyrannie des formules, que l'erreur dans une syllabe annuloit un acte; il affranchit les testateurs de ce joug, et ordonna l'exécution de leurs dernières volontés, en quelques termes qu'elles fussent conçues. Sous prétexte de zèle pour l'état, des particuliers, vindicatifs ou avides, en accusoient d'autres de posséder des biens qui appartenoient au public, et une partie de l'amende leur étoit adjugée. Constantin proscrivit ces délations, et ne

permit qu'aux avocats du fisc de veiller à ses intérêts. Les juges étoient dans l'usage de condamner au fouet ou à la prison les contribuables trop lents à payer les taxes; Constantin le leur défendit, se bornant à mettre le délinquant sous la garde d'un soldat. Il réduisit d'un quart l'impôt sur les terres, et, pour obtenir une répartition plus juste, fit faire un nouveau cadastre. Le fisc confisquoit à son profit le bien des criminels; Constantin exempta de confiscation les biens de leurs femmes, et adoucit le sort de leurs enfans. La mort dans une prison étant cruelle pour un innocent, disoit-il, et trop douce pour un coupable, il ordonna de juger promptement les prisonniers. Il défendit les cachots malsains, et les chaînes qui blessoient. Son principe étoit qu'il faut s'assurer de l'accusé, non le faire souffrir. Il permit aux infirmes, aux orphelins, aux veuves, d'appeler à lui des sentences rendues par le juge du lieu, et défendit cet appel à ceux qui plaideroient contre eux. Lorsqu'un homme mouroit, ses héritiers partageoient entre eux ses esclaves; Constantin défendit que dans ce partage on séparât les maris des femmes, et les pères de leurs enfans. Depuis long-temps les divorces étoient si faciles et si communs parmi les Romains, que Sénèque disoit que les femmes de son temps comptoient leurs années, non par les consuls, mais par le nombre de leurs maris; Constantin, sans abolir le divorce, le rendit beaucoup plus difficile. Il permit non seulement aux chrétiens de bâtir des églises, mais encore d'en prendre la dépense sur ses domaines. Au milieu des embarras du gouvernement et des travaux de la guerre, il pensa aux différents qui agitoient l'Eglise, et convoqua le concile d'Arles, pour faire finir le schisme des donatistes. Un autre concile œcuménique, assemblé à ses frais en 325, à Nicée en Bithynie, fut honoré de sa présence. Il entra dans l'assemblée revêtu de la pourpre, demeura debout jusqu'à ce que les évêques l'eussent prié de s'asseoir, et baisa les plaies de ceux qui avoient confessé la foi de Jésus-Christ pendant la persécution de Licinius. Les ariens, outrés de ce qu'il s'étoit déclaré contre eux, jetèrent des pierres à ses statues. Ses courtisans l'exhortèrent à s'en venger, lui disant qu'il avoit la face toute meurtrie; mais ayant passé sa main sur son visage, il dit en riant : *Je n'y sens aucun mal*, et ne voulut tirer aucune vengeance de ces insultes. Depuis quelque temps il avoit formé le projet de fonder une nouvelle ville pour y établir le siége de l'empire. Les fondemens en furent jetés le 26 novembre 329, à Byzance dans la Thrace, sur le détroit de l'Hellespont, entre l'Europe et l'Asie. Cette ville avoit été presque entièrement ruinée par l'empereur Sévère; Constantin la rétablit, en étendit l'enceinte, la décora de quantité de bâtimens, de places publiques, de fontaines, d'un cirque, d'un palais, et lui donna son nom, qu'elle conserve encore aujourd'hui. Voulant rendre sa nouvelle ville semblable en quelque chose à la première, il choisit un terrain coupé par sept éminences ou petites montagnes, qu'il couvrit de maisons; ce qui rend cet emplacement un peu fatigant, parce qu'il faut souvent monter et descendre. On distingue deux parties dans cette ville : celle qui est en deçà du port est l'ancienne Byzance, dont l'enceinte s'est conservée jusqu'à ce jour; celle qui est au-delà est la ville de Constantin, dont le plan approche assez d'un triangle. La situation de cette ville, la plus grande de l'Europe, est en même temps la plus agréable et la

plus avantageuse; car il semble que le canal des Dardanelles et celui de la mer Noire existent pour lui apporter les richesses des quatre parties du monde. Byzance devint la rivale de Rome, ou plutôt lui fit perdre tout son éclat; et l'Italie tomba dans le dernier abaissement. La misère la plus affreuse y régna au milieu des maisons de plaisance et des palais à demi ruinés, que les maîtres du monde y avoient autrefois élevés. Toutes les richesses passèrent en Orient; les peuples y portèrent leurs tributs et leur commerce, et l'Occident fut en proie aux barbares. Une suite encore plus fâcheuse de la transmigration de Constantin, ce fut de diviser l'empire. Les empereurs d'Orient, dans la crainte d'irriter les barbares, et de les attirer sur leurs domaines, n'osèrent donner aucun secours à l'Occident. Ils lui suscitèrent même quelquefois des ennemis, et donnèrent une partie de leurs richesses aux Vandales et aux Goths, pour acquérir le droit de consumer l'autre dans les plaisirs. Constantin ne se borna pas à cette translation; il changea la constitution du gouvernement, divisa l'empire en quatre parties, sur lesquelles présidoient quatre principaux gouverneurs, nommés préfets du prétoire. Ces quatre parties, considérées ensemble, comprenoient quatorze diocèses, dont chacun avoit un vicaire ou lieutenant, subordonné au préfet, qui résidoit dans la capitale du diocèse. Les diocèses contenoient cent vingt provinces, régies chacune en particulier par un président, dont le séjour ordinaire étoit la plus considérable ville de la province. Constantin, après avoir affoibli Rome, frappa un autre coup sur les frontières. Il ôta les légions qui étoient sur les bords des grands fleuves, et les dispersa dans les provinces; ce qui produisit deux maux: l'un, que les barrières furent ôtées, et l'autre, que les soldats vécurent et s'amollirent dans le cirque et sur les théâtres.... L'obligation que le christianisme eut à Constantin fut atténuée à la fin de ses jours, relativement aux catholiques, au préjudice desquels il favorisa les ariens, par les conseils d'Eusèbe de Nicomédie, l'un des plus ardens fauteurs de l'arianisme: il exila plusieurs évêques catholiques. Il tomba malade peu après, en 337, près de Nicomédie. Il demanda le baptême, et on le lui donna, avec les autres sacremens de l'Eglise. Il mourut le 22 mai de la même année, après avoir régné trente-un ans. Constantin avoit ordonné par son testament que ses trois fils, Constantin, Constance et Constant, partageroient l'empire; faute que la postérité lui a reprochée. On peut y joindre le meurtre de Crispe, son fils du premier lit, que Fausta, sa seconde femme, avoit faussement accusé d'avoir voulu la séduire; le zèle mal entendu qui le porta trop souvent à se mêler des affaires de l'Eglise, et quelquefois contre ses vrais intérêts. « L'attachement de Constantin au christianisme, dit Crevier, paroît dans les discours et dans les lettres qu'Eusèbe rapporte de lui, très-dépendant des prospérités temporelles que Dieu lui avoit accordées. Il y insiste souvent et fortement sur la punition visible des princes persécuteurs; et l'on y remarque peu de traces des vertus intérieures, qui sont l'ame de notre religion. » On l'a accusé encore d'une ambition qui ne peut souffrir de rival; d'une prodigalité et d'une magnificence poussées trop loin. Il dépensoit l'argent du public à des bâtimens inutiles, et à enrichir des ministres qui abusoient de sa confiance, et en faisoient l'instrument de leurs passions. Des qualités plus grandes que ses défauts en ont caché une partie. Il étoit brave à la tête des armées, doux et

affable envers ses sujets, l'amour de son peuple, la terreur des ennemis. L'empereur Julien, quoique neveu de Constantin, s'est trop acharné à peindre son oncle livré à la mollesse et noyé dans les délices. Un prince, qui fut presque toujours en guerre, n'eut pas le loisir de s'endormir dans l'inaction et l'incurie. L'activité même ne manqua pas à ses dernières années. En 332, il fit la guerre avec succès contre les Goths, qui avoient déjà éprouvé sa vigueur et sa puissance. Ce peuple féroce ayant recommencé ses hostilités, il envoya contre eux son fils aîné, qui les vainquit en divers combats, et en fit périr près de cent mille par l'épée, par la faim, par la misère. Constantin profita de ses avantages en prince habile et modéré. Ayant abattu la fierté des Goths par la force et la terreur, il ne refusa pas d'entrer avec eux en négociation; et comme cette nation étoit composée de plusieurs peuples, qui n'avoient pas tous pris part à la guerre, en traitant avec eux, il suivit des plans différens. Il soumit à des conditions plus dures ceux qu'il avoit fallu vaincre : il exigea d'eux des otages, et entre autres, le fils de leur roi Ariaric. Les autres furent invités à reconnoître la majesté de l'empire sous le nom d'amis et d'alliés. Les fruits de cette victoire et de la paix qui la suivit furent grands pour le vainqueur et les vaincus. Constantin s'affranchit du tribut honteux que ses prédécesseurs avoient payé à ces barbares, et il assura sa frontière du côté du Danube. Les Goths, par un commerce plus étroit avec les Romains, commencèrent à adoucir leurs mœurs sauvages. Les Sarmates donnèrent aussi dans ce même temps de l'exercice aux armes de Constantin. C'étoit pour eux qu'il avoit entrepris la guerre contre les Goths. Peu reconnoissans de ce bienfait, les Sarmates osèrent faire des courses sur les terres romaines; mais Constantin les força de rentrer dans le devoir. Deux ans après, ils furent réduits, par une aventure singulière, à venir, non plus ravager les terres de l'empire, mais à y chercher un asile. La guerre s'étant rallumée entre eux et les Goths, ils s'avisèrent d'une ressource qui fut pire que le mal. Ils armèrent leurs esclaves; et ceux-ci, qui étoient en plus grand nombre que les maîtres, se voyant la force en main, les chassèrent du pays. Les Sarmates, au nombre de trois cent mille hommes, femmes et enfans, se réfugièrent dans les états de Constantin, et implorèrent sa bienfaisance. L'empereur les reçut avec bonté, enrôla dans ses troupes ceux d'entre eux qui étoient en état de servir, et assura la subsistance des autres, en leur donnant des terres à cultiver dans la Thrace, dans la petite Scythie, dans la Macédoine, et jusqu'en Italie. Constantin étoit si peu amolli, il conserva si bien jusqu'à la fin l'humeur guerrière, qu'âgé de soixante-cinq ans, il se préparoit à marcher à la tête de ses armées contre les Perses, lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut. Au goût des armes, il joignit celui des lettres; il les favorisoit par des bienfaits et des distinctions. Un jour qu'il devoit assister à une harangue d'apparat, ses courtisans lui proposèrent à la place une partie de plaisir. « Vos prières sont inutiles, leur répondit Constantin; rien n'excite autant les hommes de génie à bien faire, que quand ils savent que le prince lira ou entendra leurs ouvrages. » Il lisoit beaucoup, il écrivoit lui-même presque toutes ses lettres. On voit dans Eusèbe diverses preuves de son savoir. Il composa et prêcha plusieurs *Sermons*. On en a encore un, intitulé *Discours à l'assemblée des Saints*,

prêché à Constantinople pour la fête de Pâques. Plusieurs martyrologes de différentes églises d'Occident, qui l'ont honoré depuis long-temps comme un saint, marquent sa fête le 22 mai. Les Grecs et les Moscovites la célèbrent encore le 21 du même mois. Les modernes s'étonnent que l'Eglise ait fait un saint d'un prince dont la conversion ne leur a pas paru sincère. Gibbon ne pense pas de même dans son Histoire de la décadence de l'empire romain. « Les savans de ce siècle, dit-il, n'hésiteront point à prononcer que les desseins ambitieux de Constantin le guidèrent seuls dans le choix d'une religion ; et que, selon l'expression d'un poëte profane, il fit servir les autels de marche pied au trône de l'empire. Dans les temps de ferveur religieuse, on observe communément que les plus habiles politiques éprouvent une partie de l'enthousiasme qu'ils tâchent d'inspirer. Constantin aimoit à se croire envoyé du ciel pour régner sur la terre. Cette idée flattoit sa vanité. Le succès de ses armes avoit justifié son titre. Comme on voit souvent germer la vertu au milieu des applaudissemens précoces qui l'ont fait naître, de même la piété apparente de Constantin peut avoir pris de profondes racines dans son cœur, et s'être changée en une dévotion fervente et sincère. Les évêques et les prédicateurs de la secte nouvelle, dont les mœurs et le costume sembloient peu propres à l'ornement d'une cour, étoient admis à la table de l'empereur.» On ne parle point de la prétendue donation que ce prince fit au pape saint Silvestre, de la ville de Rome et de plusieurs provinces d'Italie. On connoît la réponse ingénieuse de Jérôme Donato, ambassadeur de Venise, au pape Jules II, qui lui demandoit le titre des droits de sa république sur le golfe Adriatique : « Votre sainteté trouvera la concession de la mer Adriatique, dit-il à ce pontife, au dos de l'original de la donation que Constantin a faite au pape Silvestre, de la ville de Rome et des autres terres de l'état ecclésiastique. » Il étoit dangereux, dans les siècles d'ignorance, de rejeter cette donation, réprouvée depuis long-temps par tous les savans, par ceux même d'Italie. Ceux qui la nioient furent sévèrement châtiés à Rome et dans d'autres villes. On assure même qu'en 1478, il y eut des hommes condamnés au feu à Strasbourg, pour l'avoir combattue trop ouvertement. Cette erreur historique vient, selon quelques savans, de ce que, dans les temps d'ignorance, on confondit les donations de Pépin, avec la permission accordée aux églises par Constantin, d'acquérir des places et des fonds de terre. Constantin avoit eu de Minervina, sa première femme, le prince Crispe. Il eut de l'impératrice Fausta, Constantin le jeune, Constance et Constant; et deux princesses, Constantine, femme de Hannibalien et ensuite de Constantius-Gallus, et Hélène, femme de Julien. (*Voyez* la Vie du Grand Constantin, par D. de Varennes, Paris, 1728, in-4°.) Plusieurs écrivains célèbres ont exercé leurs talens sur le caractère, la politique et l'influence de Constantin ; mais Gibbon, dans son Histoire de la décadence et de la chute de l'empire, semble les avoir tous surpassés par l'étendue de ses recherches et la profondeur de ses vues. Il est à remarquer que ce fut sous le règne de ce prince que naquirent la plupart des sectes religieuses qui agitèrent l'Église et l'état sous les règnes suivans.

V. CONSTANTIN II, dit *le Jeune* (Flavius Julius Constantinus), fils aîné du précédent, naquit à Arles en 316. Après la mort de son

père, il eut en partage les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne. S'étant imaginé que la partie de l'empire que possédoit son frère Constant étoit plus considérable que la sienne, il marcha contre lui. Les troupes ennemies lui dressèrent des embûches : il y tomba, fut défait et tué près d'Aquilée en 340. Son corps fut jeté dans la rivière d'Alse, aujourd'hui Ansa, d'où on le retira pour lui ériger un tombeau à Constantinople auprès de celui de son père. Son ambition et sa mauvaise foi indiguèrent ceux que ses victoires remportées sur les Sarmates, les Goths et les Francs, son zèle pour la foi et sa douceur envers ses sujets, avoient prévenus en sa faveur.

VI. CONSTANTIN. *Voyez* HÉRACLIEN.

† VII. CONSTANTIN III, surnommé *Pogonat*, c'est-à-dire barbu (parce que, lorsqu'il partit de Constantinople pour aller combattre le rebelle *Mizizi*, il n'avoit point de barbe, et qu'elle lui étoit venue lorsqu'il reparut), étoit fils de Constant II. Après avoir puni ce Mizizi, il fut couronné empereur au milieu des acclamations du peuple, en 668. En 672, les Sarrasins vinrent avec de nombreux vaisseaux pour assiéger Constantinople : Constantin rassembla sa flotte, et leur livra bataille. Ces barbares ne purent résister aux vents qui leur étoient contraires, aux efforts des Romains, qui étoient animés par la présence de leur empereur, et à l'adresse du fameux Callinique, qui inventa un artifice dont l'eau n'éteignoit point le feu. Lorsque le combat étoit prêt à commencer, l'ingénieur envoyoit des plongeurs mettre le feu sous les vaisseaux des Sarrasins ; et quelque chose qu'on fît pour l'éteindre, il n'étoit pas possible d'y réussir : c'est ce qu'on a appelé *le feu Grégeois*. Les Sarrasins revinrent pendant sept années consécutives, et toujours inutilement. Enfin, ils demandèrent la paix ; mais Constantin ne la leur accorda que sous la promesse d'un tribut. Après avoir pacifié l'état, il voulut pacifier l'Eglise : il fit assembler le sixième concile général de Constantinople en 681, y présida, et fit condamner les monothélites. Ce zèle lui donne une place dans les Annales ecclésiastiques ; mais le meurtre de ses deux frères, Tibère et Héraclius, le rendit odieux à son siècle et à la postérité. Quelques séditieux dirent publiquement qu'il falloit trois empereurs, et que Constantin devoit partager la puissance souveraine avec Tibère et Héraclius. Par les ordres de Constantin, les auteurs de ce discours furent pendus, et ses frères secrétement mis à mort, après qu'on leur eut coupé le nez. Il mourut l'année d'après, 685, après 17 ans de règne. Prince trop ambitieux, mais vaillant, il se fit respecter au dehors par ses armes, craindre et aimer au dedans par une sévérité ménagée. *Voyez* MOAVIAS.

VIII. CONSTANTIN IV, COPRONYME (ainsi appelé parce qu'il salit les fonts baptismaux lorsqu'on le baptisoit), naquit à Constantinople en 719, de Léon l'Isaurien et de Marie. Il succéda à son père le 18 juin 741, et enchérit sur sa fureur contre les images des saints : il les foula aux pieds, jeta leurs reliques au feu, fit périr des évêques, des ecclésiastiques, des religieux, défenseurs des choses qu'il profanoit : il fit couper le nez aux uns, crever les yeux aux autres, et teignit toutes les villes de son empire du sang de ces martyrs. Les Bulgares, inquiétés par cet empereur, l'inquiétèrent à leur tour. Il marchoit contre eux, lorsqu'il fut attaqué de la peste, qui l'emporta en 775, après un règne de 34 ans. On l'enterra dans l'église des Apôtres. L'empereur Michel III,

qui le mettoit au rang des Néron et des Caligula, le fit exhumer cent ans après, ordonna de brûler le cadavre et de détruire le tombeau de cet empereur, qui avoit été de son vivant également haï de ses sujets et méprisé de ses ennemis. Ce fut sous son règne, en 763, qu'il y eut un si grand froid en automne, que le Bosphore et le Pont-Euxin furent glacés dans l'espace de 60 lieues, depuis la Propontide ou la mer de Marmara, jusqu'aux environs des embouchures du Danube. La glace avoit en plusieurs endroits trente coudées de profondeur; elle fut couverte de neige à une pareille hauteur. Au dégel, les masses de glace, entassées les unes sur les autres comme des montagnes, poussées par un vent furieux, ébranlèrent les murailles des villes, et manquèrent de renverser la citadelle de Constantinople.

* IX. CONSTANTIN V, fils de Léon IV et d'Irène, né en 770, succéda à son père en 780, sous la tutelle de sa mère. Irène princesse ambitieuse, voulut usurper la couronne; mais Constantin, de son côté, lui disputa vigoureusement l'autorité impériale. Après bien des efforts de part et d'autre, l'impératrice, obligée de céder, parut vouloir mener dans la retraite une vie privée. Elle n'en intrigua pas moins en secret pour reprendre le pouvoir. Une invasion des Bulgares dans l'empire seconda ses injustes projets. Ce prince infortuné succomba, et laissa le trône à sa mère dénaturée, qui lui fit crever les yeux en l'année 792. Constantin vécut encore quelque temps dans l'obscurité.

* X. CONSTANTIN VI, fils de Basile-le-Macédonien, fut créé Auguste par son père, l'an 868. Plusieurs constitutions portent le nom de ces deux empereurs. Des écrivains modernes ne mettent pourtant pas ordinairement le fils en ce rang, parce qu'il mourut avant son père, vers l'an 878.

† XI. CONSTANTIN VII, PORPHYROGÉNÈTE, fils de Léon-le-Sage, né à Constantinople en 905, monta sur le trône à l'âge de sept ans, sous la tutelle de sa mère Zoé, le 11 juin 911. Lorsqu'il eut en main les rênes du gouvernement, il châtia quelques tyrans en Italie, prit Bénévent sur les Lombards, éloigna à force d'argent les Turcs qui pilloient les frontières de l'Epire; mais il se laissa gouverner ensuite par Hélène sa femme, fille de Romain Lécapène, grand-amiral de l'empire. Elle vendit les dignités de l'Eglise et de l'état, opprima le peuple et l'accabla d'impôts, tandis que son époux employoit tout son temps à lire, et devenoit un habile architecte et un grand peintre. Romain, fils de ce prince indolent et d'Hélène, impatient de régner, fit mettre du poison dans une médecine destinée pour Constantin; mais ce prince, en ayant rejeté la plus grande partie, ne mourut qu'un an après, le 9 novembre 959, après un règne de 48 ans. Ami des sciences et des savans, Constantin laissa plusieurs ouvrages qui auroient fait honneur à un particulier, mais pour lesquels un prince n'auroit pas dû négliger les affaires de son empire. Les principaux sont, I. *Vie de l'empereur Basile-le-Macédonien, son aïeul*, insérée dans les ouvrages d'Allatius. Elle manque quelquefois de vérité, et sent trop le panégyrique. II. *Deux livres de thêmes*, c'est-à-dire des positions des provinces et des villes de l'empire, publiés par le père Banduri dans l'*Imperium orientale*, Leipsick, 1754, in-fol. On a peu d'ouvrages aussi importans pour la géographie du moyen âge; mais il n'en faut croire

l'auteur que sur ce qu'il dit de l'état des lieux tel qu'il étoit de son temps: il est plein de fautes grossières dans tout le reste. III. *Traité des affaires de l'empire*, dans l'ouvrage cité du père Banduri. Il y fait connoître l'origine de divers peuples, leur puissance, leurs progrès, leurs alliances, leurs révolutions, et la suite des princes qui les ont gouvernés. Il renferme d'autres avis intéressans. IV. *De re rusticâ*, Cambridge, 1704, in-8°. On prétend que ce traité appartient plutôt à Cassianus Bassus, avocat de Constantinople. Cet ouvrage a été traduit en français par Antoine Pierre, sous ce titre, *Vingt livres de Constantin César*, où sont traités les bons enseignemens d'agriculture, Poitiers, 1543, in-fol. V. *Excerpta ex Polybio, Diodoro Siculo, etc., etc.*, Paris, 1634, in-4°. VI. *Excerpta de Legatis*, *græc. et lat.*, 1648, in-fol., qui fait partie de la Byzantine. VII. *De Cæremoniis aulæ Bizantinæ*, Leipsick, 1751 et 1754, 2 vol. in-fol. VIII. Une *Tactique*, in-8°.

XII. CONSTANTIN-DRAGASÈS, 15e du nom, fils de Manuel-Paléologue, né en 1403, fut mis sur le trône de Constantinople par le sultan Amurat en 1448. Mahomet II, successeur d'Amurat, ayant eu des mécontentemens de l'empereur, vint assiéger Constantinople par mer et par terre. Son armée étoit de trois cent mille hommes, et sa flotte de quatre cents galères à trois rangs. Les Grecs n'avoient que sept mille hommes en état de porter les armes, et treize galères. Constantinople, après un siége de 58 jours, fut emporté le 29 mai 1453. Constantin, voyant les Turcs entrer par les brèches, se jette, l'épée à la main, à travers les ennemis. Il voit tomber à ses côtés les capitaines qui le suivoient; tout couvert de sang, et resté seul, il s'écrie: « Ne se trouvera-t-il pas un chrétien qui m'ôte le peu de vie qui me reste! » A l'instant un Turc lui décharge un coup de sabre sur la tête; un autre lui en porte un second, sous lequel il expira, à l'âge de 50 ans. Une mort aussi glorieuse est le plus bel éloge. Ce prince, véritablement grand, magnanime, religieux, étoit digne d'un meilleur sort. Les enfans et les femmes qui restoient de la maison impériale furent massacrés par les soldats, ou réservés pour assouvir la lubricité du vainqueur. Telle fut la fin de l'empire de Constantinople l'an 1123, depuis sa fondation par le grand Constantin. Dragasès avoit un frère nommé Thomas Paléologue, dont la fille Sophie fut mariée à Jean Basilide, prince de Moscovie.

XIII. CONSTANTIN II, roi d'Écosse, se mit à la tête d'une armée pour repousser les Danois qui venoient ravager ses états. Il surprit leur chef Hubba, et le mit en fuite. La victoire l'abandonna quelque temps après, et il fut tué dans une bataille près du bourg de Cararia, en 874. Son corps fut transporté dans l'île de Iéua, où on lui donna la sépulture. L'Eglise l'a honoré depuis comme un saint.

* XIV. CONSTANTIN VIII, mort en 1028, fils de l'empereur Romain, succéda au trône impérial avec son frère Basile II, à la mort de Jean Zimiscès en 976; mais ce fut toujours lui qui exerça la principale autorité.

* XV. CONSTANTIN IX, surnommé *Monomaque* ou *le Gladiateur*, rappelé de l'exil où il avoit été envoyé par ordre de Jean, frère de l'empereur Michel-le-Paphlagonien, épousé Zoa ou Zoé, fille de Constantin X, et veuve de deux empereurs, et fut mis sur le

trône l'an 1042. Ce prince indolent, livré à tous les excès du vice, s'abandonna à une concubine, ce qui l'exposa à la haine du peuple, qui se révolta contre lui. Zoé et Théodore, sa sœur, le sauvèrent en 1044. D'autres troubles suivirent, et les Turcs prirent plusieurs places de l'empire sous son règne. Constantin mourut vers la fin de 1054. *Voyez* Zoé, n° II.

* XVI. CONSTANTIN X, surnommé *Ducas*, fils d'Andronic, mort en 1067, âgé de 60 ans, fut adopté en 1059 par Isaac Comnène pour son successeur. Sous son règne les Scythes ravagèrent l'empire, et plusieurs villes furent détruites par des tremblemens de terre.

XVII. CONSTANTIN, surnommé *l'Africain*, parce qu'il étoit originaire de Carthage, membre du collége de Salerne, florissoit vers l'an 1070. La jalousie de ses concitoyens l'obligea de se réfugier en Sicile, où il prit l'habit de bénédictin. Ce fut un des plus grands compilateurs en médecine, et il semble avoir été le premier qui ait introduit en Italie la médecine grecque et arabe. Ses *ouvrages* furent publiés à Bâle en 1536, in-fol.

XVIII. CONSTANTIN (Manassès), historien grec, florissoit vers l'an 1150, sous l'empereur Manuel Comnène. Il écrivit, en vers grecs, un *Abrégé de l'histoire*, traduit en latin par Leunclavius, Paris, 1655, in-fol. : il fait partie de la Byzantine. C'est proprement une chronique depuis Adam jusqu'à Alexis Comnène. Elle a tous les défauts du siècle de l'auteur, la grossièreté du style et une sotte crédulité. On a encore de lui les *Amours d'Aristandre et de Callithée*, dont on lit des fragmens dans les *Anecdota græca* de Villoison, Venise, 1781, 2 vol. in-4°.

† XIX. CONSTANTIN (Robert), docteur en médecine et professeur de belles-lettres en l'université de Caen sa patrie, vécut, suivant le président de Thou, jusqu'à plus de 110 ans. Une vieillesse si avancée n'altéra ni les facultés de son corps ni celles de son ame. Il mourut à Montauban d'une pleurésie le 27 septembre 1605. On lui doit, I. *Lexicon græco-latinum*, 2 vol. in-fol., Genève, 1592. Henri Estienne avoit rangé dans le sien les mots grecs sous leurs racines; Constantin les a mis dans l'ordre alphabétique. Cette méthode plus commode fit donner par quelques-uns à son dictionnaire la préférence sur celui d'Estienne, qui lui est d'ailleurs très-supérieur. Néanmoins cet ouvrage est très-estimé; il est même difficile d'en trouver des exemplaires bien conservés. L'édition de ce Lexique s'étant vendue fort lentement, les libraires en changèrent plusieurs fois le titre; voilà pourquoi certains exemplaires offrent l'indication de Genève 1607, ou de Lyon 1637, quoiqu'ils soient tous d'une seule et même édition. II. Trois livres d'*Antiquités grecques et latines*. III. *Thesaurus rerum et verborum utriusque linguæ*. IV. *Supplementum linguæ latinæ, seu Dictionarium abstrusorum vocabulorum, etc.*, Genève, 1573, in-4°. Il avoit été commensal et disciple de Jules Scaliger; et il publia, après la mort de ce savant, une partie de ses *Commentaires sur Théophraste*, Lyon, 1584, in-4°. Joseph Scaliger, fils de Jules, jaloux de la confiance que son père avoit en Constantin, conçut une haine violente contre lui. Il le déchira avec acharnement, le traita d'impudent et d'âne dans l'intelligence des anciens auteurs; mais ces injures ne firent tort qu'à celui qui les écrivoit.

* XX. CONSTANTIN, mort au mois de septembre 1024, abbé

du monastère de Saint-Symphorien à Metz, entreprit l'*Histoire de l'évêque d'Adalberon*, en reconnoissance des bienfaits que le prélat avoit répandus sur son abbaye. Le style diffus de cet ouvrage en rend la lecture fastidieuse et pénible. Au reste, c'est un monument instructif que les historiens ecclésiastiques ne doivent pas négliger.

CONSTANTINE (Flavia Julia Constantina), fille aînée de l'empereur Constantin et de Fausta, fut mariée l'an 335, par son père, à Hannibalien, tué quelque temps après, puis donnée, l'an 351, par son frère Constance, à Gallus son cousin, qui reçut à l'occasion de ce mariage le titre de *César*. Cette princesse, fière, avare et inhumaine, abusant du caractère dur et borné de son époux, lui fit commettre des injustices criantes et des cruautés sans nombre : elle le précipita de crime en crime, jusqu'à vouloir usurper l'empire. Mais Constance, instruit de l'attentat de Gallus, lui fit perdre l'espérance de la couronne avec la vie, l'an 354; et Constantine ne se déroba au même châtiment que parce qu'elle étoit morte peu de temps auparavant, après une maladie de quelques jours, occasionnée par un excès de fatigue.

CONSTANTINI (Angelo), né à Vérone, célèbre acteur de la comédie italienne, débuta en 1682, et jouoit les rôles d'arlequin, lorsque le célèbre Dominique ne les remplissoit pas. Bientôt Constantini, s'apercevant qu'il lui falloit un rôle propre, en imagina un singulier et grotesque, sous le nom de *Mezzetin*, qui est toujours le personnage d'un aventurier. Le théâtre italien ayant été supprimé en 1697, Constantini passa au service d'Auguste, électeur de Saxe et roi de Pologne, qui, charmé de ses talens, lui fit expédier un brevet de noble et de son camérier intime. Constantini eut l'imprudence d'offrir ses vœux à la maîtresse du roi, qui, l'ayant entendu, faillit à lui abattre la tête d'un coup de sabre. L'acteur se mit à fuir; mais le roi le fit arrêter et conduire au château de Konigstein, où il resta plus de vingt ans. Au bout d'une aussi longue détention, il obtint sa liberté, revint à Paris, et reparut sur le théâtre en 1728. Cet artiste a été peint en 1689 par de Troy, et gravé par Vermeulen. La Fontaine composa ces six vers, qui sont au bas de l'estampe :

Ici, de Mezzetin, rare et nouveau prothée,
La figure est représentée;
La nature l'ayant pourvu
Des dons de la métamorphose,
Qui ne le voit pas, n'a rien vu;
Qui le voit, a vu toute chose.

Gacon le satirique dit, en lisant ces vers, « que ce n'étoit là qu'un Conte de La Fontaine. » Constantini retourna à Vérone sa patrie sur la fin de ses jours, et y mourut en 1729.

* CONSTANTIUS (Antoine) professa les belles-lettres à Tano sa patrie, où il mourut en 1490, âgé de 54 ans. Il nous reste de lui un *Commentaire sur les Fastes d'Ovide*, publié avec celui de Paul Marsus, dans une édition charmante, imprimée à Tusculanum en 1527, in-4°. — Son fils, Jacques Constantius, a aussi recueilli et publié quelques productions de son père, consistant en *Poésies latines*, en *Orationes*, *Prælectiones*, *etc.*, à Tano, en 1502, in-4°. Il y a réuni quelques-unes de ses propres productions; et nous avons de plus de Jacques Constantius, *Collectaneorum Hecatostys prima, in qua variorum antiquorum loci illustrantur*, *etc.*, à Tano, 1508, in-4°.

CONSUS (Mythol.), dieu des conseils. Les Romains lui avoient

élevé un autel sous un petit toit, dans le grand cirque, à l'extrémité de la lice. Ce petit temple étoit enfoncé de la moitié en terre, pour montrer que les conseils doivent être secrets. On y célébroit en son honneur, le 22 août de chaque année, des fêtes magnifiques, pendant lesquelles les chevaux et les mulets ne travailloient pas, et étoient couronnés de fleurs. On prétendoit que ce dieu avoit conseillé à Romulus d'enlever les Sabines.

* I. CONTANT (Jacques), apothicaire à Poitiers, mort en 1620, entraîné par son penchant pour la botanique, parcourut la France et l'Italie, visitant tous les jardins, tous les cabinets des naturalistes, étudiant la nature dans ses différentes productions. Le fruit de ses voyages fut un recueil de quinze herbiers, et de beaucoup de choses rares dans les trois règnes. Il mit à profit les matériaux qu'il avoit amassés, et publia un *Commentaire sur Dioscoride*, dont Joseph Scaliger parle avantageusement. On y trouve quelques détails sur l'histoire naturelle du Poitou.

* II. CONTANT (Paul), fils de Jacques, mort à Poitiers en 1632, joignant à l'étude de la botanique un goût très-vif pour la poésie, voyagea, ainsi que son père, dans la plus grande partie de l'Europe. C'étoit alors le seul moyen de s'instruire. Les savans n'avoient point, comme aujourd'hui, la facilité de communiquer entre eux par cette foule de journaux où chacun peut insérer ses découvertes, manifester ses opinions, les défendre, et attaquer celles qui leur sont contraires. Toujours dominé par son goût pour la poésie, Paul Contant voulut l'allier avec son amour pour la botanique. Dans ce dessein, il composa un poëme de deux mille cinq cents vers, sous le titre de *Jardin et Cabinet poétique de Paul Contant*. Il y chante, ou plutôt il y décrit les plantes, les quadrupèdes, les oiseaux, les poissons. Ce premier poëme fut bientôt suivi d'un second, sous le titre d'*Eden*. Dans ce poëme, il feint qu'Adam et Eve, chassés du Paradis terrestre en punition de leur désobéissance, travaillent à décorer un jardin, et y rassemblent des fleurs, des arbres et des arbustes de toute espèce : il part de là pour en faire une longue description. Il ne faut chercher ni images ni poésie dans cette nomenclature botanique.

† III. CONTANT (Pierre), né à Ivry-sur-Seine en 1698, mort à Paris en 1777, fut le disciple de Watteau pour le dessin, et de Dulin pour l'architecture. Il fit de si grands progrès dans ce dernier art, qu'il fut reçu de l'académie à 28 ans. Les *Ecuries de Bissy*, où il pratiqua le premier ces voûtes en brique si hardies ; l'*Eglise de Panthemont*, rue de Grenelle à Paris ; celle de *Condé* en Flandre, celle de *Saint-Waast* d'Arras, celle de la *Magdeleine* à Paris ; l'*Amphithéâtre* et le *Belvédère* de Saint-Cloud, l'*Hôtel* du gouvernement à Lille, le *Palais-Royal*, ont été élevés par lui ou sur ses dessins. Il a laissé un vol. in-fol., gravé, de ses procédés d'architecture.

† IV. CONTANT DE LA MOLLETTE (Philippe du), né dans le Dauphiné, mort en 1793, embrassa l'état ecclésiastique, devint vicaire-général de Vienne, et s'est distingué par son érudition. On lui doit les ouvrages suivans : I. *Thèses sur l'Ecriture sainte*, soutenues en Sorbonne, en six langues, 1765, in-4°. II. *Essai sur l'Ecriture sainte*, 1775, in-12. III. *Nouvelle Méthode pour entrer dans le*

vrai sens de l'Ecriture sainte, 1777, 2 vol. in-12. IV. *La Genèse*, expliquée d'après les textes primitifs, 1777, 3 vol. in-12. V. *L'Exode expliquée, etc.*, 1780, 3 vol. in-12. VI. *Les Psaumes expliqués, etc.*, 1781, 3 vol. in-12. VII. *Traité sur la Poésie et la Musique des Hébreux*, 1781, in-12. VIII. *Le Lévitique expliqué*, 1785, in-12.

* I. CONTARINI (Ambroise), de Venise, vivoit sur la fin du 15e siècle. Il fut envoyé en ambassade auprès du roi de Perse. A son retour, en 1477, il publia, en italien, la *Relation* ou plutôt le *Journal de son voyage*, que Jacques Grater traduisit ensuite en latin, et que l'on trouve dans le Recueil des auteurs qui ont écrit sur la Perse.

† II. CONTARINI (Gaspard), né en 1483, étoit de l'ancienne famille des Contarini de Venise, féconde en hommes illustres dans les armes et dans les lettres. Il fut ambassadeur de la république auprès de l'empereur Charles-Quint, et s'acquitta si bien de sa commission, qu'à son retour il eut un gouvernement considérable. Il ne le servit pas moins utilement en plusieurs autres occasions importantes. Paul III l'honora de la pourpre romaine en 1535, et l'envoya en qualité de légat en Allemagne en 1541, et l'année d'après à Bologne, où il mourut presque aussitôt. On lui doit plusieurs *Traités de philosophie, de théologie et de politique*, imprimés à Paris en 1571, in-fol. Il écrivoit en latin avec beaucoup d'élégance et de netteté; mais il étoit plus profond dans la philosophie que dans la théologie. Ses principaux ouvrages sont, I. *Traité de l'immortalité de l'Ame*, contre Pomponace son maître. II. Un *Traité des Sacremens*, qui est plutôt une instruction qu'un ouvrage de controverse. III. *Scholies sur les Epîtres de saint Paul*. IV. *Somme des Conciles* : ce n'est qu'une histoire abrégée, mais bonne dans son genre. V. Différens *Traités de Controverse* contre Luther, dans lesquels il désapprouve les sentimens de saint Augustin sur la prédestination. Il conseille sagement aux prédicateurs, obligés de parler sur cette matière, de le faire rarement, avec beaucoup de réserve, et de recourir toujours à la hauteur des jugemens de Dieu, plutôt que de discuter les vaines idées des hommes. VI. Deux livres du *Devoir des Evêques*, très-utiles pour la conduite des premiers pasteurs. VII. Un *Traité*, en latin, *du gouvernement de Venise*. Jean Charrier en fit imprimer la traduction à Paris en 1544, in-8°. Ce n'est qu'une description des anciennes magistratures et des tribunaux de Venise; mais l'auteur, comme Vénitien, n'avoit garde d'en expliquer le gouvernement.

* III. CONTARINI (François), de l'illustre famille des Contarini de Venise, vivoit dans le 15e siècle. Il fut professeur de philosophie à Padoue, et ensuite envoyé avec le titre d'ambassadeur à Pie II. La république de Venise l'ayant chargé aussi de la défense de Sienne contre les Florentins, il écrivit l'*Histoire de cette expédition*, en 3 livres, qui furent publiés dans la suite par les soins de Jean-Michel Bruto et d'autres auteurs.

* IV. CONTARINI (Jean), fils du précédent, né à Venise en 1549. Son père voulut en faire un avocat: mais une inclination pour la peinture le déterminant à suivre cet art, il fut un des peintres les plus renommés de son temps. Marini, qui eut occasion de voir quelques-uns de ses ouvrages, composa, à la louange de

ce peintre, un Sonnet et un Madrigal pour son tableau de *la Mort d'Abel.* Contarini mourut en 1605.

* V. CONTARINI (Simon), né le 27 août 1563, s'est acquis une grande réputation, par ses emplois et par les négociations importantes qu'on lui a confiées. Il étoit fils de Jean-Baptiste Contarini, célèbre sénateur. Après avoir étudié à Padoue, sous les maîtres les plus célèbres, il alla à Rome. De retour à Venise, il fut envoyé successivement en ambassade auprès du duc de Savoie, de Philippe II, et à Constantinople; il remplit la même mission auprès de Paul V et de Ferdinand II. Elevé à la dignité de procurateur de Saint-Marc de Venise, cette ville ayant été affligée de la peste en 1630, il ne voulut point en sortir pour se dérober à la contagion du mal, afin d'y maintenir l'ordre, qui est un des moyens les plus efficaces dans ces tristes circonstances pour l'avantage du salut de tous. Il mourut en 1633. On dit qu'il avoit rédigé les *Mémoires de ses ambassades*; mais ils n'ont jamais été publiés.

† VI. CONTARINI (Vincent), professeur d'éloquence à Padoue, mort à Venise, sa patrie, en 1617, à 40 ans, cultiva, comme Muret son ami, les belles-lettres avec beaucoup d'application et de succès. Parmi les divers ouvrages qu'il a laissés, on estime sur-tout son traité *De re frumentariâ*, celui *De militari Romanorum stipendio*, Venise, 1609, in-4°, tous deux contre Juste-Lipse; et ses *Variæ lectiones*, Venise, 1606, in-4°, réimprimées à Utrecht, 1754, in-8°, avec les notes de Nic. Boud, qui renferment de savantes remarques.

*CONTAT (dom Jérôme-Joachim le), un des supérieurs de la congrégation de Saint-Maur, né au diocèse de Châlons en Champagne en 1607, et mort subitement dans l'abbaye de Bourgueil, diocèse d'Angers, en 1680, âgé de 83 ans, est auteur de plusieurs ouvrages de piété assez estimés. I. *Exercices spirituels pour les supérieurs des familles religieuses*, Rennes, 1653. II. *Exercices spirituels pour les religieux bénédictins*, Rennes, 1662. Il y a eu trois éditions de cet ouvrage; la troisième est de 1703, in-8°. III. *Image d'un supérieur accompli dans la personne de saint Benoît*, Tours, 1656. IV. *Conférences*, ou *Exhortations monastiques pour tous les dimanches et toutes les fêtes de l'année*, Paris, 1671, in-4°. Les Méditations pour les supérieurs et pour les religieux ont été traduites en latin par dom François Mesger.

† CONTE (Antoine le), *Contius*, natif de Noyon, fils du prevôt de cette ville, professa le droit avec réputation à Bourges et à Orléans. Il écrivit contre Duaren et Hotman. Ses *Œuvres* imprimées, en un vol. in-4°, reçurent dans le temps un accueil assez favorable. Il mourut à Bourges en 1786, et fut enterré dans l'église Saint-Hyppolite, à côté de son ennemi Duaren, ce qui fit dire que, n'ayant pu être d'accord pendant leur vie, le ciel avoit permis que ces deux savans reposassent ensemble après leur mort.

* CONTÉ (Nicolas-Jacques), artiste, mécanicien, chimiste, etc., né à Saint-Cenery, près Séez, le 4 août 1755, perdit son père peu d'années après sa naissance. A l'âge de 12 ans, il sentit les premières étincelles du génie qu'il a montré dans tout le cours de sa vie, et se livra tout entier à la mécanique et à la peinture: à l'âge de 18 ans, il peignit avec succès plusieurs sujets religieux. Il s'adonna alors à la pein-

ture du portrait, sans négliger l'étude des sciences physiques et mécaniques, pour lesquelles il avoit un goût particulier. Il fit le modèle d'une machine hydraulique ingénieuse, qui fut soumise à l'examen de l'académie des sciences, et dont elle rendit un compte avantageux. Après son mariage avec une femme issue d'une des premières familles de Normandie, il réalisa alors le projet, conçu depuis long-temps, de se fixer à Paris. Arrivé dans la capitale, l'étude des grands modèles, et la fréquentation des savans dans tous les genres, le firent bientôt connoître. L'étude particulière qu'il avoit faite de la physique le fit rechercher, en 1793, pour suivre en grand avec plusieurs savans l'expérience *de la décomposition de l'eau par le fer*, qui n'avoit alors été essayée que dans un canon de fusil. Ses conseils, ses travaux assidus pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, contribuèrent beaucoup au succès de l'entreprise. De là lui vint un ordre du gouvernement de se rendre à Meudon, pour y réitérer ces expériences, dont la réussite devenoit d'autant plus importante, que l'on avoit l'idée de faire servir les aérostats à la défense de la république, et que les procédés pour les remplir par l'acide sulfurique auroient nécessité des dépenses qui en eussent rendu l'emploi peut-être impossible, ou du moins l'usage moins durable. Devenu directeur de l'école aérostatique, il donna tous ses soins à l'instruction des élèves nombreux qui lui furent confiés. Le gouvernement, voulant donner un centre de correspondance aux compagnies d'aérostiers employées près des armées, lui conféra le grade de chef de brigade, avec le commandement en chef des aérostiers. Presque à la même époque, l'agence des mines jeta les yeux sur lui pour remplacer, par l'industrie française, la pénurie *des crayons*, que l'on tiroit à grands frais de l'étranger. Le désir de servir sa patrie détermina un commencement d'essai, et des succès toujours croissans firent naître, au bout d'un an, cette manufacture de crayons de son nom, qui fixe en France un nouveau genre de commerce. Mais bientôt appelé avec beaucoup d'autres savans à l'expédition d'Egypte, il partit au mois de floréal an 6 (1798), en qualité de chef de brigade du corps des aérostiers, qu'il commandoit à Meudon avant son départ, qu'il avoit organisé lui-même, et composé d'habiles artistes. Arrivé à Alexandrie, il construisit en deux jours, au Phare, des fourneaux à boulets rouges avec les moyens les plus simples ; ce qui tint éloignés les vaisseaux anglais, qui pouvoient enlever cette ville d'un coup de main. Appelé peu après au Caire, il forma aussitôt des ateliers destinés à remplir les besoins des différentes armes et de tous les services publics ; il fit plusieurs moulins à vent, des machines pour la monnoie du Caire, pour l'imprimerie orientale, pour la fabrication de la poudre. Il créa diverses fonderies ; on faisoit dans ses ateliers de l'acier, des toiles vernissées, des cartons, etc. Il perfectionna la fabrication du pain ; il faisoit exécuter des sabres pour l'armée, des ustensiles pour les hôpitaux, des instrumens de mathématiques pour les ingénieurs, des lunettes pour les astronomes, des crayons pour les dessinateurs, des loupes pour les naturalistes, etc. On lui dut bientôt un *télégraphe*, qui étoit moins facile à établir là qu'ailleurs, à cause du mirage, et des autres phénomènes analogues et propres à cette atmosphère brûlante. On ne peut détailler tous les travaux qu'il a faits ou commencés en Egypte, et que le retour de l'expédition le força d'abandonner. Tant

de talens et de services rendus à la France n'échappèrent point à la vigilance du gouvernement. Il fut nommé, l'un des premiers, membre de la légion d'honneur. Il est mort le 6 décembre 1805.

† CONTENSON (Vincent), né à Buvillars, dans le diocèse de Condom, en 1640, entra dans l'ordre des dominicains en 1657, et mourut le 27 décembre 1674 à Creil, au diocèse de Beauvais, où il avoit prêché l'avent. Sa trop grande application à l'étude lui causa la mort. On a de lui une théologie intitulée *Theologia mentis et cordis*, en 9 volumes in-12, et 2 volumes in-fol. L'auteur a corrigé la sécheresse des scolastiques, en faisant un choix de tout ce que les Pères ont écrit de plus beau et de plus solide, et en joignant le dogme à la morale.

* I. CONTI (Natalis). *Voyez* COMÈS, n° I.

* II. CONTI (Prosdocimo), patricien et jurisconsulte de Padoue, florissoit dans le 15e siècle. Il enseigna publiquement pendant plusieurs années les lois canoniques à Padoue et à Sienne, et mourut dans cette première ville. On a de lui un traité *De differentiis juris civilis et canonici*, et un autre *De consanguinitate et affinitate*.

† III. CONTI (Armand DE BOURBON, prince de), fils de Henri II du nom, prince de Condé, fut chef de la branche de Conti, et naquit à Paris l'an 1629. Son père l'ayant destiné à l'état ecclésiastique, il eut les abbayes de Saint-Denys, de Cluni, de Lérins et de Molême. Après la mort de son père, il quitta l'Eglise pour les armes. Il se jeta dans les intrigues de la Fronde, par inclination pour la duchesse de Longueville, et en fut fait généralissime. On l'opposa à son frère, le grand Condé, qui défendoit alors la reine et le cardinal Mazarin. Ils se réunirent ensuite l'un et l'autre contre cette princesse et contre son ministre. Conti fut arrêté, conduit à Vincennes avec son frère, et n'en sortit que pour épouser une des nièces du cardinal, auquel il avoit fait la guerre. Ce mariage le mit dans la plus haute faveur. Il fut fait gouverneur de Guienne en 1654, puis général des armées en Catalogne, où il prit quelques villes; enfin grand-maitre de la maison du roi, et gouverneur du Languedoc en 1662. Il mourut quatre ans après à Pézenas. Son épouse, Marie Martinozzi, l'avoit rendu dévot. On a de lui un *Traité de la comédie et des spectacles, selon la tradition de l'Eglise*, Paris, 1667, in-8°. (*Voy.* VOISIN, n° I). Il n'avoit pas toujours pensé de même sur les spectacles. (*Voyez* MOLIÈRE)..... *Devoirs des grands*, avec un *Testament*..... *Devoirs des gouverneurs de province*, Paris, 1677, 3 vol. in-12. Il eut de son mariage deux fils, Louis Armand de Bourbon, prince de Conti, mort de la petite vérole en 1685, qui avoit donné de grandes espérances; et François-Louis de Bourbon. Louis Armand avoit épousé, en 1680, mademoiselle de Blois, fille de Louis XIV et de la duchesse de La Vallière, également célèbre par son esprit et sa beauté. On publia dans le temps que Mulei Ismaël, roi de Maroc, étoit devenu amoureux d'elle en voyant son portrait. Rousseau fit à cette occasion les vers suivans :

Votre beauté, grande princesse,
Porte les traits dont elle blesse
Jusques aux plus sauvages lieux.
L'Afrique avec vous capitule;
Et les conquêtes de vos yeux
Vont plus loin que celles d'Hercule.

Ce même portrait, trouvé dans les Indes au bras d'un armateur fran-

çais, par don Joseph Valéto Capillan, fils du vice-roi de Lima, lui inspira une passion violente. Elle mourut en 1739. On peut voir la déesse Mouas, ou Histoire du portrait de madame la princesse de Conti, 1698, in-12.

† IV. CONTI (François-Louis DE BOURBON, prince de la Roche-sur-Yon, puis de), fils du précédent, né en 1664, mort à Paris en 1709, marcha sur les traces de ses ancêtres. Il se distingua au siége de Luxembourg en 1684; dans la campagne de Hongrie en 1685; au combat de Steinkerke, aux batailles de Fleurus et de Nerwinde, et dans d'autres occasions. L'art de plaire et de se faire valoir avoit répandu son nom autant que sa valeur. Il fut élu roi de Pologne en 1697; mais son rival, l'électeur de Saxe, nommé par un autre parti, lui enleva cette couronne. Le prince de Conti fut obligé de retourner en France. Il Il eut de son mariage avec Thérèse de Bourbon, sa cousine, Louis Armand de Bourbon, père du prince qui suit.

† V. CONTI (Louis-François DE BOURBON, prince de), quatrième du nom, petit-fils du précédent et fils de Louis Armand de Bourbon, vit le jour à Paris le 13 août 1717. Né avec beaucoup d'esprit et de courage, il signala ses talens militaires pendant la guerre de 1741, dont le théâtre fut en Italie comme en Flandre. Pour pénétrer au-delà des Alpes, il falloit des siéges et des combats. Le prince de Conti se rendit maître, le 23 avril 1744, de Montalban, et ensuite de la citadelle de Ville-Franche. Après avoir pris Steure, Château-Dauphin et Démon, il forma le siége de Coni, dont la tranchée fut ouverte la nuit du 12 au 13 septembre de la même année. Le roi de Sardaigne étant accouru pour secourir cette importante place, on en vint aux mains le 30, et, quoique supérieur en nombre, il perdit près de cinq mille hommes et le champ de bataille. Conti, à la fois général et soldat, eut sa cuirasse percée de deux coups, et deux chevaux tués sous lui: mais la rigueur de la saison, la fonte des neiges, le débordement des torrens, rendirent cette victoire inutile; le vainqueur fut obligé de lever le siége et de repasser les monts. De retour à Paris, il y cultiva la littérature et les arts, et mourut dans cette ville le 2 août 1776. Il étoit d'un caractère ferme et généreux. Dans la *Lettre* qu'il écrivit à Louis XV après la bataille de Coni, il ne parla pas de ses blessures; il ne fit mention que des services des officiers qui s'étoient signalés. Il auroit été employé sans doute dans la malheureuse guerre de 1757; mais le peu d'égards qu'il témoignoit aux personnes qui dominoient alors à la cour fit fermer les yeux sur ses talens. Son courage ne se démentit point dans sa dernière maladie. Quoique sûr de ne pouvoir pas guérir, il ne perdit rien de sa gaieté ni de sa présence d'esprit. Dans son dernier voyage à l'Ile-Adam, il se fit apporter son cercueil de plomb, et s'y coucha pour l'essayer. Un de nos poëtes l'a peint avec assez de fidélité dans les vers suivans:

Des héros de son sang il augmenta l'éclat.
Mécène des savans, idole du soldat,
Favori d'Apollon, de Thémis, de Bellone,
Il protégea les arts, et défendit le trône.

VI. CONTI (la princesse de). *Voy.* LOUISE, n° III.

† VII. CONTI (Giusto de), poëte italien, d'une ancienne famille, mort à Rimini vers le milieu du 15e siècle, a laissé un recueil estimé de vers galans, sous ce titre: *La bella mano*, Paris, 1589, réimprimé en 1595, in-12; avec quelques pièces de vers de divers anciens poëtes toscans. Ce recueil avoit été publié pour la première fois à Bo-

logne en 1472, in-4°. L'abbé Salvini (et non Silvini) en a donné en 1715 une nouvelle édition in-12, à Florence, avec des préfaces et des notes; mais elle est moins complète que celles de Paris et de Vérone, 1753, in-4°.

VIII. CONTI (l'abbé Antoine), noble vénitien, mort en 1749, à 71 ans, voyagea dans une partie de l'Europe, et se fit estimer des gens de lettres par ses lumières et son caractère. Il a laissé des *Tragédies* imprimées à Lucques en 1765, qui sont plus agréables pour le lecteur qu'intéressantes pour le spectateur; un essai d'un poëme intitulé *Il globo di Venere;* et le plan d'un autre, où il se proposoit à peu près le même sujet que Leibnitz a traité dans sa Théodicée: mais ses productions sont plus métaphysiques que poétiques. L'abbé Conti, dans un voyage qu'il fit à Londres, se lia étroitement avec Newton, qui, quoique le plus mystérieux des hommes, lui communiquoit ses idées, et lui révéloit tous les secrets de sa science. Il rapporta en Italie un esprit et un cœur tout anglais. Ses *Ouvrages de prose et de poésie* ont été recueillis à Venise, 1739, 2 vol. in-4°, et ses *Œuvres posthumes* en 1756, in-4°. Quoique les *Opuscules* de l'abbé Conti ne soient que des embryons, comme l'a dit un journaliste italien, ils donnent une idée avantageuse de leur père. Ce sont des pensées, des réflexions, des dialogues sur des sujets intéressans. — *Voyez* CASTALDI *et* LEIBNITZ, à la fin.

* IX. CONTI (François), né à Florence en 1680, mort dans la même ville en 1760, fut élève de Carle-Maratte. Son assiduité à copier à Rome, pendant six ans, les chefs-d'œuvre antiques et les ouvrages de Raphaël et des Carraches, rendit ses dessins corrects. Clément XI et les illustres familles Albani et des Médicis, l'employèrent en différens ouvrages; les villes de Genève, de Prague, et autres de l'Allemagne, exercèrent aussi ses talens. Le pape Clément XII le décora de la croix de l'Eperon d'Or. Il fut nommé directeur de l'école du dessin et du modèle à Florence, et plusieurs bons peintres se formèrent à son école. La liste de ses ouvrages est trop considérable pour en donner les détails. Il suffira de dire qu'il a composé *plus de* 110 *tableaux* pour les églises de la Toscane, sans compter ses autres ouvrages de différens genres.

* CONTICELLIS (Jean-Ange), d'Aquilée, medecin, vivoit dans le 16e siècle. On a de lui, *Practica rationalis de medendis morbis per causas et signa libri tres; tractatus de differentiis et curatione febrium, ac de sanguinis missione.*

CONTILE (Luc), de l'académie de Venise, né dans l'état de Sienne, s'est fait connoître au 16e siècle par des ouvrages de différens genres, I. *Traduzione della Bolla d'Oro*, 1558. II. *Origine de gli Elettori*, 1559, in-4°. III. *La Pescara, la Cesarea Gonzaga, e la Trinozia*, comédies, 1550, in-4°. IV. *La Nice*, 1551, in-4°. V. *Rime con le VI canzoni dette le sei Sorelle di Marte*, 1560, in-8°. VI. *Lettere*, 1564, 2 vol. in-8°. VII. *Fatti di Cesare Maggi*, 1564, in-8°. VIII. *La Proprieta delle impresse degli affidati*, 1547, in-fol.

CONTINENS. *Voyez* TATIEN.

CONTO-PERTANA (Don Joseph), mort à Lisbonne en 1735, a donné, dans son poëme épique de *Quitterie la Sainte*, un des meilleurs ouvrages que le Portugal ait produits. Avec l'imagination du Camoëns, il a plus de goût et de naturel;

cependant son ouvrage n'a pas la réputation de la Lusiade.

† CONTUCCI (André), du Mont-Sansovino, né en 1460, architecte et sculpteur italien, mort en 1529, exerça son art à Gènes, à Florence, à Lisbonne, à Rome, et sur-tout à Lorette. Il fut l'un des premiers sculpteurs de son temps, comme on peut le voir par le grand nombre de *Statues* qui sont à Florence, à Gènes et dans plusieurs autres villes d'Italie. On remarque sur-tout un *Groupe de sainte Anne, de Jésus-Christ et de la Vierge*, qui se voit dans l'église de Saint-Augustin à Rome; et une statue dans le chœur de Notre-Dame-du-Peuple de la même ville. Contucci devint aussi célèbre dans l'architecture. Sa réputation le fit demander par le roi de Portugal. Il passa neuf ans dans ce pays, y bâtit plusieurs édifices, et revint en Italie comblé d'honneurs et de présens. Il fut envoyé par Léon X à Lorette, où il exécuta les *Bas-reliefs* qui décorent l'intérieur de la *Santa Casa*, (Maison de la Vierge.) Il acheva le logement des chanoines commencé par Le Bramante, et fit fortifier cette ville.

* CONTY (Evrard de), docteur de la faculté de Paris, médecin de Charles V, roi de France, est auteur d'un ample *Commentaire sur les problèmes d'Aristote*, qu'il composa en français; cet ouvrage manuscrit, en 2 gros volumes, étoit soigneusement gardé dans la bibliothèque de Saint-Victor à Paris, sous ce titre: *Les Problèmes d'Aristote traitans matière de toutes sciences, et par spécial de science naturelle, de médecine, de mathématiques et de morale; avec des gloses faisant questions et mettant les solutions.*

CONTZEN (Adam), jésuite, natif de Montjoie dans le duché de Juliers, savant dans les langues, disputa avec succès contre les protestans. Il enseigna avec distinction à Munich, où il mourut en 1635. Il a laissé des *Commentaires sur les Evangiles*, 1626, 2 vol. in-fol. *Disceptatio de secretis societatis Jesu*, Mayence, 1617, in-8°; et d'autres ouvrages dont le mérite est médiocre.

* CONVENNOLE ou CONVENEVOLE, de Prato en Toscane, vivoit dans le 14e siècle; il tint une école publique, pendant plusieurs années, à Carpentras et à Avignon, et eut l'avantage d'avoir au nombre de ses écoliers Pétrarque, à qui il donna non seulement les premières leçons de grammaire, mais encore par la suite les premières instructions sur la rhétorique, comme l'avoue lui-même Pétrarque dans une de ses lettres. Ce poëte, reconnoissant envers son maître, lui prodigua des secours dans sa vieillesse, et contribua de tout son pouvoir à soulager sa pauvreté. On rapporte que Convennole ayant demandé à emprunter de Pétrarque l'ouvrage de Cicéron, *De Gloria* (ce dernier l'avoit reçu en présent de Raimond Soranzo, présent qu'il regardoit plus précieux qu'un trésor), sous le prétexte du besoin qu'il en avoit pour un ouvrage qu'il méditoit depuis long-temps; le poëte, par reconnoissance, n'hésita pas à le lui confier. Au bout de quelque temps, Pétrarque, n'entendant plus parler de l'ouvrage, pressa plusieurs fois son maître de le lui rendre; mais celui-ci éludoit toujours sa demande sous différens prétextes; enfin poussé à bout par les justes importunités de Pétrarque, il lui avoua qu'accablé par la misère, il l'avoit vendu pour se procurer quelques secours. Le poëte auroit désiré connoître la personne qui en avoit fait l'acquisition, pour le racheter; mais Convennole, par une espèce de honte, ne voulut jamais

déclarer le nom de celui à qui il l'avoit cédé. Alors, pendant très-long-temps, il ne fut plus question du livre. Pierre Alcionius, célèbre médecin et littérateur italien, fut soupçonné et même accusé d'avoir supprimé cet ouvrage, après avoir fait usage des plus beaux passages dans son Traité *De Exilio*. Il paroît cependant, d'après le témoignage de plusieurs auteurs, que cette accusation répandue par les ennemis d'Alcionius, après sa mort, n'est qu'une calomnie, ce dernier n'étant plus à même de s'en justifier.

CONVI. *Voyez* CONRI.

* CONYBRARE (Jean), savant évêque, né en 1692 à Pinhoé au comté de Devonshire, mort en 1755, élève du collége d'Exeter à Oxford, où il prit ses degrés, et fut boursier. En 1730, il fut recteur, et en 1732, il publia une *Réponse* au livre de Tindal, intitulé le *Christianisme aussi ancien que le monde*. Il eut pour récompense, la même année, le doyenné de l'église du Christ à Oxford. En 1750, il fut évêque de Bristol, et mourut en 1785. Conybrare a été enterré à la cathédrale de Bristol. Deux volumes de ses *Sermons* ont été publiés après sa mort.

* CONYNGHAM (Wil. Burton), conseiller privé du roi, trésorier de la société des sciences d'Irlande, dont il fut le fondateur, mourut à Dublin le 31 mai 1796, âgé de 60 ans. On lui doit plusieurs ouvrages précieux et utiles. Accompagné de deux autres personnes, il fit, en 1783, un voyage en Portugal, et dessina le célèbre *Dôme gothique de Bathala*. La vue de ces dessins engagea dans la suite Murphy à faire un voyage pour voir ces monumens d'architecture gothique; c'est ce qui a procuré l'ouvrage précieux *Plans and elevation of the monaster of Bathala*, et le *Voyage en Portugal*.

* CONZIÉ (M. H. de), né le 13 janvier 1732, d'une famille noble du Bugey, servit d'abord, ainsi que son frère, comme officier de dragons. Une circonstance singulière leur ouvrit le chemin des honneurs et de la fortune. On prétend que leur père, officier des chasses du dauphin, père de Louis XVI, fut tué par ce prince, dans un taillis qui le déroboit à ses regards, et que ne pouvant, à cause du peu d'illustration de la famille, avancer ses enfans dans la carrière militaire, il leur ouvrit celle de l'Eglise, et leur procura des bénéfices. Ils furent donc nommés, le premier à l'évêché de Saint-Omer (et depuis à l'archevêché de Tours), et le second à celui d'Arras. Ce dernier, distingué de son frère par beaucoup de talens, et sur-tout par l'art de les faire valoir, s'insinua dans la confiance de Monsieur, frère de Louis XVI, et acquit la plus grande influence dans son conseil privé. Il eut des démêlés avec les chanoines de sa cathédrale, leur enleva l'autorité qu'ils partageoient avec lui, et supprima plusieurs fêtes. Cette conduite lui attira quelques reproches de la part des habitans de son diocèse. S'étant montré opposé à la révolution dès le commencement, il manqua de payer de sa tête, dans une émeute populaire, son dévouement au ministre Calonne. Décrété d'accusation en 1792, il se réfugia chez l'étranger, s'attacha aux conseils des frères de Louis XVI, et principalement à la personne du comte d'Artois. Chargé de diriger ses relations avec le parti royaliste en France, il fut plusieurs fois signalé dans les journaux de Paris, comme cherchant à exciter des troubles dans ce pays, et notamment comme l'un des directeurs secrets du complot du 3 nivôse an 9 (24 décembre

1800), puis du complot de George, en 1804. Il mourut à Londres en décembre, même année.

* I. COOK (sir Antoine), précepteur d'Edouard VI, né à Essex, mort en 1576, sous le règne de Marie, se retira chez l'étranger; mais il revint en Angleterre à l'avénement d'Elizabeth, et mourut vieux et honoré dans une terre qui lui appartenoit. Ses filles se sont distinguées par leur savoir et leurs alliances. L'aînée épousa le lord Burleigh, la seconde Nicolas Bacon, la troisième sir Jean Russel, et la quatrième sir Henri Killegrew.

† II. COOK (Jacques), né le 25 octobre 1728, à Marton, village du duché d'Yorck, d'un journalier, commença par servir aux mines de charbon. Mis en apprentissage, à 18 ans, chez un marchand de ce minéral, il apprit les premiers élémens de la navigation sur les vaisseaux qui transportoient cette marchandise. Lorsqu'en 1755 la guerre se déclara entre la France et l'Angleterre, Cook fut enlevé par la presse, et servit en qualité de simple matelot sur le vaisseau de Hugh Palliser. Bientôt son application et ses talens lui méritèrent l'emploi de maître d'équipage. Le général Volf, faisant le siége de Québec, demanda un marin instruit et courageux, qui pût sonder la profondeur du canal du fleuve Saint-Laurent, en face du camp français, fortifié à Montmorency et à Beauport. Palliser proposa Cook, qui se chargea de cette périlleuse entreprise, et l'exécuta dans l'intervalle de sept nuits. Quelque temps après, il examina encore la partie du fleuve au-dessous de Québec, et publia une carte de son cours, avec les sondes assez exactes, pour qu'on ait jugé inutile d'en faire d'autres. La carte même du fleuve Saint-Laurent, publiée en France, n'est qu'une copie de celle de Cook, sur une échelle réduite. Parvenu de grade en grade à celui de capitaine en pied, il partit pour son premier voyage autour du monde, avec Bancks et Solander, le 30 juillet 1768. De retour en juillet 1771, après une course qui lui avoit fourni les observations les plus précieuses, il repartit en juin 1772, avec Forster, qui partagea ses travaux, et recueillit ses remarques sur la géographie, l'histoire naturelle et la philosophie morale. Il pénétra jusqu'au 71e degré de latitude méridionale, où il fut arrêté par les glaces, qui l'empêchèrent de passer plus avant. Il confirma dans ce voyage la non existence du continent austral, déjà assurée par Surville en 1769. Cook, revenu en Europe le 20 juillet 1775, repartit encore un an après pour sa dernière expédition. Après avoir doublé la terre de Diémen et la Nouvelle Zélande, il arriva au mois d'août 1777 dans l'île d'Otaïti, où il s'étoit arrêté dans son second voyage, et où il rendit à sa famille le sauvage Omiah, qui l'avoit quittée pour le suivre en Europe. Il repartit au mois de décembre, et, dans le mois de mars suivant, il gagna les côtes américaines, plus au sud du Kamtschatka. Il poussa fort loin sa route du côté du détroit qui sépare l'Asie de l'Amérique; mais des montagnes de glace l'obligèrent de la diriger d'un autre côté. Il trouva le muscadier dans une petite île près de la Nouvelle-Guinée; et, après plusieurs autres découvertes, il débarqua dans la baie de Cara-ca-Cossa, dans l'île d'Owhyhee, et y fut massacré, le 24 février 1780, par les insulaires qui l'avoient d'abord accueilli favorablement. Sa mort fut une perte irréparable. Le capitaine Keing, l'un de ses compagnons de voyage, s'exprime ainsi, en parlant de ses découvertes : « Jamais peut-être au-

cune science n'a été portée, par les travaux d'un seul homme, à un aussi haut degré de perfection, que l'a été la géographie par ceux du capitaine Cook. Dans son premier voyage à la mer du Sud, il découvrit les iles de la Société, s'assura que la Nouvelle-Zélande étoit une réunion de deux îles, et découvrit le détroit qui les sépare, qui est aujourd'hui appelé de son nom. Il visita ensuite les côtes orientales de la Nouvelle-Hollande, inconnues jusqu'à nos jours, sur une étendue de 27 degrés de latitude. Dans cette seconde expédition, il résolut le grand problème du continent méridional, ayant traversé cette partie de l'hémisphère entre les 40 et 70ᵉ degrés de latitude, de manière à s'assurer de l'impossibilité de son existence, à moins de placer ce continent près du pôle et hors de la portée de la navigation. Pendant ce voyage, il découvrit la Nouvelle-Calédonie, qui forme la côte de la mer Pacifique la plus étendue au midi. Après la Nouvelle-Zélande, il découvrit l'île de Géorgie, et une terre inconnue qu'il nomma Terre de Sandwick. Ayant deux fois traversé les mers du Tropique, il détermina dans son dernier voyage la position de ses anciennes découvertes, et en fit de nouvelles. Outre plusieurs petites îles dans la partie méridionale de la mer Pacifique, il découvrit, au nord de la mer Equinoxiale, le groupe d'îles qu'il nomma les îles de Sandwick, qui, par leur situation et la variété de leurs productions, peuvent devenir d'une plus grande importance dans le système de la navigation européenne, qu'aucune autre découverte dans les mers du Sud. Il découvrit ensuite tout ce qui nous étoit resté inconnu sur la côte occidentale de l'Amérique, depuis le 43ᵉ jusqu'au 70ᵉ degré de latitude nord, sur une étendue de près de douze cents lieues, s'assura de la proximité des deux grands continens de l'Asie et de l'Amérique, entra dans le canal qui les sépare, et visita les côtes opposées, à une assez grande hauteur de latitude septentrionale, pour démontrer l'impossibilité de trouver un passage qui conduise de la mer Atlantique dans l'océan Pacifique, soit qu'on dirige sa course vers l'est ou vers le couchant. Enfin, si nous exceptons la mer d'Amur et l'archipel japonais, qui ne sont pas encore bien connus des Européens, on peut dire que le capitaine Cook a complété l'hydrographie du globe habitable. » Il unissoit aux talens de sa profession les qualités qui rendent aimable. Dans sa jeunesse, un de ses amis le pria d'être parrain de sa fille ; il l'accepta, en lui promettant d'épouser un jour sa filleule. Le genre de vie qu'il avoit embrassé ne l'empêcha pas de tenir sa parole ; il donna la main à cette enfant, dès qu'elle eut quinze ans. Lorsqu'il partoit pour un voyage, il disoit à ses amis : « Le printemps de ma vie a été orageux ; mon été est pénible ; mais je laisse dans ma patrie un fonds de joie et de bonheur qui embellira mon automne. » Pendant les hostilités entre la France et l'Angleterre, relatives à l'indépendance de l'Amérique, Louis XVI ordonna de respecter le pavillon de Cook. Jamais marin n'entendit mieux que lui l'art de conserver, dans les voyages de long cours, son vaisseau en bon état et son équipage en santé. Dans sa seconde course, qui avoit été de plus de trois ans, pendant lesquels il avoit parcouru tous les climats du 52ᵉ degré de latitude septentrionale, au 71ᵉ degré de latitude méridionale, il n'avoit perdu qu'un seul homme, sur cent dix-huit dont son équipage étoit composé. Sa sévérité, nécessaire dans les voyages de long cours, s'étendit trop souvent sur son équipage et sur les étrangers ; et cette sévé-

rité contribua peut-être à sa fin malheureuse. Le capitaine Clarke, qui commanda après Cook sa petite escadre, mourut en revenant au Kamtschatka, le 22 août 1779. Gore, son successeur dans le commandement, ramena les vaisseaux en Europe par la Chine; et ils arrivèrent à Deptfort le 6 octobre 1780. Keing, l'un des compagnons de Cook, s'étant rendu à Nice pour rétablir sa santé, y mourut en 1784. Les découvertes du célèbre navigateur anglais ont été gravées en Angleterre, dans le Pilote de l'Amérique septentrionale; et en France, dans le Pilote de Terre-Neuve, avec une explication, 1786, in-4°. M. Suard a traduit en français la Relation de son premier voyage, avec celle de Byron Carteret et Wallis, Paris, 1774, 4 vol. in-4° et 8 in-8° avec atlas. Celle du second a paru en 1778, 5 vol. in-4° et 6 in-8°, contenant les observations de Forster, avec atlas; enfin, la *Relation du troisième Voyage*, traduite par Démeunier, Paris, 1785, 4 vol. in-4°, avec un atlas, ou 4 vol. in-8°. Ces différentes relations sont précieuses aux navigateurs. Cook réunissoit aux connoissances pratiques, le talent rare dans un marin de bien décrire ce qu'il avoit vu; et à l'art d'observer, celui de peindre. En France, son éloge a été proposé par l'académie de Marseille. En Angleterre, la société royale de Londres a fait frapper une médaille en honneur de ce célèbre et hardi navigateur. La vie de Cook a été publié à Londres par Kippis, et traduite en français par M. Castera, 1 vol. in-4°, Paris, 1788.

* III. COOK, capitaine de marine anglaise, commandant le Bellorophon, fut tué au fameux combat naval de l'escadre combinée des Espagnols et des Français devant Cadix, le 22 octobre 1805; il est le 4° capitaine de ce nom tué au service du roi d'Angleterre.

* I. COOKE (Thomas), poëte anglais, né vers l'an 1707 à Braintrée, au comté d'Essex, mort dans l'indigence vers l'an 1750, fut protégé par le comte de Pembroke, qui l'aida à traduire *Hésiode*. Il traduisit aussi Cicéron *de Naturâ deorum*, et *Terence* avec une partie de *Plaute*. Enfin il a écrit la *Vie d'André Marvel*. Pope lui fit l'honneur de le placer dans sa Dunciade.

II. COOKE. *Voyez* COKE.

* COOL (Laurent). Ce peintre, qui vivoit au commencement du 16° siècle, est connu par les *superbes vitraux* de la chapelle du conseil privé du pays de Delft. Les *Portraits des conseillers*, grands comme nature, et armés de pied en cap, y sont très-bien peints.

* I. COOLHAAS (Gaspard), né à Cologne en 1536, après avoir desservi plusieurs autres églises, étoit ministre à Leyde en 1575, époque de l'inauguration de l'université de cette ville. Il prononça dans cette solennité un discours à la louange de la théologie, qu'il enseigna provisoirement jusqu'à l'arrivée de Guillaume Fougereau, que l'on avoit nommé professeur. Coolhaas eut dans la suite des différends avec deux de ses collégues, Pierre Cornelisson et Luc Stespe. Il soutint, contre le premier, l'intervention nécessaire du magistrat civil dans l'élection des anciens et des diacres; contre le second point de tolérance si intéressant, qu'il faut reconnoître pour frères tous ceux qui conviennent des points fondamentaux. Il n'approuvoit point le dogme de la prédestination absolue. En 1578, le synode de Middelbourg, ayant pris connoissance des écrits de Coolhaas, les déclara scandaleux, inconséquens, contraires à la saine doctrine, et condamna l'auteur à

réparer sa faute par un aveu public. Il appela de cette sentence aux états de Hollande. Ceux-ci ordonnèrent au magistrat de Leyde de procéder, dans toute la rigueur des lois, contre ce ministre, qui, malgré son hétérodoxie, vouloit cependant continuer à exercer ses fonctions. Le magistrat le protégea, et, après qu'il eut été excommunié par le synode suivant de Harlem, il lui paya encore ses appointemens pendant deux ans. Coolhaas se fit distillateur pour cesser d'être à charge à la ville. Il mourut en 1615, laissant *un assez grand nombre d'écrits*, tous polémiques, ou apologétiques de ses sentimens.

* II. COOLHAAS (Guillaume), descendant de Gaspard, né à Deventer en 1709, fut nommé professeur de langues et antiquités orientales à Amsterdam en 1753. On a imprimé son *Discours inaugural sur la nécessité de la philologie sacrée*. Il fut, en 1755, appelé aux fonctions pastorales en la même ville, où il est mort en 1773. On a de lui, *Dissertationes quibus analogia temporum et modorum hebrææ linguæ investigatur et illustratur. — Observationes philologico-exegeticæ in V libros Mosis, etc. — Dissertatio de interrogationibus in sacro codice hebræo non temere admittendis*, et deux volumes de *Sermons* en hollandais.

* COONINXLOO (Gilles Van), peintre, né à Anvers en 1544; après avoir étudié chez Van Aelst le fils, et chez Léonard Kroes, qui peignoit en détrempe l'histoire et le paysage, voyagea en France et travailla à Paris et à Orléans; puis il retourna dans sa patrie, qu'il ne quitta que lorsque la ville d'Anvers, où il demeuroit, fut assiégée. Il fut alors s'établir à Frankendal en Allemagne, où il demeura près de dix ans, et revint à Anvers. Cooninxloo fit entre autres un grand *Tableau* pour l'Espagne, *plusieurs autres* pour l'empereur, et *un paysage* de 16 pieds pour une maison près d'Amsterdam. Parmi les meilleures productions de ce maître, on cite les *Paysages* que l'on voyoit à Amsterdam; avec des figures de Martin Van Cleef, et celui de la galerie de Vienne, qui est fort beau.

* I. COOPER (Samuel), célèbre peintre anglais, appelé le petit Van-Dyck, né en 1599, mort à Londres en 1672, a excellé *dans la miniature*, au point que le roi de France lui offrit 150 louis d'*un portrait d'Olivier Cromwel*. Son frère Alexandre fut peintre de la reine Christine de Suède.

† II. COOPER (Thomas), né à Oxford en 1517 sous le règne de Marie, pratiqua la médecine; mais à l'avénement d'Elizabeth au trône, il devint son favori, reprit son premier état d'ecclésiastique, et fut nommé à l'évêché de Lincoln et ensuite à celui de Winchester. Il mourut dans cette dernière ville en 1594, après avoir publié, I. *Dictionnaire de la langue romaine et britannique*, 1665, in-folio. II. *Chronique d'Angleterre*, depuis l'an 17 de J. C. jusqu'en l'an 1560. III. Des *Sermons*. IV. Plusieurs écrits de *Controverse contre les puritains*.

* III. COOPER (Antoine-Ashley), comte de Shaftesbury, né en 1621 à Winborne, au comté de Dorchester, mort en 1683, élève du collége d'Exeter à Oxford. En 1640 député de Tewkesbury au parlement, il inclina d'abord au commencement des troubles pour le parti du roi; mais il passa bientôt dans celui du parlement, où il accepta même une place. Cependant quand Cromwel s'empara du pouvoir, Cooper lui résista vigoureusement, et il contribua même beaucoup à la res-

nomination du roi. Peu après il prêta serment au conseil privé, et fut créé lord, puis chancelier de l'échiquier, et commissaire de la trésorerie. En 1672 il fut créé comte de Shaftesbury, et la même année lord de la chancellerie; mais il renonça à cette place l'année suivante. Cooper fut un des principaux opposans au bill du test proposé à la chambre haute par le comte de Danby, et le parlement fut prorogé à cette occasion. A la session suivante il soutint que le parlement devoit être considéré comme dissous; et, pour avoir émis cette opinion, il fut envoyé à la tour, où il resta treize mois. Au changement de ministère, en 1679, il fut fait président du conseil, place qu'il ne garda que peu de temps. En 1681 Cooper fut accusé de haute trahison, mais il fut acquitté. Cependant il se retira en Hollande, où il mourut. Sa vie privée n'a pas été aussi admirable que ses talens. Un jour Charles II lui dit : « Je crois, Shaftesbury, que tu es le plus mauvais *sujet* de mon royaume. » Cooper répondit gravement : « Sire, si votre majesté parle de *sujets*, je crois qu'elle a raison. » Le roi rit beaucoup de cette répartie.

* IV. COOPER (Antoine-Ashley), comte de Shaftesbury, petit-fils du précédent, né en 1671, mort en 1712, fut élevé sous l'inspection de son grand-père, et voyagea ensuite en 1693. Il fut élu membre du parlement, et se distingua dans cette session par un discours qui fit beaucoup de bruit. Cooper y demandoit qu'un conseil fût accordé aux accusés de haute trahison. Le mauvais état de sa santé l'obligea de renoncer à l'honneur de siéger au parlement suivant. Il passa en Hollande, et y continua ses études et ses observations sous un nom emprunté. Bientôt il revint en Angleterre, et succéda au titre de son grand-père; mais il ne se trouva que rarement à la chambre des lords. En 1704, quelques Français débitèrent des prophéties, qui causèrent tant de troubles, qu'on proposa des mesures pour les réprimer. Le lord, qui étoit ennemi de toute persécution, écrivit et publia sa *Lettre sur l'enthousiasme*. En 1709, il fit paroître ses *Moralistes, rapsodie philosophique*. L'année suivante, il se maria, puis en 1711 il passa en Italie pour tâcher de rétablir sa santé qui déclinoit visiblement, et il mourut un an après à Naples. Cooper a laissé un fils. L'édition complète de ses *Caractères*, qui parut après sa mort, contient tout ce qu'il avoit destiné à l'impression; mais, en 1716, on publia ses *Lettres à un jeune homme de l'université*. En 1721, Toland publia les *Lettres du comte de Shaftesbury à Robert Molesworth*, écuyer. Le style de Cooper est en général clair et fort; mais, quoiqu'il se déclarât chrétien, il n'en étoit pas moins un sceptique, et n'en a pas moins fait valoir des sophismes insidieux pour combattre la religion chrétienne.

* V. COOPER (Maurice Ashley), frère du précédent, a traduit en anglais la Cyropédie de Xénophon qu'il dédia à sa sœur, mère de John Harrys. Cooper mourut à Londres vers 1728.

* VI. COOPER (Jean-Gilbert), écrivain anglais, né au comté de Northingham en 1723, mort en 1769, élève de l'école de Westminster et du collége de la Trinité à Cambridge, en quittant l'université, se retira dans ses terres, où il resta jusqu'à sa mort. On a de lui la *Vie de Socrate*, imprimée en 1759; quelques écrits insérés dans le *World*; des *Lettres sur le goût*, et des *Poésies*. La *Vie de Socrate* a été traduite en français par Decombes, Paris, 1751, in-12.

* VII. COOPER (Miles), théologien anglais de beaucoup d'esprit, mort en 1785, élève du collége de la Reine à Oxford, où il prit le doctorat, fut président du collége de New-Yorck; mais il quitta cette place au commencement des troubles, et s'établit à Edimbourg, en qualité de ministre de la chapelle épiscopale. Il a donné un volume de *poésies* en 1758, et quelques *Sermons*.

* COOPMANS (George), docteur en médecine et directeur de l'université de Franeker, né à Makkum en Frise le 27 juin 1717, mort généralement regretté, à l'âge de 83 ans, perdit son père dans sa première jeunesse; c'est ce qui engagea sa mère à s'établir à Franeker, où le jeune Coopmans fit ses études à l'université de cette ville. Après avoir terminé son cours d'étude médicale, et pris en 1748 les degrés académiques, il alla à Leyde, où il continua encore une année ses études sous Boerhaave le jeune. En 1764, il publia une traduction latine de la *Névrologie* de Mouro. Cette première édition est intitulée *De Nervorum anatome contractâ*. Huit ans après, il en donna une seconde édition, enrichie d'un chapitre *de cerebri et nervorum administratione anatomicâ*. La continuation de cette étude, et sur-tout la comparaison suivie du corps dans l'état de santé et de maladie, lui fournirent beaucoup d'observations; ce qui l'engagea à publier en 1789 sa *Nevrologia*. Cinq années après, il en publia une édition avec des corrections et des additions considérables.

* COOTE (Sir EYRE), fameux général, né en 1726, mort à Madras en 1783, servit contre les rebelles en 1745, et passa en 1754 aux Indes orientales, où il se distingua dans plusieurs occasions importantes. Ses principaux exploits furent au siége de Pondichéry, où il rendit des services signalés. Les directeurs de la compagnie des Indes lui firent présent d'une épée enrichie de diamans. En 1769, il fut nommé au commandement en chef de toutes les forces de la compagnie; mais, à la fin de l'année suivante, il quitta Madras, et revint en Angleterre, où il fut nommé gouverneur du fort Saint-George, et créé chevalier du Bain. Il retourna encore aux Indes en 1781, en qualité de commandant en chef, et, avec 10,000 hommes, il battit Hyder-Ali, dont les forces montoient à 150,000 hommes. Deux ans après il mourut. Son corps fut rapporté en Angleterre, et enterré à Rockwood, au comté de Hampt. La compagnie des Indes lui a fait élever un très-beau monument dans l'église de Westminster.

COOTWICH (Jean), d'Utrecht, docteur en droit canon et en droit civil, parcourut divers pays de l'Europe, passa en Asie, alla dans la Terre-Sainte, et visita exactement tous les lieux qui pouvoient intéresser sa curiosité. La relation de son voyage du Levant parut en 1619, sous le titre de *Voyage de Jérusalem et de Syrie*, en latin, in-4°. Cet ouvrage, devenu rare, est curieux par diverses particularités sur les mœurs des Levantins.

† COP (Guillaume), médecin de Bâle, vint en France sous le règne de Louis XII, et fut honoré du titre de premier médecin de François Ier, vers 1530. C'est un des savans que ce prince chargea d'écrire au célèbre Erasme, pour l'engager à venir en France. Il est connu par des *Traductions* de quelques ouvrages grecs d'Hippocrate, de Galien et de Paul Eginète. — Michel COP, son fils, professeur au collége de Sainte-Barbe, et recteur de l'université, ayant

embrassé les opinions de Calvin, fut obligé de se sauver à Genève, où il mourut en 1557, après avoir publié quelques écrits. Il y avoit exercé le ministère depuis 1549, et avoit reçu des lettres de bourgeoisie en 1554.

† COPERNIC (Nicolas), né à Thorn, ville de la Prusse royale, le 19 février 1473, après avoir étudié en philosophie et en médecine, se fixa aux mathématiques et à l'astronomie, pour lesquelles la nature l'avoit fait naître. Son goût pour ces sciences lui persuada d'aller consulter ceux qui les cultivoient avec plus de succès dans les différentes parties de l'Europe. Il s'arrêta long-temps à Bologne auprès de Dominique Maria, habile astronome; ensuite long-temps à Rome, où il professa les mathématiques. De retour dans son pays, il eut un canonicat dans l'église de Warmie, dont son oncle maternel étoit évêque. Ce fut alors que, jouissant du repos nécessaire pour faire un système, et muni d'observations recueillies de toutes parts, il renouvela les anciennes idées de Philolaüs, philosophe pythagoricien, agitées et défendues quelque temps avant lui par le cardinal de Casa. Le soleil, suivant ce système, est au centre de l'univers. Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter et Saturne tournent sur leur axe autour de cet astre, d'occident en orient. Les différentes révolutions de ces six planètes sont proportionnées à leur différente distance du soleil. Les cercles qu'elles décrivent coupent l'écliptique en des points différens. La Terre fait aussi son mouvement dans un cercle qui environne celui de Vénus, et ce mouvement s'accomplit en un an : elle en a encore un autre, qui se fait en vingt-quatre heures autour de son axe; et c'est par ce mouvement qu'on explique le jour et la nuit. La Lune n'est pas dans la règle générale : elle se meut et décrit son cercle autour de la Terre. Les cieux sont immobiles dans ce système, et les étoiles y sont placées à une distance immense du soleil. Copernic ne crut pas devoir rendre ses idées publiques, sans s'assurer par lui-même que ce nouvel arrangement répondoit à tous les phénomènes célestes. Cependant son système ayant été soutenu par Galilée, comme le seul véritable, fut condamné, en 1616, par l'inquisition de Rome, qui le croyoit contraire à l'Ecriture sainte. Ce tribunal permit néanmoins, quatre ans après, de l'enseigner comme hypothèse. On prétend que Copernic ne l'avoit jamais envisagé autrement. Cet homme illustre mourut le 11 juin 1543. Nous avons de lui deux Traités excellens : l'un *de Motu octavæ Spheræ*, dans lequel il développe son système; et l'autre *de Orbium cœlestium revolutionibus*, imprimés ensemble, in-fol., 1566. On lui doit encore une *Traduction latine* de Théophylacte Simocatta, Cracovie, 1509, in-4°, édition très-rare. Gassendi a écrit sa Vie, qui est un vrai modèle pour les philosophes. (*Voyez* DUMÉE.) Copernic, n'ayant de passion que celle des sciences, ne goûta d'autre plaisir que celui de l'étude.

* COPHON, médecin, paroît avoir vécu avant la fin du 13e siècle. Il a écrit une *Description anatomique du porc*, et un Traité *de Arte medendi*, qui parut à Hagueneau en 1532, in-8°, à Strasbourg en 1535, in-8°, et à Venise en 1582, in-fol., avec le supplément aux ouvrages de Mésué. On lui attribue aussi un *Traité des purgatifs et des opiats.*

* COPORELLA (Pierre-Paul), de Potenza, de l'ordre des mineurs conventuels, vivoit dans le 16e

siècle. Il fut lecteur dans les écoles de Naples. On a de lui : *Quæstiones de matrimonio serenissimæ reginæ Angliæ, etc.*, Neapolis, 1542, in-4°; *De Operibus misericordiæ et de Purgatorio.*

* COPPENSTEIN (Jean-André), savant dominicain allemand, né vers l'an 1570, prêcha, avec le plus grand succès, à Coblentz, travailla avec beaucoup de zèle à la conversion des protestans du Palatinat, par ordre de Maximilien, duc de Bavière, et devint curé de Saint-Pierre d'Heildeberg, où il mourut vers 1627. On a de lui plusieurs ouvrages de controverse contre quelques ministres de son temps, insérés dans l'abrégé qu'il a donné du corps des controverses du cardinal Bellarmin, sous ce titre : *Controversiarum inter catholicos et hæreticos nostri temporis ex R. Bellarmino in epitomen redactarum*, Magonza, 1626, 3 vol. in-4°.

† COPPIER (Guillaume), né à Lyon, voyagea long-temps, et publia une *Histoire des Indes occidentales*, Lyon, 1645, in-12; en 1670, il donna une *Cosmographie spirituelle des vices et des vertus.* On lui doit encore un *Essai sur les définitions des mots*, avec les noms des premiers inventeurs des arts.

COPPINGER. *Voy.* HACQUET.

† I. COPPOLA (François), comte de Sarno, d'une noble et ancienne famille de Naples, acquit de si grandes richesses, par le commerce maritime, qu'il acheta le comté de Sarno. Sa réputation le fit connoître de Ferdinand I, roi de Naples. Ce prince, après s'être associé avec lui dans son commerce, le fit venir à la cour, et l'éleva aux premières dignités. Mais Coppola, abusant de l'autorité qu'il avoit, et emporté par une ambition déréglée, forma une conspiration contre la personne du roi, et excita une guerre civile. Convaincu du crime de lèse-majesté, et fut condamné par les barons, il eut la tête tranchée le 15 mai 1487.

* II. COPPOLA (Nicolas), de Palerme, d'abord de l'ordre de Saint-Jean de Dieu, et ensuite prêtre séculier, mourut en Espagne en 1697. La profonde connoissance qu'il avoit des mathématiques lui acquit une grande réputation. Il composa et fit imprimer à Madrid, en 1690, *Resolutionem geometricam duarum proportionum*, etc., in-4°. Didaco di Merino de Rosas ayant écrit contre ce livre, Coppola lui répliqua en 1693, par un autre ouvrage intitulé, *Clave geometrica de la resulta, y demonstrada operacion de la trisecion del angulo, por medio de las lineas commensuratrices del quadrante ;* il publia aussi en espagnol, en 1694, *La formacion y medida de todos los cielos, obra architetonica por el Viviani, academico Florentino, ultimo discipulo del Galileo, corregida, y emendada*, etc.

† I. COPROGLI-PACHA (Mohammet), grand-visir durant la minorité de Mahomet IV, étoit Albanois, fils d'un père grec, et neveu d'un renégat, à la persuasion duquel il embrassa le mahométisme et s'établit dans l'île de Chypre. Le pacha de cette île le mena avec lui à la guerre de Perse. Le jeune Coprogli y signala sa valeur. Son mérite fut connu de la cour : on lui donna le gouvernement de Baruth, et ensuite celui d'Alep. Le grand-visir Achmet, jaloux de sa faveur, le fit emprisonner, dans le dessein de le mettre à mort. Mais ce méchant ministre ayant été tué, et l'empereur Ibrahim, qu'il gouvernoit, étranglé, Mahomet IV, son successeur, tira Coprogli des fers,

pour l'élever à la dignité de grand-visir. Il justifia ce choix par sa douceur, par son zèle pour le bien de l'état et la gloire de son prince, par ses égards pour les grands, et sa clémence envers les petits. Il conquit une partie de la Transylvanie, et mourut à Andrinople, en 1663, regretté du sultan et du peuple : chose extraordinaire dans l'empire ottoman, où les ministres ne meurent guère dans leur lit, ni dans leur emploi.

† II. COPROGLI-PACHA (Achmet), fils du précédent, grand-visir après son père, à l'âge de 22 ans, se rendit maître de Candie en 1669. Les prodiges de valeur que firent les troupes auxiliaires de France au siége de cette île obligèrent ce ministre de conseiller au sultan de rechercher l'alliance des Français. Après avoir travaillé utilement à l'agrandissement de l'empire ottoman et à la gloire de son prince, il donna ses soins au bien public, et supprima une partie des impôts. Ses ennemis voulurent le perdre auprès de Mahomet. Il découvrit leurs menées, punit les plus coupables, et pardonna aux autres, quoiqu'il eût pu les écraser sous le poids de son autorité. La paix de Pologne fut le dernier ouvrage de ce grand ministre, mort en 1676, à 35 ans, pour avoir bu immodérément de l'eau de canelle.

† III. COPROGLI-PACHA (Mohammet), frère du précédent, grand-visir en 1689, rétablit les affaires des Turcs en Hongrie, où ils avoient essuyé bien des échecs. Ses succès le conduisirent jusqu'à Belgrade qu'il prit d'assaut, et où il fit passer six mille chrétiens au fil de l'épée. De là il fit jeter du secours dans plusieurs places bloquées depuis long-temps, en prit plusieurs autres, et finit par l'incendie de Valcowart. Il attaqua les Impériaux, le 19 août 1691, près de Salankemen, et commençoit à espérer une victoire complète, lorsqu'un coup de canon, en terminant ses jours, fit perdre la bataille à son armée.

I. COQ (le). *Voy.* NANQUIER *et* MACHAULT.

† II. COQ (Pierre le), né dans la paroisse d'Ifs près Caen le 29 mars 1728, entra, en 1753, dans la congrégation des eudistes. Après avoir été successivement supérieur du grand séminaire de Rennes et de celui de Rouen, les eudistes l'élurent, le 6 octobre 1775, supérieur-général de leur congrégation. Cet ecclésiastique vertueux, humble, aimant la retraite, et faisant ses délices de l'étude, mourut à Caen le 1er septembre 1777. Il a donné quelques ouvrages de morale : I. *Dissertation théologique sur l'usure du prêt du commerce, et sur les trois contrats*, Rouen, 1767, in-12. II. *Lettres sur quelques points de la discipline ecclésiastique*, Caen, 1769, in-12. III. *Traité de l'état des Personnes, selon les principes du droit françois et du droit coutumier de la province de Normandie, pour le for de la conscience*, Rouen, 1777, 2 vol. in-12. IV. *Traité des différentes espèces de biens*, 1778. V. *Traité des actions*, 1778, in-12.

† III. COQ DE VILLERAY (Pierre-François), né à Rouen, et mort à Caen en 1778, âgé de 75 ans, vint de bonne heure à Paris, où il se lia d'amitié avec plusieurs savans qui encouragèrent ses essais. On a de lui, I. *Ariana* ou *la Patience récompensée*, Paris, 1757, in-12; ouvrage traduit de l'anglais de Haukersworth. II. *Abrégé de l'Histoire de la ville de Rouen*, Rouen,

1759, in-12. III. *Mémoires historiques du comte Bethlem Nicklos, sur la Transylvanie*, 1734, 2 vol. in-12. Ces mémoires furent d'abord composés par l'abbé Révérend, à qui la mort empêcha de les terminer. Le Coq les acheva et les fit paroître On les trouve aussi à la suite de l'Histoire des Révolutions de Hongrie, La Haye, 1739, 2 vol. in-4° ou 6 vol. in-12. IV. *Réponse aux Lettres philosophiques de Voltaire*, Bâle (Reims), 1735, in-12. L'abbé Gouget, ami de l'auteur, avoit revu ces lettres avant leur impression. V. *Traité historique et politique du droit public de l'empire d'Allemagne*, Paris, 1748, in-4°. VI. *Abrégé de l'Histoire de Suède*, Paris, 1748, 2 vol. in-12.

† COQUELET (Louis), né à Péronne, mort le 29 mars 1754, à 78 ans, a composé une foule de pièces badines et frivoles : *Eloge de la Goutte, de Rien, de Quelque chose, de la méchante Femme, de l'Ane; Triomphe de la Charlatanerie; Calendrier des Fous; Almanach burlesque; Almanach des Dames*. Il a eu part aux Mémoires historiques d'Amelot de La Houssaye.

* COQUELEY DE CHAUSSEPIERRE (C. G.) vivoit dans le 18e siècle. Avocat et censeur royal, il fut l'un des auteurs *du Journal des Savans*, auquel il travailla depuis le 2 août 1752 jusqu'au mois de juin 1789. On a de lui, I. Une parodie de l'*Honnête Criminel*, Paris, 1769, in-8°. II. *Code de la Nature*, poëme de Confucius, Paris, 1788, in-8°. Cet ouvrage parut sous le nom du P. Parennin, et Coqueley en rendit compte lui-même dans le Journal des Savans, avec une tendresse paternelle. III. *Le Roué vertueux*, poëme en prose, Lausanne (Paris), 1770, in-8°. IV. *Code de Louis XV*, ou Recueil d'édits, déclarations, ordonnances, etc., Paris, 1758, 12 vol. in-12. Cet avocat spirituel et malin étoit d'une figure désagréable. Rencontrant un jour Linguet, il lui dit : « Bonjour, M. Linguet; serviteur, M. Co-que-ley (cocu et laid), lui repartit ce dernier.

† COQUEREAU (Charles-Jacques-Louis), médecin, docteur-régent de la faculté de Paris, né à Paris en 1744, parent du célèbre Lorry, dont il suivit les traces, fut l'un des premiers membres de la société de médecine, et déposa dans ses Mémoires plusieurs observations utiles sur son art. Il mourut en 1796, à l'âge de 52 ans. On a de lui, *Bibliothèque physique de la France*, ou Liste de tous les ouvrages, tant imprimés que manuscrits, qui traitent de l'histoire naturelle de ce royaume, Paris, 1771, in-8°. Cet ouvrage, commencé par L. Ant. Prosper Hérissant, fut achevé et publié par Coquereau. Cet auteur estimable a eu aussi la plus grande part aux deux collections suivantes, faites en société. I. *Galerie française*, Paris, 1771, 1772, 2 vol. in-folio. II. *Bibliothèque historique de la France*, Paris, 1768, 1778, 5 vol. in-folio.

† COQUES (Gonzales), peintre d'Anvers, né l'an 1618, se forma sur les ouvrages de Rubens et de Van Dyck. Le portrait fut le genre où cet artiste eut le plus de réputation, après l'histoire. Quoiqu'engagé dans les liens du mariage, il enleva une jeune Flamande. On ne sait où il alla finir ses jours avec elle.

† COQUILLART (Guillaume), official de Reims vers l'an 1478, dont les poésies parurent à Paris en 1532, in-16, eut beaucoup de réputation de son temps. Sa muse a quelquefois

les graces piquantes de la naïveté. Ses compositions trop libres l'ont fait nommer par Grognet *le Composeur gaillard.* Les œuvres de Coquillart ont été réimprimées à Paris en 1723, in-8°. La liste de ses ouvrages se trouve dans la France Littéraire de 1759.

† I. COQUILLE (Gui), *Conchilius Romanus*, né à Decise dans le Nivernais le 11 novembre 1523, seigneur de Romenai et avocat au parlement de Paris, mourut en 1603. Henri IV lui offrit une place de conseiller d'état, mais il la refusa ou par modestie, ou pour ne pas quitter sa province. A des lumières très-étendues sur le droit coutumier, Coquille joignoit un cœur très-modeste et plein de probité. Il mérita le surnom de *Judicieux*, qu'on lui accorda dans les tribunaux. Son amour pour les pauvres étoit extrême : il les aidoit de sa bourse et de son crédit, et mettoit à part pour ses largesses une portion de ce qu'il gagnoit. La plus grande partie de ses ouvrages, qui intéressèrent dans un temps l'Eglise et l'état, ont été recueillis à Paris en 1665, et à Bordeaux en 1703, en 2 vol. in-fol. Les principaux sont, I. Plusieurs *Mémoires concernant la coutume du Nivernais.* II. D'autres *Mémoires sur divers événemens du temps de la Ligue.* III. *Mémoire touchant la réformation de l'état ecclésiastique.* IV. Plusieurs *Traités des libertés de l'Eglise gallicane.* V. *Institution au droit français.* VI. On a encore de lui des *Poésies latines*, 1590, in-8°, fort rares. VII. *Psaumes mis en vers latins*, Nevers, 1592, in-8°. VIII. *Histoire du Nivernais*, Paris, 1612, in-4°. C'est la meilleure qu'on ait de cette province.

* II. COQUILLE (Jean), parent du précédent, né comme lui à Decise, est auteur d'un recueil de seize prétendues élégies latines, intitulé *Magistri Johannis Coquille, Nivernensis Desesii Elegiarum liber*, imprimé à Paris, sans date. Coquille semble avoir professé les belles-lettres à Poitiers. Il a latinisé son nom en *Coquillatus*.

* CORAM (Thomas), philantrope anglais, né vers 1668, mort en 1751, destiné dès sa jeunesse au service de la marine marchande, fonda, par ses soins et sa générosité, l'hôpital des Enfans-Trouvés où il fut enterré. Il a aussi procuré au nord de l'Amérique une institution convenable pour l'éducation des jeunes filles indiennes. Le capitaine Coram a tellement employé sa fortune dans ces établissemens, et quelques autres de même nature, que, dans sa vieillesse, il eut besoin lui-même de recourir aux secours des autres. Au nombre des personnages distingués qui se sont honorés en lui en accordant, on compte Frédéric, prince de Galles.

* I. CORARIO (Antoine), né à Venise au 14e siècle, neveu du pape Grégoire XII, qui le nomma cardinal en 1408 et l'envoya légat en France, puis en Allemagne. Il étoit évêque d'Osties, et doyen du sacré collége. Il fut l'un des fondateurs de la congrégation de saint Grégoire *in algâ*. On lui attribue une *Histoire des affaires de son temps*, qu'il a laissé manuscrite. Ciaconius a été son continuateur. Le cardinal Corario mourut l'an 1445.

II. CORARIO (Ange). *Voyez* GRÉGOIRE XII.

I. CORAS (Jean de), né en 1513 à Réalmont, au diocèse d'Albi, fit de si grands progrès dans l'étude du droit, qu'il en donna des leçons pu-

bliques à Toulouse avant l'âge de 18 ans. Il professa ensuite à Angers, à Orléans, à Paris, à Padoue, à Ferrare, et enfin à Toulouse, où il cueillit de nouveaux lauriers. Devenu conseiller au parlement de cette ville, puis chancelier de Navarre, et s'étant déclaré avec beaucoup de chaleur pour la nouvelle réforme, il fut chassé en 1562. Le chancelier de l'Hôpital, son ami, le fit rétablir; mais ce retour lui coûta la vie. Après les nouvelles de la fameuse journée de la Saint-Barthélemi, en 1572, les écoliers le massacrèrent, avec deux autres conseillers. On les revêtit ensuite de leurs robes de cérémonie, et on les pendit à l'ormeau du palais. Ses différens *Ouvrages sur le droit civil et canonique*, en latin et en français, ont été recueillis en partie à Lyon, en 1556 et 1558, 2 vol. in-fol. Les plus estimés sont ses *Mélanges* latins *de Droit civil*, en trois livres.

II. CORAS (Jacques de), de la famille du précédent (dont il a écrit la *Vie*, en français et en latin, in-4°, en 1673,) originaire de Toulouse, abjura le calvinisme, après avoir lu les Controverses du cardinal de Richelieu. Il avoit beaucoup d'amour pour la poésie française, mais très-peu de talent. Son poëme de *Jonas* ou *Ninive pénitente*, sèche dans la poussière, suivant l'expression de Boileau, et ne mérite pas d'en être tiré. Il mourut en 1677, entièrement oublié, quoiqu'il eût beaucoup travaillé pour se faire un nom. Ses *Œuvres* ont été imprimées en 1665, in-12.

I. CORAX (Mythol.), fils de Coronus, succéda à son père au royaume de Sicyone, et régna trente ans; pendant lesquels il rendit ses peuples heureux; il mourut sans enfans, laissant Epopée pour successeur.

† II. CORAX, de Syracuse, vivoit dans le 5e siècle avant notre ère; c'est un des premiers qui aient réduit en système l'art de la parole. Il composa sur la rhétorique un *Traité* estimé de son temps, quoiqu'il ne fît consister le secret de l'éloquence que dans le calcul trompeur de certaines probabilités. Thysias, son élève, étendit ses principes; mais il reconnut mal les obligations qu'il avoit à son maître. M. Garnier a lu à l'institut national, le 26 août 1803, un Mémoire sur l'art oratoire de Corax, où il a soutenu, avec beaucoup de probabilité, que le Traité *Rhetorica ad Alexandrum*, faussement attribué à Aristote, est de Corax.

* CORAZZI (P. D. Hercule), de l'ordre des religieux bénédictins de la congrégation du Mont-Olivet, né à Bologne, d'une illustre famille, en 1689, étudia la philosophie et les mathématiques, dans lesquelles il fit de grands progrès; il cultiva aussi l'éloquence avec succès, et acquit beaucoup de considération à Ascoli, Sienne et Padoue, où il séjourna quelque temps. En 1709, appelé dans sa patrie pour remplir la chaire d'algèbre, il la quitta bientôt pour celle de théorie des fortifications. Sur les instances de Victor Amédée, roi de Sardaigne, il alla s'établir, en 1720, à Turin, pour enseigner les mathématiques, et y mourut en 1726. Outre des *Discours* et des *Poésies* latines, qu'il publia à Bologne et à Turin, à diverses époques, on a de lui, I. *Dissertationes tres: prima, de Physiologicis animadversionibus Jos. Mariæ Lancisii in Plinianam Villam, in Laurentino detectam; secunda, de Ignibus etruscis; tertia, de pestis Bovillæ historia*, Bononiæ, 1717. II. *Dissertatio ad Michaelis Mercati Metallothecam*, ibid., 1719. III. *L'Architettura*

militare di Francesco Marchi, *difesa dalla critica del signore Alano Mallet Parigino*, Bologna, 1720.

* CORBECHON ou CORBICHON (Jehan), né à Paris, religieux de l'ordre de Saint-Augustin, florissoit dans le 15e siècle. Il fut employé par le roi Charles V à la traduction des ouvrages que ce monarque destinoit à sa librairie du Louvre. On a de Corbechon *le livre des propriétés des choses*, translaté du latin en français, et du commandement de Charles-le-Quint, par la grace de Dieu, roi de France, M. CCC. LXXII, manuscrit de la bibliothèque impériale, in-fol. m°, n°s 6869, 6870 et 1470, fonds de La Vallière. Cet ouvrage, fut revu et corrigé par un autre religieux augustin, nommé Pierre Forget, qui le fit imprimer à Lyon, in-fol., 1482, sous ce titre : *Le grant Propriétaire, qui traicte de toutes les propriétés des choses naturelles*. Il en parut aussi une traduction hollandaise à Harlem, Jacop Bellaert, 1485, in-fol. L'ouvrage latin dont Jehan Corbechon a fait la version est le livre intitulé *de Proprietatibus rerum*, qui a pour auteur Bartholomé de Glanville, cordelier anglais, connu sous le nom de *Bartholomæus Anglicus*, qui florissoit en 1630. Son ouvrage traite de plus d'objets que le Trésor de Brunetto Latini. (*Voyez* ce nom.) Les manuscrits qui contiennent la traduction française sont très-différens des imprimés, parce que le P. Pierre Forget, la faisant imprimer pour la première fois en 1482, par Matthieu Huss, la dénatura en y ajoutant et en y retranchant des passages entiers. Le roi Charles V fut tellement satisfait du travail de Corbechon, qu'il le nomma son chapelain, et lui fit donner une gratification qu'on trouve portée aux comptes de 1372 du trésorier de la maison du roi.

CORBEIL (Pierre de), docteur de Paris, successivement chanoine de cette capitale, évêque de Cambrai et archevêque de Sens, eut pour disciple le pape Innocent III, qui employa ses talens dans plusieurs affaires importantes. Sa science, sa vertu et ses ouvrages, qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, lui firent un nom distingué. Il mourut à Sens le 3 juin 1222. On a quelques fragmens de ses *Ordonnances synodales*, lesquelles peuvent servir à la connoissance de la discipline de son siècle.

* CORBELLINI (Aurélien), de Saint-Germain en Piémont, dans le territoire de Verceil, de l'ordre des ermites de Saint-Augustin, vivoit dans le 17e siècle. Il cultiva avec succès les belles-lettres latines et toscanes : il étoit aussi grand théologien. On lui doit beaucoup d'ouvrages, dont les principaux sont, I. *Nouvelles décisions des cas de conscience*. II. *Leçons académiques sur les sonnets de divers auteurs*. III. *Portrait d'un bon prince*. IV. *Consolation du chrétien*, en dix dialogues. V. Des *Poésies, etc.*

* I. CORBET (Richard), théologien et poëte anglais, né au comté de Surrey, mort en 1632, élève du collége du Christ à Oxford, fut chapelain de Jacques Ier. Doyen de l'église du Christ en 1620, et en 1629 évêque d'Oxford ; il passa en 1632 à l'évêché de Norwich, où il mourut. Un *Recueil de ses Poésies* a été imprimé en 1648, in-8°, et réimprimé en 1772, in-12.

* II. CORBET (Jean), théologien anglais non-conformiste, né à Glou-

cester, mort à Londres en 1680, fut élève du collége de la Magdeleine à Oxford. Après avoir achevé ses études, il retourna dans sa ville natale, et y obtint la cure de Bramshot au comté de Hampt; mais il en fut expulsé en 1662. Il avoit eu une conférence à Chister avec l'évêque Guning sur les articles de la non-conformité, et elle s'étoit terminée avec peu de satisfaction de part et d'autre. Corbet a écrit une *Relation historique du gouvernement militaire de Gloucester au temps de la rébellion*, in-4°; mais son principal ouvrage est intitulé *Emploi particulier de soi-même*, in-12, 1681. C'est un excellent livre de morale-pratique.

† CORBIAN *ou* CORBIAC (maistre Peire), troubadour, florissoit vers la fin du 13e siècle. Il est auteur de deux pièces, dont l'une, assez considérable, est imitée d'un fabliau français intitulé *Les deux Boudeurs ribauds*, qu'on trouve dans les manuscrits de la bibliothèque impériale, nos 7218 et 1830, in-fol., fonds de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, et dont Le Grand d'Aussy a donné la traduction sous le titre des *deux Ménestriers*. Le reste de la pièce de Corbian est tiré du Trésor de Brunetto-Latini. C'est ce qui a occasionné une singulière méprise de la part de Crescembeni et de tous les copistes qui ont parlé des rimailleurs provençaux. Ils ont prétendu que Corbian avoit été copié par les auteurs que lui-même avoit pillés sans les citer. La remarque de Crescembeni, rapportée par Millot, contient trois erreurs assez graves sur l'histoire littéraire du 13e siècle, et qu'il est bon de relever ici. 1° Le Trésor de Brunetto fut d'abord composé en français, et non pas en italien, comme le prétend ce critique. 2° Il fut ensuite traduit en prose italienne, et non en vers. 3° Enfin, l'original français et la version italienne ne sont qu'un seul et même ouvrage, et non pas deux, comme Crescembeni voudroit l'insinuer. Les manuscrits de la bibliothèque impériale renferment les deux pièces connues de ce troubadour. *Voyez* BRUNETTO-LATINI.

† CORBIÈRE (Pierre de), religieux de l'ordre de Saint-François, fut élu antipape l'an 1328, sous le nom de *Nicolas V*, par l'autorité de Louis de Bavière, roi des Romains; mais, l'année suivante, ce pontife intrus, qui avoit déjà fait son abjuration à Pise, fut mené à Avignon, où il demanda pardon au pape Jean XXII, la corde au cou. Il mourut deux ou trois ans après. La plupart des annalistes dévoués à Jean XXII, guidés par l'ignorance et la passion, parlent de Pierre de Corbière comme d'un hypocrite et d'un débauché. Les écrivains plus sensés nous le représentent comme un homme de bien, doué de toutes les vertus. Les premiers prétendent que la femme qu'il avoit épousée avant d'être cordelier, et qui existoit encore, intenta un procès au nouveau pape son mari, qui fut condamné, dit-on, par l'évêque de Riéti, à retourner avec elle. Mais c'est une comédie qu'on fit jouer pour le ridiculiser. Jean XXII s'en divertit beaucoup, et voulut en réjouir les princes de la chrétienté, auxquels il envoya la sentence de l'évêque de Riéti. Maimbourg est fort choqué de la démarche du pontife. « Qui ne voit, dit-il, qu'une vieille sexagénaire, laquelle n'a rien dit ni rien fait pour avoir son prétendu mari, durant l'espace de quarante ans qu'il étoit cordelier, prêtre et pénitencier apostolique, et qui s'avise de le demander en justice aussitôt qu'il est proclamé pape à l'âge de 70 ans, doit

avoir été subornée pour jouer cette farce ? » Malgré toutes les vertus de Pierre de Corbière, Maimbourg le blâme d'avoir accepté le pontificat. « Que l'on se fie, dit-il, à tous ces éclatans dehors de réforme, de mortification et de piété ! »

† CORBIN (Jacques), avocat, natif du Berri, auteur des *Amours de Philocaste*, Paris, 1601, in-12, de la *Sainte Franciade*, Paris, 1634, in-8°, et de plusieurs autres ouvrages, mourut à Paris en 1653, laissant un fils de même profession, qui plaida assez bien sa première cause à 14 ans. On a encore du père un *Recueil de Plaidoyers*, 1630, in-4°, et plusieurs *Livres de Jurisprudence*, imprimés en différentes années. Il entendoit très-bien la partie qui concernoit son état; mais il n'a pas réussi de même en d'autres genres, témoin sa mauvaise *Traduction de la Bible*, en 8 volumes in-16, 1641 et 1661; son *Histoire des Chartreux*, in-4°, 1653, et des *Poésies* insipides, qui ont excité contre leur auteur la bile de Boileau dans son Art poétique.

† I. CORBINELLI (Jacques), Florentin, allié de la reine Catherine de Médicis, vint en France sous le règne de cette princesse, qui le plaça près du duc d'Anjou, en qualité de savant et d'homme de mérite, digne d'être consulté. Il fut lié avec le chancelier de l'Hôpital, protégea tous les gens de lettres, fut leur consolateur dans le besoin, et l'ami du fameux imprimeur Henri Estienne. Il faisoit souvent imprimer leurs ouvrages à ses dépens, et y joignoit des notes. C'est ainsi qu'il publia le poëme de Fra-Paolo del Rosso, intitulé *La Fisica*, Paris, 1578, in-8° ; et Le Dante, *D. vulgari eloquentiâ*, 1577, in-8°. Il expliqua les anciens historiens grecs et romains au duc son élève, à qui il parloit plutôt en ami qu'en courtisan. Lorsque Henri IV étoit aux portes de Paris, Corbinelli l'informa de ce qui se passoit de plus secret, et de tout ce qui pouvoit servir à faire réussir son entreprise. Il écrivoit tout ce qu'il apprenoit, et le portoit hardiment à la main comme un papier d'affaires ; trompant ainsi les gardes qui le laissoient passer sans défiance.

† II. CORBINELLI (Raphaël), petit-fils du précédent, mort à Paris le 19 juin 1716, âgé de plus de 100 ans, étoit recherché dans les meilleures sociétés par l'enjouement de son caractère et de son esprit. Il se piquoit d'une volupté délicate. On a de lui quelques ouvrages peu connus. I. *Extrait de tous les beaux endroits des ouvrages des plus célèbres auteurs de ce temps*, en 1681. II. *Les anciens historiens latins réduits en maximes*, en 1694, in-12, avec une préface attribuée au P. Bouhours. III. *Histoire généalogique de la maison de Gondi*, Paris, 1705, 2 vol. in-4°. Cette histoire fut faite en société avec Antoine Pezay, héraut d'armes. Tous ces ouvrages sont au-dessous du médiocre. Sa conversation valoit mieux que ses écrits. On sut que dans un de ces soupers libres qui se donnoient entre les princes et les princesses ennemis de madame de Maintenon, tous ceux de la cour qui n'étoient pas de ce parti avoient été chansonnés. On crut pouvoir apprendre ce qui s'y étoit passé par Corbinelli. D'Argenson, lieutenant de police, se transporta chez le goutteux épicurien, et lui demanda : « Où avez-vous soupé un tel jour ? — Il me semble que je ne m'en souviens pas, répond en bâillant Corbinelli. — Ne connoissez-vous pas tels et tels princes ? — Je l'ai ou-

blié. — N'avez-vous pas soupé avec eux? — Je ne m'en souviens pas du tout. — Il me semble qu'un homme comme vous devroit se souvenir de ces choses-là. — Oui, monsieur; mais devant un homme comme vous, je ne suis pas un homme comme moi.... » *Voyez* SÉVIGNÉ, à la fin.

CORBINIEN (St.), né à Châtres près d'Orléans, passa quatorze ans dans une cellule solitaire. Le bruit de ses vertus attira près de lui d'autres religieux; Corbinien les quitta pour se rendre à Rome, où le pape lui ordonna d'aller dans la Bavière prêcher la foi aux idolâtres. Corbinien fixa son principal séjour à Freisingue. Il reprocha courageusement au duc Grimoald son mariage incestueux avec Biltrude, veuve de son frère; et ayant échappé au fer des assassins que le duc avoit apostés pour lui ôter la vie, il mourut en 730. Aribon, troisième évêque de Freisingue, a publié sa vie.

† CORBUEIL (François), dont le surnom étoit VILLON, c'est-à-dire trompeur, escroc, encore plus connu par ses friponneries que par ses poésies, naquit à Paris en 1431. Condamné à être pendu pour ses vols, sa gaieté ne l'abandonna point; et il fit deux épitaphes, l'une pour lui, l'autre pour ses compagnons. Il appela de la sentence du châtelet au parlement, qui commua la peine de mort en celle du bannissement. Il n'en fut pas plus honnête. Ses récidives lui méritèrent une seconde fois la corde; mais Louis XI lui sauva la vie. Depuis cette aventure, Villon ne parut plus; il seroit difficile de fixer le lieu et le temps de sa mort. Il se retira, si l'on en croit Rabelais, en Angleterre, et y fut accueilli par Edouard IV, qui en fit son favori. La nature l'avoit fait naître avec du talent pour la poésie naïve et badine. La Fontaine, qui avoit beaucoup lu ce poëte, en a quelquefois profité. Pour la langue, dit Patru, il eut le goût aussi fin qu'on pouvoit l'avoir en ce siècle. C'est le premier, suivant Despréaux, qui débrouilla l'art confus de nos vieux romanciers; mais il tomba, comme eux, dans l'indécence, et ses ouvrages se ressentent beaucoup de la corruption de ses mœurs. François Ier, qui aimoit ce poëte, chargea Marot de donner *une édition correcte de ses poésies*. C'est sur cette édition que fut faite celle de Coustellier, in-8°, en 1723. On en a donné une autre à La Haye, même format, en 1742, enrichie de notes, par Formey et Le Duchat.

CORBULON (Domitius), général romain, célèbre par sa valeur, rétablit l'honneur de l'empire sous Claude et sous Néron. Il prit plusieurs forteresses sur les Arméniens, assiégea Artaxate leur capitale, rasa ses murs, en brûla toutes les maisons, et en épargna toutefois les habitans, qui lui avoient ouvert leurs portes. Il chassa Tiridate d'Arménie, remit Tigrane sur le trône, et contraignit les Parthes à demander la paix. Néron, plus jaloux que reconnoissant de ses services, ordonna de le mettre à mort au port de Cenchrée. L'illustre général, ayant appris ce cruel ordre, tira son épée et s'en perça l'an 66 de J. C., en disant: *Je l'ai bien mérité*. Il paroît qu'il se reprochoit la fidélité qu'il avoit gardée à ce barbare empereur.

† CORCOUD *ou* CORCUT, proclamé sultan des Turcs, après la mort de son aïeul Mahomet II, et pendant que son père Bajazet étoit allé en pélerinage à la Mecque, consentit à prendre le souverain-

pouvoir, pour empêcher son frère Jem de s'en emparer, et le restituer ensuite à son pere; ce qu'il fit. Après la mort de ce dernier, Corcoud, privé de l'empire par Sélim, son autre frère, fut étranglé à Maguésie, en 1512, par l'ordre de l'usurpateur; d'autres prétendent que Mahomet étant mort, une sédition des janissaires mit Corcoud sur le trône, à l'exclusion de Bayaryd (Bajazet) son père.

CORCYRE (Mythol.), nymphe aimée par Neptune : elle donna son nom à une île de la mer Ionienne, maintenant Corfou. Ulysse y aborda après son naufrage, et y fut reçu amicalement par Alcinoüs, dont les jardins étoient célèbres.

† CORDARA (Jules-César), jésuite, né à Alexandrie de la Paille le 16 septembre 1704, mort dans sa patrie le 6 mars 1784, s'est distingué par son savoir et la variété de ses talens. Outre plusieurs poésies latines, on lui doit, I. *Oraison funèbre de l'empereur Charles VI*, prononcée à Rome en 1741. II. *Vie de la B. Eustochie*, religieuse de Padoue, 1769. III. *Histoire de la société des jésuites*, Rome, 1750, in-folio, continuée par Orlandin, Sacchin et Jouvency. IV. *Lucii Sectani, Quinti filii, de totâ Græculorum hujus ætatis litteraturâ*, etc., La Haye, 1752, in-8°.

CORDAX (Mythol.), satyre, inventeur d'une danse lascive, appelée *Cordace* de son nom, et qui étoit en usage chez les habitans du mont Sipyle.

† CORDAY D'ARMANS (Marie-Anne-Charlotte), fille de Jean-François Corday, et de Charlotte Godier, née à Saint-Saturnin près de Séez en Normandie en 1768, passa sa jeunesse à Caen, chez une parente qui prit soin de son éducation. Elle unit à la beauté de son sexe un courage mâle. Le jeune de Belsunce, major en second d'un régiment caserné à Caen, l'avoit distinguée, et s'en étoit fait aimer. La mort de cet officier, massacré par des scélérats soudoyés, et animant le peuple avec une feuille de Marat, où Belsunce était traité de conspirateur, excita Charlotte Corday à la vengeance. Menant une vie très-retirée, livrée presque entièrement à la lecture, elle avoit puisé dans celle de l'histoire ancienne la haine des oppresseurs. L'action vraie ou supposée de Mutius Scévola, se sacrifiant pour venger Rome, lui fit sur-tout la plus grande impression. Elle résolut de donner à son pays le même exemple de dévouement, en poignardant Marat, premier auteur du meurtre de son amant, et regardé comme le chef des monstres désignés sous l'horrible nom de *Buveurs de sang*. Un autre motif vint encore l'enhardir dans son dessein. Des députés, dont elle estimoit les talens et les opinions politiques, proscrits par Marat et la convention, fugitifs dans le Calvados, y appeloient vainement au secours de la liberté les Français anéantis sous la terreur. Charlotte ne balance plus, et, pour les seconder, elle quitte Caen, arrive à Paris le 12 juillet 1793, achète au Palais-Royal un couteau à gaine, et se présente chez Marat, où, malgré ses instances, elle ne peut être admise. Elle lui écrit alors la lettre suivante : « Citoyen, j'arrive de Caen ; votre amour pour la patrie me fait présumer que vous connoîtrez avec plaisir les malheureux événemens de cette contrée de la république : je me rendrai chez vous ; ayez la bonté de me recevoir, et de m'accorder un moment d'entretien. J'ai à vous révéler des secrets importans, et je vous mettrai à même de rendre

un très-grand service à la France. » Vers les sept heures et demie du soir, Charlotte Corday vient chez Marat, qui, sortant du bain, et entendant sa voix, ordonne de la faire entrer. L'entretien eut d'abord pour objet les rassemblemens du Calvados ; Marat s'informoit avec empressement des noms des députés, des administrateurs qui les excitoient, les écrivoit sur des tablettes, sous la dictée de Charlotte, et lui annonça que tous ceux qu'elle lui désignoit iroient bientôt expier leur rébellion sur l'échafaud. Ces mots devinrent son arrêt de mort. Charlotte tire aussitôt le couteau de son sein, et le plonge dans le cœur du député, qui ne poussa que ce seul cri : *A moi* ? Il expira à l'instant même. Celle qui venoit de l'immoler resta calme au milieu du tumulte des domestiques et des voisins : l'officier de police étant survenu, et ayant dressé procès-verbal de l'évènement, elle le signa, et fut traduite dans les prisons de l'Abbaye. Son premier soin fut d'écrire à son père, pour lui demander pardon du chagrin qu'elle lui causoit, en disposant de sa vie sans lui en avoir fait part. Conduite devant le tribunal révolutionnaire, elle y parut avec dignité ; ses réponses furent concises et nobles. Ni la présence des juges, furieux d'avoir perdu leur ami, ni le frémissement d'un peuple féroce, rien ne parut troubler un seul moment sa tranquillité. Loin de défendre ses jours, elle parla de son action comme d'un devoir qu'elle avoit rempli envers sa patrie. « J'avois le droit de tuer Marat, dit-elle, puisque lui-même commandoit le meurtre. L'opinion du public l'avoit depuis long-temps condamné, et je n'ai fait qu'exécuter son jugement. » Son défenseur, étonné de tant de courage, s'écria alors : « Vous venez d'entendre les réponses de l'accusée ; elle avoue son crime ; elle en avoue avec sang-froid la longue préméditation ; elle en avoue toutes les circonstances ; elle ne cherche pas même à se justifier. Ce calme imperturbable, et cette entière abnégation de soi-même, qui n'annoncent aucun remords, en présence de la mort même, ne sont pas dans la nature. Ils ne peuvent s'expliquer que par l'exaltation politique qui lui a mis le poignard à la main ; et c'est à vous, citoyens jurés, de décider de quel poids doit être cette considération morale dans la balance de la justice. » Comme on le voit, le défenseur n'eut pas grand'chose à dire, et il devoit s'attendre qu'il ne produiroit aucun effet favorable sur des juges altérés de sang, et ayant du moins, en cette occasion, à punir un attentat contre l'ordre public, qui ne permet à personne de frapper même les scélérats. Après sa condamnation à la mort, Charlotte dit à son défenseur, M. Chauveau-la-Garde : « Vous m'avez défendue d'une manière aussi délicate que généreuse. C'étoit la seule qui pût me convenir. Je vous en remercie ; elle m'a fait concevoir pour vous une estime dont je veux vous donner la preuve. Ces messieurs viennent de m'apprendre que mes biens sont confisqués ; il me reste quelques petites dettes à acquitter dans ma prison et c'est vous que je charge de ce devoir. » Vêtue d'une chemise rouge, elle fut conduite à l'échafaud, en souriant au peuple. Un témoin a écrit que, « montée sur le théâtre de son supplice, son visage avoit conservé toute la fraîcheur et le coloris d'une femme satisfaite ; et qu'à l'instant de l'exécution, le voile qui couvroit sa gorge ayant été enlevé, on distingua sur ses joues, dans ce dernier moment, le rouge de la pudeur. » Elle descendoit, dit-on, du côté des femmes, de Pierre Corneille. On ne peut oublier que, dans la foule des spectateurs qui la virent aller à l'é-

chafaud, un député de la ville de Mayence, nommé Adam Lux, pénétré d'admiration pour son courage, et voulant la suivre au tombeau, s'écria qu'elle étoit *plus grande que Brutus*; il l'écrivit au tribunal, en demandant la mort qui lui fut accordée. Nous pouvons garantir le fait suivant : M. P. nous dit, une heure avant l'assassinat de Marat, qu'il sortoit de chez lui, qu'il lui avoit observé que tous les Français gémissoient sous la tyrannie la plus insupportable, que jamais la liberté ne pourroit exister; à quoi Marat lui avoit répondu : *Ceux qui gouvernent sont des imbéciles. Il faut un chef à la France ; mais pour y parvenir, il faut encore du sang, non goutte à goutte, mais à torrens.* M. P. ajouta : Marat étoit dans son bain ; je suis certain qu'il n'a pas un mois à vivre. Ainsi Charlotte Corday a rendu un bien mauvais service aux Français en abrégeant les jours d'un homme sur le bord de sa tombe, dont l'assassinat a servi de prétexte pour proscrire et faire périr vingt mille Français par les échafauds : en outre, il est honteux, pour la révolution, de ne pouvoir citer d'autre *Brutus* qu'une femme, que les lois de la nature et la foiblesse de son sexe doivent détourner de pareils attentats. *Voyez* MARAT.

* CORDÉ (Maurice de la), *dit* CORDÆUS, docteur de la faculté de médecine de Paris, en 1559, né à Reims, a traduit quelques ouvrages d'Hippocrate de grec en latin, auxquels il a joint des Commentaires qui ne sont pas sans mérite; I. *Hippocratis libellus de iis quæ virginibus accidunt.* Parisiis, 1574, in-8°. II. *Hippocratis Coi libri prioris de morbis mulierum interpretatio et explicatio*, ibid., 1585, in-fol.

† I. CORDEMOI (GÉRAUD de), né à Paris d'une famille noble, originaire d'Auvergne, s'attacha d'abord au barreau, qu'il quitta pour la philosophie de Descartes. Bossuet, qui avoit le même goût que lui pour ce philosophe, le donna au dauphin en qualité de lecteur. Il mourut le 8 octobre 1684, membre de l'académie française, dans un âge assez avancé. On lui doit, I. *Histoire générale de France, durant les deux premières races de nos rois*, 2 vol. in-folio, 1685, mal à propos déprimée par le P. Daniel. Il ne trouva guère dans les anciens écrivains que des absurdités et des contradictions. La difficulté l'encouragea, et il débrouilla le chaos des deux premières races. Il éclaircit beaucoup de faits équivoques ou douteux; il en fit connoître d'autres qui n'étoient pas connus, ou qui l'étoient peu. Il écrit d'un style ferme, mais diffus, et adopte trop facilement quelques récits fabuleux. Cordemoi devoit d'abord se borner à l'histoire de Charlemagne, à l'usage du dauphin, pour qui Fléchier avoit entrepris son Histoire de Théodose. Celui-ci, plus orateur que critique, eut bientôt fini son ouvrage; mais l'autre, ne voulant rien dire que sur de bonnes preuves, remonta jusqu'aux temps les plus obscurs de la monarchie, et s'engagea dans des digressions étrangères à ce sujet, dans des discussions longues et épineuses, qui, en nous procurant l'histoire des deux premières races, nous privèrent de celle de Charlemagne. « D'ailleurs, son érudition, dit l'abbé d'Olivet, se montre trop à nu et dépourvue des agrémens dont il pouvoit l'orner sans la surcharger. » II. Divers Traités *de Métaphysique, d'Histoire, de Politique, et de Philosophie morale*, réimprimés in-4°, en 1704, sous le titre d'*Œuvres de feu M. de Cordemoi*. On y trouve des recherches utiles, des pensées judicieuses et des réflexions

sensées sur la manière d'écrire l'histoire. Il avoit adopté en philosophie, comme nous l'avons dit, les sentimens de Descartes, mais sans en être l'esclave; il s'en éloigne même quelquefois.

†II. CORDEMOI (Louis GÉRAUD de), fils du précédent, licencié de Sorbonne, et abbé de Fenières, aida son père dans la composition de son Histoire de France, et la continua par ordre du roi. Cette suite, depuis Hugues Capet jusqu'à la mort de Henri Ier, en 1060, est restée manuscrite. Aussi habile controversiste que son père avoit été profond philosophe, il rapporta presque toutes ses études à la conversion des hérétiques. Il mourut en 1722, à 71 ans. On a de lui, I. *Traité de l'invocation des saints*, in-12. II. *Traité des saintes reliques.* III. *Traité des saintes images.* IV. *La Conférence du Diable avec Luther*, avec des remarques sur cette conférence, en latin, en français et en allemand, in-8°. Ce traité fait aussi partie d'un livre du même auteur, intitulé *De la messe privée et de l'onction des prêtres*, Paris, in-12. Il se trouve encore dans le recueil de *Dissertations sur les apparitions*, par l'abbé Lenglet du Fresnoy, tom. I, partie 2, page 235. Il ne faut pas confondre ce traité de Cordemoi avec un autre qui est sous le titre de *La conférence du Diable avec Luther contre le sacrifice de la messe*, Paris, 1673, in-8°; et 1680, in-12, sous le titre de *L'entretien de Luther avec le démon*. L'auteur ne s'est point nommé en tête de ces deux éditions; mais on sait à présent que le sieur Pillon, bachelier et licencié en droit canon, l'a composé. V. *Traité contre les Sociniens*, in-12, dédié à Bossuet. L'auteur y développe la conduite qu'a tenue l'Eglise dans les trois premiers siècles, en parlant de la Trinité et de l'Incarnation du Verbe. Il appuie ses preuves sur l'Ecriture et sur la tradition : méthode qu'il a suivie dans tous ses ouvrages, qui sont solides, écrits avec ordre et avec clarté.

* CORDEMOY, né à Vesoul dans le 16e siècle, étoit avocat du roi et cultivoit la poésie française avec succès. Il est auteur *des quatrains* imprimés dans l'ouvrage d'Otto Vœnius intitulé *Emblemata Horatiana*, Antverpiæ, 1612, in-4°. Il a aussi composé des *Poésies sacrées*, dédiées à l'infante d'Espagne. — Odo CORDEMOY, parent du précédent, faisoit *des vers latins* très-agréables. On en trouve quelques-uns au devant de l'*Europa lugens* d'Augustin Nicolas de Besançon. Celui-ci a adressé à Cordemoy deux Odes, imprimées dans son recueil de Poésies lyriques : *Lyricorum libri tres*, Divion., 1670, in-4°.

CORDER (Balthazar), jésuite d'Anvers, plus connu sous le nom de *Balthazar Corderius*, professa long-temps la théologie à Vienne en Autriche avec beaucoup de réputation, et mourut à Rome le 24 juin 1650, à 58 ans. Le succès avec lequel il cultiva la langue grecque le mit en état de donner, I. Une *édition* des Œuvres de saint Denys l'aréopagite, en 2 vol. in-folio, 1634, grec et latin. II. *La Chaîne des Pères grecs sur les Psaumes*, Anvers, 1643, 3 volumes in-folio. (*Voyez* ORLÉANS, n° IV). III. *Job elucidatus*, 1646, in-fol. IV. *Catena in Lucam*, 1628, in-folio. V. — *in Joannem*, 1630, in-fol.

†I. CORDES (Jean de), né en 1570, chanoine de Limoges sa patrie, homme d'une grande littérature, amateur des bons livres, en forma une collection choisie, vendue après sa mort, en 1642,

au cardinal Mazarin. On a de lui, I. Une *édition* des ouvrages de George Cassander, 1616, deux tomes en un volume in-folio. II. *Traduction* de l'Histoire des différens entre le pape Paul V et la république de Venise, par Fra-Paolo, 1625, in-8°. III. Une autre *Traduction* de l'Histoire des troubles du royaume de Naples sous Ferdinand Ier, par Camillo Portio. On lui attribue à tort la *Version française* du Discours de Mariana, sur les grands défauts du gouvernement des jésuites, 1525, in-8°. Elle est d'Auger de Mauléon. Ce traducteur avoit été quelque temps dans cette société; il eût dû y prendre quelques leçons pour le style : le sien est fort mauvais. Naudé a publié le catalogue de la bibliothèque de Cordes, en 1643, in-4°.

II. CORDES (Denys de), de la même famille que le précédent, conseiller au châtelet, cultiva la littérature, et devint le modèle d'un parfait magistrat. Telle étoit sa réputation, dit-on, qu'un homme condamné à mort par le châtelet, voulant en appeler, se soumit dès qu'il apprit que de Cordes avoit été un de ses juges; mais cette historiette se ressent trop d'un conte fait à plaisir. Ce sage et vertueux magistrat mourut à Paris en 1643. La maison de Saint-Lazare est en partie l'ouvrage de sa charité et de son zèle. Godeau a écrit sa Vie.

* CORDICIO (Joseph), de Sicile, de l'ordre franciscain de l'observance, mort à Naples en 1545, enseigna pendant quelque temps la théologie à Paris, où il se fit recevoir docteur. Il a donné un *Commentaire sur la logique d'Aristote*.

I. CORDIER (Noël), peintre lyonnais, se distingua sous le règne de François Ier *par ses tableaux de perspective*.

II. CORDIER (Mathurin), Normand, mort calviniste le 8 septembre 1565, à 85 ans, laissa des *Colloques latins*, en 4 livres, dont on a fait bien des éditions; et le *petit Traité de la Civilité*, qui en a obtenu un plus grand nombre encore, et qui a servi, jusqu'à nos jours, de base aux préceptes d'honnêteté puisés dans les petites écoles. On a encore de lui les *Distiques* attribués à Caton, avec une interprétation latine et française; et d'autres ouvrages, qui réussirent très-bien dans leur temps.

III. CORDIER DE SAINT-FIRMIN (Claude-Simon), né à Orléans en 1704, mort chanoine de cette ville le 17 novembre 1772, a publié la *Vie de Jeanne-Françoise Frémiot de Chantal, fondatrice de l'ordre de la Visitation de Sainte-Marie*, 1772, in-12.

* I. CORDUS (Aulus Cremutius), sénateur et historien de Rome, vivoit sous Auguste et Tibère; il a écrit l'*Histoire des guerres civiles de Rome*. Séjan l'accusa auprès de Tibère à l'occasion de quelques opinions qu'il avoit librement émises; et certain d'être condamné, il préféra de se laisser mourir de faim. Le sénat fit brûler ses livres. Tacite et Sénèque parlent beaucoup de cet historien.

II. CORDUS (Euricius), médecin et poëte allemand, mourut à Brême le 24 décembre 1535, après avoir publié *divers ouvrages de médecine*. Il étoit en liaison avec plusieurs savans de son temps, entre autres avec Érasme; mais sa trop grande sincérité lui fit quelquefois des ennemis. Ses *Poésies latines* parurent à Leyde en 1623, in-8°.

† III. CORDUS (Valerius), fils du précédent, né à Simesuse,

dans la Hesse, en 1515, s'appliqua, avec un succès égal, à la connoissance des langues et à celle des plantes, parcourut toutes les montagnes d'Allemagne, pour y recueillir des simples, passa ensuite en Italie, s'arrêta à Padoue, à Pise, à Lucques, à Florence; mais ayant été blessé à la jambe d'un coup de pied de cheval, il finit ses jours à Rome en 1544. Les ouvrages dont il a enrichi la botanique sont, I. *Des Remarques sur Dioscoride*, Zurich, 1561, in-fol. II. *Historia stirpium, libri V*, Strasbourg, 1561 et 1563, 2 vol. in-fol.; ouvrage posthume. III. *Dispensatorium pharmacorum omnium*, Leyde, 1627, in-12.

† CORÉ, fils d'Isaar, un des principaux chefs de la révolte des lévites contre Moïse et Aaron, auxquels ils vouloient disputer le pouvoir dont Dieu les avoit revêtus, fut englouti tout vivant dans la terre. (*Voyez* ABIRON.) Suivant une tradition des mahométans, Coré voyant ses trésors s'abîmer sous terre, et s'y voyant lui-même enfoncé jusqu'aux genoux, demanda quatre fois pardon à Moïse, qui fut inflexible. Dieu apparut quelque temps après à ce prophète, et lui dit: « Vous n'avez pas voulu accorder à Coré le pardon qu'il vous a demandé quatre fois; s'il m'en eût prié une seule fois, je ne le lui aurois pas refusé. » Mais cette tradition paroît opposée au caractère de Moïse. Les fils de Coré ne furent pas compris dans le châtiment de leur père, et David accorda de plus grands honneurs à leurs descendans, il leur donna l'office de portiers du temple, et les chargea de chanter devant l'arche.

† I. CORELLA (Jacques de), capucin espagnol, prédicateur de Charles II, roi d'Espagne, a laissé un grand nombre d'ouvrages. Les plus estimés sont, I. *Devoirs des confesseurs*, réimprimés pour la vingt-quatrième fois à Madrid en 1742. II. *Conférences morales*, en 3 vol. in-fol., qui ont eu dix éditions. Corella est mort à l'âge de 42 ans, en 1699.

* II. CORELLA (Alfonse de), Navarrais, vécut dans le 16e siècle. Il enseigna la médecine avec beaucoup de réputation dans l'université d'Alcala de Hénarez, et passa à Tarazona, où il écrivit la plupart des ouvrages qu'on a de lui, dont voici les principaux: I. *Secretos de filosophia, astrologia, y medicina, y de las quarto mathematicas ciencias divididos en cinco quinquagenas de preguntas*, Valladolid, 1546, in-fol; Saragoce, 1547, in-fol. II. *De arte curativâ libri IV*, Stellæ Navarrorum, 1555, in-8°. III. *Naturæ querimonia*, Cesar Augustæ, 1564, in-8°. IV. *De morbo pustulato liber unus*, Valentiæ, 1581, in-4°. V. *Enchiridion, seu methodus medicinæ*, 1549, in-12. Valentiæ, 1558, in-16. VI. *De Febre malignâ et placitis Galeni*, Valentiæ, 1574, in-8°. VII. *Catalogus auctorum qui post Galeni ævum et Hippocrati et Galeno contradixerunt*, ibidem, 1589, in-12.

† CORELLI (Arcangelo), musicien italien, né à Fusigniano dans le Bolonais, mort à Rome en 1713, âgé d'environ 60 ans, s'est fait un grand nom par ses sonates de violon en Italie et en France. Il a eu l'art de piquer le goût de ces deux nations, et de réunir leurs suffrages, presque toujours opposés en matière de musique. Ce fut lui qui fit goûter les sonates aux Français. On a dit que cet habile homme ne méprisoit pas la musique française, quoiqu'Italien; et que le cardinal d'Estrées le louant de la belle composition de ses *Sonates*, il eut la modestie de lui répondre:

«C'est, monseigneur, que j'ai étudié Lully. » Ses compositions sont grandes et majestueuses. Il exerça son talent à Paris, depuis 1672 jusqu'en 1680, qu'il passa en Allemagne, d'où il retourna en Italie.

† I. CORET (Pierre), chanoine de Tournay, né à Ath dans le Hainaut, mort en 1574, a publié l'*Antipolitique contre Jean Bodin*, 1599; et *Défense de la vérité contre les assertions de La Noue*, 1591.

* II. CORET (Jacques), jésuite célèbre par son zèle pour la piété, mort à Liège le 6 décembre 1721, a laissé des ouvrages très-originaux, tels sont, *Journal des Anges; Maison de l'Eternité; Cinquième Ange de l'Apocalypse*, etc.

CORIE (Mythol.), fille de Jupiter et de Coriphe, nymphe de l'Océan, inventa, dit-on, les chars connus sous le nom de *quadriges*.

CORILLA-OLYMPICA. *Voyez* MORELLI.

CORINI (Antoine), chevalier de l'ordre de Saint-Étienne de Florence, jurisconsulte du 17e siècle, natif de Pontremoli, enseigna le droit à Pise, à Sienne et à Florence. Le grand-duc de Toscane lui donna divers emplois considérables. On a de lui plusieurs ouvrages.

† CORINNE, fille d'Achelodore et de Pocratie, née à Tanagre, ville de Béotie, dans le voisinage de Thèbes, fut surnommée la *Muse lyrique*. Contemporaine de Pindare, elle étudia la poésie avec lui, sous Myrtis, femme alors très-distinguée par ce talent. Un disciple tel que Pindare ne pouvoit manquer d'exciter l'émulation dans une école poétique. Corinne s'y montra sa rivale, et tellement son admiratrice, qu'on la vit alors blâmer Myrtis d'avoir osé disputer le prix contre un poète de ce mérite. Mais la bonne opinion qu'elle avoit du sien la rendit bientôt après aussi téméraire que l'avoit été sa maîtresse, avec cette différence que la témérité de Corinne fut, en quelque sorte, couronnée du succès. Quoique inférieure à Pindare, elle le vainquit jusqu'à six fois. Pausanias assure qu'elle dut ses lauriers au dialecte éolien, qu'elle avoit choisi, et qu'entendoient plus facilement ses auditeurs, et sur-tout à sa beauté et aux graces de sa personne, qui avoient pu séduire les juges en sa faveur. Pindare, outré de l'injustice de ses juges, les taxa d'ignorance, fit des épigrammes contre Corinne, et n'épargna pas à sa rivale les plaisanteries et les injures. On ignore l'époque de la mort de Corinne. On sait seulement que les Tanagriens, ses compatriotes, placèrent son tombeau dans l'endroit le plus apparent de leur ville. Il y subsistoit encore du temps de Pausanias, ainsi que son portrait, où elle est représentée la tête ceinte d'un ruban, emblème des prix qu'elle avoit remportés sur Pindare. Elle avoit composé *un grand nombre de poésies*, dont il ne nous reste aujourd'hui que quelques fragmens, parmi lesquels ne paroit point celui où elle disoit qu'Apollon avoit appris de Minerve à jouer de la flûte. On peut voir le détail de ses poésies dans la Bibliothèque grecque de Fabricius. Ovide a célébré, sous le nom de Corinne, une de ses maîtresses : c'est, selon quelques savans, Julie, fille d'Auguste.

CORINUS, poëte grec, plus ancien qu'Homère, selon Suidas, disciple, dit-on, de Palamède, écrivit en vers *l'Histoire du siége de Troie, et de la guerre de Dardanus*. On ajoute qu'il employa dans ses poëmes les lettres doriques, inven-

tées par Palamède, et qu'Homère profita beaucoup de ses vers.

† CORIO (Bernardin), né en 1460, d'une famille illustre de Milan, fut choisi par le duc Louis Sforce, surnommé le Maure, pour écrire l'histoire de sa patrie. Le chagrin vint troubler son travail. Les Français s'étant emparés du Milanès, et le duc son protecteur ayant été fait prisonnier, il mourut de douleur en 1500, à 40 ans. La meilleure édition de son *Histoire* est celle de Milan, en 1503, in-folio. Elle est belle, rare, et beaucoup plus recherchée que les suivantes, mutilées par un éditeur. On fait cependant quelque cas de celle de Venise, 1554, 1565, in-4°; et de Padoue, 1646, in-4°. Quoique cet historien écrive d'un style dur et incorrect, il est estimé, à cause de son exactitude. — Son neveu, Charles Corio, s'occupa du même objet que son oncle; et nous a laissé, en italien, un *Portrait de la ville de Milan*, où se trouvent rassemblés les monumens antiques et modernes de cette ville infortunée.

I. CORIOLAN (Caïus Marcius, dit), d'une famille patricienne de Rome, servoit en qualité de simple soldat au siége de Corioles, l'an 493 avant J. C. Les Romains ayant été repoussés, il rassemble quelques-uns de ses camarades, tombe sur les ennemis, entre avec eux pêle-mêle dans la ville et s'en rend maître. Le général lui décerna la portion la plus riche du butin; mais il ne voulut accepter que le seul nom de Coriolan, un cheval, et un prisonnier, son ancien hôte, auquel il donna aussitôt la liberté. Deux ans après, n'ayant pu, malgré ses services, obtenir le consulat, et ayant été accusé d'affecter la tyrannie et de vouloir emporter d'autorité les suffrages, il fut condamné à un bannissement perpétuel. Rome le vit bientôt à ses portes, à la tête d'une armée de Volsques, ennemis les plus implacables du nom romain. Il reprit toutes les places qu'ils avoient perdues, entra dans le Latium, et vint assiéger la capitale. Le sénat lui envoya deux députations pour fléchir sa colère; la première composée de consulaires; la seconde de pontifes, revêtus de leurs habits sacerdotaux. Coriolan, assis sur son tribunal, et environné de la plus brillante noblesse des Volsques, les reçut en vainqueur. Il fut inexorable. Véturie, mère de Coriolan, et Volumnie son épouse, accompagnées de plusieurs dames romaines, eurent plus de pouvoir sur lui: leurs larmes le touchèrent. Il reprit le chemin d'Antium, sans commettre sur son passage aucune hostilité. Les Romains élevèrent un temple à la Fortune féminine, dans le lieu où les dames avoient triomphé de Coriolan, à quatre milles de Rome. Au moment où ce vainqueur ramenoit l'armée chez les Volsques, il fut massacré comme coupable de trahison. Actius Tullius, son collégue, jaloux de sa gloire, fut son accusateur auprès des Volsques, et le peuple son bourreau, l'an 489 avant J. C. Les dames romaines, à la prière desquelles il avoit sauvé Rome, prirent, à cette nouvelle, le deuil pour six mois. Fabius Pictor, le plus ancien historien romain, le fait mourir de vieillesse dans son exil, et ce sentiment paroît avoir été suivi par Tite-Live.

* II. CORIOLAN (François de), capucin, ainsi nommé parce qu'il étoit de Coriolan, ville de la Calabre supérieure, se distingua dans son ordre par un grand nombre d'ouvrages théologiques et ascétiques; les principaux sont, I. *Summa conciliorum omnium, quæ à sancto Petro usque ad tempora Gregorii*

papæ XV celebrata sunt, cum variis annotationibus, *etc.* II. *Summa theologiæ S. Bonaventuræ ad instar summæ D. Thomæ Aquinatis, variis annotationibus et commentariis illustrata*, *etc.*, 7 vol. III. *Tractatus de casibus reservatis, juxta decretum Clementis VIII impressus.*

* III. CORIOLAN (Christophe), peintre, né à Nuremberg, élève du Valésio, quitta son pays pour aller s'établir à Venise où il est mort en 1600. Il a gravé *quelques pièces* d'après Le Guerchin et autres.

* IV. CORIOLAN (Barthélemi), gentilhomme et chevalier romain, descendant, selon lui, de C. M. Coriolanus, se distingua dans l'*art de la gravure en bois* à Bologne en Italie. Après avoir suivi long-temps l'école du Carrache pour le dessin, il se mit à graver d'apres Le Guide. Ses ouvrages en général sont dessinés correctement et offrent une grande netteté. Son morceau représentant la *chute des Géans foudroyés par Jupiter* est très-recherché des amateurs : il est en quatre feuilles. On a encore de lui l'*Amour endormi*, et *diverses autres estampes* en clair obscur, qui sont très-estimées. Un autre CORIOLAN (Jean-Baptiste), son fils ou son parent, a gravé beaucoup en bois d'après ses propres dessins.

† CORIPPUS (Claudius Cresconius), grammairien africain, aussi mauvais poëte, que flatteur outré, vivoit du temps de l'empereur Justin le jeune. On a de lui un *Poëme latin* en quatre livres, à la louange de ce prince, Paris, 1610, in-8°, réimprimé à Altorf, 1743, in-8°, *cum notis variorum*, et à Rome, 1777, in-4°, avec les notes de Fogginio.

CORISANDE D'ANDOUINS, comtesse de Guiche. *Voy.* GUICHE.

* I. CORKY II *ou* CORKÉ, fils de Themdre, roi de la Géorgie, monta sur le trône de ce pays vers l'an 1156. Après la mort de son frère aîné, à la 5ᵉ année de son règne, il fit une expédition contre l'émir Padloun qui résidoit à Any. Il obligea l'ennemi de se sauver secrétement, et il entra dans la ville l'épée à la main le 13 juin 1161. Miran, émir de Khlat et de Manazghert, qui portoit le titre de chaharmen, y vint peu de temps après avec une armée de 80 mille hommes. Corké, à la tête de sept mille combattans, défit cette quantité prodigieuse de troupes, fit 23 mille prisonniers. Le nombre des morts, dont fut témoin oculaire le chronologiste Samuel, fut considérable. Corké donna aussi l'année suivante une terrible bataille à Eldigouz, général persan ; il s'empara de la ville de Thovin et fit 60 mille prisonniers persans. Ce prince se rendit redoutable au dehors et fut haï en même temps par ses sujets : pour priver son neveu du droit de régner, il lui fit crever les yeux et le fit chatrer ; il fit massacrer la puissante famille Ourbelienne, et mourut vers l'an 1184, laissant l'administration du gouvernement à sa fille Tamar.

* II. CORKY III, fils de Pacarad, roi de la Géorgie, s'appliqua dès sa jeunesse au maniement des armes et aux ruses de la guerre. Lors de l'expédition de Tamerlan dans ce pays, son père ne pouvant point s'opposer aux nombreuses armées de ce conquérant, se rendit à lui ; il embrassa sa religion et lui demanda la grace d'entrer dans son royaume, aux conditions de soumettre à son empire toutes les provinces des environs du mont Caucase. Tamerlan lui accorda tout ce

qu'il voulut. Mais, à l'entrée de Pacarad en Géorgie, son fils Corky se mit à la tête des troupes de ce pays, et obligea son père de renoncer à la religion et à l'amitié de son vainqueur : il donna une bataille sanglante aux troupes de Tamerlan ; il en tua 12 mille dans une gorge de montagne, et fit périr ensuite toute l'armée du conquérant dans des défilés et dans des chemins impraticables : Tamerlan, instruit de cet événement, renonça à la conquête de la Géorgie. Six ans après cette victoire, en 1394, Corky succéda à son père dans le royaume de ce pays. Il fut redoutable à l'ennemi, rendit son peuple heureux, et mourut vers l'an 1413.

* CORL-ARSLAN-OTSMAN succéda à Balouân Mohammed, son frère, dans la souveraineté des provinces de Hamadân, Isfahân, Rey, Aderbyjân et d'Iran, l'an 581 de l'hégire, 1186 de J. C. ; mais il étoit à peine sur le trône, que Thogryl le Seljouquy, sultan de l'Iràc Azemy, fit une invasion dans ses états et s'empara de plusieurs places fortes. La fortune servit si constamment l'agresseur, qu'il se trouva, deux ans après, maître de la presque totalité des possessions de Corl-Arslân. Celui-ci implore le secours du khalyf Nasçer Lédin Allah ; mais les troupes auxiliaires qu'il en reçoit l'année suivante sont aussitôt défaites qu'arrivées, Iémal Eddine Abyd Allah leur général est pris. Caisses, bagages, tout tombe au pouvoir du vainqueur. Corl-Arslân eut à lutter ainsi contre l'étoile de Thogryl jusqu'en 587. Souvent la fortune ne porte les monarques au faîte des grandeurs que pour les précipiter de plus haut dans l'abime. Ainsi Thogryl perdit en un jour ses conquêtes, le patrimoine de ses pères, le trône et sa liberté. Corl-Arslân, après l'avoir attaqué à l'improviste et mis en fuite, corrompit des grands de sa cour qui le lui vendirent. Il l'enferma dans une forteresse, s'empara de tous ses états et prit le titre de sultan. Ce coup hardi hâta le terme de ses jours. A peine de retour dans Hamedan, lieu ordinaire de sa résidence, il fut assassiné dans son lit, sans qu'on pût découvrir ni le meurtrier, ni les conspirateurs, ni comment s'étoit exécuté le crime.

CORMEIL (N.) n'est connu que par la tragi-comédie du *Ravissement de Florise*, représentée en 1632.

CORMIER (Thomas) historien et jurisconsulte, mort vers 1600, né à Alençon, de Guy Cormier, médecin de Henri II d'Albret, roi de Navarre, fut pourvu d'une charge de conseiller à l'échiquier d'Alençon, et député du bailliage de cette ville aux états de Blois en 1676. Sa femme, après quatorze ans de mariage, lui suscita, en 1573, un procès devant l'official, pour cause d'impuissance. Les médecins et chirurgiens furent consultés ; et, sur leur rapport, l'official prononça la nullité du mariage, et il fut permis à la femme de se marier. Cormier, qui paroît s'être fait protestant vers ce temps-là, prit une seconde femme, sans y rencontrer aucune opposition : il en eut deux fils et trois filles. Son neveu entreprit, après sa mort, de faire déclarer ses enfans bâtards ; ce qui occasionna un procès célèbre au parlement de Normandie. La veuve soutint que la sentence de l'official n'avoit pas défendu à Cormier de se remarier, ce qui prouvoit que ce juge n'avoit attribué son impuissance qu'à quelque charme. Les enfans furent déclarés légitimes, par arrêt rendu en la chambre de l'édit, le 24 août 1602. Cormier est auteur de plusieurs ou-

vrages d'histoire et de jurisprudence. Les premiers sont, I. *Histoire de Henri II*, en cinq livres, imprimée à Paris en 1584, in-4°. II. Celles *de François II, de Charles IX*, et *de Henri III*, qui sont restées en manuscrit. Tous ces ouvrages sont en latin. Ceux de jurisprudence sont, I. *Henrici IV... Codex juris civilis Romani.... in certum et perspicuum ordinem artificiosè redacti, undè cum jure civili Gallico*, Lyon, 1602, in-folio. II. *Le Code de Henri IV*, Paris, 1608, in-4°, réimprimé en 1615.

CORMIS (François de), avocat au parlement d'Aix, sa patrie, laborieux, savant et très-consulté, mourut dans cette ville en 1734, à 70 ans. On a publié ses *Consultations*, qui sont estimées, Paris, 1725, 2 vol. in-fol.

CORMOULS (N.), avocat au parlement de Toulouse, ancien capitoul de cette ville, se fit connoître au commencement du 18e siècle par ses *Poésies*, et sur-tout par une fable ingénieuse de la *Pudeur*, insérée dans le Mercure Galant de mars, 1701. Boyer de La Rivière se l'attribua quelque temps après ; mais le plagiat fut reconnu.

* I. CORNACHINI (Thomas), célèbre médecin et professeur à Pise, natif d'Arezzo dans la Toscane, mourut avant l'an 1605. Marc et Horace ses fils, tous deux médecins, se chargèrent de publier l'ouvrage qu'il avoit écrit sous ce titre : *Tabulæ medicæ, in quibus ea ferè omnia quæ à principibus medicis græcis, arabibus et latinis de curationis apparatu, capitis ac thoracis morbis, febribus, pulsibus, urinis, scripta sparsim reperiuntur, methodo adeò absolutâ collecta sunt, ut et illa et loci undè sunt hausta, sub unum cadant oculorum obtutum : additæ sunt ejusdem in plerasque tabulas adnotationes*, Patavii, 1605, in-fol.; Venetiis, 1607, in-fol. Le titre seul fait voir que l'auteur a mis peu de chose du sien dans cet ouvrage ; mais il a rendu justice à ceux dont il en a tiré la matière.

* II. CORNACHINI (Marc) fils du précédent, enseigna la médecine à Pise au commencement du 17e siècle. On a de ce médecin, I. *De hominis generatione. De vino et aquâ, balneisque Pisanis*, Francofurti, 1607, in-fol., avec les Commentaires de Jérôme Mercuriali sur Hippocrate. II. *Methodus quâ omnes humani corporis affectiones, ab humoribus copiâ, vel qualitate peccantibus genitæ, tutò, citò et jucundè curantur*, Florentiæ, 1619, in-4° ; Basileæ, 1620, in-8° ; Francofurti, 1628, in-8° ; Genevæ, 1647, in-8°, avec la *Praxis chymiatrica* d'Hertmann.

CORNARA - PISCOPIA (Lucretia Helena), de l'illustre famille des Cornaro de Venise, naquit dans cette ville en 1646. Sa rare érudition, jointe à la connoissance des langues latine, grecque, hébraïque, espagnole et française, lui auroit procuré une place parmi les docteurs en théologie de l'université de Padoue, si le cardinal Barbarigo, évêque de cette ville, n'eût cru devoir s'y opposer. On se contenta de lui donner le bonnet de docteur en philosophie. Elle le prit, avec les autres ornemens du doctorat, dans l'église cathédrale, les salles du collége n'ayant pu suffire à l'affluence du monde. Plusieurs académies d'Italie se l'associèrent. Cette fille savante avoit fait vœu de virginité dès l'âge de douze ans ; mais dans la suite elle y ajouta les vœux simples de

religion, en qualité d'oblate de l'ordre de Saint-Benoît. Elle mourut jeune en 1684. On recueillit, quatre ans après, tous ses ouvrages, en un volume in-8°, enrichi de sa Vie. On y trouve un *Panégyrique* italien *de la république de Venise;* une *Traduction* de l'espagnol en italien, des Entretiens de Jésus-Christ avec l'ame dévote, par le chartreux Lanspergius; des *Lettres*, etc. Ces ouvrages ne justifient pas les éloges excessifs dont plusieurs savans la comblèrent.

CORNARIUS. *Voyez* HAGUENBOT.

† I. CORNARO (Louis), étoit d'une famille illustre de Venise, qui a donné plusieurs doges à sa patrie, et qui a produit une reine de Chypre, Catherine Cornaro, dans le 15e siècle, laquelle, en mourant, laissa son royaume aux Vénitiens. Louis Cornaro mourut à Padoue le 26 avril 1566, âgé de 104 ans, sans agonie, après un léger évanouissement. Dès l'âge de 25 ans il fut attaqué de maux d'estomac, d'un commencement de goutte et d'une fièvre lente. Sa santé continuoit à 40 ans d'être mauvaise, malgré une multitude de remèdes, et peut-être même à cause de ces remèdes. Alors il les abandonna entièrement, et se réduisit à la plus grande frugalité. Il a peint les bons effets de ce régime dans son livre *Des avantages de la vie sobre*, publié en italien, à Venise, in-8°, en 1558, trad. en latin par Lessius, et en français, sous le titre de Conseils pour vivre longtemps, par de Prémont, 1701 et 1783, in-12. Cette traduction a été aussi réimprimée en 1772, à Paris, à la suite de celle de l'ouvrage de Lessius, intitulé : De la sobriété et de ses avantages. L'année d'après, on publia l'Anti-Cornaro, ou Remarques critiques sur le Traité de la vie sobre de Louis Cornaro. Il est certain que les principes de Cornaro ne sont pas bons pour tous les tempéramens; mais l'effet en fut si heureux pour lui, que les infirmités, disparoissant peu à peu, firent place à une santé ferme et robuste, accompagnée d'un sentiment de bien-être et de contentement qui lui avoient été inconnus jusqu'alors. Cornaro avoit écrit trois autres petits *Traités* sur la même matière, dont la traduction française fut imprimée à Paris en 1652, in-12, sous ce titre : *Trois nouveaux Discours et curieux*, etc. A l'âge de 95 ans, il écrivit un ouvrage *sur la naissance et la mort de l'homme*, dans lequel il fait le portrait le plus intéressant de lui-même. « Je me trouve sain et dispos, comme on l'est à vingt-cinq ans; j'écris sept ou huit heures par jour; le reste du temps je me promène, je cause, ou je tiens ma partie dans un concert. Je suis gai; j'ai du goût pour tout ce que je mange. J'ai l'imagination vive, la mémoire heureuse, le jugement bon; et, ce qui est surprenant à mon âge, la voix forte et harmonieuse. »

* II. CORNARO (Flaminio), sénateur vénitien, né en 1693, fit ses études chez les jésuites. Un travail opiniâtre et des dispositions heureuses le mirent à même de publier plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue, I. *Ecclesiæ Venetæ antiquis monumentis, nunc primum etiam editis, illustratæ ac in decades distributæ*, Venetiis, 1749, 15 vol. II. *Ecclesiæ Torcellanæ antiquis monumentis, nunc etiam primùm editis illustratæ*, etc., Venetiis, 1749, 3 vol. Ces trois volumes ont été joints au premier ouvrage. III. *Creta sacra, sive de episcopis utriusque ritûs græci et latini in*

insulá Cretæ, Venetiis, 1755, etc. Cornaro, après une carrière aussi laborieuse qu'utile, mourut à Venise en 1778, âgé de 85 ans.

* III. CORNARO, ingénieur, natif de Candie, vivoit vers la fin du 16e siècle. Le premier il enseigna aux Turcs la manière de construire des fortifications, de pousser les travaux et de revêtir les ouvrages. Il eut sous son commandement plusieurs Grecs et Arméniens qui ont fait beaucoup travailler selon les préceptes qu'il leur avoit laissés. Jusqu'alors les Turcs n'avoient eu d'autre manière de fortifier que celle qu'ils trouvèrent établie dans la Natolie lorsqu'ils se rendirent maîtres de ce pays, où étoient tant de places construites par les empereurs de Constantinople, et flanquées de tours rondes ou carrées. C'est sur ce modèle que le grand-visir Kinperly fit bâtir les nouveaux châteaux des Dardanelles, pour couvrir les vieux.

* IV. CORNARO-LUSIGNANA (Catherine), reine de Chypre, née à Venise en 1454, de Marc Cornaro, petit-fils d'un autre Marc, mort en 1367, et qui avoit été doge de Venise pendant deux ans, fut mariée en 1470 à Jacques Lusignan XIV, roi de Chypre, de Jérusalem et d'Arménie, fils légitimé du roi Jean Lusignan. La république de Venise, qui l'avoit adoptée, la dota de cent mille ducats d'or, comme fille de Saint-Marc. Jacques mourut le 5 juin 1473, laissant sa femme grosse. Elle accoucha d'un fils qui ne vécut qu'un an. Depuis, elle gouverna ce royaume avec beaucoup de difficultés, et eut même la douleur de voir tuer dans une sédition André Cornaro, son oncle. Le sénat de Venise, craignant qu'elle ne songeât à de secondes noces, lui envoya George Cornaro son frère, qui lui conseilla de venir passer le reste de ses jours à Venise, et de remettre à la république l'état qu'elle avoit gouverné pendant 14 ans. Elle suivit ce conseil, et se retira dans cette ville, où elle mourut en 1510.

* CORNAX (Mathias), médecin, natif de la Meldola dans la Romagne, enseigna son art dans cette ville vers le milieu du 16e siècle. Il a composé les ouvrages suivans : I. *Historia quinquennis ferè gestationis in utero, et quomodò infans semi-putridus, resectá alvo, exemptus sit, et mater curata evaserit*, Venetiis, 1550, in-4°. II. *Medicæ consultationis, apud ægrotos secundùm artem et experientiam salubriter instituendæ enchiridion, libellus unus pro multis*, Basileæ, 1564, in-8°.

† CORNAZZANO (Antonio), Italien de Ferrare ou de Parme, florissoit vers 1480. On a de lui, I. *La Vie de Jésus-Christ et la Création du monde*, en vers latins et italiens, 1472, in-4°. II. *La Vie de la Vierge*, en vers italiens, 1471, in-4°. III. *Poema sopra l'arte militari*, Venise, 1493, in-folio; Pezaro, 1507, in-8°. IV. *Novi poëtæ facetissimi, quod de proverbiorum origine inscribitur*, Milan, 1503, in-4°. V. *Proverbi in facetie, con tre proverbi aggiunti e dui dialoghi novi in disputa*, Venise, 1526, in-8°. Tous les ouvrages de cet auteur sont très-rares.

† I. CORNEILLE (saint), capitaine romain d'une compagnie de cent hommes, reçut le baptême par les mains de saint Pierre, l'an 40 de Jésus-Christ. Cet apôtre étant à Joppé, eut, à ce qu'on prétend,

une vision dans laquelle une voix venue du ciel lui ordonna de manger de toutes sortes de viandes indifféremment, et de suivre sans hésiter trois hommes qui le cherchoient. C'étoit Corneille qui les envoyoit. Pierre se rendit à Césarée, où demeuroit le centenier, qui se fit instruire avec toute sa famille. Cet apôtre les baptisa sur-le-champ.

II. CORNEILLE (saint), successeur de saint Fabien dans le siége de Rome, le 2 juin 251, après une vacance de plus de 16 mois, fut troublé dans son élection par le schisme de Novatien, choisi par quelques séditieux, à la sollicitation de Novat, prêtre de Carthage. (*Voyez* l'article NOVATIEN.) Une peste violente qui ravageoit l'empire romain ayant été l'occasion d'une nouvelle persécution contre les chrétiens, le saint pontife fut envoyé en exil à Centumcelles, que l'on croit être Civita-Vecchia, et y mourut le 14 septembre 252. Il y a deux *Lettres* de ce pape parmi celles de saint Cyprien, et dans les *Epistolæ Romanorum pontificum* de don Constant, in-fol.

III. CORNEILLE DE LA PIERRE. *Voyez* PIERRE, n° XXVII.

IV. CORNEILLE (Antoine.) *Voyez* CORNELIUS, n° I.

V. CORNEILLE (Claude), peintre lyonnais, se rendit célèbre par la ressemblance de ses portraits sous François Ier. Catherine de Médicis, passant à Lyon, alla plusieurs fois le voir peindre dans son atelier.

*VI. CORNEILLE-ADRIAANSZ (c'est-à-dire fils d'Adrien), plus connu sous le nom du *Frère Corneille*, né à Dordrecht en 1520, entra dans l'ordre des franciscains à Bruges en 1548, et s'y rendit fameux par ses débauches et par sa manière de prêcher emportée et séditieuse. Il se servoit dans la chaire d'un langage de crocheteur, et cependant se faisoit suivre par une nombreuse populace. Voici comme il s'exprimoit un jour au sujet de la prétendue médaille où, disoit-on, le prince de Condé avoit pris le titre de *roi de France*. « Eh! cela ne paroît-il pas bien à la monnoie qu'il a fait frapper avec cette inscription: *Ludovicus Borbonius, rex christianorum?* Ah faux traître! infâme coquin et double scélérat! Crois-tu donc être le premier roi des chrétiens? — Ne faut-il pas que ce Condé et ses huguenots aient chacun trente mille diables dans le ventre? — Hélas! hélas! pourquoi monseigneur de Guise, ce saint martyr de bienheureuse mémoire, ne l'a-t-il pas fait accrocher à un gibet, quand il l'avoit pris il y a cinq ans? — C'est ce double endiablé et ses satellites que nous devons craindre et avoir en horreur; mais non ce pauvre gueux de prince d'Orange, que notre brave et saint défenseur, le duc d'Albe, saura bien étriller et mettre au petit pied. » La doctrine et la conduite du frère Corneille, également scandaleuses l'une et l'autre, le firent renvoyer de Bruges en 1563. Y étant revenu en 1566, il continua de se livrer à la même licence, et se fit encore interdire la chaire en 1576. Il est mort à Bruges en 1581, et l'on y voit sur le cimetière des franciscains son épitaphe remplie des éloges les plus flatteurs. On prétend que ce fut Hubert Goltzius qui fit imprimer ses *Sermons*. L'extravagance de ceux-ci en a fait révoquer en doute l'authenticité. (Le fragment ci-dessus est tiré de l'Histoire de la reine Marguerite de Valois par M. Mongez.) — Le frère Corneille avoit une érudition peu commune parmi les moines de son temps. Il joignoit à la connoissance de la langue latine

celle du grec, et même de l'hébreu. Valère André lui rend cette justice, et même venge sa mémoire à d'autres égards dans sa Bibliothèque belgique. On a encore de lui un *Traité sur les sacremens*, et une *Explication du décalogue.*

† VII. CORNEILLE (Pierre), né à Rouen le 6 juin 1606, de Pierre Corneille, maître des eaux et forêts, parut au barreau, n'y réussit point, et se décida pour la poésie. Une petite aventure développa son talent, qui avoit été caché jusqu'alors. Un de ses amis le conduisit chez sa maîtresse; le nouveau venu prit bientôt dans le cœur de la demoiselle la place de l'introducteur. Ce changement le rendit poëte, et ce fut le sujet de *Mélite*, sa première pièce de théâtre. Cette comédie, toute imparfaite qu'elle étoit, fut jouée avec un succès extraordinaire. On conçut, à travers les défauts dont elle fourmille, que la poésie dramatique alloit se perfectionner; et sur la confiance qu'inspira le nouvel auteur, il se forma une nouvelle troupe de comédiens. *Mélite* fut suivie de *la Veuve*, de *la Galerie du palais*, de *la Suivante*, de *la Place Royale*, de *Clitandre*, et de quelques autres pièces, qui ne sont bonnes à présent que pour servir d'époque à l'histoire du théâtre français. *Clitandre* est entièrement dans le goût espagnol. Les personnages combattent sur le théâtre; on y tue, on y assassine, on voit des héroïnes tirer l'épée; des archers courent après les meurtriers; des femmes se déguisent en hommes. Il y a de quoi faire un roman de dix tomes, et cependant rien n'est si froid. Corneille prit un vol plus élevé dans sa *Médée*, imitée de Sénèque, et qui est la meilleure pièce de ce tragique latin; il puisa dans Euripide le rôle d'Egée, qui intéresse foiblement. Cette tragédie n'eut qu'un succès médiocre, quoiqu'elle fût au-dessus de tout ce qu'on avoit donné jusqu'alors. Une magicienne intéresse peu dans une tragédie régulière, sur-tout quand l'ouvrage n'est pas animé par une passion vive et par un grand intérêt. On n'y trouve que de longues déclamations; on n'a retenu de cette pièce que le fameux *moi* de Médée et le monologue :

Souverains protecteurs des droits de l'hyménée, etc.

Corneille ne seroit pas sorti de l'obscurité s'il n'avoit pas fait d'autre tragédie; mais il jeta les fondemens de sa brillante réputation dans le *Cid*, joué en 1636, et qui commença le siècle qu'on appelle celui de Louis XIV. Quand cette pièce parut, le cardinal de Richelieu, jaloux de toutes les espèces de gloire, en fut aussi alarmé, dit Fontenelle dans la Vie de son illustre oncle, que s'il avoit vu les Espagnols devant Paris. Il souleva les auteurs contre cet ouvrage, ce qui ne dut pas être fort difficile, et se mit à leur tête. L'académie française donna, par ordre de ce ministre, son fondateur et son protecteur, ses sentimens sur cette tragédie. Mais elle eut beau critiquer, le public, comme dit Boileau, s'obstina à admirer. En plusieurs provinces de France, il étoit passé en proverbe de dire : « Cela est beau comme le *Cid.* » Corneille avoit dans son cabinet cette pièce traduite dans toutes les langues de l'Europe, hormis l'esclavone et la turque. Les Espagnols, dont il avoit emprunté ce sujet, voulurent bien copier eux-mêmes une copie dont l'original leur appartenoit; mais qui à la vérité, par les embellissemens dont l'avoit accompagnée l'auteur français, étoit au-dessus de tout ce qu'a produit le théâtre espagnol. Corneille ne répondit à Richelieu qu'en tâchant de faire quelque autre pièce supérieure au *Cid*. Comme il voyoit dans ce ministre deux hom-

mes différens, son bienfaiteur et son ennemi, il fit les vers suivans après sa mort :

Qu'on parle mal ou bien du fameux cardinal,
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien.
Il m'a trop fait de bien pour en dire du mal,
Il m'a trop fait de mal pour en dire du bien.

La tragédie des *Horaces*, en 1639, ne fut point critiquée comme le *Cid*. On répandit cependant le bruit qu'elle alloit l'être. Corneille n'en fut pas fort ému. « Horace, dit-il, fut condamné par les duumvirs ; mais il fut absous par le peuple. » Le sujet des *Horaces* qu'entreprit Corneille après le *Cid* étoit bien moins heureux et bien plus difficile à manier. Il ne s'agit que d'un combat, d'un événement très-simple, qu'à la vérité le nom de Rome a rendu fameux, mais dont il semble impossible de tirer une fable dramatique. « C'est aussi, dit La Harpe, de tous les ouvrages de Corneille, celui où il a dû le plus à son génie. Ni les anciens ni les modernes ne lui ont rien fourni. Tout est de création. Les trois premiers actes, pris séparément, sont peut-être, malgré les défauts qui s'y mêlent, ce qu'il a fait de plus sublime..... C'est le rôle étonnant et original du vieil Horace ; c'est le beau contraste de ceux d'Horace le fils et de Curiace, qui produit tout l'effet des trois premiers actes. Ce sont ces belles créations du génie de Corneille, qui couvrent de leur éclat des défauts mêlés de tant de beautés, et qui, malgré le hors d'œuvre absolu des deux derniers actes, et la froideur inévitable qui en résulte ; malgré le meurtre de Camille, si peu tolérable et si peu fait pour la scène, y conserveront toujours cette pièce, moins comme une belle tragédie que comme un ouvrage qui, dans plusieurs parties, fait honneur à l'esprit humain, en montrant jusqu'où il peut s'élever sans aucun modèle, et par l'élan de sa propre force. Un sentiment intérieur et irrésistible, plus fort que toutes les critiques, ajoute le même auteur, nous dit qu'il seroit trop injuste de ne pas pardonner, même les plus grandes fautes, à un homme qui montoit si haut, en créant à la fois la langue et le théâtre. On peut bien l'excuser lorsque, emporté par un vol si hardi, il ne songe pas même comment il pourra s'y soutenir. Il tombe, il est vrai ; mais ce n'est pas comme ceux qui n'ont fait que des efforts inutiles pour s'élever : il tombe après qu'on l'a perdu de vue, après qu'il est resté long-temps à une hauteur où personne n'avoit atteint. Des juges sévères, en trouvant tout simple que l'admiration ait entraîné les esprits dans la nouveauté des ouvrages de Corneille, s'étonnent que, long-temps après, le nombre et la nature de ses fautes n'aient pas nui à l'impression de ses beautés. Ils attribuent cette indulgence à la seule vénération qui est due à son nom : je crois qu'il y a une raison plus puissante. Dans un siècle où le goût est formé, on voit toujours avec une curiosité mêlée d'intérêt ces monumens anciens, sublimes dans quelques parties, et imparfaits dans l'ensemble, qui appartiennent à la naissance des arts. La représentation des pièces de Corneille nous met à la fois sous les yeux son génie et son siècle. Ses beautés marquent le premier : ses défauts rappellent le second. Celles-là nous disent : voilà ce qu'étoit Corneille ; celles-ci : voilà ce qu'étoient tous les autres. » Après les *Horaces* vint *Cinna*, au-dessus duquel on ne trouveroit pas facilement quelque chose ni dans l'antiquité, ni dans les tragiques modernes. « Le Cid, dit l'auteur du Siècle de Louis XIV, n'étoit, après tout, qu'une imitation de Guillem de Castro ; et Cinna, qui le suivit, étoit unique. » Le grand Condé, à l'age de vingt ans, étant à la première

représentation de cette pièce, versa des larmes à ces paroles d'Auguste :

Je suis maître de moi, comme de l'univers ;
Je le suis, je veux l'être. O siècles ! ô mémoire !
Conservez à jamais ma nouvelle victoire.
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux,
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
Soyons amis, Cinna ; c'est moi qui t'en convie...

C'étoient là des larmes de héros. Le grand Corneille, faisant pleurer le grand Condé, est une époque bien célèbre dans l'histoire de l'esprit humain. On voit dans Cinna le même pinceau que dans les Horaces ; mais l'ordonnance du tableau est très-supérieure. Il n'y a point de double action. Ce ne sont point des intérêts indépendans les uns des autres, des actes ajoutés à des actes ; c'est toujours la même intrigue. Les trois unités sont parfaitement observées. Il y a toujours de l'art, et l'art s'y montre rarement à découvert. La première scène du second acte est un chef-d'œuvre d'éloquence, et plusieurs morceaux de cette tragédie sont dignes de cette scène. On trouve presque par-tout de la noblesse, des sentimens vrais, de la force, de la véhémence, de grands traits, sans cette emphase et cette enflure qui ne sont qu'une fausse grandeur. Le théâtre français étoit au plus haut point de sa gloire ; Corneille le soutint dans ce degré par son *Polyeucte*. En vain la critique voulut fermer les yeux sur la beauté de cette pièce ; en vain l'hôtel de Rambouillet, asile du bel esprit comme du mauvais goût, lui refusa son suffrage ; en vain Voiture avoit alarmé Corneille sur son succès, et l'avoit décidé à la retirer du théâtre : elle a été toujours regardée comme un de ses plus beaux ouvrages. Le style n'en est pas si fort, ni si majestueux que celui de Cinna ; mais elle a quelque chose de plus touchant. L'amour profane y contraste si bien avec l'amour divin, qu'il satisfit à la fois les dévots et les gens du monde. Il est vrai, dit Voltaire, que Polyeucte n'excite guère ni la pitié, ni la crainte ; mais il a de très-beaux traits dans son rôle, et il falloit un très-grand génie pour manier un sujet si difficile. Nous ne parlons pas de l'extrême beauté du rôle de Sévère, de la situation piquante de Pauline, de sa scène admirable avec Sévère, au quatrième acte. Toutes ces beautés effacent les défauts de cette pièce. Le principal est peut-être dans le sujet même. Le zèle inconsidéré de Polyeucte, qui renverse les vases sacrés et brise les statues des dieux ; la cession qu'il fait de sa femme à un païen, ont paru à quelques censeurs choquer la prudence, la justice, les bienséances et les lois même du christianisme. La première Dauphine, en parlant de Pauline, disoit : Eh bien ! ne voilà-t-il pas la plus honnête femme du monde, et qui cependant n'aime point du tout son mari ! » Après Polyeucte vint *Pompée*, dans laquelle l'auteur profita de Lucain, comme dans sa Médée il avoit imité Sénèque ; mais dans les endroits où il les copie, il paroit original. Plein de la Pharsale, il répandit la pompe de ce poëme et la hardiesse de ses pensées dans sa pièce ; et cette pompe, dans le poëte français comme dans le latin, va quelquefois jusqu'à l'enflure. Cependant Pompée est un ouvrage d'un genre unique, que le seul génie de Corneille pouvoit faire réussir. La meilleure critique de cette pièce a été faite par une femme, qui disoit, qu'elle n'y voyoit qu'une chose à reprendre ; « c'est qu'elle y voyoit trop de héros » ; et en effet, l'émotion que l'un pourroit faire éprouver est détruite par le sentiment qu'inspire l'autre. On s'est plaint qu'il a dégradé la grandeur romaine dans l'amour de César pour Cléopâtre ; amour ridicule et traité ridiculement. Si l'on excepte les scènes de Chimène dans le Cid, et

quelques morceaux de Polyeucte, cette passion ne fut jamais peinte par Corneille comme elle doit l'être. Ce poëte avoit donné le modèle des bonnes tragédies ; il donna celui de la comédie dans la pièce du *Menteur*, jouée en 1642. Ce n'est qu'une imitation de l'espagnol ; mais c'est probablement à cette imitation que nous devons Molière. La comédie de Corneille, quoique défectueuse, eut long-temps une supériorité marquée sur toutes les pièces de ses contemporains. La scène troisième de l'acte cinquième est pleine de force et de noblesse ; on y voit la même main qui peignit le vieil Horace et don Diègue. La *Suite du Menteur*, imitée aussi de l'espagnol, et représentée en 1643, ne réussit point d'abord, mais elle se releva. M. Andrieux vient d'essayer de la rajeunir, et n'a obtenu qu'un médiocre succès. *Théodore vierge et martyre*, jouée en 1645, éprouva une disgrace complète. Le sujet de cette pièce est une vierge martyre qu'on menace de livrer à la prostitution ; elle répond que, si on lui fait cet outrage, elle saura conserver,

. . . . d'une ame résolue,
A l'époux sans macule une épouse impollue.

Fontenelle, à qui l'on récitoit un jour ces vers, sans lui dire de qui ils étoient, s'écria : « Quel est le Ronsard qui a pu écrire ainsi ? — C'est, lui répondit-on, votre oncle le grand CORNEILLE. » On prétend que Molière disoit de Corneille : « Il a un lutin qui vient de temps en temps lui souffler d'excellens vers, et qui ensuite le laisse là en disant : voyons comment il s'en tirera quand il sera seul, et il ne fait rien qui vaille. » Corneille choisit le sujet de Théodore, parce qu'il connoissoit plus son cabinet que le monde. A cette pièce indécente, succéda une tragédie dont le sujet est aussi grand et aussi terrible que celui de Théodore étoit bizarre et ridicule. C'est *Rodogune*, que Corneille aimoit d'un amour de préférence. Il disoit que, « pour trouver la plus belle de ses pièces, il falloit choisir entre Rodogune et Cinna », quoique le public penchât plus du côté de la dernière. Rodogune, avec très-peu de taches, a des beautés sans nombre. L'intérêt y devient plus vif d'acte en acte : le second est supérieur au premier, le troisième est au-dessus du second, et le dernier l'emporte sur tous les autres. *Héraclius* parut ensuite, et le public ne le trouva point indigne des chefs-d'œuvre qui l'avoient précédé. Le fonds en est noble, théâtral, attachant. Cette tragédie est si chargée d'incidens, qu'une première représentation est plutôt un travail qu'un amusement ; mais en excitant la curiosité, l'intrigue occupe l'esprit du spectateur, dont l'amour-propre est très-flatté lorsqu'il l'a débrouillée. Boileau l'appeloit un *logogriphe* : il faut avouer qu'il y a de très-beaux morceaux dans cette énigme ; et quoique la diction n'en soit ni assez pure, ni assez élégante, on la lit toujours avec plaisir. *D. Sanche d'Aragon*, *Andromède*, *Nicomède*, *Pertharite*, n'eurent que des succès équivoques, et la dernière ne fut jouée qu'une fois. Corneille ne put cependant se dégoûter du théâtre. Cédant à l'impulsion de son penchant et aux sollicitations de Foucquet, il donna son *Œdipe* en 1659. Cette pièce réussit, et lui procura de nouveaux bienfaits du roi. Il la dédia par une épître en vers à Foucquet, comme il avoit dédié *Cinna* à Montauron, trésorier de l'épargne, qui lui donna mille pistoles. On appela depuis les dédicaces lucratives, des épîtres à la Montauron. Foucquet avoit fourni à Corneille le sujet d'*Œdipe* ; mais le poëte ne le traita pas heureusement : il ne sut inspirer ni pitié ni terreur en peignant une catastrophe terri-

ble. Son génie parut avec plus d'éclat dans *Sertorius*, joué en 1662. L'entrevue de Sertorius et de Pompée forme une scène magnifique. Turenne, en la voyant jouer, s'écria, dit-on: « Où donc Corneille a-t-il appris l'art de la guerre? » Voltaire, qui trop souvent s'attache à diminuer la gloire de Corneille, a prétendu que cette anecdote étoit absurde. Au reste, le dénouement de *Sertorius* est assez froid. *Othon*, joué en 1664, n'a rien de bien attachant. Ce n'est qu'un arrangement de famille; on ne s'y intéresse pour personne: le style n'en est pas bon. Cette pièce réussit cependant, en faveur des beautés des premières scènes et de quelques heureuses imitations de Tacite. Corneille tâcha de peindre la corruption de la cour des empereurs du même pinceau dont il avoit peint les vertus de la république; mais il s'en faut beaucoup que ses couleurs soient aussi fortes et aussi brillantes que dans ses premières pièces. Le maréchal de Grammont dit, à l'occasion de cette tragédie qui eut d'illustres suffrages, que « Corneille devoit être le bréviaire des rois; et Louvois ajouta qu'il faudroit un parterre composé de ministres d'état pour la bien juger. » — L'auteur, encouragé par ces éloges, donna de nouvelles pièces, mais toutes indignes de lui. Ce fut par *Agésilas*, *Attila*, *Bérénice*, *Pulchérie* et *Suréna*, que ce père du théâtre finit sa carrière. Boileau s'apercevant, dès les deux premières pièces, que le génie de Corneille baissoit, fit cet impromptu:

Après l'Agésilas,
Hélas!
Mais après l'Attila,
Holà!

Ces deux tragédies et les trois suivantes sont, à quelques endroits près, ce que nous avons de moins digne de ce grand homme. Mais, comme dit très-bien Voltaire, on ne juge d'un grand homme que par ses chefs-d'œuvre, et non par ses fautes. Ce sont les ouvrages d'un vieillard, mais ce vieillard est Corneille. Si nous n'en jugeons que par les pièces du temps de sa gloire, quel homme! Quel sublime dans ses idées! quelle élévation de sentimens! quelle noblesse dans ses portraits! quelle profondeur de politique! quelle vérité, quelle force dans ses raisonnemens! Chez lui les Romains parlent en Romains, les rois en rois; par-tout de la grandeur et de la majesté. On sent, en le lisant, qu'il ne puisoit l'élévation de son génie que dans son ame. C'étoit un ancien Romain parmi les Français, un Cinna, un Pompée, etc. — Corneille avoit eu dans tous les temps beaucoup de religion. Il traduisit l'*Imitation de J. C.* en vers; traduction qui eut un succès prodigieux, mais qui manque de cette simplicité touchante, de cette onction naïve qui sont le plus grand charme de l'original. Les jésuites s'étoient emparés de lui, et lui avoient suggéré cette ingrate besogne. Ils l'en récompensèrent par un succès de clientèle. Ce qui peut sur-tout faire regretter que Corneille n'ait pas mieux employé son temps, c'est qu'il composa depuis la tragédie de *Sertorius*, où son génie jette encore de belles lueurs. M. Sobry a publié en l'an 11 (1802) une brochure de 34 pages, intitulée Extrait de l'Imitation mise en vers par Corneille, où il a pour objet de prouver que si cette traduction a été trop prônée dans le temps, elle a aussi été trop décriée de nos jours. Ce grand homme s'affoiblit peu à peu, et mourut doyen de l'académie française, dans la nuit du dernier septembre au 1[er] octobre 1684. Comme c'est une loi dans ce corps que le directeur fasse les frais d'un service pour ceux qui meurent,

il y eut un combat de générosité entre l'abbé de Lavau, qui finissoit son directorat, et Racine qui commençoit le sien. Le premier l'emporta. Ce fut à cette occasion que Benserade dit à Racine : « Si quelqu'un pouvoit prétendre à enterrer Corneille, c'étoit vous ; vous ne l'avez pourtant pas fait.» Ce discours a été pleinement vérifié, dit l'illustre neveu de ce grand poëte. Corneille a la première place, et Racine la seconde, quoique supérieur à son rival dans une des plus belles parties de l'art du théâtre, dans la versification. On fera à son gré l'intervalle entre ces deux places un peu plus ou un peu moins grand : c'est là ce qu'on trouve, en ne comparant que les ouvrages de part et d'autre. Mais si l'on compare les deux hommes, l'inégalité est plus grande. Il peut être incertain que Racine eût été, si Corneille ne fût pas venu avant lui; il est certain que Corneille a été par lui-même. Ce jugement de Fontenelle n'a point été rectifié par la postérité. Au reste, il est impossible de comparer deux génies si différens : chacun d'eux a excellé dans son genre; chacun a ses beautés particulières, et ce seroit une sorte de témérité de vouloir assigner la prééminence de l'un d'eux. Corneille, ajoute Fontenelle, étoit assez grand et assez plein, l'air fort simple et fort commun, toujours négligé, et peu curieux de son extérieur. Il avoit le visage assez agréable, un grand nez, la bouche belle, les yeux pleins de feu, la physionomie vive, des traits fort marqués, et propres à être transmis à la postérité dans une médaille ou dans un buste. Sa prononciation n'étoit pas tout-à-fait nette. Il savoit les belles-lettres, l'histoire, la politique; mais il les prenoit principalement du côté qu'elles ont rapport au théâtre. Il n'avoit pour toutes les autres connoissances ni loisir, ni curiosité, ni beaucoup d'estime. Il parloit peu, même sur la matière qu'il entendoit si parfaitement. Il n'ornoit pas ce qu'il disoit, et pour trouver le grand Corneille, il falloit le lire. Il étoit mélancolique; il lui falloit des sujets plus solides pour espérer ou pour se réjouir, que pour se chagriner ou pour craindre. Il avoit l'humeur brusque, et quelquefois rude en apparence; au fond, il étoit très-aisé à vivre; bon père, bon mari, bon parent, tendre et plein d'amitié. Son tempérament le portoit assez à l'amour, mais jamais au libertinage, et rarement aux grands attachemens. Il avoit l'ame fière et indépendante; nulle souplesse, nul manége : ce qui l'a rendu très-propre à peindre la vertu romaine, et très-peu à faire sa fortune. Il n'aimoit point la cour; il y apportoit un visage presque inconnu, un grand nom qui ne s'attiroit que des louanges, et un mérite qui n'étoit point le mérite de ce pays-là. Rien n'étoit égal à son incapacité pour les affaires, que son aversion; les plus légères lui causoient de l'effroi et de la terreur. Il avoit plus d'amour pour l'argent que d'habileté pour en amasser. Il ne s'étoit point trop endurci aux louanges à force d'en recevoir; mais, quoique sensible à la gloire, il étoit fort éloigné de la vanité. Quelquefois il s'assuroit trop peu sur son rare mérite, et croyoit trop facilement qu'il pouvoit avoir des rivaux. Sa devise étoit :

Et mihi res, non rebus me submittere conor.

Fontenelle a raison de dire que son oncle avoit l'air fort simple et fort commun. Dom d'Argonne raconte que la première fois qu'il le vit, il le prit pour un marchand de Rouen, et qu'il ne reconnut point en lui cet homme qui faisoit si bien parler les Grecs et les Romains. Corneille lisoit très-mal ses vers. Il reprochoit à Boisrobert d'en avoir critiqué plu-

sieurs au théâtre. «Comment aurois-je pu le faire, lui répliqua ce dernier, puisque je les ai trouvés bons, lors même que vous les lisiez.» Corneille reçut au spectacle l'hommage le plus flatteur. Il n'y avoit pas paru depuis deux ans. Sitôt que les acteurs l'aperçurent, ils s'interrompirent. Le grand Condé, le prince de Conti et tous ceux qui se trouvoient sur le théâtre se levèrent; les loges suivirent leur exemple; le parterre applaudit avec enthousiasme, et réitéra cet accueil à tous les entr'actes. Corneille épousa la fille d'un lieutenant-général d'Andely, qu'il obtint par la protection du cardinal de Richelieu, qui la demanda au père. Il en eut trois fils; le premier, capitaine de cavalerie; le second, lieutenant; le troisième, ecclésiastique et abbé d'Aiguevive, près de Tours. Le lieutenant de cavalerie fut tué au siége de Grave, et son aîné ne laissa pas de postérité. — Joly publia en 1758 une nouvelle édition du *Théâtre de Pierre Corneille*, en 10 vol. in-12. C'est la plus correcte que nous ayons. Voltaire retira chez lui, à la fin de 1760, la petite-nièce de Corneille. Après lui avoir donné une éducation digne de sa naissance et de ses talens, il la maria d'une manière avantageuse. Il lui céda le produit de la nouvelle édition *des Œuvres* de son grand-oncle, qu'il publia en 1764, en 12 vol. in-8°, avec de jolies figures. On l'a réimprimée depuis avec des augmentations en 8 vol. in-4°, et en 10 vol. in-12; et enfin Didot, en 1796, en donna une nouvelle édition en 10 vol. gr. in-4°, tirée à 250 exemplaires. Le célèbre éditeur joignit au texte des tragédies et des comédies : I. Un Commentaire sur la plupart de ces pièces, et des réflexions sur celles qui ne sont plus représentées. II. Une Traduction de l'Héraclius espagnol, avec des notes au bas des pages. III. Une Traduction littérale en vers blancs du Jules-César de Shakespear. IV. Un Commentaire sur la Berénice de Racine, comparée à celle de Corneille. V. Un autre Commentaire sur les tragédies d'Ariane et du Comte d'Essex de Thomas Corneille, qui sont restées au théâtre. Cette édition est remplie d'observations critiques, et peut-être trop critiques. Didot l'aîné a donné une belle édition de ses chefs-d'œuvre, 1783, 2 vol. in-4°. On trouve les principales remarques faites sur Corneille dans un livre imprimé à Paris en 1765, in-12, sous ce titre : *Parallèle des trois principaux poëtes tragiques français, avec les observations des meilleurs maîtres sur le caractère particulier de chacun d'eux*. — *Voyez* CANTENAC.

† VIII. CORNEILLE (Thomas), frère du grand Corneille, de l'académie française, et de celle des inscriptions, né à Rouen en 1625, mort à Andely le 8 décembre 1709, courut la même carrière que son frère, mais avec moins de succès. Quoiqu'il observât mieux les règles du théâtre, et qu'il fût au-dessus de lui pour la conduite d'une pièce, il avoit moins de feu et de génie. Voltaire a dit de lui «qu'il auroit eu une grande réputation, s'il n'avoit pas eu de frère.» Despréaux avoit raison de l'appeler *un cadet de Normandie*, en le comparant à son aîné; mais il avoit tort d'ajouter «qu'il n'avoit pu faire jamais rien de raisonnable.» Le satirique avoit oublié apparemment un grand nombre de pièces, dont la plupart ont été conservées au théâtre, et qui, outre le mérite de l'intrigue, offrent quelques bons morceaux de versification, et de beaux vers qu'il suffit d'entendre pour les retenir; tels que celui-ci:

Le crime fait la honte et non pas l'échafaud.

Et ces deux autres que prononce le comte d'Essex dans sa prison :

De tant d'honneurs reçus c'est donc là tout le fruit !
Un long temps les amasse ; un moment les détruit.

Ces pièces sont : *Ariane*, le *Comte d'Essex*, *Stilicon*, *Darius*, *Laodice*, *Antiochus*, *Annibal*, *Achille*, *Théodat*, *Maximien*, *Pyrrhus*, *Bérénice*, *Camma* et *Timocrate*, tragédies ; le *Geolier de soi-même*, le *Baron d'Albikrac*, la *Comtesse d'Orgueil*, le *Festin de Pierre*, l'*Inconnu*, comédies en cinq actes. Thomas Corneille avoit une facilité prodigieuse. *Ariane* ne lui coûta que dix-sept jours, et le *Comte d'Essex* fut fini dans quarante. Il est vrai que quand on fait attention aux vers prosaïques, aux sentences froides et aux autres défauts de ces deux pièces, on est moins surpris de cette facilité. Cependant *Ariane* est au nombre des pièces qu'on joue souvent. Une femme qui a tout fait pour Thésée, qui l'a tiré du plus grand péril, qui s'est sacrifiée pour lui, qui se croit aimée, et qui mérite de l'être, qui se voit trahie par sa sœur et abandonnée par son amant, est un des plus heureux sujets de l'antiquité : mais dans cette pièce il n'y a qu'*Ariane* ; le reste de la tragédie est foible. On y trouve cependant des morceaux très-naturels, très-touchans, et quelques-uns même très-bien écrits. Le sujet du *Comte d'Essex*, tragédie représentée en 1678, n'est pas moins tragique que celui d'*Ariane*. On y trouve de l'intérêt, quelques vers heureux devenus proverbes. La tragédie de *Timocrate*, aujourd'hui justement dédaignée, eut quatre-vingts représentations dans sa naissance. Enfin, comme le parterre la redemandoit encore, un acteur vint annoncer de la part de ses confrères « que, quoiqu'on ne se lassât point d'entendre cette tragédie, on étoit las de la jouer. D'ailleurs, ajouta-t-il, nous courrions risque d'oublier nos autres pièces. » (*Voyez* CAMMA.) Sa tragédie de *Maximien* a quelques scènes intéressantes. Fausta se trouve dans cette pièce entre son mari et son père : ce qui produit, dit Voltaire, des situations fort touchantes. Le complot est fort intrigué ; et c'est une de ces pièces dans le goût de *Camma* et de *Timocrate*. Elle eut beaucoup de succès dans son temps ; mais elle est tombée dans l'oubli, parce que l'intrigue trop compliquée ne laisse pas aux passions le temps de paroître ; parce que les vers en sont foibles ; en un mot parce qu'elle manque de cette éloquence qui seule fait passer à la postérité les ouvrages de prose et les vers. Corneille avoit une mémoire si prodigieuse, que, lorsqu'il étoit prié de lire une de ses pièces, il l'a récitoit tout de suite sans hésiter, et mieux qu'un comédien n'auroit pu faire. Il joignoit à ses talens toutes les qualités de l'honnête homme et du citoyen. Il étoit sage, modeste, attentif au mérite des autres, charmé de leurs succès, ingénieux à excuser les défauts de ses concurrens, comme à relever leurs beautés (*voyez* BOURSAULT) ; cherchant de bonne foi des conseils sur ses propres ouvrages, et sur les ouvrages des autres donnant lui-même des avis sincères, sans craindre d'en donner de trop utiles. L'union entre son frère et lui fut toujours intime. Ils avoient épousé les deux sœurs ; ils eurent le même nombre d'enfans. Ce n'étoit qu'une même maison, qu'un même domestique, qu'un même cœur. Après vingt-cinq ans de mariage, ni l'un ni l'autre n'avoient songé au partage du bien de leurs femmes, et il ne fut fait qu'à la mort du grand Corneille. Le *Théâtre de Thomas* a été recueilli en 5 vol. in-12 ; mais

ce ne sont pas ses seuls ouvrages. On a encore de lui, I. *Traduction en vers français* des Métamorphoses d'Ovide, d'une partie des *Elégies* et des *Epîtres* du même poëte, en 3 vol. in-12. II. *Dictionnaire des arts et des sciences*, en 2 vol. in-fol., qui parut pour la première fois l'an 1694, en même temps que celui de l'académie française, dont il étoit comme le supplément. L'illustre Fontenelle, neveu, et ami intime de Thomas Corneille, donna une seconde édition de l'ouvrage de son oncle en 1731. Il le revit, le corrigea, l'augmenta considérablement, et sur-tout pour les articles de mathématique et de physique. III. *Dictionnaire universel, géographique et historique*, en 3 vol. in-fol., 1707, très-exact pour la partie géographique qui concerne la Normandie, et fautif dans beaucoup d'articles étrangers à cette province. Quoique Thomas Corneille fût devenu aveugle sur la fin de ses jours, il préparoit une nouvelle édition de ces deux Dictionnaires ; mais la mort l'empêcha de donner au dernier toute l'exactitude dont il seroit susceptible. Il n'avoit rien oublié cependant pour perfectionner son ouvrage, et avoit tiré des provinces d'excellens Mémoires qui ne se trouvent que dans son livre. Aussi, malgré ses défauts, il ne mérite pas le mépris que tant de personnes en ont fait, souvent sans connoître l'ouvrage. C'est le jugement qu'en porte La Martinière. IV. *Observations sur les remarques de Vaugelas*, réimprimées dans l'édition de 1738, en 3 vol. in-12. Thomas Corneille connoissoit bien sa langue, la parloit avec grace, et l'écrivoit assez purement.

IX. CORNEILLE (Michel), peintre et graveur, naqnit à Paris en 1642. Un prix de peinture, qui lui fut adjugé, lui mérita la pension du roi pour le voyage de Rome. De retour à Paris, après s'être formé sur les tableaux des Carraches, il fut reçu à l'académie, et ensuite nommé professeur. Le roi employa son pinceau à Versailles, à Trianon, à Meudon et à Fontainebleau. Louis XIV aimoit et estimoit ses ouvrages. A une grande intelligence du clair-obscur il joignoit un dessin correct. Ses airs de tête sont pleins de noblesse et d'agrément. Il excelloit dans le paysage ; mais il avoit contracté une manière de coloris qui tiroit trop sur le violet. il mourut à Paris en 1708.

X. CORNEILLE (Jean-Baptiste), frère du précédent, professeur de l'académie de peinture ainsi que lui, mourut à Paris, sa patrie, en 1695, à 49 ans. On voyoit de lui *quelques tableaux* à Notre-Dame de Paris, aux Chartreux, etc. Il fut élève de Gillot.

XI. CORNEILLE-BLESSEBOIS (Pierre), poëte dramatique du 17e siècle, dont on a *Eugénie ; Marthet-le-Hayer*, ou *mademoiselle de Scay* ; les *Soupirs de Sifrey ; Sainte-Reine* ; un roman intitulé *Le Lion d'Argelie*, 1676, deux parties en un volume in-12.

CORNÉJO (Pierre), Espagnol, mort en 1615, étoit en France du temps de la ligue, et s'en montra un chaud partisan. Il en a laissé l'*Histoire depuis* 1585 *jusqu'en* 1590. Elle est écrite en espagnol, et fut publiée à Paris en 1590, et à Madrid, deux ans après, in-8°. Il a fait encore une *Histoire des guerres de Flandre*, traduite en français par Chapuys, Lyon, 1578, in-8°. De Thou, dans son Histoire, ne loue pas son exactitude.

† I. CORNÉLIE, fille de Scipion

l'Africain, et mère des deux Gracchus, femme d'un mérite éminent, donna la plus brillante éducation à ses fils. Une dame de la Campanie, glorieuse de ses richesses, ayant fait étalage devant elle de ses bijoux, la pria de lui montrer les siens à son tour. Cornélie appelant ses enfans : « Voilà, dit-elle, mes bijoux et mes ornemens ! » On peut cependant lui reprocher d'avoir trop excité leur ambition ; passion qui, augmentant avec l'âge, devint fatale à la république et à eux-mêmes. (*Voyez* GRACCHUS.) Cette femme illustre eut la gloire de se voir ériger, de son vivant, une statue de bronze, sur laquelle on mit cette inscription : *Cornelia mater Gracchorum.* Physcon, roi de Libye, ayant eu occasion de la voir à Rome, lui fit proposer de l'épouser ; mais elle rejeta ses offres, et crut qu'il étoit plus honorable pour elle d'être la veuve d'un Romain distingué, que reine de Libye.

† II. CORNÉLIE, fille de Cinna, devint femme de Jules-César, dont elle eut Julie, qui épousa Pompée. César l'aima tendrement ; à sa considération, il rappela d'exil Cinna dont elle étoit sœur, vers l'an 46 avant l'ère chrétienne ; et quand la mort la lui enleva, il prononça son oraison funèbre sur la place publique.

† III. CORNELIE (Maximille), vestale, fut enterrée toute vive par l'ordre du barbare Domitien, qui conçut l'extravagante pensée d'illustrer son règne par un tel exemple. Il la fit accuser de galanterie avec Celer, chevalier romain ; et, sans vouloir qu'elle se justifiât, il condamna cette vierge innocente au supplice des vestales criminelles. Elle s'écria en allant au supplice : « Quoi ! César me déclare incestueuse ! moi, dont les sacrifices l'ont fait triompher. » Comme il fallut l'enfermer dans le caveau, et qu'en la descendant sa robe fut accrochée, elle se retourna et se débarrassa avec autant de tranquillité que de modestie. Suétone prétend qu'elle fut convaincue ; mais en cela il contredit l'opinion commune.

* CORNELIS (Corneille), peintre, né à Harlem en 1562. Dès son enfance il donna des marques d'une grande inclination pour la peinture. Ses parens le placèrent chez Pierre Le Long, le jeune, qui avoit de la réputation ; il s'y forma en peu de temps, et fut surnommé *Corneille le peintre*, nom qu'il conserva toujours. Bientôt l'élève ayant surpassé le maître, il quitta sa patrie dans le dessein de passer par la France pour voir l'Italie ; mais ayant débarqué à Rouen, il fut obligé de quitter cette ville à cause de la peste. Attiré par la réputation des grands peintres qui habitoient Anvers, il alla dans cette ville, et entra chez François Porbus, et ensuite chez Gilles Coignet, où il corrigea sa manière de peindre qui étoit crue, et son pinceau devint plus moelleux et plus agréable. Il fit un *Vase de fleurs, peint d'après nature*, d'un si beau fini, que Coignet ne voulut jamais le vendre. De retour à Harlem, il fit un grand tableau pour les bustes des arquebusiers, où il avoit peint les portraits des principaux de cette compagnie. Van Mander fut surpris de la beauté de ce chef-d'œuvre. Le Déluge que cet artiste fit pour le comte de Leyerster est encore un ouvrage plein de mérite. Peu de peintres ont été plus loués que Cornélis. Ce peintre n'avoit pu voir les antiques de l'Italie ; mais il en amassa des plâtres sur lesquels il se forma le goût ; et comme il imita fidèlement la nature, son dessin est correct et point maniéré. Il peignoit fort bien le portrait, quoi-

qu'il n'aimât pas ce genre. Ses tableaux sont nombreux, et cependant difficiles à trouver, à cause du prix que les Flamands y mettent. Dans la galerie de Vienne, on voit de ce peintre, *Cadmus, volant au secours de ses compagnons dévorés par le dragon;* dans celle de Dresde, *Vénus caressant Cupidon*, et *Cérès et une nymphe :* toutes les figures de ce tableau sont nues, bien dessinées et d'une belle couleur. Cornélis, après avoir travaillé continuellement; mourut âgé de 76 ans, en 1638.

* I. CORNELISZ (Lucas), célèbre peintre de Leyde dans le 16e siècle, vint en Angleterre sous le règne de Henri VIII, et fut nommé premier peintre de ce monarque. On a de lui à Penshart, au comté de Kent, *les Portraits des connétables du château de Queenborough*, depuis le régne d'Edouard III jusqu'à celui de Henri VIII.

* II. CORNELISZ (Jacques), peintre hollandais du 16e siècle, a fait un tableau admirable représentant *une Descente de croix*, dans la vieille église d'Amsterdam.

* III. CORNELISZ (Cornelius), peintre, né à Harlem. Son coloris est parfait dans ses portraits comme dans ses tableaux d'histoire.

† I. CORNELIUS (Antonius), licencié en droit, de Lilly en Bourbonnais, vivoit au commencement du 16e siècle. Il est auteur d'un livre rare, intitulé *Infantium in limbo clausorum querela adversùs divinum judicium; Apologia divini judicii; Responsio infantium et æqui judicis sententia,* Parisiis, Wechel, 1531, in-4°. Cet ouvrage singulier renferme plusieurs propositions qui parurent hasardées, et le firent supprimer.

* II. CORNELIUS, pape ou évêque de Rome, qui succéda à Fabien en 251, mort en 252, s'opposa aux novateurs schismatiques qui ont long-temps troublé la paix de l'Église. C'étoit alors le temps de la persécution contre les chrétiens. Cornélius fut chassé de son siége, et mourut la même année.

III. CORNELIUS COSSUS, tribun militaire, tua de sa main, dans une bataille, Laërce Volumnius, roi des Véiens, et remporta les secondes dépouilles opimes, qu'il consacra dans le temple de Jupiter Férétrien.

IV. CORNELIUS NEPOS. *Voy.* NEPOS.

V. CORNELIUS SEVERUS, compté au nombre des poëtes épiques, avoit beaucoup de génie, et faisoit aisément *des vers.* Cependant Quintilien dit de lui qu'il étoit meilleur versificateur que grand poëte. Il avoit commencé un Poëme sur la guerre de Sicile, qu'il ne put achever, parce que la mort le prévint. Nous n'avons de lui qu'une belle *Elégie* sur la mort de Cicéron.

VI. CORNELIUS TACITUS. *V.* TACITE.

* CORNÉO (Pierre-Philippe), de Pérouse, né vers l'an 1385, habile jurisconsulte, ouvrit dans sa patrie un cours de jurisprudence qui fut suivi sans interruption par tous ceux qui désiroient acquérir des connoissances aussi étendues que profondes dans les lois. Appelé à Ferrare et ensuite à Pise pour y donner publiquement des leçons, il mourut dans cette dernière ville en 1462. On a de lui, *Commentaria super* 1 *et* 2. *Cod. super* 2, ff. *veter. lectur. juris civil. consilior.*, 4 vol.

CORNET (Nicolas), docteur en théologie de la faculté de Paris, né

à Amiens en 1592, déféra, l'an 1639, en qualité de syndic, sept propositions de Jansénius, dont les cinq premières étoient celles qui ont été condamnées depuis. Il laissa quantité de legs pieux, et mourut en 1663, à 71 ans, après avoir refusé l'archevêché de Bourges, que lui offrit le cardinal Mazarin. Ce ministre l'avoit fait président de son conseil de conscience. Le cardinal de Richelieu l'avoit aussi admis à son conseil, et s'étoit servi de lui, dit-on, pour la préface de son livre de *Controverse*. Ce ministre avoit voulu l'avoir pour confesseur; mais Cornet refusa un emploi si délicat.

† CORNÉTO (Adrien Castellesi, dit *le Cardinal*), né de parens pauvres, prit le nom de Cornéto du lieu de sa naissance, dans le patrimoine de Saint-Pierre. S'étant fait connoître par son esprit à Innocent VIII, ce pape l'envoya en ambassade auprès de Henri VII, roi d'Angleterre, qui lui donna les évêchés de Hereford, de Bath et de Wels. Il passa en France pour les mêmes fonctions, retourna à Rome, et devint secrétaire d'Alexandre VI, qui lui donna le chapeau de cardinal en 1503. Peu de mois après, César Borgia, fils de ce pontife, ayant voulu, selon quelques-uns, empoisonner Cornéto pour avoir sa dépouille, s'empoisonna lui-même par mégarde; mais ni Borgia, ni Cornéto n'en moururent. Ce dernier racontoit à Paul Jove « que le vin qu'il but dans le repas où il reçut le poison lui avoit causé une soif inexprimable, et l'avoit fait changer de peau. » Jules II, successeur d'Alexandre VI, exila le cardinal Cornéto. Léon X le rappela; mais ce ne fut que pour le voir entrer dans une conjuration contre lui. Cornéto fut obligé de s'enfuir. Il partit, dit-on, de Rome pendant la nuit, déguisé en moissonneur, au commencement de 1518, sans qu'on ait jamais pu savoir ce qu'il étoit devenu. Piérius Valérianus, qui écrivoit en 1534, dit qu'on l'avoit cru assassiné par son valet, qui vouloit profiter des pistoles que son maître avoit cousues dans sa chemisette. Ce prélat, méprisable par son caractère, étoit illustre par ses talens. Il fut un des premiers écrivains d'Italie, qui dégagèrent le style latin des mots barbares du moyen âge, et qui l'ornèrent des expressions du siècle d'Auguste. Son traité *de Sermone latino*, dédié à Charles V, pour lors prince d'Espagne, contient d'excellentes remarques sur la pureté de cette langue. Cornéto fut poëte aussi. Il reste de lui *quelques productions en vers*, recueillies à Lyon en 1581, in-8°. Il est auteur d'un *Poëme sur la chasse*, en vers phaleuques, d'un style pur et exact; qu'il dédia au cardinal Ascagne. Il fut imprimé à Strasbourg en 1512; à Bâle en 1518, à Cologne en 1522, à Paris, chez Colines en 1532, et à Venise, chez Alde Manuce, la même année. Plusieurs catalogues ont cité ce poëme sous le nom d'*Adrianus Florentius de Trajecto*, confondant le cardinal Adrien avec le pape Adrien VI. On a encore de ce prélat un *Traité de la vraie philosophie*, Cologne, 1548. Il avoit commencé une version de l'ancien Testament.

† CORNHERT *ou* Coornhert (Théodore), né à Amsterdam en 1522, gagna d'abord sa vie en exerçant son talent pour la gravure. S'étant dégoûté du burin, il apprit le latin. Ses progrès furent rapides, et il devint secrétaire de la ville de Harlem. Le prince d'Orange, gouverneur de Hollande, se servit de sa plume pour composer son premier manifeste, en 1566. La duchesse de Parme, ayant su qu'il en étoit l'auteur, le fit enlever de Harlem, et conduire à La Haye. Sa

femme, craignant qu'il ne sortît jamais de sa prison, voulut gagner la peste, pour la lui communiquer et mourir avec lui. Cornhert n'eut pas besoin de cette ressource extravagante. Il s'évada furtivement, et reprit son métier de graveur. Ce fut alors qu'il commença à dogmatiser. Quoique peu partisan de la religion catholique, il s'éleva contre Luther, Calvin, et contre les ministres du protestantisme. Il prétendoit que, sans une mission extraordinaire, appuyée par des miracles éclatans, personne n'avoit droit de se mêler des fonctions du ministère évangélique. Les différentes communions avoient, suivant lui, besoin de réforme; mais en attendant que Dieu suscitât des apôtres et des réformateurs, toutes les sectes chrétiennes devoient se réunir sous une forme d'*interim*. Son plan étoit qu'on lût au peuple le texte de la parole de Dieu sans proposer aucune explication, sans rien prescrire aux auditeurs. Il croyoit que, pour être véritablement chrétien, il n'étoit pas nécessaire d'être membre d'aucune église visible. Il se conduisit suivant ces principes, ne communiquant ni avec les catholiques, ni avec les protestans, ni avec aucune autre secte. Ses *Œuvres* furent imprimées en 1630, 5 vol. in-fol. Cornhert étoit un homme très-instruit et d'un grand sens, ami zélé de toute liberté politique et religieuse, qui se rendit singulièrement utile à sa patrie, par la guerre acharnée qu'il déclara à tout genre d'oppression, mais qui, par cela même, devoit déplaire à toutes les espèces d'oppresseurs. Il distinguoit très-essentiellement la religion de la théologie, partisan sincère de l'une, tenant fort peu de compte de l'autre; suspect à toutes les sectes, parce qu'il auroit voulu les détruire toutes, ou plutôt les réunir dans l'esprit de la fraternité évangélique. Les hommes d'état et de lettres les plus distingués de son siècle, Guillaume I, les Brederode, Hadr. Junius, P. C. Hooft, H. L. Spiégel, etc., l'honoroient de leur estime et de leur amitié. Grotius, J. Is. Pontanus, etc., etc., en parlent avec les éloges les plus flatteurs. Cornhert, jaloux de la pureté et de la richesse de la langue hollandaise, doit encore être envisagé comme un des restaurateurs de cette langue, qu'il a maniée avec un succès égal en vers et en prose. Il excelloit dans tous les exercices du corps, réunissoit plusieurs talens, aimoit et cultivoit les arts. Il mourut en 1590.

CORNIFICIA, sœur du poëte Cornificius, brillant par son esprit sous l'empire d'Auguste, égala, en tout genre *de poésie*, son frère Cornificius. « La science, disoit-elle, est la seule chose indépendante de la fortune. »

CORNIFICIUS faisoit admirer son génie *pour la poésie* en même temps que Salluste, Lucceïus et Cornélius Nepos s'immortalisoient par l'histoire. Il fut ami de Cicéron, comme le prouvent plusieurs lettres de cet orateur, qui sont parmi celles du premier livre à ses amis.

* CORNILLE, dit *le Cuisinier*, peintre, né à Leyde sur la fin du 15e siècle, étoit frère de Cornille Kunst, et fut, comme lui, élève de Cornille Enghelbrechtsen leur père. Le surnom de cuisinier lui vint de ce qu'étant surchargé d'une nombreuse famille, et n'ayant que peu d'occupation dans son art pendant la guerre, il étoit alternativement peintre et cuisinier; mais il n'en étoit pas moins bon peintre. Enfin, sur la réputation que Henri VIII, roi d'Angleterre, avoit d'aimer la peinture, il passa à sa cour. On ne trouve guère ses tableaux qu'en Angleterre, d'où il n'en a été

rapporté qu'un seul en Hollande. Il y en avoit beaucoup à Leyde, bien composés, bien coloriés, tant en détrempe qu'à l'huile, sur-tout un petit tableau représentant *la Femme adultère ;* mais, lorsque le duc de Leicester fut nommé gouverneur de ce pays, tous les seigneurs anglais de sa suite cherchèrent avec empressement les ouvrages de Cornille, qui étoient fort estimés en Angleterre.

CORNILLEAU (Jean), imprimeur de Paris au 16[e] siècle, se qualifioit, en tête de ses éditions, de très-grand artiste : *Diligentissimus optimusque opifex*, et méritoit ce titre par la beauté de celles qu'il a publiées. Ce sont principalement l'ouvrage de Robert Gaguin sur l'histoire de France, le Dictionnaire de Calepin, le Recueil des conciles généraux, en 2 vol. in-fol., dont on voyoit un exemplaire superbe sur vélin dans la bibliothèque du collége de Navarre.

* I. CORNPUT (Jean Van den), un des plus braves capitaines qui aient secondé Guillaume I dans la restauration de la liberté hollandaise, naquit à Bréda en 1542. Joignant l'intelligence au courage, et une grande présence d'esprit à une rare fermeté, il savoit maintenir ainsi la discipline parmi des troupes que la détresse et le besoin portoient trop souvent à se révolter. Chargé en 1580 de la défense de Aumoyck, il fit prêter à ses soldats le serment de ne jamais se rendre, à moins que lui-même n'en ouvrît l'avis. Le comte de Renneberg serroit la ville de près. Cornput imagina un stratagème fort ingénieux pour correspondre avec Jean Norrits, qui approchoit avec son armée, dans le dessein de faire lever le siége. Il se servit de balles de plomb du poids de deux livres, percées des deux côtés ; dans l'une des ouvertures, on introduisoit la lettre, dans l'autre un feu d'artifice, auquel on reconnoissoit la balle allant et venant à la distance de 900 verges ; ces balles remplissoient parfaitement leur objet. Fatigués de la durée du siége, les habitans se soulevèrent un jour pour exiger la reddition de la place. Une partie de la garnison se joignit à eux. Cornput, à la tête de ses soldats fidèles, se rendit au marché, et, par son intrépide sang-froid, il en imposa aux mutins. Un boucher seul lui répliqua : « Et que sera-ce, lui dit-il, quand nous n'aurons plus rien à manger ? — Nous n'en sommes pas encore là, répondit Cornput; mais alors nous te mangerons le premier, toi et ceux qui te ressemblent. » Enfin le salut de la ville paya la confiance de ce brave homme, mort en 1611.

* II. CORNPUT (Abraham Van den), né à Dordrecht en 1599 d'une famille distinguée, exerça le ministère évangélique dans un village voisin, nommé Giessen Nieurokerk ; mais à raison de sa santé chancelante, il obtint d'être émérite dans un âge peu avancé. Il a laissé quelques ouvrages en hollandais, un entre autres en 4 vol., intitulé *le Tribunal divin*, une *Vie de Melanchthon*, un Traité où il recherche *si saint Pierre a jamais été à Rome.* Il mourut à Dordrecht en 1670.

† I. CORNUTUS, philosophe stoïcien de la ville de Leptis en Afrique, fut exilé vers l'an 54 de J. C. par Néron, à cause de la liberté avec laquelle il avoit jugé de ses vers. Il avoit été précepteur de Perse. On le met aussi au nombre des grammairiens et des poëtes ; il est souvent cité par *Aulu-Gelle*, par *Eusèbe* et par *Suidas*.

II. CORNUTUS (Jacques), médecin de Paris au 17[e] siècle, a donné

en latin une *Description des plantes de l'Amérique,* Paris, 1536, in-4°.

* I. CORNWALLIS (Sir Charles), second fils de sir Guillaume Cornwallis, distingué par ses talens, fut ambassadeur de Jacques Ier en Espagne, et résida plusieurs années dans ce pays. Il fut ensuite trésorier du prince Henri de Galles, dont il a écrit la *Vie* avec beaucoup d'élégance. Il mourut en 1630.

* II. CORNWALLIS (Sir Guillaume), fils du précédent, est auteur d'un petit volume d'*Essais*, in-8°, 1632.

* III. CORNWALLIS (Charles, marquis de), né en 1731, destiné dès son enfance à l'état militaire, entra en conséquence très-jeune au service. En 1758, il étoit capitaine d'infanterie, et, trois ans après, aide-de-camp du marquis de Granby, qu'il accompagna en Allemagne jusqu'à la fin de la guerre. En 1761, il fut promu au rang de lieutenant-colonel. L'année suivante, son père étant mort, il hérita du titre de comte de Cornwallis. En 1765, il fut nommé gentilhomme de la chambre du roi, et son aide-de-camp; puis il obtint le commandement du 35e régiment de ligne, infanterie. En 1768, il épousa miss Jones, dont la fortune étoit immense, et de qui il eut un fils et une fille. Quand la guerre éclata en Amérique, il y fut envoyé avec son régiment. Son épouse, n'ayant pu lui persuader de quitter le service, en mourut de douleur. Ce seigneur déploya de grands talens militaires dans la suite de cette guerre. Il prit Philadelphie, contribua beaucoup à la réduction de la Caroline méridionale, et, avec des forces inférieures à celles du général Gatès, il le battit complètement. Mais en 1781 il fut contraint, dans la ville d'Yorck, de céder aux armées combinées d'Amérique et de France. Il revint presque dans le même temps en Angleterre. Les affaires de la Grande-Bretagne prenoient une tournure alarmante dans l'Inde. Le lord Cornwallis fut nommé gouverneur général du Bengale. En décembre 1790, il prit Bangalore, et cette conquête fut suivie de la défaite totale de Tippoo-Saïb, qui livra au lord ses deux fils en otage. Ce fut ainsi que le lord Cornwallis termina honorablement cette guerre importante. A son retour en Angleterre, il fut créé marquis et nommé maître général de la marine. Le service qu'il rendit après fut d'apaiser une insurrection en Irlande, où il passa avec le titre de lord-lieutenant. Il défit l'armée des insurgés, et réussit à effectuer l'importante union des deux royaumes. En 1801, il fut envoyé comme ministre plénipotentiaire en France; et, dans cette qualité, il signa les préliminaires de la paix d'Amiens. Le lord Cornwallis accepta ensuite la place de gouverneur dans l'Inde, et il y passa dans l'été de 1805 : mais, peu après son arrivée, il mourut de la fièvre au moment où il alloit joindre l'armée à Ghazeepore, dans la province de Bénarès.

CORŒBUS, fils de Migdon, à qui Priam avoit promis sa fille Cassandre. Etant venu au secours des Troyens contre les Grecs, Cassandre voulut en vain lui persuader de se retirer, pour éviter la mort infaillible qui l'y attendoit. Il s'obstina à rester, et fut tué par Pénelée, la nuit que les Grecs se rendirent maîtres de Troye.

CORŒSUS. *Voyez* CALLIRHOÉ, n° I.

† I. CORONEL (Alfonse), grand seigneur espagnol, se défiant de Pierre-le-Cruel, roi de Castille, forma un parti dans l'Andalousie,

pour se maintenir contre ce monarque. Il leva des troupes et fortifia des places. Il comptoit principalement sur la ville d'Aguilar, où il commandoit. Le roi de Castille mit le siége devant cette place : Coronel s'y défendit avec beaucoup de vigueur pendant quatre mois ; enfin la ville fut emportée d'assaut en février 1353 Ce rebelle y fut pris et puni du dernier supplice, comme criminel de lèse-majesté. Marie, l'une de ses filles, mariée à Jean de La Cerda, et devenue veuve, conserva si précieusement la mémoire de son mari, qu'étant un jour pressée par l'aiguillon de la volupté, elle appliqua un tison ardent à l'endroit où il se faisoit sentir le plus vivement, et se donna ainsi la mort pour demeurer fidèle à un époux qui n'existoit plus.

II. CORONEL (Grégoire.) *Voyez* MINES.

III. CORONEL (Paul), savant ecclésiastique de Ségovie, professeur de théologie à Salamanque, employé par le cardinal Ximenès pour l'édition des Bibles d'Alcala, mourut en 1534, avec la réputation d'un des meilleurs interprètes des langues orientales.

† CORONELLI (Marc-Vincent), minime, natif de Venise, cosmographe de la république en 1685, professeur public de géographie en 1689, fut général de son ordre en 1702. Le cardinal d'Estrées l'employa à faire, pour Louis XIV, des globes, qui eurent les suffrages des connoisseurs. Ces globes ont douze pieds de diamètre : ils sont à la bibliothèque impériale. Coronelli mourut à Venise en 1718, après avoir fondé une *Académie cosmographique*, et publié plus de 400 *Cartes géographiques*, la plupart assez mal digérées. I. *Peloponnesi Descriptio*, traduite en français, Paris, 1686, in-8°, qui manque d'exactitude. II. *Atlas Venetus*, Venise, 1690, 24 vol. Cet ouvrage, bien imprimé, outre les cartes, assez bien gravées, contient encore un traité sur la navigation, accompagné de cartes marines. III. *Dux peregrinorum per urbem Venetiam*. IV. *Iter Anglicanum*. V. *Regnorum, provinciarum, civitatumque nomina latina et italica*, Venise, 1716, 2 vol. in-fol. VI. *Roma antico-moderna*, Venise, 1716, in-fol., avec fig. VII. *Histoire de Venise, depuis l'an* 421 *jusqu'à l'an* 1504, Venise, 3 vol. in-fol., en italien. VIII. *Nomenclatura successorum S. Francisci de Paula*. IX. *Bibliotheca universalis*, par ordre alphabétique, 45 vol., restée manuscrite.

CORONIS (Mythol.), fille de Phlégias, roi des Lapithes. Apollon l'aima ; mais un jour elle le quitta pour un jeune homme appelé Ischys. Cette infidélité piqua tellement le dieu, qu'il les tua l'un et l'autre. Cependant il tira des flancs de Coronis un enfant, qu'il fit élever par Chiron le centaure, et qu'il nomma Esculape. Apollon se repentit bientôt de la vengeance qu'il avoit prise de Coronis ; et pour punir le corbeau qui l'avoit informé de son infidélité, il le changea de blanc en noir. — On connoît une autre CORONIS, fille d'un roi de la Phocide, qui, pour fuir les importunités de Neptune, invoqua Minerve, qui la changea en corneille.

* COROUBEH, esclave de Seyfeddoulet, souverain de Haleb (Alep), s'empara de l'autorité à la mort de son maître, l'an 358 de l'hégire, de J. C. 968, et exclut Saad Eddoulet, fils de celui-ci, de la succession au trône qui lui appartenoit. Cet usurpateur fut assiégé dans sa ville, en 359, par les croisés, qui ne tardèrent point à s'en

emparer. Retiré dans la citadelle, il continua de s'y défendre avec courage, jusqu'à ce que toute résistance fût devenue inutile. Il obtint une capitulation honorable : on lui rendit Haleb, avec son territoire, qui comprenoit alors les villes de Hamat, Hémèse, Kafer, Thab, Maarret, Apamée, Scheyzer, et les terres qui se trouvent entre elles, pour en jouir en toute propriété, moyennant un tribut annuel. Quelque temps après, il conclut avec Saad Eddoulet, qui étoit demeuré maître de Hamat et de Hémèse, un autre traité de paix par lequel celui-ci se désistoit en sa faveur de tous droits à la souveraineté de Haleb. Ainsi Coroubeh auroit joui paisiblement de son usurpation, si le crime pouvoit rester impuni. Un certain Bakjour, esclave de cet homme, et qui étoit devenu son nayb, ou représentant, et jouissoit d'un grand crédit à sa cour, jeta un regard ambitieux sur le trône, et résolut de s'en emparer à son tour; il gagne les troupes, se fait un parti puissant, se saisit de son maître, l'enferme dans la citadelle, et se fait reconnoître souverain l'an 366-976. Coroubeh, esclave usurpateur, renversé du trône par un autre esclave, acheva ses jours dans les fers.

† I. CORRADI (Sébastien), professeur de belles-lettres à Bologne, né au château d'Arcéto, près Modène, mort à Reggio en 1556, eut un nom parmi les grammairiens du 16e siècle. On a de lui deux ouvrages intitulés *Quæstura* : le premier, imprimé à Venise en 1537, in-8°, dans lequel il examine, corrige et explique différens passages d'anciens écrivains : l'autre, *Quæstura in quâ Ciceronis vita refertur*, Leyde, 1667, in-8°; livre utile à ceux qui veulent lire les ouvrages de ce père de l'éloquence romaine. Le premier est très-rare; mais le P. Nicéron a tort de douter de son existence, qui est incontestable. Corradi forma une académie de littérature à Reggio, qu'il anima par ses leçons et ses exemples. On a encore de ce professeur plusieurs autres ouvrages, qui sont des *Commentaires sur quelques livres de Cicéron, sur le premier livre de l'Enéide de Virgile, sur Horace.* L'article que Nicéron a donné sur Corradi est très-imparfait. Celui qui se trouve tom. II, pag. 74 de la Bibliothèque Modenèse de Tiraboschi, est meilleur, et plus fidèle pour les dates d'éditions.

* II. CORRADI (Pirro), né dans le diocèse de Rossano en Calabre, vivoit dans le 17e siècle : il fut protonotaire apostolique, chanoine de l'église métropolitaine de Naples, et ministre général de l'inquisition de Rome. On a de lui, *Praxis dispensationum apostolicarum ex solidissimo Romanæ curiæ stylo inconcusse servato excerpta ; Praxis quoque officii sacræ pænitentiariæ urbis*, etc. Venetiis, 1656, in-fol.

† I. CORRADINI DE SEZZA (Pierre-Marcellin), né en 1658 à Sezza, devint dès sa première jeunesse un des plus célèbres avocats de Rome. Son mérite lui procura la pourpre sous Clément XI en 1721. Il mourut le 8 février 1743, laissant plusieurs ouvrages, I. *Vetus latium profanum et sacrum*, 2 vol. in-fol.; réimprimé à Rome, de 1704 à 1745, 10 tomes en 11 volumes in-4° : production curieuse et pleine de savantes recherches. II. *De civitate et ecclesiâ Setinâ*, Rome, 1702, in-4°. C'est une histoire ecclésiastique et profane de la patrie de l'auteur, faite avec soin.

* II. CORRADINI (Louis), de

Padoue, enseigna la jurisprudence dans cette ville avec le plus grand succès, et fut employé dans plusieurs affaires importantes. Il a composé divers ouvrages, dont un seul imprimé, il est intitulé *Le vite de' Cesari*. Ce célèbre jurisconsulte mourut en 1618.

* CORRADINO DALL' AGLIO (l'abbé Gian-Francesco) vivoit dans le 18e siècle; il a donné à Venise, en 1738, petit in-folio, les poésies de Catulle, d'après de prétendus manuscrits qui n'ont jamais existé. Il publia dans la même ville, en 1741, in-4°, la *Traduction* en vers italiens du poëme de Coluthus, *l'Enlèvement d'Hélène*. Ce poëme est suivi d'un *Capitolo in lode del Becco à consolazione di Menelao marito d'Elena*. En voici les deux premiers vers :

Non digrignate i denti, amico mio,
Se dalla fronte v'escono le corna.

Le reste du volume renferme des *Satires* et des *Epigrammes* en vers latins. Cet abbé étoit oncle maternel des frères Coletti, célèbres imprimeurs de Venise, réunissant au zèle pour leur art des connoissances rares en bibliographie et en histoire littéraire.

I. CORRADO (Quinto-Maria), né en 1508, à Oria dans le royaume de Naples, y enseigna la rhétorique, la poésie, la philosophie et le droit. Il y procura l'établissement d'un collége, et mourut en 1575. Les principaux de ses ouvrages sont *De linguâ latinâ*, 1575, in-4°. *De copiâ latini sermonis*, 1582, in-8°.

* II. CORRADO (Charles), peintre de l'école napolitaine, élève de Solimène, naquit à Naples en 1693, où il mourut en 1768. Corrado eut de la réputation, assez même pour avoir été appelé en Espagne; et cependant ses figures ont des attitudes tourmentées, son faire est maniéré; il court après les grands effets par les contrastes et les oppositions de figures et de masses.

* CORRARIO (Grégoire), né à Venise en 1411, protonotaire apostolique, d'une famille illustre, savant dans les langues grecque et latine, fit une tragédie latine de *Progné*, qui ne fut imprimée qu'en 1658. Il est auteur d'un *Traité satirique sur l'éducation des enfans*, et de quelques autres ouvrages, qui ne méritent point d'être recherchés. Il mourut dans l'abbaye Saint-Zénon à Vérone, en 1464 ou 1465. Le bibliothécaire Morelli de Venise possédoit le manuscrit autographe des ouvrages de Corrario, à la tête duquel étoit la tragédie de *Progné*.

I. CORRÉA (Thomas), de Coimbre en Portugal, d'abord jésuite, quitta de bonne heure cette société, et mourut le 24 février 1595, à 59 ans, à Bologne, où il enseignoit la grammaire. On a de lui des *Ouvrages latins, en vers et en prose*, estimés dans sa patrie.

II. CORRÉA DE SA (Salvador) naquit en 1594 à Cadix, où son aïeul maternel étoit gouverneur. Son père étant mort dans le gouvernement de Rio de Janeiro, le fils lui succéda à cet emploi. Il augmenta et embellit la ville de Saint-Sébastien, bâtie et peuplée par son grand-père paternel. Il fonda celle de Pernagua dans le Brésil. Après avoir remporté plusieurs victoires sur les ennemis de l'Espagne, il devint vice-amiral des côtes du Sud. Dans cette partie du monde, il se signala contre les Hollandais et contre le roi de Congo, leur allié; il conquit Angola, et défit entièrement les troupes de ce roi nègre. Le roi de Portugal lui permit d'ajouter à ses armes *deux*

rois nègres pour support, en mémoire de ses belles actions. Corréa mourut à Lisbonne en 1680, à 86 ans.

* III. CORRÉA (Emmanuel), issu d'une noble famille de Saint-Paul de Loanda, capitale du royaume d'Angola en Afrique, passa à l'âge de 15 ans dans le Portugal, et entra dans la compagnie de Jésus au 17e siècle. Professeur de belles-lettres, de théologie morale et scolastique dans l'université d'Evora, il y prit le degré de docteur en théologie, devint provincial des jésuites, et assistant du général de Rome, où il mourut en 1708. On a de lui un ouvrage assez estimé, intitulé *Idea consiliarii, sive methodus tradendi consilii ex regulis conscientiæ*, Romæ, 1712, qui fut réimprimé dans la même ville en 1752, in-folio.

* IV. CORRÉA (Emmanuel), né à Scalapa, bourg du Portugal, d'une famille ancienne et noble, en 1712, entra chez les jésuites en 1729, et fut quelque temps après envoyé en Amérique. Après avoir enseigné la philosophie à Fernambuco, et la théologie à Bahia (Baie de tous les Saints), et s'être livré en même temps à tous les travaux évangéliques, il fut arrêté avec les autres jésuites par ordre du ministre Carvalho, transporté à Lisbonne, et de là à Rome, où il est mort en 1761. Sa Vie est écrite en latin, 1789, in-12, et accompagnée de notes propres à expliquer divers événemens de ce siècle.

CORRÉE (Corræus), général des Bellovaciens, anciens peuples des Gaules, qui occupoient le pays qu'on nomme à présent le Beauvoisis, rendit son nom illustre par son courage, et par la vigoureuse résistance qu'il fit à César. Il se dégagea une fois d'un poste désavantageux par un stratagème assez ingénieux. Il fit ranger à la tête du camp les bottes de paille sur lesquelles les soldats avoient coutume de s'asseoir lorsque l'armée demeuroit en bataille; et les ayant fait allumer sur le soir, il favorisa par cet artifice la retraite de ses troupes. Il s'empara ensuite d'un terrain mieux situé, d'où il croyoit pouvoir attirer les Romains dans quelques embuscades; mais César prévit ses desseins. Ce héros disposa si bien les choses, que le combat particulier qui se donna dans la plaine que Corrée avoit choisie devint une bataille générale, où l'armée des Gaulois fut contrainte de plier; il n'y eut que le brave Corrée qui résolut de se défendre jusqu'au dernier soupir. On voulut lui donner quartier: il le refusa, et mourut les armes à la main.

† CORRÈGE (Antoine ALLEGRI, *dit* le) naquit à Corregio dans le Modénois en 1494. La nature l'ayant fait naître peintre, il dut ses progrès plutôt à son génie qu'à l'étude des grands maîtres. Il ne vit ni Rome ni Venise, et peignit presque toujours à Parme et dans la Lombardie: il est le fondateur de cette dernière école. Son pinceau étoit admirable; c'étoit celui des graces. Un grand goût de dessin, un coloris enchanteur et vigoureux, de la rondeur et du relief; une ordonnance riche et féconde dans les compositions; une intelligence et une harmonie exquises; une expression naturelle, une action juste et vraie, svelte, légère, et enfin beaucoup d'agrémens; voila les qualités qui constituent généralement les ouvrages de Corrège. Ce peintre a tellement l'art de charmer la vue par la beauté du clair-obscur, que l'on ne s'aperçoit pas de l'incorrection dans ses contours, de ses répétitions dans les attitudes, et de la gaucherie qu'il mettoit quelquefois dans son style et

dans ses figures. Corrège est le premier qui ait osé peindre des figures dans les airs et qui a le mieux entendu l'art des raccourcis et la magie des plafonds. Il étoit grand homme, et l'ignoroit au point de donner ses ouvrages pour un prix très-modéré, ce qui, joint au plaisir de secourir les indigens, le fit vivre lui-même dans l'indigence. Un jour étant allé à Parme pour recevoir des chanoines le prix des peintures du dôme de la cathédrale, le chapitre, peu reconnoissant, lui donna deux cents francs en monnoie de cuivre. L'empressement qu'il eut de porter cette somme à sa famille, pendant les plus grandes chaleurs, lui occasionna une fièvre dont il mourut à Correggio en 1534. Ce qu'il a peint à fresque, au dôme dont nous venons de parler, est un de ses meilleurs ouvrages. Les Farnèses, ducs de Parme, témoignèrent le désir le plus vif de joindre son *Tableau de la sainte Famille* à leur immense collection. Mais les chanoines de la cathédrale, sentant enfin le mérite du peintre, déplacèrent ce tableau, et le faisant passer de main en main, le dérobèrent à la recherche de leurs princes pendant 40 ou 50 ans. Ses tableaux de chevalet sont très-rares, et d'une cherté surprenante. Ses *Paysages* sont traités fort légèrement, et d'une fraicheur admirable. On estime sur-tout ses *Vierges*, ses *Enfans* et ses *Femmes*. Il donnoit à ces dernières une expression si douce et un sourire si agréable, qu'elles forcent l'admiration; leurs ajustemens, leurs cheveux, pleins de mollesse, tout est dans un accord parfait. Ses draperies, dont les plis sont larges et coulans, sont peintes d'une manière moelleuse, et produisent un effet extraordinaire. Corrège joignit au talent de la peinture celui de l'architecture et des mathématiques. On connoît son exclamation, après avoir considéré long-temps dans un profond silence un tableau de Raphaël: «*Anch'io, son pittore!* c'est-à-dire, je suis peintre aussi, moi!....» Il avoit coutume de dire «que sa pensée étoit au bout de son pinceau.» L'un des plus beaux tableaux de Corrége est un *saint Jérôme* de six pieds de hauteur, peint sur bois. Les Antonins de Parme le possédoient; Jean V, roi de Portugal, mort en 1750, leur en fit offrir 460,500 livres de notre monnoie. Ils étoient prêts à le livrer, lorsque l'infant don Philippe le fit enlever et placer dans l'une des salles de l'académie des beaux-arts qu'il avoit fondée. Dans ces derniers temps, on dit que le prince de Parme a offert un million pour le conserver, mais son offre a été refusée: ce chef-d'œuvre orne à présent le Muséum Napoléon. On admire encore de Corrége un *Christ détaché de la croix*, qui a été apporté d'Italie en France, où il est exposé dans la même collection. Rosapina, graveur de Bologne, qui avoit commencé à le graver dans sa patrie, l'a suivi à Paris, pour finir son ouvrage. On a consacré à la mémoire de ce célèbre artiste un ouvrage digne de son talent; il est sous ce titre: *Pinturas existentes en Parma, en el monasterio de S. Pablo*, Parme, Bodoni, 1800, gr. in-fol., fig. *Voyez* DUCHANGE.

* CORREGGIAJO (Matthieu), de Pavie, clerc régulier, célèbre théologien, mort en 1591, est auteur des ouvrages suivans: *Gerarchia ecclesiastica*, lib. 12; *Della chiesa de' penitenti*, lib. 14; *Poesie diverse; Dialogo dell' amicizia; Sermoni sopra l'epistole di S. Paolo; Della vera maniera del vincere il Turco*, etc.

† CORROZET (Gilles), libraire, né à Paris en 1510, dont on a divers

ouvrages en vers et en prose, mourut à Paris le 4 juillet 1568, et fut enterré aux carmes de la place Maubert, où l'on voyoit son épitaphe et celle de sa femme. Il fut connu comme auteur et comme imprimeur. Nous avons de lui, I. Les *Antiquités de Paris*, 1568, in-8°, dont Nicolas Bonfous donna en 1586 une édition du même format avec des augmentations. C'est la première description qu'on ait faite de cette ville; elle contient plusieurs détails curieux sur l'état des monumens qui s'y trouvoient au 16e siècle. II. Le *Trésor des histoires de France*, 1583, in-8°. Ce n'est qu'un recueil court et imparfait des noms des rois et des princes, de leur âge, du temps de leur règne, etc. Le reste de ce Trésor est une rapsodie pleine de contes ridicules. III. Les *Divers propos des illustres hommes de la chrétienté*, Lyon, 1558, in-16, rare. IV. Le *Parnasse des poëtes français*, Paris, 1571, 1572, in-8°; recueil où il a fait entrer les poëtes du plus bas étage. V. *Hécatomgraphie*, ou cent figures, contenant des sentences et des proverbes, tant des anciens que des modernes, 1543. VI. Le *Tableau de Cébès*, 1543. VII. Le *Conte du rossignol*, 1546, in-8°. VIII. *Conseil des sept sages*, 1540. — Jean CORROZET, son petit-fils, augmenta considérablement le Trésor, etc., composé par Gilles, et l'imprima en 1628, avec des additions. Il publia un *Traité des Anges*, par Maldonat, et celui de l'*Apparition des Esprits*, par Taillepied.

* CORSALI (André), de Florence, vivoit, selon toutes les apparences, dans le 15e ou 16e siècle. Il a écrit une *Relation de la navigation de la mer Rouge et du golfe Persique*.

* I. CORSETTI (Antoine), de Noto en Sicile, professa la jurisprudence avec le plus grand succès. Il fut auditeur de la chambre apostolique de Rome, et nommé en 1501, par Ferdinand-le-Catholique, évêque de Mélite : on croit qu'il fut empoisonné à Rome en 1503. On a de lui, *De juramento et ejus privilegiis; de trebellianicâ; de potestate et excellentiâ regis; de bravio; de privilegio pacis : fallentiæ regulæ spoliatorum ante omnia restituendorum; de auctoritate glossæ; de verbis geminationis; de minimis singula responsa.*

*II. CORSETTI (Octave), jurisconsulte, né à Palerme en 1538, étudia le droit à Bologne, où il prit le bonnet de docteur. De retour à Palerme, il y exerça la charge d'avocat avec beaucoup de réputation. En 1579, Philippe II, roi d'Espagne, le fit juge de Palerme, ensuite de la cour du banc du roi, et enfin du consistoire de conscience. Corsetti, après avoir rempli avec justice et intégrité ces emplois, les quitta pour vivre dans la retraite. Il mourut dans sa patrie en 1587. On a de lui, *Consiliorum feudalium*, vol. 1. *Quæstiones forenses super ritu M. R. C. pro debitoribus privati delinquentis contra fiscum*, *consilia quatuor*, que l'on trouve dans le recueil de Pierre de Lune.

* III. CORSETTI (Pierre), fils d'Octave, suivit l'exemple de son père, et s'attacha comme lui à la jurisprudence. Comme il aimoit les belles-lettres, il contribua à rétablir à Palerme l'académie des *Accesi*, qui s'étoit éteinte en 1622, et il lui donna le titre de *Reaccesi*. Il se fit nommer comte de Vellatta, et prit ensuite l'habit de religieux. Il mourut à Palerme en 1643. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont, I. *Problema politicum, quod Octavius, sive de magnanimitate inscribitur.* II. *Sen-*

tentiæ breviores ex vitis paralellis Plutarchi. III. *Consilia quatuor in consiliis diversorum Siculorum.*

* CORSI (Jacques), célèbre musicien de Florence, vivoit à la fin du 16e siècle, en même temps que le poëte Ottavio Rinuccini, qu'on regarde comme l'inventeur de l'opéra. Il concerta avec lui une pièce qui a pour titre *les Amours d'Apollon et de Daphné*, dont il composa la musique, et qu'il fit représenter dans sa maison, en présence de plusieurs seigneurs de la cour. Cette pièce eut du succès, et servit de modèle à l'Euridice, représentée peu après dans le même lieu.

CORSIGNANI (Pierre-Antoine), savant italien, né à Célano dans l'Abruzze en 1686, mort à Sulmone, dont il étoit évêque, en 1751, a laissé plusieurs ouvrages pleins de recherches et d'érudition sur l'histoire de son pays. On distingue parmi eux, I. *Mémoires topographiques et historiques sur la province de Marsi.* II. *De viris illustribus Marsorum*, Rome, 1712, in-4°. III. *De Aniene ac viæ Valeriæ fontibus, cum inscriptionibus locorum adjacentium.*

CORSIN (saint André), évêque de Fiézoli, né à Florence en 1302, de l'illustre famille des Corsini, mort en 1373, avoit été carme. Les exercices de la plus austère pénitence, et sa vie, vraiment pastorale, le firent mettre au nombre des saints.

I. CORSINI. *V.* Clément XII, n° XIV.

† II. CORSINI (Edouard), religieux des écoles-pies, né à Fanano l'an 1702, mourut en 1765 à Pise, où le grand-duc lui avoit donné une chaire de philosophie. Cette science remplit ses premières études, et ses succès parurent d'abord par des *Institutions philosophiques et mathématiques*, en 6 vol. in-8°, 1723 et 1724. Il substitua aux rêves d'Aristote, qui subjuguoit alors une portion de l'Italie, un genre de philosophie plus vraie et plus utile. Encouragé par l'accueil favorable qu'on fit à cet ouvrage, il publia en 1735 un nouveau *Cours d'Elémens géométriques*, écrit avec précision et clarté. Dès qu'il eut été nommé professeur à Pise, il revit et retoucha ces deux ouvrages. Le premier parut avec des corrections considérables à Bologne en 1742 ; et le second, augmenté des *Elémens de géométrie pratique*, fut publié à Venise l'an 1748, en 2 vol. in-8°. L'hydrostatique et l'histoire lui étoient connues. Après s'être nourri, pendant quelques années, des auteurs classiques, et particulièrement des Grecs, il se proposa d'écrire les *Fastes des archontes d'Athènes*, chef-d'œuvre d'érudition et de critique. Le premier volume de cet important ouvrage parut en 1744, in-4° ; le quatrième et dernier en 1756. Nommé en 1746 à la chaire de morale et de métaphysique, et entraîné par son goût, il composa un *Cours de métaphysique*, qui parut depuis à Venise en 1758. Bientôt les savans Muratori, Gorio, Maffei, Quirini, Passionei, ses amis, l'enlevèrent à la philosophie : leurs sollicitations le rendirent aux objets de critique et d'érudition. En 1747, il mit au jour quatre *Dissertations* in-4° *sur les jeux sacrés de la Grèce*, où il donna un catalogue très-exact des athlètes vainqueurs. Deux ans après, il publia un excellent ouvrage sur les abréviations des inscriptions grecques, sous ce titre : *De notis Græcorum*, Florentiæ, 1749, in-fol. Ce livre, exact et plein de sagacité, fut suivi de beaucoup de *Dissertations* relatives aux objets d'érudi-

tion. La haute estime que ses vertus et ses talens avoient inspirée à ses confrères interrompit un peu ses travaux. Il fut nommé général de son ordre en 1754. Le loisir que les fonctions pénibles de sa place lui laissèrent, il l'employa à ses anciennes études. Le terme de son généralat étant expiré, il s'empressa de retourner à Pise, et d'y reprendre ses fonctions de professeur. Elles valurent au public plusieurs nouvelles *Dissertations*, et sur-tout un ouvrage d'un grand mérite, l'un des meilleurs de l'auteur, intitulé *De præfectis urbis*, imprimé à Paris en 1763, in-4°, qui fut très-critiqué par les connoisseurs. Enfin il s'occupa uniquement de l'*Histoire de l'université de Pise*, dont il avoit été nommé historiographe. Il étoit près d'en publier le premier volume lorsqu'il mourut. On trouvera dans le tom. II, pag. 144 de la Bibliothèque modenèse de Tiraboschi le catalogue de tous les ouvrages de cet auteur.

* CORSO (Renaud), né à Vérone en 1525, mort à Rome en 1582, est auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue: I. *Dichiarazione sopra la prima e seconda parte delle rime di Vittoria Colonna*, Bologna, 1542. Corso composa cet ouvrage à l'âge de 17 ans. II. *Fondamenti del parlar toscano*, Venezia, 1549. III. *Delle private rappacificazioni colle allegazioni*, Corregio, 1555. L'auteur traduisit lui-même en latin ce traité, et le fit imprimer à Rome en 1565. Il fut réimprimé à Francfort en 1611. IV. *Dialogo del ballo*, Venezia, 1555, et Bologna, 1557. V. *Indagationum juris libri tres*, Venetiis, 1568. On a encore de lui des *Sonnets* et des *Lettres* dans divers recueils du temps.

* CORSUTO (Pierre-Antoine), Napolitain, vivoit dans le 16e siècle. On a de lui, *Il Capece*, ou *le riprensioni, dialogo nel quale si riprovano molti degli avvertimenti del Salviati sopra la volgar lingua*.

CORT (Corneille), maître de gravure d'Augustin Carrache, étoit de Hornes en Hollande, où il naquit l'an 1536; mais les chefs-d'œuvre de Rome l'attirèrent et le fixèrent dans cette ville, où il mourut en 1578. Cort est au rang des graveurs les plus corrects.

* CORTASSE (Pierre-Joseph), jésuite, né à Apt, en Provence, en 1681, après avoir professé les humanités, fut chargé d'enseigner à Lyon la théologie et la langue hébraïque. Depuis il vaqua au ministère de la prédication pendant quatorze ans, et mourut au milieu de ses fonctions, à Lyon, le 24 mars 1740. On n'a de lui que l'ouvrage suivant: *Traité des noms divins, ou des perfections divines, ouvrage de saint Denys l'aréopagite, propre à donner des idées sublimes de Dieu, et à faire naître de grands sentimens de religion;* traduit du grec en français, avec des notes critiques, théologiques et dogmatiques, Lyon, 1739, in-4°.

* I. CORTE (François de la), de Pavie, mort en 1495, jurisconsulte et professeur de droit dans sa patrie, a donné, *Tractatus monetarum; de sequestrationibus et sequestrio; de feudis; de jurejurando propter calumniam; de positionibus et interrogationibus; de testibus; quæstiones super statutum, quod extantibus masculis fœminæ non succedant; consiliorum volumen; additiones ad practicam Jo. Petri de Ferrariis.*

* II. CORTE (Jérôme della), gentilhomme véronais, qui vivoit

dans le 16e siècle : il a publié une *Histoire de Vérone* jusqu'à l'an 1327, en 20 livres, 3 vol. in-4°. Alexandre Midani, son parent et son ami, en a donné la continuation.

* III. CORTE *dit* CURTIUS (Barthélemi), né à Milan en 1666, d'une famille noble, embrassa la profession de médecin par goût, et l'exerça avec désintéressement. Il a écrit différens ouvrages dont les principaux sont, *Lettera nella quale si dinota da qual tempo probabilmente s'infonde nel feto anima ragionevole*, Milan, 1702, in-8°. Le temps auquel le fœtus reçoit l'ame raisonnable est le sujet de cette Lettre. II. *Notizie istoriche intorno a medici scrittori Milanesi, et a principali ritrovamenti fatti in medicina de gl' Italiani*, Milan, 1718, in-4°.

IV. CORTE (Gothlied), né à Bescow dans la Basse-Lusace en 1698, professeur de droit à Leipsick, mort en 1731, âgé seulement de 33 ans, travailla aux journaux de cette ville, et publia, en 1724, in-4°, une excellente édition de Salluste, avec de savantes notes, et les *Fragmens des anciens historiens*. On a encore de lui, *Tres Satiræ Menippeæ*, Leipsick, 1720, in-8°, et d'autres ouvrages.

† I. CORTES *ou* CORTEZ (Grégoire), né à Modène en 1483, mort à Rome en 1548, religieux de l'ordre de Saint-Benoît, dans le célèbre monastère de Lérins, fut honoré de la pourpre par Paul III en 1542. A son entrée dans l'ordre de Saint-Benoît, il changea son nom de Jean-André en celui de Grégoire, ce qu'il est bon de remarquer pour ne pas faire deux hommes d'un seul. Ses *Œuvres* ont paru, en 1774, à Padoue, chez Joseph Comino, en 2 vol. in-4°. Le premier offre *ses poésies latines*, consistant en cinq odes, dont la première, qui avoit été imprimée en 1540, avant qu'il se fit moine, porte le nom de Jean-André. Tiraboschi lui a donné un article dans sa *Biblioteca modenese*.

* II. CORTES (Pierre), médecin et astronome du 17e siècle, né à Naples, a composé les ouvrages suivans : I. *De Diebus decretoriis tractatus*, Panormi, 1642, in-4°. II. *Discursus astronomicus novissimus*, ibid., 1642, in-4°. III. *Discursus duplex, alter circa excellentiam astronomiæ in salvandis apparentiis cœlestibus, alter circa necessitatem ejus ad medicam facultatem*, Neapoli, 1645, in-4°.

* CORTÈSE (Jules), Napolitain, prêtre séculier et théologien, vivoit dans le 16e siècle. Il a écrit : *Un' Orazione alle potenze italiane per lo soccorso della lega germanica contro il Turco*, imprimée à Naples en 1594. *De Deo et Mundo, sive de catholicâ philosophiâ*, etc.

* I. CORTESI (Jean-Baptiste), médecin, né à Bologne en 1554, professeur de médecine et d'anatomie dans cette ville jusqu'en 1598, passa ensuite à Messine, où il occupa la première chaire pendant 35 ans, et mourut à Reggio dans la Calabre, âgé de 82 ans. On a plusieurs ouvrages de ce médecin, dont on cite les suivans : I. *Practicæ medicinæ partes tres*, Messanæ, 1631, 1635, in-fol. II. *Tractatus de vulneribus capitis*, ibid., 1632, in-4°.

* II. CORTESI (Guillaume), peintre français, né en Franche-Comté en 1628, mort en 1679. Le style de ses compositions historiques est excellent. Le pape Alexandre VIII l'a employé pour les peintures de la galerie de son palais.

* III. CORTESI (Jeanne), peintre de Florence, née en 1670, morte en 1736, a excellé dans le portrait en miniature.

* IV. CORTESI (Cortèsé), gentilhomme de Padoue, vivoit dans les 17 et 18e siècles. On a de lui deux tragédies : *Justine reine de Padoue*, et *Orestille*. Il est encore auteur des *Amours d'Aminte*, et de *quelques pièces de poésies* insérées dans les Recueils littéraires du temps.

† I. CORTEZ (Fernand *ou* Hernand), gentilhomme espagnol, né à Medellin, vers le temps de la découverte du Nouveau-Monde, dégoûté de bonne heure des belles-lettres, et se sentant un violent penchant pour les armes, passa dans les Indes en 1504. Vélasquez, gouverneur de Cuba, le mit à la tête de la flotte qu'il destinoit à la découverte de nouvelles terres. Cortez partit de San-Iago le 18 novembre 1518, avec dix vaisseaux, 600 Espagnols, 18 chevaux et quelques pièces de campagne, pour tenter cette grande entreprise. Il avança le long du golfe du Mexique, tantôt caressant les naturels du pays, tantôt répandant l'effroi par ses armes. Les Indiens de Tabasco furent vaincus et perdirent leur ville. La vue de ces animaux guerriers, sur lesquels combattoient les Espagnols, le bruit de l'artillerie qu'on prenoit pour le tonnerre, les forteresses mouvantes qui les avoient apportés sur l'Océan, le fer dont ils étoient couverts ; tous ces objets, nouveaux pour ces peuples, d'ailleurs lâches et amollis, leur causèrent un étonnement mêlé de terreur. Cortez entra dans la ville de Mexico le 8 novembre 1519. Montézuma, roi du pays, le reçut comme son maître, et ses sujets le prirent, dit-on, pour un dieu et pour le fils du Soleil. Le général espagnol substitua dans le temple du Mexique, aux cranes des infortunés qu'on y sacrifioit, des images de la Vierge et des saints. Cependant il s'avançoit toujours dans le pays, faisant alliance avec plusieurs caciques ennemis de Montézuma, et s'assurant des autres, ou par la force, ou par des traités. Un général de ce souverain, qui avoit des ordres secrets, ayant attaqué les Espagnols, Cortez se rend au palais impérial, fait brûler vifs le général et les officiers, et met l'empereur aux fers ; ensuite il lui ordonne de se rendre publiquement vassal de Charles-Quint. Le prince obéit ; il ajoute à cet hommage un présent de six cent mille marcs d'or pur, avec une quantité prodigieuse de pierreries. (*Voyez* MONTEZUMA.) Cependant le gouverneur de Cuba, Vélasquez, envoyoit une armée contre son lieutenant, dont la gloire excitoit sa jalousie. L'heureux Cortez, aidé d'un renfort venu d'Espagne, défait et range sous ses drapeaux les troupes qui venoient pour le détruire, et en profite pour subjuguer les Mexicains révoltés contre Montézuma et les Espagnols, auxquels cet empereur paroissoit s'être attaché de bonne foi. Montézuma ayant été tué dans un combat, Guatimozin ou Gatimozin, son neveu et son gendre, que les Mexicains avoient reconnu pour empereur, eut d'abord quelques succès. Il défendit sa couronne pendant trois mois ; mais il ne put tenir contre l'artillerie espagnole. Cortez, après plusieurs combats livrés sur le lac et sur la terre-ferme, reprit Mexico, dont il avoit été contraint de sortir, après avoir couru de grands dangers. Plus de 200 mille Indiens s'étoient soumis à lui dès la fin du siége. L'empereur, son épouse, ses ministres et ses courtisans, tombèrent entre les mains du vainqueur en 1521.

« Nous cherchons, avoit dit Cortez à ses soldats, de grands périls et de grandes richesses; celles-ci établissent la fortune, et les autres la réputation. » Cette double passion, sur-tout celle de s'enrichir, fit commettre des cruautés horribles. Les soldats, n'ayant pas trouvé tout l'or qu'ils espéroient, mirent sur des charbons ardens Gatimozin et un de ses favoris, pour les forcer par ce supplice à découvrir les trésors de Montézuma. Ce fut dans cet état violent que le prince, entendant un cri que la douleur faisoit pousser à son favori, lui dit en le regardant tranquillement: « Et moi, suis-je donc sur un lit de roses? » Cortez qui n'avoit pu, dit-on, arrêter la fureur des soldats, fit enfin tirer le prince indien, à moitié mort, de cette affreuse question. Maitre absolu de la ville de Mexico, il la rebâtit, en 1529, dans le goût des villes de l'Europe. Bientôt le vainqueur fut forcé d'y revenir pour défendre ses biens contre le procureur-fiscal du conseil des Indes. Il suivoit cette grande affaire à la cour d'Espagne, lorsque l'empereur partit pour la seconde expédition d'Afrique. Ce prince lui avoit fait présent de Guaxaca, vallée de la Nouvelle-Espagne, érigée en marquisat, de la valeur de cent cinquante mille livres de rente; mais, malgré ce titre et ses trésors, il fut traité avec peu de considération. A peine put-il obtenir audience. Un jour il fendit la presse qui entouroit la voiture de l'empereur, et monta sur l'étrier de la portière. Charles lui demanda: « Qui êtes-vous? — Je suis un homme, lui répondit fièrement le vainqueur des Indes, qui vous a donné plus de provinces que vos pères ne vous ont laissé de villes. » Il mourut dans sa patrie le 2 décembre 1554, à 63 ans. Les découvertes de Cortez furent-elles avantageuses à ses compatriotes? C'est encore un problème aux yeux des politiques. Les mines du Mexique ne valoient pas sans doute les richesses solides que l'Espagne auroit tirées de son propre fonds en le cultivant, et ne servirent qu'à faire négliger cette culture. Avec tant de trésors, Philippe II fit banqueroute. « L'Espagne, dit Montesquieu, a fait comme ce roi insensé qui demanda que tout ce qu'il toucheroit se convertît en or, et qui fut obligé de revenir aux dieux, pour les prier de finir sa misère. « La meilleure *Histoire des conquêtes de Cortez*, et la mieux écrite sans contredit, est celle de don Antonio de Solis, traduite de l'espagnol en français par Citri de La Guette, et imprimée à Paris en 1701, 2 vol. in-12, réimprimée en 1775. Le traducteur raconte sommairement dans sa préface les actions de Cortez, depuis qu'il s'étoit rendu maître du Mexique, jusqu'à sa mort. (*Voyez* encore la Préface qui est à la tête de Fernand Cortez, tragédie de Piron.) Nous avons aussi sur les exploits de Cortez trois *Lettres* écrites par lui-même, traduites en 1778 par Flavigny. « La naïveté, dit ce dernier, la modestie, la simplicité qui caractérisent ces lettres, attestent la vérité des traits qui peignent ce conquérant; il est clair qu'il n'a pas songé à lui dans le récit des événemens qu'il raconte. On y retrouve par-tout la même ingénuité; pas un mot de déclamation sur quelques usages révoltans de Mexico, sur le culte meurtrier de ses habitans, sur leurs infidélités et leurs trahisons: c'est toujours en courant, et sans la moindre apparence d'intérêt, qu'il touche ces détails presque imperceptibles dans sa narration. » *Historia di Nueva-Espana, aumentada por* D. Fr.-Ant. Lorenzana, Mexico, 1770, in-fol.

† II. CORTEZ. *Voyez* CORTES, n° I.

† CORTÉZI (Paul), né en 1465 à San-Geminiano en Toscane, s'appliqua dès sa première jeunesse à former son style sur la lecture des meilleurs auteurs de l'antiquité, et en particulier de Cicéron. Il n'avoit qu'environ 23 ans quand il mit au jour un *Dialogue sur les savans de l'Italie*. Cette production élégante et utile pour l'histoire de la littérature de son temps est demeurée dans l'obscurité jusqu'en 1734, qu'Alexandre Politi l'a fait imprimer à Florence, in-4°, avec des notes et la vie de l'auteur. On a encore de ce savant quelques *Commentaires sur les quatre livres des Sentences*, 1540, in-fol., écrits en bon latin, mais souvent avec des termes profanes, qui dégradent la majesté des mystères: c'étoit la manie de son siècle. Il a laissé aussi un *Traité de la dignité des cardinaux*. Cortézi mourut évêque d'Urbin en 1510, dans la 45ᵉ année de son âge. Sa maison étoit l'asile des Muses et de ceux qui les cultivoient.

* I. CORTI (Matthieu), célèbre médecin né à Pavie, en 1475, professa la médecine dans son pays pendant plusieurs années : il passa à Pise et ensuite à Padoue, où il se fit une si grande réputation, que le pape Clément VII le fit venir à Rome pour être son médecin: après la mort de ce pontife, il alla à Bologne, et finit par professer à Pise, où il mourut en 1544. Il a laissé un Traité, *de curandis febribus*, et d'autres ouvrages, qui sont, I. *In Mundini anatomen explicatio*. II. *Ars medica*. III. *De septimestri partu*. IV. *Methodus dosandi*, etc.

* II. CORTI (Corneille), religieux augustin, natif de Bruxelles, s'acquit de la réputation par son mérite et son savoir. Il mourut en 1633, âgé de 47 ans. On a de lui, *Elogia virorum illustrium ordinis sancti Augustini*, et d'autres ouvrages.

* CORTICELLI (P. D. Salvator), né à Bologne en 1690, étudia à Rome sous les jésuites. De retour dans sa patrie, il s'appliqua à la philosophie et à la connoissance des lois; appelé à Padoue pour professer les belles-lettres, il préféra d'entrer dans la congrégation de Saint-Paul, dite *des Barnabites*, où il mourut en 1758. Ses principaux ouvrages sont, I. *Regole, ed osservazioni della lingua toscana ridotte a methodo per uso del seminario di Bologna*, Bologna, 1745. Cette grammaire eut plusieurs éditions. II. *Il decamerone di messer Giovanni Boccaccio da tutte le cose al buon costume nocive con somma diligenza purgato, alla sua vera lezione ridotto, e con varie note dilucidato*, etc. Bologna, 1751. III. *Della toscana eloquenza discorsi cento*, etc. Bologne, 1752. Les préceptes de rhétorique qu'il donne dans cet ouvrage sont suivis d'exemples choisis et tirés de Boccace, et des plus illustres écrivains de ce temps.

CORTONE. *Voyez* BÉRETIN.

* CORTUSUS (Jacques-Antoine), professeur de botanique à Padoue, mort en 1593, a donné la description du jardin de cette ville, sous ce titre: *Horto de i semplici di Padova, ove si vede la forma di tutta la pianta, con le sue misure et indi i suoi partimenti*; Venise, 1591, in-12, avec le catalogue des plantes qui se trouvoient en 1581 dans ce jardin. Jean-George Schenck a publié cet ouvrage à Francfort, en 1608, in-8°, avec les *Conjectanea synonymica plantarum* de Melchior Guillandin.

† CORVAISIER (Pierre-Jean le), naquit à Vitré en Bretagne l'an

1719. L'académie d'Angers, qui se voyoit menacée d'une chute prochaine, le choisit pour son secrétaire. Le Corvaisier la releva par son activité et par ses lumières. Il ranima dans l'Anjou l'amour des lettres, et dans son académie celui du travail. Il mourut en 1758. Écrivain sage et citoyen paisible, il méritoit l'estime des littérateurs et celle des honnêtes gens. On a de lui, I. L'*Eloge du roi*, imprimé à Paris en 1754, in-12. II. Un *Discours* lu à l'académie de Nanci, qui lui avoit ouvert son sein, ainsi que les académies de la Rochelle, d'Orléans, et la société littéraire et militaire. III. Quelques petits *Ouvrages de critique*. IV. Le recueil des *Pièces présentées à l'académie d'Angers*.

CORVIN. *Voyez* HUNIADE.

CORUNCANUS. Tite-Live remarque qu'il fut le premier plébéien qui parvint au grand pontificat: et Cicéron, dans son discours *Pro domo suâ ad pontifices*, le représente comme un homme recommandable par sa sagesse et par sa prudence. Ayant été envoyé en ambassade vers Teucer, roi des Illyriens, il fut assassiné par les barbares, contre le droit des gens.

† CORYAT'S (Thomas), Anglais, né dans le comté de Sommerset, en 1577, passa sa vie entière à voyager, et mourut à Surate en 1617. Ses Observations sur les pays qu'il a parcourus font partie du recueil de Purchas. Ses *Observations sur l'Asie*, publiées séparément en 1615, in-4°, et celles qu'il a faites *sur l'Europe* en 1777 forment 3 vol. in-8°.

CORYBANTES. *Voyez* DACTYLES.

CORYNÈTE (Mythol.), fameux brigand, fils de Vulcain, ainsi nommé de la massue avec laquelle il assommoit ses hôtes, car auparavant il s'appeloit Périphate. Il infestoit les environs d'Épidaure, où il fut tué par Thésée.

† CORYTHUS (Mythol.), fils d'Œnone et de Paris, devint amoureux d'Hélène que son père venoit d'enlever. Paris le tua dans un accès de jalousie.

* COSCHWITZ (George-Daniel), docteur en médecine, professeur de l'université de Hall en Saxe, et membre de l'académie des curieux de la nature, vivoit dans le 18e siecle; il a publié plusieurs *Dissertations académiques*, et même un corps entier de médecine, qui a paru en 2 vol., sous ces titres: *Organismus et mechanismus in homine vivo obvius et stabilitus, seu hominis vivi consideratio physiologica*, Lipsiæ, 1725, in-4°. *Organismi et mechanismi pars secunda, seu hominis vivi consideratio pathologica*, ibid. 1728, in-4°.

* I. COSCIA (Jean-Dominique), de Padolato en Calabre, mort en 1649, fut lecteur dans l'université de Naples. On a de lui, *Dissertationes jurium in quibus invenies digestos tractatus de præcedentiâ lectorum, de renunciatione religiosorum ante religionis ingressum: de extinctione fideicommissi, et antipologia sub alterius nomine elaborata*. Typis Dominici Maccarini, 1642.

* II. COSCIA (Nicolas), cardinal, né le 28 janvier 1682, à Bénévent, dans le royaume de Naples, fut d'abord domestique commensal, et confident intime du cardinal Orsini, archevêque de Bénévent, qui, étant devenu pape sous le nom de Benoît XIII, le fit cardinal le 11 juin 1725.

La grande autorité et le crédit qu'il eut pendant le règne de Benoît lui firent beaucoup d'ennemis. Après la mort de ce pape, arrivée le 21 février 1730, il fut obligé de se sauver. Il se réfugia à Cisterne, chez le prince de Caserte; mais le sacré collége le fit revenir à Rome le 27 mars au soir, avec une escorte d'hommes armés, pour le garantir de la fureur du peuple qui vouloit en faire justice. Il entra ensuite au conclave le 4 avril. Le pape Clément XII exigea de lui sa démission pure et simple de l'archevêché de Bénévent, et lui fit défense de sortir de l'état ecclésiastique. Le peuple, instruit de sa démission, monta sur la tour de l'église métropolitaine, sonna pour les morts, puis, en signe de réjouissance, on fit trois processions solennelles, et le Saint-Sacrement fut exposé pour rendre des actions de graces. Quelques jours auparavant, le peuple arracha les armes du cardinal, qu'il traîna dans les boues, et voulut brûler son palais le 27 avril 1733. Coscia déclaré coupable d'abus de pouvoir, de dilapidations, fut condamné à tenir prison dans le donjon du château Saint-Ange, et déclaré excommunié, avec injonction de restituer les sommes prises, et les présens reçus contre l'équité et la justice. Il subit son jugement. On ignore l'époque de sa mort.

† COSIMO (André *et* Pierre), peintres italiens, excellèrent, le premier dans le clair-obscur, et l'autre dans les compositions singulières. L'esprit de celui-ci, fécond en idées extravagantes, le faisoit suivre de tous les jeunes gens de son temps pour avoir des sujets de ballet et de mascarade. Au reste, il apportoit une si grande application au travail, qu'il oublioit très-souvent de prendre ses repas. On compte parmi ses élèves André del Sarto et François de Saugallo. Il mourut en 1521, à 80 ans.

COSIN (Jean), né à Norwich, principal du collége de Saint-Pierre à Cambridge, ensuite évêque de Durham, mort en 1672, à 77 ans, avoit autant de piété que d'érudition. Il jouit d'une grande faveur auprès de Charles Ier et de Charles II, et il la mérita. On a de lui plusieurs écrits, dont les principaux sont, I. Un *Traité sur la transsubstantiation*. II. Une *Histoire du canon des livres de l'Ecriture sainte, en anglais*, Londres, 1683, in-4°. III. Un petit *Traité latin des sentimens et de la discipline de l'Eglise anglicane*, publié en 1707, avec la Vie de l'auteur, par Smith. Charles Ier ayant remarqué que les filles de la reine son épouse, qui étoit catholique, récitoient dans un livre d'Heures l'office de la Vierge, fit faire des Heures à peu près semblables, à l'usage de l'Eglise anglicane; et ce fut Cosin qui publia, en 1627, ce *Recueil de prières*.

COSINGAS, prince des Cerbéniens, peuple de Thrace, et en même temps prêtre de Junon, voulant réprimer la rébellion de ses sujets, ordonna d'attacher de longues échelles les unes aux autres, et annonça qu'il alloit monter au ciel pour prier la déesse de punir les révoltés. Aussitôt les Thraces, pleins d'effroi, demandèrent pardon à leur roi, et firent serment de lui rester toujours fidèles.

† COSMAS, surnommé *Indicopleustes*, étoit un marchand égyptien, qui vivoit dans le 6e siècle, sous l'empereur Justinien. Son commerce le conduisit fréquemment dans l'Inde; mais enfin il quitta le monde et se consacra à la vie religieuse. Il composa dans sa retraite plusieurs ouvrages, dont un ayant pour titre: *Topographie chrétienne*,

est parvenu jusqu'à nous. Il contient les rêveries les plus extravagantes sur la forme de la terre et sur les phénomènes astronomiques qui y sont relatifs; mais Cosmas paroît rapporter tout ce qu'il avoit vu et entendu dans ses voyages avec beaucoup de bonne foi et de vérité, et il nous a fourni des détails intéressans pour l'histoire de la navigation et du commerce de l'Inde à cette époque. Le P. de Montfaucon a donné cet ouvrage en grec et en latin dans sa nouvelle collection des écrivains grecs, 1706, 2 volumes in folio. Il est aussi l'auteur d'une *Cosmographie des parties australes de l'Afrique ;* de *Tables astronomiques*, et d'un *Commentaire sur le Cantique des cantiques.* — Un autre Cosmas, évêque de Jérusalem, dans le 8e siècle, acquit quelque réputation par des *Poésies sacrées.*

I. COSME l'Ancien. *Voyez* Médicis, n° I.

II. COSME Ier, grand-duc de Toscane, de la maison de Médicis, né en 1519, se rangea du côté de l'empereur Charles-Quint contre les Français, après avoir tâché en vain de rester neutre. Ce prince l'en récompensa en joignant au duché de Toscane, Piombino, l'île d'Elbe, et d'autres domaines. Il obtint, peu de temps après du pape Pie IV, le titre de *grand-duc*, et il ne tint pas à ce pontife vendu à Cosme, parce qu'il avoit bien voulu l'avouer pour être de sa maison, qu'il ne portât le titre de *roi;* mais tous les princes d'Italie s'y opposèrent. Les lettres n'eurent point de protecteur plus ardent. Jaloux d'imiter le second des Césars, comme lui il aima les savans, les attira auprès de sa personne, et fonda l'université de Pise. Il mourut en 1574, après avoir gouverné avec autant de sagesse que de gloire. Ce prince avoit institué, en 1562, l'ordre militaire de Saint-Etienne. Il eut pour fils François-Marie, mort en 1587, qui fut père de Marie de Médicis, femme de Henri-le-Grand et de Ferdinand Ier, qui mourut en 1608.

† III. COSME II, grand-duc de Toscane, fils de Ferdinand Ier, et son successeur en 1609, fut un prince doux, libéral et pacifique. Il mourut en 1620. Le commerce avoit rendu la Toscane florissante, et ses souverains opulens. Ce prince fut en état d'envoyer vingt mille hommes au secours du duc de Mantoue contre le duc de Savoie, en 1613, sans mettre aucun impôt sur ses sujets. Il secourut aussi l'empereur Ferdinand II de son argent et de ses troupes. Florence, alors rivale de Rome, attiroit chez elle la même foule d'étrangers qui venoit admirer les chefs-d'œuvre antiques et modernes dont elle étoit remplie.

† IV. COSME III, né le 14 août 1642, fils et successeur de Ferdinand II dans le duché de Toscane, suivit de près la conduite sage et mesurée de son père. Il épousa en 1661 Marguerite-Louise d'Orléans, fille de Gaston, Jean-Baptiste, duc d'Orléans. Il sut se faire respecter de ses voisins et aimer de son peuple. Il mourut en 1723, après un règne heureux et tranquille de 54 ans. Jean Gaston, son fils et son successeur, mourut en 1737 sans postérité. La reine d'Espagne, Elizabeth Farnèse, avoit des droits sur ce grand-duché, comme descendante de Cosme II; elle les céda cette même année à la France, pour le royaume des Deux-Siciles, qui fut donné à son fils don Carlos. La France échangea la Toscane pour la Lorraine. Cette belle contrée est aujourd'hui réunie à la France.

V. COSME (Jean), frère feuillant, dont le nom de famille étoit Baseillac, né en 1703, dans le dio-

cèse de Tarbes, d'un chirurgien, qui lui apprit les premiers élémens de son art, alla se perfectionner chez un autre chirurgien à Lyon, et y suivit avec constance les opérations faites à l'hôpital général de cette ville. Arrivé à Paris, il se lia avec Duvernay, Morand, Guérin, Levret, La Peyronie, qui lui restèrent sincèrement attachés. Malgré les persécutions que le collége de médecine lui suscita, il devint un des plus habiles lithotomistes du siècle. Il trouva un moyen d'extraire la pierre de la vessie par-dessus le pubis, et publia quelques écrits sur cette nouvelle méthode qui lui réussit. Après avoir dirigé quelque temps l'hôpital de Bayeux, il forma un hospice chez les feuillans, où il entretint gratuitement un nombre considérable de malades. On dit qu'il a fait plus de mille fois l'opération de la taille. A sa mort, les pauvres forcèrent trois fois la porte du cloître, pour venir pleurer sur son cercueil. Ils le perdirent le 18 juillet 1781. Avec un extérieur dur et brusque, le frère Cosme avoit de l'enjouement, des réparties fines et agréables, une belle ame, et un cœur compatissant. Si quelque père de famille lui offroit de l'argent, « Gardez-le, lui disoit-il, je ferois tort à vos enfans. » Pour prix de ses services auprès des grands, il n'exigeoit quelquefois que le soulagement des malheureux qu'il leur indiquoit. Ses ouvrages sont, I. *Nouvelle Méthode d'extraire la pierre*, Paris, 1779, in-12. II. *Recueil de Pièces importantes concernant la taille, par le lithotome caché*, 2 vol. in-12, fig. Le frère Cosme refusa toujours de se laisser peindre; mais à sa mort, Notte fit son portrait, qui a dû être gravé par Godefroy.

* VI. COSME DE VILLIERS, *dit* SAINT-ESTIENNE (François), né à Saint-Denys, près Paris, le 8 septembre 1680, et mort dans cette capitale en 1758, est auteur de *Bibliotheca Carmelitana, notis criticis et dissertationibus illustrata*. Orléans, 1752, 2 vol. in-fol.

† COSNAC (Daniel de), d'une ancienne famille du Limousin, fit paroître dès son enfance beaucoup de vivacité, de pénétration et de talens pour les affaires. Sa figure, qui étoit assez désagréable, auroit pu être un obstacle à sa fortune; mais son esprit la faisoit oublier. Il s'attacha à Armand prince de Conti, et eut part à la négociation de son mariage avec la nièce du cardinal Mazarin. Peu de temps après, il fut nommé évêque de Valence et de Die, diocèses alors réunis. Rien n'est plus plaisant que la manière dont il força la princesse de Conti, nièce du cardinal Mazarin, à lui faire donner par son oncle l'évêché de Valence. Le cardinal lui apprit sa nomination au moment où il venoit de prêcher devant la reine, et lui dit ce mot charmant : « Monsieur, être nommé évêque de Valence au sortir d'un aussi beau sermon que celui que vous venez de faire, cela s'appelle recevoir le bâton de maréchal de France sur la brèche. » Il n'eut pas plutôt fait ses remercîmens, dit l'historien, qu'il alla chez M. de Pâris, à qui il demanda la prêtrise, que ce prélat lui promit sans peine. Ce n'est pas là tout, lui répliqua M. de Valence, c'est que je vous supplie de me faire diacre. Volontiers, lui dit M. de Pâris. Vous n'en serez pas quitte pour ces deux graces, monseigneur, interrompit M. de Valence; car, outre la prêtrise et le diaconat, je vous demande encore le sous-diaconat. Au nom de Dieu, reprit brusquement M. de Pâris, dépêchez-vous de m'assurer que vous êtes tonsuré, de peur que, dans cette disette de sacremens, vous ne

remontiez jusqu'à la nécessité du baptême. » Ses talens lui méritèrent la confiance la plus intime de Henriette d'Angleterre (*voyez* son art.), et celle de son époux Philippe, duc d'Orléans, frère unique du roi. Louis XIV le nomma à l'archevêché d'Aix en 1687, lui donna l'abbaye de Saint-Riquier, diocèse d'Amiens, en 1695, et le fit commandeur de l'ordre du Saint-Esprit en 1701. Il mourut à Aix en 1708, dans sa 81e année, étant alors le plus ancien prélat du royaume. On lui fit cette épitaphe ironique :

REQUIESCAT UT REQUIEVIT.

Il laissa des sommes considérables, qu'il auroit pu répandre sur les pauvres de son diocèse. Le maréchal de Tessé a composé l'Histoire de cet archevêque. Dans le nombre des manuscrits laissés par l'abbé de Choisy étoient des *Mémoires de M. de Cosnac*, que l'abbé d'Olivet a fait imprimer. Cependant l'anecdote suivante ne l'a pas été. Elle est rapportée dans les Essais posthumes de R. L. d'Argenson. « L'abbé de Cosnac, très-vieux, apprit que l'on venoit de canoniser saint François de Sales. « Quoi ? s'écria-t-il, M. de Genève ! mon ancien ami ! Je suis charmé de la fortune qu'il vient de faire : c'étoit un charmant homme, un aimable homme, et même un honnête homme, quoiqu'il trichât au piquet, où nous avons souvent joué ensemble. » — « Mais, monseigneur, lui dit-on, est-il possible qu'un saint friponne au jeu ? » — « Ho ! répliqua l'archevêque, il disoit pour ses raisons que ce qu'il gagnoit étoit pour les pauvres. »

COSNARD (mademoiselle), née à Paris, donna au théâtre, en 1650, la tragédie des *Chastes Martyrs*.

COSPEAN *ou* COSPEAU (Philippe), natif du Hainaut, docteur de Sorbonne, successivement évêque d'Aire, de Nantes et de Lisieux, avoit été disciple du célèbre Juste-Lipse. Ce fut un des meilleurs prédicateurs de son temps, et un des premiers qui substituèrent dans les sermons, aux citations d'Homère, de Cicéron et d'Ovide, celles de la Bible, de saint Augustin et de saint Paul. Il mourut en 1646, à 78 ans. On a quelques ouvrages de ce prélat. Il publia, en 1622, une *Lettre apologétique* pour le cardinal de Bérulle contre les carmes, jaloux de ce que l'instituteur de l'Oratoire s'étoit chargé de la direction des carmélites.

COSROÈS. *Voyez* CHOSROÈS.

COSSART (Gabriel), né à Pontoise en 1615, entra chez les jésuites, et professa la rhétorique à Paris avec beaucoup de succès. Après l'avoir enseignée sept ans, il se joignit au père Labbe, qui avoit commencé une collection des conciles, beaucoup plus ample que les précédentes. Son collégue étant mort lorsqu'on imprimoit le onzième volume, il continua seul ce grand ouvrage, qui parut en 1672, en 18 vol. in-fol. Outre cette savante compilation, on a de lui des *Harangues* et des *Poésies*, publiées en 1675, et réimprimées à Paris en 1723, in-12 ; La *Magnifique Entrée du Roi et de la Reine à Paris*, Paris, 1660, in-4°. Le père Cossart peut passer pour un des meilleurs poëtes et orateurs que les jésuites aient produits. Il mourut à Paris le 18 septembre 1674. — Il ne faut pas le confondre avec un rimailleur, dont nous avons le *Brasier spirituel*, en vers, 1606, in-12 : ouvrage que les curieux recherchent à cause de sa singularité.

† I. COSSÉ (Charles de), plus connu sous le nom de maréchal DE BRISSAC, d'une maison illustre, ori-

ginaire du royaume de Naples, selon les uns, et de la province du Maine, selon les autres, étoit fils de René de Cossé, seigneur de Brissac en Anjou, grand fauconnier de France, et de Charlotte de Gouffier. Il servit d'abord avec beaucoup de succès dans les guerres de Naples et de Piémont, et se signala ensuite au siége de Perpignan, en 1541, en qualité de colonel de l'infanterie française. Il y fut blessé d'un coup de pique, après avoir repris sur les ennemis, lui septième, l'artillerie dont ils s'étoient emparés. Le dauphin, Henri de France, témoin de son courage, dit hautement «que s'il n'étoit le dauphin de France, il voudroit être le colonel Brissac.» Devenu colonel-général de la cavalerie légère de France, il remplit ce poste avec tant de distinction, que les premiers gentilshommes du royaume, et les princes même, vouloient apprendre le métier de la guerre à son école. En 1543, l'empereur Charles-Quint ayant attaqué Landrecies, Brissac y jeta du secours par trois fois, et vint joindre, malgré les efforts des ennemis, François I qui étoit alors avec son armée près de Vitry. Ce monarque l'embrassa, le fit boire dans sa propre coupe, et le créa chevalier de son ordre. Après plusieurs autres belles actions, récompensées, en 1547, par la charge de grand-maître de l'artillerie de France, Henri II l'envoya, en qualité d'ambassadeur, à l'empereur, pour négocier la paix. Il s'y montra bon politique. Ses services lui méritèrent le gouvernement du Piémont, et le bâton de maréchal de France, en 1550. Arrivé à Turin, il rétablit la discipline militaire, réforma les abus, et apprit aux soldats à obéir. Le maréchal de Brissac secourut ensuite les princes de Parme et de La Mirandole, contre Ferdinand de Gonzague et le duc d'Albe, généraux des ennemis. Il les défit en plusieurs occasions, sans avoir jamais eu de désavantage. De retour en France, il fut fait gouverneur de Picardie, rendit les services les plus importans dans cette province, contribua, en 1562, à la prise du Havre-de-Grace sur les Anglais, et au gain du combat de Châlons contre les calvinistes. Il mourut à Paris le 31 décembre 1563. Brissac étoit petit, et d'une figure extrêmement délicate. Les dames de la cour ne l'appeloient que le beau Brissac. On prétend que la duchesse de Valentinois en étoit amoureuse, et que ce fut la jalousie de Henri II qui lui fit donner l'emploi de lieutenant-général en Italie. On cite une foule de traits à sa louange. François duc de Guise, qui étoit le maître de la France, laissa manquer de tout Brissac dans le Piémont. Le maréchal s'en plaignit sans détour et avec fermeté, dans une lettre qu'il écrivit au roi. Ce prince eut l'imprudence de la montrer à son favori, qui envoya un homme de confiance au camp, pour engager le général à dire qu'il avoit signé, sans lire, une lettre écrite par son secrétaire. L'envoyé n'oublia rien de ce qui pouvoit séduire le maréchal. « Mon ami, lui dit ce grand capitaine, je ne connois de protecteur à la cour que le roi. Il ne falloit pas venir de si loin pour me faire une proposition semblable. J'ai lu ma lettre avant de l'envoyer; je me souviens encore de ce qu'elle contient, et je l'approuve.» — Le maréchal de Brissac refusa au lieutenant d'une compagnie de cinquante hommes d'armes la permission d'aller passer l'hiver dans la province. L'officier étant parti sans congé, Brissac le fit déclarer incapable de servir et dégradé de noblesse. Ce jugement, rendu en Piémont, parut trop sévère à quelques dames de la cour, qui pres-

sèrent Henri II de le casser. Le prince se contenta de solliciter le général, qui lui répondit : « C'est à vous, sire, que l'offense a été faite, et par conséquent, à vous de la pardonner. Si votre majesté veut bien faire ce tort à son service, je ne puis m'y opposer. » La sagesse du discours de Brissac n'empêcha pas, dans un gouvernement foible et corrompu, que l'officier ne fût réhabilité dans son emploi et dans tous ses honneurs. — Ce grand homme accorda, dans une occasion éclatante, la punition que mérite la désobéissance, et la récompense qui est due à la valeur. Ayant mis l'armée en bataille au siége de Vignal dans le Montferrat, pour donner l'assaut, un bâtard de la maison de Roissy part du gros de la troupe, sans attendre le signal, met l'épée à la main, monte à la brèche, tue tout ce qui se trouve devant lui, étonne les Espagnols par son audace, et décide la prise de la place. Cet héroïsme n'empêche pas qu'il ne soit mené au conseil de guerre, et condamné à mort tout d'une voix. « Mon ami, lui dit alors Brissac, la loi a jugé l'action; je veux être clément en faveur du motif. Je te pardonne; et pour honorer l'intrépidité que tu as montrée, je te donne cette chaîne d'or, que je te prie de porter pour l'amour de moi. Mon écuyer te donnera un cheval et des armes; et tu combattras désormais auprès de moi... » Les troupes victorieuses dans le Piémont sous Brissac furent réformées. Dans le premier mouvement de leur colère, elles demandèrent, du ton de la sédition, où elles trouveroient du pain : — « Chez moi tant qu'il y en aura, répondit le général..... » Les marchands du pays, qui, sur la parole de Brissac, avoient fait des avances à l'armée, conjurèrent cet homme illustre d'avoir pitié d'eux. Il se dépouille à l'instant de tout ce qu'il a pour les soulager, et se rend avec eux à la cour de France. Les Guises, qui étoient les maîtres absolus du royaume, ne montrant pour ces malheureux qu'une compassion stérile, le maréchal de Brissac dit à sa femme : « Voilà des gens, madame, qui ont hasardé leur fortune sur mes promesses; le ministre ne les fait pas payer, et ce sont des gens perdus. Remettons à un autre temps le mariage de mademoiselle de Brissac, que nous nous disposions à faire, et donnons à ces infortunés l'argent destiné pour sa dot. » L'ame de la maréchale se trouva aussi sensible, aussi élevée que celle de son époux. Avec la dot et quelques autres sommes qu'on emprunta, Brissac parvint à rassembler la moitié de ce qui étoit dû aux marchands, auxquels il donna des sûretés pour le reste.

II. COSSÉ (Artus de), frère du précédent, maréchal de France comme lui, défendit, contre l'empereur, en 1552, la ville de Metz, dont il avoit le gouvernement. Il fut élevé ensuite à la charge de grand-panetier de France et de surintendant des finances. « Sa femme, dit Brantôme, qui étoit de la maison de Pui-Grissier en Poitou, mal-habile pourtant, et n'étant jamais venue à la cour, sinon lorsqu'il eut cette charge des finances, fit la révérence à la reine : « Ma foi, lui dit-elle, nous étions ruinés sans cela, madame; car nous devions cent mille écus. Dieu merci, depuis un an nous nous sommes acquittés, et nous avons gagné plus de cent mille écus pour acheter quelque belle terre. » Cette sotte naïveté fit rire la reine et les courtisans; mais elle déplut beaucoup à Cossé, qui la renvoya le lendemain. Artus de Cossé eut le bâton de maréchal de France en 1567. « Il avoit la tête aussi bonne que le bras, dit le même

historien, encore qu'aucuns lui donnèrent le nom de *maréchal des bouteilles*, parce qu'il aimoit quelquefois à faire bonne chère, rire et gaudir avec ses compagnons; mais pour cela sa cervelle demeuroit fort bonne et saine. » Il se trouva à la bataille de Saint-Denys, et à celle de Montcontour, en 1569. Défait par les calvinistes l'année d'après au combat d'Arnay-le-Duc, il vengea cet affront au siége de La Rochelle, en 1573, et empêcha le secours d'y entrer. Il mourut dans son château de Gonnor en Anjou, le 15 janvier 1582, honoré par Henri III du collier de ses ordres.

III. COSSÉ (Timoléon de), appelé le comte DE BRISSAC, grand-fauconnier de France, colonel des Bandes de Piémont, fils du maréchal de Brissac, se montra digne de son père par sa valeur, sa sagesse et par son amour pour les lettres et les sciences. Son mérite lui auroit procuré les plus hautes dignités, s'il n'eût été malheureusement tué d'un coup d'arquebuse au siége de Mucidan, dans le Périgord, en 1569, à 26 ans.

IV. COSSÉ (Charles de), duc de Brissac, pair et maréchal de France, fils puîné de Charles de Cossé, hérita de son courage. Il remit Paris, dont il étoit gouverneur, au roi Henri IV, le 22 mars 1594, et mourut à Brissac en Anjou l'an 1621. Louis XIII avoit érigé cette terre en duché-pairie l'année précédente, en considération de ses services. *Voy.* LANGLOIS, n° I.

* V. COSSÉ-BRISSAC (C.-F. de), veuve du maréchal de Noailles, née et domiciliée à Paris, où elle resta même après le 10 août 1792, fut traitée, malgré son grand âge, comme suspecte pendant le règne de la terreur, et renfermée au Luxembourg. Après plusieurs mois de détention, elle fut comprise au nombre des infortunés qu'on accusa d'y avoir conspiré. Traduite au tribunal révolutionnaire, et ne pouvant répondre à cause de sa surdité, le président Dumas dit au greffier: « Ecrivez qu'elle a conspiré sourdement. » Condamnée à mort sans avoir été entendue, cette respectable femme sortit du tribunal sans savoir ce qui avoit été prononcé contre elle, fut exécutée le 23 juillet 1794, peu de jours avant la mort de Robespierre; elle étoit âgée de 70 ans.

* COSSIGNY, ingénieur, mort à Paris en 1809, a publié un ouvrage *sur les épiceries*, avec une *Instruction sur leur culture et leur préparation*, 1775, in-12; il est encore l'auteur d'un *Voyage à Canton*, et d'un *Traité sur la fabrication de l'indigo*.

* I. COSSON (Pierre-Charles), ancien professeur de l'université de Paris, au collége des Quatre-Nations, né à Mézières, département des Ardennes, est auteur de plusieurs *Discours latins* écrits d'un style mâle et pur, qui ont été couronnés par l'université de Paris. Connoissant parfaitement la langue de Cicéron et de Virgile, il n'en étoit pas moins versé dans la sienne; et il le prouva par le prix qu'en 1764 il remporta à l'académie de Besançon, sur le sujet proposé par cette académie: *Les progrès des modernes ne dispensent point de l'étude des anciens*. Dans son discours, Cosson saisit avec beaucoup de justesse cette assertion, en développa les preuves avec goût, avec aisance, avec solidité, et toujours d'un ton convenable au sujet. Sa marche est simple, mais ses expressions s'élèvent quand les circonstances l'exigent. Ses raisonnemens sont toujours d'accord avec la saine logique et les vrais

principes de la littérature. En 1770, il publia l'*Eloge de Bayard*, où l'on trouve des traits d'une éloquence patriotique, dont l'expression est aussi heureuse que les motifs et sont estimables. Cet auteur a encore donné une nouvelle édition de Tite-Live, en 10 vol. in-12, 1775, traduite par Guérin, et presqu'entièrement retouchée. Dans le cours de la révolution, il remplit diverses missions dans le département du Rhin, dont il s'acquitta avec autant de zèle que de désintéressement. Il est mort à Paris en 1802.

* II. COSSON DE LA CRESSONNIÈRE (Charlotte-Catherine), née à Mézières dans le 18e siècle, est auteur de plusieurs *Pièces de poésie*, qui furent insérées dans le Mercure et autres journaux littéraires. On lui doit encore, I. *Lamentation sur la mort du dauphin*, Paris, 1766. II. Une édition de *la bonne Royne et d'un sien bon curé*, fabliau d'une bonne femme gauloise par Bossut, curé de Saint-Paul, Paris, Didot, 1782, in-18.

I. COSTA (Christophe à), né en Afrique d'un Portugais, passant en Asie pour satisfaire son penchant à la botanique, fut pris par les Barbares, et resta long-temps en esclavage. Il profita des premiers momens de sa liberté pour recueillir des herbes médicinales, et vint ensuite à Burgos en Espagne, où il exerça la médecine. C'est dans cette ville qu'il publia, en 1578, in-4°, un *Traité des drogues et des simples des Indes*, traduit en latin par Clusius, 1593, in-8°. On a encore de lui une *Relation de ses voyages des Indes*, et un *Livre à la louange des femmes*, Venise, 1592, in-4°. On dit que, sur la fin de sa vie, il se retira dans une solitude, où il mourut.

II. COSTA (Emmanuel à), jurisconsulte portugais, disciple de Navarre, enseigna le droit à Salamanque en 1550. Ses *Œuvres* ont été imprimées en 2 vol. in-fol. Covarruvias et les autres savans jurisconsultes espagnols le citent avec éloge. On ne peut lui reprocher que le défaut de précision et de méthode.

†III. COSTA (Jean à), *ou* Jean LA COSTE, professeur de droit à Cahors, sa patrie, et à Toulouse, laissa des *Notes sur les Institutes de Justinien*, réimprimées à Leyde en 1719, in-4°. On a encore de lui des *Commentaires* estimés *sur les Décrétales de Grégoire IX*, Paris, 1676, in-4° ; *Prælectiones ad quosdam titulos juris civilis*, Leyde, 1773, in-4°. Ce dernier ouvrage, que l'on croyoit perdu, a été publié avec des notes par le professeur Voorda, sur un manuscrit découvert par le bibliomane Mercier, abbé de Saint-Léger de Soissons et bibliothécaire de Sainte-Geneviève. Il mourut à Cahors le 13 août 1637, dans un âge assez avancé.

IV. COSTA (Marguerite), Romaine, auteur de diverses *Poésies italiennes*, vint à Paris, et présenta le projet d'une fête à Louis XIV, intitulée *Défi d'Apollon et de Mars*. Cette fête devoit avoir lieu en 1647; mais on lui préféra un ballet héroïque d'Orphée, dont l'exécution parut moins difficile. Marguerite Costa fit imprimer ses *Œuvres poétiques*, qu'elle dédia au cardinal Mazarin.

*V. COSTA (Jacques), évêque de Ripa-Transonne, et ensuite de Bellune, né à Bassano en 1699, et mort dans son diocèse en 1755 a publié, I. *Synodus diœcesana, etc. quam collegit et ecclesiæ suæ proposuit Jacobus Costa episcopus Ripanus, etc.*, Ripæ-Transonis, 1741. II. *Synodus diœcesana, quam Jacobus Costa episcopus et comes Bellunensis collegit, etc.*, Belluni, 1750. Il

a laissé manuscrits des *Sermons*, des *Homélies* et des *Discours* prononcés en différentes villes et à diverses époques.

* VI. COSTA (Jean-François), peintre, architecte et graveur, a publié d'après ses dessins, en 1750, deux vol. in-folio, contenant *cent quarante Vues de maisons de plaisance et de palais, prises dans les environs de Venise sur la rivière.*

VII. COSTA. *Voy.* les ACOSTA.

* COSTADONI (P. Ab. D. Anselme) naquit d'une illustre famille de Venise en 1714. Après avoir fait ses premières études sous les jésuites, il prit l'habit de camaldule au monastère de Saint-Michel près Murano, et fut l'un des plus savans religieux bénédictins de cet ordre. Il a beaucoup écrit sur les hommes illustres, les instituts religieux et les antiquités ecclésiastiques. Il est encore auteur de quelques ouvrages ascétiques, qu'on ne lit plus. Parmi le grand nombre de productions sorties de sa plume, on remarque, I. *Osservazioni sopra un'antica Tavola Greca, in cui è racchiuso un insigne pezzo della croce di Gesù-Cristo, la quale conservasi nel monastero di S. Michel di Murano.* Ces observations sont insérées dans le tom. XXXIX du Recueil de Calogera. II. *Dissertatio epistolaris in antiquam sacram eburneam tabulam;* on trouve cette dissertation dans le vol. XL du même recueil. III. *Avvisi ed istruzioni pratiche intorno a' principali doveri de' Regolari*, Faenza, 1770; Venezia, 1771.

* COSTÆUS (Jean), natif de Lauden en Franconie, enseigna la médecine à Turin et ensuite à Bologne, où il remplit la première chaire depuis 1581 jusqu'en 1603, année de sa mort. Ce médecin a beaucoup écrit; mais on peut appliquer à ses ouvrages ce que Martial disoit de ses épigrammes :

Sunt bona, sunt quædam mediocria, plurima mala.

† COSTANZO (Angelo di), seigneur de Cantalupo, né en 1507 à Naples, mit au jour l'*Histoire de cette ville*, en italien, in-fol., Aquila, 1682, après cinquante-trois ans de recherches. Cette première édition, rare même en Italie, s'étend depuis l'an 1250 jusqu'en 1489, c'est-à-dire depuis la mort de Frédéric II jusqu'à la guerre de Milan, sous Ferdinand premier. Cette histoire, moins recherchée en France qu'en Italie, a été réimprimée avec la Vie de l'auteur, Naples, 1735, in-4°; et à Milan, 1805, 3 vol. in-8°. Costanzo égayoit, par la culture *de la poésie latine*, la gravité de l'histoire. Il réussit dans l'une et dans l'autre. Il imagina pour le sonnet une tournure particulière, qui lui donna plus de grace. On a recueilli ses *Vers italiens* à Venise, en 1752, in-12; et à Padoue, 1723 et 1750, in-8°. Il mourut vers l'an 1590, dans un âge avancé.

† COSTAR (Pierre), fils d'un chapelier de Paris, naquit en 1603. Son vrai nom étoit *Costaud*; mais le trouvant peu propre à l'harmonie de la poésie, il le changea en celui de Costar. Avec une mémoire très-heureuse, une vaste lecture, et un grand amour pour les lettres, il trouva le secret de se faire beaucoup d'ennemis. La présomption, l'opiniâtreté, le rendirent emporté dans toutes ses querelles. On connoît celle qui s'éleva entre lui et Girac, au sujet des ouvrages de Voiture, que Costar défendit avec chaleur. Aux éloges les plus outrés du poëte son ami, il joignit les injures les plus piquantes contre son adver-

saire, et ses injures lui parurent des raisons. Malgré la vivacité satirique de ses écrits, il voulut paroître doux dans la société; mais il se plia avec tant de mal adresse aux usages du grand monde, que Mᵉ des Loges disoit de lui « que c'étoit le pédant le plus galant, et le galant le plus pédant qu'on eût encore rencontré. » Il avoit fait, à tête reposée, un répertoire de lieux communs, où il trouvoit, en sortant de chez lui, toutes les saillies qu'il devoit étaler chez les autres. Ce pédant petit-maître, quoique bachelier de Sorbonne et prêtre, étoit un des oracles de l'hôtel de Rambouillet. Il mourut à Paris, le 13 mars 1660, à 57 ans. On a de lui un *Recueil de Lettres*, en 2 gros vol. in-4°, la plupart chargées de grec et de latin, presque toutes inutiles, et toutes, sans exception, pleines de phébus et de galimatias. On lui doit encore une *Traduction des plus beaux endroits de Martial*, 1689, 2 vol in-12.

* COSTARD (George), savant théologien anglais, né vers l'an 1710, mort en 1782, élève du collége de Wadham à Oxford, où il fut ensuite boursier. En 1733, il fut reçu maître-ès-arts, et la même année il publia ses *Observations critiques sur les Psaumes*, in 8°. En 1746, parurent ses *Lettres à Martin Folkes, président de la société royale, sur la naissance et les progrès de l'astronomie chez les anciens*, in-4°. Il donna, en 1748, un *Supplément* à cet ouvrage dans trois lettres au même; et dans le même temps il publia ses *Observations pour éclaircir le livre de Job*, qu'il prétend ne pas remonter plus haut que la captivité de Babylone. Cette hypothèse a été soutenue aussi par le savant Warburton. Les autres ouvrages de Costard sont deux *Dissertations* : la 1ʳᵉ sur le mot *Kesitah*, la 2ᵉ sur la signification du mot *Hermès*, in-8°. *Dissertationes critico-sacræ quarum prima explicatur Ezek.* XIII, 18; *altera vero 2 reg.* X, 22 in-8°. Une édition de *Historia religionis veterum Persarum* de Hydes, in-4°. *Usages de l'astronomie, l'histoire et la chronologie*, in-4°. *Conjectures philologiques sur un passage d'Homère*, in-4°. *Lettre à M. Halhed, contenant des remarques sur sa préface au code de Gentoo-Laws*, in-8°. Costard, nommé, en 1764, vicaire de Twickenham, au comté de Middlesex, ne fut pas moins honoré pour son caractère bienfaisant que pour sa science éminente.

† I. COSTE (Nicolas de la), et Jean son frère, furent deux savans imprimeurs du 17ᵉ siècle. Ils imprimèrent ensemble plusieurs ouvrages, entre autres l'*Histoire des Papes* par Duchesne. Nicolas, traducteur de l'espagnol en français des *Voyages* de Herrera, 3 vol. in-4°, mourut à Paris; Jean alla finir ses jours à Lisbonne en 1671.

II. COSTE (Hilaire de), minime de Paris, disciple du père Mersenne, allié, par sa mère, de St. François-de-Paule, né en 1595, et mort en 1661, étoit un homme d'une grande piété et d'une lecture immense; mais compilateur crédule, et écrivain diffus et ennuyeux. On a de lui, I. *Les Eloges et les Vies des reines, des princesses et des dames illustres en piété, en courage et en doctrine, qui ont fleuri de notre temps et du temps de nos pères* en 2 vol. in-4°; la meilleure édition est de 1647. II. *Histoire catholique*, où sont décrites les vies des hommes et des dames illustres des 16ᵉ et 17ᵉ siècles, in-f°., Paris, 1625. III. *Eloges des rois et des enfans de France qui ont été dauphins*, in-4°. IV *Vie du père Mersenne*, in-8°. Ce n'est propre-

ment qu'un éloge de ce savant religieux, fait pour servir de mémoires à ceux qui voudroient écrire plus amplement sa vie. V. *Portrait en petit de St. François-de-Paule*, in-4°, Paris, 1655; ouvrage assez mal écrit, mais dont on peut faire usage à cause des preuves et des titres que l'auteur a mis à la fin. VI. *Vie de François le Picard*, ou *le parfait Ecclésiastique*, avec les éloges de quarante autres docteurs, in-8°; ouvrage curieux et recherché. On trouve à la fin les preuves de cette Histoire, tirées de différens auteurs. Il suivoit cette méthode dans presque tous ses ouvrages; et c'est ce qui les fait rechercher par quelques savans. VII. *Vie de Jeanne de France*, fondatrice des annonciades.

† III. COSTE (Pierre), natif d'Uzès, réfugié en Angleterre, mort à Paris en 1747, dans un âge avancé, a laissé plusieurs ouvrages. Les principaux sont, I. Les *Traductions* de l'Essaï sur l'entendement humain, de Locke (*voyez* LOCKE), Amsterdam, 1736, in-4°, et Trévoux, 4 vol. in-12; de l'Optique de Newton, in-4°; du Christianisme raisonnable, de Locke, Amsterdam, 1696, 2 vol. in-12. II. Une *Edition* des Essais de Montaigne, en 3 vol. in-4° et 10 vol. in-12, avec des *Remarques*. III. Une *Edition* des Fables de La Fontaine, in-12, avec de courtes *Notes* au bas des pages. Il osa y joindre une *Fable* de sa façon, qui prouva qu'il étoit plus facile de commenter La Fontaine que de l'imiter. IV. *La Défense de La Bruyère contre le chartreux d'Argone*, caché sous le nom de *Vigneul-Marville*, ouvrage verbeux, dont on a chargé très-mal à propos la plupart des éditions des Caractères de Théophraste. V. *Histoire de Louis de Bourbon*, 2e *du nom, prince de Condé*, La Haye, 1748, in-4°, et in-12; Cologne, 1694, assez exacte, mais froide. Coste, éditeur souvent minutieux, et écrivain médiocre, mettoit cependant de l'attention dans tout ce qu'il faisoit.

† IV. COSTE (N.), écrivain de Toulouse, mort en 1759, est auteur de deux ouvrages: I. *Projet d'une Histoire de la ville de Paris, sur un plan nouveau*. II. *Lettre de l'auteur du Projet de l'Histoire de la ville de Paris à l'auteur des Observations sur les écrits modernes*, Harlem, 1739, in-12. Son but, dans ce dernier ouvrage, est de ridiculiser le goût outré de l'érudition. Il répand ses plaisanteries sur tout le genre historique en général; mais il est à présumer qu'il ne cherchoit qu'à se moquer de ces laborieux et intrépides compilateurs qui portent leur vaine curiosité sur les faits les plus minces et les plus inutiles.

V. COSTE (Jean de la), né à Versailles, mort au mois de novembre 1761, embrassa l'état ecclésiastique: il a laissé quelques écrits foibles et peu importans: I. *Lettre au sujet de la noblesse commerçante*, 1756, in-8°. II. *Lettre d'un baron saxon à un gentilhomme silésien*, in-8°.

VI. COSTE. *Voy.* COSTA, n° III.

I. COSTER (Laurent-Jean), habitant de Harlem, mort vers 1440, descendoit des anciens comtes de Hollande par un enfant naturel. Son nom est célèbre dans les fastes de l'imprimerie, parce que les Hollandais le prétendent inventeur de cet art vers 1430. Cette prétention n'est pas appuyée sur des fondemens solides, car ce n'est que cent trente ans après le premier exercice de cet art à Mayence, que la ville de Harlem s'est avisée d'en re-

vendiquer l'invention. Mais aux faits connus et certains, aux monumens parlans et non équivoques qui assurent cette gloire à Mayence, elle n'oppose que des traditions obscures, des contes de vieillards, des historiettes, des conjectures, et pas une production typographique qu'on puisse prouver appartenir à Coster. Tout ce qu'on peut accorder à Harlem, c'est d'avoir été une des premières villes où l'on ait exercé l'art de la gravure en bois, qui a conduit par degrés à l'idée d'imprimer un livre d'abord en planches de bois gravées, ensuite en caractères mobiles de bois, et enfin en caractéres de fonte. Mais il reste encore à prouver que cette idée ait été conçue et exécutée à Harlem, au lieu qu'il est démontré que Guttemberg a imprimé d'abord à Strasbourg, et ensuite à Mayence, en caractères de bois mobiles, et que les caractères de fonte ont été inventés à Mayence par Schoeffer. Le savant Meerman, conseiller et pensionnaire de Roterdam, zélé pour l'honneur de son pays, a soutenu la cause de Harlem avec toute la sagacité et l'érudition qu'on pouvoit y mettre, dans un ouvrage intitulé *Origines typographicæ*, imprimé à La Haye en 1765, en 2 vol. in-4°; et l'on peut dire que jamais mauvaise cause ne fut mieux défendue. On a placé la statue de Coster à l'hôtel-de-ville de Harlem, où l'on conserve, sous une enveloppe de soie, et dans un coffret d'argent, le *Speculum salutis*, dont les Hollandais lui attribuent l'impression. Ils ont gravé sur la porte de la maison où il demeuroit quatre vers latins de *Schrevelius*, dont les deux derniers disent que l'invention de l'imprimerie par Coster est aussi sûre que l'existence de Dieu même :

Extulit hic, monstrante Deo, Laurentius artem;
Dissimulare virum hunc, dissimulare Deum est.

II. COSTER (François), jésuite de Malines, appelé *le marteau des hérétiques*, publia divers ouvrages contre eux, entre autres l'*Enchiridion controversiarum*, Cologne, 1590, in-8°, traduit en plusieurs langues, et très-peu lu aujourd'hui. On a encore de lui, *Apologia tertiæ partis Enchiridii de Ecclesiâ*, 1604, in-8°; *Augmentum Enchiridii*, 1605, in-8°; *Remarques sur le nouveau Testament*, en flamand, 1614, in-fol., et autres ouvrages. Il mourut à Bruxelles, le 6 décembre 1619, à 88 ans.

* III. COSTER (Samuel), poëte dramatique hollandais, florissoit à Amsterdam au commencement du 17e siècle. Il y fonda, en 1617, une académie destinée à la culture de la langue et de la poésie hollandaises. Elle devint le berceau du théâtre national, qui fut établi dans le même local (au *Kaizersgracht*), vingt ans après, sous la direction de Coster. Sa tragédie d'*Iphigénie* excita contre lui les clameurs du clergé. Vondel, dans une de ses Satires, fronda ce fanatisme, ennemi de la raison et du goût. Ce poëte rendoit justice au mérite de Coster, dans plusieurs de ses ouvrages, il parle de lui avec éloge. Il travailloit dans les deux genres, *le tragique* et *le comique*. Ses pièces ont paru dans l'intervalle de 1617 à 1631. Il étoit médecin, et, dans cette qualité, il donna ses soins pendant cinquante ans à l'hôpital de cette ville. Brandt, dans la Vie de Vondel, reproche à Coster de s'être trop livré à sa facilité.

* IV. COSTER-SAINT-VICTOR (J. B.), né à Epinal en Lorraine, servit d'abord dans le 8e régiment de chasseurs à cheval, en déserta dans le mois d'août 1791, et passa dans les corps d'émigrés. Rentré en France, il fit la première guerre des

chouans sous Puisaye, et commanda dans les environs de Vitré. Après la pacification, il resta dans le pays, fut arrêté en l'an 5 (1796), comme déserteur et fabricateur de faux passeports, traduit devant un conseil militaire, condamné à la détention pour cinq ans, et remis à la gendarmerie pour être conduit à Nanci. Arrivé à Avranches, il échappa à ses gardes, et passa en Angleterre. Dégoûté du séjour de la France par les dangers qu'il y avoit courus, Coster-Saint-Victor suivit Puisaye dans ses possessions du Canada, et chercha à y former un établissement, puis revint en Angleterre, d'où il se rendit à Paris, en 1802, pour l'exécution du complot du 3 nivôse contre le premier consul, et déguisa si bien ses intentions, que la police, rassurée sur sa conduite par M. de Bourmont, lui remit même un mandat d'arrêt décerné contre Limoëlan, l'un des auteurs de la machine infernale. Décrété d'accusation dans le procès qui eut lieu à la suite de cette affaire, il gagna de nouveau l'Angleterre, et en revint au mois de novembre 1803; mais il fut pris avec Georges, condamné à mort le 1er prairial an 12 (10 juin 1804), et exécuté le 5 messidor suivant. Coster étoit âgé de 33 ans.

* I. COSTERUS (Jean), médecin, né à Lubeck, et mort à Revel le 22 février 1665, à l'âge de 71 ans, est auteur de l'ouvrage suivant, intitulé *Affectuum totius corporis humani præcipuorum theoria et praxis; accessit Caroli Gustavi, regis Sueciæ morbi et obitûs relatio medica*, Francofurti, 1664, 1675, in-4°.

* II. COSTERUS (Bernard), secrétaire de la ville de Woerden, dans la sud-Hollande, né en 1645, mort en 1735, a laissé un *Récit historique des événemens de l'année* 1672, important à consulter pour cette mémorable époque, et propre à servir de correctif à la flétrissure que des historiens, tels que Valkenier, Sylvius, etc., ont imprimée au nom français, que la politique stathoudérienne a toujours cherché à rendre odieux dans les Sept-Provinces. On recherche l'édition de cette *Histoire*, accompagnée du *vidimus* de la cour de Hollande, Leyde, 1737, in-4°.

COSTES. *Voyez* CALPRENÈDE.

* COSTHA-BEN-LOUCA, philosophe chrétien, né à Balbek en Syrie, sous le khalyfat de Mâtamed billah l'Abassy, vivoit dans le 2e siècle de l'hégire. Il quitta sa patrie pour aller s'instruire dans la langue et les sciences de la Grèce: il rapporta en Syrie une multitude de livres et fut appelé dans l'Irâc pour traduire quelques ouvrages de sciences, et divers traités de philosophie. Sa réputation allant toujours croissant, il devint tellement célèbre que Senharib, roi d'Arménie, l'appela près de sa personne. Le philosophe consentit avec peine à quitter la retraite; mais sa conduite à la cour prouva que le sage véritable n'est déplacé nulle part. Il emporta dans la tombe l'estime méritée du souverain près de qui il avoit coulé le reste de ses jours, le respect des hommes, leur admiration; et sa mémoire fut honorée d'un mausolée semblable à ceux que l'Arménie ne décerne qu'aux législateurs et à ses rois. L'élégance d'un style énergique et concis, une érudition profonde, et de vastes connoissances, ont valu les plus grands éloges aux ouvrages que Costhâ a laissés. Entre ses traductions du grec en arabe, sont les *Sphériques de Théodose*.

COTA (Rodriguez), de Tolède, poëte tragique du 16e siècle, auteur

de la tragi-comédie de *Calisto y Melibœa*, pièce en forme d'ambigu-comique, remplie de sentences, d'avis moraux et d'exemples propres à instruire le lecteur. Gaspard Barthius, Allemand, grand amateur des livres espagnols, a traduit cet ouvrage en latin, et ne fait pas difficulté de l'appeler divin. Jacques de Lavardin l'a mis en français ; mais sa version ne contribue pas beaucoup à conserver la haute idée que le traducteur allemand en avoit donnée. La production de Cota est pourtant une des mieux écrites qu'il y ait dans sa langue.

† COTELIER (Jean-Baptiste), bachelier de Sorbonne, professeur en grec au collége royal, né à Nîmes en 1629, répondit par son génie aux soins que son père, ministre protestant converti, se donna pour son éducation. A l'âge de douze ans, il expliquoit la Bible en hébreu à l'ouverture du livre, et faisoit avec la même facilité l'explication des définitions d'Euclide. On le regarda dès-lors comme un petit prodige, et il soutint cette réputation en Sorbonne, où il prit le degré de bachelier. En 1667, le grand Colbert le choisit avec le célèbre du Cange pour travailler à la révision, au catalogue et aux sommaires des manuscrits grecs de la bibliothèque du roi. Ce travail lui procura, en 1676, une chaire de professeur en langue grecque au collége royal, qu'il remplit avec succès. Cotelier étoit d'une probité, d'une simplicité, d'une candeur, d'une modestie dignes des premiers temps, entièrement consacré à la retraite, se communiquant peu, et à très-peu de gens, paroissant mélancolique et réservé à ceux qui ne le connoissoient pas, mais du caractère le plus doux et le plus aisé avec ses amis. L'Eglise doit à ses veilles, I. *Recueil des Monumens des Pères qui ont vécu dans les temps apostoliques*, 2 vol. in-fol., imprimés à Paris, 1672; ouvrage recommandable par des notes recherchées, aussi courtes que savantes, tant sur les termes grecs, que sur diverses matières d'histoire, de dogme et de discipline. L'auteur ne s'attache qu'à ce qu'il y a de plus curieux et de plus singulier sur chaque sujet, n'écrivant rien que ce qu'il croyoit n'avoir pas été observé par les autres. Ce recueil a été imprimé en Hollande, en 2 vol. in-fol., 1698 et 1724, par les soins de Le Clerc, qui l'a enrichi de notes et des dissertations de plusieurs savans, a été depuis réimprimé à Londres en 1746, avec de nouvelles observations. II. *Recueil de plusieurs Monumens de l'Eglise grecque, avec une version latine et des notes*, in-4°, 3 vol., 1677, 1681 et 1686 ; aussi estimable que le précédent. III. *Traduction latine* des quatre Homélies de saint Jean-Chrysostôme sur les Psaumes, et des Commentaires de ce Père sur Daniel, à Paris, 1661, in-4°. Ce savant, mort à Paris, le 12 août 1686, à 58 ans, ne citoit rien dans ses ouvrages qu'il ne le vérifiât sur les originaux. Il a laissé plusieurs manuscrits, en 9 vol. in-fol., qui se trouvent à la bibliothèque impériale. Ce sont des extraits des Pères et des auteurs ecclésiastiques, avec des observations.

COTES (Roger), professeur d'astronomie et de physique expérimentale dans l'université de Cambridge, mourut en 1716, à la fleur de son âge. On lui doit, I. Une excellente *Edition* des Principes de Newton, à Cambridge, en 1713, in-4°. II. *Harmonia mensurarum*, sive *Analysis et synthesis per rationum et angulorum mensuras promotæ*. Le grand Newton avoit enseigné la manière de rapporter

les intégrales aux sections coniques; Cotes, son disciple, rappela les aires des sections coniques aux mesures des rapports et des angles. Il réduisit aux mêmes sections plusieurs différentielles jugées irréductibles, et vint à bout d'exécuter, par l'union de ces deux méthodes, ce qu'il n'avoit pu faire par la mesure des rapports ou des angles pris séparément. Cotes étant mort sans avoir mis la dernière main à ses découvertes et à quelques autres, Robert Smith, son ami et son successeur, suppléa à ce qui manquoit, et le publia en 1722. III. *Description du grand météore qui parut au mois de mars* 1716. — *Voyez* Cotte.

I. COTHB-EDDYNE, premier sultan de Khovarezm, unit l'esprit à la valeur, et profita de sa faveur auprès de Sangiar, pour se rendre indépendant dans son gouvernement, et en devenir souverain. La dynastie qui lui dut son origine fut appelée celle des Khovarezmiens. Cothb-Eddyne mourut l'an de l'hégire 521, avec la réputation d'un prince équitable : son fils Atziz lui succéda.

* II. COTHB-EDDYNE (Mohammed) prince de la famille des Atabeks, commença à régner après la mort d'Emad-Eddyne Zinky, son père, l'an 594 de l'hégire, 1197 de J. C., sur les provinces de Senjâr, Khabour et Raccat. Ce fut plutôt un bon qu'un grand roi. Il étoit juste; mais il manquoit d'énergie dans les circonstances difficiles. Quelques mois après son avènement, il eut à soutenir contre Nour-Eddyn Arslânschah, son cousin, souverain de Mousçol, une guerre malheureuse qui lui auroit coûté peut-être sa couronne, sans Adel Malik, sultan d'Egypte, qui accourut à sa défense, fit diversion en se portant sur les états d'Arslânschah, et lui enleva Hâscybyne qu'il avait prise à Cothb-Eddyne. Celui-ci, en reconnoissance de ce service signalé, rendit hommage de ses états à Adel Malik; mais il ne jouit pas long-temps d'une paix sans inquiétude. Nour-Eddyn ne vit pas plutôt son vainqueur éloigné, que, jugeant l'occasion favorable à ses projets de conquêtes, il s'avança de nouveau contre Cothb-Eddyne. Cette fois ce furent les deux fils du sultan, Malik Elaschraf et Malik Elauhad qui s'avancèrent à sa rencontre. Ce dernier l'ayant joint près du village de Bouscheret, le battit si complètement qu'il prit la fuite vers Mousçol, où il n'arriva qu'avec quatre personnes. La paix suivit cette victoire en 601, et Cothb-Eddyne jouit pendant plus de quatre ans de l'intégrité de son territoire. En 606, Adel Malik, jusqu'alors son protecteur, tourna ses armes contre lui et le vint assiéger dans Senjâr, avec plusieurs souverains de ses vassaux. La mésintelligence et la désertion, suites assez ordinaires d'un long siége, sauvèrent la place. Adel rentra dans ses états après avoir enlevé Nâscybyne et Khabour à Cothb-Eddyne qui régna encore dix ans et mourut en 616 — 1219, quelque temps après le même Adel Malik.

* III COTHB-EDDYNE, fils de Cothb-Eddyne Eylgâzy, ou comme d'autres le nomment, Nasçir-Eddine Artoc Arslan, le victorieux, étoit encore dans sa première jeunesse lorsque Hossâm-Eddyne, son frère, le laissa, par sa mort, souverain de Marédyne. Mais il n'eut long-temps de roi que le nom. Nodhâm Tocosh *ou* Becasch, d'abord gouverneur de son frère et ensuite le sien, exerçoit tout seul la puissance souveraine depuis la mort d'Eylgâzy leur père. Cothb-Eddyne sentit bientôt son inutilité, rougit de la dépendance où on le laissoit,

et résolut de briser ses fers. Nodhâm étoit un ancien affranchi de son père, et ne faisoit rien que par le conseil d'un de ses esclaves favoris nommé Loulou. Cet homme fut la première victime que se choisit le prince. Un jour, en sortant avec lui de chez Nodhâm, qui étoit malade, il le poignarda sur le seuil de la porte; puis, rentrant précipitamment, frappa son gouverneur de l'arme teinte du sang de Loulou. Après cette expédition, Cothb-Eddyne assemble son armée, lui présente les deux têtes, et reçoit la sanction de cet acte de vigueur, qui eut lieu en l'année 601 de l'hégire, 1204 de J. C., 21 ans après la mort d'Eylgazy. Depuis cette époque jusqu'à l'année de sa mort, 636 ou selon d'autres 637, Cothb-Eddyne régna tranquillement, et par lui-même, sur Marédyne, Bareyèt et Sçour (Tyr) dont il laissa la possession à son fils Séyd Nâym-Eddyne Hâzy.

* IV. COTHB-EDDYNE (Mahmoud), fils de Mass-Oùd, né à Schyraz, l'an 634 de l'hégire, 1237 de J. C., consacra les premières années de sa jeunesse à l'étude des sciences, sous l'immortel Nâsçir-Eddyne, et fit honneur à son maître. Il embrassoit, comme les savans de l'Orient, et sur-tout de la Perse, une multitude de connoissances qui, pour la plupart, n'ont point de rapport entre elles. Il fut bon médecin, astronome habile, logicien, géomètre. Il possédoit aussi la théologie, les mathématiques, et avoit étudié toutes les branches de la philosophie. Il mourut dans la ville de Tabariz (Tauris), l'an 710 — 1311, à l'âge de 76 ans, laissant des *ouvrages* estimés sur presque toutes les sciences qu'il avoit cultivées, et des *commentaires* sur quelques traités célèbres, entre autres sur celui de la Philosophie des grands, et sur le premier livre d'Avicenne.

* COTHLOG (Eynanej), prince de la dynastie des Alabecks, succéda l'an 587 de l'hégire, 1191 de J. C., à son oncle Cozl-Arslân-Otsman, dans le gouvernement des provinces d'Aderbyjan, Hamadan, Asfahan et de Rey. L'année suivante il eut à soutenir une guerre désastreuse contre Thogryl-le-Siljouguy, que Cozl-Eddin-Arslan avoit dépouillé de ses états, fut vaincu dans plusieurs batailles, et obligé de se réfugier près de Kovarezm-Schah-Ala-Eddin-Takasch, qu'il engagea à faire une irruption dans l'Irâc-Ajémy. Cette première expédition fut malheureuse; mais Khovarezm-Schah et Cothlog, étant revenus l'année d'ensuite avec une armée formidable, surprirent Thogryl dans Rey, sa capitale, et lui livrèrent bataille. On combattoit avec un avantage égal de part et d'autre, lorsque le cheval de Thogryl s'abattit dans la mêlée; aussitôt Cothlog fond sur le monarque, et lui porte un coup mortel qui éteignit la race des Seljouguys de l'Irâc, l'an 590 de l'hégire, et de J. C. 1194. Les provinces que Thogryl avoit reconquises furent partagées entre Khovarezm-Schah et Cothlog, à qui il ne demeura, par cet arrangement, qu'une partie de l'héritage de son oncle. Quelques historiens prétendent qu'il fut un de ceux qui trempèrent dans le meurtre de celui-ci, assassiné dans son lit. On avance encore qu'ayant tenté de faire empoisonner Thogryl, la conspiration fut découverte, et qu'il dut sa vie et sa liberté à la clémence du monarque. Si ce dernier fait est véritable, Cothlog, en lui donnant la mort à la bataille de Rey, se seroit souillé du plus grand crime qu'ait jamais commis l'ingratitude.

* COTHOZ (Malyk-Almodhaffer-Seyf-Eddyne), troisième sultan des Mamelouks turcomans, n'étoit

point, comme les rois ses prédécesseurs, d'une vile extraction; il étoit neveu du roi de Khovarezm par les femmes. Malyk-Elmansçour-Noureddyn-Aly, roi d'Egypte, venoit d'être déposé. Il fut élu à sa place, l'an 657 de l'hégire, 1259 de J. C.; aussitôt il court en Syrie s'opposer à l'incursion que les Tartares y avoient faite; il les rencontre au mois de ramadhan de la même année, près de Ayn-Khalout, dans le canton de Gaur, au nombre de 10,000 cavaliers, commandés par Ketbogâ, ayant sous lui les souverains de Hémesç et d'autres petits états, que les circonstances obligeoient à le suivre. La bataille fut terrible; mais Cothoz remporta une victoire signalée. Kelboga fut tué, son fils fut fait prisonnier avec presque tous les officiers généraux, et les débris de l'armée vaincue furent poursuivis l'épée dans les reins bien loin à l'orient. Après cette action décisive, qui remettoit le vainqueur en possession de toute la Syrie, il y demeura quelque temps, fit justice des personnages qui avoient prêté les mains aux Tartares, et exécuta plusieurs changemens parmi les petits souverains tributaires. Ayant ainsi tout mis en ordre dans ces contrées, il revint en Egypte, et fut assassiné dans la route en poursuivant un lièvre. Quatre conjurés, à la tête desquels étoit Bybars-Elbondocdâr, qui lui succéda, s'étant attachés à ses pas, le massacrèrent lorsqu'ils se virent hors des regards de l'armée. Cothoz n'occupa le trône que onze mois et treize jours, pendant lesquels il fit tout ce que pouvoit faire un grand homme en si peu de temps. Son règne fut un éclair de gloire.

† I. COTIN (Charles), aumônier du roi et chanoine de Bayeux, si maltraité dans les Satires de Boileau, et dans la comédie des Femmes savantes, sous le nom de *Trissotin*, étoit Parisien, poëte et prédicateur. Il fut reçu de l'académie française en 1655, et mourut à Paris en 1682. Le *sonnet de la princesse Uranie*, que Molière rapporte dans sa comédie, étoit véritablement de l'abbé Cotin : il l'avoit composé pour madame de Nemours. Comme il achevoit la lecture de ses vers chez Mademoiselle, Ménage entra, et déprima beaucoup son sonnet; là-dessus les deux poëtes se dirent à peu près les douceurs que Molière mit dans la bouche de Trissotin et de Vadius, qui désignoit Ménage. On prétend que l'auteur s'étoit attiré la colère de Boileau et de Molière parce qu'il avoit conseillé durement et avec aigreur au premier de consacrer ses talens à une autre espèce de poésie qu'à la satire, et qu'il avoit cherché à desservir le second auprès du duc de Montausier, en insinuant à ce seigneur que c'étoit lui que Molière avoit voulu jouer dans son Misanthrope. Quelques auteurs disent que c'étoit la fatale nécessité de la rime qui attira à l'abbé Cotin tant de plaisanteries et de brocards. Boileau récitoit à Furetière la satire du repas, et se trouvoit arrêté par un hémistiche qui lui manquoit :

Si l'on n'est plus à l'aise assis dans un festin
Qu'aux sermons de Cassaigne....

« Vous voilà bien embarrassé, lui dit Furetière, placez-y l'abbé Cotin », et le satirique n'y manqua pas. Perrault, dans son Parallèle des Anciens et Modernes, ne convient pas que l'auditoire de l'abbé Cotin fût si peu nombreux. « Je l'ai ouï prêcher, dit-il, aux Nouvelles-Catholiques, où il satisfit extrêmement, et je puis assurer que je fus fort pressé à son sermon. » Cependant Boileau conseilloit à un jeune ecclésiastique, qui lui demandoit

des conseils pour la chaire, d'aller entendre Bourdaloue et Cotin, « l'un pour apprendre ce qu'il falloit faire, et l'autre ce qu'il falloit éviter. » Tout le monde ne pensoit pas comme le satirique. L'abbé Cotin, ayant eu avec ses fermiers un procès qui le dégoûta des chicanes du barreau et des embarras de l'administration de son bien, résolut de le donner à un de ses parens, à condition d'être nourri chez lui. Ses autres parens voulurent alors lui faire nommer un curateur, comme à un homme dont la tête n'étoit pas saine. Cotin invita ses juges à entendre quelques-uns de ses sermons; et ils revinrent si satisfaits de l'orateur, et si indignés contre ses parens, qu'ils les condamnèrent aux dépens et à l'amende. On voit par-là que Cotin avoit un certain mérite. Il savoit le grec, un peu d'hébreu et de syriaque, prêchoit assez noblement, écrivoit passablement en prose, et faisoit des vers dont quelques-uns sont spirituels et bien tournés. Tout le monde a retenu ceux-ci :

Iris s'est rendue à ma foi;
Qu'eût-elle fait pour sa défense?
Nous n'étions que nous trois, elle, l'Amour et moi;
Et l'Amour fut d'intelligence.

Le président de Lamoignon refusa de lire un libelle que l'abbé Cotin avoit publié contre Boileau, parce qu'il accusoit, en riant, ce dernier de l'avoir composé lui-même, pour rendre son adversaire ridicule. On a de l'abbé Cotin des *Odes*, des *Paraphrases* : I. Des *Œuvres galantes*, 1665, 2 vol. in-12. II. *Nouveau recueil de divers rondeaux*, Paris, 1650, 2 vol. in-12. III. *Recueil des énigmes de ce temps*, Paris, 1646, in-12. IV. *La Ménagerie et quelques autres pièces curieuses*, La Haye, 1666, in-12. C'est une satire contre Ménage. V. Des *Poésies chrétiennes*, 1668, in-12; et plusieurs ouvrages en prose. Dans sa *Pastorale sacrée*, imitée du Cantique des Cantiques, il n'a pas toujours évité les écueils que lui présentoit son sujet.

* II. COTIN *ou* COTTIN (Sophie RISTEAU), née à Tonneins, dans le département de Lot-et-Garonne, et morte à Paris le 25 août 1807, âgée d'environ 35 ans, est auteur de plusieurs romans qui ont eu beaucoup de succès, tant par l'intérêt qu'elle a su y jeter que par l'élégance du style. Ils sont intitulés, *Claire d'Albe*, Paris, 1798; *Malvina*, idem, 1800, 4 vol. in-12; *Amélie Mansfield*, idem, 1802, 4 vol. in-12; *Mathilde*, 6 vol. in-12; *Elizabeth, ou les Exilés de Sibérie*, Paris, 1806, 2 vol. in-12. Toutes ces productions respirent une douce sensibilité, l'enthousiasme de la vertu, et ces élans si sublimes du cœur qui ne peuvent qu'être le partage d'une femme aussi sensible que spirituelle.

* COTLOUBOKA (Zeyn-Eddyne Cassem, l'Egyptien), né au Caire, et mort dans la même ville l'an de l'hégire 879, et de l'ère chrétienne 1474, dans un âge avancé, quitta le commerce que ses parens lui avoient fait embrasser, pour se livrer entièrement à l'étude de la jurisprudence. Il fit des progrès rapides dans cette science, et marcha bientôt de pair avec les premiers légistes de sa patrie. Le nom de Cotlouboka se voit en tête de quelques ouvrages qui sont sortis de sa plume et de plusieurs autres qu'il n'a point faits. C'est une suite des grandes réputations.

† COTOLENDI (Charles), neveu de l'évêque de Mellatopolis, missionnaire à la Chine, avocat au parlement de Paris, natif d'Aix ou d'Avignon, mort au commencement du 18e siècle, s'est fait connoître dans le monde littéraire par

plusieurs ouvrages. Les principaux sont, I. *Voyages de Pierre Texeira, ou Histoire des rois de Perse, jusqu'en* 1609, traduit de l'espagnol en français, 2 vol. in-12, Paris, 1681. II. *Vie de saint François de Sales*, Paris, 1689, in-4°, écrite par le conseil d'Abelli. III. *Vie de Christophe Colomb*, traduite en français, 2 vol. in-12, 1681. IV. *Vie de la duchesse de Montmorency, supérieure de la Visitation de Moulins*, 2 vol. in-8°. V. *Arlequiniana*, ou *les bons mots, les histoires plaisantes et agréables, recueillies des conversations d'Arlequin*, Paris, 1694, in-12, mauvaise compilation. VI. *Le Livre sans nom*, digne de son titre, Amsterdam, 1711, 2 vol. in-12. VII. *Dissertation sur les Œuvres de Saint-Evremont*, Amsterdam, 1704, in-12, sous le nom de Dumont. « Je trouve beaucoup de choses, dans cet écrit, bien censurées, écrivoit l'auteur critiqué : je ne puis nier que l'auteur n'écrive bien ; mais son zèle pour la religion et pour les bonnes mœurs passe tout. Je gagnerois moins à changer mon style contre le sien que ma conscience contre la sienne.... La faveur passe la sévérité du jugement ; et j'ai plus de reconnoissance de la grace que de ressentiment de la rigueur. » Ces antithèses sont bien modestes.

COTON. *Voyez* COTTON, n° I.

COTORICIUS. *Voyez* COOTWYCK.

COTOUZ. *Voyez* COTHOZ.

† I. COTTA (C. Aurélius), fameux orateur, et d'une illustre famille de Rome, étoit frère de Marcus-Aurélius Cotta, qui obtint le consulat, avec Lucullus, l'an 74 avant J. C. Ce Marcus Cotta fit la guerre contre Mithridate avec peu de succès, fut défait auprès de Calcédoine, et perdit un combat sur mer. Trois ans après, il prit Héraclée par trahison ; ce qui lui fit donner le nom de *Pontique*. Il fit construire la belle voie, appelée de son nom Aurélia, ouverte 70 ans après le commencement des travaux de la voie Appienne. Caius Cotta fut banni de Rome pendant les guerres de Marius et de Sylla. Le parti du dernier ayant triomphé, Cotta fut rappelé, et devint consul 75 ans avant J. C. Il fut obligé de souscrire à une loi qui permettoit aux tribuns du peuple d'aspirer aux grandes charges de la république ; privilége qui leur avoit été ôté par Sylla. Il florissoit dans le barreau avec Cicéron, qui dit de lui qu'il avoit de la pénétration et une grande justesse d'esprit. Il loue aussi son élocution pure et coulante. — Lucius-Aurunculeius COTTA, capitaine romain de la même famille, servit dans les Gaules sous César, et fut tué par les Éburons, l'an 54, dans la vallée où fut bâtie ensuite la ville de Liége.

† II. COTTA (Jean), poëte latin, né à Legnago sur l'Adige, distingué par ses talens, suivit à l'armée Barthélemi d'Alviane, général vénitien, qui l'aimoit ; mais il fut pris par les Français, à la bataille de la Ghiara d'Adda, l'an 1509, et ne fut délivré qu'au bout de quelque temps. Son protecteur l'envoya auprès du pape Jules II, à Viterbe, où il mourut en 1511, à l'âge de 28 ans, d'une fièvre pestilentielle. On a de Cotta des *Epigrammes* et des *Oraisons*, imprimées dans le recueil intitulé *Carmina quinque Poëtarum*, Venise, 1548, in-8°. Jean-Antoine Volpi les a fait réimprimer à Padoue, avec les Poésies de Fracastor, 1718, in-8°. Elles furent aussi insérées dans la première édition des Poésies de Sannazar chez les Aldes, en 1527. Morelli, bibliothécaire de

Saint-Marc à Venise, en a donné une nouvelle édition à Bassano, 1803, in-4°, enrichie de pièces inédites.

* COTTARD, architecte du roi de France dans le 16e siècle, fit construire, dans une île de la Seine, près de Troyes en Champagne, un beau château pour M. de Villacerf, fils du grand Colbert. Ce château est baigné des deux côtés par cette rivière qui en défend l'entrée. On a gravé plusieurs de ses dessins.

† COTTE (Robert de), architecte, né à Paris en 1657, où il mourut en 1735, fut nommé en 1699 directeur de l'académie royale d'architecture; ensuite vice-protecteur de celle de peinture et de sculpture; enfin, premier architecte du roi, et intendant des bâtimens, jardins, arts et manufactures royales. Louis XIV ajouta un nouveau lustre à ces titres, en l'honorant du cordon de Saint-Michel. Ce célèbre artiste a décoré Paris et Versailles d'une infinité d'excellens morceaux d'architecture. Il conduisit le dôme des Invalides, finit la chapelle de Versailles, éleva les nouveaux bâtimens de Saint-Denys, et fit le péristyle de Trianon, ouvrage magnifique, dans lequel la beauté du marbre le cède à la légèreté et à la délicatesse du travail. Cotte avoit de l'imagination et du génie; l'un et l'autre étoient réglés par le jugement et dirigés par le goût.

* COTTEREAU (Claude), né à Tours, distingué parmi les jurisconsultes de son temps, florissoit sous François Ier. Il a laissé un traité en latin *sur le droit des Soldats*, dédié au cardinal du Bellay.

I. COTTEREL (Alexis-François), curé de Saint-Laurent à Paris, mort le 5 février 1775, a publié quelques *Opuscules* médiocres, sur la naissance du duc de Bourgogne, l'assassinat de Louis XV et la mort de la reine.

* II. COTTEREL (sir Charles), Anglais célèbre par son esprit, maître des cérémonies sous Charles II, place qu'il laissa en 1686 à son fils Charles Lodowick Cotterel, a traduit en anglais le *Roman de Cassandre*. Il mourut en 1687.

* COTTERY *ou* CUTTERI (Myth.), L'un des quatre fils du premier homme, selon la doctrine des brahmes. Il étoit d'un tempérament de feu, aimoit les combats, soupiroit pour la gloire. Le Tout-Puissant lui ayant mis un glaive à la main, symbole de l'empire et de la guerre, il eut en partage le gouvernement des peuples, et dut maintenir le bon ordre entre les hommes. C'est le Dieu de la guerre des Indiens, et la divinité tutélaire des empires. Il rencontra, comme Brammon et ses deux autres frères, la femme que Dieu lui destinoit. Lorsque les esprits se furent ouverts à la corruption, c'est lui qui prétendit élever ses lois au-dessus des lois divines. Il méprisa ses frères, les accabla de vexations sans nombre, et massacroit tout ce qui avoit le malheur de lui déplaire. Ses égaremens continuèrent à provoquer ainsi le courroux céleste jusqu'à la première destruction du monde. Il fut le fondateur de la seconde caste de l'Indostan, dite *des Cottery*.

* COTTINGTON (lord François), chancelier de l'échiquier, né en 1574, mort en 1651, fut plusieurs années ministre à la cour d'Espagne, où il prit la gravité espagnole avec la dissimulation politique de ce pays. Au commencement de la rébellion, il se retira en Espagne, et mourut à Valladolid.

† I. COTTON *ou* COTON (Pierre),

jésuite, né en 1564 à Néronde en Forez, petite ville près de la Loire, dont son père étoit gouverneur, se distingua de bonne heure par son zèle pour la conversion des hérétiques, et par ses succès dans la chaire. Il fut appelé à la cour de Henri IV, à la prière du fameux Lesdiguières qu'il avoit converti. Le roi, satisfait de son esprit, ainsi que de ses mœurs et de sa conversation, lui confia sa conscience. Des gens, fâchés de l'influence du confesseur, disoient : « Notre prince est bon, mais il a du *coton* dans ses oreilles. » Henri voulut le nommer à l'archevêché d'Arles, et lui procurer un chapeau de cardinal; le jésuite s'y opposa toujours. Ses confrères, depuis leur rappel, ne pouvoient pas s'établir facilement dans certaines villes : celle de Poitiers, sur-tout, avoit fait de grandes difficultés. Le P. Coton voulut faire entendre au roi que toutes ces oppositions étoient l'ouvrage de Sully, gouverneur du Poitou. Henri ayant rejeté cette imputation, qu'il reprochoit à son confesseur de croire trop facilement : « Dieu me garde, dit Cotton, de parler mal de ceux à qui Votre Majesté donne sa confiance! Mais enfin je suis en état de justifier ce que j'avance. Je le prouverai par les lettres de Sully. Je les ai vues, et je les ferai voir à Votre Majesté. » Il fut pris au mot, et Cotton vint le lendemain dire au roi que les lettres avoient été brûlées par mégarde. Après la mort à jamais déplorable de ce grand prince, Cotton fut confesseur de Louis XIII son fils. La cour étant pour lui une solitude, il demanda d'en sortir, et l'obtint en 1617, d'autant plus facilement, que le duc de Luynes ne lui étoit pas favorable. Il avoit eu plus de crédit, lorsque le maréchal d'Ancre étoit maître de tout sous Marie de Médicis. Aussi les plaisans disoient que pour le bonheur des Français il falloit supprimer Encre et Cotton. » Mézerai et d'autres historiens racontent qu'après que Ravaillac eut commis son parricide, le P. Cotton l'aborda et lui dit : « Donnez-vous bien de garde d'accuser les gens de bien! » Il y a apparence que le zèle pour l'honneur de sa société, plutôt que tout autre motif, lui inspira ces paroles indiscrètes. On rapporte dans le Moréri de Hollande (édit. de 1740) que Henri IV lui ayant demandé un jour : « Révèleriez-vous la confession d'un homme résolu de m'assassiner? — Non, sire, répondit-il; mais je me mettrois entre vous et lui. » Le jésuite Santarelli ayant publié un ouvrage où il établissoit la puissance des papes sur les rois, le P. Cotton, alors provincial de Paris, fut appelé au parlement, le 13 mars 1626, pour rendre compte des opinions de ses confrères. On lui demanda s'il croyoit que le pape pût excommunier et déposséder un roi de France? « Ah! répondit-il, le roi est fils aîné de l'Eglise; et il ne fera jamais rien qui oblige le pape à en venir à cette extrémité. » — « Mais, lui dit le premier président, ne pensez-vous pas comme votre père général, qui attribue au pape cette puissance? — Notre père général suit les opinions de Rome où il est; et nous, celles de France où nous sommes. » Les désagrémens que le P. Cotton essuya dans cette occasion lui firent tant de peine, qu'il en tomba malade, et mourut quelques jours après, le 19 mars 1626. Il prêchoit alors le carême à Paris, dans l'église de S. Paul. On a de ce jésuite quelques écrits : I. Un *Traité du sacrifice de la Messe*. II. D'autres *Ouvrages de controverse*. III. Des *Sermons*, in-8°, 1617, etc. En 1610, il fit paroître, in-8°, une *Lettre déclaratoire de la doctrine des PP. Jésuites, conforme à la doctrine du concile de Trente*, ce qui produisit l'Anti-Cotton, 1610,

in-8°, et qu'on trouve à la fin de l'Histoire de D. Inigo, 2 vol. in-12. On attribua ce libelle, plus méchant que spirituel, à Pierre du Coignet; mais il est reconnu actuellement pour l'ouvrage d'un avocat de Paris, nommé César de Plaix. Le P. Cotton n'est plus connu aujourd'hui comme auteur. Le P. d'Orléans et le P. Rouvier ont écrit sa Vie, in-12; et ils ont peint le P. Cotton comme un religieux fervent, comme un théologien éclairé, comme un bon Français. Ce jugement s'accorde avec celui du président Gramont, dans son Histoire de France. « Cotton, dit-il, étoit l'orateur le plus éloquent et le religieux le plus modeste de son siècle. Il conserva toute sa vertu au milieu de la contagion de la cour. C'étoit un lis entre des épines. » Ainsi, il ne faut pas juger de lui par l'Anti-Cotton; mais on peut réduire un peu les éloges que les jésuites en ont faits : au reste, il mérita leur bienveillance; car il étoit attaché à son ordre, comme un fils à sa mère.

II. COTTON (Robert), chevalier anglais, né à Dentan dans le comté de Hutington en 1570, mort en 1631, à 61 ans, se fit un nom célèbre par son érudition et par son amour pour les livres. Il composa une belle bibliothèque, enrichie d'excellens manuscrits, restes précieux échappés à la fureur brutale de ceux qui pillèrent les monastères sous Henri VIII. Un héritier de la famille de ce savant illustre fit présent à la couronne d'Angleterre de cette riche collection, et de la maison où elle étoit placée. Smith publia, en 1696, le catalogue de ce recueil, en 1 vol. in-fol., sous le titre de *Catalogus librorum MSS. Bibliothecæ Cottonianæ*. On la joignit ensuite à celle du roi; mais le feu ayant pris, en 1731, à la cheminée d'une chambre placée sous la salle qui renfermoit ce trésor d'érudition, fit tant de ravages en peu de temps, que la plupart des manuscrits de la bibliothèque Cottonienne, très-riche en ce genre, furent la proie des flammes. L'eau des pompes dont on se servit pour éteindre l'incendie gâta de telle sorte ceux que le feu avoit épargnés, qu'il n'est plus possible de les lire. Le plus célèbre manuscrit de la bibliothèque Cottonienne, et qu'on avoit cru jusqu'à ce jour unique, est une copie des Evangiles, sur lequel le roi Athelstan ordonna que ses successeurs prêteroient serment à leur sacre : les deux premiers feuillets de S. Matthieu sont teints en pourpre, et les deux ou trois premières pages de chaque évangile sont en lettres d'or capitales. Le titre de cet ouvrage, est *Harmonia Evangelica*. Hikes en a donné quelques extraits dans sa Grammaire des langues du nord. On présumoit, suivant M. Peignot, savant bibliothécaire de la Haute-Saône, qu'un autre manuscrit de cet ouvrage devoit se trouver en Allemagne; mais personne ne pouvoit l'indiquer. On l'a enfin découvert dans une bibliothèque à Bamberg. Le manuscrit paroît être du 8e ou 9e siècle, et contient en 75 pages in-4° une Histoire de Jésus-Christ, en style poétique, tirée des quatre évangélistes. Le texte continue sans aucune division de chapitres ou de vers, sans ponctuation; on trouve seulement, de distance en distance, une interruption indiquée par un point. On publia, en 1652, le *Recueil* des *Traités* que Cotton avoit composés dans les occasions importantes. Ce savant Anglais connoissoit à fond les droits de la couronne, et les constitutions du gouvernement britannique; et l'on avoit recours à lui pour les faire valoir. Ce fut lui qui procura le rétablissement du titre de Chevaliers Baronnets, qu'il

déterra dans d'anciennes écritures; ce titre, comme on sait, donne le premier rang, après les barons, qui sont pairs du royaume.

III. COTTON DES HOUSSAIES (N.), savant bibliothécaire de la maison de Sorbonne à Paris, possédoit non seulement la théologie, mais de grandes connoissances en physique et en botanique. Il est mort au mois d'août 1783, laissant en manuscrit deux ouvrages : l'un sous le titre d'*Elémens d'histoire littéraire universelle ;* l'autre, *Traité des universités de France.*

*IV. COTTON (Charles), écrivain anglais, né d'une famille noble, au comté de Stafford, mort en 1687, se fit remarquer par ses poëmes burlesques du *Virgile* et du *Lucien travestis.* Il a donné aussi une *Traduction* des Essais de Montaigne.

*V. COTTON (Nathaniel), poëte et médecin célèbre, mort en 1788, dans un âge avancé, tint longtemps, à Saint-Alban, un hospice pour les maniaques. Il a écrit *Les Visions,* en vers, pour les jeunes gens. Cet ouvrage a eu beaucoup d'éditions. Cotton est encore auteur de *Poésies* qui se trouvent dans la collection de Dodsley, et d'*Observations sur un genre particulier de fièvre scarlatine,* qui régnoit il y a quelques années dans le canton de Saint-Alban.

*COTTUNIO (Jean), littérateur du 17e siècle, né en Macédoine, fit ses études à Rome, dans le collége des Grecs sous la direction des jésuites. Appelé à l'université de Bologne, il y enseigna les belles-lettres pendant 13 ans, ensuite la philosophie, et obtint une chaire à Padoue, où il mourut en 1658. Cottunio est auteur de quelques ouvrages philosophiques, parmi lesquels on distingue celui intitulé *De triplici statu animæ rationalis.* On a encore de lui un livre d'*Epigrammes grecques,* dédié à Louis XIV.

COTTUS (Mythol.), géant, fils de la Terre, frère de Briarée, avoit comme lui cent bras et cinquante têtes; il fut aussi comme lui précipité dans le Tartare.

I. COTYS, nom de quatre rois de Thrace. *Le premier,* contemporain de Philippe, père d'Alexandre, fut tué vers l'an 356 avant J. C., par un certain Python, indigné de ses cruautés. *Le second* envoya son fils à la tête de cinq cents chevaux, pour secourir Pompée. Plutarque dit que ce prince étoit violent et emporté, et que, dans ses accès de colère, il châtioit si cruellement ses esclaves, lorsqu'ils avoient le malheur de briser quelque chose, que, pour n'être plus tenté d'infliger ces sortes de punitions, il avoit cassé un grand nombre de vases précieux dont il faisoit usage sur sa table. *Le troisième* vivoit du temps d'Auguste; il fut tué par Rescuporis, son oncle, prince cruel : c'est à celui-ci que le poëte Ovide adresse quelques-unes de ses Elégies. Enfin *le quatrième,* fils du précédent, céda la Thrace à son cousin Rhœmetalcès, par ordre de Caligula, et eut en échange la petite Arménie et une partie de l'Arabie, l'an 38 de J. C.

II. COTYS *ou* COTYTTO (Myth.), déesse de la débauche et de l'impudicité, dont le culte, né en Thrace, passa en Phrygie, et de là en Grèce. Elle avoit un temple à Athènes, et des prêtres. Les Athéniens célébroient en son honneur des fêtes dans lesquelles se commettoient toutes sortes d'abominations. On y portoit des rameaux auxquels étoient suspendus des gâteaux et des fruits, que tout le monde pouvoit prendre. Alcibiade se fit initier aux mystères de Cotytto.

† COVARRUVIAS (Diégo), né

à Tolède en 1512, surnommé *le Barthole espagnol*, professa le droit canon à Salamanque, éclaira la science du droit par celle des langues, des belles-lettres et de la théologie ; et montra autant d'adresse que d'intégrité dans le maniement des affaires. Nommé à l'archevêché de Saint-Domingue, qu'il refusa, et ensuite à l'évêché de Ciudad-Rodrigo, il se rendit au concile de Trente. Sa vertu et ses talens le firent choisir, avec Buoncompagno, depuis Grégoire XIII, pour dresser les décrets de la réformation ; à son retour en Espagne, il fut nommé évêque de Ségovie, et mourut le 27 septembre 1577, à 66 ans, président du conseil de Castille. Ses *Ouvrages*, publiés en deux volumes in-folio, sont regardés en Espagne comme très-bons dans leur genre, car ils sont, à présent du moins, inconnus ailleurs. Covarruvias jouissoit dans son temps d'une grande réputation.

* COUBEH (Nascir-Eddyne), étoit un de ces jeunes esclaves turcs que Schéhab-Eddyne-Gaury, qui n'avoit point d'enfans mâles, fit élever avec soin pour lui succéder. Après la mort du sultan, arrivée l'an de l'hégire 602, 1205 de J. C., le royaume de Moultân, dans les Indes, échut en partage à Coubeh. C'est près de lui que se retirèrent, lors de la grande irruption de Jengiz-Khân en Perse, tous les habitans qui fuyoient le fer des Tartares. Coubeh les reçut comme un père, et mit tout en œuvre pour effacer de leur mémoire, par ses bienfaits, par sa douceur, par ses consolations, et le souvenir de leur ancienne patrie, et la trace des maux qu'ils avoient soufferts. Un tel monarque méritoit, par ses vertus, la faveur d'un règne aussi long que prospère. Le sien fut court et terminé par une catastrophe déplorable. Scham-Eddyne-Iletmysch, autre affranchi du même maître, régnoit à Dehly. L'ambition l'arma contre Coubeh, et le sort des combats seconda ses desseins de conquêtes. Coubeh, dont l'armée fut taillée en pièces, obligé de chercher son salut dans la fuite, va s'enfermer dans la forteresse de Byker. Mais ne s'y trouvant point en sûreté contre les entreprises du vainqueur, il s'embarque sur l'Indus, fait naufrage et périt au milieu du fleuve, l'an 605 de l'hégire, 1208 de J. C., laissant par sa mort Iletmysch paisible possesseur de ses états.

COUBEREN (Mytholog.), dieu indien, chargé de conserver la partie septentrionale de l'univers. On l'a représenté monté sur un cheval blanc, orné de panaches, symbole de la neige et des frimas. Il préside aussi aux richesses.

* COUBLAY-CAAN, fils de Touly, et petit-fils de Jinkiz-Khân, avoit été élevé par sa vertueuse mère Sarcoutny-Byky, régente pendant la minorité de ses enfans. Il reçut de son frère aîné Mankaka, en l'année 650 de l'hégire, 1252 de J. C., le gouvernement de Tancut, du Thibet, et de la partie du Cathai comprise entre les confins du Tyly et du Selycay : mais au bout de quelques années, un roi puissant de ce pays fit soulever les peuples contre la domination des Mogols. Coublay, trop foible pour tenir contre les rebelles, appela Mankaka à son secours. Il y vint, et perdit la vie, l'an 1260, dans la première bataille qui fut livrée. Aussitôt Coublay se fait reconnoître empereur des Mogols par l'armée de son frère et par la sienne, au préjudice d'Aryk-Bouka, son autre frère, qui devoit régner sur une portion de l'empire. Ce fut le sujet d'une guerre cruelle entre eux, et qui ne se termina qu'au bout de 17 ans, par la défec-

tion totale du parti d'Aryk. Coublay fut encore troublé dans le cours de son règne par Barak-Khân, autre descendant de Jinkis, qui fit une irruption infructueuse dans ses possessions de la Chine. Tous les historiens s'accordent dans l'éloge de Coublay. Ce fut un monarque extrêmement juste, instruit, habile homme d'état, aimant les savans, et respectant la piété dans les hommes de toutes les religions. Sa modération dans les plaisirs, sa sobriété, sa clémence ont part aux louanges qu'on lui décerne. Il fut le quatrième empereur après Jinkiz-Khân, et mourut l'an 680 de l'hégire, 1281 de notre ère.

COUCHA, (Sébastien), peintre napolitain, mort à la fin du 18e siècle, avoit peu de génie; mais ses tableaux sont bien composés, et son coloris est frais et beau. Il y a de lui une belle *Peinture à fresque* dans le fond de la salle principale du grand hôpital de Sienne.

† COUCHOT (N.), avocat au parlement de Paris, a publié, I. *Dictionnaire civil et canonique de droit et de pratique*, 1 volume in-4°. II. *Le Praticien universel*, 2 volumes in-4°. Ce dernier ouvrage, dont il y a eu diverses éditions, est en 6 volumes in-12: la dernière a été revue et augmentée par La Combe, avocat. III. *Traité des minorités, tutelles et curatelles*, Paris, 1713, un vol. in-12. IV. *Traité du commerce de terre et de mer*, Paris, 1710, 2 volumes in-12.

* COUCHU (N.), doué d'une grande facilité pour écrire, et la prêtant à vil prix, vécut et mourut à Paris dans une affreuse indigence. Ce jeune homme avoit les mœurs les plus bizarres. Plein de la littérature espagnole, qui lui sembloit supérieure à toutes les autres, il mettoit dans sa conduite le désordre de son imagination. Une vie réglée et décente lui étoit insupportable. Ne pouvant se faire chevalier errant, puisque cette mode est passée depuis Don Quichotte, il couroit parfois les aventures dans les bois qui avoisinent Paris. Il s'associoit la nuit, mais sans nul intérêt, avec quelques-uns de ces braves contrebandiers qui ne combattoient que la ferme; il trouvoit les mœurs de ces gens-là dignes des temps héroïques. Il revenoit quelquefois estropié, tout nu, mourant de fatigue et de faim. Alors sa tête s'enflammoit, et pour quelques écus il écrivoit des romans dépourvus de goût, mais pleins d'abondance et d'originalité. Il fut aussi un collaborateur très-utile à la Bibliothèque des romans. On doit regretter la perte de plusieurs de ses manuscrits. Au commencement de la révolution, des personnes en crédit lui offrirent un travail lucratif et une vie commode; il refusa tout, quoiqu'il n'eût rien. La révolution lui déplaisoit, comme ennemie des idées chevaleresques. Peu d'hommes connoissoient mieux les généalogies des anciennes maisons de France. Il signoit toutes ses lettres *Amadis de la Roche-Pauvre*. Au reste Couchu avoit des principes d'honneur à lui, dont il ne s'écartoit pas. On a voulu souvent le faire rougir de ses désordres; il les défendoit avec esprit, et, sous les lambeaux de la misère, au milieu des plus extrêmes besoins, il vantoit souvent ses plaisirs. Dans le douzième siècle il eût été peut-être un paladin ou un troubadour fameux; né dans le dix-huitième, il ne parut qu'un fou, et vécut dans le mépris.

* I. COUCY II (Renaud, chatelain de), fut le héros d'un événe-

ment tragique dont les romanciers et les poëtes se sont emparés, et l'auteur de plusieurs chansons amoureuses. On le croit neveu, ou au moins parent de Raoul, sire de Coucy, avec lequel on l'a confondu. (*Voyez* COUCY, Raoul sire de) Un manuscrit en vers français, conservé à la bibliothèque impériale, intitulé Romans du châtelain de Coucy et de la dame de Faïel, et écrit vers l'an 1228; une chronique rapportée par Fauchet, sur le même sujet, écrite vers l'an 1380; Froissard et Christine de Pisan offrent les plus anciens témoignages des amours du châtelain de Coucy, de sa mort, de la fin malheureuse de sa maîtresse, Gabrielle de Vergy, dame de Faïel, et de l'action horrible du mari de cette dame. Voici en peu de mots le récit de cette aventure. Renaud, châtelain de Coucy, fut épris des charmes de Gabrielle de Vergy, épouse d'Aubert de Faïel. Le château de Faïel n'étoit pas fort éloigné de celui de Coucy, et l'un et l'autre étoient peu distans de la ville de Saint-Quentin. Renaud annonça son amour à sa belle maîtresse, qui le rejeta d'abord, mais ne le rejeta pas toujours. Les amans se virent secrétement plusieurs fois. Ce fut au milieu des douceurs et des alarmes que lui causoient son amour et la jalousie de l'époux de sa maîtresse qu'il composa les chansons dont nous avons un Recueil. Elles portent les expressions de la passion la plus ardente. L'obligation de partir pour la croisade vint troubler le bonheur de ces amans. « Amour, s'écrie-t-il dans un couplet de la dernière chanson qu'il composa avant son départ, Amour, je n'ai plus à balancer; il faut partir. J'ai tant fait qu'un plus long délai m'est impossible. Si ce n'étoit la crainte de m'avilir en restant, et de m'attirer un reproche, j'irois demander à ma dame la permission de retourner sur mes pas; mais la noblesse des sentimens qu'on prise en elle s'oppose à une complaisance qui la feroit manquer à l'honneur de son ami. » Dans un autre couplet, il peint ainsi ses regrets : « Jamais tourterelle qui perd son tourtereau ne fut plus désolée. On pleure en quittant le pays et les foyers qui nous ont vus naître, on pleure ses amis quand on s'en sépare ; mais il n'est point de séparation plus douloureuse que celle de deux vrais amans. » Renaud part, s'embarque à Marseille avec le roi d'Angleterre ; il arrive en Palestine et trouve la ville d'Acre déjà soumise aux chrétiens. Il combat avec le roi Richard à la célèbre journée de Césarée et au siége d'Ascalon. En défendant un château où ce roi faisoit sa résidence, il est atteint d'une flèche empoisonnée. Malgré les soins des médecins, sa blessure paroît incurable; et, las de languir, il demande et obtient la permission de revenir en France. Il s'embarque, et quelques jours après, sentant les approches de la mort, il appelle son fidèle écuyer, lui présente une boîte d'argent qui contenoit les présens qu'il avoit reçus de sa maîtresse, lui recommande, lorsqu'il aura rendu le dernier soupir, d'y placer son cœur, et de porter le tout à la dame de Faïel. Ce triste présent étoit accompagné d'une lettre, qu'il eut à peine la force de signer. L'écuyer arrive auprès du château de Faïel; mais le seigneur du lieu l'aperçoit, le soupçonne de porter une lettre à son épouse, le fait dépouiller, et trouve sur lui le dernier don et les dernières expressions de l'amour de Renaud. Le seigneur de Faïel, transporté de fureur, ne se calme que pour méditer une vengeance atroce. Il ordonne à son cuisinier d'apprêter ce cœur, et de le faire servir à table à son épouse,

Gabrielle le mange. « Avez-vous trouvé cette viande bonne? » lui dit son mari. « Je l'ai trouvée excellente, répondit-elle. « Je le crois bien, répliqua-t-il; elle doit être délicieuse pour vous, car c'est le cœur du châtelain de Coucy. » Et pour la convaincre, il lui jeta la lettre que Renaud lui avoit écrite en mourant. La dame de Faïel, après cet horrible repas, ne voulut plus recevoir d'autre nourriture, et se laissa mourir de faim. Du Belloy a prouvé assez bien la réalité de cette affreuse aventure. Ceux qui la révoquent en doute, à cause de son atrocité, ne connoissent point les mœurs des seigneurs du douzième siècle. Quelques conteurs des treizième et quatorzième siècles ont reproduit sous différens noms quelques aventures auxquelles ils ont ajouté des particularités semblables à celles de l'histoire du châtelain de Coucy; telle est notamment l'aventure de la dame de Roussillon, et d'un poëte provençal appelé Cabestain. Les auteurs les plus anciens qui parlent de ce poëte disent qu'il fut tué en trahison, mais ne disent point que son cœur fut mangé par cette dame. Ce sont des écrivains plus récens qui ont ajouté cette circonstance abominable, imitée évidemment de l'histoire du châtelain de Coucy, sans doute afin de donner plus de lustre à la mémoire et aux amours de Cabestain. Les *Poésies* ou *Chansons* du châtelain de Coucy ont été traduites, annotées et recueillies, avec quelques autres pièces de vers relatives au sujet, dans un volume intitulé Mémoires historiques sur Raoul de Coucy, auquel on a joint le recueil de ses chansons en vieux langage, avec la traduction et l'ancienne musique, in-12, Paris 1781. (*Voy.* des Mémoires historiques sur le même sujet, dans le tome IV des Œuvres complètes de du Belloy.)

† II. COUCY (Enguerrand III, sire de), fils aîné de Raoul Ier, sire de Coucy (*voyez* Coucy Raoul, sire de), et d'Alix de Dreux, princesse du sang royal, succéda en 1191 à son père dans les seigneuries de Coucy, de la Fère, de Marle, etc. Enguerrand fut marié trois fois; en premières noces, à l'héritière des comtes de Roucy; en secondes, à la petite-fille de Henri II, roi d'Angleterre; et en troisièmes noces, à l'héritière de la maison de Montmirel. Ces mariages le rendirent un des seigneurs les plus riches et les plus puissans de France. Il se signala à la bataille de Bouvines, accompagna, suivi de 50 chevaliers, Louis VIII en Angleterre, lorsque ce prince en fut nommé roi. Il fit rebâtir le château de Coucy, et fortifia la ville, releva les châteaux de Marle et de la Fère. Une querelle qu'il eut avec l'église de Reims donna lieu à un bon mot de Philippe-Auguste. Ce roi avoit demandé quelques secours à l'église de Reims pour les besoins de l'état; les prêtres qui la composoient avoient répondu qu'ils ne pouvoient faire autre chose que de prier le Seigneur pour la prospérité de ses armes. Ces prêtres, se voyant ensuite attaqués par Enguerrand, implorèrent la protection du roi, qui répondit : « Je ne peux faire autre chose que de prier le seigneur de Coucy de ne pas vous inquiéter. » Quelques historiens rapportent que pendant la minorité de saint Louis, les plus grands seigneurs s'étant ligués contre la maison royale, offrirent la couronne à Enguerrand, qui, dit-on, la refusa; mais ce fait a été contesté par le plus grand nombre. D'autres disent qu'Enguerrand s'étoit fait faire une couronne et tous les autres ornemens royaux, et qu'il les portoit dans son château de Coucy, au milieu de sa petite cour. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'Enguerrand se ligua contre la régente, la reine

Blanche, avec le roi d'Angleterre et autres, et qu'il fut ensuite un des premiers à rentrer dans son devoir. Il passoit pour être fort orgueilleux; et prenoit cette devise, où l'on découvre plus de vanité que de modestie:

> Je ne suis roi, ne duc, ne comte aussi,
> Je suis le sire de Coucy.

D'autres écrivains lui attribuent la suivante, qui confirmeroit les prétentions qu'il avoit eues à la couronne de France:

> Roi ne puis-je être;
> Duc ne veux être,
> Ne comte aussi;
> Je suis le sire de Coucy.

Enguerrand III mourut par un accident singulier. En passant un gué sur la petite rivière de Gersis, près de Vervins, son cheval se renversa; par la violence du mouvement son épée sortit du fourreau, et Enguerrand tomba sur la pointe qui lui passa au travers du corps. Une de ses filles épousa en premières noces le roi d'Ecosse; en secondes noces, Jean de Brienne, roi de Jérusalem, et depuis empereur d'Orient. Son fils aîné, Raoul II, fut tué en 1250, à la bataille de la Massoure en Egypte, près du comte d'Artois, frère de saint Louis, qu'il défendit de tout son pouvoir. Son second fils, Enguerrand IV, hérita de Raoul II son frère, et mourut, comme lui sans enfans, en 1311. Ce fut Enguerrand IV, sire de Coucy, qui fit pendre trois jeunes gentilshommes flamands qui chassoient dans ses bois. Saint Louis fit arrêter et conduire dans la tour du Louvre le sire de Coucy, qui désavoua le fait, et voulut prouver sa dénégation dans un combat singulier: mais le roi s'y refusa, et se borna à procéder par enquête. Enguerrand fut condamné à une amende de dix mille livres, privé de plusieurs droits seigneuriaux, et le bois où les trois jeunes gens avoient été pendus fut confisqué. Une partie de l'amende fut donnée à l'hôpital de Pontoise, aux écoles publiques et aux frères prêcheurs de Paris. Ses biens passèrent à Enguerrand et à Jean de Guines, ses neveux, fils d'Alix de Coucy, comtesse de Guines. — De cette seconde maison des seigneurs de Coucy, étoit Enguerrand VII, fils d'Enguerrand VI et de Catherine d'Autriche, qui servit avec distiuction Charles V et Charles VI. Charles V lui offrit l'épée de connétable après la mort de du Guesclin; il la refusa, en disant «que Clisson étoit plus digne que lui de la porter.» A la prière de Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, il accompagna le comte de Nevers, fils de ce prince, dans une expédition contre les infidèles. Cette croisade fut malheureuse, comme toutes les autres qu'on avoit faites dans ces pays lointains. L'armée chrétienne fut battue à Nicopoli en 1396, et le malheureux et illustre Enguerrand mourut à Burse de ses blessures, le 16 février de l'année suivante. Ce héros n'ayant laissé que des filles de ses deux mariages, avec la fille d'Edouard III, roi d'Angleterre, et avec Isabelle de Lorraine, la seconde maison de Coucy fut éteinte.

† III. COUCY I (Raoul, sire de), fils d'Enguerrand II et d'Agnez de Boisgency, né vers l'an 1134, perdit son père en 1147, qui mourut dans son voyage à Jérusalem, où il accompagnoit le roi de France, dit *Louis-le-Jeune*. Il hérita de la terre de Coucy et des seigneuries de Marle, de la Fère et de Crécy, etc. Il se trouva un des plus puissans seigneurs de France; aussi avoit-il une cour comparable à celle du roi. En 1154, il épousa Agnès de Hainaut, dont il n'eut que trois filles. Après la mort de cette dame, il contracta en 1174 un second mariage avec Alix de Dreux, princesse du sang royal, dont il eut Enguer-

rand III. (*Voyez* COUCY ENGUERRAND III.) Lorsque Philippe d'Alsace, comte de Flandre, oncle et tuteur de Philippe-Auguste, voulut s'emparer du duché de Valois et du comté de Vermandois, dont il se prétendoit héritier légitime, Raoul fut le premier à remontrer au roi l'injustice du comte, et à lui conseiller de s'y opposer : cependant il ne doutoit pas qu'au premier signal de la guerre ses domaines ne fussent pillés et dévastés par le comte de Flandre qui étoit son plus proche voisin. Ce trait de désintéressement est d'autant plus remarquable qu'alors il étoit rare d'en trouver de pareils. En 1190, Raoul partit pour la croisade, après avoir fait son testament, et fut tué l'année suivante au siége d'Acre en Palestine. Il avoit alors 57 ans. Son corps fut transporté en Picardie et enterré dans l'église de l'abbaye de Foigny. Plusieurs écrivains modernes ont attribué à Raoul sire de Coucy l'aventure horrible qui fait le sujet de la tragédie de Gabrielle de Vergy. Il résulte du rappprochement de plusieurs monumens historiques, du mémoire très-détaillé que du Belloy, auteur de cette tragédie, a composé sur la maison de Coucy, d'une dissertation de Laborde sur le même sujet, et d'autres pièces recueillies par les éditeurs des chansons, dont on prétend que le même Raoul fut l'auteur, que Raoul sire de Coucy ne fut point l'amant de la malheureuse Gabrielle de Vergy, ni l'auteur de ces chansons. Cet amant étoit châtelain de Coucy, et non sire de cette terre ; il étoit peu avantagé du côté de la fortune, et se nommoit *Renaud* et non *Raoul*. (*Voyez* RENAUD, châtelain de Coucy.) — Thomas de COUCY, bisaïeul du précédent, se fit connoître par son caractère guerrier et féroce. Ayant voulu s'emparer des terres de l'église d'Amiens, il tua, dans un combat contre le vidame de cette ville, 30 hommes de sa main : ses violences ayant excité la colère du roi Louis-le-Gros, ce dernier alla l'assiéger dans son château de Coucy. Thomas, mortellement blessé dans une sortie, par Raoul, comte de Vermandois, mourut en 1119.

IV. COUCY (Jacques de). *Voyez* BIEZ.

* **COUDEMBERG** (Pierre), apothicaire, établi à Anvers, publia en 1568, in-16, un ouvrage intitulé *Valerii Cordi dispensatorium pharmacorum omnium quæ in usu potissimùm sunt, ex optimis auctoribus, tam recentibus quam veteribus collectum, ac scholiis utilibus illustratum; in quibus imprimis simplicia diligenter explicantur; adjecto novo ejusdem libello.* Cet ouvrage qui avoit paru pour la première fois à Nuremberg en 1535, in-12, fut réimprimé depuis avec beaucoup de changemens et d'augmentations dans la même ville en 1592, 1598 et en 1612, in-fol.; à Leyde, en 1627 et 1652, in-12. Coudemberg ne se contenta pas d'en avoir donné une édition latine ; il le traduisit en français, et le publia sous ce titre : *Le Guidon des apothiquaires*, c'est-à-dire *la Forme et manière de composer les médicamens, premièrement traitée par Valerius Cordus, traduicte de latin en français, et enrichie d'annotations*, Lyon, 1675, in-12.

* **COUDERET** (dom), bénédictin, né à Vesoul dans le 18e siècle, a remporté, à l'académie de cette ville, plusieurs prix, par des dissertations sur différens points intéressans de l'histoire du comté de Bourgogne. Son style ne répondoit pas à l'érudition répandue dans ses mémoires, dont les plus dignes d'être consultés sont, *Dissertation sur le gouvernement politique*

de Besançon ; Comment se sont établis les comtes héréditaires de Bourgogne ; quelle fut d'abord leur autorité et de quelle nature étoit leur domaine ? Dissertation sur les différentes positions de la ville de Besançon, depuis Jules César ; De l'origine, de la forme et du pouvoir des états de Franche-Comté. Dissertation sur la ville de Vesoul; sur l'étendue de la province séquanoise, les changemens qu'elle a éprouvés sous la domination romaine, et le temps où elle a été appelée Maxima Sequanorum ; *sur les limites des différens royaumes de Bourgogne. Mémoire sur la ville de Gray*, etc., etc. Dom Couderet est mort à Besançon en 1789.

COUDRAY (du). *Voyez* TRONSON.

† COUDRETTE (Christophe), prêtre de Paris, mort dans cette ville le 4 août 1774, dans un âge avancé, fut lié de très-bonne heure avec les jansénistes et sur-tout avec le savant abbé Boursier. Ses sentimens au sujet de la bulle *Unigenitus* lui attirèrent une prison de cinq semaines à Vincennes, en 1735, et un séjour de plus d'un an à la Bastille, en 1738. Il écrivit pour soutenir ses opinions. On a de lui des *Mémoires sur le formulaire*, en 2 vol. in-12; *Histoire et analyse du livre de l'Action de Dieu*, et diverses autres *brochures polémiques*. Mais son principal ouvrage est l'*Histoire générale des jésuites*, qu'il publia l'an 1761, en 4 vol. in-12, auxquels il ajouta un *Supplément* de 2 vol. en 1764. Les grands travaux que lui occasionnèrent les recherches nécessaires pour composer ce livre, qu'on a presque oublié, affoiblirent sa vue, et il étoit presque aveugle lorsqu'il mourut. Quoique élevé par les jésuites, et ami de plusieurs membres de cette compagnie, il n'en fut pas moins, par une singularité difficile à comprendre, un ennemi acharné de leur société ; et son érudition ne fut pas inutile aux magistrats qui analysèrent leur institut en 1762.

COUEL (Jean), chapelain de l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, depuis 1670 jusqu'en 1679, est mort à Cambridge en 1722, après y avoir publié des *Remarques sur l'état de l'Eglise grecque*, in-fol.

* COVERDALE (Miles), prélat anglais, né en 1586 au comté d'Yorck, mort en 1667, élève de Cambridge. Edouard VI lui donna l'évêché d'Exeter. Coverdale quitta l'Angleterre sous le règne de Marie, et y revint à l'avénement d'Elizabeth au trône, mais sans vouloir reprendre son évêché : il n'accepta que la cure de Saint-Magnus à Londres, qui lui fut encore ôtée pour non-conformité. Il a aidé Tindal dans sa traduction de la Bible ; l'édition de 1540 porte son nom.

* COVEY (Robert de), architecte, mort en 1311, fut chargé d'achever l'église de Saint-Nicaise de Reims, remarquable par ses proportions et ses ornemens, et de la réparation de l'église cathédrale de la même ville, incendiée en 1210.

† COUGHEN (Jean), ministre anglais, d'une très-grande érudition. Comme il étoit du nombre de ces chercheurs qui, sans avoir pris de parti en matière de religion, sont toujours en haleine pour trouver la véritable, il s'attacha successivement à plusieurs sectes. Celle des quakers attira puissamment Coughen. Sa conversion au quakérisme a quelque chose de singulier. Il apprit qu'une fille prophétisoit dans les assemblées des trembleurs avec une éloquence capable d'imposer. Coughen, charmé de cette décou-

verte, mêlé dans la foule, pour entendre la prétendue prophétesse, fut saisi d'admiration, quitta sur-le-champ un riche bénéfice, et se fit le disciple et l'amant de la jeune trembleuse. Son attachement au quakérisme ne survécut pas à sa passion, qui s'éteignit bientôt. Il quitta cette secte pour reprendre son incertitude. Elle aboutit enfin à le faire auteur de la religion nouvelle des pacificateurs, qui subsiste encore en Angleterre. Leur but est de concilier entre elles toutes les religions, et de montrer que les sectes ne diffèrent que par les mots, ou sur des articles peu importans. Il mourut de la peste qui ravagea Londres en 1655.

* COVILLARD (Joseph), exerça la chirurgie à Montélimart au commencement du 17ᵉ siècle. Les ouvrages qu'il a publiés sont, I. *Le chirurgien opérateur*, Lyon, 1633 et 1640, in-8°. II. *Observations jatrochirurgiques*, pleines de remarques curieuses et d'événemens singuliers, Lyon, 1639, in-8°.

* COULAN (Antoine), ministre et pasteur d'une église française à Londres, né à Alais en Languedoc le 10 octobre 1667, mort à Londres le 23 septembre 1694, a publié *Examen de l'histoire critique du nouveau Testament*, divisé en deux parties; dans la première, il traite de l'autorité de l'Ecriture et de la Tradition; dans la deuxième, il traite diverses questions de critique, Amsterdam, 1696, in-8°. *La Défense des réfugiés*, contre un livre intitulé *Avis importans aux réfugiés*, Deventer, 1691, in-12.

† COULANGES (Philippe-Emmanuel, marquis de), né à Paris, où il mourut en 1716, à 85 ans, d'abord conseiller au parlement, puis maître des requêtes, avoit de l'esprit, mais nullement celui que demandent les études sérieuses et les graves fonctions de la magistrature. Etant aux enquêtes du palais, on le chargea de rapporter une affaire où il s'agissoit d'une mare d'eau entre deux paysans, dont l'un s'appeloit Grapin. Coulanges, embarrassé dans le récit des faits, rompit le fil de son discours avec vivacité, en disant: « Pardon, messieurs, je me noie dans la mare à Grapin, et je suis votre serviteur. » Depuis il ne voulut plus se charger d'aucune affaire. S'il étoit mauvais rapporteur, il étoit assez bon chansonnier. On a de lui en ce genre plusieurs morceaux agréables, et d'un tour aisé. Il les enfantoit sur-le-champ; et à l'âge de plus de 80 ans, il adressa cet impromptu à un prédicateur qui le pressoit de mener une vie plus retirée:

Je voudrois, à mon âge,
Il en seroit temps,
Être moins volage
Que les jeunes gens,
Et mettre en usage
D'un vieillard bien sage
Tous les sentimens:
Je voudrois du vieil homme
Être séparé;
Le morceau de pomme
N'est pas digéré.

Cet enjouement l'accompagna jusqu'au tombeau. Le plus connu de ses couplets est celui-ci:

D'Adam nous sommes tous enfans;
La chose est très-connue,
Et que tous nos premiers parens
Ont mené la charrue;
Mais las de cultiver enfin
Sa terre labourée,
L'un a dételé le matin,
L'autre l'après-dînée.

Plusieurs personnes ayant retenu ses chansons, on en publia un recueil sans l'aveu de l'auteur, qui en fut mécontent, son dessein n'ayant pas été qu'on imprimât des vers qu'il avoit faits seulement pour s'amuser, ou pour le plaisir de ses amis. On en

a deux éditions. La première, en un seul vol. in-12, Paris, 1696 : la seconde, en 2 vol. in-12, 1698. Ses lettres sont gaies et faciles ; on en trouve quelques-unes dans le recueil de celles de madame de Sévigné, son illustre cousine.

* COULET (Anne-Philibert), née à Paris en 1736, eut pour maîtres, dans l'art de la gravure, Aliamet et Lempereur. On a d'elle un joli paysage orné de figures, intitulé *la Belle après-dînée*, d'après Vernet ; *l'Heureux passage* et *le Départ de la chaloupe ; les Pêcheurs florentins* et *les Pêcheurs napolitains*, d'après le même.

* COULOMB, ancien officier au corps royal du génie, un des premiers géomètres de l'institut, un des plus grands physiciens de l'Europe, né à Angoulême en 1736, partagea, en 1777, le prix de l'académie des sciences sur les *aiguilles aimantées*. En 1779 il publia des *Recherches sur les moyens d'exécuter sous l'eau toutes sortes de travaux hydrauliques, sans épuisement*, in-8°. En 1781 il remporta, à l'académie des sciences, le prix sur la *théorie des machines simples ;* la même année il entra dans cette compagnie savante. En 1788, il prouva que le fluide électrique se partage par son action, et ne pénètre pas dans l'intérieur des corps. Il lut, en 1804, à l'institut, un *Mémoire curieux sur l'effet de la chaleur*, qui, à 70 degrés, détruit le magnétisme. Constamment modeste, simple et bon, Coulomb n'éprouva jamais le tourment de l'envie ; jamais il ne se trouva sur le chemin de personne. Un Anglais s'étoit emparé de son *Idée sur la suspension des aiguilles*, il ne daigna pas s'en plaindre : ce fut Lalande qui réclama ses droits. Ce savant a donné encore dans les journaux du temps plusieurs *Mémoires sur l'aimant et l'électricité*.

COULOMBIÈRES. *Voyez* les articles BRIQUEVILLE *et* MONGOMERI.

I. COULON (Louis), prêtre, sorti de la société des jésuites en 1640, fit sa principale occupation d'écrire, tantôt bien, tantôt mal, sur l'histoire de la géographie. On a de lui, I. *Traité historique des rivières de France*, ou *Description géographique et historique des cours et débordemens des fleuves et rivières de France*, avec le dénombrement des villes, ponts et passages, in-8°, Paris, 1644, 2 vol., livre assez bon pour son temps, et même assez curieux pour le nôtre, mais qui manque d'exactitude. II. *Voyages du fameux Vincent Le Blanc* aux Indes orientales et occidentales, en Perse, en Asie, en Afrique, en Egypte, depuis l'an 1567 : rédigés par Bergeron, et augmentés par Coulon, 1648, deux vol. in-4°, curieux et utiles. III. *Lexicon Homericum*, Paris, 1643, in-8°. IV. Plusieurs *Ouvrages historiques*, moins estimés que ses productions géographiques. Coulon mourut l'an 1664.

II. COULON. *Voyez* CONNAN.

* I. COULY (schah), (esclave du roi), les Turcs l'appellent plutôt Scheythân-Couly (esclave du Diable), shérif de la secte d'Aly, disciple de Haydar, chef de celle des Soufys, et père d'Ismayl, roi de Perse. Cet homme, vivant en grande réputation de sainteté en Natolie, n'étoit point sorti, depuis sept ans, d'une grotte qu'il y avoit choisie pour sa retraite, lorsqu'au bruit des premiers succès d'Ismayl, il se montra au peuple, l'an 915 de l'hégire, 1509 de l'ère chrétienne, enflamma le

sable de ses cosectateurs qui vivoient cachés dans la Turquie, et que leur fanatisme rendoit ennemis mortels des Turcs non moins fanatiques, les pressa d'embrasser la cause du roi de Perse, et parvint à se faire une petite armée des gens que l'erreur ou l'appas du pillage avoient ralliés près de lui. Couly se jeta aussitôt dans Altalyah (Satalie), s'y retrancha, et se rendit redoutable à Bajazet II, qui, jadis ignorant la secte dont il étoit, lui envoyoit, chaque année, 7000 aspres d'aumônes. Couly fut attaqué successivement par Aly Pacha; par le Beylerbey de Natolie, et par plusieurs autres généraux. Le premier fut tué dans le combat; le second, qui amenoit des forces imposantes, fut vaincu, pris vif et empalé; ceux-ci défaits successivement. Mais, tant de combats non interrompus affoiblirent à tel point ses forces, qu'il reconnut la nécessité d'abandonner le pays ottoman. Il retourna donc en Perse avec le reste de son monde. Il avoit assez rendu de services à Ismayl pour en espérer la récmopense; mais son brigandage lui attira le châtiment qu'il méritoit; car, ayant rencontré une nombreuse caravane, il la pilla et massacra tous ceux qui la composoient. Ismayl, irrité de cette action horrible, le fit mettre à mort en arrivant, et réduire en servitude la presque totalité de sa troupe.

* II. COULY-KHAN (Aly), gouverneur de Kazeroum, ville dépendante de celle de Schyraz, avoit reconnu Ja'far comme roi de Perse; mais celui-ci ayant été défait par Agâ-Mohammed son compétiteur, près d'Yezdekhast, en 1785, Couly jugea le moment favorable à ses projets d'indépendance. En effet, il secoua le joug: mais Ja'far leva une nouvelle armée, accourut promptement à sa rencontre; et lui ayant livré bataille à Desterjyn, le mit dans une déroute complète. Couly ne tarda point à se repentir de sa démarche téméraire, sollicita son pardon, et vint à Schyraz, dans l'espoir de l'obtenir. Ja'far avoit juré sur le Coran qu'il ne lui seroit rien fait; mais à peine eut-il le pied dans la ville qu'on l'arrêta pour l'enfermer dans la citadelle, où depuis peu il a fini ses jours.

* COUNGARTAY, frère d'Abacâ-Khan, empereur des Mogols, un des plus habiles capitaines de son temps, arrêta dans les gorges du Caucase, en 664 de l'hégire, et de l'ère chrétienne 1265, la marche rapide de Bakahkhan, sultan des Tartares de Jagathay, qui s'avançoit vers la Perse; le vainquit à Derbend, et le rejeta dans les contrées du Jagathay, d'où il venoit. L'année suivante, Coungartay se trouva à la bataille de Téflis, où Abaca commandoit en personne contre le même Bakahkhan, qui avoit amené une autre armée forte de trois cent mille hommes. Le courage, la présence d'esprit, les talens guerriers de Coungartay, ne contribuèrent pas peu au succès de cette journée mémorable. Il prit encore part à celle de Hérat, en 668, dans laquelle Abaca défit Bozak-Oglan, autre sultan des Tartares de Jagathay. Coungathay commandoit en chef l'incursion des Mogols en Syrie, où il entra dans l'hiver de 680 — 1281. Il s'avança sans obstacle jusqu'à Haleb (Alep), mit tout à feu et à sang sur son passage; et après avoir vu fuir devant lui Sancar-Elaschkar, se retira l'année d'ensuite. Il survécut à Abaca-Khan, et termina sa glorieuse carrière dans un âge avancé.

† I. COUPERIN (Louis), natif de Chaume, petite ville de Brie, organiste de la chapelle du roi, mérita, par son talent, qu'on créât pour

la charge de dessus de viole. Il mourut subitement, en 1665 âgé de 35 ans. Il a laissé *trois suites de Pièces de Clavecin*, qui n'ont jamais été gravées.

† II. COUPERIN (François), frère du précédent, mort dans sa 70e année, bon musicien, montroit les pièces de clavecin de son aîné avec beaucoup de méthode. Il n'a laissé aucune composition. — Louise COUPERIN, sa fille, morte en 1728, à 42 ans, touchoit le clavecin avec grace ; elle avoit une place dans la musique du roi.

III. COUPERIN (Charles), frère des précédens, mort en 1669, s'acquit de la réputation par ses talens en musique, et touchoit l'orgue d'une manière savante.

† IV. COUPERIN (François), mort à Paris en 1733, à 65 ans, fils d'un célèbre claveciniste et neveu de trois autres aussi célèbres. Louis XIV le fit organiste de sa chapelle, et claveciniste de sa chambre. Il réussissoit également dans ces deux instrumens, touchant l'orgue avec autant d'art que de goût, et jouant du clavecin avec une légèreté admirable. Sa composition, en ce dernier genre, est d'un goût nouveau. Ses diverses *Pièces de Clavecin*, recueillies en 4 vol. in-fol., offrent un chant gracieux et naturel. Ses divertissemens intitulés *Les Goûts réunis*, ou l'*Apothéose de Lulli et de Corelli*, ont été applaudis autrefois par les Français et par les étrangers. Ses talens se perpétuèrent dans ses deux filles, dont l'une devint claveciniste de la chambre du roi, charge qui n'avoit été, jusqu'à elle, occupée que par des hommes.

* V. COUPERIN (Armand-Louis), parent des précédens, mort à Paris le 2 février 1789, des suites d'un accident extraordinaire, étoit, comme plusieurs de ses aïeux, organiste, de la chapelle du roi, de la Sainte-Chapelle de Paris, de l'église de Paris et de celle de Saint-Gervais. L'exécution la plus brillante caractérisoit son jeu, et ses compositions étoient aussi savantes qu'agréables. Il a aussi composé pour des maisons religieuses plusieurs *Motets*, qui auroient fait eux seuls la réputation d'un musicien, mais que son extrême modestie l'a empêché de publier.

† I. COUPLET (Claude-Antoine), mécanicien, né à Paris le 20 avril 1642. Son père, sans le consulter, le destina au barreau; mais son goût le portoit aux mathématiques, et principalement aux mécaniques : ce qui lui causa beaucoup de distraction dans ses études : cependant il fut reçu avocat. Il quitta bientôt cette profession forcée, et se donna entièrement à celle que la nature lui avoit choisie... ; et à force de travail sous Buhot, cosmographe et ingénieur du roi, il devint membre de l'académie royale des sciences. Il possédoit à fond l'hydraulique et l'hydrostatique. La ville de Coulanges-les-Vineuses, en Bourgogne, étoit aussi riche en vin qu'elle étoit pauvre en eau. Ses habitans étoient obligés d'aller la chercher à une lieue de la ville. Après plusieurs tentatives infructueuses, Couplet, invité par d'Aguesseau, seigneur de Coulanges, se rendit sur les lieux au mois de septembre 1705, trouva ce trésor caché dans le sein de la terre, et fit jaillir l'eau dans la ville en abondance le 21 décembre de la même année. Cette découverte, qui ne coûta pas trois mille livres, valut à l'auteur une devise et l'inscription suivante :

Non erat antè fluens populis sitientibus unda,
Ast dedit æternas arte Cupletus aquas.

La devise représente un Moyse qui

tire de l'eau d'un rocher entouré de ceps de vignes, avec ces mots : *Utile dulci*. On dit que le premier juge de la ville, devenu aveugle, ne voulant s'en fier qu'au rapport de ses mains, les plongea plusieurs fois dans une eau qui devoit repeupler une ville qu'on étoit sur le point d'abandonner. Avant de retourner à Paris, où il mourut le 15 juillet 1722, Couplet donna à Auxerre les moyens d'avoir de meilleure eau ; et à Courson ceux de recouvrer une source perdue.

† II. COUPLET (Philippe), jésuite, né à Malines, partit pour la Chine, en qualité de missionnaire, l'an 1659, en revint en 1680 ; mais s'étant rembarqué pour y faire un second voyage, il mourut dans la route, en 1693. Il a composé quelques ouvrages en langue chinoise, et plusieurs en latin : I. *Confucius Sinarum philosophus*, sivè *Scientia Sinica latinè exposita*, Paris, 1687, in-fol. Cet ouvrage, curieux et rare, est le même qui est indiqué à la fin de l'article de CONFUCIUS. C'est un précis de la théologie et de l'ancienne histoire chinoise. Il exagère la bonté de la morale de ce peuple, et fait remonter très-haut ses Annales. On y trouve une table des *koua*, anciens caractères chinois, avec lesquels est écrit le livre sacré, appelé l'*Y-King*. Ils sont formés de deux traits horizontaux, présentant ou une ligne entière, ———— ou une ligne brisée en deux. — — Ces traits, doublés ou triplés, produisent huit caractères différens, qui, liés entre eux, en donnent soixante-quatre. II. *Historia Candidæ* HIU, *christianæ Sinensis*, traduite en français, Paris, 1688. III. Le *Catalogue* en latin des jésuites qui ont été missionnaires à la Chine, Paris, 1688.

† COUR (Didier de la), né à Monzeville, à trois lieues de Verdun, en 1550, entra dans l'ordre de Saint-Benoît. Devenu prieur de l'abbaye de Saint-Vanne à Verdun, il y introduisit la réforme, et bientôt les religieux de l'abbaye de Moyen-Moustier dans les Vosges, dédiée à saint Hidulphe, suivirent son exemple. Ce fut l'origine de la nouvelle congrégation, connue sous le nom de Saint-Vanne et de Saint-Hidulphe, approuvée par Clément VIII en 1604. La réforme de ces monastères fut suivie de celle de plusieurs autres dans les Pays-Bas, la Lorraine, la Champagne, la Normandie, le Poitou, etc. Le grand nombre de maisons qui s'offroient tous les jours obligea D. Didier de la Cour, de proposer l'érection d'une nouvelle congrégation en France, sous le nom de Saint-Maur. On jugea qu'il y auroit trop de difficultés et d'inconvéniens, sur-tout en temps de guerre, à entretenir le commerce et la correspondance nécessaire entre les monastères de Lorraine et de France, réunis dans une seule et même congrégation. Ces deux congrégations de Saint-Vanne et de Saint-Maur ont cependant toujours conservé le même esprit et les mêmes lois. Leur instituteur mourut en 1623, simple religieux de l'abbaye de Saint-Vanne. On a publié, en 1772, in-12, la Vie de ce pieux réformateur.

† COURAYER (Pierre-François le), né à Rouen le 7 novembre 1681, mort à Londres, le 16 octobre 1776, entra dans l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin ; il y brilla par son esprit et par son savoir, et fut nommé bibliothécaire de Sainte-Geneviève à Paris. Son opposition à la bulle *Unigenitus* l'obligea d'examiner le pouvoir du pontife romain, et les droits qu'ont les premiers pasteurs de juger de la doctrine. Il s'engagea dans des opinions contraires à celles de l'Église, et les laissa percer dans ses

conversations. Enfin, il leur donna un grand éclat dans sa *Dissertation sur la validité des ordinations anglicanes*, Bruxelles, 1723, 2 vol. in-12. Dès que cet ouvrage parut, plusieurs savans alarmés prirent la plume pour le combattre. Les journalistes de Trévoux, dom Gervaise, le jésuite Hardouin, le jacobin Le Quien, entrèrent en lice, et attaquèrent avec force le nouveau système. Le bibliothécaire de Sainte-Geneviève alla encore plus loin, dans une *Défense* de sa Dissertation, qu'il publia l'an 1725, en 4 vol. in-12, auxquels il ajouta un 5e vol. en 1732. Cette réponse, écrite avec autant de hauteur que de vivacité, fut flétrie, ainsi que la Dissertation, par l'archevêque de Paris, par un grand nombre d'évêques, et supprimée par un arrêt du conseil, du 7 septembre 1727. Le père Le Courayer, dont l'esprit s'étoit roidi contre les censures, fut plus sensible à l'excommunication lancée contre lui par le général de son ordre. Il avoit des amis secrets en Angleterre; il quitta Sainte-Geneviève au commencement de 1728, et passa dans cette île, où il fut très-bien reçu. L'université d'Oxford lui avoit envoyé, l'année précédente, des lettres de docteur. La reine d'Angleterre lui donna une pension; deux seigneurs lui accordèrent leur table et leur maison, l'un pendant l'été, et l'autre pendant l'hiver. Rien ne lui manquant pour mener une vie douce et agréable, le père Le Courayer parvint à une longue vieillesse. Quoiqu'il eût un ton très-vif dans ses ouvrages, il avoit dans la société de la douceur et de la politesse; ses mœurs étoient pures, sa conversation instructive, et mêlée d'un grand nombre d'anecdotes littéraires et historiques. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui, I. *Relation historique et apologétique des sentimens du père Le Courayer, avec les preuves justificatives des faits avancés dans l'ouvrage*, Amsterdam, 1729, 2 vol. in-12. Ce livre ne fit qu'irriter encore ses ennemis: il y prétend que la décision des conciles généraux ne dispense pas d'examiner. II. *Histoire du concile de Trente de Fra-Paolo Sarpi, traduite de nouveau de l'italien en français, avec des Notes critiques, historiques et théologiques*, Londres, 1736, 2 vol. in-fol.; Amsterdam, 1736, 2 vol. in-4°; sous le titre d'Amsterdam, Paris, 1751, 3 vol. in-4°, avec la Défense de cette version par l'auteur. Cette traduction vaut beaucoup mieux que celle du même ouvrage par Amelot de La Houssaye. Le style en est clair et net, à quelques expressions près, qui paroissent mal choisies. Les remarques sont raisonnées et savantes, mais souvent trop hardies. L'auteur semble vouloir établir un système qui tend à justifier toutes les religions. Il paroît que son principal but est de prouver que le concile de Trente a ajouté aux anciens dogmes, et de découvrir quelle est l'époque de ceux qu'il croit nouveaux. Il y a apparence que lorsqu'il se retira en Angleterre, il étoit déjà calviniste dans le cœur, ou du moins qu'il avoit adopté une partie des opinions de Calvin. La peine qu'il a prise de charger son ouvrage de notes sur quelques discussions historiques est perdue pour bien des lecteurs, qui n'aiment pas des citations sèches et ennuyeuses sur une date. III. *Histoire de la réformation par Sleidan, traduite du latin en français*, 1767, en 3 vol. in-4°. Cet ouvrage accompagné de notes abondantes, où l'auteur discute des faits intéressans, peut beaucoup servir à ceux qui veulent connoître l'histoire des hérésies du 16e siècle; mais l'auteur ne tient pas toujours la balance égale, et il penche plus pour

les protestans que pour les catholiques. Il y est cependant plus modéré que dans ses autres écrits. La lecture du traité *De Republicâ ecclesiasticâ* du célèbre Antoine de Dominis avoit entraîné le chanoine de Sainte-Geneviève. Il y eut entre eux ce trait de conformité, qu'après avoir fui tous deux en Angleterre, l'un fut l'éditeur de l'Histoire de Fra-Paolo à Londres, et l'autre son traducteur. Dans sa jeunesse, Le Courayer avoit donné une édition du Traité du poëme épique du père Le Bossu, son confrère, dont il mit la Vie à la tête de l'ouvrage, La Haye, 1714, in-8°, ainsi que l'édition des Lettres spirituelles du père Quesnel, Paris, 1721, 3 vol. in-12. Il avoit aussi fourni plusieurs articles pour le Journal de l'Europe savante.

COURBEVILLE (le père), jésuite, dont on a un grand nombre de traductions. *Voyez* GRATIAN, COLLIER *et* PINAMONTI.

† COURBON (le marquis de), né au bourg de Châteauneuf-du-Rhône, en Dauphiné, d'une famille peu riche, avec beaucoup de penchant pour les armes, s'échappa du collége, et alla servir, comme volontaire, dans l'armée des Pays-Bas. La France et l'Espagne ayant signé la paix bientôt après, il résolut d'aller chercher de l'emploi chez l'étranger. Des voleurs l'ayant entièrement dépouillé dans les Pyrénées, un ermite français nommé du Verdier, lui prêta cinquante piastres pour retourner dans sa patrie, où l'on recommençoit à faire des levées. Après diverses aventures, il fit un voyage à Rome, et passa ensuite dans les troupes de l'évêque de Munster; il y fut fait capitaine de cavalerie. La paix ayant été conclue entre la France et l'Empire, il obtint son congé pour aller voir ses parens. Comme il étoit à la fenêtre d'une hôtellerie à Pierre-Late en Dauphiné, il aperçut l'ermite qui l'avoit si obligeamment traité en Espagne, lui rendit ses cinquante piastres, et le quitta sans qu'ils se soient jamais revus. De retour en Allemagne, il servit dans les troupes de l'empereur contre les Turcs; et après la mort du comte de Rimbourg, ministre d'état, et grand-maître de toutes les monnoies de l'empire, il épousa sa veuve, qui lui apporta des biens considérables. Les Vénitiens ayant obtenu la permission de lever des troupes sur les terres de l'empire, le marquis de Courbon fut mis à la tête d'un régiment de dragons. Son mérite l'éleva au grade de commandant en chef sous le généralissime. Il contribua beaucoup, par sa valeur et par sa prudence, à la prise de Coron et à celle de Navarin. Il fut emporté d'un coup de canon au siége de Négrepont, en 1688, à 38 ans. Une passion démesurée pour la gloire le portoit toujours aux entreprises les plus éclatantes. Il fut regardé comme un aventurier, heureux et habile. Aimar, juge de Pierre-Latte, son intime ami, publia sa Vie à Lyon, en 1692, in-12.

† I. COURCELLES (Thomas de), né à Ayencourt près de Montdidier en Picardie, au commencement du 15e siècle, brilla par son savoir et son éloquence dans l'université de Paris, dont il fut recteur en 1430. Réunissant le savoir d'un théologien au talent de la négociation, il assista en 1438 au concile de Bâle, en qualité de docteur en théologie; et à celui de Mayence, en 1441, comme orateur de l'université. Charles VII l'employa aussi en plusieurs négociations importantes, concernant les affaires ecclésiastiques. Elu doyen de l'église de Paris, il prononça l'*Oraison funèbre de ce prince* à Saint-Denys en 1461.

Courcelles étoit en même temps chanoine d'Amiens, et curé de la paroisse de Saint-André-des-Arcs à Paris, où il mourut en 1469.

† II. COURCELLES (Pierre de), de Candé en Touraine, publia en 1557 une *Rhétorique française*, précédée d'une dédicace vraiment originale, adressée à une abbesse de Jouare; l'auteur la traite de très-illustre princesse, et lui fait de sérieux complimens sur l'invincible puissance de sa crosse. Cet ouvrage fait connoître l'état de l'éloquence française vers le milieu du 16e siècle; c'est un des meilleurs ouvrages dans ce genre, et des mieux écrits de son temps.

III. COURCELLES (Etienne de), né à Genève en 1586, exerça le ministère évangélique en France, pendant plusieurs années. Ayant été déposé, il passa en Hollande, se fit un grand nom parmi les protestans arminiens, et professa la théologie dans leurs écoles, après le célèbre Simon Episcopius, qu'il n'a fait souvent qu'abréger dans ses ouvrages, mais d'une manière fort nette, et dont il fit imprimer les Œuvres, avec une Vie à la tête. Il mourut en 1658. Outre ses productions théologiques, imprimées in-folio chez Daniel Elzevir en 1675, on a de lui une nouvelle édition du *nouveau Testament grec*, avec diverses leçons tirées de plusieurs manuscrits. Cette édition est précédée d'une préface estimable, ainsi que le reste de l'ouvrage.

IV. COURCELLES. *Voy.* LAMBERT (madame).

†. COURCHETET (Luc), né à Besançon le 24 juin 1695, d'un conseiller au parlement de cette ville, entra d'abord dans la société des jésuites, puis la quitta, se fit recevoir docteur *in utroque jure*, et alla à Paris, où Chauvelin, garde des sceaux, le mit à la tête de la librairie. Il étoit le fléau des écrivains licencieux. En 1748 il fut nommé censeur royal. Les villes anséatiques l'avoient choisi, dès 1734, pour leur agent à la cour de France. En 1742 il eut l'intendance de la maison de la reine, et ensuite celle de la maison de madame la dauphine. Ce fut lui qui dressa la déclaration de guerre en 1740. Il mourut le 2 avril 1776, après avoir publié quelques ouvrages historiques écrits d'un style négligé, mais où l'on trouve des recherches. Les principaux sont, I. *Histoire des négociations du traité des Pyrénées*, Amsterdam (Paris), 1754, 2 vol. in-12. II. *Celle du traité de Nimègue*, 1754, Amsterdam (Paris), 2 vol. in-12. III. *Histoire du cardinal de Granvelle, ministre de Charles-Quint*, Paris, 1761, 1 vol. in-12. Ils ont été réimprimés à Bruxelles en 1784. On a encore de lui plusieurs autres ouvrages.

COURCILLON. *Voyez* DANGEAU.

* I. COURET DE VILLENEUVE (Martin), imprimeur, né à Orléans le 25 mai 1719, se distingua dans son art, et publia plusieurs ouvrages estimés dont il étoit l'auteur. Parmi ses productions on remarque, I. *Le Trésor du Parnasse*, ou *le plus joli des recueils*, Orléans, 1770, 6 vol. in-12. II. *Les Affiches orléanaises*, in-4°. III. *Différens recueils de poésies fugitives*.

* II. COURET DE VILLENEUVE (Louis-P.), fils du précédent, imprimeur-libraire à Orléans, où il naquit le 29 juin 1749, mort à Gand, professeur de grammaire française et de littérature, marcha sur les traces de son père, et

comme lui se fit connoître avantageusement par une *édition d'Horace*, Orléans, 1767, in-12, avec les notes de Jean Bond. Ce volume, regardé comme un chef-d'œuvre de typographie, est comparé à celui publié par Elzevir. Couret donna *la collection des poëtes italiens*, en 21 vol. in-8°, et les *Œuvres d'Apostolo-Zeno, le Corneille de l'Italie*; *le Prospectus, les Préfaces et les Notes*, sont de lui, il quitta Orléans en 1790 pour venir se fixer à Paris. Après avoir occupé des places dans différentes administrations, il fut nommé professeur du département de l'Escaut. Couret publia nombre d'écrits *sur les finances*, *l'instruction publique*, *la géographie*, *la littérature* et *la typographie*, etc. Diverses académies ou sociétés savantes l'associèrent à leurs travaux.

COURMONT. *Voyez* MARCHE-COURMONT.

† I. COURT (Benoît le), en latin *Benedictus Symphorianus Curtius*, né à Saint-Symphorien-le-Châtel, dans le Lyonnais, chanoine de Lyon, homme d'esprit et habile jurisconsulte au 16e siècle, a publié, I. *Commentaire sur les Arrêts d'amour de Martial d'Auvergne*, imprimé pour la première fois à Lyon en 1533, in-4°, et pour la dernière en 1731, in-12. II. *Enchiridion juris utriusque terminorum*, ib., 1543. III. *Hortorum lib. XXX*, ibid., 1560, in-folio. On y trouve des détails utiles sur la naturalisation et la culture des arbres.

* II. COURT (Jacques et Pierre de la), zélés partisans de l'administration républicaine, étoient négocians et magistrats de la ville de Leyde dans le 17e siècle. Jacques de La Court, ravi, avec tous les citoyens patriotes, des délibérations importantes de la grande assemblée des états-généraux, convoquée à La Haye en 1651, après la mort de Guillaume II, fit frapper une médaille à ce sujet, dédiée à son petit-fils (qui portoit le même nom), et dont Van Loon, dans son Histoire médallique des Pays-Bas, tom. II, pag. 364 et 365 donne la description. Le frère de ce dernier, Pierre de LA COURT, s'est fait connoître par plusieurs ouvrages antistathoudériens, où, parmi des choses excellentes, l'esprit de parti se manifeste quelquefois un peu trop. L'illustre pensionnaire Jean de Wit passe pour avoir eu part à plusieurs de ces écrits : voici les principaux, tous en hollandais, I. *La balance politique*, in-8°, sans date, mais publiée en 1660, et réimprimée sous le titre de *Considérations politiques sur toutes les formes de gouvernement*. II. *Réflexions politiques*, en 6 livres qui traitent des pays, villes, administrations, guerres, affaires ecclésiastiques, mœurs. III. *Le commencement, les progrès et la fin de l'administration de la Hollande par des comtes héréditaires.* On reproche à cet ouvrage beaucoup d'inexactitude. IV. *L'intérêt de la Hollande*, ou *des bases de sa prospérité*, réimprimé sous le titre d'*Indication des bases salutaires et des maximes de la république de Hollande.* Quelques chapitres de cet ouvrage, notamment les V et VIes, sont incontestablement de la main de Wit : il fut prohibé. V. *Le gouvernement stadhoudérien en Hollande et en West-Frise*, avec la *légende dorée des stadhouders*, et une *Apologie du précédent traité.* VI. *La prière publique*, 3 vol. in-8°. La première édition est de 1663; la seconde de 1707. Ces ouvrages parurent ou anonymes, ou avec les lettres initiales D. L., ou avec celles de V. H., c'est-à-dire Van Hoven, traduction hollandaise

du nom de La Court. Huigens, de Huybert, Gisbert Cuperus et d'autres ont cherché à les réfuter.

Iliacos intra muros peccatur et extra.

Barueth, partisan du stathoudérat, dans l'Histoire qu'il en a donnée, confond mal à propos ce de La Court ou Van Hoven avec Emmanuel Van der Hoven, qui a écrit dans le même esprit des ouvrages indiqués ci-dessus, l'Ancienne liberté batave, exclusive du stadhoudérat.

† III. COURT DE GEBELIN (Antoine), membre de plusieurs académies, président du Musée de Paris, naquit à Nîmes en 1725, et mourut à Paris le 10 mai 1784. Son père, qui étoit protestant, obligé, par les suites de la révocation de l'édit de Nantes, de quitter la France, choisit la Suisse pour demeure. Gébelin y fut amené très-jeune, et l'on obtint pour lui des lettres de naturalité. Le désir insatiable de savoir l'anima dans ses premières études. Souvent il interrogeoit, et la plupart de ses questions étonnoient ses maîtres. A force de courage, de patience et d'opiniâtreté il vainquit les obstacles qui rendent la science d'un accès si difficile. A peine put-il apprécier les ouvrages des anciens, qu'il les médita sans presque aucun relâche. Eloquence, histoire, poésie, il s'ouvrit tous les trésors de l'antiquité. A douze ans, il étonnoit par l'étendue de ses lumières, et passoit pour un prodige. Dès qu'il eut fini ses études, son père voulut lui faire embrasser le ministère évangélique; mais Gébelin renonça bientôt à cette carrière pour se livrer tout entier à son goût pour les sciences. Histoire naturelle, mathématiques, langues mortes et vivantes, mythologie, monumens antiques, emblèmes, statues, médailles, pierres, gravures, inscriptions, arts d'agrément et d'utilité; il étudia et dévora tout. Son père étant mort, Gébelin forma le projet de se rendre à Paris. Avant de l'exécuter, il entreprit le voyage du Languedoc, qu'il se rappeloit toujours avec attendrissement. En quittant cette province, il céda à sa sœur le petit patrimoine qui lui restoit, et vint dans la capitale, n'emportant que les richesses de son génie, qui ne suffisoient pas, à beaucoup près, pour ses besoins. A peine y fut-il arrivé que ses idées s'agrandirent encore davantage. Bientôt il fut en commerce avec les personnes les plus éclairées. Dix ans s'écoulèrent néanmoins sans qu'aucun ouvrage important annonçât en lui un écrivain qui devoit bientôt se rendre célèbre. Pendant ce temps-là il étoit occupé à préparer les matériaux de son ouvrage : enfin le plan en fut conçu, et le *Monde primitif* parut. « Cet ouvrage étonnant par l'immensité de l'érudition qu'il renferme, dit un critique, et sur-tout par le génie qui a lié toutes les parties qui le composent, est un des livres qui fait le plus d'honneur à notre nation. » Jamais une tête humaine n'a embrassé une plus grande quantité d'objets, et jamais on n'a vu tant d'objets se réunir dans un ensemble plus intéressant et plus lumineux. La langue primitive y est démontrée, développée et consignée; les absurdités apparentes de la mythologie y sont justifiées; et cette partie des premiers temps, enveloppée jusqu'ici d'une profonde obscurité, y prend sous sa plume une vie nouvelle. Ces monumens, que le fameux Bacon appeloit la *sagesse des anciens*, et dont il ne parloit qu'avec la plus profonde vénération, ont été expliqués d'une manière tout-à-fait lumineuse; et ce qu'avoit entrevu ce génie puissant et universel, Gébelin l'a découvert et mis dans le plus grand jour. Il a tracé le tableau des institutions des premiers hommes,

de leurs lois, de leurs usages, de leur écriture et de leur génie. En se transportant ainsi aux premières époques des développemens de l'esprit humain, il a donné la clef de l'antiquité entière, a tracé la route dans laquelle les savans marcheront à l'avenir pour expliquer les monumens qui ont échappé aux ravages du temps. Le moindre mérite de cet ouvrage est une érudition complète, et qui avoit tout embrassé. L'érudition étoit renfermée autrefois dans le cercle étroit d'un petit nombre de savans, et son aspérité rebutante la rendoit en quelque manière inabordable. Dans *le Monde primitif*, elle est intéressante et parée des graces simples qui lui sont propres : c'est que l'objet auquel elle est appliquée est grand et beau par lui-même, et que l'érudition n'en est que l'accessoire. L'académie française avoit bien apprécié la plume de Gébelin. Pour appuyer son entreprise, aussi utile que coûteuse, elle lui adjugea deux fois de suite le prix qu'elle adjugeoit à l'auteur qui, durant l'année, faisoit imprimer la production la plus estimable. Un autre ouvrage de Gébelin, que la postérité regardera encore d'un œil favorable, est le *Musée*, auquel il a donné le jour. Presque toutes les sociétés littéraires qui sont parvenues à la célébrité ont passé par une sorte d'enfance avant d'arriver au point de leur grandeur. Il n'en a pas été ainsi de ce musée; dans son berceau même, il a déployé de l'énergie. On a toujours vu dans son sein des écrivains judicieux, des poëtes agréables, des traducteurs fidèles, élégans et précis; des savans profonds, des magistrats intègres et ingénieux, qui unissoient les travaux de leur état au commerce des muses. Gébelin avoit de la douceur dans les mœurs, du liant dans le caractère, de la naïveté dans les procédés, de la candeur et de la bonhomie dans toute sa conduite. Comme savant, il étoit incapable de ces jalousies trop ordinaires qui enfantent la discorde parmi les écrivains, et attirent des scènes déshonorantes pour l'esprit humain. Bien éloigné d'imiter certains littérateurs qui gardent leur érudition pour eux seuls, parce qu'ils craignent de voir la réputation des autres s'affermir et s'étendre, Gébelin aimoit à communiquer ses connoissances, et se proportionnoit à la foiblesse des personnes auxquelles il dispensoit la lumière. « La république des lettres, disoit-il, n'est point une arène, et nos plumes des instrumens de pugilat. Respectons-nous, aimons-nous, éclairons-nous mutuellement; et au lieu de nous écraser les uns les autres, élevons en société l'édifice de la vérité qui nous a été confié pour la félicité générale. » La constance de son travail et son application continuelle à l'étude avoient prodigieusement altéré sa santé. Une pierre formée dans les reins, et dont la nature le délivra sans aucun secours étranger, en devint la triste suite. Quoiqu'il ne se trouvât pas dans l'âge des infirmités, il éprouvoit néanmoins la langueur du dépérissement. Attaqué d'une vive maladie, Gébelin recourut à Mesmer; et si le traitement du magnétisme animal n'ôta point la cause de ses souffrances, du moins il crut qu'il les avoit suspendues. A peine Gébelin put reprendre la plume qu'il l'employa par reconnoissance à venger son médecin des attaques vigoureuses que son système essuyoit; Gébelin ramassa dans son écrit tous les motifs les plus favorables à la cause qu'il défendoit, et il les présenta avec une adresse séduisante. Peu de temps après, la fuite du repos, le besoin de s'occuper, la crainte de déplaire au public par le retardement de son ouvrage, l'impatience d'arriver au terme de sa course littéraire, lui firent recommencer ses travaux avec plus de

chaleur qu'auparavant. Sa maladie se renouvela, il ne put y résister, et il mourut dans la 60e année de son âge. Court de Gébelin se piquoit de désintéressement, ou d'une bonhomie rare, à en juger par le trait suivant : sa mère ayant été obligée de quitter précipitamment Uzès sa patrie, à cause de la religion, y laissa des possessions dont des étrangers s'emparèrent. On indiqua à son fils les moyens de se les faire restituer. « Je ne saurois, répondit-il, me résoudre à déposséder ceux qui sont accoutumés à en jouir. » Voici la liste des ouvrages de ce savant, I. *Le Patriote français et impartial*, 1753, 2 vol. in-12. II. *Histoire de la guerre des Cévennes*, ou *de la guerre des Camisards*, 1760, 3 vol. in-12. III. *Plan général et raisonné des divers objets et des découvertes qui composent l'ouvrage intitulé*: *Monde primitif, analysé et comparé avec le Monde moderne*, 1773, in-4°. IV. *Allégories orientales*, ou *le Fragment de Sanchoniaton*, 1773, in-4°. V. *Le Monde primitif analysé et comparé avec le Monde moderne*, 1773 et années suivantes, 9 v. in-4°. VI. *L'Histoire naturelle de la parole*, ou *Précis de la Grammaire universelle*, 1776, in-8°. Ce livre, extrait du *Monde primitif*, en est une des meilleures parties. VII. *Dictionnaire étymologique et raisonné des racines latines, à l'usage des jeunes gens*, 1780, in-8°. VIII. *Lettre sur le magnétisme animal*, in-4°. Charlatanisme nouveau et renouvelé, auquel Gébelin avoit la bonhomie de croire. IX. *Devoirs du prince et du citoyen*, ouvrage posthume, 1789, in-8°. On peut faire observer que ce savant fut nommé censeur royal, quoique protestant; ce qui indiquoit bien l'affoiblissement extrême des idées religieuses dans le 18e siècle.

† COURTANVAUX (François-César Le Tellier, marquis de), né à Paris en 1718, mort en 1781, servit avec distinction sous le maréchal de Noailles, son oncle, dans les guerres de Bohême et de Bavière, fut nommé colonel des cent Suisses de la garde du roi, et membre de l'académie des sciences. Il avoit mérité cette dernière place par deux savans *Mémoires sur l'éther marin, et la concentration et inflammation du vinaigre radical*. L'académie proposa, en 1767, la construction d'une montre marine pour sujet de son prix. Il falloit éprouver l'invariabilité de celles qu'on présentoit au concours : le marquis de Courtanvaux se chargea de cette épreuve; il s'embarqua, et courut pendant quatre mois les côtes de France, de Flandre et de Hollande. Le Journal de son voyage fut publié l'année suivante. Plein de zèle pour le progrès des sciences, il fit construire, dans sa maison de Colombe, un observatoire garni des meilleurs télescopes, et il en laissa la libre disposition aux savans qui vouloient y venir observer. Il eut le malheur de perdre un fils qui se distinguoit aussi dans les sciences; et, une singularité de la vie du père, fut qu'il remplit le fauteuil que faisoit vaquer la mort de son fils. Il avoit conçu le projet d'une bibliographie de tous les voyages connus, avec une notice de ce qu'ils renferment de plus curieux, un jugement sur leur mérite, sur le caractère des voyageurs et sur la foi qu'on doit à leur récit. Malheureusement cet ouvrage n'a pas vu le jour; mais celui qu'a publié, sur le même sujet, M. Boucher de La Richarderie, Paris, 1808, 6 vol. in-8°, adoucit nos regrets. La riche bibliothèque de Courtanvaux, remarquable sur-tout pour la partie des voyages et de l'histoire naturelle, a été vendue en 1782.

* COURTE-BARBE, fablier et

poëte français du 13e siècle, est connu par plusieurs pièces, et particulièrement par le plaisant conte des *Trois aveugles de Compiègne* qui se trouve dans les manuscrits de la bibliothèque impériale, n° 7218 in-fol. et 7615, in-4°, dont le Grand d'Aussy a donné la traduction. On en trouve aussi un très-long extrait dans le Glossaire de la langue romane, Paris, 1808, 2 vol. in-8°, tome Ier, art. *Besan*. Il est aussi imprimé dans les Fabliaux publiés par Barbazau. Fauchet en a donné une traduction assez exacte.

COURTE-CUISSE (Jean de), *Joannes Brevis-Coxæ*, docteur de Sorbonne, député en 1395, par l'université de Paris, à Benoit XIII et à Boniface IX, qui se disputoient la tiare, pour les engager l'un et l'autre à y renoncer, signala son savoir et son éloquence. Il en fut récompensé par une charge d'aumônier du roi, et ensuite par l'évêché de Paris en 1420. Le roi d'Angleterre étoit alors maître de cette ville. Ce prélat citoyen aima mieux se retirer à Genève, dont il fut évêque en 1422, que de lui obéir. Il mourut quelques années après, dans un âge assez avancé. Son ouvrage le plus considérable est un *Traité de la foi, de l'Eglise, du souverain pontife, et du concile*, publié par Dupin, à la suite des Œuvres de Gerson.

* I. COURTEN (Guillaume), célèbre marchand flamand, mort au commencement du règne de Jacques I, ayant fui avec sa famille, pendant la tyrannie du duc d'Albe, dans les Pays-Bas, s'étoit établi à Londres, où il fit un commerce très-étendu. Il a laissé deux fils, Guillaume et Pierre, qui ont continué le commerce de leur père avec tant de succès, qu'ils ont été faits chevaliers. Courten éprouva des pertes considérables à Amboyne, où ses facteurs furent massacrés, et ses plantations saisies; de sorte qu'il est mort sans fortune.

* II. COURTEN (Guillaume), habile naturaliste, dernier rejeton de la famille dont on vient de parler, naquit à Londres en 1642. Son père, forcé de s'expatrier, étoit mort à Florence en 1655. Quand le fils eut l'âge de disposer de lui, il revint à Londres, et y supporta un long procès, à la suite duquel il changea son nom pour celui de Charleton; sous lequel il passa à Montpellier, où il se livra à l'étude de l'histoire naturelle, et fit une collection de curiosités très-considérable. Courten retourna en Angleterre, où il mourut en 1702. Sa collection fut vendue 20,000 livres sterling. Le gouvernement, qui l'acheta, l'ajouta au Musée britannique.

† COURTENAY (Josselin de), comte d'Edesse, issu d'une maison ancienne et illustre, dont l'héritière épousa Pierre, fils de Louis-le-Gros, roi de France, lequel prit le nom de sa femme, se distingua, pendant les croisades, par sa vertu et par son courage. Ce prince, tiré demi-mort de dessous les ruines d'une forteresse qu'il avoit attaquée auprès d'Alep en Syrie l'an 1131, attendoit sur son lit le dernier moment. Dans cet état, il apprend que le soudan d'Iconium, profitant de sa maladie, assiége une de ses places : il fait promptement assembler ses troupes; et, après avoir vainement exhorté son fils à se mettre à leur tête, il se fait porter dans une litière vers l'ennemi. Le soudan alarmé leva le siége et se retira : ce brave vieillard expira bientôt après. (*Voyez* NOYERS, n° I.) La famille de Courtenay, descendue du fils de Louis-le-Gros, et qui a produit des empereurs de Constantinople, et plusieurs autres personnes illustres, n'a pu four-

nir un prince du sang reconnu. Quoique la voix publique fût favorable à ses prétentions, elle ne put jamais faire reconnoître authentiquement sa descendance par mâles du roi Louis-le-Gros. Hélène, dernier rejeton de cette maison, ayant pris le titre de princesse du sang royal de France, dans son contrat de mariage avec Louis de Beaufremont, il fut supprimé par arrêt du parlement, du 7 février 1737. Son frère, Charles Roger, fut le dernier de cette maison qui pût avoir postérité. Le 7 mai 1730, on le trouva dans son lit, mort de deux coups de pistolet, quoiqu'il n'eût aucun sujet de chagrin. Il avoit 59 ans. Ce malheur éteignit la branche de Courtenay. Il ne resta plus qu'un ecclésiastique, abbé de Saint-Pierre d'Auxerre, seul mâle de sa famille, et son oncle, qui mourut fort âgé, laissant une nièce, Hélène, fille de son frère, de laquelle il vient d'être fait mention. La Généalogie de Courtenay a été donnée par du Bouchet, Paris, 1661, in-folio. L'Epître dédicatoire de cette Histoire, adressée au roi, est, dit l'abbé Lenglet, si hardie qu'elle en devient téméraire. Les seigneurs de Courtenay présentèrent en vain leurs titres à Henri IV et à Louis XIV. Ce dernier prince leur répondit : « Si mon grand-père vous a fait tort en vous refusant le titre de prince du sang, je suis prêt à le réparer. Mais nous ne sommes que les cadets; prouvez-moi que nos aînés vous ont reconnus, et je vous reconnois à l'instant. » Le cardinal Mazarin avoit voulu, pour mortifier la maison de Condé, faire donner à un Courtenay, né en 1640, le rang et les honneurs que ses ancêtres demandoient depuis long-temps : il lui destinoit même une de ses nièces. Mais il ne trouva en lui ni assez d'esprit, ni assez de sens pour seconder ses vues. Quoique sa figure annonçât son origine, ses sentimens la démentoient. L'ayant mené avec lui de Paris à Saint-Jean-de-Luz, il passa presque tout son temps avec les pages du cardinal, qui l'abandonna comme un sujet dont on ne pouvoit rien faire. Il fut le père de Charles Roger, cité plus haut, et mourut en 1723, dans une espèce d'obscurité. *Voyez* ROBERT, n° I.

COURTÉPÉE (Claude), préfet du collége de Dijon, né à Saulieu en Bourgogne en 1721, mort en mai 1781, fournit au moins mille articles géographiques à l'Encyclopédie, donna une *Description générale et particulière de la Bourgogne*, 6 vol. in-8°, faite avec soin, et une *Histoire abrégée du duché de Bourgogne*, 1777, in-12. L'abbé Courtépée ne se borna pas à compiler tout ce qu'on avoit écrit sur la géographie et l'histoire de sa province; il fit des recherches particulières.

* COURTIAL (Jean-Joseph), conseiller-médecin ordinaire du roi et professeur d'anatomie à Toulouse, vers la fin du 17e siècle, a donné, I. *Dissertation physique sur les matières nitreuses qui altèrent la pureté de l'air de Madrid*, par Jean-Baptiste Juanini, traduite de l'espagnol, Toulouse, 1685, in-12. II. *Nouvelles Observations anatomiques sur les os, sur leurs maladies extraordinaires, et sur quelques autres sujets*, Paris, 1705, in-12; Leyde, 1709, in-8°.

† COURTILZ (Gatien de), sieur de Sandras, naquit à Paris en 1644. Après avoir été capitaine au régiment de Champagne, il passa en Hollande, l'an 1683, pour y dresser un bureau de mensonges. Sa plume, féconde autant que frivole, enfanta une foule de *Romans*, publiés sous le titre d'*Histoires*, et par-là même plus dangereux, parce que les fables

qu'il débita passèrent à la faveur du peu de vérités qu'il y mêla. De retour en France en 1702, il fut enfermé à la Bastille, où on le retint très-étroitement pendant neuf ans entiers, et il n'en sortit qu'en 1711. Il mourut le 6 mai 1712, âgé de 68 ans. On a de ce mauvais gazetier, I. *La conduite de la France depuis la paix de Nimègue*, in-12, Francfort, 1683; ouvrage dans lequel Courtilz vomit des impostures contre sa patrie. II. *Réponse au livre précédent*, in-12, 1684, dans lequel il se bat contre lui-même. III. *Les nouveaux intérêts des princes*, Cologne, 1668, in-12, exposés dans un style assez léger, mais très-souvent avec peu de vérité. IV. *Vie de Coligni*, ibid., 1686, in-12. Il s'y travestit en religionnaire, quoiqu'il ait toujours professé la religion catholique. Ce livre est aussi inexact que mal écrit. V. *Mémoires de Rochefort*, ibid., 1687, in-12, écrits avec enjouement, et même, contre sa coutume, avec assez de véracité. VI. *Histoire de la guerre de Hollande, depuis l'an* 1672 *jusqu'en* 1677, La Haye, 1689, in-12; ouvrage qui l'obligea de sortir pour quelque temps des états de la république. VII. *Testament politique de Colbert*, ibid., 1711, in-12, qu'on doit placer avec tant d'autres ouvrages de ce genre, dans lesquels, au lieu de voir l'esprit des testateurs, on ne voit que les rêves des imposteurs qui ont pris leurs noms. Il a l'effronterie de faire dire à Colbert « que les évêques de France sont tellement dévoués aux volontés du roi, que, s'il eût voulu substituer l'Alcoran à l'Evangile, ils y auroient donné les mains » : allégation téméraire, qui fait assez voir la supposition de cet écrit. VIII. *Le grand Alcandre frustré*, ou *les derniers efforts de l'amour et de la vertu*, 1696, in-18. IX. *Les Mémoires de Jean-Baptiste de La Fontaine*, Cologne, 1701, 2 vol. in-8°; ceux d'*Artagnan*, ibid. (Rouen), 1701, 3 vol. in-12; ceux de *Montbrun*, Amsterdam, 1701, in-12; ceux de la *Marquise de Fresne*, ibid., 1734, in-12; ceux de *Bordeaux*, 4 vol. in-12, ibid. (Trévoux), 1758. Les exemplaires de cet ouvrage qui ne sont pas cartonnés sont très-rares. Les cartons qu'on y a faits sont dans le 4[e] vol., depuis la page 266 jusqu'à la fin. Les exemplaires cartonnés finissent à la page 475; ceux qui ne le sont pas ont 492 pages. Ceux de *Saint-Hilaire*, achevés par l'éditeur, 4 vol. in-12, écrits avec plus d'exactitude que les précédens. X. *Les Annales de Paris et de la cour pour les années* 1697 *et* 1698, Cologne, 1701, 2 vol. in-12. « On trouve, dit un homme d'esprit, dans ces *Mémoires*, tout ce qu'ont pensé les rois et les ministres quand ils étoient seuls, et cent mille actions publiques dont on n'avoit jamais entendu parler. Les jeunes barons allemands, les Palatins, les Polonais, les dames de Stockholm et de Copenhague, lisent ces livres, et croient y apprendre ce qui s'est passé de plus secret à la cour de France. » XI. *Vie du vicomte de Turenne*, Cologne, 1687, in-12, publiée sous le nom de Dubuisson, qu'il qualifia de *capitaine au régiment de Verdelin*. On lui prouva que dans ce régiment il n'y avoit jamais eu de capitaine de ce nom : il ne laissa pas de publier la seconde édition avec le même titre. Cette histoire est inexacte et mêlée de contes romanesques. Tel est peut-être le duel que l'électeur Palatin envoya au vicomte de Turenne. On trouve rarement dans les livres de Courtilz la date des événemens qu'il raconte. Il débite ses fictions sans aucun égard à la chronologie. Il passe d'une année à l'autre sans en avertir son lecteur, faisant

quelquefois précéder les faits qui devroient suivre. XII. *Mémoires de Tyrconnel*, composés sur les récits de ce duc, renfermé comme lui à la Bastille. Familiarisé avec la calomnie, et ayant malheureusement de la facilité, il publioit volume sur volume, sans épuiser ses fictions. Il a laissé des *Manuscrits* pour faire 40 vol. in-12; collection de romans historiques, qu'il auroit fallu enterrer avec leur auteur : ce n'auroit pas été peut-être un grand mal d'y joindre ses ouvrages imprimés. On lui attribue les *Mémoires de Vordac*, 2 vol. in-12, qui ne sont pas de lui, quoiqu'ils soient dignes d'en être par les aventures peu vraisemblables qu'on y raconte. Voltaire l'appelle *le Gascon Sandras*. Cet auteur étoit Parisien et non Gascon. Sandras étoit le nom d'une terre en Normandie.

† I. COURTIN (Antoine de), né à Riom en 1622, envoyé extraordinaire de France auprès de la reine Christine, remplit les devoirs de ce ministère avec autant de fidélité que de prudence. Louis XIV, satisfait de ses services, le nomma, à la prière de Colbert, résident-général pour la France, vers les princes et états du nord. Cet habile négociateur mourut à Paris en 1685. On a de lui, I. *Traité de la Civilité*, Paris, 1702, in-12. II. *Du point d'honneur*, in-12. III. *De la Paresse*, ou l'*Art de bien employer le temps en toutes sortes de conditions*, Paris, 1753, nouvelle édition, publiée avec la vie de l'auteur, par l'abbé Goujet, in-12. IV. *De la Jalousie*, in-12. Il y a de bonnes moralités dans ces différens livres, mais encore plus de trivialités et de choses communes. V. Une *Traduction du Traité de la Paix et de la Guerre*, de Grotius, en trois livres, 2 vol. in-4°, entièrement effacée par celle de Barbeyrac. VI. Une bonne édition de *Cornelius Nepos, ad usum delphini*, Paris, 1674, in-4°.

† II. COURTIN (N.), professeur en l'université de Paris, mort à la fin du 17e siècle, a publié, en 1687, un recueil de ses *Poésies*. Elles sont foibles et sans couleur. On y trouve des poëmes sur la chute d'Adam, sur le rétablissement de l'empire romain dans la personne de Charlemagne, etc. Il dédia celui-ci à *David pénitent*. Sa lecture seroit une pénitence que personne n'est tenté de s'imposer.

* III. COURTIN (Germain), docteur en médecine de la faculté de Paris, enseigna publiquement la chirurgie dans cette ville, depuis 1578 jusqu'en 1587. Ses leçons ont été recueillies et publiées sous ce titre : *Leçons anatomiques et chirurgicales de feu M. Germain Courtin, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, dictées à ses escoliers estudians en chirurgie, depuis l'année* 1578 *jusqu'à* 1587, *recueillies, colligées et corrigées par Estienne Binet, chirurgien-juré à Paris*, Paris, 1612, in-fol.; Rouen, 1656, in-fol. On attribue aussi à ce médecin l'ouvrage suivant : *Adversùs Paracelsi, dé tribus principiis, auro potabili, totâque pyrotechniâ portentosas opiniones disputatio*, Parisiis, 1597, in-4°.

† COURTIVRON (Gaspard LE COMPASSEUR DE CRÉQUI, marquis de), mestre-de-camp, chevalier de Saint-Louis, pensionnaire vétéran de l'académie des sciences, né à Dijon en 1715, mort le 4 octobre 1785, se distingua comme militaire et comme homme de lettres. Il servit en Bohême, où il contint, avec six

cents hommes, quatre mille Croates postés à Ellenbogen, que le comte de Saxe fit capituler le lendemain qu'il eut écrit ce célèbre billet: « A hommes de cœur, courtes paroles. Qu'on se batte, j'arrive. *Maurice de Saxe.* » Le marquis de Courtivron répondit à l'idée que ce billet donnoit de lui. Blessé dans la campagne de Bavière, en tirant le comte de Saxe du péril le plus imminent, il se livra dès-lors à la culture des sciences. Nous avons de lui, I. *Traité d'optique*, Paris, 1752, in-4°. L'auteur y donne la théorie de la lumière dans le système newtonien, avec de nouvelles solutions des principaux problèmes de dioptrique et de catoptrique. Ce livre peut servir de commentaire à l'optique de Newton. II. *Mémoires sur une épizootie qui ravageoit la Bourgogne*. III. *Art des forges et fourneaux à fer*, en société avec Bouchu, d'Arc en Barrois, qui a fait la presque totalité de cet ouvrage, publié en 1761, et renfermant deux sections, in-fol. Duhamel a publié la troisième et la quatrième sections en 1762, aussi in-f. Ces quatre parties entrent dans la grande collection des arts et métiers, approuvée par l'académie des sciences. Le marquis de Courtivron étoit un véritable philosophe. « Comme il avoit apprécié la vie, dit Condorcet, il l'a quittée sans trouble, et peut-être sans regret. Le seul sentiment qu'il ait été possible d'apercevoir à travers le calme et le silence de ses derniers momens, a été la reconnoissance des soins qu'on lui rendoit, et l'attention soutenue de ménager la sensibilité de ses amis et de sa famille.»

* COURTNEY (Guillaume), archevèque de Cantorbéry, quatrième fils de Hugues Courtney, comte de Dévonshire, et de Marguerite, petite-fille d'Edouard Ier, né en 1341, mort en 1396, élève d'Oxford, où il prit les ordres et posséda plusieurs bénéfices. A l'âge de 28 ans, nommé à l'évêché d'Herefort, d'où il passa à celui de Londres, il se distingua dans cette place par son zèle pour le papisme, et par l'opposition qu'il apporta à plusieurs mesures de la cour. Mais ce qui l'a sur-tout rendu célèbre, c'est d'avoir cité Wickliffe, en 1377, à comparoître dans la cathédrale de Saint Paul. Wickliffe étoit soutenu par Jean de Gaunt, duc de Lancaster, et par le lord Bercy, qui traitèrent l'évêque avec si peu de respect, que le peuple de Londres se révolta, et qu'il s'ensuivit une sédition. En 1381, ce même prélat, fait chancelier et archevêque, déploya dans cette place une grande sévérité, fit condamner les propositions de Wickliffe dans un synode, et excita une persécution contre ses sectateurs.

† I. COURTOIS (Hilaire), avocat à Paris, né à Evreux sur la fin du 15e siècle, a laissé un recueil de poésies latines, intitulé *Hilarii Cortesii, Neustrii, civis Ebroïci, Volantillæ*, Paris, 1533, in-8°. On a encore de lui un recueil de *Distiques latins*, puisés dans les sentences des philosophes, rapportées par Diogène-Laërce, Paris, 1541. Ces deux recueils sont au-dessous du médiocre.

II. COURTOIS (Jacques), surnommé *le Bourguignon*, né en 1621, dans un village auprès de Besançon, d'un père qui étoit peintre, suivit la même carrière, mais d'une manière bien supérieure. Pendant trois ans à la suite d'une armée, il dessina les campemens, les siéges, les marches, les combats dont il fut témoin; genre de peinture pour lequel il avoit beaucoup de talens. Ses ouvrages offrent une action et

une intelligence peu communes, de la force et de la hardiesse, un coloris frais et éclatant. Ses ennemis et ses envieux l'ayant accusé d'avoir empoisonné sa femme, il chercha un asile chez les jésuites, et en prit l'habit. La maison dans laquelle on le reçut fut bientôt ornée de plusieurs beaux morceaux de peinture. Ses principaux ouvrages sont à Rome, où il mourut en 1676. Parrocel le père fut son élève. *Voy.* GELÉE.

† III. COURTOIS (Guillaume), frère du précédent, né en 1628 à Saint-Hipolyte près Besançon, mort en 1679. Disciple de Pierre de Cortonne, il se fit admirer par ses talens pour la peinture, et fut employé par le pape Alexandre VII pour représenter dans la galerie de Montecovallo la *fameuse bataille de Josué*. Il reçut pour récompense une chaîne d'or avec le portrait du pape Alexandre VIII. Peu de peintres ont aussi bien traité l'histoire.

* IV. COURTOIS (Jean-Louis), natif de Charleville, entra chez les jésuites, où il mérita la réputation de savant éclairé et de bon poëte latin. Après la mort du P. Oudin, arrivée en 1752, il fut chargé de continuer l'ouvrage intitulé *Bibliotheca scriptorum Societatis Jesu*, qui, commencé par Ribadeneira, et successivement suivi par Alegambe, Sotuel, Bonanni, Tournemine et d'Heuvillard, et par le P. Oudin, avoit été suspendu par la mort de ce dernier. Obligé d'aller à Rome pour chercher de nouveaux matériaux à cette *Bibliothèque*, il y demeura pendant quelques années au collége Romain; mais ayant quitté cette ville en 1759, par les suites d'un long travail qui avoit altéré sa santé, il revint en France, où il mourut en 1768. Dans le second volume des *Poëmata Didascalica*, imprimé à Paris, en 1749, on trouve un poëme latin de Courtois, intitulé *Aqua Picata*.

* V. COURTOIS D'ARRAS, poëte françois du 13e siècle, né dans l'Artois, est auteur du *Fabliau de Boivin de Provins*, qui se trouve dans le manuscrit de la bibliothèque impériale, n° 7218, in-fol.; il est aussi imprimé dans la collection publiée par Barbazan. On en trouve la traduction dans le recueil de Le Grand-d'Aussy

COURTONNE (Jean), architecte, né à Paris en 1670, mort dans la même ville, publia en 1725 un *Traité de perspective pratique*, in-fol., qui donna une grande idée de ses connoissances. On ne connoît de lui que deux *hôtels* qu'il a bâtis, mais qui peuvent tenir place parmi les plus beaux de Paris, dont l'hôtel Matignon et quelques autres édifices.

* COURVÉE (Jean-Claude la), savant médecin, né à Vésoul vers 1615, premier médecin de la reine de Pologne, combattit les charlatans et les empiriques de son temps. Il n'étoit pas partisan de la saignée, et faisoit usage de l'émétique, deux choses qui allumèrent contre lui la bile du satirique Guy Patin. (*Voyez* la lettre 103e de ce dernier à Charles Spon, tome V, page 138.) La Courvée a publié, I. *Frequentis phlebotomiæ usus et cautio in abusum*, seu *in temerarios quosdam et sæculi nostri thrasones qui nullo methodo ducti venam utcumque secant*, etc., Paris, 1647, in-8°. II. *Ostensum*, seu *historia mirabilis trium ferramentorum notandæ longitudinis ex insanientis dorso et abdomine extractorum qui ante decem menses ea voraverat*, Paris, 1648, in-8°. III. *Discours sur la sortie des dents aux petits enfans*, Var-

sovie, 1651, in-4°. IV. *Paradoxa de nutritione fœtûs in utero*, Dantisci, 1655, in-4°.

* I. COUSIN (Jean), chanoine de Tournay sa patrie, mort vers le commencement du 17ᵉ siècle, a publié, I. *De fundamentis religionis*, Douay, 1597. II. *Histoire de Tournay*, 1619, in-4°, en français, pleine de recherches et de particularités : on voit que le but de l'auteur étoit d'instruire autant que d'amuser. III. *Histoire des Saints qui sont honorés d'un culte spécial*, Tournay, 1621, in-8°.

†II. COUSIN (Gilbert), chanoine de Nozerai, petite ville de Franche-Comté, où il étoit né vers 1506, mourut dans les prisons de Besançon en 1567, à 61 ans, accusé de donner dans les nouvelles opinions des calvinistes. Les fruits de sa plume, qui roulent sur les belles-lettres et la piété, ont été réunis en 3 vol. in-fol., Bâle, 1562, sous le titre de *Cognati Opera*. Cousin avoit été dans sa jeunesse secrétaire d'Erasme, qui faisoit cas de ses connoissances en littérature.

† III. COUSIN (Jean), peintre, sculpteur, architecte, graveur et anatomiste, surnommé le *Michel-Ange français*, né à Souci, près Sens, en 1530, mort à Paris en 1589, possédoit éminemment tous les arts dépendans du dessin ; célèbre sculpteur comme célèbre peintre, savant anatomiste et habile graveur en médailles, il a produit des monumens parfaits dans les différens genres qu'il a exercés, et il nous a laissé un *Traité*, avec figures, *sur les proportions du corps humain*, que les maîtres de l'art mettent encore aujourd'hui dans les mains des élèves qui suivent cette noble carrière. Jean Cousin, dans l'art de la sculpture, fut le rival de Jean Goujon, dont il se fit un ami, et pour lequel il avoit les égards qu'un sentiment aussi pur lui dictoit. Jean Cousin, considéré comme sculpteur, avoit moins d'élégance dans le style et moins de finesse dans l'exécution que le savant auteur de la Fontaine-des-Innocens. Il voyoit sans jalousie la supériorité de son contemporain dans un art qu'il aimoit passionnément ; modeste autant que juste à cet égard, il entreprit très-peu de sculpture, s'adonna particulièrement à la peinture sur verre, et rendit plus rare, par cette raison, les sculptures que nous avons de sa main. La *Statue de l'amiral Chabot*, que l'on voit au Musée impérial des monumens français, porte un grand caractère : posée majestueusement et bien exécutée, elle représente parfaitement la structure physique et la force morale d'un guerrier qui eut le courage de supporter les malheurs et les revers qu'il éprouva à la suite d'une fausse accusation. Jean Cousin excelloit aussi dans l'art de composer des Figures fantastiques, des Mascarons et des Chimères. Le génie sait faire valoir tout ce qu'il produit, et nous admirons dans les masques d'*Arlequin* et de *Polichinel* la touche savante de Michel-Ange, qui les composa pour le théâtre italien. L'ouvrage le plus remarquable en peinture que nous possédons de ce grand maître est son *Jugement dernier*, qu'il fit pour la sacristie des minimes de Vincennes. Il est reconnu que ce tableau de chevalet, aujourd'hui l'ornement du Musée Napoléon, est le premier tableau peint à l'huile de la main d'un Français. Lorsqu'il parut, il excita généralement l'enthousiasme, et la réputation de son auteur balança un moment celle des maîtres italiens. Cette belle production fut en effet le résultat d'une étude approfondie, d'un travail raisonné ; et

il ne falloit pas moins que le talent de Jean Cousin pour renfermer dans un cadre aussi resserré un sujet aussi vaste. La composition de ce tableau est immense, les groupes bien entendus et les expressions bien senties; le dessin est beau et d'un grand caractère; la couleur est douce, harmonieuse et bien fondue; un siècle après sa confection il a été buriné dans le même format par Pierre de Jode, qui en fit hommage à Louis XIII. M. Alexandre-le-Noir, administrateur du Musée des monumens français, a donné une description savante de ce tableau. (*Voy.* tom. VII, Musée des monumens français.) Jean Cousin a peint sur verre avec beaucoup de succès; on voit au Musée des monumens français, dans la salle du 16[e] siècle, un *Portrait* en pied de François I[er], en habit de cour de la plus grande beauté, et deux vitraux immenses representant des sujets tirés de l'Apocalypse, dans lesquels ce grand peintre a réuni toutes les ressources de l'art. Sa manière est belle, grande et large; elle est remarquable en ce qu'elle ressemble parfaitement aux dessins de nos grands maîtres, que l'on appelle *cartons;* c'est-à-dire que les chairs, faites avec des oxides de fer, sont formées de grandes hachures aussi simples que celles dont on pouroit se servir pour l'exécution d'un dessin sur le papier; le trait et l'expression des figures sont admirables, et ses peintures savantes ont plutôt l'air d'être peintes sur toile que sur verre. Jean Cousin donnoit à ses draperies les couleurs les plus vives et les plus éclatantes. Il a fait très-peu de tableaux à l'huile; mais outre les belles peintures sur verre que Jean Cousin fit pour la Sainte-Chapelle de Vincennes, il exécuta en couleur grise celle du château d'Anet que Henri II fit construire pour Diane de Poitiers; on les voit aussi au Musée des monumens français, où ils ont été transportés. On connoît à Paris un beau manuscrit de ce grand artiste, composé de soixante dessins à la plume, et d'autant de cartouches, représentant les diverses positions de la fortune pendant la durée de la vie humaine, prise dans toutes les classes de la société. Les cartouches analogues à chaque sujet contiennent en vers français l'explication du sujet représenté devant lequel il est en regard. Entre autres sujets de ce manuscrit, on remarque une jeune fille nouvellement fiancée, qui se présente devant la fortune pour la consulter sur son sort futur. La fortune debout, la baguette magique à la main et placée devant une table garnie des ustensiles d'un faiseur de tours, renverse d'un coup de baguette ses gobelets mystérieux du dessous desquels ont voit sortir plusieurs petits enfans; la finesse est peinte dans les yeux de la fortune, et la joie se manifeste sur le visage de la jeune fille. Un autre dessin représente un roi placé au sommet de la roue de fortune, et fièrement assis; il triomphe de quatre autres souverains, placés dans la partie inférieure de la roue, où on les voit culbutés et retenant leurs couronnes qui s'échappent de leurs têtes. Ces deux dessins élégans, remplis de grace et de gentillesse, ne sont pas les moindres de ceux qui composent ce recueil; et tous les amis des arts font des vœux pour voir passer ce beau manuscrit de Jean Cousin à la bibliotheque impériale après la mort du propriétaire, qui est plus que septuagénaire.

† IV. COUSIN (Louis), d'abord bachelier de Sorbonne, ensuite avocat et président à la cour des monnoies, l'un des quarante de l'académie française, né à Paris le 12 août 1627, y mourut le 26 février 1707. La république des

lettres lui dut la continuation du *Journal des Savans*, depuis 1687 jusqu'en 1702. Loin de s'imaginer qu'en faisant l'extrait des livres il eût acquis le privilége de faire une satire, il ne crut pas que cet extrait lui donnât seulement le droit de s'ériger en juge ; il ne se regarda jamais que comme historien. Exempt de partialité et de malice, il crut qu'il falloit se borner à mettre du choix, de l'ordre, de la clarté, de la fidélité dans des *Journaux littéraires*, au lieu de les remplir, comme on l'a trop souvent fait après lui, de plaisanteries indécentes, d'éloges mercenaires et d'extraits infidèles. Le *Journal des Savans* ne servit qu'à le délasser de ses autres travaux. Il s'étoit déjà fait connoître par des *Traductions*, écrites en homme qui possède son original, et non en esclave qui suit servilement son auteur. Les principales sont, I. Celle de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, de Socrate, de Sozomènes, de Théodoret, en 4 vol. in-4°, ou 6 vol. in-12. Cette traduction demandoit la connoissance des matières ecclésiastiques, et l'on assure qu'il étoit bon théologien. Cousin ne s'est pas contenté de la qualité de traducteur ; il a examiné avec sagacité les sentimens et les caractères des historiens, et quelquefois relevé leurs fautes ; mais on se plaint qu'il a fait des retranchemens, et qu'il n'a pas assez respecté les originaux. II. *Version par extrait des auteurs de l'Histoire byzantine, ou de Constantinople*, en 8 vol. in-4°, Paris, 1672, 1674 ; réimprimée en Hollande en 1685, 11 vol. in-12, qui est assez recherchée. Les principaux auteurs de cette histoire sont Procope, Agathias, Théophylacte, Anne Comnène, Nicétas, Pachymère, Cantacuzène, Ducas, Chalcondyle. Ils vont depuis la mort de Théodose jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs. La plupart sont dénués non seulement de philosophie et de critique, mais de talent et de style. Il étoit cependant utile de faire connoître les insipides compilations de ces annalistes. L'Histoire byzantine n'est pas sans intérêt, quand on l'envisage sous un point de vue philosophique. C'est une ample matière de réflexions pour un lecteur éclairé, que le spectacle de plusieurs de ses empereurs, égorgeant leurs femmes, crevant les yeux à leurs frères, tyrannisant leurs sujets, et négligeant la défense de leur trône, pour s'occuper des disputes dont les têtes ardentes des Grecs inondèrent l'Orient. III. *Traduction de l'Histoire romaine* de Xyphilin, de Zonare et de Zosime, un vol. in-4°, ou 2 vol. in-12. IV. *Histoire de l'Empire d'Occident*, Paris, 1684, 2 vol. in-12, devenue rare. L'auteur vouloit traduire les historiens latins de l'empire d'Occident, comme il avoit traduit les historiens byzantins; mais il s'est borné à Eginart, à la *Vie de Louis-le-Débonnaire*, et aux *Annales de St. Bertin*. Ce ne sont point là les seuls services qu'il ait rendus aux lettres. Il laissa, en mourant, sa bibliothèque à Saint-Victor, avec un fonds de vingt mille livres, dont le revenu devoit être employé, tous les ans, à l'augmentation de la bibliothèque. Il fonda aussi six boursiers au collége de Beauvais ; cette fondation n'ayant pas été acceptée par ce collége, elle a été transportée à celui de Laon.

* V. COUSIN (Jacques-Antoine-Joseph), membre de l'ancienne académie des sciences de Paris, ex-législateur, membre du sénat conservateur et de l'institut national, né à Paris le 28 janvier 1739, se distingua de bonne heure par l'amour du travail et le goût de la réflexion. Bientôt il se livra tout entier à l'étude des mathématiques

et de la physique, où il fit en peu de temps des progrès considérables. Appelé en 1766 à remplir au collége de France une chaire de physique, en qualité d'adjoint de Le Monnier, il professa 32 ans cette partie de l'enseignement avec un zèle égal à ses talens. Trois ans après, c'est-à-dire en 1769, il fut nommé professeur de mathématiques à l'école militaire; en 1772, il fut reçu à l'académie des sciences en qualité d'adjoint-géomètre, et en 1777, il publia la première édition de ses leçons de *Calcul différentiel et de Calcul intégral*, en 2 vol. in-12, réimprimées en 1796 et 1797, 2 vol. in-4° : ouvrage qui atteste la profondeur, l'étendue et la précision de ses idées en géométrie. En 1787, il donna son *Introduction à l'étude de l'Astronomie physique*, 1 vol. in-8°. On a encore de lui, *Elémens d'Algèbre*, Paris, 1 vol. in-8°, 1798, et plusieurs mémoires parmi ceux de la ci-devant académie des sciences. La confiance et l'estime générale dont il jouissoit le firent nommer, en 1791, officier municipal de la commune de Paris : il fut chargé en cette qualité de l'administration importante des subsistances, fonction qu'il remplit avec autant de zèle que de talens; il fut ensuite président de l'administration du département en 1794 et 1795. En 1796, il reprit l'exercice de sa chaire au collége de France, et fut nommé commissaire au bureau central, ensuite membre du sénat conservateur en 1799. Il mourut le 30 décembre 1808.

* COUSINET (Élizabeth), née à Paris en 1736, élève de Cars et de Fessart, avoit acquis du talent, près de ces maîtres, dans l'art de la gravure, lorsqu'elle épousa Lempereur, graveur du roi, sous les auspices duquel elle ne put que se perfectionner. Elle a gravé plusieurs Estampes, entre autres la *Pyramide de Sextius*, et les *Colonnes de Campo-Vacino*, d'après J. P. Pannini; le *Départ de Job*, d'après Boucher; les *Commerçans turcs*, marine, d'après Vernet.

* COUSINOT (Jacques), docteur en médecine de la faculté de Paris, mort dans cette ville le 25 juin 1646, premier médecin de Louis XIV, a donné les ouvrages suivans : I. *Discours sur les Eaux de Forges*, Paris, 1631, in-4°. II. *Observationes de recto usu aquarum mineralium subacidarum*. On ne sait si ce dernier ouvrage a été imprimé, car il est cité comme un manuscrit de la bibliothèque de Charles Spon, dans le catalogue de celle de Camille Falconet sous le n° 3726.

† COUSTANT (Pierre), né à Compiégne en 1654, bénédictin de Saint-Maur en 1672, mort à Paris en 1721, s'appliqua, comme ses autres confrères, à travailler sur les Pères de l'Église. *St. Hilaire* lui tomba en partage, et il en donna une nouvelle édition, in-fol., Paris, 1693, avec des notes également courtes, savantes et judicieuses. Il a beaucoup participé à l'édition de St. Augustin. On a encore de lui le premier volume en latin des *Lettres des Papes*, avec une *Préface* et des *Notes*, in-fol., Paris, 1721; et la *Défense des règles de diplomatique* du savant Mabillon, contre le jésuite Germond. Cette Défense forme deux volumes, sous le titre de *Vindiciæ manuscriptorum codicum*; le premier publié en 1705, et le deuxième en 1715. Ce commentateur des Pères de l'Église en prit les maximes pour la règle de sa conduite. Sa charité pour ses confrères, et sur-tout pour les pauvres, étoit infinie. Il aimoit non seulement les pauvres, mais la pauvreté. Comme éditeur, il se distingua par l'étendue de son érudition,

par la justesse de son discernement, et par son extrême exactitude.

* COUSTARD (A. P.) né à Léogane à St.-Domingue, ancien mousquetaire, chevalier de St.-Louis et lieutenant des maréchaux de France, fut directeur du club des jacobins de Nantes où il habitoit, et nommé commandant de la garde nationale de cette ville. Député du département de la Loire-Inférieure à la législature, il y vota la détention des prêtres réfractaires dans leurs départemens respectifs, fit décréter, le 6 juin 1792, une fédération à Paris, et la formation d'un camp de vingt mille hommes. Lorsque, le 10 août 1792, on prononça la déchéance de Louis XVI, il causoit avec ce prince, alors retiré dans la loge du logographe, et le quitta pour aller voter contre lui. Le roi lui ayant représenté que son vote n'étoit pas constitutionnel: « Cela est vrai, lui répondit-il, mais je vous sauve la vie. » Il fut ensuite envoyé à l'armée du Nord pour annoncer la déchéance. Réélu à la convention par le même département, il y vota, en janvier 1793, le bannissement de Louis XVI à la paix. Envoyé ensuite à Nantes, il y ordonna des indemnités pour ceux qui avoient souffert des pillages de la part des Vendéens. Ces mesures furent approuvées, le 3 juin, par la convention: mais comme il étoit attaché au parti de la Gironde, il fut accusé de prendre part aux arrêtés des corps administratifs de la Loire-Inférieure, qui se prononçoient contre le 31 mai; et, sur la proposition de Marat, il fut décrété d'accusation le 18 juillet. Les habitans de Nantes réclamèrent en sa faveur, et le justifièrent; le 3 octobre suivant, il fut de nouveau frappé d'accusation avec les Girondins cachés en Bretagne. Carrier le découvrit et l'envoya à Paris, où il fut condamné à mort le 7 novembre 1793, avec le duc d'Orléans, par le tribunal révolutionnaire. Il étoit âgé de 52 ans.

† COUSTELIER (Antoine-Urbain), libraire de Paris, mort dans cette ville le 24 août 1763, est auteur de plusieurs brochures frivoles: *L'Heureuse foiblesse; Lettres d'une Demoiselle*, etc.; *La Rapsodie galante; Les petites Nouvelles Parisiennes; Lettres de la Fillon; Lettres d'un Français à un Anglais; Histoire d'un homme monstrueux; le petit Parisien.* On a encore de lui quelques autres petits livres, qui lui ont fait beaucoup moins de réputation que ses élégantes et très-exactes *Editions* de quelques poëtes et historiens latins. Les principales sont, I. Celles de *Virgile*, 3 vol. in-12; d'*Horace*, in-12; de *Catulle, Tibulle* et *Properce*, in-12 et in-4°; de *Lucrèce*, de *Phèdre*, chacun un vol. in-12, avec de belles figures; de *Perse* et *Juvénal*, in-12, sans figures; de *Martial*, 2 vol. in-12. II. Celles de *Jules-César*, 2 vol. in-12, avec cartes et figures; de *Cornelius Nepos*, de *Salluste*, de *Velleïus Paterculus*, d'*Eutrope*, tous in-12, avec fig. Les Barbou ont continué cette collection avec succès. On doit encore à Coustelier une Collection d'anciens poëtes français, qui est recherchée: elle est composée des *Œuvres de Coquillart*, 1723, in-12; de la *Farce de Pathelin*, 1723, in-12; des *Œuvres de Villon*, 1723, in-12; de *Martial de Paris*, 1724, 2 vol. in-12; de *Pierre Faifeu* et *Jehan Molinet*, 1723, in-12; de *Cretin*, 1723, in-12; de *Jean* et *Michel Marot*, 1723, 2 vol. in-12; enfin de *Racan*, 1724, 2 vol. in-12. Comme le format des volumes de cette collection est un peu grand, quelques catalogues les annoncent in-8°; on en a tiré des exemplaires sur peau-vélin.

† I. COUSTOU (Nicolas), sculpteur ordinaire du roi, né à Lyon le 9 janvier 1658, mort à Paris le premier mai 1733, membre de l'académie royale de peinture et de sculpture, avoit fait un voyage en Italie, en qualité de pensionnaire du roi. C'est là qu'il produisit sa belle statue de *l'empereur Commode*, représenté en *Hercule*, un des ornemens des jardins de Versailles. De retour en France, il décora Paris, Versailles et Marly de plusieurs morceaux excellens. Le magnifique *Groupe* qui est derrière le maître-autel de Notre-Dame de Paris est de lui, ainsi que les deux *Groupes* qui étoient à Marly, représentant *deux chevaux domptés par des écuyers* : ils décorent maintenant l'entrée des Champs-Elysées. On voit dans toutes les productions de Coustou un génie élevé, joint à un goût sage et délicat, un beau choix, un dessin pur, des attitudes vraies, pathétiques et nobles, des draperies riches, élégantes et moelleuses.

II. COUSTOU (Guillaume), frère du précédent, directeur de l'académie royale de peinture et de sculpture, mort à Paris le 22 février 1746, à 69 ans, se rendit aussi très-célèbre par le nombre et la perfection des ouvrages sortis de son ciseau. Il ne fut pas toujours estimé comme il le méritoit. Un financier, qui se disoit connoisseur, le fit un jour appeler chez lui. « Je voudrois, monsieur, lui dit le Plutus, que vous me fissiez, en marbre, des magots de la Chine, propres à être mis sur une cheminée. » Le statuaire, étonné d'une telle demande, répondit froidement au stupide financier : « Je le veux bien, si vous voulez me servir de modèle. » — Il ne faut pas le confondre avec Guillaume COUSTOU, son frère, mort à Paris en 1746, à 68 ans, connu par son *Mausolée du cardinal Dubois*, que l'on voit au Musée impérial des monumens français.

III. COUSTOU (Guillaume), fils du précédent, né à Paris en 1716, hérita des talens de son père, et les perfectionna à Rome. De retour en France, où il avoit remporté, avant son voyage d'Italie, le prix de sculpture à 19 ans, il vit son ciseau employé par ce qu'elle avoit de plus illustre. Il fut chargé de faire le *mausolée du dauphin*, père de Louis XVI, et de *sa vertueuse épouse* : monument qui embellissoit la cathédrale de Sens. Coustou reçut la visite de l'empereur Joseph II. Ce souverain ayant, quelques jours après, demandé à Louis XVI le cordon de St.-Michel pour le sculpteur, récompense attribuée aux inventeurs et aux grands artistes, le roi le lui accorda. Aussitôt l'empereur retourne chez Coustou, lui passe le cordon et l'embrasse. L'artiste, malade et languissant, faillit à en mourir de joie. Il fut enlevé aux beaux-arts en juillet 1777 : son cercueil fut décoré du cordon de Saint-Michel, qu'il venoit d'obtenir. Ses autres ouvrages sont, l'*Apothéose de saint François-Xavier*, qu'il fit en marbre pour les jésuites de Bordeaux; un *Apollon*, qu'on voit à Bellevue; *Vénus* et *Mars*, que le roi de Prusse fit acheter pour orner sa galerie de Berlin, etc. Sa *Vénus* est recommandable par la grace, la précision et la noblesse des formes.

† COUSTUREAU (Nicolas), sieur de LA JAILLE, intendant de la maison de Montpensier, et président de la chambre des comptes de Rennes, mourut en 1596, après avoir publié à Rouen, en 1642, et en 1645, in-4°, une *Vie de Louis de Bourbon*, surnommé *le Bon*, premier duc de Montpensier, souverain de

Dombes. On y trouve des détails curieux sur les querelles de religion.

† COUSTURIER (Pierre), natif de la province du Maine, nommé ordinairement *Petrus Sutor*, docteur de la maison et société de Sorbonne, enseigna long-temps avec distinction. Dans un âge mûr il se fit chartreux, et mourut le 18 juin 1537, après avoir rempli les premiers emplois de son ordre. On a de lui, I. Un traité *De votis monasticis*, in-8°, contre Luther; c'est un de ses meilleurs ouvrages. II. Un autre *De potestate Ecclesiæ in occultis*, Paris, 1546, in-8°. III. Un *Traité* contre Le Fèvre d'Etaples, Paris, 1523, pour prouver que sainte Anne avoit été mariée trois fois; dispute inutile, mais dans laquelle Cousturier mit beaucoup de chaleur. IV. *De vitâ carthusianâ libri duo,* Paris, 1526, in-8°; et Cologne, 1609. Le chartreux n'oublie pas le conte du *Chanoine ressuscité*, pour annoncer qu'il étoit en enfer. V. *De translatione Bibliorum*, 1525, in-fol.

* COUTALON - DELAISTRE (Jean-Charles), prêtre, né à Dieuville en Champagne le 21 juin 1730, a publié un *Discours sur les beaux-arts*, 1778, in-12. — Des *Eloges;* des *Poésies;* une *Vie* du pape Urbain IV. — *Topographie historique de la ville et du diocèse de Troyes*, 1786, 2 vol. in-8°. On a aussi de lui la *Traduction* du poëme *De partu Virginis* de Sannazar, et de celui *De raptu Proserpinæ* de Claudien, et plusieurs *Fables* dans les journaux.

COUTEL (Antoine), né à Paris en 1622, mort à Blois, dans un âge assez avancé, a publié un volume de poésies, sous le titre de *Promenades*. On peut y remarquer une idylle des Moutons, dont madame des Houlières s'est approprié, sans le dire, les pensées, les rimes et presque toutes les expressions. La seule différence qui se trouve entre les deux pièces, c'est que l'idylle de Coutel est en grands vers, tandis que l'autre est en vers libres.

† COUTHON (George), né à Orcet, en Auvergne, en 1756, suivit la profession du barreau, et y montra de la douceur et l'envie d'obliger. La révolution vint changer ses idées et son caractère. Appelé à l'assemblée législative et à la convention, il y développa les principes les plus séditieux et les plus atroces. Il préjugea l'abolition de la monarchie, en proposant, le premier, le serment de haine contre la royauté. Il s'opposa vivement au sursis réclamé pour l'exécution de Louis XVI, et ne se réunit un instant aux Girondins que pour les dénoncer et les précipiter sur l'échafaud. Ami de Robespierre, il devint son rapporteur favori pour toutes les mesures violentes et barbares. Ses opinions furent le plus souvent ridicules et extravagantes, tant elles étoient exagérées. Ce fut lui qui mit à la mode la maxime : *Mort aux tyrans*, *Paix aux chaumières.* Il se chargea de rédiger un manifeste contre tous les rois, pour les dénoncer au tribunal des peuples, afin, dit-il, « qu'ils ne puissent trouver ni une terre pour les porter, ni un ciel pour les éclairer. » Envoyé à Lyon après le siége de cette ville, il en fit démolir les édifices les plus remarquables; on le porta, dans un fauteuil, sur la place Bellecour; là, un marteau à la main, il en frappa les belles façades, en disant : « Tombez, monumens d'orgueil, je vous condamne à être démolis, au nom de la loi. » « Sous la monarchie, dit M. Prudhomme, les rois posèrent, pendant quatorze cents ans,

les premières pierres pour la construction des édifices publics; la première année du règne des républicains, des législateurs donnèrent le premier coup de marteau pour les démolir. » Des ruines immenses, des monceaux de pierres déshonorèrent alors, sur l'ordre de Couthon, l'une des plus belles places de l'Europe. Le supplice de Robespierre amena le sien. Réfugié avec ce dernier à l'hôtel-de-ville de Paris, il s'y laissa prendre, sans avoir le courage de finir ses jours avec un poignard dont on l'avoit armé, et fut décapité le 28 juillet 1794.

COUTO (Diégo de), né à Lisbonne en 1542, fit divers voyages dans les Indes, et se maria à Goa, où il mourut en 1616, à 74 ans. Il continua l'*Histoire des Indes* de Barros, dont la 12e décade seulement de cette Histoire a été imprimée à Rouen en 1645. Il est encore auteur d'un *Traité* contre la Relation d'Ethiopie, par Louis de Urreta.

I. COUTURE (Jean-Baptiste), né au village de Langrune, diocèse de Bayeux, en 1651, professeur d'éloquence au collége royal, membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, mourut à Paris en 1728. Ce savant joignit le goût à l'érudition : on voyoit quelquefois des professeurs à ses leçons d'éloquence. Les Mémoires de l'académie offrent plusieurs *Dissertations* de lui, sur le *faste*, sur la *vie privée des Romains*, sur *leurs vétérans*, sur quelques *cérémonies de leur religion*, etc.

* II. COUTURE (Guillaume-Martin), architecte, né à Rouen en 1732, manifesta de bonne heure des dispositions heureuses pour l'architecture, qui déterminèrent ses parens à l'envoyer à Paris, où il se rendit bientôt célèbre par son goût et ses talens; en 1773, il fut nommé membre de l'académie d'architecture. Ses ouvrages les plus remarquables sont, I. Le *Chateau de Tilly*. II. L'*Hôtel de Saxe*. III. L'*Hôtel de Coislin*. IV. Le *Pavillon construit à Sèvres, près Belle-Vue, en face de la grande route de Paris à Versailles*. Ces ouvrages, quoique de fort bon goût, ne pouvoient contenter un esprit avide de gloire; Couture fit ensuite un voyage en Italie, d'où il rapporta de nombreuses études, en dessins qu'il fit d'après les plus beaux ornemens des Bramante, des Scamozzi, des Palladio, des Bernin, etc. De retour à Paris, il fut chargé en 1777, de présider à la continuation de la nouvelle église de la Magdeleine. Il s'en acquitta en homme de génie : on lui doit le plan général de ce bel édifice dont on admire sur-tout le portail qui est composé de huit colonnes corinthiennes sur sa face. Ce porche, noble et majestueux dans son ensemble, fut généralement admiré. De ce moment, Couture fut comblé d'honneurs : les académies de Caen et de Rouen lui furent ouvertes, et l'ordre de Saint-Michel lui fut donné en 1788. Dans toutes ses productions, ce célèbre artiste a montré la plus grande correction de dessin, le style le plus pur, et sur-tout les vues les plus sages, pour leur exécution. Au moment de jouir de sa grande réputation, Couture fut enlevé aux arts le 28 décembre 1799.

† COUTURES (Jacques PARRAIN, baron des), natif d'Avranches, écrivain aussi fécond qu'ennuyeux, mort en 1702, quitta les armes pour le cabinet. Il est connu par une mauvaise *Traduction* de Lucrèce, avec des remarques, Amsterdam, sous le titre de Paris, 1692, 2 vol. in-12. On dit qu'il pensoit à peu près comme le poëte latin sur les premiers principes des choses. Avant Lucrèce, il avoit traduit la *Ge-*

nèse, Paris, 1687 et 1688, 4 vol. in-12, mêlant sans choix dans sa traduction, le sacré et le profane. On a encore de lui plusieurs autres ouvrages *de morale et de galanterie*, dignes de l'oubli qui les couvre. Malgré son titre de baron, il n'étoit pas riche. Ses créanciers ayant obtenu une sentence pour faire exécuter ses meubles, il les fit enlever dans la nuit, et ne laissa pour les huissiers et pour eux que ces quatre vers, écrits sur la muraille de sa chambre :

Créanciers, maudite canaille,
Commissaire, huissiers et recors,
Vous aurez bien le diable au corps,
Si vous emportez la muraille.

* COUVAY (Jean), graveur, né à Arles en 1642, connu par plusieurs pièces exécutées d'après les plus grands maîtres : la *Tentation d'un Saint par le Démon de la chair, qu'il fait fuir en lui montrant le crucifix*, d'après Le Guerchin; le *Martyre de saint Barthélemi*, d'après Le Poussin; *plusieurs pièces*, d'après Raphaël, Annibal Carrache, Le Guide, Vouet, Perrier, Stella, Blanchard, Séb. Bourdon, Le Sueur, etc.

† COUVREUR (Adrienne le), comédienne française, fille d'un chapelier, née à Fismes en Champagne en 1690, débuta à Paris le 14 mai 1717, par le rôle d'*Electre*, dans la tragédie de ce nom. Elle fut reçue, dès le même mois, pour les premiers rôles tragiques et comiques, qu'elle a remplis supérieurement. Cette comédienne, l'une des plus célèbres que la France ait produites, abolit les cris sur la scène. Voltaire la corrigea des lamentations mélodieuses et apprêtées, ressource des actrices médiocres. Son jeu fut plein d'expression et de vérité. Mal partagée de la nature, à quelques égards, l'ame lui tint lieu de voix, de taille, de beauté. C'étoit, disoit-on, une véritable reine qui jouoit avec des comédiens. Elle réussit principalement dans les rôles de *Phèdre* et de *Monime*. Son esprit et son caractère inspirèrent une forte passion au comte, depuis maréchal de Saxe. Ce héros, nommé duc de Courlande, ayant eu besoin d'argent, mademoiselle Le Couvreur mit ses diamans en gage pour une somme de 40,000 liv. qu'elle lui envoya. Elle mourut le 20 mars 1730. Voltaire et le comte de Saxe accompagnèrent son corps jusqu'aux bords de la Seine, où elle fut inhumée clandestinement; la sépulture ecclésiastique lui ayant été refusée comme comédienne. On mit au bas du portrait de cette célèbre actrice, peint par Coypel, ces quatre vers :

Ton art, par un effort heureux,
Transmet mon air, mes traits, ma gloire à nos neveux.
Ne t'enorgueillis pas du talent qui t'honore,
Coypel! quand je jouois, je peignois mieux encore.

Voyez MARSAIS, ALLAINVAL *et* SAXE (Maurice, comte de).

* COWARD (Guillaume), médecin, né à Winchester en 1656, mort en 1725, s'acquit beaucoup de réputation à Northampton et à Londres, tant par les succès de sa pratique que par les ouvrages qu'il mit au jour. Il en publia deux en anglais, un *sur l'ame*, dans lequel il prétend qu'elle est matérielle : cet ouvrage fut condamné par le parlement à être brûlé par la main du bourreau; l'autre, sur les *Maladies des yeux*. Il est encore auteur d'un troisième en latin, intitulé *De fermento volatili nutritio conjecturæ rationales*, Londini, 1695, in-8°.

COWEL (Jean), jurisconsulte anglais, enseigna le droit à Cambridge, où il mourut en 1612. On a de lui un *Dictionnaire de droit*, in-fol., et un autre ouvrage, in-

titulé *Institutiones juris Anglicani*, 1605, in-8°.

† COWLEY (Abraham), célèbre poëte anglais, fils d'un épicier de Londres, né dans cette ville en 1618, où il mourut le 18 juillet 1667, montra de bonne heure le plus grand goût pour la poésie. Dans son enfance, la reine des Fées, poëme de Spencer, tomba sous sa main; il le lui avec tant d'ivresse qu'il se reconnut, comme il le dit, irréparablement poëte. Dès l'âge de 13 ans, il publia un volume *de poésies*, où l'on distingua la pièce de *Pyrame* et *Thisbé* qu'il avoit composée à dix. Ses maîtresses devinrent le sujet ordinaire de ses vers. Il donna néanmoins un *Poëme sacré*, en 4 chants, sur les *Infortunes de David*; et l'on dit qu'il en avoit écrit la plus grande partie au collége de Cambridge; en 1638, il donna l'*Enigme d'Amour* et le *Naufragium Joculare*, comédie latine. Ses talens lui acquirent l'estime des courtisans de Charles Ier auquel il fut toujours fidèle, et celle du lord Falkland auquel il fut long-temps attaché. Cowley suivit la veuve du monarque infortuné, la reine Henriette-Marie, obligée de se retirer en France, et il fut attaché en qualité de secrétaire à l'ambassade anglaise à Paris. On trouve plusieurs de ses *Lettres diplomatiques*, datées de 1650, dans les *Miscellanea aulica*, publiés par Brown. En 1657, Cowley se fit recevoir docteur en médecine à l'université d'Oxford, et se mit à herboriser dans le comté de Kent; mais bientôt la poésie reprit ses droits sur son imagination, et il chanta *les propriétés des plantes* en vers élégiaques, *les beautés des fleurs* en stances irrégulières, et *l'utilité des arbres* en vers héroïques. Charles II, qui lui avoit des obligations, l'honora de son estime et de ses bienfaits. En apprenant sa mort, ce prince dit: « Je viens de perdre l'homme du royaume qui m'étoit le plus attaché. » Il avoit quitté la cour pour vivre dans une retraite agréable dans le comté de Surrey, sans autre société que celle de ses amis et des muses. Les libéralités du duc de Buckingham et du comte de Saint-Alban, qui lui étoient sincèrement attachés, l'avoient mis dans une honnête aisance. Buckingham, l'aimant même après sa mort, le fit enterrer à ses frais à Westminster; et son buste fut placé entre Chaucer et Spencer. Il orna son tombeau d'une épitaphe, où il ne craignoit pas de l'appeler le Pindare, l'Horace et le Virgile de l'Angleterre. Ses Œuvres, consistant en *Poésies latines et anglaises*, ont été recueillies à Londres en 1707, 2 vol. in-8°, ou 1710, 3 vol. in-4°. Elles renferment, 1° des *Mélanges*, parmi lesquels on distingue des vers à sa muse, un *Poëme sur la mort d'Hervay*, et la *Chronique*, pièce pleine d'imagination et de gaieté, 2° des *Poésies anacréontiques*, ou des traductions un peu trop longuement paraphrasées des odes d'Anacréon; 3° la *Maîtresse*, recueil de morceaux hyperboliques défigurés par des pointes et un style froid et recherché; 4° des *Odes Pindariques*, qui furent estimées, mais auxquelles on a justement reproché l'irrégularité de mesure et des idées trop métaphysiques; enfin le poëme de la *Davidéide* que Rymer a prétendu être supérieur à celui du Tasse. Ce poëte, trop vanté de son temps, a été peut-être trop déprisé dans le nôtre. Milton avoit déclaré que les trois plus grands poëtes de l'Angleterre étoient Spencer, Shakespéar et Cowley; Felton dit que ce dernier avoit cultivé toutes les muses, à l'exception de Melpomène, et avoit été aimé de toutes; mais Hume et Voltaire ont fort rabattu de ces éloges. Cowley, dit Hume, n'étoit

qu'un poëte médiocre. Il n'avoit pas d'oreilles pour l'harmonie, et ses vers ne se font connoître qu'à la rime. Ses nombres rudes et discordans ne présentent que des sentimens forcés, de languissantes allégories, des allusions éloignées et des pointes affectées. Cependant la force et l'ingénuité percent quelquefois parmi des imaginations si peu naturelles. Quelques traits anacréontiques surprennent par leur facilité et leur enjouement. Ses ouvrages de prose plaisent par l'honnêteté et la beauté qu'ils respirent, et même par leur tour sombre et mélancolique. Nicéron rapporte quelques-unes des pointes ridicules du poëte anglais. Ainsi, par exemple, les yeux de sa froide maîtresse sont des miroirs ardens faits de glace. Il dit, sur la mort d'un arbre, où il avoit gravé les sentimens de sa passion, que ses caractères enflammés l'avoient brûlé jusqu'à la racine. Son cœur est un Etna, qui, au lieu de la forge de Vulcain, renferme celle de Cupidon. Il conclut qu'on peut vivre sous la zone torride, puisqu'on vit au milieu des ardeurs dont il est dévoré. Malgré ces défauts, on trouve dans ses poésies latines quelques petites pièces d'un style agréable et naturel; mais elles ne forment pas le plus grand nombre. Voltaire, dans une lettre à M. de Chabanon, lui dit : « Vous appelez Cowley le Pindare anglais; vous lui faites bien de l'honneur. C'étoit un poëte sans harmonie, qui cherchoit à mettre de l'esprit par-tout. Le vrai Pindare est Dryden. »

† I. COWPER (Guillaume), chirurgien anglais, s'est acquis beaucoup de réputation. Nous avons de lui un excellent *Traité des muscles*, en anglais, qu'il publia l'an 1694, in-fol. Cet ouvrage a été réimprimé dans le même format, Londres, 1724, sous le titre de *Myotomia reformata*. Il a donné aussi un *Supplément* à l'anatomie de Bidloo; on le trouve dans l'édition de Leyde, 1739 et 1750, grand in-fol. Cette dernière, imprimée à Utrecht, quoique moins belle, est préférée à la précédente, parce qu'elle contient un supplément de cinq planches. Tous les écrits de Cowper sont parsemés d'observations chirurgicales très-curieuses.

* II. COWPER (Guillaume), théologien écossais, mort en 1617, après s'être montré un fougueux presbytérien, fut évêque de Galloway.

* III. COWPER (Spencer), théologien anglais, mort en 1774, fils du comte de Cowper, élève du collége d'Exeter à Oxford, où il fut reçu docteur. Après avoir obtenu plusieurs bénéfices, il fut doyen de Durham. Cowper, bon astronome, a donné des *tables de la lune* : on a aussi de lui plusieurs *Sermons*.

* IV. COWPER (Guillaume), poëte anglais, né à Berkhamstead en 1731, mort en 1800, fils du docteur Cowper, chapelain de George II, et neveu du lord chancelier Cowper, n'avoit pas six ans quand il perdit sa mère. Il reçut les premiers principes d'instruction à Market-Street au comté d'Hertford, et passa de là à l'école de Westminster, qu'il quitta à 18 ans. Destiné à la profession d'avocat, on le mit en conséquence chez un fameux procureur; de son étude il passa au collége de justice du temple. Là il retrouva ses anciens camarades de classes Colman, Torton et Lloyd; ils se réunirent tous les quatre pour composer un ouvrage périodique intitulé le *Connoisseur*, que les deux premiers avoient entrepris. A 31 ans il fut nommé secrétaire de la chambre haute; mais une timidité insurmontable l'empêcha

d'accepter cette place. Alors il fut nommé inspecteur des journaux: cette place sembloit n'exiger aucun travail; cependant il se présenta une occasion qui mit l'inspecteur dans le cas de paroître à la barre de la chambre. Cette circonstance fit sur Cowper une si forte impression, qu'il ne put garder sa place. Il fut attaqué de vapeurs mélancoliques, et on fut obligé de le placer à la maison du docteur Cotton à Saint-Albans. Par les soins et la bienfaisance de ce médecin, Cowper recouvra ses facultés mentales, et depuis ce temps ses idées religieuses furent aussi pures que saines. En 1765 il alla s'établir à Huntington, où il se lia d'amitié avec un ecclésiastique nommé Unwin, et avec toute sa famille. Unwin mourut des suites d'une chute de cheval. Sa veuve et Cowper allèrent s'établir à Olney, au comté de Buckingham, et s'y lièrent étroitement avec Newton, qui s'est fait une réputation par ses sermons et ses écrits en faveur du calvinisme. Il étoit alors vicaire de leur paroisse. Cowper inséra *soixante-huit pièces de vers* dans un Recueil d'hymnes que Newton donna en 1782. Il publia lui-même un volume de ses *Poésies*, qui firent alors peu de sensation. Mais le second volume, qu'il donna en 1785, le plaça au premier rang des gens de lettres. On y distingua sur-tout l'admirable pièce intitulée *le Devoir*. Lady Austin, pour qui le poëte avoit de tendres sentimens, admiroit presque exclusivement Milton. Elle pria un jour Cowper d'essayer d'écrire en vers blancs, et le poëte lui demandant de lui prescrire le sujet, elle lui répondit: « Il n'y en a pas dont vous ne soyez capable de tirer parti; que ce soit ce SOPHA. » Telle fut l'origine d'un des plus beaux poëmes qui existent dans la langue anglaise. C'est à cette même dame que l'on doit encore *les Ballades populaires* de Jean Gilpin, dont elle avoit raconté l'histoire à Cowper, pour le distraire dans des momens de tristesse. Ce récit fit sur lui un effet si puissant, qu'il le mit en vers. Dans le même temps, il s'occupa de traduire Homère en vers dans le goût de Milton. Quoique cette version ne se fasse pas lire avec autant de plaisir que celle de Pope, elle n'en donne pas moins une plus juste idée de l'original. En 1786 Cowper alla demeurer à Weston, au comté de Northampton, avec madame Unwin, qu'il chérissoit comme sa mère. Après avoir achevé sa traduction d'Homère, il s'occupa de la vie de Milton, et d'une édition complète de ses œuvres poétiques. Stayley avoit déjà eu l'idée de sa même entreprise, et cette conformité occasionna entre eux une liaison qui ne finit qu'avec la vie de Cowper. Ce poëte, dont les infirmités augmentoient chaque jour, renonça facilement à son projet en faveur de son ami. Sa majesté accorda à Cowper, en 1794, une pension de 300 livres sterling; mais les bontés du roi ne furent profitables qu'aux parens du poëte, dont l'état étoit tout-à-fait sans espérance. Il écrivit pourtant encore dans quelques occasions, et finit de revoir sa traduction d'Homère, qui a été imprimée depuis. Cet homme, également recommandable par les qualités de son cœur et par ses talens littéraires, mourut à Dereham, au comté de Norfolck. Il est enterré dans l'église de la paroisse: on y a élevé un monument à sa mémoire.

*I. COX (Richard), prélat anglais, né vers l'an 1500 à Whaddon, au comté de Buckingham, mort en 1581, élève d'Eton, du collége du Roi à Cambridge, où il fut boursier, et d'où

il passa au nouveau collége de Wolsey à Oxford. Là il embrassa les principes de la réformation, et fut mis en prison ; mais il en sortit par le crédit de Crammer. Alors il fut nommé maître du collége d'Eton, et en 1545 il obtînt le doyenné de l'église du Christ à Oxford. A l'avénement d'Edouard VI, dont il avoit été précepteur, il fut conseiller privé, et chanoine de Westminster : mais aussitôt que Marie fut sur le trône il perdit tous ses bénéfices et fut mis en prison. On ignore comment il fut relâché ; mais presque aussitôt il passa à Strasbourg, où il s'établit. Il y avoit à Francfort une autre congrégation anglaise, dans laquelle Knox étoit parvenu à altérer la liturgie ; le docteur Cox y passa, et par ses soins et ses courageux efforts, il parvint à y rétablir la conformité. A l'avénement de la reine Elizabeth il retourna en Angleterre, fut fait évêque d'Ely, et se comporta dans cette place d'une manière exemplaire. Ce prélat étoit marié et grand partisan du mariage des prêtres. Il a eu part à la formation de la première liturgie, ainsi qu'à la révision qui en fut faite en 1559, et il a beaucoup contribué à la Bible des évêques.

* II. COX (Sir Richard), chancelier d'Irlande, né en 1650 à Bandon, au comté de Corck, mort en 1733, fut d'abord procureur, et quitta cette profession pour celle d'avocat. En 1690 il fut juge à la cour des plaids communs en Irlande, et à peu près dans le même temps, le roi Guillaume le nomma gouverneur de Corck. En 1703 il fut fait chancelier, et en 1706 créé baronnet. L'année suivante il perdit sa place, et se retira des affaires pour mener une vie privée. Mais dans la suite il accepta la place de premier juge du banc de la reine. A l'avénement de George Ier au trône, il perdit encore cet emploi, ainsi que sa place au conseil privé. Cox est auteur de l'*Hibernia Anglicana*, ou *Histoire de l'Irlande*, in-fol. Il a encore donné *Adresse aux partisans de la communion romaine en Angleterre ; Recherches sur la religion et sur l'usage de la raison en matières religieuses*, in-8°.

* III. COX (Léonard), grammairien du 16e siècle, né au pays de Galles, mort en 1549, élève de Cambridge ; depuis, maître d'une petite école, a fait un commentaire sur la grammaire de Lilly.

* COXETER (Thomas), critique anglais, né en 1682 à Lechlade au comté de Glocester, mort en 1747, élève du collége de la Trinité à Oxford. Coxeter n'a jamais embrassé de profession ; il s'est beaucoup occupé à rassembler d'anciens livres, et il a publié, en 1739, une nouvelle *édition* de la vie de l'évêque Fisher, par Bailey. Il avoit annoncé un *recueil* d'anciennes pièces de théâtre, qui a été donné par Dodsley.

COXIS *ou* COXIE (Michel), peintre flamand, né à Malines en 1497, disciple de Raphaël, mourut à Anvers en 1592, à 95 ans, en tombant d'un échafaud sur lequel il travailloit. Ses tableaux sont recherchés et même difficiles à trouver.

† COYER (Gabriel-François), né à Beaume-les-Nones en Franche-Comté le 18 novembre 1707, mort à Paris le 18 juillet 1782, fut quelque temps jésuite. Ayant quitté cette société en 1736, il se rendit à Paris en 1738, et fut chargé de l'éducation du prince de Turenne, depuis duc de Bouillon. Il s'exerça sur divers sujets, et débuta par des feuilles volantes, dont quelques-

unes, telles que *la découverte de la pierre philosophale*, imitée de Swift, et *l'année merveilleuse*, eurent le plus grand succès. Ces petites brochures furent réunies sous le titre très-convenable de *bagatelles morales*. Il y a de la légèreté, de la finesse et de l'agrément dans quelques pièces de ce recueil; mais l'ironie étant la figure favorite de l'auteur, le ton en est monotone, et les plaisanteries sont amenées quelquefois de trop loin. On voyoit dans les écrits de l'abbé Coyer, comme dans sa conversation, un effort continuel pour être agréable; et c'est le plus sûr moyen de ne pas l'être, ou de ne l'être pas long-temps. Sa *Noblesse commerçante* et le petit roman de *Chinki, histoire cochinchinoise, qui peut servir à d'autres pays*, Londres, 1768, in-8°, attribué d'abord à Voltaire, firent encore plus de sensation que les Bagatelles morales. Les idées développées dans Chinki se trouvent textuellement, pour ainsi dire, dans un mémoire de Clicquot de Blervache, qui remporta le prix en 1757 à l'académie d'Amiens. Ces deux brochures précédèrent deux lois, dont l'une donnoit la noblesse aux commerçans distingués, et l'autre abolit pour quelque temps les jurandes. Nous avons encore de l'abbé Coyer, I. *L'histoire de Jean Sobieski*, 3 vol. in-12, 1761, ouvrage intéressant, malgré une multitude de faits qui se ressemblent, et dont le style est animé et concis, mais quelquefois peu digne de la majesté de l'histoire, parce qu'on y sent trop la diction maniérée de l'auteur des Bagatelles. II. *Voyage d'Italie et de Hollande*, 1775, 2 vol. in-12. L'abbé Coyer avoit parcouru ces deux pays, moins en observateur profond, qu'en Français léger, qui donne à tout un coup-d'œil superficiel, et fait rapidement quelques remarques analogues à la mobilité de son esprit, de ses goûts et de son caractère. Ce livre dut cependant être lu avec plaisir par les femmes et les jeunes gens, qui ne connoissoient ni les Observations sur l'Italie de Grosley, ni le Voyage de de Lalande. III. *Nouvelles observations sur l'Angleterre*, Paris, 1779, in-12; c'est le Londres de Grosley, abrégé et retourné, à quelques remarques près qu'on doit à l'auteur. Le néologisme et l'affectation d'esprit s'y font encore plus sentir que dans le Voyage d'Italie. IV. *Plan d'éducation publique*, 1770, in-12. Ce plan, peu connu, offre cependant, plus qu'aucun autre ouvrage de l'auteur, des réflexions utiles et profondes. On a réuni en 2 vol. in-12 les *Bagatelles morales*, la *Noblesse commerçante*, *Chinki*, et un autre ouvrage intitulé *De la Prédication*, qui ne porte pas son nom, et où il veut prouver qu'il est inutile de prêcher. Coyer a traduit encore le Commentaire de Blackstone, sur le code criminel d'Angleterre. Cette traduction, plus correcte qu'une autre faite deux ans auparavant, a eu du succès. (*Voyez* Blackstone, n° I.) L'abbé Coyer avoit adopté beaucoup de sentimens de la philosophie moderne, et les faisoit valoir à sa manière. Il postula inutilement toute sa vie une place à l'académie française. Il avoit dit à Voltaire qu'il vouloit, chaque année, s'établir pendant trois mois chez lui. Le poëte, effrayé de l'exécution de ce projet, lui fit cette réponse si connue: « M. l'abbé, savez-vous la différence que je trouve entre don Quichotte et vous? c'est qu'il prenoit les auberges pour des châteaux, au lieu que vous prenez les châteaux pour des auberges. »

† I. COYPEL (Noël), peintre, né à Paris en 1629, d'un bourgeois de Cherbourg, fit, sous le célèbre Vouet, des progrès rapides dans la

peinture, pour laquelle il avoit un talent décidé. Nommé directeur de l'école française à Rome, son fils, Antoine Coypel, âgé seulement de douze ans, suivit son père dans ce voyage. Les Italiens admirèrent le mérite consommé de l'un, et les grandes espérances que donnoit l'autre. Ce célèbre artiste, qui peignoit encore, quoique presque octogénaire, les grands morceaux à fresque qui sont au-dessus du maître-autel des Invalides, mourut à Paris en 1707. Ses principaux ouvrages sont dans l'église Notre-Dame de Paris, au Palais-Royal, aux Tuileries, au vieux Louvre, à Versailles, à Trianon. Les artistes qui aiment les compositions heureuses, une belle expression, un bon goût de dessin, soutenu d'un coloris admirable, vont les étudier. *Voyez* HÉRAULT, n° II.

† II. COYPEL (Antoine), fils du précédent, né à Paris en 1661, avec des dispositions très-heureuses pour la peinture, forma son talent d'après les chefs-d'œuvre de Rome. Son mérite le fit choisir par Monsieur, frère unique de Louis XIV, pour être son premier peintre. Le roi lui donna, en 1714, la place de directeur des tableaux et des dessins de sa couronne, avec celle de directeur de l'académie. Le duc d'Orléans, régent du royaume, fit nommer Coypel premier peintre de Louis XV en 1717, et l'anoblit l'année suivante. En 1719, il lui fit présent d'un carrosse et d'une pension de 1500 livres, pour l'entretien de l'équipage. Coypel ayant eu ensuite quelques mécontentemens, étoit tenté de passer en Angleterre, lorsque le duc d'Orléans se rendit *incognito* chez lui, pour l'engager à ne point quitter la France. Ce même prince n'étant encore que duc de Chartres, voulut être son disciple, et fit beaucoup de progrès dans le dessin, graces à ses leçons. Le maître dédia à son élève vingt *Discours*, remplis de préceptes confirmés par des exemples, et sur-tout par ceux des meilleurs peintres. Ces *Discours* parurent à Paris, in-4°, en 1721. On trouve, dans les Passe-temps poétiques de La Martinière, une pièce de vers d'Antoine intitulée *Epître d'un père à son fils sur la peinture*, où il y a des beautés. Coypel entendoit supérieurement le poétique de son art. Il inventoit facilement, et de plus exprimoit avec beaucoup de succès les passions de l'ame. Ses compositions sont nobles, ses airs de tête agréables, mais ses figures sont maniérées, leurs attitudes sont toujours exagérées; il semble qu'il ait pris pour modèle, non la nature, mais de mauvais acteurs de théâtre. Aussi, aujourd'hui que l'art a éprouvé une heureuse régénération, regarde-t-on Coypel comme un des corrupteurs du bon goût, et comme un des auteurs de l'état de barbarie où la peinture fut plongée du temps de la régence et au commencement du règne de Louis XV. Coypel mourut à Paris, le 7 janvier 1722. Lorsqu'il peignoit le plafond de la chapelle de Versailles, Louis XIV, voyant de sa tribune cet ouvrage pour la première fois, dit : « Les figures sont trop grandes. » Le peintre, sûr de son talent, ne tint aucun compte de la critique du souverain. Le lendemain, le roi revit les ouvrages de Coypel avec attention, et lui dit : « J'ai examiné vos figures du bas de ma chapelle; ma critique étoit injuste; vous auriez mal fait de les peindre plus petites. »

† III. COYPEL (Noël-Nicolas), frère du précédent, né à Paris en 1692, distingué par la fécondité de son génie, l'agrément du dessin, et par une imitation heureuse de ce que la nature a de plus gracieux, auroit peut-être surpassé ses frères,

par la légèreté de sa touche, la fraîcheur de son pinceau, la richesse de ses compositions, si un coup qu'il s'étoit donné à la tête n'eût hâté sa mort, arrivée à Paris le 24 décembre 1734. Sur la fin de sa vie, il s'étoit attaché avec beaucoup de succès à peindre le portrait tant à l'huile qu'au pastel.

† IV. COYPEL (Charles-Antoine), mort à Paris en 1752, âgé de 58 ans, fils d'Antoine, se montra digne de sa famille. La place de premier peintre du roi et du duc d'Orléans, et celle de directeur de l'académie royale de peinture et de sculpture, qu'il a remplies avec honneur jusqu'à sa mort, en sont des preuves authentiques. Il écrivoit d'ailleurs très-bien : outre divers *Discours académiques*, fort applaudis, qu'on trouve dans le Mercure de France, 1752, il avoit composé plusieurs pièces de théâtre, dont quelques-unes ont été jouées à la cour. Elles sont au nombre de vingt-deux en prose ou en vers, dont deux tragédies, en trois actes et en vers, *Sigismond* et *Alceste*. Ses principales comédies sont, *Les Amours à la chasse*, *l'Ecole des pères*, *les Folies de Cardénio*, *le Triomphe de la raison*, *Arlequin dans l'île de Ceylan*, *le Défiant*, *les Effets de l'absence*, *l'Education perdue*, *l'Impatient*. En mourant, Coypel avoit laissé ce théâtre au dauphin, après la mort duquel il passa successivement aux ducs de St.-Aignan et de Noailles, qui le conserva jusqu'en 1789 ; on ignore ce qu'il est devenu. La bibliothèque impériale en possède une copie en 6 vol. in-4°, qui a eté acquise à la vente du duc de La Vallière, n° 3463. L'abbé Mercier de Saint-Léger, dans le Journal de littérature, imprimé à Deux-Ponts, in-4°, année 1784, fit insérer une note assez étendue sur ce théâtre. Ses ouvrages de peinture ont été applaudis pour la justesse, la variété et la noblesse de l'expression, pour le brillant du coloris et la facilité de la touche.

† COYSEVOX (Antoine), sculpteur lyonnais, né en 1640, passa en Alsace à l'âge de 27 ans, pour décorer le superbe palais de Saverne du cardinal de Furstemberg. De retour en France, il fut membre de l'académie de peinture et de sculpture, et travailla à différens bustes de Louis XIV, et à d'autres ouvrages pour les maisons royales. Gracieux, élevé, naïf et noble, son ciseau prenoit le caractère des différentes figures qu'il avoit à représenter. On le surnomma *le Van-Dick de la sculpture*, à cause de la beauté de ses portraits et du feu qu'il mettoit dans la physionomie de ses personnages, comme on le voit au Musée impérial des monumens français, dans la statue du cardinal Mazarin qui est considérée comme un chef-d'œuvre. Ses principales compositions sont *la statue équestre de Louis XIV* pour les états de Bretagne, le *tombeau de Colbert*; les *statues de la Dordogne*, *de la Garonne et de la Marne*; les *groupes de l'Abondance* et de *Castor et Pollux*, *Vénus accroupie*, la *Nymphe à coquille*, l'*Amadryade*, le *Faune jouant de la flûte*, et les deux groupes placés en regard dans le jardin des Tuileries, représentant d'un côté *le Cheval Pégase, monté par la Renommée*, et de l'autre, le même cheval, monté par *Mercure*, considéré comme dieu de l'éloquence. Coysevox mourut à Paris en 1720, à 80 ans : il avoit été 44 ans membre de l'académie, et par suite chancelier.

† COYTHIER ou COYTIER (Jacques), né à Poligny, d'une ancienne famille, premier médecin de Louis XI, et premier président de la chambre des comptes à Paris, obtint graces sur graces en menaçant de la mort ce monarque qui la

craignoit beaucoup. Le roi revint pourtant du foible qu'il avoit pour ce médecin, et donna, dit-on, ordre à son prévôt de l'en défaire sourdement. Coythier, averti par ce prévôt, son ami intime, lui dit « que ce qui l'affligeoit le plus en mourant, c'étoit que le roi ne vivroit que quatre jours après lui; que c'étoit un secret qu'il savoit par une science particulière, et qu'il vouloit bien le lui confier comme à un ami fidèle. » Le prévôt rapporta cette confidence au roi, qui, plus épouvanté que jamais, ordonna qu'il ne se présentât plus devant lui. Le médecin se retira avec des biens considérables, oublia dans l'aisance et les plaisirs les orages de la cour, et mourut à Poligny au commencement du 16e siècle. Après la mort de Louis XI, il fut recherché pour les sommes immenses qu'il avoit reçues de ce prince; mais il se tira d'affaire en payant une taxe de 50,000 écus. La crainte du trépas étoit si puissante sur Louis XI, qu'il ne lui refusoit jamais rien, pourvu qu'il chassât le fantôme épouvantable de la mort. Les ordonnances de Coythier, si l'on en croit une ancienne chronique, étoient de « terribles et merveilleuses médecines. » Gaguin dit en termes exprès : *Humano sanguine, quem ex aliquot infantibus sumptum hausit, salutem comparare vehementer optabat;* mais ce remède exécrable ne put renouveler le sang brûlé de Louis XI. Outre les places dont ce monarque honora son médecin, il l'accabloit chaque jour de présens, malgré la brutalité accompagnée de juremens avec laquelle il lui parloit. « Il le gourmandoit, dit Mézerai, comme un valet. » Les comptes des trésoriers de l'épargne portent que, dans moins de huit mois, Coythier reçut 98,000 écus. Il obtint pour son neveu, Pierre Versé, l'évêché d'Amiens. Par son testament, il donna sa bibliothèque à un de ses parens nommé Claude Grand, archidiacre d'Orléans, à la charge qu'après la mort de ce dernier, elle retourneroit au chapitre de Poligny. Coythier fit des présens à cette église, et y fonda une messe quotidienne qui s'est dite jusqu'en 1789.

* COZERN (Jean), célèbre docteur d'Arménie, descendant d'une illustre famille de Daron, florissoit dans le milieu du 11e siècle. Après avoir étudié avec succès la philosophie et la morale, il acquit l'estime et la réputation d'un homme sage et savant, au point qu'il devint par la suite l'oracle du peuple et le conseiller intime des princes et des rois. Matthieu d'Edesse en parle avec beaucoup d'éloge dans le manuscrit arménien n° 99. Cozern mourut vers l'an 1044, et laissa, manuscrits, I. Un *Traité astronomique*. II. Un *Calendrier perpétuel*. III. Un *Recueil de Proverbes et d'Anecdotes morales*. IV. Une *Instruction chrétienne*.

* COZZA (Francesco), élève du Dominiquin, né à Palerme en Sicile, mort à Rome en 1664, fut employé dans cette ville à plusieurs grands travaux qu'il a exécutés à fresque et à l'huile.

† COZZANDO (Léonard), religieux servite, né à Bresse en 1620, est auteur de plusieurs ouvrages, dont quelques-uns sont estimés. I. *De Magisterio antiquorum philosophorum libri VI*, Genevæ, 1684, in-12. Bayle dit du bien de ce livre; mais Heuman et Brucker le jugent différemment. II. *Libraria Bresciana prima e seconda parte nuovamente aperta*, in Brescia, 1694, in-8°. La première partie de cet ouvrage avoit déjà paru en 1685, et renferme les Vies de 316 auteurs; la seconde en contient 214. III. Un Traité *de Plagio*. IV. *Epicurus expensus*. Ces deux derniers ouvrages

sont moins connus que les premiers.

* CRAANEN (Théodore), médecin du 17e siècle, exerça d'abord sa profession à Duisbourg et ensuite à Nimègue; mais étant passé à Leyde il y enseigna pendant 18 ans, fut conseiller premier médecin de Frédéric Guillaume, et mourut dans cette dernière ville le 27 mars 1688. Tous les ouvrages de ce médecin ont été recueillis à Anvers en 1689, 2 vol. in-4°; mais il y en a des traités séparés.

* CRAASBECK (Joseph Van), peintre flamand, né en 1608 à Bruxelles, mort en 1668, élève de Brower, n'a guère peint que des *Scènes de cabarets*, qu'il a habilement exécutées.

* CRAB (Roger), marchand anglais, né au 16e siècle au comté de Buckingham, donna aux pauvres tout le produit de ses marchandises, et se retira dans un ermitage, où il fut regardé et visité comme un prophète. On a prétendu qu'il avoit annoncé la restauration et la révolution d'Angleterre.

* CRABB (Habakkuk), ministre dissident, né à Wattesfield, au comté de Suffolck, mort en 1795, élève du docteur Ashworth à Daventry. Après avoir desservi plusieurs congrégations, il s'établit dans son village natal, d'où il passa à Royston, où il mourut. On a publié ses *Sermons* après sa mort.

CRABBE (Pierre), religieux franciscain, natif de Malines, mourut dans cette ville en 1553, à 83 ans, après avoir été élevé aux premières charges de son ordre. On a de lui une édition, incomplète et mal conduite, des *Conciles*, continuée par Surius.

* I. CRABETH (François), peintre, né vers l'année 1500, mort fort riche, à Malines, en 1548, fit, pour les Récolets de Malines, le *Tableau* du maître-autel, représentant *Jésus-Christ sur la croix*, et différens sujets de la passion. Tous ses ouvrages sont dans la manière de Lucas de Leyde, excepté les têtes, qui tiennent de celles de Quintin Messis. Crabeth peignoit en détrempe, d'une couleur aussi vigoureuse que s'il eût peint à l'huile.

* II. CRABETH (Adrien), peintre flamand, né vers le milieu du 16e siècle. Almovéen le croit frère de Thierri et de Wautier Crabeth, fameux peintres sur verre. Adrien apprit la peinture de Jean Swart; rempli d'heureuses dispositions, il surpassa bientôt son maître, et vint très-jeune en France, dans l'intention de passer à Rome; mais il mourut à Autun où il s'étoit arrêté pour quelques ouvrages. Ses productions étoient très-estimés.

* III. CRABETH (Thierri et Vautier). Ces deux frères, nés dans les Pays-Bas, à peu d'années l'un de l'autre, au commencement du 16e siècle, étoient les plus habiles peintres sur verre de leur temps. Thierri avoit plus de force; mais Vautier le surpassoit en dessin et en coloris. Il dut sans doute cette supériorité à ses voyages en France et en Italie. Son usage étoit de laisser, dans chaque ville où il passoit, un panneau de vitres ou un châssis peints de sa main. Vautier ne fut que quatre ans, depuis 1660 jusqu'en 1664, à peindre quatre grands vitraux de la principale église de Gouda, entre autres les belles compositions d'*Héliodore chassé du temple*, et de la *Naissance de Jésus-Christ.* Mais Thierri, encore plus prompt, peignit, en trois années seulement, six grands vitraux de la plus grande forme, et d'une composition aussi considérable que celles de son frère. Il fit aussi,

en 1567, une vitre admirable. Elle représentoit *Jésus-Christ chassant les vendeurs du temple*, et l'année suivante, *la Mort d'Holopherne*. C'est son dernier ouvrage : il étoit pour l'église de Gouda. Willem Tomberge a prétendu qu'à la mort de ces deux artistes on a perdu le secret de peindre sur verre : c'est une erreur qui subsiste encore. Cependant le fameux Jean Cousin a fait depuis ses superbes vitraux, et il n'a pas été le dernier en ce genre. De plus, ce secret est encore un peu en usage en Angleterre, en Allemagne, et même en France ; le goût ne permettant plus cependant de couper les figures en tout sens par des plombs, qu'on ne pouvoit s'empêcher d'employer aussi désagréablement, cette manière de vitrer les églises a cessé d'avoir lieu. D'après les nombreuses découvertes chimiques, la perfection où l'on a porté les peintures en émail, les cristaux et les pierres coloriées, il n'y a pas de doute que l'on réussiroit à peindre sur verre avec des couleurs aussi vives qu'autrefois, si l'on y mettoit autant d'importance, et si l'on y sacrifioit des sommes aussi considérables.

* CRACUS, duc de Pologne vers 700, est regardé comme le fondateur de Cracovie, à qui il donna son nom. On montre son tombeau près de la ville; c'est un cône assez haut, une petite colline isolée, produite, dit-on, par une poignée de terre que chaque soldat de son armée jeta sur son corps. Ces anciennes Annales de la nation polonaise sont pleines d'obscurité et d'incertitude.

* I. CRADDOCK (Luc), peintre anglais, mort en 1717, dont les tableaux ont été vendus autrefois très-cher. Ceux où il a représenté des *oiseaux* sont les plus estimés.

* II. CRADDOCK (Samuel), théologien non-conformiste, né en 1620, mort en 1706, fut expulsé de la cure de North-Cadbury, au comté de Sommerset, en 1662. Il est auteur d'une *Histoire de l'ancien et du nouveau Testament*; d'une *Concordance des quatre Evangélistes*, et de plusieurs autres ouvrages.

I. CRAESBEK (Laurent), imprimeur portugais, fils du plus célèbre imprimeur de sa patrie, a publié quelques ouvrages de littérature dans sa langue, et s'est distingué dans l'exercice de son art, à Lisbonne, en 1640.

* II. CRAESBEK (Joseph Van), peintre, né à Bruxelles en 1608. Sa première profession étoit celle de boulanger, qu'il alla exercer à Anvers. La conformité de ses mœurs, basses et crapuleuses, le lia avec Brawer. A peine avoit-il vidé son four, qu'il se rendoit chez son ami, où il examinoit sa manière d'ébaucher et de finir ses ouvrages; se sentant animé du désir de l'imiter, il peignit à son tour; et aidé des leçons de Brawer, il parvint presque à l'égaler dans son art, mais il n'a peint que des sujets bas et dégoûtans. Il étudioit ses grimaces devant son miroir. Souvent il se mettoit un emplâtre sur l'œil, en ouvrant une bouche effroyable : c'est ainsi qu'il a fait plusieurs fois son portrait. Ses tableaux représentoient des *Tabagies*, des *Corps-de-garde*, des *Querelles de gens ivres*. On voyoit à Anvers un de ses tableaux sur bois, représentant les *portraits des principaux confrères de la confrérie des maîtres en fait d'armes, et leurs différens exercices*. C'est un des plus corrects qu'il ait faits.

CRAFFTHEIM. *Voyez* CRATON.

CRAGALEUS (Mythol.), vieillard d'Ambracie, choisi pour arbitre dans un différend qui s'éleva entre Apollon et Hercule, fut changé en rocher par le premier, pour avoir osé prononcer contre lui.

† I. CRAIG (Nicolas), *Cragius,* né vers l'an 1541 à Ripen, recteur de l'école de Copenhague en 1576, il voyagea dans toute l'Europe. A son retour, trouvant chez lui deux enfans qui ne lui appartenoient point, il s'en débarrassa, aussi-bien que de leur mère, en faisant casser son mariage; et, malgré cette aventure, il se remaria. Son génie pour les affaires lui procura plusieurs négociations importantes, dans lesquelles il satisfit beaucoup le roi de Danemarck, qui l'employoit. Il mourut en 1602, laissant un ouvrage latin très-estimé *sur la République des Lacédémoniens*, imprimé pour la première fois en 1593, in-4°, réimprimé à Leyde en 1670, in-8°; et des *Annales de Danemarck*, en six livres, depuis la mort de Fréderic I jusqu'à l'année 1550, qui sont meilleures à consulter qu'à lire. On les a réimprimées à Copenhague en 1737, in-fol.

II. CRAIG (Thomas), jurisconsulte écossais, fait chevalier par le roi d'Angleterre, mort en 1608, est auteur d'un savant *Traité des Fiefs d'Angleterre et d'Ecosse*, imprimé à Londres, 1655, in-folio, sous ce titre : *Jus feudale*, seu *Consuetudines feudales Scotiæ, Angliæ, plerorumque Galliæ locorum*, etc., et réimprimé à Leipsick en 1716, in-4°; et d'un autre, *Du Droit de succéder au royaume d'Angleterre*, in-folio.

† III. CRAIG (Jean), mathématicien écossais, s'est fait un nom célèbre par un petit écrit de trente-six pages, fort rare, sous le titre de *Theologiæ christianæ principia mathematica*, Londres, 1699, in-4°. Jean-Daniel Titius en a donné une nouvelle édition à Leipsick en 1755, in-4°, ornée d'une préface savante sur la vie et les ouvrages de Craig. Cet auteur y calcule la force et la diminution des choses probables. Il établit d'abord que tout ce que nous croyons sur le témoignage des hommes, inspirés ou non, n'est que probable. Il suppose ensuite que cette probabilité va toujours en diminuant, à mesure qu'on s'éloigne du temps auquel les témoins ont vécu; et par le moyen des calculs algébriques, il trouve que la probabilité de la religion chrétienne peut durer encore 1454 ans, c'est-à-dire jusqu'en 3150. Elle seroit nulle après ce terme, si Jésus-Christ ne prévenoit cette éclipse par son second avénement, comme il prévint celle de la religion judaïque par son premier. Un compatriote de Craig (Pierre Péterson) a résolu le même problème; mais il assigne une autre loi au décroissement des motifs de crédibilité, et il prétend que c'est en 1789 que la religion chrétienne cessera d'être croyable. Il en conclut, comme Craig, la fin du monde; et ce qui le confirmoit dans son opinion, c'étoit que la comète de 1661 devoit reparoître vers la même époque. Son ouvrage fut imprimé à Londres en 1701, sous le titre de : *Animadversiones in F. Craig principia mathematica.* Craig et Péterson s'appuient sur ce passage de l'Evangile : « Quand le Fils de l'homme viendra, pensez-vous qu'il trouve de la foi sur la terre ? » (Luc. XVIII, v. 8.) L'abbé d'Houteville l'a combattu dans sa Religion Chrétienne prouvée par les faits.

* IV. CRAIG (Jacques), théologien écossais, né en 1682 à Clif-

fort, dans le Lothian oriental, mort en 1744, élève du collége d'Edimbourg, où il fut un prédicateur très-goûté du peuple. On a publié 3 vol. de ses *Sermons*.

* V. CRAIG (Guillaume), théologien écossais, mort en 1788, étoit né à Glascow en 1709, où il fut élève de l'université. En 1730, il commença ses prédications; et en 1737, il fut ministre de Cambus-Nethan, d'où il retourna à Glascow, et desservit l'église de S. André. Le docteur Craig a donné un *Essai sur la Vie de Jésus-Christ*, et un volume de *Sermons*.

* CRAKANTHORPE (Richard), théologien anglais, célèbre par son érudition, né au West-Moreland, mort en 1624, élève du collége de la Reine, à Oxford, et recteur de Black-Notley, au comté d'Essex, est auteur de *Baronius*, ouvrage dirigé contre le papisme, et de quelques autres de même nature.

† CRAMAIL *ou* CARMAIN (Adrien DE MONTLUC, comte de), petit-fils du maréchal de Montluc, né en 1568, devint maréchal-de-camp et gouverneur du pays de Foix. Il étoit nommé pour être chevalier des ordres du roi, lorsqu'étant entré dans les intrigues de madame du Fargis, contre le cardinal de Richelieu, il fut mis à la Bastille, après la journée des dupes en 1530. Il mourut en 1646, à 78 ans, ne laissant qu'une fille, qui porta ses biens dans la maison d'Escoubleau. Cramail est auteur de la comédie *des Proverbes*, 1644, in-8°, réimprimée plusieurs fois. On lui attribue aussi les *Jeux de l'inconnu*, Paris, 1630, in-8°, recueil de quolibets assez plats; et les *Pensées du Solitaire*.

* I. CRAMER (Daniel), savant théologien allemand, né en 1568 à Retz au Brandebourg, mort en 1598, fut professeur d'éloquence à Wittemberg, et ensuite chanoine et professeur consistorial à Stettin : il a écrit *sur la logique et la métaphysique d'Aristote; Scholæ propheticæ; Arbor hereticæ consanguinitatis, etc.*

* II. CRAMER (Gabriel), médecin, né à Genève le 24 mars 1641, exerça sa profession avec succès dans cette ville, et mourut le 15 juin 1724, doyen du collége de médecine. On n'a de lui que deux thèses soutenues pendant le cours de ses études : I. *Theses anatomicæ totam anatomiæ epitomen complectentes*, Argentorati, 1663, in-4°. II. *Disputatio inauguralis de obstructione jecoris*, ibid., 1664, in-4°.

* III. CRAMER (Jean-Isaac), fils du précédent, reçut le bonnet de docteur en 1696, et pratiqua la médecine à Genève, où il publia un ouvrage de matière médicale en 22 parties, sous ce titre : *Thesaurus secretorum curiosorum, in quo curiosa non solùm ad omnes corporis humani tum externos, tum internos morbos curandas, sed etiam ad cutis, faciei, aliarumque partium ornatum, formam, nitorem et elegantiam conciliandos, continentur secreta*, Coloniæ Allobrogum, 1709, in-4°.

* IV. CRAMER (Jean-André), médecin, que l'on soupçonne être de la famille des précédens, célèbre métallurgiste, né en 1710 à Quedlinbourg, mort aux environs de Dresde en 1777, est le premier qui ait réduit en principes l'*Art d'essayer les métaux*, et il a publié sur cette matière un ouvrage très-estimé, intitulé *Elementa artis docimasticæ duobus tomis comprehensa, quorum prior theoriam, posterior praxim exhibet*.

Lugduni Batavorum, 1739, 1744, 2 vol. in-8°. Devilliers a mis cet ouvrage en français sous le titre d'*Elémens. de docimastique*, ou l'*Art des essais*, Paris, 1755, 4 vol. in-12. Ces élémens présentent d'abord une connoissance très-étendue des minéraux, et ensuite tous les procédés chimiques et mécaniques qui ont rapport à la docimastique. Il ne leur manqueroit, pour être complets, que de traiter du travail des minières, et de la fonte des métaux à grande masse et à grand feu. Cramer est encore auteur d'une *Introduction à l'art d'exploiter les forêts*, avec une description de la méthode de brûler le charbon, in-folio, 1766 : et enfin il a donné des *Elémens de la métallurgie*, in-fol., 2 parties.

* V. CRAMER (N.), peintre flamand, né en 1670, mort en 1710. Ses dessins étoient d'un goût pur et ses portraits très-ressemblans.

VI. CRAMER (Jean-Frédéric), professeur à Duisbourg, conseiller du roi de Prusse, résident de ce prince à Amsterdam, possédoit le droit, les langues et la science des médailles, et avoit acquis dans ses voyages l'amitié de presque tous les savans d'Allemagne et de France. Il mourut à La Haye, en 1715. On a de lui, I. *Vindiciæ nominis Germanici contra quosdam obtrectatores Gallos*, Berlin, 1694, in-fol. Cet écrit est principalement contre cette question du jésuite Bouhours : « Si un Allemand pouvoit être bel esprit ? » II. Une *Traduction latine* de l'Introduction à l'Histoire par Puffendorf, imprimée à Utrecht, 1702, in-8° ; et à Francfort, 1704, in-8°.

† VII. CRAMER (Gabriel), né à Genève en 1704, professeur de mathématiques dès l'âge de 19 ans, se fit un nom dans l'Europe par ses progrès dans les sciences exactes. Les académies de Londres, de Berlin, de Montpellier, de Lyon, de Bologne, s'empressèrent de le mettre au nombre de leurs membres. Il mourut en 1752 à Bagnols en Languedoc, où il étoit allé, dans l'espérance de rétablir sa santé. Les mathématiciens lui doivent, I. Une excellente *Introduction à la Théorie des lignes courbes*, Genève, 1750, in-4°. Il fait usage de l'analyse de Descartes, mais en la perfectionnant et en l'appliquant à toutes les courbes géométriques. II. Les éditions des *Elementa universæ matheseos* de Christian Wolf, Genève, 1732, 1741, 5 vol. in-4°. III. L'*Edition* des Œuvres de Jacques et Jean Bernouilli, en 6 vol. in-4°, 1743. Ce recueil précieux est fait avec un soin et une intelligence qui méritent la reconnoissance de tous les géomètres. Cramer, disciple de Jean Bernouilli, étoit digne d'un tel maître, par ses vastes connoissances dans la géométrie, dans la physique et dans les belles-lettres. C'étoit une encyclopédie vivante. Sa famille subsiste encore à Genève, et soutient son nom avec honneur.

VIII. CRAMER (Jean-Jacques), né à Elgg dans le canton de Zurich, en 1673, se rendit très-habile dans les langues orientales, et les professa à Zurich et à Herborn. Il mourut dans la première de ces villes en 1702. Ses principaux ouvrages sont, I. *Exercitationes de ara exteriori Templi secundi*, Leyde, 1697, in-4°. II. *Theologia Israëlis*, Bâle, 1699, in-4°.

IX. CRAMER (Jean-Rodolphe), frère du précédent, né à Elcan en 1678, professeur d'hébreu à Zurich, après la mort de son frère, et ensuite professeur de théologie, occupa plusieurs autres places honora-

bles, et mourut en 1737. On a de lui, I. Un grand nombre de *Thèses théologiques* en latin. II. Plusieurs *Dissertations*, aussi latines. III. Neuf *Harangues*, et d'autres ouvrages, où l'on trouve de l'érudition.

* X. CRAMER (Jean-André), écrivain allemand né en 1723, mort en 1788, étudia à Léipsick, où il fit des conférences, et publia un écrit périodique, intitulé, *Le gardien spirituel*. En 1754 il passa à Copenhague en qualité de chapelain de la cour, et en 1765 il fut nommé professeur de théologie; mais à la disgrace de Struensée, Cramer perdit ses places, et se retira à Lubeck. En 1774 il fut rappelé en Danemarck et nommé professeur de théologie à Kiel, où il mourut. Il a traduit en allemand *quelques ouvrages* de saint Chrysostôme, et l'*Histoire universelle* de Bossuet avec des *Dissertations*. Il a publié encore une *Traduction des psaumes* en vers. Il est auteur de *Sermons, d'Odes*, de la *Vie de Gellert*, et de beaucoup de *Mélanges*. Ses *Poésies* sont fort admirées.

* XI. CRAMER (Charles-Frédéric), né à Kiel, et mort à Paris en 1808, à l'âge d'environ 60 ans, fut professeur de philosophie et de littérature orientale à l'université de sa ville natale, qu'il quitta pour aller professer en Danemarck. Il vint ensuite s'établir imprimeur-libraire à Paris, où il a publié les ouvrages suivans : I. *Collection des écrits d'Emmanuel Syeys*; édition à l'usage de l'Allemagne, 1796, gr. in-8°. II. *Claire Duplessis et Clairaut*, ou *Histoire de deux amans émigrés*, traduct. de l'allemand d'Aug. La Fontaine, 1796-1797, 2 vol. in-8°. III. Le *Comte de Douamar* (avec M. Monvel fils), traduit de l'allemand de Fr. Bouterweck, etc., 1798, 4 vol. in-18. Cet ouvrage fait partie d'une collection commencée sous le titre de *Bibliothèque germanique*, et qui n'a pas été continuée. IV. La *Bataille d'Hermann Bardit*, de Klopstock, traduite de l'allemand, 1799, gr. in-8°. V. *Idée d'une encyclopédie portative de la langue, littérature, histoire, géographie, statistique de treize nations cultivées, anciennes et modernes, projetée*, 1800, in-16. VI. *Voyage en Espagne*, par Ch. A. Fischer, traduit de l'allemand, 1801, 2 vol. in-8°. VII. *Anecdotes sur W. G. Mozart*, traduites de l'allemand, 1801. VIII. *Jeanne d'Arc*, ou *la Pucelle d'Orléans*, par F. Schiller, traduite de l'allemand, 1801. IX. *Manuel de littérature classique ancienne, contenant*, 1° *l'archéologie ;* 2° *une notice des auteurs classiques ;* 3° *la mythologie ;* 4° *et* 5° *les antiquités grecques et latines*, traduit de l'allemand de M. Eschenburg, avec des additions, par Cramer, 1801, 2 vol. in-8°. Par ces additions Cramer a voulu indiquer les traductions françaises de ces auteurs, et quelquefois même les ouvrages qui y ont rapport. Mais ces additions fourmillent de fautes, soit dans les noms des auteurs français, soit dans le titre de leurs ouvrages, soit dans les dates de leur publication, sans parler des nombreuses omissions qui y ont été commises. X. *Description de Valence* (Espagne), ou *Tableau de cette province, de ses habitans, de leurs mœurs*, etc., par Fischer, traduit de l'allemand, Paris, 1803. XI. *Nouveau Dictionnaire portatif, français-allemand* et *allemand-français*, 1805, 2 vol. in-16. XII. *Tableau d'un héros*, ou *Vie dramatique d'Hermann*, traduit de l'allemand de F. Klopstock, 2e édition : la première parut en 1799. Il a aussi publié beaucoup d'ouvrages en allemand, entre autres l'*Atala* de

M. Châteaubriant (*voyez* l'Allemagne littéraire de Meusels). Cramer étoit très-versé dans la connoissance des langues, dont il savoit un grand nombre : on pouvoit le mettre au rang de ces hommes érudits et savans dont on voit diminuer chaque jour le nombre, sans oser espérer qu'ils seront remplacés.

† CRAMMER *ou* CRANMER (Thomas), né à Astason en Angleterre, l'an 1489, d'une famille noble, professa pendant quelque temps, avec succès, dans l'université de Cambridge. Un mariage, qui le fit chasser de cette école, commença à le faire connoître, et le divorce de Henri VIII fixa tous les yeux sur lui. Il fut le premier qui écrivit, en 1530, pour l'appuyer. Son livre, assez mauvais, mais utile à un prince dégoûté de sa femme, lui assura la faveur du roi. Henri, scrupuleux au milieu de ses emportemens et de ses indomptables passions, l'envoya à Rome, pour y disposer les esprits à approuver la dissolution de son mariage. Il se masqua si habilement dans cette cour, que le pape Clément VII, quoique prévenu contre lui par sa conduite et par ses ouvrages, le fit son pénitencier. Il passa ensuite en Allemagne, où il se maria secrétement avec la sœur d'Osiander, ministre aussi fameux par ses variations que par ses fureurs. Devenu archevêque de Cantorbéry, et depuis long-temps ministre des passions de Henri, il fit déclarer nul, par le clergé d'Angleterre, le mariage de ce prince avec Catherine d'Aragon, travailla à l'unir avec Anne de Boulen, et accompagna cette nouvelle reine à son entrée dans Londres. On sait que cette princesse ne jouit pas long-temps de son triomphe, et que le roi s'oublia jusqu'à l'accuser d'adultère dans la chambre des pairs. La manière dont Crammer s'y prit pour défendre Anne, sa bienfaitrice, fut d'un courtisan adroit. « Je n'ai jamais eu, sire, meilleure opinion d'aucune femme que de la vôtre ; je ne puis la croire coupable. Mais quand je vois la rigueur dont votre majesté use envers elle, après l'avoir si tendrement aimée, je ne saurois m'imaginer qu'elle soit entièrement innocente. J'ai été comblé de ses bienfaits; souffrez donc, sire, que je me borne à demander à Dieu qu'elle se justifie pleinement. » L'exemple de cet évêque schismatique enleva plus de fidèles à l'Eglise catholique, que tous ses raisonnemens. Plusieurs citoyens furent condamnés à mort, pour n'avoir pas voulu reconnoître la suprématie de Henri (*voyez* EDOUARD VI). Crammer, l'instigateur de ces meurtres, ne prévoyoit pas qu'il périroit aussi un jour sur l'échafaud. Au commencement du règne de la reine Marie, il fut arrêté comme un traître et un hérétique. Il abjura, dans l'espérance de sauver sa vie. Marie ne songea pas moins à le faire brûler. Alors il rétracta son abjuration, et déclara, sur le bûcher, qu'il mouroit luthérien. L'abbé Millot dit qu'il étendit dans les flammes la main qui avoit signé l'abjuration, et la tint immobile jusqu'à ce qu'elle fût entièrement brûlée. Son supplice est du 21 mars 1556 : il avoit 65 ans. Les protestans ont dit autant de bien de ce prélat courtisan que les catholiques en ont dit de mal. « Mais quel homme, suivant Bossuet, qu'un évêque qui étoit en même temps luthérien, marié en secret, sacré archevêque suivant le pontifical romain, soumis au pape dont il détestoit la puissance, disant la messe qu'il ne croyoit pas, et donnant pouvoir de la dire ! » C'est pourtant cet homme que Burnet donne pour un Athanase et pour un Cyrille. On a de Crammer, I. *Tradition nécessaire du chrétien.* II. *Defensio*

catholicæ doctrinæ, Embden, 1557, in-8°; et plusieurs ouvrages en anglais et en latin.

† I. CRAMOISY (Sébastien), né en 1577, imprimeur à Paris, distingué par une grande capacité dans son art, fut directeur de l'imprimerie du Louvre, nouvellement établie par les soins du cardinal de Richelieu. Ce fut sous son administration que parurent les grands livres imprimés au Louvre, et ceux qui portent pour enseigne le Grand Navire, et qu'il est d'usage de désigner par ces mots : *Sub nave.* Ses éditions n'étoient ni aussi belles, ni aussi exactes que celles des Etienne, des Manuce, des Plantins et des Froben ; mais, après les chefs-d'œuvre de ces célèbres imprimeurs, elles peuvent tenir une place honorable. Son frère Claude CRAMOISY dirigeoit en second l'imprimerie. Les ouvrages les plus remarquables qu'il ait imprimés sont l'*Histoire ecclésiastique de Nicéphore*, 2 vol. in-fol. ; *St.-Chrysostôme*, 9 vol. in-fol. ; la collection d'*André Duchesne*, 5 vol. in-fol. ; les œuvres de *Sirmond* et de *Petau; Geographia sacra*, 1641, in-folio, rare. Il mourut à Paris en 1661. Le *Catalogue de ses Editions* a été imprimé plus d'une fois par lui et par son petit-fils, qui lui succéda, mais qui n'eut ni ses talens, ni son exactitude. Louis XIV fit venir de Lyon, en 1691, Jean Anisson, qui le remplaça, et qui soutint la réputation de l'imprimerie royale.

* II. CRAMOISY (Gabriel), autre frère de Sébastien, s'est fait également une grande réputation dans l'imprimerie. Les ouvrages les plus considérables qu'il ait imprimés sont, *Traité des droits, des libertés de l'Eglise gallicane, et des preuves des libertés de cette même Eglise*, 4 vol. in-fol. Cette édition pensa lui susciter des affaires. Plusieurs prélats s'assemblèrent à Sainte-Geneviève, et dressèrent un écrit contre cet imprimeur ; mais heureusement pour lui que ces prélats n'avoient aucun ordre du roi, ni aucune mission du clergé : néanmoins Gabriel, voulant se mettre à couvert de tout reproche, réimprima les preuves à part, avec privilége du roi, après qu'elles eurent été augmentées. Il divisa cette réimpression en 2 vol. in-4°. Elle fût faite en 1651. Il imprima encore, et toujours en société avec Sébastien son frère, *Theodoretti opera græco-lat.*, en 4 vol. in-fol., 1642, et le *Commentaire* de Dupuis sur le *Traité des libertés de l'Eglise gallicane* de Pierre Pithou.

* CRANACH (Lucas), peintre, ainsi nommé parce qu'il étoit de Cranach en Westphalie, né en 1472, alla s'établir à Wirtemberg, où il peignit l'histoire et le portrait, et fut appelé à la cour de l'électeur de Saxe où ses tableaux restèrent. Ce peintre étoit d'un caractère satirique et plaisant. Son tableau de la *Fontaine de Jouvence* est plein d'intentions comiques et originales ; ceux où il a représenté *différens traits de la passion de J. C.* sont remplis de personnages grotesques, où figurent presque toujours des papes et des cardinaux. Cranach appartient à l'école allemande : comme tous les peintres de ce temps, il a peint le nu d'une manière grêle et sèche ; ses draperies sont beaucoup mieux traitées : au lieu de peindre les arbres par masses, il les détaille, pour ainsi dire, feuille par feuille ; mais ces défauts appartiennent au temps où ce peintre vécut. Il mourut à Weimar en 1552.

* CRANATO (Augustin), Italien, écrivit en 1686 un *Traité*, où il avoit pour objet de prouver la préséance du roi d'Espagne sur tous les

royaumes chrétiens, et d'attaquer la loi salique. Il y établissoit qu'au cas de l'extinction de la maison des Valois, la maison d'Espagne avoit un droit éventuel à la couronne de France.

CRANAUS, successeur de Cécrops au trône d'Athènes, fut détrôné par Amphictyon, son gendre. Sous son règne, arriva le fameux déluge de Deucalion en Thessalie.

* CRANE (Thomas), théologien non-conformiste, né à Plymouth, mort en 1714. Elève du collége d'Exeter à Oxford, il eut ensuite une cure au comté de Dorset; mais en 1662 il en fut expulsé pour non-conformité. On a de lui un *Traité sur la Providence divine*.

* I. CRANIUS (Luc), peintre, né en 1470 à Bamberg, mort en 1553, peignoit *le portrait* et *l'histoire* : ses ouvrages sont peu estimés.

* II. CRANIUS (N.), peintre, fils du précédent, né en 1520, mort en 1586, avoit adopté la manière de son père.

* CRANSSE (Jean), peintre, né vers 1480. On voyoit de lui, dans l'église de Notre-Dame d'Anvers, un tableau représentant *Jésus-Christ lavant les pieds aux Apôtres*, que Van Mander a beaucoup loué.

CRANTOR, philosophe et poëte grec, natif de Solos en Cilicie, zélé défenseur de la doctrine de Platon, et le premier qui la commenta, mourut d'hydropisie, dans un âge peu avancé, laissant plusieurs ouvrages, que nous n'avons plus. Cicéron parle très-avantageusement de celui qu'il avoit fait sur le deuil, *de luctu*. Il l'appelle un petit livre, mais un livre d'or, qu'on doit apprendre mot à mot. *L. 2 Quest. Academ.* Ce livre du deuil est le même qu'il appelle *de la Consolation*, dans le premier livre de ses Tusculanes. Crantor florissoit vers l'an 315 avant J. C.

I. CRANTZ (Martin), imprimeur du 15e siècle, appelé à Paris, avec Ulric Gering et Michel Friburger, par la maison de Sorbonne, en 1470, apportèrent les premiers l'art typographique de Mayence en France; et le premier livre qu'ils imprimèrent fut les *Epîtres de Gaspard Rinus Pergamensis*. Le caractère dont ils se servirent pour l'impression de cet ouvrage, et de quelques autres, est rond, de gros romain. Il s'y rencontre souvent des lettres à demi formées, des mots achevés à la main, des inscriptions manuscrites, les lettres initiales en blanc, pour donner le moyen de les peindre en azur ou en or. Le papier est fort et collé, sans être bien blanc. Le *Florus* commence par le *folio verso*. Ils commencèrent par le *Platea de usuris*, vers l'an 1476, à mettre des lettres alphabétiques au bas des pages.

II. CRANTZ. *Voyez* KRANTZ.

CRANUS régna cinquante-quatre ans sur les Aborigènes, peuple d'Italie, et fit honorer sa mère Crané comme une divinité, en lui consacrant un temple sur les bords du Tibre.

* I. CRAON *ou* CREON (Messire Pierre de), chansonnier français, de la fin du 12e siècle, que Fauchet a confondu avec le suivant, n'étoit point de l'illustre maison de Craon, comme cet historien l'a donné à entendre, mais né dans la terre de ce nom. Les premiers vers *d'une de ses chansons* le démontrent pleinement. Il y dit « qu'il aime par protection, et que ses bons sei-

gneurs de Craon ont aimé toute leur vie. » Les manuscrits de la bibliothèque impériale renferment *plusieurs de ses chansons.*

† II. CRAON (Maurice de), qui vivoit dans le 12e siècle, peut-être frère du précédent, fit *des vers et des chansons* qui sont conservés dans un manuscrit de la bibliothèque impériale. « Il aimoit, disoit-il, par droit d'héritage, parce que de tout temps dans sa maison on avoit été amoureux et galant de père en fils. »

III. CRAON (Pierre de), d'une famille ancienne, qui tire son nom du petit village de Craon en Anjou, s'attacha à Louis d'Anjou, qui étoit alors en Italie. Ce prince l'envoya en France, pour chercher de l'argent et du secours; mais au lieu de remplir sa commission, il se livra à la débauche avec les courtisanes de Venise. Le duc d'Anjou, ayant attendu long-temps sans en avoir de nouvelles, mourut de chagrin. Le duc de Berri menaça le commissionnaire infidèle de le livrer au dernier supplice; mais sa naissance et ses richesses le sauvèrent. Craon se fit connoître par un nouveau crime, qui réveilla la mémoire du premier. Le duc d'Orléans l'avoit disgracié: il s'imagina que le connétable de Clisson lui avoit rendu de mauvais offices, et il l'assassina, à la tête d'une vingtaine de scélérats, le jour de la Fête-Dieu, 14 juin 1391. Le connétable n'étant pas mort de ses blessures, poursuivit son assassin, réfugié chez le duc de Bretagne, qui lui dit en le recevant: « Vous avez fait deux fautes dans la même journée; la première d'avoir attaqué le connétable, et la seconde de l'avoir manqué. » Les biens de l'assassin furent confisqués et donnés au duc d'Orléans; son hôtel changé en un cimetière, et ses châteaux démolis. Avant ce meurtre, lui et Maisières avoient obtenu du roi Charles VI qu'on donneroit des confesseurs aux criminels qui alloient au supplice. Richard II, roi d'Angleterre, demanda sa grace quelque temps après, et l'obtint. Craon revint à la cour, et s'y montra hardiment, tandis que Clisson, qui avoit si bien mérité de l'état, en étoit banni. Sa postérité masculine s'éteignit vers 1440; celle de la branche aînée avoit fini vers 1371. Cette famille étoit une branche des anciens comtes de Nevers, et s'en étoit séparée vers le 11e siècle.

* CRAPELET (Charles), imprimeur distingué, naquit le 13 novembre 1762, à Bourmont, près Chaumont en Bassigny. Son père, qui se livroit à l'éducation des enfans, l'envoya à Paris à l'âge de douze ans chez l'imprimeur Ballard. Il s'adonna avec tant d'ardeur à l'étude de l'art de l'imprimerie qu'il avoit à peine dix-huit ans, lorsque Stoupe, l'un des bons imprimeurs de Paris, lui confia la direction de son imprimerie. Ce fut à l'époque de la révolution, en 1789, que Crapelet s'établit. Ses impressions portent le cachet d'un vrai talent typographique. Correction scrupuleuse, élégance et variété; si l'imprimerie a fait des progrès sensibles depuis vingt ans, on peut dire que Charles Crapelet fut un de ceux qui contribuèrent le plus à son avancement, soit par la sévérité de son goût, soit par les conseils qu'il donnoit pour améliorer et perfectionner la gravure du caractère. Il mourut le 19 octobre 1809, à la fleur de son âge. Dans le grand nombre des éditions sorties de ses presses, les amateurs distinguent, Les *Aventures de Télémaque* 2 vol. in-8°, 1796; Les *Saisons de Thompson*, 1 vol. in-8°, 1796; *Œuvres de Salomon Gessner*, 3 vol. petit in-12, 1797, *idem*, 4 vol. in-8°, 1779; *Œuvres de Boileau Des-*

préaux, 1 vol. in-4° ; *Œuvres de madame des Houlières*, 2 vol. in-8°, 1799 ; *Dictionnaire des arbitrages de changes*, 2 vol. in-4°, 1801 ; *Histoire naturelle des Grimpereaux et Oiseaux de Paradis*, in-fol. ou 2 vol. in-4°, 1802. Cet ouvrage a été imprimé en or, et c'est peut-être ce qui existe de plus beau dans ce genre d'impression ; *Histoire du Canal du Midi*, 2 vol. in-4°, 1804 ; *Histoire naturelle des plus beaux Oiseaux chanteurs de la zone torride*, in-fol., 1808 ; *Histoire naturelle des Oiseaux de l'Amérique septentrionale*, 2 vol. in-fol., 1808, etc. Charles Crapelet a laissé un fils qui marche sur ses traces.

CRAPONE (Adam de), gentilhomme provençal, natif de Salon, fit en 1558, le canal qui porte son nom, tiré de la Durance jusqu'à Arles. Il avoit aussi entrepris de joindre les deux mers en France ; projet qui ne fut exécuté que sous Louis XIV, quoique Henri II lui eût donné des commissaires pour commencer ce travail important. De Crapone entendoit parfaitement les fortifications. Henri II le préféroit aux étrangers que la reine Catherine de Médicis protégeoit au préjudice des Français. Ce prince l'ayant envoyé à Nantes en Bretagne pour démolir une citadelle commencée sur un mauvais terrain, il fut empoisonné par les premiers entrepreneurs, à l'âge de 40 ans.

* CRASHAW (Richard), prêtre anglais, catholique romain, né à Londres, mort vers 1650, élève de Cambridge, quitta l'Angleterre pour cause de religion, et vint à Paris, où il étoit dans la plus grande détresse, quand il se trouva en 1646, avec Cowley dont il reçut toutes sortes de secours. Depuis, Crashaw fut secrétaire d'un cardinal et chanoine de l'église de Lorette. Il a laissé *plusieurs poëmes* très-estimés, qui sont tous sur des sujets religieux. Pope n'a quelquefois pas dédaigné de les imiter. En 1785, on les a réimprimés.

† CRASOCKI (Jean), gentilhomme polonais, contribua beaucoup, au milieu du 16e siècle, à procurer au duc d'Anjou la couronne de Pologne. Dans le cours de ses voyages, il s'étoit arrêté quelques années en France, où il avoit fait les plaisirs de la cour de Charles IX, par la vivacité de son esprit, comme il en avoit causé la surprise par la petitesse de sa taille et la délicatesse de ses traits. Ce gentilhomme s'attira les bonnes graces et les bienfaits du roi, et de Catherine de Médicis. Enfin, comblé de richesses, et pénétré de gratitude et d'admiration, il retourna dans sa patrie. Le roi Sigismond-Auguste vivoit encore : le nain polonais ne cessoit de l'entretenir et de l'intéresser, ainsi que les grands du royaume, par le récit de ce qui l'avoit frappé durant son séjour en France. Il aimoit sur-tout à s'étendre sur les vertus et les exploits de Henri, duc d'Anjou, frère du roi. Son langage, animé par la reconnoissance, fit une vive impression sur les Polonais, qui désirèrent ce prince pour souverain. Crasocki repassa en France, pour y faire connoître les dispositions de la noblesse en faveur de Henri.

† CRASSET (Jean), natif de Dieppe, jésuite, mort en 1692, dans un âge assez avancé, publia, en 1670, des *Méditations pour tous les jours de l'année ; Histoire du Japon*, etc., en 2 vol. in-4°, dont le premier renferme des détails curieux, et dont le second n'est presque qu'un martyrologe ; une *Dissertation sur les oracles des Sibylles*, 1684, in-8° ; elle fut atta-

quée par Jean de Marck. Ses *Livres de piété*, et ses autres ouvrages, ont été beaucoup lus.

* I. CRASSO (Nicolas), de Venise, savant antiquaire, vivoit dans les 15e et 16e siècles. Il a donné : *Favola marittima*, sous le nom de *Publius Licinius*, et des *Notes* sur l'ouvrage de Donato Giannoti, intitulé, *Republica de Veneziani*.

* II. CRASSO, de Padoue, religieux de l'ordre de Saint-François, né à Barlette, dans le royaume de Naples, vivoit en 1540. Il se fit estimer par son éloquence et ses écrits. On a de lui, *De republicâ ecclesiasticâ; Enchiridion ecclesiasticum*, etc.; et *la Concordia dell' Epistole di S. Paolo*, tirée des écrits de saint Augustin, et des autres saints docteurs.

* III. CRASSO (Jean), disciple de Fallope, docteur en médecine, se distingua en Italie vers l'an 1560, par la pratique de la chirurgie, sur laquelle il a écrit, I. *De calvariæ curatione tractatus duo*, Venetiis, 1560, in-8°. II. *De tumoribus præter naturam tractatus.* Ibid. 1562, in-4°. L'auteur divise les tumeurs en autant d'espèces qu'il suppose d'humeurs différentes dans le corps humain. III. *De ulceribus tractatus*, Venetiis, 1566, in-4°. IV. *De solutione continui tractatus*, ibid., 1566, in-4°. V. *De ceraste*, seu *basilisco*, *morbo novo medicis incognito*, Utini, 1593, in-8°. VI. *De cauteriis, sive de cauterisandi ratione*, ibid., 1594, in-8°.

† IV. CRASSO (Jules-Paul), médecin, natif de Padoue, où il mourut en 1574. Comme il avoit de grandes connoissances des langues et des belles-lettres, il les employa à la *traduction* de plusieurs traités d'Hippocrate, de Galien, de Palladius, de Rufus d'Ephèse, de Théophile, etc. On remarque particulièrement la *traduction latine* des ouvrages d'Arétée, qu'il a rendus avec fidélité. Elle parut à Venise en 1552, in-4°; mais il y manque cinq chapitres, auxquels il a travaillé dans la suite. Goupil ayant donné le même auteur en entier en 1554, et pour la seconde fois en 1567, Crasso revit alors sa traduction, et y ajouta celle des cinq chapitres qu'il avoit omis. Il se disposoit à publier cette version, lorsque la mort le surprit. Celso CRASSO, son fils, la fit imprimer à Bâle en 1581. Les autres ouvrages de cet auteur sont *Meditationes in theriacam et mithridaticam antidotum*, Venetiis, 1576, in-4°. Il a travaillé à ce traité avec Bernardin Taurisanus et Marc Oddo, ses collégues dans l'université de Padoue; et, *Mortis repentinæ examen, cum brevi methodo præsagiendi et præcavendi omnes qui subeunt ejus periculum*, Mutinæ, 1612, in-8°.

† V. CRASSO (Laurent), avocat napolitain, est auteur des ouvrages suivans : I. *Elogii d'huomini letterati*, in Venetia, 1666, 2 parties in-4°, avec portraits. II. *Elogii di capitani illustri*, Venezia, 1683, in-4°, avec des portraits. Il promettoit une seconde partie, qui n'a vraisemblablement pas paru. Dans cet ouvrage, dédié à Charles II, roi d'Espagne, l'auteur prend le titre de *barone di Pianura*. III. *Istoria de' poeti greci e di que' che'n greca lingua han poetato*, In Napoli, 1678, in-4°. Les opinions des savans sont partagées sur le mérite de cet ouvrage; Georges Lizelius le loue dans son *Historia poëtarum græcorum Germaniæ;* Baillet le blâme dans ses *Jugemens des Savans*, et La Monnoye le déchire. On a fait à ce sujet une épigramme en grec et en latin, dans laquelle on dit que l'auteur ne

savoit pas lire le grec ; un satirique français va plus loin dans ces deux vers qui s'éloignent autant de la vérité que du bon goût :

> Ci gît le seigneur Laurent Crasse,
> Dont l'ignorance fut très-crasse,

† CRASSOT (Jean), né à Langres, professeur de philosophie au collége de Sainte-Barbe, mort en 1616, se fit connoître par une *Logique* et une *Physique* bonnes pour son temps.

† I. CRASSUS (Publius Licinius), jurisconsulte romain, de l'illustre famille des Crassus, qui a donné plusieurs consuls, élevé à la souveraine prêtrise l'an 131 avant J. C., passa en Asie, à la tête de l'armée romaine, destinée contre Aristonicus ; mais il fut vaincu dans une grande bataille, et pris par les Thraces, qui étoient à la solde d'Aristonicus. Ayant frappé le soldat qui le conduisoit, pour l'exciter à lui donner la mort, il fut tué d'un coup de poignard, et enterré à Smyrne. Il avoit quitté sa dignité de grand pontife pour commander les armées ; ce qui étoit alors sans exemple. — *Voyez* GRASSIS, n° I.

† II. CRASSUS (Marcus Licinius), de la même famille que le précédent, fit d'abord commerce d'esclaves. Il ne possédoit alors que trois cents talens environ ; mais depuis il acquit de si grandes richesses, qu'il donna un festin public au peuple romain, dans lequel il distribua à chaque citoyen autant de blé qu'il pouvoit en consommer pendant trois mois. L'inventaire de ses biens, lorsqu'il marcha contre les Parthes, montoit à sept mille et cent talens. « Un homme, selon lui, ne devoit pas passer pour riche, s'il n'avoit de quoi entretenir une armée. » La crainte des fureurs de Cinna et de Marius l'obligea de se retirer en Espagne, où, pendant huit mois il resta caché dans une caverne. Dès qu'il put reparoître, il signala son courage dans la guerre contre les esclaves, mérita l'honneur du petit triomphe, fut fait préteur l'an 71 avant J. C., et défit Spartacus, chef d'esclaves rebelles. Il fut consul l'année suivante avec Pompée, puis censeur ; enfin il exerça une espèce de triumvirat avec Pompée et César. Cette union ne fut durable qu'avec le premier. Crassus, devenu consul une seconde fois, eut en partage la Syrie. En passant par la Judée, il pilla le trésor du temple de Jérusalem. Son avidité lui inspira la pensée d'entreprendre la guerre contre les Parthes. Il dévoroit déjà en espérance toutes leurs richesses, lorsque son armée fut défaite par Suréna, leur général. Vingt mille Romains restèrent sur le champ de bataille, et dix mille furent faits prisonniers. Les restes de l'armée s'échappèrent à la faveur des ténèbres, et furent poursuivis par les Parthes. Crassus, invité à une conférence par le général ennemi, fut forcé de s'y rendre par la mutinerie des soldats, et ne tarda pas de s'apercevoir que le dessein de Suréna étoit de le prendre vivant. Il se mit en défense, et fut tué l'an 53 avant J. C. Les Parthes, lui ayant coupé la tête, la portèrent à Orodes leur roi, qui fit couler de l'or fondu dans sa bouche, en disant ces mots : « Rassasie-toi de ce métal, dont ton cœur a été insatiable. » Malgré les justes reproches que méritoit ce Romain, on est forcé de lui donner quelques éloges. La fermeté qu'il montra en apprenant la mort de son fils qui avoit péri dans cette expédition étoit d'un héros. Les paroles qu'il adressa à ceux qui l'environnoient, lorsqu'il fut obligé d'aller se mettre entre les mains de Suréna, n'honorent pas moins sa mémoire. « Dans quelque lieu, leur dit-il, que vous

conduise la fortune, dites par-tout que Crassus a péri trompé par ses ennemis, et non pas livré par ses soldats. Crassus étoit, selon Plutarque, savant en histoire, et n'étoit point ignorant en philosophie. Il s'étoit attaché aux livres d'Aristote, qu'il étudia sous un maître nommé Alexandre, le seul de ses amis qui l'accompagna dans tous ses voyages; il lui donnoit alors un manteau, qu'il ne manquoit pas de lui reprendre au retour. Le disciple, tout riche qu'il étoit, ne fit jamais rien pour son maître.

† III. CRASSUS (L. Licinius), orateur romain, dont Cicéron fait souvent l'éloge, distingué autant par son éloquence que par son caractère ferme, repoussa un licteur du consul Philippe, qui venoit pour l'arrêter, en disant: « Je ne reconnois point Philippe pour consul, puisqu'il ne me reconnoît pas pour sénateur. » Il plaidoit contre un certain Brutus, citoyen débauché; le convoi de Junie, sœur de cet homme, passe par hasard devant le tribunal; alors Crassus apostrophant vivement Brutus, lui dit: « Que veux-tu que Junie annonce de ta part à ton père ?... Domitius reprochoit à Crassus d'avoir pleuré la mort d'une murène qu'il nourrissoit dans son vivier. (On assure même qu'il en avoit porté le deuil.) — « Pour vous, répondit Crassus, vous n'êtes pas si tendre, et vous n'avez pas même pleuré la mort de vos trois femmes. »

CRATÉIS, (Mythol.), divinité mère de Scylla, regardée comme la protectrice des sorciers, et présidant à leurs enchantemens.

I. CRATÈRE, favori d'Alexandre-le-Grand, et rival d'Antipater, plut au conquérant macédonien par un air noble et majestueux, un esprit élevé et un grand courage. C'étoit un courtisan vertueux, qui conserva les mœurs sévères des Macédoniens, et qui parloit à son maître avec beaucoup de franchise. Aussi ce prince disoit: « Ephestion *aime en moi* Alexandre, et Cratère *aime le roi.* » Il l'employoit pour traiter avec les Macédoniens, tandis qu'Ephestion traitoit avec les Perses. Après la mort d'Alexandre, il fut tué dans un combat contre Eumènes, qui, le voyant expirer, descendit de cheval pour lui rendre les derniers devoirs.

† II. CRATÈRE, Athénien, qui avoit recueilli les *Décrets* de ses concitoyens, ne doit pas être confondu avec le favori d'Alexandre. Les savans regrettent cet ouvrage, qui n'est pas venu jusqu'à nous.

* CRATERUS, peintre d'Athènes, excella dans *le genre grotesque*, et peut être regardé comme le Téniers des Athéniens. Il a peint plusieurs ornemens dans le panthéon de cette célèbre cité, l'un des plus beaux édifices de l'antiquité.

† I. CRATÈS, fils d'Asconde, disciple de Diogène le cynique, né à Thèbes en Béotie, se livra de bonne heure à la philosophie: pour n'être pas distrait par les soins temporels, il vendit ses biens, et en donna le produit à ses concitoyens. C'est du moins ce que rapporte Anthistènes, et d'après lui, Diogène-Laërce. Philostrate, qui raconte le même fait, dit qu'il jeta son argent dans la mer, en disant: « Périssez, funestes richesses; je vous engloutis de peur que vous ne m'engloutissiez. » D'autres disent qu'il déposa cet argent chez un banquier, à condition qu'il le donneroit à ses enfans, s'ils étoient insensés, c'est-à-dire s'ils négligeoient la philosophie; et au public, s'ils la culti-

voient, car ils n'auroient besoin de rien. Lorsqu'on lui demandoit à quoi lui servoit la philosophie : « A apprendre, répondoit-il, à se contenter de légumes, et à vivre sans soins et sans inquiétudes. » Habillé fort chaudement en été, et fort légèrement en hiver, il se distinguoit en tout des autres hommes. Il étoit d'une malpropreté insupportable, et cousoit à son manteau des peaux de brebis sans préparation ; singularité qui, jointe à sa laideur naturelle, en faisoit une espèce de monstre. Alexandre, curieux de voir ce cynique, lui offrit de rebâtir Thèbes, sa patrie. — « Pourquoi cela, lui répondit Cratès ? Un autre Alexandre la détruiroit de nouveau. Le mépris de la gloire, l'amour de la pauvreté tiennent lieu de patrie : ce sont des biens que la fortune ne ravira jamais. » Sa vertu lui mérita la plus haute considération dans Athènes. Il connut toute la force de cette espèce d'autorité publique, et il s'en servit pour rendre ses compatriotes meilleurs. Patient jusqu'à supporter les coups, il ne se vengea d'un soufflet qu'il avoit reçu d'un certain Nicodrome, qu'en faisant écrire au bas de sa joue enflée : *Nicodromus fecit; « c'est de la main de Nicodrome. »* Quoiqu'il fût laid et bossu, il inspira la passion la plus violente à Hipparchie, sœur du philosophe Métrocle. Il fit tout ce qu'il put pour la guérir. Un jour il se présenta nu devant elle : « Voilà, dit-il, en lui montrant un corps hideux, l'époux que vous demandez ; et jetant à terre son bâton et sa besace : « Voici, ajouta-t-il, tout son bien. » Hipparchie persistant, le cynique l'épousa ; mais il est difficile de croire ce que rapportent Diogène-Laërce, Sextus-Empiricus, et Apulée, qu'il proposa à sa femme de consommer le mariage sous le portique, et qu'elle y consentit. Cratès eut d'Hipparchie deux filles. Il les maria à deux de ses disciples, et les leur confia trente jours à l'avance, pour essayer s'ils pourroient vivre avec elles. On trouve de ses lettres dans les *Epistolæ cynicæ*, imprimées en Sorbonne, sans date ; livre rare. Il vivoit vers l'an 328 avant J. C.

II. CRATÈS, philosophe académicien d'Athènes, employé par ses compatriotes dans plusieurs ambassades, fut disciple de Polémon, auquel il succéda dans son école, vers l'an 272 avant J. C. Ces deux philosophes s'aimèrent toujours avec une extrême tendresse. Cratès eut pour disciples Arcésilaüs, Bion de Boristhènes et Théodore, chef d'une secte.

† CRATÉSIPOLIS, reine de Sicyone, se signala par sa valeur : c'est à cette qualité, si rare dans une femme, qu'elle dut la conservation de ses états. Après la mort d'Alexandre son époux, s'étant mise à la tête des soldats qui lui étoient demeurés fidèles, cette héroïne marcha fièrement contre ceux de ses sujets qui avoient pris occasion de la mort du roi pour se révolter. Elle fit pendre trente ou quarante des plus mutins, et rétablit le calme. Après avoir conquis son royaume, elle sut le gouverner. Elle mourut l'an 314 avant J. C.

† CRATINUS, un des meilleurs poëtes et des plus grands buveurs de son temps, se fit connoître à Athènes par ses *Comédies*, et mourut à 97 ans, vers l'an 432 avant l'ère chrétienne. Sa plume n'épargnoit personne, pas même les premiers magistrats de la république. Quoiqu'une basse bouffonnerie et une grossière obscénité fissent ordinairement le fond des *Comédies* de Cratinus, le petit peuple d'Athènes le chassa une fois

avec sa troupe, parce que la scène n'étoit pas assez bassement comique à son gré. Quintilien porte un jugement avantageux de ses pièces de théâtre : les fragmens qui nous restent sont trop peu de chose pour décider s'il méritoit cet éloge; mais la prévention doit être pour le jugement d'un aussi habile critique.

† CRATIPPUS, philosophe péripatéticien de Mitylène, où il enseigna la philosophie, alla ensuite à Athènes, et eut pour disciples le fils de Cicéron et Brutus. Pompée alla le voir après la bataille de Pharsale, et lui proposa des difficultés contre la providence. Le philosophe consola le guerrier, et justifia la divinité. Cicéron, qui, allant en Cilicie, avoit fait sa connoissance à Ephèse, l'aida dans la suite à obtenir le droit de cité à Rome. A Athènes, les aréopagites le sollicitèrent de rester dans leur ville, pour travailler à l'instruction de la jeunesse, et il acquiesça à cette demande. Il a écrit *sur la Divination et l'interprétation des Songes*. Il tomba dans l'inconvénient de s'étayer, pour appuyer ses sentimens, d'argumens, qui étoient aussi favorables à ceux de ses adversaires.

† CRATON *ou* DE CRAFFTHEIM (Jean), né à Breslaw en 1519, où il mourut en 1585, à 66 ans, médecin des empereurs Ferdinand I, Maximilien II, auquel il ressembloit parfaitement, et Rodolphe II. On a de lui, *Isagoge medicinæ*, Venise, 1560, in-8°, et plusieurs ouvrages estimés des gens de l'art. L'auteur avoit pratiqué la médecine avec beaucoup de succès, mais on l'accusoit d'avoir l'humeur chagrine, et d'être trop attaché à l'argent.

* CRAVETTA (Aymon), de Saviliano, dans le Piémont, vivoit au 16e siècle. Il se livra à l'étude de la jurisprudence, dans laquelle il fit des progrès si rapides, qu'il fut en peu de temps en état de l'enseigner lui-même publiquement à Turin. Dès l'âge de 20 ans, il professa le droit civil à Coni, et depuis il suivit le barreau à Turin, en qualité d'avocat, et s'y acquit une grande réputation. Vers l'an 1538, il se retira à Grenoble, où il travailla sept ans à revoir et à mettre dans un ordre convenable ses *Conseils*, qu'il fit imprimer à Lyon. Après avoir professé le droit à Avignon, Ferrare et Pavie, il retourna à Turin, où il mourut en 1569. Outre ses *Conseils* et quelques autres ouvrages, il composa un livre *De antiquitate temporum*, qui est assez rare.

* I. CRAWFORD (David), jurisconsulte écossais, et historiographe du royaume d'Ecosse, dont il a écrit les *Mémoires sous les quatre régens*, né en 1665, mort en 1726, a encore donné, *Histoire de la Maison de Stuart ; Description topographique de Renfrew*, et, *Histoire de la pairie d'Ecosse*.

* II. CRAWFORD (Guillaume), théologien écossais, né en 1676, à Kelso, mort en 1742, fut élevé à Edimbourg, et devint ministre. On a imprimé ses *Sermons* en 2 vol. in-12.

† CRAYER (Gaspard de) naquit à Anvers en 1582 ou 85. Sans sortir de sa patrie, sans autre guide que la nature, il se fit une manière si belle et si vraie, que Rubens étant venu à Anvers pour le connoître, s'écria, en voyant ses tableaux : « Crayer, Crayer, personne ne vous surpassera. » En effet, l'opinion générale le plaçoit alors à côté de Rubens lui-même. Crayer

fut appelé à Bruxelles par les principaux seigneurs de cette ville : il y fit une fortune rapide. Un de ses ouvrages, envoyé au roi d'Espagne, lui mérita une chaîne d'or et une pension considérable; mais Crayer dédaignoit les richesses, et leur attrait ne put le fixer à Bruxelles, où la gloire sembloit devoir le retenir. Il se retira secrétement dans la ville de Gand, où il trouva le repos qu'il estimoit plus que les honneurs et la fortune. Loin de demeurer oisif, il redoubla d'activité, et multiplia ses chefs-d'œuvre d'une manière prodigieuse. On compte de ce maître plus de cent tableaux d'autel, parmi lesquels on cite plus particulièrement *Sainte Catherine enlevée au ciel*, deux *compositions de la Résurrection de J. C.*, la *Vierge intercédant pour les infirmes*, le *Centenier aux pieds de J. C.*, etc. Crayer ne plaçoit ordinairement que peu de figures dans ses compositions. Il savoit exprimer, avec chaleur et vérité, toutes les passions du cœur humain. Ses couleurs sont fondues avec un art admirable, et ses draperies ajustées avec une grande simplicité; son dessin a beaucoup de franchise et de naturel; enfin, s'il est moins étonnant que Rubens, peut-être est-il plus correct. Il a tellement approché de Van Dyck dans le portrait, que plusieurs des siens furent attribués à ce grand maître. Cette rivalité ne put jamais nuire à l'amitié qu'ils avoient conçue l'un pour l'autre, et Van Dyck se chargea de transmettre à la postérité les traits de son ami. Crayer est mort à Gand en 1669.

† I. CREBILLON (Prosper Jolyot de), né à Dijon le 15 février 1674, d'un greffier en chef de la chambre des comptes, étudia au collége Mazarin, fut reçu avocat, et se mit à Paris chez un procureur, pour s'y former à l'étude du barreau; mais l'impétuosité de sa jeunesse fut un obstacle à ses succès. Prieur, c'étoit le nom de son procureur, lui voyant une répugnance naturelle pour la chicane, lui proposa de travailler pour le théâtre. Après avoir refusé plusieurs fois, le jeune Crébillon donna *Idoménée*, et ensuite *Atrée*. Prieur, attaqué d'une maladie mortelle, s'étoit fait porter à la première représentation de cette dernière pièce; il dit à l'auteur, en l'embrassant: « Je meurs content; je vous ai fait poëte, et je laisse un homme à la nation. » — Le jeune auteur marchoit avec gloire dans cette nouvelle carrière, lorsqu'il devint passionnément amoureux, et son amour finit par le mariage. Son père, mécontent de le voir livré au démon de la poésie, le déshérita; mais étant tombé malade quelque temps après, en 1707, il le rétablit dans tous ses droits. Ce rétablissement étoit assez inutile : il ne laissa rien. Crébillon, à la fleur de son âge, se trouva dénué de tout. La mort de sa femme, arrivée en 1711, vint augmenter ses inquiétudes. Le sort ne répara ses injustices que long-temps après, en lui procurant l'emploi de censeur de la police, et en 1731, une place à l'académie française. Son *Discours* de réception fut en vers: lorsqu'il récita celui-ci :

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume,

tous les spectateurs applaudirent avec transport, en reconnoissant sa vérité. Il obtint de plus grandes récompenses sur la fin de sa longue carrière. Son tempérament étoit extrêmement robuste; et s'il l'eût ménagé, ses jours se seroient étendus encore plus loin. Sa manière de vivre étoit assez singulière. Il dormoit peu, et couchoit presque sur la dure, par goût. Toujours entouré d'une trentaine de chiens et de chats, il avoit fait de son appar-

tement une espèce de ménagerie. Pour dissiper les mauvaises exhalaisons de ces animaux, il fumoit beaucoup de tabac ; mais cette odeur ne remédioit pas entièrement à la corruption de l'air. Quand on lui demandoit le motif qui l'avoit déterminé à la solitude et à la société des animaux, il répondoit : « C'est que je connois les hommes. » S'il étoit malade, il se gouvernoit à sa fantaisie, ne voulant observer aucun régime. Il eut pendant long-temps un érysipèle aux jambes, et il mourut de ses suites le 17 juin 1762. Il aimoit la solitude, et là il imaginoit des plans de romans, et les composoit sans rien écrire. Un jour qu'il étoit fortement occupé, quelqu'un entra brusquement chez lui : « Ne me troublez point, lui cria-t-il ; je suis dans un moment heureux : je vais faire pendre un ministre fripon, et chasser un ministre imbécile. » Crébillon étoit modeste, vrai, sensible, d'un abord facile, officieux, enchanté du succès des jeunes auteurs, et les échauffant de sa flamme. La candeur et la facilité de ses mœurs alloient jusqu'à la bonhomie. Il ne se permettoit les bons mots qu'avec son fils. Se trouvant un jour dans une grande compagnie, on lui demanda « quel étoit celui de ses ouvrages qu'il estimoit le plus ? » Question qui avoit été faite autrefois au grand Corneille. — « Je ne sais pas, répondit-il, quelle est ma meilleure production ; mais, ajouta-t-il, en montrant son fils, voilà sans doute la plus mauvaise. » — « C'est, répliqua vivement celui-ci, qu'elle n'est pas du Chartreux. » Il faut se rappeler que les ennemis de ce grand homme avoient fait courir le bruit ridicule qu'il devoit ses belles pièces à un solitaire de ses amis. Crébillon est comme le créateur d'une partie qui lui appartient en propre, de cette terreur qui est l'un des objets de la véritable tragédie. Non que Corneille et Racine aient avant lui négligé ce moyen : témoins Rodogune et Athalie ; mais Crébillon en a fait un plus grand et plus constant usage. Après une représentation d'*Atrée*, on lui demandoit pourquoi il avoit adopté le genre terrible ? « Je n'avois point à choisir, répondit-il ; Corneille avoit pris le ciel, Racine la terre : il ne me restoit plus que l'enfer : je m'y suis jeté à corps perdu : » Hardi dans ses peintures, mâle dans ses caractères, et terrible dans ses plans, il eût été à souhaiter qu'il eût moins employé ces déguisemens, ces reconnoissances, qui appartiennent plutôt au roman qu'à la tragédie. C'est par *Idoménée* qu'il débuta en 1705. Quoiqu'on s'aperçoive que c'est l'ouvrage d'un jeune homme, que l'intrigue en soit foible et la diction lâche, on y admire cependant de beaux endroits et d'heureuses situations. Les scènes entre le père et le fils produisent le plus vif intérêt. Le sujet ne touche pas moins : son plus grand défaut est l'amour d'Idoménée, rival de son fils, amour ridicule dans la terrible situation où il se trouve. C'est encore une chose fâcheuse pour l'auteur que la ressemblance de ce sujet à celui de l'Iphigénie de Racine. Bientôt après, Crébillon développa mieux son génie dans sa tragédie d'*Atrée*, qui a un caractère plus fier et plus original. Le terrible, le pathétique qui y règnent, frappent tous les connoisseurs. Le rôle d'Atrée est l'un des plus beaux de notre théâtre ; il se soutient dans toutes ses parties. La scène de la reconnoissance est admirable ; celle de la coupe est du plus grand tragique. Le rôle de Plisthène forme un beau contraste avec celui d'Atrée. En un mot, cette tragédie, au défaut près de la seconde réconciliation, est de la plus large manière. Le poëte, à la vérité, a fait

entrer de l'amour, et un amour peu intéressant dans ce sujet terrible; mais le public, accoutumé alors aux fadeurs ridicules de la tendresse, n'auroit pu supporter un spectacle si effrayant, sans un peu de galanterie. Cette pièce, jouée en 1707, eut dix-huit représentations. Un Anglais, qui avoit assisté à la première, dit à l'auteur que sa tragédie étoit plus faite pour le théâtre de Londres que pour celui de Paris; que cependant, tout Anglais qu'il étoit, la coupe pleine de sang l'avoit fait frémir. «Ah, monsieur, *Transeat à me calix iste*, dit-il à Crébillon.» *Electre*, jouée à la fin de la même année, eut un brillant succès. Le fond du sujet intéresse et il est peint avec beaucoup de force; le rôle d'Electre est supérieur, ainsi que ceux d'Oreste et de Palamède. Ce dernier rôle, dit Voltaire, étoit celui qui en imposoit le plus. «On s'est aperçu depuis, ajoute-t-il, que ce rôle de Palamède est étranger à la pièce, et qu'un inconnu obscur, qui fait le personnage principal dans la famille d'Agamemnon, gâte absolument ce grand sujet, en avilissant Oreste et Electre. Ce roman, qui fait d'Oreste un homme fabuleux sous le nom de Tydée, et qui le donne pour fils de Palamède, a paru trop peu vraisemblable. On ne peut concevoir comment Oreste, sous le nom de Tydée, ayant fait tant de belles actions à la cour de Thyeste, ayant vaincu les deux rois de Corinthe et d'Athènes; comment un héros, connu par ses victoires, est ignoré de Palamède. On a sur-tout condamné la partie carrée d'Electre avec Itys, fils de Thyeste, et d'Iphianasse avec Tydée, qui est enfin reconnu pour Oreste. Ces amours sont d'autant plus condamnables, qu'ils ne servent en rien à la catastrophe. On ne parle d'amour dans cette pièce que pour en parler. C'est une grande faute, il faut l'avouer, d'avoir rendu amoureuse cette Electre, âgée de 40 ans, dont le nom même signifie sans foiblesse, et qui est représentée dans toute l'antiquité comme n'ayant jamais eu d'autre sentiment que celui de la vengeance de son père. Il y a de belles tirades dans l'*Electre*. On souhaiteroit en général que la diction fût moins vicieuse, le dialogue mieux fait, les pensées plus vraies.» Ces observations de Voltaire, quoique sévères, ont paru justes aux connoisseurs. En effet, il faut convenir qu'Electre amoureuse n'est pas de la dignité du cothurne grec; mais cet amour produit une scène touchante, celle dans laquelle Electre veut empêcher Itys d'aller aux autels. Les autres défauts de cette pièce sont, trop de complication, de longueurs, de descriptions : une partie du second acte est écrite du style de l'épopée. Voltaire a donné le même sujet sous le nom d'Oreste. Lorsqu'il présenta sa pièce à Crébillon, censeur des ouvrages dramatiques, il commença par s'excuser de ce qu'il avoit osé être son rival; on dit que Crébillon lui répondit : «J'ai été content du succès de mon *Electre* : je souhaite que le frère vous fasse autant d'honneur que la sœur m'en a fait.» Ce souhait ne s'accomplit point. L'Oreste n'a pu se soutenir au théâtre, et l'*Electre* y réussira toujours, quand on saura la jouer. La tragédie de *Rhadamiste*, qu'on représenta trente fois en 1711, est une des plus belles pièces qui soient restées sur notre théâtre, quoique méprisée par Despréaux. Un de ses amis ayant voulu lui en faire la lecture, lorsqu'il étoit dans son lit, n'attendant plus que l'heure de la mort; le satirique l'interrompit, après en avoir écouté deux ou trois scènes : «Eh! mon ami, lui dit-il, ne mourrai-je pas assez promptement? Les Pradons, dont nous nous sommes moqués dans notre jeunesse, étoient des soleils auprès

de ceux-ci. » Boileau disoit encore de Crébillon « que c'étoit Racine ivre. » Ce qui indisposoit sur-tout ce poëte, c'étoit le style. Celui de Crébillon ressemble assez à sa manière : il est énergique : ce qui entraine souvent des incorrections, des tours durs et barbares ; mais ces fautes de grammaire disparoissent devant les beautés mâles, les caractères soutenus et les vers de génie dont ses tragédies étincellent. Il y a d'ailleurs dans *Rhadamiste* du tragique, de l'intérêt, des situations, des vers frappans. La reconnoissance de Rhadamiste et de Zénobie est touchante. Le rôle de Zénobie est noble; elle est vertueuse et attendrissante. On fit deux éditions de cette pièce en huit jours. *Rhadamiste* reçut les plus grands applaudissemens à Versailles, qui, pour cette fois, fut d'accord avec Paris. Crébillon conçut alors assez d'orgueil de son succès pour croire et avouer avec naïveté que les pièces de Voltaire, qui commençoient à éclipser sa gloire, n'étoient toutes que *Rhadamiste refait*. Il profita de ce succès pour aller solliciter quelque grace à la cour; il n'y trouva que de la froideur. Quittant, sans regret, un séjour si peu fait pour lui, il prit pour devise : *Ne t'attends qu'à toi seul;* et il continua de travailler pour le théâtre. *Sémiramis*, donnée au théâtre en 1717, fut beaucoup critiquée, et avec raison. Le défaut le plus grand de cette pièce, est que Sémiramis, après avoir reconnu Ninias pour son fils, en est encore amoureuse; et ce qu'il y a d'étrange, c'est que cet amour est sans terreur et sans intérêt. Les vers sont mal faits, la conduite très-mauvaise, et nulle beauté n'en rachète les défauts. La tragédie du même nom par Voltaire, beaucoup moins mauvaise, a fait oublier celle de Crébillon. Le public vit avec plaisir *Pyrrhus*. Il y a du génie dans le plan, quoique trop compliqué; mais peu d'intérêt dans la pièce, trop de langueur dans le dialogue et d'apprêt dans le style. Le cinquième acte offre une très-belle situation; il est fâcheux qu'elle soit prévue dès le troisième. Cette pièce fut reprise en 1778, mais sans succès. *Xercès* avoit précédé *Sémiramis*, et n'avoit eu que deux représentations : on le joua en 1714; il n'a été imprimé qu'en 1749. L'auteur présenta sa pièce à Louis XV, qui, à l'ouverture du livre, tomba sur ce vers :

La crainte fit les dieux, l'audace a fait les rois.

Le monarque trouva ce vers très-beau, et le dit de bonne foi. Cette pièce n'est guère mieux conduite que celle de Cyrano de Bergerac. Le public fut sur-tout révolté de ces vers d'un scélérat nommé Artaban, qui va assassiner son maître :

Amour d'un vain renom, foiblesse scrupuleuse,
Cessez de tourmenter une ame généreuse,
Digne de s'affranchir de vos soins odieux;
Chacun a ses vertus, ainsi qu'il a ses dieux.
Dès que le sort nous garde un succès favorable,
Le sceptre absout toujours la main la plus coupable;
Il fait du parricide un homme généreux;
Le crime n'est forfait que pour les malheureux.

Il faut avouer que Crébillon met trop souvent dans la bouche de ses héros des maximes dignes de la Grève. Ce poëte travailla pour le théâtre jusqu'à la fin de ses jours. Il fit représenter *Catilina* en 1749, à 72 ans. Il y avoit si long-temps qu'il avoit promis cette tragédie, que le public s'écrioit quelquefois avec Cicéron : « Jusqu'à quand abuserez-vous, Catilina, de notre patience? » Cet ouvrage, annoncé comme le fruit d'un travail de vingt années, comme un chef-d'œuvre supérieur à toutes les tragédies de Voltaire, par les ennemis de ce dernier, fut applaudi avec transport dans les premières représentations : on le jugea plus sévèrement à la lecture. Le héros de la pièce parut un colosse. Catilina

est trop grand, et les autres personnages trop petits ; tout est sacrifié à ce caractère. Cicéron est entièrement éclipsé ; il perd tout, jusqu'au don de la parole. On fut sur-tout étonné de la manière dont ce grand homme est avili. Cicéron, conseillant à sa fille de faire l'amour à Catilina, étoit couvert de ridicule d'un bout à l'autre de la pièce. Lorsque l'auteur récita cet endroit à l'académie, dans une séance ordinaire, il s'aperçut que ses auditeurs, qui connoissoient Cicéron et l'histoire romaine, secouoient la tête. L'auteur s'adressa à l'abbé d'Olivet, l'enthousiaste de Cicéron : « Je vois bien, lui dit-il, que cela vous déplaît. — Point du tout, répondit cet académicien ; cet endroit est digne du reste. J'ai beaucoup de plaisir à voir Cicéron le complaisant de sa fille. » Une courtisane, nommée Fulvie, déguisée en homme, étoit encore une étrange indécence. Il y a des défauts de conduite essentiels dans le quatrième acte : le dénouement est étranglé. L'auteur avoit craint de ne pouvoir renfermer son sujet en moins de sept actes ; il n'en a pas même rempli quatre. Le style de cette pièce est incorrect ; mais on y trouve quelques vers sublimes, jamais six beaux vers de suite ; quatre ou cinq portraits d'hommes illustres, dessinés avec force, mais sans coloris. Crébillon fit le *Triumvirat* à l'âge de 80 ans. Un de ses amis le pressant de finir cette tragédie, il lui dit : « J'ai encore l'enthousiasme et le feu de mes premières années. » Le public ne jugea pas de même lorsque la pièce parut, précédée d'une *Epître* chagrine, dans laquelle il se plaignoit de la plus horrible cabale. Crébillon ne vouloit ni qu'on s'opposât à ses succès, ni qu'on les lui assurât par des moyens avilissans. Un de ses amis lui demandant des billets pour la première représentation de *Catilina* : « Vous savez bien, lui dit-il, que je ne veux pas qu'il y ait personne dans le parterre qui se croie obligé de m'applaudir. — Aussi, lui répondit son ami, ce n'est pas pour vous faire applaudir que je vous demande ces billets. Soyez sûr que ceux à qui je les donnerai seront les premiers à siffler la pièce si elle le mérite. — En ce cas, dit Crébillon, vous en aurez. » Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui quelques *Pièces de vers*. On y rencontre souvent des traits heureux ; mais le talent de Crébillon sembloit avoir été confiné par la nature dans le genre terrible, et ne réussissoit pas ailleurs. Louis XV, son bienfaiteur et pendant sa vie, et après sa mort, lui fit élever un tombeau. Ce monument a été exécuté en marbre par le savant ciseau de Le Moine, dans l'église de Saint-Gervais, où Crébillon fut inhumé en 1762. Ses *Œuvres* ont été imprimées au Louvre en 1750, 2 vol. in-4°. Il faut voir si le *Triumvirat*, qui n'a point été imprimé aux frais du roi, se trouve à la fin du tome II. Les autres éditions sont celles de 1759, 2 vol. gr. in-12 ; de 1772, 3 vol. pet. in-12, augmentée de la Vie de l'auteur par l'abbé de La Porte ; de 1785, 3 vol. in-8°, fig. de Marillier ; enfin de 1796, 2 vol. in-8°, pap. vél., fig. de Peyron. Cette dernière édition est fort belle. On en a tiré deux exemplaires sur peau-vélin.

† II. CRÉBILLON (Claude-Prosper JOLYOT de), fils du précédent, naquit à Paris le 14 février 1707, et y est mort le 12 avril 1777. Son père s'étoit fait remarquer par un pinceau mâle et vigoureux ; le fils brilla par les graces, la légèreté, la causticité maligne de sa conversation et de ses écrits, et pourroit être surnommé le *Pétrone* de notre nation, comme son père en est l'*Eschyle*. Aussi l'abbé Boudot, qui vi-

voit familièrement avec lui, lui dit un jour, pour repousser quelques-unes de ses plaisanteries : « Tais-toi.... Ton père étoit un grand homme; tu n'es, toi, qu'un grand garçon. » — « Crébillon le père, dit d'Alembert, peint du coloris le plus noir les crimes et la méchanceté des hommes : le fils a tracé, du pinceau le plus délicat et le plus vrai, les raffinemens, les nuances, et jusqu'aux graces de nos vices; cette légèreté séduisante qui rend les Français ce qu'on appelle *aimables*, et ce qui ne signifie pas *dignes d'être aimés*; cette activité inquiète, qui leur fait éprouver l'ennui jusqu'au sein du plaisir même; cette perversité de principes, déguisée et comme adoucie par le masque des bienséances; enfin nos mœurs, tout à la fois corrompues et frivoles, où l'excès de la dépravation se joint à l'excès du ridicule. » Ses derniers *Romans* ne sont souvent que de foibles copies des premiers; dans tous, le style prête beaucoup à la censure, et le dessin est préférable au coloris. Crébillon n'eut d'autre place que celle de censeur royal. Il vécut avec son père comme avec un frère ou un ami. Son mariage avec une Anglaise, que Crébillon le père n'approuvoit point, ne causa entre eux qu'une mésintelligence passagère. Les principaux ouvrages du fils sont, I. *Lettres de la Marquise au Comte de****, 1732, 2 vol. in-12. II. *Tanzaï et Néadarné*, 1734, 2 vol. in-12. Ce roman, plein d'allusions satiriques, fit mettre l'auteur à la Bastille, et fut plus couru qu'il ne méritoit de l'être. On ne sait à quoi tend cet ouvrage, ni quel en est le but. Il renferme d'ailleurs des tableaux trop libres, et le style n'en est pas toujours clair et léger. III. *Les Egaremens du cœur et de l'esprit*, La Haye, 1736, 3 part. in-12. C'est le roman le plus piquant de Crébillon. Les mœurs d'un certain monde y sont peintes avec des couleurs vives et vraies. La modestie ne tient pas toujours le pinceau; et les femmes se plaignirent dans le temps de ce que l'auteur, profondément instruit des dérèglemens du cœur humain, et s'en exagérant peut-être la perversité, ne croyoit pas assez à la vertu. IV. *Le Sopha, conte moral*, 1745, 1749, 2 v. in-12. Ce prétendu conte moral, qu'on auroit mieux intitulé *anti-moral*, est une galerie de portraits, souvent licencieux, des femmes de tous les états. Les gens de bien auroient désiré que le romancier eût plus respecté la pudeur, et les gens de goût, qu'il eût mis dans ce roman plus d'action et de variété. V. *Lettres athéniennes*, 4 vol. in-12, 1771, dont on peut faire les mêmes éloges et les mêmes critiques que de ses autres ouvrages. VI. On a encore de lui : *Ah! quel conte!* Paris, 1764, 8 part., 2 vol. in-12. VII. *Les heureux orphelins*, 1754, 2 vol. in-12. VIII. *La Nuit et le Moment*, Londres, 1755, in-12. IX. *Le Hasard du coin du feu*, Paris, 1763, in-12. X. *Lettres de la Duchesse de****, etc., Londres, 1768, 2 vol. in-12. On lui attribue les *Lettres de la Marquise de Pompadour*, 3 petites brochures in-12; mais on doute avec raison qu'elles soient de lui. C'est une espèce de roman épistolaire, écrit avec légèreté, quelquefois avec hardiesse, mais qui n'apprend que peu de particularités sur celle dont il porte le nom. On a recueilli les *Œuvres de Crébillon fils* en 7 vol. in-12, 1779.

CREDI (Laurenzo di), célèbre peintre de Florence, mort en 1530, à 78 ans. Grand imitateur de Léonard de Vinci, il fit de si belles copies de ses tableaux, qu'on les distinguoit difficilement des originaux.

* CREDO (Benoît), savant jésuite, a donné en grec vulgaire, à Vérone,

in-8°, en 1782, Γραμματικὴ Ἑλληνικορωμαϊκή. Il est mort à Smyrne, de la peste, qu'il avoit gagnée en soignant les malades.

CRÉECH (Thomas), né à Blanford en Angleterre l'an 1659, cultiva les lettres, et vécut dans l'indigence. Une humeur sombre, qui le jetoit dans des passions violentes, fit le malheur de sa vie, et occasionna sa mort. Amoureux d'une demoiselle qui ne répondoit point à ses feux, quoique bien d'autres eussent un facile accès auprès d'elle, il se pendit de désespoir sur la fin de juin 1700. On a de lui plusieurs *Traductions*, I. Celle de *Lucrèce*, en vers anglais, imprimée à Oxford en 1683, in-8°. II. Une autre en prose du même poëte, avec des *Notes*, préférable à la première. La meilleure édition est de Londres, 1717, in-8°. III. La *Version* de plusieurs morceaux de Théocrite, d'Horace, d'Ovide et de Juvénal.

* CRELL (Louis Christian), théologien allemand, né à Neustadt en 1671, mort en 1735, fit ses études à Leipsick, puis fut recteur de l'école de Saint-Nicolas, et professeur de philosophie. Il a donné, *de Civis innocentis in manus hostium ad nervum traditione; de Scytala raconica; de Providentia Dei circa reges constituendos, etc.*

† I. CRELLIUS (Jean), le second apôtre des unitaires après Socin, d'un village près de Nuremberg, exerça le ministère à Cracovie, professa la théologie dans l'école de cette ville, et y mourut à 42 ans, en 1633. Ses ouvrages tiennent le second rang dans la Bibliothèque des Frères Polonais, par la modération du style et par la profondeur captieuse du raisonnement. Les principaux sont, I. *Traité contre la Trinité*, Goude, 1678, in-16. Il a été réfuté par le P. Pétau. II. Des *Commentaires sur une partie du nouveau Testament.* III. Des *Ecrits de Morale*, dans lesquels il permet aux maris de battre leurs femmes. IV. *Ethica aristotelica, et Ethica christiana*, Cosmopoli, 1681, in-4°. On prétend que cet ouvrage a été écrit en 1622, et qu'il a d'abord été imprimé sans date, non pas *cum typis Venetis*, ainsi que le porte le frontispice (mais réellement à Amsterdam en 1650, in-4°). Les *prima Ethices elementa* avoient paru dès 1635, in-8°. C'est un abrégé de l'*Ethica aristotelica*. V. *De uno Deo patre, libri duo*, Racoviæ, 1638, in-8°, réimprimé au commencement du tom. V de la *Bibliotheca Fratrum Polonorum*, p. 110. VI. *Junii Bruti Poloni Vindiciæ pro religionis libertate*, Eleutheropoli, 1650, in-8°, et dans la *Bibliot. Frat. Polonorum.* Ce Traité a d'abord été traduit en français sous le titre de *La tolérance dans la religion, ou de la liberté de conscience*, par Le Cène, ministre protestant, en 1687; Naigeon l'a retouchée, corrigée et rectifiée pour la publier, en 1769, in-12, Amsterdam, sous le faux titre de Londres. VII. *Responsio ad Hugonis Grotii librum de satisfactione Christi*, Racoviæ, 1623, in-4°. VIII. *Declaratio sententiæ de causis mortis Christi*, 1637, in-8°, Opuscule réimprimé dans le tom. III de la *Bibliot. Frat. Polon.*, p. 609. IX. *Tractatus de Spiritu Sancto qui fidelibus datur*, 1650, in-8°, également inséré dans la *Bibliot. Frat. Polon.*, tom. V, p. 455.

* II. CRELLIUS (Nicolas), premier ministre de la cour de Saxe, périt sur l'échafaud en 1601, pour avoir secondé les projets des crypto-calvinistes. Il y a une Dissertation de Herman-Ascagne Engelken, imprimée à Rostock en 1724, *de Nic. Crellio ejusque supplicio.*

*III. CRELLIUS (Samuel), distingué parmi les partisans du socinianisme, mort au commencement du dernier siècle, à Amsterdam, dans un âge fort avancé, préféra le nom d'*artémonite* à celui de *socinien;* et à dire vrai, il s'écarta en plusieurs points de la doctrine de cette secte. — Il y a eu un autre CRELLIUS (Paul), luthérien d'Isleb, mort en 1679, qui a écrit contre les catholiques et les calvinistes.

† CRÉMONINI (César), professeur de philosophie à Ferrare et à Padoue, né à Cento dans le Modénois, en 1550, mort à Padoue, de la peste, en 1630, à 80 ans, s'acquit tant de réputation que les princes et les rois voulurent avoir son portrait. Ses talens étoient obscurcis par de grands défauts, la méchanceté, l'envie, la fourberie et la médisance. Ses principaux ouvrages sont, I. *Aminta e Clori favola silvestre*, Ferrare, 1591, in-4°. II. *Il Nascimento di Venetia*, Bergame, 1617, in-12. III. *De Physico auditu*, 1596, in-fol. IV. *De Calido innato*, 1626, in-4°. V. *De Sensibus et facultate appetitâ*, 1644, in-4°, et d'autres ouvrages qui prouvent que son symbole se réduisoit à peu d'articles. Il croyoit l'ame matérielle, capable de corruption, et mortelle, ainsi que l'ame des brutes. Une de ses maximes étoit : *Intus ut libet, foris ut moris est.* Il ne prenoit à son service que des gens fort dévots ; et comme on lui en demandoit la raison, il répondit : « C'est que s'ils ne croyoient pas plus en Dieu que moi, je ne serois pas en sûreté dans ma maison. » Ce mot est rapporté par l'abbé Joly, dans ses Remarques sur Bayle, tom. I, pag. 289.

† CRÈNE (Hélisenne de), savante de Picardie, dans le 16e siècle, dédia à François Ier les quatre premiers livres de l'Enéide qu'elle avoit traduits. On a encore d'elle un petit ouvrage, intitulé *Des angoysses douloureuses qui procèdent d'amour*, Paris, 1538, in-8°. L'auteur parut les avoir vivement éprouvées. Ses œuvres imprimées en 1543 et 1560, in-16, outre ce dernier traité, contiennent encore les *Epistres familières et invectives ;* le *Songe de ladite dame*, etc., etc.

† CRÉNIUS (Thomas), de la Marche de Brandebourg, recteur en Hongrie, correcteur d'imprimerie à Roterdam et à Leyde, mourut en cette dernière ville en 1728, à 89 ans, après avoir inondé l'Europe de ses compilations, parmi lesquels on distingue, I. *Consilia et methodi aureæ studiorum optimè instituendorum*, Roterdam, 1692, in-4°. Ce volume fut suivi de deux autres, imprimés en 1696 à Leyde. Le premier est intitulé *De philologiâ, et studiis liberalis doctrinæ.* Le second, *De eruditione comparandâ.* C'est une collection de préceptes sur la manière d'étudier les différentes sciences renfermées dans ces trois livres. Ses autres ouvrages sont, II. *Musæum philologicum*, 2 vol. in-12. III. *Thesaurus librorum philologicorum*, 2 volumes in-8°. IV. *De furibus librariis dissertatio*, à Leyde, 1705, in-8°. V. *Fasciculi dissertationum Philológo-historicarum*, 5 vol. in-12. VI. *Dissertationes philologicæ*, 2 vol. in-12. VII. *Commentationes in varios auctores*, 3 vol. in-12.

CRÉON, roi de Thèbes en Béotie, frère de Jocaste, s'empara du gouvernement après la mort de Laïus, mari de sa sœur. Œdipe, auquel il céda le sceptre, s'étant retiré à Athènes, il le reprit encore, et se signala par des cruautés. Il fit

mourir Argie et Antigone, celle-ci pour avoir enseveli ses frères, et l'autre son époux. Les dames thébaines portèrent Thésée à lui déclarer la guerre; et ce héros lui ravit la couronne et le jour l'an 1250 avant J. C. — Il ne faut pas le confondre avec CRÉON, roi de Corinthe, qui reçut à sa cour Jason, et l'accepta pour gendre, quand il se fut dégoûté de Médée. Celle-ci, pour se venger, mit le feu au palais de Créon, qui y périt avec toute sa famille.

CRÉOPHILE, ancien poëte de l'île de Samos, fut, dit-on, le maître d'Homère, qui célébra ses vertus et sur-tout son hospitalité dans un poëme qui s'est perdu.

† CRÉPIN *et* CRÉPINIEN (saints). Ces deux frères vinrent de Rome annoncer le christianisme dans les Gaules, et s'arrêtèrent à Soissons, où, quoique d'une famille distinguée, ils exercèrent le métier de cordonniers, afin de répandre plus facilement, à la faveur de leur profession, la lumière de l'Evangile. On les dénonça à l'empereur Maximien-Hercule, qui les remit entre les mains du préfet des Gaules, nommé Rictovare ou Rictius-Varus. Ce préfet n'ayant pu ébranler la foi des deux frères, il leur fit trancher la tête vers l'an 287. Le père Longueval dit que quoique leur martyre soit constant, les actes qui en rapportent les circonstances, et qui leur attribuent la profession de cordonnier, sont assez incertains.

CRÉPITUS (Mythol.), divinité des anciens Egyptiens. On la représentoit sous la figure d'un petit enfant accroupi, qui sembloit se presser pour donner plus de liberté aux vents qui l'incommodoient.

† I. CRÉQUI *ou* CRÉQUY (Charles de), prince de Foix, gouverneur du Dauphiné, pair et maréchal de France, étoit devenu duc de Lesdiguières par son mariage avec Magdeleine et Françoise de Bonne, filles du fameux duc de Lesdiguières, qu'il épousa successivement. Il se distingua dans toutes les occasions, depuis le siége de Laon, en 1594, jusqu'à sa mort. Son duel contre don Philippin, bâtard de Savoie, servit beaucoup à répandre son nom. La querelle vint d'une écharpe. Créqui ayant emporté un fort sur les troupes du duc de Savoie, don Philippin, pressé de se retirer, changea son habit pour celui d'un simple soldat, sans faire attention qu'il laissoit une belle écharpe, devenue le partage d'un homme du régiment de Créqui. Le lendemain un trompette des troupes de Savoie vint demander les morts: Créqui le chargea de dire à don Philippin qu'il fût plus soigneux à l'avenir de conserver les faveurs des dames. Ce reproche irrita don Philippin, qui lui envoya un cartel. Le Français porta par terre le Savoyard d'un coup d'épée, lui donna la vie, et un chirurgien pour le panser. On fit courir le bruit que Créqui s'étoit vanté d'avoir eu du sang de Savoie. don Philippin l'envoya appeler une seconde fois. Le bâtard de Savoie fut plus malheureux que la première: il laissa la vie près du Rhône en 1599. Depuis ce combat, Créqui ne cessa de se signaler. Il reçut le bâton de maréchal de France en 1622, secourut Ast et Verrue contre les Espagnols, prit Pignerol et la Maurienne en 1630, défit les troupes d'Espagne au combat du Tésin en 1636, et fut tué d'un coup de canon au siége de Brême en 1638, âgé d'environ 60 ans. Il étoit doué d'une éloquence très-persuasive, et qu'il rendoit plus efficace encore par sa politesse et sa magnificence. Il fit éclater ces qualités à Rome, où le roi l'envoya comme ambassadeur extraordinaire auprès du pape Urbain VIII en 1633.

Son vrai nom étoit Blanchefort. La branche aînée de Créqui fut éteinte dans Antoine DE CRÉQUI, cardinal, évêque d'Amiens, mort en 1574, à 43 ans. Ce prélat, héritier de ses frères, laissa tous ses biens à Antoine de Blanchefort, fils de sa sœur Marie de Créqui. Charles de Créqui eut deux fils, François-Emmanuel, qui épousa la fameuse duchesse de Lesdiguières; et Charles duc de Créqui, mort en 1687, et dont le fils mourut en 1711, sans laisser d'enfans. Mais il existe des branches collatérales des véritables Créqui en Artois.

† II. CRÉQUI (François de), arrière-petit-fils du précédent, maréchal de France en 1668, fut défait malgré des prodiges de valeur en 1675, près de Consarbrick sur la Sarre. C'étoit un homme, dit Voltaire, d'un courage entreprenant, capable des actions les plus belles et les plus téméraires, dangereux à sa patrie autant qu'aux ennemis. Echappé à peine, lui quatrième, au combat de Consarbrick, il courut à travers de nouveaux périls se jeter dans Trèves. Il aima mieux être pris à discrétion que de capituler. Il fut fait prisonnier de Charles IV, duc de Lorraine, par la trahison insigne d'un nommé Bois-Jourdan, qui fit la capitulation à l'insçu du maréchal. Les deux campagnes de 1677 et 1678 montrèrent en lui des talens supérieurs. Il ferma l'entrée de la Lorraine au duc Charles V, le battit à Kochersberg en Alsace; prit Fribourg à sa vue, passa la rivière de Kins en sa présence, le poursuivit vers Offembourg, le chargea dans sa retraite; et ayant, immédiatement après, emporté le fort de Kell l'épée à la main, alla brûler le pont de Strasbourg. En 1684 il prit Luxembourg, et mourut trois ans après, le 4 février 1687, à 63 ans, avec la réputation d'un homme qui eût pu remplacer le maréchal de Turenne, lorsque l'âge auroit modéré le feu de son courage. Le maréchal de Créqui étoit général des galères depuis 1661. Créqui ne laissa d'Armande de Saint-Gelais, son épouse, qu'une fille mariée à Charles Holland de La Trémoille, duc de Thouars. *Voyez* ALEXANDRE, n° XIX.

* III. CRÉQUI (de), se disant issu d'un mariage secret de Louis XV et de madame de Montmorency, fut héritier légataire de l'ancien ambassadeur de France à Vienne, réclama en 1791 l'intervention de l'assemblée nationale pour le recouvrement de ses biens. Créqui lui écrivit encore en février 1792, plusieurs lettres, dans lesquelles il se plaignit des persécutions qu'il avoit éprouvées en Prusse par ordre du ministre français, et demanda réparation des injustices d'un gouvernement inique. Il déclara « que lui et sa petite suite étoient apostés aux environs de la salle pour attendre une réponse favorable. » Et ajouta : « Si l'on ne me rend pas justice dans cette séance, je ferai pendre en effigie tous ceux qui s'y seront opposés, et j'enverrai dans tout le royaume des inscriptions qui indiqueront leurs noms et leurs demeures, si toutefois on ne les pend pas au sortir de la séance. » Ces extravagances ne furent pas écoutées. Il écrivit à la convention, le 14 juin 1793, pour lui demander qu'on entamât le procès de la reine, et qu'on donnât un gouverneur à son fils. Créqui fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire le 25 juillet 1794.

CRÉS (Mythol.), fils de Jupiter, régna après son père sur la Crète, et donna son nom à cette île, où la plupart des dieux et des déesses avoient pris naissance, et

qui étoit célèbre par sa fertilité, ses cent villes, les lois de Minos, son labyrinthe, et les cérémonies des curètes et des corybantes.

* CRESCENCIO (Jean-Baptiste), architecte et peintre, né à Rome en 1595, mort à Madrid en 1660, noble romain, et frère du cardinal Crescencio. Philippe IV, roi d'Espagne, le créa chevalier de Saint-Jacques, et lui donna le titre de marquis de la tosse, avec plusieurs autres marques de sa faveur, pour s'être acquitté honorablement de la surintendance des œuvres royales, et avoir fait plusieurs beaux ouvrages dans les palais de la cour. C'est d'après ses dessins que le Panthéon de l'Escurial a été construit.

† CRESCENS, philosophe cynique, vivoit vers l'an 154 de Jésus-Christ. Fameux par ses invectives contre les chrétiens, il excita Marc-Aurèle à les persécuter. C'est contre lui que saint Justin écrivit sa seconde apologie; Crescens, pour toute réponse, le dénonça, et on le fit mourir.

† CRESCENTIIS *ou* CRESCENCES (Pierre de), né à Bologne en 1230, voyagea pendant trente ans, exerçant la profession d'avocat, pour se dérober aux troubles de son pays, et étudiant dans les diverses contrées d'Italie tout ce que l'agriculture y offroit d'utile à apprendre. A l'age de 70 ans, il revint dans sa patrie pour y publier un ouvrage intitulé *Opus ruralium commodorum*, Coutances, 1471, in-fol., qu'il dédia à Charles II, roi de Sicile. Il y en a deux éditions rares, à Louvain, 1474, in-folio. C'est le premier ouvrage sorti des presses de cette ville; l'autre à Florence, 1481, in-fol, il se trouve aussi dans *Rei rusticæ scriptores* de Gessner, Leipsick, 1735, 2 vol. in-4°. On en a une traduction française sous ce titre: Le livre des prouffitz champestres et ruraulx, compilé par maître Pierre de Crescences, et translaté depuis en langage françois, Paris, 1486, in-fol. Cette version a été réimprimée à Paris, 1516, dans le même format. Il y en a une italienne, Florence, 1478, in-fol. Une autre en allemand. L'Italien Lastri, dans sa Bibliothèque des écrivains géoponiques d'Italie, observe que Crescentiis cite souvent Caton, Varron, Palladius, mais jamais Columelle, parce que ce dernier auteur n'étoit sans doute pas encore connu.

† I. CRESCENTIUS NUMANTIANUS, patrice romain, s'empara du château Saint-Ange vers 985, et exerça dans Rome des cruautés inouïes. Ses crimes ne demeurèrent pas impunis; l'empereur Othon III lui fit trancher la tête.

* II. CRESCENTIUS (François), médecin de Palerme, en grande réputation vers la fin du 16e siècle a laissé un ouvrage sur les maladies qui avoient désolé sa patrie en 1575; il a été imprimé sous ce titre: *De Morbis epidemicis qui Panormi vagabantur anno* 1575, *seu de peste, ejusque naturâ et præcautione tractatus*, Panormi, 1624, in-4°.

* CRESCENZO (Nicolas), médecin de Naples, a publié quelques ouvrages au commencement du 18e siècle; ils sont intitulés, I. *Tractatus physico-medicus, in quo morborum explicandorum, potissimum febrium, nova exponitur ratio. Accessit de mediciná et medico dialogus*, Neapoli, 1711, in-4°. Dans cet ouvrage, l'auteur combat la théorie des fermens, et il y condamne l'usage des remèdes chauds dans la fièvre. II *Raggio-*

namenti intorno alla nuova medicina dell' acqua, coll' aggiunta d'un breve methodo di praticarsi l'acqua anche da coloro che non sono medici, Naples, 1727, in-4°.

† CRESCIMBENI (Jean-Marie), né à Macerata, capitale de la Marche d'Ancône, en 1663, développa de bonne heure ses talens pour la poésie et l'éloquence. Ses vers eurent d'abord un goût d'enflure et de pointe; mais le séjour de Rome et la lecture des meilleurs poëtes italiens le ramenèrent à la nature. Non seulement il changea lui-même de style, mais il entreprit encore de combattre le mauvais goût, et de donner des règles du bon. Ce fut en partie par ce motif qu'il s'occupa de l'établissement d'une académie nouvelle, sous le nom d'*Arcadie*. Les membres de cette compagnie ne furent d'abord qu'au nombre de quatorze; il augmenta depuis. Ils s'appelèrent alors les *Bergers d'Arcadie*, et prirent chacun le nom d'un berger, et celui de quelque lieu de l'ancien royaume d'Arcadie. Le fondateur de cette société en fut nommé directeur en 1690. Pendant 38 ans qu'il conserva ce poste, il déclara la guerre sans ménagement à ces pompeuses extravagances, à ce clinquant que les Italiens avoient pris si long-temps pour de l'or. Il mourut en 1728, chanoine de Sainte-Marie *in Cosmedin*, membre de la plupart des académies d'Italie, et de celle des Curieux de la nature, en Allemagne. Parmi le grand nombre de ses ouvrages en vers et en prose, on ne citera que les principaux, I. *Istoria della volgar poesia*, fort estimée, et réimprimée en 1731, à Venise, en 6 vol. in-4°. Cette Histoire accompagnée d'un Commentaire semé d'anecdotes, sur la vie des anciens poëtes italiens, et sur celle des anciens poëtes provençaux, pères des italiens, renferme beaucoup d'inexactitudes, comme dans tous les ouvrages de ce genre; l'auteur d'ailleurs, ne vérifiant presque jamais ses copies sur les originaux, est souvent tombé dans les contre-sens les plus grossiers. II. *Vie du cardinal de Tournon*, in-4°. III. *Le vite degli Arcadi illustri, scritte da diversi autori*, Roma, 1708, 5 vol. in-4°. IV. Un *Recueil de leurs poésies latines* en 9 vol. in-8°. V. *Recueil de Poésies à l'honneur de Clément XI*, in-4°. VI. Une *Version en vers italiens* des Fables de Bernard Baldi, Rome, 1702, in-12. VII. *Abrégé de la vie de la sainte Vierge*, en italien. VIII. Plusieurs *Vies* particulières, etc. etc.

CRESCONIUS, évêque d'Afrique, sur la fin du 7e siècle, auteur d'une *Collection de Canons*, qui se trouve dans la Bibliothèque du Droit Canon, donnée au public par Voël et Justel en 1661, 2 vol. in-folio. Ce Recueil est une preuve de l'érudition de l'auteur.

* CRESILLA, sculpteur grec, eut l'honneur d'être choisi le troisième, après Praxitèle et Phidias, pour travailler au fameux temple de Diane à Ephèse. Il a sculpté *sept figures d'amazones*.

† CRESPET (Pierre), religieux célestin, né à Sens en 1543, mort en 1594, après avoir refusé un évêché que Grégoire XIV vouloit lui donner. On a de lui, *Summa catholicæ fidei*, Lyon, 1598, in-fol. *Le Jardin de plaisir et récréation spirituelle*, 1602, in-8°; et d'autres ouvrages, dans lesquels il y a plus d'érudition que de critique. On lui attribue encore un ouvrage singulier, publié en 1590, in-12, sous ce titre: *De la haine réciproque de l'homme et du diable*, ainsi qu'un *Discours sur la*

vie et la passion de sainte Catherine, Sens, 1577, in-16.

CRESPHONTE rentré avec ses deux frères, Aristodème et Témène, dans le Péloponnèse, huit ans après la prise de Troie, se fit roi de la Messénie, et y devint la tige des Héraclides.

† I. CRESPI (Joseph-Marie), élève de Cignani, né à Bologne en 1665, mort dans la même ville en 1747, se forma sur les ouvrâges du Baroche, du Titien, de Paul Véronèse. Une imagination vive et riante répandoit des charmes sur ses tableaux et sur ses discours. Les grands recherchoient sa conversation, les artistes ses ouvrages; plusieurs souverains, entre autres le prince Eugène, le grand-duc de Toscane, et le pape Benoît XIV exercèrent son pinceau et le comblèrent de faveurs. Benoît XIV le nomma son peintre, et le créa chevalier de l'Éperon-d'Or, avec le titre de comte palatin. Ses figures sont lumineuses et saillantes, ses caractères frappans et variés, son dessin correct. La plupart des églises d'Italie sont ornées de ses ouvrages. Les plus beaux sont, Une *Sainte Pétrone*, qu'il peignit pour les cordeliers de Castel-Bolognèse; l'*Entrevue du prétendant avec le légat*, tous les portraits des personnages sont très-ressemblans; les *Sept sacremens*, remarquables pour leur composition originale et les effets de lumière, sont dans la galerie de Dresde, ainsi que cinq autres tableaux de ce peintre: celle de Vienne a de lui, *Enée traversant le Styx*, et le *Centaure Chiron;* et le Musée Napoléon, un Tableau connu sous le nom de la *Maîtresse d'école*.

* II. CRESPI (Daniel), peintre, né à Bologne en 1592, connu sous le nom de Cérano. Ses tableaux, dit Cochin, annoncent plus de hardiesse que de correction dans le dessin, beaucoup d'imagination et une grande facilité, des tons maniérés et cependant une couleur fraîche et agréable. Il mourut en 1630.

CRESPIN. *Voyez* CRÉPIN (St.) *et* CRISPIN.

CRESSI. *Voyez* GARLANDE *et* MONTLHÉRI.

† CRESSY (Hugues-Talin ou Sérénus), théologien catholique, né en 1605 à Wakefield au comté d'Yorck, mort en 1671, élève du collége de Merton à Oxford, où il fut reçu maître-ès-arts, puis boursier. Nommé ensuite chapelain du lord Falkland, il le suivit en Irlande, où il obtint le doyenné de Leighlin, avec un canonicat de Windsor. En 1644, il alla à Rome, où il abjura la religion protestante. Ayant fait profession chez les bénédictins de Douay, il changea son nom de baptême en celui de Sérénus. A la restauration il retourna en Angleterre, où il fut chapelain de la reine femme de Charles II, et il mourut à Grinsthead au comté de Sussex. Cressy est auteur de plusieurs écrits de controverse pour la défense du catholicisme, auxquels le lord Clarendon a répondu. Il a aussi composé l'*Histoire de l'Eglise de la Grande-Bretagne*, in-fol., 1668. Ses ouvrages annoncent beaucoup d'érudition et beaucoup de travail, mais ils sont remplis de contes fabuleux.

CREST (la bergère de). C'est sous ce nom qu'est connue, dans l'histoire des délires des hommes, une visionnaire nommée Isabeau Vincent, fille d'un cardeur de laine du diocèse de Die dans la province du Dauphiné. Elle apprit le rôle de prophétesse, en gardant les moutons d'un laboureur son parrain. Un

homme inconnu la dressa à ce manège. Elle fit ses premiers essais dans des maisons obscures, où elle prêchoit et prophétisoit à son aise. Rome étoit, selon elle, une Babylonne, et la messe une idolâtrie. Les calvinistes crioient par-tout *au miracle*. Le ministre Jurieu qui avoit adopté tant d'autres extravagances, ne manqua pas de se déclarer pour celle-ci. La bergère, animée par sa réputation, prophétisa plus que jamais, mêlant à son galimatias des passages de l'Écriture, des lambeaux de sermons, de mauvaises plaisanteries contre le pape. Son enthousiasme fit quelques prosélytes, et en auroit fait davantage, si l'intendant du Dauphiné ne l'eût fait arrêter et conduire à l'hôpital-général de Grenoble. Elle revint de ses égaremens, et mourut vers la fin du 17e siècle.

CRESTE (Jeanne), célèbre Lyonnaise, mérita avec sa compatriote Paula les hommages des grands et des poëtes du 16e siècle. On accouroit de toutes parts, dit-on, pour voir les plus belles des belles, et on ne savoit qu'admirer le plus, de leur esprit ou de leur beauté.

CRESTI. *Voyez* PASSIGNANI.

CRÉSUS. *Voyez* CRŒSUS.

CRÉTÉ (Mythol.), fils de Minos et de Pasiphaé. Ayant consulté l'oracle sur sa destinée, il apprit qu'il seroit tué par son fils Althemène. Ce jeune prince, instruit du malheur qui menaçoit son père, tue une de ses sœurs que Mercure avoit outragée, marie les autres à des princes étrangers, et se bannit de sa patrie. Crété sembloit être en-sûreté : mais ne pouvant vivre sans son fils, il équipa une flotte, et l'alla chercher. Il aborda à Rhodes, où Althemène étoit. Les habitans prirent les armes pour s'opposer à Crété, croyant que c'étoit un ennemi qui venoit les surprendre. Althemène, dans le combat, décocha une flèche à son père : ce malheureux prince en mourut, avec le chagrin de voir l'accomplissement de l'oracle ; car, son fils s'approchant pour le dépouiller, ils se reconnurent. Althemène obtint des dieux que la terre s'entr'ouvrît pour l'engloutir sur-le-champ.

CRETENET (Jacques), chirurgien, natif de Champlite en Bourgogne, entra dans l'état ecclésiastique, après avoir perdu sa femme. Secondé par le prince de Conti et le marquis de Coligni, il avoit déjà institué les prêtres-missionnaires de Saint-Joseph de Lyon. Cette congrégation, consacrée aux missions et à l'éducation des ecclésiastiques dans les séminaires, fut peu répandue. L'archevêque de cette ville, fâché qu'un chirurgien se mêlât de gouverner des prêtres, l'avoit excommunié. Mais étant ensuite informé du mérite de l'instituteur, il le favorisa, ainsi que ses disciples. L'abbé Cretenet mourut le 3 septembre 1666, à 63 ans, avec une grande réputation de vertu. On a sa Vie écrite par Orame.

* CRETET (Emmanuel), né à Pont-de-Beauvoisin le 10 février 1747, mort à Paris le 28 novembre 1809, fit ses études à Saint-Martin, près de Grenoble, dans une maison tenue par les jésuites, et entra ensuite dans la carrière du commerce. Il se rendit à Bordeaux, et c'est de cette ville qu'il fit sept voyages en Amérique. Un de ses oncles, après la mort duquel il remplit les fonctions de directeur de la caisse d'assurance contre les incendies, l'attira à Paris. A l'époque de la révolution, il se retira dans sa terre de Champmol, près de Dijon. Nommé député du département de la Côte-d'Or, pour le 3e tiers de la seconde

législature, il fut de presque tous les comités, et travailla sur un grand nombre de matières, particulièrement sur celles qui tiennent à l'économie publique. Au 18 brumaire an 8 (10 octobre 1799), il fut nommé conseiller d'état, et chargé du département des ponts-et-chaussées; et au mois d'avril 1806, gouverneur de la banque de France. Le 11 août 1807, on lui confia le ministère de l'intérieur, dans lequel la foiblesse de sa santé ne lui permit pas de rester long-temps; il reprit son rang au conseil, fut fait ministre d'état et nommé comte de Champmol.

CRÉTHEIS (Mythol.), femme d'Acaste, roi de Thessalie, conçut une violente passion pour Pélée. Ce jeune prince étant insensible à ses feux, elle persuada au roi, son époux, qu'il avoit tenté de la corrompre. Acaste, irrité, exposa Pélée aux centaures; mais il sortit vainqueur du combat, et tua de sa main et son accusatrice et son mari.

CRETHEUS (Mythol.), père d'Eson et aïeul de Jason, fonda la ville d'Iolchos en Thessalie, et en fit la capitale de ses états. Démodice, son épouse, accusa faussement le jeune Phryxus d'avoir voulu la séduire; Créthéus voulut aussitôt le faire périr, mais ce prince se sauva avec sa sœur Hellé.

* CRETI (Donato), né à Crémone en 1671, mort à Bologne en 1742, peintre de l'école lombarde, avoit du génie et de la facilité, il entendoit bien l'art de draper et dessinoit correctement; mais sa couleur est foible, et ses grisailles sont souvent préférées à ses tableaux coloriés. Il y en a un dans la galerie du Louvre, qui représente *un Enfant endormi, tenant encore un fruit*.

† CRÉTIN (Guillaume DU BOIS, dit), c'est-à-dire *Petit-Panier*, chantre de la Sainte-Chapelle de Paris, trésorier de celle de Vincennes, chroniqueur, c'est-à-dire historien du roi sous Charles VIII, Louis XII et François I, mort en 1525, étoit originaire de Lyon, ou des environs de cette ville. Clément Marot l'appelle le *souverain poëte français*; mais ses productions, réimprimées à Paris en 1723, in-8°, offrent trop de jeux de mots, de pointes et d'équivoques, comme l'a remarqué Rabelais dans son Pantagruel, où Crétin paroît sous le nom de vieux Raminagrobis. Ce goût insipide a reparu depuis peu sous le nom de calembours. Le 17e siècle vit renaître en France, sous le nom de Turlupins, les bizarreries du vieux Crétin. Dans les plus beaux jours des lettres et de la politesse, sous le règne de Louis XIV, la cour en fut infectée.

* CRETTÉ DE PALLUEL (François), membre de la nouvelle société d'agriculture de Paris, successivement député à l'assemblée législative, administrateur du département de Paris, et juge de paix du canton de Pierrefitte, issu d'une famille très-ancienne dans l'agriculture, s'adonna, dès sa jeunesse, aux travaux agricoles qui occupoient son père. A 16 ans, il fut chargé d'une grande exploitation rurale, et bientôt sa propriété devint le théâtre continuel des essais et des expériences sur l'agriculture; de nombreux mémoires attestent son dévouement et ses grandes connoissances. Son *Traité sur les dessèchemens* est digne de la reconnoissance publique, parce qu'il est indispensable dans tous les pays marécageux. Il est auteur encore de plusieurs ouvrages *sur les Prairies artificielles*, *l'engraissement des bestiaux*, *les plantations*, et sur beau-

coup d'outils aratoires, qu'il a perfectionnés. Il est mort le 30 décembre 1795, à l'âge de 57 ans.

* CRETWERTYNSKI (R.), prince polonais, cité d'abord pour son patriotisme, et long-temps opposé aux intérêts de la Russie, s'y rallia en 1791, à la suite de Branicki, grand général de la couronne, et devint l'objet de la haine de ses compatriotes. Lors de l'insurrection qui eut lieu à Varsovie le 18 avril 1794, contre les Russes et leurs partisans, Cretwertynski fut arrêté, conduit en prison, et bientôt après traduit devant le tribunal criminel révolutionnaire créé par les circonstances; mais les juges ayant différé de prononcer contre lui, le peuple, furieux, l'arracha des prisons le 27 juin, et le pendit.

* CREVALCORE (Antoine), célèbre musicien et peintre de Bologne, peignoit le *portrait* ainsi que les *animaux*, les *fleurs* et les *fruits*: il réussissoit parfaitement dans ces derniers genres. On voit par la date de ses ouvrages qu'il florissoit vers 1490.

CREVANT. *Voyez* HUMIÈRES.

CRÈVECŒUR (Philippe de), sieur d'Esquerdes, maréchal de France, d'une famille ancienne, étoit fils de Jacques de Crèvecœur, ambassadeur du duc de Bourgogne auprès du roi d'Angleterre, mort en 1441. Philippe s'attacha d'abord au duc de Bourgogne Charles-le-Téméraire, et se signala à la bataille de Montlhéri en 1465. Après la mort de ce prince, son bienfaiteur, au lieu de demeurer fidèle à sa fille, il se vendit à Louis XI, et lui fut fort utile. Il surprit Saint-Omer avec six cents hommes seulement, se rendit maître de Térouane, et fit prisonniers les comtes d'Egmont et de Nassau. Charles VIII le menoit à la conquête du royaume de Naples, lorsqu'il mourut à l'Arbresle près de Lyon, en 1494, sans postérité. Grand capitaine et habile négociateur, il mérita que Louis XI le recommandât en mourant au dauphin son fils, comme un homme également sage et vaillant. Charles VIII ordonna que, lorsqu'on transporteroit son corps à Boulogne, où il est enterré, on lui rendit les mêmes honneurs qu'à celui d'un roi de France. Le maréchal de Crèvecœur avoit une si grande antipathie pour les Anglais, qu'il disoit quelquefois : « Je consentirois de passer un an ou deux en enfer, pourvu que je pusse les chasser de Calais. »

† CREVEL (Jacques), avocat, membre de l'académie royale des belles-lettres de Caen, né l'an 1692 à Ifs près de cette ville, se distingua au barreau et joignit à l'exercice de sa profession d'avocat la place de professeur royal de droit français dans l'université de Caen, qui le nomma recteur en 1721. Son rectorat est remarquable par la réparation éclatante des jésuites envers cette université, qu'ils avoient outragée dans une de leurs pièces de théâtre. Crevel mourut le 23 décembre 1764. On a de lui quelques *Odes* et *Poésies latines* et *françaises*, et plusieurs *Mémoires* intéressans.

† CRÉVIER (Jean-Baptiste-Louis), né à Paris en 1693, d'un ouvrier imprimeur, fit ses études avec distinction sous le célèbre Rollin, et devint professeur de rhétorique au collége de Beauvais. Après la mort de son illustre maître, il se chargea de la continuation de l'*Histoire romaine*, dont il donna huit volumes; et publia ensuite divers autres ouvrages. Il termina sa carrière à Paris le 1er décembre 1765. Cet écrivain, recommandable par ses vertus, formoit ses disciples à la religion comme à la littérature; mais il n'a-

voit pas le ton paternel de Rollin: sa vertu paroissoit sèche et roide. Son goût pour l'étude et pour le travail ont produit les livres suivans: I. *Titi-Livii Patavini Historiarum libri XXXV, cum notis*, 1748, 6 vol. in-4°. Cette édition n'est pas la seule de cet ouvrage. L'auteur l'a enrichie de notes savantes et laconiques et d'une préface. II. *Continuation de l'Histoire romaine de Rollin*, depuis le neuvième volume jusqu'au seizième. On y trouve moins de digressions sur des points de morale et de religion que dans les premiers volumes; mais si le disciple est supérieur en ce genre à son maître, il est au-dessous de lui pour le style. III. *Histoire des empereurs romains jusqu'à Constantin*, Paris, 1756, 6 vol. in-4°, et 1763, 12 vol. in-12. On y trouve de l'exactitude dans les faits; mais l'auteur n'est pas toujours heureux dans le choix des détails, ni intéressant dans la façon de les présenter. On désireroit plus de pureté dans sa diction. IV. *Histoire de l'université de Paris*, en 7 vol. in-12, estimable pour les recherches; l'auteur néglige souvent son style: il manque quelquefois de justesse dans l'expression, et emploie des termes trop familiers. Il étoit cependant plus propre à écrire l'Histoire de l'université que l'Histoire romaine. V. *Observations sur l'esprit des lois*, in-12, où il y a peu de profondeur. VI. *Rhétorique française*, 1765, 2 vol. in-12. Les leçons que donne l'auteur sont exactes et judicieuses, et le choix des exemples est assez bien fait. Mais le second volume du Traité des études de Rollin, son maître, offre une éloquence plus douce, qui n'est pas incompatible avec le genre didactique, et la lecture en est bien plus agréable. La Rhétorique de Crévier a été réimprimée en 1787, à Liège, 2 vol. in-12.

I. CRÉUSE, fille de Priam, roi de Troie, femme d'Enée et mère d'Ascagne, périt en fuyant avec son mari, pendant l'incendie de Troie.

II. CRÉUSE ou GLAUCÉ, fille de Créon, roi de Corinthe, épousa Jason après qu'il eut répudié Médée; celle-ci irritée contre sa rivale, la fit mourir par une robe empoisonnée qu'elle lui envoya, et étendit sa vengeance sur presque toute la famille royale de Créon. La nouvelle épouse, se sentant brûler en elle-même, se précipita aussitôt dans une fontaine pour éteindre le feu qui la dévoroit; mais elle en empoisonna l'eau, et périt ainsi misérablement. — On connoît une autre CRÉUSE, fille d'Erecthée, roi d'Athènes, mère d'Ion qui donna son nom à l'Ionie, partie de l'ancienne Grèce.

* CREUTZ (le baron de), ambassadeur de Suède en France. Marmontel, dans ses Mémoires, en fait un portrait intéressant, et dans le dernier volume de ses Œuvres posthumes, on a recueilli quelques *Lettres* de Creutz. Ce baron avoit fait faire à Paris, d'après les dessins de Boucher, une douzaine de gravures pour un *Roman* de sa composition. Peu de temps après, obligé de repartir, il emporta son manuscrit et laissa les planches à Boucher, qui, ne sachant que faire de ses gravures, alla trouver Duclos, et le pria de l'aider à en tirer parti. Duclos trouva plaisant de se prêter à cette idée, et il en résulta le charmant conte d'Acajou, mis ensuite en opéra-comique par Favart.

* CREUTZNACH (Nicolas), professeur de théologie à Vienne en Autriche, sur la fin du 15ᵉ siècle, a laissé quatre livres de *Questions sur des sentences*, un *Recueil de conférences*, et un *Traité sur la conception de la vierge Marie*.

† CREUZÉ-LA-TOUCHE (J. A.), d'abord lieutenant-général de la sénéchaussée de Chatelleraut, nommé député aux états-généraux en 1789. Ses opinions furent modérées et pour l'ordinaire judicieuses. Il travailla beaucoup dans les comités à la partie administrative. Le 2 mars 1791, il fit un rapport sur l'argenterie des églises, et fit décréter que celle que l'on reconnoîtroit inutile au culte seroit convertie en numéraire. Après la session de l'assemblée nationale, il fut nommé grand-juge à la haute cour nationale d'Orléans, puis député du département de la Vienne à la convention. Le 13 décembre 1792, il fut élu secrétaire, et, après la session, réélu au conseil des anciens, dont il sortit, fut nommé au conseil des cinq-cents, et ensuite président. Il s'opposa à la liberté de la presse. Après la révolution du 18 brumaire (9 novembre 1799), il fut nommé membre du sénat, et mourut le 22 septembre 1800. On a de lui quelques *Opuscules relatifs à la législation et à l'économie politique*, et d'un plus grand nombre *sur l'agriculture*. Dans ses *Réflexions sur la vie champêtre*, imprimées dans le vol. IV de la société d'agriculture de Paris, il traite l'économie rurale sous le rapport des affections de l'ame et des jouissances du cœur. C'est sur-tout dans la plantation des arbres, qui doivent présenter de plus longs souvenirs, qu'il s'est plu à répandre les descriptions les plus attachantes. Dans son domaine près de Châtelleraut, Creuzé a fait semer à chacun de ses fils une portion de bois analogue au terrain, et lui a donné son nom. « Par-là, a dit M. Sylvestre, il lui a donné un nouveau motif pour faire le bien, en lui montrant son nom ainsi perpétué, retraçant sans cesse la mémoire de ses fautes ou de ses vertus. »

* CREW (Nathaniel), prélat anglais, fils du lord Jean Crew, né en 1633 au comté de Northampton, mort en 1721, élève du collége de Lincoln à Oxford, où il fut reçu maître-ès-arts, embrassa le parti des presbytériens; mais à la restauration il prit les ordres, et en 1669 obtint le doyenné de Chichester. En 1671 il fut nommé à l'évêché d'Oxford, et passa ensuite à celui de Durham. Il dut cet avancement à Jacques, alors duc d'Yorck, qui, après son avénement au trône, soutint son ouvrage et voulut que Crew fût membre de la commission ecclésiastique. Mais quand l'évêque vit chanceler son maître sur le trône, il commença à changer de conduite avec lui, et dans la convention du parlement il fut un de ceux qui votèrent pour que le roi abdiquât. Après tout cela il fut excepté du pardon que Guillaume et Marie accordèrent, et obligé de se cacher pendant quelque temps. Cependant il obtint sa grace et fut même conservé dans sa dignité. En 1691, son père étant mort, il hérita du titre de la famille. Ce prélat à qui l'on eut beaucoup de reproches à faire, étoit libéral et magnifique; il dépensoit des sommes immenses en charités.

† CRICHTON (Jean) fut, de tous les enfans précoces, le plus célèbre et le plus remarquable. Né en 1551 dans le comté de Perth en Ecosse, de la famille royale de Stuart, il avoit à peine vingt ans, qu'il écrivoit et parloit dix langues différentes, et excelloit dans tous les exercices du corps. A cet âge, il vint à Paris. « Il arriva, dit un auteur contemporain, au collége de Navarre, un jeune homme de vingt ans, qui avoit atteint la perfection dans toutes les sciences, de l'aveu même des plus habiles professeurs de l'université. Personne ne le surpassoit dans la musique vocale et instrumentale, ni dans la danse, ni dans le dessin,

ni dans la peinture. Il faisoit si adroitement des armes des deux mains, que personne ne pouvoit le toucher, et lui s'élançoit de vingt pieds de distance sur son antagoniste et le frappoit. Il disputa avec nous dans les écoles du collége sur la médecine, les lois civiles et canoniques et sur la théologie; et quoique nous fussions cinquante, et qu'il y eût trois mille auditeurs, il répondit avec tant de justesse et d'érudition à toutes les questions qu'on lui fit, que ceux-là seuls qui avoient été présens voulurent le croire. Il parloit très-bien le latin, le grec, l'hébreu, le syriaque, l'arabe, l'espagnol, l'italien, le français, l'anglais, le flamand et l'esclavon. Il étoit excellent écuyer; et véritablement un homme qui vivroit cent ans sans manger ni dormir ne pourroit réunir autant de connoissances. Il nous frappa d'une terreur panique; car il savoit plus qu'un homme ne peut savoir, et on crut que c'étoit l'Antechrist. » Quelques jours après, il soutint au même collége une thèse générale, qui dura depuis neuf heures du matin jusqu'à six heures du soir. Le président lui donna un diamant et une bourse pleine d'or. Le lendemain il parut dans un tournoi qui se donnoit au Louvre, et il y emporta la bague quinze fois de suite. En quittant Paris, Crichton se rendit à Rome, ensuite à Venise, à Padoue, et s'établit à Mantoue, où il devint gouverneur de Vincent de Gonzague, fils du duc, prince cruel. On attribue à cet homme extraordinaire plusieurs opuscules latins, tels que des *Odes adressées à Laurent Massa*; l'*Eloge de Padoue*; celui *de l'ignorance*; des écrits intitulés *Jugement des philosophes*; *Erreurs d'Aristote*; Discours sur cette question : *Que doit-on préférer des armes ou des lettres?* On trouve encore dans le premier volume des *Deliciæ poëtarum Scotorum* des vers de Crichton sur son entrée à Venise, et des *Odes* adressées au célèbre imprimeur Alde-Manuce. Crichton mourut en 1583.

CRIGNON (Pierre), né à Dieppe, mort vers 1540, a laissé quelques *Poésies* françaises, qui sont très-rares.

† I. CRILLON (Louis DE BERTHON de), d'une famille illustre d'Italie, établie dans le comtat Venaissin, chevalier de Malte, l'un des plus grands capitaines de son siècle, né en 1541, servit dès l'année 1557. A 15 ans, il se trouva au siége de Calais, et contribua beaucoup à la prise de cette ville, par une action d'éclat qui le fit remarquer de Henri II. Il se signala ensuite contre les huguenots aux journées de Dreux, de Jarnac et de Moncontour, en 1562, 1568 et 1569. Le jeune héros se distingua tellement dans ses caravanes, sur-tout à la bataille de Lépante en 1571, qu'on le choisit, quoique blessé, pour porter la nouvelle de la victoire au pape et au roi de France. On le trouve deux ans après, en 1573, au siége de La Rochelle, et dans presque toutes les autres rencontres considérables. Il se montra par-tout *le brave Crillon* : c'étoit le nom que lui donnoit ordinairement Henri IV. Henri III lui conféra la dignité de chevalier de ses ordres en 1585. Le masque de la religion, dont la Ligue couvroit ses attentats, n'égara point la fidélité du brave Crillon, quelque haine qu'il eût pour les huguenots. Il servit utilement son prince contre les faux zélés, à la journée des Barricades, à Tours et ailleurs. Henri III osa proposer à Crillon d'assassiner le duc de Guise, sujet rebelle, qu'il craignoit de faire mourir par le glaive des lois. Crillon offrit de se battre contre lui, et refusa l'office d'assassin. (*Voyez* GUISE, n° III.) Sous Henri IV, il repoussa les Li-

gueurs devant Boulogne. L'armée de Villars ayant investi Quillebœuf en 1592, il défendit vigoureusement cette place, répondant aux assiégeans, lorsqu'ils sommèrent les assiégés de se rendre, *Crillon est dedans*. Le bon Henri fit cependant peu de chose pour lui, « parce que, disoit-il, j'étois assuré du brave Crillon, et j'avois à gagner tous ceux qui me persécutoient. » La paix de Vervins ayant terminé les guerres qui agitoient l'Europe, Crillon alla finir ses jours à Avignon. Il y mourut le 2 décembre 1615. François Bening, jésuite, prononça son éloge funèbre: pièce d'une éloquence burlesque, imprimée en 1616, sous le titre de *Bouclier d'honneur*, et réimprimée, ces dernières années, comme un modèle du galimatias le plus ridicule et le plus ampoulé. Mlle de Lussan a publié, Paris, 1757, 2 vol. in-12, la Vie de ce héros, appelé de son temps l'*Homme sans peur*, le *Brave des braves*. On sait qu'assistant un jour au sermon de la Passion, lorsque le prédicateur fut parvenu à la description du supplice de la flagellation, Crillon, saisi d'un enthousiasme subit, porta la main à son épée, en criant: « Où étois-tu, Crillon? » Ces saillies de courage, effet d'un tempérament vif à l'excès, l'engagèrent trop souvent dans des combats particuliers, dont il sortit toujours avec avantage. Jamais homme ne joignit plus de sang-froid au courage: à la bataille de Moncontour, en 1569, un soldat huguenot crut rendre service à son parti, s'il pouvoit le défaire du plus intrépide et du plus redouté des généraux catholiques. Il se porta dans un endroit où Crillon, en revenant de la poursuite des fuyards, devoit nécessairement passer. Dès que ce fanatique l'aperçut, il lui tira un coup d'arquebuse. Crillon, quoique grièvement blessé au bras, courut à l'assassin, l'atteignit et alloit le percer, lorsque le soldat tomba à ses pieds et lui demanda la vie. « Je te la donne, lui dit Crillon: et si l'on pouvoit ajouter quelque foi à un homme qui est rebelle à son roi et infidèle à sa religion, je te demanderois parole de ne jamais porter les armes que pour ton souverain. » Le soldat, confondu de tant de magnanimité, jura qu'il se sépareroit pour toujours des rebelles, et qu'il retourneroit à la religion catholique..... Le jeune duc de Guise, auprès duquel Henri IV l'avoit envoyé à Marseille, voulut éprouver jusqu'à quel point la fermeté de Crillon pouvoit aller. Pour cela, il fit sonner l'alarme devant le logis de ce brave, fit mener deux chevaux à sa porte, monta chez lui pour lui annoncer que les ennemis étoient maîtres du port et de la ville, et lui proposa de se retirer pour ne pas augmenter la gloire du vainqueur. Quoique Crillon ne fût presque pas éveillé, lorsqu'on lui tint ce discours, il prit ses armes sans s'émouvoir, et soutint qu'il valoit mieux mourir l'épée à la main que de survivre à la perte de la place. Guise, ne pouvant le détourner de cette résolution, sortit avec lui de la chambre; mais, au milieu des degrés, il laissa échapper un grand éclat de rire, qui fit apercevoir Crillon de la raillerie. Celui-ci prit alors un visage plus sévère que lorsqu'il pensoit aller combattre; et serrant fortement le duc de Guise, il lui dit en jurant, suivant son usage: « Jeune homme, ne te joues jamais à sonder le cœur d'un homme de bien. Par la mort! si tu m'avois trouvé foible, je t'aurois poignardé. » Après ces mots, il se retira, sans rien dire de plus. — On connoît le billet laconique que lui écrivit du champ de bataille Henri IV, vainqueur à Arques, où Crillon n'avoit pu se trouver: « Pends-toi, Crillon! nous avons combattu à Arques, et

tu n'y étois pas.... Adieu, brave Crillon! je vous aime à tort et à travers. »

II. CRILLON-MAHON, (N** duc de) se distingua dans la guerre de sept ans, et quitta ensuite le service de France pour celui d'Espagne. Il y devint grand de la première classe, et commandant-général des armées pendant les hostilités de 1780, entre l'Angleterre et l'Espagne. En 1782, il s'empara de l'île de Minorque, ce qui le fit surnommer *Mahon*, du nom de la capitale de cette île. Le duc de Crillon ne voulut prendre aucune part dans la guerre déclarée par la France au pays qui l'avoit adopté; il contribua à la paix qui réunit les deux puissances. Après une vie glorieuse, dont il avoit passé la plus grande partie dans les camps et les batailles, il mourut à Madrid en 1796, à l'âge de 80 ans.

† III. CRILLON (Louis-Athanase BERTHON de), frère du précédent, agent-général du clergé de France, réunit les vertus aux lumières. On lui doit, I. *De l'homme moral*, 1771, in-8°. II. *Mémoires philosophiques du Baron de* **; Vienne et Paris, 1777, 2 vol. in-8°: l'auteur y met en scène divers personnages occupés à combattre les philosophes du 18e siècle. L'abbé de Crillon est mort à Avignon, sa patrie, le 26 janvier 1789, à l'âge de 63 ans.

CRINÉSIUS (Christophe), né en Bohême l'an 1584, professa la théologie avec distinction à Altorf, où il mourut l'an 1626, à 42 ans. On a de ce professeur protestant plusieurs ouvrages qui prouvent sa profonde érudition. I. *Dispute sur la confusion des langues*. II. *Exercitationes hebraïcæ*. III. *Gymnasium et Lexicon syriacum*, 2 vol. in-4°. IV. *Lingua samaritica*, in-4°. V. *Grammatica chaldaïca*, in-4°. VI. *De auctoritate Verbi divini in hebraïco codice*, Amsterdam, 1664, in-4°.

CRINIS (Mythol.), prêtre d'Apollon. Ce dieu remplit ses champs de rats et de souris, parce qu'il avoit négligé son devoir dans les sacrifices. Crinis fit mieux dans la suite; et Apollon, pour lui marquer sa satisfaction, tua tous ces animaux lui-même à coups de flèches. Cette bienfaisante expédition valut à Apollon le ridicule surnom de *Smintheus*, c'est-à-dire *destructeur des rats*.

CRINISE (Mythol.), prince troyen, employa Neptune et Apollon à relever les murs de Troie, et leur refusa le salaire qu'il leur avoit promis. Neptune, pour se venger, suscita un monstre qui désoloit la Phrygie. Il falloit lui exposer une fille lorsqu'il se présentoit. On assembloit chaque fois toutes les jeunes personnes du canton, et on les faisoit tirer au sort. La fille de Crinise étant en âge de tirer pour être la proie du monstre, son père aima mieux la mettre furtivement dans une barque sur la mer, et l'abandonner à la fortune, que de l'exposer à être dévorée. Lorsque le temps du passage de ce monstre fut expiré, Crinise alla chercher sa fille, et aborda en Sicile. N'ayant pu la trouver, il pleura tant, qu'il fut métamorphosé en fleuve. Les dieux, pour récompenser sa tendresse, lui donnèrent le pouvoir de se transformer de toutes sortes de façons. Il usa souvent de cet avantage pour surprendre des Nymphes, et combattit contre Achéloüs pour la nymphe Egesté, qu'il épousa, et dont il eut Aceste.

† CRINITUS (Pierre), *ou* PIETRO RICCIO, professeur de belles-lettres à Florence sa patrie, après la mort

d'Ange Politien son maître, s'acquit beaucoup de réputation par son esprit et son savoir ; mais, livré à de sales débauches, il corrompit les jeunes gens confiés à ses soins. Un d'eux, à qui le vin avoit échauffé la tête, dans un repas où Crinitus leur parloit avec beaucoup de licence, lui jeta un verre d'eau fraîche, en badinant. Le saisissement subit que ses sens éprouvèrent, et la honte que lui causa cet affront, affectèrent le professeur au point, qu'il en mourut vers 1505, à 40 ans. Il est auteur, I. d'un ouvrage intitulé *De Honestâ disciplinâ*, divisé en 25 livres, composé en 1504, dans le genre des Nuits attiques d'Aulu-Gelle. Il contient sur la littérature, sur l'histoire ancienne et moderne, sur les usages, des traits curieux et piquans. Quelques chapitres ont mérité, par leur hardiesse, l'honneur d'être mis à *l'Index* par la cour de Rome. On y voit le texte de la loi que fit l'empereur Heliogabale, en faveur du sénat de femmes qu'il fonda sur le mont Quirinal. II. *De poëtis latinis* en 5 livres, où il donne une notice sur les poëtes latins, depuis Andronicus jusqu'à Sidoine Apollinaire. III. Des *Poésies latines* en 2 livres. Ces trois ouvrages ont été réunis en un seul volume in-8°, imprimé à Lyon par Griphe, en 1543. Le *Traité* des poëtes latins, quoique très-médiocre, fut réimprimé par le même en 1554, in-4°.

CRISHNA (Mythol.), dieu du premier rang chez les Indiens, s'est incarné, suivant eux, comme Brama, fils de Dévaci. Sa beauté excita l'amour des princesses de l'Indostan, et sa force l'admiration des hommes ; il leva une montagne du bout de son doigt, tua l'énorme serpent Calya, fit des miracles, et descendit aux enfers pour y ressusciter les morts. Il prêchoit en faveur des brames, et leur lavoit humblement les pieds : il retourna au ciel, après avoir laissé ses instructions dans le livre sacré, appelé le *Giéta*. On le représente paré d'une guirlande de fleurs et de perles, avec un visage bleu et une abeille voltigeant autour de sa tête. L'Anglais Hastings a cru reconnoître dans Crishna l'Apollon des Grecs.

* CRISP (Tobie), théologien anglais, né à Londres en 1600, mort en 1643, élève d'Eton, puis de Cambridge, reçut le doctorat au collége de Baliol à Oxford. En 1627 il fut nommé au rectorat de Brinkworth au Wiltshire. Au commencement de la rébellion il passa à Londres, où il mourut. Le nom de ce théologien est devenu fameux depuis qu'il a formé la secte des antinomiens qui soutiennent la dangereuse proposition contenue dans ses *Sermons*. Crisp prétend que l'œuvre du salut est achevée par le mystère de la croix, et que les chrétiens n'ont besoin que de la foi pour le salut. Ses sermons, qui ont eu beaucoup d'éditions, ont été aussi très-souvent réfutés.

I. CRISPE, chef de la synagogue des juifs de Corinthe, en Achaïe. Lorsque saint Paul vint prêcher l'Evangile en cette ville, Crispe embrassa, avec toute sa famille, la foi de Jésus-Christ, et fut baptisé par cet apôtre, qui, dit-on, l'établit évêque de l'île d'Egine auprès d'Athènes.

II. CRISPE (Crispus Flavius Julius), fils de l'empereur Constantin et de Minervine : décoré du titre de césar par son père, il s'en montra digne par sa valeur. Crispe eût peut-être acquis une réputation égale à celle des plus grands capitaines de son siècle, si la malheureuse passion de Fausta, sa belle-mère, n'avoit causé sa mort. Cette impératrice, n'ayant pu le séduire,

l'accusa d'avoir voulu souiller le lit de son père. Constantin, ayant cru trop légèrement cette accusation, fit empoisonner son fils l'an 324. Son innocence fut bientôt reconnue, et la calomniatrice punie.

† CRISPIN ou Crespin, en latin *Crispinus* (Jean), d'Arras, avocat au parlement de Paris, changea de religion par le conseil de son ami Théodore de Bèze, et alla le joindre à Genève, où il s'appliqua à la typographie, et s'acquit beaucoup de réputation par plusieurs ouvrages qu'il publia, entre autres, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, en 1570; *Théocrite*, en grec et en latin; les *Œuvres de Casaubon*. Il mourut de la peste en 1572. On a de lui, I. un *Lexicon*, Genève, 1574, un vol. in-4° et in-fol. II. *Actiones et monumenta martyrum* (*protestantium*), Genève, 1560, in-4°. III. *Theocritarum lectionum libellus*, Genève, 1584, in-16. IV. *Juris civilis Romani initia et progressus*, Genève, 1568, in-12. V. *De l'état de l'Eglise, depuis les apôtres, sous Néron, jusqu'à Charles V*, 1561, in-8°.

† CRISPINE (Bruttia Crispina Augusta), fille de Bruttius Præsens, qui fut deux fois consul sous Antonin, avoit une figure pleine de graces, et un cœur porté à l'amour. Marc-Aurèle la maria avec son fils Commode l'an 178. La jalousie qu'elle conçut contre Lucille, sa belle-sœur, accusée par le public de s'être abandonnée à son frère, troubla la cour impériale. Pour se venger de Commode, elle se livra à son penchant à la volupté. Ses intrigues galantes éclatèrent, et Commode, l'ayant surprise avec un de ses amans, l'exila dans l'île de Caprée, où il lui fit donner la mort l'an 183. Elle avoit occupé pendant cinq ans le trône des Césars. Ses médailles sont très-rares.

† I. CRISPUS ou Crispo (Jean-Baptiste), théologien et poëte de Gallipoli, dans le royaume de Naples, mourut en 1595. Ses principaux ouvrages sont, I. *de Ethnicis philosophis cautè legendis* : ouvrage estimable, sur le discernement et les précautions que les chrétiens doivent apporter dans la lecture des sages du paganisme. Il a été utile autrefois pour découvrir, d'un côté, les erreurs des philosophes ; de l'autre, la vérité qu'on cherche dans la philosophie. L'auteur y montre beaucoup de discernement et une critique saine. Cet ouvrage, mis au jour en 1594, in-fol., à Rome, est devenu rare. II. *La Vie de Sannazar*, Rome en 1583, et Naples, 1633, in-8° ; production estimable et curieuse. III. *Le Plan de la ville de Gallipoli.*

* II. CRISPUS (Antoine), né en 1600 à Trapani, ville de Sicile dans la vallée de Mazare, étudia et pratiqua la médecine. Après la mort de sa femme, il se mit dans les ordres sacrés ; mais il ne continua pas moins de remplir les devoirs de sa première profession. Il est mort dans sa ville natale le 30 novembre 1688. Ce médecin a laissé plusieurs ouvrages dont les principaux sont, I. *In acutæ febris historiam commentarius*, Panormi, 1661, in-4°. II. *In lethargum febri supervenientem acutæ commentarii duo*, ibid., 1668, in-4°.

CRITIAS, le premier des trente tyrans d'Athènes, homme de naissance et d'esprit, adroit, éloquent, mais citoyen dangereux et le plus cruel de ses collègues, sembla né pour le malheur de sa patrie. Il fit mettre à mort Alcibiade et Théramène, deux chefs dont la valeur menaçoit son autorité tyrannique. Il poussa ses vexations jusqu'à poursuivre les bannis d'Athènes dans

leurs asiles même. Tant d'inhumanité réunit ces malheureux en un corps d'armée. Ils entrèrent dans l'Attique, sous la conduite de Thrasybule, et attaquèrent Critias. Il fut tué les armes à la main, l'an 400 avant Jésus-Christ. Cet illustre oppresseur qui tourmenta ses concitoyens, avoit pourtant été disciple du sage Socrate. Il avoit fait des *Elégies* et d'autres ouvrages dont on n'a que quelques fragmens.

CRITOGNATE, seigneur auvergnat, se déclara pour la liberté de sa nation, et suivit la fortune de Vercingetorix. L'armée gauloise que César tenoit assiégée dans Alésia, venant à manquer de vivres, la plupart des chefs furent d'avis qu'il falloit ou se rendre, ou faire une sortie généreuse pour vendre cher leurs vies. Critognate préféra de porter la défense à toute extrémité, et d'imiter en cette rencontre le courage des anciens Gaulois, qui, se voyant renfermés dans leurs remparts, et réduits à une extrême nécessité par les Teutons et les Cimbres, se nourrirent de ceux qui n'étoient pas en âge de combattre. On prit cette résolution, et les Gaulois virent bientôt arriver des secours sous leurs murs; mais ce fut sans fruit : ceux qui vinrent pour les dégager ne purent jamais forcer les retranchemens des Romains.

CRITOLAUS, fils de Reximachus, citoyen de la ville de Thégée en Arcadie, étoit l'aîné de deux autres frères, avec lesquels il combattit contre les trois fils de Damostrate, citoyen de Phénée, autre ville d'Arcadie, pour terminer, par ce combat, la guerre qui duroit depuis long-temps entre ces deux villes. Les deux frères de Critolaüs étant demeurés sur la place, après avoir blessé leurs adversaires, Critolaüs les tua tous trois. Lorsque le vainqueur fut retourné chez lui, sa sœur Démodice, qui avoit été promise à l'un d'eux, fut la seule qui ne se réjouit point de sa victoire. Sa douleur, au milieu de la joie publique, irrita si fort Critolaüs, qu'il la tua. Il fut traduit par sa mère devant le sénat de la ville; mais les Thégéates ne purent se résoudre à condamner un homme qui venoit de leur rendre la liberté, et d'assurer leur puissance contre leurs ennemis. Critolaüs fut ensuite général des Achéens contre les Romains. On dit qu'il s'empoisonna de chagrin d'avoir été vaincu au passage des Thermopyles, par Cæc. Métellus, l'an 146 avant J. C. L'histoire de Critolaüs, rapportée par Plutarque, paroît avoir été copiée sur celle des Horaces; et peut-être l'une et l'autre sont-elles fabuleuses.

† I. CRITON, Athénien, un des plus zélés disciples de Socrate, florissoit vers l'an 404 avant J. C., et fournissoit aux besoins de son maître. Il conversa avec lui jusqu'à sa mort, et composa des *Dialogues* qui sont perdus. Il eut plusieurs disciples distingués.

* II. CRITON, médecin de la cour de Trajan, avoit recueilli et réduit en système tous les préceptes des anciens médecins cosmétiques. Le premier livre de son ouvrage traitoit des différentes matières que l'on peut mâcher pour détruire la mauvaise odeur de la bouche. Cet ouvrage est perdu. On trouve quelques fragmens des ouvrages de Criton dans ceux d'Ætius. Héraclide de Tarente avoit déjà traité les mêmes matières sur l'art de conserver sa beauté et des ornemens du corps, aussi bien que la reine Cléopâtre; mais ce n'étoit rien au prix de ce que Criton en avoit écrit. Il vécut sur la fin du premier siècle de l'ère chrétienne.

* III. CRITON, sculpteur, exécuta, avec Nicolaus, de grands ouvrages à Rome, du temps d'Auguste, Pline, liv. 36, ch. 5; Winkelmann, lib. 6, ch. 5, tom. III, pag. 150. On a découvert, dans cette capitale, auprès du tombeau de Cécilia Metella, une cariatide qui porte les noms de Criton et de Nicolaus.

IV. CRITON. *Voyez* CRICHTON.

CRITOPULE. *Voyez* MÉTROPHANES, n° III.

* CRIVELLATI (César), médecin de Viterbe, florissoit dans le 16e siècle. Il a donné un *Traité sur l'usage du vin*, qu'il conseille d'administrer dans les maladies aiguës. Cet ouvrage fut fait pour réfuter celui d'Antoine Persius, qui prétend au contraire qu'il faut boire chaud, suivant la coutume des anciens Romains.

* CROCE (Balthasar), peintre, né à Bologne en 1563, mort à Rome en 1638, étoit élève d'Annibal Carrache : il a travaillé au Vatican, à Saint-Jean de Latran, à la salle Clémentine, et dans les églises les plus considérables de Rome.

* CROCQUET (André), de Douay, prieur d'un monastère de l'ordre de Saint-Benoît, dans le Hainaut, regardé de son temps comme un savant et un grand théologien, mourut de la peste à Valenciennes en 1580. On a de lui, *Catecheses christianæ*. Cet ouvrage tiré en grande partie des Homélies de Matthieu Galen, son maître, fut imprimé à Douay en 1577, in-8°. On a encore de Crocquet des *Commentaires*, qu'on ne lit plus, *sur plusieurs livres de l'Ecriture sainte*.

* I. CROCUS (Corneille), né à Amsterdam, par un zèle infatigable pour la théologie et pour la grammaire, entreprit de bannir des écoles les livres de grammaire composés par des hérétiques, c'est-à-dire par les partisans de la nouvelle réforme. Ainsi, à la Grammaire de Mélanchthon, aux Adages et Colloques d'Erasme, il opposa une *Grammaire*, des *Adages*, des *Colloques* de sa façon, Anvers, in-8°, 1536. On a encore de lui, *Sylvula vocabulorum, puerilis lectionis exercitationi accommodata*, in-8°, Salignac, 1539; et un recueil intitulé *Farrago sordidorum verborum et Lima Barbariæ*, in-8°, Cologne, 1520. En 1540, il fit un voyage à Rome, où il entra dans l'ordre des jésuites. Ce fut Ignace de Loyola lui-même qui l'agrégea à son ordre. Il est, à ce qu'on prétend, le premier Hollandais qui ait appartenu à cette société. Il est mort en 1550.

CROCUS. *Voyez* SMILAX.

CRODUS. *Voyez* KRODO.

† CRŒSUS, cinquième et dernier roi de Lydie, successeur d'Aliates, l'an 557 avant J. C., partagea son règne entre les plaisirs, la guerre et les arts, fit plusieurs conquêtes, et ajouta la Pamphylie, la Mysie, et plusieurs autres provinces à ses états. Sa cour étoit le séjour des philosophes et des gens de lettres. Solon, l'un des sept sages de la Grèce, s'étant rendu près de lui, Crœsus étala ses trésors, ses meubles, la magnificence de son palais, croyant éblouir ainsi les yeux du philosophe. Solon mortifia son amour-propre, en disant à ce roi, qui croyoit tenir le premier rang parmi les heureux de son siècle : « N'appelons personne heureux avant sa mort..... » Crœsus ne jouit pas long-temps de ses richesses et de son bonheur. Il marcha quel-

que temps après contre Cyrus avec une armée de quatre cent vingt mille hommes, dont soixante mille de cavalerie, fut vaincu, et obligé de se retirer dans sa capitale, qui ne tarda pas à être prise. Hérodote raconte que ce roi étant sur le point d'être tué par un soldat, d'un coup de hache, son fils, muet de naissance, saisi d'un mouvement subit qui lui donna la parole, s'écria tout d'un coup : « Soldat, c'est Crœsus ! arrête.... » (*Voyez* aussi ADRASTE, nº II.) Le vaincu, conduit devant le vainqueur, fut condamné à être brûlé vif. On l'avoit déjà étendu sur le bûcher, lorsqu'il se ressouvint d'un entretien qu'il avoit eu autrefois avec Solon. Il prononça par trois fois, en gémissant, le nom de ce philosophe. Cyrus demanda pour quoi il se rappeloit Solon avec tant de vivacité ? Crœsus lui rapporta la réflexion du philosophe grec. Cyrus, touché de l'instabilité des choses humaines, le fit retirer du bûcher, et l'honora de sa confiance. Toute cette histoire a bien l'air d'une fable. C'est en Crœsus que finit le royaume de Lydie, l'an 544 avant J. C. On ne sait pas quand il mourut : on sait seulement qu'il survécut à Cyrus.

† CROËZE (Gérard), ministre protestant, né à Amsterdam en 1642, est auteur de l'*Histoire des Quakers*, 1695, in-8°., en latin, traduit en anglais ; et d'un autre ouvrage bizarre, intitulé *Homerus Hebræus*, sive *Historia Hebræorum ab Homero*, Dordrecht, 1704, in-8°. A force d'avoir lu et comparé la Bible et Homère, il vint à croire que l'Odyssée étoit l'histoire des juifs sous les patriarches, et l'Iliade, le siége et la prise de Jéricho. Pour étayer ce système, il a employé une érudition immense, et cherché à prouver que tous les noms propres qui se trouvent dans les poëmes d'Homère ne sont que des noms hébraïques défigurés par des formes grecques. Il mourut en 1710, à 68 ans, dans un bourg voisin de Dordrecht. La justesse d'esprit n'étoit pas sa qualité distinctive ; mais ses ouvrages peuvent plaire à ceux qui aiment l'érudition.

* I. CROFT (Herbert), évêque anglais, né en 1603, au comté d'Oxford, d'une famille noble ; son père, qui avoit embrassé la religion catholique, l'emmena avec lui à Saint-Omer, où il le plaça au collége des jésuites anglais. Mais, quelque temps avant la mort du père, le fils fut envoyé en Angleterre pour des affaires de famille. Il y fit connoissance avec Morton, évêque de Durham, qui le ramena à la communion protestante. Alors il fut mis au collége du Christ à Oxford, y prit les ordres, et obtint une cure au comté de Glocester. En 1639, il eut encore un canonicat dans la cathédrale de Salisbury. En 1644, Croft fut doyen d'Héreford. Mais c'étoit au commencement des troubles, et il eut beaucoup à souffrir pour la cause du roi. A la restauration, il fut nommé évêque d'Héreford, et en 1667, doyen de la chapelle du roi. Il résigna cette place pour se retirer dans son diocèse. En 1667, Croft publia un écrit intitulé *La vérité toute nue*. Il y plaidoit la cause des protestans dissidens. Plusieurs écrivains réfutèrent ses argumens. En 1685, il écrivit ses *Remarques sur la théorie de la terre du docteur Burnet*. Il mourut en 1691, et fut enterré dans sa cathédrale. Outre les ouvrages que nous venons de citer, Croft est encore auteur de quelques *Sermons* et de *plusieurs traités religieux*.

* II. CROFT (Guillaume), musicien anglais, né en 1677 à Nether-Eatington, au comté de Warwick,

mort en 1727, élève du docteur Blow, à qui il succéda dans la place de maître de musique des enfans de chœur, fut compositeur de la chapelle royale, et organiste de l'abbaye de Westminster. En 1712, il publia son *Harmonie divine*. En 1715, il fut reçu docteur en musique à l'université d'Oxford. En 1724, parut sa *Musique sacrée*, 2 vol. Croft a été enterré à l'abbaye de Westminster.

* CROFTON (Zacharie), théologien non-conformiste, né en Irlande, mort en 1672, passa en Angleterre quand les troubles de la rébellion éclatèrent en Irlande, et obtint la cure de Wreusbury, au comté de Chess : mais elle lui fut ôtée ensuite pour avoir refusé de signer les engagemens qu'il contractoit. Alors il passa à Londres, où on lui donna la cure de Saint-Botolph à Algate, qui lui fut encore ôtée pour non-conformité. Après la restauration, il écrivit en faveur de la fameuse ligue, et fut mis à la Tour. Mais ayant demandé au roi sa liberté, elle lui fut accordée, et en 1667, il prit une école dans Algate. On a de lui *plusieurs ouvrages de controverse* qu'il a fait imprimer.

CROI. *Voyez* CROY.

CROISADES. *Voyez* les articles BERNARD (St.), n° III. — CONRAD, n° IV. — GODEFROI DE BOUILLON. — LOUIS-LE-JEUNE. — LOUIS IX (St.), etc.

† CROISET (Jean), jésuite, savant pieux, fut long-temps recteur de la maison du noviciat d'Avignon. On a de lui plusieurs ouvrages de piété très-répandus. I. *Année chrétienne*, 18 vol. in-12. II. *Retraite*, 2 volumes in-12. III. *Parallèle des mœurs de ce siècle, et de la morale de Jésus-Christ*, 2 vol. in-12. IV. *Vies des Saints*, 2 vol. in-fol., qui manquent quelquefois de critique. V. *Vie particulière de Marie-Magdeleine de la Trinité, fondatrice de la Miséricorde*, 1696, in-8°. VI. *Réflexions chrétiennes*, 2 volumes in-12, souvent réimprimées. VII. *Heures ou prières chrétiennes*, in-18.

CROISSY. *Voyez* COLBERT, n° VI.

CROIX (la). *Voyez* NICOLLE. — PETIS. — BUSEMBAUM *et* JEAN, n° XVIII.

† I. CROIX-DU-MAINE (François GRUDÉ la), né dans la province du Maine en 1552, assassiné à Toulouse en 1592, s'étoit fait connoître, dès 1584, par sa *Bibliothèque française*, in-fol. Ce catalogue de tous les écrivains français est imparfait, inexact, et fort inférieur à l'ouvrage publié, sous le même titre, par Goujet. — *Voyez* à l'article VERDIER, n° I, ce qui concerne la dernière édition de la *Bibliothèque* de La Croix-du-Maine.

II. CROIX (Séraphin la), né à Lyon en 1589, entra chez les récollets, prêcha avec succès, et publia un ouvrage intitulé *Le Flambeau de la vérité*, in-fol.

III. CROIX (Nicolas Chrétien des), né à Argentan en Normandie, a donné, au commencement du 17e siècle, diverses tragédies au théâtre : *Amnon et Thamar*, *Alboin*, *les Portugais infortunés*. Ses Œuvres dramatiques ont été recueillies à Rouen, en un volume.

IV. CROIX (Phérotée de la), né à Lyon, maître de géographie, a publié, I. *Abrégé de morale*, Lyon, 1675. II. *Art de la poésie française et latine*, 1694, in-12. III. *Méthode de géographie uni-*

verselle, qui a eu plusieurs éditions; c'est aussi son meilleur ouvrage. La plus complète est celle de 1717, en 5 vol. in-12. La Croix mourut trois ans avant sa publication.

V. CROIX (Jean-Baptiste de la), fils d'un armurier du roi, secrétaire du maréchal de Biron, mort en 1742, à l'âge de 77 ans, donna au théâtre italien l'*Amant Prothée*, qui eut du succès. — Un autre auteur dramatique du même nom fit représenter, en 1629, deux comédies, *Climène* et *l'Inconstance punie*. La première fut imprimée la même année.

* VI. CROIX (Marc de la), né à Pont-de-Vaux, étudia la médecine à Montpellier, et vint ensuite l'exercer à Chalons-sur-Saône, où il mourut en 1634, âgé de plus de 83 ans. Il a fait la préface et le premier livre *de Variolâ magnâ*, qui est dans le Traité de Joubert sur la même matière, imprimé à Valence en 1581. Il a en outre laissé *Observationes rei medicæ variæ ad Theophilum Cruceum filium, doctorem medicum*.

* CROKE (sir George), juge d'Angleterre, né en 1561 à Chilton, au comté de Buckingham, mort en 1641, élève d'Oxford, d'où il passa au collége de Justice du Temple, et suivit le barreau, s'éleva jusqu'à la place de premier juge du banc du roi. Son beau-fils, sir Harbottle Grimston, a publié ses *Rapports*, 3 vol. in-fol.

* CROLLIUS (Oswald), Hessois, médecin ordinaire de Christian, prince d'Anhalt, florissoit vers la fin du 16ᵉ siècle. Ce médecin, imbu des absurdités de l'astrologie, les soutint dans ses ouvrages, qui sont oubliés depuis long-temps. Le seul où il n'ait point caressé cette chimère est intitulé *Basilica chymica, continens philosophicam propriâ laborum experientiâ confirmatam descriptionem et usum medicamentorum chymicorum selectissimorum è lumine gratiæ et naturæ desumptorum : in fine libri additus est ejusdem auctoris tractatus novus de signaturis rerum internis*, Francofurti, 1609, 1611, 1620, in-4°, 1622, in-8°; Genevæ, 1630, 1635, 1645, 1658, in-8°. Les deux dernières éditions sont préférables aux autres pour les nouvelles descriptions qu'on y trouve. Il y en a encore une de Leipsick de 1634, in-8°, avec les augmentations d'Hartmann.

† CROMER (Martin), évêque de Warmie, mort en 1589, laissa une *Histoire de Pologne*, publiée à Cologne en 1578, in-4°, et quelques *Traités de controverse contre les protestans*.

† CROMÉRUACH (Mythol.), principale divinité des Irlandais, avant qu'ils embrassassent le christianisme. Sa statue étoit d'or, et entourée des statues, en airain, de douze divinités inférieures.

* CROMPTON (Guillaume), théologien non-conformiste, né à Barnstaple, au Devonshire, mort en 1696, élève d'Oxford, où il fut reçu maître-ès-arts, obtint ensuite la cure de Columpton, dans sa province. Mais elle lui fut ôtée en 1662, pour non-conformité. Il n'en continua pas moins de prêcher selon ses principes. Il a fait un livre intitulé *Remède contre la superstition*, et plusieurs autres ouvrages.

† I. CROMWEL (Thomas), fils d'un forgeron de Pulney, d'abord soldat, ensuite domestique du cardinal Volsey, apprit, sous ce politique, l'art de se conduire à la cour. Henri VIII étoit alors passionnément amoureux d'Anne de Boulen. Crom-

wel, s'étant attaché à elle, devint, par son crédit, premier ministre. Il étoit secrétement luthérien. Le roi, qui s'étoit déclaré chef de l'Eglise anglicane, le choisit pour son vicaire-général dans les affaires ecclésiastiques. Il voulut même qu'il présidât au synode et à l'assemblée des évêques qui devoit se tenir pour reconnoître sa primauté, quoiqu'il fût laïque, et qu'il ne fût pas assez savant pour présider à ces conférences. Il ne cessa d'aigrir son prince contre les catholiques, et se servit de sa faveur et de son autorité pour les persécuter. Plusieurs furent mis à mort. Quelques-uns s'étant sauvés, il conseilla au roi de statuer que les sentences rendues contre les criminels de lèse-majesté, quoique absens et non entendus, auroient la même force que celle des douze juges, qui composent le tribunal le plus intègre de l'Angleterre. Il fut la première victime de son conseil. Henri VIII, dégoûté d'Anne de Cleves, que Cromwel lui avoit fait épouser, résolut de perdre l'auteur de cette union. Catherine Howard, nièce du duc de Norfolck, avoit gagné le cœur de ce prince : le duc se servit d'elle pour perdre un ministre qu'il détestoit. Il obtint une commission de l'arrêter. Plus le parlement avoit flatté Cromwel dans la faveur, plus il s'empressa de l'opprimer dans la disgrace. On l'accusa d'hérésie et de haute trahison. On le condamna sans examen et sans preuves. Il implora en vain la clémence du bizarre et cruel Henri VIII, par une lettre aussi humble que touchante; il eut la tête tranchée le 28 juillet 1540, trois mois après que Henri l'eut élevé au comble de la fortune et de la gloire. Tous ses biens furent confisqués. Ce ministre méritoit, à quelques égards, un sort moins funeste. Elevé du rang le plus bas, il ne fut ni arrogant avec ses inférieurs, ni ingrat envers ses amis; mais il ne sut pas réprimer sa haine contre ceux qui n'avoient pas la même religion que lui; et cette intolérance fut une des sources de son désastre.

† II. CROMWEL (Olivier), né dans la ville de Huntington le 3 avril 1603 (jour même que mourut la reine Elizabeth, et que les Stuarts étoient appelés à la couronne d'Angleterre, famille malheureuse dont il devoit précipiter du trône le second roi, et y monter à sa place sous un autre titre), fit ses études à l'université de Cambridge. Il ne savoit d'abord s'il seroit ecclésiastique ou militaire : il fut l'un et l'autre. Il fit, en 1622, une campagne dans l'armée du prince d'Orange. Il servit ensuite contre la France au siége de La Rochelle. Lorsque la paix fut conclue, il vint à Paris, où il fut présenté au cardinal de Richelieu, qui dit en le voyant : « Son air me plaît beaucoup, et, si sa physionomie ne me trompe pas, ce sera un grand homme. » Etant allé visiter le château de Vincennes, il répondit à un de ses compatriotes qui lui disoit : « Voilà le château qui a servi quelquefois de prison aux princes. — On a eu tort; il ne faut toucher les princes qu'à la tête. » Cromwel eut une jeunesse assez orageuse. Il se livroit tous les jours à la crapule, dans les cabarets de Londres, avec un charretier nommé Pride, et un boucher appelé Harisson, qu'il éleva ensuite au grade de colonel. Cependant il aspiroit à être évêque. Il s'introduisit auprès de Williams son parent, évêque de Lincoln, depuis archevêque d'Yorck. Chassé de la maison de ce prélat, parce qu'il étoit puritain, il s'attacha au parlement, qu'il servit contre Charles Ier. Il commença par se jeter dans la ville de Hull, assiégée par le roi, et la défendit avec tant de valeur qu'il eut une gratification de 6,000 fr. On le fit bientôt colonel, et ensuite

lieutenant-général, sans le faire passer par les autres grades. Jamais on ne montra plus de prudence et d'activité. Dans un combat près d'Yorck il fut blessé au bras d'un coup de pistolet. Sans attendre qu'on eût mis le premier appareil à sa plaie, il retourna au champ de bataille, que le général Manchester alloit abandonner aux ennemis, rallie pendant la nuit plus de douze mille hommes, leur parle au nom de Dieu, recommence la bataille au point du jour contre l'armée royale victorieuse, et la défait entièrement. Aussi intrigant qu'intrépide, il avoit publié un livre intitulé *La Samarie anglaise;* ouvrage dans lequel il appliquoit au roi et à toute sa cour ce que l'ancien Testament dit du règne d'Achab. Afin de mieux allumer le feu de la rébellion, il fit un second livre, comme pour servir de réponse au premier, qu'il intitula *Le Prothée puritain.* Il y traitoit d'une manière très-impérieuse les deux chambres du parlement, et les sectes opposées à la royauté et à l'épiscopat. Il répandit dans le public que cet ouvrage avoit été composé par les partisans du roi, animant tous les partis les uns contre les autres pour venir à bout de gouverner seul. Ces libelles excitèrent une violente fermentation. On ne parloit à l'armée, comme dans le parlement, que de *perdre Babylone*, de *briser le colosse*, d'*anéantir le papisme et le pape*, et de *rétablir le vrai culte dans Jérusalem*. Lorsque Cromwel fut envoyé pour punir les universités de Cambridge et d'Oxford, royalistes zélées, ses soldats se signalèrent par des exécutions aussi odieuses que barbares. Ils firent des cravates avec des surplis, et des housses à leurs chevaux avec des ornemens d'église. Les salles et les chapelles servirent d'écuries; les statues du roi et des saints eurent les oreilles et le nez coupés; les professeurs furent brutalement châtiés, et quelques-uns assommés à coups de bâton. La bibliothèque d'Oxford (*voyez* COTTON, n° II), composée de plus de quarante mille volumes, rassemblés pendant plusieurs siècles, de divers endroits du monde, fut brûlée. Dans une nouvelle expédition contre cette ville, Cromwel tua de sa propre main le fameux colonel Legda. Dès qu'Oxford fut pris, il fit prononcer au parlement la déposition de son roi, en 1646. Il restoit encore une statue de ce malheureux prince dans la bourse, où s'assembloient les négocians de Londres; on la fit abattre, et l'on mit à la place cette inscription: « Charles, le dernier des rois et le premier tyran, sortit de l'Angleterre l'an du salut 1646, et premier de la liberté de toute la nation..... » Cromwel, proclamé généralissime, après la démission de Fairfax, défit le duc de Buckingham, tua plus de douze officiers de sa main, battit et fit prisonnier le comte de Holland, et entra dans Londres en triomphateur. Les ministres des différentes églises de cette ville l'annoncèrent en chaire comme l'*ange tutélaire des Anglais, et l'ange exterminateur de leurs ennemis..... Le temps étoit venu*, ajoutoient-ils, *auquel l'œuvre du Seigneur alloit s'accomplir*. Le procès de Charles Ier montre tout Cromwel. On y voit son audace pour entreprendre, son activité pour exécuter, son hypocrisie profonde, l'absence de toute sensibilité, un mélange de trivialités qui semblent inconciliables. Charles Ier eut la tête tranchée le 9 février 1649. Lorsqu'il fallut signer la sentence qui le condamnoit, Cromwel prit la plume, et noircit d'encre le visage de son voisin, qui lui rendit sa plaisanterie. Quel moment pour plaisanter! Cromwel contempla le supplice du roi d'une croisée, décorée pour lui

d'un carreau de velours. Un mois après l'exécution, Cromwel abolit la monarchie, et lui susbstitua la république. Cet usurpateur, à la tête du nouveau gouvernement, établit un conseil d'état, et donna à ses amis, qui le composoient, le titre de *Protecteurs du peuple* et de *Défenseurs des lois*. Le titre de *Protecteur* lui plaisoit à lui-même. Ayant envoyé, dans ce temps-là, son portrait à la reine Christine, il l'accompagna de deux vers latins, dont le sens étoit :

Les armes à la main j'ai défendu les lois;
D'un peuple audacieux j'ai vengé la querelle.
Regardez, sans frémir, cette image fidelle:
Mon front n'est pas toujours l'épouvante des rois.

Pour maintenir son usurpation dans les trois royaumes, il passa en Irlande et en Ecosse, et eut par-tout les plus grands succès. Lorsqu'il étoit dans ce dernier pays, il apprit que quelques membres du parlement vouloient lui ôter le titre de généralissime; il vole à Londres, se rend au parlement, oblige les députés de se retirer, et, après qu'ils sont tous sortis, il ferme la salle, et fait poser cet écriteau sur la porte : *Maison à louer*. Un nouveau parlement qu'il assembla lui conféra le titre de *Protecteur*. Il fut cependant tourmenté plusieurs années de l'ambition du titre de *Roi* : mais il l'avoit avili lui-même dans l'esprit de l'armée pour perdre Charles Ier; et ses gendres, devenus ses principaux instrumens, le menacèrent de l'abandonner s'il ceignoit la couronne royale. « Après avoir été suspendu, dit Hume, entre ses craintes et ses insatiables désirs, après l'agonie et les perplexités d'un long doute, il fut obligé de refuser cette couronne qui lui avoit été offerte par les représentatifs de la nation. » Il aimoit mieux, disoit-il, gouverner sous ce nom que sous celui de *Roi*, parce que les Anglais savoient jusqu'où s'étendoient les prérogatives d'un roi d'Angleterre, et ne savoient pas jusqu'où celles d'un protecteur pouvoient aller. C'est la réponse que Lockart, ambassadeur de Cromwel à la cour de France, fit au vieux maréchal de Villeroi. Ayant appris que le parlement vouloit encore lui ôter ce titre, il entra dans la salle des communes, et dit fièrement : « J'ai appris, messieurs, que vous avez résolu de m'ôter les lettres de protecteur. Les voilà, dit-il, en les jetant sur la table : je serois bien aise de voir s'il se trouvera parmi vous quelqu'un assez hardi pour les prendre. » Quelques membres lui ayant reproché son ingratitude, ce fourbe fanatique leur dit d'un ton d'enthousiaste : « Le Seigneur n'a plus besoin de vous; il a choisi d'autres instrumens pour accomplir son ouvrage. » Ensuite, se tournant vers ses officiers et ses soldats : « Qu'on emporte, leur dit-il, la masse du parlement; qu'on nous défasse de cette marotte. » Après ces paroles, il fit sortir tous les membres, ferma la porte lui-même, et emporta la clef. C'est par cette fermeté, secondée de l'hypocrisie, qu'il parvint à se faire roi, sous un nom modeste; mais il n'en fut pas plus heureux. Tourmenté sans cesse par la crainte d'être assassiné pendant la nuit, Cromwel fit faire un grand nombre de chambres dans l'appartement du palais de White-hall qui regarde la Tamise. Chaque chambre avoit une trappe, par laquelle on pouvoit descendre à une petite porte qui donnoit sur la rivière. C'étoit là que Cromwel se retiroit tous les soirs. Il ne menoit personne avec lui pour le déshabiller, et ne couchoit jamais deux fois de suite dans la même chambre. Craint au dedans, il ne l'étoit pas moins au dehors. Les Hollandais lui demandèrent la paix, et il en dicta les conditions, qui furent qu'on lui paieroit 300,000 liv. sterl., et que

les vaisseaux des Provinces-Unies baisseroient pavillon devant les vaisseaux anglais. L'Espagne perdit la Jamaïque, restée à l'Angleterre. La France rechercha son alliance : la perte de Dunkerque en fut pour elle le triste fruit. Le Portugal reçut les conditions d'un traité onéreux. Cromwel ayant appris avec quelle hauteur ses amiraux s'étoient conduits à Lisbonne : « Je veux, dit-il, qu'on respecte la république anglaise autant qu'on a respecté autrefois la République romaine. » Dans le traité qu'il fit avec la France, il fit mettre son nom avant celui de Louis XIV, à qui il ne voulut pas donner le titre de *Roi de France*, mais celui de *Roi des Français*, et il se qualifia *Protecteur d'Angleterre et de France*. Aussi on dit alors que le cardinal Mazarin, qui se prêta à tout ce qu'exigea l'orgueilleux usurpateur, avoit moins peur du diable que de Cromwel. Ses troupes étoient toujours payées un mois d'avance, les magasins fournis de tout, le trésor public garni de 300,000 liv. ster. Il projetoit de s'unir avec l'Espagne contre la France, de se donner Calais avec le secours des Espagnols, comme il avoit eu Dunkerque par les mains des Français. Mazarin, qui lui avoit remis cette dernière place avec peine, l'appeloit, dans ses conversations familières, un *fou heureux*; mais, assez politique pour le traiter en grand roi, il lui envoya Mancini son neveu, en lui faisant témoigner son regret de ne pouvoir lui faire sa cour en personne. Cependant les plus noirs chagrins dévoroient ce cœur altier. Ses gendres, ses propres filles détestoient son usurpation. Les terreurs de la tyrannie l'agitoient plus que jamais. Couvert d'une cuirasse, chargé d'armes offensives, environné d'une garde nombreuse, il voyoit le fer des assassins toujours prêt à venger la mort de Charles Ier. Ce cruel état d'une ame ambitieuse et bourrelée lui causa une fièvre lente, qui parut bientôt dangereuse. L'idée de la vie future frappa son esprit, et lui inspira des remords. Il demanda à un ministre s'il étoit bien vrai qu'un élu ne pouvoit jamais tomber, ni courir les risques de la réprobation? « Rien n'est plus certain, répondit l'ecclésiastique. — Je n'ai donc rien à craindre, dit Cromwel, car je suis sûr d'avoir été autrefois en état de grace. » Avec une pareille doctrine, qui n'est pas celle de tous les réformés, le plus grand scélérat pourroit jouir de la douce sécurité des justes. Ses aumôniers le rassurèrent davantage par le récit des révélations flatteuses, qui ne laissoient aucun doute sur sa guérison. Accoutumé à se repaître de ces chimères, il les saisit avidement, comme un gage infaillible de ce qu'il souhaitoit: « Croyez-moi, disoit-il à son médecin, le Seigneur accorde mon rétablissement aux prières de tant de saintes ames. Vous pouvez être fort habile dans votre profession; mais la nature est au-dessus de tous les médecins du monde, et Dieu infiniment au-dessus de la nature. » Le médecin surpris que, n'ayant pas vingt-quatre heures à vivre, il osât dire avec tant d'assurance qu'il seroit bientôt rétabli, lui en témoigna son étonnement. « Vous êtes un bon homme, repartit Cromwel; ne voyez-vous pas que je ne risque rien par ma prédiction? Si je meurs, au moins le bruit de ma guérison, qui va se répandre, retiendra les ennemis que je puis avoir, et donnera le temps à ma famille de se mettre en sûreté; et si je réchappe, car vous n'êtes point infaillible, me voilà reconnu de tous les Anglais comme un homme envoyé de Dieu, et je ferai d'eux tout ce que je voudrai. » Cette réponse, rapportée par plusieurs historiens, ne paroît

guère conforme à l'esprit de dissimulation de Cromwel; mais il est des momens où le masque tombe du visage des plus fourbes. Quoi qu'il en soit, le protecteur mourut le 3 septembre 1658. Cromwel avoit tenu le gouvernail d'une main ferme et avec succès pendant huit années; il s'étoit débarrassé, par la violence, ou par habileté, de ses ennemis et de ceux qui auroient pu prétendre au partage du pouvoir, ou l'entraver; l'autorité du parlement n'étoit qu'une ombre; la sienne étoit toute-puissante dans les trois royaumes, reconnue et redoutée par l'Europe: cependant cet homme, d'une audace excessive, d'une intrépidité froide, d'une force morale et physique extraordinaires, languit et meurt dans les angoisses de la terreur, à 55 ans. Il y a unanimité entre les historiens sur la cause et les détails de sa fin. Voici quelques observations du judicieux Hume: « Toutes les ruses de sa politique avoient été si souvent employées, qu'elles commençoient à perdre leur effet; et l'autorité de son office, au lieu d'être confirmée par le temps et le succès, sembloit chaque jour devenir plus incertaine et plus précaire.... En un mot, tant de difficultés environnoient le protecteur, que sa mort, dans une conjoncture si critique, passe, aux yeux d'un grand nombre de bons juges, pour le plus heureux événement de sa vie. De son temps même, on jugeoit qu'avec toute son adresse et son courage, il n'auroit pas pu maintenir beaucoup plus long-temps son administration usurpée.... Accablé du poids des affaires publiques, redoutant sans cesse quelque fatal accident; ne voyant autour de lui que des amis faux et d'irréconciliables ennemis; n'ayant la confiance d'aucun parti, il ouvrit les yeux, et son pouvoir lui parut dépendre d'un si petit poids de factions et d'intérêts, que le plus léger incident, sans aucune préparation, étoit capable de le renverser.... Chaque action de sa vie sembloit trahir ses terreurs. La vue d'un étranger lui étoit à charge. Il observoit d'un œil inquiet et perçant tous les visages qui ne lui étoient pas familiers. Jamais il ne se remuoit d'un pas, sans une bonne garde. Il portoit une cuirasse sous ses habits. On ne le voyoit revenir d'aucun lieu par le chemin droit, ni par celui qu'il avoit pris en allant. Dans tous ses voyages, il marchoit avec la plus grande précipitation. Rarement il dormoit plus de trois nuits dans la même chambre, et jamais il ne faisoit connoître d'avance celle qu'il avoit choisie. Il se défioit de celles qui étoient sans dégagement et sans portes de derrière: son premier soin étoit d'y placer des sentinelles. La société l'épouvantoit, lorsqu'il faisoit réflexion à la multitude de ses ennemis, inconnus, cachés, implacables. La solitude l'étonnoit, en lui ôtant cette protection qu'il croyoit nécessaire à sa sûreté. » C'est Cromwel que Fénélon avoit en vue quand il a décrit, au huitième livre du Télémaque, les soucis qui dévoroient le tyran Pygmalion. Son caractère a été tracé par Bossuet avec la vigueur qui caractérise ce premier des orateurs de la France. « Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable et dans la paix et dans la guerre; qui ne laissoit rien à la fortune de ce qu'il pouvoit lui ôter par conseil ou par prévoyance; d'ailleurs, si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué aucune des occasions qu'elle lui a présentées. » Cromwel se maintint autant par l'artifice que par la force, ménageant toutes les sectes; enthou-

siaste avec des fanatiques, austère avec des presbytériens, se moquant d'eux tous avec les déistes, et ne donnant sa confiance qu'aux indépendans. Sobre, tempérant, économe, sans être avide du bien d'autrui, laborieux, exact dans toutes les affaires, il couvrit, dit un historien, des qualités d'un grand roi, tous les crimes d'un usurpateur. Son cadavre, embaumé et enterré dans le tombeau des rois avec beaucoup de magnificence, fut exhumé en 1660, au commencement du règne de Charles II, traîné sur la claie, pendu et enseveli au pied du gibet. *Voyez* sa Vie par Léti et par Raguenet, en 2 vol. in-12. Celle-ci est la plus exacte; elle est aussi in-4°. M. Dugour, libraire à Paris, a donné, au commencement du 19e siècle, une nouvelle Vie de Cromwel 2 vol. in-18, avec le portrait de ce protecteur de l'Angleterre. *Voyez* HARRISSON *et* IRETON.

† III. CROMWEL (Richard), fils du précédent, succéda au protectorat de son père; mais n'ayant ni son courage, ni son hypocrisie, il ne sut ni se faire craindre de l'armée, ni imposer aux partis et aux sectes qui divisoient l'Angleterre. C'étoit un jeune homme modéré, simple dans ses mœurs, aussi indolent que doux, élevé en province, loin de l'intrigue et des affaires, et qui n'avoit ni des goûts, ni des habitudes, ni des talens propres à remplacer l'usurpateur. Peut-être auroit-il conservé l'autorité de son père, s'il eût voulu faire mourir trois ou quatre officiers qui s'opposoient à son élévation: mais il aima mieux faire ce qu'on exigeoit de lui, se démettre, en 1659, du gouvernement, que de régner par des assassinats. Le parlement lui donna deux cent mille livres sterling, en l'obligeant de sortir du palais des rois. Il obéit sans murmure, et vécut en particulier paisible, plus heureux que son père. Il poussa sa carrière jusqu'à 80 ans, et mourut le 24 juillet 1702, ignoré dans le pays dont il avoit été quelques jours le souverain. Après sa démission du protectorat, il avoit voyagé en France. Le prince de Conti, frère du grand Condé, qui le vit à Montpellier sans le connoître, lui dit un jour: « Olivier Cromwel étoit un grand homme; mais son fils Richard est un misérable, de n'avoir pas su jouir du fruit des crimes de son père.... » Une partie des parens du protecteur disparut; les autres, en reprenant le nom de *Williams*, qu'ils avoient quitté, échappèrent à l'exécration publique. — Henri CROMWEL, frère cadet de Richard, fut envoyé, en 1654, par Olivier Cromwel, son père, en Irlande, avec le titre de colonel, et obtint ensuite le commandement de cette île. Henri la gouverna avec tant de douceur et d'intelligence, qu'on n'avoit jamais joui d'une si douce tranquillité, ni vu le commerce si florissant. Son frère Richard ayant été déposé en 1659, le parlement dépouilla Henri de la vice-royauté. L'histoire ne fait plus mention de lui.

† CRONEGK (Jean-Frédéric, baron de), né d'une famille ancienne à Anspach en 1731, mourut de la petite vérole en 1758. Doué d'une imagination vive, il eut du goût pour la poésie, et se distingua en Allemagne comme un poëte aimable, ingénieux et sensible, mais trop souvent négligé. Il parcourut une partie de l'Europe, et s'arrêta à Paris, où il se concilia l'amitié et l'estime des savans, et se lia particulièrement avec Mad. de Graffigny. Ses *Œuvres* ont été imprimées en allemand, à Leipsick, en 1760; on y trouve divers poëmes, des pièces de

théâtre, dont quelques-unes ne sont pas sans mérite; des espèces d'élégies, sous le nom de *Solitudes*, etc.

CRONSTEDT (Alexandre-Frédéric, baron de), né en Sudermanie en 1722, mort en 1765, découvrit un nouveau demi-métal nommé *Nikel* et *la Zéolite*, sur lequel il composa un *Mémoire*, qu'on trouve dans ceux de l'académie de Stockholm, de 1756, où il démontre que ce fossile forme un nouvel ordre dans les pierres simples. On a encore de lui un *Essai sur un système de minéralogie*. L'abbé Talier en a donné une traduction italienne, Venise, 1777, in-8°. Les minéraux y sont classés suivant leurs élémens constitutifs.

* CROONE (Guillaume), médecin né aux environs de Londres, professa son art dans cette ville, où il mourut en 1684. Il a donné un traité dans lequel il fait beaucoup d'usage des mathématiques pour expliquer le mouvement musculaire qui en est le sujet. Ce traité a paru sous le titre suivant : *De ratione motûs musculorum*, Londini, 1664, in-8°; Amstelodami, 1667, in-12.

† CROPANO (Giovanne Fiore da), capucin italien, né dans la province de Reggio, a publié quelques ouvrages historiques sur la Calabre, tels que *Calabria illustrata*.—*Calabria dichiarata, con inscrizioni e medaglie*, 1691, Napoli, in-fol. fig. On lui doit encore des *Sermons*, des *Commentaires sur l'Ecriture*, et d'autres ouvrages pieux.

† I. CROS (Pierre du), docteur et proviseur de Sorbonne, doyen de l'église de Paris, ensuite évêque d'Auxerre en 1549; puis cardinal en 1350, mourut de la peste à Avignon en 1361. — Il ne faut pas le confondre avec le cardinal Pierre DU CROS, archevêque d'Arles, mort en 1388.

† II. CROS (Jean du), frère du précédent, excellent jurisconsulte, évêque de Limoges et grand pénitencier à Rome, mourut à Avignon, en 1383. — Il a existé encore un autre DU CROS qui donna, en 1643, in-4°, la *Vie de l'illustre Montmorency*, décapité par ordre du cardinal de Richelieu.

* CROSBY (Brass), lord-mayor de Londres, né en 1725 à Stockton-sur-Tees, mort en 1793, fut destiné dès sa jeunesse à la profession d'avocat, qu'il suivit à Londres avec succès. En 1758, il fut membre du conseil commun; en 1764, il fit les fonctions de shériff, et l'année suivante il fut élu alderman. Enfin, en 1770, il fut nommé lord-mayor, et se distingua dans cette place par une constante opposition à la cour dans l'affaire de Wheble, et d'autres imprimeurs. On le mit à la tour : mais il fut bientôt élargi, et, à son retour, la ville en corps le complimenta, et lui fit présent d'un vase qui valoit cent livres sterling.

CROSE. *Voyez* CROZE.

† CROSILHES (Jean-Baptiste de), dit *le Secrétaire de l'Aurore*, mauvais poëte français, moins connu par ses vers que par l'accusation intentée contre lui de s'être marié malgré sa qualité de prêtre. Il resta dix ans en prison, et n'en sortit que par arrêt du parlement, qui le lava de cette calomnie. Il mourut dans la misère six mois après, en 1651. On a de lui des *Héroïdes*, 1619, in-8°; *Tircis et Uranie, ou la chasteté invincible*, bergerie en cinq actes, 1634, in-8°, et des *Epîtres amoureuses*.

* CROSS (Michel), peintre anglais, mort en 1704. On dit que

Charles Ier l'envoya en Italie pour y copier plusieurs tableaux. Le doge de Venise lui permit de *copier la Vierge* de Raphaël dans l'église de Saint-Marc. On prétend qu'il y substitua sa copie et emporta l'original. Ce tableau, vendu avec tout l'ameublement du roi, fut acheté par l'ambassadeur d'Espagne; il passa alors au château de l'Escurial.

* CROTTI (Barthélemi), de Reggio, chanoine et archiprêtre de la cathédrale de sa patrie, vivoit au commencement du 16e siècle. Il étoit bon poëte latin, mais un peu satirique; il apprit aussi la musique, et Paul III, qui l'aimoit, lui donna l'inspection de la chapelle pontificale, avec la surintendance de la musique de cette chapelle. On ignore le lieu et l'époque de sa mort. On a de lui, I. *Bartholomæi Crotti epigrammatum, elegiarumque libellus. Mathæi Bojardi buccolicum carmen*, Regii, 1500, in-4°. II. *Opus Catoni inscriptum à Bartholomæo Crotto in elegiacum versum, ejusdemque appendix*, Regii, 1501, in-4°.

* CROTTUS (Barthélemi), prêtre, né à Reggio, cultivoit la poésie latine. Son *Epigrammatum elegiarumque libellus*, imprimé à Reggio en 1500, in-4°, est très-rare. L'abbé Tiraboschi a donné un article curieux sur ce poëte et ses ouvrages, dans sa *Biblioteca modenese*, tom. II, pag. 197 et suiv. — Il y a du nom de CROTTUS (Ælius-Julius), un autre poëte latin, natif de Crémone, qui vivoit dans le 16e siècle.

CROTUS (Mythol.), fils de Pan et d'Euphême, chasseur habile : il fut, après sa mort, métamorphosé dans la constellation du sagittaire.

CROUVÉ (Guillaume), prêtre anglican, qui se pendit de désespoir vers 1677, étoit régent de Croydone. Il est auteur d'un *Catalogue des écrivains qui ont travaillé sur la Bible*, Londres, 1672, in-8°, fort inférieur à celui du P. Le Long de l'Oratoire, auquel cependant il a été utile.

† CROUZAS (Jean-Pierre de), né à Lausanne en 1663, d'un père, colonel d'un régiment de fusiliers, qui le destinoit à la profession des armes; mais le fils ne soupiroit qu'après les lettres. Maître de suivre son inclination, il se livra à la philosophie et aux mathématiques, et puisa dans les ouvrages du célèbre Descartes des connoissances qui ne firent qu'augmenter son goût. Il voyagea dans les différens pays de l'Europe, et vint à Paris où Malebranche tenta vainement de le gagner à la religion catholique. De retour dans sa patrie, il fut fait recteur de l'académie en 1706, après avoir rempli, depuis 1700, une chaire de philosophie avec beaucoup de succès. En 1724, on l'appela à Groningue pour être professeur de mathématiques et de philosophie. L'académie des sciences de Paris se l'associa quelque temps après; et le prince de Hesse-Cassel le choisit pour être le gouverneur de son fils : emploi qui lui procura une forte pension, et le titre de conseiller des ambassadeurs du roi de Suède, oncle de son élève. Crouzas mourut à Lausanne en 1748. On lui doit un grand nombre d'ouvrages sur la morale, la métaphysique, la physique et les mathématiques. I. *Système de Réflexions qui peuvent contribuer à la netteté et à l'étendue de nos connoissances, ou Nouvel essai de Logique*, publié d'abord en 2 vol in-8°, ensuite en 6 vol. in-12, et abrégé en un seul volume. Il faut s'en tenir à l'Abrégé : le grand ouvrage, quoique estimable, et pour les préceptes de logique, et pour ceux de morale, n'est pas écrit avec assez de précision. On a dit qu'il

avoit noyé l'ancienne dialectique dans un fatras de mots. II. *Traité de l'Education des enfans*, 2 vol. in-12. III. *Traité du Beau*, en 2 volumes et beaucoup trop long. IV. *Examen du Pyrrhonisme ancien et moderne*, in-folio, contre Bayle : ouvrage savant et estimé, mais qui manque de concision. V. *Examen du Traité de la liberté de penser*, contre Collins, Londres, 1766, 2 vol. in-12. VI. *Examen de l'Essai sur l'homme* de Pope; production ennuyeuse. VII. *Commentaire sur la traduction du même Poëme*, par l'abbé du Resnel. VIII. *Traité de l'esprit humain*, à Bâle, 1741. L'auteur combat vivement les hypothèses de Leibnitz et de Wolf, touchant l'harmonie préétablie. IX. Des *Traités de physique et de mathématique*, sous différens titres. X. Des *Sermons*. XI. Des *Œuvres diverses*, en 2 vol. in-8°, etc., etc. Le célèbre Chezeaux étoit son petit-fils.

* CROWNE (Jean), poëte américain, né dans la nouvelle Ecosse, mort au commencement du 18e siècle, vint en Angleterre sous le règne de Charles II, et donna plusieurs *Comédies*, dans lesquelles on distingue celle intitulée *Sir Courtly Nice*, dont le roi lui avoit donné le plan. Mais le monarque mourut avant que la pièce fût prête à jouer; cet évènement ruina Crowne.

* CROXALL (Samuel), théologien anglais, né à Walton-sur-Tamise, au comté de Surrey, mort en 1752, élève du collège de St.-Jean à Cambridge, étoit encore à l'université, quand il composa le poëme de *la belle Circassienne*, imitation licencieuse du Cantique de Salomon. Il prit les ordres, et obtint la cure de Hampton au Midlesex, et plusieurs bénéfices dans la cathédrale d'Hereford, auxquels on en joignit encore d'autres à Londres. Le docteur Croxall étoit wihg déterminé. On a de lui un ouvrage intitulé *l'Ecriture politique*. Il a aussi traduit les Fables d'Esope, et composé quelques *Poésies*.

† I. CROY (Guillaume de), seigneur de Chièvres, duc de Soria, chevalier de la Toison d'or, d'une maison ancienne, qui a tiré son nom du village de Croy en Picardie, et qui subsiste, se signala d'abord par sa valeur sous les rois de France Charles VIII et Louis XII. Croy fut nommé, par ce dernier prince, gouverneur de Charles d'Autriche, depuis empereur sous le nom de Charles-Quint. S'étant attaché à ce prince, il fut envoyé en qualité de vice-roi en Espagne, où il ternit sa réputation par son avidité concussionnaire. Il mourut à Worms en 1521, à 63 ans. Varillas a écrit sa Vie, 1684, in-12, avec plus d'intérêt que de vérité.

II. CROY (Guillaume de), de la même famille que le précédent, fait évêque de Cambrai, l'an 1516, après la mort de Jacques de Croy, son oncle, devint ensuite cardinal, archevêque de Tolède et chancelier de Castille. Il mourut d'une chute de cheval, en 1521, à 23 ans.

III. CROY (Jean de), d'une autre famille que les deux premiers, savant ministre d'Uzes, mort en 1659, a laissé plusieurs ouvrages, entr'autres, *Observationes sacræ et historicæ in novum Testamentum*, Genève, 1644, in-4°.

CROYSSARD (Michel), jésuite de Lyon, où il mourut recteur du collége, composa des *Hymnes* et des *Cantiques*, imprimés en 1600, que Jean Ursucci de Lucques mit en musique. Son meilleur ouvrage est *Thesaurus Virgilii in locos communes digestus*, 1590. Il a pré-

tendu faire pour Virgile ce que Nizolius a fait pour Cicéron.

† CROZAT (Joseph-Antoine), conseiller au parlement, puis maître des requêtes, et lecteur du cabinet du roi en 1719, fit graver par d'habiles maîtres les plus beaux tableaux du cabinet du roi et du duc d'Orléans, etc. Le premier volume a paru en 1729; le second en 1742, in-fol., en forme d'atlas, auquel doit être joint un *Supplément* de quarante-deux estampes, avec l'explication par le P. J. Marletti. Crozat mort deux ans auparavant, en 1740, avoit ordonné que le prix de la vente de son beau cabinet seroit distribué aux pauvres. Sa sœur Marie-Anne, qui avoit épousé le comte d'Evreux, et qui mourut en 1729, à 34 ans, étoit connue sous le nom de mademoiselle CROZAT. Le Francois, qui lui avoit dédié sa Géographie, in-12, en parle comme d'une personne qui, dans l'âge le plus tendre, faisoit honneur à son sexe par ses lumières.

† CROZE (Mathurin VEYSIÈRE de la), né à Nantes en 1661, d'un négociant, se fit bénédictin de la congrégation de Saint-Maur en 1678, après avoir voyagé en Amérique. Il étoit déjà savant dans toutes les langues mortes et vulgaires; sa mémoire tenoit du prodige: son érudition devint plus étendue et plus solide; mais l'amour de l'indépendance, la liberté de penser, et quelques mécontentemens lui firent quitter son ordre et sa religion en 1696. Il prononça son abjuration à Bâle, passa de là à Berlin, obtint la place de bibliothécaire du roi de Prusse, et y mourut le 21 mai 1739. Ses ouvrages sont une preuve de son érudition. Les principaux sont, I. *Dissertations historiques sur différens sujets*, in-12, Roterdam, 1707, recueil savant et curieux. II. *Entretiens sur divers sujets d'histoire, de littérature, de religion et de critique*, Cologne, 1711 et 1740, in-12. On y trouve une *Dissertation sur l'athéisme et sur les athées modernes*, qui offre des recherches intéressantes sur Jordanus, Brunus, Vanini, etc. etc. III. *Dictionnaire arménien*, in-4°, 2 vol. Cet ouvrage lui coûta douze ans de travail: la préface renferme beaucoup de remarques, qui peuvent servir à illustrer l'histoire des Arméniens et des Indes. IV. *Histoire du Christianisme des Indes*, 1724, La Haye, in-12, 2 vol.; curieuse et estimée. V. *Histoire du Christianisme d'Ethiopie et d'Arménie*, in-8°, 1739: compilation négligée et informe, suivant l'abbé Desfontaines; ouvrage de mémoire, et non de jugement, et encore moins d'esprit, mais qui offre une foule d'observations savantes, dont on peut profiter. VI. *Dictionarium ægyptiaco-latinum ex veteribus illius linguæ monumentis*, avec les additions de Christ. Scholtz, mis au jour par Ch.-God. Wolde, à Oxford, 1775, in-4°. Jordan, ami et disciple de La Croze, a écrit la Vie de son maître en un volume aussi gros que la Vie d'Alexandre.

CRUCIGER (Gaspard), théologien protestant de Leipsick, mort en 1548, à Wirtemberg, âgé de 45 ans, fit en allemand plusieurs *Commentaires sur les livres saints*.

* CRUCIUS ou ACRUCE (Vincent), savant philosophe et médecin, né dans l'état de Gênes, pratiqua d'abord son art à Bologne et à Ravenne; il passa ensuite à Rome, où il obtint une chaire au collége Romain environ l'an 1612, et continua d'y enseigner pendant plus de 20 ans. Ce médecin a beaucoup écrit.

Parmi ses ouvrages, on distingue les suivans, I. *De epilepsiâ, lectionum bononiensium libri tres*, Venetiis, 1603, in-4°. II. *De hæmophtisi seu sanguinis sputo*, Romæ, 1633, in-4°.

* CRUDEN (Alexandre), savant compilateur anglais, né en 1704, mort en 1774, élève d'Aberdéen, où il fut reçu maître-ès-arts, s'établit libraire à Londres en 1728, et publia, en 1737, la *Concordance de la Bible*, ouvrage d'un grand mérite. Cruden avoit beaucoup de piété; mais sa tête étoit quelquefois dérangée.

* I. CRUGER (Théodore), graveur au burin, né à Munich en 1589, fut envoyé jeune en Italie, où il perfectionna son talent. On a de lui la *Vie de saint Jean;* une *Cène* d'après André del Sarto; quelques *Thèses*, et autres sujets, d'après André d'Ancône, le chevalier Borghèse, Jean Lanfranc, etc.

* II. CRUGER (Daniel), conseiller-médecin de l'électeur de Brandebourg, né à Stargard, en Poméranie, en 1639, mourut dans cette ville en 1711. Les Mémoires de l'académie impériale des Curieux de la nature contiennent quantité d'*Observations* sur des sujets plus ou moins intéressans. Il est encore auteur d'un ouvrage en allemand, sur la *fièvre pétéchiale et la vérole*.

* III. CRUGER (Jean), docteur en médecine, a donné, I. *Casus medicus de morbo litteratorum, sive affectione hypocondriacâ*, Zittaviæ, 1703, in-4°. II. *Affectus cœliatrici, plerique aphoristicè, breviter et accuratè expositi*, 1722, in-4°. Ce dernier ouvrage est un tissu de faits ridicules et absurdes.

* CRUIKSHANK (William), célèbre anatomiste, né à Edimbourg en 1745, alla à Londres en 1771, où il devint disciple et par suite aide de Hunter. Après la mort de cet anatomiste distingué, dont les cours étoient suivis avec la plus grande vogue, il se chargea, avec le docteur Baillie, de remplir, dans l'école d'anatomie, les fonctions de ce grand maître. En 1786, il publia, comme anatomiste et physiologiste, un ouvrage intitulé *Anatomy of the absorbent Vessels*, traduit en français par M. Petit-Radel, et en allemand par le docteur Ludwig, à Leipsick. Il n'a pas donné d'autre grand ouvrage, et ses travaux postérieurs ne tendoient qu'à perfectionner celui-là, dont il donna, en 1791, une édition augmentée. En 1795, il mit au jour, séparément, les expériences *sur la transpiration insensible*, qu'il avoit insérées dans la première édition. M. Michaelis, à Leipsick, en donna une traduction allemande en 1798. Parmi ses petits ouvrages, on distingue sur-tout un *Mémoire* contenant des *expériences sur les nerfs d'animaux vivans*: imprimé à Londres en 1794, il y prouva le phénomène remarquable *de la régénération des nerfs*, après en avoir coupé des parties.

† CRUMMUS ou CRUMNUS, roi des Bulgares, fut continuellement en guerre avec Nicéphore I, empereur de Constantinople, et prit Sardique sur lui. La perte qu'il fit d'une bataille, en 811, le força de demander la paix. Désespéré du refus qu'on lui en fit, il donna, pendant la nuit, sur le camp des Grecs, qu'il força. Il attaqua la tente de Nicéphore, et le tua, avant qu'il eût le loisir de se reconnoître. Ensuite il tailla en pièces son armée, et fit passer au fil de l'épée, ou emprisonner, tous les grands de l'empire qui avoient suivi l'empereur. Il remporta cette grande

victoire, où Stauraoe, fils de l'empereur, ou empereur lui-même, fut blessé très-dangereusement. Après avoir exposé quelque temps sur un gibet la tête du malheureux Nicéphore, Crummus fit faire une tasse de son crâne enchâssé dans de l'argent, et s'en servit dans les festins solennels, ainsi que ses successeurs, pour boire à la santé de leurs sujets qui s'étoient signalés à la guerre. Il voulut contraindre les officiers prisonniers à racheter leur vie et leur liberté par l'apostasie; mais ils préférèrent le martyre. Michel Rhangabe, gendre et successeur de Nicéphore, tenta inutilement de venger son beau-père; il fut toujours défait. Son vainqueur mourut l'an 875.

* CRUSCIANUS ou TRUSIANUS, médecin de Florence, surnommé *Plusquam Commentator*, à cause des subtilités et des détours dont il enveloppoit les matières qu'il traitoit, vivoit au commencement du 14e siècle. Le traité qu'il a composé sous le titre de *Plusquam commentum in parvam Galeni artem*, et qui fut imprimé à Venise en 1504, 1543 et en 1559, in-fol., peut aussi avoir donné lieu à l'appeler ainsi. Ce médecin, malheureux dans sa pratique, et conséquemment peu recherché, entra dans l'ordre des chartreux, où il mourut à l'âge de 80 ans.

† CRUSER (Herman), né à Kempen, dans l'Over-Yssel, vers 1510, conseiller de Charles, duc de Clèves, mort à Kouigsberg en 1574, a traduit *en latin seize livres* de Galien, Paris, 1532, in-fol. Cette version a été insérée dans plusieurs autres éditions qu'on a faites de Galien; mais revue, corrigée par A. Gadaldini de Modène. Il a aussi *traduit en latin* Plutarque, Bâle, 1764, in-fol. On le blâme d'avoir changé l'ordre des Vies de Plutarque sans nécessité. Cruser étoit un homme profondément versé dans les langues, la philosophie, la médecine et la jurisprudence.

† I. CRUSIUS *ou* KRANS (Martin), né dans le diocèse de Bamberg en 1526, professeur de belles-lettres à Tubinge, mort à Eslingen en 1607, fut le premier qui enseigna le grec en Allemagne; mais c'est Jean Reuchlin ou Capnion qui l'y a apporté le premier: Crusius lui-même le dit dans le *Germano-Græciæ libro* V, pag. 233; et il fait à ce sujet une savante digression sur la manière dont la connoissance de la langue grecque a passé en occident et est parvenue jusqu'en Allemagne. On a de lui des ouvrages estimés, sur lesquels David Clément a donné des détails bibliographiques assez étendus. (*Voyez* la Bibliothèque curieuse, tom. V, pag. 350-63.) Les principaux sont, *Turco-Græciæ libri VIII*, à Bâle, 2 part. en 1 vol. in-fol., 1584; recueil excellent et d'une grande utilité pour ceux qui veulent s'appliquer à l'histoire et à la langue des Grecs modernes. Il faut joindre à ce recueil deux autres ouvrages du même auteur; savoir, *Poëmatum Græcorum libri II*, grec et latin, Bâle, 1567, 3 part. en 1 vol. in-4°; et *Acta et scripta theologorum Wirtembergensium et Patriarchæ Constantinopolitani*, etc., Witeberga, 1584, in-fol. II. *Annales Suevici, ab initio rerum ad annum* 1594, en 2 vol. in-folio, à Francfort, 1593 et 1596; ouvrage estimé et peu commun. III. *Germano-Græciæ libri VI*, in-fol., 1585.

* II. CRUSIUS (Théodore), graveur, né en Saxe en 1730, vint à Paris à l'âge de 27 ans pour s'y perfectionner. On a de lui quelques sujets allégoriques, mais sur-tout

beaucoup de *Vignettes*. Il eut un frère appelé Charles, qui a gravé dans ce dernier genre.

* III. CRUSIUS (David), médecin, né en Misnie le 29 janvier 1589, pratiqua son art à Erford, où il mourut en 1640. On a de lui les ouvrages suivans : I. *Theatrum morborum hermetico-hippocraticum*, seu *methodica morborum et curationis eorumdem dispositio*, Erfurti, 1615, in-8°. II. *Theatri morborum hermetico-hippocratici pars posterior*, ibid, 1616, in-8°.

* CRUSSOL D'AMBOISE (le marquis de), né à Aurillac, lieutenant-général des armées du roi, député de la noblesse de Poitiers aux états-généraux. A la séance du 8 août 1791, lorsqu'on lut l'acte constitutionnel, où étoit rapporté le décret de suppression de la noblesse, de Crussol, qui avoit toujours siégé dans le côté gauche, se leva, et dit : « Je déclare ne point prendre part à la délibération, pour remplir mes devoirs envers mes commettans, et être conséquent aux principes que j'ai toujours eus sur la noblesse. » Il fut décapité le 26 juillet 1793, la veille de la chute de Robespierre. Il étoit âgé de 69 ans.

* I. CRUX (Jean Pantoja de la), peintre, né à Madrid en 1560, mort en 1610, élève d'Alonzo Sanchez Coello, lui succéda dans l'emploi de peintre de Philippe II. Ses talens lui acquirent de la réputation dans le genre de l'histoire ; mais il s'attacha particulièrement à peindre le portrait.

* II. CRUX-BAGAY (la), nègre indien, né aux Philippines, se distingua dans les arts, et grava en 1734, à Manille, une carte de ces îles composée par le P. Murillo Velarde, jésuite. Cette carte, d'une grande dimension, rare et très-curieuse, a été réduite en 1750, à Nuremberg, par Lowitz, professeur de mathématiques.

III. CRUX. *Voyez* SANTA-CRUX.

* I. CRUZ (le docteur Saint-Jean de la), réformateur de l'ordre des carmes en Espagne, chef et fondateur de celui des religieux déchaussés, conjointement avec sainte Thérèse, principale fondatrice de cet ordre, né à Montiveros, ville de la vieille Castille, en 1542, mourut à Ubeda le 14 décembre 1591. Le docteur Cruz entra en 1563 dans l'ordre des carmes, où il fut comblé d'honneurs en récompense d'une vie exemplaire. Dès l'année 1579, il fut élu premier recteur du collége de Baeza ; en 1581 il fut nommé au prieuré du couvent de son ordre à Grenade, et quelque temps après (en 1585), vicaire-général de l'Andalousie. Cet auteur ascétique a laissé les ouvrages suivans, I. Les trois livres de l'*Ascension au mont Carmel*. Allégorie mystique, offerte sous l'emblême d'une nuit obscure. II. Les deux livres de la *Nuit obscure de l'ame*. III. *Le cantique spirituel entre l'ame et le Christ son époux*. IV. *Les chants affectueux de l'Ame*, sous le titre de *vives flammes d'amour*. V. *Des préceptes pour devenir un religieux parfait*. VI. *Des conseils spirituels*. VII. *Des poésies sacrées*. VIII. *Des lettres spirituelles* adressées à différentes personnes. La première édition de ses ouvrages parut à Alcala de Henarès en 1681. Ils furent ensuite réimprimés à Barcelonne en 1682, à Madrid en 1730, et à Barcelonne en 1735 pour la seconde fois. De toutes ces éditions jointes à celles faites vers la fin du 16e siècle et dans le 17e, on en connoît quatorze. Toutes ces productions respirent la morale la plus sublime, et sont en

général écrits d'un style plein de force et de majesté.

* II. CRUZ (Jeanne Inès de la), dame célèbre par son esprit, née au Mexique en 1651, morte en 1695, montra dès sa jeunesse pour les sciences un goût peu commun, et se livra avec ardeur à l'étude de la philosophie, des mathématiques, de l'histoire et de la poésie. Elle se distingua au moins autant par sa piété et sa modestie au couvent de saint Jérôme où elle vécut 27 ans. Le P. Feyjoo, critique espagnol, vante beaucoup ses compositions poétiques.

CSÉLES (Martin), jésuite allemand, né à Tirnaw en 1641, mort à Padoue, le 14 janvier 1709. Après avoir professé la philosophie dans sa patrie, il fut appelé à Rome pour y remplir la charge de grand-pénitencier, et y publia les deux ouvrages suivans : I. *Elucidatio historica de episcopatu Transylvaniæ*, in-fol. II. *Descriptio episcopatus Sirmiensis*, in-16.

† CTÉSIAS, de Gnide, historien et médecin grec, fait prisonnier par Artaxercès-Mnémon, qui le choisit pour son premier médecin. On a de lui quelques *Fragmens* de son *Histoire des Assyriens et des Perses*, suivis par Diodore de Sicile et par Trogue-Pompée, préférablement à celle d'Hérodote. Malgré le suffrage de ces deux historiens, on ne donne aucune croyance aux recits de Ctésias. Photius, qui nous a conservé ce qui nous en reste, fait assez de cas de cet historien. Si ces ouvrages ne sont point parvenus en entier jusqu'à nous, c'est par une justice que le temps n'exerce pas toujours avec la même sévérité. Il paroît n'avoir écrit que dans l'intention de contredire Hérodote et Xénophon. Il ne manquoit dans son style ni de clarté, ni d'énergie. Il vivoit vers l'an 400 avant J. C. Les fragmens de Ctésias sont imprimés d'abord dans *Agatharchide Mnenone excerptæ historiæ*, de Henri Estienne, 1557, et 1594, in-8°, puis dans l'Hérodote de Londres, 1679, in-folio. L'abbé Gedoyn, dans le 14e volume des Mémoires de l'académie des inscriptions, a donné une traduction peu fidèle de Ctésias. Larcher en a joint la traduction à celle d'Hérodote.

† CTÉSIBIUS d'Alexandrie, fils d'un simple barbier, célèbre mathématicien sous Ptolomée-Physcon, vers l'an 120 avant Jésus-Christ, fut, dit-on, le premier inventeur de la pompe. Le hasard développa en lui le goût qu'il avoit pour la mécanique. En abaissant un miroir dans la boutique de son père, il remarqua que le poids qui servoit à le faire monter et descendre, et qui étoit à cet effet enfermé dans un cylindre, formoit un son, produit par le froissement de l'air poussé avec violence par le poids. Il examina de près la cause de ce son, et crut qu'il étoit possible d'en faire un *orgue hydraulique*, où l'air et l'eau formeroient le son : c'est ce qu'il exécuta avec succès. Ctésibius, encouragé par cette production, voulut se servir de la mécanique pour mesurer le temps. Il construisit une *Clepsidre* formée avec de l'eau, et réglée avec des roues dentées ; l'eau, par sa chute faisoit mouvoir ces roues, qui communiquoient leur mouvement à une colonne sur laquelle étoient tracés des caractères qui servoient à distinguer les mois et les heures. En même temps qu'on mettoit les roues dentées en mouvement, elles soulevoient une petite statue, qui indiquoit avec une baguette les mois et les heures marqués sur la colonne. — Il ne faut pas le confondre avec CTÉSIBIUS de Chalcis, philosophe cynique, d'un

caractère badin et d'un esprit gai, qui sut plaire aux grands sans leur prostituer un vil encens, et leur fit entendre la vérité et goûter la vertu sans leur déplaire.

† CTÉSILAS *ou* CTESILAUS, sculpteur. Cet artiste paroît être le même que celui dont Pline a parlé sous ces deux noms ; il fit un *Doryphore*, c'est-à-dire un garde armé d'une pique, et une amazone ; il a représenté aussi un homme prêt à mourir d'une blessure, que quelques-uns croient être la figure antique connue sous le nom de *Gladiateur mourant*. Winckelmann pense, au contraire, d'après le caractère de noblesse que Ctésilaüs imprimoit à ses ouvrages, que cette figure ne peut lui être attribuée, car le Gladiateur mourant ne représente qu'un homme du peuple.

† CTÉSILOQUE, peintre grec et élève d'Apelles, peignoit dans le genre grotesque. Il s'est fait remarquer par la bizarrerie de l'un de ses tableaux. Il peignit *Jupiter avec une coiffure de femme et dans une chaise longue, accouchant de Bacchus;* le maître des dieux sembloit souffrir les douleurs de l'enfantement, et les déesses lui rendoient les services nécessaires en pareil cas.

† I. CTÉSIPHON *et* MÉTAGÈNES, architectes, vivoient 550 ans avant J. C. Ctésiphon étoit de l'île de Crète, il devint célèbre par le plan qu'il donna du fameux temple de Diane à Ephèse, qu'il commença d'élever. Son fils Métagènes l'acheva, donna tous les détails de la construction, et fit principalement la description des machines qu'il avoit inventées pour transporter les blocs énormes de marbre dont il avoit besoin. Cet édifice superbe, terminé par Démétrius, surnommé *l'esclave de Diane*, et par Panonius d'Ephèse, après deux cents ans d'un travail continu, fut bientôt après brûlé par Erostrate, qui vouloit immortaliser son nom par cette action insensée. Ce temple, rebâti avec plus de magnificence sous la conduite de Chiromocrate, ou Dinocrate, auquel grand nombre de rois et de républiques contribuèrent, fut enfin détruit par le temps et par les barbares, dans les troisième et quatrième siècles de l'ère vulgaire. On en voit encore aujourd'hui les ruines, sans pouvoir rien conclure pour sa forme générale. Des différentes descriptions que nous en avons, la meilleure est celle que le marquis Soleni a insérée dans les Essais de l'académie de Cortone. La longueur du portique étoit de trois cent quatre-vingt-dix-huit pieds, et sa largeur de cent quatre-vingt-treize. Les entre-colonnes étoient de deux diamètres et un quart. La cella, ou chapelle antérieure, avoit deux cent quarante-cinq pieds de long sur trente-trois de large.

† II. CTÉSIPHON, Athénien, fit décréter que Démosthène seroit couronné en pleine assemblée d'une couronne d'or. Mais Eschine, rival et ennemi de cet orateur, ne pouvant souffrir qu'on lui fît cet honneur, accusa Ctésiphon d'être l'auteur d'une sédition. Démosthènes le défendit de cette calomnie par cette belle harangue, qu'il a intitulée De la Couronne.

CTÉSIPPE, fils de Chabrias, après la mort de son père, fut reçu dans la maison de Phocion, son ami, avec toutes les marques d'une tendre affection. Ce vertueux Athénien vouloit retirer ce jeune homme de la débauche où il le voyoit plongé ; et quoique le naturel fâcheux de Ctésippe fît avorter tous ses soins, il ne laissa pas de supporter longtemps tous les défauts de son élève ;

mais enfin la modération de Phocion, le plus patient des hommes, ne put tenir contre l'indiscrétion de ce jeune éventé. Un jour qu'il fut importuné par de sottes demandes, tandis qu'il vaquoit à une affaire d'état, il ne put s'empêcher de s'écrier : « O Chabrias! Chabrias! je te paie au double l'amitié que tu m'as témoignée, lorsque je souffre les folies de ton fils! »

CUBA (Mythol.), divinité invoquée par les Romains, comme prenant soin des enfans dans leurs berceaux et les faisant bien dormir.

* CUÇAMI ou KUTSAMI, auteur de l'agriculture nabathéenne, avoit écrit en chaldéen : les Arabes le traduisirent, et son autorité fut très-grande parmi eux. Abre-Becre-Aben-Noxia a augmenté son ouvrage.

* CUCCO (Marc-Antoine), originaire de Brescia, étoit de Pavie, où il étudia la jurisprudence, qu'il y professa ainsi qu'à Rome et dans plusieurs autres villes. Il fut un de ceux qui furent choisis pour réformer le décret de Gratien. On a de lui trois Traités, intitulés I. *De legitimâ ad auct. novissimas codicis de inofficiosis testamentis.* II. *Alter de moratoria præscriptione ad L. quoties C. de precibus imperatori offerendis.* III. *Tertius de mentiente circa possessionem ad fin. ff. de rei venditione. Institutiones juris canonici, lib. IV.*

* CUEILLENS (P. Felice le), de l'ordre de Saint-François de l'observance, distingué par ses talens dans la prédication, fut choisi pour prêcher le Carême devant Louis XIV en 1665. On a de lui, I. *Les vérités dont Notre Seigneur J. C. a rendu témoignage en venant au monde; prêchées dans l'avent de* 1676, in-8°. II. *Les douze étoiles qui composent la couronne de la Sainte Vierge*, et *douze Panégyriques en son honneur*, Paris, 1676, in-8°. Cet orateur avoit quelques talens, mais peu de goût.

CUDSEMIUS (Pierre), né dans le duché de Clèves, abjura le calvinisme à Avignon, se rendit à Rome, et s'attacha au cardinal Bellarmin. Sur la fin de ses jours, il se retira à Cologne, et mourut au commencement du 17e siècle, après avoir publié plusieurs ouvrages de controverse, entre autres, *de Desperatâ Calvini causâ*, 1612, in-8°; *le Synode d'Utrecht*, 1614. Les notes en sont savantes et curieuses.

† CUDWORTH (Rodolphe), né dans le comté de Sommerset en 1617, mort en 1688 à Cambridge, où il étoit professeur en hébreu, occupa d'autres emplois importans et lucratifs. Son savoir universel les lui mérita; philosophe, mathématicien, il joignoit à ces sciences l'étude des belles-lettres, des langues savantes et de l'antiquité. On a de lui, I. *Système intellectuel de l'univers contre les athées*; ouvrage traduit en latin par Jean-Laurent Mosheim, avec des notes très-savantes; Iène, 1733, 2 vol. in-fol.; Leyde, 1773, 2 vol. in-4°; et abrégé en anglais, en 2 vol. in-4°, par Thomas Wise. L'ouvrage, la traduction et l'abrégé sont également estimés. Il fut long-temps renfermé dans l'enceinte de l'Angleterre; mais le savant Jean Le Clerc le fit connoître avantageusement, par les extraits curieux et détaillés qu'il en donna dans différens volumes de sa *Bibliothèque choisie*. Ces analyses peuvent suffire à ceux qui n'ont pas l'original. II. *Traité de l'éternité et de l'immutabilité du juste et de l'injuste*, traduit aussi en latin par Mosheim. III. *Commentaire sur la prophétie de Daniel sur les septante semaines*, 2 vol. in-fol. IV.

Traité de l'amour de Dieu, 1722, in-12 : il a été traduit en français par Coste. V. De l'*Immortalité de l'ame*, in-8°. Il a laissé plusieurs manuscrits importans, et une fille pleine d'esprit, qui fut étroitement liée avec Locke ; elle s'appeloit Damaris. Cudworth étoit, dit-on, assez incertain dans ses opinions religieuses ; et en parlant de plusieurs dogmes du christianisme, il s'est expliqué d'une manière si ambiguë, qu'on ne peut guère savoir ce qu'il en pensoit. On dit que, sur plusieurs points de théologie, il étoit de ceux que les Anglais appellent *Latitudinaires*. Zélé partisan de Platon, il défendit ses opinions, et tâcha d'en imiter encore le style. Le sien est chargé de termes difficiles à entendre, d'expressions dures et de métaphores outrées.

* CUEBA ou CUEVA (Jean de la), célèbre poëte espagnol, naquit à Séville vers le milieu du 16e siècle. Les Espagnols le placent au premier rang des poëtes. Il a laissé, I. *Des Poésies lyriques*, 1 vol. in-8°, imprimé à Séville en 1582. II. *Coro Febeo de romances historiales*, 1 vol. in-8° imprimé à Séville en 1588. III. *Œuvres dramatiques*, 1 vol. in-4°, imprimé à Séville en 1588. Ce volume, indépendamment de quelques comédies, renferme quatre tragédies qui ont été représentées à Séville en 1579 et 1580 ; elles sont intitulées, 1° *les sept Enfans de Lara* ; 2° *la Mort de Virginie*, ou *Appius Claudius* ; 3° *la Mort d'Ajax et de Télamon* ; 4° *le Prince tyran*. IV. *La Conquête de la Bétique*, poëme héroïque imprimé à Séville en 1603. Le comte del Aguila possédoit, en 1774, d'autres ouvrages manuscrits de la main de Cueba et signés de lui, dédiés à son frère le docteur Claude de LA CUEBA, inquisiteur à Séville : ces ouvrages sont, 1° *des Sonnets*, *des Epîtres* ; *des Elégies et des Eglogues* ; 2° *les Amours de Mars et de Vénus*, poëme ; 3° *Origine de la maison de La Cueba* ; 4° *Voyage du poëte Sanio au ciel de Jupiter*, poëme ; 5° *Epître adressée à Christophe de Zayas* : c'est une satire contre les mauvais poëtes de son temps ; 6° *quatre livres sur les inventeurs des choses*, poëme imité de Virgile ; 7° *la Muricinda*, poëme burlesque ; 8° *la Bataille des rats et des grenouilles*, traduction de la Batrachomyomachie d'Homère ; 9° *l'Art poétique*. Ce dernier ouvrage se trouve dans le huitième volume du Parnasse espagnol par Sedano.

* CUEF (Henri), savant anglais, né en 1560 dans le comté de Sommerset, mort en 1601, élève d'Oxford, où il fut boursier du collége de Merton, ensuite professeur de grec, eut le malheur d'être secrétaire de Robert, comte d'Essex. Quand ce seigneur fut condamné, Cuef fut arrêté et pendu à Tyburn. On a de lui un livre intitulé, *Différence des âges de la vie humaine*, in-8°, 1607.

* CUERENKERT (Théodore Van), graveur hollandais de beaucoup de mérite, né en 1522, mort à Tergout en 1590, prétendoit que le culte public étoit contraire à la loi de Dieu. Ces idées singulières sur la religion le firent bannir d'Harlem.

I. CUÉVA (Bernard de la). *Voyez* HENRI IV, roi de Castille.

† II. CUÉVA (Alfonse de la), connu sous le nom de *Bedmar*, d'une maison ancienne d'Espagne, ambassadeur de Philippe III auprès de la république de Venise, s'unit, dit-on, en 1618, avec le duc d'Ossone, vice-roi de Naples, et avec

D. Pedro de Tolède, gouverneur de Milan, pour anéantir l'état au sein duquel il étoit envoyé. La Cuéva rassemble des étrangers dans la ville, et s'assure de leurs services à force d'argent. Les conjurés devoient mettre le feu à l'arsenal de la république, et se saisir des postes les plus importans. Des troupes du Milanès devoient arriver par la terre ferme, et des matelots gagnés, montrer le chemin à des barques chargées de soldats. Cette horrible conspiration fut découverte. On noya tout ce qu'on put trouver des conjurés. On respecta, dans l'auteur de ce complot, le caractère d'ambassadeur. Le sénat le fit partir secrétement, de peur qu'il ne fût mis en pièces par la populace. Dans une Discussion très-étendue sur cette Conjuration, imprimée à la suite de la seconde édition de ses Observations sur l'Italie, Grosley a entrepris d'établir que cette conjuration n'étoit autre chose qu'un artifice des Vénitiens, dirigé par Fra-Paolo, pour se débarrasser du marquis de Bedmar, dont la présence les incommodoit. Naudé et Capriata avoient déjà soutenu la même opinion. Mais plusieurs critiques soutiennent, qu'à l'exception de quelques circonstances inventées par des historiens romanciers, cette conspiration étoit très-réelle. Si la république de Venise, disent-ils, garda le secret sur la découverte du complot, c'est qu'il ne fut point consommé, que l'Espagne étoit infiniment redoutable, et qu'il falloit ou se taire, ou lui déclarer la guerre. Forcé de quitter Venise, Bedmar passa en Flandre, y fit les fonctions de président du conseil, et y reçut le chapeau de cardinal. Sa sévérité lui ayant fait perdre son gouvernement, il se retira à Rome et eut ensuite l'évêché de la Palestine et de Malaca : il y mourut le 10 août en 1665, regardé comme un des plus puissans génies, des plus dangereux esprits qu'ait produits l'Espagne. Sa sagacité étoit telle, que ses conjectures passoient presque pour des prophéties. A cette pénétration singulière, il joignoit un talent rare pour manier les affaires les plus délicates ; un instinct merveilleux pour se connoître en hommes ; une humeur libre et complaisante, et d'autant plus impénétrable, que tout le monde croyoit la pénétrer ; toutes les apparences d'une parfaite tranquillité d'esprit au milieu des agitations les plus cruelles. On lui attribue un Traité en italien, contre la liberté de la république de Venise, intitulé *Squitinio della liberta Veneta*, Mirandole, 1612, in-4°, et traduit en français par Amelot de La Houssaie, Ratisbonne, 1677, in-12 ; mais d'autres le donnent, avec plus de raison, à Marc Velser. On prétend que les Vénitiens n'osèrent répondre à cet ouvrage. La bibliothèque de Lyon renferme un manuscrit de Bedmar en italien. C'est une relation faite à Philippe III, roi d'Espagne, sur l'ancien gouvernement, les revenus, les forces de terre et de mer, les tribunaux, les conseils, les rapports commerciaux et politiques de la république de Venise.

* CUEVAS (Eugène de las), peintre né à Madrid en 1615, mort dans la même ville en 1667, étoit élève de Pierre de Las Cuevas son père. Le genre qu'il a présenté étoit la miniature. Il fut choisi entre les plus habiles maîtres de son temps pour enseigner le dessin et donner des leçons de peinture au prince don Juan d'Autriche, fils de Philippe IV.

CUGNIÈRES (Pierre de), avocat-général au parlement de Paris, jurisconsulte habile et magistrat intègre, défendit avec beaucoup de vivacité, l'an 1329, en

présence de Philippe de Valois, les droits du roi contre le clergé. Pierre Bertrand, évêque d'Autun, plaida pour l'Eglise avec non moins de chaleur. (*Voyez* BERTRAND, n° II.) « La cause de l'Eglise fut mal attaquée et mal défendue, dit Fleury, parce que, de part et d'autre, on n'en savoit pas assez, et qu'on raisonnoit sur de faux principes, faute de connoître les véritables. Les avocats du clergé s'arrêtèrent long-temps à prouver ce qui n'étoit pas de la question, que la juridiction temporelle n'est point incompatible avec la spirituelle, et que les ecclésiastiques sont capables de l'une et de l'autre : mais ce n'étoit pas de quoi il s'agissoit ; il falloit savoir s'ils l'avoient effectivement, et à quel titre. » Cette querelle augmenta plutôt l'animosité entre les deux partis qu'elle ne la diminua. L'avocat du roi devint si odieux au clergé, qu'on l'appela par dérision Maître Pierre du Cognet, nom d'une petite figure ridicule, placée dans un coin de l'église de Notre-Dame de Paris, faisant partie d'une représentation de l'enfer, qui étoit à la clôture du chœur, sous le jubé. Cugnières eut encore le désagrément d'être condamné par le roi, pour lequel il plaidoit. Ce démêlé a été le fondement de tous ceux qui se sont élevés depuis sur l'autorité des deux puissances, et dont l'effet fut de restreindre la juridiction ecclésiastique dans des bornes plus étroites. Le président Hénault indique encore une autre cause de la diminution de son pouvoir. Les évêques commencèrent alors à négliger de convoquer les conciles de leurs provinces, où le corps des ecclésiastiques, rassemblés tous les ans, s'entretenoit dans sa première vigueur ; tandis que les parlemens, devenus sédentaires, affermirent leur autorité en ne se séparant jamais. C'est à cette querelle qu'on rapporte l'introduction de la forme d'*Appel comme d'abus*.

* CUGNOT (Nicolas-Joseph), né à Void, en Lorraine, le 26 février 1725, mort à Paris en 1804, servit en Allemagne comme ingénieur, et passa ensuite dans les Pays-Bas au service du prince Charles. Des Pays-Bas, il vint à Paris en 1763 ; il y donna des leçons sur l'art militaire. On a de lui, I. *Elémens de l'art militaire, ancien et moderne*, 1766, 2 vol. in-12. II. *Fortification de campagne, ou Traité de la science de la construction, de la défense et de l'attaque des retranchemens*, 1769, 1 vol. in-12. Cet ouvrage est estimé. III. *Théorie de la fortification*, 1778, 1 vol. in-12. Cet ouvrage contient des observations sur les différens systèmes qui ont paru depuis l'invention de l'artillerie, et une nouvelle manière de construire des places. Il contient de plus une description d'une nouvelle planchette, avec la manière de s'en servir. Cugnot imagina à l'âge de vingt ans *un nouveau fusil* qu'il présenta au maréchal de Saxe, et qui fut adopté pour ses houlans.

* CUGOANO (Ottobah), nègre né sur la côte de Fantin dans la ville d'Agimaque, enlevé de son pays par des brigands européens, transporté à la Grenade, dut sa liberté au lord Hoth, qui l'emmena en Angleterre où il étoit, en 1788, au service de Cosway, premier peintre du prince de Galles. Cugoano épousa une Anglaise et se fit estimer par son caractère doux et modeste, sa piété, ses mœurs intègres et ses talens. Ayant partagé le sort des malheureux Africains que l'iniquité des blancs déprave et calomnie, il prit leur défense dans un petit traité traduit en français par Dyannière, sous le titre de *Réflexions sur la traite et l'esclavage*

des nègres, in-12, Paris, 1788. L'ouvrage est nourri de réflexions très-sensées et touchantes.

† CUJAS (Jacques), né à Toulouse en 1520, d'un foulon, apprit avec une égale facilité les belles-lettres, l'histoire, le droit ancien et moderne, civil et canonique. Il professa d'abord dans sa patrie; mais ayant à se plaindre des magistrats, il quitta Toulouse. Ses nombreux écoliers ne l'abandonnèrent point et le suivirent dans toutes les villes où il se fixa, à Cahors, à Bourges, à Valence en Dauphiné, à Turin, etc. Les Toulousains reconnurent trop tard leur faute; ils lui écrivirent pour l'inviter à revenir auprès d'eux. Cujas fit cette réponse fière et précise, qu'il adressa, suivant la forme antique, au sénat et au peuple: *Frustra absentem requiritis, quem præsentem neglexistis. Valete.* Le P. Maldonat, jésuite, étant allé voir Cujas, celui-ci lui rendit sa visite à la tête de huit cents de ses écoliers. Plusieurs curieux allèrent à Bourges, seulement pour le voir, comme autrefois on alloit à Rome pour voir Tite-Live. Le roi de France lui permit de prendre séance avec les conseillers du parlement de Grenoble. Le duc de Savoie Emmanuel-Philibert, et le pape Grégoire XIII, n'eurent pas moins de considération pour son mérite. Lorsque les professeurs allemands le citoient en chaire, ils mettoient la main au bonnet, pour marquer leur estime pour cet illustre interprète des lois. C'étoit le père des écoliers, suivant Scaliger; il leur prêtoit de l'argent et des livres. Jamais il ne dictoit ses leçons, mais il les prononçoit avec tant de clarté, que ses élèves les retenoient, et en écrivoient ensuite l'extrait. Sitôt qu'il étoit interrompu par le bruit, il se levoit et s'en alloit. Cujas est celui de tous les jurisconsultes modernes qui a pénétré le plus avant dans les mystères des lois et du droit romain. On a soupçonné que ses opinions religieuses n'étoient pas favorables à la croyance des catholiques. Il ne voulut jamais s'expliquer nettement sur cette matière. Quand on le questionnoit sur le sujet qui, de son temps, agitoit tous les esprits, il se bornoit à répondre: *Nihil hoc ad edictum prætoris*: « cela n'a aucun rapport avec l'édit du préteur. » Son testament adressé à sa femme et à son beau-père prouve qu'il tenoit plus au calvinisme qu'à la religion du pape, dont il parle avec mépris. La meilleure édition des *Œuvres de Cujas* est celle de Fabrot, Paris, 1658, en 10 vol. in-fol. Celle de Paris, chez Nivelle, donnée par Cujas même, est très-rare. On en a donné une autre à Naples, 1758, 1762, 11 vol. in-fol. Elle est moins belle que les précédentes, mais plus commode à cause de la table générale qui l'accompagne. Il est bon, lorsqu'on la possède, d'y joindre l'ouvrage suivant: *Promptuarium operum Jac. Cujacii, domi auctore Albunensi*, Neapoli, 2 vol. in-folio. Il y a aussi une première édition de Naples, également en 11 vol, qui est assez estimée: on trouve dans l'une et dans l'autre les variantes de Mérille et les observations de Robert, qui ne se trouvent pas dans l'édition de Paris. On a appliqué à Cujas ce qu'un homme d'esprit a dit des anciens jurisconsultes: « On trouve dans leurs écrits une vaste connoissance et une méditation profonde de la partie des lois à laquelle chacun d'eux s'étoit particulièrement dévoué; le projet d'y tout éclairer et même d'y tout simplifier; presque toujours un grand sens; l'énergie d'un esprit ferme et libre; souvent même les traits hardis d'un esprit original, et un grand nombre de vues de réfor-

mes sages et courageuses. Mais ces qualités précieuses sont dégradées par des défauts qu'on ne peut imputer qu'à leur siècle; un continuel abus de l'érudition; des préjugés qui rétrécissent leur génie; des détails sans utilité et sans mérite; une prolixité qui égare et fatigue; un style qui a souvent l'empreinte du talent, mais qui conserve toute la pesanteur et la bigarrure des temps, où l'on n'a encore ni le sentiment, ni les principes du goût.» Cependant Cujas est plus clair et plus méthodique que beaucoup de jurisconsultes de son temps. (*Voy.* MOULIN (DU), nº I.) Papyre-Masson, dans la Vie de ce célèbre jurisconsulte, rapporte qu'il avoit pris la singulière habitude d'étudier tout de son long sur un tapis, le ventre contre terre, ayant ses livres autour de lui. Ménage avoit également écrit sa vie; mais l'ouvrage, resté manuscrit après sa mort, s'est perdu. Cujas mourut à Bourges, où il s'étoit établi, le 4 octobre 1590. Il ordonna par son testament que sa bibliothèque, remplie de livres notés de sa main, fût vendue en détail, de peur que si elle étoit au pouvoir d'un seul, on ne se servît de ses notes, mal entendues, pour en composer de méchans livres. Son vrai nom étoit Cujaüs; il en retrancha l'ü pour l'adoucir. Il avoit été marié deux fois. De son second mariage il ne laissa qu'une fille appelée Susanne, qui, avant l'âge de 15 ans, époque où elle fut mariée par l'entremise du président de Thou, étoit déjà fameuse par ses galanteries; ce lien ne la rendit pas plus sage; ses amans étoient presqu'aussi nombreux que les élèves de son père: et les hommages fréquens rendus à ses charmes étoient nommés plaisamment *les commentaires des Œuvres de Cujas.*

* CUIPER (François), libraire à Amsterdam, y publia entre autres ouvrages *Bibliotheca Fratrum Polonorum*. Il s'acquit beaucoup de réputation par ses *Arcana athæismi detecta*, où il s'attacha à réfuter les principes spinosistiques de Jean Bredenburg, qui cependant le firent lui-même soupçonner de spinosisme.

CULANT (Philippe de), sorti d'une ancienne famille de Berri, reçut le bâton de maréchal, sous Charles VII, au siége de Pontoise en 1441, et contribua beaucoup à la réduction de toute la Normandie et à la conquête de la Guienne. Il avoit plus de talent à prendre des villes qu'à gagner des batailles. Il mourut en 1454. Il étoit oncle de Charles DE CULANT, grand-maître de la maison du roi, et de Louis DE CULANT, amiral en 1422.

* CULLEN (Guillaume), célèbre médecin, né en 1712 au comté de la Marck en Ecosse, mort en 1790, étudia d'abord la chirurgie à Glascow, et après ses études fut chirurgien sur un vaisseau marchand de la compagnie des Indes orientales. A son retour, il exerça la chirurgie sous l'inspection du docteur Guillaume Hunter qui le protégeoit. En 1740 il fut reçu docteur, et en 1746, professeur de chimie à Glascow. En 1761 il eut la chaire de médecine dans la même université; et en 1765 nommé professeur de chimie à Edimbourg. Enfin, en 1766 il obtint dans cette même ville la chaire de médecine; et c'est lui qui a fait à cette université la haute réputation dont elle jouit pour cette science. Ses *Leçons de médecine*, imprimées en 4 vol., ont trop de célébrité pour qu'il soit nécessaire d'en faire l'éloge. Cullen est auteur de plusieurs autres ouvrages très-estimés, savoir, I. *Synopsis nosologiæ methodicæ*, 2 vol. in-8°.

II. *Le livre classique des étudians en médecine; leçons sur les matières médicales*, 2 vol. in-4°. III. Il a donné de plus un écrit *sur les secours à donner aux noyés qui paroissent morts*, in-8°.

CULLUM (Jean), Anglais, mort en 1787, membre de la société royale de Londres, est auteur de quelques ouvrages historiques écrits dans sa langue.

CUMANUS, gouverneur de Judée. Il s'éleva de son temps une sédition à Jérusalem. Un soldat de garde de la porte du temple s'avisa de se découvrir avec indécence. Le peuple, s'en prenant à Cumanus, l'accabla d'injures, et il fut obligé de faire mettre une garnison dans la forteresse Antonia pour le contenir. Les soldats épouvantèrent si fort la populace, que, dans un mouvement de terreur panique, il y eut plus de deux mille personnes d'étouffées. Les tyrannies de Cumanus devinrent insupportables. Le peuple s'en plaignit à Quadratus, gouverneur de Syrie. Celui-ci envoya Cumanus à l'empereur Claude, qui le condamna à l'exil vers l'an 53.

† I. CUMBERLAND (Richard), né à Londres en 1632, d'une famille honnête, entra dans l'état ecclésiastique et obtint deux cures. Zélé anglican, il déclama beaucoup sous Charles II contre la religion catholique. Son zèle, soutenu par beaucoup de mérite et par des mœurs pures, lui valut l'évêché de Péterborough, qu'il conserva jusqu'à sa mort en 1718, à 86 ans. Ni sa dignité d'évêque, ni son grand âge, ne purent l'engager à prendre quelque repos. Quand on lui représentoit que ses travaux nuiroient à sa santé; il répondoit: « Il vaut mieux qu'un homme s'use que de se rouiller. » La nature l'avoit fait naître avec beaucoup de douceur dans le caractère, et un grand amour pour la paix; mais le fanatisme l'aigrit, et le poussa quelquefois jusqu'à l'emportement. On lui doit, I. *De legibus naturæ disquisitio philosophica*, Londres 1672, in-4°, réfutation des principes de Hobbes, traduite en anglais, 1686, in-8°, et en français par Barbeyrac, qui l'a enrichie de notes, Amsterdam, 1744, in-4°. On en trouve une bonne analyse dans la Bibliothèque d'un homme public, tome IX. II. *Traité des poids et des mesures des Juifs*, in-8°. Il y démontre, ou il croit y démontrer géométriquement, que le derach du Caire étoit l'ancienne coudée des Egyptiens et des Hébreux. III. *Histoire phénicienne de Sanchoniathon*, in-8°, Londres, 1720, traduite en anglais avec des notes; ouvrage posthume qui a peu de mérite, quoiqu'on y trouve de l'érudition. IV. *Traduction de l'histoire de la réformation des Pays-Bas*, par Gérard Brandt, 1723, 3 vol. in-folio. V. *Origines gentium antiquissimæ*, Londres, 1724, in-8°.

† II. CUMBERLAND (le duc de), second fils de George II, né en Angleterre en 1721, mort le 30 octobre 1765, se trouva en 1743 à la bataille de Dettingen, petit village situé entre le Mein et les montagnes. Il y fut blessé à côté de son père, auquel son sang-froid et sa bravoure firent concevoir les plus brillantes espérances. Chargé du commandement de l'armée des alliés à la bataille de Fontenoi, son courage ardent l'emporta sur les conseils timides du vieux général Kœnigseek, qui vouloit harceler les Français par une inaction forcée, et ne point exposer les troupes anglaises aux hasards d'un combat décisif. Le succès sembloit justifier la résolution du prince. Le découragement s'étoit emparé des officiers français, lorsque le maréchal de Saxe

changea, par une opération de génie, le destin de cette journée, et sauva l'honneur de nos armes. La perte de cette bataille n'eut point d'influence sur la Grande-Bretagne; mais le gain de celle de Culloden offrit Cumberland aux amis de la liberté civile et religieuse, comme le libérateur de son pays, et comme celui qui avoit eu le bonheur d'anéantir le germe des guerres civiles qui depuis soixante ans menaçoient la Grande-Bretagne. Le prince Edouard Stuart avoit fait une irruption en Angleterre, où il entretenoit des intelligences avec les catholiques, zélateurs passionnés de sa famille; il s'étoit emparé de plusieurs places considérables : son parti s'étoit grossi d'un grand nombre. Il étoit à trente lieues de la capitale. Avec plus d'ardeur et de précipitation, il eût peut-être reconquis le trône de ses ancètres; en se laissant intimider par la crainte d'une armée imaginaire, il donna le temps à ses ennemis d'en former une réelle. Le duc de Cumberland, que l'on avoit rappelé de Flandre, chassa d'abord l'ennemi de Carlisle, après neuf jours de siége, le 11 janvier 1746. Le 27 avril de la même année, il marcha contre l'armée du prétendant, qui étoit forte de huit mille hommes. La bataille dura depuis deux heures après midi jusqu'à la nuit. L'acharnement fut terrible; les ressentimens politiques et religieux allumoient la rage dans toutes les ames. La supériorité de la discipline assura la victoire aux Anglais: mais ils en abusèrent : ceux qui avoient échappé dans le combat furent impitoyablement égorgés; on viola les épouses et les filles sur les cadavres fumans des maris et des pères; on ensevelit des familles entières sous les décombres des édifices où elles s'étoient réfugiées; une étendue de cinquante milles transformée en désert, où le bétail ne fut pas plus épargné que les hommes, où l'aveugle fureur ne ménagea ni les habitations ni les arbres, fut le déplorable monument de cette funeste guerre. Cumberland ne fut pas plus heureux à Lawfeld en 1747. Ce village, où il avoit renfermé une partie de ses troupes, fut attaqué et repris plusieurs fois. Les Français ayant battu l'aile gauche de l'ennemi, le maréchal de Saxe fit attaquer la droite. Les alliés perdirent plus de dix mille hommes dans la seule défense du village. Le général français n'avoit fait cette attaque que pour parvenir à s'emparer de Mastricht; mais la retraite de Cumberland dans le duché de Limbourg, d'où il continuoit à protéger cette place, fit avorter ce dessein. Ce fut après cette défaite que l'on apprit le traité par lequel la Russie mettoit à la disposition de l'Angleterre cinquante mille Russes, moyennant un subside annuel de cent mille guinées.

* CUMIA (Joseph), de Catane, grand jurisconsulte, vivoit dans le 16e siècle. Il professa le droit, et s'acquit beaucoup de réputation par ses leçons, qui attiroient un concours considérable d'auditeurs. On a de lui, *in Ritus M. R. C. ac totius regni Siciliæ curarium commentaria : in ritus magnæ regiæ curiæ praxis practica. Syndicatus cum theoricâ in regni Siciliæ capitularia*, et quelques *Vers*.

* CUMING (Guillaume), savant médecin, né en 1714 à Edimbourg, mort en 1788. Après avoir achevé ses études et pris ses degrés, il vint à Londres, puis alla s'établir à Dorchester, où il resta jusqu'à sa mort. Le docteur Cuming aussi distingué par ses vertus que par ses talens, a aidé Hutchins à compiler *l'Histoire du comté de Dorset*.

† CUNÆUS (Pierre), professeur

de belles-lettres, de politique et de droit à Leyde, né à Flessingue dans la Zélande en 1586, d'un marchand, mourut à Leyde en 1638. Parmi ses divers ouvrages, on préfère ceux-ci : I. *Traité de la république des Hébreux*, en latin, ouvrage savant, dont la meilleure édition est de 1703, in-4°; traduit en français par Gorée, Amsterdam, 1705, 3 vol. in-8°. Cunæus étoit fort savant dans les langues et les antiquités orientales, où il avoit eu pour maître le célèbre Drusiers. II. *Sardi venales*, Leyde, 1612, in-24; et dans le recueil de *tres satyræ Menippeæ*, de G. Corte, Leipsick, 1720, in-8°. L'auteur y a joint une traduction de la satire des Césars, par l'empereur Julien. Ces *sardi venales*, où Cunæus n'avoit pas ménagé les théologiens de son temps, furent un grand sujet de scandale à ceux-ci. Le synode de Dordrecht le condamna à une réparation authentique. III. *Recueil de ses lettres*, publié en 1725, in-8°, par l'infatigable compilateur Burman; on y trouve quelques anecdotes sur l'histoire littéraire de son temps. Peu de jours avant sa mort, Cunæus jeta au feu tous ses écrits, parmi lesquels on regretta principalement son *Commentaire* sur Flave-Josèphe, auquel il avoit consacré la plus grande partie de son temps.

* CUNÉGO (Dominique), un des plus célèbres graveurs de l'Italie, mort à Rome en 1804. On distingue parmi ses gravures, celles *des tableaux de la chapelle Sextine*, peints par Michel-Ange.

† I. CUNÉGONDE (sainte), fille de Sigefroi, premier comte de Luxembourg, femme de l'empereur Henri II, soupçonnée d'adultère par son époux, prouva son innocence, si l'on en croit quelques historiens, en tenant dans ses mains une barre de fer ardente sans se brûler. Les mêmes historiens rapportent que son mari dit dans ses derniers momens aux parens de sa femme : « Vierge vous me l'avez donnée, je vous la rends vierge » ; discours ridicule, qui ne s'accorde pas d'ailleurs avec les plaintes qu'il fit, de la stérilité de Cunégonde, à une diète qu'il tint à Francfort. Son mari étant mort en 1024, elle prit le voile dans un monastère qu'elle avoit fondé : elle y mourut dans les exercices de la pénitence. La cathédrale de Bamberg renferme le corps de cette impératrice, canonisée par le pape Innocent III.

II. CUNÉGONDE (sainte), fille de Béla, roi de Hongrie, épousa, l'an 1239, Boleslas, roi de Pologne, surnommé *le Chaste*, et fit, ainsi que son époux, vœu de continence. Ses peuples manquant de sel, on attribua à ses prières la découverte des fameuses salines de Wilisca. Après la mort de Boleslas, elle prit le voile et mourut dans le monastère de Sandecz le 24 juillet 1292. Le pape Alexandre VII la canonisa en 1690. La mémoire de cette reine est particulièrement honorée dans la Pologne, et sur-tout dans le diocèse de Cracovie.

* CUNEUS (Gabriel), médecin, natif de Milan, disciple de Vésale, et partisan de sa doctrine, enseigna l'anatomie à Pavie dans le 16e siècle, et s'y fit de la réputation par les connoissances qu'il avoit puisées à l'école de son maître. Il le défendit contre les fausses assertions et les déclamations outrées de Puteus, médecin ; ce dernier fit un livre contre Vésale, auquel Cuneus répondit par un ouvrage intitulé *Apologiæ Francisci Putei pro Galeno in anatome, examen*, Mediolani, 1563; Venetiis, 1564, in-4°; Lugduni Batavorum, 1726, avec les Œuvres de Vésale.

I. CUNIBERT (saint), né en Austrasie, d'une maison noble, fut évêque de Cologne en 623. Le roi Dagobert le mit à la tête de son conseil, et le fit gouverneur de Sigebert, roi d'Austrasie. Saint Cunibert fut encore chargé du gouvernement de ce royaume sous Childéric, fils de Clovis III. Il se conduisit dans le ministère comme il avoit fait dans son diocèse; il tâcha de sanctifier, dit Baillet, la politique de la cour; mais ces deux mots, *politique* et *sainteté*, sont assez difficiles à concilier; aussi saint Cunibert essuya-t-il des contradictions. Il mourut le 12 novembre 663.

II. CUNIBERT, fils de Pertharites, roi des Lombards, associé à la souveraineté par son père vers l'an 680, régna seul après en 688. Alachis, duc de Trente, à qui il avoit sauvé la vie et qu'il avoit comblé de bienfaits, ayant résolu, par un excès d'ingratitude, de le dépouiller de son royaume, entra dans Pavie un jour que Cunibert en étoit sorti, se saisit des postes principaux, s'établit dans la forteresse, et prit le titre de roi en 691. Cunibert n'eut pour le moment d'autre ressource que de se réfugier dans une île du lac de Côme. L'usurpateur, étant monté sur le trône par la violence, voulut s'y maintenir par la rigueur. Il fit éprouver au peuple et surtout au clergé ce que la tyrannie a de plus cruel, et l'arrogance de plus insolent. Bientôt il fut abandonné de tout le monde. Cunibert fut encouragé par tous ses sujets à poursuivre le traître. Un diacre nommé Zénon offrit de se mettre à la tête de l'armée. « Votre perte, dit-il à Cunibert, entraîneroit celle de l'église et de l'état; et si je péris, ma mort ne sera d'aucune importance pour le salut commun. » Il se mit en effet à la tête des troupes, et Alachis, qui le prit pour Cunibert, auquel il ressembloit par la taille, fondit sur lui et le renversa mort à ses pieds. Cependant le véritable Cunibert lui livra un nouveau combat en 694, et après un grand carnage de part et d'autre, le tyran tomba mort de plusieurs coups, tandis que ses troupes prenoient la fuite ou se noyoient dans l'Adda. Cunibert, rentré en triomphe à Pavie, consacra un superbe mausolée à la mémoire du diacre Zénon, régna ensuite en paix, aimé et respecté de ses sujets. Il mourut en 700.

CUNIGA. *Voyez* ERCILLA.

* CUNILIATI (Fulgence), théologien et prédicateur, de l'ordre de St.-Dominique, né à Venise en 1685, mort dans la même ville en 1759, a publié beaucoup d'ouvrages dont les principaux sont, I. *Alloquia amatoria ad virginem Dei param*, in-8°. II. *Universæ theologiæ moralis accurata complexio*, 2 vol., 1770. III. *Bibliotheca eucharistica*; ou sous un autre titre, *il Predicatore eucharistico*, in-4°. IV. *Anno di Jesu-Christo, meditazioni accomodate ai Vangeli*, 4 vol. in-12. V. *Il religioso claustrale negli esercizj spirituali*, un vol. in-12.

CUNITZ (Marie), fille aînée d'un docteur en médecine de Silésie, s'appliqua avec un succès égal aux langues, à la médecine, à l'histoire, à la peinture, à la poésie, à la musique, aux mathématiques et à l'astronomie, principal objet de ses occupations et de ses plaisirs. Les plus habiles astronomes de son temps lui communiquèrent leurs lumières, et profitèrent des siennes. Elle mourut en 1664, après avoir publié des *Tables astronomiques*.

* I. CUNNINGHAM (Guillaume), médecin anglais à Norwich en 1559. En 1563, professeur de chirurgie à

Londres, il se fit une grande réputation comme chirurgien. Cunningham a été aussi un habile graveur sur cuivre.

* II. CUNNINGHAM (Jean), poëte irlandais, né à Dublin en 1726, mort en 1778, à Newcastle-sur-Tyne, se fit comédien ambulant. Il a donné une farce intitulée l'*Amour en fuite*, d'où Garrick a tiré son Valet menteur.

*III. CUNNINGHAM (Alexandre), écrivain écossais, né en 1654 à Ettrick près Selkirk, mort à Londres en 1737, fit ses études en Hollande, puis vint en Angleterre à la suite du prince d'Orange. Il fut précepteur de quelques jeunes seigneurs qu'il accompagna dans leurs voyages, et qui lui procurèrent ensuite la place de résident à Venise, où il demeura cinq ans. On a publié en 1787 son *Histoire de la Grande-Bretagne, depuis la révolution jusqu'à l'avénement de George I au trône*, 2 vol. traduits en anglais du manuscrit latin, par le docteur Guillaume Thompson. Un autre Alexandre CUNNINGHAM, qui a donné à La Haye, en 1721, une édition d'Horace très-estimée. On n'est pas certain que ce soit le même, mais rien n'annonce le contraire.

† CUNY (Louis-Antoine), jésuite de Langres, mort en 1755, parcourut avec quelque distinction la carrière de l'éloquence, à Versailles, à Paris et à Lunéville. On a de lui trois *Oraisons funèbres* : celle de l'*Infante d'Espagne, Dauphine de France*, 1746, in-4°; de la *Reine de Pologne*, 1747, in-4°; du *Cardinal de Rohan*, 1750, in-4°. Ces discours, quoique mal écrits, ont de la chaleur. L'auteur saisit bien la totalité d'un caractère, le met dans un beau jour, et rapproche avec art ce qui paroît étranger à son sujet.

CUPAÏ (Mythol.), dieu des habitans anciens de la Floride, qui le faisoient présider au lieu où les crimes des méchans étoient punis après leur mort.

CUPANO (François), religieux et naturaliste sicilien, né en 1657, mort au commencement du 18e siècle, a publié en italien un *Catalogue des plantes de Sicile*, et une bonne *Histoire naturelle* de cette île.

CUPÉ (Pierre), chanoine régulier de Saint-Augustin, et curé de la paroisse de Bois, au diocèse de Saintes, dans le 18e siècle. Il a couru sous ce nom, en manuscrit, un livre irréligieux, intitulé *Le Ciel ouvert à tous les hommes*; depuis qu'il a été imprimé en 1768, 1 vol. in-8°, il est tombé dans l'oubli.

† I. CUPER (Gisbert), né en 1644 à Hemmen dans le duché de Gueldres, mort à Deventer en 1717, remplit long-temps avec distinction la chaire d'histoire de cette ville, et fut un des membres les plus savans de l'académie des inscriptions de Paris. Littérateur affable, poli, prévenant, sur-tout à l'égard des gens de lettres, il étoit l'oracle du monde savant, et presque tous les érudits de l'Europe le consultoient. Il donnoit à la littérature, son seul délassement, tous les momens que lui laissoient ses autres occupations. Ses ouvrages sont, I. *Observations critiques et chronologiques*, 2 volumes in-8°, dans lesquelles l'auteur discute tout ce qu'il y a de plus ténébreux dans l'érudition. II. *Apothéose d'Homère*, en 1683, in-4°. III. *Historia trium Gordianorum*, Deventer, 1697, in-8°. IV. *Recueil de Lettres de*

critique, *de littérature et d'histoire*, traduites et publiées par de Beyer, gendre de l'auteur, Amsterdam, 1743, in-4°, et sous la date de 1755; mais on n'a fait que changer le frontispice; c'est une fraude employée pour rajeunir l'édition précédente et lui donner plus de débit par une nouvelle date. Ces lettres renferment de petites dissertations sur différens points d'antiquité. V. *Harpocrates et Monumenta antiqua inedita*, Utrecht, 1694, in-4°. La première édition de cet ouvrage fut publiée en 1687, in-4°. VI. On doit encore à Cuper des notes sur l'édition de Lactance, faite à Utrecht en 1692, et une *Dissertation sur les éléphans gravés sur des médailles*, imprimée d'abord à La Haye, 1718 et 1746, in-fol., et puis dans le tome 3e du *Trésor des Antiquités de Sallengre*.

† II. CUPER (Guillaume), jésuite, né à Anvers en 1686, mort le 2 février 1741, a beaucoup travaillé au recueil intitulé *Acta sanctorum*, et a publié, en 1733, une *Chronologie* très-savante *des patriarches de Constantinople*, Venise, 1751, in-fol. L'érudition y est unie à une critique judicieuse. Cette pièce fait partie de la collection dite *Byzantine*.

† CUPIDON *ou* L'AMOUR (Myt.) présidoit à la volupté. Hésiode le fait fils du Chaos et de la Terre; Simonide, de Mars et de Vénus; Sapho, du Ciel et de Vénus; Sénèque, de Vénus et de Vulcain. Les Grecs mettoient de la différence entre Cupidon et l'Amour. Ils appeloient le premier Imeros, *Cupido*, et le second Eros, *Amor*. Celui-ci est doux et modéré, celui-là emporté et violent; l'un inspire les sages, et l'autre possède les fous. Cicéron écrit que l'Amour étoit fils de Jupiter et de Vénus, et Cupidon de la Nuit et de l'Érèbe : ils étoient l'un et l'autre de la cour de Vénus; ils la suivirent aussitôt qu'elle fut née et qu'elle alla dans l'assemblée des Dieux. Jupiter, ayant jugé à la figure de l'Amour de tous les maux qu'il feroit aux hommes, voulut engager Vénus à s'en défaire; mais elle le cacha dans un bois où il suça le lait des bêtes féroces. Bientôt il se fit un arc de frêne et des flèches de cyprès pour attaquer les cœurs. Souvent, au lieu de son carquois, il porte ou une lance avec laquelle il fait de profondes blessures, ou une torche ardente dont il se sert pour embraser l'ame, ou une rose, symbole des plaisirs qu'il procure. Il touche la lyre, conduit un char, ou monte sur des lions et des panthères qu'il sait dompter. On le représente ordinairement sous la figure d'un enfant nu, quelquefois avec un bandeau sur les yeux, car il ne voit jamais les défauts de l'objet qu'il aime, et toujours avec des ailes, parce que rien n'est si fugitif que les transports qu'il inspire. Il fut aimé de Psyché, et eut pour compagnon, dans son enfance, Anteros. Les Ris, les Jeux, les Plaisirs et les Attraits sont représentés autour de lui sous la figure de petits enfans ailés. Dans la villa Albani près de Rome, on voyoit Cupidon endormi; au Capitole, il joue avec un cygne; dans le petit palais Farnèse, Raphaël l'a peint montrant Psyché aux Graces. *Voyez* ANTEROS, PÉRISTERE, *et* PSYCHÉ.

* CUQUET (Pierre), peintre, né à Barcelonne en 1594, mort dans la même ville en 1666, passe pour un des meilleurs peintres de son temps. On admire sur-tout les tableaux qu'il fit à Barcelonne pour l'église Notre-Dame des carmes, parmi lesquels on distingue celui qui représente le *Concile d'Ephèse*.

CURA (Myth.), déesse romaine,

fit le premier homme avec de l'argile, et Jupiter anima cet ouvrage. Lorsqu'il fallut lui donner un nom, la Terre, la déesse Cura et Jupiter y prétendirent. Saturne décida que la Terre auroit ce droit, puisque l'homme formé de ses parties devoit rentrer dans son sein; mais que pendant sa vie Cura, dont le nom signifie l'*Inquiétude*, le posséderoit sans cesse.

CURÆUS (Joachim), médecin allemand, fils d'un ouvrier en laine de Freystad en Silésie, parcourut une partie de l'Europe, pour acquérir des connoissances. Au retour de ses voyages, il exerça la médecine avec réputation dans son pays, et mourut en 1573, à 41 ans. On a de lui une compilation latine, sous le titre d'*Annales de Silésie et de Breslau*, in-folio.

CURBIUS. *Voyez* MANES.

* CURCELLÆUS (Etienne), Arménien, savant théologien de Genève, né en 1586, mort à Amsterdam en 1658, succéda à Episcopius dans sa chaire de théologie. On a de lui une édition du *nouveau Testament en grec, avec les variantes des anciens manuscrits;* il a encore donné plusieurs ouvrages de théologie.

CUREAU. *Voyez* CHAMBRE.

CURÈTE. *Voyez* DACTYLES.

† CURCHEMOIS (Jean de), Lyonnais, auteur d'un de nos anciens romans de chevalerie, intitulé *Faits et gestes du chevalier Guérin, surnommé Meschin*, etc. Cet ouvrage, divisé en huit livres, fut imprimé à Lyon en 1530.

CURCHUS (Mythol.), dieu des anciens habitans de la Poméranie et de la Prusse, présidoit à l'agriculture; aussi lui consacroit-on les prémices de tous les fruits. On lui rendoit le même culte qu'à Vesta à Rome, en entretenant un feu continuel en son honneur. Chaque année on brisoit sa statue pour la remplacer par une nouvelle.

CURIACES. Trois frères de la ville d'Albe, qui soutinrent les intérêts de leur patrie contre les Horaces, vers l'an 669 avant J. C. *Voyez* HORACES (les.)

† CURIEL (Jean-Alfonse), chanoine de Burgos, puis de Salamanque, où il professa la théologie, étoit de Palentiola, au diocèse de Burgos. Il s'associa aux bénédictins, leur léga sa bibliothèque, et mourut, dans un âge assez avancé, le 28 septembre 1609. Il a laissé *Controversiæ in diversa loca Sanctæ Scripturæ*, 1611, in-folio; et d'autres ouvrages, estimés autrefois en Espagne, et très-peu connus ailleurs.

† CURIIS (Jean de), dont le véritable nom étoit DE HŒFEN, né en 1433, d'un brasseur, mort vers 1550 à Warmi, dont il étoit évêque, parvint à la plus intime confiance des rois de Pologne, et principalement de Sigismond III, qui l'honora de plusieurs ambassades, dont il s'acquitta avec dignité. La politique de son temps lui étoit parfaitement connue. Ses *Poésies* respirent cette connoissance qui en fait le principal mérite. On les a recueillies en 1764, en un vol. in-8°, à Breslau. On y trouve, I. Des *Odes*, où il y a plus de latinité que d'élévation. II. Des *Hymnes* qui manquent de chaleur. III. Des *Epîtres*, où la raison domine plus que le goût.

* CURINGER (Joseph-Antoine), orfévre, né à Einsieldeln le 6 juin 1750, se destina à l'orfévre-

rie, et s'appliqua à dessiner et à modeler d'après l'antique. Curinger n'avoit encore que 17 ans lorsqu'il vint à Paris, où il fut reçu à titre de compagnon chez Roetiers, orféyre du roi. Ayant perfectionné son talent, il retourna dans sa patrie, où il se fit bientôt connoître par un nombre considérable de beaux ouvrages. On admire particulièrement ses *Portraits en cire* et ses *Figures en or* et *en argent*.

† I. CURION, célèbre orateur romain, qui, dans une harangue, osa appeler César *l'homme de toutes les femmes et la femme de tous les hommes*. Il mettoit un prix très-haut à son talent.

† II. CURION (Cœlius Secundus), Piémontais, né à San-Chirico, en 1503, d'une famille noble, cultiva la philosophie, et fit divers voyages en Allemagne et en Italie. Ayant abjuré la religion catholique pour embrasser le luthéranisme, il essuya diverses persécutions. Curion se maria en 1530 à Milan, et y dogmatisa. Ayant entendu un jour, près de Casal, où il avoit fixé son séjour, « un dominicain déclamer vivement contre Luther, et le charger de crimes et de nouveaux sentimens hérétiques dont il n'étoit pas coupable, il demanda la permission de répondre à ce prédicateur outré. Lorsqu'il l'eut obtenue : «Vous avez, mon père, dit-il au moine, attribué à Luther de terribles choses; mais en quel endroit les dit-il? Pouvez-vous me marquer un livre où il ait enseigné une telle doctrine? » Le religieux répondit qu'il ne pouvoit le lui montrer actuellement; mais qu'il le feroit à Turin s'il vouloit l'y accompagner. « Et moi, dit Curion, je vais sur l'heure vous montrer le contraire de ce que vous avancez. » Puis tirant de sa poche le commentaire de Luther sur l'Épître aux Galates, il réfuta le dominicain avec tant de force, que la populace se jeta sur ce moine, et qu'il eut beaucoup de peine de se tirer de ses mains. » (FABRE, Histoire ecclésiastique, livre 171.) L'inquisition et l'évêque de Turin ayant été informés de cette querelle, Curion fut arrêté; mais l'évêque, le voyant soutenu par un parti considérable, alla demander au pape ce qu'il avoit à faire. Pendant ce temps-là on transféra Curion dans un lieu plus secret, avec les fers aux pieds, et il y fut gardé à vue. Cependant il trouva moyen de se sauver pendant la nuit et se retira à Salo, dans le duché de Milan, et ensuite à Pavie, d'où trois ans après il fut obligé de se réfugier à Venise, parce que le pape avoit menacé d'excommunier le sénat de Pavie, s'il ne le faisoit arrêter. De Venise, Curion alla successivement à Ferrare, à Lucques, à Lausanne en Suisse, où il fut fait principal du collége, et enfin à Bâle, en 1547. Il professa l'éloquence et les belles-lettres pendant 22 ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, arrivée en 1569, à 67 ans. On a de lui un ouvrage singulier, intitulé *De amplitudine beati regni Dei*, Bâle, chez Oporin, sans date, in-8°. C'est le Traité de Marsile Andréasi, *De amplitudine misericordiæ Dei*, qui lui a donné l'idée de composer ce livre singulier. Il l'a d'abord fait imprimer secrétement vers 1554; et comme Pierre-Paul Vergério l'avoit dénoncé au sénat de Bâle, qui vouloit lui faire son procès, il se défendit en disant que son fils avoit tiré une copie de son manuscrit et l'avoit fait imprimer dans une ville d'Italie à son insçu; tandis qu'il savoit très-bien qu'Oporin l'avoit lui-même imprimé. L'édition de Gaude, 1614, in-8°, est fort belle; celle de Francfort 1617, in-8°, est moins belle, mais elle a une table des matières. Dans cet ouvrage, l'auteur

étend tellement le royaume des cieux, qu'il prétend que le nombre des élus y surpasse infiniment le nombre des réprouvés. On a encore de lui, I. *Opuscula*, Bâle, 1544, in-8°; rares, et qui contiennent une *Dissertation sur la providence;* une autre *sur l'immortalité de l'ame*, etc. L'auteur y paroît favorable aux sociniens. II. Des *Lettres*, Bâle, 1553, in-8°. III. *Calvinus judaïsans*, 1595, in-8°. IV. On lui attribue avec raison *Pasquillorum tomi duo*, Milan, 1528, 1544, 2 tomes en 1 vol. in-8°. Cet ouvrage a été traduit en français, sous ce titre : Les Visions de Pasquille, imprimé en 1547, in-8°. Ce qui l'a fait juger l'éditeur de ce Recueil, c'est qu'il est lui-même auteur des deux *Pasquillus extaticus*, in-8°, l'un sans date, l'autre de Genève, 1544. Le second a été réimprimé avec *Pasquillus theologaster*, Genève, 1667, in-12; satires sanglantes, que la méchanceté d'une part, l'envie de les supprimer de l'autre, ont fait rechercher. Les bibliomanes ajoutent à ces deux volumes les Œuvres d'un certain Allemand, nommé Pasquillus Merus. Cela forme un troisième volume qui n'a guère de rapport aux premiers, et les uns et les autres sont peu dignes de recherche. V. *Traduction* latine de l'Histoire d'Italie, par Guichardin, 1566, 2 vol. in-fol. VI. *De Bello Melitensi, anno* 1565, in-8°. Ce dernier écrit a été inséré dans le Recueil de Muratori. VII. *Vita et doctrina Davidis Georgii hæresiarcha*, Bâle, 1599, in-4°, traduit en français en 1560, sous le même format. VIII. *Dictionnaire latin*, intitulé, *Forum Romanum*, Bâle, 1576, 3 tom. in-fol.

* III. CURION (Cœlius Horatius), fils du précédent, né à Casal en 1529 et non en 1534, comme le dit Nicéron, mort en 1560, âgé de 30 ans, publia la traduction suivante : *De amplitudine misericordiæ Dei absolutissima oratio à Marsilio Andreasio, Mantuano, italico sermone primùm conscripta, nunc in latinum conversa à C. H. Curione, C. S. F. interprete; item sermones tres Bernardi Ochini, etc.*, Basileæ, 1550, in-8°. C'est, comme nous l'avons dit, cet ouvrage d'Andréasi qui a donné lieu à Curion père de composer son singulier traité *De amplitudine beati regni Dei*.

† IV. CURION (Cœlius-Augustin), frère du précédent, mort quelque temps avant son père, en 1567, à 29 ans, laissa une *Histoire latine des Sarrasins*, et une autre *du royaume de Maroc*, toutes deux in-fol., compilées sur d'assez mauvaises relations. — La même famille a produit encore quelques autres savans, mais peu distingués.

† V. CURION (Jean), médecin suisse, mort en 1572, a publié à Bâle, en 1557, un ouvrage historique ayant pour titre : *De Francorum rebus et origine*, in-fol.; ainsi que des *Commentaires sur l'école de Salerne*, qui se trouvent dans l'édition de *Schola Salernitana* de Moreau, Paris, 1672, in-8°.

* VI. CURION (Jacques), médecin allemand, né en 1497, aussi versé dans les mathématiques que dans la médecine qu'il enseigna à Ingolstadt et à Heidelberg, où il mourut en 1572. On a de lui deux ouvrages où il se montre partisan de la doctrine de Paracelse; ils sont intitulés : I. *Dialogus inscriptus Hermotimi nomine, in quo primum de umbratico illo medicinæ genere agitur, quod in scholis ad disputandum, non ad medendum comparatum videri potest. Deinde de illo recens ex chymicis furnis educto et nato al-*

tero, Basileæ, 1570, in-4°. II. *Hippocratis coi, medici vetustissimi, de naturæ, temporum anni et acris irregularium constitutionum propriis, hominisque omnium œtatum morbis theoriâ : ita in enarratione tertiæ aphorismorum sectionis exposita est, ut non solùm rei medicæ, sed omnibus valètudinis ac vitæ tuendæ studiosis, magno usui esse possit*, 1596, in-8°.

CURITA. *Voyez* SURITA.

† I. CURIUS - DENTATUS, (Marcus Annius), illustre Romain, trois fois consul, vainquit les Samnites, les Sabins, les Lucaniens, battit Pyrrhus près de Tarente, l'an 272 avant Jésus Christ, et jouit deux fois des honneurs du triomphe. Il distribua les terres conquises aux pauvres citoyens; il en donna quatre arpens à chacun, et n'en garda pas davantage pour lui, disant « que personne n'étoit digne de commander une armée, s'il ne se contentoit pas de ce qui suffit à un simple soldat. » Ses vertus civiles étoient encore au-dessus de ses talens militaires. Les ambassadeurs des Samnites l'ayant trouvé occupé à cuire des raves dans un pot de terre, à la campagne où il s'étoit retiré après ses victoires, lui offrirent des vases d'or pour l'engager à prendre leurs intérêts. Le généreux Romain les refusa, en disant « qu'un homme qui se contentoit d'un mets tel que celui qu'ils voyoient sur sa table (c'étoit des carottes), n'avoit besoin ni d'or ni d'argent, et qu'il trouvoit plus beau de commander à ceux qui en possédoient que d'en avoir. »

† II. CURIUS-FORTUNATIANUS, rhéteur du 3e siècle, du temps de Gordien et de Philippe l'*Arabe*, d'après ce que dit Jules-Capitolin dans la vie de Maxime et de Balbin. Il a écrit lui-même la vie de Maxime et de Pupien. Il nous reste encore quelques ouvrages de lui dans les *Rhetores antiqui*, Alde, 1523, in-f°, Paris, 1599, in-4°.

CURNE. *Voy.* SAINTE-PALAYE.

* CUROPALATE. *Voyez* SCYLITZEZ.

* I. CURRADI (Thadée), dit *il Battilaro*, sculpteur florentin, fit un *Christ* d'une si grande beauté que le célèbre Jean de Bologne, qui vint l'admirer dans son atelier, avoua publiquement qu'il n'avoit jamais rien vu d'aussi beau. Le grand-duc de Toscane, François Ier, lui accorda plusieurs distinctions honorables, ainsi qu'à son fils François qui avoit été son élève.

* II. CURRADI (François), peintre, né près de Florence en 1570, mort dans cette ville, âgé de 91 ans, étoit fils de Thadée, habile sculpteur. Dès son enfance il s'appliqua à dessiner et à ciseler des petites figures de bronze ; mais son père l'ayant placé chez Baptiste Naldini, il y fit de tels progrès que son maître l'employa dans ses propres tableaux. Bientôt après Curradi s'acquit une grande réputation par plusieurs tableaux de sa composition qu'il fit pour les églises de Saint-Pierre majeur, de Saint-Nicolas près l'Arno, etc. Il reçut l'ordre du Christ du roi de Portugal. Ce laborieux artiste travailla jusqu'à l'âge de 84 ans, ainsi que le prouve son *Portrait* qu'il fit pour la galerie de Florence; on y lit : *Ritratto del cav. Currado dipinti di sua propria manu nell ultima sua eta d'anni* 84.

* III. CURRADI (Dominique), peintre et orfèvre, né à Florence en 1449, mort en 1493, surnommé *il Ghirlandaio*, par sa supériorité

dans l'art de faire des guirlandes en orfévrerie. Son goût particulier pour le dessin lui fit abandonner cette partie. Il peignit particulièrement l'architecture et obtint une si grande facilité dans ce genre de travail, qu'il exécutoit ses tableaux avec une grande facilité, sans avoir recours aux opérations géométriques qui constituent les bases de cet art. Le bruit de sa renommée s'étendit jusqu'à Rome, où il fut appelé par Sixte IV pour *décorer et peindre sa chapelle*. Ce peintre fit beaucoup d'élèves, parmi lesquels on compte Rodolphe son fils, David et Benoît ses frères; Michel-Ange Buonarotti fut aussi son élève. La gloire d'avoir formé ce génie extraordinaire dans l'art du dessin suffiroit pour immortaliser Curradi.

* CURRIE (Jacques), médecin anglais, né en 1756 à Kirkpatrick-Fleming, dans la province de Dumfries, mort en 1805 à Sidmouth, au Devonshire, étudia à l'école de Dumfries. Comme on le destinoit au commerce, on l'envoya chez un marchand à la Virginie : mais cette profession ne lui ayant pas convenu, il revint dans son pays, et étudia la médecine à Edimbourg. Il se livra pendant trois ans à cette étude avec une ardeur infatigable, et reçut le doctorat. Alors il s'établit à Liverpool, où il se fit connoître et acquit bientôt une grande réputation. Les occupations de son état ne l'empêchèrent pourtant pas de cultiver la littérature, et même de s'appliquer à la politique. Currie a eu part aux *Mémoires de la transaction de Manchester*, aux *collections de la société de médecine de Londres*, et aux *Transactions philosophiques*. Il a publié, sous le nom supposé de Jasper Wilson, une *Lettre à M. Pitt, sur le commerce et la politique*, qui a eu beaucoup d'éditions, et à laquelle on a fait aussi beaucoup de réponses. Currie s'est acquis particulièrement dans la science qu'il professoit une très-haute réputation par ses *Mémoires sur les effets des eaux froides et chaudes pour la curation de la fièvre*, in-8°, 1787; en 1800, cet auteur infatigable publia les *Œuvres de Robert Burns, avec une Notice de sa vie, et une critique de ses ouvrages*; en 1804 il donna encore en *Addition à ses Mémoires sur les eaux*, *etc.*, un autre volume qui contient beaucoup d'indications et de remèdes.

† CURSAY (J. M. THOMASSEAU, abbé de), né à Paris en 1705, mort en 1781, a publié quelques ouvrages qui n'ont pas obtenu une grande célébrité. I. *De l'homonymie dans les pièces de théâtre*, 1756, in-8°. II. *Mémoire sur les savans de la famille de Terrasson*, Trévoux (Paris), 1761, in-12. Ce Mémoire est précédé d'une Lettre à Jamet le jeune, descendant des Jamet dont Marot parle dans ses Poésies. III. *Anecdotes sur Louis XIV*, 1761, in-12. IV. *Les deux Frères angevins*, in-12. V. *Le Guerrier sans reproche*, 1776, in-8°. VI. *Le sable et l'émanché, mémorial raisonné pour les traités du blason*, Paris, 1770, in-12.

* CURSON, CURTON ou CORÇON (Robert), cardinal anglais de la création d'Innocent III, choisi par ce pape pour publier la croisade en France. En 1214 il conduisit un grand nombre de croisés à Simon, comte de Montfort, qui faisoit la guerre aux Albigeois. Il passa ensuite en Angleterre, et fut envoyé légat en Orient où il mourut presqu'en arrivant à Damiette en 1218. On attribue divers ouvrages à ce cardinal, comme *Summa theologiæ*, qui se trouvoit manuscrite dans la bibliothèque de Saint-Victor de Paris. *Lecturæ solemnes*. *An Origenes salvus sit? etc.*, *etc.*

CURTENBOSCH (Jean de), né à Gand, mort à Rome en 1550, assista au concile de Trente, et publia une relation exacte de ce qui se passa dans les premières séances. Elle est insérée dans le tome VIII de la Collection de Martenne et Durand; on en trouve aussi un abrégé dans la Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques par Dupin, tom. XV.

* I. CURTI (Camille), Napolitain, mais originaire della Cava, avocat, et ensuite président de la chambre royale et professeur de droit féodal dans l'université de Naples, vivoit dans le 16e siècle. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres celui intitulé *Diversorii juris feudalis*, part. I et II.

* II. CURTI (Pierre), de Rome, jésuite, né en 1701, et regardé comme un des plus profonds et des plus subtils métaphysiciens de son temps. Il étoit très-habile dans la langue hébraïque qu'il professa pendant plusieurs années au collége Romain, où il mourut en 1762. Ses *Dissertations sur les points les plus difficiles de l'Ecriture sainte*, et dont la solution dépendoit de la parfaite intelligence de cette langue, forment un volume dont la publication lui acquit une grande réputation. Ces *Dissertations* parurent d'abord séparément en 1754 et 1756.

* III. CURTI (François), graveur au burin, né à Parme en 1625, a laissé plusieurs morceaux d'après les grands maîtres italiens. Il a gravé aussi les *Principes du dessin*, d'après Le Guerchin; le *Mariage de sainte Catherine*, d'après Denys Calvaert; *Vénus à la forge de Vulcain*, d'après Le Carrache, etc.

* IV. CURTI (Jérôme), dit *il Dentone*, par l'habitude de laisser sa bouche entr'ouverte, de manière qu'on lui voyoit deux dents, naquit à Bologne sur la fin du 16e siècle, de parens pauvres, qui l'employèrent jusqu'à 25 ans à filer des cordes pour gagner sa vie. Mais honteux de ce genre de travail, et se sentant des dispositions naturelles pour le dessin, il se lia avec Leonelle Spada, qui lui en donna les premiers élémens et le mit en état de peindre d'après nature. César Baglioni, peintre d'architecture, ayant pris Curti dans son école, ce dernier abandonna la figure pour peindre l'architecture et la perspective. Il y réussit tellement que les peintres d'histoire de son temps lui firent exécuter les fonds de leurs tableaux. Le prince Ludovisi fit venir Le Dentone à Rome pour décorer son palais. Il travailla aussi pour les ducs de Modène et de Parme, qui lui donnèrent des preuves authentiques de leur satisfaction. A sa mort il laissa ses porte-feuilles de dessins à Colonna son ami, qui suivoit la même carrière, et sa maison aux pauvres.

CURTIL (Benoît du), de Lyon, a donné un ouvrage sur les *Jardins* au commencement du 18e siècle. Un de ses ancêtres, nommé Bon du CURTIL, a publié un *Traité sur la noblesse*.

* CURTIS (William), né à Alton, dans le Hampshire, où son père, qui appartenoit à la secte des quakers, exerçoit la pharmacie, apprit de lui les premiers élémens de la médecine. Le jeune Curtis s'appliqua aussi de bonne heure à la botanique; il s'occupa d'abord de l'entomologie, et publia en 1772 un volume in-8°, intitulé *Fundamenta entomologiæ, or an introduction to tho Knowledge of insects, à translation from Linnœus, With Copperpl. and. additions*, en 1782. Les dégâts causés par un insecte le déterminèrent à

donner un ouvrage intitulé *History of the Brown tailed moth*. Mais son ouvrage le plus important est sa *Flora Londinensis*, ornée de quatre cent cinquante gravures dessinées et enluminées d'après nature, et qui lui suggéra l'idée de son *Botanical-Magazine*, exécuté sur un plan plus lucratif; car il en débita 3000 exemplaires. Ce savant botaniste mourut à Brompton, le 7 juillet 1799, à l'âge d'environ 53 ans.

† I. CURTIUS (Marcus), chevalier romain, se dévoua pour le salut de sa patrie vers l'an 362 avant J. C. La terre s'étoit entr'ouverte dans une place de Rome; l'oracle, consulté sur ce prétendu prodige, répondit que le gouffre ne pouvoit être comblé qu'en y jetant ce que le peuple romain avoit de plus précieux. Marcus Curtius, jeune homme, eut assez bonne opinion de lui-même pour croire que l'oracle le concernoit, et assez de courage pour sacrifier sa vie à cette opinion. Il se précipita solennellement tout armé avec son cheval dans l'abîme, et passa près des superstitieux pour avoir sauvé sa patrie par ce sacrifice, la terre s'étant, dit-on, refermée presque aussitôt qu'elle l'eut reçu. — Il ne faut pas le confondre avec un autre CURTIUS, chevalier romain, qui vivoit dans les plaisirs, et aimoit la bonne chère. Soupant un jour chez Auguste, avec lequel il vivoit familièrement, il prit sur un plat une grive fort maigre, et, la tenant à la main, demanda au prince s'il permettoit de lui donner la liberté. « Pourquoi non, répondit l'empereur? » Et aussitôt Curtius la jeta par la fenêtre. Auguste, trompé par l'équivoque du mot *mittere*, dont Curtius s'étoit servi, ne lui sut pas mauvais gré de cette plaisanterie.

II. CURTIUS (Matthieu), médecin de Pavie, mort à Pise en 1544, à 70 ans, laissa plusieurs ouvrages sur son art, entre autres un traité *De curandis febribus*. Il l'avoit pratiqué avec succès, et s'en étoit servi pour conserver jusqu'à sa vieillesse une santé vigoureuse.

† III. CURTIUS (Cornélius), religieux augustin, natif de Bruxelles, mort dans l'abbaye de West-Munster, près Dendermonde, en 1638, à 48 ans, professa la théologie dans différens couvens des Pays-Bas et de l'Autriche, et devint provincial et définiteur général. On a de lui, I *Virorum illustrium ex ordine eremitarum divi Augustini elogia, etc.*, Antverpiæ, 1636, in-4°, avec de belles fig. sur cuivre. Ce volume ne renferme que trente éloges. II. Une *Dissertation*, Anvers, 1654, dans laquelle il discute si Jésus-Christ a été attaché à la croix avec trois, ou bien quatre clous; il se détermine pour le dernier nombre.

* IV. CURTIUS (Lancinus), Milanais, mort en 1511, a laissé un assez grand nombre de poésies latines, comme *Meditatio in hebdomadam Olivarum*, qui est un poëme sur la passion, Milan, 1508, in-4°; 20 livres d'*Epigrammes*, ibid., 1521, 2 vol. in-fol.; 10 livres de *Sylves*, ibid., 1521, in-fol. Il a plutôt fait preuve de patience que de goût dans une quantité de pièces intitulées *Echos*, *Cancri*, *Achrostiches*, *etc.* D'autres pièces sont immorales et licencieuses à l'excès.

* V. CURTIUS (Jacques), jurisconsulte, né à Bruges vers l'an 1500, a donné une traduction exacte en latin des *Institutes de Justinien*, qui étoient en grec, Anvers, 1546.

* VI. CURTIUS *ou* CURSIUS (Pierre), de Carpineto, professeur de

rhétorique à Rome, y publia, en 1535, in-4°, et dédia au pape Paul III, une *Defensio pro Italiâ*, contre Erasme, qui désavoua dans cette circonstance les intentions dépréciatrices que lui prêtoit son adversaire. Nous avons encore de Curtius quelques poésies latines, telles que *Ad humani generis servatorem, in urbis Romæ excidio, deploratio*, en vers hexamètres, Paris, 1528, in-8°. *Lacrymæ in cœde Nicolai Curtii, Germanici unici*, Rome, 1519 (quoique sans désignation ni de lieu ni de date); il n'a fait que s'approprier dans cette complainte, avec les changemens nécessaires, une pièce de son ami Vida. — Il ne faut pas confondre ce professeur romain avec Pierre CURTIUS, premier évêque de Bruges, sa patrie, mort en 1567, dont il y a une Lettre à Erasme dans le t. III des Œuvres de ce savant, part. 2, col. 1705, de l'édition de Leyde, 1703. Le nom flamand est *de Corte*. Foppens lui a donné un article dans sa *Biblioth. Belgica*.

CUSA (Nicolas de). *Voyez* NICOLAS DE CUSA, n° XIII.

*CUSANO (Biagio) vécut dans le 17e siècle, et professa pendant plusieurs années la jurisprudence dans l'université de Naples. Il a publié des *Poésies sacrées*; les *Caractères de Héros*, et d'autres *Poëmes*.

CUSPINIEN (Jean), premier médecin de l'empereur Maximilien Ier, employé par ce prince dans plusieurs négociations délicates, étoit né à Schweinfurt en Franconie, et mourut à Vienne en 1529. On a de lui, I. Un *Commentaire*, in-fol., en latin, 1552, sur la *Chronique des consuls de Cassiodore*. II. Un autre *Commentaire des Césars et des empereurs romains*, 1540, in-fol. III. Une *Histoire d'Autriche*, 1553, in-fol. intéressante et curieuse. IV. Une autre *Histoire de l'origine des Turcs, et de leurs cruautés envers les chrétiens*. Cet auteur avoit des connoissances étendues sur la politique, l'histoire et la médecine. Sa Vie a été écrite par N. Gerbel.

CUSPIUS-FADUS, gouverneur de Judée sous l'empereur Claude, purgea cette province des voleurs et des fanatiques qui la troubloient vers l'an 45 de J. C. Ayant appris qu'un nommé Theudas débitoit en public de prétendues prophéties, et emmenoit le peuple avec lui, il le fit arrêter par des cavaliers, qui dissipèrent la multitude, et qui se saisirent du faux prophète. Cuspius mourut avec la réputation d'un homme équitable et intelligent.

CUSSAY (N**), commandant du château d'Angers, où il mourut en 1579, eut le courage de refuser d'obéir à l'ordre de faire massacrer tous les protestans de l'Anjou, le jour de la *Saint-Barthélemi*. Il répondit au duc de Guise : « Je porte d'honorables marques de mon zèle et de ma fidélité pour la France; je chéris plus mes blessures que toutes les décorations que vous pourriez me donner, parce que je les ai acquises par des actions nobles; vous ne voudriez pas que je souillasse cinquante ans d'une vie honorable et pure par le plus lâche de tous les assassinats. Dites au roi que mes compatriotes sont tous bons citoyens, valeureux guerriers, et non pas des assassins. » Cette réponse sauva la vie à une foule d'hommes.

† I. CUSSON (Jean), d'abord avocat à Paris, puis imprimeur dans cette ville en 1659, a traduit l'*Imitation de J. C.*, et a rangé, dans l'ordre où on les voit aujourd'hui, les *Mémoires de Nevers*.

† II. CUSSON (Pierre), né à Montpellier le 2 août 1727, mort le 13 novembre 1783, professa d'abord les belles-lettres dans un collége des jésuites, qu'il quitta en 1753 pour se faire médecin. Ses connoissances en botanique le firent envoyer par le gouvernement en Espagne et dans les îles de Majorque et de Minorque, d'où il rapporta une nombreuse collection de plantes. Son embonpoint l'empêchant d'herboriser, il se livra entièrement à la médecine-pratique, et devint l'un des plus habiles professeurs de l'université de sa patrie. On a de lui plusieurs *Thèses médicales*, et un article *sur les maladies de la première classe*, inséré dans la Nosologie de Sauvages.

† I. CUSTINES (Adam-Philippe de) naquit à Metz le 4 février 1740, d'une famille noble et ancienne. Nommé à l'âge de sept ans lieutenant en second au régiment de Saint-Chamans, il suivit le maréchal de Saxe pendant la campagne des Pays-Bas. Réformé, il reprit ses études à Paris, et sortit du collége, pour entrer dans le régiment du roi, et se distingua dans la guerre de sept ans par des traits d'audace et d'intrépidité. Rapidement enseigne, lieutenant, capitaine au régiment de Schomberg, dragons, il étoit colonel du régiment de son nom à vingt-un ans. Il avoit montré de la fermeté dans la discipline, et un talent rare pour les manœuvres de la cavalerie. Il voyagea pendant la paix, dans les principales cours de l'Europe, et porta toutes ses études sur leurs forces militaires. Le grand Frédéric le distingua. En 1780, au commencement de la révolution d'Amérique, il fut du nombre de ces braves qui passèrent dans le Nouveau-Monde; il changea alors le commandement du régiment de dragons, Custines, contre celui de Saintonge, infanterie, destiné pour l'Amérique. Sa bonne conduite au siége d'Yorck, lui fit donner le brevet de maréchal-de-camp. A son retour en France, il fut fait gouverneur de Toulon. La noblesse de Lorraine le nomma député aux états-généraux; son caractère le portoit vers l'indépendance, il se mit dans le parti de l'opposition. En 1792, nommé général en chef de l'armée du Rhin, il rassemble un corps de 14,000 hommes, se porte sur Spire, défendu par 5,000 Allemands, l'enlève de vive force et fait 4,000 prisonniers. Il apprend que la garnison de Mayence n'est que de 4,000 hommes de troupes impériales; il part secrétement et de nuit, force sa marche, arrive le 19 octobre sous les murs de la place, et y entre, par capitulation, le jour suivant. Il passe le Rhin, s'empare de Francfort, menace Hanau, Gassen, et bat les Prussiens à Lensbourg; il livre quatre combats près de Limbourg, arrête l'ennemi par les pertes qu'il lui fait éprouver, et se replie sur Cassel. En 1793, les représentans Rewbel et Merlin de Thionville, aussi ignorans dans l'art militaire qu'ineptes législateurs, vinrent, par des contre-ordres, contrarier toutes les dispositions du général Custines, et montrèrent le pouvoir malheureux des représentans du peuple sur des généraux. L'armée française obligée d'évacuer le territoire ennemi, et forcée de livrer Mayence à ses propres forces, n'éprouva plus que des pertes. Custines veut alors donner sa démission; mais la convention le prie, au nom de la patrie, de ne pas abandonner le commandement, et l'envoya, après la défection de Dumourier, à l'armée du Nord. Ses premiers momens furent employés à rétablir la discipline: il remonta les restes de sa cavalerie, et s'établit au camp de

César-sous-Bouchain; pendant ce temps-là, le gouvernement le pressoit de faire lever le siége de Valenciennes; il falloit risquer une bataille, Custines ne le pouvoit pas, alors on l'accusa en secret dans les comités du gouvernement. On n'osoit l'enlever au milieu de l'armée, il fut mandé à Paris sous prétexte de concerter des plans de campagne. Tous ses amis l'avertirent des dangers qu'il alloit courir: il fut sourd à leurs avis, et se rendit à Paris. Le 28 juillet, Barrère, à la suite d'un rapport sur sa conduite, le fit décréter d'accusation. Le 15 août le tribunal révolutionnaire commença à instruire son procès; Custines se défendit pendant tous les débats avec beaucoup de présence d'esprit; mais sa mort avoit été résolue; il fut condamné le 27 août 1793. Lorsqu'on le ramena pour entendre sa sentence, il affecta en entrant un air de gravité et de confiance qui s'évanouit dès qu'il s'aperçut du silence de l'assemblée, et de la disparition de son défenseur Tronson-du-Coudray. « Ma conscience me reste, s'écria-t-il, je meurs calme et innocent. » Rentré au greffe, il se jeta à genoux, et y resta plus de deux heures, demanda un confesseur auquel il fit passer la nuit auprès de lui, écrivit à son fils pour lui recommander sa mémoire, et donna, avant de mourir, des marques de foiblesse indignes d'un militaire qui avoit tant de fois bravé le canon de l'ennemi. Ainsi périt à l'âge de 53 ans, après quatorze campagnes de guerre, un des généraux de la république qui a le plus honoré ses armes par son désintéressement et ses succès. Custines avoit reçu de la nature un corps dont la force, égale aux passions de son ame, s'étoit endurcie dans les fatigues de la guerre et l'excès de la volupté. Il étoit né violent, mais son cœur étoit bon et fidèle à l'amitié. Il portoit dans le commandement la dureté de son caractère; à ses yeux, les officiers étoient responsables des fautes des soldats. Ardent dans ses dispositions, il étoit calme au jour de bataille; son sang-froid étoit admirable. Un de ses aides-de-camp (Baraguay-d'Hilliers) lui lisoit une dépêche pendant que ses soldats se battoient; une balle siffle et perce entre ses doigts la lettre déployée; l'aide-de-camp s'arrête: « Continuez, lui dit Custines, c'est un mot que la balle aura emporté. »

* II. CUSTINES (L.-A.-P. de), fils du précédent, né en 1768. Son éducation fut dirigée vers la diplomatie; il étudia le droit public sous le professeur Koch, et voyagea ensuite en Amérique et en Allemagne. A l'époque de la constitution de 1791, dont il avoit embrassé les principes avec enthousiasme, il étoit colonel-aide-de-camp de Luckner. Au commencement de 1792, sous le ministère de Narbonne, quelques personnages influens, conçurent l'idée de mettre le duc de Brunswick à la tête de la révolution, et Custines fils fut chargé de la mission délicate de proposer à ce prince la place de généralissime des armées françaises. Il chercha vainement à l'intéresser à ce projet par des motifs de gloire et de politique; le système prussien étoit déjà tout-à-fait contraire aux Français. De Brunswick, Custines passa à Berlin, en qualité de chargé d'affaires. Il fut nommé ministre plénipotentiaire à l'avènement de Dumouriez au ministère des affaires étrangères; mais les circonstances ne lui permirent pas de déployer ce caractère. Les cours de Vienne et de Pétersbourg ayant déterminé la marche des troupes prussiennes contre la France, Custines revint en novembre et écrivit

à la convention pour la rassurer sur le civisme de son père; il lui servit d'aide-de-camp pendant toute la campagne, et revint avec lui à Paris. Les démarches de ce jeune homme, lors du procès de son père, son courage, ses talens, et sur-tout ses liaisons avec Condorcet, Clavières et le parti girondin, lui valurent la haine des dominateurs. Robespierre le proscrivit à la tribune, et le fit traduire au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort le 3 janvier 1794; il mit tant de candeur, tant d'intérêt dans sa défense, que l'auditoire attendri s'écrioit : « Il sera sauvé. » Après sa condamnation, il écrivit à sa femme, lui envoya ses cheveux, et marcha au supplice avec courage.

CUSTIS (Charles), né à Bruges en 1704, remplit les fonctions de juge dans sa patrie, où il mourut le 26 février 1752. On lui doit en flamand, des *Annales de Bruges*, 3 vol. in-8°, exactes et pleines d'érudition.

CUSTOS ou COSTER (Dominique), habile graveur, né à Anvers, et mort à Augsbourg en 1610, a publié sous ce titre : *Atrium Heroïcum*, 1605, 4 vol. in-fol., les vies des comtes du Tyrol, des rois de Naples, des électeurs de Saxe et de Bavière, avec leurs portraits. On lui doit d'autres recueils gravés, tels que, I. *Illustrium eruditorum imagines*, in-fol. II. *Principum christianorum stemmata*, 1610, in-fol.

* CUTELLO (Marius), fameux jurisconsulte de son temps, mort en 1654, a laissé plusieurs ouvrages de jurisprudence, dont les principaux sont, *Tractatus de donationibus contemplatione matris, aliisque de causis inter parentes et filios factis*, 2 vol. *Codices legum Sicularum lib.* 4, *cum glossis, sive notis juridico-politicis decisiones supremorum hujus regiæ Siciliæ tribunalium*, 2 volumes, etc., etc.

* CUTHBERT (saint), Anglais, né dans le nord de l'Ecosse, mort en 686, élevé à Icolmkill chez les moines des montagnes d'Ecosse d'où il vint à Lindisfarn ou l'Ile Sainte près Berwick, et peu après à la cour d'Egfred roi de Northumberland, qu'il baptisa. Il fut fait évêque de ce district; mais dans la suite, il retourna à Lindisfarn, et y fonda un monastère, où il mourut.

CUTTERI. *Voyez* COTTERY.

* CUTTS (lord Jean), général anglais, né à Matching au comté d'Essex, mort en 1707, servit fort jeune sous le duc de Monmouth, puis en Hongrie sous le duc de Lorraine, et se trouva à la prise de Bude. Il retourna en Angleterre peu après la restauration, et fut créé pair d'Irlande. A l'avénement de la reine Anne, il fut fait lieutenant général de l'armée de Hollande. En 1705, il servoit en Irlande : mais, peu de temps après, on lui ôta le commandement, il ne put supporter ce revers, et en mourut. Cutts avoit aussi du goût pour la poésie. On a de lui des pièces fugitives imprimées en 1687.

* CUVELIER (Jehan), poëte français, né en Picardie, mort en 1384, est particulièrement connu par la *Vie de Bertrand du Guesclin*, mise en vers, qui se trouve dans les manuscrits de la bibliothèque impériale, sous les n°s 7224 et 8418.

† CUVERA (Mythol.), dieu des richesses chez les Indiens. Porté

dans un char d'or, orné de diamans, il réside ordinairement dans le magnifique palais d'Alaca, d'où il répand des trésors sur ceux qu'il daigne favoriser.

I. CUYCK (Jean Van), conseiller et consul d'Utrecht, sa patrie, mort en 1566, a fait peu d'ouvrages, dit Grævius, mais excellens, et qui semblent être ceux des muses et des graces. Il faut remarquer que Grævius lui donne ces éloges dans une harangue académique, et qu'il faut toujours rabattre des louanges prodiguées dans ces sortes de discours. Cuyck est éditeur des *Offices* de Cicéron, avec des remarques, et des *Vies* de Cornélius-Népos. Cette dernière édition, peu commune et très-estimée, fut imprimée en 1542, à Utrecht, in-8°.

* II. CUYCK (Henri), né à Culemberg, dans la Gueldre, docteur en théologie de l'université de Louvain, official et grand-vicaire de l'archevêque de Malines, et ensuite évêque de Ruremonde en 1596, où il mourut en 1609. On ne peut rien ajouter à l'éloge qu'en fait Arnold Havensius dans son Histoire de l'érection des nouveaux évêchés dans les Pays-Bas. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de controverse, des harangues et des lettres. Les principaux sont, *Orationes*, Louvain, 1596, in-8°; les plus curieuses sont celles qui regardent la tonsure cléricale, les devoirs des chanoines, etc. II. *Speculum concubinariorum*, Cologne, 1599, et Louvain, 1610. C'est une déclamation vive contre les désordres de quelques ministres du Seigneur. III. Une *édition* des œuvres de Cassianus, Anvers, 1578, in-8°. Les lettres qu'il a écrites au prince Maurice de Nassau, et à quelques autres protecteurs des nouvelles sectes ont été imprimées séparément.

* III. CUYCK DE MIERHOP (François Van), né à Bruges en 1640, gentilhomme, peintre de l'école flamande, peignoit les *animaux* avec presqu'autant de talent que Sneyders. Il a fait aussi plusieurs *portraits*, mais il eut peu de succès dans ce genre.

CYANÉ. *Voyez* CYANIPPE.

CYANÉE (Mythol.), fille du fleuve Méandre, et mère de Caune et de Biblis, fut métamorphosée en rocher, pour n'avoir pas voulu écouter un jeune homme qui l'aimoit passionnément, et qui se tua en sa présence, sans lui avoir causé la moindre émotion. — Une autre CYANÉE, nymphe de Syracuse, fut aimée du fleuve Anapis. Pluton, pour la punir d'avoir voulu s'opposer à l'enlèvement de Proserpine, la changea en fontaine, près de laquelle les Syracusains venoient chaque année offrir des sacrifices.

CYANIPPE, prince de Syracuse. Ayant méprisé les fêtes de Bacchus, il fut frappé d'une telle ivresse, qu'il fit violence à Cyané, sa fille. L'île de Syracuse fut désolée aussitôt par une peste horrible. L'oracle répondit que la contagion ne finiroit que par le sacrifice de l'incestueux. Cyané traîna elle-même son père à l'autel, et se tua après l'avoir égorgé.

CYAXARES Ier, roi des Mèdes, succéda, l'an 635 avant l'ère chrétienne, à son père Phraortes, tué devant Ninive. Il tourna ses armes contre cette ville pour venger cette mort; et comme il étoit près de s'en rendre maître, une armée formidable de Scythes vint lui enlever sa proie. Obligé de lever le siége, il marcha contre eux, et fut vaincu. Les Mèdes, n'ayant pu se délivrer de ces barbares par la force, s'en délivrèrent par la ruse. Ils convinrent de

les inviter à un festin qui se faisoit alors dans chaque famille. Chacun enivra ses hôtes, et les massacra. Ceux des Scythes qui échappèrent se retirèrent auprès d'Halyates, roi de Lydie, père de Crœsus ; et ce fut le sujet d'une guerre de cinq ans entre le roi des Lydiens et celui des Mèdes. Mais une éclipse de soleil, survenue au milieu d'un combat, effraya tellement les deux armées, qu'on se retira de part et d'autre, et l'on conclut la paix. Cyaxares reprit bientôt le siége de Ninive, qui fut détruite entièrement après une longue résistance. On passa au fil de l'épée tous les habitans. Les enfans mêmes furent écrasés contre les murailles, les temples et les palais renversés, et les débris de cette superbe ville consumés par le feu. Le vainqueur poursuivit ses conquêtes, se rendit maître des autres villes du royaume d'Assyrie, et mourut l'an 595 avant J. C., après un règne de 40 ans.

II. CYAXARES II. *Voyez* DARIUS, n° I.

CYBÈLE (Mythol.), femme de Saturne, et fille du Ciel et de la Terre, exposée dans une forêt, où les bêtes féroces prirent soin de son enfance, et la nourrirent, aima passionnément Atys, jeune berger phrygien, qui la dédaigna, et dont elle se vengea en le métamorphosant en pain. On la représente avec une tour sur la tête, une clef et un disque dans la main, couverte d'un habit vert et semé de fleurs ; tantôt entourée d'animaux sauvages, tantôt assise sur un char traîné par quatre lions. On lui offroit en sacrifice un taureau, une chèvre ou une truie. Quelques-uns de ses prêtres se faisoient eunuques, pour imiter Atys que Cybèle trouva infidèle, et transporta d'une telle fureur, que dans ce moment il se mutila lui-même. Ils portoient la statue de la déesse par les rues au son des timbales, faisoient des contorsions, se déchiquetoient le corps en sa présence, pour s'attirer les aumônes du peuple, et frappoient la déesse avec les parties qu'ils s'étoient retranchées. (Histoire de l'Eglise gallicane, tome I, page 35.) Ils habitèrent d'abord le mont Ida en Phrygie, puis ils vinrent demeurer dans l'île de Crète sur une haute montagne à laquelle ils donnèrent le même nom d'Ida. Ce fut là qu'ils nourrirent Jupiter enfant, et qu'à la faveur du bruit qu'ils faisoient avec leurs instrumens lorsqu'il pleuroit, ils le sauvèrent de la fureur de Saturne, qui l'auroit dévoré comme ses autres enfans. On les appeloit *Galli,* du nom d'un fleuve de Phrygie. Les nations adorèrent Cybèle sous le nom de *Déesse de la Terre*. Les Romains ignoroient son culte jusqu'au temps d'Annibal; mais sur une réponse de l'oracle de Delphes, ils envoyèrent des députés à Attale, roi de Pergame, pour lui demander la mère Idéenne ou Cybèle. Ce prince leur fit donner une grosse pierre que l'on conservoit à Pessinonte en Phrygie, et que les habitans disoient être la mère des Dieux. On l'apporta à Rome avec beaucoup de cérémonie, et on la plaça dans le temple de la Victoire sur le mont Palatin. Elle y étoit regardée comme un gage de la stabilité de l'empire. On lui consacroit le cube et toutes les figures cubiques et à six faces. Les poëtes l'ont désignée sous différens noms, tirés la plupart des montagnes de Phrygie; les principaux sont, *Ops*, *Rhée*, *Vesta*, *Dindymène*, *Bérécynthe*, la *Bonne Déesse*, la *Mère des Dieux*.

CYCHRÉE (Mythol.), fils de la nymphe Salamis et de Neptune, fut surnommé le *Serpent*, à cause de sa prudence, et honoré comme un dieu dans l'Attique et à Salamine.

CYCINNIS (Mythol.), satyre de la suite de Bacchus, inventa une danse, moitié grave, moitié gaie, qui prit son nom.

CYCLOPES (Mythol.), hommes monstrueux. Homère et Théocrite les disent premiers habitans de la Sicile, et les représentent comme des géants d'une grandeur énorme, n'ayant qu'un œil tout rond au milieu du front; d'où leur est venu le nom de *Cyclopes* du grec *Kounlos*, cercle, et de *Ops*, œil. Il y en avoit trois principaux; savoir, Brontès, qui forgeoit la foudre; Stéropès, qui la tenoit avec la pince sur l'enclume: et Pyracmon, qui la battoit à grands coups. La Fable qui les fait enfans de Neptune et d'Amphitrite, les emploie à forger les foudres de Jupiter dans un antre du mont Etna, sous les ordres de Vulcain. Apollon, voulant se venger de la mort de son fils Esculape frappé de la foudre, les tua tous à coups de flèches.

* CYDIAS, peintre grec, originaire de Cytnos, vivoit du temps d'Euphranor, et comme lui il peignit à l'encaustique: entre autres ouvrages de ce genre on cite de lui un *tableau* représentant *les Argonautes*.

CYDON, fils de Thégéate, alla fonder une colonie dans l'île de Crète, et y fonda l'île de Cydonie.

CYDROLAÜS, fils de Macarée, vint s'établir dans la ville de Samos et en devint roi.

CYGNE (Martin du), professeur d'éloquence de la société des jésuites, né à Saint-Omer en 1619, mort en 1669, étoit un bon humaniste. Nous avons de lui, I. *Explanatio rhetoricæ;* rhétorique estimée, parce qu'on y trouve de l'ordre et de la clarté. II. *Ars metrica* et *Ars poëtica*, Louvain, 1755. III. *Ars historica*, Saint-Omer, 1669. IV. *Fons eloquentiæ, sive M. T. Ciceronis orationes*, Liège, 1675, 4 vol. in-12, dont le dernier renferme une excellente analyse des Discours de l'orateur romain. V. *Comœdiæ XII, phrasi, cum Plautinâ, tum Terentianâ, concinnatæ*, Liège, 1679, 2 vol. in-12: pièces propres aux représentations théâtrales de collége.

CYGNUS (Mythol.), roi des Liguriens, que Jupiter changea en cygne, pour avoir pleuré l'aventure de Phaéton son frère et de ses sœurs. Les poëtes parloient encore de deux autres jeunes hommes changés en cygnes; l'un fils de Neptune, qu'Achille trouva invulnérable, et qu'il étrangla; l'autre, fils de la nymphe Hyrie, qui se précipita dans la mer, de désespoir de n'avoir pas obtenu un taureau qu'il avoit demandé à un de ses amis. *Voyez* TÉNÈS.

CYLLABARE, fils de Sthénélus, régna dans la ville d'Argos, et réunit par sa valeur un très-grand territoire à son empire, qui passa après lui à la famille de Pélops.

* CYNATHUS, poëte grec de Chios, vivoit vers la 69e olympiade. Le scholiaste de Pindare (*Ad hemeor*, vol. II, princ.) lui attribue l'*Hymne à Apollon*, que nous avons sous le nom d'Homère, à qui il est attribué par Thucydide. Ruhuken, Epist. crit., I, p. 9, sans le croire d'Homère, estime qu'il ne peut pas être de Cynathus.

CYNÉAS, originaire de Thessalie, disciple de Démosthènes et ministre de Pyrrhus, fut également célèbre sous le titre de philosophe et sous celui d'orateur. Pyrrhus disoit « que Cynéas avoit pris plus de villes par son éloquence, que lui par ses

armes. » Ce prince l'envoya à Rome pour demander la paix. On étoit sur le point de la lui accorder, lorsque Appius Claudius et Fabricius, que les fleurs de rhétorique ne séduisoient point, rappelèrent le sénat à d'autres sentimens. (*Voyez* les articles ÉPICURE, vers le milieu, et FABRICIUS.) Cynéas, de retour au camp de Pyrrhus, lui peignit Rome comme un temple, le sénat comme une assemblée de rois, et le peuple romain comme une hydre qui renaissoit à mesure qu'on l'abattoit. Pline cite la mémoire de Cynéas comme un prodige. Le lendemain de son arrivée à Rome, il salua tous les sénateurs et les chevaliers, en les nommant chacun par son nom. *Voyez* un bon mot de ce philosophe dans l'article de *PYRRHUS, n° II). C'est Cynéas qui abrégea le livre d'*Enée le Tacticien*, sur la défense des places. Casaubon a publié cet Abrégé avec une version latine, dans le Polybe de Paris, 1609, in-fol. De Beausobre en a donné une traduction française, avec des commentaires, 1757, in-4°.

† CYNÉGIRE, soldat athénien, poursuivant les Perses dans leurs vaisseaux, après la bataille de Marathon, l'an 498 avant l'ère chrétienne, eut la main droite coupée en montant à l'abordage. Il se cramponna, dit-on, de la gauche au navire. Cette autre main ayant été coupée aussi, il le saisit, ajoute-t-on, avec les dents, et y demeura attaché jusqu'à ce qu'on lui eût fait sauter la tête. Ce Grec intrépide étoit frère du poëte Eschyle. Mais le trait qu'on lui attribue, et qui n'a pour garant que Justin, a l'air fabuleux. D'autres historiens disent tout simplement qu'ayant eu la main droite coupée, il tomba dans la mer et y périt. Cette version, qui n'a rien de merveilleux, est sans doute la véritable.

CYNISCA, fille d'Archidame, roi de Sparte, fut la première femme qui remporta le prix de la course des chars aux jeux olympiques.

CYNOSURE (Mythol.), nymphe du mont Ida, l'une des nourrices de Jupiter, qui, en reconnoissance de ses soins, la changea en étoile, et la plaça près du pôle.

CYNTHIO. *Voyez* GYRALDI.

CYNURE, prince d'Argos, conduisit une colonie de ses compatriotes dans le Péloponnèse, et y fonda la ville de Cynare.

CYPARISSE (Mythol.), jeune garçon très-beau, fils de Télephe, de l'île de Cée, fut aimé d'Apollon. Il nourrissoit un cerf, qu'il tua par mégarde, et en eut tant de regret, qu'il voulut se donner la mort. Apollon, touché de pitié, le métamorphosa en cyprès, arbre dès-lors consacré au deuil et destiné à entourer les tombeaux.

CYPRIANI (N.), peintre italien, établi en Angleterre, et mort à Londres en 1785, jouit d'une grande réputation dans cette ville. Quoique ses compositions fussent, en général, peu étendues, la grande variété de ses dessins, l'expression de ses figures, la finesse de ses têtes, et la délicatesse de ses contours, l'ont fait regarder comme un grand maître. Ses nombreuses productions, répandues en Europe, par le burin de Bartolozzi, respirent la grace et la beauté. Cypriani contribua beaucoup à propager le goût des beaux arts en Angleterre. Ses vertus privées honorèrent ses talens : il eut presque autant d'amis que de disciples. Il a laissé un fils héritier d'une partie de son génie, et d'un grand nombre d'esquisses et de dessins, dont il ne privera pas vraisemblablement le public.

* CYPRIANUS (Abraham), né à Amsterdam, y pratiqua la médecine et la chirurgie pendant plus de 12 ans, et quitta cette ville en 1693, pour aller remplir la chaire d'anatomie et de chirurgie à Franeker. Au bout d'un certain temps, il passa en Angleterre, et revint ensuite dans sa ville natale, où il se rendit célèbre par l'opération de la taille. On ignore l'époque de sa mort. On a de lui les ouvrages suivans : I. *Oratio inauguralis in chirurgiam encomiastica*, Franekeræ, 1693, in-folio. C'est le discours qu'il prononça lorsqu'il prit possession de la chaire qu'on lui avoit donnée à Francker II. *Epistola exhibens historiam fœtus humani post 21 menses ex uteri tubâ, matre salvâ ac superstite, excisi*, Lugduni Batavorum, 1700, in-8°, avec figures; en français, Amsterdam, 1707, in-8°. III. *Cystitomia hypogastrica*, Londini, 1724, in-4°. Il y traite de la taille au haut appareil.

† I. CYPRIEN (saint), né à Carthage, d'une famille riche et illustre, avoit un génie facile, abondant, agréable, qui le fit choisir pour donner des leçons d'éloquence à Carthage. Il étoit alors païen. Il se fit chrétien l'an 246, par les soins du prêtre Cécile. Il hésita pourtant un peu : « Il me sembloit, disoit-il, très-difficile de renaître pour mener une vie nouvelle, et devenir un autre homme en gardant le même corps... Comment apprendre la frugalité, quand on est accoutumé à une table abondante et délicate? Mais lorsque l'eau vivifiante eut lavé les taches de ma vie passée, je trouvai facile ce qui m'avoit paru impossible. » Les païens, fâchés d'avoir perdu un tel homme, lui reprochèrent qu'il avoit avili sa raison et son génie, en les soumettant à des contes et à des fables puériles. Mais Cyprien, insensible à leurs railleries, vendit ses biens, en distribua le prix aux pauvres, embrassa la continence, prit un habit de philosophe, et substitua à la lecture des auteurs profanes celle des livres divins. Son mérite le fit élever à la prêtrise, et le plaça bientôt après sur la chaire de Carthage, malgré lui, l'an 248. Ses travaux pour son église furent immenses. Il fut le père des pauvres, la lumière du clergé, le consolateur du peuple. L'empereur Dèce ayant suscité une grande persécution contre l'Eglise, Cyprien fut obligé de quitter son troupeau; mais il fut toujours près de lui, soit par ses lettres, soit par ses ministres. Lorsque l'orage fut dissipé, il se signala par la fermeté avec laquelle il résista aux chrétiens qui surprenoient des recommandations des martyrs et des confesseurs, pour être réconciliés à l'Église qu'ils avoient quittée pendant la persécution. Ce fut pour régler les pénitences qu'on devoit leur prescrire, qu'il assembla un concile à Carthage en 251. Il condamna, dans la même assemblée, le prêtre Félicissime et l'hérétique Privat. Ce dernier députa vers le pape Corneille, pour lui demander sa communion, et accuser saint Cyprien, qui ne crut pas devoir envoyer de son côté pour se défendre. Le pape lui en ayant témoigné sa surprise, il lui répondit, avec autant de modestie que de fermeté : « C'est une chose établie entre les évêques, que le crime soit examiné là où il a été commis. » C'est ainsi, dit le sage Fleury, que saint Cyprien, écrivant au pape même, se plaignoit d'une appellation à Rome, comme d'un procédé notoirement irrégulier. Il ne montra pas moins de fermeté dans la dispute qui s'éleva entre le pape Etienne et lui, sur le baptême administré par les hérétiques. Plusieurs conciles convoqués à Carthage conclurent, conformément à son opinion, qu'il falloit rebapti-

ser ceux qui avoient reçu le baptême par le ministère des hérétiques. En 257, la persécution s'étant rallumée, il fut relégué à Curube, à douze lieues de Carthage. Après un exil d'onze mois, on lui permit de demeurer dans les jardins voisins de Carthage; mais on l'arrêta peu de temps après, pour le conduire au supplice. Il eut la tête tranchée le 14 septembre 258. Son corps, conservé à Carthage, fut transporté en 802 en France, par les ambassadeurs que Charlemagne avoit envoyés en Perse, et déposé d'abord à Arles, ensuite à Lyon, derrière le maître-autel de l'église Saint-Jean, enfin, transporté à Compiègne dans le monastère que Charles-le-Chauve y fit bâtir. Lactance le regarde comme le premier des auteurs chrétiens véritablement éloquens. Saint Jérôme compare son style à une source d'eau pure dont le cours est doux et paisible. D'autres l'ont comparé, peut-être avec plus de raison, à un torrent qui entraîne tout ce qu'il rencontre. Son éloquence, à la fois mâle, naturelle, et fort éloignée du style déclamateur, étoit capable d'exciter de grands mouvemens. Il raisonne presque toujours avec autant de justesse que de force. Il faut avouer pourtant que son style, quoique généralement assez pur, a quelque chose du génie africain, et de la dureté de Tertullien, qu'il appeloit lui-même son maître. Il est vrai qu'il a poli et embelli souvent ses pensées, et presque toujours évité ses défauts. Outre 81 *Lettres*, il nous reste de lui plusieurs *Traités*, dont les principaux sont, I. Celui des *Témoignages*, recueil de passages contre les juifs. II. Le livre *De l'unité de l'Eglise*. III. Le traité *De lapsis*, le plus bel ouvrage de l'antiquité sur la pénitence. IV. L'*Explication de l'Oraison dominicale*. C'est un excellent commentaire de cette prière, et de tous les écrits de saint Cyprien, celui que saint Augustin, digne disciple de ce grand maître, estimoit davantage et citoit le plus souvent. V. L'*Exhortation au martyre*. VI. *Les Traités de la mortalité*, *des œuvres de miséricorde*, *de la patience*, *de l'envie*, etc. Le deuxième de ces traités est un des plus forts qui aient été composés pour exhorter les riches à venir au secours des pauvres. — Parmi les différentes éditions de ce Père, on estime celle de Hollande en 1700, qui est enrichie de quelques Dissertations de Pearson et de Dodwel; mais on préfère avec raison celle de 1726, in-fol., de l'imprimerie royale, commencée par Baluze, et achevée par dom Prudent Maran, bénédictin de Saint-Maur, qui l'a ornée d'une préface et d'une Vie du saint. Toutes ses *Œuvres* ont été traduites élégamment en français par Lombert, 1672, in-4°, avec de savantes notes, et dans un ordre nouveau sur les Mémoires du célèbre Le Maître. Ponce, diacre, dom Gervaise, abbé de la Trappe, et le même Lombert, ont écrit sa Vie. Albert de Luynes a aussi traduit en français plusieurs Traités de saint Cyprien. (*Voyez* Albert, n° XXI.) — Il ne faut pas confondre avec le saint évêque de Carthage, St. Cyprien le Magicien, décapité sous Dioclétien l'an 304. Celui-ci étoit d'Antioche de Syrie, et appartenoit à des parens riches. La recherche qu'il fit, avant sa conversion, des secrets magiques, lui fit donner le surnom de *Magicien*.

II. CYPRIEN (saint) assista, en 506, au concile d'Agde avec saint Césaire qui le sacra évêque de Toulon l'an 516. La Provence, sous son épiscopat, ayant passé sous le pouvoir des Français, il fit tous ses efforts pour en faire adopter le gouvernement, et en expulser à ja-

mais les Ostrogoths qui étoient ariens. Saint Cyprien a écrit la vie de son ami saint Césaire, et mourut quelque temps après la publication de cet ouvrage. La ville de Toulon l'invoque comme son second patron.

CYPRIS (Mythol.), surnom de Vénus, à qui l'île de Cypre étoit consacrée. *Voyez* VÉNUS.

† CYPSÈLE, fils d'Aétion, étoit Corinthien. Sa naissance fut, dit-on, prédite par l'oracle de Delphes. Consulté par son père, cet oracle répondit « que l'aigle produiroit une pierre qui accableroit les Corinthiens. » Pour entendre cet oracle, il faut savoir que le mot *aetos* (qui approche de celui d'*aëtion*), signifie en grec *aigle*. Cypsèle s'empara en effet de la souveraineté vers l'an 650 avant J. C., et y régna environ 30 ans. Péryandre, son fils, qui lui succéda, eut deux enfans : Cypsèle, qui devint insensé, et Lycophron.

CYR *ou* CYRIQUE (saint), fils de sainte Julitte, native d'Icone, fut arraché, à l'âge de 3 ans, d'entre les bras de sa mère par ordre du juge Alexandre. Comme cet enfant appeloit sa mère, et crioit : *Je suis chrétien*! le juge le jeta du haut de son siége contre terre, et lui brisa la tête. Tous les spectateurs eurent horreur de cette inhumanité, et le juge lui-même en rougit. Cette action barbare se passa sous le règne de Dioclétien et de Maximien. — Un autre saint CYR, médecin, martyrisé en Egypte le 31 janvier 311.

CYRAN (saint). *Voy.* VERGER DE HAURANE.

† CYRANO (Nicolas-Savinien), d'une famille noble de Bergerac en Périgord, né l'an 1620, avec un caractère bouillant et singulier, entra, en qualité de cadet, au régiment des gardes, et fut bientôt connu comme la terreur des braves de son temps. Il n'y avoit presque point de jour qu'il ne se battit en duel, non seulement pour lui, mais pour ses amis. Cent hommes s'étant attroupés un jour sur le fossé de la porte de Nesle, pour insulter un homme de sa connoissance, il dispersa lui seul toute cette troupe, après en avoir tué deux et blessé sept. On lui donna, d'une commune voix, le nom d'*Intrépide*. Cyrano avoit le nez de travers et défiguré. Quiconque en rioit en le regardant étoit sûr d'être appelé en duel. Deux blessures qu'il reçut, l'une au siége de Mouzon, l'autre au siége d'Arras, et son amour pour les lettres, lui firent abandonner le métier de la guerre. Il étudia sous le célèbre philosophe Gassendi, avec Chapelle, Molière et Bernier. Son imagination pleine de feu, et inépuisable pour la plaisanterie, lui procura quelques amis puissans, entre autres le maréchal de Gassion, qui aimoit les gens d'esprit et de cœur; mais son humeur libre et indépendante l'empêcha de profiter de leur protection. Il mourut en 1655. Ce poëte, qui avoit eu une jeunesse fort orageuse et des passions violentes, auxquelles il se livroit sans retenue, menoit, depuis quelque temps, une vie plus exemplaire et plus retirée. Un jour qu'on jouoit son *Agrippine*, lorsqu'on fut à l'endroit où Séjan, résolu de faire mourir Tibère, dit :

Frappons, voilà l'hostie.....

des spectateurs ignorans et prévenus, s'écrièrent aussitôt : « Ah le méchant ! Ah l'impie ! comme il parle du Saint-Sacrement ! » Cette tragédie fut très-bien reçue du public, de même que la comédie en prose du *Pédant joué*. Cette comé-

die n'est pas la seule de sa composition ; mais aujourd'hui aucune d'elles ne seroit supportable au théâtre. On a encore de lui, I. *Histoire comique des états et empires de la Lune*. II. *Histoire comique des états et empires du Soleil*. Il paroit, par le style burlesque, sautillant et singulier de ces deux ouvrages, que l'esprit de l'auteur faisoit de fréquens voyages dans les pays qu'il décrit. On voit pourtant, à travers ces polissonneries, qu'il savoit fort bien les principes de Descartes, et que, si l'age avoit pu le mûrir, il auroit été capable de quelque chose de mieux. III. Des *Lettres*. IV. Un petit recueil d'*Entretiens pointus*, semés, comme toutes ses autres productions, de pointes et d'équivoques. V. Un *Fragment de physique*. Ses ouvrages, qui forment 3 vol. in-12, ont été imprimés à Amsterdam, 1710, en deux volumes in-8°.

CYRÈNE (Mythol.), fille d'Hypsée, roi des Lapithes, fut enlevée par Apollon qui la transporta en Libye, où elle devint mère d'Aristée, célébré par Virgile.

CYRÉNIUS, gouverneur de Syrie, chargé de faire le dénombrement, pendant lequel Jésus-Christ vint au monde. Son vrai nom étoit Sulpit. Quirinius.

CYRESTÈNES, de Sycione, fut le premier qui attela deux chevaux de front à un char qui en prit le nom de biga. Cette sorte de char parut la première fois dans les jeux olympiques, et dans ceux du cirque à Rome. La Lune étoit toujours montée sur un char semblable, attelé d'un cheval blanc et d'un autre noir, parce qu'elle est souvent visible le jour et la nuit.

* CYRIAC d'Ancône, le premier antiquaire peut-être qui, depuis la renaissance des lettres, ait paru en Europe, a fait en Italie une ample collection de monnaies, médailles, inscriptions, pierres précieuses, etc. ; il a introduit le goût de ce genre de cabinets. Il florissoit dans le XVe siécle. (*Voyez* l'*Itinéraire* de Cyriac, publié à Florence, 1742, in-8°, par Laurent Metius. Add. l'*Arosini Epist.*)

CYRIADE, l'un des vingt-neuf tyrans qui envahirent la plus grande partie des provinces de l'empire romain, sous les règnes de Valérien et de Gallien, étoit fils d'un homme de qualité d'Orient, qui possédoit de grandes richesses. Livré dans sa jeunesse à la débauche, il passa dans la Perse, après avoir volé à son père une somme considérable. Sapor Ier y régnoit alors. Ce prince, excité par lui contre les Romains, leur déclara la guerre, et le mit à la tête d'une armée, avec laquelle il conquit plusieurs provinces. Ayant pénétré dans la Syrie, il saccagea Antioche, qui en étoit la capitale. Peu de temps après, il prit le titre d'Auguste; et quoique presque tous les soldats persans fussent retournés dans leur pays, il se forma une nouvelle armée, en enrôlant des brigands et des gens sans aveu. Cet usurpateur mit à contribution une partie de l'Orient, et répandit la terreur dans les provinces voisines. Ses soldats ayant appris que Valérien marchoit contre eux, et indignés, d'ailleurs, de ses déréglemens et de sa hauteur, l'assassinèrent en 258. Cyriade ne porta qu'environ une année le titre d'Auguste.

CYRIAQUE, patriarche de Constantinople l'an 595, successeur de Jean-le-Jeûneur, prit, à l'exemple de son prédécesseur, le nom d'*Evéque œcuménique* ou *universel*, et se le fit confirmer dans un

concile. Ce patriarche s'étant opposé à l'empereur Phocas, qui attaquoit les immunités et les priviléges de l'Église, ce prince, pour se venger de sa résistance, défendit, par un édit, de donner le titre qu'il avoit pris à d'autres évèques qu'à celui de Rome. Cyriaque en mourut, dit-on, de chagrin, l'an 606.

† I. CYRILLE (saint), de Jérusalem, né vers l'an 315, fut ordonné diacre par saint Macaire de Jérusalem, vers l'an 334, et prêtre l'année d'après. Le siége patriarcal de cette ville ayant vaqué par la mort de saint Maxime, en 350, Cyrille lui succéda. Son différent avec Acace, évèque de Césarée, sur les prérogatives de leurs siéges, interrompit le bien qu'il faisoit à son troupeau et à l'Église. Cette querelle personnelle s'aigrit par la diversité des sentimens. Cyrille étoit zélé catholique, et Acace arien opiniâtre. Cet homme inquiet et intrigant, ne pouvant attaquer la foi de son adversaire, attaqua ses mœurs. Il l'accusa d'avoir vendu quelques étoffes précieuses de l'Église, et lui fit un crime d'une action louable; car Cyrille n'avoit dépouillé les temples que pour secourir les pauvres dans un temps de famine. Un concile assemblé à Césarée par Acace le déposa en 357. Le saint évêque appela de ce jugement inique à un tribunal supérieur : il fut rétabli sur son siége par le concile de Séleucie en 359, et son persécuteur chassé du sien. Les intrigues d'Acace le firent déposer de nouveau en 360. Julien, successeur de l'empereur Constance, ayant commencé son règne par le rappel des exilés, Cyrille rentra dans son siége. L'empereur Valens l'en tira une troisième fois, et ce ne fut que plus d'onze ans après, à la mort de ce prince, qu'il retourna à Jérusalem. Le concile de Constantinople, de 381, approuva son ordination et son élection. Il mourut le 18 mars 386. Il nous reste de lui vingt-trois *Catéchèses*, regardées comme l'abrégé le plus ancien et le mieux digéré de la doctrine chrétienne. Les dix-huit premières sont adressées aux catéchumènes, et les cinq autres aux nouveaux baptisés. Le style de ces instructions est simple, net, tel qu'il convient à ces sortes d'ouvrages. Il expose avec exactitude ce que l'Eglise croit, et réfute avec solidité ce qu'elle rejette. Grancolas, docteur de Sorbonne, en a donné une traduction française, avec des notes, à Paris, en 1715, in-4°. Dom Touttée, bénédictin de Saint-Maur, a publié une édition de toutes les *Œuvres* de saint Cyrille, grecque et latine, in-fol., à Paris, en 1720. Le texte, corrigé sur plusieurs manuscrits, est accompagné de notes savantes qui l'éclaircissent, et d'une version regardée comme très-exacte.

† II. CYRILLE (saint), patriarche d'Alexandrie, élevé auprès de son oncle Théophile, patriarche d'Alexandrie, contracta, à son école, l'habitude du zèle et l'amour de la domination. Il passa cinq années dans les monastères de la Nitrie, voisins de sa résidence. L'abbé Sérapion dirigea ses études, auxquelles le jeune Cyrille se livra avec une ardeur infatigable. Il détestoit Origène, et lisoit avec avidité les écrits de Clément, de Denys, de saint Athanase et de saint Basile. La théorie et la pratique de la dispute fixèrent irrévocablement son opinion sur plusieurs points incertains de la croyance, et aiguisèrent son esprit. Son oncle Théophile le retira de sa cellule, l'appela aux habitudes bruyantes des villes et des synodes, et lui permit de prêcher le peuple d'Alexandrie. Sa figure agréable, ses graces, sa voix harmonieuse établirent sa réputation. Ses amis venoient

l'entendre et l'applaudir, et des scribes recueilloient à la hâte ses discours. Théophile mourut le 15 octobre 412, et laissa vacant le trône patriarcal, où son neveu monta trois jours après, malgré les oppositions d'un archidiacre, son concurrent. — Loin de la cour, et à la tête d'une capitale immense, Cyrille exerça non seulement l'autorité spirituelle, mais il se maintint dans le pouvoir temporel, que ses prédécesseurs avoient insensiblement usurpé. C'étoit, en réalité, un magistrat civil dont la voix excitoit ou calmoit les passions de la multitude, et intimidoit ou irritoit souvent les préfets de l'Egypte. Cyrille commença par opprimer les novatiens les plus innocens et les plus tranquilles des sectaires. Il interdit leur culte religieux et confisqua leurs vases sacrés. A la tête d'une multitude séditieuse et fanatique, il fondit sur les synagogues des juifs qui étoient dans Alexandrie au nombre de quarante mille, et qui vivoient dans cette ville à la faveur des priviléges que leur avoient accordés les empereurs. Sans aucune sentence, sans aucun ordre impérial, il attaqua à l'improviste ces malheureux, qui ne purent opposer aucune résistance. Leurs meubles furent pillés, leurs maisons rasées, et l'évêque guerrier les chassa de la ville. St. Cyrille fut déterminé à cette violence par une émeute récente dont les juifs avoient été les auteurs ou les instrumens, et où le sang chrétien avoit coulé; mais c'étoit au magistrat et non à un évêque à venger cet attentat; c'étoit d'après les formes légales, et non par une telle violence, qu'il falloit en punir les auteurs. Oreste, préfet de l'Egypte, se plaignit de la conduite de Cyrille; mais ses plaintes furent vaines. Bientôt après, ce magistrat fut attaqué dans la rue par cinq cents moines furieux; il leur protesta qu'il étoit chrétien et catholique; on lui répondit par une grêle de pierres. Ses gardes avoient pris la fuite. Cependant quelques personnes vinrent à son secours. Un moine appelé Ammonius, qui avoit blessé le préfet au visage, fut arrêté et condamné à expirer sous les verges du licteur. Cyrille fit recueillir le corps d'Ammonius. Une procession solennelle le transporta dans la cathédrale; on changea son nom en celui de Thaumasius ou le Merveilleux. Son tombeau fut orné des symboles du martyre, et le patriarche monta en chaire pour célébrer la grandeur d'ame d'un assassin et d'un rebelle. Alors florissoit à Alexandrie une jeune fille aussi belle que sage, et plus étonnante encore par l'étendue et la variété de ses connoissances, c'étoit la fille du mathématicien Théon, celle dont les savans commentaires ont jeté du jour sur la géométrie d'Apollonius et de Diophante. Elle avoit perfectionné, dans les écoles d'Athènes, les leçons que son père lui avoit données; elle enseignoit publiquement à Alexandrie la géométrie et la philosophie de Platon et d'Aristote. Les habitans d'Alexandrie accouroient à son école pour l'entendre, l'admirer et s'instruire. Cyrille vit, dit-on, ses succès avec jalousie. On répandit parmi les chrétiens qu'Hypatia étoit le seul obstacle à la réconciliation du préfet et du patriarche. Un des jours de carême, elle rentroit chez elle, une foule de fanatiques l'arrêtèrent en 415, l'arrachèrent de son char, découpèrent son corps en morceaux, et le jetèrent au feu. On répandit de l'argent pour arrêter les poursuites juridiques contre les meurtriers de cette intéressante fille. Les écrivains ecclésiastiques et l'historien Socrates, rejettent l'odieux de cet assassinat sur la mémoire de Cyrille. (*Voyez* HYPACIE.) Ce patriarche avoit concouru, en 403, avec son oncle Théophile, dans l'o-

dieux concile du Chêne, à la condamnation de saint Jean-Chrysostôme. Il s'obstina à soutenir que ce prélat avoit été justement condamné, malgré les instances d'Atticus de Constantinople et d'Isidore de Péluse, et ce ne fut qu'après de longs délais et une résistance opiniâtre, qu'il se soumit à cet égard au décret de l'Eglise catholique. L'élévation de Nestorius au siége de Constantinople ouvrit une carrière plus vaste au zèle et à l'orgueil de Cyrille. Nestorius distinguoit l'humanité du Christ de la divinité de Jésus, révéroit la Ste Vierge comme mère du Christ, mais il n'adoptoit pas le titre récent de Mère de Dieu. Ces distinctions donnèrent naissance à de longues et violentes querelles, auxquelles Cyrille prit une part très-active. Il dénonça bientôt au prince et au peuple, à l'orient et à l'occident, les erreurs du pontife de Constantinople. Le pape Célestin, flatté d'être choisi pour juge, condamna, dans un concile, les opinions de Nestorius, et approuva le symbole de Cyrille. Celui-ci somma juridiquement Nestorius à souscrire à douze anathématismes, lesquels, suivant l'opinion des théologiens, ne sont pas exempts d'hérésie Il fut résolu, afin de terminer cette dispute ecclésiastique, d'assembler un concile à Ephèse. Nestorius s'y rendit, accompagné d'un grand nombre de prélats et d'une multitude d'esclaves armés. Cyrille s'y présenta suivi de cinquante évêques égyptiens; la flotte qui l'amena étoit chargée de richesses et d'une foule de gens de mer, d'esclaves et de fanatiques qui s'étoient enrôlés sous sa bannière. Bientôt ils insultèrent et menacèrent, dans les rues d'Ephèse, les partisans de Nestorius. Cyrille, sans attendre le patriarche d'Antioche, qui venoit à petites journées, fixa l'époque de l'ouverture du concile. Nestorius déclina la juridiction des prélats ses ennemis. Soixante-huit évêques le défendirent par une protestation décente et modérée. Un magistrat demanda, au nom de l'empereur, un délai de quatre jours. Il fut violemment chassé de l'assemblée. Un seul jour suffit pour juger cette affaire. La foi de Cyrille fut adoptée, et Nestorius condamné, dégradé du rang d'évêque, et qualifié de nouveau Judas. Les évêques avoient donné séparément leurs opinions; mais l'uniformité du style indiquoit l'influence d'un chef accusé d'avoir corrompu les actes et les signatures. Bientôt après arriva le patriarche d'Antioche; il tint un synode composé de cinquante évêques, qui condamnèrent aussi précipitamment Cyrille, l'accusèrent d'hérésie, et le traitèrent de monstre né pour la destruction de l'Eglise. Au lieu de persuasion, les deux partis employèrent la force; des combats furent livrés. La ville d'Ephèse, et même sa cathédrale, devinrent un théâtre de fureurs, et furent souillées de sang. L'empereur Théodose fut obligé d'envoyer à Ephèse des troupes pour séparer ce concile de combattans, et renvoyer chez eux les prélats qui s'y trouvoient. Mais ce moyen ne fit que changer le lieu de la scène. La guerre entre Jean d'Antioche et Cyrille dura encore trois ans; leurs forces épuisées ramenèrent la paix entre eux. Bientôt Nestorius, qui n'étoit pas plus modéré que Cyrille, obtint de l'empereur un ordre qui rappeloit ce dernier à Ephèse, où devoit se tenir un synode. Il s'y rendit à la tête d'une troupe de fanatiques; les magistrats partisans de Nestorius rassemblèrent des troupes pour les opposer à celles de Cyrille qui fut maltraité et même emprisonné; il parvint à échapper des mains de ses gardes, et se sauva à Alexandrie. De là il envoya des émissaires à Constantinople, chargés de corrompre avec de l'argent les

plus puissans de cette ville; une lettre de l'archidiacre de Cyrille, qui s'est conservée, prouve cette corruption. Il en résulta une insurrection qui épouvanta le timide empereur. On négocia; et, par suite, Cyrille fut réduit à modifier ses anathèmes, et à reconnoître, malgré lui, qu'il y avoit une double nature en Jésus-Christ. Cette espèce de soumission perdit Nestorius, qui, ne voulant rien céder de ses opinions, fut forcé d'abdiquer et de se retirer dans un monastère. Il fut ensuite exilé dans la Thébaïde et persécuté par ses ennemis. Il y mourut bientôt vers l'an 439 ou 440. Cyrille termina sa carrière turbulente le 27 juin 444. Son opinion prévalut en orient et en occident, et l'Eglise le mit au rang des saints. Ses ouvrages, recueillis en 6 vol. in-fol., consistent en des *Homélies*, des *Commentaires sur les livres de l'ancien Testament*. Le dernier volume contient ses *Traités contre Nestorius*, *Julien, et contre les moines antropomorphites*, c'est-à-dire qui prétendent que Jésus avoit une origine corporelle. La meilleure édition est celle que publia, en 1638, Jean Aubert, chanoine de Laon, en grec et en latin, en 6 vol. in-fol., qui se relient en 7. Il s'étoit fait, suivant Photius, un style singulier. Sans élégance, sans clarté, sans choix et sans précision, il est verbeux, copie des passages entiers de l'Ecriture, y ajoute de longs raisonnemens, et même des allégories. Le docteur Dupin avoit dit que les querelles qu'avoit si violemment excitées Cyrille n'étoient que des querelles de mots. Ce savant fut obligé de se rétracter dans la suite. On sait ce que valent de pareilles rétractations, qui sont plus ordinairement l'effet de la contrainte que de la conviction.

† III. CYRILLE (saint), d'abord appelé *Constantin*, étoit né à Thessalonique, d'une famille sénatoriale. Il étudia à Constantinople et mérita d'être surnommé le *Philosophe*. Le P. Raynaud prétend qu'il fut moine de Saint-Basile. A. Méthodius ou Méthudius, est appelé son *frère*; mais cela ne signifie peut-être autre chose, sinon qu'ils avoient été de la même profession, philosophes d'abord, moines ensuite. Cyrille défendit le saint patriarche Ignace contre les attaques de Photius. Les Chazares ou Jazaris, tribu populeuse des Turcs, descendant des Huns, et des Scythes européens, ayant résolu d'embrasser la religion chrétienne, l'empereur Michel III, d'après l'avis de saint Ignace, leur envoya Cyrille, qui en peu de temps apprit la langue de ces peuples, et ayant d'abord converti le khan, décida, à son exemple, toute la nation à recevoir le baptême. Cyrille, accompagné de Méthodius, alla ensuite prêcher la foi chez les Bulgares. Bogoris, leur roi, fut baptisé en 860. Cyrille et Méthodius passèrent après cela dans la Moravie, et eurent encore beaucoup de succès dans leur apostolat auprès des Moraves et des Bohémiens. Ils introduisirent, avec la foi, l'étude des lettres, et établirent à Bude une espèce d'académie. Saint Cyrille inventa l'alphabet esclavon, que de son nom on a appelé *curulique*. Après 882, les deux apôtres vinrent à Rome, où ils moururent, on ne sait pas au juste dans quelle année. Ils furent déclarés *saints*, et les Grecs et les Russes font la fête de saint Cyrille le 14 février. C'est vraisemblablement de ce saint Cyrille que sont les *Fables* ou *Apologies morales*, publiées par le jésuite Balthazar Cordier, à Vienne en Autriche, en 1630 (in-16 de 317 pag.); mais que celui-ci est loin d'avoir publié le premier, comme il l'annonce, puisqu'elles l'étoient dès le 15e siècle. Ce n'est au

reste qu'une traduction de l'original grec qui est perdu. Ces *Apologues* sentent en effet le philosophe devenu prêtre. Faute de connoître ce saint Cyrille, on balançoit à qui, de celui de Jérusalem ou d'Alexandrie, il falloit attribuer les *Fables*.

† IV. CYRILLE-LUCAR, né dans l'île de Candie en 1572, passa en Allemagne, après avoir étudié à Venise et à Padoue. Il adopta la doctrine des protestans, et la porta en Grèce. Comme on le soupçonna de favoriser les luthériens, il donna une confession de foi, dans laquelle il rejetoit leurs opinions. Placé sur le siége d'Alexandrie, ensuite sur celui de Constantinople en 1621, il continua ses liaisons avec les protestans, et enseigna leurs dogmes dans l'Église grecque. Les évêques et le clergé s'y opposèrent. Il fut dépouillé du patriarcat, et envoyé en exil à Rhodes. On le rétablit quelque temps après, et, dès qu'il fut paisible possesseur du siége de Constantinople, il publia des catéchismes et des confessions de foi, où l'hétérodoxie perçoit à chaque page. On le relégua à Ténédos en 1628; enfin, après avoir été chassé sept à huit fois de son église, et rétabli autant de fois, il finit sa carrière par être étranglé en 1638, par ordre du grand-seigneur, sur la route d'un nouvel exil où on le conduisoit, et selon d'autres écrivains il fut étranglé sur le vaisseau qui le transportoit, ou dans la prison d'un château sur la mer Noire.

* V. CYRILLE-CONTARI, patriarche de Constantinople, né à Berée, aujourd'hui Véria, ville de Macédoine, fit ses premières études sous la conduite d'un moine grec, et les acheva sous celle des jésuites auxquels il s'attacha. Il fut depuis nommé à l'évêché de Berée, et ayant prétendu dans la suite à l'archevêché de Thessalonique, il voulut mettre de son parti Cyrille-Lucar, qui refusa de le favoriser. Contari s'en vengea en faisant chasser le patriarche de Constantinople en 1635. Cantari eut la dignité de patriarche; mais ses désordres et sa fourberie le firent bientôt déposer en 1636, et Cyrille-Lucar fut rétabli. Cantari parvint encore par ses intrigues à le faire de nouveau chasser, et même fut la cause de son assassinat. Alors il reprit le patriarcat de Lucar, dont il jouit peu; car l'empereur turc étant de retour de l'expédition de Perse, Contari fut accusé devant ce prince de tant de crimes, qu'il fut relégué à Tunis, où on le fit étrangler.

CYRNUS, navigateur grec, donna le nom de Cyrno à l'île Thérapné, où il aborda. C'est maintenant l'île de Corse.

† CYRSILE, citoyen d'Athènes, fut assommé à coups de pierres pour avoir ouvert l'avis dans l'assemblée du peuple, où l'on délibéroit sur la guerre des Perses, d'envoyer les femmes avec les enfans à Trézène, et d'abandonner la ville à la discrétion de Xercès, tandis que les Athéniens iroient avec leur flotte combattre l'ennemi plus sûrement qu'ils ne le pouvoient faire par terre. Il s'attira, par cet avis, l'indignation de tout le peuple, qui le lapida sur le champ, la première année de la LXXVe olympiade, 480 avant J. C.

† I. CYRUS, roi des Perses, dont le nom signifie *Soleil*, selon Ctésias, naquit l'an 599 avant J. C., de Cambyse, roi de cette partie d'Asie, et de Mandane, fille d'Astyages, roi des Mèdes. Hérodote, et Justin après lui, ont jeté du merveilleux sur l'histoire de sa naissance. Ils rapportent qu'Astyage donna sa fille en mariage à un Perse d'origine

fort obscure, afin de détourner les tristes présages d'un songe qui lui avoit annoncé qu'il seroit détrôné par son petit-fils. Dès qu'il fut né, il chargea Harpages, un de ses officiers, de le faire mourir. Harpages donna l'enfant à un berger, pour l'exposer dans les forêts ; mais la femme du pâtre le nourrit par pitié, et l'éleva en secret. (*Voyez* ASTYAGES *et* AMYTIS.) Xénophon ne s'accorde pas avec Hérodote sur les commencemens de Cyrus. Après la mort d'Astyages, Cyrus marcha avec Cyaxares, son oncle, roi des Mèdes, contre les Assyriens, les mit en déroute, tua Nériglissor, leur roi, et fit un butin immense. Il se trouva parmi les prisonniers une princesse d'une rare beauté. Sur la peinture qu'on en fit à Cyrus, il refusa de la voir, et ordonna qu'on eût pour elle autant d'attention que de respect. Penthée (c'étoit le nom de cette femme) fit part de cette action généreuse à son mari Abradate, qui passa aussitôt dans le camp de Cyrus, avec deux mille chevaux, et lui fut attaché jusqu'à la mort. Le jeune conquérant, toujours animé du désir et de l'espérance de se rendre maître de Babylone, s'avança jusqu'aux portes de cette ville, et fit proposer au successeur de Nériglissor de terminer leur querelle par un combat singulier; mais son défi n'ayant point été accepté, il reprit le chemin de la Médie. On faisoit des préparatifs immenses de part et d'autre. Crœsus, roi de Lydie, fut nommé généralissime de l'armée ennemie, l'an 538 avant J. C. Cyrus le vainquit à la journée de Tymbrée, une des plus considérables de l'antiquité, et la première bataille rangée dont on ait le détail avec quelque étendue. Après cette victoire, Cyrus réduisit différens peuples de l'Asie Mineure, depuis la mer Égée jusqu'à l'Euphrate, subjugua la Syrie, l'Arabie, une partie de l'Assyrie, et forma le siége de Babyloné. Il prit cette superbe ville pendant la célébration d'une grande fete, que le peuple et la cour passoient ordinairement dans les festins et dans la débauche. Ses troupes y entrèrent, apres avoir détourné l'Euphrate par des saignées, se rendirent maîtres du palais, et tuèrent le roi et ceux de sa suite. C'est par cette catastrophe que l'empire babylonien finit, la 21[e] année depuis le commencement du règne de Bélésis, l'an 538 avant J. C. Cyrus, maître de toute l'Asie, divisa, de concert avec Cyaxares, sa monarchie en six-vingts provinces. Chaque province eut son gouverneur. Outre ces gouverneurs, Cyrus nomma trois surintendans, qui devoient toujours résider à la cour. On établit d'espace en espace des postes, pour que les ordres du prince fussent portés avec plus de diligence. Cyaxares, son oncle, et Cambyses, son père, étant morts, Cyrus se vit seul possesseur, l'an 536 avant J. C., du vaste empire des Perses, qui embrassoit les royaumes d'Egypte, d'Assyrie, des Mèdes et des Babyloniens. Ce fut cette même année qu'il permit aux juifs de retourner en Judée, et de rétablir leur temple de Jérusalem. La Palestine fut bientôt repeuplée, les villes rebâties, les terres cultivées ; et les Juifs ne firent plus qu'un seul état, gouverné par un même chef. Hérodote, qui fait naître ce célèbre conquérant d'une façon singulière, le fait mourir d'une façon non moins extraordinaire. Il dit que ce prince ayant tourné ses armes contre les Scythes, tua le fils de la reine Tomyris, qui commandoit l'armée ennemie. Cette princesse, animée par la fureur de la vengeance, lui présenta le combat, et, par des fuites simulées, elle l'attira dans des embuscades, où périt une partie de son armée. Maîtresse de la personne de Cyrus, elle lui fit trancher la tête, la jeta dans une outre pleine de

sang, en lui adressant ces mots : « Barbare ! rassasies-toi, après ta mort, du sang dont tu as été altéré pendant ta vie...... » Xénophon, presque toujours opposé au récit d'Hérodote, le fait mourir dans son lit. Mais, dès le temps de Cicéron, on doutoit que sa Cyropédie dût être regardée comme une histoire véritable, pour le détail des faits. 1° On voit que tous les discours de ce roman moral sont des allusions aux discours de Socrate, et souvent de simples répétitions de ceux que Xénophon avoit déjà fait tenir à ce philosophe, dans ses Dits mémorables. 2° La chronologie y est entièrement violée. 3° Xénophon a supprimé des faits qui ne convenoient point à l'idée de faire de Cyrus un prince accompli. 4° Pour arranger les événemens à sa fantaisie, il a imaginé un Cyaxares, fils d'Astyages, qui est inconnu à toute l'antiquité. (*Voyez* XÉNOPHON.) Quoi qu'il en soit de la véracité des historiens de Cyrus, il paroît qu'il eut de grandes qualités. Il sut, au milieu de la guerre, veiller sur ses états, et se faire aimer de ses peuples. Heureux dans toutes ses entreprises, la fortune le couronna toujours, parce qu'il sut la fixer par sa valeur et sa prudence. On a vanté sa chasteté. En refusant de voir Penthée, reine de la Susiane, sa prisonnière, quoiqu'on la lui peignît comme une beauté digne d'un roi, il dit : « C'est précisément parce qu'elle est belle, que je dois la fuir. Si je vais la voir aujourd'hui que mes affaires me le permettent, j'y retournerai lorsque mes devoirs m'appelleront ailleurs; et je risquerai ainsi ma vertu et les soins de mon empire. » Cyrus mourut, suivant les meilleurs historiens, l'an 529 avant J. C. Son corps fut mis à Pasargade dans un tombeau, qu'il avoit fait bâtir en mémoire de la victoire remportée sur Astyages, roi des Mèdes. On y éleva une tour qui avoit dix étages, et on le plaça au plus élevé, avec cette épitaphe :

CI GIT CYRUS, LE ROI DES ROIS.

† II. CYRUS, le jeune, fils puîné de Darius-Nothus, roi de Perse, et de Parysatis. Son père lui donna, dès l'âge de 16 ans, l'an 407 avant J. C., le gouvernement de toutes les provinces de l'Asie Mineure, avec un pouvoir absolu, et lui recommanda, en partant, d'accorder du secours aux Lacédémoniens contre les Athéniens, pour balancer la puissance des uns par celle des autres. Cyrus, ayant abusé de son autorité pour commettre des injustices, son père le rappela, et peu après, se voyant sur le point de mourir, donna la couronne à Arsace, son fils aîné, qui prit le nom d'Artaxerces, et ne laissa à Cyrus que le gouvernement des provinces qu'il avoit déjà. Ce jeune prince, dévoré d'ambition, attenta à la vie de son frère. Son complot fut découvert, et sa mort résolue; mais Parysatis sa mère l'arracha au supplice. Cette clémence ne le toucha point. Il leva secrètement des troupes sous différens prétextes. Artaxerces lui opposa une armée nombreuse. Cyrus avoit pris des Lacédémoniens à sa solde. Cléarque, général spartiate, lui conseilla de ne point exposer sa personne. « Quoi, répond ce prince, lorsque je cherche à me faire roi, tu veux que je me montre indigne de l'être ! » Les deux frères s'acharnèrent l'un contre l'autre dans la bataille qui se donna près de Cunaxa, à vingt lieues de Babylone; et le plus jeune périt des blessures qu'il reçut dans l'action, l'an 401 avant J. C. La fameuse Aspasie, ayant suivi ce prince, fut faite prisonnière par Artaxerces, qui eut autant de passion que Cyrus pour cette femme. Dix mille Grecs qui, sous la conduite de plusieurs chefs, entre autres de Xénophon l'historien, avoient combattu pour Cyrus, échappèrent

aux poursuites du vainqueur, et firent cette belle retraite qui leur a donné l'immortalité. L'écrivain guerrier parle de Cyrus, qui l'avoit charmé par son esprit et son mérite, comme d'un prince accompli. Mais il étoit sans doute trop prévenu en sa faveur. Dans la lettre qu'il écrivit aux Spartiates, pour leur demander des troupes, Cyrus vantoit sa religion, sa philosophie, son cœur royal, et le pouvoir de « boire plus de vin que son frère sans en être incommodé. »

† III. CYRUS, de Panapolis en Égypte, mérita l'estime et l'amitié de l'impératrice Eudoxie, par son savoir et son talent pour les vers. Après avoir commandé avec valeur les troupes romaines à la prise de Carthage, il fut consul et préfet de Constantinople. Cette ville ayant été presque entièrement ruinée par un effroyable tremblement de terre, en 446, il la rétablit et l'embellit. Un jour qu'il étoit dans le cirque avec l'empereur Théodose-le-Jeune, le peuple cria : « Constantin a bâti la ville, et Cyrus l'a réparée ! » Théodose, jaloux de ces acclamations, le dépouilla de la préfecture, et confisqua ses biens, sous prétexte qu'il étoit idolâtre. Il se fit chrétien, et fut élevé au siége épiscopal de Cotyée dans la Phrygie.

IV. CYRUS, évêque de Phaside, puis patriarche d'Alexandrie, approuva l'Ecthèse, et partagea l'hérésie des monothélites. Ses écrits furent condamnés par le sixième concile général assemblé en 680. Il étoit mort quelques années auparavant.

CYTHERON (Mythol.), roi de Platée en Béotie, conseilla à Jupiter de feindre un nouveau mariage, pour ramener Junon, avec laquelle il étoit brouillé. L'expédient réussit, et Jupiter, pour récompenser ce berger, le métamorphosa en une montagne, qui fut depuis consacrée à Bacchus. Elle est auprès de la ville de Thèbes. Cette aventure fit prendre à Junon le surnom de *Cytheronia*, et à Jupiter celui de *Cytheronius*.

CYTHORUS, fils de Phryxus, arriva dans une contrée couverte de bois qui est la Galatie, et y donna son nom à une montagne et à une ville.

† CYZ (Marie de), née à Leyde en 1656, de parens nobles, élevée dans le calvinisme, fut mariée à l'âge de 19 ans, à un gentilhomme fort riche, nommé de Combe, dont elle devint veuve deux ans après. Elle abjura dans un voyage qu'elle fit en France, et fonda la communauté du Bon-Pasteur, destinée aux filles qui, après avoir vécu dans le désordre, vouloient mourir dans les exercices de la pénitence. Elle eut la consolation de voir sous sa conduite une centaine de filles pénitentes, qu'elle gouverna jusqu'à sa mort, arrivée le 16 juin 1692. Son institut s'étoit répandu dans plusieurs villes de France.

CYZÉNIS (Mythol.), fille du féroce Diomède, roi de Thrace. Aussi cruelle que son père, elle se plaisoit à faire disséquer des hommes vivans, et à faire manger les enfans par les pères.

CYZIQUE, roi de la presqu'île de la Propontide, reçut avec beaucoup de magnificence les Argonautes qui alloient à la conquête de la Toison d'or. Ces héros étant partis furent repoussés pendant la nuit par un coup de vent sur la côte de la presqu'île. Cyzique les prenant pour des pirates, et voulant les empêcher de prendre terre, fut tué dans le combat. Jason le reconnut le lendemain parmi les morts, et lui fit de superbes funé-

railles. Il donna son nom à la ville de Cyzique.

* CZERNIEWICZ (Stanislas), vice-provincial des jésuites dans la Russie-Blanche, est connu par la manière dont il a soutenu l'existence de la société dans l'empire de Russie, dont cette province étoit dépendante. Voyant que non seulement le bref de suppression ne s'y publioit pas, mais que la cour de Rome n'insistoit pas sur sa publication, ni près de l'impératrice ni près des jésuites, il prit le parti de maintenir toute chose *in statu quo*. Il sauva ainsi quelques débris de cette société. Czerniewicz mourut le 18 juin 1785, âgé de 57 ans, à Stayki, village appartenant au collége de Polocz.

DABAIBA (Mythol.) fut particulièrement révérée par les peuples idolâtres de Panama. Quoiqu'elle fût mortelle originairement, elle parvint par une constante sagesse à être placée au rang des Dieux, dont elle fut ensuite appelée la mère. Le tonnerre et les éclairs sont pour ses adorateurs des preuves de la colère de Dabaiba; pour la prévenir ils lui font différens sacrifices, et passent plusieurs jours dans les gémissemens et la consternation.

DABENTONE (Jeanne), femme enthousiaste, embrassa la secte des turlupins, hérétiques qui parcoururent la France dans le 14e siècle, en imitant l'impudence des anciens cyniques, allant presque nus et se livrant à toutes sortes d'excès. Gaguin, dans sa Vie de Charles V, dit que Dabentone fut publiquement brûlée à Paris.

DABILLON (André) fut pendant quelque temps le compagnon du fanatique Jean Labadie, avant que cet enthousiaste eût quitté la religion catholique; mais il ne partagea ni ses erreurs ni ses désordres. Il avoit été auparavant jésuite. Il mourut vers l'an 1664, curé dans l'île de Magné en Saintonge. On a de lui quelques *Ouvrages de théologie*, Paris, 1645, in-4°.

DABIS (Mythol.), idole des Japonnais, dont on voit la représentation monstrueuse sur la route de Sorungo à Osacia. On lui présente chaque année une jeune vierge pour épouse.

DABONDANCE. *Voyez* JEHAN, n° I.

*DA'BOU-L-KOSAY, poëte, métaphysicien, moraliste et légiste arabe, florit sous le règne de Haroun-Er-Raschyd et sous celui de son successeur Al-Mamoun, à la cour desquels son talent poétique l'auroit fait jouir de la plus grande faveur sans la mordacité de sa langue, et le fiel de sa plume. C'étoit pour la satire effrénée l'Arétin de l'Orient. Un grand personnage se plaignant un jour à Al-Mamoun d'être maltraité dans un ouvrage du poëte, le khalyf, pour l'en consoler, lui montra une de ses autres pièces de vers où il étoit lui-même indignement outragé, et dit : « Comment vous auroit-il épargné, lui qui ne res-

pecte point son bienfaiteur et son maître. » Da'bou-l-Kosay étoit né l'an de l'hégire 144, de l'ère vulgaire 765, et mourut en 248-860, agé de 95 ans. Il a laissé un *Dyouân* ou recueil de *Poésies* dont l'élégance et la pureté ont acquis dans l'Orient une réputation méritée. Da'bou-l-Kosay est nommé par quelques auteurs Daghil-Kosai.

† I. DABSCHÉLYM *ou* DISALEM, un des plus anciens rois de l'Inde, régnoit au temps de Houschink 2[e] roi de Perse de la première dynastie, et eut pour premier ministre le célèbre Bydbaï ou Pylpai, auteur du testament de Houschink, livre de politique et de morale, composé en forme d'apologues pour l'instruction des rois.

* II. DABSCHELYM, autre monarque de la même famille, que le sultan Mahmoud tira de la retraite et de la condition de derviche pour le placer sur le trône de Souménat aux Indes, l'an 416 de l'hégire, 1025 de l'ère chrétienne, à charge d'un tribut annuel et de lui faire hommage de sa couronne. Quelque temps après un de ses parens ayant fait valoir ses droits au trône à main armée, Dabschélym, inhabile à la guerre, implora l'assistance de son protecteur, qui défit complètement, prit et lui envoya le rebelle pour être enfermé, selon l'usage, dans une grotte obscure pratiquée à cet effet sous le trône même du monarque. Il alloit au-devant du prisonnier, comme c'étoit la coutume, lorsqu'ennuyé de ce qu'il n'arrivoit point, il se mit à chasser; mais la chaleur l'obligea bientôt de chercher l'ombre pour se reposer, et le sommeil le gagnant, il mit un mouchoir de soie rouge sur son visage pour se garantir des insectes. Un oiseau de proie prit ce mouchoir pour de la chair, et fondant sur le visage du roi, lui creva les yeux à coups de bec. Cet événement fut regardé par la cour du prince comme un arrêt du ciel qui le déclaroit incapable de régner. On mit le prisonnier sur le trône, et Dabschélym dans la prison qu'il lui avoit préparée. Un poëte persan dit à ce sujet: « Tel qui creuse un précipice sur le passage d'autrui, prépare souvent un abîme qui l'engloutit lui-même. »

† I. DACH (Jean), peintre allemand, né à Cologne en 1556, se forma en Allemagne sous Spranger, et en Italie sous les plus habiles maîtres. L'empereur Rodolphe, ami des arts et protecteur des artistes, employa son pinceau. Les *Tableaux* qu'il fit pour ce prince sont d'un très-bon goût. Ses dessins sont fermes et d'un beau crayon; il y en a beaucoup en Angleterre. Dach mourut à la cour impériale, comblé d'honneurs et de biens.

II. DACH, poëte prussien, mort à la fin du 18[e] siècle, s'est rendu célèbre en Allemagne par ses *Poésies*, sur-tout par ses *Odes*.

DACHERY. *Voyez* ACHERY.

† I. DACIER (André), né à Castres en 1651, d'un avocat, fit ses études d'abord dans sa patrie, ensuite à Saumur, sous Tanneguy Le Fèvre, alors entièrement occupé de l'éducation de sa fille. Le jeune littérateur ne la vit pas long-temps sans l'aimer; leurs goûts, leurs études étoient les mêmes; il fut payé de retour. Leur mariage se célébra en 1683. Gaston d'Orléans ayant vu marier deux personnes pauvres, disoit que la Faim avoit épousé la Soif; « et l'union de M. Dacier et de mademoiselle Le Fèvre, dit Basnage de Beauval, est le mariage du grec et du latin qu'ils possèdent tous deux parfaitement. » Boileau mettoit cependant la femme au-dessus

de l'époux : « Homme, disoit-il, qui fuit les graces et que les graces fuient. Dans leurs productions d'esprit faites en commun, madame Dacier, ajoutoit-il, est le père. » Les deux époux abjurèrent la religion protestante en 1685. Le duc de Montausier les mit dans la liste des savans destinés à commenter les anciens auteurs pour l'usage du dauphin. Les sociétés littéraires ouvrirent leurs portes à Dacier : l'académie des inscriptions, en 1695, et l'académie française à la fin de la même année. Cette dernière compagnie le choisit, dans la suite, pour son secrétaire perpétuel. La garde du cabinet du Louvre lui avoit été déjà confiée, comme au savant le plus digne d'occuper cette place. Il mourut le 18 septembre 1722. On a de lui beaucoup de *Traductions* d'auteurs grecs et latins ; et quoiqu'elles fussent peu propres à réconcilier les partisans des écrivains modernes avec l'antiquité, il eut toujours un zèle ardent pour elle. Ce zèle l'indisposa beaucoup contre Perrault, qui s'en plaignit un jour à Fontenelle. « Comment voulez-vous, répondit le philosophe, que Dacier vous pardonne ? vous décriez une monnoie dont il a son coffre plein, et qui fait toute sa richesse. » Cette admiration des anciens alloit chez lui jusqu'à l'enthousiasme. Il ne traduisoit jamais un ancien qu'il n'en devînt amoureux. Il étoit incapable d'y apercevoir des défauts ; et, pour cacher ceux qu'on lui attribuoit, il soutenoit les plus étranges paradoxes. Il veut prouver, par exemple, que Marc-Aurèle n'a jamais persécuté les chrétiens. Boileau ayant dit de Socrate, dans une de ses satires :

Très-équivoque ami du jeune Alcibiade ;

ce vers parut scandaleux à Dacier et à sa femme. « Vous avez, leur répondit le poëte, un beau zèle pour les morts. Que diriez-vous donc si j'avois fait la chanson scandaleuse contre le père Massillon ? » C'étoit une chanson qui couroit alors. « Ah ! répliqua Dacier, le bel homme que Massillon, pour le comparer à Socrate ! « Une femme d'esprit parloit assez mal des anciens en présence de Dacier, et sur-tout du divin Platon. « Sans doute, répondit le savant, madame ne daigne lire d'auteur ancien que Pétrone. Pardonnez-moi, monsieur, répliqua-t-elle, j'attends, pour le lire, que vous en ayez fait un saint. » Madame Dacier, voyant une autre femme filer au rouet, lui dit d'un air mécontent ; « Les anciens n'ont jamais filé qu'à la quenouille. » On a de Dacier, I. Une édition de *Pompeïus Festus* et de *Verrius Flaccus, ad usum delphini*, Paris, 1681, in-4°, avec des notes savantes et des corrections judicieuses. On réimprima cette édition à Amsterdam, 1699, in-4°, avec de nouvelles remarques. II. *Nouvelle Traduction d'Horace*, accompagnée d'observations critiques, 1709, 10 v. in-12. Les fleurs du poëte latin se flétrirent en passant par les mains du traducteur français. Quant au commentaire, on y rencontre quelques décisions si bizarres, des interprétations si singulières, que Boileau les appeloit les révélations de M. Dacier. III. *Réflexions morales de l'empereur Antonin*, Paris, 1691, 2 vol. in-12. IV. *La Poétique d'Aristote*, in-4°, avec des remarques, dans lesquelles le traducteur a répandu beaucoup d'érudition. V. *Les Vies de Plutarque*, 3 vol. in-4°, Paris, 1721 à 1734, réimprimées en 10 vol. in-12, à Amsterdam, 1724 : traduction plus fidèle, mais moins lue que celle d'Amyot. Celui-ci a des graces dans son vieux langage : Dacier n'a guère que le mérite de l'exactitude ; encore le savant abbé de Longuerue le lui disputoit-il. Son style est dénué de toute chaleur. « Il connoissoit tout des anciens, dit un homme d'esprit, hors la grace et la finesse. »

Pavillon disoit que « Dacier étoit un gros mulet chargé de tout le bagage de l'antiquité. » Cette fureur de l'antique étoit si forte en lui et en madame Dacier, qu'ils faillirent à s'empoisonner un jour par un ragoût, dont ils avoient puisé la recette dans Athénée. VI. *L'Œdipe* et *l'Electre de Sophocle*, in-12, version assez fidèle, mais plate. VII. Les *Œuvres d'Hippocrate* en français, avec des remarques, Paris, 1697, in-12; le texte est traduit fidèlement. VIII. Les *Œuvres de Platon*, Paris, 1699, 2 vol. in-12, qui ne renferment que quelques-uns des Dialogues. Mais en 1771 on a publié sous le nom de Dacier, la *Bibliothèque des anciens Philosophes*, 9 vol. in-12. Cette collection contient la vie de Pythagore, ses symboles et ses vers dorés; la vie d'Hiéroclès et ses commentaires sur les vers dorés, 2 vol. Œuvres de Platon, Dialogues traduits par Dacier; le grand Hippias et l'Euthydedemus, traduit par Maucroix; le Banquet, traduit en partie par Racine, 3 vol. Les lois et les dialogues de Platon, trad. par Grou, 4 vol. On ajoute à ces 9 vol. la République de Platon, trad. par Grou, 2 vol, édition de Hollande; et le manuel d'Epictète, trad. par Dacier, 2 vol. La prévention que Dacier avoit pour les anciens lui a fait trouver une grande conformité entre la sagesse du paganisme et la morale de l'Evangile, entre la doctrine de Platon et celle des premiers Pères de l'Eglise. Cependant il réforme leurs maximes par ses remarques, lorsqu'il trouve chez eux quelques principes peu conformes à la morale du christianisme. Dacier eut part à l'*Histoire métallique de Louis XIV*. Ce prince, à qui il la présenta, lui donna une pension de deux mille livres.

† II. DACIER (Anne Le Fèvre), femme du précédent, née à Saumur en 1651, de Tanneguy Le Fèvre, savant ingénieux, eut les talens et l'érudition de son père, et s'annonça dans la littérature par son édition de *Callimaque*, enrichie de doctes remarques, un vol. in-4°, qui parut en 1675. Son épître dédicatoire, sa préface et ses notes sur ce poëte, furent réimprimées à Utrecht, en 1697, dans la belle édition du Callimaque de Grévius. Madame Dacier mit ensuite au jour de savans *Commentaires sur plusieurs auteurs*, pour l'usage du dauphin.... *Florus* parut en 1674; *Aurélius Victor* en 1681; *Eutrope*, en 1683; *Dictys* de Crète, en 1684. Elle précéda tous les savans qui avoient été chargés d'interpréter les auteurs latins pour l'éducation du jeune prince. « Ainsi, dit Bayle, voilà notre sexe hautement vaincu par cette illustre savante; puisque, dans le temps que plusieurs hommes n'ont pas encore produit un seul auteur, madame Dacier en a déjà publié quatre. » Sa préface et ses notes sur Dictys ont été réimprimées en 1702, dans l'édition de Smids, à Amsterdam. De son côté, le célèbre Pitiscus a inséré tout le travail de madame Dacier sur Aurélius Victor dans l'édition qu'il publia de cet auteur à Utrecht, en 1696. Florus et Eutrope ont été de nouveau imprimés en Angleterre, le premier en 1692, le second en 1705. Son mari partagea ses travaux. Ils passèrent toute leur vie dans une parfaite union. Un fils et deux filles furent le fruit de ces liens formés par l'esprit et par l'amour. Le fils, qui donnoit de belles espérances, et qui, dès l'âge de dix ans, disoit « qu'Hérodote étoit un grand enchanteur, et Polybe un homme de grand sens », mourut en 1694; une de ses sœurs mourut aussi dans un âge peu avancé, et l'autre prit le voile. Leur mère fut enlevée à la république des let-

tres le 17 août 1720. Egalement recommandable par son caractere et par ses talens, elle se fit autant admirer par sa vertu, sa fermeté, son égalité d'ame, sa générosité, sa modestie, que par ses ouvrages. Un seigneur allemand l'ayant priée de s'inscrire sur son *Album*, elle y mit son nom avec ce vers de Sophocle :

Le silence est l'ornement d'une femme.

Elle avoit une charité ardente pour les pauvres, et se mit quelquefois à l'étroit pour les secourir. On a d'elle, I. Une *Traduction* de trois comédies de Plaute, l'*Amphitryon*, le *Rudens* et *Lépidicus*, 3 vol. in-12. Quand Molière eut publié son Amphitryon, l'illustre savante avoit entrepris une dissertation pour prouver que celui de Plaute, imité par le comique moderne, étoit fort supérieur. Mais ayant appris que Molière devoit donner une comédie des *Femmes Savantes*, elle supprima sa dissertation. On trouve à la tête de sa Traduction une préface intéressante sur l'origine, l'accroissement et les divers changemens de la poésie dramatique ; sur la vieille comédie, la moyenne, la nouvelle : sur le mérite de Plaute et de Térence. Elle préfère le premier pour la force du comique et la fécondité de l'invention. Elle traduisit pourtant les pièces du second, en 1688, 3 vol. in-12 ; et ces deux versions sont, en général, faites avec goût et avec exactitude. II. Une *Traduction* de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* d'Homère, avec une préface, et des notes d'une profonde érudition ; réimprimée en 1756, en 8 vol. in-12. C'est une des plus fidèles que nous ayons du poëte grec, quoique ses beautés y soient souvent affoiblies. Cette traduction fit naître une dispute entre madame Dacier et La Motte, dispute qui n'apprit rien au public, si ce n'est que madame Dacier avoit encore moins de logique que La Motte ne savoit de grec. Dans ses *Considérations sur les causes de la corruption du goût*, ouvrage publié en 1714, elle soutint la cause d'Homère avec la vivacité d'un commentateur ; La Motte n'y opposa que de l'esprit et de la douceur. L'ouvrage de La Motte, dit un écrivain ingénieux, sembloit être d'une femme d'esprit, et celui de madame Dacier d'un homme savant. Cette femme illustre ne ménagea pas plus le jésuite Hardouin, dans son *Homère défendu*, contre l'Apologie que ce jésuite s'étoit avisé d'en faire. On a dit, « qu'elle avoit répandu plus d'injures contre le détracteur d'Homère que ce poëte n'en avoit fait prononcer à ses héros. » Mais cette phrase ne doit pas être prise à la lettre, et les injures de madame Dacier ne sont ni fréquentes, ni grossières. III. Une *Traduction* du *Plutus* et des *Nuées* d'Aristophane, Paris, in-12, 1684. C'est la première traduction qu'on ait osé faire, en français, de ce comique grec ; et il étoit difficile de faire passer dans notre langue l'à-propos et le sel qui caractérisent ces pièces. IV. Une autre d'*Anacréon* et de *Sapho*, Paris, 1681, in-8°. Elle soutient que cette femme, célèbre par ses talens, ainsi que par ses vices, n'étoit pas coupable de la passion déréglée qu'on lui reproche. Cette version est dédiée au duc de Montausier. On y trouve quelquefois le tour naïf et les graces du poëte grec. Elle a été réimprimée en Hollande. La Motte, au sujet de cette traduction, lui adressa une jolie ode qu'on trouve dans ses œuvres. Madame Dacier avoit encore fait des *Remarques* sur l'Ecriture sainte. On la sollicita souvent de les publier ; elle répondit toujours « qu'une femme doit lire et méditer l'Ecriture, pour régler sa conduite sur ce qu'elle enseigne ; mais que le silence doit être

son partage, suivant le précepte de St. Paul. « La réputation de madame Dacier s'étant répandue dans toute l'Europe, la reine Christine de Suède lui fit faire des complimens par le comte de Konigsmarck; cette princesse lui écrivit même pour l'attirer à sa cour. L'abbé Fraguier a consacré une élégie à la mémoire de madame Dacier; et La Monnoye a fait son épitaphe en vers. Guiraudet, dans son ouvrage *De la Famille, considérée comme l'élément des sociétés*, s'élève avec force contre les prétentions des femmes à fournir la carrière des sciences et des arts; mais il excepte ainsi de sa censure la savante Dacier : « Respectable et docte Dacier! tu remplis avec autant de distinction que de zèle les devoirs d'épouse et de fille, quand, attachée au double joug de l'hymen et de la science, tu traças, à côté de ton époux, les pénibles sillons de la critique, et que vous défrichâtes ensemble les champs épineux de la philologie; pénible labeur, auquel ton père avoit façonné tes premiers ans! Que d'autres te louent d'avoir été femme savante; je t'admire et te loue bien plus encore, parce que tu n'as été savante que pour mieux remplir ta qualité de femme. Quelle que soit ta réputation, tu seras plus justement célèbre pour cette soumission aux vœux d'un père, aux goûts d'un époux, que par la manière dont tu remplis ta part dans cette érudite association. Reçois ici le premier hommage peut-être qu'on t'ait présenté dans ce genre, et puisse-t-il te consoler de quelques critiques, comme il doit t'absoudre à jamais de tout reproche de prétention ou de vaine gloire! »

* DACIO ou DACIUS, évêque de Milan, vivoit dans le 6e siècle. Il fut à la tête de son église, depuis 527 jusqu'à 555, époque de sa mort. Il encouragea les habitans de cette ville à se défendre courageusement contre les Goths qui les assiégeoient; malgré son zèle et ses vives exhortations, la ville fut prise, trois mille personnes furent passées au fil de l'épée, et Dacius lui-même, au rapport de Procope, fut obligé de se sauver. Il avoit laissé *une chronique*, dont on n'a pu retrouver qu'un fragment du chap. 10, où il parle de l'hymne *Te Deum laudamus*.

DACTYLES, IDÉENS, ou CORYBANTES, ou CURÈTES. (Mythol.) Les uns étoient enfans du Soleil et de Minerve, les autres de Saturne et d'Alciope. On mit Jupiter entre leurs mains pour être élevé; et ils empêchèrent, par leurs danses, que les cris de cet enfant ne parvinssent aux oreilles de Saturne, qui l'auroit dévoré. Ils étoient au nombre de cinq et unis entre eux comme les doigts de la main, d'où leur vint le nom de Dactyles, qui signifie doigts. Pausanias les appelle particulièrement Hercule, Péonée, Epimède, Jasius et Ida. Suivant Diodore de Sicile, les premiers habitans de l'île de Crète furent ces Dactyles, qui avoient fixé leur séjour sur le mont Ida. Livrés aux cérémonies Théurgiques, ils eurent pour disciple Orphée, qui porta leurs mystères en Grèce, ainsi que l'usage du fer et du feu qu'il avoit appris d'eux. La reconnoissance des peuples leur rendit les honneurs divins.

DADINE. *Voyez* HAUTESERRE.

† I. DAELMANN (Charles-Guislin), né à Mons en 1690, docteur et professeur en théologie à Louvain, président du collége Adrien, et chanoine de Saint-Pierre dans la même ville, et de Sainte-Gertrude à Nivelles, mort le 21 décembre 1731, a laissé une *Théologie scholastico-morale*, qui a été imprimée plusieurs fois en 9 vol.. On y voit plusieurs *Oraisons latines* qui mon-

trent qu'il étoit versé dans les belles-lettres.

*II. DAELMANN (Gilles), médecin hollandais du 17e siècle, voyagea aux Indes, où il exerça sa profession pendant plusieurs années. On a de lui un ouvrage qui a paru à Amsterdam en 1694 et en 1703, in-8°, sous ce titre : *de Nieuws herwormde geneeskonst*. Il fut traduit en allemand, et publié à Francfort en 1694, in-8°. On l'a encore dans la même langue, de l'édition de Berlin en 1715, in-8°, avec les notes de J. Daniel Gohlius.

DAENS (Jean), riche négociant d'Anvers, célèbre par un trait de générosité dont on trouve peu d'exemples. L'empereur Charles-Quint s'étant prêté au désir que Daens avoit de lui donner à dîner, le généreux marchand jeta au feu, à la fin du repas, un billet de deux millions qu'il avoit prêtés au prince. « Je suis, lui dit-il, trop payé par l'honneur que Votre Majesté me fait. »

* DAGAR (Jacob), peintre français, né à Paris en 1640, mort en 1715, élève de Vouet, sous lequel il apprit à peindre l'histoire et le portrait, dans lequel sur-tout il a excellé. Cet artiste, après un long séjour en Danemarck, à la cour de Christian V, passa ensuite à Londres, où il fut bien accueilli; puis il retourna en Danemarck, où il mourut.

DAGEBOD, DACHOUBA ou DAGEBA (Mythol.), déesse adorée à Kiew. Elle répond, d'après son nom, au dieu des richesses ou à la fortune.

* DAGINCOURT (François-Germain), né en 1729, ancien fermier-général, aimoit les arts et les cultiva avec succès. Après s'être exercé long-temps à Paris, où il fréquentoit les artistes et leurs ateliers, il fit le voyage de l'Italie pour accroître et perfectionner ses connoissances. Il a fait élever à Rome, à ses frais, un monument au Poussin, dans une des salles de l'académie de cette ville. On a de lui *quelques pièces gravées à l'eau-forte* en 1758, d'après Boucher.

† I. DAGOBERT Ier, roi de France, fils de Clotaire II et de Bertrude, roi d'Austrasie en 622, de Neustrie, de Bourgogne et d'Aquitaine en 628, se signala contre les Esclavons, les Saxons, les Gascons et les Bretons ; mais il ternit l'eclat de ses victoires par sa cruauté, et par sa passion démesurée pour les femmes. Après avoir répudié celle qu'il avoit d'abord épousée, il en eût jusqu'à trois dans le même temps, qui portoient le nom de reines, sans compter les concubines. Ce fut Dagobert qui publia les lois des Francs, avec des corrections et des augmentations. Il mourut à Epinay en 638, âgé d'environ 36 ans, et fut enterré à Saint-Denys, qu'il avoit fondé six ans auparavant. Quelques chroniques lui ont donné le titre de saint, ainsi qu'à la plupart de nos rois de la première race. Mais l'Eglise ne leur a pas confirmé ce titre. Il faut avouer que c'étoient d'étranges saints! Que penser, en effet, d'un prince tel que Dagobert, qui, ayant subjugué les Saxons, eut la cruauté de faire couper la tête à tous ceux qui excédoient la longueur de son épée? Les épées des Francs étoient plus longues de beaucoup qu'elles ne sont aujourd'hui, mais les Saxons étoient aussi d'une haute stature, et il en fut fait un massacre effroyable. Ce prince aimoit beaucoup Paris; et comme il étoit avide de plaisirs, il trouvoit plus facilement à satisfaire son goût dans la capitale. Ce fut sur la fin du règne de Dagobert que

l'autorité des maires du palais absorba la puissance royale. Il laissa de Nantilde, Clovis II, et de Ragnetrude, Sigebert, qui fut roi d'Austrasie.

II. DAGOBERT II, le jeune, roi d'Austrasie, fils de Sigebert II, devoit monter sur le trône de son père, mort en 656; mais Grimoald, maire du palais, le fit renfermer dans un monastère, et donna le sceptre à son propre fils Childebert. Clovis II, roi de France, ayant fait mourir Grimoald, détrôna Childebert, et, sur un faux bruit de la mort de Dagobert, donna l'Austrasie à Clotaire III, puis à Childéric II. Dagobert épousa Mathilde en Ecosse, où il avoit été conduit. Après la mort de Childéric, il reprit la couronne d'Austrasie en 674, et en 679 Ebroïn, maire du palais, le fit assassiner comme il marchoit contre Thierri, roi de France, auquel il avoit déclaré la guerre. Dagobert fonda divers monastères, et gouverna son peuple en paix. Il ne laissa que des filles. Sa sépulture est à Stenay, où il est honoré comme martyr.

III. DAGOBERT III, fils et successeur de Childebert II ou III, roi de Neustrie, l'an 711, mort le 17 janvier 715, laissa un fils, nommé Thierri, auquel les Francs préférèrent Chilpéric II, fils de Childéric II, roi d'Austrasie. Henschenius a publié en 1653 une savante dissertation sur les trois Dagobert, rois de France, in-4°.

† IV. DAGOBERT (Louis-Auguste), né à Saint-Lô, département de la Manche, d'un père noble, entra comme officier dans le régiment de Tournaisis : tous ses grades, jusqu'à celui de maréchal-de-camp, furent le prix de son courage aux batailles de Minden et de Clostercamp. Général d'avant-garde à l'armée d'Italie, sous Biron, en 1793, avec 800 soldats, près de Nice, il attaqua 2000 Piémontais; après les avoir taillés en pièces, il atteignit une autre colonne sur les hauteurs du Col-de-Négro, et la poursuivit de poste en poste jusqu'à la Visubia. Le bruit de sa valeur le fit choisir pour commander l'armée des Pyrénées orientales. Il combattit contre 30,000 Espagnols avec une poignée de soldats, s'empara de Puicerda, marcha sur Belver, et reconquit en vingt-quatre heures la Cerdagne française. Il défendit avec courage Mont-Louis; et après avoir battu les assiégeans, il les força à lever le siége de cette place. Les Espagnols furent encore défaits par lui près d'Olette et de Campredon; et le 10 avril 1794, à Monteilla : cette dernière victoire, où il fit beaucoup de prisonniers, lui ouvrit les portes d'Urgel. Dagobert mourut au milieu de ses succes, le 21 du même mois. Il est le premier général républicain qui ait terminé sa vie sur une terre étrangère soumise à ses armes. Son seul héritage fut deux grands exemples, sa valeur et son désintéressement. Les officiers payèrent ses funérailles.

* DAGOMARI (Paul), surnommé *le Géomètre* et réputé l'inventeur des almanachs, naquit d'une noble famille de Prato, dans le 14e siècle, et mourut à Florence vers l'an 1365. On lui éleva un tombeau de marbre dans le monastère de la Sainte-Trinité de cette ville, où ses manuscrits étoient conservés avec soin.

DAGON (Mythol.), divinité des Philistins, qu'on représentoit sous la figure d'un homme, dont les pieds étoient joints aux aines, et qui n'avoit point de jambes. Quelques-uns veulent que ce fût Saturne, d'autres Jupiter, et d'autres Vénus.

Dagon avoit des temples magnifiques à Gaza et à Azoth. Bochart veut que ce dieu soit Japhet, qui inventa la charrue et apprit aux hommes l'usage du pain. Jurieu pense que c'est Noé, fabricateur de l'arche, et qui flotta long-temps sur les eaux, parce que les Philistins attribuoient à Dagon l'empire de la mer.

DAGONEAU. *Voyez* GUISE, n° VII.

DAGOTY, peintre, premier auteur du *Journal de physique*, se rendit célèbre par l'invention d'appliquer des couleurs à la gravure en taille douce. Il a publié des *Observations sur cet art*, et d'autres sur l'*Histoire naturelle, la physique et les arts*. Il est mort à Paris en 1786.

† DAGOUMER (Guillaume), né à Pont-Audemer, mort à Courbevoye en 1745, avoit été professeur de philosophie au collége d'Harcourt à Paris, principal de ce collége, et recteur de l'université. On a de lui, I. un *Cours de Philosophie* en latin, où il y a beaucoup de subtilités. II. Un petit *Ouvrage* en français, contre les Avertissemens de Languet, archevêque de Sens, antijanséniste déclaré. Dagoumer étoit extrême dans l'opinion contraire, et entêté comme la plupart des raisonneurs scolastiques. C'est lui que Le Sage a voulu désigner sous le nom de Guillomer dans son roman de Gil-Blas.

* DAGRAIN *ou* D'AGRAIN (Eustache I), prince de Sidon et de Césarée, vice-roi et connétable du royaume de Jérusalem pendant la première croisade, partit de Languedoc sous la conduite de Raimond, comte de Toulouse, avec les plus célèbres chevaliers de son temps qui composèrent l'état-major de cette armée de cent mille croisés, qui se forma, en 1096, dans les contrées situées entre les Pyrénées et les Alpes, et que plusieurs annalistes appeloient les Provençaux. On y distinguoit Héracle de Polignac, Raimond Delet, R. de Turennes, Pons de Faï, Montaigût, Hugues de Monteil, Amanjeu d'Albret, Robert de Vieux-Pont, Robert de Bove, P. de Chalancon, Adhémar de Monteil, évèque du Puy, légat du pape, L. de Garlande, B. d'Anduse, Bernard de Montlaur, Rochemaur, P. de Thésan, Godefroi de Randon, B. de Chambarlhac, Beauvoir, du Roure, Bernard de Mortagnac, B. de Garde, ou Lagarde, Gaultier de Castellane, Raimond de Hautpoul, Gilbert de Tournon, M. de Geneston, Godefroi de Charpàlu, G. de Chanaleilles, A. de Villeneuve, N. d'Hautefort, Galonde de Caumont, G. de La Tour, Julien, P. de La Font ou de La Fontaine (*P. de Fonte*), La Fare, Gérard de Puget, Aldebert de Pierre ou de Peyre (*de Petrâ*), P. de Vogrio, Guillaume de Sabran (Petit Porc), ou Porcelet, Roger de Montmorin, Olivier de Rochefort, etc.; Raimond de Agile et Pons de Balazuc, historiens de la Croisade. Eustache d'Agrain se distinguant par son courage et ses connoissances militaires, le roi Baudouin I lui donna la souveraineté de Sidon et de Césarée, qu'il partagea et transmit à ses enfans. Balac, prince sarrasin, ayant pris le roi Baudouin dans une embuscade, le connétable Eustache d'Agrain fut élu vice-roi à Acre, dans l'assemblée du patriarche, des généraux et des prélats; et lorsque le soudan d'Egypte, profitant de la captivité du prince, survint à la tête de ses troupes, le vice-roi détruisit son camp, le culbuta, et fut dès ce jour-là appelé l'*épée et le bouclier de la Palestine*. Ses enfans, Eustache II, comte de Sidon, et Gaultier, comte de Césarée, s'allièrent, ainsi que leurs

descendans, aux maisons souveraines, jusqu'à Julien d'Agrain, le septième de ses descendans, marié en 1255 à la fille du roi d'Arménie. Hugues d'Agrain, comte de Césarée, petit-fils du vice-roi, ayant été envoyé près le calyphe Elhadech pour négocier la paix de Memphis, refusa de se prosterner devant lui, suivant l'usage de l'Orient, et lui demanda de lui donner la main en témoignage d'une paix sincère. Elhadech la lui donnant couverte du pan de sa robe : « La bonne-foi parmi nous, dit Hugues d'Agrain, ne souffre ni détours, ni ténèbres ; elle est nue et manifeste. Donne ta main à découvert, si tu veux que je croie à tes actions et à tes paroles. » Le calyphe, souriant, mit sa main toute nue dans celle du prince français. Julien d'Agrain de Sidon envoya de Jérusalem à Notre-Dame du Puy, sa patrie, les reliques dont il est parlé dans Odo de Gissey ; et sa famille, rentrée en France à la suite de saint Louis, obtint de l'église du Puy le droit de porter l'épée nue le jour de la Fête Dieu devant le Saint-Sacrement, en reconnoissance de ses services en Orient, et de ses présens à la cathédrale. Les Français ayant été dans tous les temps très-soigneux de conserver leur histoire, les croisades ont produit plus de cinquante Chroniques ou Mémoires, dont nous avons tiré ce dénombrement de chevaliers qui étoient à la première armée. On observe dans ces vieilles Annales le désir de maintenir en France, leur patrie, la renommée de leur valeur et de leurs succès. Nous avons encore consulté un dénombrement composé par d'Hozier, juge d'armes de France. (*Voyez* RAIMOND DE ST.-GILLES, comte de Toulouse ; PONS DE BALASUC, *et* RAIMOND PELET.)

D'AGUESSEAU. *Voyez* AGUESSEAU.

* DAGUET (Antoine-Alexandre), jésuite, né à Baume-les-Dames le 1er décembre 1707, et mort à Besançon le 18 avril 1782, se distingua dans sa société par sa piété et par son zèle. Ses ouvrages sont estimés. On a de lui, I. *Considérations chrétiennes pour chaque jour du mois*, 1758, in-12. II. *Exercices chrétiens des gens de guerre*, où les instructions les plus intéressantes sont confirmées par des traits d'histoire curieux et édifians, Lyon, 1759, in-12. III. *Exercices du chrétien, contenant les préservatifs les plus sûrs contre le péché*, etc., Lyon, 1759, in-12.

D'AGUIRE. *Voy*. AGUIRE.

* DAHAR. L'histoire de ce roi de l'Inde fait époque dans les Annales du mahométisme. Avant son règne, les Arabes avoient tenté, à diverses reprises, de pénétrer dans l'Inde, et, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, n'y avoient fait que des conquêtes de peu d'importance. L'an 69 de l'hégire, 680 de J. C., ils firent une nouvelle irruption dans cette contrée, sous la conduite de Mohammed Cassem, neveu du souverain de l'Irac, et généralissime des forces musulmanes, s'emparèrent de toute une province, et marchèrent à la rencontre de Dahar. Les armées étant en présence, il se livra, le 10 de moharrem de la même année, une bataille sanglante, dans laquelle les Arabes demeurèrent vainqueurs. Les résultats de cette journée fatale à l'Hindostan, et où Dahar fit d'inutiles efforts pour fixer la victoire sous ses drapeaux, furent la conquête de tout le pays par les Arabes, et l'établissement du mahométisme dans l'Inde, où il est devenu en peu de temps religion dominante. Dahar, fugitif et détrôné, n'a point reparu depuis sur la scène des événemens politiques.

* DAHHABY Abou Abdallah Schams-Ed-Dyne, auteur arabe, a écrit, dans sa langue, des *Annales* en plusieurs volumes. Cet ouvrage, dont la bibliothèque impériale possède plusieurs exemplaires manuscrits sous divers titres, est une chronique des événemens mémorables du mahométisme, depuis la 1ere année de l'hégire jusqu'en 744 (1343 de J. C.) Il a composé un autre livre sous ce titre : *Histoire des Hommes illustres dont les noms sont ambigus*.

† DAHHAN-AL-BAGDADY (Abou-Mohammed-Said-Ebn), très-habile grammairien, et bon poëte arabe, naquit à Bagdad l'an 494 de l'hégire, 1100 de notre ère, et y mourut l'an 569 de l'hégire. On lui doit plusieurs *Ouvrages de grammaire* en sa langue. Devenu aveugle long-temps avant sa mort, il se consola de ce malheur par la poésie. L'une de ses maximes étoit : « Quatre choses doivent peu nous flatter, la familiarité des princes, les caresses des femmes, le rire de nos ennemis, et la chaleur de l'hiver ; car ces choses ne sont pas de longue durée. »

* DAHIPPUS. *Voyez* Bedas.

* DAHL (Michel), Danois, peintre de portraits, qui mourut en Angleterre en 1743, se fit une grande réputation. Il fit le *portrait de la reine Anne*.

* DAHLBERG (Eric), général suédois, né en 1625, mort à Stokholm en 1703, perdit ses parens dès sa jeunesse, et son éducation fut très-négligée; mais il suppléa, par son application et son génie, à ce qui lui avoit manqué d'instruction. Il étudia les fortifications, et en 1648 il fut nommé ingénieur. Gustave Adolphe le chargea des travaux pour la défense de Thorn, et il suivit ce monarque dans la guerre de Pologne. Ce fut par ses avis que le roi entreprit de faire passer à son armée le grand Belt sur la glace en 1657. Cette expédition donna à Gustave le moyen de pousser ses conquêtes jusqu'à Copenhague. En 1660, Dahlberg fut anobli, et en 1669 il fut nommé commandant de Malmo, et surintendant des fortifications. Sous la conduite d'un tel ingénieur, cette partie des travaux fut portée à la perfection, et Dahlberg fut surnommé *le Vauban de la Suède*. En 1690, le roi le récompensa, en le nommant gouverneur de la Livonie. On a de cet habile ingénieur un ouvrage intitulé *Suecia antiqua et hodierna*, 3 vol. in-fol., 1700.

DAIKOKU (Mythol.), dieu que les habitans du Japon, mais particulièrement les artisans, invoquent avec confiance, parce qu'il peut leur procurer toutes les choses dont ils ont besoin. Il est représenté assis sur une balle de riz, avec un marteau à la main et un sac près de lui. Chaque fois qu'il frappe de son marteau, on croit que le sac se remplit d'argent.

† DAILLÉ (Jean), né à Châtellerault en 1594, d'un receveur des consignations, chargé, en 1612, de l'éducation de deux petits-fils de Duplessis-Mornay, fit, avec eux, plusieurs voyages dans différentes parties de l'Europe. A Venise, il lia connoissance avec Fra-Paolo, qui voulut inutilement l'engager à s'établir dans cette ville. Revenu en France, il exerça le ministère à Saumur en 1625, et à Charenton l'année d'après. Ce ministre, illustre par son érudition autant que par sa probité, mourut à Paris le 15 avril 1670. Les protestans font beaucoup de cas de ses ouvrages, et les catholiques avouent qu'ils sont dignes

de l'attention des controversistes. Les principaux sont, I. *De usu Patrum*, 1646, in-4°, très-estimé dans sa communion. Il ne veut point qu'on termine les différents théologiques par l'autorité des Peres; mais c'est précisément cette autorité qui forme la chaîne de la tradition. II. *De pœnis et satisfactionibus humanis*, in-4°, Amsterdam, 1649. III. *De jejuniis et quadragesimâ*, in-8°. IV. *De Confirmatione et Extremâ-Unctione*, in-4°, Genève, 1669. V. *De cultibus religiosis Latinorum*, Genève, 1671, in-4°. VI. *De fidei ex Scripturis demonstratione*, etc. VII. *De sacramentali, sive auriculari confessione*, 1661, in-4°; l'un des traités les plus forts qu'on ait publiés sur cette matière. VIII. Des *Sermons* en plusieurs vol. in-8°, qui sont écrits avec netteté, et remplis de passages de l'Ecriture et des Peres. Il étoit si prévenu contre les voyages, qu'il regrettoit les deux années qu'il avoit passées à parcourir la Suisse, l'Allemagne, les Pays-Bas et la Hollande; il croyoit qu'il les auroit mieux employées dans son cabinet. Son fils Adrien, mort en 1690 à Zurich, où il s'étoit retiré après la révocation de l'Edit de Nantes, a écrit sa Vie. — *Voyez* Morus, n° II.

DAILLON. *Voyez* Lude.

* I. DAILLY (M. F.), premier commis des finances sous Turgot, directeur-général des vingtiemes, conseiller d'état et procureur-général-syndic de l'assemblée provinciale de l'Ile-de-France, fut nommé député du tiers-état du bailliage de Chaumont aux états-généraux, dont il fut le premier président d'âge. Après la session, nommé membre du département de Paris, il quitta cette place pendant la tourmente révolutionnaire. Après le 18 brumaire an 8 (9 novembre 1799), il fut appelé au sénat, et mourut le 10 août 1800, à l'âge de 76 ans. Dailly, lié avec Turgot, Malesherbes, d'Ormesson, Franklin et Necker, avoit travaillé avec eux à la rédaction de plusieurs Mémoires sur l'administration. Il s'occupa aussi d'agriculture, et eut part aux ordonnances de 1764, 1765 et 1766.

II. DAILLY. *Voyez* Ailly.

† DAIN (Olivier Le), fils, dit-on, d'un paysan de Thielt, village de Flandre près de Courtray, vint de bonne heure chercher fortune en France, et parvint à être barbier et valet de chambre de Louis XI. Il sut gagner les bonnes graces de ce roi, qui, en octobre 1474, changea, par lettres patentes, son nom d'*Olivier-le-Mauvais*, ou *le Diable*, qu'il portoit d'abord, en celui d'*Olivier Le Dain*, et l'anoblit ainsi que sa postérité. En 1476, il fut envoyé en Flandre, en qualité d'ambassadeur, auprès de la duchesse de Bourgogne, avec charge de mettre sous la domination du roi la ville de Gand. Ce négociateur étala, dans son pays natal, une magnificence qui contrastoit avec son obscure origine, et s'y présenta avec le titre de *comte de Meulan*, ville dont il étoit capitaine. Il ne réussit point entièrement dans cette affaire. La ville de Gand refusa de reconnoître Louis XI pour son souverain. Il n'en fut pas de même de celle de Tournay. Olivier Le Dain parvint à y faire entrer les gens d'armes du roi. Comines dit que, « quoique sa charge fût trop grande pour lui, il y montra cependant vertu et sens. » Olivier Le Dain partagea dans la suite avec Jean Doyat la faveur et la confiance de Louis XI. Outre le comté de Meulan, il obtint la charge de capitaine du château de Loches, celle de capitaine du pont de Saint-Cloud et de garde du bois de Bou-

logne, appelé alors *la garenne de Rouvray*. Il eut aussi le gouvernement de la ville de Saint-Quentin, fut créé gentilhomme de la chambre du roi, et acquit plusieurs seigneuries. Sa fortune rapide, et l'autorité dont il jouissoit, excitèrent la jalousie des grands seigneurs de France, et les reproches des écrivains de son temps, qui tous s'accordent à dire qu'il abusa de l'une et de l'autre en se livrant à des débauches et à des violences criminelles. Quelques-uns ont dit qu'il avoit acquis un tel ascendant sur l'esprit du roi, qu'il pouvoit impunément lui parler sans respect, et même assez durement. Cpendant Louis XI le mettoit au rang de ses serviteurs les plus fidèles, ne lui retira jamais sa confiance, et, en mourant, il le recommanda très-expressément à son fils Charles VIII. Mais cette recommandation lui servit peu. Les grands seigneurs qui s'étoient révoltés contre Louis XI, qui lui avoient fait la guerre, et qui en avoient été punis, détestoient ce roi et ses courtisans. Après sa mort ils immolèrent bientôt à leur vengeance tous ceux qui avoient eu part à son intimité. Olivier Le Dain fut de ce nombre. On lui trouva facilement des crimes. Un seul écrivain, un peu suspect, l'accuse d'avoir abusé d'une femme qui lui sacrifia son honneur pour sauver son mari, condamné à mort, et d'avoir en même temps fait périr ce mari. Ce fut pour ce crime, dit-il, qu'Olivier Le Dain fut pendu au gibet de Montfaucon en 1484. Gaillard, dans un Mémoire inséré dans le tome XLIII de ceux de l'académie des inscriptions, a fait voir, d'après des pièces authentiques, que Jean de Doyat, qui avoit, comme Olivier Le Dain, joui de la faveur de Louis XI, qui étoit regardé comme son complice, et qui fut puni pour des faits semblables, pouvoit bien être une victime de l'animosité de la maison de Bourbon. Il se pourroit bien aussi qu'Olivier Le Dain ne fût pas plus coupable que Jean de Doyat. L'un et l'autre, par les ordres de leur maître, avoient diminué l'autorité et blessé l'orgueil des princes et grands seigneurs de France. Il est vraisemblable que la vengeance, plutôt que la justice, conduisit Olivier Le Dain au supplice. (*Voyez* JEAN DE DOYAT). Si l'on consulte les registres criminels du parlement, l'affaire se présente sur une face différente : c'est le duc d'Orléans qui gouvernoit alors le jeune monarque, et qui avoit à se plaindre de son père Louis XI, qui fait d'abord arrêter, quelques mois après le décès de ce roi, et enfermer dans la tour du Louvre, Olivier Le Dain. C'est ensuite le parlement qui se charge de faire son procès, et il est transféré dans les prisons de la conciergerie. Ses griefs ne sont plus ceux que lui imputent les historiens. Olivier Le Dain, en qualité de capitaine du pont de Saint-Cloud et de garde de la garenne de Rouvray (au bois de Boulogne), avoit une juridiction étendue, et des officiers pour l'exercer. Ces officiers se trouvèrent en opposition avec ceux de l'évêque de Paris, seigneur de Saint-Cloud. Dans ce conflit de juridiction, il fut commis de l'une et de l'autre part des violences fort ordinaires alors. L'abbé de Saint-Denys revendiquoit une terre qui avoit appartenu à son abbaye, et qu'Olivier Le Dain avoit, disoit-il, achetée à trop bas prix. Quelques autres personnes qui, sous le règne du feu roi, accusées de conspirations, avoient en conséquence éprouvé des persécutions, se réunirent pour en accuser Olivier Le Dain. Tels sont les principaux griefs allégués contre lui. Ces registres ne contiennent point sa défense, qui auroit jeté des lumières sur l'histoire du temps. Mais on voit qu'il fut condamné

pour les crimes des autres, pour les violences de ses officiers ou partisans, et pour les persécutions qu'ordonna le roi son maître. On peut conjecturer qu'il prit part aux unes et aux autres ; mais cette conjecture ne suffisoit pas pour l'en déclarer coupable. On trouve parmi ses juges plusieurs de ses accusateurs : tels étoient l'évêque de Paris, l'abbé de Saint-Denys, le conseiller du parlement Bellefaye. Le président La Vacquerie voulut se récuser ; mais le parlement décida qu'il assisteroit au procès, et qu'il se borneroit à ne point opiner. Ce qui est remarquable dans cette affaire, c'est que le duc d'Orléans, qui avoit fait arrêter Olivier Le Dain, se fit donner, par lettres du 24 mai 1484, tous ses biens meubles et immeubles ; et le persécuteur ne rougit pas d'hériter de son persécuté. Le 20 mai 1484, Olivier Le Dain fut condamné à être pendu. On proposa au parlement de communiquer l'arrêt au jeune Charles VIII, qui, ayant promis au feu roi son père de protéger ce malheureux, auroit pu lui sauver la vie; mais cette cour s'y refusa. On voit que cette protection promise n'eût d'effet que sur le corps mort du condamné. Le roi, par lettres adressées au parlement, ordonna que le corps d'Olivier Le Dain seroit détaché du gibet et enterré dans le cimetière de Saint-Laurent; ce qui eut lieu le même jour de son exécution, le 21 mai 1484. Cette faveur, très-légère, est fondée, dans ces lettres, sur ce qu'Olivier Le Dain avoit long-temps servi le feu roi. Remarquons que ce fut aussi pour avoir servi trop fidèlement le feu roi qu'il fut condamné à mort.

DAIRA (Mythol.), mère de la nymphe Eleusis, fut elle-même une nymphe de l'Océan.

† DAIRE (Louis-François), né à Amiens en 1713, mort à Chartres le 18 mars 1792, embrassa la profession religieuse chez les célestins, et fut fait bibliothécaire de la maison de Paris. Il a consacré la plupart de ses écrits à l'histoire de sa province. On lui doit, I. *Supplément à l'Almanach de Picardie*, 1753. II. *Histoire de la ville d'Amiens depuis son origine*, 1757, 2 vol. in-4°. III. *Histoire de la ville de Montdidier*, 1765, in-12. IV. *Tableau historique des sciences de la province de Picardie*, 1768, in-12. V. *Histoire de la ville de Doulens et du bourg de Grainvilliers*, 1785, 3 vol. in-12. Il a publié encore les *Epithètes françaises*, rangées sous leurs substantifs, 1759, in-8°; *Vie de Gresset*, Paris, 1779, in-12, et un *Almanach proverbial et gaulois*. Il avoit commencé la *Traduction* française de l'*Alexandréidos*, poëme de Philippe Gauthier, de Châtillon, en dix chants ; mais il est mort avant de la publier. L'académie de Rouen le comptoit parmi ses membres.

DAITÈS (Mythol.), mis par les Troyens au nombre des dieux qui aiment à faire le bien, parce qu'il établit le premier l'usage des repas splendides chez ces peuples, qui regardoient cette institution comme une faveur divine.

* DAIX (François), natif de Marseille, meilleur poëte latin que français, fit paroître à Lyon, en 1605, sous le titre de *Premières Œuvres*, en un vol. in-12, un recueil de vers, divisé en trois livres. La plupart des pièces de ce recueil sont sur des sujets de galanterie, et de nature à ne pas faire regretter que l'auteur ne leur ait pas donné la suite, que le titre sembloit annoncer.

* DALBERG (Wolsgang Haribert, baron de), ministre d'état du

grand-duc de Bade, et frère du prince primat de la confédération du Rhin, mort à Manheim le 27 septembre 1806, à l'âge de 86 ans, étoit ami zélé, et protecteur actif des sciences et des arts. Aussi longtemps que la société allemande de Manheim a existé, il en a été le premier président; et le théâtre de cette même ville, dont il a été l'intendant jusqu'en 1803, lui doit son origine et sa conservation. Il est auteur de différens ouvrages dramatiques, dont plusieurs ont paru sous son nom. En voici les titres : I. *Walvaïs et Adélaïde*, Manheim, 1778, in-8°. II. *Cora*, drame mêlé de chants, ibid., 1780, in-8°. III. *Electre*, récitatif musical, ibid., 1780, in-8°. IV. *Jules-César*, ou la *Conjuration de Brutus*, tragédie d'après Shakespear, ibid., 1785, in-8°. V. *Le Colérique*, comédie en cinq actes, imitée de l'anglais de Cumberland, ibid., 1786, in-8°. VI. *Oronocko*, tragédie en cinq actes, imitée de l'anglais, ibid., 1786, in-8°. VII. *La Fille célibataire*, drame en deux actes, Augsbourg, 1786, in-8°. VIII. *Les Frères*, drame en cinq actes, imité de l'anglais de Cumberland, Manheim, 1786, in-8°. IX. *Le Religieux du Mont-Carmel*, poëme dramatique en cinq actes, Berlin et Leipsick, 1787, in-8°. X. *Montesquieu* ou *le Bienfait inconnu*, drame en cinq actes, pour le théâtre national de Manheim, Manheim, 1787, in-8°. Il a aussi travaillé à l'ouvrage périodique qui a paru sous le titre de *Rheinische Beitræge*, qu'on peut traduire par *Mélanges Rhénanes*.

* I. DALE (Samuel), médecin anglais, né en 1669, mort en 1739, fut d'abord apothicaire à Braintrée, au comté d'Essex; mais, en 1730, il fit sa licence au collége de médecine, et fut associé de la société royale. Alors il s'établit à Bocking, où il exerça la médecine. Il mourut dans cette ville, et laissa plusieurs ouvrages intéressans, dont les principaux sont, I. *Pharmocologia, seu manuductio ad materiam medicam*, qui a eu trois éditions. II. *Les Antiquités de Harwich, et la cour du roi Petau* (Dover-court), dont Silas Taylor est le véritable auteur, mais qui a été considérablement augmenté par le docteur Dale. Il a aussi quelques écrits insérés dans les Transactions philosophiques et un traite des coquillages, des animaux et des plantes des endroits maritimes du comté d'Essex; mais le nombre des plantes dont il parle n'est pas considérable.

II. DALE. *Voyez* VAN-DALE.

† DALÉCHAMPS (Jacques), savant médecin et botaniste, né à Caen l'an 1513, mort en 1588 à Lyon, où il exerçoit la médecine, fut reçu dans la faculté de Montpellier en 1545, bachelier sous Rondelet en 1546 et docteur l'année suivante. Il possédoit les langues et les belles-lettres. On a de lui I. *Historia generalis plantarum*, Lyon, 1587, 2 v. in-fol., trad. en français par Jean Desmoulins, 2 vol. in-fol., ibid., 1653. Cette histoire des plantes n'est pas entièrement de Daléchamps. II. Une *Traduction* en latin des quinze livres d'Athénée, en deux vol. in-fol., 1552, avec des notes et des estampes. III. Une *Traduction* en français du sixième livre de Paul Éginète, enrichie de savans *Commentaires*, et d'une *Préface* sur la chirurgie ancienne et moderne. IV. Les onze livres d'Administrations anatomiques de Claude Galien, translatés et corrigés, ibid., 1566, in-8°. V. Des *Notes* sur l'Histoire naturelle de Pline, 1587, in-fol.

* I. DALEN (Corneille Van), dit *le Jeune*, né à Harlem en 1640, se

distingua parmi les graveurs hollandais par un burin léger et délicat. Il a travaillé souvent dans la manière de Bloeteling, mais plus souvent encore il imita si bien celle de Visscher, que plusieurs de ses pièces sont attribuées au dernier. On remarque, en général, dans tous ses ouvrages, beaucoup de goût et d'intelligence. Il a gravé d'après Rubens, Flinck, et plusieurs autres morceaux d'après divers maîtres.

II. DALEN. *Voyez* VAN-DAL.

* DALENS (Thierri Van), peintre de paysage, né à Amsterdam en 1669, fut élève de son père et le surpassa étant encore très-jeune. En 1572, il se retira à Hambourg, pour s'éloigner de la guerre qui accabloit sa patrie. Aussitôt que la Hollande fut délivrée de ce fléau, Van Dalens retourna à Amsterdam où ses tableaux lui acquirent de la réputation; mais il n'en jouit pas longtemps, car la mort l'enleva au printemps de sa vie, à l'âge de 29 ans, en 1688.

* DALET (la comtesse de), fille du comte de Bussy-Rabutin, morte vers la fin du 17e siècle, est mise au nombre de celles qui firent, par leur esprit, l'ornement de la cour de Louis XIV. Le peu de *Poésies* qui reste d'elle ne donne cependant pas une grande idée de ses talens. On peut en juger par le conte de *la Calomnie confondue*, inséré dans le recueil du P. Bouhours, et que Philippon-la-Magdeleine a reproduit dans son Dictionnaire, pour apprendre à se défier des réputations.

* DALH (Michel), peintre danois, célèbre par les *Portraits* qu'il a peints, fut appelé en Angleterre pour faire celui de la reine Anne; il s'y fixa et mourut dans ce royaume en 1643.

* DALIBARD (Françoise-Thérèse AUMERLE DE SAINT-PHALIER), morte à Paris, sa patrie, le 3 juin 1757, a publié des *Lettres historiques*, et un roman intitulé *les Caprices du sort*, *le Portefeuille rendu*, Paris, 1749, en 2 parties in-12, *Recueil de poésies*, Amsterdam, 1751, in-12, et la comédie de *la Rivale confidente*, jouée, sans succès, sur le théâtre italien, le 12 décembre 1752.

† DALIBRAY (Charles-Vion), poëte parisien, fils d'un auditeur des comptes, prit d'abord le parti des armes; mais cet état ne tarda point à lui déplaire; il le quitta, et passa tout le reste de sa vie à cultiver les Muses et à se divertir. Le cabaret fut son Parnasse. Il ne parle dans ses poésies que de bien boire. Content d'un bien honnête qu'il possédoit, il ne souhaitoit rien au-delà. Les plaisirs purs et doux de la campagne firent les charmes de ses dernieres années. Il mourut vers la fin de 1654, ou au commencement de 1655, dans un âge avancé. Ses ouvrages avoient paru d'abord en 1647, in-12, sous le titre de *Musette du S. D.*, réimprimés ensuite sous celui d'*Œuvres poétiques* de Dalibray, Paris, 1653, in-8°. Ce recueil, divisé en 6 parties, offre des vers bachiques, satiriques, héroïques, moraux et chrétiens; mais ni les uns ni les autres n'ont eu un grand succès, quoiqu'il y ait du naturel dans quelques-unes de ses pièces, et même des saillies. Il a traduit *Torrismond*, tragédie du Tasse, Paris, 1636, in-4°; *Aminte*, en vers, Paris, 1632, in-8°, et *Soliman*, d'après Bonarelli, Paris, 1637; *Pompe funèbre*, ou *Damon et Cloris*, Paris, 1634, in-8°; et *Réforme du royaume d'Amour*, Paris, 1634, in-8°, d'après César Cremonin. On a encore de lui une *Traduction* des Lettres d'Antonio

de Pérez, Espagnol, ministre disgracié de Philippe II, et soixante-treize *Epigrammes* contre le fameux parasite Montmaur. Dalibray s'est peint dans plusieurs endroits de ses ouvrages comme un agréable débauché, et avoue lui-même qu'il n'ambitionnoit point d'autre réputation que celle de grand buveur : témoins les vers suivans :

Moquons-nous de cette fumée
Que l'on appelle renommée
Et dont se moque l'esprit fort.
Un verre plein durant la vie
Est cent fois plus digne d'envie
Qu'un tombeau vide après la mort.

Les œuvres poétiques de Dalibray furent imprimées à Paris en 1647 et 1653, en deux parties in-8°.

† DALILA, courtisane qui demeuroit dans la vallée de Sorec, étoit de la tribu de Dan, près du pays des Philistins. Samson fut épris de ses charmes. *Voyez* SAMSON.

DALIN (Olaüs de), savant suédois, né à Winsberg en 1708, mérita le nom de *Père de la poésie suédoise*, par deux poëmes écrits en cette langue. L'un a pour titre, *la Liberté de la Suède*, l'autre est sa tragédie de *Brunhilde*, sujet tiré de l'ancienne histoire du Nord. Les lettres ne lui acquirent pas seulement de la gloire, elles firent sa fortune. De l'état de fils d'un simple curé, il s'éleva successivement jusqu'aux places de précepteur du prince Gustave, de conseiller ordinaire de la chancellerie, de chevalier de l'étoile du Nord, et enfin à la dignité de chancelier de la cour. C'est ainsi que le gouvernement, par l'ordre duquel il avoit écrit l'*Histoire générale du royaume*, récompensa ses talens. Cette histoire, publiée à Stockholm en 1747, forme 4 vol. in-4°, et s'étend jusqu'à la mort de Charles XI. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, la Suède lui doit un grand nombre d'*Epîtres*, de *Satires*, de *Fables*, de *Pensées*, et cinq *Eloges* des membres de l'académie royale des sciences, dont il étoit un des principaux ornemens. On a encore de lui une *Traduction* de l'ouvrage du président Montesquieu, *sur les Causes de la grandeur et de la décadence des Romains*. Le Suédois Olaüs Celsius a publié, dans sa langue, en 1764, l'Éloge de son illustre compatriote. Dalin mourut le 12 août de l'an 1763. On lui a élevé un mausolée par ordre du roi.

* DALLIKER (Rodolphe), peintre, né à Zurich en 1694, entra, dès l'âge de 12 ans, chez un peintre d'animaux ; mais ayant plus de goût pour peindre la figure, il se mit à faire des portraits et forma son goût sur Pesne et la nature. A 19 ans il alla à Brunswick ; le duc, qui aimoit et protégeoit les arts, lui fit peindre la famille ducale à Cassel. De retour dans sa patrie, Dalliker y fut très-occupé, chacun vouloit avoir son portrait de sa main. Il mourut à Schaffouse en 1769, après avoir fait un voyage à Paris, où il a laissé quelques-unes de ses productions. Ce peintre avoit une manière facile et vraie. On trouve dans ses têtes un dessin correct, de la fraîcheur et de la délicatesse ; son coloris est vigoureux et animé, ses cheveux légers et naturels, et tous les accessoires traités avec soin et intelligence.

* DALLINGTON (sir Robert), écrivain anglais, né au comté de Northampton, mort en 1637, élève du collége de Pembroke à Cambridge, où il reçut la maîtrise-ès-arts, fut secrétaire du comte de Rutland, et maître de la Chartreuse. Charles Ier le fit chevalier. On a de lui, I. *Description des états du grand-duc de Toscane*. II. *Méthode de voyage*, ou *Etat de la*

France telle qu'elle étoit en 1598, in-4°. III. *Aphorismes civils et militaires, avec les autorités*, in-fol.

† DALMACE (saint), archimandrite des monastères de Constantinople, montra beaucoup de zèle contre Nestorius. Les Pères du concile d'Ephèse, en 430, le nommèrent pour agir en leur nom à Constantinople. Il mourut quelque temps après, à plus de 80 ans. Dom Banduri a fait imprimer sa Vie, écrite en grec par un homme qui paroît très-instruit. On la trouve dans le second volume de son *Imperium Orientale.*

* DALMASIO (Lippo), peintre Bolonais et élève de Vitale, mit tant de graces dans ses tableaux de vierge, qu'il fut appelé *le Lippo dalle Madone*. Il florissoit sur la fin du 15e siècle, et entra dans l'ordre des carmes en 1508, étant fort avancé en âge.

DALMATINUS (George), savant esclavon, très-versé dans la connoissance des langues orientales, a traduit la Bible en langue esclavone en 1584.

* DALRYMPLE (sir David), juge écossais, né à Édimbourg en 1726, mort en 1792, fils d'un auditeur de l'Échiquier, et de la fille du comte de Haddington, étudia au collége d'Éton et à Utrecht. En 1748, il fut reçu avocat en Écosse, et en 1766 nommé juge. Dans cette circonstance il prit le titre de lord Hailes Dalrymple. Sir David a laissé deux filles et publié, I. Beaucoup de *Mémoires avec des Lettres, qui ont rapport à l'histoire d'Angleterre, sous les règnes de Jacques I, et de Charles I*, 2 vol. II. *Remarques sur l'histoire d'Ecosse*, in-12. III. *Annales de l'Ecosse*, 2 vol. in-4° ; *Antiquités du christianisme*, 3 volumes ; plusieurs *Mémoires pour la biographie de l'Ecosse*, et des *Pièces* insérées dans le World et le Miroir.

* I. DALTON (Michel), jurisconsulte anglais, mort vers 1620, a écrit un *Ouvrage sur l'office du juge de paix*, et un autre *sur celui de shériff.*

* II. DALTON (Jean), théologien écossais, né en 1709 à Dean au Cumberland, mort en 1763, élève du collége de la Reine à Oxford, où il prit le doctorat, fut précepteur du lord Beauchamp. Il a arrangé pour le théâtre le *Comus* de Milton auquel il a ajouté quelques *Couplets* ; et la pièce a été jouée dans cet état, au bénéfice de la petite-fille de Milton. Dalton a été recteur de Ste-Marie de la Montagne à Londres, et chanoine de Worcester. On a de lui un volume de *Sermons* et quelques *Poésies*. Son frère Richard, libraire du roi, a publié les *Gravures d'une caravane à la Mecque*, dont il avoit fait lui-même les *Dessins.*

* DALZIEL (Thomas), général écossais, se trouva avec Charles II d'Angleterre à la bataille de Worcester, et passa ensuite au service du czar de Russie : mais à la restauration il fut rappelé, et eut le commandement en chef de l'armée d'Écosse. Depuis la mort de Charles Ier, Dalziel ne voulut plus se raser ; il laissa croître sa barbe jusqu'à sa ceinture, et porta un chapeau de feutre de trois pouces de bords : son habillement étoit en tout si bizarre, qu'il ne pouvoit sortir sans être poursuivi par une troupe d'enfans. Cet homme singulier étoit très-aimé de Charles II. On ignore les dates de sa naissance et de sa mort.

* DAM (Antoine Van), né à Middelbourg en 1682, réussissoit sur-tout à peindre des *Marines*. La science héraldique lui a aussi des

obligations. Il a publié, en 1740, les *Armoiries des bourguemaîtres de Middelbourg*, depuis 1498 jusqu'en 1740. — En 1741, un *Tableau généalogique de la maison de Nassau*, depuis Otton de Nassau en 970, jusqu'à Guillaume IV, stathouder, en 1741.

* DAMALIS (Gilbert), auteur du 16e siècle qui a traduit de l'italien en rime française le *Procès des trois frères*, Lyon, in-8°, 1558. On a encore de lui un autre ouvrage en vers, intitulé *Sermon du grand souper duquel est fait mention en St. Luc, 14e chap., réduisant le festin de caresme-prenant et autres de ce monde, à la joie et grand festin de paradis*, etc. : ce Sermon a été imprimé aussi in-8° à Lyon en 1554.

DAMALMÈNE, pêcheur d'Étrurie, ayant un jour jeté son filet dans cette mer, en retira un os. Surpris de sa grosseur prodigieuse, il le cacha sous le sable, et remarqua bien l'endroit. Il alla ensuite à Delphes, pour savoir de l'oracle ce que c'étoit que cet os, et quel usage il en devoit faire. Il arriva que, dans le même temps, des envoyés éléens vinrent le consulter sur le moyen de faire cesser la peste qui dépeuploit leur pays. La pythie répondit à ceux-ci qu'ils tâchassent de recouvrer les os de Pélops ; et à Damalmène, qu'il restituât aux Éleens ce qu'il avoit trouvé, et qui leur appartenoit. Le pêcheur leur rendit l'os, qui étoit celui de l'omoplate de Pélops, resté dans la mer depuis le naufrage de Philoctète devant l'île d'Eubée. Ce dernier avoit été chargé de l'aller chercher à Pise, pour l'apporter aux Grecs, au siége de Troie.

DAMARIS, Athénienne, d'un rang distingué, entendit St. Paul prononçant devant l'aréopage un discours sur l'unité de Dieu, dont il est fait mention dans le chap. 17 des Actes des Apôtres. Touchée de son éloquence, elle embrassa la religion chrétienne.

* I. DAMASCÈNE (Jean), *ou* JEAN, fils de Mésué, vivoit, selon quelques auteurs sous le califat de Aaron Raschid, vers l'an 846, et selon d'autres vers l'an 1015. On lui attribue les ouvrages suivans : I. *Aphorismorum liber*, Bononiæ, 1489, in-4° ; Venetiis, 1497, in-fol., avec les œuvres de Rhazes Basileæ, 1579, avec les Aphorismes de Rabbi Moyses. II. *Medicinæ therapeuticæ libri septem*, Basileæ, 1543, in-fol., de la version d'Albanus Torinus, qui a encore donné un commentaire sur les aphorismes de Damascène, ainsi que sur son livre *de exquisitâ febrium curatione*. Ce commentaire a paru à Bâle en 1542, in-8°, avec les ouvrages d'Alexandre d'Aphrodisée.

II. DAMASCÈNE. *Voyez* JEAN-DAMASCÈNE, n° XII.

DAMASCIUS, philosophe stoïcien, natif de Damas en Syrie, disciple de Simplicius et d'Elamite, vivoit du temps de l'empereur Justinien. Il avoit écrit, I. Un ouvrage en quatre livres, *Des choses extraordinaires et surprenantes*. II. *Vie d'Isidore*. III. *Histoire philosophique*. Ces ouvrages ne sont pas venus jusqu'à nous, et les savans ne doivent pas les regretter, s'ils en jugent du moins par ce qu'en dit Photius, qui les traite fort mal.

† I. DAMASE Ier (saint), originaire d'Espagne, étoit fils d'un écrivain, qui, s'étant établi à Rome, y avoit été lecteur, diacre et prêtre de l'église de Saint-Laurent. Damase servit dans la même église jusqu'à ce qu'il fût élu évêque. Il étoit diacre,

lorsque l'empereur Constance bannit de Rome le pape Libère. Damase s'engagea, par un serment solennel, avec tout le clergé, à ne jamais reconnoître d'autre évêque que lui. Il voulut le suivre dans son exil, et monta sur le trône pontifical après lui en 366. Le diacre Ursin *ou* Ursicin, homme ambitieux et intrigant, s'étant fait ordonner pape par des factieux comme lui, s'opposa à l'élection de Damase. Le vrai pape fut confirmé par les évêques d'Italie et par le concile d'Aquilée, et l'antipape condamné à l'exil, à leur sollicitation. Damase, paisible possesseur du siége de Rome, travailla à la conservation de la discipline ecclésiastique. La plupart des clercs et des religieux se relâchoient depuis que l'Église étoit paisible. Ils recherchoient les commodités de la vie, les compagnies des séculiers et des femmes mondaines. Ils s'attachoient de préférence aux riches veuves et aux filles dévotes, pour en obtenir des donations ou des legs. L'empereur Valentinien fit une loi pour interdire aux uns et aux autres ce commerce intéressé. Le pape Damase, à qui elle étoit adressée, la fit observer avec soin. Il tint un concile en 369, dans lequel Ursace et Valens, ariens, furent anathématisés. Auxence, évêque intrus de Milan, fut condamné dans un autre concile, tenu un an après, en 370, contre les ariens. Le sage pontife ne se déclara pas avec moins de zèle contre Mélèce, Apollinaire, Vital, Timothée et les lucifériens. Les hérétiques et les schismatiques voyant qu'ils ne pouvoient attaquer la foi du pontife, répandirent des bruits scandaleux contre sa réputation. Mais leurs calomnies furent dévoilées. Damase fut toujours regardé comme « amateur de la chasteté, docteur vierge de l'Église, selon l'expression de St. Jérôme; comme un homme de très-sainte vie, toujours prêt à dire et à faire toutes sortes de choses pour conserver la foi des apôtres, dit Théodoret. » Ce pape mourut en 384, à 80 ans. Il fit rebâtir à Rome l'église Saint-Laurent près du théâtre de Pompée, qui porte encore ajourd'hui le nom de Saint-Laurent *in Damaso*, et l'embellit de peintures; il fit dessécher les sources du Vatican. St. Jérôme, secrétaire de cet illustre pontife, le met au nombre des écrivains ecclésiastiques. Il reste de lui plusieurs *Lettres*, Rome, 1754, in-fol., avec sa Vie dans la Bibliothèque des Pères, et dans *Epist. Rom. Pontif.* de D. Coustant, in-fol. On trouve encore de lui quelques *Vers latins* dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire.

II. DAMASE II, appelé auparavant Poppon, évêque de Brixen, élu pape le même jour que Benoît IX, abdiqua et mourut à Palestrine, vingt-trois jours après son élection, en 1048.

DAMASIAS, fils de Penthilus, petit-fils d'Oreste, partageoit avec ses cousins germains le pouvoir absolu sur les Achéens, lorsque ce peuple s'empara du pays que le départ des Ioniens avoit laissé vacant.

† I. DAMASICHTHON (Mythol.), fils de Niobé et d'Amphion, fut tué par Apollon et Diane, suscités par Latone.

II. DAMASICHTHON, fils de Codrus, chef d'une colonie ionienne, rompit ses liens d'amitié avec son frère Prométhus, qui lui donna la mort.

DAMASIPPE, partisan fougueux de Marius, étoit un homme de basse extraction, qui massacroit cruellement les personnes de la plus haute noblesse attachées au parti de Sylla. Il eut l'audace de faire porter dans les rues de Rome, au haut d'une pique, la

tête d'Arvina, tribun du peuple. Sylla rentra heureusement victorieux dans Rome, et fit mourir ce tyran. — Il y avoit aussi un sénateur du même nom, connu pour un curieux peu connoisseur en statues et en vases précieux. Il achetoit fort cher ce qui le flattoit; et s'en dégoûtant peu après, il le revendoit à bon marché; aussi, tous ceux qui vouloient se défaire de quelques curiosités, ou qui vouloient en avoir, s'adressoient à lui.

DAMASTOR, Troyen intrépide, s'étant trop avancé sur les murs de sa patrie, mourut atteint d'une flèche de Patrocle.

DAMASTORIDÈS, un de ceux qui cherchèrent à séduire Pénélope, fut tué par Ulysse, lorsque celui-ci, de retour de la guerre de Troie, parvint à tendre l'arc dont lui seul connoissoit l'usage, et dont il se servit pour tuer les amans de sa femme.

DAMATRION, femme de Sparte, tua son fils de sa propre main, parce qu'il avoit fui dans une bataille livrée par ses compatriotes aux Messéniens.

DAMBAC (Mythol.), roi d'Orient, vivoit dans le temps fabuleux de ce pays. La mythologie de cette contrée fait remonter son règne beaucoup plus haut qu'Adam. Il régnoit, dit-on, sur des peuples à têtes plates, que les Persans ont appelés Demi-têtes. Ils faisoient leur demeure dans une des îles Maldives. Lorsqu'Adam vint habiter celle de Ceylan, ils eurent pour lui la déférence la plus respectueuse, et gardèrent soigneusement son tombeau après sa mort.

† DAMBOURNEY (N.), né à Rouen le 10 mai 1722, et mort dans la même ville le 2 juin 1795, se destina à la profession du commerce, et y réunit la culture des arts agréables, tels que la musique et la peinture. L'académie de Rouen le choisit pour son secrétaire; et en 1761, il fut nommé intendant du jardin botanique. Il se livra dès-lors particulièrement à l'étude de la chimie relative aux teintures, et en obtint des résultats heureux. Il prouva que le noyau du ruscus torréfié et bouilli peut avoir les propriétés du café; il imagina de tirer par la fermentation le bleu du pastel; et les colons des Antilles ont profité à cet égard de ses idées. Les principaux ouvrages de Dambourney sont, I. *Mémoire sur la culture de la garance*. Par ses procédés, celle qui a été acclimatée en France par lui a été regardée comme supérieure à celle de Hollande, et égale en bonté à celle de Smyrne. II. *Recueil de procédés et d'expériences sur les teintures solides que nos végétaux indigènes communiquent aux laines*, 1789, in-4°. Le gouvernement fit imprimer cet important ouvrage à ses frais. Il en a paru une nouvelle édition en 1793, avec un supplément considérable. III. Divers *Mémoires agricoles*, et sur-tout *sur le cidre*, dans les Mémoires de la société d'agriculture de Rouen, dont il fut un des membres les plus éclairés et les plus actifs. Dambourney est aussi l'inventeur d'un enduit qui produit le même effet que le ciment pour retenir les eaux.

DAMBROWKA, fille de Boleslas, souverain de Bohême, épousa, l'an 965, Micislas I, duc de Pologne, et lui fit embrasser le christianisme, ainsi qu'aux principaux seigneurs polonais.

* DAMÉAS, de Crotone, fit la statue de Milon, son compatriote, vers la 67e olympiade : c'étoit vraisemblablement une de ces statues *iconiques* ou statues-portraits qui devoient offrir dans chacune de leurs

parties une image parfaitement ressemblante du corps des athlètes. Pline dit que l'usage d'élever des statues iconiques aux athlètes couronnés trois fois étoit fort ancien; et Milon, à cette époque, avoit remporté six fois le prix de la lutte. La statue de Milon étoit de bronze; et cet athlète, si célèbre par sa force extraordinaire, la porta sur ses épaules à la place qu'elle devoit occuper dans le bois appelé l'Altis, consacré à Jupiter, auprès du temple d'Olympie.

DAM[illegible]ON, fils de Phlius, ayant suivi Hercule dans son expédition contre Augée, roi des Epéens, fut tué ainsi que son cheval par Cléatus, fils d'Actor, et capitaine troyen. Les Eléens lui consacrèrent un monument.

DAMERVAL. *Voy.* AMERVAL.

† I. DAMÉRY (Simon), peintre liégeois, mort de la peste à Milan en 1640, eut de la réputation : il a laissé en Italie et en Allemagne des tableaux estimés.

* II. DAMÉRY (Walter), peintre, né à Liége l'an 1614, montra, dès sa jeunesse une passion pour l'art où il a excellé. Ses devoirs d'écolier et ses livres étoient toujours ornés de figures. L'envie de se perfectionner dans son art l'engagea à parcourir une partie de l'Europe. Arrivé en Italie, il travailla plusieurs années sous les yeux de Pierre Bérétin de Cortone, et ne tarda pas à saisir la manière et le goût de ce peintre célèbre. Daméry, s'étant embarqué pour retourner dans son pays, fut pris par des corsaires algériens. Il trouva moyen de se délivrer de l'esclavage au bout de quelque temps, et se rendit à Paris, où il se fit connoître par l'*Enlèvement du prophète Elie dans un char de feu*, peint dans le dôme des carmes déchaussés. L'auteur du Dictionnaire des artistes, et M. Deschamps, dans ses Vies des peintres, attribuent mal à propos ce tableau à Bertholet. Daméry, de retour dans sa patrie, y soutint sa réputation par des tableaux qui font l'ornement de plusieurs églises de Liége. Une manière aisée, tendre et gracieuse caractérise son pinceau. Il mourut vers la fin du 17e siècle.

† DAMHOUDERE (Josse de), né à Bruges en 1507, élevé, par son mérite, aux premières charges de judicature dans les Pays-Bas, sous les règnes de Charles V et de Philippe II, composa divers ouvrages relatifs à sa profession, et quelques uns de piété : il mourut en 1581, à 74 ans. Les principaux sont, I. *Patrocinium pupillorum, minorum et prodigorum*, Bruges, 1544, in-fol.; Anvers, 1546. Cet ouvrage a été traduit en français. II. *Enchiridion rerum criminalium*, Anvers et Lyon. Ce livre fut traduit en français, en allemand et en flamand. Il fut mis en 1625 à l'*index* des livres défendus à Rome, jusqu'à ce qu'il fût corrigé. III. *Praxis rerum civilium*, avec les notes de Nicolas Tudelnus, Anvers, 1617, in-4°; et 1646, réimpr. in-fol. avec le *Praxis rerum criminalium*.

DAMIA (Mythol.), déité honorée chez les Romains et à Epidaure dans des mystères célébrés à huis clos. Les hommes n'y étoient point admis, et les femmes étoient obligées, pour y assister, de s'engager à ne point déclarer ce qui s'y passoit. Plusieurs jours s'écouloient dans les réjouissances et les plaisirs.

DAMIANISTES. *Voy.* CLAIRE.

* DAMIANO (François), frère lai, dominicain du 16e siècle, s'est rendu célèbre par un genre de peinture admirable et peu commune en marqueterie, dont il a enrichi le chœur de l'église des dominicains de Bologne. Il a garni les stalles de pièces

rapportées, et mises en couleur, qui composent des tableaux représentant plusieurs traits de l'histoire de l'ancien et du nouveau Testament. L'empereur Charles-Quint, frappé de la beauté de ce chef-d'œuvre de goût et de patience, et doutant si cette étonnante peinture étoit de pièces de bois rapportées, eut la curiosité d'en sonder un endroit avec la pointe de son poignard. Le morceau qu'il enleva n'a point été remis, afin que tout le monde fût certain du nouveau genre de ces tableaux.

* I. DAMIEN, évêque d'Alexandrie au 6e siècle, professa une opinion particulière au sujet de la Trinité, et ses partisans furent appelés *Damianistes*.

* II. DAMIEN. Nom d'un roi juif qui, au commencement du 6e siècle, fit souffrir de grandes persécutions aux chrétiens dans cette contrée de l'Arabie heureuse qu'on nomme *Homérite*. Vers 521, Eléesban, roi des Axumites en Abyssinie, priva Damien du sceptre et de la vie.

* III. DAMIEN, chef d'une bande de voleurs, ayant voulu se signaler par quelque action hardie, résolut, en 1537, d'aller assassiner Soliman II dans sa tente, au milieu de son armée qui étoit campée sur le rivage de la mer Ionienne, proche de la ville de Butronto en Albanie. Il communiqua son dessein à quelques-uns de ces peuples sauvages qui habitoient sur le mont de la Chimère, dans la même province, et leur représentant la gloire et l'avantage qu'ils recueilleroient de cette action, il les détermina à entrer dans son entreprise; mais ce malheureux étant descendu des montagnes pour découvrir précisément l'endroit où étoit la tente de ce prince, et étant monté sur un arbre, dont quelques branches s'éclatèrent, le bruit le fit découvrir aux janissaires, qui se saisirent de lui, et qui, à force de tourmens, lui firent déclarer sa conspiration. Soliman le fit dévorer par une bête féroce qu'il venoit de prendre, et détacha quelques-unes de ses troupes pour aller exterminer les peuples qui étoient complices de cette perfidie.

IV. DAMIEN DE GOEZ. *Voyez* GOEZ.

V. DAMIEN (Pierre). *Voyez* PIERRE DAMIEN, n° XII.

† DAMIENS (Robert-François), né le 9 janvier 1715, dans le hameau nommé la Tieuloy, dépendant de la paroisse de Monchy-le-Breton en Artois, étoit fils d'un petit fermier qui avoit fait banqueroute. Son enfance s'annonça par des méchancetés qui le firent surnommer *Robert-le-Diable*. Il s'engagea deux fois, et se trouva au siége de Philisbourg. De retour en France, il entra en qualité de domestique au collége des jésuites de Paris. Il en sortit en 1738, pour se marier. Après avoir servi dans différentes maisons de la capitale, et avoir empoisonné un de ses maîtres dans un lavement, il finit par un vol de deux cent quarante louis d'or, qui l'obligea de prendre la fuite. Ce scélérat rôda pendant environ cinq mois à Saint-Omer, à Dunkerque, à Bruxelles, tenant partout des propos extravagans sur les disputes qui divisoient la France. A Poperingue, petite ville proche d'Ypres, on entendit qu'il disoit: « Si je reviens en France.... Oui, j'y reviendrai; j'y mourrai, et le plus grand de la terre mourra aussi, et vous entendrez parler de moi. » C'étoit dans le mois d'août 1756 qu'il débitoit ces extravagances. Le 21 décembre de la même année, se trouvant à Falesque près d'Arras chez un de ses parens, il y tint des

propos d'un homme désespéré : «Que le royaume, sa fille et sa femme étoient perdus.» Son esprit étoit presque aliéné lorsqu'il retourna à Paris, où il arriva le 31 du même mois. Ayant paru à Versailles dans les premiers jours de l'année 1757, il prit de l'opium pendant deux ou trois jours. Il méditoit alors l'attentat qu'il exécuta le 5 janvier, vers les cinq heures trois quarts du soir. Comme Louis XV alloit monter en carrosse, pour aller de Versailles à Trianon, il frappa d'un coup de couteau, au côté droit, ce monarque, environné des seigneurs de sa cour. L'assassin fut arrêté sur-le-champ, et, après avoir subi quelques interrogatoires à Versailles, il fut transféré à Paris, dans la tour de Montgommeri, où on lui avoit préparé un logement au-dessus de la chambre que Ravaillac avoit autrefois occupée. Le roi chargea la grand-chambre du parlement d'instruire son procès. Malgré les tortures les plus cruelles, qu'il supporta patiemment, il ne fut pas possible de lui arracher le moindre aveu qui pût faire penser qu'il avoit des complices. Ce misérable protesta que, s'il avoit été saigné aussi copieusement qu'il le demandoit, il n'auroit pas commis son crime. Après qu'on lui eut fait subir inutilement les questions les plus terribles, il fut condamné à mourir du même supplice que les assasssins de Henri IV. Le 28 mars de la même année, jour de l'exécution, il arriva à la place de Grève à trois heures et un quart, regardant d'un œil tranquille le lieu et les instrumens de son supplice. On lui brûla d'abord la main droite; ensuite on le tenailla, et on versa sur ses plaies de l'huile, du plomb fondu et de la poix résine. On procéda ensuite à l'écartèlement. Les quatre chevaux firent, pendant cinquante minutes, des efforts inutiles pour démembrer ce malheureux. Au bout de ce temps, Damiens étant encore plein de vie, les bourreaux lui coupèrent avec des bistouris les chairs et les jointures nerveuses des cuisses et des bras; ce qu'on avoit été obligé de faire, en 1610, pour Ravaillac. Il respiroit encore après que les cuisses furent coupées, et il ne rendit l'ame que pendant qu'on lui coupoit les bras. Son supplice, depuis l'instant qu'il fut mis sur l'échafaud, jusqu'au moment de sa mort, dura près d'une heure et demie. Il conserva toute sa connoissance, et releva la tête sept ou huit fois pour regarder les chevaux, et ses membres tenaillés et brûlés. Au milieu des tourmens les plus affreux de la question, il avoit laissé échapper des plaisanteries. Il étoit rempli de vanité, désireux de se signaler, curieux de nouvelles, frondeur, quoique taciturne, parlant seul, obstiné à suivre tout ce qu'il projetoit, hardi pour le mettre en exécution, effronté, menteur; tour à tour dévot et scélérat, passant du crime aux remords, continuellement agité par les fougues du sang le plus bouillant. Son forfait fit éclore dans le temps beaucoup de propos hasardés, et des conjectures sans vraisemblance. Un homme de la lie du peuple, accoutumé au crime, échauffé par les propos de quelques esprits turbulens, dans le temps des contestations qui agitoient l'état et l'Eglise, se détermine à un meurtre. Son cerveau s'enflamme; il se fait en lui une fermentation de désespoir, produite par la misère, par la crainte des châtimens que ses vols méritoient, et par des discours séditieux. Agité de plus en plus par les mouvemens contradictoires que son ame éprouve, en méditant un projet de cette nature, son esprit achève de s'égarer; et dans un des accès de son délire frénétique, il consomme son crime, tel qu'un enragé qui se précipite sur le premier venu pour le

déchirer. C'est la réflexion d'un philosophe : c'est celle de tous ceux qui ont réfléchi sur le caractère de Damiens ; et cette idée met à l'écart tous les soupçons qu'on sema dans le temps contre des hommes qui n'avoient point participé à son projet. Ceux qui voudront être plus instruits sur cet étrange événement, peuvent consulter les pièces originales, et les procédures faites à son occasion tant en la prévôté de l'hôtel, qu'en la cour du parlement. Le Breton, greffier criminel de cette compagnie, les a recueillies, et publiées à Paris en 1757, in-4°, et 4 vol. in-12, avec une Table des matières très-détaillée. Cette collection curieuse renferme un Précis de la Vie de l'assassin. L'éditeur a rassemblé avec exactitude tout ce qui a été constaté par les voies juridiques. L'auteur de la Vie privée de Louis XV, tom. III, entre aussi dans de longs détails sur Damiens.

†DAMINO *ou* DAMINI (Pierre), peintre de Venise, né à Castel-Franco dans l'état de Venise en 1592, mort de la peste en 1631, apprit à dessiner en copiant les ouvrages d'Albert Durer et de Lommazzo. On trouve la plus grande partie de ses tableaux à Vicence, dans le dôme de Padoue, à Venise, à Crémone, à Trévise et autres lieux. — Sa sœur peignoit aussi avec talent, ainsi que son frère George DAMINO, mort en 1648, qui excelloit dans le portrait en miniature.

* DAMIS, Assyrien, vivoit dans le 1er siècle ; il étoit ami d'Apollonius de Tyanes, et écrivit même un livre de ses discours et de ses prétendues prophétiques. Philostrate en fait mention dans la vie d'Apollonius, et Suidas en parle après lui : Eusèbe le cite aussi en écrivant contre Hiéroclès. (*Voyez* APOLLONIUS, n° V. *et* PHILOSTRATE.) Il ne faut pas le confondre avec un certain philosophe, nommé aussi DAMIS.

DAMITHALÈS (Mythol.), habitant de la Grèce, qui donna l'hospitalité à Cérès, lorsque cette déesse parcourut la terre pour chercher Proserpine.

I. DAMMARTIN. *Voyez* VERGI, n° II.

† DAMMARTIN (Antoine DE CHABANNES, comte de), né en 1411 de Robert de Chabannes, seigneur de Charlus, qui fut tué en 1415 à la bataille d'Azincourt, et d'Alix de Bort, dame de Pierrefitte, fut page chez le comte de Ventadour et chez le sieur de La Hire. En 1424, il se trouva à la bataille de Verneuil, et fut fait prisonnier par les Anglais. Lorsqu'il fut délivré, il figura dans plusieurs combats, et en 1432 il fut établi capitaine de la ville et du château de Creil. Ce fut de là qu'il fit plusieurs courses sur les ennemis de la France, et que, dans une rencontre, il prit le bâtard de Saint-Pol et le seigneur d'Humières qui lui payèrent une forte rançon. Il se trouva en 1435 à la prise du pont de Meulan, et à quelques autres affaires, passa en Normandie, prit Harfleur et d'autres places. En 1437, entraîné par son goût pour les rapines, et secondé par la foiblesse du gouvernement et par les guerres intestines qui désoloient la France, il en accrut les calamités, en se mettant, avec deux bâtards de Bourbon, à la tête d'une foule de brigands ramassés de toutes parts, qui furent nommés, à cause de leurs crimes et de leurs dévastations, *les écorcheurs*. Cette dénomination indique assez l'horreur qu'ils inspiroient. Les historiens font de ces brigands un tableau affreux. Ils dépouilloient, torturoient,

égorgeoient sans pitié les foibles habitans des campagnes, livroient aux flammes ce qu'ils ne pouvoient enlever, n'épargnoient ni les vieillards ni les enfans, violoient les femmes sur le corps de leurs maris, etc. Le Cambrésis, le Haynaut, le Ponthieu, l'Artois, la Champagne, la Bourgogne et l'Auvergne furent successivement les théâtres de leurs dévastations. Chargé de crimes et de malédictions, enrichi de pillages, Antoine Chabannes quitta les *écorcheurs* pour venir épouser, en 1439, Marguerite de Nanteuil, qui lui apporta en dot, entre autres terres, le comté de Dammartin, dont il prit depuis le titre. Le roi Charles VII venoit de l'attirer à son service; il lui dit un jour : « Adieu, capitaine des écorcheurs », Chabannes répondit : « Sire, je n'ai écorché que vos ennemis, et me semble que leurs peaux vous feront plus de profit qu'à moi. » Cette réponse étoit plus fière que réelle. Le service du roi n'occupoit guère le nouveau comte de Dammartin ; il l'abandonna bientôt pour se ranger du côté des princes révoltés ; il porta les armes contre le roi pendant la guerre civile de la Praguerie. En cette circonstance, le comte de Dammartin fit une action louable. Les ducs de Bourbon, d'Alençon, etc., chefs de cette révolte, étant sur le point de prendre prisonnier le connétable de France, duc de Richemont : Dammartin les détourna de ce projet, en disant au duc de Bourbon que, s'il l'arrêtoit, le gouvernement de la France, auquel il avoit droit, alloit passer entre les mains des Anglais. Dammartin rentra en grace avec les chefs de cette révolte, et obtint la faveur du roi qui le chargea de plusieurs expéditions, le nomma en 1449 grand-panetier de France et bailli de Troyes, sénéchal de Carcassonne en 1456, et lui accorda de grands biens. Il abusa de la confiance du roi en le déterminant à persécuter un homme qui, dans un temps où chaque grand seigneur regardoit comme un droit l'usage de désoler, de dépeupler, d'appauvrir la France, s'occupoit presque seul de l'enrichir et de secourir la cour dans ses besoins pressans. Le comte de Dammartin fut, en 1453, le principal instigateur du procès intenté contre Jacques Cœur. (*Voyez* CŒUR.) Ce fut lui qui l'arrêta, le garda dans sa prison, qui fut un de ses juges, qui se fit adjuger une partie de ses grands biens, et notamment la terre de Saint-Fargeau, pour la somme de 20,000 écus qu'il se fit donner par le roi. En 1456 le comte de Dammartin fut chargé d'une commission délicate et dangereuse qu'il eut l'imprudence d'accepter. Charles VII lui ordonna d'aller arrêter son fils, le dauphin Louis, qui depuis douze ans avoit quitté la cour et vivoit dans le Dauphiné. Le dauphin échappa aux poursuites du comte de Dammartin, se réfugia en Bourgogne, et voua à celui-ci une haine dont il sentit bientôt les effets. Ce prince ayant succédé à Charles VII en 1461, le comte de Dammartin se trouva non seulement dépourvu de la protection qui lui assuroit la jouissance de son immense fortune, mais il fut en butte à la vengeance du nouveau roi, qui le fit arrêter et conduire de la conciergerie du palais à la tour du Louvre, et de là à la Bastille, où il resta deux ans. Par arrêt du 20 août 1463, ses biens furent confisqués ; la famille de Jacques Cœur fut rétablie dans ceux que Dammartin s'étoit appropriés. Charles de Melun, gouverneur de Paris, fut commis à la régie de ses biens, lui et son frère Nantouillet s'emparèrent de ses meubles. Son hôtel de Paris ne fut point épargné. La comtesse de Dammartin fut réduite à se retirer chez un de ses fermiers près de Paris, qui la nourrit elle et ses enfans pendant trois mois,

et le comte fut condamné au bannissement. La révolte, appelée guerre du *bien public*, commença à éclater au mois de mars 1464 : Dammartin en fut instruit; il parvint à s'échapper de la Bastille, dans le dessein d'aller se réunir aux princes révoltés. Le premier usage qu'il fit de sa liberté fut un acte de vengeance et de brigand. Assisté de son frère et de ses amis, il fut piller la terre de Saint-Maurice sur Laveron en Gatinais, et celle de Saint-Fargeau qui avoit été restituée à Geofroy Cœur, fils de Jacques, et le fit prisonnier. Sa fortune changea bientôt de face. Après la guerre du bien public, d'ennemi qu'il étoit de Louis XI, il devint le favori intime de ce roi, qui le combla de bienfaits, lui restitua ses biens et emplois, en ajouta de nouveaux, le nomma grand-maître de France, l'envoya en ambassade, lui confia le commandement de ses armées, persécuta ses ennemis, et fit trancher la tête à Charles de Melun. Comblé de biens et de dignités par ce méchant roi, il mourut à 77 ans, le 25 décembre 1488, et fut enterré dans l'église de Dammartin, où il avoit fondé six prébendes. Dans la bibliothèque impériale, n° 8437, on trouve un volume in-folio qui contient les mémoires de la vie d'Antoine Chabannes, comte de Dammartin. Duplessis a aussi publié sa vie et celle de son frère Jacques, Paris, 1617, in-8°.

DAMNORIX, Gaulois, homme hardi et entreprenant, acquit de grands biens dans les fermes des Gaules pour la république romaine. Les Helvétiens, n'ayant pu obtenir de Jules-César le passage qu'ils lui demandoient par la province romaine, eurent recours à Damnorix, qui le leur procura par les terres des Franc-Comtois : action dont les Romains lui eussent fait un crime d'état, si Divitiac, son frère, qui avoit grand pouvoir sur l'esprit de César, n'eût intercédé pour lui. Damnorix aspira à la souveraineté de son pays; mais il n'eut pas le temps d'exécuter son dessein. César, en ayant été informé, l'appela dans la Grande-Bretagne. Damnorix tenta d'avoir un congé: mais voyant qu'il ne pouvoit l'obtenir, il prit son temps, et lorsque la plupart des troupes furent embarquées, il se retira avec la cavalerie gauloise. César regarda cette désertion comme une affaire très-importante. Il le fit suivre par la plus grande partie de sa cavalerie, avec ordre de le ramener, ou de le tuer, s'il faisoit la moindre résistance. Il voulut se défendre, criant toujours « qu'il étoit né libre, et que sa patrie n'étoit pas sujette des Romains »; mais il fut accablé par le nombre, et percé de plusieurs coups, vers l'an 59 avant J. C.

DAMO, fille du philosophe Pythagore, aussi sage que spirituelle. Ce fut à elle que son père confia tous les secrets de la philosophie, et même ses écrits en mourant, avec défense de jamais les publier. Elle observa si inviolablement cet ordre, que, se trouvant dépourvue des biens de la fortune, et pouvant tirer une grande somme d'argent de ces livres, elle préféra son indigence et la dernière volonté de son père à tous les biens du monde. Elle garda sa virginité toute sa vie par ordre de Pythagore, et prit sous sa conduite un grand nombre de filles, qui firent comme elle profession du célibat.

† DAMOCLÈS, célèbre flatteur de Denys-le-Tyran, affectoit de vanter, dans toutes les occasions, ses richesses, sa magnificence, et surtout son bonheur. Il changea bientôt de sentiment. Le tyran l'ayant invité à un festin magnifique, après

l'avoir fait habiller et servir en prince, fit suspendre au-dessus de sa tête, pendant le repas, une épée nue, qui ne tenoit au plancher que par un crin de cheval. Il sentit ce que c'étoit que la félicité d'un tyran.

DAMOCRATE (Mythologie), demi-dieu que les Grecs révéroient, et auquel ils faisoient différens sacrifices.

DAMOCRITE, historien grec, auteur *De l'Art de ranger une armée en bataille*; et *Des Juifs*, où il rapporte qu'ils adoroient la tête d'un âne, et qu'ils prenoient tous les ans un pélerin qu'ils sacrifioient. On ne sait pas en quel temps il a vécu.

† I. DAMON, philosophe pythagoricien, qui vivoit environ 400 ans avant J. C., étoit lié d'amitié avec Pythias. Denys-le-Tyran, qui avoit résolu sa mort, lui permit néanmoins de faire un voyage dans sa patrie, pour y régler ses affaires, avec promesse de revenir dans un certain temps. Pythias se rendit caution de son retour, et se mit à sa place sous la puissance du tyran. Damon revint précisément à l'heure même que Denys lui avoit marquée. Le tyran, touché de la fidélité de ces deux amis, laissa vivre Damon, et les pria tous deux de lui accorder leur amitié.

† II. DAMON, poëte musicien, né à Oa, bourg de l'Attique, précepteur de Périclès, étoit un sophiste habile, c'est-à-dire qu'il avoit joint l'étude de l'éloquence à celle de la philosophie, et sur-tout de la politique. Il possédoit parfaitement la musique; il avoit cultivé sur-tout cette partie qui traite de l'usage qu'on doit faire du rhythme ou de la cadence. Il s'efforça de prouver que les sons, en vertu d'un certain rapport ou d'une certaine ressemblance, qu'ils acquéroient avec les qualités morales, pouvoient former dans la jeunesse, et même dans des sujets plus âgés, des mœurs qui n'y existoient point auparavant, ou qui n'étoient point développées. Galien dit, en effet, que, voyant des jeunes gens que les vapeurs du vin, et un air de flûte joué sur le ton phrygien, avoient rendus extravagans, il les ramena tout d'un coup à un état calme et tranquille, en faisant jouer un air sur le ton dorien. Ce musicien étoit aussi politique, et, sous les dehors agréables de la musique, il vouloit cacher à la multitude sa profonde capacité. Il soutenoit, au rapport de Platon, que les innovations et les changemens dans la musique avoient la plus grande influence sur les mœurs publiques, les lois et la constitution des empires. On lui attribue l'invention du mode *hypolydien*. Damon se lia avec Périclès, et le forma au gouvernement; mais il fut banni par l'ostracisme, comme se mêlant de trop d'intrigues, et favorisant la tyrannie, vers l'an 430 avant J. C.

* DAMOPHILE *et* GORGASUS, peintres et habiles ouvriers en plastique, ou modeleurs. Pline nous apprend que ces artistes décorèrent, dans ces deux genres, le temple de Cérès, les ornemens de plastique étoient au haut de l'édifice, et ceux de peinture à fresque sur les murs intérieurs. Une inscription en vers grecs annonçoit que le côté droit étoit l'ouvrage de Damophile, et le côté gauche, celui de Gorgasus. Avant l'arrivée de ces deux peintres grecs à Rome, les temples de cette ville, ainsi que le remarque Pline, n'avoient eu que des ornemens dans le genre étrusque, c'est-à-dire des ouvrages de plastique et de sculpture, et non des ouvrages de peinture. On peut donc placer au temps

de Damophile et de Gorgasus l'introduction de la peinture dans la ville de Rome, vers l'an 424 avant l'ère chrétienne.

* DAMOPHON, de Messène, sculpteur grec, s'est rendu célèbre par le nombre et par la beauté de ses ouvrages. La fameuse statue de Jupiter Olympien, qui étoit d'or et d'ivoire, menaçoit d'une entiere destruction ; Damophon entreprit de la restaurer ; il réussit, et ce succès lui mérita de grands honneurs. Il fit pour les Messéniens la statue de Diane-*Laphria*, celle de la mère des dieux, en marbre de Paros, et toutes celles qui décoroient à Messène le temple d'Esculape. A Ægium, ville de l'Elide, dans un vieux temple, on voyoit de lui la statue d'Ilitye (la déesse des accouchemens) ; un voile léger la couvroit jusqu'au bout des pieds ; elle étendoit une main, et tenoit de l'autre un flambeau. Non loin de ce temple, dans une enceinte consacrée à Esculape, le même artiste avoit fait la statue du dieu, et celle d'Hygié. Il avoit fait aussi à Mégalopolis un Mercure et une Vénus en bois. C'étoit encore du même statuaire, qu'à quelques stades d'Acacesium, dans le temple de Proserpine, surnommée *Despœna* (la maitresse), étoit la statue de cette divinité, et celle de Cérès, taillées dans un seul bloc de marbre, avec le trône sur lequel elles étoient assises. A côté de ce trône, près de Cérès, étoit le titan Anytas qui avoit été le nourricier de la déesse. Pausanias dit que Damophon étoit le seul statuaire messénien digne de quelque attention. Cet artiste vivoit environ 400 ans avant J. C.

* DAMOURS (Louis), avocat au conseil, mort le 16 novembre 1788, a publié quelques ouvrages de jurisprudence et de littérature assez médiocres. Les premiers sont, I. *Conférences* sur l'ordonnance concernant les donations, avec le droit romain, 1753, in-8°. II. *Exposition abrégée des lois*, avec des observations sur les usages des pays de Bresse et de Bugey, 1761, in-8°. III. *Mémoire sur l'abolition de la servitude en France*, 1765, in-4°. Les seconds sont, *Lettres* et *Vie de Ninon de l'Enclos*, 1751, 2 vol. in-12; *Lettres de Milady* * * *, sur l'influence que les femmes peuvent avoir sur l'éducation des hommes, 1784, in-8°.

DAMPIER (Guillaume), célèbre voyageur anglais, né en 1652, d'une bonne famille du comté de Sommerset, fit trois voyages autour du monde; le premier fut terminé en 1691, et le second commencé le 14 janvier 1699. Il revint en Angleterre en 1701, et entreprit de nouvelles courses en 1704, qui ne furent achevées qu'en 1711. Dans ses différentes expéditions, il désola les possessions espagnoles, et acquit de grandes richesses. Dampier publia, en 1699, à Londres, en 3 vol. in-8°, le *Recueil de ses voyages autour du monde, depuis* 1673, *jusqu'en* 1691. On trouve à la suite le *Voyage de Lionel Wafer*, et la description de l'isthme d'Amérique. Ce recueil a été traduit en français, et imprimé à Amsterdam, 1701 à 1712, et à Rouen, en 1723, en 5 vol. in-12. Il méritoit cet honneur par une foule d'observations utiles à la navigation, et de remarques nécessaires à la géographie. Dampier, dans ses courses, parcourut la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande, depuis le 28e degré, jusqu'au 15e parallèle ; il a décrit la terre des Papous, la Nouvelle-Guinée ; il découvrit le passage qui porte son nom ; il appela Nouvelle-Bretagne la grande île qui forme ce détroit à l'est.

I. **DAMPIERRE** (Jean), né à Blois, après s'être rendu célèbre parmi les avocats du grand-conseil, se fit cordelier, et devint directeur d'un couvent de religieuses à Orléans, où il mourut avant l'an 1550. Il s'acquit beaucoup de réputation par ses *Poésies latines*, écrites dans le goût de celles de Catulle. Elles ont été recueillies dans le tome Ier des *Deliciæ poëtarum Gallorum*.

† II. **DAMPIERRE** (Augustin-Henri-Marie PICOT de), né à Paris le 19 août 1756, fut admis à quinze ans dans les gardes françaises, et passa successivement dans le régiment de Chartres et dans les chasseurs à cheval de Normandie. Nommé président du département de l'Aube, il honora sa place par son patriotisme et sa fermeté à réprimer les entreprises d'une populace effrénée, qui venoit de tremper ses mains dans le sang du maire de Troyes. Il servit ensuite sous Dumouriez, et se distingua par son courage à la bataille de Jemmapes. Devenu général de la république, il commanda à Aix-la-Chapelle, et en fut chassé par les Autrichiens le 3 février 1793. Le 1er mai suivant, il attaqua les alliés à Quiévrain, et fut battu. Le 8 il défendit avec intrépidité le camp de Famars, et y eut la cuisse emportée par un boulet, et il expira six heures après l'opération qu'on lui fit de cette cuisse. L'annonce de sa mort fit sur les soldats la plus grande sensation. Dampierre, malgré son air sombre et sa taille pesante, avoit une vivacité extraordinaire. La convention ordonna que son corps seroit déposé au Panthéon. Les contrariétés continuelles qu'essuya ce général dans ses entreprises, de la part des représentans du peuple à son armée, furent presque toujours la cause des revers qu'éprouva l'armée du Nord, et, malgré les meilleures intentions et un courage décidé, ce général fut presque toujours malheureux. La perte de la bataille de Famars le 23 mai, et l'invasion des Autrichiens dans la Flandre française justifièrent l'opposition de Dampierre aux ordres des représentans du peuple qui l'avoient forcé à tenter le sort des armes.

† III. **DAMPIERRE** (le marquis de), parent du précédent, gentilhomme de Champagne, et dont la terre se trouvoit voisine du lieu où Louis XVI fut arrêté lors de son évasion. Il accourut près de ce prince, et il fut victime de son zèle. A l'instant où il s'approchoit pour parler au monarque, il tomba percé de trois balles, et fut écrasé sous les roues.

DAMVILLE. *Voyez* MONTMORENCY, nos VIII *et* IX.

DAMYSE (Mythol.), un des géans qui escaladèrent le ciel. On prétend que le centaure Chiron, ayant découvert son corps, appliqua l'os de son talon à celui d'Achille. Héphestion, qui rapporte cette aventure, s'exprime ainsi : « Thétis avoit fait disparoître, par le moyen du feu, les six premiers enfans qu'elle avoit eus de Pélée. Elle vouloit en faire autant du septième, qui étoit Achille ; mais son père survint, le retira du feu qui ne lui avoit encore consumé que le talon droit, et le porta dans la grotte de Chiron, qui entreprit de le guérir. Il déterra dans cette vue, le cadavre de Damyse, le plus léger de tous les géans à la course, lui ôta l'os du talon, et l'adapta au pied d'Achille avec tant de justesse, qu'à l'aide de quelques médicamens, cet os prit corps, et répara la perte du premier. »

DAN, le cinquième fils de Jacob,

et le premier de Bala, servante de Rachel, fut chef de la tribu qui portoit son nom, et qui produisit Samson. Il mourut âgé de 127 ans.

† I. DANAÉ (Mythologie), fille d'Acrise, roi d'Argos, fut enfermée par ordre de son père dans une tour d'airain, parce que l'oracle lui avoit prédit qu'il seroit tué par l'enfant qui naîtroit de sa fille. Jupiter, devenu amoureux de Danaé, descendit dans sa prison sous la forme d'une pluie d'or. La belle captive se rendit à ses désirs, et de ce commerce naquit le célèbre Persée. Aussitôt qu'Acrise eut appris que sa fille étoit accouchée, il la fit enfermer dans un coffre avec son fils, et jeter dans la mer. Les flots ayant porté le coffre sur les bords de l'île de Séryphe, un pêcheur qui l'aperçut l'amena à bord, l'ouvrit, et y trouva Danaé et son fils. Il les conduisit sur-le-champ au roi Polydecte, qui épousa la princesse et prit soin de l'éducation du jeune Persée. Cette fable est fondée sur une histoire véritable, chargée d'incidens merveilleux par les poëtes. Prætus, frère d'Acrise, touché des charmes de sa nièce, se fit ouvrir les portes de la tour à force d'argent. Les gardes de Danaé introduisirent chez elle son amant, qui en eut Persée.

II. DANAÉ. *Voyez* LÉONTIUM.

DANAIDES (Mythologie), filles de Danaüs, roi d'Argos. Elles étoient au nombre de cinquante, et furent mariées à autant de cousins germains, fils d'Egyptus, qui avoit usurpé la couronne sur Danaüs son frère. A la persuasion de leur père, elles tuèrent inhumainement tous leurs maris, la première nuit de leurs noces, à l'exception d'Hypermnestre qui sauva le sien. Ses sœurs furent condamnées dans les enfers à verser continuellement de l'eau dans des tonneaux percés. L'origine de cette fable est, dit-on, l'invention des pompes attribuée aux Danaïdes, et portée par elles d'Egypte à Argos.

DANAUS, fils de Bélus et frère d'Egyptus, dressa des embûches à son frère, lorsqu'après ses conquêtes il revint en Egypte. La conjuration étant découverte, il fut obligé de prendre la fuite. Il se retira dans le Péloponnèse, chassa Sthénélus d'Argos, vers l'an 1475 avant J. C., et s'empara de son royaume, où il régna cinquante ans. C'est de lui que les Grecs furent appelés Danaï. L'oracle lui ayant annoncé qu'il seroit détrôné par un de ses gendres, il donna l'ordre barbare dont il est parlé dans l'article précédent. Lyncée, mari d'Hypermnestre, le chassa de son trône, où il s'assit.

† DANCHET (Antoine), né à Riom en 1671, fit, n'étant encore qu'en rhétorique au collège de Louis-le-Grand, sur la prise de Nice et de Mons, une pièce de *Vers latins* qu'on jugea digne de l'impression. Après avoir occupé pendant quelque temps la chaire de rhétorique à Chartres, il produisit ses talens sur un plus grand théâtre. Il eut une place à la bibliothèque du roi, à l'académie des inscriptions et à l'académie française, et il justifia ces différens choix par plusieurs *Pièces de poésies*, et sur-tout par des *Drames lyriques*. Il mourut à Paris le 21 février 1748. Danchet se fit aimer autant par son caractère qu'estimer par son esprit. Jamais il ne se permit un seul vers satirique, quoiqu'outragé. Un de ses rivaux l'ayant insulté dans une satire, il fit en réponse une *Epigramme* très-piquante, l'envoya à son ennemi, en lui déclarant que personne ne la verroit, et qu'il vouloit seulement lui montrer combien il étoit facile et honteux d'employer les armes de ce genre. Un homme en place lui ayant fait

un jour une demande qui répugnoit à son caractère, et sans doute à l'exacte probité, il se contenta de lui répondre par ces deux vers d'une des dernières tragédies de P. Corneille :

Le maître qui prit soin d'instruire ma jeunesse
Ne m'apprit point, seigneur, à faire une bassesse.

Comme Danchet avoit l'air simple, et même un peu niais, il ne fut pas estimé autant qu'il méritoit de l'être. On répéta pendant long-temps, en le voyant, ce trait de l'auteur des fameux couplets de 1710 :

Je te vois, innocent Danchet,
Grands yeux ouverts, bouche béante,
Comme un sot pris au trébuchet,
Écouter les vers que je chante.

Mais cet *innocent* étoit un homme qui ne manquoit pas de mérite. Ses *Œuvres* ont été recueillies à Paris en 1751, 4 vol. in-12. Cette édition, faite avec soin, offre plusieurs pièces estimables. Ses *Tragédies* en général n'ont pas un grand mérite, et sans ses *Opéras* ce poëte seroit moins connu. Ses tragédies sont *les Tyndarides ; les Héraclides ; Nitétis* et *Cyrus*, imprimées en 1706, à Paris. Les opéras de Danchet, dont Campra fit presque toujours la musique, sont *Hésione*, *Aréthuse*, *Tancrède*, *Alcine*, *les Fêtes vénitiennes*, *les Muses*, *Idoménée*, *les Amours de Mars*, *Camille*, *Télèphe*, *Télémaque*, *le Triomphe de l'Amour*, *Achille et Déïdamie*. Ces divers ouvrages dramatiques furent représentés depuis 1700 jusqu'en 1735 ; ils ont été insérés dans le recueil général des Operas. On a encore de Danchet quelques *Pièces fugitives*, des *Odes*, des *Cantates*, des *Epîtres*, dont la versification est assez douce, mais un peu foible.

* DANCKERS (Corneille), graveur hollandais, et marchand d'estampes à Anvers vers l'an 1704. On a de lui des *Ruines romaines*, gravées en petit avec du goût et de l'intelligence, et plusieurs suites de différens sujets. Il avoit un fils qui fut son élève, et qui se distingua dans le même art par un talent supérieur au sien. Plusieurs *Paysages* gravés par ce dernier d'après Wouvermans et Berghem sont estimés des connoisseurs, et plusieurs autres pièces d'après Le Titien, Gérard Seghers, etc.

DANCOURT. *Voyez* ANCOURT (d').

DANDELOT. *Voyez* COLIGNI, n° IV.

† DANDERI, fou de la cour de l'empereur Théophile, vers l'an 830, divertissoit ce prince par ses naïvetés. Comme il avoit la liberté d'aller par-tout, il entra un jour brusquement dans un cabinet de l'impératrice Théodora, tandis qu'elle faisoit ses prières. Son oratoire étoit orné de très-belles images, qu'elle gardoit fort secrétement pour les cacher à la vue de l'empereur qui étoit iconoclaste. Danderi, s'étant rendu au dîner de l'empereur, lui dit qu'il avoit trouvé l'impératrice qui baisoit les plus jolies poupées du monde. Théophile se douta que c'étoient des images; mais l'impératrice lui dit en riant que ce fou avoit pris pour des poupées les images de ses filles, avec lesquelles elle étoit devant le miroir. Théophile crut une chose qu'il trouvoit plaisante. Théodora, piquée contre Danderi, le fit si bien chatier, pour lui apprendre à ne plus parler de poupées, qu'aussitôt qu'il en étoit question, il mettoit le doigt sur sa bouche.

† I. DANDINI (Jérôme), jésuite, d'une bonne famille de Césène dans la Romagne, fut envoyé par le pape Clément VIII, en 1586, au Mont Liban en qualité de nonce, chez les Maronites, pour découvrir leur véritable croyance. Richard Simon a

traduit de l'italien en français la *Relation de son voyage*, La Haye, 1684, in-12, avec des remarques, où il relève très-souvent les erreurs du texte, et qui en font tout le prix. Ce jésuite mourut le 26 novembre 1634, à 89 ans. On a encore de lui un Commentaire sur les trois livres d'Aristote, *De animâ*, sous le titre d'*Ethica sacra*, Cesène, 1651, très-peu connu.

II. DANDINI (Hercule-François), comte et professeur en droit à Padoue, né en 1691, mort en 1747, à 56 ans, avec la réputation d'un homme savant, est auteur de plusieurs ouvrages. Les principaux sont, I. *De forensi scribendi ratione*. II. *De servitutibus prædiorum interpretationes per epistolas*, etc.

*III. DANDINI (César), peintre florentin, élève du chevalier Curadi, du Passignano et de Christophe Allori, avoit une manière correcte, fine et légère. On voit de lui plusieurs beaux *Tableaux d'autels* dans les églises de Volterre et de sa patrie, principalement dans celle de la *Santissima Nauziata*.

* IV. DANDINI (Vincent), né à Florence en 1607, fut élève de César son frère, de Passignano, et enfin à Rome, de Piètre de Cortone. Ses talens dans le dessin lui méritèrent d'être nommé prince de l'académie, ce qui lui fit faire un grand tableau, dont il fut honorablement récompensé. De retour dans sa patrie, sa réputation lui fit donner à peindre plusieurs tableaux pour les églises; ces ouvrages mirent le comble à sa gloire, et il mourut comblé de biens et d'honneurs en 1675.

* V. DANDINI (Pierre), peintre de Florence, né en 1646, mort en 1712, fut employé par le grand-duc, de sorte que presque tous ses ouvrages se trouvent à Florence. Il a copié les tableaux des grands maîtres dans la plus grande perfection.

† I. DANDOLO (Henri), noble Vénitien, naquit en 1108. L'histoire n'a signalé ses talens, sa prudence et la fermeté de son caractère que dans les dernières années de sa vie; mais les actions de sa vieillesse font présumer celles de sa virilité qui sont inconnues. Au mois de juin 1192, Dandolo fut élu doge de Venise; il avoit alors 84 ans. Les Français qui se réunirent pour la quatrième croisade envoyèrent, en 1201, six députés auprès de ce doge, pour solliciter des secours de cette puissante république, et notamment des vaisseaux de transport. Dandolo accueillit favorablement la députation, et, après en avoir conféré avec le conseil d'état, il consentit d'accorder, à certaines conditions, les demandes qui lui étoient faites. Les croisés, au lieu d'aller délivrer Jérusalem, abandonnèrent, pour payer leurs dettes et pourvoir à leurs besoins, cette entreprise sainte, prirent et pillèrent quelques villes de la Dalmatie. Dandolo, occupé à accroître les relations commerciales de son pays, saisit la circonstance où le jeune Alexis vint solliciter l'appui des Vénitiens contre l'usurpation de son oncle, qui avoit détrôné son père, empereur de Constantinople, pour engager les croisés à replacer ce prince sur le trône, et à porter leurs armes vers cette capitale. Cent vingt bateaux plats ou palandres, pour les chevaux, deux cent quatre-vingts vaisseaux chargés de soldats, et soixante-dix de provisions, soutenus par cinquante galères armées, composoient la flotte destinée à cette expédition. Dandolo en fut le Nestor. Arrivé à Constantinople, il sut, malgré son grand âge, réunir à la sagesse de ses conseils la valeur d'un jeune guerrier. Lorsque les

croisés assiégèrent cette capitale, on voyoit dans le fort du combat le vénérable doge, armé de toutes pièces, debout sur le pont de sa galère, où l'étendard de Saint-Marc flottoit à ses côtés, animer ses rameurs par des menaces et des promesses. Son vaisseau aborda le premier, et Dandolo précéda tous les guerriers sur le rivage. Bientôt instruit que les troupes de l'usurpateur du trône, dans une sortie qu'elles firent, avoient accablé une partie de celles des croisés, il vole à leur secours, et parvient à les sauver. Dandolo fut l'ame du conseil, et déploya beaucoup de prudence et de sagesse pendant les troubles qui agitèrent Constantinople. Lorsqu'en 1204 les croisés s'occupèrent de nommer un empereur d'Orient, tous les suffrages se réunirent en faveur du doge. Il eut la gloire de mériter et de refuser l'empire. A son refus, la couronne impériale fut posée sur la tête de Baudouin, comte de Flandre. Dans le partage des provinces de l'empire, Dandolo obtint la Romanie, et en fut proclamé despote; on lui chaussa les brodequins pourpres, signe de la royauté chez les Grecs. Il termina sa longue et glorieuse carrière l'année suivante, en 1205, à 97 ans. Il fut enterré dans l'église de Sainte-Sophie. Il laissa deux fils, Renier, qui fut revêtu de la dignité de procureur de Saint-Marc, et Fantin, qui fut patriarche de Constantinople.

* II. DANDOLO (André), doge de Venise en 1342, profondément versé dans le droit public et dans les lois civiles, qu'il étudia sous Richard Malombra, célèbre jurisconsulte, comme il en donna des preuves par les six livres qu'il ajouta aux statuts de Venise; il donna aussi dans une Chronique, qui a été imprimée dans le Recueil des écrivains de l'histoire d'Italie, dont le manuscrit possédé par le cardinal Baronius étoit très-estimé, une notice des faits les plus remarquables de la ville de Venise, mêlés avec beaucoup d'autres anecdotes étrangères, mais qu'il réduisit par la suite à ce qui concernoit seulement l'état de Venise. Il est encore l'auteur de quelques *Lettres* à François Pétrarque, pour lequel il avoit beaucoup d'estime et d'amitié.

III. DANDOLO (Fantin), Vénitien, fils du précédent, né vers l'an 1379, montra de bonne heure un esprit pénétrant et des dispositions heureuses pour les belles-lettres et la jurisprudence, qu'il étudia dans les universités les plus célèbres de l'Italie. Reçu docteur dans celle de Padoue, il y obtint bientôt une chaire de droit civil, qu'il remplit avec la plus grande distinction. De retour dans sa patrie il remplit une des charges les plus importantes de la magistrature, et devint successivement ambassadeur et membre du conseil secret. Eugène IV le nomma protonotaire apostolique, légat *à latere*, ensuite gouverneur de Bologne, en lui conférant en même temps un pouvoir très-étendu sur l'exarchat de Ravenne et sur tout le territoire de la Romagne. Il mourut au mois de février 1449. On a de lui : *Incipit compendium reverendissimi, etc. pro catholicæ fidei instructione.* On lui attribue aussi *Tractatus de beneficiis; Responsa quædam juridica*, et un grand nombre de *Discours* en manuscrits, qui étoient conservés dans le chapitre de la cathédrale de Padoue.

* IV. DANDOLO (Antoine), né à Venise en 1431, étudia la jurisprudence à Padoue, dans laquelle il fit des progrès si rapides, qu'il fut choisi pour l'enseigner dans les écoles de cette ville, et ensuite dans celles de Pérouse et de Pise. Rappelé à Venise par son père, il y

remplit avec distinction les charges les plus importantes, et fut employé dans plusieurs légations, devenu ensuite membre du conseil des dix, et podestat de Ravenne, il fut empoisonné dans cette ville en 1472. Il a composé plusieurs *Traités sur le droit civil*, qui n'ont pas été imprimés.

* V. DANDOLO (Marc), Vénitien, né en 1458, s'appliqua à l'étude avec tant d'activité, qu'il fut reçu docteur en droit civil et canon dans l'université de Padoue. Il possédoit parfaitement la langue grecque. De retour dans sa patrie il remplit plusieurs emplois considérables, et fut envoyé en ambassade en Pologne, et auprès de plusieurs autres souverains. Il mourut à Venise en 1535. On a de lui, *Oratio ad Ferdinandum, Hispaniæ et utriusque Siciliæ catholicum regem, habita Neap. in Castello novo*, 1507; *Oratio in laudem S. Crucis, catena in 1°. Psalm. ex græco versa cum ejusdem expositione.*

DANDRÉ - BARDON. *Voyez* BARDON.

† DANDRIEU (Jean-François), célèbre musicien, mort à Paris en 1740, à 56 ans, touchoit parfaitement l'orgue et le clavecin. A ces talens Dandrieu joignoit celui de la composition. On le compare, pour le goût et les talens, au célèbre Couperin. On a de lui trois livres de *Pièces de clavecin*, et un de *Pièces d'orgue*, avec une *suite de Noëls*, qui ont été recherchés; sa musique offre autant de variété que d'harmonie.

† DANEAU (Lambert) *Danæus*, ministre calviniste, né à Gien-sur-Loire vers 1530, disciple du fameux Anne du Bourg, enseigna la théologie à Leyde, et mourut à Castres en 1596, à 66 ans. On a de lui, I. des *Commentaires sur saint Matthieu et sur saint Marc*. II. Une *Géographie poétique*, en latin, Lyon, 1580, in-8°. III. *Aphorismi politici et militares*, Leyde, 1638, in-12. IV. *Traité des danses*, auquel est résolue la question, s'il est permis aux chrétiens de danser, Paris, 1580, in-8°. V. *Traité contre les Bacchanales ou mardi-gras*, Paris, 1582, in-8°.

* DANEDI (Joseph *et* Jean-Etienne) frères, dits *les Montalto*, natifs de Treviglio près Bergame, eurent tous deux la même inclination pour la peinture. Le premier apprit cet art du Guide, et le second du chevalier Morazzoni. La longue et heureuse carrière dont ils jouirent leur donna les moyens de produire quantité d'excellens ouvrages qui se voient en différens lieux, principalement à Milan et à Turin. Tous deux moururent dans l'année 1689; Joseph étant âgé de 70 ans, et Jean-Etienne de 81 ans. Dans la galerie de Dresde il y a de Joseph Danedi un *Tableau* représentant *saint Antoine caressant l'Enfant Jésus.*

† I. DANÈS (Pierre), né en 1497, à Paris, d'une famille noble, fut nommé par François Ier pour ouvrir l'école grecque au collége royal, il y professa pendant cinq ans, et eut les plus illustres disciples. Il devint ensuite précepteur et confesseur du dauphin, depuis François II. Danès, envoyé au concile de Trente, y prononça un fort beau discours en 1546. Ce fut dans le cours du concile qu'il fut fait évêque de Lavaur en 1557. Sponde et de Thou nous ont transmis une réponse ingénieuse de ce prélat. Un jour que Nicolas Pseaume, évêque de Verdun, parloit avec beaucoup de force contre les abus de la cour de Rome, l'évêque d'Orviette, regardant les Français, dit avec un sourire plein d'amertume : *Gallus cantat... Utinàm*, reprit l'évêque de Lavaur, *ad illud*

gallicinium Petrus resipisceret! Ce prélat se démit de son évêché en 1576, et mourut à Paris le 23 avril 1577. Il joignoit aux connoissances d'un vrai savant le talent de la parole, la douceur du caractère et la simplicité des mœurs. Sa coutume étoit d'écrire beaucoup, et de cacher presque toujours son nom. On le croit auteur du traité *de Ecclesiæ ritibus*, publié sous le nom du président Duranti. (*Voyez* DURANTI.) Quelques critiques ont soupçonné que le dixième livre de l'Histoire de France de Paul-Emile étoit de lui; du moins ce fut Danès qui l'envoya de Venise à l'imprimeur Vascosan. Ses *Opuscules* ont été recueillis et imprimés en 1731, in-4°, par les soins de Pierre-Hilaire DANÈS, de la même famille que l'évêque de Lavaur. L'éditeur a orné ce recueil de la Vie de son parent qui avoit été disciple de Budé et de Jean Lascaris. L'abbé Lenglet du Fresnoi attribue à P. Danès deux *Apologies pour le roi Henri II*, imprimées en latin en 1542, in-4°.

† II. DANÈS (Jacques), l'un des plus pieux prélats du 17e siècle, d'abord président à la chambre des comptes de Paris, puis intendant de Languedoc. Après la mort de Magdeleine de Thou son épouse, et du fils qu'elle lui avoit donné, Danès embrassa l'état ecclésiastique, et fut fait maître de l'oratoire du roi, conseiller d'état ordinaire, et enfin évêque de Toulon l'an 1640. Ferme et jaloux des intérêts de l'Eglise, il donna des preuves de son zèle à la célèbre assemblée de Mantes en 1641. Se sentant infirme, il se démit, l'an 1650, de son évêché et de ses autres places, pour ne plus s'occuper que de bonnes œuvres. Il fit plusieurs fondations pieuses, répandit dans le sein des pauvres les grands biens dont il avoit hérité de ses pères, et acheva ses jours dans les exercices de la piété. Il mourut le 5 juin 1662 à Paris, sa patrie, en odeur de sainteté, dans sa 72e année.

* III. DANÈS (Pierre-Louis), né à Cassel en Flandre l'an 1684, enseigna la philosophie avec distinction à Louvain, fut curé de Saint-Jacques à Anvers l'an 1714, passa à Ypres en 1717, où il fut chanoine gradué, président du séminaire épiscopal et pénitencier. En 1732 il retourna à Louvain pour succéder à Daelman dans la chaire de théologie. Il y mourut le 28 mai 1736. Nous avons de lui, I. *Institutiones doctrinæ christianæ*, Louvain, 1713 et 1768. C'est un abrégé de théologie; entre autres, *de fide, spe et charitate*, Louvain, 1735, in-12, plein d'érudition, et l'un des meilleurs que l'on ait sur cette matière. II. *Generalis temporum notio*, Ypres, 1726, in-12. Cet ouvrage a été augmenté par Martin Page, Louvain, 1741. Paquot en a donné une nouvelle édition, avec des notes et des supplémens jusqu'à l'an 1772, Louvain, 1773.

† DANET (Pierre), long-temps curé à Paris sa patrie, ensuite abbé de Saint-Nicolas de Verdun, mort en 1709, en revenant de Lyon, étouffé dans un bourbier où la voiture versa. Danet est célèbre par son *Dictionnaire latin et français*, par un autre *Dictionnaire français et latin*, à l'usage du dauphin et des princes ses fils. Le latin est beaucoup plus exact et plus utile que le français, trop chargé de circonlocutions, et de mauvaises phrases de Plaute; mais ni l'un ni l'autre ne sont plus guère consultés; nous avons de meilleurs ouvrages dans le même genre. On a encore de lui, *Dictionarium antiquitatum Romanarum et Græcarum, in usum delphini*, Paris, 1698 et 1701, in-4°. Danet fut du nombre des interprètes dauphins, choisis par le duc de

Montausier. Il eut en partage le Phèdre, qu'il donna avec une interprétation et des notes latines. Ce Commentaire a moins de réputation que ses Dictionnaires. Si les ouvrages de Danet ne firent pas de ce prince un savant homme, ils contribuèrent à éclairer la France, surtout dans un temps où l'on n'avoit rien de meilleur.

† DANFRIE (Philippe), tailleur-général des monnoies de France en 1558, a taillé les poinçons d'un caractère d'imprimerie très-agréable, imitant l'écriture bâtarde, et s'en est servi pour l'édition de quelques écrits qu'il a publiés sur les mathématiques. On estime son livre intitulé *Déclaration de l'usage du graphomètre*, par la pratique duquel lon peut mesurer toutes les distances, Paris, 1597, in-8°.

† I. DANGEAU (Louis COURCILLON de), membre de l'académie française, abbé de Fontaines-Daniel et de Clermont, né à Paris en janvier 1643, y mourut le 1er janvier 1723, à 80 ans. Né de parens protestans, il fut lui-même élevé dans cette croyance. Le célèbre Bossuet le convertit à la religion catholique. L'abbé Dangeau, dans ses *Mémoires*, pag. 210, rapporte lui-même quelle méthode suivit l'évêque de Meaux pour l'amener à ce changement. Peu de gens de qualité ont aimé les belles-lettres autant que lui, et se sont donnés autant de mouvement pour en rendre l'étude facile et agréable. Il imagina plusieurs nouvelles méthodes pour apprendre l'histoire, le blason, la géographie, les généalogies, les intérêts des princes et la grammaire française. On lui doit quelques Traités sur ces différentes parties. I. *Méthode de géographie historique*, 1706, in-fol. II. *Les principes du blason*, en 14 planches, Paris, 1715, in-4°. III. *Jeu historique des rois de France*, qui se joue comme le jeu de l'oie, avec un petit livre qui en explique la manière. IV. *Réflexions sur toutes les parties de la grammaire*, 1684, in-12. L'auteur s'est occupé avec succès d'y faire l'énumération exacte de tous les sons de notre langue, et d'assigner à chacun une marque particulière ; il y présente aussi des considérations très-savantes sur les diverses manières de conjuguer des Grecs, des Latins, des Français, des Italiens, des Espagnols et des Allemands. V. *De l'élection de l'empereur*, 1738, in-8° ; mais son principal ouvrage est le premier et une partie du deuxième ; *des dialogues sur l'immortalité de l'ame*, attribués ordinairement à l'abbé de Choisy, Paris, 1684, in-12. Ce livre est assez commun ; mais ses autres productions sont plus rares, parce qu'il n'en faisoit tirer qu'un petit nombre d'exemplaires qu'il distribuoit à ses amis. Ses *Essais de grammaire* sont contenus en trois lettres d'un académicien à un autre académicien, Paris, 1694, in-4° ; réimprimés avec une lettre sur l'orthographe, avec un supplément, Paris, 1711, in-8°. L'abbé d'Olivet a fait réimprimer une partie des petits écrits de l'abbé de Dangeau en 1754, in-12, sous le titre d'*Opuscules sur la langue française* ; l'éditeur paroît n'avoir pas connu les *Considérations* sur les diverses manières de conjuguer des Grecs, des Latins, des Français, des Espagnols et des Allemands, car il a négligé de l'insérer dans cette collection, bien qu'il soit dit dans l'avertissement que l'on offre le recueil des sept ou huit brochures de l'abbé de Dangeau. Cet abbé possédoit presque toutes les langues, le grec, le latin, l'italien, l'espagnol, le portugais, l'allemand, et les langues qui en dépendent. Ses vertus étoient bien au-dessus de son savoir. « Plein d'huma-

nité pour les malheureux, dit d'Alembert, il prodiguoit, avec une fortune médiocre, ses secours à l'indigence, et joignoit à ses bienfaits le bienfait plus grand de les cacher. »

† II. DANGEAU (Philippe DE COURCILLON, marquis de), frère du précédent, naquit dans la Beauce en 1638. Les agrémens de son esprit et de sa figure l'avancèrent à la cour de Louis XIV; et son goût déclaré pour les lettres lui valut une place dans l'académie française et dans celle des sciences. Il mourut à Paris en 1720, chevalier des ordres du roi, grand-maître des ordres royaux et militaires de Notre-Dame du Mont-Carmel et de Saint-Lazare-de-Jérusalem. Quand il fut revêtu de cette dernière dignité, il procura par ses soins la fondation de plus de vingt-cinq commanderies, et il employa les revenus de la grande maîtrise à faire élever en commun douze jeunes gentilshommes de la meilleure noblesse du royaume. A la cour, dit Fontenelle, où l'on ne croit guère à la probité et à la vertu, il eut toujours une réputation nette et entière. Ses discours, ses manières, tout se sentoit en lui d'une politesse, qui étoit encore moins celle d'un homme du grand monde que d'un homme officieux et bienfaisant. On lui reprochoit la manie de vouloir être un très-grand seigneur. Madame de Montespan, qui ne le croyoit pas fait pour jouer ce rôle, disoit malignement de lui « qu'on ne pouvoit s'empêcher de l'aimer et de s'en moquer. » Il avoit épousé en premières noces Françoise Morin, sœur de la maréchale d'Estrées, et en secondes la comtesse de Lœwestein, de la maison Palatine, mais d'une branche peu opulente. Ce fut le cardinal de Furstemberg, oncle de la demoiselle, qui fit ce dernier mariage. On a du marquis de Dangeau des *Mémoires* manuscrits, dans lesquels Voltaire, Hénault, La Beaumelle ont puisé plusieurs anecdotes curieuses. Il y en a beaucoup de hasardées. Ce n'étoit pas toujours Dangeau qui faisoit ces Mémoires; « c'étoit, selon l'auteur du Siècle de Louis XIV, un vieux valet-de-chambre imbécile, qui se mêloit de faire à tort et à travers des gazettes manuscrites de toutes les sottises qu'il entendoit dans les antichambres. » En réduisant cette phrase un peu tranchante, il en résulte qu'on doit se tenir en garde en lisant les Mémoires qui portent le nom du marquis de Dangeau. Le plus considérable de ces morceaux est un *Journal de la Cour de Louis XIV*, que l'on croit extrait des mémoires manuscrits du marquis Dangeau. Voltaire l'avoit fait imprimer avec des notes que l'auteur du Dictionnaire des Anonymes attribue sans fondement à Sylvain Maréchal. Ces notes sont bien de Voltaire. Il est impossible d'y méconnoître le fond de ses idées et le tour de son style. Il confirme ou dément les anecdotes rapportées par l'auteur du journal, avec ce ton d'autorité qu'on lui a quelquefois reproché en pareil cas, mais que pouvoient justifier la fidélité, la certitude des renseignemens que lui avoient fournis les personnes de l'ancienne cour les mieux instruites de ce qui s'y étoit passé. Souvent aussi il cite son Siècle de Louis XIV, comme pour prendre le journal à témoin de la vérité des choses qu'il a dites dans cette histoire. Enfin, on doit se rappeler qu'il a mis des notes tout-à-fait semblables aux souvenirs de madame de Caylus. Parfaitement informé, comme il l'étoit, de tous les événemens du règne de Louis XIV, il ne devoit pas pouvoir s'empêcher, en lisant un livre qui y avoit rapport, d'appuyer ou de réfuter par quelques mots écrits à la marge les faits qu'il reconnoissoit véritables

ou faux. On a encore de lui un petit *Ouvrage*, aussi en manuscrit, dans lequel il peint d'une manière intéressante Louis XIV, tel qu'il étoit au milieu de sa cour. — *Voy.* HENRIETTE, n° II.

† DANGEVILLE (mademoiselle), excellente actrice, et la plus célèbre qui ait rempli jusqu'à présent les rôles de soubrette. En appliquant à son art une distinction réservée à la peinture, on a dit avec raison d'elle qu'elle fut une artiste d'histoire plutôt que de genre. En effet, elle s'étoit particulièrement attachée à représenter parfaitement les mœurs et les caractères. Il est impossible de surpasser jamais le naturel et la vérité de son jeu. On ne peut aspirer qu'à les égaler. Elle est morte très-âgée à Paris, au commencement de mars 1796.

I. DANHAVER ou DANHAWER (Jean-Conrad), théologien luthérien, né dans le Brisgaw en 1603, obtint une chaire d'éloquence à Strasbourg en 1629. Il eut plusieurs autres emplois honorables dans la même ville, où il mourut à l'âge de 57 ans, prédicateur de l'église cathédrale, et doyen du chapitre. Danhaver, dévoré par le zèle le plus amer, passa presque toute sa vie à écrire avec une espèce de fureur contre tous ceux qui n'étoient pas de la confession d'Augsbourg. Il s'opposa fortement à la réunion des luthériens et des calvinistes. On a de lui un grand nombre d'ouvrages; ceux qui ont fait le plus de bruit sont, I. *De Spiritûs Sancti processione*, in-4°. II. *De Christi personâ, officio et beneficiis*, in-8°. III. *De Voto Jephtæo*, in-8°. IV. *Præadamitæ*, in-8°. V. *Collegium Psycologicum circa Aristotelem de Animâ*. Strasbourg, 1650, in-8°. VI. *Idea boni interpretis et malitiosi calumniatoris*, 1670, in-8°. VII. *Idea boni disputatoris et malitiosi sophistæ*, in-8°.

* II. DANHAVER ou DONNAUER, DANHAUER, excellent peintre de portraits, né en Souabe, exerça d'abord, à l'imitation de son père, l'horlogerie, puis la musique. S'étant rendu à Venise pour se perfectionner dans ces deux arts, il y fit la connoissance de Sébastien Rombelli, apprit de lui la peinture, et devint son meilleur élève. En Hollande, il imita avec succès la manière de Rubens. Enfin il fut appelé à Pétersbourg, où il mourut en 1737, comme peintre de Pierre-le-Grand.

† I. DANIEL, le 4ᵉ des grands prophètes, jeune prince du sang royal de Juda, fut conduit en captivité à Babylone, après la prise de Jérusalem, l'an 606 avant J. C. Nabuchodonosor, l'ayant choisi pour être du nombre des jeunes gens qu'il destinoit à son service, le fit élever à sa cour, et changea son nom en celui de Balthasar. Ses progrès dans les sciences et dans la langue des Chaldéens furent rapides. Son esprit, joint à la sagesse de ses mœurs, lui acquit beaucoup de crédit auprès de Nabuchodonosor. Ce prince lui confia le gouvernement de toutes les provinces de Babylone, et le déclara chef de tous les mages. Quelque temps après, Nabuchodonosor, vainqueur d'un grand nombre de nations, voulut s'attribuer les honneurs divins. Il se fit faire une statue d'or, et commanda à tous ses sujets de l'adorer. Daniel s'y refusa. Ses compagnons l'ayant imité furent jetés dans une fournaise ardente, d'où ils furent retirés, suivant la Bible, sans avoir rien souffert. Daniel, sous le règne de Balthasar, expliqua à ce prince les paroles tracées sur la muraille de la salle de son festin par une main inconnue; paroles qui renfermoient l'arrêt de mort de ce prince. Après la mort

de Balthasar, Darius le Mède le fit son principal ministre. Sa faveur et son mérite excitèrent la jalousie des grands de la cour. On lui tendit des pièges: il refusa les honneurs divins à Darius, et fut condamné à la fosse-aux-lions. Dieu, selon l'Ecriture, le préserva miraculeusement, et ses accusateurs furent punis comme ils le méritoient. Il fut jeté une seconde fois dans cette fosse, pour avoir confondu les adorateurs de l'idole de Dagon, et en fut délivré par un second miracle. Le saint prophète mourut à l'âge d'environ 88 ans, vers la fin du règne de Cyrus, après avoir obtenu de lui l'édit pour le retour des Juifs, et pour le rétablissement du temple et de la ville de Jérusalem. Les Juifs ne mettent pas Daniel au nombre des prophètes; mais Jésus-Christ lui a donné cette qualité. La plus célèbre de ses prophéties est celle de la mort de J. C., qui devoit arriver au bout de soixante-dix semaines, composées de sept années chacune, et qui toutes ensemble font le nombre de quatre cent quatre-vingt-dix ans, à compter depuis l'ordre donné par Artaxerces-Longuemain, la vingtième année de son règne, pour rebâtir Jérusalem, jusque vers la fin de l'empire de Tibère, auquel tombe le temps de la dernière semaine. On croit communément que c'est Daniel qui confondit les vieillards calomniateurs de Susanne. La réputation de ce prophète étoit si grande, même pendant sa vie, qu'elle étoit comme passée en proverbe: « Vous êtes plus sage que Daniel » (2. 8. 3.), disoit Ezéchiel, avec ironie au roi de Tyr. Les Orientaux regardent Daniel comme l'inventeur de la géomance, c'est-à-dire de l'art de deviner l'avenir sur des points tracés au hasard.

† II. DANIEL (saint), né à Marathe près de la ville de Samosate, embrassa la vie pénitente, et se fit monter sur le sommet d'une colonne où il fixa son séjour: Genade, évêque de Constantinople, s'y fit mettre pour lui conférer la prêtrise, et depuis Daniel y dit la messe. Gubas, roi de la Colchide, étant venu renouveler alliance avec les Romains, l'empereur le mena voir le saint reclus, et ce dernier, du haut de sa colonne, devint l'arbitre du traité qui unit les deux souverains. Il en descendit pour solliciter Basilique, qui étoit parvenu à l'empire, de ne point soutenir les Eutychiens et de donner la paix à l'Eglise; mais n'ayant pu le persuader, il lui prédit la fin de sa puissance, et remonta sur sa colonne où il mourut à l'âge de 80 ans, vers l'an 490, assisté par le patriarche Euphémius.

III. DANIEL. *Voy.* CHILPÉRIC, n° II.

IV. DANIEL. *V.* ARNAUT, n° I.

† V. DANIEL (Gabriel), né en 1649 à Rouen, prit l'habit de jésuite en 1667. Après avoir professé plusieurs années dans sa patrie, il fut envoyé à la maison professe de Paris, pour y être bibliothécaire. Il y finit, le 23 juin 1728, une vie très-laborieuse, et remplie par la composition de différens ouvrages, presque tous bien écrits. Les principaux sont, I. *Le Voyage au monde de Descartes*, in-12, Paris 1690; c'est une réfutation de système de ce célèbre philosophe, enveloppée sous une fiction ingénieuse. Elle a été traduite en latin, en italien et en anglais. II. *Histoire de la Milice Française*, Paris, 1721, 2 vol. in-4°. C'est le tableau des changemens qui s'y sont faits depuis l'établissement de la monarchie dans les Gaules, jusqu'à la fin du règne de Louis XIV. Il est intéressant; mais il y manque bien des traits. III. Une *Histoire de France*, dont il y a plusieurs éditions. La meilleure est celle de

1755, en 17 vol. in-4°. Louis XIV, rempli de projets pour l'élévation des légitimés, et qui n'omettoit rien pour y préparer le public, chargea le P. Daniel d'appuyer, dans son *Histoire de France*, sur les grands établissemens des bâtards de nos rois. Sitôt que l'ouvrage eut paru, le roi en parla avec éloge, en recommanda la lecture ; il falloit le lire ou l'avoir lu. Daniel reçut le brevet d'historiographe de France, avec une pension. Le P. Griffet, chargé de cette édition, l'a enrichie d'un grand nombre de dissertations de l'histoire du règne de Louis XIII, et du journal historique de Louis XIV. De Lombard a fait la comparaison des deux Histoires de Mézerai et de Daniel, Amsterdam, 1723, in-4°, et de ce parallèle il résulte que l'histoire du jésuite, quoique pleine de défauts, est encore la moins mauvaise qu'on ait, du moins jusqu'au règne de Louis XI. Il a rectifié, grace à Cordemoi, à Valois, et à Le Cointe, les défauts de Mézerai sur la première et la deuxième race. On avoue qu'il narre avec netteté et avec justesse, et qu'il arrange assez bien les faits ; mais il est sans force et sans élégance. On lui a reproché, dit Voltaire, que sa diction n'est pas toujours assez pure ; que son style est trop foible ; qu'il n'intéresse pas ; qu'il n'est pas peintre ; qu'il n'a pas assez fait connoître les usages, les mœurs, les lois ; que son Histoire est un long détail des opérations de guerre, dans lesquelles un historien de son état se trompe presque toujours. En lisant son Histoire de Henri IV, dit le même auteur, on est tout étonné de ne pas le trouver un grand homme : des manœuvres de guerre sèchement racontées, de longs discours au parlement en faveur des jésuites, et enfin la vie du P. Cotton, forment dans Daniel le règne de ce grand prince. Ce qu'on a dit de son Histoire de Henri IV, on peut le dire de celle des autres princes, du moins de ceux qui approchent le plus de ces derniers temps : car pour les rois anciens, il est assez exact dans les jugemens qu'il en porte ; il n'est pourtant pas exempt de flatterie, lorsqu'il parle de leurs défaites. « Si vous lisez le P. Daniel, dit Mably, vous verrez qu'il ne s'est pas même douté du plan qu'il auroit dû se proposer. Au lieu d'étudier l'ancien temps, il a trouvé plus commode d'en juger par le nôtre. Voyant la monarchie par-tout où il trouve le nom de roi, il ne parle jamais des coutumes, tantôt plus, tantôt moins grossières, qui formoient le seul droit public de la nation. Il vous mène de Clovis jusqu'à nos jours, sans que vous soupçonniez ces révolutions, tantôt sourdes, tantôt bruyantes que nous avons éprouvées. » Le comte de Boulainvillers, le même qui disoit « qu'il étoit presque impossible qu'un jésuite écrivît bien l'Histoire de France », trouvoit dans celle de Daniel près de dix mille erreurs. Le savant abbé de Longuerue pensoit à peu près de même. « Il assure, disoit-il, qu'il y a travaillé 20 ans ; il en faudroit 40 : et puis tant d'autres ouvrages qu'il a faits pendant ces 20 années. » L'abbé Millot lui fait un autre reproche non moins fondé que ceux de l'abbé de Longuerue ; il blâme son intolérance. Daniel prétendoit qu'on devoit exercer les plus grandes rigueurs contre les hétérodoxes, pour étouffer en naissant ces pestes publiques. Mais, dit l'abbé Millot, il auroit pu observer que les supplices avoient allumé le feu au lieu de l'éteindre, que plus il faut réprimer les perturbateurs de l'état, plus on doit avoir de compassion pour des malheureux qui n'ont d'autre crime que l'erreur. L'historien jésuite devoit savoir que le zèle de la religion n'est pas contraire à l'humanité. Daniel avoit fait précéder la

publication de son Histoire par un écrit de 370 pages in-12, intitulé *Observations critiques sur l'Histoire de France, écrite par Mézerai*, Paris, 1700. L'objet de cette brochure étoit de rendre Mézerai suspect, odieux et méprisable, aux princes, aux ministres, aux courtisans, aux gens de robe, au haut clergé, aux religieux, aux financiers, aux femmes, et, en le décréditant auprès de tous les gens qui lisent, de le reléguer dans les antichambres. Ce projet ne réussit point; mais il prouva aux juges impartiaux que Mézerai étoit souvent inexact, et se livroit quelquefois à ses préventions et à son humeur. IV. *Abrégé de l'Histoire précédente*, en 9 vol. in-12, réimprimée en 1751, en 12 vol., avec la *Continuation* par le P. d'Orival, et traduite en anglais, en 5 vol. in-8°. V. *Entretiens de Cléanthe et d'Eudoxe* sur les *Lettres au Provincial* de Pascal, 1694, in-12; traduits en latin, en italien, en espagnol, en anglais; ils ont été réfutés par D. Matthieu Petit-Didier, mort évêque de Macra. Cette réponse de Daniel, malgré quelques bonnes raisons, et les soins qu'eurent ses confrères de la répandre, ne servit qu'à prouver combien il étoit difficile d'atteindre à l'éloquence et à la bonne plaisanterie de Pascal. VI. Une version du savant *Traité* de Louis Léon *sur l'immolation de l'Agneau Pascal*, Paris 1675, in-12. VII. Une foule de *Brochures* sur les disputes du temps, dans lesquelles l'auteur, ami du P. Tellier, étoit entré avec beaucoup de chaleur. La plupart se trouvent dans le recueil de ses *Ouvrages philosophiques, théologiques, apologétiques et critiques*, 1724, en 3 vol. in-4°. Cette collection renferme quelques opuscules mentionnés plus haut, et beaucoup d'autres dont le détail seroit trop long. *Voyez* Brouë.

VI. DANIEL (Pierre), avocat d'Orléans, bailli de la justice temporelle de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire, mort à Paris en 1603, étoit un bon littérateur; il rassembla une riche bibliothèque de manuscrits. On a de lui, I. Une édition de l'*Aularia* de Plaute. II. Des *Commentaires de Servius sur Virgile*, etc. Paul Petau et Jacques Bongars achetèrent sa bibliothèque, dont une partie fut transportée dans la suite à Stockholm, et l'autre au Vatican.

VII. DANIEL (Samuel), fils d'un musicien anglais, né à Taunton dans le comté de Sommerset en 1562, fut tout à la fois poëte et historien. Ses *Epîtres* ont la facilité de celles d'Ovide; ses *Pièces de théâtre* ont été recueillies en 1718, et forment 2 vol. in-12; son *Histoire des guerres civiles des maisons d'Yorck et de Lancastre*, publiée en 1604, se fait lire avec intérêt. Mais elle a eu moins de réputation que l'Histoire d'Angleterre depuis l'origine de la nation jusqu'à Edouard III. Celle-ci, augmentée par Trussel, a obtenu un très-grand nombre d'éditions. Daniel est mort en 1619.

VIII. DANIEL de Priezac. *Voy.* Priezac.

IX. DANIEL de Volterre. *Voy.* Volterre.

* DANIELLI (Etienne), médecin, né en 1656, dans une petite ville du territoire de Bologne en Italie, occupa avec distinction une chaire dans l'université de cette ville. Les ouvrages qu'on a de ce médecin sont latins, I. *Animadversio hodierni statûs medicinæ practicæ*, Venetiis, 1709, in-8°. II. *Animadversioni hodierni medicinæ statûs additio*, Bononiæ, 1719, in-8°.

†I. DANKERS de Ky (Corneille), architecte, né à Amsterdam en 1561, mort en 1634. Après la mort de son

père, qui avoit long-temps exercé la profession d'architecte, il remplit sa place pendant 40 ans, bâtit en 5 ans la bourse de cette ville, et fit un pont de pierre sur l'Amstel, qui a 200 pieds de large. C'est le premier qui a trouvé le moyen de bâtir des ponts de pierre sur les grandes rivières sans gêner le cours de leurs eaux.

* II. DANKERS DE KY (Pierre), peintre d'Uladislas IV, roi de Suède et de Pologne; sa grande habileté, et l'art admirable avec lequel il fit le portrait du roi et ceux des principaux seigneurs de sa cour, lui attira beaucoup de louanges et un grand crédit à la cour. Cet artiste florissoit encore en 1630.

* DANKS (François), peintre et sculpteur, né à Amsterdam vers 1650, peignoit avec succès l'histoire dans de petits tableaux. Il réussit aussi fort bien dans le portrait. La figure du *Temps*, qu'on voit en pierre sur le Heeregraft à Amsterdam, est d'après un modèle fait par Danks, qui modeloit fort bien en terre et en cire.

* DANLOUX (N.), peintre distingué d'histoire, mort à Paris le 3 janvier 1809, à l'âge de 54 ans environ, passa à Londres à l'époque de la révolution, où il se fit une grande réputation pour le portrait. A son retour à Paris il exposa au salon un tableau représentant la *Punition d'une Vestale*, et le *Portrait en pied de l'évêque saint Léon*. Le gouvernement d'alors lui ordonna de le faire disparoître. M. l'abbé Delille, en parlant du tableau de la Vestale de Danloux dans son poëme de la Pitié, s'est plu à rendre hommage à son auteur qui étoit son ami. Danloux avoit de la finesse et de la gaieté dans l'esprit; il étoit bon mime et se plaisoit à contrefaire tous ceux qu'il voyoit dans le monde. Ce genre d'amusement, en lui dérobant une partie de son temps, a singulièrement nui aux avantages qu'il auroit pu retirer de son art.

DANNEVILLE (Jacques-Eustache sieur de), avocat au parlement de Normandie, né à Danneville, diocèse de Coutances, est compris dans les rôles de l'arrière-ban de 1639. On a de lui un livre intitulé *Inventaire de l'histoire de Normandie*, Rouen, 1646, in-4°. Cette édition est recherchée.

DANOUVANDRI (Mythol.) Ce dieu est très-révéré des Indiens, comme médecin. Ces peuples ne lui ont consacré aucun temple, mais son image est placée près de celle de Wishnou, sous la figure d'un savant qui lit.

† I. DANTE ALIGHIÉRI, le premier poëte célèbre qui ait paru dans l'Italie moderne, après les siècles d'ignorance et de barbarie, naquit à Florence en 1265. Son véritable nom étoit *Durante*, dont on fit *Dante* par une abréviation usitée alors parmi les Italiens; et ce nom lui est resté. Sa famille étoit une des plus nobles de Florence. Dante entra fort jeune chez les cordeliers; mais, ne pouvant s'accommoder de la vie claustrale, il la quitta avant d'avoir prononcé ses vœux. Un esprit vif et ardent le jeta dans l'amour, dans la poésie et dans les factions. Il embrassa le parti gibelin, ennemi des papes. C'étoit vouloir être persécuté; et il le fut par Boniface VIII, et par Charles de Valois, frère de Philippe-le-Bel, que ce pontife avoit envoyé à Florence agitée par plusieurs factions, pour y remettre le calme. Dante se trouva à la bataille de Campaldino, et contribua par sa valeur à la victoire de Caprona remportée par les Florentins sur les habitans de Pise. Il se maria en 1291 et eut plusieurs enfans : son union néanmoins ne fut point heureuse, et il chercha à s'en consoler par l'ambition. Nom-

mé en 1300 l'un des huit prieurs de Florence, il déplut à un des partis qui déchiroient cette malheureuse cité; il fut chassé de sa patrie, sa maison fut rasée et ses terres pillées. La fureur de ses ennemis ne se borna pas à ces excès. Le podestat de Florence eut ordre d'examiner la conduite tenue par les bannis, tandis qu'ils étoient en charge. Dante fut condamné, ainsi que ses compagnons d'exil, à être brûlé vif, comme coupable de fraudes et d'extorsions. Il crut ramener les magistrats et ses compatriotes par des représentations touchantes. Il adressa au peuple florentin une lettre où il paraphrasoit ce texte de l'Ecriture : *Popule meus, quid feci tibi?* Ses complaintes n'ayant eu aucun effet, il engagea les exilés à s'armer contre leur ingrate patrie. Ils formèrent en 1304 une petite armée, qui fut battue dans le territoire de Florence, où elle avoit fait une incursion. Alors Dante se rendit à Vérone, avec toute sa famille, et s'en fit bientôt exiler. Can de La Scale, prince de Vérone, l'aimoit et l'estimoit. Un courtisan lui dit un jour : « N'êtes-vous pas surpris de ce qu'un bouffon reçoit beaucoup de caresses de la part du prince, tandis qu'un homme savant et sage tel que vous est négligé. » Dante répondit : « Chacun chérit son semblable. » Ce mot, répété au prince, causa sa disgrace. Après avoir mené une vie inquiète et errante, tantôt en Allemagne, tantôt à Paris, il s'écrie dans l'un de ses ouvrages : « Par-tout où se parle cette langue toscane, on m'a vu errer et mendier. J'ai mangé le pain d'autrui et savouré son amertume. Navire sans gouvernail et sans voile, poussé de rivage en rivage par le souffle glacé de la misère, les peuples m'attendoient à mon passage, sur un peu de bruit qui m'avoit précédé, et me voyoient tout autre qu'ils n'auroient osé le croire; je leur montrois les blessures que me fit la fortune, blessures qui déshonorent quiconque les reçoit. » Dante, fier et sensible, revint mourir pauvre à Ravenne, le 14 septembre 1321. Le prince de Ravenne lui fit des obsèques magnifiques, et prononça son oraison funèbre. En 1483, Bernard Bembo, préteur de Ravenne pour les Vénitiens, fit ériger, par ordre de la république, un mausolée où les cendres de Dante furent placées. En 1692, ce tombeau fut réparé par le cardinal Dominique Cossi, légat de Ravenne. Dante laissa plusieurs fils qu'il avoit eus de Gemma, de la famille des Donati de Florence. Picore, qui étoit l'aîné, et Jacques, son cadet, illustrèrent, par leurs commentaires, la fameuse comédie de leur père. Le premier passa une partie de sa vie à Vérone, où il devint fort riche, par la culture des lettres, et sur-tout par les leçons de droit qu'il donna; le second vécut toujours à Florence, où il acquit la réputation de bon poëte. Dante n'oublioit ni les bienfaits, ni les offenses; il dit ou écrivit autant de mal de ses ennemis que de bien de ses amis et de ses bienfaiteurs. Parmi les différens ouvrages de poésie qu'il nous a laissés, le plus célèbre est sa *Comédie de l'enfer, du purgatoire et du paradis*, partagée en trois actes ou récits. La 1re édition de ce poëme est de 1472, in-fol. et in-4°; mais la meilleure est de Venise, 1577, 5 vol. in-4°, fig.; et l'une des plus jolies est celle de Paris, 1768, 2 vol. in-12. Grangier l'a traduite en français, à Paris, 1596 et 1597, 3 vol. in-12, ainsi que le comte Colbert d'Estouville, petit-fils du grand Colbert. Cette traduction a été revue, corrigée et publiée par le libraire Sallior, Paris, 1796, 3 vol. in-8°. Le manuscrit de cette version, qui est très-inexacte, étoit connu de Montesquieu, qui en parle dans ses Lettres familières. L'auteur s'éleva,

dans les détails de cet ouvrage, que les Italiens appellent *divin*, au-dessus du mauvais goût de son siècle. Il est plein de pensées aussi justes que profondes, d'images fortes, de peintures charmantes, d'expressions de génie, de tours délicats, de saillies ingénieuses, de morceaux brillans et pathétiques : le spectre d'Ugolin qu'on y trouve est une des fictions les plus fortes qu'ait jamais enfantées l'esprit humain, et elle suffiroit seule pour immortaliser son auteur. Mais l'invention de l'ouvrage est en général bizarre, et le choix des personnages qui entrent dans ce tableau, fait avec trop peu de goût, est sans variété d'attitudes. Cette divine comédie, que quelques Italiens ont regardée comme un beau poëme épique, n'est qu'un beau monstre. Dante trouve d'abord, à l'entrée de l'enfer, un lion et une louve. Virgile s'offre à lui, pour lui faire les honneurs du lieu. Le poëte latin lui montre dans l'enfer des demeures très-agréables ; dans l'une sont Homère, Horace, Ovide et Lucain ; dans une autre, Electre, Hector, Lucrèce, Brutus, Saladin ; dans une troisième, Socrate, Platon, Hippocrate et Averroès. Enfin paroît le véritable enfer, où Pluton juge les damnés. Le voyageur y reconnoît quelques cardinaux et quelques papes : il étoit sur-tout fort animé contre eux. Boniface VIII et Charles de Valois y sont traités avec outrage. Il veut déshonorer la race du dernier, en avançant que Hugues Capet étoit fils d'un boucher. Ce trait lancé contre la naissance du chef de la race capétiène n'est pas de l'invention du Dante ; il l'a pris dans un roman français en vers alexandrins, qui paroît avoir été composé (par un anonyme) sous le règne de Philippe-le-Hardi ou Philippe-le-Bel ; Cet ouvrage, qui est resté manuscrit, mais dont on peut voir l'extrait dans la nouvelle Bibliothèque des romans, janvier, 1778, Ier vol., dit expressément que Hugues Capet étoit fils de Richer, chevalier et seigneur de Beaugency, et de Béatrix, fille d'un gros boucher de Paris, fable absurde, mais qu'il est tout simple que Dante, persécuté par Philippe de Valois, ait adopté pour dénigrer autant qu'il étoit en lui le prince dont il avoit à se plaindre. Rivarol, qui a traduit en français le poëme du Dante, en a donné dans son discours préliminaire une brillante analyse ; nous en citerons quelques traits. « Par-tout ce poëte, dit-il, a heurté les préjugés de son temps. Il conçut dans son exil son poëme de l'*enfer*, du *purgatoire* et du *paradis*, embrassant dans son plan les trois règnes de la vie future, et s'attirant toute l'attention d'un siècle où l'on ne parloit que du jugement dernier, de la fin de ce monde, et de l'avénement d'un autre. Il y a deux grands acteurs dans ce poëme ; Béatrix, fille d'un gentilhomme florentin, nommé Fortinari, qu'il aima passionnément, qui lui fut ravie par la mort, et qui doit lui montrer le paradis ; et Virgile, son poëte par excellence, qui doit le guider aux enfers et au purgatoire. Il descend donc aux enfers sur les pas de Virgile, pour s'y entretenir avec les ombres des papes, des empereurs et des autres personnages du temps, sur les malheurs de l'Italie, et particulièrement de Florence : ce n'est qu'en passant qu'il touche aux questions sur la vie future dont le monde s'occupoit alors. Comme il savoit tout ce qu'on pouvoit savoir de son temps, il met à profit les erreurs de la géographie, de l'astronomie et de la physique, et le triple théâtre de son poëme se trouve construit avec une intelligence et une économie admirables. L'effet qu'il produisit fut tel, que, lorsque son langage rude et original ne fut plus entendu, et qu'on eut perdu la clef des allusions,

sa grande réputation ne laissa pas de s'étendre dans un espace de cinq cents ans, comme ces commotions dont l'ébranlement se propage à d'immenses distances. L'Italie donna le nom de *divin* à ce poëme et à son auteur ; et quoiqu'on l'eût laissé mourir en exil, cependant ses amis et ses nombreux admirateurs eurent assez de crédit, 7 à 8 ans après sa mort, pour faire condamner le poëte Cecco d'Ascoli à être brûlé publiquement à Florence, sous prétexte de magie et d'hérésie, mais réellement parce qu'il avoit osé critiquer Dante. Sa patrie lui éleva des monumens, et envoya, par décret du sénat, une députation à un de ses petits-fils, qui refusa d'entrer dans la maison et les biens de son aïeul. Trois papes ont depuis accepté la dédicace de la *divina Comedia*, et on a fondé des chaires pour expliquer les oracles de cette obscure divinité.... Au temps où Dante écrivoit, les divers genres de littérature répandus en France n'offroient aucun monument de ce genre. De longs romans de chevalerie, en prose et en vers, de courts fabliaux, des récits d'aventures galantes, des contes dévots, des pièces de théâtre, et enfin des chansons qui offrent toutes les mesures et toutes les rimes bizarres, faussement attribuées à Marot et à son siècle, étoient les seuls ouvrages alors connus. J'en excepte cependant quelques mauvais traités de physique et d'histoire naturelle. En Italie, on ne faisoit rien d'important dans la langue du peuple ; tout s'écrivoit en latin. Dante a versifié par tercets ou rimes triplées ; et c'est, de tous les poëtes, celui qui, pour mieux porter le joug s'est permis le plus d'expressions impropres et bizarres : mais aussi, quand il est beau, rien ne lui est comparable. Son dialogue est souvent plein de vigueur et de naturel, et tous ses personnages sont fièrement dessinés. La plupart de ses peintures ont encore aujourd'hui la force de l'antique et la fraîcheur du moderne. Il est vrai que dans son immense galerie de supplices on ne rencontre pas assez d'épisodes ; et malgré la briéveté des chants, qui sont comme des repos placés de très-près, le lecteur le plus intrépide ne peut échapper à la fatigue. C'est le vice fondamental du poëme. Enfin, du mélange de ses beautés et de ses défauts il résulte un poëme qui ne ressemble à rien de ce qu'on a vu, et qui laisse dans l'ame une impression durable. » On a du poëte florentin divers autres ouvrages en vers et en prose, que les Italiens regardent encore aujourd'hui comme une des premières sources des beautés de leur langue. On a encore de lui : *Il Convivio amoroso*, Florence, 1490, in-8°, qui a été réimprimé plusieurs fois, et parmi les *Proses* de Dante, imprimées avec celles de Boccace, à Florence, 1733, in-4°. Il avoit écrit dans sa jeunesse la *Vie nouvelle* (*vita nuova*). C'est l'histoire de ses amours avec Béatrix Fortinari. Quelques commentateurs ont voulu que, par Béatrix, Dante ait voulu marquer la sagesse divine ; mais les critiques, mieux instruits ou moins enthousiastes, conviennent que c'est la noble Fortinari, sa maîtresse, qu'il a voulu immortaliser. *De monarchiâ mundi*, Venise, 1744, in-8°. Cet ouvrage fut publié, pour la première fois à Bâle, en 1559, in-8°, et Simon Schardius le redonna en 1566, dans la même ville, dans son *Syntagma tractatuum de juridictione imperiali*, in-fol. Dante y soutient que l'autorité des rois ne dépend point de celle des papes. Boccace fit paroitre la Vie de Dante, Florence, 1576, in-8°. Chabanon en a donné aussi une en notre langue. (*Voyez* CORBINELLI, n° I.) On préparoit à Livourne, en 1804, une nouvelle édition du Dante, faite sur un manuscrit autographe de l'an

1310, qui, dit-on, éclaircit la plupart des endroits obscurs et difficiles de ce poëte.

† II. DANTE (Jean-Baptiste), né à Pérouse, excellent mathématicien, florissoit vers la fin du 15e siècle. Il inventa une manière de faire des ailes artificielles, si exactement proportionnées au poids de son corps, qu'il s'en servoit pour voler. Les expériences réitérées qu'il en fit sur le lac de Trasymène finirent par un accident bien triste. Il voulut donner ce spectacle à la ville de Pérouse, dans le temps de la solennité du mariage de Barthélemi d'Alviane. Il s'éleva très-haut, et vola par-dessus la place; mais le fer avec lequel il dirigeoit une de ses ailes s'étant rompu, il tomba sur l'église de Notre-Dame, et se cassa une cuisse. Des chirurgiens habiles ayant guéri ce nouvel Icare, il professa les mathématiques à Venise, où il mourut âgé de 40 ans.

† III. DANTE (Pierre-Vincent), natif de Pérouse, de la famille des Rainaldi, imitoit si bien les *Vers* du poëte Dante, qu'on lui en donna le nom. Il ne se distingua pas moins par la délicatesse de ses *Poésies* et son habilité dans les mathématiques et dans l'architecture. Il mourut en 1512, dans un âge avancé, après avoir inventé plusieurs *Machines*, et composé un *Commentaire sur la Sphère* de Sacrobosco.

† IV. DANTE (Jules), fils du précédent, mort en 1575, fut bon architecte et mathématicien renommé. Il a fait un ouvrage *De alluvione Tyberis*.

† V. DANTE (Théodora), sœur du précédent, née à Pérouse en 1498, savante dans les mathématiques, excelloit aussi dans la peinture. Elle imita le genre de Pierre Pérugin son maître.

† VI. DANTE (Vincent), petit-fils de Pierre-Vincent, habile mathématicien comme lui, fut en même-temps peintre et sculpteur. Sa *Statue* de Jules III, sur la place de Pérouse, a été regardée comme un chef-d'œuvre de l'art. Philippe II, roi d'Espagne, lui fit offrir des pensions considérables, pour l'engager à venir achever les peintures de l'Escurial: mais Dante avoit une santé trop délicate pour quitter l'air natal. Il mourut à Pérouse en 1576, à 46 ans. On a de lui la *Vie de ceux qui ont excellé dans les dessins des statues*.

† VII. DANTE (Ignace), religieux dominicain, né à Pérouse en 1537, frère du précédent, étoit habile architecte, bon peintre, savant mathématicien et littérateur distingué. Cosme III l'appella à Florence pour être son architecte; et le pape Grégoire XIII le chargea de peindre *la Galerie papale*. Il a donné la traduction de la *Sphère* de Procole Lycée, enrichie de notes, et celle de la perspective d'Euclide, intitulée, *La Prospettiva da Euclide, tradotta da Egnazio Danti*, Fiorenze per i Giunti, 1573, in-4°. Enfin, on lui doit la *Vie* de Vignole, avec la traduction de ses règles d'architecture, et des éclaircissemens sur celles de la perspective, in-fol., Bologne, 1582, et Rome, 1583. Le pape, pour récompenser le rare mérite de Dante, le fit évêque de Vélletri; il y mourut en 1586.

* VIII. DANTE (Jérôme), peintre, né à Pérouse, mort à l'âge de 33 ans, a exécuté à Rome différens *Travaux* de peinture à fresque. Il dessinoit correctement et étoit bon coloriste.

DANTECOURT (Jean-Baptiste), habile chanoine-régulier de Sainte-Geneviève, né en 1643, curé de Saint-Etienne-du-Mont à Paris sa patrie en 1694, quitta cette cure en 1710, et se retira dans l'abbaye de Sainte-Geneviève, où il mourut

l'an 1718, à 75 ans. On a de lui, I. Deux *Factums* pour la préséance de son ordre sur les bénédictins aux Etats de Bourgogne. II. Un livre de controverse, intitulé *Défense de l'Eglise*, contre le livre du ministre Claude, qui a pour titre : *Défense de la Réformation*.

D'ANTINE. *Voyez* ANTINE.

† DANTON (George-Jacques), né à Arcis-sur-Aube le 26 octobre 1759, fit son droit à Paris, et fut reçu, en 1788, avocat au conseil du roi. Danton étoit d'une haute stature; il avoit des formes vraiment athlétiques, des traits bien caractérisés, une voix de Stentor. La révolution lui fournit les moyens de tirer parti de cette audace, et de cette imagination ardente, qui lui étoient naturelles. Son élocution véhémente, les images gigantesques qu'il employoit, l'énergie qu'il mettoit dans les moindres traits de ses discours, lui acquirent bientôt une grande influence dans les premières assemblées de districts. Ce fut lui qui fonda le fameux club des cordeliers, où Marat alloit tous les jours. Danton vouloit une révolution, mais il n'avoit aucun plan déterminé. Des liaisons secrètes avec le duc d'Orléans le firent soupçonner de lui être dévoué. On le présenta à Louis XVI comme un homme dangereux, et le général La Fayette reçut bientôt l'ordre de le faire arrêter; dès ce moment Danton déclara la guerre à la cour. Si Louis XVI eût été bien conseillé, il eût acheté ses poumons, comme il avoit acheté les talens oratoires de Mirabeau; le premier auroit dirigé les sans-culottes, et le second les philosophes, hommes d'état. Danton se lia successivement avec Mirabeau, Marat, Le Gendre le boucher et Robespierre : « Marat est mon aboyeur, disoit Danton; pour Le Gendre, il faut en faire un chef de brigade révolutionnaire. » En 1790, il demanda à l'assemblée nationale, au nom des quarante-huit sections de Paris, de dénoncer à Louis XVI les ministres, comme ayant perdu la confiance de la nation. En février 1791, il fut élu membre du département de Paris. Après l'arrestation de Louis XVI, il dirigea le rassemblement du champ de Mars, où l'on demanda la déchéance du roi; il fut, par suite de cet événement, obligé de se tenir quelque temps caché; mais il reparut bientôt avec plus d'audace et d'énergie que jamais : il proposa aux jacobins de forcer la législature à faire payer la dette de l'état aux riches, et, en cas de refus, d'employer des mesures de rigueur pour les y contraindre. Nommé électeur dans les assemblées du mois de juillet de la même année, l'ordre fut encore donné de le faire arrêter, même dans le sein de l'assemblée électorale; l'huissier Damien, chargé de l'exécution de cet ordre, fut arrêté lui-même comme violateur de la souveraineté du peuple. Ces persécutions lui donnèrent la plus grande importance, et en firent un chef de parti. Danton ne craignit plus alors de se déclarer comme tel : il fut nommé procureur de la commune de Paris. Son pouvoir dans la capitale s'accrut beaucoup en 1792. Danton répétoit souvent qu'il falloit *sans-culottiser la révolution* pour la faire tourner au profit des patriotes. Sur le reproche qu'on lui fit de ses liaisons secrètes avec le duc d'Orléans; il répondit : « Nous n'avons pas le sou; quand nous aurons mangé son argent, nous nous en débarrasserons. » Le club des cordeliers considéroit Danton comme le seul homme capable de diriger de grands mouvemens révolutionnaires : c'est dans son cabinet que fut arrêté le plan de la journée du 20 juin contre la cour, ainsi que la journée du 10 août. Le 8 il alla à la barre de l'assemblée pour lui signifier que, si elle ne prononçoit pas la déchéance du roi,

le club des cordeliers s'insurgeroit et marcheroit contre la législature : ces paroles, prononcées avec une voix de Stentor, effrayèrent tous les membres de cette assemblée composée en grande partie d'avocats, de procureurs, etc., la majorité sans caractère et sans énergie. La déchéance de Louis XVI ayant été prononcée le 10 août, Danton devint membre du conseil exécutif provisoire. Chargé du département de la justice, quelqu'un lui dit : « il faut espérer que sous votre ministère les tribunaux feront leur devoir : en révolution, répondit-il, les tribunaux vont trop lentement. » L'entrée des Prussiens en Champagne ayant répandu la consternation dans la capitale, les ministres, un certain nombre des principaux députés, et Robespierre lui-même, s'assemblèrent chez Danton pour aviser au moyen de préserver la France de l'invasion des ennemis : jamais conjuration, chez les Romains, n'a offert une réunion plus imposante et plus extraordinaire. Danton y fut sublime ; il dit : « Regardez-moi, la nature m'a donné la physionomie âpre de la liberté ; j'ai dans mon cerveau des ressources capables de faire trembler l'univers ; j'irai demain à l'assemblée vous fouetter le sang. » Effectivement, il se présenta le lendemain à la barre, et termina son discours, qui étoit très-laconique, par cette phrase : « Représentans, la patrie est en danger ! pour sortir de crise, il faut de l'audace, toujours de l'audace, et encore de l'audace. » Il fut applaudi avec enthousiasme : dès ce moment Danton s'empara pour ainsi dire de tous les pouvoirs, dicta les mesures de défense. Danton fut le seul qui s'opposa à la translation de l'assemblée au-delà de la Loire, et déploya dans cette circonstance une énergie extraordinaire ; Robespierre ne la lui pardonna pas, et leur haine date de cette époque. Malheureusement pour la mémoire de Danton, les massacres des prisonniers d'Orléans à Versailles, et ceux des deux et trois septembre eurent lieu pendant qu'il étoit ministre de la justice. (*Voyez* l'Histoire impartiale, par L. Prudhomme, 6 vol. in-8°.) Il fut nommé député à la convention nationale par le département de Paris ; il y eut chez lui une réunion pour savoir si l'ouverture de la première séance de la convention ne s'immortaliseroit pas en proclamant la république ; mais les membres étoient peu d'accord entre eux sur le vœu du peuple français. Danton dit : « On le consultera après ; j'y mets si peu d'importance, que je veux que ce soit le résultat d'un déjeûné. Le peuple est une machine que l'on fait mouvoir à volonté : il suffit de lui promettre la poule au pot. » Chargé d'une mission dans la Belgique, pour observer la conduite du général Dumouriez soupçonné de trahison, il lui dit : « Petit b., je suis persuadé que tu trahiras la république. » Le général lui répondit : « Je suis sincèrement partisan de la révolution ; mais votre sacrée guillotine n'épargne pas plus celui qui remporte des victoires que celui qui trahit. » De retour de sa mission, il se rendit de suite chez Pache alors maire de Paris, et lui dit : « J'ai besoin, avant de rendre compte de ma mission, d'une insurrection ; il m'en faut une pour ce soir. — Mais comment voulez-vous que je m'y prenne ? je n'ai point de fonds à ma disposition, répondit le maire. — Je vais vous envoyer deux cent mille francs d'assignats que vous ferez distribuer adroitement à un certain nombre de sans-culottes dans chaque section, en les faisant inviter à se rendre ce soir dans les assemblées de sections, pour y délibérer à coups de chaises et de bancs contre les royalistes qui voudroient s'opposer à des mesures importantes, et vous paie-

rez les orateurs en raison de leurs poumons ou de la force de leurs poignets. » L'insurrection eut effectivement lieu. Ce fut lui qui fit donner 40 sous par jour à toutes les femmes qui assisteroient assidument aux séances de la société des jacobins, des cordeliers, et à celles de la commune de Paris. Par suite, Marat attaqua Danton sur ses opérations dans la Belgique, et Barbaroux l'accusa d'y avoir dilapidé les fonds publics; mais il se justifia. Cependant la lutte entre les girondins et les montagnards prenoit chaque jour un caractère plus sérieux. Danton sembloit craindre les suites de ces divisions. « Le métal bouillonne, disoit-il; mais la statue de la liberté n'est pas encore fondue; si vous ne surveillez le fourneau, vous serez tous brûlés. Plus de trève entre les montagnards et les lâches qui ont voulu sauver Capet. Si les tyrans attentoient à notre liberté, nous les surpasserions en audace, nous dévasterions le sol français avant qu'ils pussent le parcourir; et les riches, les vils égoïstes, deviendroient les premiers la proie de la fureur populaire. » Danton fut accusé de viser à la dictature. Ses partisans regardoient comme important qu'un homme aussi énergique fût momentanément revêtu d'un pouvoir absolu. Mais Danton n'étoit pas doué de ce génie qui fait naître, conduit et dirige les événemens. Il blâma la fête de la raison, poursuivit les hébertistes, et dit: « Plus de mascarades antireligieuses dans le sein de la convention. » il proposa d'organiser l'instruction publique, les fêtes nationales, qu'il appela « le pain de la raison », et demanda qu'on célébrât une fête à l'être suprême; « car nous n'avons pas voulu, ajoutoit-il, anéantir la superstition pour établir le règne de l'athéisme. » Par ces mots, il signaloit Hébert et Chaumette comme prêchant le matérialisme, et il sembla marcher d'accord pendant quelques jours avec Robespierre pour les faire périr sur l'échafaud; mais leur union ne fut pas de longue durée; l'inimitié dissimulée qui régnoit entre eux avoit été remarquée. Robespierre ne lui pardonna pas l'influence qu'il avoit eue dans plusieurs circonstances sur les événemens. Lorsque Danton voulut, le 3 décembre, suggérer aux jacobins « qu'ils devoient être indépendans de toute autorité, il dit: « Il faut se méfier de ceux qui veulent porter le peuple au-delà des bornes de la révolution. » Des murmures se firent alors entendre. Il demanda à se justifier des dénonciations dirigées contre lui. « Je défie, dit-il, les malveillans de citer contre moi la preuve d'un crime; vous me jugerez en présence du peuple; je ne déchirerai pas plus les pages de mon histoire que vous ne déchirerez les pages de la vôtre. » Il tonna contre les divisions. « Laissons, disoit-il, à la guillotine de l'opinion quelque chose à faire; subordonnons nos haines particulières à l'intérêt général, et n'accordons aux aristocrates que la priorité du poignard. » Robespierre, qui n'étoit pas encore en mesure pour l'attaquer, prit sa défense, et le déclara innocent des projets de royauté que les aristocrates lui attribuoient. Danton défendit Camille Desmoulins, l'engagea à ne pas s'effrayer des leçons un peu sévères de Robespierre sur ses numéros du Vieux-Cordelier, et invita la société des jacobins à prendre garde, en jugeant Camille, de ne pas porter un coup funeste à la liberté de la presse. « Après la mort d'Hébert, dit le P. Duchêne, la haine qui régnoit entre Robespierre et Danton se changea en guerre ouverte. Danton, voulant attaquer le despotisme que Robespierre exerçoit dans les comités, disoit: « Ce b. perdra la liberté avec sa guillotine; en révolution,

une saignée nationale de vingt-quatre heures est quelquefois nécessaire ; mais tuer les hommes à coups d'épingles est une fausse mesure. » Danton fut quinze jours sans aller aux séances de la convention ; ce qui fit concevoir des soupçons à Robespierre ; mais Danton étoit naturellement paresseux. Il se levoit à midi, et son adversaire ne dormoit pas. Ses amis lui observoient qu'il devoit prendre des précautions ; que, s'il n'avoit pas un moyen prompt pour anéantir son adversaire, il en seroit la victime. On essaya de les réconcilier, et on les fit même dîner ensemble. « Il est juste, dit Danton à son ennemi, de comprimer les royalistes ; mais nous devons, dans notre justice, ne pas confondre l'innocent avec le coupable, et borner notre puissance à ne frapper que des coups utiles à la république. » Robespierre, en fronçant le sourcil, ne répliqua que ces mots : « Qui vous a dit qu'on ait envoyé à la mort un innocent. » Dès cet instant, tout espoir de réconciliation fut détruit, et Danton dit en sortant : « Il faut nous montrer, il n'y a pas un instant à perdre. » Mais son rival étoit déjà en mesure ; Saint-Just, membre du comité de salut public, et le Séide de Robespierre, fit un rapport contre Danton, qui fut arrêté dans la nuit du 31 mars 1794, avec ceux qu'on prétendit être ses complices. Enfermé au Luxembourg, il y affecta une gaieté forcée, et avoua à La Croix, député et son compagnon d'infortune, qu'on l'avoit prévenu de son arrestation ; mais qu'il n'avoit pu y ajouter foi. « Quoi ! lui répondit son collégue, tu étois prévenu, et tu t'es laissé arrêter ; ta nonchalance et ta mollesse t'ont perdu ; combien de fois ne te l'a-t-on pas prédit ? » Transféré à la conciergerie, il devint sombre et farouche, et parut humilié d'avoir été la dupe de Robespierre ; il dit : « Je n'avois pu croire que ce coquin-là m'auroit escamoté. » Lors de son interrogatoire, il répondit avec calme : « Je suis Danton, assez connu dans la révolution ; ma demeure sera bientôt au néant, et mon nom vivra dans le Panthéon de l'histoire. » Dans les débats de son procès, ses juges employoient tous les moyens d'étouffer sa défense ; le président du tribunal lui reprochoit son audace : « L'audace individuelle, dit-il, est sans doute répréhensible ; mais l'audace nationale, dont j'ai tant de fois donné l'exemple, est permise, et même nécessaire, et je m'honore de la posséder. » Invité à cesser ses récriminations contre ses accusateurs, et à s'adresser au jury, il répondit : « Un accusé comme moi, qui connoît les mots et les choses, répond devant le jury, mais ne lui parle pas. » Il réclama avec violence l'audition des témoins. « On veut, disoit-il, nous immoler à l'ambition de quelques scélérats ; mais ils ne jouiront pas long-temps du fruit de leur lâche et criminelle victoire. » Le décret qui le mettoit hors de débats le transporta d'une fureur difficile à peindre. Rentré dans la conciergerie, il s'écria : « C'est à pareil jour que j'ai fait instituer le tribunal révolutionnaire. J'en demande pardon à Dieu et aux hommes ! Je laisse tout dans un gachis épouvantable. Il n'y en a pas un qui s'entende à gouverner : au surplus, ce sont tous des Caïns. Brissot m'auroit fait guillotiner comme Robespierre. » Danton a été condamné à mort le 25 août 1794, comme ayant voulu rétablir la royauté. Il monta avec courage sur la fatale charrette. Il tenoit la tête haute, ses regards étoient pleins de fierté ; il sembloit commander à la foule qui l'entouroit. Il donna, au pied de l'échafaud, une preuve de sensibilité, et se tournant vers sa famille : « O ma femme ! ô ma bien-aimée ! ô mes enfans ! je ne vous

verrai donc plus ! » Puis s'interrompant brusquement, « Danton, point de foiblesse » ; il monta aussitôt à l'échafaud, et dit au bourreau : « Tu montreras ma tête au peuple, elle en vaut la peine. » Danton n'étoit point méchant ; il eut deux femmes qu'il a rendues heureuses ; il aimoit beaucoup ses enfans. Ses mœurs domestiques étoient douces. Il a obligé beaucoup de personnes pendant le cours de la révolution, et sans distinction d'opinion. Mais Danton, avec du génie, marchoit sans plan. Il ne prévoyoit pas souvent les résultats des grandes mesures révolutionnaires qu'il avoit pour ainsi dire commandées : il traitoit les matières les plus sérieuses en plaisantant, se servant souvent de termes indécens, même orduriers ; ce qui déplaisoit beaucoup à Robespierre qui affichoit l'hypocrisie de la vertu.

* I. DANVILLE (Gaillard), gendarme de la reine, épouse de Louis XIII, sur la personne duquel on n'a aucuns détails, si ce n'est qu'il nous apprend lui-même qu'il fut mis à la Bastille vers le mois de juin 1619, mais sans dire quel fut le sujet de cette détention. On a de lui un *Poëme héroïque en l'honneur du roy et des reynes*, intitulé *la Chasteté*, qui fut imprimé in-4°, à Paris, en 1624. Ce poëme est en vers de dix syllabes tournés avec assez de facilité, mais pleins d'hiatus et d'enjambemens. Dans une note qui le termine, l'auteur dit qu'il l'a composé, pour ainsi dire, en courant la poste dans un voyage qu'il faisoit en Stirie, en Autriche et en Bavière, et qu'il en a rimé jusqu'à neuf cents vers en douze jours.

II. DANVILLE. *Voyez* ANVILLE *et* MONTMORENCY, n° VIII *et* IX.

† DANZ *ou* DANTZ (Jean-André), théologien luthérien, né à Sanuhusen près de Gotha l'an 1654, voyagea en Hollande et en Angleterre, et se fixa à Iène, où il fut d'abord professeur en langues orientales, puis en théologie. Il s'acquit de la réputation par ses leçons, et mourut d'une attaque d'apoplexie en 1727, à 73 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur les langues et sur les antiquités hébraïques. Ce savant excelloit dans la critique sacrée. Ses principales productions sont, I. Des *Grammaires hébraïque et Chaldaïque*. II. *Sinceritas sacræ Scripturæ veteris Testamenti triumphans*, Iène, 1713, in-4°. III. Des *Traductions* de plusieurs ouvrages des rabbins. IV. Plusieurs *Dissertations* imprimées dans le *Thesaurus philologicus*. Tous ces ouvrages décèlent un savant consommé.

* I. DANZEL (Eustache), graveur, né à Abbeville, vint exercer son talent à Paris, où il mourut en 1775. Il a gravé les deux *Fils de Rubens dans l'adolescence*, sur la copie que Daullé a gravée pour le volume de la galerie de Dresde, etc.

* II. DANZEL (Jérôme), graveur supérieur au précédent, né à Abbeville, élève de Beauvarlet, a gravé *Socrate prononçant son discours sur l'immortalité de l'ame à ses amis, après avoir bu la ciguë ; Vénus commandant les armes ; le Roi boit ; Vénus et Adonis ; Vénus et Enée*, faisant le pendant du précédent ; d'après Boisot ; le *Sacrifice de Callyrhoé*, d'après Fragonard.

* DANZETTA (Fabio), né d'une noble famille de Pérouse en 1691, entra chez les jésuites de Rome, où il s'acquit bientôt de la réputation par son mérite et ses connoissances. Profondément versé dans les matières canoniques, liturgiques et ecclésiastiques, il fut souvent consulté par Benoît XIV, qui avoit pour lui beaucoup d'estime et de considé-

ration. Il est auteur de plusieurs *Dissertations* insérées dans les Mémoires de l'académie de Cortone. Il mourut en 1766, à l'âge de 75 ans.

* DANZIG (Salomon de), célèbre peintre pour *les petites figures*, fixa l'attention des connoisseurs par ses têtes qui exprimoient la tristesse, la gaieté, la colère, le mépris, etc. Elles excitoient le rire dans ceux qui les regardoient. L'artiste les travailloit avec soin, et employa un coloris vigoureux et brillant à la manière des Flamands; mais il représenta la nature brute, et ne se donna pas la peine de choisir ses objets. En 1695, il passa en Italie, exécuta beaucoup d'ouvrages à Milan, où vraisemblablement il termina ses jours.

I. DAOUD, surnommé *Esfahani*, fut chef de l'une des six sectes reconnues pour orthodoxes dans la religion de Mahomet. Plusieurs princes et savans ont porté le nom de Daoud chez les Orientaux. Quelques rois de Géorgie furent appelés de même.

* II. DAOUD AL-ANTAQUY l'aveugle (David d'Antioche), habile médecin du Caire dans le 16e siècle, a écrit plusieurs traités sur son art. Les plus connus sont, I. *Système de médecine*. II. *Des causes des maladies et des infirmités*. III. *Avis aux gens sages*. On lui attribue encore *Explication en vers d'une partie des Œuvres d'Avicenne*. L'*Avis aux gens sages* se trouve manuscrit dans la bibliothèque impériale. Daoud mourut à La Mekke, l'an de l'hégire 1005, et de l'ère vulgaire 1596.

* DAPHESIN, de Milet, architecte qui vivoit environ 400 ans avant J. C., a bâti dans sa patrie, avec Péonius, un *Temple* superbe en l'honneur d'Apollon. Cet ouvrage, l'un des plus majestueux et des plus magnifiques dont se vantoit la Grèce, étoit entièrement en marbre et d'ordre ionique. Daphesin avoit aussi contribué à finir le fameux *Temple de Diane* à Ephèse. *Voyez* DÉMÉTRIUS *et* PÉONIUS.

DAPHIDAS, grammairien, ayant voulu se jouer de la Pythie, en lui demandant s'il reverroit bientôt en son pouvoir un cheval qu'il n'avoit point perdu, devint la victime de cette moquerie, et fut tué par Attalus dans un lieu qu'on nommoit *Le Cheval*.

I. DAPHNÉ (Mythologie), fille du fleuve Pénée, fut le premier objet de l'amour d'Apollon, exilé du ciel par Jupiter. Ce dieu berger, poursuivant sa maîtresse, l'atteiguit sur les bords du Péuée. La nymphe, vaincue de fatigue, implora la puissance de son père, le conjurant de la mettre à couvert des attentats d'un audacieux. Il exauça sa prière, et métamorphosa sa fille en laurier. Apollon, n'embrassant plus qu'un tronc inanimé, en détacha un rameau dont il se fit une couronne, et depuis cette aventure le laurier lui fut consacré. Daphné fut adorée comme une divinité par les habitans de Sparte.

II. DAPHNÉ fut, suivant quelques auteurs, une ancienne poëte grecque, qui vivoit immédiatement après la guerre de Troie. Larrey prétend qu'Homère lui doit toutes les beautés de ses deux poëmes, et qu'il anéantit l'ouvrage de Daphné pour cacher son larcin.

DAPHNIS (Mythologie), jeune berger de Sicile, auquel on attribue l'invention des *Vers bucoliques*, étoit fils de Mercure. Il aima une nymphe et l'épousa. Les deux époux obtinrent du ciel que celui des deux

qui violeroit le premier la foi conjugale deviendroit aveugle. Daphnis, ayant tout oublié dans les bras d'une autre nymphe, fut privé de la vue sur-le-champ.

† DAPHNOMÈLE (Eustache), fut gouverneur d'Acre de la part de l'empereur Basile. Ibatzès, Bulgare, allié à la famille royale, se révolta en 1017. Comme cette rébellion donnoit beaucoup d'inquiétude à l'empereur, Daphnomèle rassura ce prince, et promit de lui livrer le chef des séditieux. Il savoit qu'Ibatzès célébroit avec une solennité particulière la fête de l'Assomption de la sainte Vierge, et que ce jour-là il recevoit sur la montagne tous ceux qui vouloient prendre part à sa dévotion. Daphnomèle s'y rendit, obtint une audience particulière dans un lieu solitaire, et, profitant de l'occasion, renversa Ibatzès au moment qu'il s'y attendoit le moins. Deux hommes qu'il avoit apostés étant venus le seconder, ils lui enfoncèrent leur habit dans la bouche avec tant de violence que les yeux d'Ibatzès lui sortirent de la tête par ses efforts et les douleurs terribles qu'il souffrit. Les Bulgares, accourus aux cris de leur chef, vouloient faire subir les tourmens les plus cruels à ses assassins. Daphnomèle se montra sans crainte, et parla avec tant d'éloquence et de fermeté, qu'il apaisa en un instant leur fureur. Les plus timides se retirèrent d'eux-mêmes; les autres approuvèrent Daphnomèle : tous jurèrent une obéissance entière à l'empereur. Basile, pénétré de reconnoissance, récompensa Daphnomèle, en lui donnant le gouvernement de Dyrrachium, avec tous les biens d'Ibatzès.

† DAPPERS (Olivier), médecin d'Amsterdam, travailla plus pour les libraires que pour les malades de cette ville. Il mourut en 1690, sans avoir, à ce qu'on prétend, professé aucune religion. Il s'est fait connoître très-avantageusement par ses *Descriptions du Malabar*, *du Coromandel*, *de l'Afrique*, *de l'Asie*, *de l'Archipel*, *de la Syrie*, *de l'Arabie*, *de la Mésopotamie*, *de la Babylonie*, *de l'Assyrie*, *de la Natolie*, *de la Palestine*, *et de l'Amérique*. Tous ces ouvrages sont en flamand, et on a souvent désiré que quelqu'un les donnât en notre langue. Ce n'est, à la vérité, qu'une compilation des autres voyageurs ; mais elle est faite avec exactitude. La *Description de l'Afrique*, Amsterdam, 1686, in-fol.; et celle de l'*Archipel*, La Haye, 1703, in-fol., ont été traduites en français. L'auteur n'avoit jamais vu les pays qu'il a décrits : mais il avoit du discernement.

DAQUIN. *Voyez* AQUIN (D').

DARA. *Voyez* DARIUS, n° IV.

DARAB. *Voyez* DARIUS, n° III.

DARAN (Jacques) né à Saint-Frajon en Gascogne le 6 mars 1701, se livra dès sa jeunesse à l'étude de la chirurgie ; il devint chirurgien-major dans les troupes de l'empereur, et pratiqua ensuite son art à Milan, à Turin, où le roi Victor-Amédée voulut en vain le retenir par des propositions très-avantageuses. Daran aimoit à voyager ; il passa à Rome, à Vienne, revint à Naples, et se fixa quelque temps à Messine, qu'une peste affreuse ravageoit, et qui lui donna l'occasion de montrer ses talens et son humanité. Le fléau continuant à faire de grands ravages, il fit embarquer sur un navire le consul avec toute sa famille, ainsi que tous les négocians français qui se trouvoient à Messine, et les ramena sains et saufs au port de Marseille. Daran s'étoit particulièrement attaché à la guérison des maladies de la vessie ; et pour opérer celle de

l'*urètre*, il fut le premier qui employa pour algalie des bougies creuses et flexibles, enduites d'un onguent propre au traitement. Sa célébrité attira à Paris une foule d'étrangers; ce qui lui fit gagner plus de deux millions; mais sa bienfaisance envers les indigens, et son extrême facilité à entrer dans toutes les entreprises, firent évanouir cette fortune, et le laissèrent même dans une sorte de détresse lorsqu'il mourut, en 1784. Ses écrits sont, I. *Réponse à la brochure de Bayet sur la défense et la conservation des parties les plus essentielles de l'homme*, 1750, in-12. II. *Traité complet de la gonorrhée virulente*, 1756, in-12. III. *Lettre sur un article des tumeurs*. IV. *Observations chirurgicales sur les maladies de l'urètre*, 1768, in-12. Cet ouvrage a obtenu diverses éditions antérieures, dont la première fut faite à Avignon en 1745. V. *Composition du remède de Daran, pour la guérison des difficultés d'uriner*, 1779, in-12.

* DARARY (Mohammed-ben-Ismayl-el-), chef des sectaires appelés de son nom Dararyouns. Né en Perse dans une condition obscure, mais doué d'un esprit entreprenant, ambitieux et hardi, il vint en Egypte l'an de l'hégire 408, 1017 de notre ère, et étant entré au service du khalyf Hakem, qui le combla de bienfaits, il songea bientôt à le servir dans le nouveau culte qu'il vouloit établir. Il se mit donc à prêcher au peuple que Hakem étoit Dieu, qu'il avoit créé le monde et autres folies pareilles. Mais une troupe de gens se jetèrent sur lui un jour, et le massacrèrent en présence de Hakem, dont il s'étoit concilié, par cette conduite, la plus intime faveur. On pilla sa maison; les portes du Caire furent fermées, et, pendant trois jours que dura le tumulte, le peuple en fureur fit une Saint-Barthélemi de tous ses sectaires.

† DARAY *ou* DARANY (Abd-er-Rahman), l'un des plus anciens soufys de la Perse, né à Dàrà, bourgade du territoire de Damas, fut renommé pour la sainteté de sa vie. Un de ses disciples lui ayant dit qu'il ne pouvoit prier Dieu s'il n'étoit seul et séparé des hommes, le soufy lui répondit: « Vous êtes bien foible, si, conversant avec Dieu, vous vous souvenez encore des hommes. » Daray mourut l'an 215 de l'hégire, et fut enterré dans le lieu de sa naissance.

DARCCI (Jean), né à Vénose dans le royaume de Naples, vécut au 14e siècle. On lui doit un poëme, intitulé *Cannes*, qui plait par l'élégance et la variété des tableaux. Il en a été fait une assez belle édition à Paris, en caractères ronds, 1543. Ce poëme se trouve aussi dans l'*Amphitheatrum Dornavii*, et dans le recueil intitulé *Deliciæ poëtarum Italorum*, tome Ier.

† DARCET (Jean), savant médecin et chimiste célèbre, membre du sénat conservateur, de l'institut national, et d'un grand nombre de sociétés savantes et littéraires, professeur au collége de France, ne voulut point suivre la carrière des lois qui lui étoit ouverte par son père, et se réfugia à Bordeaux pour y étudier la médecine. Abandonné dès-lors par sa famille, il se trouva bientôt dans une si grande détresse, qu'il fut obligé, pour vivre, de donner des leçons de latin aux enfans d'un cordonnier. Montesquieu eut occasion de le voir, et frappé de l'honnêteté de ses mœurs et de l'étendue de ses connoissances, il lui confia l'éducation de son fils, et l'amena à Paris en 1742. Darcet, devenu lui-même élève de Rouelle, contribua

par ses utiles travaux aux progrès de la chimie. Il a publié d'intéressans Mémoires *sur les poteries*, *sur la nature des terres propres à être employées dans les arts*, *sur la combustion du diamant*, *sur l'action d'un feu long et prolongé également*, *sur l'énorme quantité de substances nutritives contenues dans les os*, *sur l'existence de l'or dans les cendres des végétaux*, *sur sa dissolution dans l'acide nitrique*, *et sur l'épuration du métal des cloches*. Il a donné des *Analyses exactes de plusieurs mines*, *de diverses eaux minérales*, *d'une foule de matières animales*. On lui doit la *première fabrication des porcelaines en France*, où depuis elles ont acquis tant de perfection. Il est mort à Paris, en 1801, à l'âge de 78 ans. On a de lui, I. *Mémoires sur l'action d'un feu égal et continué sur un grand nombre de terres*, *de pierres et chaux métalliques*, 1766—1771, in-8°. Ce travail important facilita la fabrique de plusieurs espèces de porcelaines, et acquit à la peinture en émail des couleurs nouvelles. II. *De l'état actuel des Pyrénées et des causes de leur dégradation*, 1776, in-8°. III. *Rapport sur la fabrication des savons*, 1795, in-8°. Il fit avec Rouelle et Sage des expériences curieuses pour reconnoître la quantité d'or qu'on pouvoit retirer de la terre végétale, et des cendres des végétaux, et il en publia le résultat. Il inventa un alliage métallique, remarquable par la propriété singulière de se fondre à une chaleur moindre que celle de l'eau bouillante, et c'est sur cette espèce de métal que repose l'art du stéréotype ; il perfectionna les procédés de la cuisson dans la manufacture de Sèvres, et ceux de la teinture dans celle des Gobelins.

* DARCIS, célèbre graveur, mort à Paris en 1801, est connu par un grand nombre d'ouvrages estimés, entre autres, les *Portraits de Franklin*, *de Bonaparte à cheval*, *de J. J. Rousseau*, *de Guillaume Tell*, *de Brutus*, et plusieurs estampes, telles que *le Départ et le retour*; *l'Industrie et l'économie*; *la Dissipation*; *les Suites de la dissipation*; *la Brouille et le raccommodement*, et *Marius à Minturne*.

DARÇON. *Voyez* LEMICHAUD.

* DARDANI (Antoine), peintre bolonais, né en 1677, mort en 1735, apprit à dessiner dans l'école de Viviani ; mais il n'eut pas de maître pour la peinture. Il a fait plusieurs ouvrages publics et particuliers qui se voient dans sa patrie.

† I. DARDANUS, fils d'Electre, femme de Corite roi d'Etrurie, ayant tué son frère Jasius, fut obligé de sortir d'Italie et de s'enfuir en Samothrace, d'où il passa en Phrygie pour y fixer sa demeure. Il y épousa la fille du roi Teucer, et bâtit, vers l'an 1480 avant J. C., une ville près du détroit de l'Hellespont, qu'il appela Dardane de son nom, et le donna à la Dardanie qui faisoit partie de la Troade, d'où est venu le nom de Dardanelles.

II. DARDANUS, fils de Priam et d'Hécube, fut tué par Achille, sous les murailles de Troie quelque temps avant la prise de cette ville.

DARDENNE. *Voyez* ROME.

DAREAU (François), avocat à Paris, né en 1736, et mort en 1789, a publié un *Traité des injures*, qui est estimé. Il faisoit aussi *des vers*. Plusieurs de ses pièces sont insérées dans l'Almanach des Muses.

I. DARÈS, prêtre troyen, célébré par Homère, écrivit l'*Histoire*

de la guerre de Troie en grec. Cet ouvrage, que l'on voyoit encore du temps d'Elien, est perdu ; celui que nous avons sous son nom est un ouvrage supposé. Il parut pour la première fois à Milan, 1477, in-4°. Madame Dacier en a donné une édition à l'usage du dauphin, 1684, in-4°. Il y en a une autre d'Amsterdam, 1702, 2 volumes in-8°; et une traduction française, par Postel, 1553, in-16.

II. DARÈS, athlète troyen, courageux et présomptueux, ayant excité par ses défis l'indignation d'Entelle, celui-ci le terrassa ; il fut quelque temps après tué par Turnus, roi des Rutules.

DARET (Pierre), graveur, né à Paris, où il mourut vers 1671, forma son burin en Italie, et fut le maître de François de Poilly. On a de lui diverses *Estampes*, d'après Le Guide, Le Dominiquain, Blanchard, etc.

DARGENVILLE. *Voyez* DEZALIER.

DARGONE. *Voyez* ARGONNE.

† DARIGRAND (N.), avocat au parlement de Paris, mort en 1771, est auteur de *l'Anti-financier*, Amsterdam, 1763, in-8°, où il s'élève avec force contre les abus et les extorsions commises dans l'administration des finances; mais il exagère quelquefois ces abus, et ne donne guère le moyen d'y remédier.

* DARINEL (N.), surnommé *de Tirel* par La Croix-du-Maine, auteur peu connu d'un ouvrage en vers, intitulé *la Sphère des deux mondes*, imprimé in-4° avec cartes et figures, à Anvers, en 1555, et à la suite duquel se trouve un *Epithalame sur les noces de Philippe, roi d'Angleterre*. Darinel prend, dans le titre de cet ouvrage, la qualité de *Pasteur des Amadis*. L'Almanach des Muses de 1769 contient encore une *Chanson rustique* de sa composition, que l'on regarde avec raison comme un chef-d'œuvre de naïveté.

* DARIOT (Claude), médecin, né en 1533 à Pomar, près de la ville de Beaune, mort en 1594, a laissé plusieurs écrits, tant en latin qu'en français, dont on cite les suivans, I. *De morbis et diebus criticis ex astrorum motu cognoscendis fragmentum*, Lugduni, 1558. II. Un *Discours de la goutte*, et trois *Traités sur la préparation des médicamens*, Lyon, 1603, in-4°; Montbéliard, 1608, in-8°.

† I. DARIUS, surnommé *le Mède*, le même, selon quelques-uns, que Cyaxares II, fils d'Astyages, et oncle maternel de Cyrus, mourut à Babylone vers l'an 348 avant J. C. On seroit fort tenté de mettre parmi les choses que nous sommes forcés d'ignorer, la place de Darius-Médus dans les anciennes dynasties de l'Orient. Certes, on ne peut douter de son existence, d'après le témoignage formel du prophète Daniel; mais les écrivains profanes ont gardé sur ce prince un tel silence, que, pour concilier leur récit avec l'Ecriture, on est obligé d'avoir recours à mille conjectures. Celle de Larcher, dans les notes qui accompagnent sa traduction d'Hérodote, me paroît aussi vraisemblable qu'heureuse. Au lieu de faire simplement de Darius-Médus un roi des Mèdes ou des Perses, comme la plupart des chronologistes l'ont imaginé, il trouve dans Nérégosolarus, du canon de Ptolémée, ou Néréglissar de Bérose, et de Mégasthène, prince mède qui

vint régner à Babylone, tous les caractères qui conviennent au Darius dont parle Daniel.

† II. DARIUS Ier, roi de Perse, fils d'Hystaspes, entra dans la conspiration contre le faux Smerdis, usurpateur du trône de Perse. Il fut mis à sa place, l'an 522 avant J. C., par la ruse de son écuyer. Les sept conjurés étoient convenus, dit-on, de donner la couronne à celui dont le cheval henniroit le premier dans un lieu et un moment désignés. L'écuyer de Darius ayant attaché, la nuit d'auparavant, une cavale dans l'endroit où il devoit se rendre, et y ayant mené le cheval de son maître le lendemain, il hennit le premier, et Darius fut roi. (*Voyez* INTAPHERNES.) Le commencement de son règne fut marqué par le rétablissement du temple de Jérusalem. Les Juifs lui ayant communiqué l'édit que Cyrus avoit publié en leur faveur, Darius non seulement le confirma, mais il leur donna encore de grandes sommes d'argent, et les choses nécessaires pour les sacrifices. Quelques années après il mit le siége devant Babylone, révoltée contre lui. Les Babyloniens, pour faire durer plus long-temps leurs provisions, exterminèrent toutes les bouches inutiles. Cette barbarie ne sauva point leur ville. Elle fut prise après vingt mois de siége, par l'adresse de Zopyre, un de ceux qui avoient conspiré avec Darius contre le mage Smerdis. Ce courtisan, s'étant mutilé tout le corps, se jeta dans Babylone, sous prétexte de tirer vengeance de son prince, par qui il feignoit d'avoir été ainsi maltraité, mais en effet pour lui livrer la ville. La prise de Babylone fut suivie de la guerre contre les Scythes, l'an 514 avant J. C. Le prétexte apparent de cette guerre étoit l'irruption que ce peuple avoit faite anciennement dans l'Asie; la cause véritable, l'ambition du prince, qui brûloit d'aller se signaler. Œbase, homme respectable par son rang et par son âge, qui avoit trois fils dans les armées de Darius, lui demanda d'en laisser un auprès de lui. « Un seul ne vous suffit point, lui répondit ce prince cruel, gardez-les tous trois »; et sur-le-champ il les fit mettre à mort. Darius marcha enfin contre les Scythes, après avoir subjugué la Thrace; mais cette expédition fut malheureuse. Son armée essuya des fatigues incroyables dans les vastes déserts où les Scythes l'attirèrent par des fuites simulées. Ayant fait des efforts inutiles contre ces peuples, il tourna ses armes contre les Indiens, les surprit, et se rendit maître de leur pays. La guerre éclata bientôt après entre les Perses et les Grecs; l'incendie de Sardes et la part qu'y eurent les Athéniens en furent l'occasion. Darius, animé par la fureur de la vengeance, ordonna à un de ses officiers de lui dire tous les jours avant le repas: *Seigneur, souvenez-vous des Athéniens*. Il chargea Mardonius, son gendre, du commandement de ses armées; Mardonius, plus courtisan que général, fut battu, et ses troupes taillées en pièces, en combattant contre les Thraces. Darius fait partir une armée encore plus considérable que la première; elle est entièrement défaite à Marathon par dix mille Athéniens, l'an 490 avant J. C. Le général athénien n'eut pas plutôt arrangé sa petite armée, que ses soldats, tels que des lions furieux, se précipitèrent sur les Perses. Deux cent mille furent tués ou faits prisonniers, six mille passés au fil de l'épée. Darius, vivement touché de cette perte, résolut de commander en personne, et donna ordre dans tout son empire de s'armer pour cette expédition; mais il mourut avant d'avoir exécuté son pro-

jet, l'an 485 avant J. C. Athénée dit qu'on mit sur son tombeau cette épitaphe : *Il buvoit beaucoup et ne s'enivroit pas.* Ce prince, tout conquérant qu'il étoit, fut occupé du bonheur de ses peuples; mais son ambition, son goût pour le faste, et les dépenses que ces deux passions entraînèrent, firent beaucoup de mal à la Perse. La première ruina cet empire, la seconde l'amollit, et la plus intrépide des nations se vit en peu de temps la plus efféminée et la plus foible. *Voyez* DEMOCÈDE *et* NITOCRIS.

† III. DARIUS I, neuvième roi de Perse, surnommé *Ochus* ou *Nothus*, c'est-à-dire bâtard, né d'une maîtresse d'Artaxerces-Longuemain, satrape d'Hyrcanie du vivant de son frère, s'empara du trône de Perse après la mort de Xercès, assassiné par Sogdien, l'an 423 avant J. C. Il épousa Parisatis sa sœur, princesse cruelle, dont il eut Arsaces, autrement Artaxerces-Mnemon, qui lui succéda, Amestris, Cyrus le jeune, etc. Il fit plusieurs guerres avec succès par ses généraux et par son fils Cyrus, et mourut l'an 405 avant J. C. On dit qu'Arsaces lui ayant demandé, un moment avant qu'il expirât, quelle avoit été la règle de sa conduite pendant son règne, afin de pouvoir l'imiter? «C'a été, lui répondit le prince mourant, de faire toujours ce que la justice et la religion demandoient de moi.»—Cette histoire diffère tellement de celle écrite par les auteurs persans, que, sans vouloir prononcer entre eux et les Grecs, on va la rapporter pour mettre l'une et l'autre sous les yeux du lecteur. Darab, fils de Bahmane et de Homay, huitième roi de Perse, de la dynastie des Cayânys, fut exposé aussitôt après sa naissance, et par l'ordre des astrologues, sur les eaux du Gion. Un pauvre foulon, ayant trouvé la corbeille où il étoit, l'éleva. Mais le prince, dès ses jeunes ans, montroit pour la profession de l'homme qu'il croyoit son père une aversion prononcée. Lorsqu'il eut atteint l'âge de raison, le foulon lui apprit, en lui remettant les joyaux trouvés dans la corbeille, comment il avoit été sauvé des eaux. Darab part aussitôt avec les signes capables de le faire reconnoître. Il se rend à l'armée que sa mère Homay envoyoit contre les Grecs. Il ne tarda point à se signaler; ses premières armes furent si brillantes, que le général voulut connoître ce jeune héros qui remplissoit toutes les bouches de sa gloire. Au récit de son exposition, à la vue des joyaux, le général persan le reconnut sans peine, et Homay, informée de sa conservation miraculeuse, abdiqua en sa faveur la couronne qu'elle portoit seule depuis la mort de son époux. Darab avoit alors trente ans passés; il en régna douze ou quatorze avec toutes les vertus d'un grand roi et la gloire d'un conquérant. Ses voisins humiliés, ses états agrandis, l'or apporté de toutes parts, en firent le plus puissant monarque de sa race. Dans la guerre contre Philippe, roi de Macédoine, il le pressa tellement, qu'il lui vendit la paix moyennant le tribut annuel de mille œufs d'or, qui servit de prétexte à la ruine de Dara, son fils et successeur. (*Voyez* l'article suivant.) Darab établit le premier des postes dans son empire, pour être informé plus promptement de tout ce qui s'y passoit. On lui attribue aussi la fondation de plusieurs villes.

† IV. DARIUS CODOMANUS, douzième et dernier roi de Perse, descendoit de Darius-Nothus; il étoit fils d'Arsame et de Sysigambis. L'eunuque Bagoas croyoit régner sous le nom du nouveau roi, à qui

il avoit procuré la couronne ; mais ses espérances furent vaines. Ce scélérat, mécontent, se préparoit déjà à le faire périr, lorsque Darius lui fit avaler à lui-même le poison qu'il lui destinoit, l'an 336 avant J. C. C'étoit à peu près vers ce temps qu'Alexandre commençoit ses conquêtes, et que l'Asie Mineure s'étoit rendue au vainqueur macédonien. Darius crut devoir marcher en personne contre Alexandre. Il s'avança avec une armée de six cent mille hommes à l'entrée de la Syrie, renouvelant le luxe de Xercès, et allant au combat avec l'appareil pompeux d'une cérémonie de religion. Athénée dit qu'il avoit 277 cuisiniers, 29 esclaves destinés à servir sa table et à la desservir, 17 échansons pour l'eau, et 70 pour le vin ; 40 officiers chargés de parfumer le prince, et 66 dont les fonctions étoient de préparer les guirlandes de fleurs dont les plats étoient entrelacés. Une armée où l'on traînoit tant d'hommes inutiles ne devoit pas tenir devant Alexandre. Celle de Darius fut entièrement défaite en trois journées différentes ; au Granique, dans la Phrygie, vers le détroit du Mont-Taurus (*voyez* MEMNON, n° II), et près de la ville d'Arbelles. Dans la seconde action, non moins terrible que la première, Darius fut obligé de se sauver à la faveur des ténèbres, sous l'habit et sur le cheval de son écuyer. Il perdit avec son armée, sa mère, sa femme, ses enfans, qui furent traités avec générosité par le vainqueur. Dans la dernière journée la victoire fut longtemps incertaine ; mais Alexandre sut la fixer autant par sa prudence que par sa valeur. Darius, livré à son désespoir, se retira dans la Médie. Alexandre le poursuivit. Bessus, gouverneur de la Bactriane, voulut forcer ce prince infortuné de monter à cheval pour faire plus de diligence ; mais comme il le refusa, ce traître l'assassina l'an 330 avant J. C. Le prince expirant demanda un peu d'eau, qu'un Macédonien lui apporta dans son casque. « Le comble de mes malheurs, lui dit-il en lui serrant la main, est de ne pouvoir récompenser le service que vous me rendez. Témoignez à Alexandre ma reconnoissance pour ses bontés envers ma triste famille, tandis que moi, plus malheureux qu'elle, je péris de la main de ceux que j'ai comblés de bienfaits. » Ce prince méritoit un meilleur sort. En lui finit l'empire des Perses, 230 ans après que Cyrus en eut jeté les premiers fondemens. Il avoit duré 206 ans, depuis la mort de Cyaxares, et 238 ans depuis la prise de Babylone. Voici l'histoire du même personnage d'après les auteurs nationaux : Dârâ, fils de Dârab, appelé aussi Aschek ; Dârâ Koutchouk (le petit Darius) ; Dârab II ; Dârâ, fils d'Arschak (Arsace) ; enfin Dârâ le jeune, neuvième et dernier roi de Perse, de la dynastie des Cayanys, était fils de Dârab (Darius-Nothus), petit-fils de Bahmane ou Béhmine, et succéda à son père. Alexandre ayant refusé de lui payer le tribut annuel de mille œufs d'or, que Darab avoit imposé à Philippe, et ayant répondu que la poule qui pondoit ces œufs s'étoit envolée, Dârâ leva une armée innombrable pour châtier le roi de Macédoine, qui accourut aussitôt à sa rencontre. Les deux monarques se trouvèrent en présence dans les plaines de Syrie, et se livrèrent un combat sanglant. La victoire, longtemps incertaine, s'étant déclarée en faveur des Grecs, Dârâ fut assassiné le soir en entrant dans sa tente par deux de ses principaux officiers. Il rendoit les derniers soupirs lorsqu'Alexandre arriva. L'entrevue fut touchante. Dârâ, après avoir reçu du vainqueur la promesse de ne point confier à des mains grecques les gouvernemens de la

Perse, lui donna sa fille Rouschink en mariage. Quelques historiens disent que Dârâ vaincu, ayant pris la fuite, Alexandre l'atteignit à Ayâs, ville maritime de la Cilicie, le tua, prit possession de la Perse, et épousa la même Rouschink ou Roxane. Dârâ étoit un prince foible, violent et cruel. Son règne fut de six ans et quelques mois.

DARMA (Mythol.), fils d'un roi des Indes, un des zélés partisans de la secte de Budsdo, qui domine dans presque tout le Japon, vivoit vers l'an 519 de l'ère chrétienne. D'abord prédicateur de sa doctrine, sa manière de vivre, gênante et bizarre, et ses nombreuses privations, n'apportoient que plus de force à ses discours. Comme les premiers hommes, ses seuls alimens étoient des herbes et des racines. On prétend que, pour mettre le comble à ses tourmens volontaires, il forma un vœu par lequel il s'engageoit à veiller jour et nuit. Le sommeil l'ayant un jour fait succomber sous le poids des profondes rêveries auxquelles il étoit toujours livré, Darma fut si humilié d'avoir manqué à son serment, qu'il se coupa les paupières. D'elles naquit l'arbrisseau qui porte le thé, dont on ne connoissoit point encore l'usage. Une pareille découverte ne resta pas infructueuse; Darma la fit connoître d'abord à ses disciples, et peu à peu aux Japonais et aux Chinois.

*DARONATZY (Khatchadour), né en 1161, étudia avec succès la rhétorique, la philosophie et la théologie, et devint bientôt le supérieur d'une grande abbaye arménienne appelée Hoghavzny. Il assista, en 1204, à un concile provincial tenu dans la ville de Lory, et mourut vers l'an 1213. On a de lui les ouvrages suivans, qui sont manuscrits, I. *Recueil d'Hymnes et de Chants ecclésiastiques*. II. *Chansons sur des sujets de morale et de jouissances innocentes*. D'après le rapport de l'historien Ghiragos, cet auteur introduisit chez les Arméniens des contrées orientales l'usage des notes de la musique d'église.

DARQUIER (Augustin), né à Toulouse le 23 novembre 1718, mort dans la même ville le 18 janvier 1802, se livra avec passion à l'étude de l'astronomie, et cultiva cette science avec activité pendant une vie de quatre-vingt-cinq ans. Darquier acheta des instrumens, établit un observatoire dans sa maison, forma des élèves, paya des calculateurs, et se passa des secours du gouvernement. On lui doit, I. Deux volumes d'*Observations astronomiques*, 1782. II. Une *Traduction* des Lettres cosmologiques de Lambert. III. *Elémens de Géométrie*, traduits de l'anglais de Simpson, 1766, in-8°. IV. *Observation de l'Eclipse de soleil du 24 juin 1778*, traduite de l'espagnol de don Antoine de Ulloa, 1780, in-12. V. *Lettres sur l'astronomie-pratique*, 1786, in-8°. Darquier étoit associé de l'institut de Paris.

†DARTHÉ (Augustin-Alexandre), homme de loi à Saint-Pol, où il naquit, étoit à Paris à l'époque du 14 juillet 1789. Dans l'âge des passions, où l'on ne raisonne pas, il se réunit aux clercs du palais de justice qui furent enlever les armes et les canons des invalides pour faire le siége de la Bastille. Darthé faillit être lanterné par le peuple, qui le prenoit pour un émissaire de la cour. De retour à Saint-Pol, il y propagea les principes de la révolution, et fut nommé, en 1792, administrateur du département du Pas-de-Calais. En mars 1793, il fut chargé de comprimer un rassemblement de réquisitionnaires révoltés dans les

bois de Pernei; et cette mission, dans laquelle il déploya beaucoup d'énergie, lui mérita un décret de *bien mériter de la patrie.* Il fut l'un des ministres des cruautés de Joseph Lebon, et remplit sous lui la place d'accusateur public, ou plutôt de bourreau à Arras. Envoyé à Boulogne, il y fit immoler une foule de citoyens comme *conspirateurs*, parce qu'on avoit arrêté dans cette ville une caisse de couteaux, qu'il prétendit être des poignards contre les patriotes. Après le 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794), il demeura à Paris, se lia avec Babeuf, et fut arrêté avec lui en mai 1796. (*Voy.* Babeuf). Conduit à Vendôme devant la haute-cour, il refusa constamment de répondre à ses juges qu'il déclinoit, et fut condamné à mort le 24 mai 1795, comme ayant provoqué le rétablissement de la constitution de 1793. Quand on lui lut sa sentence, il se poignarda en criant : *Vive la république!* Mais la blessure qu'il s'étoit faite avec une espèce de poinçon n'étant pas mortelle, on le pansa pour le réserver au supplice. Revenu à lui, et déterminé à mourir de ses propres mains, Darthé déchira sa blessure en silence sous la couverture qui le cachoit. Son sang, en se répandant, n'avertit ses gardiens de ce qui se passoit que quand il ne fut plus temps de s'y opposer. Il fut néanmoins porté à l'échafaud et exécuté à mort. Il étoit âgé de 28 ans. Le courage qu'il a montré prouve que le fanatisme de la liberté est aussi impérieux que celui de la religion.

†DARTIS (Jean), né à Cahors en 1572, d'un bourgeois de cette ville, obtint, en 1618, la place d'antécesseur aux écoles du droit de Paris, vacante par la mort de Nicolas Oudin. Il succéda, l'an 1622, à Hugue Guyon, dans la chaire royale de droit canon. Ce jurisconsulte mourut à Paris le 2 avril 1651, après avoir publié plusieurs *ouvrages*. Doujat, son successeur dans cette chaire, les a recueillis en un volume in-fol., 1656. Ce recueil est utile, par le grand nombre de matières et de passages qu'il renferme. L'auteur étoit meilleur compilateur qu'habile jurisconsulte. Ses remarques sont quelquefois curieuses; mais ses conjectures ne sont pas toujours heureuses ni justes, et les autorités qu'il cite ne prouvent pas quelquefois ce qu'il veut prouver.

DARVIEUX. *Voyez* Arvieux.

†I. DARWIN (Érasme), médecin et poëte anglais, né à Elston, près de Newarck dans le comté de Nottingham en 1732, pratiqua son art à Litchfield, et alla ensuite s'établir à Derby, où il mourut subitement le 10 avril 1802. Ce médecin cultiva également la poésie avec succès; il est auteur de plusieurs ouvrages : I. *Zoonomie*, ou *Lois de la vie organique*, qui fut traduite en allemand par M. Brandis. II. *Les amours des plantes*, Londres, 1789, 1791, 1792 et 1795, in-4°. Ce poëme est plein d'idées philosophiques et d'une grande imagination. Le système sexuel de Linnée sert de fondement à ses fictions. Ovide avoit changé les hommes en plantes; Darwin, au contraire, métamorphose les plantes en belles et en héros. Il leur donne nos sentimens, nos passions, nos travers; il leur prête même des formes humaines. Ce poëme a eu trois éditions en Angleterre. M. Deleuze en a donné une excellente traduction en français. III. *Phytologia, or the philosophy of agriculture and gardening, with the theory of draining morasses and with an improved construction of the drill-plough*, London, 1799, in-4°. Cet ouvrage peut être regardé comme un pendant de sa Zoonomie; il a été traduit en allemand par M. Hebens-

treit à Leipsick. Darwin a encore donné une traduction anglaise du *Systema vegetabilium* de Linnée; elle fut corrigée par la société de Litchfield, dont il étoit un des membres les plus distingués. On lui doit aussi un ouvrage sur l'éducation des filles intitulé *A plan for female education in boarding-schools*, London, 1797, in-4°. C'est dans cet ouvrage qu'on trouve des idées vraiment philosophiques sur l'éducation des filles, trop négligée en Angleterre.

* II. DARWIN (Charles), fils du précédent, né à Litchfield en 1758, mort en 1778, fut d'abord instruit par son père, puis passa au collége du Christ à Oxford, et enfin à celui d'Edimbourg, où il s'appliqua à la médecine, et obtint le prix de la société d'Esculape, proposé pour le meilleur ouvrage sur *la Distinction du pus et du mucus*. Il a laissé un mémoire en latin sur *les Mouvemens rétrogrades des vaisseaux absorbans du corps animal dans certaines maladies*. Son père en a publié la traduction en anglais.

DASCYLUS, fils de Lychus, roi des Mariandynes, conduisit les princes grecs jusque sur le rivage du Thermodon, lorsqu'ils allèrent conquérir la toison d'or.

† I. DASSIER (Jean), né à Genève en 1678, d'un graveur des monnoies de la république, surpassa les talens de son père. Après s'être perfectionné en France, en Allemagne et en Italie, il résolut de graver les principaux événemens de l'histoire romaine, et en 1743 il exécuta ce projet sur soixante jetons. Il avoit déjà gravé une partie des grands hommes du siècle de Louis XIV, les réformateurs du 16e siècle, les plus célèbres rois et savans d'Angleterre. Peu d'artistes ont eu autant d'exactitude et de rapidité. Il faisoit sauter l'acier sous ses instrumens, comme un sculpteur fait sauter le marbre sous son ciseau. Il y a du génie et de l'invention dans presque toutes ses médailles historiques, et dans les revers des autres. Ses têtes étoient très-ressemblantes. Il mourut en 1763.

† II. DASSIER (Jacques-Antoine), fils du précédent, né en 1715, et mort à Copenhague en 1759; après avoir voyagé en France et en Italie, passa en Angleterre, où ses talens lui procurèrent l'emploi d'inspecteur en second à la monnoie de Londres. L'impératrice de Russie, désirant perfectionner dans ses états l'art monétaire, appela Dassier à Saint-Pétersbourg, comme l'artiste le plus capable de remplir ses vues; mais le climat lui étant contraire, il fut forcé de quitter la Russie, et, ne pouvant soutenir la fatigue de la route, il mourut à Copenhague. Il a fait une grande quantité de médailles, parmi lesquelles on distingue celle où il a gravé tous les grands personnages qui vivoient de son temps en Angleterre. Il partagea la gloire et seconda tous les travaux de son père. On trouve le catalogue des médailles gravées par ces deux artistes dans le troisième volume de l'Histoire littéraire de Genève par Senebier.

DASSOUCI. *Voyez* ASSOUCI.

* DASTIN (M.-C.-A.), né à Caen le 4 janvier 1767, élevé à l'école militaire de Beaumont, d'où il passa à celle de Paris, entra ensuite dans l'artillerie; il avoit le grade de capitaine en 1790, époque où l'esprit d'insubordination répandu dans le soldat lui fit sentir la nécessité de quitter le service; mais il ne quitta pas la France, et personne n'a été plus opposé que lui au système de l'émigration. Il fut quinze mois dans les prisons de Chauny,

sous le règne de la terreur. Le représentant Pérard le fit mettre en liberté. Pendant sa détention, et depuis sa mise en liberté, il composa beaucoup de *poésies légères*, dont quelques-unes ont paru dans des recueils et des journaux. Il avoit commencé un excellent *Traité sur les mathématiques;* ce travail n'étoit pas achevé, lorsque la mort l'enleva le 17 septembre 1803. M. de Minery, son ami, a mis la dernière main à ce savant ouvrage. Dastin avoit recueilli peu de temps auparavant un héritage considérable qu'un oncle lui laissa par testament.

DASYPODIUS (Pierre), grammairien, mort à Strasbourg en 1559, a publié un *Dictionnaire latin, grec et allemand*, dans lequel, sans s'assujettir, pour tous les mots, à l'ordre alphabétique, il a placé les composés sous les simples, et les dérivés sous les racines primitives.

* DATEVATZY (Grégoire), l'un des plus savans docteurs de l'Église arménienne, naquit vers l'an 1340 de l'ère vulgaire. On remarqua en lui dès sa plus tendre jeunesse une vivacité d'esprit extraordinaire, une passion dominante pour les études, une pénétration et un jugement bien au-delà de son âge. Ses parens conférèrent son éducation à un célèbre docteur appelé Jean Orodnetzy. Grégoire devint bientôt un prodige de mémoire et d'érudition dans l'histoire sacrée et profane. Il embrassa l'état monastique, reçut le bâton doctoral, et professa la philosophie et la théologie pendant plus de 50 ans. Grégoire forma un grand nombre de disciples savans, et mourut vers l'an 1410, laissant plusieurs ouvrages érudits, qui sont, I. *Commentaire d'Aristote*, manuscrit. II. *Grandes questions*. C'est un corps complet de théologie, de métaphysique et de physique, écrit par demandes et par réponses. Cet ouvrage est divisé en dix sections; la bibliothèque impériale en a un exemplaire manuscrit, n° 71. Il fut imprimé aussi à Constantinople en un volume in-4°. Un troisième ouvrage de cet auteur, intitulé *Volume d'Été*, imprimé à Constantinople, vol. in-4°; et un quatrième, intitulé *Volume d'hiver*, imprimé dans la même ville, in-4°, renferment des sermons et homélies pour tous les jours de l'année. V. *Commentaires des psaumes de David, des proverbes de Salomon, du livre de la Sagesse, de celui appelé Ecclésiastique, des Cantiques du même auteur, du livre de Job, des prophéties d'Isaïe, des Evangiles de saint Matthieu et de saint Jean*. La bibliothèque impériale possède plusieurs de ces ouvrages en manuscrit dans les nos 14, 18, etc. VI. Un livre intitulé *Ventre doré;* c'est un mélange de productions sacrées et profanes, imprimé à Constantinople. VII. *Analyse grammaticale*. VIII. *De l'Ordre et des devoirs des docteurs*. IX. *Traité des vertus*. X. *Commentaire de Périarménias*. XI. *Commentaire de Porphyre*. XII. *Commentaire sur le livre d'Aristaüs*. XIII. *Les petites questions*. XIV. Un *Recueil de lettres*.

DATHAME, fils de Castamare, qui de simple soldat devint capitaine des gardes du roi de Perse, fut un des plus grands généraux d'Artaxerces-Ochus (*voyez* ce mot), commanda ses armées avec beaucoup de valeur et de prudence, et remporta des victoires signalées sur les ennemis. Ses envieux l'ayant desservi auprès de son maître, et ce monarque ne l'ayant pas assez ménagé, il fit révolter la Cappadoce, défit Artabase, général d'Artaxerces, l'an 361 avant Jésus-Christ, et fut tué peu de

temps après en trahison par le fils d'Artabase.

DATHAN, fils d'Eliab, un des lévites séditieux qui furent, suivant la Bible, engloutis dans la terre. *Voyez* ABIRON *et* CORÉ.

* DATHENUS (Pierre), dans la révolution politique et religieuse des Pays-Bas, au 16ᵉ siècle, de moine fougueux devint ministre fanatique et séditieux iconoclaste. Guillaume Iᵉʳ ayant, selon lui, trop d'indulgence pour les catholiques, il lança un libelle furieux contre lui, et le traita dans la chaire d'impie et d'athée. Son caractère inquiet, turbulent, le portoit continuellement d'un pays dans un autre, et lui faisoit de mauvaises affaires partout. Il se fixa enfin à Elbing, dans la Prusse polonaise, où, renonçant au ministère évangélique, il professa la médecine avec tant de succès, qu'après sa mort, arrivée en 1590, le magistrat lui fit construire un mausolée orné de sa statue de grandeur naturelle. Pressé, au moment de la réforme, de contribuer à l'édification des fidèles par une traduction hollandaise en vers des Psaumes de David, les états-généraux promirent une prime à celui qui, le premier, rempliroit ce vœu. Ce fut Dathenus. Comme il n'entendoit pas l'original, sa traduction fut calquée seulement sur celle de Clément Marot et de Théodore de Bèze, reçue parmi les protestans de France. Quoique la poésie hollandaise fût alors au berceau, et que l'ouvrage de Dathenus se ressentît d'un bout à l'autre de la précipitation avec laquelle il avoit été fait, les réformés l'accueillirent avec transport; et, malgré les réclamations du goût, une dévotion routinière a conservé cette pitoyable version à l'usage des églises hollandaises jusqu'à l'année 1773, où elle a enfin fait place à une autre, digne de l'état actuel de la littérature dans les sept provinces.

† I. DATI (Augustin), né à Sienne en 1420, écrivit, par ordre du sénat, *l'Histoire de cette ville* en trois livres, et il s'en étoit acquitté avec sincérité, mais après sa mort, son fils Nicolas Dati en retrancha beaucoup de choses par politique, et gâta cet ouvrage. Le père et le fils furent secrétaires de la république de Sienne, et protégèrent également les gens de lettres. Le premier mourut en 1478, à 58 ans, et le second en 1498. On a de l'un et de l'autre plusieurs autres ouvrages. Les *Lettres* d'Augustin Dati furent imprimées à Paris en 1517; elles contiennent quelques particularités curieuses. Les *Œuvres* du même parurent à Sienne en 1503, in-fol.; à Paris en 1513, 2 vol. in-4°, et à Venise en 1516, in-fol. L'édition de Paris est défectueuse; la meilleure est celle de Sienne. On y trouve le traité *de animi immortalitate*, en dix livres, sept livres de *Harangues*, dont six en latin, la septième en italien; trois livres d'*Epîtres*; l'*Histoire de Sienne*, sous le titre de *Fragmenta Senensium historiarum*, parce que son fils l'a mutilée par politique; l'*Histoire de Piombino*; des *opuscules*, parmi lesquels on remarque *Sermo de voluptate; Lectio prima in Virgilii Æneidem; de vitâ beatâ; de connubiis sanctorum*. Il s'étoit proposé pour modèle Tite-Live, dont il ne fait le plus souvent qu'adapter les phrases aux faits qu'il raconte.

† II. DATI (Carlo), poëte et littérateur italien, mort en 1675, professa les belles-lettres avec distinction à Florence sa patrie. Tous les voyageurs, gens de lettres, qui ont passé à Florence de son temps, se louent beaucoup de ses politesses, et ce sont principalement ces éloges

qui l'ont rendu célèbre. On a de lui un *Panégyrique de Louis XIV*, en italien, publié à Florence en 1669, in-4°, réimprimé à Rome l'année suivante, et traduit en français. Cet ouvrage a été précédé de plusieurs autres en vers et en prose. Parmi ses productions, on distingue la *Vie des peintres anciens*, en italien, 1667, in-4°, et Naples, 1630, in-4°, Elle a été réimprimée en dernier lieu sous le titre suivant: *Vitte dei pittori antichi greci e latini, compilate da Carlo Dati, ed illustrate dal P. M. Gugl. della Valle*, Sienne, 1795, in-4°, quoique ce ne soit qu'un essai d'un plus grand ouvrage que l'auteur vouloit donner.

* III. DATI (Léonard), chanoine de Florence en 1458, ensuite secrétaire de quatre souverains pontifes, Calixte III, Pie II, Paul III et Sixte IV, évèque de Massa en 1467, mort à Rome en 1472, a laissé beaucoup d'ouvrages en prose et en vers, entre autres une tragédie intitulée *Hyempsal*. Mehus a publié en 1473 les lettres de Léonard Dati.

DAVAL (Jean), médecin de Paris, natif de la ville d'Eu, professa son art avec beaucoup de réputation. Son mérite et ses succès le mirent en si grand crédit, que Fagon le demanda à Louis XIV pour lui succéder dans sa place de premier médecin. Le roi y consentit; mais Daval peu ambitieux, et jaloux de sa liberté, refusa ce poste, et s'excusa sur la délicatesse de son tempérament. Ce médecin philosophe mourut en 1719, à l'âge de 64 ans.

† DAVANZATI (Bernard), Florentin, mort en 1606, âgé de 77 ans, passa la plus grande partie de sa vie à Lyon, où il suivit le commerce. De retour dans sa patrie, il se fit un nom par la *Traduction italienne de Tacite*, Venise, 1658, in-4°; Padoue, 1755, 2 vol. in-4°; Paris, 1760, 2 vol. in-12; et enfin, à Bassano, aux frais de Remondini, 1790, 3 vol. in-4°. Cette dernière édition est augmentée de plusieurs notes. Il a employé souvent de vieux mots toscans inusités, qui rendent sa version quelquefois inintelligible même aux Italiens; mais de tous les traducteurs de Tacite, c'est le plus concis, le plus serré dans ses idées; et, ce qui est un phénomène dans la langue italienne, ordinairement si verbeuse, c'est que la traduction est plus courte que l'original. On a encore de lui, I. *Coltivazione delle viti*, Florence, 1604 et 1734, in-4°. Il accorde beaucoup aux influences lunaires; mais il a bien établi la nomenclature des fruits. II. *Scisma d'inghilterra con altre opere tre*, Padoue, 1754, in-8°, et quelques autres écrits en italien, dont Nigri a fait mention.

† DAVAU (N.), auteur de l'*Homme marin*, comédie jouée au théâtre italien en 1726, en un acte et en vers libres. On ne connoît ni la patrie ni la vie de cet auteur.

* DAUBASSE (Arnaud), né à Moissac-sur-le-Tarn en 1660, et mort à Villeneuve-d'Agen en 1710. Ce poëte exerçoit la profession de peignier; mais, comme le célèbre menuisier de Nevers, il sut ériger son atelier en parnasse. Tout en faisant ses peignes de corne, il composa dans le patois de son pays une foule de vers d'une tournure agréable et facile. Nous citerons un impromptu qu'il adressa à une dame en passant un petit pont de planches, et dont voici la traduction littérale:

Vous êtes belle comme un jour,
Et moins que vous la neige est blanche;
Pour passer le fleuve d'amour,
Je ne voudrois pas d'autre planche.

I. DAUBENTON (Guillaume), jésuite, né à Auxerre, suivit en Espagne le roi Philippe V, dont il étoit le confesseur. Il eut le plus grand crédit auprès de ce prince, et les courtisans jaloux le firent renvoyer en 1706. A force de sollicitations, il fut rappelé en 1716, pour reprendre sa place, et il eut plus de pouvoir encore. On a prétendu que lorsque Philippe V, dégoûté du trône, voulut abdiquer, il lui confia son dessein; que Daubenton, qui craignoit de le suivre dans sa retraite, découvrit ce secret au duc d'Orléans, régent de France, qui projetoit alors le double mariage de mademoiselle de Montpensier sa fille avec le prince des Asturies, et celui de Louis XV avec l'infante, âgée de cinq ans. On ajoute que le jésuite crut que l'intérêt du régent le forceroit à détourner Philippe de sa résolution; que le duc d'Orléans envoya la lettre du confesseur au roi, qui la montra à Daubenton sans lui dire un seul mot; que ce père tomba à la renverse; qu'une apoplexie le saisit au sortir de sa chambre, et qu'il mourut peu de temps après en 1723, à 75 ans. Ce fait, que nous garantissons d'autant moins que le maréchal de Noailles n'en parle pas dans ses Mémoires, est rapporté par l'auteur du Siècle de Louis XV, qui cite l'Histoire civile de Bellando, page 306 de la quatrième partie. Il est clair seulement, par les Mémoires de Noailles, que Daubenton s'opposa à l'abdication du roi d'Espagne. L'abbé Grosier, dans une lettre insérée dans l'Année littéraire, 1777, n° 18, nie, 1° que Daubenton ait révélé au régent aucun secret qui eût rapport à ce que Philippe V pouvoit lui avoir confié en confession; 2° que ce jésuite soit mort comme Voltaire le fait mourir d'après Bellando, historien inexact, dont l'ouvrage fut supprimé en Espagne; 3° il prétend que, loin que Daubenton fût un intrigant, un moine ambitieux, capable de s'opposer à l'abdication de Philippe pour n'être point éloigné de la cour, il sollicitoit sa retraite depuis plusieurs années. Une sage critique paroît avoir dicté cette lettre. Daubenton, que Duclos peint des mêmes couleurs que Voltaire, avoit prêché avec quelque succès. On a de lui des *Oraisons funèbres* assez médiocres, et une *Vie de saint François Regis*, in-12.

† II. DAUBENTON (Jean-Louis-Marie), de l'académie des sciences, né à Montbar, dans l'Auxois, le 29 mai 1716, d'un notaire de ce lieu, étudioit en médecine, lorsque Buffon son compatriote le prit, en 1735, pour son collaborateur. Il se chargea de la partie anatomique de son *Histoire naturelle*, et mit dans ce travail autant d'exactitude que de clarté et de sagacité. C'est une mine riche, où tous ceux qui s'occupent des quadrupèdes ont fouillé, et d'où plusieurs ont tiré, sans s'en vanter, des résultats précieux; aussi Camper disoit-il que Daubenton ne savoit pas toutes les découvertes dont il étoit l'auteur. Le cabinet d'histoire naturelle de Paris, qu'il dirigea ensuite, n'avoit été jusqu'en 1750 que le simple droguier de Geoffroi, et ne possédoit en histoire naturelle proprement dite que quelques coquilles rassemblées par Tournefort, et qui avoient servi d'amusement à l'enfance de Louis XV. Il devint, par l'augmentation et par l'arrangement méthodique de toutes les productions de la nature, l'une des plus précieuses curiosités de la capitale. Ce fut à Daubenton autant qu'à Buffon qu'on en eut l'obligation. Reçu à l'académie des sciences en 1744, il enrichit considérablement le recueil des *Mémoires* de cette compagnie, par une foule de découvertes anatomiques, d'expé-

riences sur la naturalisation des espèces, l'amélioration des laines et le traitement des maladies des animaux. La minéralogie, la physique végétale lui durent aussi de nouvelles lumières. Le premier, il publia une *Méthode* pour la classification des minéraux. Après dix ans de secousses révolutionnaires, qui n'interrompirent pas ses études, Daubenton fut nommé membre du sénat conservateur. Il a fourni à l'Encyclopédie la partie qui concerne l'histoire naturelle, et ce n'est pas la moins bien traitée de ce vaste recueil; il a travaillé aussi à la collection académique de Berryot, et au magasin encyclopédique. On lui doit encore, I. *Instruction pour les bergers et les propriétaires des troupeaux*, 1796. C'est la troisième édition. L'auteur s'occupa avec zèle de l'amélioration de nos laines, et commença en 1766, aidé par Trudaine, ses expériences sur ce sujet, et les continua jusqu'à sa mort. Il fit sentir toute l'utilité du parcage des moutons, et développa l'art de les nourrir et de les traiter. II. *Mémoire* sur les indigestions qui commencent à être plus fréquentes pour la plupart des hommes à l'âge de 40 à 45 ans. III. *Traité* des qualités des arbres et arbustes. IV. *Mémoire* sur le premier drap de laine superfine du cru de France, 1784, in-8°. On lui doit plusieurs autres *Mémoires* sur l'espèce de chevrotin qui produit le musc; sur l'organisation singulière des organes de la voix dans quelques oiseaux étrangers; sur la découverte de cinq espèces de chauve-souris, et une de musaraigne, non encore décrites par les naturalistes, quoiqu'elles soient assez communes en France. V. Il a travaillé en outre pendant plusieurs années au *Journal des savans*, et a rédigé des *Élémens d'histoire naturelle* qui sont restés manuscrits. « Buffon, dit Cuvier, n'écoutoit guère que son imagination; Daubenton étoit presque toujours en garde contre la sienne. Le premier étoit plein de vivacité; le second, de patience. Le premier vouloit plutôt deviner la vérité que l'observer; le second remarquoit tous les détails, et se défioit toujours de lui-même. » — Pendant le règne des assassins, Daubenton eut besoin d'un certificat de civisme. Il fut présenté à sa section sous la qualification d'un berger qui donnoit tous ses soins à multiplier en France la race des moutons d'Espagne. Daubenton aimoit à lire de temps en temps quelques romans. Il appeloit cela *mettre son esprit à la diète*. D'un tempérament foible, doué d'une modération qu'il devoit à la nature et à sa sagesse, il est mort le 31 décembre 1799, à l'âge de 84 ans. Il assistoit pour la première fois à la séance du sénat qui venoit de l'élire, lorsqu'il fut frappé d'apoplexie et tomba sans connoissance entre les bras de ses collègues. On déposa ses restes dans ce jardin que ses soins avoient embelli.

*DAUBERMENIL (F. A.), député à la convention nationale par le département du Tarn, et, en 1798, au conseil des cinq-cents, s'étant opposé à la révolution du 18 brumaire an 8 (9 novembre 1799), il fut exclu du corps législatif, et ensuite condamné à être détenu dans le département de la Charente-Inférieure; mais cet arrêté fut presqu'aussitôt rapporté. Il se retira ensuite dans son département, et y mourut en 1802. Il est auteur d'un ouvrage qui a pour titre: Extrait d'un manuscrit intitulé *Le culte des Adorateurs*, Paris, 1796, in-8°.

D'AUBIGNÉ. *Voyez* AUBIGNÉ.

* DAUCHE (Pierre), auteur peu connu, qui vivoit au milieu du 16e siècle. Il a écrit en vers français les

Blasons des bons vins de France, de *la Belle Fille*, et du *Beau Cheval*. Le tout imprimé à Paris, et réimprimé en 1809, in-8°.

D'AUCOUR. *Voyez* BARBIER, n° II.

DAUCUS, donna naissance à Laride et à Tymber, tous deux capitaines fameux des Latins, et qui furent tués par Pallas, fils d'Evandre, lequel commandoit les troupes d'Énée.

† DAUDÉ (Pierre), né à Marvejols, diocèse de Mende, mort le 11 mai 1754, âgé de 74 ans, est auteur des traductions suivantes. I. *Discours historiques, critiques et politiques sur Tacite*, traduits de l'anglais de Gordon, Amsterdam, 1742, 2 vol. in-12, et 1751, 3 vol. in-12. II. *Discours historiques et politiques sur Salluste*, traduits de l'anglais de ce même auteur, Amsterdam, 1759, 2 vol. in-12. III. *Vie de Michel de Cervantes*, traduite de l'espagnol de don Gregorio Mayans-y-Syscar, Amsterdam, 1740, 2 vol. in-12. IV. *Sibylla Capitolina; Publii Virgilii Maronis poëmation* (*contra bullam Unigenitus*), Oxford, 1726, in-8°.

† DAUDIQUIER. *Voyez* AUDIGUIER, HAUDICQUER *et* HAUDIQUER.

DAVEL (Jean-Daniel-Abraham), fils d'un ministre de Culli, bourg situé sur le lac de Genève, porta les armes avec distinction en Piémont, en Hollande, en France, et dans sa patrie. On le connoissoit comme un homme sincère, désintéressé, charitable, pacifique, bon ami, bon parent, brave soldat, officier habile et expérimenté. Les magistrats de Berne le firent l'un des quatre majors établis dans le pays de Vaud, pour exercer de temps en temps les milices. Ils lui donnèrent une pension annuelle, et affranchirent ses terres. Au milieu de ces distinctions Davel se rappela une vision qu'il avoit eue à l'âge de dix-huit ans. S'appuyant sur cette rêverie, il entreprit de soustraire le pays de Vaud à la domination de Berne, pour en former un quatorzième canton. Comme il se préparoit à exécuter son dessein, il fut arrêté. On l'appliqua à la question, pour l'obliger à découvrir ses complices; mais il déclara qu'il n'en avoit aucun; qu'il avoit agi par l'ordre de Dieu, qui lui étoit apparu plusieurs fois; et que c'étoit pour cette raison qu'il avoit pris peu de monde sans poudre ni plomb. Il montra une sérénité et une patience inconcevables dans les tourmens. Son courage ne se démentit point, lorsqu'il eut la tête tranchée, le 24 avril 1723, à 54 ans.

I. DAVENANT (Jean), de Londres, docteur et professeur de théologie à Cambridge, né en 1570, devint évêque de Salisbury. C'étoit un théologien sage, qui cherchoit avec zèle le moyen de réunir les chrétiens sur leurs divers sentimens. Son livre, intitulé *Adhortatio ad communionem inter Evangelicas Ecclesias*, est un monument de sa modération. Il se distingua par son érudition, par sa modestie, et par sa grande pénétration. Ce savant estimable mourut à Cambridge en 1640, à 70 ans. Ses productions sont, I. *Prælectiones de judice controversiarum*, 1631, in-fol. II. *Commentaria in Epistolam ad Colossenses*. Ces divers ouvrages décèlent un homme qui connoissoit l'antiquité ecclésiastique et profane.

† II. DAVENANT (Guillaume), né à Oxford en 1603, d'un cabaretier, marqua dans sa jeunesse beaucoup de talent pour la poésie, et sur-tout pour le théâtre. Après la mort de Johnson en 1637, il fut dé-

claré poëte lauréat. Charles I[er] y ajouta le titre de chevalier en 1643. Davenant fut toujours attaché à ce prince infortuné ; quelque temps avant sa mort tragique, le poëte passa en France, et se fit catholique. Il revint en Angleterre, lorsque Charles II monta sur le trône de ses ancêtres, et mourut le 7 avril 1668. Tous ses *Ouvrages* ont été publiés en 1673, in-fol. Ce recueil offre des *Tragédies*, des *Tragi-Comédies*, des *Mascarades*, des *Comédies*, et d'autres pièces de poésies. Parmi ses ouvrages de théâtre, on distingue *Albouin, roi des Lombards*, tragédie, Londres, 1629 in-4° ; *le Frère cruel*, tragédie, Londres, 1630, in-4° ; *les Triomphes du Prince d'Amour*, mascarade, représentée le 24 février 1635, et imprimée la même année, in-4°. L'auteur composa cette pièce en trois jours; *les Beaux esprits*, comédie, Londres, 1636. Cette pièce a été jouée souvent avec applaudissement; *le Temple de l'amour, représentée par la reine avec ses dames à Whitehall*. Cette mascarade a été généralement regardée comme l'une des plus magnifiques que l'on eût vues en Angleterre, tant pour la nouveauté de l'invention, la variété des décorations et des spectacles, que pour la richesse des habits ; *l'Amour et l'honneur*, tragi-comédie, Londres, 1549, in-4°, jouée plusieurs fois avec succès, etc., etc. Davenant a eu part aussi à la pièce de Dryden qui a pour titre la Tempête ou l'île enchantée, imprimée à Londres en 1676, in-4°, c'est la tempête de Shakespear, retouchée ou imitée. C'est à lui que l'Angleterre dut un opéra italien. Ayant été chargé en France d'une mission en Virginie, son vaisseau fut pris par les Anglais, et il auroit été condamné à mort en 1650, si Milton et quelques autres gens de lettres n'eussent vivement sollicité en sa faveur. En récompense de la vie que Milton lui avoit sauvée, Davenant obtint la grace de ce poëte au rétablissement de Charles II. Il fut chargé, conjointement avec l'intendant des menus plaisirs du roi, pour examiner les pièces de théâtre, afin qu'il n'y parût rien de contaire aux bonnes mœurs.

† III. DAVENANT (Charles), fils aîné du précédent, né à Londres ou à Westminster en 1656, et mort à Londres en 1712, fit ses premières études à Cheame dans la province de Surrey, et s'est fait un nom célèbre en Angleterre par plusieurs ouvrages de politique et de poésie. On cite, parmi les écrits de ce dernier genre, son opéra de *Circé*, qui fut reçu avec beaucoup d'applaudissement. Le prologue est de Dryden et l'épilogue du comte de Rochester. Ses traités de politique sont, I. *Essai sur les moyens de pourvoir aux frais de la guerre*, Londres, 1695, in-8°. II. *Traité des revenus publics et du commerce d'Angleterre*, Londres, 1698, 2 vol. in-8°. III. *Essais sur les voies par lesquelles on peut vraisemblablement faire gagner au peuple dans la balance du commerce*, Londres, 1699, in-8°. IV. *Traités des concessions et des réunions*, Londres, 1700 in-8°. V. *Essais sur la balance du commerce, le droit de faire la guerre et de conclure la paix et des alliances, et sur la monarchie universelle*, Londres, 1701. VI. *Essais sur la paix au dedans et la guerre au dehors*, en deux parties, Londres, 1704, in-8°. Il siégea au parlement de 1685, et fut commissaire général des importations et exportations. Ses ouvrages ont été imprimés en 1771, 5 vol. in-8°.

* IV. DAVENANT (Guillaume), quatrième frère du précédent, mort en 1681, fut destiné à l'église, et

obtint une cure au comté de Surrey. Il voyagea avec un seigneur anglais, et se noya près de Paris en voulant nager. On a de lui une *Traduction en anglais des remarques de Le Vayer sur les historiens grecs et latins.*

† I. DAVENPORT (Christophe), né à Coventry dans le comté de Warwick en Angleterre, vers l'an 1598, passa à Douay en 1615, de là à Ypres, où il prit l'habit de S. François, reçut le nom de *François de Sainte-Claire*, sous lequel il est connu dans son ordre. Après avoir professé avec beaucoup de réputation la philosophie et la théologie à Douay, il fut envoyé en mission en Angleterre. Obligé de se retirer sous le gouvernement de Cromwel, il reparut lorsque Charles II eut été rétabli sur le trône. Ce prince le choisit pour son théologien; emploi qu'il étoit bien capable de remplir, par ses connoissances dans la philosophie, dans la théologie, dans les Pères, dans l'histoire ecclésiastique, etc. Ce savant franciscain mourut à Londres le 26 avril 1655. Tous ses ouvrages, excepté son *Traité de la prédestination*, et son *Système de la foi*, ont été recueillis en 2 vol. in-fol., à Douay, en 1665. Ses ouvrages sont aussi savans que modérés. Il faut remarquer qu'il prenoit aussi quelquefois le nom de *François de Coventry*, du lieu de sa naissance.

* II. DAVENPORT (Jean), frère aîné du précédent, né à Coventry en 1597, élève du collége de Merton à Oxford, prit les ordres, et fut un zélé puritain. Après avoir desservi une église à Londrès, il passa à Amsterdam, et de là à la nouvelle Angleterre, où il mourut en 1669.

* DAVERHOULT (J. A.), patriote hollandais, ayant été contraint de quitter son pays pour cause d'opinions politiques, se retira en France; il fut nommé membre du département des Ardennes, puis député de ce département à la législative. Le 27 novembre, il pressa l'assemblée d'exiger des électeurs de Trèves et de Mayence la dissolution des corps d'émigrés qui se rassembloient chez eux. Le 16 décembre, il s'opposa à la mise en accusation du cardinal de Rohan, parce que, comme prince d'empire, il avoit le droit de lever des soldats. Le 8 janvier 1792, il fut nommé président. Le 25, il émit une opinion curieuse au sujet de la situation politique de la France, et déclara que l'empereur Léopold vouloit moins déclarer la guerre à la constitution française qu'à la philosophie, et conclut en demandant qu'on laissât aux lumières le soin d'éclairer l'univers. Le 20 avril 1792, il représenta qu'on ne devoit pas déclarer légèrement la guerre à l'empereur. Il défendit ensuite La Fayette, et bravant les clameurs de l'assemblée, il parla, le 21 juin, avec beaucoup de force sur les attentats commis la veille contre Louis XVI. Le 1er juillet, il fit rendre un décret répressif contre les sociétés populaires. Le 13, il revint de nouveau sur les attentats du 20 juin, à propos de l'affaire de Pétion et de Manuel, et il insista sur la punition de ces deux administrateurs. Le 13 juillet, il donna sa démission, en annonçant qu'il se rendoit à l'armée, où il avoit obtenu le grade de colonel; mais, le 13 août, on rendit compte que Daverhoult, ayant voulu émigrer, avoit été rencontré par des moissonneurs près du village de Saint-Mandé, et qu'il s'étoit brûlé la cervelle au moment où on alloit l'arrêter. Il avoit été un des fondateurs du club des feuillans à Paris en 1791.

I. DAVESNE (Baudouin), frère d'un comte de Hainaut, vivoit en 1289. Il est auteur d'une *Chronique*

des comtes du Hainaut, qui n'a été imprimée qu'en 1693, par les soins de Jacques Le Roi. — Son frère Bouchard D'AVESNE, évêque de Metz, brava la puissance de l'empereur Rodolphe, se mit à la tête d'une armée, défit le duc de Lorraine, et le contraignit à demander la paix. Ce prélat guerrier mort en 1296, fut enterré dans la cathédrale de Metz, où on lui éleva un tombeau de marbre.

II. DAVESNE (N. Bertin), né à Dinan, vint de bonne heure à Paris, où il fit le charme des meilleures société, par son esprit. Il mourut en 1742 à l'âge de 30 ans. Il a donné au théâtre italien le *Frère ingrat,* comédie en trois actes, et *Arlequin apprenti philosophe.* On reprocha à cette dernière pièce plusieurs traits de ressemblance avec d'autres.

† DAVESNES (François), surnommé *le Pacifique,* né à Fleurence dans le Bas-Armagnac, fut un des principaux disciples de Simon Morin, fameux fanatique. Le disciple égala le maître. Il fut mis en prison l'an 1651, pour des *Libelles* contre le roi, dictés par sa folie et son fanatisme. On le relâcha l'année suivante. On croit qu'il mourut avant son maître, en 1662. Tous ses écrits sont remplis de visions, d'enthousiasme et de singularités. Il y prédit l'arrivée du dernier jugement, la rénovation du monde. Ses ouvrages les plus singuliers sont, I. *Les huit béatitudes de deux cardinaux, Richelieu et Mazarin, confrontées à celles de Jésus-Christ.* II. *La Phiole de l'ire de Dieu, versée sur le siége du dragon et de la bête, par l'Ange et le Verbe de l'Apocalypse.* III. *Factum de la Sapience éternelle au parlement.* IV. *Plusieurs autres Ouvrages,* dans le même genre et le même goût de fanatisme. (*Voy.* le tome XXVII des Mémoires du P. Nicéron, qui a le courage de donner le catalogue de toutes les folles productions de Davesnes.)

*I. DAVIA (Alexis), moine de la Trappe, se nommoit auparavant *Antoine*; il étoit fils du comte et sénateur Virginio de Bologne, et de la comtesse Victoire Montecuccoli, femme célèbre dans l'histoire : étant dame d'honneur de la reine d'Angleterre en 1688, elle se déguisa en charbonnière, et sauva la vie à Jacob III, dit *le Prétendant,* fils de Jacques II, roi d'Angleterre, en cachant dans une boîte à perruque l'enfant royal; et, par un rare exemple de fidélité et de courage, elle parvint, au milieu des plus grands obstacles et à travers mille dangers, à le transporter à Saint-Germain-en-Laye, où elle mourut le 30 avril 1703. Elle est plus connue sous le nom de la marquise *del Monte.* Alexis Davia servit avec son frère le comte Jean-Baptiste dans les armées de l'empereur Léopold. Il passa ensuite à la cour de Marie-Béatrice d'Est, reine d'Angleterre, qui, après le malheur de Jacques II, se réfugia à Saint-Germain. Mais bientôt, dégoûté du monde et de la cour, il prit, en 1703, l'habit de moine de la Trappe à Notre-Dame de la Maison de Dieu en Normandie, et peu de temps après il fut un de ceux qui accompagna l'abbé dominique Malachie, qui alla fonder un nouveau couvent de son ordre à dix lieues de Florence. Alexis y mourut en 1732. On a de lui plusieurs *Vies de pères de la Trappe,* et en manuscrit des *Lettres de piété écrites depuis 1703 jusqu'en 1706.*

II. DAVIA. *Voyez* AVIA.

† I. DAVID, fils d'Isaï ou Jessé, de la tribu de Juda, né à Bethléem, l'an 1085 avant J. C., fut sacré roi d'Israël par Samuel, pendant qu'il gardoit les troupeaux de son père.

David n'avoit alors que vingt-deux ans ; mais il étoit déjà connu par des actions qui marquoient du courage. Sa valeur augmenta avec ses années. S'étant offert à combattre le géant Goliath, il le tua d'un coup de pierre, et en porta la tête à Saül. Dès ce jour-là même, Saül voulut avoir auprès de lui ce jeune héros ; et pour se l'attacher, il lui donna le commandement d'une troupe de gens de guerre. Mais les applaudissemens que David recevoit sur son passage changèrent bientôt le cœur de Saül. Il se laissa aller à un mouvement de jalousie contre lui, sur ce que les femmes sortoient de toutes les villes sur leur route en chantant et en dansant au son des instrumens, et que le refrein de leurs chansons étoit : « Saül en a tué mille, et David dix mille. » Ces paroles proférées sans dessein, mais indiscrètement, déplurent à Saül, et lui inspirèrent contre David une haine mortelle. Il chercha dès-lors tous les moyens d'ôter la vie à celui qui venoit de le sauver, lui et son peuple. Un jour que David jouoit devant lui, il l'eût percé d'un trait, si celui-ci n'eût évité le coup en se détournant. Il tâcha ensuite de le faire mourir par la main des Philistins, en le mettant souvent aux prises avec eux. Il lui avoit promis Mérob, sa fille aînée, en mariage ; il la donna à un autre, et lui offrit Michol, sa cadette (*voyez* ce mot), qu'il lui fit encore acheter au prix de cent prépuces des Philistins. La haine de Saül contre son gendre augmentant de jour en jour, David, obligé de s'enfuir, se retira à la cour d'Achis, roi de Geth, qui lui donna la ville de Siceleg, pour lui et pour ses gens. La guerre s'étant allumée entre les Juifs et les Philistins, David devoit combattre avec ces derniers contre les Juifs ; mais avant d'en venir aux mains, il se retira à Siceleg. Cette ville avoit été détruite et brûlée par les Amalécites, qui avoient emmené ses femmes et celles de toute la troupe. Il tomba sur ces barbares, et leur enleva leur butin. Saül le poursuivoit toujours, malgré des actes de générosité qui auroient dû toucher son cœur. Lorsqu'ils étoient dans le désert, David auroit pu le tuer deux fois, l'une dans une caverne et l'autre dans sa tente ; mais il se contenta de lui faire connoître que sa vie avoit été entre ses mains. (*Voyez* SAUL.) Une mort funeste vint terminer la vie de ce prince vindicatif et perfide. Sa couronne passa à David, qui pleura non seulement celui auquel il succédoit, mais qui le vengea, et punit de mort ceux qui se vantoient de l'avoir tué. Il fut sacré de nouveau, roi à Hébron, l'an 1054 avant J. C. C'étoit pour la seconde fois qu'il recevoit l'onction royale. Abner, général des armées de Saül, fit reconnoître pour roi Isboseth son fils ; mais ce général ayant été tué, tout Israël proclama David. Ce prince, s'étant rendu maître de la citadelle de Syon, y établit le lieu de sa demeure, et y fit bâtir un palais, d'où lui vint le nom de *Cité de David*. Jérusalem devint ainsi la capitale de son empire. Il y fit transporter l'arche, et forma dès-lors le dessein de bâtir un temple au Dieu qui lui avoit donné la couronne. Sa réputation s'étoit étendue au loin. Il avoit vaincu les Philistins, subjugué les Moabites, mis la Syrie sous sa puissance, battu les Ammonites : mais ces actions furent obscurcies par l'assassinat d'Urie, époux de Bethsabée qu'il avoit corrompue. Un an presque entier s'écoula sans qu'il conçût des remords de son crime. Le prophète Nathan le fit rentrer en lui-même par une parabole ingénieuse. Les maux que ce prophète lui avoit prédits commencèrent à se faire sentir, et dans sa propre maison même. Un de ses fils viole sa sœur ; le frère en-

suite assassine le frère; David se voit contraint de fuir devant Absalon son fils, qui veut lui arracher la couronne et la vie. Tout Israël suit le rebelle et abandonne son roi. Cette révolte ne finit que par la mort d'Absalon. Une nouvelle faute attira sur son royaume un fléau qui fit périr en trois jours soixante et dix mille hommes. David, dominé, suivant l'Ecriture, par un mouvement de vanité, avoit fait faire le dénombrement de son peuple. Il apaisa le ciel irrité contre lui, en sacrifiant dans l'aire d'Areüna, qu'il avoit achetée pour y bâtir un temple au Seigneur. Ayant déclaré Salomon son successeur, malgré les brigues d'Adonias, son fils aîné, il fit sacrer et couronner ce prince, et mourut bientôt après, l'an 1015 avant J. C., dans la 40e année de son règne. Il laissa un royaume tranquille au dedans et au dehors. — C'est une question fort agitée par les savans si David est l'auteur des cent cinquante *Psaumes*, ou s'ils ont été composés par plusieurs. Quelques-uns prétendent que chaque Psaume en particulier a été composé par celui dont il porte le nom; qu'ainsi David en a composé soixante-dix, et que les autres sont de Moyse, de Samuël, de Salomon, des enfans de Coré, d'Etham, d'Idithun, etc. Mais l'opinion la plus suivie, soit parmi les juifs, soit parmi les chrétiens, est que David est l'auteur de tout le recueil des Psaumes, et que ceux dont le nom est dans le titre sont les chantres à qui le roi prophète avoit donné ordre de mettre ces Psaumes en musique. Plusieurs sont relatifs aux différens états où il s'est trouvé. Toujours envié, haï, persécuté par Saül, il avoit été contraint de vivre en fugitif, de s'exiler de sa patrie, d'errer de ville en ville et de désert en désert. Ses sentimens, dans ces différentes situations, sont exprimés avec force et quelquefois avec onction. A côté de la menace et des châtimens, marchent toujours l'espérance, les consolations et les faveurs. L'enthousiasme poétique et le génie oriental n'ont pas toujours permis à l'auteur des Psaumes le choix des images, l'ordre et la liaison des idées, la netteté du style. Les savans ne sont pas d'accord sur l'authenticité des titres des Psaumes; quelques-uns les regardent comme inspirés, et faisant partie des Cantiques, dont ils sont la clef; et quelques autres les rejettent absolument comme très-peu importans pour l'intelligence du texte, et ajoutés au hasard. Le livre des Psaumes est regardé comme le précis de l'Ecriture sainte. Il contient, dit saint Augustin, tout ce qu'on trouve dans les autres livres sacrés : *Psalmorum liber quæcumque utilia sunt ex omnibus continet.* Les nations infidèles sont, comme nous, frappées de la beauté de divers Psaumes; elles en ont des versions dans leurs langues. Spon parle dans ses Voyages d'une traduction de plusieurs Psaumes en vers turcs, composée par un renégat polonais, nommé Haly-beg. Les versions et les commentaires qui en ont été publiés dans les autres langues sont indiqués dans les divers articles de ce Dictionnaire.

II. DAVID Ier, roi d'Ecosse, fit, pendant 21 ans qu'il occupa le trône, le bonheur de ses sujets. Il rendit lui-même la justice dans des causes importantes, punit les juges prévaricateurs et dota le clergé de ses états. Il mourut le 11 mai 1153. On a uni son nom à ceux des saints honorés particulièrement en Ecosse. Son petit-fils Macolm IV lui succéda.

† III. DAVID II, roi d'Ecosse, fils de Robert Brus, couronné dans son enfance en 1329, régna d'abord sous la tutelle du comte de Murrai.

Edouard Bailleul, fils de Jean Bailleul, qui avoit pris le titre de roi d'Ecosse, voulant faire valoir les droits de son père sur ce royaume, y entra avec une nombreuse armée, remporta plusieurs victoires, et força David de se retirer en France. Les Ecossais, honteux de sa fuite, le rappelèrent, le remirent sur le trône, et l'obligèrent de déclarer la guerre aux Anglais, qui avoient soutenu Edouard. Mais cette seconde guerre ne fut pas plus heureuse que la première : David fait prisonnier par les troupes d'Angleterre, en 1346, n'obtint sa liberté qu'à force d'argent, et après une captivité de dix années. Ce prince infortuné mourut en 1371. C'étoit un roi juste et humain, qui manqua plutôt de fortune que de prudence. Il ne laissa point de postérité.

IV. DAVID *ou* le PRÊTE-JEAN, roi d'Ethiopie, fils de Nahu, successeur de son père en 1507, remporta de grandes victoires sur ses ennemis, et envoya des ambassadeurs à Emmanuel, roi de Portugal, et au pape Clément VII. Son règne fut d'environ 36 ans. Les titres qu'il prenoit tenoient beaucoup de l'emphase orientale. Les voici : *David aimé de Dieu, colonne de la foi, du sang et de la lignée de Juda; fils de David, fils de Salomon, fils de la colonne de Sion, fils de la semence de Jacob, fils de la main de Marie, fils de Nahu, par la chair; empereur de la grande et haute Ethiopie, et de tous les royaumes et états, etc., etc.*

† V. DAVID, de la famille impériale des Comnène, dernier empereur de Trébisonde, ayant succédé à Jean son frère, fit alliance avec Usum-Cassan, roi de Perse. Mahomet II, après la prise de Constantinople en 1453, tourna ses armes contre David, et le détrôna. Ce malheureux prince fut conduit à Constantinople. On dit que Mahomet II, qui s'étoit engagé par la capitulation à lui conserver un apanage considérable, se dispensa de tenir sa parole, en lui proposant d'embrasser le mahométisme, sous peine d'être massacré avec ses fils. David aima mieux mourir que de renoncer à sa religion. On ajoute que Mahomet, pour augmenter les horreurs de sa mort, le rendit témoin de la circoncision de l'un de ses fils, qui se sauva en Perse et ensuite à Mania dans la Laconie. Ce prince fugitif s'appeloit Nicéphore. Les Maniotes, peuple qui est un reste des anciens Spartiates, le déclarèrent *protogeros*, c'est-à-dire premier sénateur : dignité qui demeura héréditaire dans sa famille, et qui fut transmise à sa postérité. L'un de ses descendans, Démétrius Comnène, ancien colonel de cavalerie au service de France, et solennellement reconnu par la cour de Louis XVI, après l'examen de ses titres par le rigide Chérin, existe à Paris. Il a épousé une demoiselle La Chaussée de Boucherville, née à Brest, d'un officier de marine, et originaire d'une famille d'ancienne extraction de la Beauce. Il a un frère ecclésiastique, et un autre, encore célibataire, en qui réside l'espoir de la continuation de ce beau nom; car Démétrius n'a point d'enfans. Ce dernier prépare un ouvrage sur la Grèce, où il a long-temps résidé. (*Voyez* Précis historique de la maison impériale des Comnène, Amsterdam (Paris), 1784, in-12.)

VI. DAVID, duc de Rothsai, fils de Robert III, roi d'Ecosse, devoit succéder à son père, lorsque son cruel oncle, le duc d'Albanie, le fit enfermer et assassiner dans le vieux château de Falkland. La vie de ce jeune prince fut prolongée pendant quelque temps par la charité de deux

femmes, dont l'une lui passoit à travers les grilles de sa prison des gâteaux d'avoine, l'autre le nourrissoit avec du lait qu'elle lui versoit par le moyen d'un tuyau. Mais elles furent toutes les deux découvertes et mises à mort par ordre du tyran.

VII. DAVID-EL-DAVID, faux Messie des juifs, vers l'an 933, persuada à sa nation qu'il alloit la rétablir dans Jérusalem, et la délivrer du joug des infidèles. Il leva l'étendard de la révolte contre le roi de Perse, qui, s'étant saisi de lui, exigea qu'il donnât une marque de son pouvoir. David répondit qu'il consentoit qu'on lui coupât la tête, et qu'après le supplice il revivroit aussitôt; son objet étoit d'éviter de plus grands tourmens. On le mit en prison; il s'échappa. Il fallut, pour se délivrer de ce fourbe, que son beau-père, gagné par de grandes sommes, le poignardât pendant la nuit. Les juifs, en haine de cet imposteur, furent opprimés et réduits à la dernière misère dans la Perse.

VIII. DAVID, le plus grand philosophe de l'Arménie, florissoit vers le milieu du 5e siècle. Il puisa à Athènes les connoissances de la langue et de la philosophie des Grecs. Il traduisit ceux de leurs livres qu'il jugea les plus utiles. Loin de suivre avec superstition Platon ou Aristote, comme nos docteurs européens des siècles d'ignorance, il choisit dans l'un et dans l'autre ce qui lui parut le plus vrai et le plus judicieux, en réfutant leurs erreurs. On conservoit ses *Ecrits* dans la bibliothèque du roi. Ils sont méthodiques autant que solides. Son style est coulant, exact et précis.

IX. DAVID GANZ, historien juif du 16e siècle, dont on a une Chronique en hébreu, intitulée *Tsemath David*, qui est rare, Prague, 1592, in-4°. Vorstius en a traduit une partie en latin, avec des notes, Leyde, 1644, in-4°.

X. DAVID DE POMIS, médecin juif du 16e siècle, se disoit d'une ancienne famille de la tribu de Juda. On a de lui, I. Un traité *De senum affectibus*, Venise, 1588, in-8°. II. *Dictionnaire de la langue hébraïque et rabbinique*, en hébreu et en italien, publié à Venise en 1587, in-fol., fort utile à ceux qui veulent lire les rabbins, et plein de savantes remarques sur la littérature des Juifs.

† XI. DAVID DE DINANT, vivoit vers le commencement du 13e siècle, étoit disciple d'Amauri, et enseignoit que Dieu étoit la matière première. Son système étoit assez semblable à celui de Spinosa. Il a été combattu par saint Thomas et par d'autres théologiens.

† XII. DAVID (George), né à Delft en 1501, d'un bateleur, fut d'abord peintre sur verre, et excella dans cet art. Il n'avoit fait aucune études, et les écrits qu'il a laissés annoncent également et le défaut d'instruction et une imagination extravagante; le plus remarquable est celui qu'il a intitulé *le Livre merveilleux*, publié en 1742. Il s'imagina, vers l'an 1525, qu'il étoit le vrai Messie, le 3e *David*, né de Dieu, non par la chair, mais par l'esprit. Le ciel, à ce qu'il disoit, étant vide, il avoit été envoyé pour adopter des enfans dignes de ce royaume éternel. Avec les saducéens, il rejetoit la vie éternelle, la résurrection des morts et le jugement dernier. Avec les adamites, il réprouvoit le mariage, et approuvoit la communauté des femmes; et avec les manichéens, il croyoit que le corps seul pouvoit être souillé, et que l'ame ne l'étoit jamais. La guerre que les catholiques firent aux sectateurs de cet homme l'obli-

gea de passer à Bâle, où il mourut en 1556. Il promit, en mourant, à ses disciples, qu'il ressusciteroit trois jours après. Ce n'est que trois ans après sa mort que le procès fut fait à sa mémoire, et que, par une sentence du magistrat de Bale, son corps fut exhumé et brûlé avec ses écrits. Cette même année 1559, l'université de Bâle fit imprimer un récit de sa vie, de ses mœurs et de sa doctrine, réimprimé à Delft en 1603.

XIII. DAVID (Jean-Pierre), chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, et membre de l'académie de cette ville, mourut le 19 août 1784. Les ouvrages qu'il a produits sur l'exercice de son art sont savans et utiles. Ils ont pour titre : I. *Recherches* sur la manière d'agir de la saignée, 1763, in-12. II. *Dissertation* sur ce qu'il convient de faire pour diminuer ou supprimer le lait des femmes, 1763, in-12. III. *Observations* sur la nature, les causes et les effets des épidémies varioliques, Paris, 1764, in-12. IV. *Dissertatio de sectione cœsareâ*, 1766, in-4°. V. *Dissertation* sur le mécanisme et les usages de la respiration, 1766, in-12. VI. *Dissertation* sur la cause de la pesanteur, Amsterdam, 1767, in-8°. VII. *Traité* de la nutrition et de l'accroissement, Rouen, 1771, in-8°. VIII. *Dissertation* sur les effets du mouvement et du repos dans les maladies chirurgicales, Rouen, 1779, in-12. IX. *Observations* sur la nécrose, 1782, in-8°.

XIV. DAVID (Nicolas-Joseph), mort à Paris le 5 août 1784, remplit avec distinction la place de professeur au collége de Montaigu. Il a combattu dans un volume in-12, publié en 1730, l'opinion d'un philosophe cartésien sur la présence réelle dans l'Eucharistie.

* XV. DAVID I, surnommé *Anhoghïn*, de la famille Pacratid, naquit l'an 861. Il s'occupa de bonne heure aux études militaires et à l'art de gouverner. A l'âge de 19 ans, il succéda à son père dans le gouvernement de la province de Dachirk, par l'ordre de son oncle Kakik I, roi d'Arménie. Deux ans après son installation, il forma une armée considérable; il détruisit les forces de l'émir sarrasin qui résidoit à Tiflis; il remporta une victoire complète sur Padloun l'émir de Ghengé, et s'empara de ses états. Il prit ensuite le titre de roi, et fut le fondateur de la dynastie Pacratid dans l'Albanie arménienne. Selon Matthieu d'Edesn, dans les manuscrits de la bibliothèque impériale, n° 99, Doughril, sultan de la Perse, fit contre ce prince, en 1036, une expédition composée de 150,000 hommes. David Ier les mit en fuite, et devint redoutable à tous ses voisins. Ce roi sitôt affermi sur le trône bâtit la ville de Lary, éleva douze principales forteresses, et mourut vers l'an 1046.

* XVI. DAVID (de Hirazug), surnommé *Le Noir*, théologien, poëte et grammairien gallois, qui vivoit en 1350. C'est lui qui a modifié le système de prosodie et la grammaire d'Edzyrn. Au temps où le pays de Galles fut conquis par Edouard I, il a traduit fort élégamment en gallois un *Missel* ou *Office de la Vierge* dont on a plusieurs copies.

* XVII. DAVID (Jacques), juge royal au bailliage de Vellay. Duverdier le cite pour avoir composé trois *Chants royaux*, quatre *Ballades*, et dix *Rondeaux à l'honneur et louange de la très-sacrée Vierge Marie; avec une Oraison*, imprimée à Lyon en 1536.

* XVIII. DAVID (Claude), ami d'Oronce Finé. Cet auteur a composé à sa louange quelques *Epigrammes*,

et autres pièces de *Vers* français qui se trouvent dans le livre intitulé *Funebre symbolum virorum aliquot doctorum de viro doctissimo Orontio Finœo*, in-8°, Paris 1555.

* XIX. DAVID (Louis), né à Logano en 1648, après avoir fait ses humanités, s'appliqua à la peinture. A Parme, à Rome, à Mantoue, à Bologne, il travailla avec plusieurs peintres célèbres de son temps, et dans ces villes il donna des preuves de ses talens. Il réussissoit sur-tout dans le portrait. Il publia à Rome un livre intitulé *Il disinganno delle principali notizie del disegno*. Cet ouvrage est divisé en trois parties dans l'une desquelles il donne une *Notice* exacte et détaillée de la vie du Corrège. Après avoir long-temps voyagé, il alla s'établir à Rome avec son fils Antoine, où il fit les *Portraits* de plusieurs cardinaux, princes, et ambassadeurs, et celui du pape Clément XI. On ignore l'époque de sa mort.

*XX. DAVID-AB-GWILYM, célèbre poëte gallois, mort à la fin du 14e siècle, auteur de beaucoup de *Poëmes* très-estimés. Ce poëte fut protégé par Yvor, surnommé *le Généreux*, ancètre de la famille de Tradegar au comté de Montmouth. Il a composé beaucoup de ses *Ouvrages* pour la belle Morvid, à qui cent quarante-sept de ses pièces sont dédiées. Elle lui avoit inspiré une passion vive mais malheureuse, car les parens de Morvid la marièrent à Rhis Gugan, qui servoit dans l'armée anglaise en qualité d'officier à la bataille de Cressy. Les ouvrages de David-ab-Gwilym ont été imprimés à Londres en 1789.

* XXI. DAVID-AB-EDMUND, célèbre poëte gallois du 15e siècle, natif de Hanmer, au comté de Flints, présida une assemblée de Bardes réunis, par ordre d'Edouard IV, à Caermarthen. A cette assemblée on dressa un code pour les poëtes du pays de Galles, contre lequel les bardes d'une autre province s'élevèrent.

* XXII. DAVID-BEG, issu d'une ancienne famille arménienne de la province de Sunik, s'appliqua dès sa plus tendre jeunesse au maniement des armes et à l'exercice militaire. En 1714, il entra au service de Chahnavouz, prince de la Géorgie; à l'age de 24 ans, il fut nommé commandant d'un régiment, et remporta des victoires signalées contre les troupes de Legzistan. Vers l'an 1722, lors de l'invasion des Aghovans en Perse, la province de Sunik, celles de Nakhgiovan, de Tchaventour et d'autres, étoient opprimées par un grand nombre de rebelles qui se battoient sans cesse pour gagner du terrain. David-Beg s'y rendit avec une quarantaine d'officiers bien disciplinés; dès qu'il eut mis le pied dans ces contrées, il rassembla une armée de 2000 hommes; il tomba d'abord à l'improviste sur les troupes persanes, appellées karatchorlou, et, après en avoir fait un horrible carnage, il s'enrichit de leurs dépouilles, augmenta le nombre de ses troupes, tailla en pièces les tribus des Turcomans, et défit complètement les armées de Givanchir. Pataly-Khan, gouverneur de Pargachad, et Aslamoz-Ghouly-Kan, gouverneur de Nakhgiovan, vinrent contre lui avec une armée de 26,000 hommes. La bataille se donna sur les bords de l'Araxe; elle dura depuis six heures du matin jusqu'à neuf du soir, et fut terrible. David-Beg resta maître du champ de bataille. Vers l'an 1724, ce prince, plein d'audace et de valeur militaire, s'empara de plus de quarante-cinq forteresses, d'un grand nombre de villes et de villages en très-peu de temps, et avec fort peu de troupes.

Il nomma ensuite des gouverneurs pour chaque province, et établit le bon ordre par-tout. En 1726, les Persans levèrent contre lui une armée de soixante-seize mille hommes; David-Beg et Der-Avédik, commandant sous ses ordres, se battirent en héros, et gagnèrent la bataille en prenant à l'ennemi cent quarante-huit drapeaux, un grand nombre de prisonniers et beaucoup d'artillerie de guerre : six mois après cet événement, ce prince défit completement une autre armée persane. En 1727, Chahtabinaz, roi de la Perse, informé des victoires éclatantes de David-Beg, le nomma prince des provinces de Sunik, de Karabagh et de Paidagavau, et lui permit de battre des monnoies à son nom. Ce prince arménien établit son siége à Halitzor, et mourut par le poison, vers l'an 1728. Peu de temps après cet événement, sa principauté tomba de nouveau sous le sceptre persan. *Voyez* Der-Avedik.

* XXIII. DAVID-SAVIO (Aurélius), jurisconsulte d'Asti, dans l'état de Gênes, mort en 1562, a laissé, *De verborum et rerum significatione*, et plusieurs *Commentaires* sur quelques chapitres du droit.

* XXIV. DAVID, de Cérizy en Normandie, l'un des chefs des chouans, étoit un homme robuste, d'une mine sauvage, terrible dans les combats, et ennemi implacable des républicains : il étoit généralement connu sous le nom de la *Terreur;* au reste, il fit plus de mal que de bien au parti qu'il servoit par sa cruauté et ses concussions. Il traitoit tout le monde en ennemi, et long-temps il dévasta les départemens du Calvados et de la Manche. En 1796, il fut surpris par les républicains à Lamberville. Il n'avoit que vingt-huit hommes avec lui; mais s'étant jeté dans une maison, il y fit une vigoureuse résistance, et les patriotes, après avoir perdu une partie de leur monde, ne trouvèrent d'autre moyen que de mettre le feu à la maison. Il se rendit alors, et fut exécuté dans les premiers jours d'avril de cette même année.

* XXV. DAVID de Saint-George (N.), ancien conseiller du grand-conseil, membre de l'académie celtique, de l'académie de législation, de l'académie de Besançon et de plusieurs autres sociétés savantes, né, vers le milieu du dernier siècle, d'une famille distinguée de Saint-Claude, département du Jura, mort à Arbois le 30 mars 1809. L'étude des langues avoit fait la principale occupation de David de Saint-George; et, doué d'une grande facilité pour ce genre de travail, il en avoit tiré parti pour enrichir la nôtre de quelques écrits estimés chez nos voisins. Mais sa vive imagination ne pouvoit se restreindre long-temps à traduire les idées des autres; il étoit trop riche des siennes pour ne pas aspirer à une réputation qui lui fût plus propre. Les orages de la révolution, qui le forcèrent à abandonner sa patrie, développèrent peut-être en lui des facultés qu'il se connoissoit à peine. Des langues vivantes qu'il possédoit presque sans exception, il remonta aux langues mortes, et particulièrement à celles qui offrent des caractères remarquables d'originalité, et qui se rapprochent, autant qu'on en peut juger, des premières époques du monde. L'ouvrage de Court de Gébelin, qui lui avoit inspiré le goût de ces recherches, commençant à lui paroître insuffisant, et sur-tout trop hypothétique, à mesure qu'il s'enrichissoit de nouvelles études, il se dirigea d'après un autre plan dont la conception lui

appartient, et qu'on peut regretter qu'il n'ait pas eu le temps de mettre à exécution. Le grand Dictionnaire proposé par le savant président de Brosses, sous le titre d'*Archéologue*, ne faisoit qu'une partie de l'immense édifice lexicologique pour lequel David a rassemblé des matériaux pendant un grand nombre d'années; mais réduit par les événemens à une fortune médiocre, qui l'obligeoit à subordonner l'intérêt de sa réputation à celui d'une famille très-intéressante, il ne put porter son glossaire qu'à la lettre G, et seulement, pour les langues de première race, dans l'ordre de son système, c'est-à-dire, chaldéenne, hébraïque, égyptienne, phénicienne, carthaginoise, celtique ou scythique, et leurs dérivées les plus immédiates. Peu de temps avant d'être atteint par la mort, et reconnoissant l'impossibilité d'achever sa prodigieuse entreprise, il en légua les matériaux à son jeune ami Charles Nodier, qui a publié depuis les prolégomènes de l'Archéologue et d'un Système universel et raisonné des langues qu'il se propose de mûrir, et dont il paroît avoir un peu modifié les élémens. Les principaux ouvrages imprimés de David de Saint-George sont, I. *Lettres de Charlotte à Caroline, pendant sa liaison avec Werther*, 2 vol. in-12. II. *Histoires fabuleuses pour l'éducation des enfans*, par miss Sahra Trimmer, 2 vol. in-12; livre avantageusement connu dans la première éducation, sous le nom d'*Histoire des rouge-gorges*. III. *Fathom et Melvill*, par l'auteur de Roderik Random, 3 vol. in-12; tous trois traduits de l'anglais IV. *Arsace, prince de Bétlis* (supposé traduit de l'anglais), 3 vol. in-8°. V. *Lettres de Julie de Roubigné à Pauline de Chermont*, in-12. Outre les ébauches de l'*Archéologue*, il a laissé en manuscrit un *Cours d'éducation anglais et français, propre à apprendre les deux langues aux enfans, en leur formant l'esprit et le cœur*; des *Recherches sur les antiquités celtiques et romaines des arrondissemens de Poligny et de Saint-Claude*, et un autre *Mémoire sur les tourbières et sur la tourbe, dans les montagnes des mêmes arrondissemens*. Il avoit beaucoup contribué à la traduction d'Ossian, publiée par Labaume, sous le nom d'Hill, et dont une édition très-vicieuse a paru vers une époque de la révolution où David n'étoit pas libre de donner ses soins à ses ouvrages. Celui-ci, refondu depuis avec une sollicitude extrême, enrichi d'une excellente traduction de l'Histoire des Druides, de Smith, et accompagné d'un grand nombre de notes et de beaucoup de parties du texte, recueillies par David lui-même, étoit près d'être mis au jour quand le savant auteur a été ravi aux lettres et à ses amis par une mort prématurée. On ne sait si cette traduction n'a pas quelque identité avec celle dont M. Ginguené vient de s'annoncer l'éditeur.

† DAVIDIS (François), socinien hongrois, surintendant des églises réformées de Transylvanie, un des héros des unitaires, mourut enfermé dans le chateau de Dève l'an 1579. Il avoit été luthérien, sacramentaire, arien, thritéiste, samosatien, etc. Il reste de lui quelques ouvrages assez bien écrits, mais remplis d'irréligion, dans la *Bibliotheca Fratrum Polonorum*.

* DAVIEL (Jacques), célèbre oculiste, né au bourg de la Barre en Normandie en 1696, et mort à Genève en 1762, n'a publié que trois lettres; l'une *sur les maladies des yeux*, 1748, in-12; une autre sur les *Avantages de l'opération de la cataracte par extraction*; et la

troisième à M. de Vandermonde, sur le même sujet, 1756, in-12.

† I. DAVIES (Jean), poëte anglais, né en 1570, fait chevalier par Jacques Ier, roi d'Angleterre, et procureur-général d'Irlande, parvint par ses talens à la place de *lord chief justice* (premier juge) du banc du roi; mais il mourut subitement en 1626, avant d'en avoir pris possession. Il passoit pour être plus versé dans les lettres que dans la jurisprudence. La liste de ses ouvrages, donnée par Wood dans ses *Athenæ oxon*, est très-nombreuse. Son poëme, intitulé *Nosce te ipsum*, est le premier poëme philosophique qui ait paru en Angleterre : le style en est pur et soigné. Il est sur-tout heureux dans ses comparaisons. Ses *poésies* ont été recueillies en un vol. in-8°, imprimé en anglais en 1786.

* II. DAVIES (Lady), femme du précédent, morte en 1652, prétendant avoir le don de prophétie, a publié beaucoup de prédictions et de révélations, répandues dans plusieurs écrits imprimés.

III. DAVIES (Jean), chanoine d'Ely, né à Londres en 1679, mort en 1731, a donné de savantes éditions de *César*, de *Maxime de Tyr*, de *Minutius Félix*, des ouvrages philosophiques de Cicéron. Celle-ci est en six volumes in-8°, 1709 à 1728.

* IV. DAVIES (docteur Jean), savant théologien gallois, né à Llanveres, au comté de Denbigh, mort en 1644, élève de l'école de Ruthin, d'où il passa au collége de Jésus, et ensuite à celui de Lincoln d'Oxford, a donné un *Dictionnaire gallois-latin*, imprimé en 1632, et une *Grammaire* de la langue galloise en latin, fort curieuse, intitulée *Antiquæ linguæ Britannicæ, nunc communiter dictæ Cambro-Britannicæ à suis Symrecæ vel Cambricæ, ab aliis Vallicæ rudimenta*, 1621.

* V. DAVIES (Samuel), théologien américain, né en 1724, au comté de Newcastle, dans le Delaware, mort en 1761, fut président du nouveau collége de Jersey en 1759, et auteur d'excellens *Sermons*, qui ont eu plusieurs éditions, 3 vol.

* VI. DAVIES (Thomas), mort en 1785, élève du collége d'Edimbourg, d'abord comédien au théâtre de Haymarket, se fit ensuite libraire; mais n'ayant pas réussi dans ce commerce, il reprit la comédie, et fut acteur ambulant. Vers 1762, il reprit le commerce de la librairie, et s'établit à Covent-Garden; mais en 1778, il fit banqueroute. Il reçut des secours du docteur Johnson, et en 1780 il publia la *Vie de Garrick*, qui eut un grand débit. On a encore de lui des *Mélanges dramatiques*; la *Vie du comédien Henderson*, et plusieurs *Pièces fugitives*.

* DAVIGNON (Hugues), seigneur de Monteil, docteur ès-droit, et avocat en la sénéchaussée du Puy en Vélay, sa patrie. L'amour de son pays lui fit entreprendre de chanter les principaux événemens et les différens prodiges dont il avoit été le théâtre, ainsi que l'histoire des évêques qui l'avoient gouverné, des hommes célèbres qu'il avoit produits, etc.; c'est ce qu'il a exécuté dans diverses élégies, des stances, cantiques, acrostiches et autres petites pièces réunies en trois livres, sous le titre de *La Velleyade*, ou *Délicieuses Merveilles de l'église de Nostre-Dame-du-Puy et pays de Vélay*. Ce recueil, des plus médiocres, a été imprimé à Lyon en 1650, in-8°.

I. DAVILA (Henri-Catherine), d'une famille illustre du royaume de Chypre, naquit à Succo dans le Padouan en 1576. Antoine Davila, son père, connétable de Chypre, fut obligé de quitter cette île pour se dérober à la tyrannie des Turcs, qui s'étoient rendus maîtres de son pays en 1570 et 1571. Son fils alla chercher des secours à Avila en Espagne, où il avoit des parens. Comme il n'en put tirer aucun soulagement, il vint en France, et se fit connoître avantageusement à la cour de Henri III et de Henri IV. Il se signala, sous ce dernier prince, devant Honfleur en Normandie, et devant Amiens, où il fut blessé. Depuis, il se retira à Venise, et reçut du sénat de quoi subsister noblement. Il fut tué d'un coup de pistolet dans un voyage qu'il faisoit par ordre de la république, vers l'an 1631. Davila avoit avec lui un fils, âgé de 18 ans, qui se jeta sur le meurtrier et le mit en pièces. Ce fut à Venise qu'il travailla à son *Histoire des Guerres civiles de France*, en quinze livres, depuis la mort de Henri II, en 1559, jusqu'à la paix de Vervins, en 1598. Cet historien sait attacher ses lecteurs, par la manière dont il rend les détails, et par l'heureux enchaînement de ses récits. Il peint supérieurement un assaut, une bataille, une émeute populaire. Ses descriptions topographiques, telles que le plan intérieur et extérieur d'une ville, l'aspect général du pays, le tableau particulier de chacune de ses parties, sont chez lui d'une vérité frappante. Il rend nettement une négociation ; il saisit la finesse du dialogue, l'à-propos des réponses, les ruses des interlocuteurs, et présente adroitement les gestes, les coups-d'œil et tous ces mouvemens involontaires qui trahissent quelquefois les négociateurs les plus habiles. Il cherche sur-tout à pénétrer dans l'esprit des princes, et ne le devine pas toujours. Comme la plupart des écrivains italiens, il s'attache trop aux petits détails ; il n'a point ce coup-d'œil profond qui pénètre et qui indique la cause des grands événemens, ni cette sensibilité qui n'est pas moins utile à l'historien qu'au poëte pour retracer les maux que l'ambition et le fanatisme font à l'espèce humaine. Il semble oublier que celui qui remplit la délicate mission de transmettre à l'avenir les événemens de son siècle ne doit être ni l'esclave d'un parti, ni l'enthousiaste d'une secte, mais l'interprète fidèle de la vérité. Si Davila s'étoit pénétré de ces maximes, il n'eût point montré contre les protestans une aveugle partialité ; il eût vu que les trahisons de la cour, que la perfidie de Catherine de Médicis les forçoient à chercher leur salut dans les armes ; il n'eût point pallié par des considérations politiques l'exécrable attentat de la Saint-Barthélemi. Du reste, Davila n'est point un écrivain médiocre, son style est pur, sa narration agréable ; il fut témoin d'une partie des faits qu'il raconte. Il auroit reçu plus d'éloges, s'il en avoit moins donné à son héroïne Catherine de Médicis, bienfaitrice de sa famille (c'est en l'honneur de cette princesse et de Henri III, qu'il avoit été nommé *Henri-Catherine*, ou *Catherin*), et s'il avoit retranché de son Histoire quelques harangues, genre d'ornemens que n'admet guère sa gravité, du moins pour nos temps modernes. On lui reproche aussi quelques erreurs dans l'orthographe des noms propres des villes et des hommes. Le président de Thou et lui ont travaillé quelquefois sur des relations partiales. Chacun d'eux a adopté celles qui étoient le plus selon son goût. On peut donc se défier de Davila, quand il cite des faits favorables à la cour ;

et du président de Thou, quand il parle contre elle. L'*Histoire* de Davila, écrite en italien, fut imprimée au Louvre l'an 1644, en 2 vol. in-fol.; à Venise, 1733, 2 vol. in-fol.; et Londres, 1755, 2 vol. in-4°; ou 1801 en 8 vol. in-8°. Grosley et l'abbé Mallet l'ont mise en français, Amsterdam (Paris), 1757, 3 vol. in-4°. Pierre-François Cornazano a publié en 1743, à Rome, une traduction latine du même ouvrage, en 3 vol. in-4°.

II. DAVILA (Pierre-François), directeur du cabinet d'histoire naturelle à Madrid, et membre de l'académie de Berlin, mort au commencement de 1785, cultiva avec succès la conchyliologie et la minéralogie. Il entretenoit une correspondance suivie avec les savans de l'Europe, qui faisoient cas de ses lumières, et aimoient son caractère officieux. Le catalogue de son cabinet, publié en 3 vol., est estimé des naturalistes.

* III. DAVILA (François), dominicain espagnol, vivoit vers l'an 1603. Il a donné un *Traité de la confession et de l'absolution;* ainsi qu'un autre *Traité sur la grace*, qui sont aujourd'hui à peine connus.

IV. DAVILA. *Voyez* AVILA.

DAVILER. *Voyez* AVILER.

* DAVINI (Jean-Baptiste), né à Camporgiano en 1652, pratiqua la médecine à Modène, où il devint médecin du duc Renaud Ier. Sur la fin de ses jours, il prit les ordres sacrés, et mourut en 1733. On a de lui, I. *De potu vini calidi dissertatio*, Mutinæ, 1720. Cette dissertation se trouve encore dans le tom. II des ouvrages de Vallisnieri. II. *Dissertatio de usu chinœchinæ;* elle a été insérée dans le tom. IV de la Galerie de Minerve. *Epistola ad Vallisuerium;* c'est dans cette lettre, qui fut publiée dans le tom. II des ouvrages de Vallisnieri, que Davini parle d'une fontaine qui existoit alors dans le lieu de sa naissance, et qui étoit limpide ou trouble, suivant que le temps étoit serein ou chargé de nuages.

DAVIRON. *Voyez* AVIRON.

† I. DAVIS (Jean), navigateur anglais, parcourut en 1585 l'Amérique septentrionale, pour trouver un passage de là aux Indes orientales; mais le succès de trois voyages qu'il entreprit se réduisit à la découverte d'un détroit, auquel il donna son nom. Il périt dans une expédition aux Indes en 1604. *Voyez* MINUTIUS FÉLIX.

* II. DAVIS (Henri-Edouard), théologien anglais, né à Windsor en 1756, mort en 1784, élève du collége de Baliol à Oxford, où il prit le baccalauréat-ès-arts, et fut boursier. Davis a donné des *Remarques sur l'histoire de la décadence et de la chute de l'empire rômain par Gibbon;* et il est le seul de tous ceux qui ont attaqué cet ouvrage à qui l'auteur ait répondu.

* DAVISSON (Guillaume), médecin et chimiste, né vers le commencement du 17e siècle, d'une famille noble d'Ecosse, passa la plus grande partie de sa vie parmi les fourneaux de son laboratoire; c'est aussi sur la chimie que roulent les ouvrages qu'on a de lui : I. *Philosophia pyrotechnica, seu curriculus chymiatricus*, Parisiis, 1635, 1657, in-8°. Jean Hillot a traduit ce traité en français, sous le titre d'Elémens de la philosophie de l'art du feu ou chimie, Paris, 1651, in-8°. II. *Oblatio salis*, Parisiis, 1641, in-8°. III. *Commentariorum in Petri Severini, Dani, ideam medicinæ philosophicæ propediem produtu-*

rorum prodromas, Hagæ Comitis, 1660, in-8°; Roterodami, 1668, in-4°.

† DAVITY (Pierre), gentilhomme du Vivarais, né à Tournon en 1573, mort à Paris en 1635, publia un ouvrage intitulé *Etat et empire du monde*, en 1 vol. in-fol.; livre fort au-dessous du médiocre. Ranchin et Rocoles augmentèrent cette compilation de 5 vol., et ne la rendirent que plus mauvaise. Ses poésies, qui consistent en épigrammes, sonnets, stances, poëmes, épitaphes, etc., le tout d'une extrême médiocrité, se trouvent réunies à des lettres, dialogues amoureux, historiettes et autres œuvres en prose dans un recueil qu'il a intitulé *les Travaux sans travail*. Ce recueil a été imprimé deux fois in-12, Paris, 1602, et Rouen, 1609.

DAULIS (Mythol.), nymphe qui habitoit, dit-on, les environs de Daulie, ville à laquelle elle donna son nom.

† DAULLÉ (Jean), célèbre graveur, né à Abbeville en 1707, mort à Paris en 1763, a gravé d'après Le Corrège, Boucher, et a laissé divers portraits d'hommes célèbres. Il excelloit dans cette partie, et fut reçu de l'académie royale de peinture. On distingue le portrait *de la comtesse de Feuquière*, fille de Mignard, celui de *Maupertuis*, ceux *des fils de Rubens*, la *Magdeleine au désert*, *l'Amour*, d'après Van-Dick.

DAUMAT. *Voy.* DOMAT (Jean).

DAUMIUS (Christian), natif de Misnie, recteur du collége de Zwickau, mort en 1687, à 75 ans, avec la réputation d'un des plus grands littérateurs de son siècle, savoit la plupart des langues mortes et vivantes. On lui doit des *Editions* de beaucoup d'ouvrages de l'antiquité, et plusieurs autres écrits: témoignage de son ardeur pour le travail, encore plus que de la supériorité de ses talens. Les plus estimés sont, I. *Tractatus de causis amissarum quarumdam linguæ latinæ radicum*, 1642, in-8°. II. *Indagator et restitutor græcæ linguæ radicum*, in-8°. III. *Epistolæ*, Iène, 1670, in-4°; Dresde, 1677, in-8°. IV. Des *Poésies*, etc.

† DAUN (Léopold, comte de), prince de Tiano, chevalier de la Toison d'or, grand'croix de l'ordre de Marie-Thérèse, feld-maréchal, ministre d'état, président du conseil aulique de guerre, né en 1705, d'une famille ancienne et illustre, fut colonel d'un régiment d'infanterie en 1740, et se distingua dans la guerre que Marie-Thérèse eut à soutenir pour conserver les états que Charles VI lui avoit laissés. La guerre suivante lui procura une réputation plus brillante encore. Le prince Charles de Lorraine étoit assiégé dans Prague; Daun, à la tête d'une armée rassemblée à la hâte, prend la résolution de faire lever le siége, combat le roi de Prusse à Chotzemitz le 18 juin 1757, et remporte une victoire complète. C'est à cette occasion que l'impératrice-reine établit l'ordre militaire qui porte son nom. La bataille de Hochkirchen, en 1758, ajoute de nouveaux lauriers à ceux du libérateur de Prague. En 1760, il fit lever au roi de Prusse le siége de Dresde, par une suite de mesures savantes, qui avoient déjà délivré Olmutz en 1758. Il attaqua en 1759 les Prussiens à Pirna, enleva toute l'armée commandée par le général Finck, et la fit prisonnière de guerre. Il n'eut pas le même bonheur à Siplitz, près de Torgau, en 1760, où l'ennemi, déjà vaincu, reprit, après qu'une

blessure dangereuse eût fait retirer le maréchal, une supériorité qui décida la victoire en sa faveur. La paix de Hubersbourg vint mettre en 1763 fin à ses succès. Il mourut à Vienne le 5 février 1766. Les occasions où la prudence étoit plus nécessaire que l'activité lui ont été particulièrement favorables. Son coup-d'œil étoit sûr; mais quand le besoin du moment ne lui permettoit pas la maturité de la réflexion, il avoit de la peine à prendre un parti vigoureux. Aussi ses victoires furent souvent sans effet, et les vaincus, par des manœuvres hardies et rapides, réparèrent quelquefois leur défaite avant que la renommée l'eût publiée. C'est ce qui fut cause qu'ayant affaire à un général aussi actif et aussi entreprenant que l'étoit Frédéric, ses victoires n'eurent pas toujours des suites aussi décisives qu'il avoit lieu de l'espérer. En comparant ces deux hommes comme généraux, on ne peut disconvenir que Frédéric tira souvent un meilleur parti de ses défaites, que Daun de ses victoires.

DAUNUS, fils de Pilumnus et de Danaé, se transporta de la Dalmatie dans la Pouille, et eut un fils nommé comme lui, qui, ayant épousé Vénilie, devint le père de Turnus, rival de gloire d'Enée.

DAVOT (Gabriel), né à Auxone en 1677, professeur en droit dans l'université de Dijon, mort en 1743, laissa un monument de son savoir. C'est son *Institution au droit français*, publiée en 1761, 6 vol. in-12, par Bannelier son confrère. Les matières y sont traitées suivant la jurisprudence du parlement de Dijon.

* DAVOUCHTZY (Jean), célèbre docteur arménien, naquit vers l'an 1107. Après avoir fini ses études, il se maria avec la fille d'un personnage distingué de son pays. Au bout de six ans, il devint veuf, avec un enfant en bas âge; il le confia aux parens de sa femme, en leur abandonnant tous ses biens; il entra alors dans un couvent et se fit sacrer prêtre religieux. Davouchtzy y acquit bientôt de la célébrité dans la Haute Arménie, tant par son éloquence que par son érudition profonde, qui le firent aimer également par les chrétiens et par les mahométans. Les gouverneurs de ce pays tenoient à honneur de l'avoir à leur conseil. L'historien Ghiragos fait les éloges les plus pompeux de Davouchtzy, et le regarde comme l'homme le plus vertueux de son temps. Ce savant mourut vers l'an 1189, et laissa les ouvrages suivans et encore inédits, 1° *Trésor des enfans*. C'est un corps complet de morale et de métaphysique, mise à la portée de tout le monde; 2° Un *Traité sur la rhétorique des hommes, et sur le mouvement des êtres non-parlans*.

I. DAUPHIN-BERAUD (appelé le *Sire de Combronde*), fils de Jean de l'Espinasse et de Blanche-Dauphine, dame de Saint-Ilpise et de Combronde, quitta le nom de l'Espinasse à la mort de sa mère, et prit celui de Dauphin, pour posséder les biens de cette maison. Dans sa jeunesse il servit en Guienne, sous le comte de Foix, avec ses francs-archers et les volontaires de Saint-Ilpise et de Combronde, qu'il y conduisit par ordre de son père. En 1470, il accompagna Guillaume Cousinot, le comte Dauphin d'Auvergne son parent, et le comte de Comminges, dans la guerre de Bourgogne. Louis XI lui donna sa confiance en Auvergne: il le fit chambellan, et général de l'armée qu'il envoyoit, en 1475, contre le comte de Roussi, maréchal de Bourgogne. Il avoit sous ses ordres le ban d'Auvergne, celui des terres du duc

de Bourbon, celui de Beaujolais, et les francs-archers et volontaires de Geoffroi de Chabannes. Il se conduisit avec toute la prudence d'un grand général, et battit l'armée du maréchal de Bourgogne le 21 juin, à Mont-Reuillon, près la rivière d'Yonne en Nivernais. Le comte de Roussi fut prisonnier de Dauphin : ses héritiers plaidèrent pour se faire payer de la rançon du maréchal, qui lui appartenoit; et le 24 février 1499, il y eut arrêt du parlement en leur faveur. Les deux maisons se réunirent par l'alliance d'Antoinette d'Amboise sa petite-fille avec Louis, prince de Luxembourg, comte de Roussi. Dauphin-Beraud épousa en premières noces Antoinette de Chazeron, et, en secondes, Antoinette de Polignac. De la première, il eut Louise, femme de Jacques de Miolans, gouverneur du Dauphiné; de la deuxième, il eut Françoise, femme de Guy d'Amboise, sire de Ravel. Il mourut en 1490, bailli du Vélay.

* II. DAUPHIN D'AUVERGNE (le), mort en 1234. Ce n'est point ici le lieu d'examiner les conjectures des historiens sur la manière dont le titre de Dauphin, originairement porté par un comte d'Albon, après s'être signalé dans un tournoi où il avoit pris cet animal pour emblème, passa dans la maison d'Auvergne, par le mariage d'une fille de Gigues III, seigneur du Dauphiné, avec Guillaume VII, comte d'Auvergne, ni de parler des demêlés que le troubadour dont il s'agit ici eut avec Richard I[er], roi d'Angleterre. On ne doit pas cependant passer sous silence qu'il envoya à ce souverain, à l'occasion de ces démêlés, un *sirvente* plein de défis insultans et de reproches amers. Les autres pièces que l'on a recueillies de lui, et dont Millot rapporte des extraits, sont des espèces de *Satires personnelles*, la plupart d'une grossièreté souvent révoltante.

III. DAUPHIN (Pierre). *Voyez* DELPHINUS.

* DAVRE (François), docteur en théologie et curé de Minière, a donné deux tragédies morales, *Dipne, infante d'Irlande*, et *Geneviève de Brabant*, imprimées toutes les deux in-12, à Montargis, la première en 1668, et la seconde en 1670.

† DAUSQUÉ (Claude), *Dausqueius*, né à Saint-Omer en 1566, jésuite, puis chanoine de Tournay, mourut le 17 janvier 1644. Ce savant connoissoit parfaitement le latin et le grec; mais il écrivoit assez mal. Son style est affecté, obscur, et rempli de vieilles phrases. On a de lui divers ouvrages; les plus rares sont, I. *Antiqui novique Latii orthographica*, Tornaci, Adrianus Quinquè, 1632, in-fol. La prétendue édition de Paris, 1677, in-fol., est la même que la précédente; le libraire Frédéric Léonard n'a fait que changer le frontispice et la date. II. *Terra et aqua, seu Terræ fluctuantes*, Tornaci, Adrianus Quinquè, 1633, in-4°, et Parisiis, 1677, in-4°. Cette dernière édition a aussi le titre renouvelé. De petites îles flottantes près de Saint-Omer lui fournirent l'occasion d'écrire avec une très-grande érudition, toutes les singularités observées au sein des mers. III. Il a traduit en latin les *Harangues de saint Basile de Séleucie*, et y a ajouté des notes, 1604, in-8°. IV. On lui doit encore un *Commentaire sur Quintus Calaber*, 1614, in-8°. Il combattit l'opinion de quelques cordeliers qui soutenoient que saint Joseph et saint Paul avoient été sanctifiés dès le ventre de leur mère.

DAUTHEVILLE DES AMOU-

RETTES (Charles-Louis), lieutenant-colonel des grenadiers royaux, né à Paris en 1716, mort vers 1762, est auteur d'un *Essai sur la cavalerie*, 1756, in-4°, et de quelques autres écrits sur l'art militaire.

DAUTREAU, DAUVIGNY. *Voy.* AUTREAU et AUVIGNY.

* DAUXIRON (Jean), jésuite, né à Baume-les-Dames, mourut à Dôle en 1635. Alegambe dit de lui *vir fuit omnibus disciplinis excultus.* On a de lui un ouvrage de philosophie morale, latin et français, imprimé à Lyon en 1672, sous le titre *Historia Lyderici*, Histoire de Lydérique. — Un autre DAUXIRON, médecin, né dans la même ville que le précédent, s'adonna à l'étude de la chimie et des mathématiques; il publia, I. *Démonstration d'un secret utile à la marine*, Paris, 1750, in-8°. II. *Nouvelle manière de diriger la bombe*, 1754, in-8°. Il eut deux fils, dont l'un capitaine a publié des *Principes de tout gouvernement*, ou *Examen des causes de la splendeur et de la foiblesse de tout état*, 1766, 2 vol. in-12; et l'autre, professeur en droit français de l'université de Besançon, a fait imprimer, I. *Traité sur les fontaines publiques de Besançon*, 1777, un vol. in-12. II. *Mémoire historique sur les écluses de Besançon et sur la navigation du Doubs*, Genève, 1785, un volume in-8°. — Enfin Pierre-François DAUXIRON, avocat au parlement de Besançon, alla s'établir en Autriche; il se fit connoître à la cour de l'empereur et composa un *Traité de l'éducation d'un prince*, in-8°.

* DAVY-CHAVIGNÉ (François-Antoine), né à Paris le 4 mai 1747, où il mourut en 1806, ancien auditeur de la chambre des comptes, a publié à diverses époques plusieurs *Projets* de monumens publics, et différens *Mémoires* sur des points importans d'architecture. En 1801, il donna un *Mémoire sur la construction des ponts en fer*, et un recueil de sentences et de quatrains moraux, extraits des meilleurs auteurs latins et français, et mis en ordre pour servir à l'instruction de la jeunesse, sous le titre de *Leçons d'un père à ses enfans.*

DAW. *Voyez* DOW.

* I. DAWES (sir Guillaume), prélat anglais, né en 1671 dans une terre de son père, près de Braintrée au comté d'Essex, mort en 1724, élève de l'école de Merchant-Taylor, puis du collége de Saint-Jean à Oxford, et de Catherine-Hall à Cambridge, où il prit le degré de docteur, fut ensuite maître de ce même collége. La même année il obtint le doyenné de Bocking. En 1707, il fut nommé chapelain du roi, et chanoine de Worcester, en 1698, évêque de Chester, et en 1714 il passa au siége d'Yorck. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 3 vol. in-8°, 1733. Ce prélat a été enterré dans la chapelle du collége de Catherine-Hall, qui devoit beaucoup à sa bienfaisance.

* II. DAWES (Richard), savant critique anglais, né en 1708, fit ses études à Markel-Bosworth, sous Antoine Blakwell, et au collége d'Emmanuel à Cambridge en 1725. Il publia en 1745 des *Miscellanea critica*, qui font preuve de son érudition grecque et latine: il y reproduit son *Essai d'une traduction en vers grecs du Paradis perdu de Milton*, consistant dans le premier chant de ce poëme, qu'il avoit publié quelques années auparavant, et il s'y juge franchement lui-même. Ces *Miscellanea* ont été réimprimés à Oxford en 1781 avec plusieurs additions et un précis de la vie de l'auteur, un vol. in-8°, par M. Barges, évêque de Saint-David. Dawes se retira à Heworth

près Newcastle, où il mourut en 1766.

* I. DAY (Jean), imprimeur anglais, mort en 1585, a donné des éditions de la *Bible*, des *Martyrs de Fox*, des *Sermons de Latimer*, des *Œuvres de Tindal*, et de beaucoup d'autres ouvrages. Ses travaux lui ont procuré une grande fortune; mais ce qui lui assigne une place dans la biographie anglaise, c'est qu'il est compté au rang des plus zélés promoteurs de la réformation.

* II. DAY (Thomas), écrivain anglais, né à Londres en 1749, mort en 1789. Son père étoit collecteur des contributions, et, quand il mourut, Thomas étoit fort jeune; mais il lui laissa douze cents livres sterling de rente. Thomas fit ses études à la Chartreuse, et au collége de Corpus Christi d'Oxford. Il passa ensuite au collége de Justice; mais il ne suivit jamais le barreau. Ses manières étoient extraordinaires, et sa façon de voir tout-à-fait romanesque. Il prit avec son ami, M. Bicknel, deux petites filles de l'hôpital des orphelins, qu'ils firent élever à l'ancienne manière des Romains, pour les épouser ensuite. Cependant ce projet ne fut pas exécuté, et Day épousa, en 1778, miss Mill, du comté de Derby. Il a beaucoup écrit *contre la guerre d'Amérique et la traite des nègres*. Il fut aussi l'intrépide avocat des réformateurs du parlement. Mais le seul ouvrage qui doive porter son nom à la postérité c'est *Sand fordel Merton*, roman d'éducation très-agréable, et trop dans le goût de l'Emile de Rousseau. Les idées de Day étoient toutes théoriques, et trop peu fondées sur l'expérience et la religion. Ce fut son éloignement pour les usages reçus qui occasionna sa mort. Il avoit un petit poulain qu'il aimoit beaucoup; il ne voulut jamais souffrir qu'il fût dompté par les moyens ordinaires, prétendant qu'ils étoient trop cruels, et il entreprit de le former lui-même. L'animal, quand il voulut le monter, le jeta à terre et lui donna un coup à la tête dont il mourut.

† DAZÈS (l'abbé), de Bordeaux, mort à Naples en 1766, prit parti dans l'affaire des jésuites, en faveur desquels il publia divers écrits. I. *Le Compte rendu des Comptes rendus*, 1765, 2 vol. in-8°. II. *Il est temps de parler*, ou *Compte rendu au public des pièces légales de madame Ripert de Monclar, à l'occasion de l'affaire des jésuites*, Anvers, 1763, 2 vol. in-12. Comme cet écrit parut dans le temps que les jésuites étoient chassés d'Espagne, un homme qui faisoit le plaisant à contre temps (puisqu'on ne doit jamais rire des malheureux), dit qu'on auroit dû l'intituler *Il est temps de partir*. III. *Le Cosmopolite*.... Ces ouvrages pourroient être plus modérés.

DAZINCOURT. *Voyez* ALBOUIS.

* DÉACON (Jacques), gentilhomme anglais, mort en 1750, distingué également dans la musique et dans la peinture, est surtout célèbre comme peintre de portraits en miniature.

† DÉAGEANT DE SAINT-MARCELLIN (Guichard) fut d'abord clerc de Barbin, que le maréchal d'Ancre avoit fait contrôleur-général des finances. Arnauld d'Andilly le fit ensuite connoître au duc de Luynes. Déageant s'acquit la faveur de ce duc en le servant utilement contre le maréchal d'Ancre, son bienfaiteur. On le chargea de plusieurs commissions et négociations importantes, dont il s'acquitta avec succès. Devenu veuf, Louis XIII voulut lui donner l'évêché d'Evreux; mais

Déageant préféra un second mariage. Il fit néanmoins paroître beaucoup de zèle contre les calvinistes, ce qui fit dire au cardinal de Richelieu, que, « s'il avoit terrassé l'hérésie, Déageant pouvoit se vanter de lui avoir donné le premier coup de pied. » — Déageant essuya les caprices de la fortune après en avoir éprouvé les faveurs. Disgracié, il eut ordre de se retirer en Dauphiné, où il mourut l'an 1639, dans un âge assez avancé, premier président de la chambre des comptes. On a de lui des *Mémoires envoyés au cardinal de Richelieu, contenant plusieurs choses particulières et remarquables arrivées depuis les dernières années du roi Henri IV, jusqu'au commencement du ministère de M. le cardinal de Richelieu*, c'est-à-dire jusqu'en 1624. Ces Mémoires furent imprimés à Grenoble en 1668, in-12, par les soins de son petit-fils : on les trouve aussi dans les Mémoires particuliers pour l'Histoire de France, Paris, 1756, 4 vol. in-12, recueillis et rédigés par Algay de Martignac. Ils manquent quelquefois de fidélité dans les faits, et presque toujours d'élégance dans le style; mais ils renferment des choses curieuses.

* DÉANE (Edmond), médecin, né, vers l'an 1572, dans le duché d'Yorck en Angleterre, pratiqua son art avec distinction dans la capitale de sa province. On a de lui un ouvrage en anglais *sur les eaux minérales de Knaresborough dans le duché d'Yorck*; il l'écrivit vers l'an 1626. On a encore de lui un traité intitulé *Admiranda chemica*, qui fut imprimé à Francfort en 1630, in-4°, avec le *Catholicum physicorum*, seu *methodus conficiendi tincturam physicam*, et le *Mercurius redivivus*, deux écrits de la composition de Samuel Norton de Bristol.

* DEBELLE (Joseph), né à Voreppe, département de l'Isère, en 1767, entra dès l'âge de 15 ans dans le régiment d'Auxonne, artillerie, en qualité de cadet gentilhomme, et fut reçu lieutenant en 1789 au même régiment, alors en garnison à Metz. En l'an 2 (1793) il commandoit une compagnie d'artillerie à cheval à l'armée de la Moselle; et quelques jours avant la prise de Charleroy (messidor an 2) il délivra, à la tête de quelques braves qu'il rallia par son exemple, sa compagnie enveloppée par les Autrichiens et déjà prisonnière; il fut dans cette action laissé pour mort sur le champ de bataille. La même année, nommé général de brigade, il fut successivement employé aux armées de la Moselle, de Sambre-et-Meuse, et du Rhin; il y servit constamment à l'avant-garde. L'année suivante il suivit le général Hoche, son beau-frère, dans l'expédition d'Irlande qui mit à la voile le 15 décembre 1796; mais les vents ayant séparé les vaisseaux, la flotte rentra dispersée après avoir perdu plusieurs bâtimens. Debelle à son retour reprit le commandement en chef de l'artillerie de l'armée du Rhin; au passage de ce fleuve, à Neuwied, en floréal an 5 (1797), il se jeta le premier dans un bateau, et traversa sous le feu de l'ennemi. « Là, dit le rapport officiel, s'engagea le combat d'artillerie le plus inégal et le plus audacieux qu'on ait osé concevoir. Le général Debelle approche jusqu'à cent pas des redoutes fraisées, palissadées et garnies de canons, avec trente pièces d'artillerie légère, reçoit sans s'ébranler un terrible feu à mitraille, et tire si vivement et si juste qu'il démonte les pièces des ennemis, brise les palissades, ouvre les redoutes à nos grenadiers et même à la cavalerie. » Debelle passa à l'armée d'Italie, qu'il quitta pour passer à Saint-

Domingue avec le général Leclerc, et y succomba en 1802, à la fleur de l'âge, de la funeste épidémie qui enleva à la France tant de braves guerriers.

* I. DEBELLOY (Jean-Baptiste), né au château de Morangles, près Chambly, département de l'Oise, le 9 octobre 1709, fut d'abord chanoine, vicaire-général, archidiacre, official de la cathédrale de Beauvais, sacré évêque de Glandève le 30 janvier 1752, et nommé à l'évêché de Marseille en 1775. Pendant les troubles de la révolution, il se retira à Chambly dans sa famille, où il vécut en philosophe chrétien, soulageant le pauvre toutes les fois qu'il put en trouver l'occasion. C'est dans cette solitude qu'il donna l'exemple des plus rares vertus. Napoléon, qui étoit alors premier consul, étant instruit de l'éminente piété de Debelloy, le nomma à l'archevêché de Paris le 9 avril 1802. Le 27 mars 1803, Debelloy reçut le chapeau de cardinal. Il gouverna l'église de Paris durant l'espace de sept ans; son caractère doux et pacifique le porta à éteindre les dissensions religieuses qui existoient dans son diocèse, et il concilia ainsi tous les partis. Sa sollicitude s'étendit sur plusieurs établissemens de bienfaisance qu'il créa, et sa charité ne laissa rien à désirer au pauvre et à l'indigent. Le cardinal Debelloy mourut le 10 juin 1808, généralement regretté.

II. DEBELLOY. *Voyez* BELLOY.

*. DEBEZ (Ferrand), principal du collége du Plessis, et recteur de l'université de Paris, mort en 1581, dans sa 55e année, cultiva également la poésie latine et la poésie française. Voici la notice de ses ouvrages dans ce dernier genre. I. *La cinquième églogue des Bucoliques de Virgile, translatée de latin en français*, Paris, 1548, in-4°. II. *Deux déplorations en forme d'églogues; l'une de feu M. d'Orléans, l'autre de feu M. d'Anguien, avec autres traductions*, dans le volume précédent. III. *Institution puérile à Charles d'Alonville, Jean et Christophe de Thou, Christophe Bouguier, et Gaspard Viallet*, in-8°, Nîmes, 1553. IV. *Esjouissance de Nîmes du siége présidial établi, et du collége nouvellement érigé pour la jeunesse*, Avignon, 1553, in-8°. V. *Les Epistres héroïques, amoureuses aux Muses, dédiées à Dieu Mécénas très-libéral*, etc., in-8°, Paris, 1579. Enfin on attribue encore à Ferrand Debez, VI. Une *Eglogue ou bergerie, à cinq personnages, contenant les abus du mauvais pasteur, et montrant que bienheureux est qui a cru sans avoir vu*, Lyon, in-8°, 1563.

† DEBÉZIEUX (Balthasar), né à Aix en 1655, d'un avocat, fut consul et procureur du pays en 1692. Il étoit né pour des emplois plus considérables; l'étude du droit, à laquelle il s'étoit appliqué, avoit fait de lui un grand jurisconsulte. Debézieux mit à profit ses lumières dans les fonctions de président des enquêtes du parlement d'Aix, auxquelles il fut reçu en 1793, et ne porta jamais d'opinion qu'il ne la soutînt par les principes de la loi qu'il possédoit à fond. Il rédigeoit dans son cabinet les questions qu'il avoit jugées au palais, et en a composé quatre gros volumes in-folio, tous écrits de sa main. Aux arrêts rendus sur ces questions, il a joint les motifs qui l'avoient déterminé dans sa décision. Cet ouvrage a été imprimé à Paris, 1750, en un volume in-fol., comme une continuation de Boniface, arrêtiste du parlement d'Aix, avec lequel il a une liaison naturelle. Il s'étoit tellement consacré aux de-

voirs de son état, qu'il employoit un temps considérable pour recueillir les questions majeures qui se traitoient à l'audience ou par écrit dans la grand'chambre ou à la tournelle. Il les a aussi insérées dans son ouvrage, ainsi que plusieurs excellentes consultations dressées par les avocats du parlement ses contemporains, qui tenoient un rang parmi les sujets les plus célèbres du barreau. Cet habile magistrat mourut en 1722, également regretté de tous ceux qui l'avoient connu.

† DÉBONNAIRE (Louis), né à Troyes, prêtre de la congrégation de l'Oratoire, d'où il sortit ensuite, mourut à Paris en 1752. On a de lui, I. une *Imitation avec des réflexions*, in-12. II. *Leçons de la sagesse*, 3 vol. in-12. La sagesse y parle avec peu d'onction, quelquefois avec peu de clarté. III. *L'Esprit des lois quintessencié*, 1751, 2 vol. in-12; mauvaise critique, moitié sérieuse, moitié bouffonne, où la matière et l'auteur de l'Esprit des lois sont traités trop lestement. IV. *La Religion chrétienne méditée*, avec le père Jard, 16 vol. V. *La Règle des devoirs*, Paris, 1738, 4 vol. in-12, et différens ouvrages en faveur de la constitution *Unigenitus*. VI. *Les semaines évangéliques*, Paris, 1735, 2 vol. in-8°.

I. DÉBORA, femme de Lapidoth, prophétesse des Israélites, ordonna, de la part de Dieu, à Barach, fils d'Abinoëm, de marcher contre Sizara, général des troupes de Jabin. Barach s'y étant refusé, à moins que la prophétesse ne vînt avec lui, elle y consentit, battit le général ennemi, et chanta un célèbre cantique en action de graces de sa victoire, vers l'an 1285 avant Jésus-Christ. Un auteur a cru ce cantique connu d'Homère et le germe de son Iliade. Débora gouverna pendant 40 ans avec sagesse le peuple hébreu. On a remarqué que l'Ecriture sainte, qui blâme la défiance de Moyse, l'imprudence de Josué, l'incontinence de Samson, la chute de David, la prodigalité de Salomon, n'a trouvé rien à reprendre dans Débora.

II. DÉBORA, femme du rabbin Ascaliel, juif établi à Rome au commencement du 17e siècle, réussit dans la poésie italienne, et a traduit en vers plusieurs pièces de l'hébreu. Ses œuvres ont été imprimées à Venise en 1602 et 1609.

* DEBRAI (Nicolas), en latin *de Braia*, a écrit un poëme latin héroïque de 1800 vers environ, mais qu'il semble avoir laissé imparfait, sur les actions de Louis VIII, roi de France. Il dédia son ouvrage à Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris depuis 1228 jusqu'en 1248. On le trouve dans le cinquième vol. des *scripta Francorum* de Duchesne. Un talent peu commun à l'époque où vivoit Nicolas Debrai distingue cette production. Voici la fin de la description d'une coupe présentée au roi lors de son avènement à la couronne. Le poëte imagine que Vulcain y cisela l'adultère de Vénus et de Mars.

..... Venerem laqueis cum Marte ligavit:
Pluraque cœlasset sub margine; sed pudor illi
Obstat, et ingentis renovatur causa doloris.

† DEBURE (Guillaume-François) le jeune, libraire de Paris, né au mois de janvier 1731, mort le 15 juillet 1782, s'adonna particulièrement à la connoissance des livres rares, et se distingua par les ouvrages bibliographiques qu'il publia; les principaux sont, I. *Musæum typographicum*, A. G. F. Rebude (Debure), Parisiis, 1755, in-12; petit volume imprimé par lui-même à douze exemplaires. Il

ne renferme que les titres de livres rares, sans notes et remarques. II. *Bibliographie instructive*, ou *Traité de la connoissance des livres rares et singuliers, disposé par ordre de matières et de facultés*, Paris, 1763, 1768, 7 vol. in-8°, dont le premier traite de la *théologie*, le second, de la *jurisprudence*, des *sciences et arts*; les troisième et quatrième, des *belles-lettres*; les cinquième et sixième, de l'*histoire*; et le septième, la *table générale*, suivie de la *liste des éditions du quinzième siècle*, *de celle des auteurs grecs*, *latins*, etc. imprimés par les Elzévirs; de celle des *variorum*, et des *ad usum*. Cet ouvrage acquit beaucoup de réputation à son auteur, quoiqu'il ait été critiqué dans le principe assez amèrement, sur-tout par Mercier de Saint-Léger. Debure a répondu par un *appel aux savans*, 1763, in-8°. Il est certain que cette bibliographie n'est pas parfaite, qu'il y a des erreurs de dates, des erreurs dans quelques titres de livres, et dans quelques notices; qu'on y a trop préconisé certains ouvrages qui sont maintenant regardés comme bouquins; mais il n'en est pas moins vrai qu'à l'époque où il a paru, il étoit le meilleur livre qu'on eût dans ce genre, et qu'il est encore le plus estimé des bibliographes, qu'on le consulte tous les jours, et qu'il seroit véritablement le livre par excellence dans cette partie, si l'on en donnoit une nouvelle édition avec les notes et corrections qu'y ont faites beaucoup de savans, tels que Magné-de-Marolles, Mercier de Saint-Léger, Rive, Laire, Crevenna, la Serna Santander, etc. III. *Supplément à la Bibliographie instructive*, ou *Catalogue des livres du cabinet de feu Louis-Jean Gaignat*, Paris, 1769, 2 vol. in-8°, rare. Debure a rectifié dans ce catalogue plusieurs erreurs qu'il a reconnues dans sa Bibliographie: on ajoute à ces deux volumes une Table des anonymes, rédigée par M. Née, de La Rochelle, Paris, 1782, in-8°, et qui forme le 10e vol. de cette collection. On en a renouvelé le titre en 1793; c'est aussi une espèce d'errata pour les neuf premiers volumes. On a tiré cinquante exemplaires de la collection sur format in-4°. Plusieurs bibliographes y ajoutent le beau Catalogue des livres rares et précieux de la bibliothèque du duc de La Vallière, rédigé par MM. Debure (Guillaume) et Van Praet, Paris, 1783, 3 vol. in-8°. On trouvera dans ces 13 vol. la notice de la très-grande majorité des ouvrages les plus précieux connus dans la république des lettres jusqu'en 1783. IV. *Catalogue des livres de M. de La Vallière*, 1767, 2 vol. in-8°; de M. Girardot de Préfond, 1757, un vol. in-8°, etc.

† I. DÈCE (Cneïus Metius Quintus Trajanus DECIUS), né l'an 201 à Bubalie, dans la Pannonie inférieure, s'avança au service et parvint aux premiers grades. Il y eut en 246 une révolte de soldats dans la Mœsie. L'empereur Philippe l'envoya pour punir les coupables; mais au lieu de remplir sa mission, il se fit proclamer empereur, et marcha en Italie contre son maître. La mort de Philippe et de son fils, dont il souilla sa main, lui assura l'empire. Le nouvel empereur se signala contre les Perses et les Goths qui désoloient la Mœsie et la Thrace. Il périt en poursuivant les Goths. Ses troupes ayant plié dans une surprise, il poussa son cheval dans un marais profond, où il s'enfonça. « On rapporte de lui en cette triste occasion, dit Crévier, un trait de fermeté et de grandeur d'ame, tout semblable à celui que l'histoire loue dans Crassus au milieu de ses infortunes dans le pays des Parthes. On dit que le

fils aîné de Dèce, qu'il venoit d'élever au rang d'Auguste, ayant été tué dans le combat, ce père généreux, loin de succomber à la douleur, entreprit de consoler ses troupes, et de les animer à bien faire, en leur disant que la perte d'un soldat n'étoit pas la ruine d'une armée. Son courage lui fut inutile dans l'affreuse position où il se trouvoit. Enfoncé dans la fange, percé de traits par un ennemi qui tiroit de loin sans se commettre, Dèce, son fils et toute l'armée romaine, soldats et officiers périrent, sans qu'il en échappât un seul.» Le règne de Dèce ne dura qu'un peu plus de deux ans. Sa mort arriva vers la fin de novembre, ou au commencement de décembre de l'an de J. C. 251. Il laissa un fils, Hostilien, qui fut la victime de la perfidie de Gallus. Il paroît que Dèce estimoit la décence dans la conduite, et souhaitoit la réforme des mœurs. Trébellius Pollio rapporte que ce prince, étant en Illyrie, écrivit au sénat pour ordonner l'élection d'un censeur, et que le choix de la compagnie tomba sur Valérien, qui fut depuis empereur. Les historiens, en blâmant son ambition, ont beaucoup loué son courage et son amour pour la justice. Ses mœurs étoient réglées; son esprit solide, délié, actif, propre aux affaires, et il l'avoit cultivé par l'étude. Le sénat le déclara, par un décret, égal à Trajan, et l'honora du titre de *Très-Bon*. Il ne mérita pas ce titre dans la persécution violente qu'il fit aux chrétiens, qui ont détesté sa barbarie. Il employa le fer et le feu contre eux, en haine de Philippe qui les avoit aimés et protégés.

* II. DÈCE (Philippe), célèbre professeur en droit, né à Milan en 1454, mort à Sienne en 1535, doué naturellement d'un esprit subtil et délié, parvint par une étude assidue et un exercice continuel à se faire regarder dans les disputes publiques comme l'antagoniste le plus redoutable. Il comptoit au nombre de ses auditeurs les personnes les plus illustres. Nous avons de ce jurisconsulte de bons *Commentaires* sur les premiers livres du Digeste et du Code; des *Conseils et des Commentaires* sur les règles du droit. Dumoulin a fait des notes sur ces différens ouvrages.

DÉCEBALE, roi des Daces, prince également sage et vaillant, eut des succès contre l'empereur Domitien, et battit deux de ses généraux; mais Trajan l'ayant vaincu, il fut obligé de demander la paix, et l'obtint de l'empereur et du sénat. Décebale reprit bientôt les armes, et voulut soulever les princes de son voisinage contre les Romains. Trajan marcha de nouveau contre lui, et, après avoir défait ses troupes en différentes occasions, le réduisit à se tuer, 105 ans après J. C. Le vainqueur fit porter la tête du vaincu à Rome, et érigea la Dacie en province romaine.

* I. DECEMBRIO (Aubert) s'acquit de la réputation dans les belles-lettres par ses traductions du grec, qu'il avoit appris de Crisolora, et par ses autres ouvrages, intitulés *De Republicâ, de Modestiâ, de Candore, de Morali philosophiâ*, etc.

* II. DECEMBRIO (Pierre-Candide), fils du précédent, né à Pavie en 1399, et mort en 1477, savoit le grec et le latin; il mit dans cette dernière langue *Appian d'Alexandrie* et les *sept livres de Xénophon*, et il traduisit en langue vulgaire les *Commentaires de César*, et *Quinte-Curce*, à la prière du pape Nicolas V. Il a commenté les *Chansons de Pétrarque*, dont il a écrit la vie. Un *Abrégé de l'Histoire romaine*;

trois livres intitulés *Histoire étrangère*, la *Vie de Philippe Visconti*, duc de Milan, celle de *Saint Ambroise*, et un grand nombre de *Lettres* sont les autres ouvrages de Décembrio.

* III. DECEMBRIO (Ange), frère du précédent, célèbre dans les lettres et les affaires, fut ambassadeur du pape Jules II auprès du duc de Milan. Ses sept livres *de politicâ litterariâ* ne furent publiés qu'en 1562, à Bâle. Dans le prologue du 4ᵉ livre, il donne une notice exacte et détaillée de tous ses autres ouvrages. Il est mort en 1461.

DÉCENTIUS (Magnus), frère de Magnence, fut fait César, et eut le commandement des troupes dans les Gaules; mais battu par les Germains, et consterné de la mort de son frère, il se pendit de désespoir à Sens en 373.

† DÉCIANUS (Tibérius), jurisconsulte d'Udine, au 16ᵉ siècle, dont on a des *Consultations* et d'autres ouvrages en 5 vol. in-fol., mourut en 1581, à 73 ans. Il est très-peu connu aujourd'hui.

DECIMA (Mythol.), déesse des Romains, dont l'emploi étoit de garantir le fœtus de tout danger, dès qu'il approchoit du 9ᵉ mois.

* DÉCIMONE (F.), commandant de Castellamare, et l'un des généraux napolitains opposés au roi. Lié depuis long-temps avec les patriotes de Naples, il profita du départ du roi pour conserver plusieurs bâtimens de guerre que le vice-roi vouloit faire incendier, dans la crainte qu'ils ne tombassent au pouvoir des Français, et rendit par-là un grand service à son parti. Il combattit ensuite les Calabrais avec quelque succès. Après la reprise de Naples par les troupes royales, il échappa d'abord à la fureur en se cachant dans la maison d'un ami; mais son ancien valet-de-chambre le reconnut, et le dénonça; et il fut arrêté et condamné à mort.

* DECIO (Antoine), de Milan, poëte, et ami du Tasse, est auteur de quelques tragédies. Il florissoit vers l'an 1590.

† I. DÉCIUS-MUS (Publius), consul romain, manifesta de bonne heure son courage. Il n'étoit que simple tribun dans l'armée, lorsqu'il tira le consul Cornélius d'un pas désavantageux, et eut beaucoup de part à la victoire remportée sur les Samnites. Consul avec Manlius-Torquatus, l'an 343 avant J. C., il se dévoua aux Dieux infernaux dans la bataille donnée contre les Latins. Décius-Mus, son fils, héritier des vertus et de la superstition de son père, se dévoua aussi à la mort durant son 4ᵉ consulat. Son petit-fils imita son exemple dans la guerre contre Pyrrhus. Si l'on en croit un auteur, le dévouement de ce consul fut d'autant plus glorieux, que Pyrrhus lui avoit fait dire que s'il s'avisoit de le faire, on seroit sur ses gardes pour ne pas lui donner la mort; mais qu'on le prendroit vivant, pour le punir du dernier supplice. — Celui qui se sacrifioit, après quelques cérémonies et quelques prières que faisoit le pontife, s'armoit de toutes pièces, et se jetoit dans le fort de la mêlée. Il en coûtoit la vie à l'enthousiaste; mais sa superstition, secondée par les troupes, auxquelles elle donnoit un nouveau courage, décidoit quelquefois la victoire.

II. DÉCIUS, empereur. *Voyez* DÈCE, nº I.

III. DÉCIUS (Jean BAROVIUS), né à Tolnu, mort à la fin du 16ᵉ siècle, voyagea en Hongrie, en Moldavie, en Russie, en Pologne et en Prusse,

et a publié le récit de ses voyages en vers, sous ce titre : *Hodœporicon itineris Transylvanici*, 1587, in-4°. On lui doit encore un *Abrégé* du droit public d'Allemagne et de Hongrie, et un recueil de maximes, intitulé *Adagia latino-hungarica.*

IV. DECIUS (Philippe), jurisconsulte milanais, professeur en droit à Pise et à Pavie, obtint la chaire de Pise à l'âge de 21 ans. S'étant avisé de soutenir les décisions du concile de cette ville, lorsqu'il professoit à Paris, Jules II l'excommunia, et sa maison fut pillée. Contraint de se retirer en France, il obtint de Louis XII une chaire à Valence, et une charge de conseiller au parlement de Grenoble. Il mourut à Sienne en 1536, à 60 ans. On a de lui beaucoup d'ouvrages, dont on a donné plusieurs éditions. Les plus connus sont, *Consilia*, Venise, 1581, 2 t. in-fol. II. *De regulis juris*, in-fol. Le célèbre Dumoulin a fait des notes sur la plupart des ouvrages de Décius.

I. DECKER DE WALHORN (Jean), né à Fauquemont, dans le duché de Limbourg, en 1583, conseiller au grand-conseil de Brabant, mort à Bruxelles l'an 1646, à 63 ans, a donné, I. *Dissertationum juris et decisionum libri duo.* La meilleure édition de cet ouvrage estimable est celle de Bruxelles, en 1673, in-folio. II. *Philosophus bonæ mentis*, Bruxelles, 1674, in-8°.

II. DECKER ou DECKHER (Jean), avocat de la chambre impériale, et procureur de la même chambre à Spire. Son principal ouvrage est intitulé *De scriptis adespotis, pseudepigraphis, et supposititiis conjecturæ.* On le trouve dans le *Theatrum anonymorum et pseudonymorum* de Placcius, 1708, in-folio. Il vivoit dans le 16e siècle.

III. DECKER ou DECKHER (Jean), jésuite pieux et savant, né vers 1559 à Hazebrouck en Flandre, enseigna la philosophie et la théologie scolastique à Douay, puis à Louvain. Il fut ensuite envoyé dans la Stirie, et devint chancelier de l'université de Gratz, où il mourut en 1619. Son principal ouvrage traite de l'année de la naissance et de la mort de J. C. Il est intitulé *Verificatio*, seu *Theoremata de anno ortûs ac mortis Domini*, Gratz, 1616, in-4°. On a encore de lui, *Tabula chronographica, à captâ per Pompeium Jerosolimâ, ad deletam à Tito urbem*, Gratz, 1605, in-4°. Il avoit une grande érudition, et s'étoit rendu habile dans la chronologie.

* IV. DECKER (Paul), architecte, né à Nuremberg en 1677, mort en 1713 à Bareuth, après y avoir été architecte de la cour, publia un ouvrage avec beaucoup de planches, en langue allemande, intitulé *Der Fierstliche Baumeister*, 3 vol. in-fol. Ses *Plans* sont chargés d'ornemens et d'idées bizarres, difficiles à réaliser, et présentant peu de sûreté dans l'exécution. Il faut dire la même chose de ses cahiers de dessins à l'usage des orfévres, ciseleurs, ouvriers en gipse, etc. etc.

V. DECKER (Jean-Henri), auteur d'un livre assez rare, *De spectris*, Hambourg, 1690, in-12. Un autre DECKER, poëte anglais, au dernier siècle, fut célèbre, dans sa patrie, par ses drames.

* VI. DECKER (Jérémie de), issu d'une ancienne famille de Brabant, né à Dordrecht en 1608 ou 1609, fut d'abord traducteur. Les *Lamentations de Jérémie*, les *Psaumes de David*, l'*Hymne de Prudence*, les *Odes d'Horace*, exercèrent son talent naissant. *Ovide*,

Juvénal, *Perse*, *Lucrèce*, *Ausone*, *Sannazar*, *Buchanan* lui fournirent aussi des morceaux d'un bon choix. Il a traduit de ce dernier sa tragédie intitulée *Jean-Baptiste*. On lui doit une suite de tableaux poëtiques, l'*Histoire de la Passion de J. C.*, de *l'Eloge de l'avarice*, et de beaucoup d'autres poésies. Le goût le plus pur ne préside pas toujours à ses compositions. Il mourut vers l'an 1666. La première édition de ses poésies parut en 1656, la seconde en 1659. Enfin, Bronérius Van Nidek en donna, en 1726, une nouvelle plus complète, en 2 vol. in-4°. Decker est encore auteur de quatres *Lettres sur des matières théologiques* fort controversées de son temps, et qui touchent à la doctrine du libre arbitre et de la prédestination.

VII. DECKER (Léger-Charles), doyen de la métropole de Malines, où il mourut en 1723, à 77 ans, étoit né à Mons en 1645. On a de lui une réfutation des systèmes de Descartes, intitulée *Cartesius se ipsum destruens*, imprimée en 1675, in-12, à Louvain, où il professoit la philosophie: elle renferme quelques observations utiles. L'auteur y soutient que le pape Zacharie ne condamna pas Vigile pour avoir établi la doctrine des antipodes, mais pour ne pas croire que ces peuples pussent être descendans d'Adam. On doit encore à Decker une *Histoire du Baïanisme*, et une autre du *Jansénisme*.

† DEDALE, artiste athénien, le plus industrieux de son temps, inventa plusieurs instrumens, et fit même des statues supérieures à toutes celles qu'on avoit vues jusqu'alors. Ses grands talens ne l'empêchèrent pas de se livrer aux bassesses de l'envie. Talus, fils de sa sœur, inventeur d'une sorte de roue pour les potiers, excita sa jalousie: il le précipita du toit d'une maison. Obligé de s'enfuir, il se réfugia à la cour de Minos, roi de Crète. C'est là qu'il construisit le labyrinthe, si célébré par les poëtes. Dédale fut la première victime de son invention; car ayant favorisé les amours de Pasiphaé, fille de Minos, éprise d'un taureau, c'est-à-dire apparemment de quelque seigneur qui portoit le nom de Taurus, il fut enfermé avec son fils dans le labyrinthe. Ils en sortirent l'un et l'autre par le secours des ailes artificielles, qu'il colla à ses épaules et à celles de son fils Icare: ces ailes sont peut-être les voiles du vaisseau sur lequel il monta pour se sauver. Cocale, roi de Camique, dans la Sicile, lui donna un asile, où il demeura jusqu'à sa mort. Les poëtes ont donné de grands éloges à Dédale. On lui a attribué l'invention de la coignée, du niveau et des voiles de navires. On a dit que ses statues étoient autant d'automates mouvans, au moyen du vif argent qu'elles renfermoient. Il fut le premier sculpteur grec qui détacha les pieds, les mains et les yeux du bloc. Goguet, dans son Origine des arts, pense avec raison que ces ouvrages, tant vantés dans l'antiquité, durent la plus grande partie de leur réputation à la grossièreté et à l'ignorance des siècles dans lesquels ils parurent. Pausanias, qui avoit vu plusieurs de ces statues, avouoit qu'elles étoient choquantes; les proportions en étoient outrées et colossales. Quant à son labyrinthe, on le voit encore aujourd'hui; il n'a rien de merveilleux. « Ce n'est, dit un célèbre observateur, qu'un conduit naturel que des personnes curieuses ont pris plaisir de rendre praticable, en faisant agrandir la plupart des routes trop resserrées, pour servir d'asile à plusieurs familles dans les guerres civiles. »

DEDALION (Mythol.), frère de Céix, fut si touché de la mort de Chioné sa fille, tuée par Diane, à qui elle avoit osé se préférer pour la beauté, qu'il se précipita du sommet du mont Parnasse en bas. Apollon le changea en épervier.

† DEDEKIND (Frédéric), Allemand, publia, dans le 16e siècle, un ouvrage en vers élégiaques, dans le goût de l'*Eloge de la folie d'Erasme*. C'est un éloge ironique de l'impolitesse et de la grossièreté, intitulé *Grobianus et Grobiana, sive de incultis moribus et inurbanis gestibus*, Francfort, 1558, in-8°. L'auteur paroît avoir eu plus de finesse dans l'esprit que n'en avoient alors ses compatriotes. Ce poëme, qui n'avoit que deux livres lorsqu'il parut, en a trois dans les éditions suivantes, qui sont celles de Leyde, 1631, in-16, et de Brême, 1704, in-8°. Gruter l'a réimprimé dans le tom. II, pag. 1082 de ses *Deliciœ poëtarum Germanorum*. Il y en a une traduction anglaise en vers de Roger Bull, Londres, 1739, in-8°. Le troisième livre du poëme de Dedekind est dans le même genre des deux premiers, même esprit et même ironie. Le dernier chapitre de ce troisième livre y traite, toujours ironiquement, des manières que doit avoir le sexe en public, dans les repas, dans les assemblées, etc. etc. Ce même sujet avoit déjà été traité, dans le 13e siècle, dans une pièce appelée *le Chastiement des dames*, qui se trouve dans le 1er vol. de la nouvelle édition de Barbazan. On a prétendu que le nom de *Grobianus* qui se trouve en tête du titre, vient de celui de Jean Huldericus Grobius, dont on a un poëme badin, intitulé *De Nemine*, imprimé dans l'*Amphytheatrum sapientium* de Gaspar Pornavius, tom. I, pag. 759. Le fameux Ulric Hutten fit aussi imprimer un petit poëme latin, *Nemo*. Nous observerons, en passant, que Josias Simler ne donne pas d'article à ce Grobius dans son Epitome, Biblioth. Gessner.

† I. DÉE (Jean), né à Londres en 1527, mort en 1607, se fit un nom par sa passion pour l'astrologie judiciaire, la cabale et la recherche de la pierre philosophale. Il disoit à ceux qui ne croyoient point à ces inepties : *Qui non intelligit, aut discat, aut taceat.* Après avoir débité ses rêveries en France et en Allemagne, il revint en Angleterre, où il tomba dans une grande misère. La reine Elizabeth, qui l'avoit rappelé, lui donna quelques secours, et l'honoroit quelquefois du titre de *son philosophe*. Dée avoit un cabinet rempli de choses curieuses, dont plusieurs étoient de son invention. Casaubon a fait imprimer la plus grande partie de ses écrits à Londres en 1659, in-fol., et les a ornés d'une savante préface. Ce *Recueil*, rare même en Angleterre, est recherché par ceux qui sont curieux de connoître les superstitions et les extravagances auxquelles l'esprit humain peut s'abandonner.

* II. DÉE (Arthur), né le 15 juillet 1579 à Mortlac, dans la province de Surrey en Angleterre, fils du précédent, fut médecin de Charles Ier. Après la mort de ce prince, en 1649, il se mit en société avec un charlatan pour travailler à l'alchimie. Cette science le réduisit bientôt à la plus affreuse misère, et le força d'aller cacher sa honte à Norvich, où il mourut en 1651. Ce fut là qu'il composa un ouvrage imprimé à Paris sous le titre de *Fasciculus chymicus, abstrusæ hermeticæ scientiæ ingressum, progressum, coronidem explicans.* Il fut ensuite traduit en anglais.*

* DEENE (Edouard de), Flamand, natif de Bruges, a écrit, dans son idiome natal, un Recueil de *Fables*, plus connues sous le nom de Marc Gheeraerts, peintre célèbre vers le milieu du 16e siècle. Cet artiste a dessiné et gravé à l'eau-forte les figures qui ornent ce recueil, imprimé à Bruges en 1567, in-4°. Il est actuellement rare. Les mêmes gravures, mais bien usées, ont été employées pour l'ouvrage de Vondel, intitulé *Vorstelicke Warande der dieren*.

* DEFLERS, né d'une famille noble, maréchal-de-camp en 1780, servit sous le général Dumouriez, et fut blessé d'un coup de feu au camp de Maulde. Le gouvernement lui confia le commandement de l'armée des Pyrénées orientales, qui étoit dans un dénûment absolu et privée des objets les plus nécessaires. Ce général fit tout ce qui étoit en son pouvoir pour relever le courage du soldat, et pourvoir à ses premiers besoins. La campagne ne fut pas heureuse; Deflers fut destitué, arrêté et conduit à Paris, où il fut livré au tribunal révolutionnaire qui le condamna à mort le 22 juillet 1794.

* DEFORIS (Dom J..... P.....), bénédictin du couvent des Blancs-Manteaux à Paris, né à Montbrison, et mort sur l'échafaud révolutionnaire le 7 messidor an 2 (le 25 juin 1794), âgé de 62 ans, est auteur des ouvrages suivans : I. *La divinité de la religion chrétienne, vengée des sophismes de J. J. Rousseau*, seconde partie de la Réfutation d'Emile ou de l'Education, Paris, 1763, in-12. L'abbé André, ami de D. Deforis, a eu part à ce petit traité. II. *Préservatif pour les fidèles, contre les sophismes et les impiétés des incrédules, avec une réponse à la lettre de J. J. Rousseau à M. de Beaumont*, Paris, 1764, in-12. III. Une *Edition complète des œuvres de Bossuet*, enrichie d'un grand nombre d'ouvrages de l'auteur, non encore imprimés, Paris, 1772, et années suivantes, 18 vol. in-4°. Il est malheureux que cette collection n'ait pas été achevée; le libraire Lamy en fait imprimer une suite.

DEGOUGES. *Voyez* GOUGES.

DEGREFEUILLE. *Voyez* AIGREFEUILLE.

* DEHAY (F. T.), chef de la 23e demi-brigade de ligne, né à Arras, s'enrôla, en 1792, dans les 1ers bataillons volontaires, et fut d'abord nommé capitaine; s'étant distingué dans la prise du château de l'Abbaye près Mortagne, il fut nommé chef de bataillon. Il donna de nouvelles preuves de courage au siége de Dunkerque. Ayant été dénoncé auprès du représentant du peuple, il fut destitué et mis en arrestation. Des réclamations nombreuses en sa faveur le firent promptement réintégrer. Lors de l'amalgame des volontaires avec les troupes de ligne, il fut nommé chef de brigade, se distingua dans toutes les campagnes du Nord, et fut envoyé à l'armée du Rhin. Ce fut là qu'ayant été fait prisonnier, et ayant été échangé, il fut massacré le 1er vendémiaire an 5 (25 septembre 1796) par les Autrichiens qui l'escortoient, ainsi que vingt-deux autres officiers, au moment où ils alloient mettre le pied sur les terres de France.

DÉJANIRE (Mythol.), fille d'Œnée, roi de Calydon en Etolie, fut d'abord fiancée à Achéloüs, puis à Hercule; ce qui excita une querelle entre ces deux héros. Achéloüs ayant été vaincu dans un combat singulier, la jeune princesse fut le prix du vainqueur, qui l'emmenoit dans sa patrie, lorsqu'il fut arrêté par le

fleuve Évène, dont les eaux étoient extrèmement grossies. Comme il délibéroit s'il retourneroit sur ses pas, le centaure Nessus vint s'offrir de lui-même pour passer Déjanire sur son dos. Hercule, y ayant consenti, traversa le fleuve le premier; arrivé à l'autre bord, il aperçut le centaure, qui, loin de passer Déjanire, se disposoit à lui faire violence. Alors le héros, indigné de son audace, lui décocha une flèche teinte du sang de l'hydre de Lerne, et le perça. Nessus, se sentant mourir, donna à Déjanire sa tunique ensanglantée, en lui disant que, « si elle pouvoit persuader à son mari de la porter, ce seroit un moyen sûr de se l'attacher inviolablement, et de lui donner du dégoût pour toutes les autres femmes. » La jeune épouse, trop crédule, accepta ce présent à dessein de s'en servir dans l'occasion. Quelque temps après ayant su qu'Hercule étoit retenu en Eubée par les charmes d'Ione, fille d'Eurite, elle lui envoya la tunique de Nessus par un jeune esclave appelé Lychas, à qui elle recommanda de dire de sa part à son mari les choses les plus tendres et les plus touchantes. Hercule, qui ne soupçonnoit rien du dessein de sa femme, reçut avec joie ce fatal présent; mais il n'en fut pas plutôt revêtu qu'il se sentit déchiré par des douleurs si cruelles, que, devenu furieux, il saisit Lychas, et le lança dans la mer, où il fut changé en rocher. Après quoi le héros, toujours en proie aux douleurs qui le dévoroient, et ne pouvant plus les supporter, coupa des arbres sur le mont Æta, en dressa un bûcher, sur lequel s'étant couché, il pria son ami Philoctète d'y mettre le feu. Quand Déjanire eut appris la mort d'Hercule, elle en conçut tant de douleur et de regret, qu'elle se tua elle-même. Les poëtes disent que de son sang sortit une plante appelée Nymphée ou Héracléon.

† DEJAURE (N.), littérateur et poëte agréable, mort jeune et subitement, en octobre 1800, a laissé au théâtre *Le franc Breton; Montano;* l'opéra de *Lodoïska*, qui a eu du succès; *La dot de Suzette*, comédie en 1 acte, et une pièce imitée de Goldoni, intitulée *J'ai perdu mon procès*. On lui doit encore un *Eloge de J. J. Rousseau*, publié en 1792, et *quelques romans* où la simplicité des détails relève le mérite des situations.

I. DÉICOON, roi des Troyens, un des plus fidèles amis d'Enée, fut tué par Agamemnon avant la prise de Troie.

II. DÉICOON (Mythol.), fils d'Hercule et de Mégare, fut, dit-on, tué par son père à qui Junon suscita la fureur étrange qui lui fit consommer ce crime.

I. DÉIDAMIE, fille de Lycomède, roi de Scyros, de laquelle Achille eut Pyrrhus, lorsqu'il étoit caché dans la cour de ce prince.

II. DÉIDAMIE *ou* HIPPODAMIE, fille d'un prince d'Argos, femme de Pirithoüs, roi des Lapithes. Ce fut à leurs noces que commença l'affreuse querelle de ces peuples contre les Centaures.

† DEIDIER (Antoine), né à Montpellier, professeur en médecine dans l'université de cette ville, a donné une dissertation *De morbis venereis*, imprimée à Londres en 1723. Cet auteur donne aux maux vénériens un principe plus subtil que solide. Il établit la cause de cette maladie dans la communication d'une infinité de petits animaux, qui, passant du corps infecté à celui qui est sain, y produisent, par leurs morsures venimeuses, tous les maux qu'entraine la débauche. Cette dissertation, ainsi

qu'une seconde du même auteur sur la *Nature de la curation des tumeurs*, ont été traduites en français par Jean Devaux, chirurgien, Paris, 1725, in-12.

DEIDRICH (George), poëte de Transylvanie, mort à la fin du 16e siècle, est auteur d'une *Description*, en vers, *de la Hongrie, et d'une grande partie de l'Allemagne*, publiée à Strasbourg en 1589.

DÉIMACHUS, père d'Autolycus, fut un de ceux qui quittèrent la Thessalie, pour suivre Hercule dans sa conquête des Amazones.

*DEINIER (Pierre de), natif d'Avignon, a laissé deux recueils de Poésies; le premier, sous le titre des *Illustres aventures*, fut imprimé in-12, à Lyon, 1603: le second, qui parut aussi in-12, à Paris en 1605, est intitulé *La Néréide*, ou *Victoire navale, ensemble les destins héroïques de Cléophile et de Néréclide*. Les illustres aventures sont des poëmes peu intéressans sur *Phaéton*, *Echo* et *Narcisse*, *Daphné*, *Actéon*, *Marsin*, *Angélique du Catay*, *le Chevalier de Clermont*, et *Félide*, nymphe de Provence. Le sujet de la *Victoire navale* est la fameuse *Bataille de Lépante*. Ce poëme n'a que cinq chants, mais il devoit en avoir vingt-quatre. Il est suivi d'un mélange de Stances, Madrigaux, Discours, Cartels, Elégies, Sonnets, etc., réunis sous le titre du *Printemps de Vaucluse*. On trouve aussi quelques pièces de Deinier dans le recueil intitulé *Les Muses ralliées*, et il a en outre composé en prose *L'académie de l'art poétique*, imprimée en 1610. On a encore de ce poëte les *Histoires des amoureuses destinées de Lysimont et de Clitie*, Paris, 1608, in-12.

DÉJOCÈS, premier roi des Mèdes, fit secouer à ce peuple le joug des Assyriens. Après les avoir gouvernés quelque temps en forme de république, avec autant d'équité que de prudence, il fut choisi pour régner sur eux. Son règne fut marqué par des établissemens utiles. Il bâtit, selon Hérodote, la ville d'Ecbatane. Elle étoit environnée de sept enceintes de murailles, la derniere renfermoit le palais du roi. Dès que la ville fut en état d'être habitée, Déjocès la peupla et lui donna des lois, dont il soutint l'autorité par la crainte des châtimens. Il mourut l'an 646 avant J. C., après un règne de 53 ans.

DÉION, fils d'Éole, fut roi des Phocéens. S'étant uni avec Dioméda, fille de son oncle Xuthus, il naquit de ce mariage plusieurs enfans, entre autres Céphale.

DÉIOPÉE (Mythol.), l'une des plus belles nymphes de la suite de Junon, qui la promit à Éole, à condition qu'il feroit périr la flotte d'Énée.

DÉJOTARUS, l'un des tétrarques de Galatie, obtint du sénat romain le titre de roi de cette province et de la petite Arménie. La guerre civile ayant éclaté entre César et Pompée, il prit le parti de ce dernier. César, irrité, l'accabla de reproches, et le priva de l'Arménie mineure. Le vainqueur l'obligea de le suivre contre Pharnace, roi de Pont, et ne lui laissa que le titre de roi. Déjotarus ayant été accusé par Castor, son petit-fils, d'avoir attenté à la vie de César, il fut défendu par Cicéron, qui alors prononça sa belle harangue *pro rege Dejotaro*. Le dictateur fut assassiné quelque temps après. Déjotarus rentra dans ses états, et joignit Brutus en Asie avec de bonnes troupes. On ne sait pas positivement en quelle année il mourut; mais il étoit ex-

trèmement âgé, dès l'an 50 avant J. C. Il avoit toujours été fort superstitieux. Sa femme, qui étoit stérile, le pria de donner des héritiers au trône, et lui présenta une belle captive. Elle reconnut pour légitimes les enfans nés de ce commerce, les aima comme s'ils eussent été les siens, et les éleva en princes, faits pour tenir un jour le sceptre.

DEIPHILE, fille d'Adraste, roi d'Argos, devoit prendre en mariage un sanglier, suivant la prédiction d'Apollon. En effet, son père la fit épouser à Tydée, qui se faisoit honneur d'être revêtu de la peau d'un de ces animaux, en mémoire de celui que Méléagre, dont il descendoit, avoit tué aux environs de la ville de Calydon.

† DÉIPHILUS, fils de Sténélus, un des principaux chefs de l'armée grecque, étoit l'ami de Capanée, brave et courageux guerrier. Tous deux se trouvèrent à la guerre de Thèbes.

DÉIPHOBE, fils de Priam, épousa Hélène, après la mort de Pâris; mais lorsque Troie fut prise, Hélène le livra à Ménélas, pour rentrer en grace avec son premier mari. Les Grecs le mutilèrent cruellement, et le firent mourir. — Il y a eu aussi une sibylle du nom de DÉIPHOBE, fille de Glaucus, qui rendoit ses oracles à Cumes en Italie.

DÉIPHON (Mythol.), fils de Triptolème et de Méganire, ou, selon d'autres, fils d'Hyppothoon. Cérès l'aima tellement, que, pour le rendre immortel, et pour le purifier de toute humanité, elle le faisoit passer par les flammes. Méganire, mère de ce prince, alarmée d'un tel spectacle, troubla par ses cris les mystères de cette déesse, qui remonta aussitôt sur un char traîné par des dragons, et laissa brûler Déiphon.

† DEIPNUS (Mythol.), Dieu qui fut regardé par les Achéens comme le premier qui établit les festins.

* DEKENUS (Jean), jésuite flamand du 17e siècle, auteur d'un ouvrage curieux et instructif, intitulé *Observationes poëticæ exemplis illustratæ*, dont la première édition est d'Anvers, 1685, in-12. Morhot en a donné une nouvelle édition à Kiel en 1691.

* DEKKERS (Frédéric), médecin hollandais, célèbre dans le 17e siècle, professeur du collége pratique dans l'université de Leyde, a enrichi de notes et d'observations les ouvrages de Paul Barbette, qu'il fit imprimer sous ces titres: I. *Pauli Barbette tractatus de peste, cum notis*, Leidæ, 1667, in-12. II. *Praxis Barbettiana, cum notis et observationibus*, ibid., 1669, in-12; Amstelodami, 1678, in-12. On a de sa façon un ouvrage intitulé *Exercitationes medicæ practicæ circa medendi methodum, observationibus illustratæ*, Leidæ, 1673, in-8°; 1695, in-4°, avec figures et augmentations.

DELA, Grec, chef d'une colonie qui vint peupler l'Irlande.

DELACROIX. *Voyez* CROIX.

† DELAMET (Adrien-Augustin DE BUSSI), d'une famille illustre de Picardie, reçut le bonnet de docteur de Sorbonne en 1650, après avoir fait éclater, pendant le cours de sa licence, autant de lumières que de vertus. Le cardinal de Retz, son parent, l'attira près de lui. Delamet le suivit dans sa prospérité et dans ses disgraces, en Angleterre, en Hollande, en Italie. Cette vie errante lui déplut enfin; il revint à Paris, et se livra, dans

la maison de Sorbonne, lieu de sa retraite, à l'étude, à la prière, à l'éducation d'un grand nombre de pauvres écoliers, et à la direction de plusieurs maisons religieuses. Il fut associé à Sainte-Beuve son ami pour la résolution des cas de conscience. Son ardente charité le fit choisir pour exhorter à la mort ceux qui étoient condamnés au dernier supplice. Il mourut au milieu de ces bonnes œuvres, le 20 juillet 1691, à 70 ans. On a imprimé après sa mort, en 1714, un vol. in-8°, qui renferme ses *Résolutions* et celles de Fromageau. Les cas de conscience y sont traités suivant la morale, la discipline de l'Eglise, l'Écriture sainte, les Conciles, les Pères, les Canonistes et les Théologiens. Ce recueil devoit avoir 5 vol.; mais la difficulté de mettre en ordre les matériaux qui devoient composer ce grand ouvrage en arrêta la publication jusqu'en 1732. Ce fut alors qu'on donna ce recueil de décisions par ordre alphabétique, en forme de dictionnaire, en 2 vol. in-fol. On le joint ordinairement aux trois volumes de Pontas.

DELAN (François-Hyacinthe), chanoine de Rouen, où il mourut en 1754, à 82 ans, publia divers *Ouvrages* contre la constitution *Unigenitus*, et *l'Usure condamnée par le droit naturel*, 1753, in-12, où il adopte les principes des anciens casuistes sur le prêt à intérêt.

* I. DELANY (Patrice), savant théologien, fils d'un fermier d'Irlande, né en 1686, mort en 1768, élève du collége de la Trinité à Dublin. Le lord Carteret le nomma à plusieurs bénéfices, et en 1732 il publia à Londres son ouvrage intitulé *Examen impartial de la révélation*. La même année il épousa une femme riche qu'il perdit peu après. En 1738, parurent ses *Réflexions sur la polygamie* : le troisième ouvrage qu'il donna fut *La Vie de David, roi d'Israël*, dont on fait beaucoup de cas. En 1743, Delany épousa en secondes noces la veuve d'un gentilhomme de Cornouailles, dont nous parlerons dans l'article suivant. En 1744, il fut nommé doyen de Downe; et la même année il publia sa *Réponse aux remarques du lord Orrery sur la vie et les écrits de Swift*. Il y a dans cette réponse beaucoup d'anecdotes curieuses sur cet auteur singulier, avec qui Delany avoit contracté une liaison intime; et dans les œuvres de Swift on trouve plusieurs pièces de Delany pleines d'une fine plaisanterie. Delany a publié encore quelques Ouvrages avant sa mort, dans lesquels on distingue ses *Sermons sur les devoirs de la société*.

* II. DELANY (Marie), seconde femme du précédent, fille du lord Lansdowne, morte en 1788, à l'âge de 17 ans, fut mariée à un gentilhomme de Cornouailles qui mourut en 1724. Elle resta veuve jusqu'en 1743; alors elle épousa le docteur Delany, et après sa mort elle se retira chez la duchesse douairière de Portland, sa parente. Après la mort de la duchesse, le roi donna à Marie Delany une maison à Windsor, et une pension de 300 liv. sterling. Cette dame s'est distinguée par beaucoup d'esprit, et particulièrement par un grand talent pour la peinture. On a d'elle une *Flore*, ou *Collection* de 980 plantes, parfaitement peintes.

*DELATRE (L. P. F.), né à Saint-Valéry, département de la Seine-Inférieure, avoit embrassé dès sa jeunesse la profession des armes; il servit quelque temps dans les grades inférieurs; la révolution contribua à son avancement:

en 1793, nommé général divisionnaire, il commanda l'armée de Collioure. Après avoir obtenu quelques avantages sur les Espagnols, il fut battu le 7 décembre 1793. Le général en chef l'accusa de négligence, et ce seul reproche fut l'arrêt qui le conduisit au tribunal révolutionnaire, où il fut condamné à mort, comme traître à la patrie, le 2 juillet 1794.

† DELAUDUN (Pierre), juge d'Uzès, fils d'un mauvais poëte de ce pays, né à Aigaliers, où il mourut de la peste en 1620, s'occupa encore plus que son père de la poésie. Il se fit connoître par un *Art poétique* français, 1559, in-16, et par d'autres *Pièces de poésie* écrites dans le style de Ronsard. On connoît de lui la *Franciade*, 1604, in-12, poëme insipide, divisé en neuf livres, dédié à Henri IV. Deux tragédies, *Dioclétien* et *Horace*, représentées et imprimées à Paris, avec des mélanges, en 1596, in-12.

* DELAULNE (Etienne), graveur, né à Orléans, en 1536, a laissé un grand nombre de pièces gravées au burin, parmi lesquelles on admire le *Serpent d'airain*, d'après le beau tableau que Jean Cousin avoit peint pour les cordeliers de Sens; il a fait en petit des gravures fort estimées, représentant le *Massacre des Innocens*; l'*Enlèvement des Sabines*; *Goliath*, etc., et un grand nombre de *Compositions* arabesques, de son invention, à l'usage des orfèvres et des décorateurs.

DELAUNAY. *Voyez* LAUNAY.

* DELAUNE (Thomas), théologien non-conformiste, a publié en 1683 une *Réplique au discours du docteur Benjamin Calamy, sur les scrupules de conscience.* L'ouvrage de Delaune fut regardé comme un plaidoyer en faveur des non-conformistes, et l'auteur, condamné à une forte amende, fut mis à Newgate : n'étant pas en état de la payer, il resta en prison jusqu'à sa mort.

* DELBENI (Thomas), de Maruggi, dans le diocèse de Tarente, clerc régulier et bon théologien, vécut dans le 17e siècle. On a de lui, I. *De comitiis, seu parlamentis dubitationes morales*, Lyon, 1644. II. *De immunitate et jurisdictione ecclesiasticâ*, Lyon, 1650. III. *Summa theologica*, Lyon, 1655. IV. *Tractatus morales*, Avignon, 1658.

† DELCOUR (Jean), célèbre sculpteur, né à Hamoir sur la rivière d'Ourte, dans la principauté de Stablo, vers le milieu du 17e siècle, fit deux fois le voyage d'Italie pour se perfectionner dans son art; il s'établit ensuite à Liège, où il mourut le 4 avril 1707. Cette ville lui doit la belle *Fontaine* de la place Saint-Paul dont les figures sont en bronze; le *Sauveur au sépulcre* dans l'église des religieuses des Bons-Enfans; et la *Statue de St. Jean-Baptiste* dans l'église de ce nom. Ses compositions sont d'un grand goût, ses contours élégans, et ses draperies bien jetées. DELCOUR son frère s'est distingué dans la peinture.

† DELEYRE (Alexandre), né aux Portets, près Bordeaux, en janvier 1726, fils d'un huissier au parlement, entra à l'âge de 15 ans chez les jésuites. Une dévotion ardente fit alors fomenter son imagination, mais il ne resta pas longtemps dans ces principes; il vint à Paris pour y cultiver les belles-lettres. Montesquieu, son compatriote, lui procura la connoissance de plusieurs savans; et il publia, en 1755, à l'âge de 29 ans, une *Analyse*

des ouvrages du célèbre chancelier Bacon, en 3 volumes in-12. Cet extrait, fait avec soin, découvrit dans son auteur de la sagacité, du discernement et l'esprit d'analyse. Les auteurs de l'Encyclopédie le chargèrent de la rédaction de plusieurs articles, et entre autres de celui *fanatisme*. Bientôt après, le duc de Nivernais le fit nommer secrétaire des carabiniers, puis attaché à l'ambassade de Vienne : de retour à Paris, il fut envoyé à Parme comme bibliothécaire de l'infant, et en obtint une pension de 2000 fr. A la fin de l'éducation, il revint à Paris, où il aida l'abbé Raynal dans le choix des matériaux de son *Histoire du commerce des deux Indes*. Deleyre partageoit la façon de penser de cet écrivain sur les droits des peuples. Il fit paroître la continuation de l'*Histoire générale des voyages*; un *Essai sur la vie et les ouvrages de Thomas, son ami*; et des *Romances* mises en musique par J. J. Rousseau avec lequel il étoit lié, et qui lui a écrit un assez grand nombre de lettres imprimées dans sa correspondance. Nommé député de la Gironde à la convention nationale, il s'attacha au parti de Brissot et de Vergniaud, et exprima dans ses opinions une haine contre la royauté. Le régime de Robespierre lui ouvrit les yeux. Le spectacle des actes répétés d'un despotisme sanguinaire aigrit son humeur que l'âge n'avoit pas adoucie. Il se montra morose dans les sociétés, et inquiet dans son ménage, se mêla un peu du gouvernement, et fut, en 1795, chargé de la surveillance de l'école normale. En juillet, il combattit vivement la division du corps législatif en deux chambres, et siégea ensuite dans le conseil des cinq-cents : il mourut dans ce poste le 10 mars 1797, à l'âge de 71 ans. Doué d'une imagination ardente et bizarre, il fit quelquefois croire qu'il étoit aliéné. Il a publié aussi le *Génie de Montesquieu*, 1 vol. in-12; l'*Esprit de St. Evremont*, in-12. Il prenoit le titre d'ami de J. J. Rousseau, et il en avoit adopté plusieurs principes, et même quelques parodoxes. Deleyre a laissé en manuscrit le commencement d'une *Traduction de Lucrèce* en vers, et les *Héliades*, roman politique.

† DELFAU (Dom François), né à Montet en Auvergne l'an 1637, entra dans la congrégation de Saint-Maur en 1656, et se fit un nom dans son ordre et dans l'Église. Le grand Arnauld ayant engagé les bénédictins de Saint-Maur à entreprendre une nouvelle édition de saint Augustin, Delfau fut chargé de cette entreprise. Il en publia le *Prospectus* en 1671, et il étoit déjà avancé dans son travail lorsque le livre intitulé *l'Abbé commandataire*, Cologne, 1674, in-12, qu'on lui attribua, le fit reléguer à Saint-Mahé en Basse-Bretagne; il périt sur mer le 13 octobre 1676, comme il passoit de Landevenec à Brest. On a encore de lui une *Dissertation latine* sur l'auteur du livre de l'Imitation, imprimée trois fois.

* DELFINO (Jean-Pierre), patricien de Venise, né en 1709 à Brescia, où son père remplissoit la charge de trésorier, prit l'habit ecclésiastique, et alla ensuite à Venise, où il étudia la théologie et le droit. Nommé archiprêtre de Saint-Zenon, il sut, au milieu des devoirs de son état, consacrer le peu d'instans qu'ils lui laissoient de libre à composer les ouvrages suivans, I. *Il tempio di Dio, o sia la giusificazione dell' uomo simboleggiata nella fabricca di un tempio materiale, dedicata à Clemente XIII*, Brescia, 1760 et 1767. II. *Ragionamento in cui si propone il vero sistema per riformare el clero*,

e in un con esso i fedeli in confutazione del sistema proposto dall' autor del libro intitolato : Del Celibato. Cet ouvrage est inséré dans les Opuscules scientifiques de Calogera. Delfino mourut en 1770.

* I. DELFT (Egide *ou* Gilles), docteur de Sorbonne, né à Delft, jouissoit de son temps d'une grande considération de doctrine. Il fut l'ami d'Erasme, qui rapporte qu'il avoit traduit en vers presque toute la Bible. Il a laissé quelques *Traités de théologie*; un *Commentaire* sur Ovide, *de remedio amoris*, imprimé à Paris en 1495, in-4°; une *Traduction en vers hexamètres* des sept psaumes pénitentiaux, avec quelques autres. *Poésies*, à Paris, sans date, mais chez Antoine Denidel, qui imprimoit de 1497 à 1501. Un Poëme de *Causis ortûs mortisque Christi*, également sans date, mais probablement de 1511 ou 1516, à Paris. Dans la dédicace de ses *Psaumes pénitentiaux* à l'évêque d'Annecy, aumônier du roi (Louis XII), l'auteur demande à ce prélat des secours pour fournir à la dépense nécessaire du bonnet de docteur qu'il alloit prendre. — Il ne faut pas confondre cet Egide Delft avec un autre *Egidius Delphensis*, interpolateur de l'*Aurora* de Pierre Riga, sur la fin du 12e siècle.

* II. DELFT (Jacob), peintre de portraits, de la ville de Delft, né en 1619, mort en 1661, petit-fils de Mirevelt, a égalé son grand-père pour la force et la délicatesse du pinceau.

* III. DELFT *ou* DELPHINS (Guillaume), peintre et graveur habile de portraits, né à Delft en Hollande, florissoit vers la fin du 16e siècle. Il a gravé au burin nombre de *Portraits*, d'après Mirevelde, son parent, entre autres les trois princes d'Orange, Guillaume, Maurice, Frédéric, etc.

* DELGRENE, capitaine mulâtre, fut d'abord aide-de-camp de Jeannet, commissaire du directoire de la Guadeloupe. Lorsque Pélage, en 1802, chassa de cette île le capitaine général Lacrosse, Delgrène joua un rôle dans le parti de Pélage; mais il ne voulut pas, comme lui, se soumettre à Richepanse, successeur de Lacrosse; il résista, et montra la plus grande intrépidité dans les combats. C'est lui qui étoit à la tête des trois cents noirs qui se firent sauter avec leurs femmes et leurs enfans plutôt que de se soumettre.

DELISLE. *Voyez* LISLE.

I. DÉLIUS *ou* DILIUS (Quintus), un des généraux d'Antoine, envoyé vers Cléopatre pour l'obliger à venir rendre compte de sa conduite, persuada à cette reine de paroître devant le conquérant dans la plus riche parure. Elle le crut, et elle gagna le cœur d'Antoine, l'an 41 avant J. C. Délius passa sa vie à changer de parti, et servit tour à tour Dolabella, Cassius, Antoine, Octavien, quitta l'un pour l'autre, suivant ses intérêts; ce qui lui fit donner les noms de *Cheval des relais de la république*, et de *Voltigeur des guerres civiles.* Il avoit écrit l'*Histoire de son temps*.

* II. DÉLIUS (Christophe TRAUGOTT), né en Thuringe en 1728, mort le 21 janvier 1779 à Florence, pendant un voyage qu'il fit aux eaux de Pise, se distingua par ses connoissances minéralogiques, exerça à Vienne la charge de conseiller aulique et de référendaire au département des mines et des monnoies. Son prin-

cipal ouvrage porte le titre : *Einleitung zur Berg-Baukurst*, etc., Vienne, 1773, in-4°, avec 24 grandes planches. Ce livre fut traduit en français par les ordres de Louis XVI, et imprimé aux frais du gouvernement, sous le titre : *Traité sur la science de l'exploitation des mines*, etc., Paris, 1778, n-4°.

DELLA MARIA. *Voyez* MARIA.

DELMATIUS (Flavius Julius), petit-fils de Constance-Chlore, étoit neveu de Constantin, qui aimoit en lui un excellent naturel et des talens distingués. Cet empereur le fit nommer consul en 333, le déclara César en 335, et lui donna, dans le partage qu'il fit de l'empire, la Thrace, la Macédoine et l'Achaïe. Il devoit posséder ces provinces en propre; mais après la mort de Constantin, arrivée en 337, les troupes ne voulurent reconnoître pour empereurs que ses trois fils, et assassinèrent ceux qui prétendoient à la succession impériale. Delmatius fut de ce nombre. On dit que ce fut Constance qui sollicita lui-même les soldats à le priver de la vie. Ce prince méritoit un meilleur sort; il avoit les bonnes qualités de Constantin, sans en avoir les défauts. *Voyez* CALOCER.

DELMONT (Déodat), peintre, né à Saint-Tron en 1581, mort à Anvers en 1634, reçut une éducation distinguée, et devint savant dans les langues anciennes, dans la géométrie et l'astronomie. Il fut employé dans sa jeunesse, en qualité d'ingénieur, par la cour d'Espagne, et il eût suivi pour toujours cette profession, si la vue des tableaux de Rubens et l'amitié de ce grand artiste n'eussent développé son goût et ses talens pour la peinture. Delmont le suivit en Italie; et à son retour à Anvers, il répandit dans cette ville plusieurs ouvrages très-estimés.

DELOBEL (Nicolas), peintre médiocre, mort à Paris en 1763, à 70 ans, étoit peintre ordinaire du roi.

DELORME. *Voyez* LORME.

* DEL PAPA (Joseph) naquit en 1648 à Empoli, petite terre en Toscane, entre Florence et Pise. Après avoir fait ses premières études dans sa patrie, il fut envoyé à Pise pour étudier les lois; ce qui ne l'empêcha point de s'appliquer à la philosophie, aux mathématiques et même à la médecine. En 1671, il obtint une chaire de logique dans l'université de cette ville, qui lui laissa encore assez de loisirs pour apprendre la physique, dans laquelle il publia quelques productions qui furent très-accueillies. Son mérite et l'étendue de ses connoissances le firent appeler à la cour de Toscane, où il devint maître de géométrie du prince François-Marie de Médicis, qui fut ensuite cardinal. La faveur de son élève, frère de Côme III, lui procura, en 1677, la chaire de médecine de Pise. Il mourut à Florence, comblé d'honneur et de richesses, en 1735, âgé de 87 ans. On a de lui, I. *Lettera intorno alla natura del caldo e del freddo al signor Francesco Redi*, Florence, 1674. Le grand-duc Côme III voulut lire cette lettre toute entière, et Redi en envoya une copie au roi de Pologne. II. *Lettera nella quale si discorre se il fuoco e la luce sieno una cosa medisima al signor Francesco Redi*, Florence, 1675. Quelques objections faites sur le sujet de la première lettre donnèrent lieu à cette seconde, qui trouva encore des contradicteurs, parmi lesquels étoit le P. Baldigiani, jésuite, savant illustre et qui jouissoit d'une grande réputation à Florence. III. *Lettera della natura*

dell' umido e del secco, Florence, 1681. IV. *Relazione delle diligenze usate con felice successo nell'anno 1716 per destruggere le cavallete*, Florence, 1716. V. *De præcipuis humoribus qui humano in corpore reperiuntur*, etc., ibid., 1733. VI. *Consulti medici*, 2 vol., Romæ, 1733. VII. *Trattati vari fatti in diverse occasioni*, Florence, 1734.

DELPHIDIUS (Attius Tiro), fils du rhéteur Patère, Gaulois d'origine, se fit un grand nom par ses poésies et par son éloquence; mais il ternit ses talens par son ambition et son penchant pour les accusations. En 358, il accusa de péculat devant Julien, alors César, Numérius, gouverneur de la Narbonnaise, qui nia les faits qu'on lui imputoit. Delphidius ne pouvant les prouver : « Quel coupable, s'écria-t-il, illustre César, ne passera pas pour innocent, s'il suffit de nier ses crimes? — Et quel innocent, lui répliqua sur-le-champ Julien, ne passera pas pour coupable, s'il suffit d'être accusé? »

* DELPHINO (Jean), cardinal et patricien de Venise, mort en 1699, a donné un ouvrage intitulé *Relation de la cour de Rome*, où il fut employé en 1694. Il a aussi composé quatre tragédies, *Cléopâtre*, *Lucrèce*, *Médor* et *Crésus*, qui ne sont pas exemptes des défauts du temps, mais dans lesquelles on remarque de la noblesse dans le style, et de la conduite dans l'action. Il ne voulut jamais les publier. La *Cléopâtre* fut imprimée pour la première fois dans le théâtre italien, par les soins du marquis de Maffei; un Hollandais les fit toutes paroître à Utrecht en 1730, mais contrefaites et défigurées. En 1733, on en donna une édition à Padoue, plus correcte et plus soignée, avec un discours apologétique de ces tragédies, par le cardinal Delphino lui-même. On a encore de ce prélat *six Dialogues en vers*, insérés dans les Mélanges de divers ouvrages, Venise, 1740. Delphino s'y montre profondément attaché à la philosophie moderne de ce temps, sans cependant abandonner les préjugés de l'ancienne.

† I. DELPHINUS (Pierre), né à Venise, savant général des camaldules, mort dans l'état de Venise en 1525, a laissé des *Lettres latines*, écrites avec assez d'esprit. Elles furent imprimées à Venise en 1524, in-fol. Ce volume est très-rare et très-cher. On trouve 242 *nouvelles lettres* de cet auteur dans le troisième volume de la collection de dom Martenne.

* II. DELPHINUS (Frédéric), a fait imprimer à Padoue, en 1559, in-4°, un *Traité* où il prouve le rapport du flux et du reflux de la mer avec les phases de la lune.

* I. DELPHUS (Martin), docteur de Sorbonne, auteur d'un traité de l'instruction de l'orateur, sous le titre de *Instituendo fermè ab uberibus oratore*, 1482.

II. DELPHUS (Mythol.), fils d'Apollon et de Thyas, habitoit les environs du Mont-Parnasse. Il bâtit Delphes, à laquelle il donna son nom. Il fut père de Pythis, qui donna aussi le sien à cette même ville.

* DELPO (Pietro), peintre et graveur, né à Paris en 1610, mort à Rome en 1692, vint à Rome suivre l'école du Dominiquin. Ses tableaux, peu recherchés, sont néanmoins bien dessinés. Il a gravé à l'eau-forte plusieurs sujets d'après Le Poussin, Annibal Carrache et autres.

† DELRIO (Martin-Antoine), né à Anvers vers 1551, mort à Louvain

le 29 octobre 1608, se fit jésuite à Valladolid en 1580, après avoir exercé, avec autant de fidélité que de prudence, la charge de conseiller du parlement de Brabant, et celle d'intendant d'armée. Ses supérieurs l'employèrent, dans les Pays-Bas, à enseigner la philosophie, les langues et les lettres sacrées. Tout son temps étoit partagé entre la prière et l'étude. Il aimoit la tranquillité; et ce furent en partie les troubles des Pays-Bas, qu'il prévoyoit ne devoir pas finir sitôt, qui le dégoûtèrent du monde, et lui inspirèrent le dessein de chercher la paix dans l'état religieux. Ce jésuite, dès l'âge de 20 ans, mit au jour *Sollin*, corrigé sur les manuscrits de Juste-Lipse, son ami. Les ouvrages qui ont le plus fait parler de lui sont, I. Ses *Disquisitiones magicæ.*, à Mayence, in-4°, 1624. Duchesne en donna un Abrégé en français, Paris, 1611, in-8°. Comme l'esprit humain est curieux des histoires extraordinaires qui amusent sa crédulité, cet ouvrage eut beaucoup de cours. II. Commentaires *sur la Genèse*, le *Cantique des Cantiques et les Lamentations*, 3 vol. in-4°. Ces Commentaires, imprimés à Lyon, la *Genèse* et *Jérémie* en 1608, et le *Cantique des Cantiques* en 1607, sont en latin. « L'auteur, dit Nicéron, savoit le latin, le grec, l'hébreu et le chaldaïque. Mais il faut qu'il n'ait su ces dernières langues que légèrement, ou qu'il lui ait manqué quelque autre chose pour s'appliquer utilement à l'explication de l'Ecriture, puisque les savans n'ont pas témoigné faire beaucoup de cas de tout ce qu'il a fait en ce genre. » III. *Les Adages sacrés de l'ancien et du nouveau Testament*, Lyon, 1612, en latin, 2 tomes in-4°. IV. Trois volumes des *Passages les plus difficiles et les plus utiles de l'Ecriture sainte* : ouvrage qui peut servir aux prédicateurs. V. *Commentaires et paraphrases sur les Tragédies de Sénèque*, précédés du recueil des fragmens qui nous restent des anciens tragiques latins. VI. *Commentarius rerum in Belgio gestarum a Petro Henriquez de Azevedo, addito Tractatu de tumultibus Belgicis.* Delrio avoit beaucoup de lecture et de savoir; mais il étoit, dit Nicéron, fort crédule et fort prévenu. Son style est assez pur, mais dur et affecté. — Il a existé un Jean Delrio de Bruges, doyen et grand-vicaire d'Anvers, mort en 1624, qui a donné des Commentaires *sur le Psaume* 118e, in-12, 1617.

* DÉLU. Après la mort de Djay-Tchond, l'empire de l'Inde étoit demeuré aux mains de son fils, prince foible et peu capable de régner. Délu, son oncle, l'homme le plus intrépide de son siècle, et prince doué des vertus qui font un grand roi, mais déjà avancé en âge, lui ôta le sceptre. Les premiers temps de son règne furent heureux; il en profita pour fonder la ville de Délhi, dont le nom est formé du sien. Déjà quatre ans s'étoient écoulés, lorsque Four ou Porus, parent du monarque, et gouverneur de Comaoùn se révolta contre lui, et marcha sur Kinodj sa capitale. Délu à cette nouvelle assemble ses troupes, vole à sa rencontre; mais la fortune trahit son courage que l'âge n'avoit pu abattre. Délu, défait par les rebelles, et fait prisonnier, fut enfermé dans la forteresse de Rhodas, où il termina ses jours quelque temps après.

† DELVAUX (Laurent), sculpteur, né à Gand, mort à Nivelle le 24 février 1778, âgé de 83 ans. Le *David*, les *Adorateurs* de la chapelle de la cour à Bruxelles, l'*Hercule* qui est au pied du grand escalier, les *Statues* qui ornent la façade du palais, la *Chaire* de la

cathédrale de Gand, et un grand nombre d'autres ouvrages, sont des monumens de ses talens. Sa manière dirigée et formée par les modèles antiques avoit plus de force que de graces, plus d'invention que de fini. Benoît XIII, Charles VI, Marie-Thérèse, et le duc Charles de Lorraine ont estimé et récompensé cet artiste célèbre.

DELUENTINUS (Mythol.), dieu des Romains, qu'ils invoquoient pour être garantis des ravages de la guerre.

* DEMACHY (Jacques-François), né à Paris le 30 août 1728, où il mourut en 1803, à l'âge de 75 ans, pharmacien, professeur public depuis 1767, membre des académies de Berlin, de Rouen, des curieux de la nature, de la société libre des sciences, lettres et arts, et de celle de médecine, s'initia, pour ainsi dire, de lui-même dans la chimie, dans laquelle il s'acquit une grande réputation. On a de lui, I. *Institut de chimie*, Paris, 1766, 2 vol. in-12. II. *Dissertations chimiques*, traduites de Pott, 1759, 4 vol. in-12. III. *Traduction des Elémens de chimie*, suivant Newton et Staal, par Juncker, 1757, 6 vol. in-12, qu'il publia avec des notes critiques. IV. *Examen physique et chimique de l'eau minérale de Calsabigi*, Passy, 1755, 1 vol. in-12. V. *Recueil de dissertations physico-chimiques*, 1774, 1 vol. in-8°. VI. *Procédés chimiques rangés méthodiquement, etc.*, 1769, 1 vol. in-12. VII. *Manuel du pharmacien*, 1788, 2 vol. in-8°; *Opuscules chimiques de Margraff*, conjointement avec Formey, 1762, 2 volumes in-12. VIII. *Art du distillateur d'eaux-fortes, et du distillateur liquoriste*, 2 vol. dans la collection in-fol. de l'académie. IX. *Art du vinaigrier*, tom. XII de la collection de Neufchâtel de 1780: les deux premiers réimprimés à Neuchâtel, in-4°. Ce furent ces deux derniers ouvrages qui lui firent ouvrir les portes de l'académie de Berlin. X. *Examen des eaux de Verberie*, 1757, 1 vol. in-12; *Réfutation du système des pneumatistes*, dans les cahiers du Tribut des neuf sœurs; la partie *Cuisine, botanique et pharmacie*, faisant la moitié du livre intitulé *Economie rustique*, suite du Manuel des champs de l'abbé Chanvallon; *Œuvres polémiques* insérées dans différens journaux. Il est encore auteur des *Dialogues des morts*, 1755, in-12, de plus de 400 *Fables*, de *Contes en vers*, et de *Comédies en prose*.

DEMADES, Athénien, de marinier devenu orateur, fut fait prisonnier à la bataille de Chéronée, gagnée par Philippe de Macédoine. Son éloquence lui acquit un grand pouvoir sur l'esprit de ce prince. Un jour Philippe s'étant présenté aux prisonniers avec tous les ornemens de la royauté, et insultant inhumainement à leur misère : « Je m'étonne, lui dit Demades, que la fortune vous ayant donné le rôle d'Agamemnon, vous vous amusiez à faire celui de Thersites!... » Demades étoit aussi intéressé qu'éloquent. Antipater son ami, ainsi que celui de Phocion, disoit « qu'il ne pouvoit faire accepter des présens à celui-ci, et qu'il n'en donnoit jamais assez à l'autre pour satisfaire son avidité.... » Demades fut mis à mort, comme suspect de trahison, l'an 332 avant J. C. Nous avons de lui, *Oratio de Duodecennali*, gr. lat., 1619, in-8°; et dans *Rhetorum collectio*, Venise, 1513, 3 tom. in-fol. *Voy.* DRACON.

† I. DÉMARATE, fils d'Ariston, et son successeur dans le royaume de Sparte, fut chassé de son trône

par les intrigues de Cléomènes, qui le fit déclarer, par l'oracle qu'il corrompit, fils supposé du dernier roi, parce qu'il étoit venu au monde à sept mois. Démarate se retira en Asie l'an 424 avant J. C. Darius, fils d'Hystaspes, le reçut avec beaucoup de bonté. On lui demandoit un jour pourquoi, étant roi, il s'étoit laissé exiler? «C'est, répondit-il, qu'à Sparte la loi est plus puissante que les rois.» Quoique comblé de biens à la cour du roi de Perse, et trahi par les Lacédémoniens, il les avertit des préparatifs que Xercès faisoit contre eux.

II. DÉMARATE, un des principaux citoyens de Corinthe, de la famille des Bacchiades, vers l'an 658 avant J. C. La domination de Cypsèle, qui avoit usurpé dans cette ville l'autorité souveraine, étant un joug trop pesant pour lui, il sortit du pays avec toute sa famille, passa en Italie, et s'établit à Tarquinie en Toscane. C'est là qu'il eut un fils nommé Lucumon, qui fut depuis roi de Rome, sous le nom de Tarquin l'Ancien.

DÉMARCHUS (Mythol.), de la ville de Parrhasie en Arcadie, fut transformé en loup par Jupiter, pour avoir osé manger une victime humaine qu'on sacrifioit à ce Dieu. Les anciens Grecs affirmoient qu'après dix ans de métamorphose, il étoit rentré dans son état primitif, et avoit concouru avec succès aux jeux olympiques.

† I. DEMARTEAU (Gilles), graveur, né à Liège en 1729, mort à Paris l'an 1776, pratiqua la manière de graver qui imite le crayon, comme on peut le voir par son *Lycurgue blessé dans une sédition*, pièce faite pour sa réception à l'académie royale de peinture. On croit que c'est le premier qui ait employé cette manière de graver. On a de lui plus de 500 pièces à l'imitation du crayon; diverses pièces pastorales d'après Boucher, Vanloo, Cochin, Raphaël, etc.

* II. DEMARTEAU (Gilles-Antoine), neveu et élève du précédent, a gravé avec succès dans la manière de son oncle. On a de lui aussi plusieurs pièces gravées en couleurs d'après Huet et d'autres artistes.

† DEMESTE (Jean), docteur en médecine, capitaine et chirurgien-major des troupes de l'évêque-prince de Liège, membre de plusieurs académies, mourut à Liège, sa patrie, le 20 août 1783, à 38 ans. Ses *Lettres sur la chimie*, Paris, 1779, 2 vol. in-12, lui ont fait un nom distingué parmi les physiciens de son siècle. S'il s'y trouve quelques hypothèses nouvelles que l'auteur adopte avec trop de facilité, on ne peut y méconnoître un grand fonds de savoir, et le résultat précieux d'une multitude d'expériences. Ce qui relève infiniment le mérite de ce médecin, c'est l'activité, le désintéressement et la charité qu'il mit dans l'exercice de sa profession.

DÉMÉTRIADE, jeune dame romaine, renommée pour sa beauté, quitta l'Italie, livrée à la fureur des Goths, et se réfugia à Carthage avec sa mère Julienne. Touchée d'un discours de saint Augustin sur la virginité, elle fit vœu de l'embrasser. Saint Jérôme, saint Augustin et le pape Innocent I lui ont adressé plusieurs épîtres.

† I. DÉMÉTRIUS-POLIOCRÈTE, (c'est-à-dire, preneur de villes), fils d'Antigone, l'un des successeurs d'Alexandre-le-Grand, fit la guerre à Ptolémée-Lagus, avec des succès divers. Il se présenta ensuite à la tête d'une puissante flotte devant le port d'Athènes, s'en rendit maître,

ainsi que de la citadelle, en chassa Démétrius de Phalère, et rendit au peuple le gouvernement des affaires qu'il avoit perdu depuis quinze jours. (*Voy.* STILPONT.) Après avoir défait Cassandre aux Thermopyles, il revint à Athènes, où ce peuple, autrefois si fier, et alors esclave, lui dressa des autels, ainsi qu'à ses courtisans. Séleucus, Cassandre et Lysimachus réunis, gagnèrent sur lui et son père la fameuse bataille d'Ipsus, l'an 299 avant J. C. Après cette défaite, il se retira à Ephèse, accompagné du jeune Pyrrhus. Il voulut ensuite se réfugier dans la Grèce, qu'il regardoit comme l'asile où il seroit le plus en sûreté; mais des ambassadeurs d'Athènes étant venus à sa rencontre, pour lui annoncer que le peuple avoit décrété de ne recevoir aucun roi, il retira ses galères de l'Attique, et fit voile vers la Chersonèse de Thrace, où il ravagea les terres de Lysimachus, et emporta un butin considérable. Après avoir désolé l'Asie pendant quelque temps, Agathocles, fils de Lysimachus, le força d'abandonner la conquête de l'Arménie et de la Médie, et de se réfugier dans la Cilicie. Séleucus, auquel il avoit fait épouser sa fille Stratonice, irrité contre lui par ses courtisans, le força de se retirer près du mont Taurus. Pour toute grace, il lui assigna la Cathaonie, province limitrophe de la Cappadoce, ayant soin de faire garder les défilés et les passages de Cilicie en Syrie. Il ne tarda pas de rompre les barrières qu'on lui opposoit. Il marcha pour surprendre Séleucus dans son camp, durant la nuit; mais ayant été trahi par ses soldats, il fut obligé de se soumettre à la clémence du vainqueur. Séleucus l'envoya dans la Chersonèse de Syrie, et ne négligea rien de ce qui pouvoit adoucir les rigueurs de son exil. Démétrius y mourut trois ans après, l'an 286 avant J. C., d'une apoplexie causée par des excès de table. « Ce prince, dans la paix, étoit d'un commerce enchanteur. Nul n'étoit plus magnifique, plus voluptueux, plus délicat. A la guerre, c'étoit le plus actif et le plus vigilant de tous les hommes; rien n'égaloit son courage et son activité, que sa patience et son assiduité au travail. « Plutarque fait observer en lui, comme un trait qui le distinguoit des autres princes de son temps, le profond respect qu'il avoit pour son père et pour sa mère. Antigone, de son côté, avoit pour son fils une tendresse vraiment paternelle, qui, sans rien diminuer de l'autorité de père et de roi, formoit entre eux une union et une confiance exemptes de toute crainte et de tout soupçon. Un jour qu'Antigone étoit occupé à donner audience à des ambassadeurs, Démétrius, revenant de la chasse, entra dans la salle, salua son père d'un baiser, et s'assit auprès de lui, tenant encore ses dards dans ses mains. Antigone rappela les ambassadeurs qui sortoient, et leur dit à haute voix : « Vous direz à vos maîtres la manière dont nous vivons mon fils et moi. » Lorsque Démétrius fut sur le trône, il n'eut point la sage politique de se faire aimer de ses soldats, et il s'en vit souvent abandonné; mais il fut toujours ferme dans l'adversité, autant qu'ambitieux et immodéré dans la prospérité. Démétrius est célèbre dans l'histoire par les machines de guerre qu'il inventa, et les galères qu'il fit construire à quinze et seize rangs de rames.

II. DÉMÉTRIUS Ier, *Soter* ou *Sauveur*, petit-fils d'Antiochus-le-Grand, et fils de Séleucus-Philopator, fut envoyé en ôtage à Rome par son père. Quand il fut mort, Antiochus-Epiphanes, et après lui son fils Antiochus-Eupator, l'un oncle, l'autre cousin de Démétrius,

usurpèrent la couronne de Syrie. Ayant réclamé vainement la protection du sénat, le prince détrôné prit le parti de sortir secrétement de Rome pour aller faire valoir ses droits. Les troupes syriennes se déclarèrent pour lui. Elles chassèrent Eupator et Lysias du palais. Le nouveau roi les fit mourir, et s'affermit sur son trône. Alcime, qui avoit acheté le souverain pontificat des Juifs d'Antiochus-Eupator, vint demander à Démétrius la confirmation de sa dignité. Pour mieux réussir, il dépeignit Judas Machabée comme un tyran, et comme un ennemi des rois de Syrie. Démétrius envoya Nicanor contre ce grand homme, le défenseur de sa patrie et de sa religion; et ensuite Bacchides, qui lui livra une bataille dans laquelle l'illustre Juif perdit la vie. Démétrius, fier de ce succès, irrita tous les princes voisins. Ils secondèrent à l'envi les desseins d'Alexandre-Bala, qui passoit pour fils d'Antiochus-Epiphanes. Cet Alexandre lui ayant présenté le combat et l'ayant défait, Démétrius fut tué dans sa fuite, après un règne de onze années, 150 ans avant Jésus-Christ.

III. DÉMÉTRIUS II, dit *Nicanor*, c'est-à-dire Vainqueur, étoit fils du précédent. Ptolomée-Philométor, roi d'Egypte, le mit sur le trône de son père, après en avoir chassé Alexandre-Bala. Le jeune prince s'abandonna au plaisir, et laissa le soin du gouvernement à un de ses ministres, qui tyrannisoit sous son nom. Diodore-Tryphon entreprit de chasser du trône un prince si peu digne de l'occuper. Il se servit d'un fils d'Alexandre-Bala pour usurper la Syrie, et en vint à bout. Démétrius, uni avec les Juifs, marcha contre les Parthes, pour effacer la honte de sa mollesse; mais il fut pris par Tryphon, qui le livra à Phraates, leur roi. Ce prince lui fit épouser sa fille Rodogune l'an 141 avant Jésus-Christ. Cléopâtre, sa première femme, épousa, par dépit, Sidètes, frère de Démétrius. Sidètes ayant été tué dans un combat contre les Parthes, l'an 130 avant J. C., Démétrius fut remis sur le trône, qu'il occupa 4 ans. Ses premières fautes ne l'avoient pas corrigé. Son orgueil le rendit insupportable à ses sujets. Ils demandèrent à Ptolomée-Physcon, roi d'Egypte, un roi de la famille des Séleucides. Démétrius, chassé par son peuple, et ne trouvant aucun asile, se sauva à Ptolémaïde, où étoit Cléopâtre, sa première femme. Cette princesse lui fit fermer les portes de la ville. Il fut obligé de s'enfuir jusqu'à Tyr, où il fut tué par ordre du gouverneur, l'an 126 avant J. C. Alexandre-Zébina, que Ptolomée avoit mis à sa place, récompensa de ce meurtre les Tyriens, en leur accordant de vivre selon leurs lois particulières. Les Tyriens firent de cette année une époque depuis laquelle ils datoient.

IV. DÉMÉTRIUS DE PHALÈRE, ainsi nommé parce qu'il étoit à Phalère, port d'Attique, fut au nombre des plus célèbres disciples de Théophraste. Il acquit tant de pouvoir sur l'esprit des Athéniens, par les charmes de son éloquence, et sur-tout par ses vertus, qu'il fut fait archonte l'an 309 avant J. C. Pendant dix ans qu'il gouverna cette ville, il l'embellit de magnifiques édifices, et rendit ses citoyens heureux. Leur reconnoissance lui décerna autant de statues d'airain qu'il y avoit de jours dans l'année. Son mérite excita l'envie. Il fut condamné à mort, et ses statues furent renversées. « Au moins, répondit-il à celui qui lui annonça cette nouvelle, ils ne m'ôteront pas la vertu qui me les a méritées. » Le philoso-

phe se retira, sans se plaindre, chez Ptolomée-Lagus, roi d'Egypte. Ce prince le consulta sur la succession de ses enfans. On dit qu'il lui conseilla de mettre la couronne sur la tête des fils d'Euridice. Philadelphe, fils de Bérénice, fut si outré de ce conseil, qu'après la mort de son père, l'an 283 avant J. C., il le relégua dans la haute Egypte. Démétrius, ennuyé de son exil, et dégoûté de la vie, se donna la mort en se faisant mordre par un aspic. C'est du moins ce qu'assure Diogène-Laërce, contredit par d'autres auteurs. Ceux-ci assurent que Démétrius eut beaucoup de crédit auprès de Ptolomée-Philadelphe; qu'il enrichit sa bibliothèque de 200,000 volumes, et qu'il engagea ce prince à faire traduire la Loi des Juifs d'hébreu en grec. Tous les ouvrages que Démétrius de Phalère avoit composés sur l'*Histoire*, la *Politique* et l'*Eloquence* sont perdus. La *Rhétorique* que plusieurs historiens lui attribuent, et dont la dernière édition est de Glascow, 1745, in-4°, est de Denys d'Halicarnasse. On doit croire plutôt d'après Muret, Vossius et autres savans, que ce Traité est de Démétrius d'Alexandrie, que Thomas Gale fait vivre du temps de Marc-Antonin.

V. DÉMÉTRIUS, évêque d'Alexandrie. *Voyez* ORIGÈNE, n° I.

VI. DÉMÉTRIUS PÉPAGOMÈNE, médecin de l'empereur Paléologue, vivoit dans le 13e siècle. Il a laissé un traité *de Podagrâ*, gr. lat., Paris, 1558, in-8°. On lui attribue un Traité *de Fauconnerie*, et le *Cynosophion* ou *Traité des Chiens*, publié sous le nom d'un philosophe Phœmon, inconnu aux critiques. Ce dernier manuscrit, trouvé au siége de Rhodes, fut vendu par un soldat à Jean Fresler, médecin de Dantzick. Sa première édition parut avec des notes d'Aurifaberg à Wirtemberg, 1545, in-8°. On a réimprimé cet ouvrage, en 1654, in-4°, et à Londres, en 1700, in-8°.

VII. DÉMÉTRIUS, orfévre d'Ephèse, dont le principal trafic étoit de faire des niches ou de petits temples de Diane, qu'il vendoit aux étrangers. Cet homme, voyant que les progrès de l'Evangile nuisoient à son commerce, suscita une sédition contre saint Paul et les nouveaux chrétiens, qu'il accusa de vouloir détruire le culte de la grande Diane d'Ephèse.

† VIII. DÉMÉTRIUS, philosophe cynique. Caligula voulant l'attacher à ses intérêts par un présent, il répondit : « Si l'empereur a dessein de me tenter, qu'il m'envoie son diadème. » L'empereur Vespasien le chassa de Rome avec tous les autres philosophes, et le relégua dans une île. Le cynique egaya son exil en vomissant des injures contre lui. Ce prince lui fit dire : « Tu fais tout ce que tu peux pour que je te fasse mourir ; mais je ne m'amuse pas à faire tuer tous les chiens qui aboient. » Ce Démétrius avoit été disciple d'Apollonius de Tyanes. Il mourut sur la paille, craint des méchans, respecté des bons, et admiré de Sénèque, qui dit de lui : « La nature l'avoit produit pour faire voir à son siècle qu'un grand génie peut se garantir de la corruption de la multitude. » *Voyez* BATHILLE.

† IX. DÉMÉTRIUS, Grec de l'île de Négrepont, homme plein de bravoure, d'esprit et d'intrigue, embrassa le mahométisme, pour gagner l'amitié des grands de la Porte. Mahomet II l'envoya au grand-maître de Rhodes, d'Aubusson, pour lui offrir la paix, sous la condition d'un tribut, mais, dans le fond, pour le surprendre. D'Aubusson ne vit en lui qu'un traître, et non un homme avec lequel il pût négocier. Démétrius, piqué, anima son mal-

tre contre les chevaliers de Rhodes, et lui fit prendre la résolution d'assiéger cette île. Démétrius accompagna le pacha Paléologue, général de l'armée, dans cette entreprise. Il se distingua par son courage au commencement du siège; mais son cheval étant mort sous lui, il fut foulé aux pieds et écrasé par la cavalerie.

X. DÉMÉTRIUS CHALCONDYLE. *Voyez* CHALCONDYLE.

† XI. DÉMÉTRIUS GRISKA EUTROPÉIA, d'une famille noble, mais pauvre, de Géreslau, d'abord moine de l'ordre de Saint-Basile, naquit avec une figure agréable, accompagnée de beaucoup d'esprit. Un religieux du même monastère que lui, fâché qu'un tel homme restât enseveli dans le cloître, entreprit de le placer sur le trône. Après que ce vieux moine eut donné au jeune homme des instructions sur le rôle qu'il devoit jouer, il l'envoya en Lithuanie, au service d'un seigneur distingué. Démétrius, ayant été un jour maltraité par son maître, pleura et dit qu'on n'en agiroit pas de la sorte si on le connoissoit. Et qui es-tu donc, lui demanda le seigneur lithuanien? — « Je suis, répondit le jeune Moscovite, fils du czar Iwan Basilowitz : l'usurpateur Boris voulut me faire assassiner; mais on substitua à ma place le fils d'un prêtre qui me ressembloit parfaitement, et on me fit ensuite évader. » Le Lithuanien, frappé de l'air de vérité que ce fourbe avoit mis dans son récit, le reconnut pour le véritable Démétrius. Ce seigneur l'ayant recommandé au vaivode de Sandomir, la Pologne arma pour lui, à condition qu'il établiroit la religion romaine en Moscovie. Ses succès étonnèrent les Russes; ils lui envoyèrent des députés, pour le prier de venir prendre possession de ses états. On lui livra le czar Fœdor et toute sa famille. L'usurpateur fit étrangler la mère et le fils de ce prince. La résolution que prit Démétrius d'épouser une catholique romaine le rendit bientôt odieux; c'étoit la fille du vaivode de Sandomir. Le peuple vit avec horreur un roi et une reine catholiques, une cour composée d'étrangers, sur-tout une église qu'on bâtissoit pour des jésuites. Un boïard, nommé Zuinski, se met à la tête de plusieurs conjurés, au milieu des fêtes qu'on donnoit pour le mariage du czar; il entre dans le palais, le sabre dans une main et une croix dans l'autre, et casse la tête à l'imposteur d'un coup de pistolet. Son corps, traîné sur la place qui étoit devant le château, demeura exposé pendant trois jours à la vue du peuple. Le vaivode de Sandomir, son fils et sa fille furent mis en prison. Zuinski, chef de la conspiration, fut élu grand-duc et couronné le 1er juin 1606. On prétend que ce qui irrita le plus les Moscovites contre Démétrius, fut que ce prince ne demanda pas au patriarche la permission de coucher avec sa femme; qu'il ne se lavoit point dans certaines étuves, après avoir couché avec elle, suivant l'usage du pays, et que la nouvelle mariée et les autres dames polonaises, jouant au piquet, avoient marqué leurs points avec de la craie sur le revers d'une image de saint Nicolas. — *Voyez* BORIS.

XII. DÉMÉTRIUS, fils du précédent, et de la fille du vaivode de Sandomir. Sa mère accoucha de lui dans la prison. On la veilla de fort près pour s'assurer de l'enfant; mais elle trouva le moyen de le faire passer entre les mains d'un cosaque, homme de confiance. Le prêtre qui le baptisa lui imprima sur les épaules, avec de l'eau-forte, des caractères qui désignoient sa naissance. Démétrius vécut jusqu'à

26 ans dans une entière ignorance de ce qu'il étoit. Un jour qu'il se lavoit dans un bain public, on aperçut les marques qu'il portoit sur ses épaules. Un prêtre russe les déchiffra, et y lut : *Démétrius, fils du czar Démétrius.* Le bruit de cette aventure se répandit. Ladislas, roi de Pologne, appela Démétrius à sa cour, et le traita en fils de czar. Après la mort de ce prince, les choses changèrent de face. Démétrius fut obligé de se retirer en Suède, et de là dans le Holstein ; mais, malheureusement pour lui, le duc de Holstein avoit alors besoin des Moscovites. Un ambassadeur qu'il envoyoit en Perse ayant emprunté en son nom une somme considérable sur le trésor du grand-duc, il s'acquitta de cette dette en livrant le malheureux Démétrius, qui fut condamné à mort, et exécuté en 1635. Michel Fœdorowitz lui fit couper la tête et les quatre membres, qu'on éleva sur des perches devant le château de Moscow. Le tronc fut laissé sur la place et dévoré par les chiens.

XIII. DÉMÉTRIUS - DUCAS. *Voyez* DUCAS.

* DEMETZ, divinité arménienne, frère de Kissané ; tous les deux étoient Indiens d'origine, et descendoient d'une famille de princes ; à la suite d'une trahison qu'ils firent contre leur roi, ils se sauvèrent en Arménie avec leurs suites, vers l'an 144 avant J. C. Volarsace ou Vagharchag, premier roi arsacide dans ce pays, les accueillit et leur donna des terres en apanage dans la province de Daron ; ils y bâtirent ensuite la ville de Vichab, et obtinrent de ce prince des dignités et des charges. Mais au bout de quinze ans, le roi les trouva coupables dans une affaire, et les fit mourir tous deux. Les habitans, qui les avoient regardés comme des hommes surnaturels, ne tardèrent pas à les diviniser, à élever des temples et des statues en leur honneur. Demetz étoit considéré comme le dieu protecteur de Daron. On lui donnoit le titre de *très-clément*, et on célébroit sa fête le premier de Navassurty, mois arménien, c'est-à-dire, le 11 d'août. Sa statue, élevée dans l'endroit nommé Innaghian, avoit quinze coudées de long, d'après l'historien Clag. *Voyez* KISSANÉ.

DÉMOCÈDE, de Crotone, le plus fameux médecin de son temps, étoit fils de Calliphron, et ami de Polycrates, tyran de Samos. Ce prince ayant été tué par Orontes, Darius, fils d'Hystapes, fit mourir l'assassin, et transporter à Suze toutes ses richesses avec ses esclaves. Démocède étoit confondu avec eux ; mais ayant guéri le roi qui s'étoit démis le pied en descendant de cheval, cette cure le mit en crédit. On lui donna à Suze une maison magnifique. Il eut l'honneur de manger à la table de Darius, et on ne pouvoit obtenir de grace à la cour que par son canal. Il guérit aussi Atosse, fille de Cyrus et femme de Darius, d'un mal au sein, et obtint par son crédit d'être envoyé comme espion dans la Grèce. A peine y fut-il arrivé, qu'il s'enfuit à Crotone et y épousa une fille du fameux lutteur Milon, vers l'an 520 avant J. C.

DÉMOCHARE, orateur et historien grec, neveu de Démosthènes, fut envoyé avec d'autres en ambassade vers Philippe de Macédoine. Après lui avoir exposé les instructions dont ils étoient chargés, le roi leur demanda poliment ce qu'ils croyoient qu'il pût faire d'agréable aux Athéniens : « C'est de vous pendre », répondit Démochare. Ses collègues, indignés et confus de cette réponse, demeurèrent dans le silence. Philippe, sans s'émouvoir, les

congédia, en leur disant : *Demandez aux Athéniens à qui il appartient de commander, ou à ceux qui tiennent de tels discours, ou à ceux qui les écoutent patiemment.* Cicéron dit qu'outre plusieurs *Harangues*, Démochare avoit écrit l'*Histoire de son temps*, mais en orateur et non en historien, *Voyez* PHILIPPE, n° I, *vers la fin, et* MOUCHY.

I. DÉMOCOON (Mythol.), fils d'Hercule et de Mégare, subit le même sort que sa mère et ses frères, qui furent tués par Hercule dans un transport de fureur que Junon lui avoit inspiré pour se venger de la mort de Lycus.

II. DÉMOCOON, fils naturel de Priam, prince troyen, gardien de ses haras à Abydos, ville d'Asie sur l'Hellespont, emporté par l'ardeur de combattre et par l'exemple de son père, alla à la guerre de Troie, où il fut tué par les Grecs.

† I. DÉMOCRITE naquit à Abdère dans la Thrace, d'un homme qui logea chez lui Xercès dans le temps de son expédition en Grèce. Ce prince lui laissa par reconnoissance quelques mages qu'il chargea de l'éducation du jeune Abdéritain. Ils lui enseignèrent la théologie et l'astrologie. Il étudia ensuite sous Leucippe, qui lui apprit le système des atômes et du vide ; système extravagant, qui remplace des difficultés par des absurdités, qui, pour ne point admettre de créateur, accorde au hasard la faculté créatrice, et fait des dieux inutiles, sans providence, sans bonté, sans pouvoir. Son goût pour les sciences et pour la philosophie le porta à voyager dans tous les pays où il pourroit acquérir de nouvelles connoissances. Il vit les prêtres d'Egypte, ceux de Chaldée, les sages de Perse, et l'on prétend même qu'il pénétra jusque dans les Indes, pour conférer avec les gymnosophistes. Ses voyages accrurent ses lumières ; mais ils épuisèrent son patrimoine, qui montoit à plus de cent talens. Il fut sur le point d'encourir une note d'infamie comme dissipateur. Le philosophe, voulant prévenir cet opprobre, alla trouver les magistrats, et leur lut son grand *Diacosme*, un de ses meilleurs ouvrages. Ils en furent si charmés, qu'ils lui firent présent de cinq cents talens, lui érigèrent des statues, et ordonnèrent qu'après sa mort le public se chargeroit de ses funérailles. S'étant trouvé un jour à la cour du roi Darius-Ochus, et ne pouvant réussir à le consoler de la mort de la plus chère de ses femmes, il promit de la faire revivre, pourvu qu'on lui trouvât le nom de trois personnes qui n'eussent point essuyé d'adversités dans la vie, pour les graver sur le tombeau de la reine : la chose étoit impossible, et Darius se consola. Démocrite n'aimoit pas la tristesse. On prétend qu'il rioit toujours, ne pouvant s'empêcher de se moquer des hommes, en les voyant si foibles et si vains, passant tour à tour de la crainte à l'espérance, et d'une joie excessive à des chagrins immodérés. Les Abdéritains, étonnés de ce rire continuel, et craignant que leur philosophe ne tombât en démence, écrivirent à Hippocrate pour lui recommander sa tête. Le médecin, s'étant rendu auprès du sage, le vit occupé à lire, à disséquer, à étudier la nature. Il fut seulement un peu choqué de l'air railleur que prit Démocrite dès la première conversation. Il lui en demanda la raison. Le philosophe lui répondit en lui faisant un tableau piquant des bizarreries et des disparates de l'espèce humaine. Il fit voir que rien n'est plus comique, ni plus risible que la vie. « On l'emploie,

dit-il, à chercher des biens imaginaires et à former des projets qui demanderoient plusieurs vies. Qu'arrive-t-il? C'est qu'elle échappe au moment même où l'on compte le plus sur sa durée. Ce n'est enfin qu'une illusion perpétuelle, qui séduit d'autant plus aisément qu'on porte en soi-même le principe de la séduction. Si l'univers se dévoiloit tout d'un coup à nos yeux, qu'y verrions-nous? des hommes foibles, légers, inquiets, passionnés pour des bagatelles, courant après des grains de sable; des inclinations basses et ridicules, qu'on masque du nom de vertu; de petits intérêts, des démêlés de famille, des négociations pleines de tromperies dont on se félicite en secret, et qu'on n'oseroit produire au grand jour; des liaisons formées par hasard; des choses que notre foiblesse, notre extrême ignorance nous font regarder comme belles, héroïques, éclatantes, quoiqu'au fond elles ne soient dignes que de mépris. » Ce discours remplit Hippocrate de surprise et d'admiration. Il conçut tant de vénération pour le philosophe, qu'il ne put s'empêcher de dire aux Abdéritains, qu'à son avis, ceux qui s'estimoient les plus sains étoient les plus malades. Hippocrate avoit, dit-on, avec lui une fille lorsqu'il rendit visite à Démocrite. Le philosophe la salua comme vierge la première fois qu'il la vit; mais le jour d'après il la traita de femme, parce qu'on en avoit abusé pendant la nuit. Cette anecdote paroît fort apocryphe. Il n'est pas vrai, comme on l'a écrit, qu'il se soit aveuglé pour méditer plus profondément. Il mourut à l'âge de 109 ans, 362 avant J. C. Il ne reste aucun des ouvrages qu'il avoit composés. Il croyoit que les atômes et le vide étoient les principes de toutes choses; qu'ils rouloient et étoient portés dans l'univers, et que de leur rencontre se formoient le feu, l'eau, l'air et la terre. Il pensoit, suivant Lucien, que l'ame meurt avec le corps. Comme il ne croyoit point aux revenans, des jeunes gens se masquèrent en spectres hideux, et vinrent le trouver la nuit dans sa retraite, qui étoit une espèce de sépulcre hors de la ville. Le philosophe, sans se troubler de la vue de ces prétendus fantômes, leur dit tout en écrivant: « Cessez donc de faire les fous. » On a débité sur Démocrite une foule de fables que l'on se gardera bien de copier. Ceux qui veulent connoître sa doctrine à fond peuvent consulter la Vie des philosophes par Diogène-Laërce, et les Opinions des philosophes anciens par Diderot. Épicure, si décrié par les uns, tant loué par les autres, lui emprunta le système des atômes, qu'il developpa et qu'il étendit. On peut l'expliquer en peu de mots; mais plus on l'étudie moins il satisfait. Il fait regarder la création de l'univers comme le résultat des mouvemens et de l'arrangement fortuit de particules de matière de toutes les figures. Ainsi le monde auroit pris naissance et continueroit d'exister sans l'intervention des dieux. Lucrèce a popularisé ce système en lui prêtant l'éclat de la poésie, et le poëte se donne avec confiance comme le bienfaiteur de l'humanité, qu'il prétend affranchir du joug des superstitions et des terreurs d'une autre vie.

* II. DÉMOCRITE DE SICYONE, statuaire, élève de Critias, Athénien. Pline dit qu'il excelloit à représenter les philosophes, et qu'il pouvoit être compté au nombre des sculpteurs qui se livroient à la seule occupation de faire des portraits de ce genre.

III. DÉMOCRITE-CHRÉTIEN (le). *Voyez* DIPPEL.

DÉMODICE, épouse de Créthée, roi d'Iolchos, ville de Thes-

salie, accusa injustement Phrixus d'avoir voulu attenter à son honneur, et l'obligea de fuir pour se dérober au ressentiment de son père.

I. DÉMODOCUS, chantre célèbre dont Homère nous a transmis le nom, célébra en présence d'Ulysse et d'Alcinoüs, chefs de l'armée grecque, les amours de Mars et de Vénus. On prétend que les Muses, l'ayant privé de la vue, voulurent le dédommager en le faisant exceller dans le chant.

† II. DÉMODOCUS, guerrier troyen, s'étant attaché à Enée, accompagna ce héros fugitif après l'incendie de sa patrie, et s'établit en Italie, sous la protection de Latinus.

* DEMOIVRE (Abraham), mathématicien français, né en 1667, à Vitry en Champagne, auteur de plusieurs *Mémoires* insérés dans les Transactions philosophiques de Londres, vint en Angleterre après la révocation de l'édit de Nantes. En 1718, on a publié un écrit de lui *sur les chances*, in-4°.

DÉMOLÉON, fils d'Anténor, un des principaux chefs de l'armée troyenne, périt par la main d'Achille. Un compagnon d'Hercule qui suivit ce héros à la conquête des Amazones portoit le même nom.

DÉMOLÉUS, soldat de l'armée grecque, soutint long-temps et avec courage un combat opiniâtre contre Enée, défenseur de Troie, sous les murs de cette ville.

I. DÉMON *ou* DÉMENÈTES, Athénien, fils de la sœur de Démosthènes, gouverna la république pendant l'absence de son oncle, l'an 323 avant J. C. Il écrivit et parla en public pour procurer le retour de ce grand orateur. Il obtint enfin qu'on lui enverroit un vaisseau pour revenir, et que non seulement les 30 talens auxquels il étoit condamné lui seroient remis, mais encore qu'on en tireroit 30 autres du trésor public pour ériger sur le port de Pirée une statue à Jupiter Conservateur, en actions de graces de ce qu'il avoit conservé ce grand homme.

II. DÉMON, peintre d'Athènes, contemporain de Parrhasius, se rendit célèbre par ses ouvrages et son orgueil. Il se qualifioit *prince de la peinture et descendant d'Apollon*. On estimoit sur-tout de lui une *représentation de Cybèle*.

† DEMONAX, philosophe crétois, d'une maison illustre et opulente, méprisa ces avantages pour s'adonner à la philosophie. Il n'embrassa point de secte particulière; mais il prit ce qu'il y avoit de bon dans chacune. Il se rapprochoit beaucoup de Socrate pour la façon de penser, et de Diogène pour celle de vivre. Lorsqu'il fut parvenu à une extrême vieillesse, et qu'il sentit que son affoiblissement le mettoit hors d'état de pourvoir lui-même à ses besoins, il se laissa mourir de faim, sans rien perdre de sa gaieté, et fut enterré aux dépens du public. Il dit à ceux qui étoient autour de son lit: « Vous pouvez vous retirer, la farce est jouée. » (Mot pareillement attribué à Auguste.) Ce philosophe pratiqua la vertu sans trop d'ostentation, et reprit le vice sans aigreur. Il fut écouté, chéri et respecté pendant sa vie, et préconisé par Lucien même après sa mort. Les Athéniens vouloient établir dans leur ville un spectacle de gladiateurs: « Renversez donc auparavant, leur dit Démonax, l'autel que vos ancêtres ont élevé à la pitié. » Accusé d'impiété devant le peuple, il se défendit ainsi: « Si je n'ai point sacrifié à Minerve, c'est que je n'ai pu croire que cette déesse eût besoin de mes sacrifices; si je ne me suis point fait

initier aux mystères d'Eleusis, c'est que je n'aurois pu m'empêcher de les divulguer, par amour de l'humanité, s'ils renferment quelque chose d'utile, et pour en détourner, s'ils sont contraires à l'humanité. » Un magistrat l'ayant consulté sur les moyens de bien remplir son emploi, Démonax lui répondit : « Fuyez la colère, parlez peu, écoutez beaucoup. » Sa grande maxime étoit celle-ci : « Le propre de l'homme est d'errer, et celui du sage de pardonner à l'erreur. » Ce philosophe vivoit sous l'empereur Adrien, vers l'an 120 de J. C.

DÉMONICE, jeune fille d'Ephèse : elle vendit sa patrie à Brennus, chef des Gaulois, qui l'assiégeoit après en avoir obtenu parole qu'on lui donneroit les colliers et bracelets des autres femmes de la ville, elle en ouvrit une des portes. Brennus, maître d'Ephèse, ordonna à ses soldats de jeter à la tête de Démonice tous les joyaux d'or et d'argent qu'ils avoient enlevés ; et elle périt sous cette sorte de lapidation.

I. DÉMOPHILE, évêque de Bérée, embrassa la secte d'Arius, et assista au concile de Rimini, où il soutint son erreur avec beaucoup d'adresse. Placé ensuite sur le siége de Constantinople, il en fut chassé par l'empereur Théodose, et mourut l'an 386.

II. DÉMOPHILE *ou* HIÉROPHILE, sibylle née à Cumes en Eolide, apporta à Tarquin l'Ancien les livres sibyllins écrits en vers. Après que ce roi en eut fait l'acquisition pour la somme de 300 pièces d'or, il les fit déposer sous le faîte du Capitole, et en confia la garde à deux prêtres particuliers, qu'on appela *duumvirs*. Ces livres étoient consultés dans les grandes calamités ; mais il falloit un décret du sénat pour y avoir recours, et il étoit défendu, sous peine de mort, aux gardiens, de les laisser voir à personne. Ce recueil d'oracles périt dans l'incendie du Capitole, arrivé sous la dictature de Sylla.

DÉMOPHOON, fils de Thésée et de Phèdre, revenant du siége de Troie par un vent contraire, aborda sur les côtes de Thrace, et se rendit chez le roi Lycurgue dont il épousa la fille appelée Philis. Après y être resté long-temps caché, la mort de son père l'ayant rappelé à Athènes pour lui succéder, il oublia sa femme, à qui cependant il avoit juré en partant de revenir sous peu de temps. Cette princesse, si lâchement abandonnée, se pendit de désespoir.

DÉMORGOGON (Mythol.), génie de la terre, habitant son intérieur et créateur du ciel, du soleil et de la lumière, fut particulièrement adoré en Arcadie ; on y avoit un tel respect pour son nom, qu'on n'osoit pas le prononcer.

† I. DÉMOSTHÈNES naquit à Athènes l'an 381 avant J. C., non d'un forgeron, comme Juvénal veut le faire entendre, mais d'un homme assez riche, qui faisoit valoir des forges. Il n'avoit que sept ans, lorsque la mort le lui enleva. Des tuteurs intéressés volèrent à leur pupille une partie de son bien, et laissèrent perdre l'autre. Son éducation fut entièrement négligée, et la nature fit presque tout en lui. Il se porta de lui-même à l'étude de l'éloquence, et prit des leçons sous Isée et Platon, profitant des traités d'Isocrate qu'il avoit eus en secret. Son premier essai fut contre ses tuteurs. Il plaida dès l'âge de 17 ans, et les obligea à lui restituer une grande partie de son bien. Une difficulté de prononcer très-remarquable, et une poitrine très-foible,

étoient de puissans obstacles à ses progrès. Il vint à bout de les vaincre, en mettant dans sa bouche de petits cailloux, et en déclamant ainsi plusieurs vers de suite et à haute voix, sans s'interrompre, même dans les promenades les plus rudes et les plus escarpées. Ce fut l'acteur Satyrus qui le lui conseilla. Pour donner encore plus de force à sa voix, il alloit sur le bord de la mer, dans le temps que les flots étoient le plus violemment agités, et y prononçoit des harangues. C'est ainsi qu'il s'accoutuma au bruit confus, pour n'être point déconcerté par les émeutes du peuple et les cris tumultueux des assemblées. Il fit plus : il s'enfermoit des mois entiers dans un cabinet souterrain, se faisant raser exprès la moitié de la tête, pour se mettre hors d'état de sortir. C'est là qu'à la lueur d'une petite lampe, il composa ces harangues, chefs-d'œuvre d'éloquence, dont ses envieux disoient *qu'elles sentoient l'huile*; mais que la postérité a mises au-dessus de tout ce que nous a laissé l'ancienne Grèce ; harangues dans lesquelles, dit Plutarque, « il contredisoit hautement aux fols appetits de la commune, et reprenoit âprement les Athéniens de leurs fautes. La vive force de son éloquence, ajoute-t-il, leur allumant le courage, et les enflammant du désir d'honneur, offusqua toutes les autres considérations, et les ravit tellement en l'amour du devoir et de l'honnêteté, qu'ils oublièrent toute crainte de danger, de manière que les capitaines lui obéirent, ainsi que les gouverneurs de Thèbes et du pays de la Bœeoce. » Après avoir exercé son talent dans quelques causes particulières, il traita les affaires publiques. Les Athéniens par leur mollesse étoient, pour ainsi dire, devenus les complices de ceux qui vouloient les asservir ; il ranima leur patriotisme. Il tonna, il éclata contre Philippe, roi de Macédoine, et inspira à ses concitoyens la haine dont il étoit pénétré. (*Voy.* PHOCION, CTÉSIPHON, n° II, *et* DÉMON.) Il se trouva même l'an 328 avant J. C. à la bataille de Chéronée, où il prit la fuite. Il voulut cependant prononcer l'éloge funèbre des guerriers morts dans cette célèbre journée. Mais Eschine, son rival, ne manqua pas de relever cette inconséquence dans le discours qu'il prononça contre lui. « Comment, s'écria-t-il, comment, avec ces mêmes pieds qui ont si lâchement quitté leur poste dans le combat, as-tu osé monter sur la tribune, pour y louer ces mêmes guerriers que tu as conduits à la mort ? » Car c'étoit par son conseil que la bataille avoit été livrée. Cette contestation entre les deux orateur fut le sujet de la harangue *pro coronâ*, qui fit le triomphe de Démosthènes et qui valut l'exil à son adversaire. Eschine représenta en même temps aux Athéniens que, s'ils accordoient à Démosthènes une couronne d'or, les pères, les mères et les enfans de tous ceux qui avoient péri par sa faute à Chéronée pousseroient des cris d'indignation de ce que tant de braves guerriers étoient morts sans vengeance, et de ce que Démosthènes, qu'on pouvoit regarder comme leur assassin, recevoit un honneur public devant toute la Grèce assemblée. Ces désagrémens ne ralentirent pas le zèle patriotique de l'ennemi de Philippe. Après la mort de ce prince, Démosthènes se déclara contre Alexandre son fils avec non moins de véhémence ; mais s'étant laissé, à ce qu'on prétend, corrompre par le présent d'une coupe d'or, il fut obligé de sortir de la ville. On avoit dit auparavant de lui « que tout l'or de Philippe ne le tentoit pas plus que celui de Perse n'avoit tenté Aristide. » On veut, mais le fait est invraisemblable, que sa vertu se soit démentie en cette occasion. Après la mort d'Alexandre-le-Grand, il re-

vint à Athènes, et continua de haranguer contre les Macédoniens. Mais il fut bientôt contraint d'en sortir, parce que sa vie n'étoit plus en sûreté, sur-tout depuis qu'Antipater s'étoit rendu maître de la Grèce. Il se retira à Calaurie dans un asile inviolable consacré à Neptune. Mais à peine y fut-il arrivé, qu'Antipater envoya un comédien pour se saisir de lui. Cet histrion voulut d'abord lui persuader de le suivre, et lui jura qu'il n'avoit rien à craindre : mais voyant que Démosthènes n'étoit pas disposé à le croire, il menaça de l'enlever de force. L'orateur fit semblant de céder à ses instances, et le pria d'attendre qu'il eût écrit un mot à ses domestiques ; en même temps ouvrant son écritoire comme pour écrire, il avala le poison qu'il y tenoit en réserve, l'an 322 avant J. C. On peut remarquer, comme une chose singulière, que les deux plus grands orateurs d'Athènes et de Rome ont eu une fin tragique. Cet homme, qui eut le courage de se donner lui-même la mort, la craignoit sur le champ de bataille. (*Voy.* LAÏS.) Les Athéniens lui érigèrent une statue de bronze avec cette inscription sur la base : « Si tu avois eu, Démosthènes, autant de bravoure que tu avois d'éloquence, les armes de Macédoine n'eussent jamais triomphé de la Grèce. » Démosthènes passe avec raison pour le prince des orateurs. C'est le rang que lui donnoit Cicéron, son rival de gloire. « Il remplit, dit-il, l'idée que j'ai de l'éloquence. Il atteint à ce degré de perfection que j'imagine, mais que je ne trouve qu'en lui seul. » Son éloquence étoit rapide, forte, sublime, et d'autant plus frappante, qu'elle paroissoit sans art, et naître du sujet. « Démosthènes, dit Fénélon, paroît sortir de soi pour ne s'occuper que de sa patrie... Il se sert de la parole comme un homme modeste de son habit pour se couvrir. Il tonne, il foudroie ; c'est un torrent qui entraîne tout.... On pense aux choses qu'il dit et non à ses paroles : on le perd de vue ; on n'est occupé que de Philippe qui envahit tout. » A cette éloquence mâle et toute de choses, il joignoit une déclamation véhémente et pleine d'expression. C'étoit, selon lui, la partie la plus importante de l'art oratoire. Un Athénien lui ayant demandé, à trois différentes reprises, quelle étoit la qualité la plus nécessaire à l'orateur ? Il répondit chaque fois, « la déclamation. » Ce talent supplée en partie aux autres, et couvre presque tous les défauts. Un autre Athénien, l'ayant prié de prendre en main sa défense contre un homme qui l'avoit maltraité, lui faisoit tranquillement le récit des injures reçues par lui. « Des injures ! lui répondit Démosthènes, cela n'est pas possible. » Comment, s'écria cet homme avec colère, je n'ai point été maltraité? « Oh ! présentement, répliqua Démosthènes, j'entends la voix d'un homme qui a été réellement outragé. » Démosthènes se conformoit aux leçons qu'il donnoit. Le feu de ses yeux, l'action de son visage, la véhémence de ses gestes, étoient comme des coups de foudre qui terrassoient ses adversaires. Un des grands avantages qu'on puisse tirer de ses harangues politiques, c'est d'y recueillir une foule de maximes utiles au gouvernement des états ; c'est d'y apprendre à connoître le peuple d'Athènes par les moyens divers qu'il sait employer pour l'animer contre Philippe, lui faire prendre les armes, et le déterminer au bien public. Son génie tiroit encore une nouvelle force de son zèle pour la patrie, de sa haine pour ses ennemis, et de son amour pour la gloire et la liberté. Son nom rappellera toujours de grandes idées, les idées de courage, de patrie et d'éloquence. On a souvent comparé Dé-

mosthènes avec Cicéron, et on ne sait pas encore lequel on doit préférer. Tout ce qu'on peut dire de plus sensé, c'est que ces deux grands hommes prirent des routes opposées pour parvenir au même but. Les meilleures éditions des *Harangues* de l'orateur grec sont celles de Venise, 1543, 3 vol., et de Francfort, 1604, in-fol., avec la traduction latine de Wolfius. Toureil en a traduit quelques-unes en français, et a orné sa version de deux préfaces excellentes sur l'état de la Grèce, Paris, 1721, 2 vol. in-4°. Cette version a été éclipsée par la traduction complète que l'abbé Auger en a donnée avec celle d'Eschine, Paris, 1789 et 1794, 6 volumes in-8°. Taylor, savant anglais, a publié à Londres une bonne édition de Démosthènes en 1748.

† II. DÉMOSTHÈNES, vicaire du préfet du prétoire sous Valens, fauteur ardent des ariens, persécuteur des catholiques, étoit maître d'hôtel du même empereur, lorsqu'il s'avisa de critiquer quelques discours que saint Basile faisoit à ce prince. Il lui échappa un barbarisme : « Quoi ! lui dit saint Basile, en souriant, un Démosthènes qui ne sait pas parler !... Démosthènes piqué lui fit des menaces, et saint Basile lui répondit : Mêlez-vous de bien servir la table de l'empereur, et non pas de parler de théologie. » Devenu vicaire du préfet, il bouleversa toutes les églises, assembla des conciles d'évêques ariens, et exerça des vexations horribles contre leurs adversaires.

† III. DÉMOSTHÈNES, médecin, né à Marseille, vécut sous Néron. On estime son *Traité des maladies des yeux*, dont on trouve les fragmens suivans dans Aëtius, Tetrab. 2, serm. 3, cap. 12, 16, 44, 48, *De oculorum inflatione, illabentibus in oculum animalculis, aut arenâ. De oculorum debilitate, obfuscatione, suffusione, eversione palpebræ, lagophthalmis, lippidutine durâ, abscessu in palpebris.*

IV. DÉMOSTHÈNES. *Voyez* NICIAS *et* GYLIPPE.

DEMOURS (Pierre), oculiste, médecin du roi, garde du cabinet d'histoire naturelle, né à Marseille, s'acquit la plus grande réputation par ses connoissances et la légèreté de sa main dans les opérations relatives aux maladies des yeux. Il fut membre de l'académie des sciences de Paris, et mourut dans cette ville le 26 juin 1795, à l'âge de 93 ans. Ses ouvrages sont, I. *Essai sur l'histoire naturelle du polype, insecte*, traduit de l'anglais de Backer, 1744, in-12. II. *Description du ventilateur de Hales*, 1744, in-12. III. *Méthode de traiter les plaies d'armes à feu*, traduite de l'anglais de Ramby, 1746, in-12. IV. *Observations de médecine de la société d'Edimbourg*, traduites de l'anglais, 1759, 11 vol. in-12. *Transactions philosophiques*, traduites de l'anglais, depuis 1737 jusqu'en 1746, 5 vol. in-4°. VI. *Table générale des Mémoires de l'académie des sciences, depuis* 1747 *jusqu'en* 1768, 3 vol. in-4°. VII. *Lettre à M. Petit sur une maladie de l'œil*, 1767, in-8°. VIII. *Réflexions sur la lame cartilagineuse de la cornée*, 1770, in-8°. IX. *Manuel du cavalier*, traduit de l'anglais du capitaine Burdon.

† DEMOUSTIER (Charles-Albert) et non DUMOUSTIER *ou* MOUTIER, membre de l'institut national, de la société philotechnique, de celle des sciences, lettres et arts, et de l'athénée des arts de Paris, naquit à Villers-Coterets le 11 mars

1760, d'un père qui servoit dans les gardes du corps. Après s'être distingué dans ses études au collége de Lisieux, il suivit pendant quelque temps avec succès la profession d'avocat qu'il abandonna ensuite pour se livrer entièrement à la littérature et à son goût pour la retraite et la campagne. C'est là qu'il composa la plupart de ses ouvrages. Ceux-ci pétillent d'esprit; mais on y désireroit quelquefois moins de recherche et de prétention. On lui doit, I. *Lettres à Emilie sur la mythologie*, 1790, 6 vol. in-18. Il y a eu plusieurs éditions de cet ouvrage dans lequel l'auteur donne aux femmes des leçons sur la fable. Il est écrit en prose et en vers. Ces lettres ne sont pas exemptes de ces taches qui n'échappent point à l'œil de la saine et sévère critique; on peut leur reprocher le ton d'afféterie qui y règne, ce style de madrigal qui gâte presque toutes les finales de ses articles; mais on y retrouve à chaque instant ces lueurs brillantes d'un esprit aimable, et cet abandon qui sied si bien dans des lettres à une amie. Elles ont été élégamment traduites en anglais. II. *Le Conciliateur,* comédie en cinq actes. Cette pièce a réussi. Le style en est aisé, les saillies piquantes. Le premier acte offre beaucoup d'art dans l'exposition, et le dernier un dénouement heureux. Cette pièce, qui n'est pour ainsi dire que le portrait gracieux et vrai de l'auteur, tira de la bouche de l'amitié ces deux vers qu'on répète avec plaisir :

> Et quand il peignit l'homme aimable,
> Il étoit devant son miroir.

III. *Les Femmes*, comédie en cinq actes. Celle-ci, pleine de madrigaux, d'épigrammes, de bizarreries de sentiment, obtint un succès qui s'est soutenu. L'auteur, dans sa préface, dit qu'il aimoit trop les femmes pour les bien connoître, et quelques critiques ont été de son avis. Les agrémens de la diction n'y rachètent pas assez la peinture des mœurs un peu lestes qu'elle présente, et sur-tout la scène d'un jeune homme en robe de chambre, endormi sur un sopha, et livré à la contemplation de plusieurs femmes. Le but de l'auteur est de prouver que les femmes ont toujours besoin d'être émues.

> Tout ce qui vous émeut est pour vous un plaisir ;
> Vous aimez mieux souffrir que de ne pas sentir.

L'auteur, après une représentation, réduisit sa pièce à trois actes, et en ôta deux scènes réprouvées par le goût et la décence. Dans la première, des femmes envoyoient retenir des places pour voir passer un homme condamné au dernier supplice; dans la seconde, des dévotes faisoient prendre du chocolat à leur directeur un jour de jeûne. IV. *Les trois fils*, comédie en cinq actes. V. *Le tolérant*, autre comédie, dont on a retenu les deux vers suivans :

> De mon opinion, si la sienne diffère,
> Mon frère, je vous prie, en est-il moins mon frère ?

VI. *Alceste à la campagne*, comédie. Les autres pièces de l'auteur sont, VII. *Constance*, *le Divorce*, *la Toilette de Julie*, *le Pari*, *l'Amour filial*, dont Gavaux fit la musique, *Agnès et Félix ;* celles-ci n'ont pas été aussi applaudies que les deux premières. VIII. *Apelle et Campaspe*, grand opéra qu'on a vu avec intérêt, et qui offre des tableaux agréables. IX. *Le Siége de Cythère*, poëme, Paris, 1790 ; folie charmante, peut-être où l'imagination riante de la jeunesse se déploie, mais où le goût ne se rencontre pas. X. *La liberté du cloître*, poëme, Paris, 1790. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits : 1° *la*

galerie du dix-huitième siècle, en vers, dont il avoit lu quelques fragmens dans les sociétés littéraires et savantes dont il étoit membre; 2° *Un cours de morale*, en prose et en vers; 3° *La première année du mariage;* 4° *Un poëme sur la nature;* 5° *Les consolations*, roman philosophique; 6° *de nouvelles lettres à Emilie sur l'histoire;* 7° *Caroline de Lichthefield*, comédie en 5 actes, en vers; 8° *Pâris et Machbeth*, opéra. Demoustier est mort à la fleur de son âge, le 2 mars 1801, d'une maladie de poitrine à laquelle il succomba dans les bras de sa mère. Il disoit souvent, en parlant du bonheur qu'il éprouvoit à passer ses jours près d'elle: «Le souvenir des soins rendus à ceux qu'on aime est la seule consolation qui nous reste quand nous les avons perdus.» Le jour même de sa mort, il écrivit à une femme qui lui étoit chère: «Je sens que je n'ai plus la force de vivre, mais j'ai encore celle de vous aimer.» Il eut des amis dès l'enfance, parmi lesquels on compte Collin-d'Harleville et Legouvé, qu'il conserva jusqu'à la fin de ses jours, et il eut pour eux non seulement les procédés, mais toutes les graces de la bienveillance. «Ceux qui ont pu le voir dans la société, dit un de ses panégyristes, savent quel charme il y apportoit, moins par les agrémens de son esprit, que par une attention constante à faire valoir celui des autres, par cette politesse de cœur qui ne peut pas louer dans autrui ce qui est blâmable, mais qui cherche du moins à l'excuser.»

† DEMPSTER (Thomas), gentilhomme écossais, né au château de Cliftbog en 1579, s'expatria durant les guerres civiles d'Ecosse, et vint à Paris; mais, comme il étoit extrêmement violent, il y eut des querelles qui le contraignirent de passer en Angleterre. Il revint bientôt à Paris, amenant avec lui une très-belle femme, que ses écoliers lui enlevèrent à Pise où il enseigna pendant quelque temps. De là il passa à Bologne, où il professa jusqu'en 1625, année de sa mort. Il étoit jurisconsulte, historien, poëte, orateur. On a de lui des ouvrages dans ces différens genres. Le plus célèbre est son *Histoire ecclésiastique d'Ecosse*, en 19 livres, imprimée in-4° à Bologne en 1627. Elle est littéraire autant qu'ecclésiastique. Il crut honorer sa patrie, en supposant nés en Ecosse une foule d'écrivains étrangers à ce pays. On a encore de lui, *De Etruriâ regali*, à Florence, 1723 et 1724, 2 vol. in-fol., auxquels Passeri a donné un supplément, Lucques, 1767 in-fol., et une édition des *Antiquités romaines de Rosin*, in-folio, avec des notes, dans lesquelles il prodigue une érudition profonde, mais fatigante par le style et les citations.

* DÉMYRY (Kémâl-ed-Dyne), jurisconsulte schâféy, et naturaliste, écrivoit l'an 773 de l'hégire, et mourut en l'année 808, 1405 de l'ère chrétienne, et non en 818. Il a laissé une *Histoire naturelle des animaux*, sur le mérite de laquelle les opinions sont partagées, très-fautive selon les uns, sèche et traitée avec peu de connoissance de la manière de ces sortes d'ouvrages, et selon d'autres, un livre qui joint à la clarté les renseignemens les plus précieux sur la nature, les propriétés et l'éducation des animaux. L'auteur y a joint la nomenclature des proverbes auxquels ils ont donné lieu, et tranche les difficultés survenues entre les docteurs de la loi, touchant la variété de leurs espèces. Petis de La Croix fils a fait de cet ouvrage une traduction complète qui existe manuscrite. On trouve des fragmens du même dans le Catalo-

gue d'Assemani-Tychsen, Elémens d'Arabe, de Ballu, poëme d'Oppian, Strasbourg, 1787; Chreztomatie de Hezel, Iena, 1776. Les morceaux donnés par ce dernier sont pris de Bochart, qui a fait usage de l'histoire de Démyry dans son Hierozoicon. Elle a été abrégée par Bedr-ed-Dyne-el-Asady; et Ahmed-Afcasby en a relevé toutes les erreurs dans un livre composé à cet effet.

* DENAGLIO (François), né à Reggio en 1533, fit ses premières études dans cette ville, et alla ensuite à Bologne pour apprendre la philosophie et le droit civil. Après avoir rempli les emplois les plus honorables à Mantoue, Gênes, Castiglione, Ravenne, etc., il revint dans sa patrie, où il finit tranquillement ses jours en 1619, âgé de 86 ans. On a de lui, I. *Consilium ad comprobandam, justificandamque determinationem ducalem*, Bologne, 1560. II. *Clarissimi Jurisconsulti D. Francisci Denalii Poëmata*, Bologne, 1563. III. *Prima parte delle rime dell' eccellentissimo giureconsulto Francesco Denaglio con le sommarie sposizioni; e brevissime dichiarazioni de sonetti, madrigali*, etc. Bologne, 1582.

† DENATTES (François), curé de Saint-Pierre-en-Château, diocèse d'Auxerre, mort en 1765, à 70 ans, a paraphrasé l'ouvrage latin d'Opstraet, *de Conversione peccatoris*, dans son *Idée de la Conversion d'un pécheur*, 1732, 2 vol. in-12.

† DENELLE, membre de la section de Popincourt à Paris, et l'un des membres les plus virulens de la société des jacobins, fut incarcéré après la mort de Robespierre. Devenu libre, par les bons offices de quelques amis qu'il avoit dans la convention, il figura de nouveau dans les tentatives que firent les jacobins à différentes reprises contre l'assemblée et contre le directoire. Décrété d'accusation, il parvint à se cacher. Désespéré des défaites de son parti, dans lequel seul il voyoit la république, il se livra, par le fanatisme de la liberté, à un attentat épouvantable. Il empoisonna sa femme, ses quatre enfans, et le poison étant ensuite trop lent à son gré, il les assomma tous cinq; sa femme fut trouvée morte sur le corps du plus jeune de ses fils qui n'avoit que sept mois; enfin on découvrit ce frénétique à l'Hôtel-Dieu, où il s'étoit retiré. Il avoua tous ses crimes, et ajouta qu'il avoit essayé plusieurs fois de s'empoisonner lui-même, « désespéré de voir que la liberté n'existeroit jamais en France, qui étoit gouvernée par des brigands. » L'échafaud délivra la société de ce monstre.

DENER (Jean-Christophe), faiseur de flûtes, mort à Nuremberg en 1709, inventa *les clarinettes*.

DENESLE. *Voyez* NESLE.

† DENHAM (le chevalier John), né à Dublin en 1615, montra dans sa jeunesse plus d'inclination pour le jeu que pour l'étude. Son père, irrité contre lui, le corrigea un peu de son penchant. Le fils écrivit même un *Essai contre le jeu*, pour preuve de son changement; mais, après la mort du père, il joua plus que jamais. En 1641, il publia une tragédie, intitulée *le Sophi*. Ces prémices de sa veine poétique surprirent d'autant plus, que personne ne s'attendoit à de pareils ouvrages de la part d'un pilier de brelan. Lors de la révolution de Cromwel, il s'attacha au parti royaliste, et suivit Charles II en France, où il composa une partie de *ses poésies*. Il fut envoyé par ce prince ambassadeur en Pologne, et, après la restauration, il fut nommé chevalier du Bain et

surintendant des bâtimens du roi. Le jeu avoit à peu près détruit sa fortune ; l'économie ſa rétablit. Il eût été parfaitement heureux, si un second mariage n'étoit venu détruire son bonheur. Il éprouva tant de chagrins domestiques, que sa tête en fut quelque temps dérangée. Il mourut le 19 mars 1668, et fut enterré dans l'abbaye de Westminster, auprès de ses confrères Chancer, Spencer et Cowley. Il fit voir sur la fin de sa vie que son génie n'avoit rien perdu de sa vigueur, en composant sa belle *Elégie* sur la mort de ce dernier poëte, qu'il suivit de près au tombeau. Outre sa tragédie du Sophi et son Elégie sur Cowley, on a de lui *beaucoup de vers* qui lui acquirent de la réputation. Ils furent imprimés à Londres en 1719, in-12. De tous ses ouvrages, celui qui lui a fait le plus d'honneur est une petite pièce descriptive de 300 vers *Cooper's hill* (la colline de Cooper.) Avec ce joli tableau, Denham s'est placé au rang des auteurs originaux. Si la colline de Cooper, dit Jonhson, étoit soumise à l'examen d'un critique minutieux, il y trouveroit sans doute des digressions trop longues et des réflexions morales trop fréquentes ; mais ces taches légères sont couvertes par des beautés nombreuses. Comme traducteur, Denham ne jouit pas d'une grande réputation. On lit peu sa *Traduction de Virgile*, qui n'a eu d'autre mérite que d'exciter Dryden à mieux faire.

† I. DENIS (Michel), bibliographe, mort à Vienne en 1800, à l'âge de 71 ans, étoit conseiller impérial et royal, et premier garde de la bibliothèque de la cour. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de littérature, de philologie, de bibliographie, d'histoire littéraire et même d'histoire naturelle, et de plusieurs poésies ; les principaux, en allemand, sont, I. *Les poësies d'Ossian*, traduites de l'anglais, en vers hexamètres avec les dissertations de Macpherson et Blair, Vienne, 1768, 1769, 3 vol., in-4° et in-8°. II. Les *Chansons du Barde Sined*, précédées d'une dissertation sur l'ancienne poésie du nord, Vienne, 1772, in-8°. Sined est le nom rétrograde de l'auteur. III. *Catalogue systématique des papillons des environs de Vienne*, précédé d'un discours sur la manière de prendre, de nourrir et de conduire les chenilles à la métamorphose, de faire, d'arranger et de conserver les collections de lépidoptères, etc., avec fig., Vienne, 1776, gr. in-4°. IV. *Histoire typographique de Vienne, depuis l'an 1482 jusqu'à l'an* 1560, Vienne, 1782, in-4°. V. Il a publié en latin, *S. Augustini sermones inediti, admixtis quibusdam dubiis*. Ils sont au nombre de 25, tirés d'un manuscrit du 12ᵉ siècle de la bibliothèque impériale, Vienne, 1792, gr. in-fol. VI. *Codices manuscripti theologici latini aliarumque occidentis linguarum bibliothecæ Palatinæ Vindobon*. C'est la continuation des Commentaires de Lambecius, achevée entre 1793 - 1800, en 11 vol., dont chacun fait trois tomes ou part. in-fol., et comprend tout l'appareil manuscrit qui se trouve à ladite bibliothèque des sciences sacrées, excepté le droit canon, et l'histoire ecclésiastique. VIII. *Carmina quædam*. C'est un choix de poésies latines, en différens genres, Vienne, 1794, in-4°, etc., etc.

* II. DENIS (Jacques), avocat au parlement. On ne connoît de lui que *les Plaintes du palais*, ou *la Chicane des plaideurs*, comédie en trois actes et en vers, jouée sur un théâtre de société, et imprimée in-12 à Paris en 1679. De Beauchamps cite cependant sous le nom d'un sieur DENIS, qui pourroit bien être le même que cet auteur, deux

comédies manuscrites intitulées *les Travaux divertissans d'Arlequin Bacchus*, et l'*Amour apothicaire*, ou *le Valet Servante*.

III. DENIS. *Voyez* DENYS.

† DENISART (Jean-Baptiste), procureur au châtelet de Paris, né près de Guise en Picardie, et mort à Paris le 4 février 1765, à 51 ans, étoit également recommandable par ses lumières et sa probité. On a de lui un ouvrage plusieurs fois réimprimé, sous le titre de *Collection de décisions nouvelles et de notions relatives à la jurisprudence*, Paris, 1771, 4 vol. in-4°, avec des additions par de Varicourt. Il a paru, de 1783 à 1808, une nouvelle édition de ce recueil, en 14 vol. in-4°, avec des augmentations par Camus, Bayard, Soreau, Le Vasseur et autres. M. Calenge continue la suite du supplément; cet ouvrage complet formera 20 vol. in-4°. Il est utile non seulement aux jurisconsultes, mais encore aux personnes qui ne font pas leur profession de l'étude des lois. Denisart s'étoit proposé de réunir, dans un seul livre, des notions précises sur chaque point, d'appuyer les principes par des exemples, et sur-tout par les décisions nouvelles et importantes. Ce plan étoit très-bien vu; mais il se glissa plusieurs fautes de divers genres dans l'exécution. On lui doit encore une édition des *Actes de notoriété du châtelet*, 1769, in-4°, avec des notes qui prouvent beaucoup de savoir. Ce recueil avoit d'abord été publié par Jean Le Camus, lieutenant civil, mort en 1710, à 74 ans, avec la réputation d'un magistrat éclairé. Denisart étoit extrêmement laborieux, et c'est sans doute son application continuelle qui a avancé sa mort.

* DENISE, professeur au collége de Navarre à Paris, mort en 1742, a publié en 1669 une traduction en prose, avec le texte des cent *Fables de Faerne*, dont l'abbé Gouget parle avec éloge. Il a aussi traduit en vers français les *Fables de Phèdre*, Paris, 1708, in-12. La versification est plus aisée qu'élégante, mais l'auteur a su assez bien conserver le tour simple de l'original latin.

DENISOFF, vaillant général des Cosaques, se distingua dans la guerre faite par Catherine II aux Turcs et aux Suédois. Ce fut lui qui enleva les équipages du roi de Suède dans la bataille d'Aborfors en 1790. A la paix, Gustave voulut connoître celui qui l'avoit ainsi dépouillé. Denisoff lui fut présenté, et le monarque le combla de témoignages d'estime. Le Cosaque, alors très-âgé, mourut quelque temps après.

*DENISOT (Nicolas), né au Mans en 1515, et mort à Paris en 1559. Cet auteur est également connu sous la désignation du *Conte* (pour comte d'Alsinois), qualité imaginaire qu'il se fit un plaisir d'ajouter à son nom dont elle n'étoit que l'anagramme, ce qui donna lieu à François Ier de dire, en jouant sur ces mots, que ce comté n'étoit pas d'un grand revenu, puisqu'il ne produisoit que *six noix*. Né avec d'heureuses dispositions pour les arts, Denisot s'acquit dans son temps la réputation de bon poëte latin et français, d'habile dessinateur et de grand peintre. Plusieurs de ses contemporains, entre autres Remy Belleau, louèrent beaucoup ses talens, qui le firent appeler en Angleterre pour instruire dans les belles-lettres les trois sœurs, Anne, Marguerite et Jeanne de Seymours, d'une des plus illustres familles de ce royaume. Ses poésies françaises, aujourd'hui totalement oubliées, consistent en la traduction de la plus grande partie des

distiques latins composés par les trois sœurs ses élèves, en l'honneur de Marguerite, reine de Navarre, et publiés en 1551, sous le titre de *Tombeau de cette princesse*; des *Cantiques du premier advénement de Jésus-Christ*, Paris, 1553, in-8°, et des vers mesurés, à l'exemple de ceux des Grecs et des Latins, imprimés avec l'Art Poétique de Thomas Sibillet. Denisot a eu part aux nouvelles récréations et joyeux devis de Bonav. des Periers, Lyon, 1558, in-8°; Amsterdam (Paris), 1735, 3 vol. in-12, avec les notes du savant Bernard de La Monnoye.

* DENISOW, général russe, employé en 1794 et 1795 contre les Polonais, commença par être battu par Kosciuszko, le 4 avril 1794, à Ravlavice, entre Cracovie et Varsovie; mais il contribua le 8 juin au gain de la bataille de Szezekociny, et le roi de Prusse lui accorda l'Aigle Rouge à la suite de l'affaire. Il se distingua de nouveau le 3 novembre à l'assaut de Prague. Pour l'en récompenser, l'impératrice lui donna, en janvier 1795, l'ordre de Saint-George de la 4e classe, un sabre d'or, une aigrette de diamans, et le grade de lieutenant-général. En 1795 il poursuivit les débris des troupes polonaises, auxquelles il fit mettre bas les armes sans capitulation. Il mourut en 1798.

† DENNER (Balthazar), peintre célèbre, né à Hambourg en 1685, où il mourut, n'a été surpassé par personne dans le portrait. Tous les souverains du nord l'appelèrent à leur cour pour être peints par lui. L'empereur Charles VI acheta 5875 florins une *tête de vieille* de cet artiste, et la plaça dans un cabinet dont lui seul avoit la clef. Denner fit le pendant de cette vieille pour le même prince: c'est une *tête de vieillard* qui est un second chef-d'œuvre.

* DENNY (Sir Antoine), favori de Henri VIII, d'une famille noble, au comté d'Hertford, mort en 1550, élève du collége de Saint-Jean à Cambridge, se trouva de bonne heure à la cour, où le roi l'honora d'une place de conseiller privé, et le fit chevalier. Denny eut aussi beaucoup de part aux dépouilles des ecclésiastiques. Henri le nomma l'un de ses exécuteurs testamentaires, et lui laissa en outre un legs de 300 liv. sterling.

† DENNYS (Jean), célèbre critique, fils d'un sellier de Londres, où il naquit en 1657 et mourut le 17 décembre 1733, fut en Angleterre ce que Gacon étoit alors en France, le Zoïle de tous les poëtes célèbres, et sur-tout de Pope, qui ne manqua pas de le placer dans sa Dunciade. « Il est mort, dit l'abbé Prévôt (*Pour et contre*, tome 3e, pag. 68.), dans un âge fort avancé, aussi couvert de gloire et de blessures, que peut l'être un critique qui n'a fait que mordre et recevoir des morsures pendant toute sa vie. Ceux qui ne considèrent que les atteintes qu'il a reçues le regardent comme l'homme du monde qui a été le plus à plaindre et le plus maltraité. Ceux, au contraire, qui ne jettent les yeux que sur les coups terribles qu'il a portés, doivent le regarder comme un champion redoutable, avec lequel il n'y avoit jamais d'avantage à combattre. On a fait quantité de vers sur sa mort, dans lesquels on lui donna le titre honorable de *dernier Critique* et de *dernier Esprit classique du règne de Charles II*, à peu près dans le sens qu'on a nommé Brutus le dernier des Romains. Son humeur caustique et presque insociable lui avoit attiré deux malheurs, qui ont dû lui faire regarder la mort comme un bien: il n'avoit point d'amis, et il étoit réduit à la dernière pauvreté. » Outre ses brochures critiques, on a de lui deux tragédies,

La Liberté défendue, 1704; *Appius et Virginie*, 1709; et divers *Poëmes* très-médiocres. Son théâtre a été réimprimé à Londres en 1802, in-8°.

DENORES. *Voy*. NORES.

DENTATUS. *Voyez* CURIUS, n° I.

* DENTAUD (Pierre Gédéon), né à Genève en 1750, à l'âge de 30 ans, a terminé en Hollande, par le suicide, une carrière qui offroit de brillantes espérances. Une santé foible l'avoit obligé de renoncer au ministère sacré, où il avoit débuté avec succès. Il étoit un des trois voyageurs qui publièrent en 1777 une *Relation de différens voyages dans les Alpes* de Faucigny, 1 vol. in-8°. De Luc l'aîné, l'un de ses compagnons, a aussi rapporté diverses observations de lui dans ses *Lettres physiques sur les montagnes et sur l'histoire de la terre et de l'homme*. Il obtint l'accessit à l'académie de Berlin sur cette question : *Est-il utile au peuple d'être trompé, soit qu'on l'induise en de nouvelles erreurs ou qu'on l'entretienne dans celles où il est?* Et un autre accessit à l'académie de Harlem par un *Mémoire sur la culture des arbustes dans les Dunes*.

* DENTE (Joseph), né à Messine en 1629, entré dans l'ordre des jésuites en 1645, où il occupa les premiers emplois, mourut au commencement du 18e siècle. On a de lui : *Argum triplicum philosophicum, sive ternam philosophicam propositionum centuriam*.

* DENTON (Jean), théologien anglais, né en 1625, mort en 1748, élève de Clare-Hall à Cambridge, où il se lia intimement avec monsieur Tillotson, depuis archevêque de Canterbery. En 1662, Denton fut dépossédé de la cure de Oswaldkirk au comté d'Yorck, pour non-conformité : mais ensuite il prit le parti de se soumettre, et obtint un autre bénéfice à Stonegrave au comté d'Yorck, et enfin un canonicat de la cathédrale d'Yorck. On a de lui quelques *Traités de théologie*.

DENTRECOLLES (François-Xavier), jésuite, né à Lyon en 1664, se consacra à la mission de la Chine avec le père Parrenin. Il y fut employé autant d'années que lui, et mourut également en 1741, à 77 ans. Son caractère aimable, son esprit insinuant, et ses manières douces et affables, lui gagnèrent l'estime et l'affection générales. Dentrecolles fit imprimer un grand nombre d'ouvrages en langue chinoise, soit pour persuader la vérité de la religion aux gentils, soit pour maintenir les nouveaux fidèles dans la piété. Outre ces écrits qui ne peuvent nous être connus, nous avons de lui *plusieurs morceaux intéressans* dans le recueil des Lettres édifiantes et curieuses, et dans l'Histoire de la Chine de du Halde. Les principaux ont pour objet les *monnoies de la Chine*, et la *manière d'y faire la porcelaine*.

† I. DENYS (saint), dit l'*Aréopagite*, un des juges de l'aréopage, fut établi évêque d'Athènes, après avoir été converti par saint Paul. Il finit sa vie dans cette ville par le martyre, vers l'an 95 de J. C. « Les Grecs, depuis le 9e siècle, dit Baillet, avoient cru qu'il avoit passé de la Grèce dans les Gaules, et qu'il avoit eu la tête coupée à Paris, dont il étoit devenu évêque. Mais cette opinion, née du temps de Louis-le-Débonnaire, ne vivra pas apparemment plus long-temps, depuis que tant de savans en ont montré la fausseté. » On lui attribua mal à propos plusieurs ouvrages dans les siècles d'ignorance. Le style de ces

ouvrages et leur méthode sont fort éloignés de la maniere dont on écrivoit dans le 1er et le 2e siècle, et paroissent être du 5e. On les a tous réimprimés en deux vol. in-fol. grec et latin, à Anvers, en 1634, recueillis par le père Balthazar Corder, jésuite. Le premier volume contient les *Préfaces de saint Maxime et de George Pachimère*, le livre de la *Hiérarchie céleste* en 15 chapitres, celui de la *Hiérarchie ecclésiastique* en 7, et celui des *Noms divins* en 13. Le second vol. renferme la *Théologie mystique* en cinq chapitres, et quelques *Epîtres*. On trouve sa *Liturgie* dans un petit vol. in-8°, Cologne, 1530, rare, intitulé *Ritus et Observationes antiquissimæ*. Ces ouvrages sont aussi dans la Bibliothèque des pères.

II. DENYS (saint), célèbre évêque de Corinthe au 2e siècle, a écrit plusieurs *Lettres*, dont Eusebe a conservé des fragmens intéressans.

III. DENYS (saint), premier évêque de Paris, envoyé dans les Gaules sous l'empire de Philippe, vers l'an 245, subit le martyre, et eut la tête tranchée avec ses compagnons, Rustique et Eleuthère, l'un prêtre et l'autre diacre. On a confondu très-mal à propos ce saint évêque avec Denys l'Aréopagite. Hilduin, abbé de Saint-Denys, fut le premier qui entreprit de prouver dans le 9e siècle que l'évêque de Paris étoit le même que l'évêque d'Athènes. Ce fut lui qui avança que le saint martyr avoit porté sa tête entre ses mains. Cette opinion passa de Paris à Rome par Hilduin; des Romains chez les Grecs, par Méthodius son contemporain; et de la Grèce elle repassa en France, par la traduction que fit Anastase de la Vie de saint Denys, composée par Méthodius. Ce sentiment, long-temps au nombre de ceux qu'il étoit dangereux d'attaquer, est à présent réprouvé par les légendaires les plus crédules.

† IV. DENYS (Saint), patriarche d'Alexandrie, successeur d'Héraclas dans ce siége, l'an 247 de J. C., se convertit en lisant les Epîtres de saint Paul. Son courage, son zèle, sa charité parurent avec éclat pendant les persécutions qui s'élevèrent contre son Eglise, sous l'empire de Philippe et sous celui de Dèce, l'an 250 : il se signala durant le schisme des novatiens contre le pape Corneille, et contre Sabellius, qui confondoit les trois personnes de la Trinité. Il écrivit plusieurs lettres pour le combattre. Il mourut en 264. De tous ses ouvrages, nous n'avons plus que des *Fragmens* et une *Lettre canonique* insérés dans la collection des conciles. Son style est élevé, pompeux et pathétique. Il possédoit parfaitement le dogme, la discipline, la morale, et disputoit avec modération.

V. DENYS (saint), Romain, successeur de saint Sixte dans le souverain pontificat, gouverna l'Eglise de Rome, l'édifia et l'instruisit pendant dix ans et quelques mois. Il fut placé sur la chaire de saint Pierre le 22 juillet 259, et mourut le 26 décembre 269. Il tint un synode l'an 291, dans lequel il anathématisa Sabellius et l'opinion opposée, soutenue depuis par Arius. On trouve dans les *Epistolæ Romanorum pontificum* de D. Coustant, in-fol., des *Lettres* de ce pape contre Sabellius.

† VI. DENYS (saint), évêque de Milan, défendit au concile de cette ville, en 355, la foi du concile de Nicée, et souscrivit ensuite à la condamnation de saint Athanase; mais s'étant rétracté, l'empereur Constance l'exila en Cappadoce, où il mourut quelque temps après.

VII. DENYS, tyran d'Héraclée dans le Pont, profita des conquêtes d'Alexandre-le-Grand sur les Perses pour affermir sa tyrannie; mais il ne se maintint qu'à force de souplesse pendant la vie de ce héros. Après sa mort, il fut inquiété par Perdiccas, l'un de ses successeurs. Celui-ci ayant été tué, l'an 321 avant J. C., le tyran épousa Amestris, fille du frère de Darius, prit le titre de roi, et unit à ses états plusieurs places importantes qu'il conquit aux environs d'Héraclée. Le reste de sa vie ne fut rempli que par les plaisirs. Il étoit d'une si prodigieuse grosseur qu'il n'osoit se produire en public. Lorsqu'il donnoit audience, ou lorsqu'il rendoit justice, il s'enfermoit, dit-on, dans une armoire, de peur qu'on ne vît son visage. Quelques bannis d'Héraclée l'appellent le *Gros Pourceau* dans une comédie de Ménandre. Il dormoit presque toujours d'un sommeil si profond, qu'on ne pouvoit l'éveiller qu'en lui enfonçant des aiguilles dans la chair. Cet homme monstrueux mourut à 55 ans, l'an 304 avant J. C., laissant deux fils et une fille sous la régence de sa femme, et pleuré de ses sujets, parce qu'il avoit gouverné avec douceur.

† VIII. DENYS Ier, tyran de Syracuse, fils d'Hermocrate, de simple greffier, devenu général des Syracusains, et ensuite leur tyran, déclama avec force contre les anciens magistrats, les fit déposer, en fit créer de nouveaux, et se mit à leur tête, l'an 405 avant J. C. Pour établir sa tyrannie, il augmenta la paye des soldats, rappela les bannis, et se fit donner des gardes par le peuple. Il soutint presque toujours la guerre contre les Carthaginois, et avec des succès divers. La ville de Géla ayant été prise par ceux-ci, les Syracusains se soulevèrent contre lui. Le tyran les réprima, ordonna le massacre des Carthaginois répandus dans la Sicile, et jura une haine éternelle à Carthage. Ambitieux de toute sorte de gloire, il envoya à Olympie son frère Théodore, pour y disputer en son nom le prix de la poésie et celui de la course des chevaux. Ses ouvrages furent sifflés. Ne pouvant se venger des railleurs, il se vengea sur ses sujets. Tous les beaux esprits de Syracuse qui mangeoient à sa table avoient attention de louer sur-tout son talent poétique. (*Voyez* ARISTIPPE, n° I.). Il n'y eut que Philoxène, célèbre par ses dithyrambes, qui ne se laissa point entraîner au torrent. Denys lui lut un jour une pièce de vers sur laquelle il le pressa de lui dire son sentiment; cet homme franc lui dit qu'elle étoit mauvaise. Le prince ordonna qu'on le conduisit aux carrières; mais, à la prière de sa cour, il le fit élargir. Le lendemain il choisit ce qu'il croyoit être son chef-d'œuvre pour le montrer à Philoxène. Le poëte, sans répondre un seul mot, se tourna vers le capitaine des gardes, et lui dit: *Qu'on me remène aux carrières.* Le tyran fut jugé moins sévèrement à Athènes. Il y fit représenter une de ses tragédies pour le concours du prix; on le déclara vainqueur. Ce triomphe le flatta plus que toutes ses victoires. Il ordonna qu'on rendît aux dieux de solennelles actions de graces. Il y eut pendant plusieurs jours des fêtes somptueuses à Syracuse. L'excès de sa joie ne lui permit pas de se modérer à table, et il mourut d'une indigestion, après trente-huit ans de tyrannie, 386 ans avant J. C., dans sa soixante-troisième année. Denys avoit tous les vices d'un usurpateur; il étoit ambitieux, cruel, vindicatif, soupçonneux. Il fit bâtir une maison souterraine, environnée d'un large fossé, où sa femme et ses fils n'entroient

qu'après avoir quitté leurs habits, de peur qu'ils n'eussent des armes cachées. Il portoit toujours une cuirasse. Son barbier lui ayant dit que sa vie étoit entre ses mains, il le fit mourir, et se vit réduit à se brûler lui-même la barbe. Un jour que son frère, en lui faisant la description d'un terrain, prit la hallebarde d'un des gardes qui étoient présens pour en tracer le plan sur la table, Denys entra en fureur et tua le soldat qui avoit donné sa hallebarde si facilement. Sa défiance tyrannique est consacrée par un monument qui subsiste encore en Sicile ; c'est une caverne d'une grandeur énorme, nommée l'*Oreille de Denys-le-Tyran*. Elle est creusée dans le roc, et a exactement la forme d'une oreille humaine : sa hauteur est de quatre-vingts pieds sur deux cent-cinquante de long. On dit qu'elle étoit construite de façon que tous les sons qui s'y produisoient étoient rassemblés et réunis, comme dans un foyer, en un point qui s'appeloit le tympan. Le tyran avoit fait faire au bout du tympan un petit trou qui communiquoit à une chambre où il avoit coutume de se cacher ; il appliquoit son oreille à ce trou, et entendoit distinctement tout ce qui se disoit dans la caverne. Dès que cet ouvrage fut achevé, et qu'on en eut fait l'épreuve, il fit mettre à mort tous les ouvriers qui y avoient travaillé. Il y emprisonna ensuite toutes les personnes qu'il regardoit comme ses ennemis ; et après avoir entendu leur conversation, il les condamnoit, dit-on, ou les renvoyoit absous. Son impiété n'est pas moins connue que sa méfiance. Ayant ôté un manteau d'or à la statue de Jupiter, il en substitua un de laine, disant « qu'un manteau d'or étoit bien pesant en été, et bien froid en hiver, et que le bon fils de Saturne devoit se contenter d'un manteau plus simple. » Une autre fois, il arracha une barbe d'or à Esculape, en ajoutant « qu'il étoit indécent qu'il en portât une, tandis que son père Apollon n'en avoit point. » Il pilla le temple de Proserpine à Locres : et comme il eut un vent favorable pour s'en retourner : « Vous voyez, dit-il à ceux qui l'avoient suivi dans cette expédition, que les dieux immortels favorisent la navigation des sacriléges. » Informé qu'une vieille femme prioit toujours les dieux de prolonger la vie à son souverain, il voulut savoir quels étoient les motifs d'une prière si assidue. « C'est, répondit cette femme, qu'ayant été gouvernée par un méchant prince dont je souhaitois la mort, et qui périt, et ayant vu dans son successeur un tyran plus abominable encore, je crains qu'il ne soit remplacé par un monstre pire que toi. » Denys avoit épousé deux femmes dans le même jour : Doris de Locres, et Aristomaque, fille d'un des principaux citoyens de Syracuse. Il eut de la première Denys, qui lui succéda. Ce tyran tempéroit les vices de son ambition et de son despotisme par de grandes qualités. Il souffrit souvent la contradiction sans marquer ni ressentiment ni colère. Il eut en général pour le peuple de Syracuse des manières gracieuses et populaires. « La familiarité avec laquelle il entretenoit les moindres bourgeois, et même les ouvriers, l'égalité qu'il gardoit entre ses deux femmes, les égards et le respect qu'il avoit pour elles ; tout cela semble prouver que Denys avoit plus d'équité, de modération, de bonté, de générosité, qu'on ne pense ordinairement. » Il ne fut point tyran comme Phalaris, comme Néron. Quant à sa manie poétique, il valoit mieux, comme dit Rollin, que Denys employât ses heures de loisir à l'art des vers qu'à la bonne chère et à des plaisirs non moins pernicieux. Ce

fut la réflexion de Denys-le-Jeune, pendant qu'il étoit à Corinthe. Philippe de Macédoine lui demanda, d'un ton ironique, « En quel temps son père avoit pu composer ses Odes et ses Tragédies? Vous voilà bien embarrassé, répondit Denys; il les composa aux heures que vous et moi passons à boire et à nous divertir. » *Voyez* DAMOCLÈS *et* DAMON.

† IX. DENYS II, surnommé *le Jeune*, successeur et fils du précédent, fit venir Platon à sa cour, par le conseil de Dion son beau-frère. Le philosophe n'adoucit point le tyran. Denys, séduit par ses flatteurs, exila Dion, et fit épouser sa femme à un autre. Celui-ci, piqué de ce double outrage, attaqua le prince, et l'obligea d'abandonner Syracuse l'an 345 avant J. C. Il y rentra dix ans après, et en fut encore chassé par Timoléon, général des Corinthiens. Denys-le-Vieux avoit prédit à son fils ce qui lui arriva. Un jour il lui reprochoit la violence qu'il avoit faite à une dame de Syracuse, et lui demandoit en colère s'il avoit jamais entendu dire que dans sa jeunesse il eût commis de telles actions; « C'est, lui dit le jeune homme emporté, que vous n'étiez pas né fils de roi. — Et toi, tu n'en seras jamais père. » prédiction qui fut accomplie. En effet, Denys-le-Jeune, plus cruel encore que son père, et moins politique; ayant été chassé de Syracuse, se réfugia à Corinthe, où il ouvrit, dit-on, une école. Il entendoit alors raillerie, et savoit y répondre. Interrogé « Pourquoi il n'avoit pas su se maintenir sur le trône de son père? Ne vous en étonnez pas, répondit-il; mon père, en me laissant ses biens, ne m'a pas transmis la fortune qui les lui avoit fait acquérir. » Un Corinthien entrant dans sa chambre, et voulant se moquer de lui, secouoit son manteau, comme chez un tyran, pour faire voir qu'il n'avoit point d'armes cachées; Denys lui dit: « Secoue plutôt ton manteau quand tu sortiras »; pour lui faire entendre qu'il le croyoit très-capable d'emporter quelque chose. — Un autre Corinthien cherchant à le railler sur le commerce qu'il avoit eu avec les philosophes, pendant qu'il étoit dans sa plus grande splendeur, lui demanda, comme par insulte, à quoi toute la sagesse de Platon lui avoit servi: « A porter, répliqua-t-il, mon infortune comme je le fais? » Sa profession de maître d'école a paru une fable à Hewman, docteur d'Allemagne, qui a fait, sur ce sujet, un gros in-4°.

† X. DENYS, roi de Portugal, né en 1261, succéda à son père Alfonse, et favorisa les lettres. En répandant des faveurs sur l'agriculture, il obtint le glorieux titre de *roi laboureur*. Il institua une université à Lisbonne, qu'il transféra ensuite à Coimbre; ce fut par les lumières de celle-ci que la langue portugaise commença à se fixer. Après l'abolition de l'ordre des Templiers, il fonda celui du Christ, en lui accordant les biens que les premiers possédoient dans ses états. Ce monarque s'occupoit à embellir ses villes, à bâtir celle de Montréal, lorsque la révolte de son fils vint mettre un terme à son bonheur. En vain la reine Elizabeth, son épouse, ménagea-t-elle diverses fois la réconciliation entre le père et le fils, le roi vit sa santé s'altérer par les chagrins domestiques, et mourut le 7 janvier 1325.

† XI. DENYS D'HALICARNASSE, né à Halicarnasse, autrefois Zéphyre, ville de la Carie, demeure ordinaire des rois de cette province, quitta cette ville vers l'année 30e avant J. C., et vint à Rome, où il demeura 22 ans. Il apprit la langue latine, pour se mettre en état de con-

sulter les historiens du pays. Il fit une étude sérieuse de tous les auteurs latins ou grecs qui avoient parlé du peuple romain. C'est avec ces secours qu'il composa les *Antiquités romaines* en vingt livres, dont il ne nous reste que les onze premiers, qui vont jusqu'à l'an 312 de la fondation de Rome. L'abbé Bellanger, docteur de Sorbonne, en a donné une Traduction française, avec des notes, en 1723, à Paris, 2 vol. in-4°. Il y en a eu une aussi, vers le même temps, par le P. Le Jai, jésuite. Elles ont chacune leur mérite particulier, mais dans un genre différent. Denys est plutôt un compilateur d'antiquités qu'un historien. Il est foible de style, prolixe et languissant. On a encore de lui des *Comparaisons de quelques anciens historiens*. Ces morceaux se trouvent dans l'édition de ses *Œuvres*, publiée à Oxford en 1704, 2 vol. in-fol., par Jean Hudson, en grec et en latin, la meilleure que nous eussions avant celle donnée par J. J. Reiske, Leipsick, 1774-1777, en 6 vol. in-8°. On estime aussi celle de Sylburge, à Francfort, 1586, in-fol. Son traité *De structurâ orationis*, Londres, 1702, in-8°, réimprimés en 1728 et 1747.

XII. DENYS D'HALICARNASSE, descendant du précédent, vivoit sous l'empire d'Adrien, et fut renommé par ses ouvrages *sur la musique*, dont il publia l'*Histoire* en 36 livres; des *Commentaires* en 24 livres, et des *Institutions musicales* en 22.

XIII. DENYS, peintre ancien, surnommé l'*antropophage*, parce qu'il ne peignoit que des hommes.

XIV. DENYS, fils de Timarthis, sculpteur ancien, fit la statue de *Junon*, qu'on voyoit à Rome sous les portiques d'Octavie.

XV. DENYS DE CARAX *ou* LE PERIÉGÈTE, géographe, né à Carax, dans l'Arabie Heureuse, auquel on attribue une *Description de la terre* en vers grecs. (*Voy.* GUIJON.) Quelques-uns le font vivre du temps d'Auguste; mais Scaliger et Saumaise le reculent jusqu'au règne de Sévère ou de Marc-Aurèle, et cette opinion paroît la mieux fondée. Son ouvrage vit le jour à Oxford, 1697, 1704 et 1710, in-8°. L'édition de 1710 est plus ample; mais il y a des cartes dans celle de 1704 qui ne sont ni dans l'édition de 1697, ni dans celle de 1710. On en a une autre en grec et latin, par Tanneguy-le-Févre, Saumur, 1676, in-8°.

XVI. DENYS, surnommé *le Petit* à cause de sa taille, né en Scythie, passa à Rome, et fut abbé d'un monastère. C'est lui qui a introduit le premier la manière de compter les années depuis la naissance de J. C., et qui l'a fixée suivant l'époque de l'ère vulgaire, qui n'est pourtant pas la véritable. (L'ère vulgaire précède de 4 ans l'ère chrétienne.) On a de lui un *Code de canons* approuvé et reçu par l'Eglise de Rome, suivant le témoignage de Cassiodore, et par l'Eglise de France et les autres Eglises latines, suivant celui d'Hincmar. Justel a donné une édition de ce recueil en 1628. Denys l'augmenta d'une *Collection des décrétales des papes*, qui commence à celles de Siris, et finit à celles d'Anastase. On a encore de lui la version du Traité de saint Grégoire de Nisse, *De la création de l'homme*. Le sens y est rendu avec fidélité, mais non avec élégance. Cassiodore, qui l'a comblé d'éloges, assure qu'il savoit le grec si parfaitement, qu'en jetant les yeux sur un livre de cette langue, il le lisoit en latin, et un latin en grec. Denys mourut vers l'an 540.

† XVII. DENIS LE CHARTREUX, natif de Rikel, dans le diocèse de Liège, vécut 48 ans chez les chartreux de Ruremonde, et mourut en 1471, à 69 ans, après avoir servi l'Église par son savoir et ses vertus. Son attachement continuel à la contemplation lui fit donner le nom de *docteur extatique*. « Ce titre ne me paroît pas très-bien fondé, dit l'abbé Goujet; ceux qui savent quelle est la multitude de ses ouvrages jugeront aisément qu'il ne s'est guère donné le loisir de méditer et de se laisser aller à l'extase pendant qu'il écrivoit. » Il envoya des lettres au pape et à plusieurs princes chrétiens, pour leur dire que la perte de l'empire d'Orient étoit un effet de la colère de Dieu, justement irrité contre les fidèles. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, pleins d'instructions salutaires et d'une onction touchante, mais écrits durement et sans élévation. Eugène IV disoit « que l'Eglise étoit heureuse d'avoir un tel fils. » — Denys avoit beaucoup lu; il ne manquoit pas d'érudition dans les choses communes, et appliquoit heureusement les passages de l'Ecriture. Il étoit sobre et sage dans la spiritualité. Ses ouvrages ont été recueillis en 21 volumes in-folio, Cologne, 1549, en y comprenant ses *Commentaires*. Son *Traité contre l'Alcoran*, en cinq livres, Cologne, 1533, in-8°, est devenu rare. Le Traité *De bello instituendo adversùs Turcas*, compris au premier livre, fut supprimé pour certaines applications forcées, et pour quelques visions singulières.

† XVIII. DENYS (Jean-Baptiste), médecin ordinaire du roi, mort l'an 1704 à Paris, sa patrie, où il professa la philosophie et les mathématiques avec distinction, tenoit chez lui, sur toute sorte de matières, des *Conférences* qui ont été imprimées in-4°. Ces *Conférences* commencèrent en 1664, et continuoient encore en 1672. On trouve dans ses *Mémoires* beaucoup de choses curieuses et intéressantes. Denys donna encore, en 1668, deux *Lettres* in-8°, dont l'une a pour objet plusieurs expériences de la transfusion du sang, faites sur des hommes; l'autre roule sur une folie guérie par la transfusion. Il cite un homme enseveli dans une léthargie profonde et incurable, et guéri, en remplissant de sang d'agneau ses veines vides du sien. Il étoit grand partisan de cette pratique; mais elle fut défendue par un arrêt du parlement, informé de quelques mauvais effets qu'elle avoit produits. *Voyez* DESGABETS.

XIX. DENYS (Pierre), né à Mons en 1658, manifesta, dès sa jeunesse, son goût pour les arts, et en particulier pour le travail du fer. Il se perfectionna à Rome et à Paris jusqu'en 1690, année dans laquelle il entra dans l'ordre de Saint-Benoît, en qualité de commis. C'est ainsi qu'on nommoit les laïques qui s'engageoient, par un contrat civil, à garder certaines règles, et à s'occuper, selon l'ordre des supérieurs, dans les arts et métiers dont ils étoient capables. Il vécut pendant 43 ans dans l'abbaye de Saint-Denys, avec beaucoup d'édification, et il y mourut en 1733. On l'a regardé comme le plus habile ouvrier en fer qu'il y ait eu en France. Personne n'a encore approché de la délicatesse, de la beauté, de la perfection de ses ouvrages. C'est à lui qu'on doit la belle grille, la suspension des lampes du chœur, la balustrade, les rampes du grand escalier, la chaire du réfectoire, et la plupart des autres ornemens en fer de l'abbaye de Saint-Denys, qui sont généralement estimés des connoisseurs, et admirés même de ceux

qui n'en sentent pas tout le prix. Il a fait encore la grille de la cathédrale de Meaux et celle du chœur de l'abbaye de Chelles.

* XX. DENYS (Jacques), peintre d'Anvers, né en 1645, avec les plus grandes dispositions pour son art, étoit très-jeune encore, lorsque les modèles de son pays ne lui suffisant plus, il voulut travailler d'après les grands maîtres, et fit le voyage de l'Italie. Il dessinoit correctement et avec beaucoup de finesse, et sa couleur est bonne. Attaché au duc de Mantoue, il a orné le palais de ce prince de plusieurs tableaux d'*Histoire*. Il peignit aussi le portrait; et comme il excelloit dans ce genre, il fut appelé par le grand-duc de Toscane pour faire le sien, et en fut récompensé généreusement. Denys quitta l'Italie, après y avoir fait un séjour de 14 ans. Revenu à Anvers, il y fut reçu par les artistes de cette ville avec tous les témoignages de l'estime et de la considération; mais la mort ne le laissa pas jouir longtemps du repos et du bonheur qu'il étoit venu chercher dans sa patrie.

I. DEO-DATUS. *Voyez* DIEUDONNÉ *et* DIÉ.

II. DEO-GRATIAS (saint), élu évêque de Carthage, à la prière de l'empereur Valentinien III, vers 454, du temps du roi Genseric, se distingua par sa charité envers les pauvres et les captifs, et mourut en 457.

D'EON. *Voyez* EON.

DEPARCIEUX. *Voyez* PARCIEUX.

* DEPLANCHE (Jean), sieur Duchastelier de La Bastonnerie, prieur de Comble, et sous-chantre de Ste.-Radegonde à Poitiers, natif de Nouaillé en Poitou, mourut dans les premières années du 17e siècle. Bernier de La Brousse, son neveu, fit imprimer à Poitiers, l'an 1611, en 1 vol. in-12, ses *Œuvres poétiques*; *Poëmes* et *Mélanges de diverses poésies*; le *Misogène*; *Stances contre les dames*, et *Œuvres chrétiennes et pieuses*. Les pièces de ce recueil consistent en stances, sonnets, madrigaux, acrostiches, etc., la plupart en l'honneur de quatre dames que l'auteur désigne sous les noms de Marguerite, Isabelle, Catherine et Francine, qui paroissent avoir été successivement ses maîtresses. Il ne faut pas confondre l'écrivain dont il s'agit ici avec Jean DESPLANCHES, imprimeur de Rouen, qui publia vers la fin du 16e siècle un recueil de petites pièces de poésies gaies, burlesques, et même quelquefois libres; recueil confus, dont tout annonce qu'il ne fut que l'éditeur.

* DEPRÉ (Jean-Frédéric), médecin, né à Mayence, où il mourut le 22 octobre 1727, professa l'anatomie, la botanique et la chimie à Erfurt. Il a laissé une *Description des vertus et propriétés de la fontaine minérale* qui est auprès d'Edenkoben; des *Recherches sur le bon et mauvais usage qu'on peut faire de l'eau-de-vie*, et une *Traduction* des thèses qu'il avoit soutenues sur cette matière.

* DER-AVEDIK naquit dans le bourg de Halitzor, dans la province de Sunik, vers l'an 1688. Après avoir étudié dans un couvent la théologie et l'art militaire qui est un exercice habituel à tous les habitans de cette contrée, Der-Avedik acquit de la renommée par ses connoissances. Parsatam, gouverneur du ce pays, lui donna sa fille en mariage; il le fit sacrer ensuite prêtre séculier, et lui confia le commandement de ses troupes. Après la mort de son beau-père, Der-Avedik entra au service du prince

David Beg. A force d'audace et de ruse il gagna neuf batailles rangées contre les Kurdes et les Persans. En 1725, à la suite d'un combat qui avoit duré quinze heures de temps contre les Turcomans, il s'élança hardiment, à la tête d'une vingtaine d'élites, au milieu de l'ennemi, le sabre à la main; il mit la confusion entre eux, et sauva son frère d'armes, le général Mikitar, qui avoit été fait prisonnier chez ces barbares. En 1726, lorsque David Beg fut investi à Halitzor par 76,000 Persans, Der-Avedik donna les preuves les plus éclatantes de sa supériorité, de son courage et de ses talens militaires. L'ennemi étoit arrivé déjà sous les forteresses, vingt-six machines de guerre bordoient les remparts, les murs se trouvoient déjà endommagés sur trois points, les bombes pleuvoient de toutes parts, plus de la moitié de l'armée persanne étoit déjà sur des échelles pour escalader les murs, et David Beg avoit résolu de faire sauter la forteresse, et de périr plutôt sous ses ruines que de se rendre à l'ennemi. Der-Avedik le pria alors de soutenir le choc encore pendant une heure, et qu'il répondoit du reste: il sortit en même temps à la tête de 500 hommes par une porte dérobée de Halitzor, tomba de suite sur l'ennemi avec une impétuosité peu ordinaire, et mit le feu à tous ses ouvrages en cinq minutes de temps: la confusion, la désertion et l'incendie se répandirent bientôt dans tout le camp ennemi, et les assiégés parvinrent à s'emparer de toutes leurs richesses. Der-Avedik, après ces victoires signalées, fit un voyage avec sa famille à Rome, vers l'an 1731, pour visiter l'église de St.-Pierre. Il retourna ensuite dans sa patrie, et mourut l'an 1742 de J. C. *Voyez* l'article DAVID-BEG, n° XXII.

* I. DERBY (Jacques Stanley, comte de), gentilhomme anglais, mort en 1651, dont le courage et la fidélité se sont signalés dans la guerre civile, particulièrement au combat de Wigan, dans le comté de Lancastre: à cette mémorable journée, avec 600 hommes de cavalerie, Derby attaqua et défit un corps de 3000 hommes, cavalerie et infanterie, commandés par le colonel Lilburn. Il fut fait prisonnier à la bataille de Worcester, et, au mépris de la capitulation, par laquelle l'ennemi avoit promis quartier, il fut décapité.

* II. DERBY (la comtesse de), femme du précédent, après avoir défendu vigoureusement Latham-House, cette héroïne se maintint avec autant de courage dans l'île de Man, où elle se comporta en reine; elle défia les régicides usurpateurs, et fut la dernière personne qui céda aux rebelles dans les états de la Grande-Bretagne.

* DER-CALOUST (Simon), savant ecclésiastique arménien, naquit à Smyrne en 1735. Après avoir étudié dans sa patrie, il alla en Hollande pour acquérir de nouvelles connoissances, et obtint le premier prix du dessin et d'éloquence. Der-Caloust possédoit à fond les langues arménienne, grecque, latine, française, italienne et hollandaise. A son retour à Smyrne, un personnage arménien, nommé Diodé-Abro, homme riche, de grand crédit et protecteur des savans, s'attacha à lui, et établit en sa faveur une chaire de langues, par l'autorisation du grand-seigneur. Der-Caloust forma dans cette école un grand nombre d'élèves, cultiva les sciences avec ardeur, et mourut vers l'an 1796. On a de lui les ouvrages suivans restés manuscrits: I. *Chronologie des dynasties arméniennes:* ouvrage érudit, et rempli de

notes savantes, dont l'exemplaire autographe de l'auteur se trouve dans le dépôt de l'église arménienne à Amsterdam. II. *Recueil de lettres*, écrites avec beaucoup de goût, et d'un style enchanteur.

DERCETIS, *ou* ATERGATIS (Mythol.), jeune fille qui, s'étant repentie de s'être abandonnée à un jeune homme à la sollicitation de Vénus, se précipita dans un étang, où son corps n'ayant pas été retrouvé, on présuma qu'elle avoit été changée en poisson; et on l'adora comme déesse chez les Sidoniens.

DERCYLLIDAS, général des Lacédémoniens, vers l'an 400 avant J. C., prit plusieurs villes aux Perses. Sur le point d'en venir à une bataille, il engagea adroitement Pharnabaze et Tissapherne, général d'Artaxerces, à signer un traité par lequel les Perses s'obligeoient de laisser les villes grecques en liberté, l'an 397.

DERCYNUS *et* ALIBION frères, (Mythol.), étoient fils de Neptune et d'Amphitrite. Après s'être emparés furtivement des bœufs qu'Hercule avoit enlevés à Géryon qu'il avoit vaincu, ils les emmenèrent en Italie.

* DEREING (Edward), théologien anglais du 16e siècle, né au comté de Kent, mort en 1576, élève du collége du Christ, à Cambridge, et ensuite prédicateur à St.-Paul, a donné des *Sermons* et des *Dissertations sur les Hébreux*.

† I. DERHAM (Guillaume) recteur d'Upminster dans le comté d'Essex, membre de la société royale de Londres, et chanoine de Vindsor, né à Stowton près de Worcester en 1657, mort à Londres en 1735, se fit de bonne heure un nom par ses talens pour la physique, et sur-tout par l'usage qu'il en fit. En 1711 et 1712, il remplit la fondation de Boyle avec le plus grand éclat. On a de lui la *Théologie physique* et la *Théologie astronomique*, traduites en français, l'une en 1729 par l'abbé Bellanger, et l'autre en 1730, et dignes de l'être dans toutes les langues : toutes deux sont in-8°. Le premier ouvrage lui mérita des lettres de docteur en théologie, que l'université d'Oxford lui envoya, sans exiger de lui aucune des formalités accoutumées. Ces deux écrits sont le précis des sermons qu'il avoit prêchés en 1711 et en 1712. La religion y est établie sur les merveilles de la nature. On a encore de lui plusieurs autres ouvrages dans les Transactions philosophiques.

* II. DERHAM (Samuel), médecin, né en 1655 dans la province de Glocester en Angleterre, et mort en 1689, a publié à Oxford, en 1685, in-8°, un ouvrage anglais, où il traite *de la nature, propriétés et usage des eaux minérales qui sont près d'Ilmington*, dans le comté de Warwick.

* DERING (Sir Edouard), né au comté de Kent, mort avant la restauration, s'est distingué sous le règne de Charles Ier par son zèle pour la réforme de ce qu'il appeloit des abus, particulièrement dans l'Église, et, pour parvenir à ce but, il proposoit un bill de suppression des évêques, des doyens et des chapitres. Dering fut un des seigneurs qui souffrirent le plus pour la cause du roi, auquel il se joignit avec un régiment de cavalerie qu'il avoit levé à ses frais; mais il ne vécut pas jusqu'à la restauration. On a recueilli ses *Discours au parlement*, en 1 vol. in-4°.

DERRAND (François), jé-

suite, né en 1558 dans le pays Messin, mort à Agde en 1644, est connu par son *Architecture des voûtes*, Paris, 1643, in-fol. La Rue, architecte de Paris, en a donné en 1728 une nouvelle édition fort augmentée. C'est sur ses dessins qu'a été bâtie, rue Saint-Antoine, à Paris, l'église de St.-Louis, regardée comme un assez mauvais ouvrage, surchargé de sculpture, et où les axes des colonnes ne sont point d'à plomb.

* DERTCHANETZY (Maghakia), célèbre docteur arménien, né au commencement du 16e siècle, mourut vers l'an 1565. Après avoir fini ses études avec succès, il professa pendant quelques années la grammaire et la rhétorique dans un monastère de la petite Arménie. Selon Thadée de Sébaste, dans son discours pathétique sur les événemens malheureux arrivés dans ce siècle, Ibrahim-Pacha, grand-visir de Suléyman II, ordonna en 1543 de lever tous les enfans en bas-âge des nations chrétiennes, grecques, et arméniennes, soumises à l'empire ottoman, afin de peupler le sérail de Constantinople; Dertchanetzy, touché des plaintes et des gémissemens occasionnés par l'exécution de cet arrêt, se rendit alors dans cette capitale auprès du sultan, et parvint à l'émouvoir par son éloquence persuasive. Il le décida à révoquer cet ordre, pour mériter plutôt la bénédiction de milliers de pères et de mères, que d'attirer sur lui la malédiction céleste. On a de lui un petit *Traité sur les vertus morales*.

* DERVET (Claude), peintre, né à Nanci en 1611, mort en 1642: séduit par le talent de Callot, son ami et son compatriote, essaya de graver dans sa première manière, et reussit assez bien. On a de lui *quelques pièces* que ne désavoueroit point son modele.

* DERYCK ou DERICK (Pierre-Corneille), peintre de Delft, né en 1568, mort en 1630, éleve de Hubert Jacobs, alla en Italie pour perfectionner ses études; il y acquit de rares talens, et excella sur-tout *dans le paysage*.

* DÉRYHEM (Aboul-Fath-Ali-be-Tadj-ed-Dyne-el-Mouscely), né dans la ville de Mouscel, mort à Bagdad l'an 765 de l'hégire, et de l'ère chrétienne 1361, est auteur d'une *Histoire des animaux et des insectes*, en 4 livres, restée manuscrite dans la bibliothèque de l'Escurial. On a encore de lui, *De l'élévation de l'ame au-dessus des afflictions de la vie*, en 1 vol., également manuscrit. Ces deux ouvrages sont écrits en arabe.

* DERYKE (Guillaume), peintre d'Anvers, où il est mort en 1797, a peint des *sujets d'histoire*. Sa touche étoit hardie.

DES-ACCORDS. *V.* TABOUROT.

DES-ADRETS. *Voy.* ADRETS.

† DESAGULIERS (Jean-Théophile, célèbre physicien, né à La Rochelle en 1683, étoit fils d'un ministre protestant, qui, à la révocation de l'édit de Nantes, passa en Angléterre. Le jeune Desaguliers, après avoir étudié à Oxford sous les plus habiles maîtres, fut fait prètre par l'évêque d'Eli, en 1717 et chargé de deux cures. La physique expérimentale l'occupa plus que la théologie: il en fit à Londres, depuis 1710 jusqu'en 1740, différens cours, qui lui ouvrirent les portes de la société royale, et qui l'annoncèrent à l'Europe comme un des prémiers physiciens de son siècle. La Hollande l'appela pour y aller faire des cours de physique. Il se

vendit d'abord à Roterdam, et ensuite à La Haye, où il eut le plus grand succès : c'étoit en 1730. La société royale dont il étoit membre, fâchée d'avoir perdu un tel homme, le rappela bientôt pour continuer ses expériences en Angleterre, avec un honoraire annuel de 300 liv. sterl. A la dextérité de la main et à une grande sagacité, Desaguliers joignoit l'esprit d'invention ; c'étoit tous les jours quelque nouvelle machine hydraulique ou astronomique. Pour que le public jouît du fruit de ses lumières, il mit ses leçons en ordre, et les publia sous le titre de *Cours de physique expérimentale*, en 2 vol. en anglais, enrichis d'un grand nombre de figures et d'observations importantes. Ce cours est divisé en douze leçons : la matière, les lois de la mécanique, les lois générales du mouvement et le choc des corps forment le sujet des six premiers ; les six autres roulent sur l'hydraulique et l'hydrostatique. La physique de Descartes n'est bien connue en France que depuis que le P. Pézénas en a donné une traduction française, publiée à Paris en 1751. Désaguliers perdit, dit-on, le jugement vers la fin de sa vie, arrivée en 1743.

DÉSAIDES. *Voyez* DEZÈDE.

† DESAIX (Louis-Charles-Antoine), né au mois d'août 1768, au château de Végou, près de Riom, d'aïeux qui depuis plusieurs générations suivoient la carrière militaire, l'embrassa comme eux. Il venoit d'achever ses études à l'école d'Effiat, lorsqu'il entra en qualité de sous-lieutenant au régiment de Bretagne. Sitôt que la révolution française eut amené la guerre, le général Custines l'employa comme aide-de-camp ; et il contribua par ses conseils à arrêter les suites funestes que pouvoit avoir la prise des lignes de Weissembourg. Blessé à Lauterbourg d'une balle qui lui perça la joue, il ne voulut ni quitter le champ de bataille, ni se faire panser avant d'avoir rallié les bataillons mis en désordre. Nommé successivement général de brigade et de division, il seconda par sa valeur et ses lumières, la retraite du général Moreau, forcé de se replier des bords du Danube jusque sur les bords du Rhin. Il passa ce fleuve le 24 juin 1796, dispersa l'armée d'Allemagne, et enleva Offenbourg au corps de Condé. Dans la sanglante bataille de Rastadt, il commanda l'aile gauche des Français, et obligea le prince Charles à se retirer : le combat dura depuis neuf heures du matin jusqu'à dix heures du soir. Placé quelque temps après à la tête du pont de Kehl, il le défendit avec vigueur, et fut blessé. Son intelligence et sa bravoure lui acquirent dès-lors l'entière confiance des soldats. Il accompagna le général Bonaparte en Egypte, et fut chargé tour à tour de favoriser le débarquement, de repousser les Mameloucks et les Arabes d'Yambo, et de faire échouer les entreprises de Mourad-Bey. Gouverneur de la Haute-Égypte, il lui fallut livrer chaque jour de nouveaux combats, et gagner chaque portion de terrain par un nouveau triomphe. Vainqueur à Aba-Grigé, à Sédiman, à Faïoum, à Samanhout, à Kéné, à Aboumana, à Benout, à Cosséïr, les ennemis étoient sans cesse battus et non détruits ; ils renaissoient à l'approche de chaque village, où les paysans couroient en armes se réunir aux débris de l'armée vaincue. C'est alors que Desaix fit preuve de sa prudence et de toute son habileté. Il eut à surmonter la chaleur excessive du climat, le manque d'eau et souvent d'alimens, le désavantage de l'ignorance des lieux et des positions, un peuple entier animé par les plus fortes passions. A force

d'art et de valeur, il fit disparoître les chefs arabes et égyptiens. Elphi-Bey fut repoussé, le schérif Han perdit la vie à Benout, Mourad fut forcé d'aller se réfugier jusqu'au-dessus des cataractes du Nil, dans l'affreux pays de Brèbe. Le général Bonaparte étoit de retour en Europe; et par le traité d'El-Arich, conclu entre Desaix, les Turcs et les Anglais, il put s'embarquer et y revenir. Porteur des ordres du grand-visir, accompagné d'un officier anglais, chargé de faire respecter le traité, il arriva à Libourne, où l'amiral Keith ne craignit pas de le déclarer son prisonnier, et de le traiter avec ironie, en lui demandant ce qu'il désiroit. Desaix lui répondit, dit-on, ces mots : « Je ne vous demande rien que de me délivrer de votre présence; faites, si vous le voulez, donner de la paille aux blessés qui sont avec moi: j'ai traité avec les Mameloucks, les Turcs, les Arabes du grand désert, les Éthiopiens, les noirs de Darfour; tous respectoient la parole qu'ils avoient donnée, et ils n'insultoient pas aux hommes dans le malheur. » Desaix, arrivé en France, y apprit que le général Bonaparte, déclaré premier consul, étoit parti pour reconquérir l'Italie; il alla le rejoindre aussitôt, et obtint le commandement de deux divisions. Marengo devint alors le théâtre des plus grands exploits. Un tiers de l'armée française étoit hors de combat, lorsque le corps sous les ordres de Desaix arrive : malgré une marche forcée de dix lieues, malgré l'artillerie ennemie qui le foudroyoit, il se forme en bataillons serrés, et tournant à droite sur San-Stephano, il coupe entièrement l'aile gauche autrichienne. Dans ce moment décisif et glorieux, Desaix fut tué le 25 prairial an 8, et n'eut que le temps de proférer ces mots : « Allez dire au premier consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour vivre dans la postérité. » Il n'avoit rejoint le quartier-général que depuis trois jours, et il disoit à ses aides-de-camp, la veille de la bataille : « Voilà long-temps que je ne me bats plus en Europe; les boulets ne nous connoissent plus, il nous arrivera quelque chose. » Son corps, transporté en poste à Milan, y fut embaumé; et le gouvernement français ordonna qu'il seroit transféré dans l'hospice du mont Saint-Bernard, où un monument lui seroit élevé. Un autre élevé en son honneur à la place Dauphine, à Paris, représente la France militaire, couronnant la figure thermale du général Desaix. Sur le devant du piédestal, on lit le nom de *Desaix* gravé en lettres d'or; il est entouré d'une couronne de chêne, et au-dessous on a placé ses dernières paroles : *Allez dire au premier consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour vivre dans la postérité.* Les deux fleuves, le Pô et le Nil, témoins des victoires du général Desaix, sont représentés avec leurs attributs sur le bas-relief circulaire; deux renommées gravent sur des écussons, l'une, *Thèbes* et *les Pyramides;* l'autre, *Kehl* et *Marengo*. Un riche trophée, composé des dépouilles des divers peuples où il a conduit les armées triomphantes de la république, est placé derrière le piédestal. Sur la base on a gravé les deux inscriptions suivantes :

Landau, Kehl, Weissembourg,
Malte,
Chebreis, Embabé,
Les Pyramides,
Sédiman, Samanhout, Esné,
Thèbes,
Marengo,
Furent les témoins
De ses talens
Et de son courage.
Les ennemis l'appeloient
Le juste;
Ses soldats, comme ceux de Bayard,
Sans peur et sans reproche.

Il vécut,
Il mourut
Pour sa patrie.
L. CH. ANT. DESAIX,
Né à Ayat, département du Puy-de-Dôme,
Le 17 août 1768;
Mort à Marengo
Le 25 prairial an VIII de la république.
Ce monument lui fut élevé
Par des amis
De sa gloire et de sa vertu,
Sous le consulat de Bonaparte,
L'an X de la République.

Au-dessous de ces inscriptions on a gravé, sur une plinthe en marbre qui entoure la base du monument, tous les noms des corps de l'armée d'Egypte, de l'armée d'Italie, et des personnes de toutes classes qui ont souscrit pour ce monument. Quatre têtes de lions en bronze jettent l'eau dans un bassin circulaire.

DES-ARGUES. *Voyez* ARGUES.

I. DESAULT (Pierre), docteur en médecine, né à Arsac dans la Chalosse en 1675, mort à Bordeaux en 1737, très-versé dans la théorie et heureux dans la pratique, publia en 1733, in-12, à Bordeaux, un *Traité sur les maladies vénériennes, contenant une méthode de les guérir sans flux de bouche, sans risque et sans dépense*. Il avoit embrassé le système de Deidier. On trouve dans le même volume une *Dissertation sur la rage*, et une autre *sur la phthisie et la manière de la guérir*. En 1736, il fit imprimer une *Dissertation sur la pierre des reins et de la vessie*, avec une réponse à la critique d'Astruc contre son Traité sur les maladies vénériennes. Cette réponse décente et modeste, fit honneur à Desault, d'autant plus que l'expérience a fait adopter son procédé. Il a laissé en mourant un ouvrage manuscrit sur l'épilepsie. On lui a aussi attribué, mais sans preuve, un ouvrage anonyme, publié en 1727, sous ce titre: *Nouvelles découvertes en médecine*, où l'on prouve que les remèdes extraits des métaux et des minéraux sont préférables à ceux qu'on tire des végétaux et des animaux. Caillau, médecin de Bordeaux, a publié en 1800 une notice intéressante sur la vie et les écrits de Desault.

† II. DESAULT (Pierre-Joseph), né le 6 février 1744, au Magni-Vernois, village voisin de Lure dans le département de la Haute-Saône, ancienne province de Franche-Comté, reçut une éducation simple, mais soignée. On ne l'instruisit point dans les arts d'agrément; on le forma aux arts utiles. Dernier enfant d'une nombreuse famille, on le destina d'abord à l'état ecclésiastique; son goût s'y opposa; et son père, ne voulant point le contrarier, l'envoya à l'hôpital militaire de Béfort y étudier les principes de la chirurgie. Trois ans après, le jeune Desault vint les approfondir à Paris en 1764. Disciple du célèbre Antoine Petit, il ouvrit lui-même, deux ans après, des cours d'anatomie, où il traça bientôt un nouveau système de divisions pour l'enseignement de cette science; il y présenta un cadre plus vaste, plus lumineux, plus complet que ceux où l'on étoit circonscrit par les leçons de Deidier, de Verdier et des autres professeurs anciens. En vain l'envie voulut-elle en éloigner les élèves, on s'aperçut que, dans tous les examens et dans toutes les places, l'avantage restoit toujours à ceux qui avoient étudié sous Desault. L'orgueil des autres maîtres fut obligé d'adopter sa méthode, et de céder à la volonté publique. Il professoit depuis dix ans avec le plus grand succès, lorsqu'il fut reçu en 1776 membre du collége et de l'académie de chirurgie. Nommé chirurgien-major de l'hôpital de la Charité, il quitta cette place distinguée pour une plus importante, celle de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de

Paris. Ses travaux augmentèrent alors et fixèrent sa réputation. Il observa d'abord les plaies de la tête, qui dans les hôpitaux ne tardent pas à se compliquer d'un état fébrile, qui dénature la suppuration, enflamme le péricrane, et fait périr le malade. Desault reconnut que cet état participoit du caractère des fièvres bilieuses, et par l'usage constant qu'il fit de l'émétique affoibli dans de grands lavages, il rendit nulle une complication funeste. Le premier, il appliqua avec succès le vésicatoire pour prévenir les épanchemens dans le cerveau, produits trop souvent par les violentes contusions de la tête. Dans les cas de déglutitions impossibles, il imagina de faire couler du bouillon par les narines, et de le porter jusque dans l'estomac, à l'aide d'une longue canule Hippocrate en avoit indiqué l'usage, mais celles dont il se servoit étoient droites, en argent, et portées par la bouche : dès-lors elles augmentoient la suffocation. Celle qu'employa Desault fut élastique et courbée : la voie qu'il prit fut plus facile et moins fatigante. Il simplifia le traitement des fractures, et imagina un bandage simple et ingénieux qui a été généralement adopté, sur-tout dans la fracture de la clavicule. Sur l'opération de la nécrose, il confirma les recherches de David. Il démontra qu'une simple ligature pouvoit souvent suffire dans le traitement de l'anévrisme, et inventa une aiguille émoussée, très-large, à tige élastique, glissant dans une canule d'argent, et susceptible d'être conduite avec facilité autour de l'artère la plus profondément située. Pour l'opération de la fistule, il remit en usage le gorgeret de bois de Marchetis, et appliqua pour la rescision des amygdales et des polypes, ainsi que pour la division d'un kiste dans la vessie, un instrument utile de son invention. Au milieu de ses nombreuses occupations, Desault continua ses cours, et eut la gloire d'ordonner une école de chirurgie clinique, source d'instruction d'autant plus précieuse que la science y devint expérimentale et oculaire. L'affluence de ses élèves fut prodigieuse; et plusieurs souverains étrangers envoyerent à Paris un grand nombre de jeunes étudians pour se former sous ses leçons. Desault ne profita pas de sa renommée pour accroître sa fortune. Arrêté momentanément pendant les orages de la révolution, le vide immense que causa sa détention força les gouvernans à le rendre à une liberté dont il ne jouit pas long-temps : il mourut le 1er juin 1795. On a prétendu qu'il avoit été empoisonné, à cause des soins qu'il avoit donnés à Louis Charles, dernier dauphin de France. Desault a écrit peu d'ouvrages ; mais ce qui suffit à sa gloire, c'est le bien qu'il a fait, c'est le grand nombre de chirurgiens célèbres qu'il a formés. Il en est deux qui ont consacré des notices à sa mémoire. L'un, Bichat, son élève (*V.* son article), publia avec lui un *Journal de chirurgie*, 1791 et années suivantes, et donna seul le 4e vol. qui n'étoit que commencé. L'autre, Petit, chirurgien en chef de l'hospice de Lyon, ouvrit son cours d'anatomie par un éloge de Desault dont il suivit les traces. Desault a donné en société avec M. Choppart, *Traité des maladies chirurgicales et des opérations qui leur conviennent*, Paris, 1780, 2 vol. gr. in-8°.

DESAUSSURE. *Voyez* SAUSSURE.

DES-AUTELS. *Voyez* AUTELS.

DES-BARREAUX. *Voyez* BARREAUX.

* DESBARRES (Anatole), né à Salins en 1527, et fils du premier

président de Dôle, peut être compté parmi les enfans célèbres; Valérius Andréas dit, dans sa Bibliothèque belgique, qu'il composa, à l'âge de 18 ans, étant encore écolier, une *Arithmétique pratique*. Ses études finies, il fut admis au nombre des gentilshommes de Charles-Quint. Après la mort de cet empereur, il composa son *Oraison funèbre*, et la fit imprimer à Louvain, 1559, in-16.

† DESBILLONS (François-Joseph TERRASSE), né à Châteauneuf dans le Berri le 25 janvier 1711, mort à Manheim le 19 mars 1789, se fit jésuite, et enseigna la rhétorique pendant quelques années. Appelé à Paris au collége de Louis-le-Grand, il y acquit de la célébrité par ses ouvrages et la pureté avec laquelle il écrivoit en latin; ce qui le fit surnommer le *Dernier des Romains*. — Lorsque l'ordre des jésuites fut aboli en France, Desbillons trouva un asile honorable près de l'électeur palatin, qui lui accorda une pension de mille écus et une place dans le collége de Manheim. Par un testament fait en vers latins, il légua sa bibliothèque riche et nombreuse aux lazaristes. Les ouvrages de Desbillons sont, I. *Fabulæ libri XV*, Paris, 1775 et 1778; Barbou les imprima, et cet ouvrage fait suite à sa collection. On en a donné d'autres éditions en Irlande, en Angleterre et en Allemagne. L'auteur les traduisit lui-même en français, et publia cette *Traduction* avec le texte à côté, en 1769, Manheim, 2 vol. in-8°. Ces fables offrent autant de grace que de précision. II. *Nouveaux éclaircissemens sur la vie et les ouvrages de Guillaume Postel*, 1763, in-8°. III. *Histoire de la vie et des exploits militaires de madame de Saint-Balmont*, 1773, in-8°. IV. *Ars benè valendi*, 1788, in-8°. Dans ce poëme latin, en vers ïambiques, sur l'art de conserver sa santé, l'auteur attaque fortement l'usage des boissons chaudes, et sur-tout celui du chocolat, du thé et du café. V. On doit encore à Desbillons une superbe édition des *Fables de Phèdre*, avec des notes et des observations, Manheim, 1786, in-8°; et une autre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, précédée d'un savant discours où il prouve évidemment que cet ouvrage est de Thomas à Kempis. Desbillons avoit composé quelques pièces dramatiques en latin, et une *Histoire de la langue latine*, qui sont restées manuscrites. Il faut joindre à ses ouvrages celui intitulé *Micellanea posthuma*, Manheim, 1792, in-8°.

† I. DESBOIS (François-Alexandre AUBERT DE LA CHESNAIE), né à Ernée dans le Maine le 17 juin 1699, mort à l'hôpital à Paris, le 29 février 1784, avoit été quelque temps capucin. Etant rentré dans le monde, il travailla aux feuilles des abbés Desfontaines et Granet, et compila des extraits pour ces deux journalistes, qui brodoient l'étoffe qu'il leur fournissoit. Ensuite il composa différens ouvrages, mais surtout des *Dictionnaires*; car c'étoit alors la mode. Il publia successivement, *Dictionnaire militaire*, 1758, 3 vol. in-8°. *Dictionnaire d'agriculture*, 1751, 2 vol. in-8°. *Dictionnaire universel et raisonné des animaux*, 1759, 4 vol. in-4°. *Dictionnaire domestique*, Paris, 1762 et 1763, en trois volumes in-8°, dont il ne fit que les deux derniers. *Dictionnaire historique des mœurs*, *usages et coutumes des Français*, 1767, 3 volumes in-8°. *Dictionnaire de la noblesse*, *contenant les généalogies*, *l'histoire de la chronologie des familles nobles de la France*, 1770 et années suivantes, 12 vol. in-4°, qui ont été suivis d'un supplément en 3 vol. La vérité y a été plus d'une

fois sacrifiée à la vanité des gens que cet ouvrage pouvoit intéresser. L'Histoire naturelle de Pline avoit été appelée la *Bibliothèque des pauvres ;* le *Dictionnaire généalogique* put être nommé la *Bibliothèque des riches ;* car la généalogie est plus ou moins longue, selon qu'on a payé plus ou moins le rédacteur. Un très-grand nombre de familles illustres ne s'y trouve point, ou n'occupe qu'un très-petit espace.

* II. DESBOIS DE ROCHEFORT (Eléonore-Marie), né à Paris le 28 avril 1739, mourut le 5 septembre 1807. Après avoir été d'abord docteur de Sorbonne, puis successivement vicaire général de La Rochelle, curé de Saint-André-des-Arcs à Paris, évêque d'Amiens, Desbois fut député à l'assemblée législative. Il a, de société avec MM. Grégoire et Mauvielle, rédigé les *Annales de la religion, ou Mémoires pour servir à l'histoire du 18e siècle*, Paris, 1795-1803, 18 vol. in-8°.

DES-BOULMIERS (Jean-Augustin JULIEN dit) : c'est le nom sous lequel cet auteur s'est fait connoître dans le monde, et qu'il préféra à celui de son père. Il entra dans la cavalerie, où il fut officier : n'y ayant pas fait fortune, il se tourna du côté des lettres, débuta par des romans, et donna ensuite quelques Opéras comiques. Il mourut à Paris, sa patrie, en 1771, âgé d'environ 40 ans. C'étoit un homme de plaisir, et qui écrivoit facilement. Il compila en 7 vol. in-12 l'*Histoire de la comédie italienne*, et celle de la *Foire*, en 2 volumes. Ce recueil prolixe, écrit avec gaieté, est d'un style incorrect et néologique. Ses opéras comiques sont le *Bon seigneur*, et *Toinon-Toinette*. On a encore de lui des *Romans*, où il y a des aventures plaisantes: le plus connu est intitulé *De tout un peu*. C'est un salmigondis de contes, dont quelques-uns sont agréables. Il s'y trouve aussi *des vers*, qui ne sont pas la partie brillante de ce recueil. Ses *Mémoires du marquis de Solanges*, son *Histoire des filles du dix-huitième siècle*, les *Aventures de Rose*, ont eu un succès éphémère.

BESBROSSES. *Voyez* BROSSES.

† I. DESCARTES (René) naquit le 1 avril 1596 à La Haye en Touraine, d'une famille noble et ancienne. Son père, Joachim Descartes, conseiller du roi au parlement de Bretagne, lui donna le surnom de *du Perron*, petite terre dans le Poitou. Le jeune René fit ses études au collége de La Flèche. La logique de ses maîtres lui parut chargée d'une foule de préceptes inutiles ou même dangereux. « Il s'occupoit à l'en séparer, comme le statuaire, dit-il lui-même, travaille à tirer une Minerve d'un bloc de marbre informe. » Au lieu d'apprendre des inutilités, il doutoit, et l'on commençoit déjà à l'appeler *le Philosophe*. Le recteur lui permettoit, tant à cause de la délicatesse de sa santé, que de son penchant à la méditation, de demeurer long-temps au lit. Le jeune philosophe prit tellement cette habitude, qu'il s'en fit une manière d'étudier pour toute sa vie. C'est en partie aux matinées qu'il passoit dans son lit, livré à la plus grande obscurité, que nous sommes redevables de ce que son génie a produit de plus important. Engagé par son inclination, autant que par sa naissance, à porter les armes, il servit en qualité de volontaire au siége de La Rochelle, et en Hollande sous le prince Maurice. Il étoit en garnison à Bréda, lorsque parut le fameux problème de mathématique d'Isaac Beecman, principal du collége de Dort : il en donna

la solution. Après s'être trouvé à différens siéges, il vint à Paris pour s'adonner à la philosophie, à la morale et aux mathématiques. Il ne voulut plus lire que dans ce qu'il appeloit le *grand livre du monde*, et s'occupa entièrement à recueillir des expériences et des réflexions. Il avoit fait auparavant un voyage à la capitale ; mais il ne s'y étoit guère fait connoître dans le monde que par une passion excessive pour le jeu. Cette passion s'étant éteinte, la philosophie en profita. Il avoit tout ce qu'il falloit pour en changer la face : une imagination brillante et forte, qui en fit un homme singulier dans sa vie privée ainsi que dans sa manière de raisonner : un esprit très-conséquent ; des connoissances puisées dans lui-même plutôt que dans les livres ; beaucoup de courage pour combattre les préjugés. La philosophie péripatéticienne triomphoit alors en France ; il étoit dangereux de l'attaquer. Descartes se remit à voyager. Le jubilé de 1625 lui fournit une occasion de satisfaire l'envie qu'il avoit depuis long-temps de voir l'Italie. Après avoir demeuré quelques mois à Rome, il en partit au printemps, et parcourut les principales villes de la Toscane. Il visitoit tous les savans qui se trouvoient sur son passage ; et il est étonnant qu'il n'ait pas vu à Florence le fameux Galilée, dont il ne paroît pas avoir trop connu les ouvrages. Enfin, après différentes courses, il se retira l'an 1630 en Hollande, pour n'avoir aucune espèce de dépendance qui le forçât à ménager la vieille idole du péripatéticisme. La fortune lui avoit été de bonne heure indifférente. Il n'eut qu'environ 7000 livres de patrimoine ; mais il estimoit plus 1000 francs venant de sa famille, que 10,000 qu'il auroit obtenus d'ailleurs. Jamais il ne voulut accepter de secours d'aucun particulier. Le comte d'Avaux lui envoya une somme considérable en Hollande ; il la refusa. Plusieurs personnes de marque lui firent les mêmes offres ; il les remercia. « C'est au public, disoit-il, à payer ce que je fais pour le public. » Ses après-dînées étoient partagées entre la conversation de ses amis et la culture de son jardin : après avoir le matin rangé une planète, il alloit le soir cultiver une fleur. Sa santé étoit foible, mais il en prenoit soin, sans en être esclave. L'importance de conserver ce premier des biens temporels étoit telle à ses yeux, qu'il écrivoit au père Mersenne : « Je n'ai jamais eu tant de soin de me conserver que maintenant, et au lieu que je pensois autrefois que la mort ne peut m'ôter que trente ou quarante ans tout au plus, elle ne sauroit désormais me surprendre sans qu'elle m'ôte l'espérance de plus d'un siècle ; car il me semble voir évidemment que si nous nous gardions seulement de certaines fautes que nous avons coutume de commettre, au régime de notre vie, nous pourrions, sans autre invention, parvenir à une vieillesse beaucoup plus longue et plus heureuse. » Descartes, qui savoit combien les passions influent sur la santé, s'appliqua sans cesse à les régler. C'est ainsi que Fontenelle est parvenu à vivre près d'un siècle. Ce régime ne réussit pas si bien à Descartes, parce qu'il s'en écartoit quelquefois ; « Mais, écrivoit-il un jour, au lieu de trouver le moyen de conserver la vie, j'en ai trouvé un autre bien plus sûr, c'est celui de ne pas craindre la mort. Pendant un séjour de vingt ans qu'il fit dans différens endroits des Provinces-Unies, il médita beaucoup, se fit quelques partisans enthousiastes et plusieurs ennemis. Le chevalier Digby, philosophe anglais, quitta sa patrie et vint en Hollande, dans la

seule intention d'y voir Descartes et d'y converser avec lui. On dit qu'il lui conseilla de quitter les spéculations de la philosophie pour méditer sur l'homme et sur les moyens de prolonger son existence, et que c'est d'après ce conseil que Descartes commença ses recherches anatomiques et son *Traité de l'homme*. L'université d'Utrecht fut cartésienne dès sa fondation, par le zèle de Renneri et de Régius, tous deux disciples de Descartes, et dignes de l'être : le premier l'appeloit *mea lux, meus sol, mihi semper deus ;* le second le regardoit comme extraordinairement suscité pour conduire la raison des autres hommes. Mais un nommé Voëtius, brouillon orgueilleux, entêté des chimères scolastiques, ayant été fait recteur de l'université d'Utrecht, y défendit d'enseigner les principes du philosophe français. En vain Descartes avoit épuisé son génie à rassembler les preuves de l'existence de Dieu, et à en chercher de nouvelles, il fut accusé de la nier par cet ennemi du sens commun. Sa philosophie ne trouva pas moins d'obstacles en Angleterre, et ce fut ce qui l'empêcha de s'y établir dans un voyage qu'il y fit. Il vint quelque temps après à Paris. Louis XIII et le cardinal de Richelieu essayèrent inutilement de l'attirer à la cour : sa philosophie n'étoit pas faite pour elle. On lui assigna pourtant une pension de 3000 livres, dont il eut le brevet, sans en rien toucher. La reine Christine souhaitoit depuis long-temps de l'attirer à sa cour; Chanut, ambassadeur de France en Suède, fut chargé de cette négociation, dans laquelle il eut d'abord de la peine à réussir. « Un homme né dans les jardins de la Touraine, écrivoit Descartes au négociateur, et retiré dans une terre où il y a moins de miel à la vérité, mais peut-être plus de lait que dans la terre promise aux Israélites, ne peut pas se résoudre à la quitter pour aller vivre au pays des ours, entre des rochers et des glaces. Je mets, dit-il ailleurs, ma liberté à si haut prix, que tous les rois du monde ne pourroient me l'acheter. » Il céda cependant aux sollicitations, et se rendit à Stockholm, résolu de ne rien déguiser de ses sentimens à cette princesse, ou de s'en retourner philosopher dans sa solitude. Christine lui fit un accueil tel qu'il le méritoit, et le dispensa de tous les assujettissemens des courtisans. Elle le pria de l'entretenir tous les jours à cinq heures du matin dans sa bibliothèque. Elle voulut le faire directeur d'une académie qu'elle songeoit à établir, avec une pension de trois mille écus. Enfin elle lui marqua tant de considération, que, lorsqu'il mourut en 1650, on prétendit que les grammairiens de Stockholm, jaloux de la préférence qu'elle donnoit à la philosophie sur les langues, avoient avancé, par le poison, la mort du philosophe. Le véritable poison étoit un mauvais régime, une manière de vivre nouvelle, et un climat différent de celui de sa patrie. Il fut attaqué d'une fièvre continue avec inflammation de poumon, et refusa opiniâtrément la saignée, disant, lorsqu'on lui en parloit : « Messieurs, épargnez le sang français ! » Il consentit cependant, à la fin, qu'elle se fit; mais il étoit trop tard : il mourut le 11 février 1650. La reine avoit dessein de le faire enterrer auprès des rois de Suède, et de lui dresser un mausolée de marbre; mais Chanut obtint d'elle qu'il fût enterré avec plus de simplicité dans le cimetière de l'hôpital des orphelins, suivant l'usage des catholiques. Son corps demeura à Stockholm jusqu'à l'année 1666. Il fut enlevé alors par les soins de Dalibert, trésorier de France, pour

être porté à Paris, où il fut enterré de nouveau en grande pompe, le 24 juin 1667, dans l'église de Sainte-Geneviève-du-Mont. On mit, dans la même église, son buste, avec une inscription en vers français par Fieubet. Ses cendres sont aujourd'hui déposées au Musée des monumens français. Louis XVI a fait faire sa statue en marbre par Pajou, en 1777. Descartes fut marié. Il avoit épousé Catherine Regnard, dont il eut une fille nommé Charlotte : ce qui est prouvé par un acte authentique, rapporté dans l'Année littéraire 1785, tom. VI, pag. 65 et suivantes. Si ce philosophe eut quelques-unes des foiblesses de l'humanité, il eut aussi les principales vertus du philosophe. Sobre, tempérant, ami de la liberté, de la retraite, reconnoissant, libéral, sensible à l'amitié, tendre, compatissant, il ne connoissoit que les passions douces, et savoit résister aux violentes. « Quant on me fait offense, disoit-il, je tâche d'élever mon ame si haut, que l'offense ne parvienne pas jusqu'à elle. L'ambition ne l'agita pas plus que la vengeance. Il disoit, comme Ovide : « Vivre caché, c'est vivre heureux. » Il pensoit, avec Sénèque le tragique, « qu'il est malheureux de mourir trop connu des autres, sans s'être connu soi-même. » Dans un moment de dépit, occasionné par les tracasseries qu'on lui avoit suscitées, il avoit résolu de ne plus rien faire imprimer, pas même ses *Méditations métaphysiques*, celui de tous ses ouvrages qu'il estimoit le plus. « J'aurois, dit-il, une vingtaine d'approbateurs et des milliers d'ennemis. Ne vaut-il pas mieux me taire et m'instruire en silence ? » Cependant il ne put résister à l'amour paternel; mais avant que de produire son ouvrage, il le communiqua aux plus savans hommes de l'Europe, et à plusieurs théologiens. « Je veux, dit-il, m'appuyer de l'autorité, puisque la vérité est si peu de chose quand elle est seule. » Humain et sensible, il traitoit ses domestiques comme des amis malheureux, qu'il étoit chargé de consoler. Sa maison étoit pour eux une école de mœurs, et elle devint, pour plusieurs, une école de mathématiques et de science. (*Voyez* GILLOT, n° II.) On rapporte qu'il les instruisoit avec la bonté d'un père; et quand ils n'avoient plus besoin de son secours, il les rendoit à la société. Un jour un d'eux voulut le remercier : « Que faites-vous, lui dit-il ? vous êtes mon égal, j'acquitte une dette. » — Ce philosophe laissa un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont, ses *Principes*, in-12; ses *Méditations*, 2 vol. in-12; sa *Méthode*, 2 vol. in-12; le *Traité des Passions*, in-12; celui *de la Géométrie*, in-12; le *Traité de l'Homme*, in-12, et un grand *Recueil de Lettres*, en 6 vol. in-12 : en tout, 13 vol. in-12. Descartes en avoit composé quelques-uns en latin, et les autres en français; mais ses amis les ont traduits réciproquement en ces deux langues. L'édition latine, imprimée à Amsterdam, 1701 ou 1713, forme 9 vol. in-4°. On trouve, parmi ses *Lettres*, un petit ouvrage latin, intitulé *Censura quarumdam Epistolarum Balzacii*, « Jugement sur quelques Lettres de Balzac. » Cet écrit est un chef-d'œuvre de goût, suivant l'abbé Trublet. Descartes n'eût pas été moins capable qu'Aristote de donner des règles d'éloquence et de poésie. Mais ce qui immortalise ce grand homme, c'est l'application qu'il a su faire de l'algèbre à la géométrie : idée qui sera toujours la clef des plus profondes recherches de la géométrie sublime et de toutes les sciences physico-mathématiques. C'est la partie la plus solide et la moins contestée de

sa gloire. (*Voy*. Harriot.) Il n'a pas été aussi loin que ses sectateurs l'ont cru, dit un homme d'esprit; mais il s'en faut beaucoup que les sciences lui doivent aussi peu que le prétendent ses adversaires. Sa *Méthode* seule auroit suffi pour le rendre immortel. Les principes établis dans cet excellent livre sont aussi simples que lumineux. « Voulez-vous trouver la vérité? formez votre esprit, rendez-le capable de bien juger. Pour y parvenir, ne l'appliquez d'abord qu'à ce qu'il peut bien connoître par lui-même. Pour bien connoître, ne cherchez pas ce qu'on a écrit ou pensé avant vous; mais sachez vous en tenir à ce que vous reconnoissez vous-même pour évident. Vous ne trouverez point la vérité sans méthode. La méthode consiste dans l'ordre. L'ordre consiste à réduire les propositions complexes à des propositions simples, et à vous élever par degrés des unes aux autres. Pour vous perfectionner dans une science, parcourez-en toutes les questions, enchaînant toujours vos pensées les unes aux autres. Quand votre esprit ne conçoit pas, sachez vous arrêter. Examinez long-temps les choses les plus faciles; vous vous accoutumerez ainsi à regarder fixement la vérité et à la reconnoître. Voulez-vous aiguiser votre esprit, et le préparer à découvrir un jour par lui-même? exercez-le d'abord sur ce qui a été inventé par d'autres. Suivez sur tout les découvertes où il y a de l'ordre et un enchaînement d'idées; et quand il aura examiné beaucoup de propositions simples, qu'il s'essaie peu à peu à embrasser distinctement plusieurs objets à la fois; bientôt il acquerra de la force et de l'étendue. Enfin mettez à profit tous les secours de l'entendement, de l'imagination, de la mémoire et des sens, pour comparer ce qui est déjà connu avec ce qui ne l'est pas, et découvrir l'un par l'autre. » La *Dioptrique* de Descartes, non moins estimée que sa *Méthode*, est la plus grande et la plus belle application qu'on eût faite encore de la géométrie à la physique. Sa métaphysique a jeté les fondemens de la bonne physique et de la saine morale. Par elle il a établi l'existence de Dieu, la distinction du corps et de l'ame, l'immatérialité des esprits. On voit enfin dans ses ouvrages, même les moins lus, briller par-tout le génie inventeur. Ceux qui ont traité ses systèmes de romans n'en auroient pas fait d'aussi ingénieux; aussi a-t-on dit que, de tous les hommes, c'étoit Descartes qui avoit le mieux rêvé. Il faut, dit Fontenelle, admirer toujours Descartes, et le suivre quelquefois. Forcé de créer une physique nouvelle, il ne pouvoit la donner meilleure. L'édifice est vaste, noble et bien entendu; c'est dommage que le siècle où il vivoit ne lui ait pas fourni de meilleurs matériaux. Il osa du moins montrer aux bons esprits à secouer le joug de la scolastique, de l'opinion, de l'autorité, des préjugés et de la barbarie. Avant lui on n'avoit point de fil dans le labyrinthe de la philosophie; du moins il en donna un, dont on se servit après qu'il se fût égaré. S'il n'a pas payé en bonne monnoie, dit un écrivain, c'est beaucoup d'avoir décrié la fausse. Les Allemands n'ont pas traité Descartes aussi favorablement que les Français; ils l'ont traité de plagiaire. On a dit qu'il avoit pris son système sur l'*Automatie des animaux* dans l'*Antoniana Margarita*. Les Allemands disent aussi qu'il a pillé Harriot, célèbre mathématicien, dont les manuscrits oubliés ont été découverts vers le milieu de la seconde moitié du 18e siècle, près le château de Petworth. Dans les Ephémérides de Berlin pour 1788, M. Zach

promit de publier, d'après ces manuscrits, une Vie critique et littéraire d'Harriot. (Journ. des Savans, juin 1788, pag. 347.) On a encore reproché à Descartes d'ignorer le grec, et à cet égard on peut consulter la nouvelle édition de du Verdier, tom. I, pag. 172, in-4°. La philosophie de Descartes, qui, durant sa vie, avoit eu une nuée d'antagonistes, essuya, après sa mort, les plus grandes contradictions en France. On mit tout en usage pour l'anéantir, ou du moins pour la bannir des universités et des écoles. Il y eut une vive querelle dans celle d'Angers pendant plusieurs années. Le célèbre P. Lami de l'Oratoire, qui enseignoit alors dans cette ville, fut la victime de son attachement au cartésianisme; on l'exila à Saint-Martin-de-Miseré, au diocèse de Grénoble. Le général de l'Oratoire défendit à tous les professeurs de sa congrégation d'enseigner cette nouvelle philosophie: tant celle d'Aristote, quoique ridicule et absurde, avoit jeté de profondes racines! Cette querelle fit naître plusieurs écrits, oubliés à présent, à l'exception de la Requête de Nosseigneurs du Mont-Parnasse. Elle fut dressée par Bernier, dans la vue de se moquer de celle que l'université de Paris vouloit présenter au parlement, pour empêcher qu'on n'enseignât la philosophie de Descartes, comme capable de bouleverser le royaume. On se souvient encore de l'*Arrêt burlesque dressé en la grand'chambre du Parnasse, en faveur des maîtres-ès-arts, médecins et professeurs de l'université* Stagire *au pays des Chimères, pour le maintien de la doctrine d'Aristote.* Cette dernière pièce, qui ne manque pas de sel, se trouve dans les Œuvres de Descartes, qui la composa de concert avec Dongeois son neveu, Racine et Bernier. Malgré les contradictions qu'éprouva d'abord le cartésianisme en France, il eut des sectateurs illustres. On peut mettre à la tête le P. Malebranche, qui ne l'a pas pourtant suivi en tout. Les autres ont été Rohault, Régius, Fontenelle, Privat de Molières, etc., dont on peut consulter les articles. A peine les universités s'étoient-elles soumises à la doctrine de Descartes, auquel elles n'avoient pas voulu d'abord sacrifier Aristote, qu'il a fallu l'abandonner pour Newton. Vers le milieu du dernier siècle, il s'éleva en France des partisans du philosophe anglais, tels que Maupertuis, Voltaire, etc. Ils eurent beaucoup de peine à faire recevoir ses idées; mais enfin elles se firent jour dans toutes les académies, et tous les professeurs des universités enseignent aujourd'hui la philosophie anglaise, soit que la mode influe sur les opinions de l'école, soit plutôt que le newtonianisme ait des fondemens plus solides que le cartésianisme. (*Voyez* l'Éloge de René Descartes par Thomas, qui a remporté le prix de l'académie française en 1765. *Voyez* aussi sa Vie par Baillet, et l'article du même Baillet dans ce Dictionnaire.) On publia à Paris, en 1695, in-12, l'Histoire de la conjuration faite à Stockholm contre Descartes. Cette histoire n'est qu'un roman assez plaisant. Les qualités, les accidens et les formes substantielles que Descartes avoit rejetées de sa philosophie, sont les terribles ennemis qui conjurent sa perte. La chaleur se charge d'exécuter leur projet contre ce novateur. Elle agit avec tant de violence dans le corps du philosophe, qu'elle y excita une fièvre avec le transport au cerveau, qui le mit en peu de jours au cercueil. Quatre ans avant cette plaisanterie, le P. Daniel avoit mis au jour son Voyage au monde de Descartes; c'est une critique de ses opinions, qui eut beaucoup de succès;

mais qu'on lit peu depuis que les nombreux partisans de Descartes ont disparu, et qu'il n'y a presque aucun cartésien à combattre.

† II. DESCARTES (Catherine), nièce du philosophe de ce nom, morte dans un âge avancé à Rennes, sa patrie, en 1706. On a dit à son sujet que l'esprit de son oncle étoit tombé en quenouille. Catherine écrivoit bien en vers et en prose. On a d'elle l'*Ombre de Descartes* et la *Relation de la mort de Descartes*; deux pièces dont la dernière, mêlée de prose et de vers, est écrite d'une manière ingénieuse, naturelle et délicate, et plusieurs autres pièces de poësies. On les trouve dans les différens Recueils du temps, et principalement dans celui publié par le P. Bouhours. Le talent de cette demoiselle la mit en relation avec plusieurs hommes de mérite et femmes célèbres de son siècle; elle fut intimement liée d'amitié avec mesdemoiselles de La Vigne et de Scudéry. Voici un impromptu qu'elle adressa à cette dernière, à l'occasion d'une fauvette qui revenoit tous les printemps auprès des fenêtres de son appartement :

Voici quel est mon compliment
Pour la plus belle des fauvettes,
Quand elle revient où vous êtes.
Ah! m'écriai-je alors avec étonnement,
N'en déplaise à mon oncle, elle a du sentiment.

Mademoiselle de Scudéry lui répondit par le quatrain suivant, sur ce qu'elle restoit trop long-temps à la campagne :

De ma fauvette fidèle
Vous avez tous les appas,
Vous chantez aussi bien qu'elle;
Mais vous ne revenez pas.

† I. DESCHAMPS (Eustache Morel, dit), né en Flandre, châtelain de Fismes, écuyer-huissier-d'armes du roi Charles VI, et son bailli de Senlis, mourut peu de temps après ce monarque. Ses Œuvres manuscrites existent à la bibliothèque impériale, sous le n° 7219, in-fol., et contiennent un grand nombre de Ballades, Chansons royaux, Chansons balladées, Rondeaux, Virelais, Lais, Traitiés, Farces, Moralités, Dits, Lettres missibles, Commissions, Supplications, etc. Il est inventeur de la chanson dite *à boire*. On trouve dans son Recueil plusieurs morceaux intéressans pour l'Histoire de France, depuis 1350 jusqu'en 1420. Sa pièce principale est celle intitulée le *Mirouer du mariage*, dans laquelle il dépeint d'une manière plaisante et ingénieuse tous les embarras, tous les maux et les suites fâcheuses du mariage. On trouve encore dans ce manuscrit une complainte en prose latine sur le schisme de Pierre de Lune, datée du 13 avril 1393. Peu de poëtes ont autant célébré la gloire et l'amour de la patrie que Deschamps; les Anglais, alors maîtres d'une partie de la France, sont presque toujours l'objet de sa haine et de son ressentiment. Dans une ballade, il exprime le vœu de voir l'Angleterre détruite, afin que ses ruines attestent aux races futures qu'elle avoit existé. Deschamps fut lié d'amitié, ou en relation avec les principaux écrivains de son temps, tels que Guillaume de Machault, Sohier, etc., etc. L'auteur du Songe du vieil Pélérin, ouvrage du même temps, dont l'abbé Lebeuf a donné une notice curieuse dans les Mémoires de l'académie des inscriptions, dit en s'adressant au roi Charles VI, et lui conseillant de s'abstenir des lectures dangereuses ou frivoles, et de se livrer à celles qui sont utiles : « Tu peux bien lire et ouïr aussi les dictiez vertueux de ton serviteur et officier Eustache Morel. » Les autres *Poésies* de Deschamps traitent de la vie privée de ses concitoyens, et en font presque toujours la satire.

II. DESCHAMPS (François-Michel *et* Etienne). *Voyez* CHAMPS, n^os I *et* II.

† III. DESCHAMPS (Gérard MORRHY) ami d'Erasme, se fit imprimeur à Paris en 1530, dans le collége de Sorbonne. Il a publié avec soin plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue un *Dictionnaire* grec et latin beaucoup plus corect que tous ceux qui avoient paru jusqu'alors. La devise de Deschamps étoit un sphinx avec ces paroles : *Nocet empta dolore voluptas.*

† IV. DESCHAMPS (Magdeleine) se distingua par son savoir dans le 16ᵉ siècle. On a d'elle quelques *Poésies* en français, en latin et en grec, dans lesquelles elle célèbre le jurisconsulte François Balduin. Elle épousa le contrôleur Servin, sieur de Pinoches en Vendomois, et fut la mère de Louis Servin, célèbre avocat-général au parlement de Paris sous Henri III.

† V. DESCHAMPS (Jacques), docteur de Sorbonne, né à Virunmerville, diocèse de Rouen, le 6 mars 1677, mort le 3 octobre 1759, à Dangu, dans le même diocèse, où il étoit curé depuis 31 ans, eut les vertus et les connoissances de son état. On a de lui une *Traduction* nouvelle du prophète Isaïe, qui eut un certain succès, et qui essuya quelques critiques. Elle parut en 1760, in-12. L'abbé Deschamps laissa en mourant son mobilier à sa paroisse, à condition qu'on entretiendroit une maîtresse d'école, et qu'on donneroit chaque année une somme aux pauvres. Il avoit un soin extrême de l'éducation de la jeunesse, et ce soin ne fut pas infructueux.

* VI. DESCHAMPS (mademoiselle), célèbre courtisane de Paris, sous Louis XV, offrit de faire achever le Louvre à ses dépens. Tous ses amans y eussent contribué. On n'accepta pas sa proposition, et le Louvre n'est pas fini. — Ainsi Phryné avoit offert de rebâtir Thèbes, et Rhodope fit construire une pyramide. L'auteur de la Naplide, dans les notes sur son 37ᵉ chant (tom. III, pag. 137), exprime le vœu que quelque courtisane républicaine achève le Louvre et le consacre à la liberté, ou à la mémoire des sans-culottes.

† VII. DESCHAMPS (Pierre-Susanne), avocat à Lyon, se fit remarquer dans le barreau de cette ville par son éloquence, sans néanmoins qu'on puisse citer aucun plaidoyer ni mémoire qui pût annoncer des talens supérieurs. Nommé député du tiers-état aux états-généraux en 1789, il y combattit avec chaleur le projet présenté par Mirabeau sur l'inviolabilité des députés, et prétendit que le but étoit de protéger les députés contre leurs créanciers. Cette assertion n'étoit pas sans fondement; car Mirabeau avoit plusieurs contraintes par corps dirigées contre lui, dans la discussion sur l'anéantissement des lettres de cachet. Deschamps proposa sans succès de continuer la détention des prévenus de crimes capitaux, ou de les renvoyer à leur choix par devant les tribunaux. Le grand nombre d'éloquens orateurs de l'assemblée nationale intimida l'avocat Deschamps. Il retourna sans congé à Lyon. L'assemblée le rappela dans son sein le 2 avril 1791, et motiva sa décision sur les inquiétudes que sa présence occasionnoit aux Lyonnais amis de la révolution. Il répondit que sa santé exigeoit le séjour de la campagne, et il fut remplacé par son suppléant en 1793. Il partagea avec ses compatriotes la défense de Lyon contre les troupes de la convention qui assiégèrent Lyon. Blessé mortellement à l'une des sorties, il

mourut au pied d'un arbre dans la forêt d'Alix près de Lyon. Il étoit membre de l'académie de cette ville. On a de lui quelques opuscules de jurisprudence et un *Traité sur l'adultère*, qui est inséré dans le Dictionnaire des arrêts publié par M. Prots de Royer.

DÉSÉRICIUS (Joseph-Innocent), religieux hongrois, né à Neytra en 1702, professa la théologie à Raab, et passa ensuite à Rome, où il fut accueilli par le pape Benoît XIV, qui l'envoya comme légat près de Mauro-Cordato, hospodar de Valachie. De retour dans sa patrie, Déséricius se consacra entièrement à l'étude, et publia divers ouvrages très-érudits, mais qui manquent de critique et de goût. Les principaux sont, I. *Traité sur l'existence du purgatoire*. II. *Histoire de Hongrie* en latin, 5 vol. in-fol. Elle a été souvent critiquée par George Pray, dans ses Annales des Huns.

DESESSARTS. *Voy*. ESSARS *et* HERBERAY.

DESFAUCHERETS. *Voyez* BROUSSE DES FAUCHERETS, n° III.

*I. DESFONTAINES (N.), auteur connu par plusieurs pièces de théâtre assez médiocres, dont voici les titres dans l'ordre des dates de leur impression. *Eurimédon, ou l'Illustre pirate*, Paris, 1637, in-4°; *Orphise, ou la Beauté persécutée*, et *la Vraie suite du Cid*, Paris, 1638, in-4°; *Hermogènes*, in-4°, Paris, 1639; *Bélisaire*, Paris, 1641, in-4°; *les Galantes vertueuses*, Avignon, 1642, in-12; *Alcidane, ou les Quatre rivaux*, Paris, 1644, in-4°; le *Martyre de saint Eustache*, in-4°, Paris, 1644; *Perside, ou la Suite d'Ibrahim Bassa*, Paris, in-4°, 1644, et in-12, 1649; *Saint Alexis, ou l'Illustre Olympie*, Paris, 1644, in-4°, et 1648, in-12; *l'Illustre comédien, ou le Martyre de saint Genest*, in-4°, Paris, 1645; *Belissante, ou la Fidélité reconnue*, Paris, in-4°, 1647; et *la Véritable Sémiramis*, Paris, aussi in-4°, 1647. On lui attribue en outre une tragédie de *sainte Catherine*, qui parut en 1650.

II. DESFONTAINES (l'abbé). *V*. FONTAINES, n° IV.

† I. DESFORGES-MAILLARD (Paul), né au Croisic en Bretagne en 1699, mort à Paris en 1772, resta parfaitement ignoré, quoiqu'il envoyât de temps en temps des pièces de poésie à différens journaux. N'ayant pas réussi sous son nom, il s'avisa, vers l'an 1732, d'écrire des *Lettres*, moitié prose et moitié vers, sous le nom de mademoiselle Malcrais de La Vigne. Tous les poëtes à l'envi célébrèrent cette nouvelle muse, et lui firent même des déclarations très-galantes. Enfin Desforges quitta le masque, et fut sifflé de ses admirateurs et de ses amans. L'aventure de ce triste hermaphrodite du Parnasse devint le sujet de la Métromanie, chef-d'œuvre de Piron. Le poëte ridiculisé prit la chose en galant homme, et ne laissa pas de publier le recueil de ses *Poésies*, Amsterdam, 1759, 2 vol. in-12, qui contient des *Odes*, des *Epîtres*, des *Idylles*, des *Contes*, des *Epigrammes*, des *Poésies chrétiennes* et *diverses;* et enfin une comédie intitulée *la Double Jalousie*. Une versification lâche et négligée, des détails longs et mal amenés, un style facile, mais diffus, tels sont les défauts qui les ont précipitées dans l'oubli. L'auteur ne leur survécut guère. Il étoit membre de plusieurs académies de province et de celle des Ricovrati de Padoue.

† II. DESFORGES (N), d'abord clerc de procureur, s'est fait connoître par un grand nombre de poé-

sies et par ses malheurs. Il se trouvoit à l'opéra, en 1749, lorsqu'on y arrêta le prétendant d'Angleterre. Indigné de cette violation de l'hospitalité, il exprima ses sentimens dans une pièce de vers contre Louis XV, qui commençoit ainsi :

Peuple jadis si fier, aujourd'hui si servile,
Des princes malheureux tu n'es donc plus l'asile.

Desforges, ayant eu l'indiscrétion de s'en avouer l'auteur, fut arrêté et conduit d'abord à la Bastille, et ensuite transféré au Mont-Saint-Michel, où il fut enfermé pendant trois ans dans la cage : c'étoit un caveau de huit pieds carrés, où l'on ne recevoit le jour que par les crevasses des marches de l'église. Le maréchal de Broglie obtint sa liberté à la fin de l'année 1753, le fit son secrétaire et le nomma commissaire des guerres. Desforges avoit soutenu avec courage son affreuse captivité. Il est mort à Paris en août 1768. On a de lui, I. Une *Critique de Sémiramis*, Paris, 1748, in-8°. II. *Natilica*, conte indien, ou critique de Catilina, Paris, 1749, in-12. III. *Le rival secrétaire*, comédie en un acte et en vers, représentée en 1737, et imprimée l'année suivante.

* III. DESFORGES (N.), né en 1746, et mort à Paris en 1806, a cultivé les lettres avec quelques succès ; il a donné au théâtre *Richard et d'Erles*, comédie, 1778, in-8° ; *Tom Jones à Londres*, comédie en cinq actes et en vers, 1782, in-8° ; *l'Epreuve villageoise*, opéra en deux actes et en vers, 1784, in-8°, qu'on revoit toujours avec plaisir ; *la Femme jalouse*, comédie en cinq actes et en vers, 1785, in-8° ; *Féodor et Lisinska, ou Novogorod sauvé*, drame en trois actes et en prose, 1787, grand in-8° ; *Jeanne-d'Arc à Orléans*, comédie en trois actes et en vers, mêlée d'ariettes, 1790 ; *le Sourd ou l'auberge pleine*, pièce qui a fait, pendant plusieurs années, l'amusement de la capitale. On a encore de lui les romans suivans, I. *le Poëte, ou Mémoires d'un homme de lettres, écrits par lui-même*, 1798, 4 vol. in-12. Ce roman n'est autre chose, dit-on, que l'histoire gaillarde de la vie de l'auteur. Il avoit pris J. J. Rousseau pour modèle ; mais il n'eut pas son talent pour excuse. II. *Eugène et Eugénie, ou la surprise conjugale*, histoire de deux enfans d'une nuit d'erreur et de leurs parens, 1799, 4 vol. in-12. III. *Edouard et Arabelle, ou l'élève de l'infortune et de l'amour*, ouvrage tiré des mémoires secrets d'une famille anglaise, 1799, 2 vol. in-12. IV. *Adelphine de Rostanges, ou la mère qui ne fut point épouse*, histoire véritable, 1799 et 1800, 2 vol. in-12.

† DESGABETS (Robert), né d'une famille noble à Dugni, village du diocèse de Verdun, se fit bénédictin de Saint-Vanne. Nommé procureur-général de sa congrégation, il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à mettre les sciences en honneur dans son corps. Il essaya la transfusion du sang sur un de ses amis à Paris ; mais cette découverte ayant été négligée pour lors, les Anglais se l'approprièrent, quoique Desgabets en eût eu, après Libavius, la première idée, et l'eût exécutée. (*Voy.* DENYS, n° XVIII.) Ce savant bénédictin mourut à Breuil, près Commerci, en 1678, dans un âge avancé. On a de lui plusieurs ouvrages, la plupart manuscrits. Il écrivit beaucoup *sur l'Eucharistie*. Il vouloit trouver quelque manière d'expliquer ce mystère, suivant les principes de la nouvelle philosophie ; ses supérieurs lui firent sentir qu'il devoit craindre de donner quelque atteinte à la croyance de l'Eglise, et il cessa d'écrire sur ce sujet.

* DESGALLART (Pierre), théologien protestant, ami et pendant quelque temps secrétaire de Calvin, fut attaché successivement comme pasteur à plusieurs églises; il a laissé quelques ouvrages. On lui doit aussi une édition d'Irénée.

DESGODETZ (Antoine), architecte du roi, né à Paris en 1653, envoyé à Rome en 1674 par Colbert, fut pris en chemin et conduit à Alger. Après seize mois de captivité, supportés avec beaucoup de patience, il passa à Rome et y demeura trois ans. Ce fut pendant ce séjour qu'il composa son livre des *Edifices antiques de Rome, dessinés et mesurés très-exactement*, 1 vol. in-fol., avec fig., imprimé à Paris en 1682. L'auteur avoit employé beaucoup de temps à dessiner les précieux restes des monumens qui décoroient l'ancienne capitale de l'empire romain. Il en avoit levé les plans avec la plus grande précision, et dessiné les élévations, les coupes et les profils avec une justesse extrême. Colbert fut si satisfait de son travail, qu'il engagea le roi à faire les frais de la gravure et de l'édition, qui fut toute au profit de l'auteur. Les planches de cet ouvrage important avoient été, depuis la mort de Desgodetz, arrivée en 1728, entre les mains d'un curieux jaloux; mais ses héritiers ont consenti à les livrer, pour en donner une nouvelle édition qui a paru en 1779. Cet ouvrage a été traduit en anglais, et imprimé en 2 vol. in-fol., Londres, 1795. On a imprimé, sur les leçons de Desgodetz, depuis sa mort, *les Lois des bâtimens*, 1776, in-8°; *le Traité du toisé*, in-8°. On trouva parmi ses papiers un Traité *des ordres d'architecture*; un Traité *de l'ordre français*; un *des dômes*; un autre *sur la coupe des pierres*, *etc.*; mais ces manuscrits n'ont pas été mis au jour.

DESGOUTES (Jean), né à Lyon, traduisit, en 1544, les œuvres de l'Arioste. C'est une des premières traductions de ce poëte. Desgoutes fut aussi auteur d'un mauvais roman de chevalerie, intitulé *Histoire de Philandre et de Passerose.*

DESGRANGES (N.), né à Carcassonne, d'une bonne famille, entraîné par son goût pour le théâtre, se fit comédien, et excella dans le rôle italien de Scaramouche. Appelé à Paris, par sa réputation, en 1712, il y obtint beaucoup de succès. Il mourut à Rouen en 1722, après avoir donné aux Italiens deux pièces, *Jupiter pris en flagrant délit; et le Fourbe sincère.*

DESGROUAIS (N.), mort en 1766, à 63 ans, professeur au collége royal de Toulouse, avoit enseigné avec distinction les belles-lettres dans d'autres villes. Il étoit né en 1703 à Thiais, près Choisy-le-Roi, de parens pauvres. Il préféroit l'obscurité et l'étude à toutes les places. C'étoit d'ailleurs un homme très-instruit et un bon grammairien. On a de lui un ouvrage intitulé *Les gasconismes corrigés*, in-8°, dont on a donné en 1769 une nouvelle édition. Ce livre, destiné à corriger les Gascons, peut être utile aux étrangers, et sur-tout aux réfugiés. L'auteur avoit eu des disputes avec l'abbé des Fontaines, contre lequel il publia des brochures actuellement oubliées.

* DESHAUTES-RAYES (Michel-Ange-André LE ROUX), né à Conflans-Sainte-Honorine, près Pontoise, le 10 septembre 1724, s'appliqua à l'étude des langues orientales, à l'hébreu, à l'arabe, au syriaque et même au chinois, et fut mis, en 1742, au nombre des enfans de langues. Il succéda, dans la même année, à Petit de La Croix, professeur d'arabe au collége Royal.

En 1783 il publia *l'Histoire générale de la Chine, ou des annales de cet empire*, que le P. Dumailla avoit traduite à Pékin, sur les originaux chinois. Il est mort le 9 février 1795. On a encore de lui *divers articles* dans la petite Encyclopédie, en 3 vol. in-4°; des *Extraits des historiens chinois*, à la fin du grand ouvrage de l'Origine des lois par Goguet, et *quelques lettres* sur divers sujets, insérées dans le Mercure de France.

† DESHAYES (Jean-Baptiste-Henri), peintre, né à Rouen en 1729, reçu à l'académie de peinture en 1758, mort à Paris en 1765, avoit reçu de la nature ces rares dispositions qui donnent les plus belles espérances, et il y répondit parfaitement. Ses principaux ouvrages sont *l'Histoire de St. André*, en quatre grands tableaux, qu'il fit pour sa patrie; *les Aventures d'Hélène*, en huit morceaux, pour la manufacture de Beauvais; *la Mort de St. Benoît*, pour Orléans; la *Délivrance de S. Pierre*, pour Versailles; le *Mariage de la Vierge; la Résurrection du Lazare;* la *Chasteté de Joseph;* le *Combat d'Achille contre le Xante et le Simoïs*, etc., ouvrages dont la plupart ont été exposés et généralement applaudis au salon en 1761 et 1763. On lui doit encore *Loth et ses filles*, *Psyché endormie*, *Céphale enlevé par l'Aurore*, *Jupiter et Antiope*, *le comte de Comminge*, *Hector traîné par Achille autour des murailles de Troie*. Ce dernier tableau est, avec celui de la mort de *saint Benoît*, un des meilleurs qu'il ait composés. Les productions de cet habile artiste sont marquées au coin d'un dessin admirable, d'une composition ingénieuse, d'un bon coloris, et d'une exécution facile. Sa mort prématurée l'empêcha de signaler ses talens sur plusieurs morceaux considérables dont il étoit chargé pour le roi, pour Paris et pour sa patrie.

DESHOULIÈRES. *Voyez* HOULIÈRES.

DESHOUSSAYES (Jean-Baptiste COTTON). *Voy.* CHAMOUSSET.

I. DÉSIDÉRIUS. *Voy.* DIDIER.

II. DÉSIDÉRIUS, frère du tyran Magnence, obtint de ce prince le titre de César vers l'an 351. Il seconda son frère dans sa bonne et mauvaise fortune, et le suivit à Lyon, où il s'étoit retiré après avoir été chassé d'Italie. Magnence, ne voulant pas survivre à ses défaites, se tua en août 353. Ce barbare usurpateur avoit, dit-on, ôté auparavant la vie à sa mère, et il est certain qu'il perça Désidérius de plusieurs coups. Celui-ci, guéri de ses blessures, alla se jeter aux pieds de Constance, qui, à ce qu'on croit, lui conserva la vie.

DESILLES (N.), né en Bretagne, étoit officier au régiment du roi, infanterie, en garnison à Nanci, lorsque le général Bouillé s'approcha de cette ville pour y rétablir l'ordre parmi les troupes insurgées. Desilles, voyant que tout se disposoit à la porte Stainville pour repousser ce général, voulut empêcher l'effusion du sang, et ramener les esprits à la subordination. Il se jeta sur les canons, et arracha à diverses reprises les mèches des mains des canonniers. La mort fut le prix de son zèle : les rebelles tirèrent sur lui et le percèrent de plusieurs balles, le 31 août 1790.

† DESIRÉ (Artus), mauvais écrivain et prêtre fanatique, étoit animé du zèle le plus ardent contre le calvinisme; mais comme les talens lui manquoient, il tacha d'y suppléer par des bouffonneries et des com-

plots. Il entra dans toutes les fureurs de la Ligue, et couvrit sa folie, comme tous les autres furieux imbécilles de ce temps, du masque de la religion. On l'arrêta en 1561, comme il étoit sur la Loire pour se rendre auprès de Philippe II, roi d'Espagne. Quelques moines séditieux l'avoient chargé d'une requête à ce prince pour le prier de venir au secours de la religion catholique, qu'on supposoit prête à périr en France. Ce courrier fanatique fut condamné par le parlement à une amende honorable, et à cinq ans de prison chez les chartreux. Il en sortit peu de temps après, et revint à Paris, où il barbouilla du papier comme auparavant. On ignore l'année de sa mort, ainsi que celle de sa naissance. Ses ouvrages, qui sont en grand nombre, n'ont d'autre mérite que celui de l'absurdité, de la platitude et de l'enthousiasme. Les principaux sont, I. *Dispute de Guillot, le Porcher de la Bergère de Saint-Denys en France, contre Jean Calvin*, Paris, 1559, in-8°, et 1580, in-18, en mauvais vers. II. *Les Grands jours du parlement de Dieu, publiés par St. Matthieu*, 1574, in-16. III. *Le ravage et le déluge des Chevaux de louage, avec le retour de Guillot le Porcher, sur les misères et calamités de ce règne présent*, etc., Paris, 1578, in-8°. IV. *Les Batailles du Chevalier céleste contre le Chevalier terrestre*, Paris, 1557, in-16. V. *Comparaison de cinquante-deux chansons de Clément Marot, faussement intitulées par lui :* Psalmes de David, *faite et composée de plusieurs bonnes doctrines et sentences préservatives d'hérésies*, par Artus Desiré, Rouen, Jean Over, 1560, in-16; et Paris, Pierre Gaultier, 1561—1562, in-8°. Desiré, voyant le succès que les Psaumes de Marot eurent d'abord, leur opposa des cantiques pieux, où il ne se pique pas de rendre ponctuellement le sens des Psaumes, et où il ne songe qu'à contrecarrer la traduction de Marot. VI. *La grande Source et Fontaine de tous maux, procédante de la bouche des blasphémateurs du saint nom de Dieu, avec l'ingratitude des riches envers les pauvres*, à Paris, Pierre Gaultier, 1561, in-8°, en vers. VII. Ce fut lui qui dressa la *Requête au roi d'Espagne*, qu'on lui trouva lorsqu'il fut arrêté en 1561. Elle se trouve dans le cinquième livre de l'Histoire ecclésiastique de Théodore de Bèze, pag. 731 du 1er volume de l'édition in-8°, en 1580. VIII. *L'origine et source de tous les maux de ce monde par l'incorrection des pères et des mères envers leurs enfans, et de l'inobédience d'iceux; ensemble de la trop grande familiarité et liberté donnée aux servans et servantes;* avec *un petit Discours de la Visitation de Dieu envers son peuple chrétien, par affliction de guerre, peste et famine*, Paris, Jean Dailler, 1571, in-8°., feuill. 50, en prose. IX. *Le désordre et le scandale de la France par les états masqués et corrompus*, Paris, 1577, in-12, satire en vers. X. *La singerie des huguenots, marmots et guenons de la nouvelle dérision théodobézienne, contenant leur arrêt et sentence, par jugement de raison naturelle*, Paris, 1574, in-8°. Artus Desiré prend, dans cet ouvrage mêlé de prose et de vers, le titre de très-humble orateur du roi Charles IX. Il y compare d'une manière ridicule et ennuyeuse les calvinistes aux singes, et leurs femmes aux guenons. Des injures grossières, des imprécations fanatiques caractérisent cette production. Voici un échantillon de la poésie et de la charité de cet ecclésiastique :

Que les tourmens les plus horribles,
Qu'on sauroit au monde inventer,
Ne sont suffisans ne pénibles

Pour les punir et tourmenter.
L'air demande à les étouffer,
La terre à les réduire en cendre,
Le feu à les ardre en enfer,
La justice à les faire pendre, etc.

Il adresse ensuite cette prière à Charles IX :

Or, sire, par conclusion,
Si vous voulez apaiser Dieu,
Il les faut, sans rémission,
Brûler tous vifs à petit feu, etc.

Le dernier ouvrage que l'on connoisse de ce furieux convertisseur est intitulé, XI. *Le désordre et scandale de France par les estats masqués et corrompus, etc.* Paris, 1577 : c'est une déclamation en vers contre tous les états et conditions.

* I. DESJARDINS (Michel), ancien curé de Franconville, docteur de Sorbonne, et prédicateur du roi, mort vers la fin du 18e siècle. On a de lui, outre plusieurs sermons et panégyriques, un *Poëme sur la journée de Crevelt*, et trois autres intitulés *le Patriotisme*, *la France éplorée*, et *la Paix annoncée*.

†II. DESJARDINS (Martin Bogaert), célèbre sculpteur né à Bréda en Hollande l'an 1632, mort à Paris en 1694, ne commença à cultiver la sculpture que dans l'âge où les artistes ont ordinairement terminé leurs études; aussi ne travailla-t-il jamais le marbre avec beaucoup de dextérité; et c'est dans les monumens en bronze, dont il savoit diriger la fonte et le jet, qu'il a donné les plus grandes preuves de sa capacité. Lorsque le duc de La Feuillade, en 1686, fit ériger, sur la place des Victoires, bâtie presque entièrement à ses frais, un monument à la gloire du roi, il choisit Desjardins pour l'exécuter. Cet artiste remplit cette tâche avec honneur. Sur un piédestal élevé étoit placée la statue de Louis XIV, couronnée par la Renommée. On voyoit plus bas quatre figures colossales d'esclaves enchaînés. Ces dernières sont déposées à l'hôtel des Invalides. Le traité de la France avec l'Espagne, la conquête de la Franche-Comté, le passage du Rhin, et la paix de Nimègue étoient représentés dans quatre bas-reliefs. Parmi les inscriptions on remarquoit celle-ci : *Viro immortali.* Ce monument et l'inscription ont disparu. Il avoit fait pour la ville de Lyon une statue équestre du même prince, ouvrage qui lui faisoit honneur Ses autres productions les plus remarquables sont une *Vierge* en marbre, les *Vertus cardinales* et le *Tombeau de Mignard*, son ami, qu'on voyoit dans l'église des Jacobins, rue S. Honoré; plusieurs de ces morceaux sont conservés, mais n'ont plus de destination.

* I. DESLANDES (Lancelot), auteur d'une *Traduction libre en vers des Elégies latines de Sidronius Hoschius sur la Passion de J. C.* Les abbés de La Porte et d'Hébrail, qui font mention de lui dans la France littéraire, disent seulement qu'il fut avocat au parlement de Paris, et ne parlent ni de sa patrie ni de la date de sa naissance ou de celle de sa mort, arrivée postérieurement à l'année 1768.

†II. DESLANDES (Henri-François Boureau), né à Pondichéry en 1690, commissaire général de la marine à Rochefort et à Brest, de l'académie royale de Berlin, mourut en 1757, à Paris, où il s'étoit retiré après avoir quitté ses emplois. Tous ses ouvrages sont d'un homme d'esprit ; tous ne sont pas d'un chrétien. On a prétendu très-faussement qu'il s'étoit rétracté, à sa mort, des sentimens hardis qu'il avoit affichés pendant sa vie. Le P. Malebranche avoit voulu le faire entrer dans sa congrégation : « mais des considérations de famille, dit-il, jointes à

un voyage indispensable que je devois faire dans les pays étrangers, m'empêchèrent de prendre ce parti. Combien ai-je depuis eu lieu de m'en repentir, lorsque, sur-tout livré aux hommes, et engagé dans un tourbillon d'affaires, j'ai soupiré après la vie douce et tranquille de l'Oratoire! » Ses principaux ouvrages sont, I. *L'Histoire critique de la philosophie*, 4 vol. in-12, dont les trois premiers parurent à Amsterdam en 1737, et le quatrième en 1756, portant le nom de l'auteur, réimprimés à Paris, en 4 vol. in-8°. Les recherches qu'il lui fallut faire pour cet ouvrage, ne desséchèrent point son imagination; mais l'affectation dépare son style. Voltaire l'appeloit un vieux écolier précieux, un bel-esprit provincial. Ses exposés de la doctrine des divers philosophes ne sont pas toujours exacts, soit qu'il n'ait pas compris cette doctrine, soit qu'il voulût l'ajuster à ses opinions particulières. Cependant il connoissoit les hommes et les livres. Ses portraits, quelquefois un peu chargés, sont en général ressemblans; et ses discussions, quoique savantes, ne sont point ennuyeuses. II. *Essai sur la marine et le commerce*, 1743, in-8°, ouvrage qui manque un peu de dialectique, de justesse, et même de goût. Il n'y a presque point de suite dans ses idées, et elles naissent rarement l'une de l'autre. III. *Recueil de différens traités de physique et d'histoire naturelle, propres à perfectionner ces deux sciences*, en 3 vol. in-12. On y trouve quelques morceaux intéressans. IV. *Histoire de Constance, ministre de Siam*, 1755, in-12. Ce ministre n'y est pas peint en beau. V. *Voyage d'Angleterre*, 1717, in-12. VI. Des Poésies latines, sous le titre de *Poëtæ Rusticantis*, Londres, 1713, in-12, réimprimées pour la 3e fois en 1752, qui ne sont pas sans mérite, mais qui n'ont pas celui de la décence. Il faisoit aussi des vers français; mais ils étoient médiocres ou mauvais. VII. On a encore de lui plusieurs ouvrages obscurs, dont quelques-uns ont été flétris; *Pygmalion, ou la Statue animée*, 1741, in-12, condamné au feu par arrêt du parlement de Dijon le 14 mars de l'année suivante; *La Fortune*, 1751, in-8°; *Histoire de la princesse de Montferrat*, Londres, 1749, in-12; *Réflexions sur les grands hommes qui sont morts en plaisantant*, Amsterdam, 1732, in-16. La prétention à l'esprit fort se fait beaucoup sentir dans cette dernière production, qui d'ailleurs n'est pas bien piquante. Les grands hommes qu'il cite sont quelquefois très-petits, et plusieurs de leurs plaisanteries assez insipides. Il est en outre éditeur d'une production de son père, ancien directeur de la compagnie des Indes à Pondichéry, et depuis mort à Saint-Domingue, commissaire général de la marine. Elle est intitulée *Remarques historiques, critiques et satiriques d'un cosmopolite*, tant en prose qu'en vers. Ce livre, imprimé à Nantes sous le titre de Cologne, 1731, in-12, est fort rare. *Voyez* GASSENDI.

† DESLAURIERS, comédien de l'hôtel de Bourgogne à Paris, vivoit en 1634. Il est auteur, I. *Des Fantaisies de Bruscambille*, Paris, 1615, in-8°, 1668, in-12, et souvent réimprimées depuis. Ce livre est rempli de plates bouffonneries. L'édition de Lyon, 1622, in-24, porte pour titre : *Plaisans prologues et paradoxes de Bruscambille, et autres discours comiques*. II. *Prologues non tant superlifiques, nouvellement mis en vue, avec plusieurs discours non moins facétieux*, Paris, 1609, in-12.

† DESLON (Charles), médecin de Paris, mort le 21 août 1786, à

la fleur de son âge, ayant autour de lui cinq ou six jolies femmes de la cour, les magnétisant avec une grande ferveur, se fit disciple de Mesmer, et soutint son système sur le magnétisme avec persévérance. Il a publié des *Observations* sur cet agent trop vanté, Paris, 1792.

I. DESLYONS (Antoine), jésuite, né à Béthune, et mort à Mons le 11 juillet 1648, a laissé des *Poésies* imprimées à Anvers, 1640, et postérieurement à Rome et à Prague. Ces poésies, au jugement des journalistes de Trévoux, janvier, 1704, page 63, ne sont point inférieures à celles du pere Hossch. Il a donné plus de liberté à sa versification, et imité la vivacité féconde d'Ovide.

† II. DESLYONS (Jean), docteur de Sorbonne, doyen et théologal de Senlis, né à Pontoise en 1615, et mort à Senlis le 26 mars 1700, étoit un homme singulier, qui ordonna par son testament de l'enterrer dans un cercueil de plomb. Ce n'étoit pas par pompe, disoit-il, mais pour s'élever contre l'abus presque universel d'ensevelir les morts les uns sur les autres, soit dans les églises, soit dans les cimetières; ce qu'il croyoit être contre le 15e canon du concile d'Auxerre, qui dit : *Non licet mortuum super mortuum mitti*. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, écrits d'un style dur, guindé, et encore plus diffus mais l'érudition y est très-abondante, et, pour l'ordinaire, accompagnée de beaucoup de solidité. Les principaux sont, I. *Discours ecclésiastiques contre le paganisme du Roi-boit*, 1664, réimprimés en 1670, in-12, sous le titre de *Traité singulier et nouveau contre le paganisme du Roi-boit*. Il s'élève fortement contre la superstition du gâteau des rois et la sottise de la fève. Barthélemy (*voyez* ce nom), avocat de Senlis, lui répondit. II. *Lettre ecclésiastique touchant la sépulture des prêtres*. L'auteur déclame avec non moins de force contre ceux qui prétendent que les prêtres, comme les laïques, doivent être enterrés la face et les pieds tournés vers l'autel. III. *Traité de l'ancien droit de l'évêché de Paris sur Pontoise*, 1674, in-8°. IV. *Défense de la véritable dévotion envers la sainte Vierge*, 1651, in-4°. Deslyons, à ses singularités près, étoit un homme estimable, savant, passionné pour les anciens usages de l'Eglise, ne désirant que de les voir rétablis, prêchant autant par son exemple que par ses discours. Avant les événemens de 1789, on voyoit dans la bibliothèque du prieuré de St.-Maurice, à Senlis, 10 vol. manuscrits de Deslyons, qu'il avoit légués à ce prieuré, qui possédoit aussi un très-beau portrait de cet auteur.

I. DESMAHIS. *Voyez* Gros-teste.

† II. DESMAHIS (Joseph-François-Edouard de Corsembleu), né à Sully-sur-Loire en 1722, mort le 25 février 1761, avoit beaucoup d'esprit et de sensibilité. Le spectacle des souffrances d'autrui le déchiroit. Plus à ses amis qu'à lui-même, il prévenoit leurs désirs. « Lorsque mon ami rit, disoit-il, c'est à lui de m'apprendre le sujet de sa joie; lorsqu'il pleure, c'est à moi à découvrir la cause de son chagrin. » Jamais il ne sollicita de grace ni de récompense. Il répétoit souvent :

A peu de frais, en vérité,
Les dieux peuvent me satisfaire,
Qu'ils me laissent le nécessaire,
Et qu'ils m'accordent la santé,
Je fais du reste mon affaire.

Il disoit ordinairement : « Si l'union et l'harmonie régnoient parmi les gens de lettres, ils seroient, malgré

leur petit nombre, les maîtres du monde. On lui lut un jour un écrit satirique ; il dit avec indignation : « Abandonnez pour jamais ce malheureux genre, si vous voulez conserver avec moi quelque liaison. Encore une satire, et nous rompons ensemble. » Modeste au milieu des succès, il dit plusieurs fois à ses amis : « Content de vivre avec les grands hommes de mon siècle dans le cercle de l'amitié, je n'ambitionne point d'être placé auprès d'eux dans le temple de mémoire. » Il donna, dès sa plus tendre jeunesse, des preuves de la délicatesse de son esprit, et sut mêler aux plaisirs l'étude et la philosophie. On a de lui, le *Billet perdu*, comédie en un acte et en vers, qui fut jouée avec succès en 1760, que l'auteur intitula ensuite *l'Impertinent*, et qu'il auroit mieux fait de nommer le *Tracassier*. Ce n'est pas, à la vérité, le ton de Molière ; mais on y trouve de jolis portraits, des saillies heureuses, des pensées fines, et le caractère principal est assez bien peint. II. Des *Œuvres diverses*. Une poésie douce et légère, une versification aisée, harmonieuse, un coloris frais, des pensées délicates, des éloges et des traits de satire bien tournés : voilà les caractères de ce recueil, où l'on distingue le *Voyage de Saint-Germain*. On sent que l'auteur s'étoit proposé de bonne heure Voltaire pour modèle, et il l'imite assez heureusement. Il a paru en 1777 une édition complète de ses *Œuvres* d'après ses manuscrits, avec son *Eloge historique*, Paris, 2 vol. in-12.

† DESMAISEAUX (Pierre), de la société royale de Londres, né en Auvergne d'un ministre protestant, se retira de bonne heure en Angleterre, où il mourut en 1745, à 79 ans. Il avoit eu des liaisons étroites avec Saint-Evremont et Bayle. Il donna une *Edition des Œuvres* du premier, en 3 vol. in-4°, Londres, 1705, avec la Vie de l'auteur, exacte, curieuse, mais trop pleine de petits détails et de discussions minutieuses. Il publia aussi l'*Histoire* du second, et celle de ses ouvrages. Ce dernier écrit offre une idée de tous les livres de Bayle. Il se trouve à la tête de son *Dictionnaire* de l'édition de 1730 ; et il a été imprimé en 1732 à La Haye, en 2 vol. in-12. Desmaiseaux est encore l'éditeur du *Recueil des Œuvres de Bayle*, mis au jour la même année, en 4 vol. in-fol. On a de lui d'autres éditions, parmi lesquelles on remarque la *Traduction française* faite sur une version anglaise de l'*Histoire du Japon*, par Engelbert Kœmpfer, publiée à La Haye, 1729, en 2 vol. in-fol., que l'auteur a souvent accompagnée de remarques pleines d'anecdotes littéraires.

† I. DESMARAIS (Henri), musicien français, né à Paris en 1662, page de la musique du roi, obtint une pension de 900 livres dès l'âge de 20 ans, ne pouvant occuper, à cause de sa jeunesse, une des places de maître de musique de la chapelle du roi. Dans un voyage qu'il fit à Senlis, il épousa en secret la fille du président de l'élection. Le père le poursuivit comme l'ayant séduite et enlevée, et le fit condamner à mort par sentence du châtelet. Le musicien passa en Espagne, et ensuite en Lorraine ; enfin le parlement le déchargea de la condamnation portée contre lui. Il mourut à Lunéville en 1742, laissant des *Motets* et des *Opéras*, qui ne sont pas sans mérite. On estime sur-tout celui d'*Iphigénie*, retouché par Campra.

II. DESMARAIS. *Voy.* RÉGNIER, n° II.

I. DESMARES. *Voyez* CHAMPMESLÉ, n° I.

† II. DESMARES (Toussaint), prêtre de l'Oratoire, célebre par ses sermons, né à Vire en Normandie, fut député à Rome pour défendre la doctrine de Jansénius : il prononça à ce sujet devant Innocent X un *Discours*, qu'on trouve dans le Journal de Saint-Amour. Son attachement au jansénisme lui suscita plusieurs affaires. On le chercha pour le conduire à la Bastille ; mais il échappa aux poursuites, et se retira pour le reste de ses jours dans la maison du duc de Liancourt, au diocèse de Beauvais. Le père Desmares mourut en 1687, à 87 ans, après avoir composé, en société avec Dom Rivet, le *Nécrologe de Port-Royal*, Amsterdam, 1723, in-4°. Le Fevre de Saint-Marc a publié en 1735 un second volume sous le titre de *Supplément*. On a encore du P. Desmares *Description de l'abbaye de La Trappe*, Lyon, 1683, in-12.

† III. DESMARES (N.), secrétaire des commandemens du prince de Condé, mort dans un âge très-avancé, en 1715, donna au théatre *Merlin Dragon*, comédie en un acte et en prose, représentée en 1686, et qui se trouve imprimée dans le 7e vol. du recueil intitulé *Théâtre français*, Paris, 1737 ; et *Roxelane*, tragédie, représentée et imprimée en 1643, in-4°.

I. DESMARETS DE SAINT-SORLIN. *Voyez* MARETS, n° II.

† II. DESMARETS (Nicolas), neveu de Colbert, et ministre d'état sous le règne de Louis XIV, puis contrôleur-général des finances, mort en 1721, se montra digne de son oncle par son intelligence et son zèle. Il laissa un *Mémoire* très-curieux sur son administration. Cet écrit, imprimé plusieurs fois, ne sauroit l'être trop souvent pour ceux qui veulent connoître le dédale des finances. On le trouve dans les Annales politiques de l'abbé de Saint-Pierre. Le maréchal de Maillebois étoit fils de Desmarets.

DESMARETTES. *Voyez* BRUN, n° V.

DESMARQUETS (Charles), procureur au châtelet, mort à Paris le 21 mars 1760, âgé de 62 ans, connu par un ouvrage utile aux praticiens, intitulé *Style du châtelet de Paris*, 1770, in-4°.

† DESMARS (N.), médecin de Boulogne-sur-Mer, mort en 1767, membre de l'académie des sciences d'Amiens. Ses principaux ouvrages sont, I. *Mémoire sur l'air, la terre et les eaux de Boulogne-sur-Mer et de ses environs*, Amiens, 1759, in-12. II. *Constitution épidémique observée, suivant les principes d'Hippocrate*. III. *Epidémiques d'Hippocrate*, traduit du grec, suivies de quarante-deux Histoires rapportées par cet ancien médecin, et du Commentaire de Galien sur les Histoires, Paris, 1767, in-12.

DESMASURES. *Voy.* MASURES.

DESMOLES (Arnaud), peintre français du 16e siècle, excella dans l'art de peindre les vitraux. On admire ceux de la cathédrale d'Auch, où sont représentés divers sujets des ancien et nouveau Testamens. Ils sont au nombre de vingt, de quarante-cinq pieds de hauteur sur quinze de large. Le dernier porte la date de la fin de l'ouvrage ; c'est le 25 juin 1509. Le dessin en est correct, le coloris éclatant. On ne connoît point d'autre ouvrage de Desmoles ; on ignore de même le nom de sa ville natale et la date de sa mort.

† DESMOLETS (Pierre-Nicolas), bibliothécaire de la maison de l'Oratoire, rue Saint-Honoré, mort le

26 avril 1760, dans la 83e année de son âge, à Paris sa patrie, s'attacha particulièrement à l'histoire littéraire, et eut un nom en ce genre. Ses mœurs rehaussoient l'éclat de son savoir. D'une société aimable et douce, il comptoit les premiers littérateurs de France parmi ses amis. Son principal ouvrage est une continuation des *Mémoires de littérature de Sallengre*, 1726—1731, en 11 vol. in-12. (L'abbé Goujet a eu part à cette production, qui renferme quelques morceaux curieux.) *Recueil de pièces d'histoire et de littérature*, Paris, 1731, 4 vol. in-12. L'abbé Grenet a travaillé à cet ouvrage. Il fut l'éditeur du traité *De Tabernaculo Fœderis* du père Lami, Paris, 1720, in-fol., et de divers autres livres. *Voy.* Poujet.

* DESMOND (la comtesse de), morte en 1612, fournit un exemple remarquable de longévité, mais sur lequel on n'est pas d'accord. Quelques-uns prétendent qu'elle a vécu cent soixante-deux ou trois ans; mais Walpole, qui a fait de scrupuleuses recherches à cet égard, réduit le temps de sa vie à cent quarante-cinq ans. Cette dame étoit de la famille des Fitzgeralds, au comté de Waterford, épouse de Thomas, treizième comte de Desmond, dont elle fut veuve l'an 1534.

* DESMONTS (Remi), né à Novi près de Rhétel-Mazarin le 30 octobre 1703, bénédictin de la congrégation de Saint-Vanne, profès de Beaulieu en Argonne, mort à Provins le 27 octobre 1787, a publié, I. *Le libertinage combattu par le témoignage des auteurs profanes*, Charleville, 1744, 1747, 4 vol. in-12. II. *Nouvelle méthode latine et chrétienne*, où en apprenant le latin on s'instruit en même temps de la religion, Metz, 1760, in-12.

DESMOTTES. *Voyez* Mothe (de la).

* I. DESMOULINS (Laurent), né dans le diocèse de Chartres vers la fin du 13e siècle. On a de cet écrivain peu connu une *Epitaphe d'Anne duchesse de Bretagne, royne de France, seconde femme de Louis XII*, et un poëme moral intitulé *le Catholicon des maladvisés, aultrement dit le Cymetière des malheureux*. Cet ouvrage, où l'on trouve la paraphrase d'un grand nombre de passages de l'Ecriture sainte, des Pères, et d'auteurs profanes, a été imprimé, in-8°, à Paris, en 1511 et en 1513, puis à Lyon en 1534. L'auteur, quoique prêtre, n'y a pas toujours employé un style très-chaste.

† II. DESMOULINS (Benoît-Camille), né à Guise en Picardie en 1762, fils du lieutenant-général du bailliage de cette ville. Le chapitre de Laon le nomma boursier au collége de Louis-le-Grand à Paris, où il fit ses études avec Robespierre et plusieurs autres jeunes gens qui figurèrent ensuite comme lui dans la révolution. Desmoulins s'étoit fait recevoir avocat à Paris; son imagination ardente et souvent exaltée lui fit embrasser avec enthousiasme les principes de la révolution française, sans qu'il en prévît les suites. Parlant et écrivant sans aucun plan, sans aucune liaison dans ses idées, Desmoulins parcouroit tous les cabinets littéraires, les cafés où il y avoit des réunions politiques, et les groupes qui se formoient tous les jours dans le jardin du Palais-Royal. Il se lia, dès le commencement de la révolution, avec son ancien camarade Robespierre, qui voyoit dans Camille un cerveau facile à faire émouvoir, mais de bonne foi dans ses principes. Le 13 juillet 1789, après avoir harangué la multitude rassemblée au Palais-Royal, tenant deux pistolets à la

main, il lui proposa de prendre une cocarde distinctive et de marcher contre la Bastille. Ces deux propositions furent adoptées ; la cocarde fut d'abord verte, mais on observa que le vert étoit la couleur du comte d'Artois ; elle fut bientôt remplacée par la cocarde tricolore ; la Bastille fut assiégée et prise. Après ce premier succès, il continua la mission qu'il s'étoit donnée d'échauffer l'esprit public, soit par ses discours, soit par ses écrits, et prit le titre de *procureur-général de la lanterne*. Cette dénomination rappeloit les premières exécutions populaires qui avoient suivi la prise de la Bastille. Il publia peu de temps après un journal sous le titre de *Révolutions de France et du Brabant*, écrit avec chaleur, mais souvent avec cette chaleur délirante qui devient quelquefois ridicule : les tours bizarres, les termes néologiques, les figures triviales abondent dans tout ce qu'il a écrit : son journal du *Vieux cordelier* est d'un style plus soutenu et plus correct. Il fut d'abord zélé partisan du général La Fayette, qui lui fit cadeau de son buste ; mais, après la fuite de ce général, il jeta le buste par la fenêtre, et manqua de tuer une femme qui passoit en ce moment dans la rue. Camille s'étoit lié avec le duc d'Orléans : ils eurent plusieurs conférences à Mousseaux ; ce qui le fit soupçonner d'être l'agent de ce prince. Camille fut aussi poursuivi comme l'un des auteurs des 5 et 6 octobre 1789, où le duc d'Orléans étoit gravement soupçonné. Lié intimement avec Danton, il fut l'un des fondateurs du club des cordeliers. Après la fuite de Louis XVI à Varennes, Camille fut décrété d'arrestation, pour s'être trouvé au rassemblement du Champ-de-Mars, où on rédigea une pétition tendant à faire déclarer que ce prince étoit censé avoir abdiqué : il fut obligé de se tenir caché pendant quelque temps ; il figura ensuite dans l'insurrection du 20 juin 1792, lorsque le faubourg Saint-Antoine se rendit en masse au château des Tuileries, pour forcer le roi à sanctionner le décret porté contre les prêtres réfractaires, journée qui prépara la chute de la monarchie ; il parut sur-tout dans celle du 10 août suivant qui l'anéantit, et fut à cette époque nommé l'un des secrétaires du ministre de la justice Danton. (*Voy.* l'Histoire impartiale des crimes commis pendant la révolution, par Prudhomme, 6 vol. in-8°.) Nommé député à la convention, il eut le courage de défendre le duc d'Orléans, dont un grand nombre de membres demandoit le bannissement. On lui reprocha de recevoir chez lui, deux ou trois fois par semaine, le prince dans des réunions nocturnes. Quoique lié avec les meneurs montaguards, Camille avoit conservé une espèce d'indépendance ; il en donna une preuve éclatante, en publiant une défense du général Dillon, contre la prétendue conspiration que lui attribuoient plusieurs députés en faveur du fils de Louis XVI : cette conduite vacillante lui fit perdre la popularité dont il jouissoit à la société des jacobins et dans celle des cordeliers. Son attachement pour Danton devint la cause de sa perte, Robespierre marchant à pas de géant vers la tyrannie. Danton, secondé par les cordeliers, voulut s'opposer à ces comités, et Camille fut chargé de les attaquer par l'opinion, dans son journal du *Vieux Cordelier* : il s'y déclara contre la terreur et osa faire entendre à l'assemblée un mot qu'elle avoit banni de son langage. Il demanda qu'après avoir établi tant de comités sous différents titres, on créât du moins un comité de clémence. Ce mot fut son arrêt de mort, ses écrits devinrent l'objet d'une vive discussion aux jacobins, il appela le témoignage de Robespierre, attesta

qu'il lui avoit soumis ses numéros du *Vieux Cordelier* avant de les publier ; mais celui-ci éluda les interpellations, proposa de conserver Camille dans la société, et d'y brûler son journal : « Brûler n'est pas répondre, tu n'es pas encore roi, s'écria vivement Camille. » Robespierre lui lança un regard menaçant ; Camille dans son journal avoit persiflé Saint-Just, qui ne lui pardonna pas d'avoir dit « qu'il portoit sa tête comme un Saint-Sacrement. » Saint-Just le désigna comme un contre-révolutionnaire déguisé, et présenta au comité de salut public, dont il étoit membre, un rapport contre Camille, qui fut arrêté dans la nuit du 31 mars 1794, ainsi que Danton et autres, qu'on nomma ses complices ; il ouvrit ses fenêtres et cria : « Au secours contre la tyrannie. » Voyant que personne ne vouloit pour le défendre, il demanda aux satellites la permission d'emporter quelques livres. Il choisit dans sa bibliothèque les Nuits d'Young et les Méditations d'Hervey. Conduit au Luxembourg, il dit à un prisonnier, en le quittant pour aller à la conciergerie : « Je vais à l'échafaud, pour avoir versé quelques larmes sur le sort des malheureux. Mon seul regret en mourant sera de n'avoir pu les servir. » Il fut interrogé le 1er avril par des commissaires du tribunal révolutionnaire : et quand on lui demanda quel âge il avoit : « L'âge du sans-culotte Jésus-Christ, lorsqu'il mourut, répondit-il ; » c'est-à-dire 33 ans, âge fatal aux révolutionnaires. Le 4 on le conduisit devant le tribunal pour être jugé. Il se défendit avec assez de calme ; mais lorsqu'on lui ordonna de se retirer pour laisser délibérer les juges, il entra en fureur, les accabla de malédictions, et leur jeta des boulettes de papier à la figure, leur reprocha leurs assassinats multipliés, et on ne put le faire descendre de la salle qu'en employant la force. Il fut condamné à mort, comme ayant injurié le système révolutionnaire, et voulu rétablir la monarchie. Le 5 il fut conduit, non sans peine, au supplice. Il fit les plus grands efforts pour ne pas monter sur la charrette ; sa chemise étoit en lambeaux et ses épaules nues ; ses yeux étinceloient au moment où on lui attacha les mains. « Voilà donc, s'écria-t-il, la récompense réservée au premier apôtre de la liberté. Sa statue va être arrosée par le sang de l'un de ses enfans : les monstres qui m'assassinent ne me survivront pas longtemps. » Mais Camille devoit, dans ce moment, avoir des souvenirs bien amers de la conduite qu'il avoit tenue lui-même envers les députés brissotins, pour les conduire à l'échafaud ; ainsi il recevoit la peine du talion. Duplessis-Laridon, son épouse, qu'il adoroit, éprouva le même sort. Il n'est pas vrai que Camille ne voulut point être marié par un prêtre assermenté ; c'est sa femme qui s'y opposa et dont il ne gêna pas l'opinion. Les seuls témoins de son mariage furent Robespierre et Danton. Les écrits de Desmoulins sont, I. Les *Révolutions de France et du Brabant*. II. *Histoire des Brissotins*, 1 vol. in-8°. III. *Le Vieux Cordelier*, dont il n'a paru que 5 numéros in-8° ; et d'autres *écrits* relatifs aux circonstances.

III. DESMOULINS. *V.* MOULINS.

* DESMYNIÈRES (J.), auteur qui paroît avoir vécu vers le milieu du 16e siècle. On trouve à la suite du Thresor immortel, trouvé et tiré de l'Escripture sainte, par maistre Jacques Sireulde, etc., des *Vers* de sa façon, au nombre de ceux que l'éditeur annonce avoir été *faits et composés par aucuns poëtes françois et presentez au Puy des Pau-*

vres de Rouen, en l'année 1552 et les deux suivantes.

† DESNOS (Pierre-Joseph Odolant), né à Alençon le 21 novembre 1722, où il mourut le 11 août 1801, perdit son père dès son enfance, et fit ses études à Paris. Livré d'abord à l'étude de la jurisprudence, il la quitta pour celle de la médecine; et de retour dans sa patrie, il eut des succès dans l'exercice de son art. Devenu secrétaire de la société d'agriculture d'Alençon et membre de diverses sociétés savantes, on lui doit plusieurs ouvrages. Parmi un grand nombre d'*Observations*, insérées dans le Journal de médecine, on distingue celles qu'il a faites *sur un estomac percé qui n'avoit pas empêché de vivre*, et *sur le danger de manger les chairs des animaux dont le genre de mort est ignoré*. Desnos est encore auteur, I. Des *Mémoires historiques sur la ville d'Alençon*, 1787, 2 vol. in-8°. II. D'une *Dissertation sur Serlon, évêque de Séez, et Raoul, archevêque de Cantorbéry*, in-8°. III. D'une autre *sur les héritiers de Robert IV, comte d'Alençon*, in-8°. IV. Il a fourni un grand nombre d'*articles* à l'auteur de la Chronologie des grands-baillis de Caen, au Dictionnaire du Maine, à celui de la Noblesse, au Dictionnaire géographique des Gaules par Expilly; à la nouvelle édition de la Bibliothèque des historiens de France par Fontette. Desnos y rédigea la plus grande partie de ce qui concerne l'*Histoire de la ci-devant Normandie*. V. Il a laissé un grand nombre de *Manuscrits* dans lesquels le défaut d'ordre qui dépare ses ouvrages se fait encore plus sentir.

* DESNOUES (Guillaume), chirurgien en chef de l'hôpital de Gênes, enseigna l'anatomie et la chirurgie dans cette ville pendant treize ans, et vint ensuite à Paris, où il fit des démonstrations anatomiques en cire coloriée. Ce chirurgien fut en correspondance avec les plus savans anatomistes d'Italie; c'est de là qu'est venu le recueil qui a paru sous ce titre: *Lettres de Guillaume Desnoues à M. Guillielmini*, Rome, 1706, in-8°. Ces Lettres sont datées de différens endroits d'Italie.

DESNOYERS. *Voyez* Noyers.

† DESŒILLETS (mademoiselle), comédienne renommée, qui jouoit les premiers rôles à l'hôtel de Bourgogne, précéda la Champmeslé. Elle excella dans le rôle d'Hermione. Louis XIV disoit: « Pour que ce rôle fût rempli avec la dernière perfection, il faudroit que mademoiselle Desœillets jouât les trois derniers actes, et mademoiselle Champmeslé le second. » La première avoit plus de feu, l'autre plus de délicatesse.

* DESONNATZ (Jean), juge, et depuis secrétaire-greffier du tribunal révolutionnaire créé à Genève, sa patrie, en 1794, par vingt-deux clubs insurgés, mort en 1797.

Tableau de la dernière révolution de Genève, avant sa réunion à la France.

On a vu dans l'article Clavières l'enchaînement des révolutions de Genève; la médiation constante de la France qui veut empêcher cette ville de se détruire elle-même; la médiation armée des trois puissances réunies qui l'assiégent en 1782, pour rétablir le gouvernement emprisonné dans une auberge par les clubs insurgés; l'exil des vingt-deux notables agitateurs; leur refuge à Londres en 1783; leur arrivée en France en 1789; leur vengeance terrible contre Louis XVI; leur rentrée dans Genève pour proscrire, en 1792, le gouvernement qui les avoit proscrits en 1782, et pour en prendre la place. Cette réunion d'aventuriers

s'étoit à peine rétablie dans son pays, qu'elle manifesta ses fureurs contre l'ancien gouvernement génevois, contre les Français sur-tout, qu'elle crut dévoués à la cause de Louis XVI, et contre le militaire français qui les avoit expulsés de leur patrie en 1782 avec tant de précipitation, qu'une partie, en fuyant, s'étoit jetée dans le lac. Montesquiou fut le premier de nos généraux qu'ils poursuivirent aux jacobins. Desonnatz, leur correspondant en 1792 et 1793, fit les premières démarches pour perdre ce général. Kellermann fut le second. Le Génevois avoit en France un correspondant qui négocioit la proscription aux jacobins et au tribunal révolutionnaire, avec ordre sur-tout de ne poursuivre la mémoire des généraux qu'après leur supplice. La proscription du général Carteaux et de son état-major suivit de près. « Frères et amis (dit Desonnatz aux jacobins de Paris, suivant les pièces qu'il a publiées lui-même), je vous dénonçai la perfidie des généraux Montesquiou et Kellermann, celle de leur état-major, et les trames du Midi. Je viens vous entretenir aujourd'hui des trahisons du général Carteaux ». Ce ne fut qu'avec beaucoup d'adresse que ces guerriers, qui servoient leur patrie avec fidélité, éludoient les effets des poursuites qui leur étoient inconnues et auxquelles plusieurs avoient déjà succombé. Le résident de France ayant pénétré cette intrigue anglaise paya un Génevois pour la poursuivre dans les tribunaux. Desonnatz y fut absous; ses correspondances homicides avec les jacobins lui furent restituées par le jugement et par le gouvernement. Le Génevois dénonciateur n'évita le dernier supplice qu'en se jetant dans la légation de France qui l'avoit provoqué. L'état-major de l'armée des Alpes, ayant pris connoissance des pièces, crut voir une conjuration secrète contre l'armée, se présenta à la légation de France, demandant avec fureur les moyens de se saisir du gouvernement, de mettre à sa place le Génevois caché et réfugié dans la légation, de fusiller Desonnatz, ou même de proclamer l'union de Geneve à la France. Le ministre résident, refusant de participer à cette révolution, dit que le jour que l'état-major viendroit prendre Genève sans ordre, il s'uniroit intimement au gouvernement établi, quelque vil qu'il fût et suspect sur ses dispositions envers la France: il se contenta de demander la délivrance du réfugié en son hôtel, qui sortit en habit d'officier au milieu de l'état-major, et reçut avec lui les honneurs de la garnison de Geneve à son passage. Le cri des révolutions génevoises, *égalité* et *indépendance*, ne cessa depuis de tourmenter les clubistes génevois. Le parti du gouvernement destitué en 1782 refusant un impôt au gouvernement de 1792, le grand club des révolutionnaires se divisa le 19 juillet 1794, en 22 clubs de quartiers qui créèrent un tribunal révolutionnaire, une force armée, et se partagerent les victimes. Desonnatz, distingué par son éloquence furieuse et sanguinaire, fut élu secrétaire-greffier. La dissolution de l'assemblée légale du peuple souverain, et sa métamorphose en clubs, ou cercles politiques, étoit de tout temps à Genève le signal d'une nouvelle révolution. L'élite de Genève fut spontanément emprisonnée à Chante-Poulet. Les portefeuilles des financiers, l'or et l'argenterie des riches furent portés à la caisse des clubs. Tous ces riches spéculateurs, qui avoient fait en France, pendant l'époque des emprunts de la monarchie, des entreprises si productives, furent maltraités, emprisonnés et dépouillés, ainsi que les partisans du gouvernement de 1791. Germani, frère de Necker, initié dans les secrets de cette révolution, confondu avec les

victimes emprisonnées, promit d'obtenir de la Suisse l'impunité des insurgés, traita avec eux, leur paya une forte rançon, obtint sa liberté et alla chez le vieux Steiguer, avoyer de Berne, intercéder en faveur de ses bourreaux. Le célèbre Senebier, voyant arriver l'orage, avoit prudemment disparu. Saussure fut momentanément arrêté; mais le résident de France, son collègue dans beaucoup d'académies, ayant montré au tribunal des clubs le ressentiment des savans européens, Saussure fut élargi. Les magistrats de 1792, qu'on appeloit les *magnifiques*, leurs partisans, qu'on appeloit *englués*, furent tous enlevés de nuit en chemise et emprisonnés. La force armée des vingt-deux clubs insurgés, s'étant partagée les quartiers de la ville pour le pillage, ramassa un million huit cent cinquante-cinq mille florins argent de Genève, que les notables de la révolution se partagèrent. Les modérés, touchant peu de chose, avides et jaloux, demandèrent leur part ou des comptes. Les robustes révolutionnaires publièrent la recette, avouèrent la somme, et certifièrent qu'ils avoient dépensé en repas publics, rafraîchissemens, papier, registres, plumes, indemnités des agens de la révolution, majors, secrétaires, voyans aux portes, visiteurs, etc., une somme égale à la recette. Le pillage fini, les agitateurs des vingt-deux clubs demandèrent que les Génevois, qui, dix ans auparavant, avoient appelé la médiation des troupes françaises, fussent recherchés. C'étoit le crime principal qu'ils avoient à cœur de punir. Il fut ordonné que tous les Génevois qui avoient appelé les Français en 1782, ou machiné contre l'indépendance de l'état en 1793, seroient punis de mort. Onze notables citoyens, Audeoud, Cayla, Chenaud, Decombes, Delorme, de Rochemont, Fatio, Munier, Naville, Prévost-Cabanis, Vivien-Decor furent fusillés et moururent en héros. Presque tous, écoutés par une populace égarée et curieuse, prononcèrent des discours sublimes que l'histoire conservera. Soixante-six furent bannis à perpétuité, et vingt-six condamnés à mort par contumace. Exemple terrible qui prouve que dix ans de tranquillité n'éteignent pas les haines formées par les révolutions! Le vote de Desonnatz, en jugeant Naville, étoit remarquable. « Naville, disoit-il, ne se rendit jamais coupable envers le peuple, et je ne pense pas qu'il mérite une peine capitale; cependant comme je veux sauver mon pays, je le condamne à la mort. » Le juge Nal disoit: « Ma consience me persuade que Naville ne mérite pas la mort; mais puisqu'il faut avoir deux consciences, je le condamne. » C'est avec ces formules que ces assassins ordonnoient le supplice des magistrats qui avoient honoré leur patrie. La férocité de Desonnatz et de ses complices se tourna bientôt contre les individus, accusés en 1794 de travailler à la réunion de Genève à la France. Ce n'étoit alors qu'un soupçon sans fondement. Witel, Genton, Comte, Grosbetty et Benoît au service de France, furent fusillés. L'individu qui avoit dénoncé aux tribunaux génevois la proscription des généraux français le fut par contumace. Ces infortunés avoient tous rendu des services à la France, et tous avec générosité et sans récompense. Les uns avoient fait restituer à la légation une portion de ses archives pillées en 1792; les autres avoient poursuivi des fabricateurs de faux assignats, et tous avoient demandé au tribunal révolutionnaire génevois la recherche des ennemis de la France; mais comme le gouvernement génevois s'étoit reconnu dans cette pétition, il les dévoua à la mort. Directeur secret de ces exécutions sanglantes contre les enne-

mis les plus connus de l'ancienne et de la nouvelle France, il punissoit le crime idéal de la réunion. « Vous en voulez à notre vie, s'écrioient les victimes de la classe des patriotes, parce que nous avons montré de l'attachement à la France, et vous en concluez que nous travaillons à la réunion; mais pouvez-vous punir notre zèle pour une nation qui nous réchauffe dans son sein, qui nous défend des puissances ennemies, et qui est le soutien elle-même de notre indépendance? Vous nous reprochez d'être plutôt Français que Génevois; mais cette indépendance précieuse nous est aussi chère qu'à vous. Nous avons été appelés plusieurs fois à la légation de France; mais nous citons le ciel comme témoin que la question de la réunion y fut étrangère. Aider la France par des services zélés contre tout ennemi armé pour la détruire fut notre mobile. Quand vous avez été requis par son ministre résident, avez-vous refusé vous-mêmes de lui rendre tels et tels services qu'il a désirés? Vous dites que nous ne sommes qu'une poignée d'hommes désirant la réunion: que pouvez-vous craindre d'une poignée d'hommes?

Les harangues des magnifiques arrivés au lieu du supplice avoient un caractère différent. Le parti les a conservées avec soin, et les a publiées, mais avec des variantes, dans sa Relation des malheurs de Genève, ouvrage simple et véridique, qui constate le délire extrême de l'homme égaré par les révolutions. « Qui êtes-vous, disoit Naville aux juges des clubs insurgés, pour me condamner à mort? Je ne vois dans vos clubs que des usurpateurs de la puissance légitime du souverain dont l'assemblée est dissipée. Le souverain est dans l'assemblée de la nation. Le crime, le vol et l'assassinat sont dans les clubs. Vous avez établi le gouvernement de 1792, et vous vous êtes substitués en 1794 à votre propre ouvrage. Quel défaut aviez-vous à reprocher à celui de 1791? celui d'être foible sans doute. Il vous laissoit l'influence. Il blessoit, dites-vous, l'égalité; mais il respectoit vos propriétés; et vous, qui lui avez succédé, les respectez-vous? Votre règne ne commence-t-il pas par le pillage des biens de vos concitoyens? Nous avons des torts, dites-vous, c'est pourquoi il faut que nous mourions; mais nos torts vous avoient-ils ôté la vie quand nous en avions le pouvoir, comme vous nous l'ôtez avec nos biens quand vous le pouvez? Je ne m'avilirai pas pour tenter de vous fléchir. Ma mort est résolue, vous avez deux consciences; celle qui nous reconnoît amis et pères du peuple, et celle qui nous condamne à la mort. Je périrai donc avec courage comme les magistrats que vous avez déjà fait périr. Mais puisque le peuple demande que nous soyons entendus avant de subir la mort, je déclare que, depuis la destruction de l'ancien gouvernement, j'ai vécu dans la retraite; j'ai été soumis à vos lois, convaincu de mon impuissance à les renverser; j'ai supporté l'esclavage; j'ai vu le crime triompher, et la pensée que je vais cesser d'être en adoucit l'amertume. O mon épouse! ô mes enfans chéris! vous ne rougirez jamais de m'avoir appartenu. Quant à vous, je vous annonce le sort qui vous attend. Vous ne jouirez pas du fruit de vos forfaits. Des factions se forment dans votre sein. Vous lutterez entre vous laborieusement; vous vous livrerez des combats sanglans; vous vous dévorerez réciproquement, et jamais vous n'oserez, comme moi, lever les yeux vers le ciel. TIREZ. »

Le syndic Fatio ne harangua pas le peuple, il se contenta de supplier froidement ses assassins de faire feu sur lui de plus près. Mutilé par leur maladresse, il haussa les épaules et

leur dit : « Je vous avois bien dit que vous me manqueriez. »

Delorme avoit une éloquence différente. Découvrant sa poitrine, il leur dit : « Frappez là. » A force de répandre du sang, la révolution s'attiédit et périclita. La terreur qui avoit saisi les victimes, saisit les bourreaux. Le commandant de la force armée des clubs, et les notables insurgés qui s'en avisèrent, eurent recours à une invention infernale difficile à décrire. Mais si la nature de ce dictionnaire veut que nous conservions les actes de vertu et d'héroïsme, elle veut que nous conservions de même les tableaux des crimes et des excès. Nous ajouterons qu'on ne pourroit croire aux mystères abominables du club central de la Grille, qui exécutoit les mesures révolutionnaires. conçues par trois individus du gouvernement, si le ministre de France qui résidoit à Genève à l'époque de sa réunion, n'avoit fait l'ouverture solennelle de ce club, et n'en avoit publié le procès-verbal. Le Moniteur du 26 prairial an 6 en a conservé le souvenir en ces termes. « Le citoyen Desportes (ministre résident de France à Genève), suivi de deux juges de paix et du commissaire de police, est allé aujourd'hui ouvrir la salle d'assemblée connue sous le nom de cercle de la Grille. On y a trouvé entre autres choses les horribles ornemens de ce repaire d'antropophages, cinq têtes et les crânes de Richemont et Baudi, fusillés par ordre du tribunal révolutionnaire, qui servoient de tasses à ces monstres exécrables. Le citoyen Desportes fait poursuivre les chefs de cette horde criminelle, et ériger un poteau où le bourreau pendra le drapeau et les autres enseignes de cette société abominable. Les têtes vont être solennellement inhumées. »

DESORMEAUX (Joseph Ripault), né à Orléans, et mort à Paris en 1793, à l'âge d'environ 70 ans, devint membre de l'académie des belles-lettres, et s'appliqua à l'étude de l'histoire. Il a publié dans cette partie de nombreux ouvrages, qui presque tous manquent de force et de chaleur ; mais qui sont écrits avec aisance et un ton de véracité qui plaît. On lui doit, I. *Quelques volumes de l'Histoire des conjurations*, 1758. II. *Histoire de la maison de Montmorency*, 1764, 5 vol. in-12. Elle offre de l'intérêt. III. *Histoire de Louis de Bourbon, prince de Condé*, 1766, 2 volumes in-12 : elle est très-foiblement écrite. IV. *Histoire de la maison de Bourbon, depuis* 1772 *jusqu'en* 1788, 5 vol. in-4° : l'auteur y loue plus qu'il ne juge. Cet ouvrage est surchargé de digressions. V. *Abrégé chronologique de l'Histoire d'Espagne et de Portugal*, in-8°. Cet ouvrage a mérité son succès par sa concision et sa clarté. C'est le meilleur de Desormeaux.

* **DESPARD** (Edouard-Marc), personnage célèbre, né au comté de la Reine en Irlande, où sa famille jouissoit d'une bonne réputation, et mort en 1803, embrassa très-jeune la carrière des armes, servit d'abord comme enseigne, et fut ensuite un très-bon ingénieur. A la fin de la guerre d'Amérique, Despard servoit dans les Indes occidentales, et s'y distingua par une expédition contre les Espagnols, dans laquelle il eut pour second le capitaine Nelson, depuis lord. Ses services lui méritèrent le grade de lieutenant-colonel, et en 1784 il fut nommé surintendant des forces anglaises à Honduras. Cependant sa conduite parut vexatoire aux habitans : on adressa au gouvernement des plaintes contre lui, et il fut suspendu de ses fonctions ; il en appela, et demanda un examen de ses opérations, qui

lui fut refusé malgré toutes ses réclamations: il s'en plaignit comme d'une injustice, et tourna du côté des plus violens démocrates. L'emportement de sa conduite le fit mettre en prison à Coldbath-Fields, d'où il fut transféré à Shrewsbury. Enfin il fut mis en liberté sur sa parole; mais son long emprisonnement ne lui avoit pas donné plus de prudence; il parvint à séduire quelques soldats, et s'étant adjoint quelques mécontens comme lui, il tint des assemblées secrètes, où l'on n'étoit admis qu'après avoir prêté un serment contre l'état. Plusieurs plans pour assassiner le roi furent présentés dans ces assemblées; et enfin il y fut décidé de porter le coup lorsque sa majesté iroit au parlement. Le complot ayant été découvert, le colonel et plusieurs des conjurés furent arrêtés et traduits devant une commission spéciale en février 1803. L'accusation ayant été prouvée, Despard et neuf autres furent déclarés coupables, et le 21 du même mois ils furent exécutés à la Tour. Les corps des conjurés, excepté les têtes, furent rendus à leurs parens pour être enterrés. Le colonel n'avoit témoigné aucun repentir; il avoit persévéré jusqu'à la fin à regarder comme glorieuse la cause pour laquelle il périssoit. Despard étoit le dernier des six fils de sa famille.

* DESPARS *ou* DE PARTIBUS (Jacques), né à Tournay, médecin de Charles VII, roi de France, et du duc de Bourgogne, après avoir enseigné et pratiqué, avec assez de considération, son art à Paris, il se retira dans sa ville natale, dont il étoit chanoine, et même trésorier de l'église; il y mourut en 1465, d'autres disent en 1480. Ce médecin est auteur d'un *Commentaire sur Avicenne*, qui lui avoit coûté des années de travail. Il fut imprimé sous ce titre: *Explanatio in Avicennam, unà cum textu ipsius Avicennæ à se castigato et exposito*, Lugduni, 1498, 4 vol. in-fol.; mais toutes les peines que Despars a prises n'ont abouti qu'à laisser à la postérité une rapsodie, et un tissu de lambeaux tirés de Galien, de Rhazes et d'Haly-Abbas. On n'y trouve que des subtilités plus dignes d'un scolastique ignorant que d'un médecin.

DESPAUTÈRE (Jean), grammairien flamand, né à Ninove, mort à Comines en 1520, travailla constamment et assidûment, quoiqu'il n'eût qu'un œil. Il donna des *Rudimens*, une *Grammaire*, une *Syntaxe*, une *Prosodie*, un *Traité des figures et des tropes*, imprimés en un volume in-fol., sous le titre de *Commentarii grammatici*, en 1537. Ces ouvrages autrefois classiques, excellens pour entendre le fond de la latinité, ne sont plus consultés que par les savans. Le Despautère de Robert Etienne est bien différent des Despautères châtrés et mutilés, tels qu'on les avoit accommodés pour les écoliers.

I. DESPEISSES (Antoine), né à Montpellier en 1595, exerça d'abord la profession d'avocat au parlement de Paris, et ensuite dans sa patrie. Il s'occupa pendant quelque temps de la plaidoirie; mais un petit accident la lui fit abandonner. Comme il étoit à l'audience, il se jeta dans les digressions, suivant l'usage de son temps, et se mit à discourir longuement sur l'Ethiopie. Un procureur qui étoit derrière lui se mit à dire: «Le voilà dans l'Ethiopie, il n'en sortira jamais.» Ces paroles le troublèrent, et il ne voulut pas plaider davantage. Il mourut en 1658. Ses *Œuvres* ont été imprimées plusieurs fois. La dernière édition est

de Lyon, 1750, en 3 vol. in-fol. « Cet auteur, dit Bretonnier, est très-louable par son grand travail, mais très-peu par son exactitude. Ses citations ne sont ni fidèles, ni justes; il ne laisse pas pourtant d'être un bon répertoire. » *Voyez* BAUVES.

II. DESPEISSES (Jacques). *Voy.* FAYE, n° I.

D'ESPENCE. *Voyez* ESPENCE.

DESPERIERS, DESPINS. *Voyez* PERIERS *et* PINS.

* DESPIERRES (Jean), moine bénédictin, supérieur du collége de cet ordre à Douay, né en 1597, mort en 1664, se distingua par ses connoissances en mathématiques et ses talens en mécanique. Il construisit en fer une sphère qui marquoit tous les mouvemens des planètes. Despierres a aussi écrit sur le *Calendrier romain*, et fait un *Commentaire sur les psaumes*, une *défense de la traduction de la Bible dite la vulgate*, et d'autres ouvrages.

† DESPLACES (Louis), graveur, né à Paris en 1682, où il mourut en 1739. On estime son *Portrait de l'actrice Duclos*, d'après l'Argillière; sa *gravure du feu et de l'eau*, d'après Louis Boullongne: mais ses chefs-d'œuvre sont les estampes qu'il a gravées d'après Jouvenet, telles que *la guérison du paralytique*, *la descente de croix*, *saint Bruno en prière*, etc.

I. DESPORTES. *Voyez* PORTES.

† II. DESPORTES (François), né au village de Champagneulle en Champagne en 1661, fils d'un laboureur, manifesta ses talens pour la peinture dans une maladie. Etant au lit, où il s'ennuyoit, on lui donna une estampe qu'il s'amusa à dessiner, et cet essai indiqua son goût. Le roi l'employa, le récompensa, et l'académie de peinture lui ouvrit ses portes. Il mourut à Paris en 1743. Desportes excelloit à peindre des grotesques, des animaux, des fleurs, des fruits, des légumes, des paysages, des chasses, et réussissoit dans le portrait. Son pinceau, vrai, léger et facile, rendoit la nature avec ses charmes. Un parvenu, revêtu d'une charge importante, lui ayant parlé avec fierté : « Quand je voudrai, lui dit Desportes, je serai ce que vous êtes; mais vous ne pourrez jamais être ce que je suis. » Le Musée Napoléon renferme quatre beaux tableaux de Desportes; son *Portrait*, qui a été gravé par Poullain; un *Cerf aux abois atteint par la meute*; un *tableau de fruits, de gibier, avec un chien endormi*, et *un garde-manger avec des légumes et plusieurs pièces de gibier*. On voyoit aussi de ses ouvrages dans la plupart des maisons royales et dans les riches maisons de Paris. Il laissa un fils et un neveu qui soutinrent sa réputation. Ce fils donna au théâtre italien en 1721, la comédie de la *Veuve coquette*.

† III. DESPORTES (Philippe), né à Chartres en 1546, vint à Paris, et s'y attacha à un évêque avec lequel il alla à Rome, où il apprit parfaitement la langue italienne. De retour en France, il se livra à la poésie française, qu'il cultiva toute sa vie avec un succès distingué. Il contribua beaucoup par ses ouvrages aux progrès et à la pureté de notre langue, qui avant lui étoit chargée de grécismes, d'épithètes obscures et d'expressions forcées. Peu de poëtes ont été aussi bien payés de leurs vers; il fut d'abord chanoine de la Sainte-Chapelle.

Henri III lui donna dix mille écus pour le mettre en état de publier ses premiers ouvrages, et Charles IX lui avoit donné huit cents écus d'or pour son *Rodomont*. L'amiral de Joyeuse fit avoir à l'abbé Desportes une abbaye pour un *sonnet*. Enfin il réunit sur sa tête plusieurs bénéfices, qui tous ensemble lui produisoient plus de dix mille écus de rente. Henri III faisoit aussi l'honneur à Desportes de l'appeler dans son conseil, et de le consulter sur les affaires les plus importantes du royaume. On prétend qu'il refusa plusieurs évêchés, et même l'archevêché de Bordeaux. Les gens de lettres eurent beaucoup à se louer de son caractere bienfaisant. Non content de les secourir dans le besoin, il forma une riche bibliothèque, qui étoit autant à eux qu'à lui-même. Quand il pouvoit se retirer du commerce du monde, il cherchoit alors la solitude et s'y plaisoit. Les palais n'étoient à ses yeux que les asiles du chagrin et de l'ennui. Un pré tapissé de fleurs, arrosé par des ruisseaux agréables, faisoit plus de plaisir à son ame que la pompe des honneurs et des richesses. Les critiques que la jalousie lui suscita ne firent sur lui aucune impression. Comme il avoit emprunté, du moins en partie, des Italiens, le tour délicat et fleuri de son style, le brillant de ses figures, la vivacité de ses descriptions, on lui reprocha ses imitations dans un mauvais livre, intitulé Rencontre des Muses de France et d'Italie. Mais Desportes, loin de s'en fâcher, dit, quand il eut vu cet écrit, « qu'il avoit beaucoup plus pris chez les Italiens qu'on ne le disoit dans ce livre, et que, s'il avoit su d'avance le dessein de l'auteur, il lui auroit donné de bons Mémoires. » Le plaisir qu'il prenoit à la poésie l'occupoit tellement, qu'il négligeoit extrêmement le soin de son extérieur. On dit, que s'étant présenté devant Henri III avec un habit malpropre, le roi lui demanda combien il lui donnoit de pension, et qu'après sa réponse il répliqua : « J'augmente votre pension d'une telle somme, afin que vous ne vous présentiez point devant moi que vous ne soyez plus propre. » Après la mort de ce prince, Desportes embrassa le parti de la Ligue, et s'en repentit. Il avoit contribué à enlever la Normandie à Henri IV ; il travailla à la faire rentrer sous son obéissance, et obtint l'estime et l'amitié de ce monarque. La langue française lui a de grandes obligations. Il mourut en 1606 à Pont-de-l'Arche, et fut inhumé à l'abbaye de Bonport. Son tombeau se voit maintenant au Musée des monumens français. Nous avons de lui, I. *Des Sonnets*. II. *Des Stances*. III. *Des Elégies*. IV. *Des Chansons*. V. *Des Epigrammes*. VI. *Des Imitations de l'Arioste*. VII. *La Traduction des psaumes en vers français*, 1598, 1599 et 1603, in-8°. VIII. D'autres *Poésies* qui parurent pour la première fois, à Paris, 1573 : ensuite en 1579, 1600 et 1602, in-8°, Anvers, 1591, in-12, et Rouen, 1611. La muse de Desportes a une naïveté et une simplicité aimables ; il a beaucoup mieux réussi dans les sujets galans que dans les sujets nobles. La plupart de ses pièces en ce genre ne sont que des traductions de Tibulle, d'Ovide, de Properce, de Sannazar. Il possédoit tous les poëtes anciens et modernes, et il les imitoit souvent. Quant à sa Traduction des psaumes, c'est un de ses moindres ouvrages. Il avoit perdu tout son feu lorsqu'il la fit, et il avoit d'ailleurs plus de talent pour le profane que pour le sacré. Il donna *des poésies et prières chrétiennes*, qui sont foibles, lâches et incorrectes. On les trouve à la suite de quelques éditions de ses psaumes.

IV. DESPORTES (Jean-Baptiste-René POUPPÉE), docteur en médecine, né à Vitré en Bretagne, le 28 septembre 1704, d'une famille originaire de la Flèche en Anjou, qui avoit déjà produit plusieurs médecins; Desportes étoit le cinquième de son nom. Son application constante aux études qui avoient distingué ses ancêtres, lui donna promptement une expérience que tant d'autres n'acquièrent qu'à l'aide du temps. Ses talens le firent bientôt connoître. Il n'avoit que 28 ans lorsqu'il fut choisi pour remplir les fonctions de médecin du roi dans l'île de Saint-Domingue; et en 1738, l'académie royale des sciences le nomma pour être un de ses correspondans. Arrivé au Cap-Français, il vit qu'il n'existoit aucune description des maladies qui désolent cette île. A son arrivée il commença ses observations sur cette matière, et les continua jusqu'à sa mort, pendant l'espace de quatorze ans. Nous avons de lui, I. *Histoire des maladies de Saint-Domingue*, à Paris, 1771, 3 vol. in-12. II. *Traité des plantes usuelles de l'Amérique*, avec une *Pharmacopée*, ou *Recueil de Formules de tous les médicamens simples du pays*. Il renferme la manière dont on a cru, suivant les occasions, devoir les associer à ceux d'Europe, et un catalogue de toutes les plantes qu'il a découvertes à Saint-Domingue, avec leurs noms français, caraïbes, latins, et leurs différens usages; enfin, des *Mémoires* ou *Dissertations* sur les principales plantations et manufactures des îles, le sucre, le café, le cacao, l'indigo, le coton, etc.; collection précieuse et intéressante, qui honore à la fois l'académicien et le médecin, et qui caractérise le vrai citoyen. *Non nobis, sed reipublicæ nati sumus*, est la devise qu'il avoit adoptée. Il mourut au quartier Morin, île et côte de Saint-Domingue, le 15 février 1748. Parmi les services continuels qu'il n'a cessé de rendre à l'humanité dans cette contrée, on doit compter le rétablissement de l'hôpital du Cap, qu'il augmenta encore de plus de 80 lits. Le zèle de Desportes lui obtint la confiance du comte de Maurepas.

DESPRÉAUX. *Voyez* BOILEAU, n° IV.

DESPRÉMÉNIL. *Voyez* ESPRÉMÉNIL.

DESPRÉS. *Voyez* MONTPEZAT, JOSSELIN *et* BOISSY, n° IV.

DESPUNA. *Voyez* THÉODORA, n° III.

DESROCHERS. *Voyez* ANDIER.

DESROCHES. *Voyez* ROCHES.

† DESRUES (Antoine-François), épicier de Paris, né à Chartres, avoit fait trois banqueroutes, lorsqu'il s'avisa d'acheter de M. de La Mothe la terre de Buisson-Soefve, près de Villeneuve-le-Roi-lès-Sens, par un acte sous seing-privé, pour 130,000 liv. Ce marché se fit en décembre 1775, et il devoit compter la somme en juillet 1776. Loin d'être en état de remplir ses engagemens, il fut obligé de chercher un asile avec sa femme et ses enfans chez celui même qui lui avoit vendu sa terre. Il y fut reçu et traité en ami jusqu'au mois de novembre, qu'il partit pour Paris, sous prétexte d'aller recueillir une succession qui lui donneroit le moyen de compter la somme stipulée. M. de La Mothe, séduit par les promesses de Desrues, par son air de candeur, par son ton pieux et mielleux, envoya, le mois suivant à Paris, son fils et sa femme chargée

d'une procuration. Desrues, leur prodiguant les signes de la reconnoissance et de l'amitié, les engagea à loger chez lui : bientôt il se défit, par le poison, de la mère et du fils. Le crime de ce scélérat hypocrite fut découvert ; il fut rompu vif, et son corps jeté au feu le 6 mai 1777. Il n'avoit que 32 ans. Constant à nier son crime, il souffrit la mort avec une espèce de grandeur d'ame. Composé dans ses manières, imposant par ses dehors, assidu aux églises, ne lisant que des livres de dévotion, n'ayant dans la bouche que des paroles de piété, calme devant ses juges, paroissant tranquille dans la prison, ce monstre laissa l'idée complète de l'hypocrisie la plus atroce et la plus artificieuse. Sa femme fut condamnée en 1779 à être fouettée, marquée, et renfermée pour le reste de ses jours. Baculard - d'Arnaud et le libraire Cailleau ont publié en 1777 la vie de Desrues et celles des scélérats les plus fameux dans l'histoire de la Grève.

D'ESSÉ. *Voy*. MONTALEMBERT.

* DESSENIUS, dit DE CRONENBOURG (Bernard), médecin, né à Amsterdam en 1510, enseigna publiquement son art à Groningue pendant huit à neuf ans. Il se fixa ensuite à Cologne, où il mourut en 1574. On a de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont, I. *De compositione medicamentorum hodierno ævo apud pharmacopolas passim extantium*, Francofurti, 1555, in-fol. ; Lugduni, 1556, in-8. II. *De peste commentarius verè aureus*, Coloniæ, 1564, in-4°.

D'ESTAING. *Voyez* ESTAING.

* DESTEMS (Jean), personnage célèbre dans les chroniques et histoires du 13e siècle, où on lit que cet homme encore vivant alors, étoit âgé de 400 ans. Il avoit, dit-on, servi dans l'armée de Charlemagne, mort en 814. Le marquis de Paulmy dit qu'il possède une chronique très-ancienne, à la tête de laquelle se trouve une note qu'il attribue à Jean Destems ; elle contient l'histoire des 9e, 10e, 11e et 12e siècles. Cela ne prouve pas que cet homme ait vécu aussi long-temps qu'on le rapporte.

DESTIN (Mythol.), divinité allégorique qu'on fait naître du Chaos. On le représente, tenant sous ses pieds le globe de la terre, et dans ses mains l'urne dans laquelle est le sort des hommes. On croyoit ses arrêts irrévocables, et son pouvoir si grand que tous les autres dieux lui étoient subordonnés.

†I. DESTOUCHES (André), cardinal, né à Paris en 1672, mort en 1749, accompagna le P. Tachard, jésuite, à Siam, avec le dessein d'entrer dans la société après ce voyage. De retour en France, sa vocation changea, et il prit le parti des armes. Ce fut au service qu'il sentit éclore ses talens pour la musique ; il le quitta pour s'y livrer tout entier, et se fit bientôt une grande réputation par son opéra d'*Issé*. Le roi le goûta tellement, qu'il le gratifia d'une bourse de 200 louis, en ajoutant que « ce n'étoit qu'en attendant, et qu'il étoit le seul qui ne lui eût point fait regretter Lulli. » Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il ignoroit la composition, lorsqu'il fit cette pièce charmante ; et il fut obligé d'avoir recours à des musiciens pour ses basses et pour écrire ses chants ; mais il avoit pour le chant des talens supérieurs, et une forte passion pour son art. Son récitatif est excellent par l'union du chant et de l'expression. Depuis *Issé*, il apprit les règles : mais elles refroidirent son génie ; et ses autres ouvrages,

Amadis de Grèce, *Marthésie*, *Omphale*, *Télémaque*, *Sémiramis*, tragédies; *le Carnaval et la Folie*, les *Élémens*, le *Stratagème de l'Amour*, ballets, n'égalèrent point *Issé*. Destouches fit encore la musique d'*Œnone* et de *Sémelé*, cantates. Il mourut surintendant de la musique du roi, et inspecteur général de l'académie royale de musique. On admire dans ses ouvrages un chant gracieux et élégant; mais on lui reproche de la monotonie et un goût maniéré.

† II. DESTOUCHES (Philippe Néricault), né à Tours en 1680, élevé au collége Mazarin à Paris, volontaire dans un régiment d'infanterie, quitta le service pour s'attacher au marquis de Puysieux, ambassadeur auprès du corps helvétique: il eut le bonheur de lui plaire et de s'en faire aimer. Son talent pour le théâtre se développa en Suisse. Son *Curieux impertinent* y fut joué avec applaudissement, quoique cette pièce soit triste, froide, et que le sujet en soit invraisemblable. L'*Ingrat*, qu'il fit représenter ensuite, fit sur-tout honneur à son cœur. A cette pièce succéda celle de l'*Irrésolu*, d'abord froidement accueillie, et vue ensuite avec plaisir. Ces différens succès au théâtre, et la réputation de diplomate instruit, valurent à Destouches l'amitié du régent, qui résolut d'employer un homme que sa probité et son intelligence recommandoient puissamment. Il l'envoya en Angleterre, en 1717, avec l'abbé Dubois, pour l'aider dans ses négociations; et lorsque ce dernier revint en France jouir d'une faveur scandaleuse, Destouches resta seul à Londres, et s'y maria. Il s'acquitta de son emploi d'une manière si distinguée, que le régent lui promit des preuves de satisfaction qui étonneroient la France; mais ce prince étant mort, Destouches n'eut que le foible plaisir de se figurer la fortune qu'il auroit pu faire, s'il n'eût pas perdu son protecteur, ses espérances et son emploi. Pendant qu'il étoit résident, il eut une singulière négociation à traiter pour le cardinal Dubois. Ce ministre lui écrivit d'engager le roi George Ier à demander pour lui au régent l'archevêché de Cambrai. George, étonné d'une telle demande, la tourna d'abord en ridicule. « Comment voulez-vous, dit-il à Destouches, qu'un prince protestant se mêle de faire un archevêque catholique ? le régent en rira, et sûrement n'en fera rien. » — « Pardonnez-moi, sire, répondit Destouches, il en rira, et fera ce que vous voudrez. » George écrivit, et Dubois fut archevêque de Cambrai. De retour en France, Destouches se retira dans sa terre de Fort-Oiseau, proche Melun, résolu d'oublier la fortune et ses caprices. Il y cultiva, jusqu'à la fin de ses jours, l'agriculture, les muses et la philosophie. Le cardinal de Fleury voulut l'en tirer pour l'envoyer à Pétersbourg. Le poëte refusa cette ambassade. Il disoit quelquefois qu'en taillant les arbres de sa campagne il y trouvoit l'image assez fidèle des Russes, chez lesquels on avoit voulu l'envoyer. Cette nation soumise et docile, gouvernée par ses souverains, à peu près comme les plantes sauvages par un cultivateur habile, prouvoit à Destouches tout ce que peuvent devenir les hommes par une semblable culture. « Mais, ajoutoit-il, arbres pour arbres, j'aime encore mieux les miens », et il avoit raison. Il mourut dans sa terre, le 4 juillet 1754, membre de l'académie française, laissant une fille mariée à un colonel, et un fils mousquetaire. C'est lui qui a dirigé l'édition des Œuvres de son père, faite au Louvre, en 4 vol. in-4°, par ordre de Louis XV: elles ont

été depuis réimprimées en 10 vol. in-12. « On ne trouve pas dans les pièces de Destouches, dit Voltaire, la force et la gaieté de Regnard, encore moins les peintures naïves du cœur humain, ce naturel, cette vraie plaisanterie, cet excellent comique qui fait le mérite de l'inimitable Molière ; mais il n'a pas laissé de se faire de la réputation après eux. Il a du moins évité le genre de la comédie langoureuse, de cette espèce de tragédie bourgeoise qui n'est ni tragique, ni comique, monstre né de l'impuissance des auteurs et de la satiété du public, après les beaux jours du siècle de Louis XIV. » Celles de ses comédies qui ont eu le plus de succès sont, I. *Le Médisant*, en cinq actes, en vers; pièce un peu trop compliquée, et dénuée d'action, mais d'un vrai comique. II. *Le Triple Mariage*, en un acte et en prose; espèce de petite farce qui plut beaucoup. Elle fut composée sur une aventure arrivée à Paris. Un vieillard a fait un mariage secret, qu'il rend public dans un repas où son fils et sa fille se trouvent. Tous les deux, enhardis par la déclaration du père, avouent qu'ils ont imité son exemple : l'un montre son épouse, l'autre son mari; la surprise fait place à la joie; et, dans une seule noce, on est enchanté de rencontrer trois mariages. Saint-Aulaire avoit donné, dans sa maison, le sujet de cette pièce, faite d'après ce qui lui étoit arrivé à lui-même et à ses enfans. III. *Le Philosophe marié*, en cinq actes et en vers. C'est l'histoire de l'auteur mise au théâtre. Il dessina le caractère de la femme capricieuse d'après celui de sa belle-sœur. Cette pièce est la meilleure de l'auteur, après le *Glorieux*. Elle fut jouée en 1727. On y trouve des détails agréables, un bon comique, une conduite sage et un dénouement bien amené. IV. *Les Philosophes amoureux*, qui ne valent pas, à beaucoup près, le *Philosophe marié*. V. *Le Glorieux*, en cinq actes, en vers, aussi applaudi que le *Philosophe marié*. Cette pièce, le chef-d'œuvre de l'auteur, est ingénieuse, semée de traits naïfs et touchans, bien conduite et bien versifiée : on y rit et on y pleure avec un plaisir égal. Plus de précision dans le caractère du *Glorieux* en auroit fait une très-bonne comédie. Comme toutes les autres pièces de Destouches, elle manque de force comique; il y a suppléé par le pathétique de quelques situations. C'est le premier auteur dramatique qui ait introduit les larmes dans la comédie; ce qui en a dénaturé le genre, et a produit ensuite les drames. (*Voyez* DUFRESNE, n° III.) On connoît les vers de Voltaire, écrivant à l'auteur du *Glorieux* :

Auteur solide, ingénieux,
Qui du théâtre êtes le maître,
Vous qui fîtes le Glorieux,
Il ne tiendroit qu'à vous de l'être.

VI. *Le Dissipateur*, en cinq actes et en vers; pièce ingénieuse, bien écrite, mais peu théâtrale. Le dénouement en est pathétique. L'avare de cette comédie révèle parfaitement le secret de ses jouissances. Elle fut refusée au théâtre du vivant de l'auteur, et n'a été jouée qu'après sa mort. VII. *L'Homme singulier*, en cinq actes, et en vers : elle est écrite d'un style noble, et semée de détails agréables. VIII. *La Force du naturel*, en cinq actes, et en vers, peu intéressante, quoique les caractères soient bien soutenus, l'intrigue bien développée, et le style d'une élégance propre au brodequin. IX. *L'Irrésolu*, pièce d'abord assez froidement accueillie, mais qui obtint beaucoup plus de succès à la reprise. *L'Irrésolu*, après avoir constamment balancé entre deux

femmes, fait enfin choix de l'une pour son épouse, et finit la pièce par ce vers de caractère :

J'aurois mieux fait, je crois, d'épouser Célimène.

X. La comédie du *Tambour nocturne* fut traduite par Destouches, de l'anglais Addison. Elle fut ensuite traduite en italien, en vers sciolti, et condamnée à être brûlée par la congrégation de l'inquisition le 19 août 1750. Le sujet de la pièce est un mari, depuis long temps absent, qu'on croit mort, et qui vient, déguisé en sorcier, éprouver la fidélité de sa femme. Le rôle de celle-ci est foible; celui du mari a de la noblesse, sans aucuns traits bien saillants. Les deux meilleurs sont ceux de l'intendant Pincé, et de la vieille gouvernante Catau. XI. Le *Mariage de Ragonde et Colin*, bagatelle charmante, faite pour Sceaux, et jouée depuis sur le théâtre de l'Opéra, sous le titre des *Amours de Ragonde*. « Si Destouches ne doit paroître sur la scène, dit d'Alembert, qu'à la suite de Molière et de Regnard, plus comiques, plus animés, plus originaux que lui, il a du moins la gloire d'avoir soutenu après eux l'honneur du théâtre comique. Il mérite même un éloge particulier, celui d'avoir mis dans ses pieces plus de mœurs, de décence, et de sentimens de vertu, que ces deux illustres peintres de nos vices et de nos travers. » M. Palissot reproche justement à cet auteur d'avoir mal saisi, dans quelques-unes de ses comédies, ce ton que l'orgueil des gens de cour appeloit exclusivement le ton de la bonne compagnie. Ce défaut se fait remarquer quelquefois dans le *Glorieux*. On trouve rassemblées, en 1 vol. in-12, sous le titre de *Chefs-d'Œuvre de Destouches*, quatre pièces : le *Glorieux*, le *Philosophe marié*, le *Dissipateur*, et le *Curieux impertinent*. On eût pu préférer une autre pièce à cette dernière. Destouches a la versification douce et coulante de Térence; mais il en a aussi la froideur, la monotonie, et ce qu'on appelle *penuria comica*. *Voy*. (DUFRESNY.) Les vices que ce poëte a combattus dans ses comédies, sa conduite les décrioit encore davantage. Il envoya de Londres 40,000 liv. d'épargnes à son père, chargé d'une nombreuse famille. Un philosophe qui avoit refusé des postes brillans, et qui en avoit perdu d'autres sans regret, étoit bien reçu, lorsqu'il mettoit l'*Ambitieux* sur la scène.

* I. DETHARDING (George), médecin, natif de Stetin, pratiqua son art à Straslund l'espace de dix ans. En 1680, il fut appelé à la cour de Gustrow pour y remplir la charge de premier médecin du duc de Meckelbourg. On ignore l'époque de sa mort. Ce médecin a publié quelques ouvrages en allemand sur la *Police des trois corps de la médecine*, et des *Observations* insérées dans les Mémoires de l'académie impériale des curieux de la nature. On lui attribue aussi un écrit intitulé *Nomenclator chirurgicus*, qui parut à Gustrow en 1696, in-8°.

* II. DETHARDING (George), que quelques-uns croient fils du précédent, enseigna la médecine à Rostock et à Copenhague, et mourut vers le milieu du 18e siècle, dans un âge assez avancé. Il a fait imprimer une foule d'*Opuscules* qui sont marqués au coin de la doctrine de Stahl; voici les titres des principaux : I. *De necessitate medicinæ ex naturâ termini vitæ*, Rostochii, 1719, in-4°. II. *De variolarum inoculatione*, ibid., 1723, in-4°. III. *Fundamenta semeiologiæ medicinæ*, Hafniæ, 1740, in-4°.

DETINETZ, (Mythol.), jeune

homme qui, ayant été pris fortuitement par des Slavons sortis des rives du Danube, fut sacrifié à leurs dieux. Son sang cimenta les fondemens d'une ville à laquelle ils donnèrent son nom.

DÉTRIANUS, célèbre architecte sous Adrien, rétablit le *Panthéon*, la *Basilique* de Neptune, les *Bains* d'Agrippine, et le *Forum* d'Auguste. Son chef-d'œuvre fut le *Môle* ou le *Sépulcre* d'Adrien ; et le *Pont-Elien*, que l'on nomme aujourd'hui le *Pont Saint-Ange.* On avoit regardé comme une fable l'anecdote que Détrianus avoit transporté un temple de Cérès d'un lieu dans un autre; mais le procédé d'un artiste moderne qui, dans ces derniers temps, a fait avancer une grosse tour de quelques pas en Italie, rend celui de l'architecte ancien plus croyable. L'histoire dit aussi que Détrianus transporta le colosse de Néron qui étoit de bronze, et qui avoit cent vingt pieds d'élévation, par le moyen de vingt-quatre éléphans.

DETTEY. *Voyez* CAYLUS, n° I.

DEVA (Mythol.), roi de Tanchuth dans la Tartarie, gouverna ses peuples avec gloire, et mérita après sa mort d'en être honoré comme un dieu.

* DEVAISNES (N.), mort à Paris le 19 mars 1803, avoit été premier commis des finances sous le ministère de Turgot. Il fut successivement administrateur des domaines, et receveur-général des finances jusqu'à la révolution. En 1793, il fut membre du bureau de commerce près du comité de salut public, où il se distingua par l'esprit d'analyse, puis on le nomma commissaire de la trésorerie ; l'empereur, instruit des connoissances qu'il possédoit en administration, l'appella au conseil d'état, et il venoit d'être nommé membre de l'institut quelque temps avant sa mort. M. Suard a fait son éloge.

DEVANDIREN *ou* DEVENDREN (Mythol.), divinité des Indiens, fut le prince des demi-dieux. Ils le placent dans un lieu de délices appelé Sorgon, et lui donnent pour compagnes deux femmes et quelques concubines, d'une beauté rare. C'est dans un palais magnifique et spacieux qu'il occupe le premier rang parmi tous les dieux : il eut différens combats à supporter de la part des géans, qui le forcèrent souvent d'abandonner sa demeure ; mais aidé des secours de Shiva, de Wishnou et de Brahma, il les défit, et n'ayant plus à redouter leurs incursions, il devint paisible possesseur du Sorgon. Lassé des plaisirs dont il jouissoit, il revint sur la terre. On l'a représenté couvert d'yeux, ayant quatre bras, portant entre ses mains un croc, et monté sur un éléphant.

† DEVAUX (Jean), chirurgien, né à Paris en 1649, mort en 1729, enrichit le public d'un grand nombre d'ouvrages, écrits purement en français, et assez élégamment en latin. I. *Le Médecin de soi-même*, ou *l'Art de conserver la santé par l'instinct*, Leyde, 1682, in-12. Cet ouvrage est devenu rare ; lorsqu'il parut, il fâcha les médecins contre l'auteur, qui ne continua pas la matière, ainsi qu'il l'avoit promis, et qu'il devoit exécuter dans un second volume. II. *L'Art de faire les rapports en chirurgie*, 1703, in-12, réimprimé plusieurs fois. L'auteur enseigne la pratique, les formules et le style le plus en usage parmi les chirurgiens commis aux rapports. III. Plusieurs *Traductions* du Traité de la maladie vénérienne de Musitau;

de l'Abrégé anatomique de Heister, Paris, 1724, in-12; des Aphorismes d'Hippocrate, Paris, 1726, 2 vol. in-12; de la Médecine de Jean Allen, Paris, 1728, 3 vol. in-12. IV. Une *Edition* de l'Anatomie de Dionis, 1728, in-8°. V. *Index funereus chirurgicorum Parisiensium, ab anno* 1315, *ad annum* 1714; même année, à Trévoux, in-12. Cet ouvrage, qui a fait le plus d'honneur à son auteur, contient des recherches curieuses sur l'origine et l'établissement du collége de chirurgie. Devaux ne manquoit ni d'esprit, ni de connoissances; mais il embrassa trop d'objets, et ne connut pas ses forces en traitant certaines matières.

I. DEUCALION (Mythol.), roi de Thessalie, fils de Prométhée et de Pandore, épousa Pyrrha, fille d'Epiméthée son oncle. Dans le temps qu'il régnoit en Thessalie, un grand déluge inonda toute la terre et fit périr tous les hommes. Sa femme et lui furent sauvés dans une barque qui s'arrêta sur le mont Parnasse. Lorsque les eaux furent retirées, ils allèrent consulter l'oracle de Thémis, pour savoir comment on pourroit réparer la perte du genre humain, ne le pouvant eux-mêmes à cause de leur grand âge. L'oracle leur ordonna de sortir du temple, de voiler leur visage, et de jeter derrière eux les os de leur grand'-mère. Deucalion, après avoir réfléchi mûrement sur les paroles de l'oracle, comprit que les pierres étoient les os de la terre, la mère commune de tous les hommes. Ils en ramassèrent donc, et les ayant jetées derrière leur dos, ils aperçurent, dans le moment, que celles que jetoit Deucalion étoient changées en hommes, et celles de Pyrrha en femmes. Cette fable est fondée sur l'histoire. Le cours du fleuve Pénée, sous le règne de Deucalion, roi de Thessalie, fut arrêté par un tremblement de terre, à l'endroit où ce fleuve, grossi des eaux de quatre autres, se décharge dans la mer. Il tomba, cette année, une pluie si abondante, que toute la Thessalie fut inondée vers l'an 1500 avant J. C. Les pierres mystérieuses qui repeuplèrent le pays sont probablement les enfans de ceux qui se sauvèrent avec Deucalion sur le mont Parnasse.

II. DEUCALION (Mythol.), fils de Minos prince Crétois, gouverna l'île de Crète après la mort de son père, et décida l'union de Phèdre sa sœur avec Thésée, fils d'Egée, roi d'Athènes. Il suivit les princes grecs lorsqu'ils s'embarquèrent pour la conquête de la toison d'or.

DEVELLE (Claude-Jules), né à Autun en 1692, fit profession chez les théatins en 1725, et mourut au mois de juin 1765, âgé d'environ 74 ans. On a de lui, I. *Traité de la simplicité de la foi.* II. *Nouveau Traité sur l'autorité de l'Eglise.* III. *Lettre à M. l'abbé de B*** sur l'immortalité de l'ame.*

* I. DEVENTER (Jean Van), supérieur de l'ordre des minimes, dans l'archevêché de Cologne, s'est fait connoître par quelques *écrits polémiques*, principalement dirigés contre les luthériens et les anabaptistes, et publiés en 1535.

* II. DEVENTER (Jacques Van), géographe hollandais du 16e siècle, dont Ortélius fait souvent l'éloge. Il a laissé des *Cartes* de la Gueldre, de la Hollande, de la Zélande et du Brabant, et une *Description de la Frise.*

* III. DEVENTER (Henri), docteur en médecine, et célèbre accoucheur, du 18e siècle, étoit de Deventer dans la province d'Over-

Issel. Il pratiqua à Groningue et dans plusieurs autres villes des Provinces-Unies. C'est dans ses ouvrages qu'il a consigné toutes les conséquences de la pratique manuelle des accouchemens ; ils sont intitulés, I. *Novum lumen obstetricantium quo ostenditur quâ ratione infantes in utero tam obliquo quàm recto pravè siti extrahantur*, Lugduni Batavorum, 1701, in-4°. II. *Ulterius examen partuum difficilium, lapis lydius obstetricum, et de necessitate inspiciendi cadavera*, ibid. 1725, in-4°. III. *Operationum chirurgicarum novum lumen exhibentium obstetricantibus, pars secunda*, Lugduni-Batavorum, 1733, in-4°. C'est le recueil des ouvrages de Deventer, dont il y a des éditions en plusieurs langues. Ce médecin est encore auteur d'un *Traité* en hollandais sur la chartre. Cet ouvrage, qui est posthume, fut imprimé à Leyde en 1739, in-4°.

† DEVERNAY (N.), curé de Néronde en Forez, né à Lay près de Roanne, d'une famille riche, abandonna son droit d'aînesse, qui lui assuroit une fortune immense, et devint simple curé en 1750. Dès les premiers jours de sa possession, il abolit tout droit d'offrandes, de quêtes, de baptêmes et d'enterremens. Dans les années chères et désastreuses, il remplissoit ses greniers de chanvre, de blé et de toutes les productions usuelles ; après les avoir achetées cher, il les revendoit à un prix modéré. Il maintenoit ainsi l'équilibre entre les récoltes et les besoins. L'hiver, il établissoit des feux en différens ateliers. La toilerie étant devenue moins florissante dans les montagnes qui l'entouroient, le pasteur courut à Lyon, en ramena un ouvrier habile, qui, ayant long-temps dirigé les travaux dans les échelles du Levant, vint apprendre aux habitans de Néronde l'art de filer et d'ouvrer le coton. Chaque semaine, il faisoit donner cent livres de pain aux pauvres ; chaque année, il leur distribuoit des vêtemens de toute espèce. Le presbytère étoit devenu inhabitable, il en fit construire un nouveau à ses frais. C'étoit un revenu qui n'alloit pas à 4000 livres, formé presque uniquement de son patrimoine, qui suffisoit à tant de bonnes œuvres. Fort économe pour lui-même, il regardoit comme superflue toute dépense qui ne faisoit pas un heureux. Le premier dimanche de chaque mois, il invitoit à sa table douze habitans vertueux ; c'étoit un tribunal domestique où venoient s'éteindre les inimitiés personnelles et se terminer tous les procès. Devernay avoit fait une excellente *Analyse* de l'Histoire ecclésiastique, un *Abrégé* du corps de droit canonique, plusieurs volumes de *Sermons* et de *Méditations* : à sa mort il ordonna par humilité de brûler ses manuscrits, et cet ordre fut exécuté. Ce modèle des bons curés est mort à la fin de l'année 1777.

DEVERRA (Mythol.), divinité romaine, présidoit à la propreté des maisons. On l'honoroit particulièrement en ramassant en tas le blé séparé de la paille, et en balayant, après la naissance d'un enfant, la chambre de l'accouchée, de crainte que le dieu Sylvain n'y pénétrât pour la tourmenter.

DEVERT. *Voyez* VERTH.

DEVIENNE. *Voyez* VIENNE.

DEVILLE. *Voyez* VILLE.

* DEVINCK-THIERRY (F. R. B.), né à Dunkerque, embrassa la profession d'avocat, et alla l'exercer à Lille. Lorsque la révolution éclata, il fut nommé officier municipal. Le dévouement qu'il montra, lors du bombardement de cette ville, en

1792, le fit remarquer. Il fut élu juge de paix, puis administrateur du département du Nord, et envoyé, en l'an 3 (1795), par les représentans du peuple, pour organiser la Flandre orientale. L'assemblée électorale du Nord l'ayant appelé, en l'an 4, au conseil des cinq-cents, il y siégea dans le parti directorial, devint l'un de ses rapporteurs habituels, et il y fut réélu, en 1799, par le département de l'Escaut. Après la révolution du 18 brumaire an 8 (9 novembre 1799), il devint membre de la commission intermédiaire, puis législateur, et mourut à Paris le 29 ventôse an 11 (20 mars 1803.)

DEVONIUS. *Voyez* BALDWIN.

* DEURHOFF (Guillaume), né à Amsterdam en 1650, où il exerça l'état de coffretier, amalgama la philosophie de Descartes et de Spinosa avec le système théologique reçu dans sa patrie, et, depuis 1684 jusqu'à 1702, publia divers *Traités* en langue hollandaise, qui furent un grand sujet de scandale pour les orthodoxes. Il représentoit la nature divine sous l'idée d'une certaine *force* ou *énergie* répandue dans tout l'univers et qui agit sur toutes les parties de cette grande machine. Le corps entier de sa *Théologie* parut en deux forts vol. in-4°, en 1715. Van Tie, Halma, Van den Honert et beaucoup d'autres attaquèrent sa doctrine. Il se défendit vaillamment contre tous, spécialement contre Van den Honert. Il a encore publié un *Commentaire sur la deuxième Epître catholique de saint Pierre*, et un autre *sur le Livre de Job*. On fit intervenir l'autorité civile pour la prohibition du dernier. Au reste, quelqu'entachés d'hérésie que puissent être ses ouvrages, ses adversaires mêmes reconnoissent qu'il y respire une sincère piété. Il est mort en 1717, année où il avoit mis au jour le premier volume de sa *Métaphysique*.

I. DEUSINGIUS (Antoine), professeur de médecine à Groningue, mort dans cette ville en 1666, à 54 ans, est auteur, I. D'un *Traité sur le mouvement du cœur et du sang*, 1655, in-12. II. *De vero systemate mundi*, Amsterdam, 1643, in-4°. Ce système differe de ceux de Ptolomée et de Copernic. III. *De mundi opificio*, 1647, in-4°. IV. *Exercices anatomiques*, 1651, in-4°. V. *Recueil de dissertations en latin*, 1660. Elles ont pour objet des sujets de l'Ecriture sainte qui ont rapport à l'histoire naturelle, et sont au nombre de quinze. VI. *Œconomie du corps*, en latin, 1661, 5 vol. in-12. Manget, auteur de la Bibliothèque des écrivains médecins, a donné le Catalogue des ouvrages de Deusingius, dont ce bibliographe paroît faire grand cas. Ce médecin étoit très-savant, et possédoit les langues arabe, turque et persane.

II. DEUSINGIUS (Herman), fils du précédent, né à Groningue le 14 mars 1654, mort le 3 janvier 1722, a publié, I. *Histoire allégorique de l'ancien et du nouveau Testament*, 1701, in-4°, en latin. II. *Explication allégorique des œuvres de Moïse*, Utrecht, 1719, in-4°. Il embrassa dans cet ouvrage plusieurs idées de Cocceïus.

DEUTERIE, maîtresse de Théodebert, roi de Metz. Ce prince, faisant la guerre dans le Languedoc, fut épris de ses charmes, et l'emmena avec lui l'an 535. Deuterie, alors mariée, avoit une fille d'une beauté ravissante. La mère craignant qu'elle ne lui enlevât le cœur de son amant, résolut de s'en défaire. Elles étoient l'une et l'autre à Verdun. Un jour la fille alla se promener, montée sur un char,

traîné par deux taureaux. Le conducteur, gagné, dit-on, par Deuterie, passant sur le pont de cette ville, piqua si vivement les deux animaux, qu'ils se précipitèrent dans la rivière, et entraînèrent avec eux le char. Ce crime ne resta pas impuni. Théodebert, touché des remontrances des seigneurs de sa cour, et des murmures qu'excitoit le commerce qu'il entretenoit depuis sept ans avec Deuterie, la renvoya enfin pour toujours, après en avoir eu Thibaud qui lui succéda.

DÉVREUX. *Voyez* Essex.

DEWES. *Voyez* Ewes.

DEWIT. *Voyez* Wit.

DEXICRÉONTE, négociant grec, aborda dans l'île de Chypre pour les affaires de son négoce; ayant consulté l'oracle de Vénus, la prêtresse lui conseilla de ne prendre que de l'eau dans l'île. Les autres marchands plaisantèrent Dexicréonte sur sa cargaison; mais bientôt un calme étant survenu sur la mer, le marchand d'eau l'échangea contre les objets les plus précieux. Pénétré de reconnoissance, il consacra une partie de son gain à faire élever un temple à Vénus.

DEXIPHANÈS, architecte ancien, né dans l'île de Chypre, rétablit le phare d'Alexandrie, d'après les ordres de la célèbre Cléopâtre, reine d'Egypte, et le réunit au continent, dont il étoit auparavant à une assez grande distance.

* DEXIPPE, historien grec en même temps que vaillant guerrier, vainquit et repoussa, à la tête des Athéniens, les Goths qui, dans le 3e siècle, ravageoient l'Achaïe. Nous avons quelques fragmens de cet écrivain dans les *Excerpta de legationibus*, édition du Louvre, 1648, in-fol., p. 7 et suiv.

DEXITHÉE, fille de Phorbas, fameux brigand, tué par Apollon dans un combat au pugilat, devint la femme d'Énée, et en eut plusieurs fils.

† DEXTER (Julius Flavius), préfet du prétoire sous Théodose-le-Grand, fils de Pacien, évêque de Barcelonne. Saint-Jérôme, qui faisoit cas de son savoir et de sa vertu, lui dédia son Traité des écrivains ecclésiastiques. La *Chronique* qu'on a publiée sous le nom de Dexter est un ouvrage forgé par quelque moine ignorant, dans les siècles de la grossièreté gothique. Elle a été publiée dans les Commentaires de Bivarius, Lyon, 1627, in-fol.

* DEYNOURY (Abd-Allah), surnommé *el-Katel*, né à Bagdad, y enseigna d'abord les dogmes du mahométisme, et passa de cette ville dans celle d'Eynour, où il continua à enseigner, et revint à Bagdad. Peu de temps après, la peste l'enleva aux lettres. Il a laissé plusieurs ouvrages qui ne sont point sans réputation. Le plus célèbre est une *Glose du Koran*, dans laquelle non content d'expliquer les obscurités du texte, il réfute les objections que l'on peut faire aux dogmes de la religion musulmane. Deynoury mourut l'an 270 de l'hégire.

* DEYNUM (Jean-Baptiste), habile peintre en miniature et à gouache, né à Anvers en 1620, de parens riches, eut tout le temps d'étudier et de perfectionner son talent avant de le montrer au public. On fut surpris sur-tout de la perfection de ses belles *compositions* peintes à gouache. Il faisoit bien le *portrait* dans le même genre. Tout ce qui étoit de ce peintre fut enlevé par les cours d'Allemagne et d'Espagne.

DEYSTER (Louis), peintre et

graveur, né à Bruges, mort dans la même ville en 1711, à 55 ans, orna sa patrie de ses tableaux. Il étoit secondé par sa fille, morte en 1746, laquelle se distingua par le talent de faire, à l'aiguille, des paysages qui imitoient la peinture. On estime de Deyster la *Mort de la Vierge*, la *Résurrection et l'Apparition de Jésus aux trois Maries*. Les talens de Deyster firent naître à Bruges le goût des tableaux. Les siens offrent beaucoup de caractère dans les têtes. Ses draperies sont bien jetées ; le clair-obscur ménagé avec art ; il réussissoit mieux à représenter les hommes que les femmes. Deyster eut la fantaisie de quitter la peinture pour faire des orgues et des clavecins. Il perdit sa fortune qui étoit assez considérable, et finit ses jours presque dans l'indigence.

* DEYVERDUN (N.), né à Lausanne, quitta de bonne heure les bords du lac sur lequel il étoit né pour ceux de l'Oder en Allemagne. Le *res angusta domi*, la dissipation d'un patrimoine honnête par un père imprévoyant, l'avoient obligé d'en appeler à son industrie; et l'éducation d'un jeune prince, le petit-fils du margrave de Schavedt, de la famille royale de Prusse, lui avoit été confiée. Une passion malheureuse, quoiqu'honorable, lui fit quitter la cour d'Allemagne pour aller en Angleterre, où il attendit le retour de Gibbon avec lequel il s'étoit lié à Lausanne. Vers l'année 1756, celui-ci lui procura une place de commis dans un bureau de l'un des secrétaires d'état. Ces deux amis composèrent ensemble, en 1767 et 1768, les *Mémoires littéraires de la Grande-Bretagne*, écrits en français; ils en publièrent 2 volumes. Les matériaux du troisième étoient à peu près complets quand Deyverdun, sur la recommandation de Gibbon, partit pour plusieurs voyages, en qualité de gouverneur, avec M. Richard Morsley. Deyverdun a fait paroître une *Traduction de Werther*, Mastricht, 1786, 2 vol. in-18. Il a été l'éditeur de la deuxième édition du joli roman de *Caroline* par madame de Montolieu : on lui doit aussi des *Notices de livres*, et beaucoup de *Mémoires* insérés d'abord dans les Etrennes helvétiques de M. Bridel, et ensuite dans les Mélanges helvétiques du même auteur. (*Voyez* le tome I de ce dernier ouvrage.) Deyverdun mourut à Lausanne en 1787, entre les bras de son ami Gibbon, auquel il laissa, par testament, la faculté d'acheter sa maison, ou d'en jouir sa vie durant. Gibbon préféra ce dernier parti, en faisant une rente modérée à l'héritier de son ami. (Mémoires de Gibbon; France littéraire de M. Ersch.)

† DEZ (Jean), jésuite, né à Sainte-Menehould en Champagne en 1643, mort à Strasbourg en 1712, après avoir été cinq fois provincial, laissa quelques écrits dont les principaux sont, I. *La réunion des protestans de Strasbourg à l'Église romaine, également nécessaire pour leur salut, et facile selon leurs principes*, in-8°, 1687; réimprimé en 1701, et traduit en allemand. Quoiqu'il ne soit que médiocre, cet ouvrage a pourtant le mérite de la précision et de la clarté. II. *La Foi des chrétiens et des catholiques justifiée, contre les déistes, les juifs, les mahométans, les sociniens et les autres hérétiques*, in-12, 4 vol., Paris, 1714. Il y a plusieurs points de critique à relever dans cet ouvrage, qui fut imprimé par les soins du P. de Laubrussel, qui mit en tête une vie de l'auteur, dont le P. Nicéron a tiré son article, tome II, pag. 333 de ses Mémoires. Le P. Dez avoit été employé par Louis XIV

et le cardinal de Furstemberg à l'établissement d'un collége royal, d'un séminaire et d'une université catholique, confiée aux jesuites françois à Strasbourg. Il fut recteur de cette université, et suivit le dauphin, par ordre du roi, en Allemagne et en Flandre, en qualité de confesseur de ce prince. Le P. Dez, dit le Dictionnaire des auteurs ecclésiastiques, étoit un homme ardent, né pour la controverse, et qui auroit embrassé ce genre par tempérament, s'il ne l'avoit pas choisi par état. Il se signala dans le querelle excitée au sujet des rits de la Chine.

DEZALLIER D'ARGENVILLE (Antoine-Joseph), né à Paris, où il mourut en 1765, et maître des comptes de la même ville, fit sa principale étude de l'histoire naturelle. Il a fourni les articles d'*Hydrographie* et de *Jardinage* qui sont dans le Dictionnaire encyclopédique. On a de lui, I. *La Théorie et la pratique du jardinage*, 1747, in-4°. II. *La Conchyliologie*, ou *Traité sur la nature des coquillages*. Cet ouvrage intéressant fut réimprimé en 1757, 2 vol. in-4°. III. D'Argenville a écrit en latin des *Essais de dénombrement de tous les fossiles qui se trouvent dans les différentes provinces de France*. IV. *L'Orycthologie*, ou *Traité des pierres, des minéraux, des métaux et autres fossiles*, Paris, 1755, in-4°. Son goût pour l'histoire naturelle n'étoit point exclusif; il fut amateur éclairé des beaux-arts. On en voit une preuve dans son *Abrégé de la vie de quelques peintres célèbres*, 1745, 3 vol. in-4°, ou 1762, 4 vol. in-4°. Il n'épargna ni soins ni dépenses pour donner à ses ouvrages la perfection dont ils pouvoient être susceptibles. On trouve son nom dans la liste des académiciens de Montpellier.

DEZÈDE ou DÉSAIDE (N.), musicien agréable, mort dans le cours de la révolution française, consacra ses talens au théâtre, et y contribua au succès de plusieurs pièces. Il a plus travaillé pour l'opéra comique que pour le grand opéra, et celui de *Péronne sauvée* ne fut pas bien reçu du public. Les meilleurs opéras de Dezède sont *Alexis et Justine*, qui a lutté avec avantage contre celui de Félix, dont le sujet est le même; *Blaise et Babet*, et *les Trois Fermiers*, dont la musique est pleine de fraîcheur et d'expression. Il fit encore la musique de *Zulima*, opéra-féerie, qui ne s'est pas soutenu long-temps au théâtre.

* DEZOTEUX (François), ancien chirurgien-consultant des camps et armées, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, né à Boulogne-sur-Mer en 1724, est un de ceux à qui l'on doit en France l'introduction de l'inoculation. Il fut successivement chirurgien des hôpitaux ambulans de l'armée de Flandre, chirurgien-major du régiment du Roi, inspecteur des hôpitaux militaires, et médecin des invalides de Versailles, où il mourut en 1803, à l'âge de 79 ans. On a de lui, *Traité historique et pratique de l'inoculation*, in-8°, 1581.

† I. DHAHER LÉ'ZAZ Dyn-illah ou Billah (Abou-l-hassân Aly), septième khalyf fâtimite, mort l'an 427.—1033, régna avec gloire sur l'Égypte et la Syrie, vengea l'assassinat de son père, le khalyf Hakem, auquel il avoit succédé l'an 411 d'hégire, 1020 de l'ère chrétienne.

† II. DHAHER, douzième khalyf de la race des Fâtimites en Egypte, parvint au souverain pouvoir l'an 544 de l'hégire. Son règne fut assez heureux, mais ne dura que cinq

ans. Les croisés lui prirent la ville d'Ascalon.

† III. DHAHER-BILLAH (Abou Nasr Mohammed), trente-cinquième khalyf de la race des Abbassys, fut tiré de prison l'an 622 de l'hégire, 1225 de J. C., pour succéder à Nasçr Lédyn-Illah, son père. Il étoit alors presque sexagénaire; aussi dit-il à ceux qui vinrent le chercher qu'il étoit bien tard pour se mettre en chemin sur la route périlleuse du trône. Daher fut clément et juste. Il fit construire un pont sur le Tigre, à Bagdad, et mourut après un règne de 9 mois et 11 jours.

* DHAHÉRY (Khalyl ben Schahyne al-), est auteur d'un livre écrit en langue arabe, sous le titre d'*Exposition exacte des provinces, et description des chemins et des rues*, en 40 livres ou chapitres, dont l'auteur a fait depuis un abrégé en 12 livres, intitulé *La Crême de l'exposition des provinces*. Cet ouvrage, comme la pluralité des livres orientaux, comprend une multitude de sujets disparates. L'auteur, après avoir établi dans son premier livre les titres qui élèvent l'Egypte au-dessus de toutes les contrées de la terre, fait du dernier un recueil d'anecdotes, de vers et de maximes, pour prouver que les princes n'ont pas de plus grands ennemis que les gens qui leur doivent le plus; que le destin gouverne toutes choses, qu'il faut être patient dans le malheur, le supporter avec résignation; enfin, que l'inconstance et la mauvaise foi sont les principes du cœur humain. M. Volney a donné dans son Voyage en Egypte et en Syrie une notice détaillée de ce bizarre et curieux ouvrage, que la bibliothèque impériale possède, et dont M. de Sacy a inséré un fragment pris du premier livre dans sa Chrestomatie arabe. Aldhahéry fut successivement gouverneur d'Alexandrie et autres villes, inspecteur des monnoies dans la ville du Caire, vizir, émir el-omarâ, ou chef des émirs. Il se trouva à la prise de Chypre, avec un corps de mille hommes qu'il commandoit, et publia son livre au retour, dans le 15e siècle.

D'HÈLE *Voyez* Hèle.

D'HERMIGNY. *Voyez* Hermigny.

† I. DHOHAK *ou* Zohak (Mythol.), cinquième roi de la première dynastie des Perses, étoit d'origine arabe; d'autres prétendent qu'il descendoit de Kayoumarâth, premier roi de cette race; d'autres encore de Schâm, fils de Noé, et que c'étoit le Nembrod des Hébreux. Usurpateur de l'empire, il avoit fait périr sous ses coups son prédécesseur. Tyran féroce, il inventa de nouveaux supplices, tels que ceux de faire écorcher vifs et suspendre en croix ceux qu'il condamnoit à la mort. Sa cruauté augmenta, sur-tout lorsqu'il se sentit dévorer par deux chancres qui lui rongèrent les épaules. Le diable, qui l'avoit affligé de ce mal cruel, lui enseigna un remède plus affreux encore; c'étoit de se faire appliquer dessus, tous les jours, la cervelle de deux hommes. Après avoir vidé les prisons de criminels, il fallut immoler des innocens pour fournir cet affreux remède. Les enfans d'un forgeron nommé Gaz, ayant été pris dans cette vue, leur père furieux ameuta le peuple, mit son tablier de cuir au haut d'une perche en forme d'étendard, et marcha contre Dhohak, qui prit la fuite et se sauva en Syrie. Féridoun, élu roi de Perse, l'y poursuivit, et, après l'avoir fait prisonnier, le relégua dans une caverne de la montagne de Damavend. L'his-

torien Khondemir dit que la nation des Curdes en Asie prétendoit tirer son origine de deux malheureux fugitifs dont la cervelle devoit servir au soulagement de Dhohak. Les sultans Gaurys, qui ont régné dans le pays de Gaur, situé entre la Perse et les Indes, descendoient de lui.

† II. DHOHAC *ou* Dzohak, poëte persan qui excella dans la poésie arabe, vivoit sous le règne de Nasçr, le Samany. Son esprit vif et brillant le rendit célèbre par ses impromptus. Voici un de ceux dont les Orientaux ont conservé le souvenir. Hâroun-er-Raschyd lui demandoit un jour de faire une comparaison ingénieuse sur des roses fraîches qu'il avoit devant lui dans un bassin d'or. Le poëte répondit sur-le-champ : « La couleur de ces roses est semblable au vermillon qui pare les joues d'une jolie fille, lorsqu'elle rougit à la vue de son amant. »

† DHOU-EL-NOUN, *ou mieux* Dzou-el-Noun (Abou Fadhl Thoubân) dévot musulman, devint chef des religieux nommés Soufys. Sa résignation étoit parfaite. Ayant été mis dans les fers, il dit à ceux qui pleuroient son infortune : « Cette persécution est une grace qui vient de Dieu; tout ce qu'il fait est bon et doux comme le miel, et doit être regardé comme une faveur. » Dhou-el-Noûn mourut en Egypte l'an 245 de l'hégire.

DIACETIUS. *Voyez*. Jaccetius.

DIACONO (Jean), napolitain, dont on a une *Chronique des évêques de Naples*, vivoit dans le 9e siècle. — Pierre Diacono, chapelain du roi Lothaire, publia, I. *Vie de S. Athanase*. II. *Chronique du monastère du Mont-Cassin*, où il avoit été religieux. III. *Recueil* des lois Lombardes, et des capitulaires de Charlemagne.

DIADOCHUS, évêque de Photique en Illyrie, vers 460, laissa un *Traité de la perfection spirituelle*, qu'on trouve dans la Bibliothèque des Pères.

DIADOCUS. *Voy*. Proclus, n° III.

DIADUMÉNIEN (Marius Opilius Antoninus), fils de l'empereur Macrin et de Nonia Celsa, fut surnommé Diadumenianus, parce qu'il vint au monde avec une coiffe. L'armée ayant donné le trône impérial à son père en 217, après la mort de Caracalla, il fut fait César, quoiqu'il n'eût qu'environ dix ans. Macrin le fit appeler Antonin, nom cher aux Romains, s'imaginant que ce titre assureroit l'empire dans sa famille. Mais ces précautions furent inutiles; car le père et le fils furent assassinés. Diaduménien avoit porté le nom de César environ une année, ceux d'empereur et d'Auguste pendant un mois. Il étoit d'une figure aussi belle que noble et intéressante.

DIAGO (Francisco), dominicain, historiographe d'Aragon, composa plusieurs ouvrages, dont le meilleur est l'*Histoire des comtes de Barcelonne, faite sur les titres originaux*, 1603, in-fol.; et celle *du royaume de Valence*, qu'il publia en 1613, in-fol. Il avoit promis la suite de cette dernière; mais il mourut en 1615, avant d'avoir pu remplir sa promesse.

† I. DIAGORAS, surnommé *l'Athée*, natif de Mélos, avoit confié un de ses ouvrages poétiques à un ami qui refusoit de le lui rendre; il le traduisit en justice, et ce dépositaire infidèle jura que le poëme lui appartenoit, et en recueillit les fruits et la gloire. Diagoras avoit été jusqu'alors dévot, et même superstitieux. Il s'étoit soumis à toutes les

pratiques religieuses, et avoit parcouru la Grèce pour se faire initier dans tous les mystères; mais quand il vit l'impunité du plagiaire, il devint athée. Se trouvant un jour dans un cabaret où le bois manquoit, il prit une statue d'Hercule, et la jeta dans le feu, en disant : « Il faut que tu fasses aujourd'hui bouillir notre marmite, et ce sera le treizième de tes travaux...... » Une autre fois, il étoit dans un vaisseau qui essuya une rude tempête. Les passagers se disoient les uns aux autres qu'ils l'avoient bien mérité, puisqu'ils s'étoient embarqués avec un impie. « Regardez, leur dit l'athée, le grand nombre de vaisseaux qui essuient la même tempête ; croyez-vous que je sois aussi dans chacun de ces bâtimens ? » Les blasphèmes que Diagoras vomissoit contre la divinité, de vive voix et par écrit, excitèrent le zèle de l'aréopage. Sa tête fut mise à prix : on promit un talent à quiconque le tueroit, et deux à qui l'amèneroit en vie. Le décret qui le couvroit d'infamie fut gravé sur une colonne de bronze. Ce malheureux, dont la mémoire fut détestée des Athéniens, vivoit l'an 416 avant J. C. Son imagination ardente l'avoit d'abord jeté dans les écarts de la poésie dithyrambique. Il eut la gloire d'avoir donné de bonnes lois aux Mantinéens.

†II. DIAGORAS, athlète de l'île de Rhodes, vers l'an 460 avant J. C., en l'honneur duquel Pindare fit une belle Ode mise en lettres d'or dans le temple de Minerve, et qui nous est parvenue. L'histoire nous a conservé un trait de sensibilité, digne d'être rapporté, sur le compte de Diagoras. Deux de ses fils concoururent aux jeux olympiques et y furent couronnés le même jour. A peine eurent-ils reçu la couronne qu'ils furent la poser sur la tête de leur père, et le prenant sur leurs épaules, ils le menèrent en triomphe au milieu des spectateurs, qui le félicitoient en jetant des fleurs sur lui, et dont quelques-uns lui disoient : « Mourez, Diagoras ! vous n'avez plus rien à désirer. » En effet le vieillard ne put survivre à son bonheur, et baigné des pleurs de ses enfans qui le pressoient entre leurs bras, il expira aux yeux de l'assemblée attendrie.

* I. DIAMANTINI (Jean-Joseph), peintre, né dans la Romagne, s'établit à Venise, où l'on voit plusieurs bons tableaux de lui, entre autres une *Adoration des Mages*, dans l'église de S. Moïse. Il y a aussi dans la galerie de Dresde un très-beau tableau de ce peintre, représentant *David tenant la tête et le glaive de Goliath*. Diamantini avoit été fait chevalier en récompense de ses talens.

*II. DIAMANTINI (Joseph), peintre, né à Venise en 1660, où il mourut en 1722, laissa quelques tableaux, dans lesquels on remarque que, se laissant emporter par la fougue de son imagination, il ne suivit pas toujours les règles du dessin. Il a gravé à l'eau-forte plusieurs morceaux de sa composition, où l'on trouve les mêmes défauts.

I. DIANA (Antonin), casuiste fameux, clerc régulier de Palerme, mort en 1663 à 77 ans, laissa divers ouvrages de morale, 1667, Anvers, 9 vol. in-fol. Les principaux sont, I. *Resolutionum moralium partes duodecim*. II. *Summa Resolutionum*, etc. Sa morale est peut-être trop indulgente.

*II. DIANA (Benoît), peintre vénitien, florissoit du temps de Bellin, inventeur de la peinture à l'huile et fondateur de l'école vénitienne. Diana, après avoir peint plusieurs bons tableaux, entre en concurrence avec Bellin qu'il avoit regardé jusqu'alors camme son maître. Ce pein-

tre passa pour avoir contribué aux progrès de la peinture à l'huile dont l'invention étoit récente. Ses meilleurs ouvrages sont une *Sainte Lucie* et deux autres *Saints*, qui étoient dans l'église des carmes ; et le beau tableau d'autel des PP. servites.

† I. DIANE (Mythol.), déesse de la chasse, fille de Jupiter et de Latone, étoit sœur d'Apollon. La fable l'appeloit Lune ou Phœbé dans le ciel, Diane sur la terre, Hécate dans les enfers. C'est à cause de ces différentes dénominations qu'on la dépeignoit avec trois têtes et sous trois figures, et qu'on lui donnoit le nom de la triple Hécate. On la représentoit ordinairement sur un char d'or traîné par des biches, armée d'un arc et d'un carquois rempli de flèches, vêtue d'une robe de couleur de pourpre, retroussée jusqu'au genou, avec un croissant sur la tête. On la regardoit comme la déesse de la chasteté, parce qu'elle avoit changé en cerf le chasseur Actéon, qui avoit eu l'indiscrétion de la regarder dans le bain. (*Voy.* DICTYNNE *et* ENDYMION.) — Le plus célèbre de tous les temples érigés à Diane étoit à Ephèse. Cet édifice, que Pline appelle le prodige de la magnificence grecque, passoit pour une des sept merveilles du monde. On avoit employé 220 ans à mettre ce fameux ouvrage dans sa perfection, quoiqu'il se fit aux dépens de toute l'Asie mineure. Pline observe que l'usage de mettre des colonnes sur un piédestal, et de les orner de chapiteaux et de bases, commença dans ce temple. Il y avoit 227 colonnes, faites par autant de rois. Sa longueur étoit de 425 pieds, et sa largeur de 220 ; ses portes de bois de cyprès, toujours luisant et poli ; la charpente de bois de cèdre. Ce temple étoit orné d'une foule de statues et de tableaux d'un prix inestimable, et l'on y avoit épuisé l'industrie des meilleurs ouvriers pendant deux siècles. Un fou, nommé Erostrate, le brûla, pour immortaliser son nom, la même nuit que naquit Alexandre-le-Grand, 336 ans avant J. C. Ce temple fut brûlé sept fois. Alexandre offrit aux Ephésiens tout ce qu'ils voudroient, pour lui rendre son premier éclat, s'ils lui permettoient de mettre son nom dans l'inscription du frontispice. Ils le refusèrent poliment. Néron le dépouilla de ses richesses ; et sous l'empire de Gallien, les Scythes le ruinèrent entièrement. Plusieurs savans pensent que la Diane, à laquelle ce célèbre édifice étoit consacré, n'étoit pas la Diane, déesse de la chasse, mais une autre que les Grecs regardoient comme la mère nourrice de tous les animaux. Ils l'appeloient, à cause de cela, Multimamma ; aussi, la représentoient-ils avec des mamelles par tout le corps, comme nos Gaulois la déesse Isis. L'une des plus belles représentations de Diane, qui nous ait été transmise par l'antiquité, est la belle statue de cette déesse qu'on a placée, l'an 10, dans la galerie des Antiques, au Musée central des arts, à Paris. Diane est vêtue en chasseresse, tenant son arc d'une main, cherchant de l'autre une flèche dans son carquois, tandis qu'une biche vient se réfugier près d'elle. Ce beau groupe étoit en France depuis Henri IV, et ornoit la galerie de Versailles. Les connoisseurs ont cru reconnoître quelque rapport entre lui et l'Apollon du Belvédère.

II. DIANE *ou* DIANE MANTUANA, née à Volterre en Italie, vivoit dans le 16e siècle, fille de Jean-Baptiste Mantuan, s'acquit beaucoup de réputation par ses gravures en taille-douce. Sa *Bacchante*, d'après Jules-Romain, est un chef-d'œuvre.

† III. DIANE DE FRANCE, duchesse de Castro, puis de Montmo-

rency, née en 1538, étoit fille légitimée de Henri II, auquel elle ressembloit plus que tous ses autres enfans. Ce prince l'eut d'une demoiselle piémontaise appelée Philippe Duc. L'esprit, la vertu et la beauté de Diane plurent infiniment à François I[er] et à Henri II. Elle fut élevée avec le plus grand soin ; on lui apprit l'espagnol, l'italien, et même un peu de latin. En 1553, elle épousa Horace Farnèse, duc de Castro, tué six mois après en défendant la citadelle d'Hesdin. Elle passa le 3 mars 1557 à de secondes noces avec le maréchal de Montmorency, fils du connétable, et n'en eut qu'un seul fils, mort peu de temps après sa naissance. Elle perdit ce second époux en 1579. La fermeté, la prudence et les autres vertus de Diane parurent sur-tout dans les guerres civiles. La maison de Bourbon lui dut sa conservation, et l'état son salut, par la réconciliation qu'elle ménagea entre Henri III et Henri IV, alors roi de Navarre. Ce dernier, trompé si souvent par la cour de France, avoit la plus grande confiance dans la probité de Diane. Il lui écrivoit : « Si vous me donnez votre parole que je ne dois avoir aucun sujet de défiance, et qu'on veut agir sincèrement avec moi, toutes stipulations sont inutiles ; j'en crois plus à votre parole qu'à mille pages d'écriture. » Henri III lui avoit donné le duché d'Angoulême et celui de Châtellerault, le comté de Ponthieu, et le gouvernement du Limousin. Charles de Valois, fils de la belle Touchet et de Charles IX, lui fut redevable de sa fortune et de ses établissemens, et peut-être de la vie. Il étoit prisonnier d'état, et il y avoit de violentes présomptions qu'il avoit eu part à la conspiration du maréchal de Biron. Diane de France, sa tante, parla fortement à Henri IV en sa faveur, en lui remontrant que l'exemple qu'il donneroit contre le fils d'un de ses prédécesseurs pourroit être suivi, et serviroit de titre contre ses propres enfans naturels. Ce raisonnement, la bonté du roi, et son amitié pour Charles de Valois le décidèrent à lui accorder sa grace. Joachim du Bellai nous apprend dans ses poésies latines une anecdote singulière. La première nuit des noces de la princesse avec François de Montmorency, une flamme électrique entra par une fenêtre de l'appartement où les époux étoient couchés ; après en avoir parcouru tous les coins, elle vint jusqu'au lit, brûla les coiffures, le linge et les ajustemens de nuit de l'épouse, sans lui faire d'autre mal que celui de la peur. Diane mourut âgée de plus de 80 ans, le 3 janvier 1619, sans postérité, après avoir vu sept rois sur le trône de France. Elle fut enterrée dans l'église des minimes de la place royale à Paris, où on lui éleva un tombeau. L'hôtel d'Angoulême, rue Pavée, fut bâti par elle, et devint sa demeure. Elle aima passionnément la chasse, et y alla jusque dans un âge très-avancé.

IV. DIANE DE POITIERS. *Voyez* POITIERS.

V. DIANE D'ANDOUINS. *Voyez* GUICHE, n° II.

† DIANNYÈRE (Jean), médecin né au Donjon, près de Moulins, mort dans cette dernière ville le 13 août 1782, a publié sur son art diverses observations dont l'Histoire de la société de médecine de Paris fait mention. On lui doit sur-tout une très-bonne analyse des eaux minérales de Bardon. — Son fils, A. DIANNYÈRE, né à Moulins le 29 janvier 1762, mort en 1802, a publié quelques *Eloges*, parmi lesquels on remarque celui du président Dupaty, suivi de notes sur plusieurs points importans de l'ordre public, Naples

et Paris, 1789, in-8°; et celui de Gresset, Berlin et Paris, 1784, in-8°.

* DIAVUNTREN *ou* INDIREN (Mythol. indienne), roi des bons génies, informé continuellement de tout ce qui se passe parmi eux. Ces génies, dont les romances mythologiques célèbrent les combats terribles contre les géans, s'appellent *daivers* ou *daivergols*, et sont plus de trente millions sous des chefs subalternes; ils habitent un monde particulier. On ne leur suppose point de corps, cependant on leur prête nos passions. Ils ne sont point l'objet d'un culte particulier; mais les Indiens les mettent de moitié dans les sacrifices annuels d'animaux qu'ils offrent aux daivandegols, génies protecteurs des champs, villes et villages. Ceux-ci ont en plusieurs endroits des temples érigés en leur honneur.

I. DIAZ (Michel), Aragonais, compagnon de Christophe Colomb, découvrit en 1495 les mines d'or de Saint-Christophe dans le Nouveau-Monde, et contribua beaucoup à la fondation de la Nouvelle-Isabelle, depuis appelée *Saint-Domingue*. Il fut, plusieurs années après, lieutenant du gouverneur de Porto-Rico, île célèbre, et y essuya quelques disgraces. De retour en Espagne, il fut mis en prison l'an 1509, et rétabli ensuite dans sa charge. Il mourut vers l'an 1512.

* II. DIAZ (Barthélemi), navigateur portugais, qui découvrit en 1466 un cap à l'extrémité méridionale de l'Afrique, auquel il donna le nom de Cap-des-Tourmentes; mais quand il rendit compte de sa découverte au roi de Portugal Jean II, ce prince changea ce nom en celui de Cap-de-Bonne-Espérance.

† III. DIAZ (Jean), jeune Espagnol, qui vivoit au 16e siècle, mérite une place dans le catalogue des victimes d'un faux zèle. Il fit sa théologie à Paris, et ayant adopté les opinions des novateurs, il alla trouver Calvin à Genève; mais n'ayant pu s'accommoder d'un homme si haut et d'un esprit si chagrin, il partit pour Strasbourg, et sympatisa mieux avec Bucer, qui étoit d'une humeur plus douce et plus liante. Celui-ci, trouvant dans ce disciple de grandes dispositions, l'obtint du conseil de cette ville, pour l'accompagner au colloque de Ratisbonne. Etant allé à Neubourg pour corriger un livre de Bucer qu'on y imprimoit, il y vit arriver avec surprise un de ses frères nommé Alfonse, avocat en cour de Rome, qui étoit venu pour tâcher de le ramener à l'Église catholique; n'ayant pu y réussir, il feignit de s'en retourner, et alla en effet jusqu'à Ausbourg; mais dès le lendemain il revint sur ses pas, accompagné d'un guide. Il alla de suite chez son frère avec son compagnon qui étoit déguisé en messager, et demeura au bas de l'escalier, pendant que l'autre montoit à la chambre de Diaz, à qui il feignoit d'avoir des lettres à remettre de la part d'Alfonse. Le prétendu messager lui en remet effectivement, et pendant qu'il les lit, le perfide lui décharge sur la tête un coup d'une hache qu'il tenoit cachée sous son manteau, le tue, et se sauve avec son instigateur Alfonse. Les meurtriers furent arrêtés et mis en prison à Inspruck; mais l'empereur Charles-Quint arrêta les procédures, sous prétexte qu'il vouloit connoître lui-même de cette affaire à la diète prochaine. Cet événement atroce, arrivé le 27 mars 1546, a été rapporté dans l'Histoire ecclésiastique du P. Fabre, liv. 42; par Sleidan, liv. 17, et par Sponde, sous l'année 1546. On a l'histoire particulière de ce meurtre, écrite en latin, sous le nom de

Claude Senarclaeus, in-8°, rare. Ce Jean Diaz est auteur d'un sommaire de *la Religion chrestienne*, dont la traduction française fut imprimée à Lyon en 1562, in-8°.

† IV. DIAZ (Jean-Bernard), grand-vicaire de Salamanque et de Tolède, recommandable à la cour d'Espagne par sa piété et ses ouvrages, fut nommé membre du grand-conseil des Indes, et ensuite évêque de Calahorra. En 1552, il assista au concile de Trente. Ce prélat, mort en 1556, a laissé plusieurs ouvrages, tant en latin qu'en espagnol; parmi les premiers, on distingue, I. *Practica criminalis canonica*. II. *Regulæ juris*. III. *Commentaria in Isaïam*. Ceux qu'il a composés dans sa langue maternelle roulent *sur la morale*.

* V. DIAZ (Philippe), célèbre prédicateur portugais, né à Bragance, fut religieux de l'ordre de Saint-François, et mourut en odeur de sainteté le 9 avril 1600. Ses *Sermons* forment huit volumes.

DIBALYG-SOUFY, saint musulman de la ville de Counyah ou Iconium en Caramanie, vivoit dans le 7e siècle de l'hégire, et de J. C. le 13e. A une piété exemplaire il joignoit une vaste érudition et des richesses immenses. Son mérite lui acquit la vénération d'Ala-ed-Dyne-Kaykobâd (sultan Aladin), son souverain. Au dire des Turcs, Dibâlyg faisoit des miracles. On prétend qu'ayant marié sa fille à Ortogrol, prince tatar au service d'Ala-ed-Dyne, il lui prédit que la postérité de son troisième fils Othmân règneroit sur un vaste empire. C'est de lui que descendent en effet les empereurs turcs. Il mourut dans sa patrie, laissant une mémoire tellement révérée, qu'on dit d'un tartuffe adroit à cacher ses vices : *On le prendroit pour un Dibâlig*, comme nous disons : *On le prendroit pour un saint.*

† DIB BACOUY ou DZYB BACOUY KHAN, fils d'Ilminjeh et arrière-petit-fils de Japhet, premier roi des Mogols, suivant Mirkhond, prit le titre de Kan. Il amassa de grands trésors, dont il fit le meilleur usage pour la défense de ses états et le bonheur de ses sujets. Ses lois furent justes, et il les fit observer. Galuk-Kan fut son successeur.

DIBON (Roger), chirurgien-major des Cent-Suisses, mort en 1777, a publié une *Description des maladies vénériennes*, en 2 vol. in-12, et différentes brochures sur la même matière, qu'il connoissoit mieux que l'art d'écrire. Il fut l'un des adversaires d'Astruc, dont il n'avoit ni la clarté, ni la méthode.

DIBUTADE, jeune fille de Sycione, imagina d'adoucir les rigueurs de l'absence de celui qu'elle aimoit, et qu'un prochain départ alloit éloigner d'elle, en traçant l'ombre de son amant, dont le profil se dessinoit sur une muraille par la lumière d'une lampe. *Telle fut*, dit-on, *l'origine de la peinture*. Son père, exerçant la profession de potier, ayant admiré l'invention de Dibutade, imagina d'appliquer de l'argile sur ces traits, en observant leurs contours, et de faire cuire dans son fourneau ce profil de terre. *De là l'origine de la sculpture en relief.* Ainsi, deux arts ingénieux ont dû leur création à l'industrie de l'amour.

DICÉ (Mythol.), fille de Jupiter et de Thémis, fut une des divinités chargées de rendre justice aux hommes.

DICÉARQUE, de Messine, philosophe, historien et mathématicien

célèbre, un des plus dignes disciples d'Aristote, profita beaucoup des leçons de ce grand maître dans les excellens ouvrages qu'il composa, dont il ne reste que des fragmens. Le plus estimé étoit sa *République de Sparte*, en trois livres, que les magistrats faisoient lire tous les ans publiquement pour l'instruction des jeunes Spartiates. On trouve sa *Descriptio montis Pelii* dans *Geographiæ veteris scriptores Græci minores*, Oxford, 4 vol. in-8°.

† DICENÉE, philosophe égyptien, qui vivoit sous Auguste, passa par le pays des Scythes, plut à leur roi, lui enseigna la philosophie morale, et adoucit son naturel sauvage, ainsi que celui de ses sujets. Il leur enseigna le culte des dieux et leur inspira l'amour de la justice et de la paix. De peur que ses maximes et ses lois ne s'effaçassent de leur esprit, il en fit un *Livre*. Ce philosophe changea tellement ces barbares, qu'ils arrachèrent leurs vignes, et se privèrent absolument de vin, pour ne pas tomber dans les désordres qu'il produit.

* DICETO (Raoul de), doyen de Saint-Paul de Londres, vers l'an 1210. On a de lui, I. *Abbreviationes chronicorum*, ou *Epitome de l'histoire d'Angleterre après la conquête*. II. *Imagines historiarum*, ou *Vie de plusieurs rois de la Grande-Bretagne*.

* DICK (sir Alexandre), médecin écossais, né en 1703, mort en 1785, fils de sir Guillaume Cunningham de Capington, et de la fille et héritière de Jacques Dick de Preston-field, élève d'Edimbourg, puis de Leyde, étudia dans cette ville sous le célèbre Boerhaave, et y fut reçu docteur. Dick revint dans son pays, fit ensuite le tour de l'Europe, et s'établit enfin dans la Grande-Bretagne au comté de Pembroke, où il pratiqua la médecine avec un très-grand succès. Dick, à la mort de son frère, hérita de son titre et des biens de sa maison; mais il ne cessa pas de résider dans sa terre de Preston-field. C'est lui qui a introduit en Angleterre la culture de la véritable rhubarbe. La société des arts et du commerce à Londres lui donna à cette occasion la médaille d'or en 1774.

DICKINSON (Edmond), alchimiste anglais, né en 1624 dans le comté de Berks, après avoir cultivé long-temps la médecine avec succès, se livra aveuglément à toutes les folies de l'alchimie. On lui doit quelques ouvrages très-érudits, mais remplis d'opinions bizarres. I. *Delphini phœnicizantes*, Oxford, 1655, in-8°. II. *De adventu Noë in Italiam*, in-8°. III. *De origine Druydum*. IV. *Physica vetus et nova*, 1703, in-4°. Dickinson est mort en 1707.

* I. DICKSON (David), théologien écossais, né à Paisley en 1591, mort en 1664, élève de Glascow, fut professeur de théologie à Edimbourg. Un zèle trop ardent pour la secte des presbytériens le fit emprisonner plusieurs fois vers 1640. En 1643 il fut député à l'assemblée de Westminster. Il a laissé des *Commentaires sur l'ancien et le nouveau Testament*, et des *Ouvrages théologiques*.

† II. DICKSON (Adam), agronome écossais, montra dès sa jeunesse le plus vif empressement pour connoître tous les procédés et les secrets de l'agriculture. Après avoir étudié les auteurs latins connus sous le nom de *Rei rusticæ scriptores*, il en fit une excellente analyse imprimée à Londres en 1788, et traduite en français par M. Pâris, architecte, sous le titre d'*Agriculture des Anciens*, Paris, 1801, 2 vol. in-8°. Il est curieux de comparer

dans l'ouvrage les frais de nourriture et d'entretien d'un esclave employé à la culture des champs, d'après Caton, et la dépense d'un laboureur d'Ecosse. L'auteur, mort à la fin du 18e siècle, avoit déjà publié en 1765 un *Traité estimé sur l'agriculture.*

DICTYNNE (Mythol.), nymphe de l'île de Crète, à laquelle on attribue l'invention des filets de chasseurs. On croit que c'est la même que Britomartis, fille de Jupiter, qui se jeta dans la mer pour éviter les poursuites de Minos, et qui fut mise au nombre des immortelles à la prière de Diane, qui elle-même avoit aussi le surnom de Dictynne.

† I. DICTYS, de Crète, suivit Idoménée au siége de Troie, et composa, dit-on, l'*Histoire* de cette fameuse expédition. Un savant du 15e siècle donna une Histoire de la guerre de Troie, qu'il mit sous le nom de Dictys. Cet ouvrage supposé fut publié pour la première fois à Mayence, ou à Cologne vers l'année 1470. L'éditeur, que l'on croit être L. Septimus ou Septiminus, le donne pour traduit du grec en latin. Madame Dacier en donna une nouvelle édition à l'usage du dauphin, à Paris, en 1680, in-8°, avec Darès Phrygius..... Périzonius en mit au jour une autre en 2 vol. in-8°, 1702, qu'on joint aux auteurs *cum notis variorum.* Malgré l'érudition qu'il y a prodiguée, elle ne vaut pas celle de madame Dacier.

II. DICTYS, matelot fameux dans l'antiquité par son extrême agilité : il a été célébré par Ovide.

* DICVIL, Ecossais qui semble être le même que Dicola, vivoit au commencement du 8e siècle, et fut auteur d'un traité *De mensurâ provinciarum orbis terræ*, qui existe en manuscrit à la bibliothèque impériale, et dont plusieurs savans ont publié des extraits. (*V.* G. MURMAN, dans une note sur l'Anthologie de Bulman, tom. II, pag. 392.) Ce traité de Dicvil a été publié par Charles Athau. Walkenaer, en 1807, à Paris, in-8°. L'éditeur fait Dicvil irlandais, et le place au commencement du 9e siècle.

DIDE ou DIDO (Mythol.), dieu adoré à Kiew, étoit fils de Lada, Vénus Slavonne, et n'avoit d'autre occupation que d'éteindre les feux que l'Amour son frère allumoit.

† DIDEROT (Denys), de l'académie de Berlin, naquit à Langres d'un coutelier, en 1713. Les jésuites, chez lesquels il commença ses études, voulurent l'attirer dans leur ordre; un de ses oncles, qui lui destinoit un canonicat dont il étoit pourvu, lui fit prendre la tonsure : mais son père, voyant qu'il n'avoit de goût ni pour l'état de jésuite, ni pour celui de chanoine, l'envoya à Paris pour y continuer ses études. Il le plaça ensuite chez un procureur, où il ne s'occupa que de littérature. Cet amour pour les sciences et pour les belles-lettres ne répondant point aux vues que son père avoit sur lui, il cessa de lui payer sa pension, et parut l'abandonner pendant quelque temps. Les talens du jeune Diderot pourvurent à sa fortune, et le tirèrent de l'obscurité. Physique, géométrie, métaphysique, morale, belles-lettres, il embrassa tout. Son imagination ardente paroissoit le porter à la poésie; mais il la négligea pour les sciences exactes. L'éloquence naturelle qui animoit sa conversation lui fit des partisans et des protecteurs. Ce qui commença sa grande réputation fut un petit recueil de *Pensées philosophiques*, réimprimé depuis sous le titre *d'Etrennes aux esprits forts*, qui parut en 1746,

in-12. Les adeptes de la nouvelle philosophie le comparèrent, pour la clarté, l'éloquence et la force du style, aux *Pensées* de Pascal. Mais le but des deux auteurs est bien différent. L'un s'efforce de soutenir l'édifice du christianisme, l'autre de saper toutes les religions par le fondement. Il parle avec la même assurance que s'il ne se trompoit jamais. Ce ton ferme en imposa. Les *Pensées philosophiques* plurent aux femmes, et devinrent un livre de toilette. On crut que l'auteur avoit raison, parce qu'il affirmoit toujours. Il donna en 1746, en société avec Eidous et Toussaint, un *Dictionnaire universel de médecine*, en 6 vol. in-fol. Dans cette compilation défectueuse, à bien des égards, on trouve des articles superficiels, inexacts : mais il y en a d'approfondis; et l'ouvrage fut bien reçu. Ce succès ayant encouragé l'auteur, il forma le projet d'une entreprise plus vaste, du *Dictionnaire Encyclopédique*. Un pareil monument ne pouvant être élevé par un seul architecte, d'Alembert, son ami, partagea l'honneur et les périls de ce travail, dans lequel ils devoient être secondés par plusieurs savans et divers artistes. Diderot se chargea seul de la description des arts et métiers, l'une des parties les plus importantes et les plus désirées du public. Au détail des procédés des ouvriers, il joignit quelquefois des réflexions, des vues, des principes propres à les éclairer. Indépendamment de la partie des arts et métiers le chef des encyclopédistes, suppléa, dans les différentes sciences, un nombre considérable d'articles qui manquoient. Il eût été à souhaiter que, dans un ouvrage aussi vaste et d'un aussi grand usage, il eût renfermé le plus d'instruction dans le moins d'espace possible, et qu'il eût été moins verbeux, moins dissertateur, moins enclin aux digressions. On lui a reproché encore d'employer un langage scientifique, sans trop de nécessité; d'avoir recours à une métaphysique souvent inintelligible, qui l'a fait appeler le *Lycophron de la philosophie*; de s'être servi d'une foule de définitions qui n'éclairent point l'ignorant, et que le philosophe semble n'avoir imaginées que pour faire croire qu'il avoit de grandes idées, tandis que, réellement, il n'a pas eu l'art d'exprimer avec clarté et avec simplicité les idées des autres. Quant au fond de l'ouvrage, Diderot convenoit que l'édifice avoit besoin d'être réparé à neuf. Deux libraires voulant donner une nouvelle édition de l'Encyclopédie, voici ce que leur dit l'éditeur de la première, au sujet des fautes dont elle fourmille : « L'imperfection de cet ouvrage a pris sa source dans un grand nombre de causes diverses. On n'eut pas le temps d'être scrupuleux sur le choix des travailleurs. Parmi quelques hommes excellens, il y en eut de foibles, de médiocres et de tout-à-fait mauvais. De là cette bigarrure dans l'ouvrage, où l'on trouve une ébauche d'écolier à côté d'un morceau de main de maître; une sottise voisine d'une chose sublime. Les uns, travaillant sans honoraires, perdirent bientôt leur première ferveur; d'autres, mal récompensés, nous en donnèrent pour notre argent. L'Encyclopédie fut un gouffre, où ces espèces de chiffonniers jetèrent pêle-mêle une infinité de choses mal vues, mal digérées, bonnes, mauvaises, détestables, vraies, fausses, incertaines et toujours incohérentes et disparates. On négligea de remplir les renvois qui appartenoient à la partie même dont on étoit chargé..... On trouve souvent une réfutation à l'endroit où l'on alloit chercher une preuve..... Il n'y eut aucune correspondance rigoureuse entre les discours et les figures. Pour remédier à ce défaut,

on se jeta dans de longues explications. Mais combien de machines inintelligibles, faute de lettres qui en désignent les parties! » Diderot ajouta à cet aveu sincère des détails particuliers sur différentes parties; détails qui prouvoient qu'il y avoit dans l'Encyclopédie des objets non-seulement à refaire, mais à faire en entier : et c'est de quoi s'est occupée ensuite une nouvelle société de savans, de gens de lettres et d'artistes. La première édition de cet important ouvrage, qui avoit été livrée au public depuis 1751 jusqu'en 1767, 17 vol. in-fol. et 11 de figures, fut bientôt épuisée, parce que ses défauts étoient rachetés en partie par plusieurs articles bien faits, et par différens mémoires qui fournissoient de bons matériaux aux éditeurs à venir. Diderot, qui avoit travaillé pendant près de vingt ans à ce Dictionnaire, n'eut pas des honoraires proportionnés à sa peine et à son zèle. Il se vit obligé, peu de temps après la publication des derniers volumes, d'exposer sa bibliothèque en vente. L'impératrice de Russie la fit acheter 50,000 livres, et lui en laissa la jouissance. Cependant l'*Encyclopédie*, qui attiroit en partie à son éditeur ces récompenses étrangères, avoit été la cause d'un grand scandale dans son pays. Des propositions hardies sur le gouvernement, des opinions semblables sur la religion, en firent suspendre l'impression en 1752. On n'avoit alors que deux volumes de ce Dictionnaire; on ne leva la défense d'imprimer les suivans qu'à la fin de 1755. Il en parut successivement cinq nouveaux tomes. En 1757, il se forma un nouvel orage, et le livre fut supprimé. La suite n'en parut qu'environ dix ans après; mais elle se distribua secrétement. On fit arrêter quelques exemplaires, et les imprimeurs furent mis à la Bastille. La source de ces traverses est assez évidente, quoique les encyclopédistes aient tâché de l'obscurcir. Ils s'en prennent tantôt aux jésuites, tantôt aux jansénistes : ici, à quelques gens de lettres jaloux; là, à des journalistes chagrins, qui, n'ayant pas été au nombre des coopérateurs de l'Encyclopédie, se réunirent tous contre l'ouvrage et les auteurs. Mais si ces auteurs avoient écrit avec une circonspection sage, s'ils n'avoient pas mis leurs opinions trop à découvert, les cris des anti-encyclopédistes auroient été impuissans : l'utilité du livre et le mérite des rédacteurs auroient été un bouclier contre les traits de ceux qui vouloient renverser ce palais des sciences. Quoi qu'il en soit, Diderot ne laissa pas étouffer son génie par les épines que ses imprudences et celles de quelques-uns de ses collaborateurs avoient semées sur sa route. Tour à tour sérieux et badin, solide et frivole, il donna, dans le temps même qu'il travailloit au Dictionnaire des sciences, quelques productions qui sembloient ne pouvoir guère sortir d'une tête encyclopédique. Ses *Bijoux indiscrets*, 2 vol. in-12, sont de ce nombre. L'idée en est indécente, et les détails obscènes, sans être piquans, même pour les jeunes gens avides de romans licencieux. Une certaine pédanterie philosophique se fait sentir, même dans les endroits où elle est le plus déplacée; et jamais l'auteur n'est plus lourd que lorsqu'il veut paroître léger. Le *Fils naturel* et le *Père de famille*, deux comédies en prose, qui parurent en 1757 et 1758, sont deux drames moraux et attendrissans, où il y a tout à la fois du nerf dans le style et du pathétique dans les sentimens. La première pièce est un tableau des épreuves de la vertu, un conflit d'intérêts et de passions, où l'amour et l'amitié jouent de rôles intéressans. On a prétendu qu Diderot l'avoit imitée de Goldoni. A l'exception d'un petit nombre

d'endroits où l'auteur mêle au sentiment son jargon métaphysique et quelques sentences hors de propos, le style en est touchant et assez naturel. Dans la seconde comédie, qui seule eut dans le temps quelque succès, on voit un père tendre, vertueux, humain, dont la tranquillité est troublée par les sollicitudes paternelles que lui inspirent les passions vives et ardentes de ses enfans. Cette comédie philosophique, morale, et presque tragique, a produit un assez grand effet sur divers théâtres de l'Europe. L'*Epître dédicatoire à madame la princesse de Nassau-Saarbruck* est un petit traité de morale, d'un tour singulier, sans sortir du naturel. Ce morceau, écrit avec noblesse, prouve que l'auteur avoit dans la tête un grand fonds de pensées et d'idées morales et philosophiques. A la suite de ces deux pièces, réunies sous le titre de *Théâtre de Diderot*, et qu'on ne joue plus, on trouve des *Entretiens* qui offrent des réflexions profondes et des vues nouvelles sur l'art dramatique. Dans ses drames, il avoit tâché de réunir les caractères d'Aristophane et de Platon; et dans ses réflexions, il montre quelquefois le génie d'Aristote. Cet esprit d'observation éclate avec hardiesse dans deux autres ouvrages qui firent beaucoup de bruit. Le premier parut en 1749, in-12, sous le titre de *Lettres sur les aveugles, à l'usage de ceux qui voient*. L'auteur fut enfermé pendant six mois à Vincennes. Né avec des passions ardentes et une tête fort exaltée, se voyant tout à coup privé de sa liberté, il faillit à devenir fou. Le danger étoit grand; pour le détourner, on fut obligé de le laisser sortir de sa chambre, et de lui permettre de fréquentes promenades, et la visite de quelques gens de lettres. J. J. Rousseau, alors son ami, alla lui donner des consolations qu'il n'auroit pas dû oublier. La *Lettre sur les aveugles* fut suivie d'une autre, sur les *sourds et muets, à l'usage de ceux qui entendent et qui parlent*, 1751, 2 vol. in-12. L'auteur donne sous ce titre des réflexions sur la métaphysique, sur la poésie, sur l'éloquence, sur la musique, etc., etc. Il y a des choses bien vues dans cet essai, et d'autres qu'il ne montre qu'imparfaitement: quoiqu'il tâche d'être clair, on ne l'entend pas toujours. On a dit, de tout ce qu'il a écrit sur des matières abstraites, que c'étoit un chaos où la lumière ne brilloit que par intervalles. Les autres productions de Diderot se ressentent de ce défaut de clarté et de précision, de cette emphase désordonnée, qu'on lui a toujours reprochés. Les principales sont, I. *Principes de la philosophie morale*, ou *Essai sur le mérite et la vertu*, 1745, in-12, ouvrage qui n'a pas fait une grande fortune. II. *Histoire de Grèce*, traduite de l'anglais de Stanyan, 3 vol. in-12, 1743; ouvrage médiocre, ainsi que la traduction. III. *Mémoires sur différens sujets de mathématiques*, 1748, in-8°. IV. *Pensées sur l'interprétation de la nature*, 1754, in-12. Cette interprétation est fort obscure. Son livre, l'un des préludes de celui du Système de la nature, est, selon Clément de Genève, «tantôt un verbiage ténébreux, aussi frivole que savant; tantôt une suite de réflexions à bâtons rompus, et dont la dernière va se perdre à cent lieues de la première. Il n'est presque intelligible que lorsqu'il devient trivial. Mais qui aura le courage de le suivre à tâtons dans sa caverne pourra s'éclairer de temps en temps de quelques heureuses lueurs.» V. *Le Code de la nature*, 1755, in-12. Ce n'est point celui de la religion. Son système de politique est peu praticable; et le style lourd, obscur,

incorrect de cet ouvrage, ne fait pas regretter le petit nombre de bonnes idées qu'on pourroit y recueillir. VI. *Le sixième sens*, 1752, in-12. VII. *De l'éducation publique*, 1752, in-12, brochure qu'on distingua parmi celles que l'apparition d'Emile et la destruction des jésuites firent éclore. On ne peut pas, à la vérité, adopter toutes les idées de l'auteur ; mais il y en a de très-judicieuses, dont l'exécution seroit utile. VIII. *Eloge de Richardson ;* plein de feu et de verve. IX. *Vie de Sénèque*. (*Voy*. GRANGE, n° V, *et* SÉNÈQUE, n° II.) Ce fut son dernier ouvrage, et c'est un de ceux qu'on lit avec le plus de plaisir, même en n'adoptant pas tous les jugemens qu'il porte sur Sénèque et sur d'autres hommes célèbres. Il l'augmenta et le publia de nouveau en 2 vol. au lieu d'un, sous le titre d'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*. L'auteur mourut subitement, en sortant de table, le 30 juillet 1784. Quelque temps avant sa mort, il étoit allé demeurer dans une maison que l'impératrice de Russie avoit fait arranger pour lui. Le caractère de Diderot est fort équivoque. Ses amis ont vanté sa franchise, sa candeur, son désintéressement, sa droiture ; tandis que ses ennemis le représentoient comme artificieux, intéressé, et cachant sa finesse sous un air vif et quelquefois brusque. Il se fit, sur la fin de ses jours, beaucoup de tort, en repoussant par des diffamations les prétendus outrages qu'il imaginoit exister contre lui dans les *Confessions de J. J. Rousseau*, son ancien ami. Il est malheureux qu'en gravant cet opprobre sur le tombeau du philosophe génevois, il ait laissé des impressions fâcheuses de son propre cœur, ou du moins de son esprit. Ce Rousseau, qu'il décrie tant, l'a loué plus d'une fois avec enthousiasme. Mais il dit dans une de ses Lettres, que, « quoique né bon et avec une ame franche, Diderot avoit un malheureux penchant à mésinterpréter les discours et les actions de ses amis, et que les plus ingénues explications ne faisoient que fournir à son esprit subtil de nouvelles interprétations à leur charge. » Quoi qu'il en soit, ce philosophe ne sentoit point foiblement, et il s'exprimoit comme il sentoit. L'enthousiasme qu'il montre dans quelques-unes de ses productions, il l'avoit dans un cercle, pour peu qu'il fût animé, ou qu'on contredit ses opinions. Il parloit avec rapidité, avec véhémence, et sa tournure de phrase étoit ordinairement piquante et originale. « Diderot, a dit M. Garat, toujours abandonné aux hasards heureux de son imagination, mais toujours élégant dans son langage, parloit comme les poëtes lyriques chantent ; sa conversation étoit une ode. » Aussi, on a soutenu que la nature s'étoit méprise en faisant de lui un métaphysicien, et non un poëte : mais quoiqu'il ait été souvent poëte en prose, il a laissé *quelques vers* qui prouvent peu de talent pour la poésie. On lui disoit qu'il étoit heureux, parce que, jugeant les autres d'après lui, il ne trouvoit jamais ni un sot, ni un fripon, et ne pouvoit jamais lire un mauvais livre, parce qu'à mesure qu'il lisoit un ouvrage il le refaisoit. La philosophie courageuse dont il se piquoit affecta toujours de braver les traits de la critique, quoiqu'il y fût aussi sensible que Voltaire ; et ses nombreux censeurs ne purent le guérir ni de son goût pour une métaphysique peu intelligible, ni de son amour pour les exclamations et les apostrophes qui dominoient dans sa conversation et dans ses écrits. Pour ne pas ressembler aux célibataires de son siècle, qui déclament sans cesse contre le célibat de la religion, il se maria. Il

fut sensible et bon dans son ménage ; s'irritant facilement, mais se calmant aussi facilement qu'il s'irritoit; cédant à des accès passagers de colère, mais sachant dompter son humeur. Naigeon, ami et disciple de Diderot, a recueilli ses ouvrages en 15 v. in-8°, Paris, 1797. On trouve dans cette collection divers écrits qui n'avoient point été imprimés, entre autres des *Essais sur la peinture*. On a dit avec justesse de Diderot, qu'il avoit écrit quelques belles pages sans avoir pu faire un bon livre. « Qui n'a connu Diderot que dans ses ouvrages, dit Marmontel, ne l'a point connu. Ses systèmes sur l'art d'écrire altéroient son beau naturel. Mais lorsqu'en parlant il s'animoit, et que, laissant couler de source l'abondance de ses pensées, il oublioit ses théories et se laissoit aller à l'impulsion du moment; c'étoit alors qu'il étoit ravissant. Cet homme, l'un des plus éclairés du siècle, étoit encore l'un des plus aimables; et sur ce qui touchoit à la bonté morale, l'éloquence du sentiment avoit en lui un charme particulier. Toute son ame étoit dans ses yeux, sur ses lèvres : jamais physionomie n'a mieux peint la bonté du cœur. » Il a paru en 1810 une petite brochure sur Diderot, intitulée *Didérotiana*, par M. Cousin d'Avallon, dans laquelle on trouve des anecdotes et quelques pièces inédites de ce chef des encyclopédistes, qui ont été omises dans les deux éditions des œuvres complètes, 15 vol. n-8°, et in-12 15 vol.

I. **DIDIER** (saint), Désidérius, évêque de Langres, martyrisé vers 409, lorsque les Alains, les Suèves et les Vandales ravagèrent les Gaules. — Il y a eu un autre DIDIER, évêque de Nantes, vers 451.

† II. **DIDIER** (saint), né à Autun, mort le 15 novembre 654, succéda à Vérus, en 596, dans l'archevêché de Vienne. Brunehaut, irritée, dit-on, de la liberté de ses remontrances, l'envoya en exil, le rappela, croyant le gagner, et, le trouvant inflexible, le fit assassiner l'an 607, sur les bords de la rivière de Chalarone, à sept lieues de Lyon. Voilà du moins ce que disent quelques historiens. Mais il y a de fortes raisons pour croire que la reine Brunehaut a été, en général, très-calomniée. Saint Grégoire-le-Grand avoit écrit trois Lettres à Didier. — Il est différent de saint DIDIER, évêque de Cahors, dont nous avons plusieurs *Lettres* dans le Canisius de Basnage et dans la Bibliothèque des Pères.

III. **DIDIER**, dernier roi des Lombards, élu par cette nation après la mort d'Astolphe, en 756, étoit auparavant connétable de la couronne et duc de Toscane. Quelques-uns des principaux seigneurs invitèrent Rachis, qui avoit quitté le trône pour s'enfermer dans un cloître, à quitter son monastère. Il se laissa persuader. Pour écarter ce redoutable concurrent, Didier offrit au pape de lui rendre les places envahies par Astolphe, et d'y ajouter le duché de Ferrare. L'accord se fit; le pontife ayant ordonné à Rachis de rentrer dans son couvent, il promit d'appuyer l'élection de Didier par un corps de troupes romaines. Celui-ci, feignant de la reconnoissance, parut d'abord vouloir vivre en bonne intelligence avec les pontifes de Rome; mais, peu de temps après, il commença les mêmes hostilités que ses prédécesseurs. Il ravagea la Pentapole, fit prisonnier le duc de Spolette, et chassa celui de Bénévent, parce qu'ils étoient liés avec l'évêque de Rome, soutenu du roi de France. Il ne s'abstint d'en venir aux armes avec celui-ci que par le sentiment de sa foiblesse. La reine Berthe,

femme de Pépin, ayant voulu marier son fils Charles, depuis surnommé *le Grand*, avec la fille du roi des Lombards, le pape Etienne III craignant que cette alliance ne fût contraire à ses intérêts temporels, fit tous ses efforts pour en détourner Charles; il lui peignit les Lombards comme une nation infâme, dont la race des lépreux avoit tiré son origine: il voulut lui prouver par l'Ecriture qu'un tel mariage étoit illicite. Berthe, loin d'avoir égard à ces déclamations, alla demander elle-même la fille de Didier, et l'amena en France, où les noces furent célébrées l'année d'après la mort de Pépin, en 769. Cette union ne fut pas heureuse. Charles, ennuyé d'avoir une femme toujours malade, et qui ne lui donnoit point d'enfans, la renvoya en Lombardie la seconde année de son mariage. Didier sentit vivement cet affront, et commença à s'en venger sur le pape. Après avoir repris plusieurs villes de l'exarcat, il s'avança du côté de Rome, sous prétexte d'aller visiter le tombeau des apôtres, et ravagea tous les environs. Adrien, qui étoit alors sur le siége de saint Pierre, eut recours au roi de France, qui vola à son secours. Didier, assiégé dans Pavie, se rendit prisonnier l'an 774 à Charlemagne, qui le fit enfermer avec sa femme et ses enfans dans l'abbaye de Corbie. Il n'y eut qu'un seul de ses fils qui échappa aux malheurs de sa famille. Il se sauva à Constantinople, où il fut revêtu de la dignité de patrice. C'est ainsi que fut éteint, en Italie, le royaume des Lombards, après avoir duré 206 ans.

IV. DIDIER-LOMBARD, docteur de Sorbonne au 13e siècle, écrivit avec Guillaume de Saint-Amour contre *les ordres mendians*, qui, pour cette raison, l'ont mis au rang des hérétiques.

† V. DIDIER-JULIEN, (Didius Julianus), empereur romain, né l'an 133, à Milan, d'une famille illustre, étoit petit-fils de Salvius Julius, habile jurisconsulte, qui fut deux fois consul et préfet de Rome. Didier obtint à prix d'argent l'empire, mis à l'encan après la mort de Pertinax, l'an 193; mais, à la nouvelle de l'élection de Sévère, il fut mis à mort le 29 septembre, par ordre du sénat, dans son palais, après un règne de 66 jours. Il étoit, suivant quelques historiens, d'une avarice si sordide, qu'il ne se nourrissoit que d'herbes et de légumes. Cependant, si Dion doit en être cru, cet empereur de quelques heures trouva trop chétif et trop mesquin le souper qui avoit été préparé pour Pertinax, et il y substitua un festin également somptueux et délicat; il y joua aux dés, et prit le plaisir de la comédie, pendant que le cadavre de son prédécesseur étoit encore dans le palais. Spartien réfute ce récit, comme fondé uniquement sur des bruits malignement répandus par les ennemis de Didier. On ne peut guère croire effectivement qu'il ait voulu insulter à son prédécesseur le jour de sa mort, puisqu'il se fit une loi de n'en parler jamais en public, soit en bien, soit en mal. La crainte des soldats ne lui permettoit pas les éloges. Les censures et les invectives leur auroient fait plaisir; et il s'en abstint par respect pour sa vertu. *Voyez* SCANTILLA.

VI. DIDIER. *Voy.* GUILLIELM.

VII. DIDIER (Saint). *Voy.* LIMOJON.

VIII. DIDIER DE LA COUR. *Voy.* COUR (Dom Didier de la).

DIDIUS-JULIANUS. *Voy.* DIDIER-JULIEN, n° V.

† DIDON ou ELISE, reine et fondatrice de Carthage, fille de

Bélus, roi des Tyriens, fut mariée fort jeune à Sichée, prêtre d'Hercule, qui possédoit de grands biens, et que Pygmalion, frère de Didon, égorgea au pied des autels, pour s'emparer de ses trésors. La princesse, avertie en songe par l'ombre de son mari de ce qui s'étoit passé, se saisit elle-même des trésors de Sichée, et les fit porter dans un vaisseau, où elle s'embarqua promptement avec tous ceux qui fuyoient la cruauté du tyran. Les vents la portèrent sur la côte d'Afrique appelée Zeugitane, où régnoit Iarbas, roi de Gétulie, qui s'opposa à son établissement sur ses terres. Mais Didon ne lui ayant demandé à acheter qu'autant de terrain qu'elle pourroit en entourer avec la peau d'un bœuf, le roi y consentit, et le lui accorda. Alors la princesse découpa ce cuir en bandes si déliées et si longues, qu'elle entoura un espace assez considérable pour y bâtir la ville de Carthage, avec une citadelle appelée Byrsa, qui signifie cuir ou peau. Quand la ville fut achevée, le roi Iarbas demanda Didon en mariage; mais elle le refusa, et le prince, voulant la contraindre à cette union, marcha contre Carthage à la tête d'une armée. Didon aima mieux se donner la mort que de violer les promesses qu'elle avoit faites à son premier mari de n'en point avoir d'autre. Virgile a inventé la fable de l'arrivée d'Enée à Carthage, où il lui fait obtenir les faveurs de Didon, qu'il abandonne peu après par ordre de Jupiter; ce qui oblige cette reine infortunée à se poignarder de désespoir sur un bûcher, vers l'an 890 avant J. C. L'anachronisme est un peu fort; car cette princesse ne vint au monde que 300 ans après le prince troyen.

*I. DIDOT (François-Ambroise), né à Paris en 1730, mort dans la même ville le 10 juillet 1804, étoit fils d'un imprimeur-libraire aussi instruit qu'estimable. Le jeune Didot reçut une éducation soignée, apprit le grec et le latin, et suivit la carrière de son père. Rempli d'enthousiasme pour son art, il entreprit d'égaler les imprimeurs Joachim Ibarra en Espagne, et Baskerville en Angleterre, et les surpassa bientôt. Il établit chez lui une fonderie, et parvint, au moyen du *typomètre* qu'il inventa, à donner aux corps des caractères une juste proportion et la plus parfaite correspondance entre eux. Il s'occupa le premier de perfectionner la fabrication du papier, et c'est à lui que l'on doit les premiers papiers dits *vélins* fabriqués en France; en 1776, il imagina des presses au moyen desquelles on foule également et d'un seul coup la feuille de papier dans toute son étendue; invention généralement adoptée aujourd'hui, non seulement en France, mais dans toute l'Europe savante; enfin il perfectionna jusqu'aux plus petits accessoires, et produisit ces chefs-d'œuvre que les amateurs recherchent avec tant d'empressement. Parmi les ouvrages imprimés par Ambroise Didot, on cite avec éloge la *Collection* dite *d'Artois*, recueil de romans, format in-18, en 64 vol.; la *Collection des classiques*, imprimés par ordre de Louis XVI, pour l'éducation du dauphin, dans laquelle on admire la progression de ses efforts pour arriver à la perfection; les derniers volumes étant supérieurs aux premiers, qui ne sont pas moins regardés comme des chefs-d'œuvre. A la beauté typographique de ces ouvrages, on doit ajouter leur correction, sans laquelle, comme il le disoit lui-même, un beau livre ressemble à une coquette dont la toilette ne sert qu'à faire remarquer les défauts. — Pierre Didot l'aîné, et Firmin Didot, ses deux fils, comme lui enthousiastes de leur art, semblent l'avoir porté

au dernier degré de perfection. Le même goût, les mêmes travaux, continués depuis plus d'un siècle dans la même famille, pourroient aider à nous faire comprendre ce que l'on nous raconte des Egyptiens, qui, donnant toujours à leurs fils la même profession qu'ils ont eux-mêmes cultivée, ont perfectionné quelques parties des arts à ce point qui cause aujourd'hui notre admiration.

† II. DIDOT, jeune (Pierre-François), frère du précédent, né à Paris en 1732, mort dans la même ville le 7 décembre 1795; il succéda à son père dans le commerce de la librairie, et s'y distingua par ses connoissances dans la bibliographie ancienne. Doué d'une imagination active et d'un goût décidé pour les arts, l'imprimerie française lui est redevable des chefs-d'œuvre qu'elle a produits de nos jours. Didot, reçu imprimeur en 1777, en moins de dix années, opéra une heureuse révolution dans les arts inhérens à l'imprimerie, et spécialement dans celui de la gravure des caractères, qui en est la base essentielle. Incapable d'être rebuté par les obstacles qu'il auroit à surmonter, et les sacrifices considérables et de tout genre qu'il auroit à faire, on le vit, presque en même temps, élever une célèbre manufacture de papiers, et se mettre à la tête d'une fonderie, pendant que l'un de ses fils (Henri DIDOT), très-jeune alors, s'occupoit, avec des succès que le temps n'a fait qu'accroître, à perfectionner la gravure des caractères. *L'Imitation de Jésus-Christ*, 1 vol. in-fol., fut le premier résultat des talens et des travaux réunis de Pierre-François Didot et de son fils. Cette édition, publiée en 1788, surpassa tous les ouvrages de luxe qui avoient paru jusqu'alors, et c'est à ce chef-d'œuvre typographique que l'on doit le perfectionnement de la gravure en caractères; mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ces mêmes caractères, dont le *beau idéal* a servi de modèle pour tout ce qui a été fait depuis dans le même genre, étoient le coup d'essai du jeune Henri Didot, devenu depuis l'un de nos plus célèbres fondeurs et graveurs en caractères, et à qui l'on doit l'ingénieuse et utile découverte du *Moule à refouloir*, pour laquelle il a obtenu un brevet d'invention. Depuis l'*Imitation*, P.-F. Didot publia plusieurs autres ouvrages dont l'exécution typographique n'est pas moins recommandable, tels que *Télémaque*, in-4°; *Tableau de l'empire ottoman*, in-fol.; *Bible*, avec les fig. de Saugrain, in-4° et in-8°, etc. — Pierre-Nicolas-Firmin DIDOT, son fils aîné, a succédé à son goût pour ses belles éditions; on lui doit celles du *Voyage du jeune Anacharsis*, 7 vol. in-fol.; du *Contrat social;* in-fol.; du *Juvénal traduit par Dussaulx*, in-fol., etc.

I. DIDYME. *Voy*. THOMAS, n° I.

† II. DIDYME, d'Alexandrie, surnommé *Chalcentrée* ou *Entrailles d'airain*, à cause de son amour pour l'étude, laissa, suivant Sénèque, jusqu'à 4000 *Traités*, qui ne pouvoient pas être fort corrects, ni bien longs. Les anciens ont négligé d'en donner le catalogue. C'eût été pour eux un grand travail, qui d'ailleurs eût été inutile pour la postérité. L'auteur lui-même étoit souvent embarrassé à répondre sur quelle matière il avoit travaillé.

† III. DIDYME, d'Alexandrie, quoique aveugle dès l'âge de cinq ans, ne laissa pas d'acquérir de vastes connoissances, en se faisant lire les écrivains sacrés et profanes. On prétend même qu'il pénétra dans les

mathématiques, qui semblent demander l'usage de la vue. Il s'adonna particulièrement à la théologie. La chaire de l'école d'Alexandrie lui fut confiée, comme au plus digne. Saint Jérôme, Ruffin, Pallade, Isidore, et plusieurs autres hommes célèbres, furent ses disciples. Il mourut en 395, à 85 ans. De tous ses ouvrages, il ne reste que son *Traité du Saint-Esprit*, traduit en latin par saint Jérôme, et publié sous ce titre : *De Trinitate libri III, gr. et lat, notis illustrati à Joh. Aloys. Mingarellio*, Bologne, 1769, in-fol. L'attachement de Didyme au sentiment d'Origène, dont il avoit commenté le livre des Principes, le fit condamner après sa mort par le cinquième concile général.

I. DIÉ (saint), *Deodatus*, évêque de Nevers en 655, quitta son siége, et se retira dans les montagnes des Vosges, pour s'y consacrer à la prière et à la méditation. Il mourut vers 684. Il a donné le nom à la ville de Saint-Dié, en Lorraine.

* II. DIÉ (la comtesse de), morte en 1193. Les anciens biographes ne sont point d'accord sur ce qui concerne cette dame, qui épousa Guillaume de Poitiers, la tige des comtes de Valentinois et de Diois. Raymbaut d'Aurença, ou d'Orange, fut, selon les uns, l'unique objet de son amour et de ses chants, et, selon d'autres, Guillaume Adzémar. Cette dernière opinion est celle de Jehan de Nostre-Dame, qui dit qu'après avoir reçu les derniers soupirs de son amant, la comtesse se fit religieuse au couvent de Saint-Honoré de Tarascon, où elle termina sa carrière. Les manuscrits du temps contiennent *quatre pièces* de sa composition en langue provençale.

* DIECMANN (Jean), théologien luthérien, né à Stade en 1647, mort en 1720, surintendant des duchés de Bremen et Verdun, et recteur de l'université de Stade, où il mourut, a publié une édition corrigée de la *Bible de Luther*, et des ouvrages de *Théologie*, de *Philosophie* et de *Métaphysique*.

* I. DIEDO (Jean-Augustin), né à Bassano vers l'an 1487, entra dans l'ordre des augustins en 1506, dans lequel il fut estimé et considéré. Après avoir rempli avec distinction les premiers emplois dans son ordre, il mourut à Bologne en 1553. Ses ouvrages sont, I. *Commentarii ex antiquis patribus in D. Pauli epistolas ad Timotheum*, 1553. II. *Catechismus de arte Neapolitanâ*, Roma, 1547. III. *Expositiones in Epistolas Petri, Jacobi et Judæ, apostolorum.*

* II. DIEDO (Jacques), sénateur vénitien, né à Venise en 1684, et mort en 1748, est auteur de *Pensées phosophiques*, de *Poésies morales et sacrées*. et d'une *Histoire de la république de Venise, depuis sa fondation jusqu'à l'année* 1747, 2 v. in-fol., Venise, 1751. Cette histoire, semée de réflexions aussi justes que profondes, est écrite avec autant de précision que de clarté.

DIEGO. *Voyez* COUTO.

* I. DIELDYNE (Abou-Mohammed-Abdallah El-Khazrajy), auteur d'un poëme arabe de l'*Art poétique*, dont la bibliothèque de l'Escurial possède plusieurs exemplaires manuscrits, avec des commentaires, et qui a été donné en latin à Rome, à la suite de la *Grammaire arabe* de Guadagnoli, 1642, vécut en Espagne, sous la domination des Maures. Ce poëte, appelé le *Prince des poëtes mo-*

ternes, a composé encore d'autres ouvrages moins connus.

* II. DIELDYNE (Abou-l-Fathh Nascer-ed-dyne), né à Jézyret, dans le Dyarbekr, un des auteurs les plus habiles de son temps, nous a laissé un livre en huit chapitres, sous le titre de *Méthode universelle et parfaite.* C'est un traité de l'art du poëte et de l'orateur, dont la bibliothèque de l'Escurial possède plusieurs manuscrits. Un autre auteur du même nom a écrit en arabe une *Histoire de l'Yamen.* (l'*Arabie heureuse.*)

* DIÉMEN (Antoine Van), gouverneur des possessions hollandaises dans les Indes orientales, né à Kuilenberg, où son père étoit bourgmestre, passa aux Indes, où il fut employé pour le compte du gouvernement. En 1625, il fut nommé membre du conseil suprême. En 1631 il revint en Hollande, chargé du commandement de la flotte de la compagnie des Indes; mais l'année suivante, il retourna aux Indes avec le titre de directeur général. Peu après, nommé gouverneur général, il étendit considérablement le commerce des Hollandais dans l'Orient. En 1642, Diémen chargea Abel Tasman d'un voyage au Sud, dont les suites furent des découvertes, et particulièrement celle de la partie de la Nouvelle Hollande, qui a reçu le nom de *Terre de Van Diémen.*

DIEMERBROEK (Isbrand), né à Montfort, en Hollande, l'an 1609, mort à Utrecht en 1674, à 65 ans, professa l'anatomie et la médecine dans cette ville avec beaucoup de distinction. Ses ouvrages sont, I. *Quatre livres sur la peste*, in-4°, insérés aussi dans un *Recueil de traités de médecine*, publiés à Genève en 1721, in-4°. L'auteur rapporte l'histoire de cette maladie funeste, confirmée par le raisonnement et l'expérience. II. *Histoire des maladies et des blessures qui se rencontrent rarement.* Divers autres *Ouvrages d'anatomie et de médecine*, recueillis à Utrecht en 1685, in-fol., par Timan DIEMERBROEK, apothicaire d'Utrecht, fils de ce médecin. Dans ces ouvrages, pleins de digressions ennuyeuses, les figures des livres anatomiques ne sont pas exactes, et les observations manquent quelquefois de justesse et de vérité. Son *Anatomie*, traduite en français par Prost, Lyon, 1727, 2 volumes in-4°, est peu estimée.

† DIENERT (Alexandre-Denys), médecin de Meaux, mort en 1769, est auteur d'une *Introduction à la matière médicale en forme de thérapeutique*, Paris, 1753 et 1765, in-12, et de quelques autres brochures sur des matières de médecine. La plus remarquable est une dissertation *sur la prééminence réciproque du sang et de la lymphe*, 1759, in-12.

† DIEPENBECK (Abraham), peintre, né à Bois-le-Duc vers l'an 1607, étudia son art sous Rubens, s'appliqua d'abord à travailler sur le verre, et quitta ensuite ce genre pour peindre à l'huile. Diépenbeck est moins connu par ses tableaux que par ses dessins, qui sont en très-grand nombre. On remarque dans ses ouvrages un génie heureux et facile: ses compositions sont gracieuses. Il avoit beaucoup d'intelligence du clair-obscur; son coloris est vigoureux. Le plus grand ouvrage qu'on ait publié d'après ce maître est le *Temple des Muses*. Il a beaucoup travaillé à des sujets de dévotion. Il auroit eu plus de réputation dans la peinture, si ces sortes d'ouvrages n'eussent employé la plus grande partie de son temps. Cet artiste mourut à Anvers,

en 1675, à 68 ans. Il y a dans la galerie de Vienne deux tableaux de ce peintre; l'un représente l'emblème de *la Vanité des choses humaines*, et l'autre, qui est très-beau, *la Vierge pleurant le Sauveur*, dont le corps est étendu devant elle. Dans celle de Sans-Souci, une *Vénus;* c'est un des bons morceaux de ce peintre: il est gracieux et bien composé, mais le coloris en est un peu froid. On doit citer encore, comme faisant honneur à ce maître, les superbes *vitraux de la cathédrale d'Anvers*, où il a peint les *œuvres de miséricorde* et *plusieurs portraits;* ceux des dominicains de la même ville, où l'on voyoit *la Vie de saint Paul*, et *les vitraux des minimes de Bruxelles*.

* DIES (Gaspard), célèbre peintre portugais, né vers la fin du 15e siècle, fut envoyé à Rome par don Emmanuel, roi de Portugal, pour s'y perfectionner dans l'école de Michel-Ange. De retour dans sa patrie, Dies y a peint plusieurs beaux tableaux à l'huile dans l'église de Belem, et dans les différens édifices bâtis par ce monarque. On regarde comme son chef-d'œuvre le fameux tableau de *la Descente du S. Esprit*, qui est dans l'église de la Miséricorde.

* DIEST (Adrien Van), peintre de paysage, né à La Haye en 1655, mort en 1704. Cet artiste a passé la plus grande partie de sa vie en Angleterre, où il a perfectionné son talent, en peignant les belles vues de la partie occidentale de l'île.

DIÉTÉRICH. *Voyez* DIÉTRICH.

* DIETERICUS (Helvicus), médecin, né dans le landgraviat de Hesse-Darmstadt en 1601, passa la plus grande partie de sa vie à parcourir les différentes villes d'Allemagne et du nord, où il pratiqua son art avec autant de distinction que de célébrité. Il vécut presque toujours dans les cours; et successivement nommé médecin à celle de Hesse-Darmstadt, à Berlin, auprès de l'électeur Georges-Guillaume en 1644: il obtint la même faveur du roi de Danemarck; en 1647, il eut la charge de médecin de la ville de Hambourg. Ses ouvrages contribuèrent aussi à sa réputation. Ils sont intitulés, I. *Elogium planetarum cælestium et terrestrium macrocosmi et microcosmi*, Argentorati, 1627, in-4°. C'est la thèse inaugurale qu'il soutint à Strasbourg, où il prit le bonnet de docteur. II. *Responsa medica de probatione, facultate et usu acidularum ac fontium Schwalbaci susurrantium*, Francofurti, 1631 et 1644, in-4°. III. *Vindiciæ adversus Ottonem Tackenium*, Hamburgi, 1655, in-4°. Il assure, dans cet ouvrage, qu'il démontra en 1622 la circulation du sang dans un chien vivant à Gaspard Hoffmann; mais il étoit le seul alors qui parlât de ce fait important. Il s'est trouvé cependant des auteurs qui, sur la foi de son témoignage, n'ont point balancé de lui attribuer la gloire de cette découverte.

† I. DIETRICH (Jean-Conrad), né à Butzbach en Wétéravie l'an 1612, mort professeur des langues à Giessen en 1667, à 55 ans, se fit connoître par plusieurs ouvrages, entre autres par ses *Antiquités de l'ancien et du nouveau Testament*, 1671, in-fol., semées d'une érudition profonde; et par un *Lexicon etymologicum græcum*, estimé. Il est encore éditeur de l'ouvrage de Francowitz, intitulé *Catalogus testium veritatis*, Francfort, 1672, 2 vol. in-4°, auquel il a ajouté des notes très-savantes.

† II. DIETRICH (Jean-George-

Nicolas), savant d'Allemagne, a donné les *Explications*, dans la langue de son pays, et en latin, des plantes gravées dans l'ouvrage intitulé *Phytantoza Iconographia*, Ratisbonne, 1737, 1745, 4 vol. in-fol., contenant 1025 planches enluminées. Les exemplaires sur grand papier en sont fort recherchés. Cet ouvrage, très-renommé autrefois pour la beauté de ses enluminures, ne peut en aucune manière être comparé avec ce qu'on a fait depuis en France dans le même genre.

*III. DIÉTRICH (Chrétien-Guillaume-Ernest), l'un des meilleurs peintres du siècle dernier, né à Weimar en 1712, mort en 1779, fut élève de son père et d'Alexandre Thièle, qu'il surpassa bientôt. Les études de ce jeune artiste, d'après les bons peintres de différentes écoles, en augmentant ses connoissances dans son art, lui donnèrent un certain genre mixte qui tient de diverses manières. Ses paysages, touchés largement, sont, ainsi que les figures et les animaux qu'il y a faits, dans le genre de Berghem; les gazons, les plantes qui en ornent les devants ont cet éclat et cette couleur riante que Dujardin donnoit à ses plus beaux morceaux. On retrouve quelquefois dans les arbres le feuillé de J. Both, et dans les ciels, les eaux et les lointains, cette vérité si précieuse dans Claude Lorrain; enfin les ruines, les masures, les sujets où l'on voit des bergers garder leurs troupeaux, des nymphes qui se baignent, etc., sont tout-à-fait dans le genre de Poëlembourg. C'est le peintre qu'il a étudié avec prédilection. Diétrich a peint l'histoire avec succès; ses tableaux dans ce genre sont d'un grand caractère : on y trouve une sagesse d'ordonnance, une pureté de contours, sur-tout une noble simplicité que n'offrent point les écoles allemande et flamande. Il se plaisoit à peindre des paysages dans lesquels il introduisoit des sujets tirés de l'histoire sacrée et profane, de la fable, etc., ou bien il les animoit de scènes pastorales. Il y a environ trente tableaux de ce grand artiste dans la galerie de Dresde. La plupart sont des paysages avec des sujets historiques, parmi lesquels on distingue *J. C. en croix sur le Calvaire*, la Vierge, saint Jean et plusieurs autres personnages sont au bas; une *Marche de cavalerie pendant la nuit*; un *Champ de bataille avec un général blessé; Bélisaire demandant l'aumône; Argus, Io et Mercure; plusieurs compositions pastorales*, etc. La galerie de Vienne renferme de ce peintre quatre tableaux d'histoire : *la Circoncision de J. C.; la Purification de la Vierge;* et deux beaux sujets de nuit représentant *une Nativité* et *une Fuite en Egypte*, Le Musée Napoléon ne possède qu'un seul ouvrage de Diétrich; mais c'est un de ses chefs-d'œuvre : il est d'autant plus précieux, que les tableaux purement historiques de ce peintre sont rares. Ce charmant tableau représente *l'Adoration des Mages*. Sa composition est d'une noble simplicité, les têtes d'un beau caractère, le coloris chaud, brillant et harmonieux; on y désireroit cependant plus de transparence : enfin il réunit à tous ces avantages une grande netteté de pinceau, et une exécution très-soignée, qui cependant ne dégénère pas en froideur. Diétrich a beaucoup gravé à l'eau-forte, et ses ouvrages en ce genre sont très-recherchés.

* DIETRY, excellent peintre de paysage, né à Dresde en 1730, mort dans la même ville en 1775. Il a peint deux *Vues des environs de Rome*, qui sont d'une grande beauté.

† DIEU (Louis de), professeur protestant dans le collége Wallon de Leyde, né à Flessingue en 1590, mort en 1642, étoit un savant consommé dans les langues orientales, et qui possédoit beaucoup d'autres langues anciennes et modernes. Son grand-père avoit été domestique de Charles-Quint, qui lui accorda des lettres de noblesse, et qui lui donna des marques de bienveillance, quoiqu'il eût embrassé la réformation. Cet auteur laissa de savantes observations sur l'Écriture, sous le titre de *Critica sacra*, Amsterdam, 1693, in-fol. On y trouve l'éclaircissement d'un grand nombre de difficultés. II. *Historia Christi*, *persicè et latinè*, Leyde, 1639, in-4°, curieuse et recherchée. Cet ouvrage est une traduction de la Vie de Jésus-Christ. Le père Jérôme-Xavier composa cette Vie de J. C., remplie de contes et de fables, (*multis modis contaminatam*, dit de Dieu) en portugais, par ordre d'Akbar, empereur du Mogol; et elle fut traduite en persan par Abdel-Senarien Kasen de Lahor. III. *Grammatica linguarum orientalium*, Francfort, 1683, in-4°; et d'autres ouvrages théologiques.

I. DIEU-DONNÉ Ier (*Deus-dedit*), pape après Boniface IV, le 13 novembre 614, signalé par sa piété et par sa charité envers les malades, mourut en 617, après avoir fait éclater son savoir et ses vertus. C'est le premier pape dont on ait des bulles scellées en plomb.

II. DIEU-DONNÉ II (*A-Deo-datus*), pape vertueux et prudent, succéda au pape Vitalien, en avril 672, et mourut le 17 juin 676. C'est le premier pape qui ait employé dans ses lettres la formule, *Salutem et apostolicam benedictionem*.

* DJEYPAL-RAJAH, fils de Hispal, de la famille des Brahmanes, régnoit dans l'Inde sur tout le pays compris entre l'Indus, le Limgân, les royaumes de Caschemyre et de Moultân. Plusieurs années de son règne s'étoient écoulées, lorsque ce monarque, fatigué des excursions continuelles que les Mahométans faisoient sur ses terres, prit, l'an 367 de l'hégire, et de J. C. 977, la résolution généreuse d'aller chercher ses ennemis dans leurs états. Il lève une armée considérable, et marche à la tête de toutes les forces combinées de l'Hindostân dont les autres princes s'étoient joints à lui. Mais Sébektéjyne, prince de Gazneh, informé de ce mouvement, accourut en toute hâte, et rencontra Djeypal sur les confins du Limgân. Les deux armées en étant venues aux mains à Lamahâm, la victoire demeura longtemps incertaine. Une tempête épouvantable, qui éclata pendant l'action, et à laquelle la crédulité musulmane prête des causes magiques du dernier ridicule, en décida le sort. Les Indiens, moins hardis que leurs adversaires au milieu des horreurs de cette journée, furent vaincus, taillés en pièces et poursuivis toute la nuit par les Mahométans. Djeypal envoya le lendemain matin demander la paix à Sébektéjyne, qui refusa d'abord tout accommodement, et ne l'accorda qu'après avoir été informé des excès auxquels se livrent les Indiens, lorsqu'on les pousse à l'extrémité. « Quand un vainqueur, lui fit dire leur monarque, les réduit au désespoir, ils tuent sans pitié leurs femmes, leurs enfans, incendient leurs habitations, et, après avoir détaché leurs cheveux, se précipitent comme des furieux sur leurs ennemis. Animés par la vengeance, ils combattent en lions jusqu'au dernier soupir. » Djeypal devoit donner dix-neuf millions de tribut annuel au prince de Gazneh,

avec cinquante éléphans; et des commissaires chargés de les recevoir l'accompagnèrent jusqu'à Lahore sa capitale; et Sébéktéjyn s'étoit retiré sur la foi des traités. Alors le monarque indien crut pouvoir les enfreindre; il fait mettre les commissaires en prison, lève une armée de 200,000 hommes de pied, 100,000 chevaux, et se croyant sûr de la victoire, marche, contre l'avis formel de son conseil, à la rencontre de Sébektéjyn, qui n'avoit à lui opposer que des forces peu considérables en comparaison: cependant ce parjure reçut un châtiment exemplaire; les Indiens, renversés au premier choc, furent poursuivis l'épée dans les reins jusqu'au Nilab, rivière profonde, rapide, où il s'en noya un grand nombre; le reste fut presque tout pris ou tué. Djeypal, avec les débris de son armée, se retira dans les montagnes du Caschemyre, où Sébektéjyn ne put l'atteindre. Les provinces de Limgân et de Peschaouyr tombèrent au pouvoir du vainqueur, qui n'accorda la paix au monarque indien que moyennant un tribut plus considérable que le premier. Ceci arriva vers l'an 368 — 978. Djeypal jouit d'une paix si chèrement achetée jusqu'à la mort de Sébektéjyn, arrivée 8 ans après. Le célèbre Mahmoud, son fils, se vit à peine sur le trône, que, sous prétexte qu'on avoit différé de lui payer le tribut, il fit une invasion subite dans les états de Djeypal, s'empara d'une province, et, quoique bien inférieur en forces, le battit et le fit prisonnier avec plusieurs des principaux seigneurs de sa famille et de sa cour. Le monarque infortuné ne recouvra sa liberté qu'au bout de plusieurs années, moyennant un tribut qui alloit toujours en augmentant. Il retourna à Lahore, accablé de honte et de douleur. Alors on regardoit comme indigne du trône le prince qui avoit été vaincu plus de deux fois par les Musulmans. Le malheureux Rajah, accablé du poids de ses peines, et victime d'un préjugé, peut-être nécessaire à la conservation de l'empire, abdique en faveur de son fils, fait dresser un bûcher, et se précipite dans les flammes l'an 392, effaçant, par cette fin tragique, mais glorieuse aux yeux des Indiens, la tache qu'avoit imprimée à son nom le malheur de ses expéditions militaires.

* DJÉY-TCHAND, général en chef des armées de Kédou-raja ou Kauradjé, roi de l'Inde, ayant gagné les troupes qu'il avoit sous ses ordres, se fit reconnoître par elles après la mort de son souverain, et monta sur le trône, à l'exclusion des héritiers légitimes de la couronne. Son règne fut paisible, mais l'empire désolé par une disette cruelle et par les ravages d'une grande peste. Djéy-tchand oublia sur le trône le caractère naturel aux usurpateurs, et s'endormit dans la mollesse et les plaisirs, pendant un règne de soixante ans. Il étoit tributaire des rois de Perse et vivoit au temps de Behmin et de Darâb ou Darius-Nothus, son successeur. Il laissa l'empire à son fils, qui n'en jouit pas long-temps. *Voy*. DÉLU.

* DJEZZAR (Achmed), nommé *Djezzar* ou *le Boucher*), pacha de Syrie, gouvernoit cette province, ou plutôt y régnoit, lorsque le général Bonaparte s'empara de l'Egypte. Cet homme féroce reconnoissoit à peine la puissance de la Porte Ottomane, et n'attendit pas les ordres du divan pour se déclarer contre les républicains. Il renvoya sans réponse un officier que Bonaparte lui avoit dépêché, et fit mettre aux fers tous les autres Français qui se trouvoient dans Acre. Cependant le grand-seigneur l'ayant nommé alors pacha d'Egypte, il résolut de joindre ses

forces à celles que devoit commander le grand-visir, et fit des préparatifs pour cette expédition. Prévenu par le général français, il fut battu partout, chassé de toutes ses places, et repoussé jusque dans Acre, qu'il songeoit même à abandonner après en avoir enlevé ses femmes et son trésor, lorsque sir Sidney-Smith le décida à s'y défendre, et parvint à sauver cette ville, secondé par M. Phelipeaux, officier français émigré, qui en rétablit les fortifications et la défendit avec autant de bravoure que de talent. Djezzar fit lui-même plusieurs sorties vigoureuses pendant ce siége, qui fut levé le 21 mai 1799, après 61 jours de tranchée ouverte. Lorsque le grand-visir arriva en Syrie vers la fin de la même année, il s'éleva entre lui et le pacha des querelles si violentes, que leur armée finit par en venir aux mains, et se livrer plusieurs combats sanglans; ce qui retarda l'expédition contre l'Egypte. Depuis son installation, le gouvernement français a cherché à rétablir ses rapports commerciaux avec le Levant, et l'accueil que le colonel Sébastiani a reçu de Djezzar prouve que ce pacha étoit très-disposé à se rapprocher de la France. « Savez-vous, lui dit-il, pourquoi je vous reçois et que j'ai du plaisir à vous voir? C'est parce que vous venez sans firman; je ne fais aucun cas des ordres du divan, et j'ai le plus profond mépris pour son visir borgne. On dit que Djezzar est un Bosnien cruel, un homme de rien; mais en attendant, je n'ai besoin de personne, et l'on me recherche. Je suis né pauvre, mon père ne m'a légué que son courage. Je me suis élevé à force de travaux; mais cela ne me donne pas d'orgueil, car tout finit, et aujourd'hui peut-être, ou demain, Djezzar lui-même finira, non qu'il soit vieux, comme le disent ses ennemis. (Et dans ce moment, il se mit à faire le maniement des armes à la manière des Mamelucks, ce qu'il exécuta avec beaucoup d'agilité.) Mais parce que Dieu l'a ainsi ordonné. Le roi de France qui étoit puissant a péri; Nabuchodonosor, le plus grand roi de son temps, fut tué par un moucheron, etc. » Lorsqu'il lui recommanda les chrétiens, les mutualis et les couvens de Nazareth et de Jérusalem, il promit d'avoir pour eux les plus grands égards, et répéta à diverses reprises que sa parole valoit plus que des traités. Il mourut en mai 1804, laissant des trésors immenses.

I. DIGBY (Kenelme), connu sous le nom de chevalier Digby, né en 1603, à Gothurst, étoit fils d'Everard Digby, qui entra dans la conspiration des poudres contre Jacques Ier, et qui fut écartelé en 1607, à 24 ans. Instruit par les malheurs de son père, il donna tant de marques de fidélité à son prince, qu'il fut rétabli dans la jouissance de ses biens. Charles Ier, qui ne l'aima pas moins que Jacques, le fit gentilhomme de sa chambre, intendant-général de ses armées navales, et gouverneur de l'arsenal maritime de la Sainte-Trinité. Il se signala contre les Vénitiens, et fit plusieurs prises sur eux proche le port de Scanderoon. Les armes ne lui firent pas négliger les lettres. Il s'appliqua aux langues, à la politique, aux mathématiques, et sur-tout à la chimie. Ses études ne furent pas infructueuses. Il trouva d'excellens remèdes, qu'il donnoit gratuitement aux pauvres, et à toutes les autres personnes qui en avoient besoin. L'attachement de Digby à la famille royale ne se démentit point, même dans les malheurs qu'elle essuya. La reine, veuve de Charles Ier, l'envoya deux fois en ambassade auprès du pape Innocent X. Il vit ses biens confisqués, sa personne bannie, sans se plaindre. Il se retira tranquillement en France, et ne retourna

en Angleterre que lorsque Charles II eut été rétabli sur le trône. Il y mourut le 11 mars 1665, laissant trois fils ; l'un d'eux eut deux filles ; les autres moururent sans postérité. On doit au chevalier Digby, I. Un *Traité sur l'immortalité de l'ame*, publié pour la seconde fois, en anglais, l'an 1669, in-4°, traduit en latin et imprimé en 1664, à Francfort, in-8°. L'auteur avoit eu de longues conférences sur ce sujet important avec Descartes, et en avoit profité. II. *Discours sur la végétation des plantes*, traduit de l'anglais en latin par Dapper, Amsterdam, 1663, in-12 ; en français, par P. de Trehan, Paris, 1667, in-12. III. *Discours sur la poudre de sympathie pour la guérison des plaies*, traduit en latin par Laurent Strausius, imprimé à Paris en 1658, puis en 1661, enfin en 1730, avec la Dissertation de Charles de Dionis, sur le Ténia ou Ver plat. IV. *Nouveaux secrets pour conserver la beauté des dames et pour guérir diverses maladies, tirés des Mémoires du chevalier Digby*, 2 vol. in-8°, La Haye, 1715. L'un de ses secrets est de faire manger de la chair de vipère, pour entretenir la beauté. Si ses autres secrets sont du même genre, ce livre ne mérite pas grande attention.

* II. DIGBY (Jean), comte de Bristol, gentilhomme anglais, né en 1580 à Coleshill, au comté de Warwick, mort à Paris en 1653, élève d'Oxford, après avoir achevé ses voyages pour son éducation, fut nommé gentilhomme de la chambre du roi Jacques Ier, qui l'envoya en ambassade en Espagne. Il fut lord en 1618, et en 1621, ambassadeur près de l'empereur d'Allemagne. En 1622 Digby fut renvoyé de nouveau en Espagne, avec la mission de négocier un mariage entre le prince Charles et l'infante ; et la même année il fut créé duc de Bristol. A son retour en Angleterre, le comte de Buckingham et lui s'accusèrent mutuellement au parlement, et il s'ensuivit un procès. La guerre civile ayant éclaté dans le même temps, Digby passa en France, où il mourut. Il a composé quelques *Poésies*. Il avoit aussi traduit en anglais le livre de Dumoulin, intitulé *Défense de la foi catholique*.

* III. DIGBY lord George), célèbre gentilhomme anglais, fils du précédent, né à Madrid en 1612, mort en 1676, élève d'Oxford, fut membre du long parlement, où il tint d'abord pour le parti de l'opposition à la cour ; mais ensuite il passa du côté des royalistes, et fut exclus du parlement. Il se distingua par les services qu'il rendit à Charles Ier ; et quand ce monarque eut été mis à mort, le lord, qui fut excepté de l'amnistie, trouva le moyen de sortir du royaume. A la restauration il rentra en Angleterre et fut créé chevalier de la Jarretière.

I. DIGGES (Léonard), géomètre anglais, mort en 1574, a publié, I. Des *Pronostics ruraux par le soleil, la lune et les étoiles*, 1592, in-4°. On y croyoit de son temps. II. La *Manière de mesurer les pierres, les terres et les bois*, 1647, in-4° : ouvrage plus utile que le précédent.

†II. DIGGES (Thomas), fils du précédent, mort en 1595, suivit le même genre d'étude que son père ; il a donné une *Arithmétique militaire*, 1579, in-4°, et un Traité intitulé *Scalæ mathematicæ*, 1573, in-4°.

* III. DIGGES (sir DUDLEY), fils aîné du précédent, né en 1583, mort en 1639, élève du collége de l'université à Oxford. Jacques Ier le fit chevalier, et l'envoya en ambassade en Russie. Mais dans le parlement

de 1621, il s'opposa aux mesures de la cour, et persévéra sous le règne suivant dans cette conduite, pour laquelle il fut mis à la tour. Il est auteur des ouvrages suivans : I. *Défense du commerce*, in-4°, 1615. II. *Discours sur les droits et les privilèges des sujets*, in-4°. III. *Le Parfait ambassadeur*, in-fol., 1655, et de plusieurs *Discours* qui sont insérés dans la collection de Rhusworth.

* IV. DIGGES (sir DUDLEY), fils du précédent, mort en 1643, distingué également par sa fidélité à son roi et par ses talens, a composé quelques *Ecrits contre la rébellion.*

DIGNA *ou* DUGNA, femme courageuse d'Aquilée en Italie, qui aima mieux se donner la mort que de consentir à la perte de son honneur. Sa ville ayant été prise par Attila, roi des Huns, l'an de J. C. 452, ce prince voulut attenter à sa pudicité. Elle le pria de monter sur une galerie, feignant de lui vouloir communiquer quelque secret d'importance; mais aussitôt qu'elle se vit dans cet endroit qui donnoit sur une rivière, elle se jeta dedans, en criant à ce barbare : « Suis-moi, si tu veux me posséder ! »

*DIGNE (Nicolas le), sieur de l'Espine-Fontenay, et depuis prieur de Coude et de l'Enfourchure. La date précise de sa naissance et celle de sa mort sont également inconnues. On voit seulement par ses ouvrages, qu'après avoir quelque temps vécu en homme du monde et suivi le parti des armes, il embrassa l'état ecclésiastique. Il paroît aussi par l'épithète de *feu* qu'on lui donne dans le titre d'une traduction latine de *sa Méditation sur le Psaume* 79, imprimée en 1614, qu'il étoit mort avant cette époque. On a de lui les ouvrages suivans, dont le premier et le troisième ont été publiés par Antoine de La Forest, sieur Duplessis. I. *Recueil des premières Œuvres chrestiennes*, etc., in-16, Paris, 1600. II. *Le Tombeau de hault et puissant seigneur Loys de La Rochefoucauld, comte de Randan*, etc. Paris, 1600, aussi in-16. III. *Les Fleurettes du premier meslange*, etc. Paris, 1601, in-12. IV. *Description du médaillon d'or antique d'Alexandre-le-Grand*, présenté au roy, prise du latin du sieur de Rimon; Paris, 1601, in-12. V. *La couronne de la Vierge Marie*, dédiée à la royne, mère du roy, régente en France, etc., Paris, in-12, 1610. VI. *Discours satyrique de ceux qui écrivent d'amour*, imprimé dans les Appréhensions spirituelles de Beroald de Verville. VII. Enfin une comédie d'*Arsace*, et les tragédies d'*Hercule*, *Œtus* et de *Jephté*, prises du latin de Sénèque et de Buchanan. Ces pièces n'ont point été imprimées. Beauchamp leur donne la date de 1584.

* DIGORETZY (Jean) florissoit dans le 8e siècle. Après avoir étudié la théologie, la rhétorique et l'histoire sacrée auprès d'un célèbre maître, appelé Gricoradour, il embrassa l'état ecclésiastique, devint bientôt un des docteurs les plus renommés, et occupa pendant plusieurs années la place de vicaire patriarcal. On a de lui plusieurs ouvrages manuscrits qui furent alors très-estimés. I. *Histoire des Conciles tenus en Arménie*. II. *Histoire du concile tenu à Garin* ou *Arzroum*, *par ordre de l'empereur Herale*. III. *Traité en faveur du rit Arménien et contre celui des Grecs.* IV. Plusieurs *Homélies sur la vie austère des premiers Pères de l'Eglise*. V. *Recueil des Canons ecclésiastiques*, *avec des détails historiques sur chacun.*

† DILLEN *ou* DILLENIUS (Jean-Jacques), natif de Darmstadt en Allemagne, et professeur de botanique à Oxford, mort en 1747, a laissé, I. *Catalogus plantarum circa Giessam sponte nascentium*, Francfort, 1719, in-12. II. *Hortus Elthamensis*, 2 vol. in-folio, Londres, 1732, avec un grand nombre de figures. III. *Historia Muscorum*, Oxford, 1741, in-4°.

* I. DILLON (Wentworth), comte de Roscommon, né en Irlande vers l'an 1633, mort en 1684, reçut sa première éducation dans une terre de son oncle, le comte de Strafford, au comté d'Yorck; ensuite il fut envoyé à Caen en Normandie, avec le fameux Bochart, son précepteur. A la restauration, il fut fait capitaine au régiment des gardes du roi. Dillon quitta cette place pour aller en Irlande; mais à son retour il fut nommé capitaine dans les gardes-du-corps. Il perdit toute sa fortune au jeu, et prit une place de capitaine des gardes à cheval de la duchesse d'Yorck. Sa conduite ne s'améliora pas, et pourtant il épousa une fille du comte de Burlington, et s'appliqua à la poésie. Ses *Poëmes*, rangés dans la plus foible classe, ont de la correction et de l'élégance.

† II. DILLON (Arthur, comte de), né à Braywick en Angleterre, passa au service de France, où il devint officier général. Nommé député de la Martinique aux états-généraux de 1789, il y embrassa le parti populaire, et s'opposa cependant avec chaleur à la liberté indéfinie des noirs. En 1792, on lui donna le commandement de l'armée de Flandre; mais ayant, après la journée du 10 août, fait prêter de nouveau à ses troupes serment de fidélité au roi, il fut destitué, puis employé sous les ordres de Dumouriez. Prévoyant l'orage qui se formoit contre les citoyens modérés, il voulut passer aux îles en 1793, mais il n'en put obtenir la permission du comité de salut public. Arrêté et enfermé au Luxembourg, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, malgré les efforts de Camille Desmoulins pour le sauver, et envoyé à la mort le 5 avril 1794, à l'âge de 43 ans.

* III. DILLON (le comte Théobald de), colonel au service de France, et maréchal-de-camp constitutionnel, fut employé, en 1792, en Flandre, et reçut ordre, à la fin d'avril, de sortir de Lille avec un corps de troupes, et d'aller attaquer Tournay: mais ayant été battu par le général autrichien d'Happoncourt, il fut accusé de trahison, et aussitôt massacré par ses soldats, unis à la populace. Les jacobins l'ont accusé depuis d'attachement à la constitution monarchienne de 1791, qui alors n'étoit pas abrogée. En juin, l'assemblée accorda des honneurs à sa mémoire, 800 livres de pension à chacun de ses enfans, et 1500 à Joséphine Viesville, qu'il étoit sur le point d'épouser.

* DILWORTH (Thomas), maître d'école, mort en 1781, s'est rendu célèbre. Il avoit étudié sous M. Dyche, à Stratfort-le-Bow; ensuite il s'établit à Wapping, où il eut de grands succès. Dilworth a publié un *Livre du premier âge*, un *Traité d'arithmétique*, un *Traité de l'usage des globes*, et *quelques autres Ouvrages d'éducation.*

† DIMITRONICIUS (Basile), général d'armée du grand-duc de Moscovie, ayant maltraité quelques officiers d'artillerie, deux d'entre eux prirent la fuite, furent arrêtés sur

les frontières de Lithuanie, et menés au grand-duc. Pour sauver leur vie, ils eurent recours à la calomnie, et dirent à ce prince que Basile avoit dessein de passer au service du roi de Pologne, et qu'il les avoit envoyés pour cela en Lithuanie. Le grand-duc, outré de colère, manda aussitôt le général; et, malgré les protestations qu'il faisoit de son innocence, il lui fit souffrir de cruels tourmens. Ensuite il commanda qu'on le liât sur une jument aveugle, attachée à un chariot, et qu'on chassât cet animal dans la rivière. Le malheureux étant sur le bord de l'eau, le grand-duc lui dit à haute voix que, « puisqu'il avoit dessein d'aller trouver le roi de Pologne, il y allât avec cet équipage. » Ainsi périt Dimitrouicius.

* DIMSDALE (Thomas), célèbre médecin, né en 1712, mort en 1800, fils d'un apothicaire, et chirurgien à Thoydon-Garnon, au comté d'Essex. Sa famille étoit quaker. Son grand-père alla avec Guillaume Penn en Amérique, et Thomas fut élevé par son père, puis étudia à l'hôpital de Saint-Thomas à Hertfort. En 1745, ayant perdu sa femme, il voulut voyager pour se distraire de son chagrin, et accompagna le duc de Cumberland, en qualité de chirurgien de l'armée. Il exerça ces fonctions jusqu'à la reddition de Carlisle. Alors il retourna à Hertfort, et s'y remaria l'année suivante. En 1761, il commença à exercer la médecine, et se rendit célèbre par une excellente méthode d'inoculation de la petite vérole. En 1768, il alla en Russie avec son fils, pour inoculer l'impératrice et le grand-duc. Pour récompense, il fut créé baron de l'empire, nommé médecin de sa majesté, et conseiller d'état. L'impératrice lui accorda une indemnité de 12,000 livres pour les frais de son voyage, et une pension viagère. Le titre de baron fut aussi donné à son fils, qui reçut en outre une boîte d'or enrichie de diamans. En 1781, le baron retourna en Russie, pour inoculer les deux fils du grand-duc. L'année précédente, il avoit été élu représentant du comté d'Hertfort au parlement. Il le fut encore en 1784. Cette même année, Dimsdale, ayant eu le malheur de perdre entièrement la vue par deux cataractes, cessa alors de pratiquer la médecine. Cependant il recouvra l'usage de ses yeux par une habile opération du baron de Wenzell. En 1790, il se retira du parlement, et vécut encore dix années. Le baron de Dimsdale a composé des *Traités sur l'art d'inoculer*, in-8°, 1781 : on y trouve un *Précis de son premier voyage en Russie*.

† DINA, fille de Jacob et de Lia, née vers l'an 1746 avant J. C., fut violée par Sichem, fils d'Hémor, roi de Salem. Siméon et Lévi, frères de la belle outragée, pour venger sa honte, engagèrent Sichem à recevoir la circoncision avec son peuple, en lui faisant espérer Dina en mariage. Profitant du temps auquel les Sichimites s'étoient fait circoncire, et que la plaie étoit encore fraîche, ils les massacrèrent tous et pillèrent leur ville.

DINARQUE, orateur grec, fils de Sostrate, et disciple de Théophraste, gagna beaucoup d'argent à composer des harangues, dans un temps où la ville d'Athènes étoit sans orateur. Accusé de s'être laissé corrompre par les présens des ennemis de la république, il prit la fuite, et ne revint que quinze ans après, vers l'an 340 avant J. C. De soixante-quatre *Harangues* qu'il avoit composées, il n'en reste plus que trois dans la collection des orateurs anciens d'Etienne, 1575, in-fol., ou

dans celle de Venise, 1513, 3 tomes in-folio.

* DINET (François), récollet, né à La Rochelle vers le commencement du 17e siecle, a donné, I. *Théâtre de la noblesse françoise*, à La Rochelle, 1648, in-fol. II. *Institutions de la vie morale*, ibid., 1647, in-4°.

* DINGHENS DE DINGHEN (Léonard-François), de la Campine liégeoise, docteur en médecine et professeur royal en l'université de Louvain, est auteur d'un ouvrage intitulé *Fundamenta physico-medica ad scholæ acribologiam studiosè adaptata, accedit tractatus de febribus*, Lovanii, 1678, in-fol.

* DINI (Benoît), prêtre de Messine, mort en odeur de sainteté en 1680, étoit profondément versé dans les belles-lettres et la jurisprudence : il a publié, *Oratorium fidelis animæ ad excitandam devotionem*, etc. *Fasciculum mirrhæ piarum meditationum, ac prædicationum de passione Domini nostri Jesu-Christi : sacellum eucharisticum ad fovendam devotionem, pro sacerdotibus, et aliis ad sacram communionem accedentibus.* On a encore de lui des *Méditations sur le Pater noster*. — Un autre Benoît DINI, chanoine de la cathédrale de Messine, vivoit à la même époque, et a publié le panégyrique l'*Esemplare della fede*, et quelques *poésies* qui ont été recueillies dans l'ouvrage intitulé *Duello delle muse degli accademici della fucina*.

* I. DINO (Compagni), natif de Florence, a écrit l'*Histoire de sa patrie*, depuis 1270 à 1312. Elle fut insérée d'abord dans le vol. IX *Rerum Italarum*, par les soins de Ch. Muratori, et parut ensuite à Florence en 1728. En 1289 et 1301, Dino étoit un des premiers magistrats de cette ville, et en 1293, gonfalonier de justice. Témoin des faits qu'il rapporte, son histoire est exacte et fidèle, on lui reproche seulement d'avoir censuré avec trop de fiel et d'amertume les vices de ses contemporains. Il mourut en 1323.

* II. DINO, professeur de droit à Bologne, mort en 1307, avoit pris les ordres et divorcé, dans l'intention d'être cardinal ; mais cette espérance fut déçue. Il a compilé six livres des Décrétales ; mais on estime beaucoup son *Commentaire sur les principes de la législation.*

† DINOCRATE *ou* DIOCLÈS, de Macédoine, architecte qui proposa à Alexandre-le-Grand de tailler le mont Athos en la forme d'un homme tenant dans sa main gauche une ville, et dans la droite une coupe qui recevroit les eaux de tous les fleuves qui découlent de cette montagne, pour les verser dans la mer. Alexandre ne crut pas à la possibilité d'un pareil projet ; mais il employa l'architecte à la construction d'Alexandrie. Pline assure qu'il acheva de rétablir le temple de Diane à Ephèse. Après avoir mis la dernière main à ce grand ouvrage, il reçut de Ptolomée-Philadelphe l'ordre d'élever un temple à la mémoire de sa femme Arsinoé. Dinocrate se proposoit de mettre à la voûte de ce monument une pierre d'aimant à laquelle la statue de cette princesse auroit été suspendue. Il vouloit étonner le peuple par cette merveille, et l'obliger à adorer Arsinoé comme une déesse ; mais Ptolomée et son architecte moururent bientôt, et ce dessein ne fut pas exécuté.

* DINOMÈNE, sculpteur. Quoiqu'on ne puisse citer que quelques

pièces de cet artiste, il paroît cependant avoir eu de la célébrité. Une *statue de Protésilas*, celle d'un *lutteur;* une autre de *Besantis, reine des Pæoniens;* tels sont les ouvrages qui nous le font connoître.

DINOSTRATE, géomètre, ancien contemporain de Platon, fréquentoit l'école de ce philosophe, célèbre par l'étude qu'on y faisoit de la géométrie. Il est un de ceux qui contribuèrent le plus aux progrès considérables qu'elle y fit. On le croit l'inventeur de la *quadratrice*, ainsi nommée, parce que si on pouvoit la décrire en entier, on auroit la quadrature du cercle.

DINOTH (Richard), historien protestant, né à Coutances, mort vers 1580, a laissé un ouvrage intitulé *De bello civili Gallico*, écrit sans partialité.

† DINOUART (Antoine-Joseph-Toussaint), prêtre, chanoine du chapitre de Saint-Benoît à Paris, de l'académie des arcades de Rome, né d'une famille honnête à Amiens, le 1er novembre 1716, mort à Paris le 23 avril 1786. Après avoir rempli les fonctions du sacerdoce dans sa patrie, il vint habiter la capitale pour se livrer aux travaux du cabinet. Joly-de-Fleuri, alors avocat-général, lui accorda son estime, sa confiance et sa protection. Il travailla d'abord au *Journal chrétien*, sous l'abbé Joannet; et le zèle avec lequel il attaqua certains écrivains, et surtout de Saint-Foix, lui occasionna quelques désagrémens. Il avoit dénoncé ce dernier comme un incrédule. L'auteur breton lui intenta un procès criminel, ainsi qu'à l'abbé Joannet. Cette querelle finit par une réparation que les deux journalistes furent contraints de lui faire dans leur écrit périodique. L'abbé Dinouart travailla bientôt pour son compte; en octobre 1760 il commença son *Journal ecclésiastique*, ou *Bibliothèque des sciences ecclésiastiques*, qu'il a continué jusqu'à sa mort. Il avoit formé une correspondance étendue avec les curés de province, qui le consultoient sur les difficultés de leur ministère. Cette correspondance servit à faire valoir son Journal, qui étoit rempli d'ailleurs de solides instructions sur toutes les parties de la discipline, de la morale et de l'histoire ecclésiastique. Le rédacteur puisoit, à la vérité, sans scrupule, presque tous ses articles dans des livres connus, sans y changer un seul mot; il a inséré, par exemple, dans son Journal, toute la partie eccclésiastique de l'Histoire ecclésiastique de Hardiou; mais les curés de campagne qui n'avoient pas ce livre et quelques autres étoient charmés de le retrouver dans la compilation périodique de l'abbé Dinouart. D'autres critiques lui ont reproché de faire un alliage peu convenable de matières; par exemple, dans la même feuille le Baume de Geneviève et des Sermons à vendre, pour les jeunes orateurs qui ne veulent pas se donner la peine d'en composer. On a de lui, I. *Embryologie sacrée, traduite du latin de Cangiamila*, in-12. II. Une *Traduction de la Sarcotis de Masénius*. III. Des *Hymnes latines*. IV. *Manuel des pasteurs*, 3 vol. in-12. Ouvrage très-utile pour l'exercice des fonctions pastorales. V. La *Rhétorique du prédicateur*, ou *Traité de l'éloquence du corps*, in-12, dont le style n'est pas le principal mérite. En général, il écrivoit d'une manière diffuse, lâche et incorrecte, en prose comme en vers; car il aspiroit au double titre de poëte français et latin. Il y a encore plusieurs ouvrages du même auteur, parmi lesquels il faut distin-

guer une nouvelle édition de l'*Abrégé chronologique de l'Histoire ecclésiastique* de l'abbé Macquer, Paris, 1768, 3 v. in-8°, et les *Anecdotes ecclésiastiques*, Paris, 1772, 2 v. in-8°. L'abbé Jaubert l'aida beaucoup dans ce dernier ouvrage.

DINUS, natif de Mugello, bourg de Toscane, jurisconsulte et professeur en droit à Bologne, florissoit sur la fin du 13ᵉ siècle. Il passoit pour le premier jurisconsulte de son temps, par le talent de la parole, la vivacité de son esprit, et la netteté de son style. Le pape Boniface VIII le fit travailler à la compilation du quatrième livre des Décrétales, appelé *le Sexte*. Ce jurisconsulte mort à Bologne en 1303, du chagrin de n'avoir pas été honoré de la pourpre romaine, est auteur de plusieurs ouvrages sur le droit civil : I. *Commentarium in regulas juris pontificii*, in-8°. Cynos, son disciple, assure qu'il contient les principes choisis de cette science; et, si l'on en croit Alciat, c'est un livre qui mérite d'être appris mot à mot. Mais ceux qui savent que Charles du Moulin, en le commentant, y a corrigé une infinité de fautes, verront que ces éloges ont besoin d'être réduits. II. *De glossis contrariis*, 2 v. in-fol., dans lesquels il s'est glissé aussi beaucoup d'erreurs, etc.

DIO-CHRYSOSTOME. *Voyez* DION., n° III.

I. DIOCLÈS, héros révéré chez les Mégariens, qui célébroient en son honneur des jeux nommés *Dioclès* ou *Diocléides*.

II. DIOCLÈS, géomètre connu par la courbe appelée *Cycloïde*, qu'il imagina pour la solution du problème des deux moyennes proportionnelles, florissoit avant le 5ᵉ siècle. — *Voyez* ÉPICURE.

III. DIOCLÈS. *Voyez* DINOCRATE.

IV. DIOCLÈS, fut un de ceux que la déesse des moissons commit pour présider à la célébration de ses mystères. L'historien Pausanias, dans une citation tirée d'Homère, le fait connoître comme très-habile à conduire les chevaux.

* V. DIOCLÈS de Cariste, dans l'île d'Eubée, aujourd'hui Négrepont, médecin de la secte dogmatique, est cité par Pline, qui lui rend le témoignage d'avoir été le plus renommé après Hippocrate et ses fils. Il fut en réputation 320 ans avant l'ère chrétienne, sous le règne du roi Antigonus, à qui il dédia un ouvrage qui nous a été transmis par Paul, d'Egine, qui a pris soin de recueillir différens fragmens des anciens. Cet ouvrage a été imprimé sous ces titres : *De tuendâ sanitate, ad Antigonum regem libellus, Albano Torino interprete*, Basileæ, 1541, in-fol., avec les œuvres d'Alexandre Trallien : *Aurea ad Antigonum regem epistola, de morborum præsagiis et eorum extemporaneis remediis, Antonio Mizaldo interprete*, Lutetiæ, 1572, in-8°. Il y a encore une édition de Francfort, de 1612, in-12, avec l'école de Salerne, et une autre de Leipzick, de 1655, in-4°, grecque et latine, par les soins d'André Rivinus.

† DIOCLÉTIEN (Caïus Valérianus Dioclétianus), dont le nom primitif étoit Dioclès, né à Dioclée, dans la Dalmatie, l'an 245, fut, selon les uns, fils d'un greffier; selon d'autres, il avoit été esclave : ce qu'il y a de sûr, c'est que sa famille étoit fort obscure. Il commença par être soldat, et parvint, par degrés, à la place de général. Il avoit le commandement des officiers du palais, lorsqu'il fut

élevé à l'empire l'an 284, après l'assassinat de Numérien. On dit qu'il tua, de sa propre main, Aper, meurtrier de ce prince, pour accomplir la prédiction qu'un druide lui avoit faite, qu'il seroit empereur sitôt qu'il auroit lui-même immolé *Aper*. Comme ce mot signifie en latin *sanglier*, il tuoit auparavant tous les sangliers qu'il rencontroit; mais lorsqu'il eut donné la mort à Aper, il dit à Maximien-Hercule, à qui il avoit confié cette prophétie : « Voilà la prédiction du druide accomplie. » Ce Maximien-Hercule étoit son ami. Ils avoient été simples soldats dans la même compagnie; il partagea avec lui l'empire l'an 286. Ils avoient toujours été fort unis, ils le furent encore plus étroitement lorsqu'ils régnèrent conjointement; et quoiqu'ils ne fussent pas parens, on les appeloient *frères*. Il l'envoya commander en Occident, tandis qu'il marcha lui-même contre les Perses, sur lesquels il reprit la Mésopotamie. Il pénétra ensuite en Allemagne, et porta les aigles romaines jusqu'aux frontières du Danube. Cependant, malgré ses victoires, il étoit loin d'être tranquille sur le sort de ses états. Les dangers se multiplioient; les Bretons étoient loin d'être soumis; les Perses menaçoient les provinces d'Orient. Les Francs, les Allemands et les Daces avoient été vaincus, mais n'étoient pas soumis. Dans cet état des choses, Dioclétien crut qu'il étoit nécessaire de multiplier les chefs et de diviser ses armées. L'an 292, il donna le titre de César à Constance-Chlore, que Maximien-Hercule adopta, et il honora de la même dignité Galère-Maximien, qu'il adopta lui-même. Il partagea l'empire avec ses trois collégues, en réservant pour lui tout ce qui étoit au-delà de la mer Égée. Indépendamment de ce partage, chacun de ces princes commandoit dans tout l'empire, et leurs lois avoient force par-tout. Après cet arrangement, que Dioclétien regardoit comme un chef-d'œuvre de politique, et qui n'étoit rien moins que cela, les deux empereurs et les deux Césars se rendirent dans leurs provinces, et marchèrent contre les ennemis de l'empire. Dioclétien se signala en Syrie et en Egypte; Achillée fut vaincu; Maximien soumit les rebelles d'Afrique; Constance repoussa les nations barbares de la Germanie, et Galère, après avoir été battu d'abord par les Perses, les défit entièrement, et força Narsès à demander la paix. Ces quatre princes, Dioclétien à leur tête, triomphèrent, le 17 novembre 303, de tous les peuples qu'ils avoient soumis. La pompe de ce triomphe, où l'on vit les chefs et les dépouilles de tant de nations, égala, si elle ne surpassa pas, celle d'Aurélien. Cette augmentation du nombre des souverains ruina l'empire, parce que chacun d'eux voulant avoir autant d'officiers et de soldats que ses collégues, on fut obligé d'augmenter considérablement les impôts. Ce fut Galère qui inspira à Dioclétien sa haine pour le christianisme. Il l'avoit aimé pendant plusieurs années, à ce qu'assure Eusèbe; il changea tout à coup de sentiment. Ses collégues eurent ordre de condamner aux supplices, dans leurs départemens, tous ceux qui professoient la religion chrétienne, de faire démolir leurs églises, de brûler leurs livres, de vendre comme des esclaves les moindres d'entre eux, et d'exposer les plus distingués à des ignominies publiques. Cette persécution, la dernière avant Constantin, commença la 19e année du règne de Dioclétien, c'est-à-dire l'an 303 de J. C., et 239 ans après la première, sous Néron; elle dura dix ans, tant sous cet empereur que sous ses successeurs. Le nombre

des martyrs fut grand. Les chrétiens, néanmoins, sont forcés d'avouer que ce fut un grand prince, un génie étendu; ferme dans ses projets, il prenoit les mesures les plus justes pour leur exécution. Il étoit d'une activité prodigieuse et attentif à placer le mérite, à entretenir l'abondance et dans l'armée et dans tout l'empire. Ces grandes qualités étoient mêlées de quelques défauts. Outre la persécution des chrétiens, on lui a reproché un gouvernement austère, de la hauteur, du faste, de l'arrogance. Le premier, dit-on, il introduisit l'usage de se faire baiser les pieds. Le 13 décembre 304, attaqué d'une maladie lente, il tomba dans une si grande foiblesse, qu'on le crut mort. Il revint; mais son esprit, totalement affoibli, n'eut plus que des lueurs de raison. Cet affoiblissement, ou, suivant Lactance, la violence que lui fit Galère, l'obligea de se dépouiller de la pourpre impériale dans Nicomédie, l'an 305 de J. C. Ayant recouvré sa santé, il vécut encore neuf ans dans sa retraite de Salone, que quelques-uns ont cru être sa patrie. Il s'amusoit à cultiver ses jardins et ses vergers, disant à ses amis « qu'il n'avoit commencé à vivre que du jour de son abdication. » On ajoute même que Maximien ayant voulu l'engager à remonter sur son trône, il répondit: « Le trône ne vaut pas la tranquillité de ma vie; je prends plus de plaisir à cultiver mon jardin que je n'en ai eu autrefois à gouverner la terre. » Les réflexions de sa retraite furent d'un homme sage. « Un roi, disoit-il, ne voit jamais la vérité de ses yeux. Il est obligé de se fier à ceux des autres, et il est presque toujours trompé. On le porte à combler de faveurs ceux qui mériteroient des châtimens, et à punir ceux qu'il devroit récompenser. Malgré la droiture de ses intentions, le meilleur des princes se trouve toujours le jouet de ceux qui lui dérobent la vérité; il est trahi et vendu par eux: *Bonus, cautus, optimus venditur imperator.* » Il est vrai que cette vie retirée dut être fort douce pour lui, tant que les Césars qui lui devoient la pourpre vécurent, parce qu'ils lui marquoient la plus grande déférence. Mais lorsque Constantin et Licinius furent seuls maîtres dans l'Occident, Dioclétien ne dut pas trouver tant de plaisir à cultiver son jardin. Le premier venoit de faire mourir Maximien et Maxence son fils, que Dioclétien avoit toujours aimés. Constantin lui écrivit même pour lui reprocher cette amitié, et le vieillard intimidé résolut, dit-on, de se laisser mourir de faim. D'autres attribuent sa mort au chagrin que lui causa la nouvelle des mauvais traitemens que Maximin exerça contre Prisca son épouse et Valéria sa fille. L'affliction le jeta dans une maladie de langueur, qui affoiblit sa tête et abrégea ses jours. Il mourut l'an 314 de J. C. Son règne fut marqué par quelques lois intéressantes, et par les édifices superbes dont il embellit plusieurs villes de l'empire, sur-tout Rome, Milan, Nicomédie et Carthage. Mais ses dépenses en bâtimens furent un peu onéreuses au peuple, et sa magnificence fastueuse produisit des effets pernicieux. Ses successeurs Galère-Maximien, Maximin-Daïa et Maxence, imitant sa vanité, sans avoir ses vertus, voulurent à son exemple, qu'on les traitât d'*Eternels*, qu'on se prosternât devant leurs statues comme devant celles des dieux. C'est depuis Dioclétien que l'empire, épuisé de plus en plus, commença à tomber en décadence. Voici ce que dit l'abbé de Condillac sur ce sujet intéressant: « Depuis Auguste jusqu'à Marc-Aurèle, les

Romains se soutinrent sous les bons empereurs, par leurs propres forces bien ménagées; et sous les mauvais, par l'habitude où l'on étoit de les craindre : on les redoutoit moins parce qu'ils pouvoient vaincre que parce qu'on se souvenoit de leurs victoires. Depuis Marc-Aurèle jusqu'à Dioclétien, tout concouroit à leur ruine; les plus grands succès furent sans fruit; il ne leur resta que la gloire de se défendre, et ils se ruinoient par leurs victoires. Les guerres civiles et les guerres étrangères concouroient à dépeupler les provinces; les dévastations des barbares les appauvrissoient; les abus qu'on pallioit par intervalles, et qui se reproduisoient avec plus de violence, augmentoient continuellement les désordres; et les impôts, qui se multiplioient d'autant plus qu'il restoit moins de ressources, achevoient de mettre le comble à la misère. Sous Dioclétien, quatre princes et quatre grandes armées furent un surcroît de charges que l'état ne pouvoit supporter qu'en s'épuisant. C'est néanmoins dans ces circonstances que le faste asiatique s'introduisit à la cour des empereurs, faste qui coûta quelquefois aux peuples autant que l'entretien même des armées. Alors Rome cessa d'être le centre des richesses de l'empire, parce que les empereurs n'y vinrent presque plus. Elle s'appauvrissoit donc sensiblement, et cependant on continua d'assujettir l'Italie aux mêmes impositions qu'elle payoit auparavant. Enfin l'empire, dont les richesses s'épuisoient, manquoit encore de bras pour le défendre. Comme avant Dioclétien la condition des soldats étoit la plus heureuse, depuis que les armées disposoient de la dignité impériale, et que, prendre le parti des armes, c'étoit changer sa qualité d'esclave en celle d'oppresseur et de tyran, l'empire trouvoit toujours à sa disposition plus de milices qu'il n'en avoit besoin. Mais lorsque ce prince eut accoutumé les légions à l'obéissance, les armées n'étant plus en état de déposer les empereurs, de piller les peuples, et de se faire donner arbitrairement des gratifications, le sort des soldats ne fut plus envié, et personne ne voulut plus porter les armes. Les empereurs ayant été réduits à prendre des barbares à leur solde, ces barbares sentirent bientôt qu'ils faisoient toute la force de l'empire; de vils mercenaires qu'ils étoient d'abord, ils voulurent devenir maîtres, et dès-lors tout fut perdu. » L'*Ere de Dioclétien* ou *des martyrs*, qui a été long-temps en usage dans l'Eglise, et qui l'est encore chez les Cophtes et les Abyssins, commence le 29 août de l'an 284. On a gravé les bains qu'il fit bâtir, en 1558, in-fol. On les trouve aussi dans le Trésor d'antiquités de du Boulai, in-fol.

DIOCLEUS, descendant d'Alphée, gouvernoit Pharès, où abordèrent Télémaque et Pisistrate, fils de Nestor, auxquels il fit une pompeuse réception.

† DIOCRE (Raimond), nom d'un chanoine de Notre-Dame de Paris, mort en 1084, étoit regardé comme un saint. On a conté que son corps ayant été apporté dans le chœur de son église, il leva la tête hors du cercueil, à ces mots de la IVe Leçon de l'office des morts : *Responde mihi, etc.*, et cria tout haut, par trois différentes fois : *Justo Dei judicio accusatus sum.... judicatus sum...... condemnatus sum.* On ajoute que ce miracle fut la cause de la retraite de saint Bruno. Gerson est le premier qui en ait fait mention, mais comme d'une histoire douteuse. Aujourd'hui on n'oseroit la rapporter sérieusement. (*Voy.* la Dissertation de Launoi : *De verâ causâ secessûs sancti Brunonis in eremum.*)

DIODATI (Jean), ministre, professeur de théologie à Genève, où il mourut en 1652 à 73 ans, étoit né à Luques en 1579. Il a donné I. Une *Traduction de la Bible en italien*, publiée pour la premiere fois en 1607, à Genève, avec des notes; et réimprimée en 1641, in-folio, dans la même ville. C'est plutôt une paraphrase qu'une traduction. Ses notes approchent plus des méditations d'un théologien que des réflexions d'un bon critique. II. Une *Traduction de la Bible en français*, in-folio, à Genève, en 1664, ecrite d'un style barbare. III. Une *Version française de l'Histoire du concile de Trente par Fra-Paolo ;* aussi mal écrite que sa Bible, mais assez exacte. Diodati avoit été député au fameux synode de Dordrecht en 1618; et lorsqu'il apprit la malheureuse fin de Barneveldt, avocat-général de Hollande, il dit que « les canons du synode de Dordrecht avoient emporté la tête de l'avocat de Hollande » ; et ce jeu de mots renfermoit une vérité.

*DIODE de Carlus *ou* Caylus, troubadour provençal qui vivoit dans le 13e siècle, dont il ne reste qu'un *Couplet* dans lequel il reproche à un de ses contemporains d'avoir plutôt l'air d'un marchand que d'un jongleur; sur quoi celui-ci lui répond qu'il est venu pour lui vendre de l'honneur et du mérite.

† DIODÉ (N.), de l'académie de Marseille, mort vers l'an 1760, n'est connu que par une comédie en trois actes et en vers, intitulée *la Fausse prévention*, représentée au théâtre italien en 1749.

† I. DIODORE de Sicile, ainsi appelé parce qu'il étoit d'Agyre, ville de Sicile, écrivoit sous Jules César et sous Auguste. On a de lui une *Bibliothèque historique*, fruit de 30 ans de recherches. On assure qu'il avoit été lui-même voir les lieux dont il avoit à parler; et le long séjour qu'il fit à Rome lui donna le moyen de faire des recherches utiles dans les bibliotheques. Son ouvrage étoit divisé en quarante livres, dont il ne nous reste que quinze, avec quelques fragmens. Il comprenoit l'histoire de presque tous les peuples de la terre, Egyptiens, Syriens, Medes, Perses, Grecs, Romains, Carthaginois. Son style n'est ni élégant ni orné, il est simple, clair, intelligible; et cette simplicité n'a rien de bas ni de rampant. Prolixe dans les détails frivoles et fabuleux, il glisse sur les affaires importantes. Mais comme il avoit beaucoup compilé, son *Histoire* présente de temps en temps des faits curieux; et on doit beaucoup regretter la perte de ses autres livres, qui auroient jeté de la lumière sur l'histoire ancienne. Diodore n'approuve pas qu'on interrompe le fil de l'histoire par de fréquentes et de longues harangues. Il n'en rejette pourtant pas entièrement l'usage, et croit qu'on peut les employer fort à propos, quand l'importance de la matière semble le demander. Après la défaite de Nicias, on délibéra dans l'assemblée de Syracuse quel traitement on devoit faire aux prisonniers athéniens. Diodore rapporte les harangues des deux orateurs, qui sont longues et fort belles, sur-tout la première. On ne doit pas compter absolument sur sa chronologie, ni sur les noms, soit des archontes d'Athènes, soit des tribuns et consuls de Rome, où il s'est glissé plusieurs fautes. Cette histoire offre de temps en temps des réflexions fort sensées. Diodore rapporte les succès des guerres et des autres entreprises à une sagesse et à une providence qui président à tous les événemens. Cet historien a été traduit en latin, en partie par Le Pogge, Bologne, 1472,

in-fol. ; et en français, par l'abbé Terrasson. (*Voyez* TERRASSON.) On prétend que celui-ci n'entreprit cette traduction, qui forme 7 vol. in-12, Paris, 1737 et 1777, que pour prouver combien les admirateurs des anciens sont aveugles. Ce n'est pas plaider de bonne foi la cause des modernes, que de croire leur assurer la supériorité, en les opposant à Diodore de Sicile, historien un peu crédule, écrivain du second ordre. Malgré sa médiocrité, il est nécessaire pour l'histoire ancienne. C'est Homère qu'il faut comparer à Milton; Démosthènes à Bossuet; Tacite à Guichardin, ou peut-être à personne; Sénèque à Montaigne; Archimède à Newton; Aristote à Descartes, Platon et Lucrèce au chancelier Bacon. Pour lors, le procès des anciens et des modernes ne sera plus si facile à juger. Nous avons dit que Diodore de Sicile étoit crédule: en faut-il d'autre preuve que sa *Description de l'île de Pancaie*, où l'on voit des allées d'arbres odoriférans à perte de vue; des fontaines qui forment une infinité de canaux bordés de fleurs; des oiseaux inconnus partout ailleurs, qui chantent sous d'éternels ombrages; un temple de marbre de quatre mille pieds de longueur, etc., etc.? La première *édition latine de Diodore* est de Milan, 1472, in-fol. Les meilleures du texte sont celle de Henri Etienne, en grec, 1559, parfaitement imprimée; et celle de Veisseling, Amsterdam, en grec et en latin, avec les remarques de différens auteurs, les variantes, et tous les fragmens de l'historien grec, 1746, 2. vol. in-folio. On estime aussi celle qui a été donnée par L. Rhodeman, Hanau, Wechel, in-folio, 2 vol., 1604.

† II. DIODORE, d'Antioche, prêtre de cette église, et ensuite évêque de Tharse, fut disciple de Sylvain, et maître de saint Jean-Chrysostôme, de saint Basile, et de saint Athanase. Ces saints donnent de grands éloges à ses vertus et à son zèle pour la foi : éloges qui ont été confirmés par le premier concile de Constantinople. Saint Cyrille, au contraire, l'appelle l'ennemi de la gloire de J. C., et le regarde comme le précurseur de Nestorius; mais ce jugement ne paroît pas fondé. Diodore fut un des premiers commentateurs qui s'attachèrent à la lettre de l'Ecriture sans s'arrêter à l'allégorie; mais il ne nous reste de ses ouvrages que des *Fragmens* dans les Chaînes des Pères grecs. On dit que l'adoption du sens littéral le conduisit à nier les prophéties sur J. C.

DIODOTE. *Voyez* TRYPHON.

I. DIOGÈNE, d'Apollonie dans l'île de Crète, disciple et successeur d'Anaximènes dans l'école d'Ionie, se distingua parmi les philosophes qui fleurirent en Ionie, avant que Socrate philosophât à Athènes. Il rectifia un peu le sentiment de son maître touchant la cause première, et reconnut, comme lui, que l'air étoit la matière de tous les êtres; mais il attribua ce principe primitif à une vertu divine. On prétend qu'il fut le premier qui observa la condensation et la raréfaction de l'air. On dit que c'étoit un esprit souple et adroit, susceptible de toutes les formes. Il étoit souvent appelé à la cour des princes qui régnoient dans l'Asie mineure, et qui profitoient de ses lumières, soit pour établir de nouvelles lois, soit pour rédiger par écrit des traités de paix ou d'alliance. Il florissoit vers l'an 500 avant J. C.

† II. DIOGÈNE *le Cynique*, fils d'Isécius, banquier, naquit à Sinope, ville de la Paphlagonie, la 3e année de la 91e olympiade, 412 ans avant J. C. Accusé avec son père d'avoir

fait de la fausse monnoie, il prit le parti de se réfugier à Athènes. En se retirant de Sinope, il écrivit à ses compatriotes : « Vous m'avez banni de votre ville, et moi, je vous relègue dans vos maisons. Vous resterez à Sinope, et je m'en vais à Athènes; je m'entretiendrai tous les jours avec les plus honnêtes gens du monde, tandis que vous serez dans la plus mauvaise compagnie. » Il emmena avec lui un esclave nommé Ménade, qui l'abandonna bientôt après. Comme on lui conseilloit de faire courir après lui, il répondit : « Ne seroit-il pas ridicule que Ménade pût vivre sans Diogène, et que Diogène ne pût vivre sans Ménade? » Arrivé à Athènes, il alla trouver Antisthène, chef des cyniques ; mais ce philosophe, qui avoit fermé son école, ne voulut pas le recevoir. Il revint de nouveau. Antisthène prit un bâton pour le chasser : « Frappez, lui dit Diogène ; tant que vous aurez quelque chose à m'apprendre, vous ne trouverez jamais de bâton assez dur pour m'éloigner de vous. » Le maître, vaincu par sa persévérance, lui permit d'être son disciple. Jamais il n'en eut de plus zélé. Diogène goûta beaucoup un genre de philosophie qui lui promettoit de la célébrité, et qui ne lui prescrivoit que le renoncement à des richesses qu'il n'avoit point. Il joignit aux pratiques rigoureuses du cynisme de nouveaux degrés d'austérité. Il prit l'uniforme de la secte, un bâton, une besace, et n'avoit pour tout meuble qu'une écuelle. Ayant aperçu un jeune enfant qui buvoit dans le creux de sa main. « Il m'apprend, dit-il, que je conserve du superflu »; et il cassa son écuelle. Un tonneau lui servoit de demeure, et il promenoit par-tout sa maison avec lui. Qu'on ne croie pas qu'avec son manteau rapiécé, sa besace et son tonneau, il fût plus modeste ; il étoit aussi vain sur son fumier qu'un monarque persan sur son trône. Ce sophiste orgueilleux étant entré un jour chez Platon, et salissant de ses pieds un beau tapis, dit : « Je foule aux pieds le faste de Platon. — Oui, répliqua celui-ci, mais par un faste plus grand. » C'est ainsi que Socrate avoit dit à Antisthène : « J'aperçois ton orgueil à travers les trous de ton manteau. » Platon ayant défini l'homme un animal à deux pieds sans plumes, Diogène pluma un coq, et le jetant dans son école : *Voilà*, dit-il, *votre homme.* C'étoit attaquer une mauvaise définition par une mauvaise plaisanterie. C'est apparemment alors que Platon dit que *Diogène étoit Socrate en délire.* Alexandre-le-Grand, étant à Corinthe, eut la curiosité de voir cet homme singulier ; il lui demanda ce qu'il pouvoit faire pour lui? Diogène lui répondit : *Te retirer de mon soleil.* On prétend que le prince dit à cette occasion : » Si je n'étois pas Alexandre, je voudrois être Diogène. »

Sensit Alexander, testâ cùm vidit in illâ
Magnum habitatorem, quantò felicior hic, qui
Nil cuperet, quàm qui totum sibi posceret urbem.

JUVEN. Sat. XIV.

Mais, tout amoureux de l'extraordinaire que fût ce conquérant, cette anecdote nous paroît un conte populaire. A peine eut-on publié le décret qui ordonnoit d'adorer le vainqueur macédonien sous le nom de *Bacchus de l'Inde*, qu'il demanda, lui, à être adoré sous le nom de *Sérapis de la Grèce.* Né avec un esprit plaisant, vif, et avec une ame fière, élevée, il se joua de toutes les folies et brava toutes les terreurs. Il se moquoit des rhéteurs de son temps, qui enseignoient l'art de bien dire et non celui de bien faire, qui s'échauffoient pour les intérêts d'autrui, prenoient

les passions de leurs cliens, quoiqu'ils eussent l'ame froide, et à qui l'argent faisoit ouvrir la bouche, tandis que leur cœur étoit fermé à toute pitié. Un jeune débauché jetoit des pierres contre un gibet: *Courage*, lui dit le cynique, *tu l'attraperas*. Un jour il parut en plein midi dans une place publique avec une lanterne à la main. On lui demanda ce qu'il cherchoit: *Un homme*, répondit-il. Une autre fois il vit les juges qui menoient au supplice un homme qui avoit volé une petite fiole dans le trésor public: « Voilà, dit-il, de grands voleurs qui en conduisent un petit. » Une femme s'étant pendue à un olivier, il s'écria: « Qu'il seroit à souhaiter que tous les arbres portassent de semblables fruits! » Ayant rencontré un jour un enfant mal élevé, il donna un soufflet à son précepteur. Voyant un vieillard qui cajoloit une jeune fille: « Ne crains-tu point, lui demanda-t-il, d'être pris au mot? » Le jeune Denys de Syracuse étant réduit à la fonction de maître d'école, et Diogène l'ayant rencontré, se mit à soupirer. « Ne t'afflige point, lui dit Denys, de ma mauvaise fortune; c'est un effet de l'instabilité des choses humaines. — Ce n'est pas aussi ton changement de situation qui m'attriste, lui répondit Diogene, mais je gémis de ce que tu es plus heureux que tu ne mérites. » Etant tombé malade, un ami indiscret lui dit qu'il devroit se débarrasser de la douleur par une mort volontaire. « Ceux qui savent ce qu'il faut faire et dire dans le monde doivent y demeurer; c'est à toi qui ne sais ni l'un ni l'autre, d'en sortir. » Quand on lui disoit: « Tu es vieux, il est temps de te reposer. — Voulez-vous donc, répondoit-il, qu'en courant dans une carrière je m'arrête lorsque je serai près du but? » Il avoit été quelque temps captif: comme on alloit le vendre, il cria: « Qui veut acheter un maître? » On lui demanda: « Que sais-tu faire? — Commander aux hommes, répondit notre cynique. » Un noble de Corinthe l'ayant acheté « Vous êtes mon maître, lui dit-il: mais préparez-vous à m'obéir comme les grands aux médecins. » Ses amis voulurent le racheter: « Vous êtes des imbéciles, leur dit-il; les lions ne sont pas esclaves de ceux qui les nourrissent, mais ceux-ci sont les valets des lions. » Diogène s'acquitta si bien de ses emplois chez son nouveau maître, que Xéniades (c'étoit son nom), lui confia ses fils et ses biens, en disant par-tout: *Un bon génie est entré chez moi.* Il fortifia le corps de ses élèves par le régime et l'exercice, inculqua dans leur ame les principes de la plus saine morale, et orna en même temps leur esprit en leur faisant apprendre par cœur les plus beaux passages des poëtes grecs. La seule chose qu'on pût reprendre dans son système d'éducation, c'est qu'il accoutumoit ses élèves à se vêtir presque aussi négligemment que lui. Du reste, ceux-ci l'aimoient beaucoup, et se louoient sans cesse de lui devant leurs parens. On croit qu'il mourut dans cette maison, l'an 320 avant J. C., à 96 ans. On le trouva sans vie, enveloppé dans son manteau. Il ordonna, dit-on, que son cadavre fût jeté dans un fossé, et qu'on se contentât de le couvrir d'un peu de poussière. « Mais vous servirez de pâture aux bêtes, lui dirent ses amis. —Eh bien! répondit-il, qu'on me mette un bâton à la main afin de chasser les bêtes. — Et comment pourrez-vous le faire, répliquèrent-ils, puisque vous ne sentirez rien? — Que m'importe donc, reprit Diogène, que les bêtes me déchirent? » Néanmoins ses amis lui firent des obsèques magnifiques à Corinthe. Les habitans de Sinope

lui érigèrent des statues. Son tombeau fut orné d'une colonne sur laquelle on mit un chien de marbre. C'étoit à cet animal que l'on comparoit les cyniques, parce qu'ils aboyoient après tout le monde. Quelques bons mots choisis de Diogène achèveront de faire connoître son caractère et son esprit. « Diogène, lui dit quelqu'un, on vous donne bien des ridicules. — Oui, dit-il, mais je ne les reçois pas. » Un homme né à Minde lui demanda comment il avoit trouvé cette ville. « J'ai conseillé aux habitans, répondit-il, d'en fermer les portes, de peur qu'elle ne s'enfuit. » Cette ville, qui étoit très-petite, avoit de très-grandes portes. Quelqu'un lui parloit d'astronomie ; il lui dit : « Y a-t-il long-temps que tu es revenu des cieux ? » Passant par Mégare, il vit au même instant des enfans tout nus et des moutons couverts d'une riche toison : « Il vaut mieux, dit-il, être ici mouton qu'enfant. » Un tyran, dont on ne cite pas le nom, lui demanda un jour quel étoit l'airain le plus propre à faire des statues : « L'airain dont on a fait celles d'Harmodius et d'Aristogiton. » (Ces deux jeunes gens, comme on sait, avoient délivré Athènes de la tyrannie d'Hipparque.) On lui demandoit pourquoi il mangeoit dans les rues et dans les marchés : « C'est que la faim me prend là comme ailleurs. » Un maladroit se disposoit à décocher une flèche ; Diogène courut se placer au but. « Pourquoi vous mettez-vous là, lui dit-on ? — De peur qu'il ne m'attrape, répondit-il. » Un philosophe nioit devant lui le mouvement ; il se leva et se mit à marcher. « Je réfute tes argumens », dit-il au philosophe. Diogène ne se bornoit pas à des sarcasmes et à des saillies spirituelles ; il débitoit encore des maximes pleines de sens et de véritable philosophie. En voici quelques-unes : « Il y a un exercice de l'ame et un exercice du corps. Le premier est une source féconde d'images sublimes qui naissent dans l'ame, qui l'enflamment et qui l'élèvent. Il ne faut pas négliger le second, parce que l'homme n'est pas en santé si l'une des deux parties dont il est composé est malade. — Tout s'acquiert par l'exercice ; il n'en faut pas même excepter la vertu ; mais les hommes ont travaillé à se rendre malheureux en se livrant à des exercices qui sont contraires à leur bonheur, parce qu'ils ne sont pas conformes à leur nature. — L'habitude répand de la douceur jusque dans le mépris de la volupté. — On doit plus à la nature qu'à la loi. — Tout est commun entre le sage et ses amis ; il est au milieu d'eux comme l'Etre bienfaisant et suprême au milieu de ses créatures. — Il n'y a point de société sans loi ; c'est par la loi que le citoyen jouit de sa ville, et le républicain de sa république. Mais si les lois sont mauvaises, l'homme est plus malheureux et plus méchant dans la société que dans la nature. — Ce qu'on appelle gloire est l'appât de la sottise ; et ce qu'on appelle noblesse en est le masque. — Une république bien ordonnée seroit l'image de l'ancienne vie du monde. — Quel rapport essentiel y a-t-il entre l'astronomie, la musique, la géométrie, la connoissance de son devoir, et l'amour de la vertu ? — Le triomphe de soi est la consommation de toute philosophie. — La prérogative du philosophe est de n'être surpris par aucun événement. — Le comble de la folie est d'enseigner la vertu, d'en faire l'éloge, et d'en négliger la pratique. — L'amour est l'occupation des désœuvrés. — L'homme dans l'état d'imbécillité ressemble beaucoup à l'animal dans son état naturel. — Le médisant est la plus cruelle des bêtes farouches, et

le flatteur la plus dangereuse des bêtes privées. — Il faut résister à la fortune par le mépris, à la loi par la nature, aux passions par la raison. — Tâche d'avoir les bons pour amis, afin qu'ils t'encouragent à faire le bien; et les méchans pour ennemis, afin qu'ils t'empêchent de faire le mal. — Tu demandes aux dieux ce qui te semble bon; et ils t'exauceroient peut-être, s'ils n'avoient pitié de ton imbécillité. — Traite les grands comme le feu, et n'en sois jamais ni trop éloigné ni trop près. — Les grammairiens s'amusent à gloser sur les fautes des autres, et ne pensent pas à corriger les leurs. — Les musiciens ont soin de mettre leurs instrumens d'accord, sans se soucier d'accorder leurs passions. — Les orateurs s'étudient à bien parler, et non pas à bien faire. — Les avares sont sans cesse occupés à amasser des richesses, et ne savent pas s'en servir.» Ces maximes sont sages; mais le cynique en avoit aussi de pernicieuses. Il s'abandonnoit avec impudence à des excès indignes, qu'il excusoit en disant «qu'il voudroit pouvoir apaiser avec autant de facilité les désirs de son estomac.» Il se glorifioit de ces turpitudes, sur lesquelles on est forcé de tirer un voile, et qui ont fait dire «qu'il ne falloit pas trop regarder au fond de son tonneau.» Son peu de respect pour l'honnêteté publique, son orgueil sous les haillons, sa mordante causticité, et, selon quelques-uns, son penchant à l'athéisme, ont fait penser à la postérité que les vertus de Diogène étoient plutôt le fruit de l'orgueil que de la sagesse. Cependant, comme son caractère avoit un fonds d'enjouement, il est vraisemblable que le tempérament entroit pour beaucoup dans cette insensibilité tranquille et gaie qui lui faisoit mépriser les maux de la nature et les injures des hommes. «C'étoit, dit Montaigne, une sorte de ladrerie spirituelle, qui avoit un air de santé que la philosophie ne méprise pas. Ce cynique qui baguenaudoit à part soi, et hauchoit du nez le grand Alexandre, étoit bien juge plus aigre et plus poignant que Timon, qui fut appelé *le haïsseur d'hommes;* car ce qu'on hait, on le prend à cœur: celui-ci nous souhaitoit du mal, étoit passionné du désir de notre ruine, fuyoit notre conversation comme dangereuse; l'autre nous estimoit si peu, que nous ne pouvions ni le troubler ni l'altérer par notre contagion; s'il nous laissoit de compagnie, c'étoit pour le dédain de notre commerce, et non pour la crainte qu'il en avoit. Il ne nous tenoit capables, ni de lui bien, ni de lui mal faire. Le savant auteur du Voyage du jeune Anacharsis a fait ainsi l'analyse de la philosophie de Diogène: «Le sage, pour être heureux, devoit, selon lui, se rendre indépendant de la fortune, des hommes et de lui-même: de la fortune, en bravant ses faveurs et ses caprices; des hommes, en secouant les préjugés, les usages et jusqu'aux lois, quand elles n'étoient pas conformes à ses lumières; de lui-même, en travaillant à endurcir son corps contre les rigueurs des saisons, et son ame contre l'attrait des plaisirs.» Diogène-Laërce cite plusieurs *Traités* de Diogène qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. *Voyez* l'art. ZÉNON, n° I.

III. DIOGÈNE *le Babilonien*, philosophe stoïcien, ainsi nommé, parce qu'il étoit de Séleucie, près Babylone, fut disciple de Chrysippe. Les Athéniens le députèrent à Rome, avec Carnéades et Critolaüs, l'an 155 avant J. C. Diogène mourut à 88 ans, après avoir prêché la sagesse pendant le cours de sa vie, autant par sa conduite que par ses discours. Un jour qu'il faisoit une leçon sur la colère, et qu'il décla-

moit fortement contre cette passion, un jeune homme lui cracha au visage. « Je ne me fâche point, lui dit Diogène, je doute néanmoins si je devrois me fâcher.»

IV. DIOGÈNE-LAERCE, né à Laërte, petit ville de Cilicie, philosophe épicurien, composa en grec la *Vie des philosophes*, divisée en dix livres. Quoique cet ouvrage soit sans agrément, sans méthode et sans exactitude, il est précieux, parce qu'on peut y étudier le caractere et les mœurs des plus célèbres philosophes de l'antiquité. Cet historien manquoit d'esprit. Il se mêloit cependant de faire des vers, et il en a surchargé ses *Vies des philosophes :* il sont encore plus plats que sa prose. Il avoit composé un livre d'*Epigrammes*, auquel il renvoie fort souvent. Il vivoit vers l'an 193 de J. C. La première édition de ses *Œuvres* est de Venise, 1475, in-fol.; la meilleure est celle d'Amsterdam, en 1692, avec les observations de Ménage, 2 vol. in-4°. Gilles Boileau en a donné une traduction, Paris, 1668, 2 vol. in-12. Un écrivain étranger les a encore traduites en français, en style allemand : sa version est imprimée chez Schneider, à Amsterdam, 1758, et à Rouen, sous le même nom, en 1761, in-12, 3 vol. On y a ajouté la Vie de l'auteur, celles d'Epictète, de Confucius, et un Abrégé historique des femmes philosophes de l'antiquité. On a une édition de Diogène, imprimée à Coire, avec les notes de Longueil, 2 vol. in-8°, qu'on joint aux auteurs *cum notis variorum*. Quelques écrivains, entre autres Voltaire, nomment toujours l'historien des philosophes, Diogène de Laërce : il faut écrire *Diogène-Laërce*, ou *Diogène de Laërte*.

* V. DIOGÈNE, sculpteur athénien, fit les ornemens qui décoroient le panthéon d'Agrippa, ainsi que les cariatides qui servoient de colonnes au temple. Ces dernières sur-tout paroissent avoir rendu son nom célèbre.

VI. DIOGÈNE. *Voyez* ROMAIN, n° VI.

DIOGENIEN, d'Héraclée dans le Pont, célèbre grammairien grec du 2e siècle, a donné *Proverbia græca*, Anvers, 1612, in-4°, en grec et en latin.

† I. DIOGNÈTE, philosophe sous Marc-Aurele, apprit à ce prince à aimer la philosophie, à la pratiquer, et à faire des dialogues. L'élève eut toujours beaucoup d'estime pour son maître. On croit que c'est le même à qui est adressée la Lettre à Diognète, un des plus précieux morceaux de l'antiquité ecclésiastique, qui se trouve parmi les ouvrages de saint Justin.

II. DIOGNÈTE, ingénieur rhodien, contribua, par ses machines, à défendre sa patrie, assiégée par Démétrius-Poliocertes. Ce prince, suivant Vitruve, avoit ordonné à l'architecte Epimaque de construire une hélépole d'une grandeur prodigieuse, c'est-à-dire une tour roulante, qui pût faciliter aux assiégeans le moyen d'aborder les remparts de la ville. Diognète inonda promptement le terrain où l'hélépole devoit passer. Elle devint dès-lors inutile, et Démétrius fut forcé de lever le siége.

I. DIOMÈDE. *Voyez* HERCULE.

† II. DIOMÈDE, fille de Phorbas, qu'Achille prit pour maîtresse, lorsqu'Agamemnon lui eut enlevé Briséïs.

III. DIOMÈDE, fils de Tydée et de Déiphile, fille d'Adraste, roi d'Argos, étoit roi d'Etolie. Il partit

avec les princes grecs pour la guerre de Troie ; ses exploits l'y firent regarder comme le plus brave de toute l'armée, après Achille et Ajax, fils de Télamon. Homère représente ce héros comme le favori de Pallas. Cette déesse le suit par-tout : c'est par son secours qu'il tue plusieurs rois de sa main ; qu'il soutient des combats singuliers contre Hector, contre Énée et les autres princes troyens ; qu'il se saisit des chevaux de Rhésus ; qu'il enlève le Palladium ; enfin, qu'il blesse le dieu Mars, et ensuite Vénus même, qui s'étoit présentée pour secourir son fils. La déesse en fut si outrée de dépit, que, pour s'en venger, elle inspira à sa femme Egiale une violente passion pour un autre. Diomède, instruit de cet affront, ne voulut point retourner dans sa patrie : il alla aborder sur les côtes d'Apulie ou de la Pouille, en Italie, où le roi Daunus lui ayant cédé une partie de ses états, il bâtit des villes, et mourut. *Voy.* DOLON *et* EGIALÉE, n° II.

IV. DIOMÈDE, grammairien plus ancien que Priscien, qui le cite souvent. Nous avons de lui trois livres, *De orationis partibus, et vario rhetorum genere.* De toutes les différentes éditions, celle d'Elie Putschius, en 1605, in-4°, passe pour la meilleure. *Voyez* DONAT, n° I.

I. DION, de Syracuse, capitaine et gendre de Denys l'ancien, tyran de Syracuse, engagea ce prince à faire venir Platon à sa cour. Dion chassa de Syracuse Denys-le-jeune, et rendit de grands services à sa patrie. Il fut assassiné par Callipe, un de ses amis, l'an 354 avant J. C. « Il est difficile, dit un écrivain, de trouver réunies autant de bonnes qualités qu'on en voit dans Dion. Grandeur d'ame, noblesse de sentimens, générosité, valeur héroïque, étendue de vues, fermeté inébranlable dans les plus grands dangers et dans les revers de la fortune les plus inopinés ; un amour de la patrie et du bien public, porté jusqu'à l'excès ; voilà une partie de ses vertus. Le dessein qu'il forma de délivrer Syracuse du joug de la tyrannie, la hardiesse et la sagesse en même temps avec lesquelles il le mit à exécution, font voir de quoi il étoit capable. S'il est vrai, qu'averti du danger qui le menaçoit, il a constamment refusé de prévenir son assassin, ce seul trait suffit pour combler son éloge. »

† II. DION-CASSIUS, de Nicée en Bithynie, fut élevé au rang de sénateur par Pertinax, au consulat par Sévère ; à la place de gouverneur de Smyrne et de Pergame par Macrin, et à celle de gouverneur de l'Afrique, de la Dalmatie et de la Pannonie, par Alexandre-Sévère. Dion revint à Rome, où il fut consul pour la deuxième fois en 229, et retourna ensuite dans son pays, où il finit ses jours. Il étoit aussi honnête homme que peut l'être un courtisan. Lorsqu'il étoit à la cour, il se retiroit souvent à Capoue, pour cultiver les lettres et travailler en repos. Après avoir ramassé des mémoires pendant dix ans, il composa une *Histoire romaine*, en quatre-vingts livres ; elle commençoit à l'arrivée d'Enée en Italie, et finissoit au règne d'Alexandre-Sévère. Il ne nous reste qu'une partie de cet ouvrage. Les trente-quatre premiers livres sont perdus. Les vingt suivans, depuis la fin du trente-cinquième jusqu'au cinquante-quatrième, sont complets ; les six qui suivent sont tronqués, et nous n'avons que quelques fragmens des vingt derniers. Il y a un Abregé de cette Histoire, depuis le trente-cinquième livre, par Xyphilin, neveu du patriarche de Constantinople dans le 11ᵉ siècle. Dion, très-

inférieur à Thucydide qu'il avoit pris pour son modèle, tâche cependant de l'imiter dans sa manière de narrer, et sur-tout dans ses harangues. Son style est clair, ses maximes solides, sensées, judicieuses; ses termes nobles, sa narration coulante, ses tours heureux; mais on l'accuse d'avoir été crédule, superstitieux, bizarre, partial, également porté à la flatterie et à la satire. Il prend parti pour César contre Pompée. Il décrie Cicéron et Brutus. Il peint Sénèque comme un homme extrêmement déréglé dans ses mœurs. On peut juger du caractère de son esprit par le compte qu'il rend lui-même de l'occasion qui le détermina à écrire l'Histoire. Il avoit, dit-il, composé un petit ouvrage *sur les songes et les présages qui avoient annoncé l'empire à Sévère*, et il envoya ce mélange de flatterie et de superstition à Sévère lui-même, qui fit ses remercimens à l'auteur par une lettre longue et polie. Dion reçut cette lettre sur le soir, et pendant la nuit il crut voir en songe une divinité ou un génie qui lui ordonnoit d'écrire l'histoire. Il obéit, et commença par le règne de Commode. Le premier fruit de son travail historique ayant été bien reçu, le succès l'encouragea, et il conçut le dessein de faire un corps complet d'histoire romaine. Il employa dix ans à ramasser les matériaux d'un si grand ouvrage, et douze à le composer. Cet espace n'est pas trop long, à raison de la distraction que lui donnoient ses emplois. On annonça dans les journaux littéraires de 1751 les vingt-un premiers livres de l'Histoire de Dion, qu'on disoit être récemment découverts, restitués et mis en ordre. Mais cette prétendue découverte, faite à Naples en 1747, se réduisit à une compilation des quatre premières Vies d'illustres Romains, par Plutarque, avec un extrait de Zonare. Au reste, ce ne sont pas les commencemens de Dion qu'on doit regarder comme les plus précieux; nous sommes assez riches sur ce qui appartient aux premiers temps de Rome. Mais qui seroit assez heureux pour retrouver les derniers livres de cet historien, sur-tout depuis Vespasien, rempliroit, dit Crévier, un grand vide, et rendroit un grand service à la littérature. La meilleure édition de Dion est celle d'Herman-Samuel Reimarus, à Hambourg, 1750, in-fol., 2 vol. en grec et latin, avec de savantes notes. On estime encore celle de Leunclavius, Hanau, in-fol., 1606. Boisguilbert l'a traduite en français, Paris, 1674, 2 vol. in-12. *Dionis Cassii historiarum fragmenta, cum novis earumdem lectionibus, nunc primum edita*, par les soins de l'abbé Morelli, à Bassano, 1798, in-8°, ont été réimprimés plus soigneusement à Paris, sur le format de l'édition de Reimarus, par M. Chardon de La Rochette en 1800.

† III. DION-CHRYSOSTOME, ainsi appelé à cause de son éloquence, orateur et philosophe de Pruse en Bithynie, fut d'abord sophiste, c'est-à-dire professeur de rhétorique : il y renonça bientôt après pour cultiver la philosophie morale. Il s'efforça en vain de persuader à Vespasien de quitter l'empire. Lui-même, obligé d'abandonner Rome sous Domitien qui le haïssoit, déguisa son nom et sa naissance, et vécut plusieurs années inconnu, errant de ville en ville et de pays en pays, manquant de tout, réduit le plus souvent, pour subsister, à labourer la terre où à cultiver les jardins. Il parcourut ainsi la Mœsie, la Thrace, et pénétra jusque chez les Scythes. Lorsque Domitien périt, Dion étoit en habit de mendiant, dans un camp de l'armée romaine, prête à se

révolter. Il se fait connoître et apaise la sédition. Il revint sous l'empereur Trajan. Ce prince, ami des talens, le faisoit mettre souvent dans sa litière, pour s'entretenir avec lui, et le fit monter sur son char de triomphe. On dit que Dion parut souvent en public, vêtu d'une peau de lion. La première édition de ses ouvrages est de Venise, vers 1551, in-8°. Quelques bibliographes ont indiqué une édition grecque, imprimée à Milan en 1476, in-4°, qui n'existe pas. Les meilleures sont celles de Paris, 1604, in-fol., avec les notes de Casaubon, et de Leipsick, 1784, 2 vol. in-8°, avec les remarques de J. J. Reiske. On y trouve quatre-vingts oraisons qui offrent des notions curieuses sur l'Asie mineure, les Scythes d'Europe, la ville d'Alexandrie, un voyage agréable dans les montagnes de l'Eubée, et plusieurs morceaux éloquens sur la morale. On lui doit encore un *Traité*, en quatre livres, *des devoirs des rois*, où la philosophie donne des leçons aux princes. Dion mourut en 94.

I. DIONIS (Pierre), conseiller et premier chirurgien de la dauphine et des enfans de France, nommé démonstrateur des dissections anatomiques, et des opérations chirurgiales, à l'érection de cette chaire par Louis XIV dans le jardin royal des plantes, mourut à Paris sa patrie, le 11 décembre 1718, après avoir produit plusieurs ouvrages généralement bien reçus. La solidité, la méthode, la justesse y sont jointes à la pureté du style. Les plus connus sont, I. *Cours d'opérations de chirurgie*, imprimé en 1707; réimprimé pour la troisième fois en 1736, à Paris, in-8°, avec des remarques du célèbre La Faye. II. *Anatomie de l'homme*; ouvrage traduit en langue tartare par le P. Parennin, jésuite; et dont la meilleure édition est de 1729, par Devaux. III. *Traité de la manière de secourir les femmes dans leurs accouchemens*, in-8°, estimé, etc.

II. DIONIS (Charles), médecin de Paris, mort le 16 août 1776, a publié quelques ouvrages, entre autres une *Dissertation sur le Ténia ou ver solitaire*, avec une *Lettre sur la poudre de sympathie, propre contre le rhumatisme simple ou goutteux*, 1749, in-12. *Voyez* DIGBY, n° I.

† III. DIONIS DU SÉJOUR (Achille-Pierre), né à Paris le 11 janvier 1734, devint conseiller au parlement, et unit à la science des lois celle de l'astronomie. Nommé député de la noblesse de Paris à l'assemblée constituante, ses principes y furent à l'abri d'exagération. Il désira des réformes, mais non un choc entre toutes les parties du gouvernement. Après avoir échappé à la tyrannie dans une profonde retraite, il est mort à la fin d'août 1794. Les Mémoires de l'académie des sciences, dont il étoit membre, renferment plusieurs de ses écrits : les principaux sont, I. *Traité des courbes algébriques*, 1756, in-12. II. *Méthode générale et directe pour résoudre les problèmes relatifs aux éclipses*. Cet ouvrage, lu à l'académie, y fit la plus vive sensation. III. *Recherches sur la gnomonique et les rétrogradations des planètes*, 1761, in-8°. IV. *Traité analytique des mouvemens apparens des corps célestes*, 1774, 2 vol. in-4°. V. *Essai sur les comètes en général, et en particulier sur celles qui peuvent approcher de l'orbite de la terre*. On trouve dans cet écrit l'histoire de toutes les comètes qui ont paru depuis l'an 837 jusqu'en 1775. VI. *Essai sur les phénomènes relatifs aux disparitions périodiques de*

l'anneau de Saturne, 1776, in-8°. Dionis étoit associé des académies de Londres, Stockholm et Gottingue.

* I. DIONYSIUS, statuaire d'Argos, paroît avoir vécu vers l'an 498 avant l'ère chrétienne. Il fit un *Jupiter*, un *Hercule* et un *Orphée* qui furent donnés en offrande par Smicythus, intendant d'Anaxilas, tyran de Rhégium. On voyoit à Rome, dans le temple de Junon, la *Statue* de cette déesse, faite par Dionysius et Polyclès; ce qui fait croire qu'avant Phidias il y eut des sculpteurs estimables.

* II. DIONYSIUS, de Colophon, peintre grec, chercha à imiter Polygnote. On trouve dans ses figures, dit Elien, les mêmes attitudes et la même expression que dans le modèle; mais il les réduisit à leur grandeur naturelle, que Polygnote a toujours excédée. Plutarque rapporte qu'on sentoit le travail et la peine dans les tableaux de Dionysius.

* III. DIONYSIUS, grec, peintre de genre, paroît avoir fait beaucoup de petits *Tableaux* qui étoient recherchés des amateurs de son temps. Il ne peignoit, dit-on, que des hommes. On peut le placer dans le dernier siècle, avant l'ère vulgaire.

DIOPHANTE, mathématicien grec, dont il nous reste six livres des *Questions arithmétiques*, imprimés pour la première fois en 1475, puis à Paris, 1621, in-fol.; et à Toulouse, 1670, in-fol. C'est le premier et le seul des écrits grecs où nous trouvions des traces d'algèbre: ce qui fait penser qu'il en est l'inventeur. Il y a beaucoup d'adresse dans la manière dont il présente ses solutions, qui ont pour objet des questions d'un genre très-difficile. Ces six livres, reste d'un ouvrage qui en avoit treize, ont d'abord été traduits et commentés par Xylander; ensuite de nouveau et avec plus d'intelligence par Meziriac; et enfin réimprimés avec les notes de Fermat en 1670. Diophante, contemporain de la célèbre Hypacie, qui avoit commenté ses *Questions arithmétiques*, naquit à Alexandrie vers le milieu du 4ᵉ siècle, et vécut 84 ans.

I. DIORÈS, jeune Troyen, parent de Priam, accompagna Énée qui fuyoit sa patrie en cendres; il périt de la main de Turnus, prince des Rutules.

II. DIORÈS, de la race d'Amaryncée, fut choisi par les Grecs pour conduire dix vaisseaux au siége de Troie. Cet armement faisoit partie des forces dont Épéus, excellent ingénieur, avoit le commandement. Diorès fut blessé mortellement par un Thrace nommé Pirus.

DIORPHUS (Mythol.), né d'une pierre et de Mittras, qui désiroit un enfant mâle, avoit fait vœu de n'avoir aucun commerce avec les femmes.

† I. DIOSCORE, patriarche d'Alexandrie, auparavant diacre et apocrisiaire de cette église, exerçoit cette dernière charge lorsqu'il renouvela la vieille querelle pour la primatie contre le patriarche d'Antioche. L'affaire ayant été portée dans un synode de Constantinople en 439, Théodoret, suffragant d'Antioche, défendit si éloquemment les droits de cette église, que Dioscore céda à la force de ses raisons; mais ce fut malgré lui, et dès-lors il conçut une haine implacable contre son vainqueur. Élu patriarche après la mort de St. Cyrille, en 444, il prit l'hérétique Eutychès sous sa protection. Il soutint opiniâtrément

ses systèmes dans le faux concile d'Éphèse en 449, appelé *le brigandage d'Ephèse.* Toutes les règles furent violées dans cette séditieuse assemblée. Cent trente évêques, gagnés par des caresses, ou intimidés par des menaces, souscrivirent au rétablissement d'Eutychès, et à la déposition de St. Flavien, qui ne survécut guère à ce mauvais traitement. Après le concile, Dioscore osa prononcer contre le pape St. Léon une excommunication, qu'il fit signer par dix évêques; mais l'année suivante il fut déposé dans un concile de Constantinople. Cité au concile général de Chalcédoine, il refusa d'y comparoître. Cette assemblée, tenue en 451, le déposa de l'épiscopat et du sacerdoce. L'empereur l'exila à Gangres en Paphlagonie, où il mourut l'an 458.

II. DIOSCORE, diacre de Rome, élu antipape l'an 530, le même jour que Boniface II fut placé sur la chaire pontificale, mourut environ trois semaines après.

† I. DIOSCORIDE (Pédacius), médecin d'Anazarbe en Cilicie, on ne sait en quel temps. L'opinion la plus commune le fait vivre sous Néron. Il y a eu autrefois une grande dispute entre Pandolfe Collénutius et Léonicus Thomæus, pour savoir si Pline avoit suivi Dioscoride, comme le dernier le croyoit; ou si Dioscoride avoit tiré son ouvrage de celui de Pline; ce qui étoit le sentiment de Collénutius. Quoi qu'il en soit, Dioscoride suivit d'abord le métier des armes; et il s'adonna ensuite à la connoissance des simples, sur lesquelles il donna un *Ouvrage* (Venise, 1499, in-fol., et 1518, in-4°, en grec et en latin), qu'ont à peu près copié ceux qui ont traité après lui cette matière, et que Matthiole a commenté.

† II. DIOSCORIDE, graveur ancien, quitta la Grèce où il étoit né pour se rendre à Rome auprès de l'empereur Auguste, qui lui fit graver *son portrait*, soit sur un cachet, soit sur des pierres précieuses. Dans le cabinet des antiques de la bibliothèque impériale, il doit exister une améthyste, offrant la tête de Solon, supérieurement gravée, et sur laquelle on lit en grec le nom de Dioscoride.

* DIOT, curé de Ligny-sur-Canche, député du clergé d'Artois aux états-généraux de 1789, ne dut sa nomination qu'au zèle qu'il montra d'abord pour les principes de la révolution. Il ne porta cependant la parole dans l'assemblée que pour prêter le serment exigé par la constitution civile du clergé. Nommé évêque constitutionnel du département de la Marne, il refusa d'en exercer les fonctions, et revint dans sa cure. Là, il changea tout-à-fait de conduite, et porta ses paroissiens à méconnoître les décrets de l'assemblée comme irréligieux. Arrêté en 1794, comme suspect, et traduit au tribunal révolutionnaire d'Arras, il convint des faits qui lui étoient imputés, dit qu'il envioit la couronne du martyre, retracta le serment qu'il avoit prêté à la tribune de l'assemblée constituante, et ajouta « que la mort seule pouvoit le consoler d'une action impie qu'il ne se pardonneroit jamais. » Il fut condamné à mort en germinal an 2 (1794).

* I. DIOTALLEVI (François), évêque de St.-Ange-des-Lombards, dans le royaume de Naples, vivoit vers l'an 1610. Il naquit à Rimini, et fit toutes ses études à Rome, où il enseigna la théologie et la philosophie dans l'université des écoles. Sous le pontificat de Clément VIII, il se signala dans la grande dispute

de ce temps, *de Auxiliis*, et composa un traité, pour défendre l'opinion des jésuites, sous ce titre: *Opusculum de concursu Dei ad actus liberos voluntatis creatæ.* Il a donné aussi un *Traité de l'Usure*, qui n'a pas été publié. Diotallevi envoyé en qualité de nonce en Pologne, y demeura, et mourut quelque temps après son retour à Rome, à l'âge de 41 ans.

* II. DIOTALLEVI (Alexandre), jésuite, né à Rimini en 1648, et mort dans cette ville en 1721, âgé de 73 ans, a publié un grand nombre d'*Ouvrages* de piété, dont aujourd'hui on connoît à peine les titres.

DIOTIME, savante athénienne, donna des leçons de philosophie à Socrate.

DIOTI-SALVI, architecte italien, construisit en 1152 le célèbre baptistère de Pise, qu'il acheva en huit ans. C'est une rotonde de marbre, surmontée d'une coupole élégante. On trouve au centre une cuve octogone entourée de quatre fontaines décorées avec art, où l'on monte par trois marches.

* DJOUNAH, neveu de Four *ou* Porus, dépouilla le tyran Syner-Tchand des états de son oncle qu'Alexandre lui avoit donnés, selon les traditions orientales, et dont il jouissoit depuis 70 ans. Il le fit mourir peu après. Devenu ainsi paisible possesseur du trône de ses ancêtres, Djounah cicatrisa par la sagesse de son gouvernement les plaies que son prédécesseur avoit faites à l'état. Il rendit la justice avec exactitude, protégea l'agriculture et fonda plusieurs cités sur le Gange et le Diumna. Le peuple jouit sous son règne, qui fut de trente ans, d'un bonheur et d'une prospérité rares dans ces régions. Djounah étoit tributaire des rois de Perse. Il laissa vingt-deux enfans qui détruisirent son ouvrage, l'un nommé Kélyân-Tchand qui lui succéda, et fut détroné, par son horrible tyrannie, les autres, par leurs séditions.

DIPŒNUS. *Voyez* SCYLLIS.

DIPPEL (Jean-Conrad), écrivain célèbre par des opinions extravagantes, se nommoit dans ses ouvrages *Christianus Democritus.* Il s'appliqua d'abord à des controverses antipiétistes, secte contre laquelle il déclama publiquement à Strasbourg. Sa vie scandaleuse l'ayant obligé de quitter cette ville, il revint à Giessen. Il s'y montra aussi zélé pour le piétisme, qu'il lui avoit été contraire à Strasbourg. Il vouloit une femme et une place de professeur; ayant manqué l'une et l'autre, il leva le masque, et attaqua vivement la religion prétendue réformée, dans son *Papismus Protestantium vapulans.* Ce livre ayant soulevé contre lui les protestans, il quitta la théologie pour la chimie. Il fit croire qu'il étoit parvenu, au bout de huit mois, à faire assez d'or pour être en état de payer une maison de campagne, qu'il acheta 50 mille florins. Il étoit alors dans la misère, et ne trouva d'autre ressource contre les poursuites de ses créanciers que la fuite. Après avoir parcouru différens pays, Berlin, Copenhague, Francfort, Leyde, Amsterdam, Altona, Hambourg, et avoir par-tout essuyé les châtimens de la prison, il fut appelé à Stockolm en 1727, pour traiter le roi de Suède. Le clergé de ce royaume, qui désiroit la guérison du roi, mais qui eût été fâché de la voir opérée par un homme qui se moquoit ouvertement de leur religion, obtint que le médecin alchimiste quitteroit la capitale. Dippel retourna en Allemagne, sans avoir changé ni de

conduite, ni de sentiment. Le bruit de sa mort s'étant répandu plusieurs fois faussement, cet extravagant publia en 1733 une espèce de patente, dans laquelle il annonçoit qu'il ne mourroit pas avant l'an 1808; on le trouva mort dans son lit au château de Widgenstein, le 25 avril 1734, à 62 ans. On lui attribue l'invention du *Bleu de Prusse*.

* I. DIRADOUR, célèbre docteur arménien, florissoit dans le 14ᵉ siècle. Après avoir fini ses études, il se fixa dans un grand monastère de la haute Arménie: il y professa pendant 22 ans, et forma un grand nombre d'élèves. Le patriarche Lazar Ciahghetzy en parle avec beaucoup d'éloges et le regarde comme l'homme le plus savant et le plus aimable de son temps. On connoît de lui, I. Un *livre de Sermons à l'usage des prédicateurs*. Il est écrit avec méthode et renferme beaucoup de connoissances sacrées et profanes. II. Un *Traité de logique et de métaphysique*. III. *Trente-six Homélies prononcées en honneur des Saints aux jours de leur fête*.

* II. DIRADOUR, évêque de Passen, dans la grande Arménie, florissoit au commencement du 14ᵉ siècle. D'après l'acte du concile de Sis, tenu en 1307, il fut un des principaux membres composant cette réunion, et il mourut vers l'an 1345 ou 1348. On a de lui, I. *Explication littérale et allégorique des cinq livres de Moïse*. II. *Commentaire littéral sur la prophétie de Daniel*. III. *Dissertation sur la venue du Messie prédit par tous les prophètes de l'ancien Testament*. IV. *Calcul chronologique des Septantes*. V. *Huit Discours ou Homélies sur les vertus de David et sur les connoissances de Salomon*. Tous les ouvrages de cet auteur sont manuscrits.

* DIRANOUN, savant docteur arménien, né dans la ville de Gaban vers l'an 1003 de J. C., après avoir fini ses études, devint prêtre religieux, et professa pendant huit ans la philosophie et l'éloquence dans le collége patriarcal de la ville d'Any. Devenu bientôt célèbre, il fut nommé membre du conseil du catholicos, fit un voyage à Constantinople avec ce chef d'église. Diranoun possédoit les langues arménienne, grecque, arabe, persane et syrienne, et avoit étudié presque tous les philosophes anciens. Il fut honoré par l'empereur Monomaque, pour ses connoissances et pour ses vertus sociales. L'historien Matthieu d'Edesse, dans le manuscrit arménien, n° 99, lui donne le surnom de *philosophe*. Cet auteur mourut vers l'an 1074, et laissa, manuscrits, les ouvrages suivans, I. *La Doctrine et la propension des philosophes*. II. *Discours sur les proverbes et la sagesse de Salomon*. III. *Règles de la vie heureuse*.

* I. DIRATZOU-MAGHAKIA, savant Arménien, né à Constantinople vers l'an 1660, s'appliqua à l'étude de l'histoire et des langues, turque, persane et grecque; il se lia avec un personnage de sa nation, nommé Eremia Theleby, et, après la mort de cet homme vertueux et érudit, il devint héritier d'une partie de ses écrits, il les mit en ordre, et lorsqu'il étoit sur le point de les publier, il mourut vers l'an 1719, et ses ouvrages restés inédits sont, I. *Histoire de la Révolution arrivée à Constantinople en* 1703, II. *Vie d'Avedick, patriarche arménien, à Constantinople, surnommé* le cruel, *avec quelques détails historiques sur la conduite du fameux Feyzoullah Effendi*. La bibliothèque impé-

riale possède un exemplaire de ces deux ouvrages en 1 petit vol., n°102. Mais le titre de l'auteur n'a pas été marqué à la tête du livre par le copiste. III. *Histoire sur le mérite de plusieurs docteurs arméniens.* IV. *Abrégé historique des rois d'Arménie des dynasties Haïkienne, Arsacide, Pacratide et Rupénienne.*

*II. DIRATZOU-BAGHDASSAR, célèbre grammairien et poëte arménien, natif de Constantinople, florissoit dans le 18e siècle. Il étudia avec succès la littérature sacrée et profane. Par ses connoissances, par sa douceur et par sa modestie, Diratzou-Baghdassar se fit aimer du peuple et estimer des grands de cette capitale. Il étoit regardé comme l'homme le plus poli. On a de lui, I Une *Grammaire arménienne.* II. Un *Recueil de Sonnets et de Chansons*, imprimés à Constantinople, chacun en 1 vol. in-8°. Ce dernier ouvrage est écrit avec beaucoup de goût et de discernement sur différens sujets de morale : plusieurs de ces pièces sont en arménien littéral, d'autres en vulgaire, et quelques-unes en turc. III. Une *Rhétorique à l'usage de la jeunesse* : restée manuscrite.

DIRCÉ (Mythol.), seconde femme de Lycus, roi de Thèbes, voyant Antiope enceinte, quoique répudiée, crut qu'elle vivoit toujours avec son ancien mari. Elle la fit enfermer dans une prison, d'où Jupiter l'ayant tirée, elle alla se cacher sur le mont Cithéron, et y mit au monde deux jumeaux, Amphion et Zétus, qui dans la suite firent mourir Lycus, et attachèrent Dircé à la queue d'un cheval indompté, qui l'emporta sur des rochers où elle fut mise en pièces. Les dieux, touchés de son malheur, la changèrent en fontaine de son nom. — Une autre DIRCÉ ayant osé comparer sa beauté à celle de Pallas, fut changée en poisson.

DIRES. *Voyez* EUMÉNIDES.

DIROIS (François), docteur de Sorbonne, précepteur de Thomas du Fossé, ami des solitaires de Port-Royal, se lia avec les cénobites de ce monastère célèbre; mais le Formulaire, dont il se rendit l'apologiste, le brouilla avec eux. Il mourut chanoine d'Avranches, où il vivoit encore en 1691, fort considéré de ses confrères et de son évêque. On a de lui, I. *Preuves et préjugés pour la religion chrétienne et catholique, contre les fausses religions et l'athéisme*, in-4°; ouvrage assez bon. II. L'*Histoire ecclésiastique de chaque siècle*, qu'on trouve dans l'Abrégé de l'Histoire de France par Mézerai, est de Dirois; et quoiqu'elle soit écrite avec plus de précision que d'élégance, ce n'est pas le moindre ornement de ce livre.

*DIROUG, fils de Moussigun, personnage distingué, naquit en 395, à Zariehad, ville de la grande Arménie. Après avoir étudié la théologie, les langues grecque, syriaque et persane, il fut sacré prêtre séculier, et travailla constamment avec Mesrob, inventeur des caractères arméniens, à la traduction des livres sacrés et profanes dans la langue de son pays. En 431, après la chute du dernier roi Arsacide, il fut envoyé par ses compatriotes auprès de Vram II, roi Fassanide, en Perse, pour obtenir les bontés et la protection de ce prince en faveur du patriarche d'Arménie Isaac Ier, Parthe. Après avoir obtenu sa demande et avoir été accueilli par ce souverain, Diroug retourna en Arménie, et mourut vers l'an 459. On a de lui, I. *Concordance des Evangiles.* II. Un grand nombre d'*Homélies.* III. *Vie d'Isaac* Ier, avec un *Eloge*

sur ses vertus et ses sciences. Moyse de Korène fait mention de cet auteur. Ses ouvrages sont manuscrits.

* DISCORDANO *ou* CALZOLARIO (Pierre), de Catane, de l'ordre de S. Benoit, a donné un ouvrage intitulé, *De viris illustribus Catanensibus.* On ignore le temps où il vivoit.

DISCORDE (Mythol.), déesse que Jupiter chassa du ciel, parce qu'elle brouilloit continuellement les Dieux. Elle fut si piquée de n'avoir pas été invitée aux noces de Thétis et de Pélée, avec les autres divinités, qu'elle résolut de s'en venger, en jetant sur la table une pomme d'or sur laquelle étoient écrits ces mots : *A la plus belle.* Junon, Pallas et Vénus disputèrent cette pomme. On représentoit la Discorde coiffée de serpens, tenant une torche ardente d'une main, une couleuvre et un poignard de l'autre, ayant le teint livide, les yeux égarés, la bouche écumante et les mains ensanglantées.

* DISCRET (L. C.). Cet auteur, sur la personne duquel on n'a aucuns renseignemens, est connu par une comédie dont il a été fait trois éditions in-8°, à Paris, dans les années 1637, 1644 et 1664, sous ce titre singulier, *Alizon, comédie dédiée ci-devant aux jeunes veuves et aux vieilles filles, et à présent aux beurrières de Paris, avec un avertissement où il est marqué que c'est l'histoire de la veuve d'un bourgeois de Paris.* Les frères Parfait semblent portés à ne regarder le nom de Discret que comme supposé. Mais ce n'est pas l'opinion des autres biographes, dont quelques-uns attribuent au même écrivain une autre pièce, intitulée *Les Noces de Vaugirard*, ou *les Naïvetés champêtres*, pastorale comique, en cinq actes et en vers, imprimée in-8°, à Paris, en 1638, et dédiée à ceux qui veulent rire.

* DISDIER (François-Michel), de l'académie royale de chirurgie de Paris, et démonstrateur d'anatomie dans celle de peinture et de sculpture, né à Grenoble vers le commencement du 18e siècle, est auteur des ouvrages suivans : I *Histoire exacte des os*, Lyon, 1737, 1745, 1759, in-12; Paris, 1767, in-12, avec figures. Le fond de cette histoire est un abrégé de l'ostéologie de Winslow. II. *Traité des bandages*, Paris, 1741, 1754, in-12. III. *Sarcologie* ou *Traité des parties molles*; 1ere partie, de la *Myologie*, Paris, 1748, in-12; 2e partie, des *Viscères*, Paris, 1753, 2 vol. in-12, 3e partie, des *Vaisseaux*, des *Nerfs* et des *Glandes.* Sa Myologie est fort imparfaite. IV. *Exposition exacte*, ou *Tableaux anatomiques*, Paris, 1758, in-fol. On trouve dans cet ouvrage plusieurs remarques concernant les accouchemens et les hernies.

* DISNEY (Jean), théologien et magistrat d'Angleterre, né en 1677, à Lincoln, mort en 1730, étudia d'abord à l'école de grammaire de cette ville, puis dans une académie de dissidens, son père étant de leur communion. Il passa ensuite à Middle-Temple, il y étudia le droit, et se retira dans une terre de son père, où il se distingua comme magistrat très-actif, particulièrement pour la réformation des mœurs. A 42 ans Disney prit les ordres, et fut nommé vicaire de Croft, et recteur de Kirby-sur-Baine, au comté de Lincoln. En 1722 il obtint la cure de Sainte-Marie au comté de Notthingham. On a de lui, I. Deux *Essais sur l'exécution des lois contre les mauvaises mœurs et les profanations*, in-8°. II. *Primitiæ sacræ*, ou *Réflexions sur la solitude religieuse*, in-8°. III. *Flora*, qui se

trouve en tête d'une traduction du poëme des Jardins de Rapin. IV. *Remarques sur un Sermon prêché par le docteur Scheverell.* V. *Généalogie de l'illustre maison de Brunswick-Lunenberg.* VI. *Idée de l'ancienne loi contre l'immoralité et les profanations*, in-fol.

I. DITHMAR, évêque de Merzbourg en 1018, mort en 1028, à 42 ans, étoit fils de Sigefroi, comte de Saxe, et avoit été bénédictin au monastère de Magdebourg. Il laissa une *Chronique*, écrite avec sincérité, pour servir à l'histoire des empereurs Henri I, Othon II et III, et Henri II, sous lequel il vivoit. La meilleure édition et la seule qui soit sans lacunes est celle que le savant Leibnitz a donnée dans ses Ecrivains servant à illustrer l'Histoire de Brunswick, avec des variantes et des corrections, in-fol.

II. DITHMAR (Juste-Christophe), membre de l'académie de Berlin, professeur d'histoire à Francfort, mort en cette ville en 1737, né à Rothembourg en Hesse, d'un ministre protestant, a publié sur l'histoire d'Allemagne plusieurs écrits qui prouvent son érudition et l'amour du travail. Les principaux sont, I. *Scriptores rerum Germanicarum*, 1727, in-fol. II. *Dissertation* sur l'ordre militaire du Bain, 1729, in-fol. III. *Histoire de l'ordre de Saint-Jean*, dans le Brandebourg, 1728, in-4°, en allemand. IV. Une édition des *Annales* des duchés de Clèves et de Juliers, par Teschenmacher, qu'il a enrichie de notes et d'observations, 1721, in-fol. On lui doit encore des *Dissertations académiques* relatives à son cours, et une savante édition *De Moribus Germanorum* de Tacite, Francfort, 1725. *Voyez* LACARRY.

DITTON (Humfroi), de Salisbury, maître de l'école de mathématiques érigée dans l'hôpital de Christ à Londres, s'associa au fameux Guillaume Whiston, son ami, pour chercher le secret des longitudes sur mer, qu'ils se flattèrent tous deux d'avoir trouvé. Cette découverte étoit une chose plaisante. Ils avoient imaginé de placer des feux d'artifice à certaines distances, qui marqueroient les degrés de longitude aux vaisseaux. On ne vit pendant quelque temps, à Londres et aux environs, que de ces bluettes artificielles, pour donner des essais de leur invention. Tout cela leur réussit fort mal: ils en furent pour leurs frais; Ditton s'occupa des preuves de la religion, sur laquelle il a publié l'ouvrage suivant: *Démonstrations de la religion chrétienne*, 1712, à Londres, in-8°, traduite en français par La Chapelle, théologien protestant, sous ce titre: *La Religion chrétienne démontrée par la résurrection de N. S. Jésus-Christ*, en trois parties, Amsterdam, 1728, 2 vol. in-8°, réimprimée à Paris en 1729, in-4°. L'auteur suit la méthode des géomètres contre les déistes. Il mourut en 1715, à 40 ans.

DIVÆUS *ou* VAN DIÈVE (Pierre), né à Louvain l'an 1536, s'appliqua dès sa jeunesse avec beaucoup de succès aux belles-lettres. L'an 1571 il devint greffier du magistrat de Louvain, et fut chargé l'an 1575 de la recherche des privilèges de cette ville. Il quitta ses emplois en 1582 pour s'attacher au parti du prince d'Orange; ce qui fait croire qu'il abandonna la foi de ses pères. L'an 1590, Malines ayant été prise par les Anglais et les Etats confédérés, il fut créé pensionnaire de cette ville: mais il ne jouit pas longtemps de cet emploi, car il mourut l'an 1591. Divæus fut lié d'une étroite amitié avec plusieurs savans, et surtout avec Juste-Lipse, qui a dit plu-

sieurs fois avoir beaucoup profité de ses connoissances. Nous avons de lui des *Ouvrages* sur l'histoire du Brabant, de Louvain, etc., en latin. Paquot les a recueillis à Louvain, 1757, in-fol.

† DIVICON, chef et général des Helvétiens, maintenant les Suisses, se rendit célèbre par la défaite de Cassius, et par la fierté avec laquelle il parla à Jules-César. Député vers ce conquérant pour lui demander son alliance, César ayant exigé des otages, ce brave capitaine lui répondit que « sa nation n'étoit pas accoutumée à donner des otages, mais à en recevoir » ; et se retira ensuite, vers l'an 58 avant J. C.

DIVINI (Eustache), artiste italien, excelloit dans l'art de faire des télescopes. Huyghens fut néanmoins plus habile ou plus heureux que lui; car il découvrit, avec ceux de sa construction, l'anneau de Saturne. Divini lui contesta la vérité de cette découverte, par un ouvrage publié l'an 1660, in-8°, sous ce titre: *Brevis annotatio in systema Saturnium.* Ses raisons étoient, qu'il ne voyoit pas cet anneau avec ses télescopes. Huyghens le pulvérisa dans une réponse, à laquelle Divini répliqua mal. Cet auteur vivoit encore en 1663.

DIVITIAC, druide gaulois, un des chefs de la république d'Autun, estimé et aimé de Cicéron et de César, fut le premier qui introduisit les Romains dans cette partie des Gaules. *Voyez* DAMNORIX.

DIVITIO. *Voyez* BIBIENA, n° I.

* DIVRY ou DIVERY (Jehan), natif d'Hiencourt dans le Beauvoisis, exerçoit la médecine dans la ville de Mantes, où il florissoit vers la fin du 15e siècle. Ses ouvrages en vers français sont, I. *Poëme sur l'origine et les conquestes des François depuis le parlement de Francion, fils d'Hector de Troyes, jusqu'à présent*, in-4°, Paris, 1508. II. *Triumphes de France, translatés de latin en françois, selon le texte de Curre Macuertin*, Paris, 1508, in-4°. III. *Les faicts et gestes de très-révérend père en Dieu monsieur le légat, translatés en françois selon le texte de Fauste Audrelin, avec l'épitaphe de Guy de Rochefort, chancelier de France, translatée du même*, Paris, 1508. IV. *Le dialogue de Salomon et de Marcolphus, avec les dicts des sept sages et autres philosophes de Grèce*, Paris, 1509. Enfin on lui attribue encore, V. *Epistre aux Romains*, imprimée avec l'*exil de Gesnes-la-superbe*, de Jean d'Auton; et il a revu l'Enéide mise en vers français par Octavien de Saint-Gelais.

DIUS-FIDIUS (Mythol.), ancien dieu des Sabins, dont le culte passa à Rome. Ce Dius ou Deus-Fidius, et quelquefois simplement Fidius, étoit regardé comme le Dieu de la bonne foi; d'où étoit venu chez les anciens l'usage si fréquent de jurer par cette divinité. La formule du serment étoit *Me Dius-Fidius*, qu'on doit entendre dans le même sens *Me Hercules.* On le croyoit fils de Jupiter, et quelques-uns l'ont confondu avec Hercule.

* DIWO ou DIWONIS, mis au nombre des plus anciens historiens de la Livonie, fut, dit-on, un voyageur: natif de Bithynie, il se rendit en Livonie par la Tartarie, la Russie et la Finlande. Il écrivit, ajoute-t-on, une relation russe de ses voyages, en caractères grecs, que Jaroslaw, premier évêque de Prusse, publia vers l'an 1210, dans son ouvrage intitulé *Liber filiorum Belial, cum suis superstitionibus bruticæ factionis.*

(Voyez *Abhandlungen von Livlændischen Geschichtschreibern*), Riga, 1772.

DJAMY. *Voyez* JAMY.

† DLUGOSS (Jean), Polonais, chanoine de Cracovie et de Sandomir, nommé à l'archevêché de Léopold, mort en 1480, à 65 ans, est auteur d'une *Histoire de Pologne* en latin, Francfort, 1711, in-fol., en 12 livres; le 13e fut imprimé a Leipsick en 1712, in-fol. L'auteur commence son histoire à l'origine de sa nation, et la conduit jusqu'en 1444; quoique exact et fidèle, il n'a pas été exempt, dit Lenglet, de la barbarie de son siècle.

* I. DOBELIUS *ou* VON DOBELN (Jean-Jacques), né à Dantzick dans le 17e siècle, mourut vers le mois de juin 1684. Après avoir reçu les honneurs du doctorat, on lui donna la chaire de mathématiques en l'université de Rostock, et la place de médecin stipendié de la même ville. On lui attribue les éditions des ouvrages suivans : I. *Joannis Antonidæ Van der Linden Elementa medicinæ Hippocraticæ contracta*, Francofurti, 1672, in-4°. II. *Lazari Riverii opera medica universa*, ibid., 1674, in-fol.

* II. DOBELIUS (Jean-Jacques), médecin, fils du précédent, né à Rostock en 1674, et mort en 1743 à Lunden, a publié, *Historia academiæ Lundensis. Compendium physiologiæ medicæ anatomicis demonstrationibus illustrata.*

† DOBSON (Guillaume), peintre anglais, né à Londres en 1610, s'attacha à la manière de Van Dyck, et s'en fit un ami. Ce maître le présenta à Charles Ier, qui le nomma son premier peintre. Il fut extrêmement recherché à la cour et à la ville. Sa manière étoit à la fois douce et forte; ses têtes semblent animées. Sa vie fort peu réglée abrégea ses jours : il mourut à Londres en 1647.

DOCTEURS (les IV) de l'Eglise latine. *Voyez* AUGUSTIN, n° I, AMBROISE, n° II, JÉRÔME, n° I, GRÉGOIRE, n° I.

* DOD (Jean), pieux non-conformiste, mort en 1645, élève du collége de Jésus, à Cambridge, fut un homme très-savant, particulièrement dans l'hébreu, qu'il enseigna au célèbre Jean Grégoire d'Oxford; il eut part à l'exposition du dixième commandement de Robert Cleaver, surnommé *le Décalogiste*. Ses *Discours et ses pieuses réflexions*, imprimés en plusieurs formats, ont eu autrefois un grand cours parmi le peuple.

† DODANE, duchesse de Septimanie ou du Languedoc, dans le 9e siècle, se rendit recommandable par sa piété et ses talens; elle savoit assez bien la langue latine pour son temps; elle composa en cette langue, pour l'instruction de ses enfans, un *Manuel divisé en* 63 *chapitres*, renfermant des leçons de morale et de piété. Cet ouvrage, commencé à Uzès le dernier jour de novembre de l'an 841, fut achevé dans la même ville le 2 février 842. Ce Manuel est un monument de la tendresse de Dodane pour ses enfans, et du soin qu'elle prenoit de leur éducation. Elle y donne par-tout d'excellentes leçons à Guillaume son fils aîné, qui fut dans la suite duc de Toulouse ou d'Aquitaine.

DODART (Denys), conseiller, médecin du roi, et premier médecin du prince et de la princesse de Conti, et enfin de Louis XIV, membre de l'académie des sciences, naquit à Paris en 1634, et y mourut le 5 novembre 1707. « Il étoit né d'un caractère sérieux, dit Fonte-

nelle, et l'attention chrétienne avec laquelle il veilloit perpétuellement sur lui-même n'étoit pas propre à l'en faire sortir. Mais ce sérieux, loin d'avoir rien d'austère ni de sombre, laissoit assez à découvert cette joie sage et durable, fruit d'une raison épurée et d'une conscience tranquille. » Guy-Patin, aussi avare d'éloges que prodigue de satires, l'appeloit *Monstrum sine vitio*, « un prodige de sagesse et de science, sans aucun défaut.... » On a de lui, I. *Mémoire pour servir à l'histoire des plantes*, Paris, 1676, in-fol., ouvrage publié par l'académie, qu'il orna d'une belle préface. II. *Mémoire sur la voix de l'homme et ses différens tons*, avec *deux Supplémens*, dans les Mémoires de l'académie des sciences. III. *Statica medicina Gallica*, dans un recueil sur cette matière, en 2 vol. in-12. IV. Des *Dissertations* manuscrites sur la saignée, sur la diète des anciens, sur leur boisson. Il étudia pendant 33 ans la transpiration insensible, suivant les observations de Sanctorius, illustre médecin de Padoue. Il trouva, le premier jour de carême 1667, qu'il pesoit 116 livres et une once. Il fit ensuite le carême comme il a été observé dans l'Eglise au 12e siècle, ne buvant et ne mangeant que sur les six heures du soir. Le samedi de pâques il ne pesoit plus que 107 livres 12 onces; c'est-à-dire, que par une vie austère il avoit perdu, en quarante-six jours, 8 livres 5 onces qui faisoient la quatorzième partie de sa substance. Il reprit sa vie ordinaire, et au bout de quatre jours il eut regagné 4 livres. C'étoit lui encore qui avoit observé que 16 onces de sang se réparoient en moins de cinq jours, dans un homme bien constitué. — Jean-Baptiste-Claude DODART, son fils, premier médecin du roi, comme lui, mort à Paris en 1730, laissa des *Notes sur l'Histoire générale des drogues de P. Pomet*.

† DODD (Guillaume), ministre anglican, né en 1729 à Bourne, dans le comté de Leicester, forma le projet, en 1776, d'une édition magnifique de *Shakespear*, et fit, sous le nom du comte de Chesterfield, son protecteur, de faux billets pour 4000 livres sterlings Il fut pendu pour ce crime le 27 juin 1777. Il témoigna sur l'échafaud un grand repentir de ses crimes, et du scandale qu'il avoit donné à l'Eglise. Il avoit déjà été chassé de la cour, où il étoit chapelain, pour avoir voulu acheter un évêché de la femme d'un ministre. On a de lui 3 vol. de *Sermons sur les miracles et les paraboles*. Il a traduit en anglais ceux de Massillon, et les *Poésies* de Callimaque : il a donné un *Recueil de Poésies*; des *Réflexions sur la mort*, in-12; les *Consolations des affligés*, in-8°. On a publié, après sa mort, *ses Pensées dans sa prison*, avec sa Vie en tête.

*I. DODDRIDGE *ou* DODERIDGE (sir Jean), juge anglais, mort en 1628 à Barnstaple, au comté de Dévonshire, élève du collége d'Exéter à Oxford, où il fut reçu bachelier-ès-arts en 1576. A cette époque, il passa au collége de Middle-Temple; et en 1603 il fut reçu avocat. L'année suivante, il fut avocat-général. En 1712, il fut nommé juge des plaids communs, et ensuite il passa au banc du roi. Il est enterré dans la cathédrale d'Exeter, où un monument est élevé à sa mémoire. Les ouvrages qu'il a laissés sont, I. *Le Flambeau du jurisconsulte*, ou *Instruction pour l'étudiant en droit*, in-4°, 1629. II. *Le Ministre parfait*, in-4°, 1670. III. *Histoire des états anciens et modernes de la principauté de Galles, du duché de Cornouailles et du comté de*

Chester, in-4°, 1630. IV. *Le Jurisconsulte anglais*, in-4°, 1631. V. *Opinions touchant l'antiquité, la puissance, l'ordre, etc. de la haute-cour du parlement en Angleterre*, in-8°, 1658. Ce dernier ouvrage a été publié par le docteur Jean Doddridge, esq., greffier de Barnstable, et parent du juge. Orton a donné la Vie de ce jurisconsulte.

† II. DODDRIDGE ou DODDRIGUE (Philippe), théologien anglais, né à Londres en 1702, mort en 1751 à Lisbonne, où il étoit allé pour changer d'air, est auteur de divers ouvrages estimés en Angleterre. Les plus connus en France sont des *Sermons sur l'évidence du christianisme*, in-8°, écrits avec simplicité et avec assez d'onction. Il a encore donné plusieurs *Traités* sur le même sujet, et les ouvrages suivans : *Explications familières du nouveau Testament*, 6 vol. in-4°. *De la naissance et des progrès de la religion dans les ames*; ouvrage qui a eu un grand nombre d'éditions. *La Vie du colonel Gardiner*. Après la mort de Doddridge, Stedman a publié de cet auteur ses *Hymnes*, ses *Leçons de pneumatologie, d'ethique et de théologie*, et un volume de ses *Lettres*.

DODECHIN, prêtre, né dans l'électorat de Trèves, au 14e siècle, fit le voyage de la Palestine, dont il a publié la *Description*. On lui doit encore la continuation de la *Chronique* de Marianus Scotus, depuis l'an 1083 jusqu'en 1200.

† DODIEU (Claude), né à Lyon, fut évêque de Rennes, ambassadeur en Espagne, accepta, au nom de François Ier, le défi de Charles Quint, et remplit diverses autres ambassades. Dodieu, mort à Paris en 1558, est bien plus connu sous le nom de *Velly* dans les mémoires du temps.

† DODOENS ou DODONÆUS (Rambert), originaire de Frise, né à Malines en 1518, médecin des empereurs Maximilien II et Rodolphe II, mourut dans sa patrie en 1585, âgé de 67 ans. Il a laissé plusieurs ouvrages sur son art, parmi lesquels on distingue, I. *Frumentorum, leguminum, historia*, Antverpiæ, 1566, in-8°. II. *Florum et coronariarum odoratarumque nonnullarum herbarum historia*, Antverpiæ, 1568, in-8°. III. *Purgantium, radicum, herbarum, historia*, Antverpiæ, 1574, in-8°. IV. *Stirpium historiæ libri XXX*, Antverpiæ, 1616, in-fol. Lorsque cet ouvrage parut, il fut traduit en français par Charles de l'Escluse, sous le titre d'*Histoire des Plantes*, Anvers, 1557, in-fol. V. *Medicinalium observationum exempla rara*, Antverpiæ, 1585, in-8°. VI. Une *Histoire de la vigne et du vin*, publiée en 1580, où l'on trouve des détails curieux. L'auteur y fait mention de l'art avec lequel les cabaretiers belges contrefaisoient le vin de Malvoisie, et dit que la méthode de cultiver la vigne en hutins étoit déjà pratiquée de son temps dans les environs de Genève et dans le Dauphiné. VII. *Phisiologices, medicinæ partis, tabulæ expeditæ*, Coloniæ, 1581, in-12; Antverpiæ, Lugduni Batavorum, 1585, in-8°. VIII. *Plusieurs autres Traités*, et une *Edition de Paul Eginète*, Bâle, 1546. Dodoens étoit savant et avoit de grandes connoissances en mathématiques et en botanique.

* DODSLEY (Robert), auteur et libraire, né de parens pauvres à Mansfield en 1703, mort à Durham en 1764, ne reçut qu'une éducation peu soignée, et fut au service d'une dame. Il y étoit encore quand il publia, par souscription, un volume

de poésies intitulées *La Muse en livrée*. Son second ouvrage fut une petite comédie intitulée *La Boutique de Bagatelles*, dont Pope parle avantageusement, et qui eut tant de succès, que son produit le mit en état de commencer la librairie. En peu d'années, il étendit au loin son commerce, qu'il laissa à son frère. Il donna depuis un divertissement populaire, intitulé *Le Roi et le Moulin de Mansfield*, qui eut une suite intitulée *Sir Jean Cockle à la cour*. Mais son chef-d'œuvre dramatique fut une tragédie intitulée *Cléone*, qui eut un grand succès au théâtre de Covent-Garden. Il composa ensuite un livre pour la jeunesse, intitulé *Economie de la vie humaine*. Cet ouvrage eut un grand débit, qu'il dut sur-tout au bruit universellement répandu qu'il étoit du comte de Chesterfield. En 1760, Dodsley publia un *Choix de Fables d'Esope et d'autres fabulistes*, et mit en tête un *Essai sur la fable*. Enfin, il a publié des *Editions* fort estimées de *Recueils de Poésies* d'autres auteurs, 6 vol.; et un *Recueil de Pièces de théâtre anciennes*. On lui doit les *Plans du Précepteur*, excellent ouvrage d'éducation, 2 vol. in-8°, et de l'*Annual Register*, ouvrage digne de sa réputation. On a recueilli ses *Œuvres mêlées* en 2 vol. in-8°.

* DODSON (Michel), savant auteur anglais, né à Marlborough, au comté de Wilts, en 1732, mort en 1799, fut élevé par son oncle maternel, sir Michel Forster, l'un des juges de la cour du banc du roi; mais il ne fut appelé au barreau qu'en 1783. En 1770, il fut nommé commissaire des banqueroutes. Dodson étoit versé dans l'étude de la théologie. En 1790, il publia une traduction en anglais du *Livre d'Isaïe*, avec des notes et des remarques, et répondit par un pamphlet à une attaque du docteur Sturges. On lui doit aussi la *Vie du docteur Forster*, insérée dans le 6ᵉ vol. de la Biographie Britannique, et celle du Rév. Hugues Farmer, qui vient d'être publiée: enfin il est auteur de *plusieurs écrits* qu'on trouve dans la Collection des Essais et Commentaires, imprimée par une société pour la propagation de la connoissance des écritures.

* DODSWORTH (Roger), géographe anglais, né en 1585 au comté d'Yorck, mort en 1654, a recueilli les *Antiquités* de sa province en 62 vol. in-fol., qui sont dans la bibliothèque d'Oxford. Il a travaillé avec Dugdale au *Monasticon Anglicanum*, 3 vol. in-fol., et a donné ensuite un supplément intitulé *Les Histoires des anciennes Abbayes*, 2 vol. in-fol.

† DODWELL (Henri), né à Dublin en 1641, d'une bonne famille, mais pauvre, fut réduit à une telle nécessité dans ses études, que souvent il n'avoit pas d'argent pour acheter des plumes. Un de ses parens lui ayant donné des secours, il devint un savant consommé. Son érudition lui procura la place de professeur d'histoire à Oxford en 1688; mais il en fut privé en 1691, pour avoir refusé de prêter serment de fidélité au roi Guillaume et à la reine Marie. Le même refus fit déposer plusieurs évêques, dont Dodwell a plaidé la cause avec force et chaleur dans son *Discours préservatif contre le Schisme* (*Cautionary Discours of Schism*), réfuté en 1691 par le docteur Hody. Dodwell publia plusieurs autres ouvrages polémiques à ce sujet, et mourut à Shottesbroock le 5 juin 1711, à 70 ans. Son amour pour le travail étoit extrême. Il voyageoit ordinairement à pied, afin de pouvoir lire en marchant. Les livres qu'il portoit alors dans

ses poches étoient la Bible hébraïque, le nouveau Testament en grec, la Liturgie anglicane, l'Imitation de J. C. Il jeûnoit fort souvent, et l'abstinence lui communiquoit une humeur chagrine, qui se fait quelquefois sentir dans ses livres. On a de lui plusieurs écrits; tout l'argent qu'il en retiroit étoit destiné à soulager les pauvres. Il étoit si modeste, que, lorsqu'il publioit les lettres de ses amis, il en retranchoit les louanges. Il ne conservoit aucune rancune contre ses ennemis; car ses opinions lui en firent plusieurs, qui le traitèrent souvent d'hérétique. Ses principaux ouvrages sont, I. *Discours épistolaires*, où il tâche de prouver par l'Ecriture et par les PP. que l'ame est naturellement mortelle, et qu'elle n'acquiert l'immortalité que par le baptême conféré par des prêtres qu'ont légitimement ordonnés des évêques. Cet ouvrage singulier parut à Londres en 1706, in-8°. Le célèbre Clarke et d'autres savans le combattirent. II. Des *Dissertations latines sur St. Cyprien*, 1684, in-8°. Il y soutient que le nombre des martyrs n'a pas été aussi grand que le disent les écrivains ecclésiastiques. D. Thierri Ruinart le réfuta dans la préface dont il enrichit son édition des Actes sincères des Martyrs. III. Un *Traité sur la manière d'étudier la Théologie*, en anglais. IV. *Geographiæ veteris scriptores Græci minores*, à Oxford, 1698 et 1712, 4 vol. in-8°, rares et estimés. L'auteur a orné cette édition de remarques et de dissertations. V. *De veteribus Cyclis*, Oxford, 1701, in-4°. VI. *Annales Thucydidis et Xenophontis*, 1702, in-4° : ouvrage recherché. VII. *De ætate Phalaridis et Pythagoræ*, Londres, 1704, in-8°. VIII. Plusieurs *Editions d'auteurs classiques*, qu'il a éclaircis par de savantes notes. Ceux qui voudront connoître plus en détail ses autres productions peuvent consulter sa Vie en anglais, 2 vol. in-12, publiée par François Brokesby. Les ouvrages de Dodwell prouvent une grande connoissance de l'antiquité profane et ecclésiastique. On a dit de lui ce qu'on avoit dit de Joseph Scaliger, qu'on peut profiter avec ce savant, lors même qu'il se trompe : *Etiam cùm errat, docet.* Ses erreurs ne peuvent pas séduire beaucoup de lecteurs; car il rebute par l'obscurité et la prolixité de son style, et par la multitude de ses digressions. Ces défauts venoient sans doute du peu d'attention qu'il avoit eue de se polir l'esprit par l'usage du monde et par la conversation des littérateurs agréables.

DOEG, Iduméen, écuyer de Saül, rapporta à ce prince que David, passant par Nobé, avoit conspiré contre lui avec le grand-prêtre Achimélec. Cette calomnie mit Saül dans une telle colere, qu'il désola la ville de Nobé, et fit donner la mort, par la main du lâche Doëg, au grand-pontife et à quatre-vingt-cinq prêtres, l'an 1061 avant J. C. C'est à cette occasion que David composa les Psaumes 51 et 108.

* I. DOÈS (Antoine Van der), graveur, né à La Haye en 1610, a gravé avec beaucoup de talent plusieurs estampes, d'après Rubens, Van Dyck et autres grands maîtres.

* II. DOÈS (Jacques Van der), peintre et graveur, né à Amsterdam en 1623, issu de parens riches et distingués, paroissoit destiné à suivre une autre carrière que celle des arts; mais son père ayant perdu sa fortune pour s'être rendu caution d'un homme qui manqua à ses engagemens, et cette circonstance fâcheuse l'ayant fait mourir de chagrin, le jeune Doès devint élève du peintre Nicolas Moyaert, aux soins duquel il fut recommandé par ses

parens. Il avoit à peine 21 ans lorsqu'il quitta sa patrie pour se rendre à Paris, et de là à Rome. Les frais de ce voyage ayant épuisé ses fonds, et se trouvant sans argent dans cette dernière ville, il alloit se faire soldat du pape lorsqu'il rencontra des jeunes artistes de son pays qui vinrent à son secours. Il fut admis dans la société académique en qualité de tambour, et se livra à l'étude avec la plus grande ardeur. Il adopta le genre de Bamboche. Ses *paysages* sont peints avec une grande intelligence. Ses petites figures sont d'une bonne touche et dessinées correctement; il peignoit sur-tout avec beaucoup d'art les *moutons* et les *chèvres*. Il a gravé à l'eau-forte *plusieurs paysages* de sa composition. Doès mourut dans sa patrie en 1673. Un caractère jaloux, une humeur sombre et fâcheuse lui firent beaucoup d'ennemis parmi ses camarades. Des chagrins domestiques lui firent abandonner et reprendre successivement sa palette et ses pinceaux. Il eut un fils nommé Simon, qui fut son élève et peignit comme lui le paysage et les animaux, et laissa également quelques morceaux de sa composition gravés à l'eau-forte. Il y avoit à Amsterdam un autre artiste appelé Doès qui peignoit l'histoire.

III. DOÈS. *Voy*. Douza et Van der Doès.

* DOETE de Troyes. Cette dame, de qui le surnom indique la patrie, fut, pour me servir des expressions d'un ancien biographe, une chanteresse et trouveresse du 13e siècle. Guyot la cite, dans sa Bible de Provins, qui est imprimée dans la nouvelle édition de Barbazan, au nombre des menestrels qui se trouvèrent à la cour de l'empereur Conrard, et en parle avec des éloges qui prouvent qu'elle tint un rang distingué parmi les poëtes de son temps.

* DOEVEREN (Gautier Van), célèbre médecin hollandais, né à Philippine, dans la Flandre hollandaise, le 16 novembre 1730, étudia à Leyde et à Paris sous les meilleurs maîtres, et fut reçu docteur en médecine à Leyde en 1753: il publia à cette occasion un ouvrage *sur les vers des intestins de l'homme*, sous le titre de *Dissertatio de vermibus in intestinis hominum genitis*, 1755, qui a été traduit en allemand et en français. Appelé en 1754 professeur d'anatomie et de chirurgie à Groningue, il prononça pour l'inauguration de sa chaire un discours *De imprudenti ratiocinio ex observationibus et experimentis medicis*. Il célébra son premier rectorat dans cette même académie par un autre discours, *De erroribus medicorum suâ utilitate non carentibus*, et le deuxième par un discours *De sanitatis Groninganorum præsidiis, ex urbis naturali historiâ derivandis*. Ces discours ont été successivement imprimés à Groningue en 1754, 1762 et 1770, in-4°. Il publia encore pendant son séjour dans cette ville *Specimen observationum acad. ad monstrorum historiam, anatomen, pathologiam et artem obstetriciam præcipuè spectantium*, Gron. et Lugd. Bat., 1765, in-4°. En 1771 l'université de Leyde remplaça par Van Doeveren la perte qu'elle venoit de faire de l'illustre B. S. Albinus. En 1775 il publia à Leyde *Primæ lineæ de cognoscendis mulierum morbis*, brochure d'un très-grand mérite.

* DOFIN (Olivier), peintre et graveur italien, mort à Bologne en 1693, a laissé des preuves de son talent dans ces deux arts. On a surtout, de sa main, beaucoup de morceaux gravés à l'eau-forte d'après les Carraches et d'autres maîtres.

* DOGGET (Thomas), poëte

dramatique et comédien, mort en 1721, jouoit avec succès les comiques au théâtre de Drury-Lane, dont il fut directeur adjoint. Il a composé une comédie intitulée *la Fête de campagne*, qui depuis a été changée en une farce intitulée *Flora*, ou *le Paysan dans le puits*.

* DOGLIONI (Jean-Nicolas), de Venise, occupa les premiers emplois dans sa patrie. Il a publié une *Histoire abrégée de Venise*, divisée en 18 livres, commençant à l'irruption des Gépides en Italie jusqu'à l'an 1597. Elle parut à Venise en 1598. On a encore de lui un *Abrégé de l'histoire universelle*, augmenté de dix livres, qui fut imprimé en 1605 : l'*Histoire de Bellune*, qui fut donnée à Venise en 1588, et que Grévius a insérée dans son Trésor des histoires d'Italie.

* DOISON (Marc), médecin, né à Vandegies-aux-Bois, village dans les environs de Tournay, professa son art avec distinction dans cette ville, où il mourut le 24 mars 1737. Doué d'un génie observateur, il fit beaucoup de recherches sur les eaux minérales de Saint-Amand, et publia l'*Analyse* de leurs principes. La seconde édition, plus exacte que la première, est de 1698.

† DOISSIN (Louis), jésuite, mort en 1755, à 32 ans, est connu par deux *Poëmes* latins; l'un *sur la Sculpture*, l'autre *sur la Gravure*, écrits d'un style noble, élégant et facile. Ces deux poëmes parurent en 1752, 1 vol. in-12, et furent traduits, en 1757, in-12. Les préceptes y sont dictés et embellis par l'imagination. Mais le poëte s'est rendu particulièrement estimable dans la description des chefs-d'œuvre de la sculpture, soit ancienne, soit moderne : il fait respirer, dans ses peintures animées, la Vénus de Praxitèle, le Laocoon du Vatican, la fameuse vache de Miron, les belles statues des Tuileries, de Saint-Cloud, de Marly, de Versailles, etc.

DOISY (Pierre), directeur du bureau des comptes des parties casuelles, mort le 10 mars 1760, est auteur d'un ouvrage qui a eu quelque succès, quoiqu'il ne soit pas toujours exact. Il parut sous ce titre : *Le Royaume de France et les Etats de la Lorraine, en forme de dictionnaire*, in-4°, 1745 et 1753. C'est la même édition sous deux dates différentes. Ce dictionnaire a été plus utile aux directeurs des bureaux de poste, qu'à ceux qui veulent des détails instructifs sur la France.

† DOLABELLA (Publius Cornélius), gendre de Cicéron, distingué, pendant les guerres civiles de Rome, par son humeur séditieuse, et par son attachement au parti de Jules-César, se trouva aux batailles de Pharsale, d'Afrique et de Munda. Elu tribun du peuple, il voulut établir une loi très-préjudiciable aux créanciers. Marc-Antoine s'opposa ouvertement à un dessein qu'il n'avoit présenté que pour frustrer les siens et pour gagner le peuple. Le retour de César à Rome mit fin à ces troubles. Quelques années après, ce héros étant sur le point de marcher contre les Parthes, fit nommer Dolabella consul à sa place, quoiqu'il n'eût pas l'âge prescrit par les lois. Marc-Antoine, son collégue, traversa cette élection; mais César ayant été tué, il fut obligé de reconnoître Dolabella, qui eut en partage le gouvernement de la Syrie. Cassius prévint ce nouveau gouverneur. Dolabella, désespérant de le chasser, s'arrêta à Smyrne, où il fit tuer en trahison Trébonius, gouverneur de l'Asie mineure, l'un

des conjurés qui avoient eu part à la mort de César. Ce meurtre le fit déclarer ennemi de la république. Enfin, après quelques succès dans l'Asie mineure, il se vit réduit à se donner la mort dans Laodicée, où il fut assiégé par Cassius, l'an 43 avant J. C., n'ayant alors que 26 à 27 ans. C'étoit un homme d'une petite stature. Cicéron, le voyant un jour entrer chez lui avec une épée fort longue, dit plaisamment : « Qui a donc attaché ainsi mon gendre à cette épée ? »

* DOLBEN (Jean), prélat anglais, né en 1625 à Stanwick, au comté de Northampton, mort en 1686, élève de l'église du Christ à Oxford, servit en qualité de volontaire dans l'armée royale; et à la restauration, il eut pour récompense un canonicat de l'église du Christ, et le doyenné de Westminster. En 1666, il fut nommé évêque de Rochester, et passa ensuite au siége d'Yorck. On a imprimé *plusieurs discours*, qu'il avoit prononcés en différentes occasions.

† DOLCE (Louis), né à Venise en 1508, mort dans la même ville en 1568, est plus connu par ses ouvrages poétiques, et par différentes *Traductions* des écrivains anciens, que par ses actions. « C'étoit, dit Baillet, un des meilleurs écrivains de son siècle. Son style a de la douceur, de la pureté et de l'élégance; mais la faim l'obligea souvent à alonger ses ouvrages, et ne lui permit pas d'y mettre toute la correction qu'ils auroient exigée. » On recherche les suivans : I. *Dialogo della Pittura, intitolato l'Aretino*, Venise, 1557, in-8°. Cet ouvrage a été réimprimé avec le français à côté, à Florence, 1735, in-8°. II. *Cinque primi Canti del Sacripante*, Vinegia, 1535, in-8°. III. *Primaleone*, 1562, in-4°. IV. *L'Achille et l'Enea*, Vinegia, 1571, in-4°. V. *La prima impresa del Conte Orlando*, Vinegia, 1572, in-4°. VI. Des *Poésies* dans différens recueils, entre autres dans celui du Berni. VII. Une *Vie de Charles-Quint*, et une autre *de l'empereur Ferdinand Ier*, l'une et l'autre estimées, ainsi qu'un *Théâtre*, qui contient des tragédies et des comédies.

* I. DOLCI (Charles), peintre du 17e siècle, élève de Vignali, né à Florence en 1616, où il mourut en 1686, excelloit dans le portrait. En 1648, il fut reçu membre de l'académie de dessin. Les productions de ce peintre sont répandues dans toutes les cours et les cabinets d'amateurs de l'Europe. On estime sur-tout deux portraits peints sur cuivre ; l'un de la *Vierge dans les angoisses*, et l'autre de cette même *Vierge allaitant son enfant*, et qui ont été gravés par le célèbre François Bartolozzi. On voit de cet artiste, dans la galerie de Dresde, *Hérodiade portant la tête de saint Jean-Baptiste*, une *Sainte Cécile*, et *Jésus-Christ bénissant le pain*. Dans la galerie Napoléon, *Notre-Seigneur au jardin des Olives*, etc. Dolci fut enterré dans l'église des Annonciades.

* II. DOLCI (Sébastien), né à Raguse en 1699, entra, à l'âge de 14 ans, dans l'ordre des frères mineurs de l'observance. Profond théologien et prédicateur célèbre, il signala son zèle et son éloquence dans les principales chaires d'Italie. Parmi les ouvrages qu'il a publiés, on distingue les suivans : I. *Ragusini archiepiscopatûs antiquitas, eorumque antistitum chronologia*, Ancone, 1761. II. *Fasti Litterario-Ragusini usque ad annum 1766*, Venetiis, 1767. III. *Maximus Hieronymus vitæ suæ scriptor, sive de moribus, doctrinâ et rebus gestis D. Hieronymi*, etc. Ancone, 1750. IV. *De Illyricæ linguæ vetustate*

et amplitudine dissertatio historico-chronologico-critica, Venetiis, 1754. Quelques écrivains, à la tête desquels étoit Jérome François Zanetti, ayant rendu un compte peu avantageux de cet ouvrage, Dolci publia en réponse, *Epistola Hieronymi Francisci Zanettii in dissertationem de linguæ Illyricæ vetustate et amplitudine confutata perpetuis animadversionibus in ejusdem Zanettii disquisitionem*, Ferrariæ, 1754. On a encore de cet auteur des *Panégyriques*, des *Hymnes*, et une *Elégie en l'honneur de saint Thomas-d'Aquin*. L'histoire littéraire d'Italie parle avec éloge de Dolci.

* DOLCINI (Barthélemi), de Bologne, distingué par l'étendue de ses connoissances dans le 16e siècle, et au commencement du 17e, a donné, entre autres ouvrages, *De vario Bononiæ statu*, Bologne, 1625.

* I. DOLENDO (Barthélemi), graveur allemand, né en 1550. On a de lui plusieurs estampes gravées au burin d'après Albert-Durer, Spranger, etc.

* II. DOLENDO (Zacharie), graveur, parent du précédent, florissoit aussi en Allemagne dans le 16e siècle. On distingue de lui plusieurs estampes d'après Le Carravage, Spranger, Abraham-Bloemaert, etc.

† DOLERA (Clément), cardinal, de l'ordre de Saint-François, dont il fut général, se distingua par sa science et par sa vertu, et mourut à Rome le 5 janvier 1668, dans un âge assez avancé. Le principal de ses ouvrages a pour titre: *Compendium theologicarum institutionum*....... Dolera fut regardé alors comme la lumière de son ordre.

* DOLESON (Claude), auteur d'une espèce de pièce dramatique à trente-cinq personnages, intitulée le *Mystère de l'édification, et dédicace de l'église de Notre-Dame-du-Puy, et translation de l'image qui y est*. De Beauchamps place la mort de cet auteur sous la date de 1511.

† DOLET (Etienne), célèbre imprimeur, né à Orléans en 1509. On a faussement répandu qu'il étoit fils de François Ier et d'une Orléanaise nommé Cureau. On ajoute qu'il ne fut point reconnu par ce prince, à cause d'une intrigue de sa mère avec un seigneur de la cour; mais on ne peut guère partager cette opinion, si l'on réfléchit que François Ier étoit né en 1494, et n'avoit que 15 ans lorsqu'il vint au monde. Dolet étudia à Paris pendant cinq ans, et passa ensuite en Italie. Il se lia à Padoue avec Simon de Villeneuve, qui devint son guide. Après la mort de ce dernier, Dolet exerça pendant trois ans la place de secrétaire d'ambassade auprès de Langiac, ambassadeur de France à Venise. De retour en France, il alla étudier le droit à Toulouse, et vint ensuite s'établir à Lyon en qualité d'imprimeur. Dolet, à la fois poëte, orateur et humaniste, étoit exagéré en tout: comblant les uns de louanges, déchirant les autres sans mesure; toujours attaquant, toujours attaqué; extrêmement aimé des uns, haï des autres jusqu'à la fureur; savant au-delà de son âge, s'appliquant sans relâche au travail: d'ailleurs orgueilleux, méprisant, vindicatif et inquiet, ne pouvoit que se faire des ennemis avec un tel caractère. On le mit en prison pour son incrédulité. Le savant Castellau obtint sa liberté, dans l'espérance que cette correction le rendroit plus circonspect. Il promit beaucoup, ne tint rien, et fut brûlé comme athée à Paris le 3 août 1546, à 37 ans. Dolet, néanmoins, a été une des intéressantes victimes du

fanatisme. On a de lui, I. *Commentarii linguæ latinæ*, 2 vol. in-fol., à Lyon, chez Gryphe, 1536-1538, qui devoient être suivis d'un troisième. Cet ouvrage, chef-d'œuvre de typographie, est devenu rare. C'est une espèce de dictionnaire de la langue latine par lieux communs. On avoue qu'il en connoissoit bien les tours et les finesses, sur-tout celles de Cicéron, son auteur favori; cependant, il n'écrivoit pas naturellement en latin : sa prose sent l'écolier qui fait des thèmes; c'est un tissu de phrases mendiées. II. *Carminum libri IV*, 1538, in-4° : ces poésies sont pitoyables, sur-tout les lyriques. Ce fut le premier ouvrage qu'il imprima. Il y déplore amèrement le trépas d'une maîtresse nommée Hélène, qu'il avoit tendrement aimée à Venise. III. *Formulæ latinarum locutionum*, Lyon, 1539, in-folio : cet ouvrage est un dictionnaire qui devoit avoir deux autres parties. Le principal mérite de cet ouvrage est de retracer les locutions libres, proverbiales et satiriques de la langue latine. C'est un livre de la plus grande importance pour l'intelligence des livres de l'antiquité, et même pour celle de la plupart des poëtes. IV. *De officio legati*, Lyon, 1538, in-4°. V. *Francisci primi fata*, en vers, Lyon, 1529, in-4°. VI. Les mêmes, 1540, en prose française, sous le titre de *Gestes de François Ier*, in-4°. VII. *De re navali*, Lyon, 1537, in-4°. VIII. *Second Enfer de Dolet*, 1541, in-8°. IX. De précieuses *traductions* de Cicéron. X. Un recueil de *Lettres* en vers français, peu communes, dans lesquelles on trouve des choses singulières sur son emprisonnement à Lyon. Le crime principal dont il avoit été accusé, et dont il se justifie, étoit d'avoir envoyé à Paris un ballot de livres hérétiques. Il se servit dans ses impressions de caractères romains et italiques, mais plus souvent de ces derniers. — M. Née, libraire de Paris, a donné une Vie curieuse de Dolet, 1779, in-8°.

* DOLGOROUKI (Iwan, prince de), fils d'Alexis Dolgorouki, sous-gouverneur de Pierre II, czar de Russie, sut prendre un tel ascendant sur ce prince lorsqu'il monta sur le trône en 1727, qu'il supplanta Menzikoff, qui s'étoit emparé de toute l'autorité, et qui gouvernoit seul. Menzikoff et toute sa famille furent exilés en Sibérie; Dolgorouki jouit de toutes les faveurs du jeune monarque. Iwan avoit une sœur qui fut fiancée au czar; mais la mort prématurée de ce prince fit que le mariage n'eut point lieu. Voyant que le czar succomberoit à la maladie dont il étoit atteint, Dolgorouki fabriqua un testament, par lequel la princesse Catherine, sa sœur, fut instituée impératrice et héritière de l'empire. Le prince Iwan avoit signé ce testament au nom du czar, ayant été accoutumé de signer le nom de ce monarque pendant sa vie par son ordre. A peine Pierre II avoit-il fermé les yeux, que le prince Iwan sortit de sa chambre l'épée à la main, en criant : *Vive l'impératrice Catherine!* Mais personne n'ayant répondu, il se retira confus, et brûla le testament. Quelques-uns prétendent que ce testament n'a jamais existé. Quoi qu'il en soit, le père d'Iwan fit tomber le choix sur la princesse Anne, duchesse de Courlande. Il voulut borner son autorité; elle souscrivit à tout; mais elle sut dans la suite s'en affranchir. Les Dolgorouki furent exilés en Sibérie, et les fils de Menzikoff en furent rappelés. En 1738, presque toute cette malheureuse famille fut immolée à la jalousie de Biren, ministre de l'impératrice Anne. Les princes Iwan et Basile furent roués, deux autres écartelés, et d'autres eurent la tête tranchée. (*Voy.* MENZIKOFF.)

* DOLIVAR (Jean), dessinateur et graveur, né à Saragosse en 1641, mort à Paris en 1701, s'est distingué dans ces deux arts. Il a quelquefois imité la manière de Le Pautre : il travailloit avec beaucoup de propreté ; mais ses compositions ne sont pas riches.

DOLIUS (Mythol.), fidèle serviteur d'Icare, accompagna Pénélope, fille de ce dernier, à Ithaque, et fut le premier qui reconnut Ulysse revenant de Troie.

DOLLIÈRES, jésuite lorrain, partit pour la Chine en 1758, et y montra le plus grand zèle pour la propagation de la religion chrétienne. Il mourut à Pékin en 1780, après avoir publié *quelques ouvrages de piété*.

* DOLŒUS ou DOLÉE (Jean), médecin du landgrave de Hesse-Cassel, né à Geismar dans la Hesse en 1651, et mort à Heidelberg en 1707, a laissé des ouvrages qui se ressentent beaucoup de la doctrine de Paracelse, de Van Helmont, de Willis et de Descartes. Ils ont paru sous ces titres : I. *Theatrum theriacæ cœlestis Hoffstadianæ*, Hanoviæ, 1680, in-12. II. *Encyclopedia medicinæ theoretico-practicæ*, Francofurti ad Mœnum, 1684, 1691, in-4°; Amstelodami, 1686, in-4°. III. *Encyclopedia chirurgica rationalis*, Francofurti, 1689, in-4°. IV. *De furiâ podagræ lacte victâ et mitigatâ*, Amstelodami, 1705 et 1708, in-12 ; en anglais, Londres, 1732, in-8°.

† DOLOMIEU (Déodat-Guy-Silvain-Tancrède GRATET de), né en Dauphiné le 24 juin 1750, commandeur de l'ordre de Malte, membre de l'académie des sciences de Paris, et ensuite de l'institut de la même ville, fut créé par le gouvernement moderne inspecteur des mines de France. Ami de la révolution française, il partagea les infortunes que ses orages attirèrent quelquefois à ses partisans. Il revenoit d'Égypte, où il avoit suivi le général Bonaparte, lorsqu'il fut pris sur mer. On le jeta dans un cachot en Sicile. Bancks, président de la société royale de Londres, qui s'y trouvoit alors, s'empressa de prodiguer au prisonnier les égards de l'estime, et tous les secours de l'amitié. Les sociétés savantes et plusieurs cours de l'Europe s'intéressèrent à son élargissement, et il devint l'une des conditions de l'armistice conclu entre les Français et le roi de Naples le 29 pluviôse de l'an 9. Quelles que furent ses opinions politiques, et malgré les reproches qu'on lui a faits d'avoir abandonné les principes de l'ordre de Malte, auquel il étoit lié, Dolomieu ne mérita pas moins cet intérêt par ses profondes connoissances en minéralogie, et les nombreux ouvrages qu'il a publiés sur cette science. Les plus remarquables sont, I. *Voyage aux îles de Lipari*, fait en 1781, ou *Notices sur les îles Eoliennes, pour servir à l'histoire des volcans*, 1783, in-8°. Il y décrit Stromboli où brûle sans cesse le volcan le plus ancien de l'Europe, et qui sert de phare aux matelots, volcan frappé d'une stérilité complète, et dont la terre par-tout ébranlée laisse échapper des feux de toutes parts. L'auteur engage les naturalistes à visiter avec plus de détail que lui ce singulier théâtre de désolation. II. *Mémoire sur les tremblemens de terre de la Calabre en* 1783, in-8°. III. *Mémoire sur les îles Ponces*, et *Catalogue raisonné de l'Etna*, 1788, in-8°. IV. Le Journal de physique de 1790, renferme une *Dissertation* de Dolomieu sur l'origine du basalte. V. Il a rédigé le *Dictionnaire minéralogique de la nouvelle encyclopédie*. Sur la fin de ses jours, ce savant parcourut les montagnes pri-

mitives de la Suisse, et le *Journal* de son voyage a été publié par M. D'Eymer, préfet du Léman. Dans ce dernier voyage, Dolomieu a fait des observations nouvelles et multipliées : il en résulte que Humboldt s'est trompé, lorsqu'il a prétendu que toutes les couches des montagnes de l'Europe et de l'Amérique avoient la même inclinaison. Lorsque Dolomieu se disposoit à publier ces *Observations*, la mort le frappa au mois de frimaire de l'an X, 28 novembre 1801, à Drée, près de Mâcon. Les naturalistes ont appelé Dolomie du nom de Dolomieu, une pierre curieuse par sa phosphorescence. Bruün Neergaard a publié, en l'an X, à Paris, le Journal du dernier voyage de Dolomieu dans les Alpes, in-8°. Son éloge a été prononcé par M. de La Cépède, à la séance publique de l'institut, le 17 messidor an 10 (6 juillet 1802.)

DOLON, Troyen, extrêmement léger à la course, ayant été envoyé comme espion au camp des Grecs, fut pris et tué par Diomède et Ulysse.

DOLOPS, fils de Lampus, de la famille de Laomédon, grièvement blessé au siége de Troie sa patrie, par un Grec nommé Mégès, succomba ensuite sous les coups de Ménélas.

† DOLUS et BUCOLUS, de la ville de Bisalte, ayant été faits prisonniers par les Crécidiens, leur facilitèrent la prise de cette cité. Mais loin de les récompenser, la plus cruelle ingratitude devint le prix d'un service si important, ils condamnèrent à mort Bucolus. On dit que la fureur des dieux se déchaîna contre eux, jusqu'au moment où, d'après le commandement de l'oracle, ils érigèrent à leur victime un tombeau superbe.

* DOMAIRON (Louis), inspecteur de l'instruction publique et membre de la commission établie pour choisir les livres classiques, né à Béziers en 1745, et mort à Paris en 1807, est auteur des ouvrages suivans, I. *Le Libertin devenu vertueux*, ou *Mémoires du comte de****, Paris, 1777, 2 vol. in-12. II. *Recueil historique et chronologique de faits mémorables, pour servir à l'histoire générale de la marine, et à celle des découvertes*, 1777, 2 vol. in-12. III. *Principes généraux des belles-lettres*, 3 vol. in-12. IV. *Les Rudimens de l'histoire*, réimprimés en 1804, 3 vol. in-12. Il a coopéré au nouveau *Journal des beaux-arts*, et il fut un des continuateurs du *Voyageur français*, par l'abbé Laporte.

† DOMAT ou DAUMAT (Jean), avocat du roi au siége présidial de Clermont en Auvergne, né dans cette ville en 1625, mort pauvre à Paris le 14 mars 1696, devint l'arbitre de sa province par son savoir, son intégrité, et sa droiture. Les solitaires de Port-Royal, avec lesquels il étoit beaucoup lié, prenoient ses avis, même sur les matières de théologie. Étant à Paris pendant la dernière maladie de Pascal, il reçut ses derniers soupirs, et fut dépositaire d'une partie de ses papiers les plus secrets, comme il l'avoit été des sentimens de son cœur. La confusion qui régnoit dans les lois détermina Domat à en faire une étude particulière. Il s'appliqua à ce travail, qui ne devoit d'abord être que pour lui, et pour ceux de ses enfans qui prendroient le parti de la robe. Quelques-uns de ses amis, auxquels il découvrit ses idées, l'engagèrent à les communiquer aux premiers magistrats. Domat, établi à Paris, après avoir reçu ordre de Louis XIV de publier son ouvrage, le montroit aux plus habiles jurisconsultes à mesure qu'il l'écrivoit. D'Aguesseau, alors conseiller d'état, lui

dit, en écoutant la lecture d'un cahier où il étoit traité de l'usure: « Je savois que l'usure étoit défendue par l'Ecriture et par les lois; mais je ne la savois pas contraire au droit naturel. » Les *Lois civiles, dans leur ordre naturel*, parurent enfin en 1689, in-4°, 6 volumes, les trois premiers volumes traitent des lois civiles dans leur ordre naturel; les 4e et 5e du droit public, et le 6e est un choix de lois dans lesquels on voit, non seulement que l'auteur possédoit l'esprit des lois, mais qu'il étoit très-capable d'y faire entrer les jeunes légistes. C'est l'objet principal de son ouvrage, et cet objet parut entièrement rempli. Le choix des principes, la méthode qu'il leur donne, l'art de les développer, rendent son livre digne de servir de modèle aux hommes de génie pour la distribution et l'arrangement de leurs idées. Pour juger de ce qu'il a coûté de peines à son auteur, et tout le talent qu'il exigeoit, il suffit d'en lire la préface où Domat expose le désordre et la confusion dans lesquels les lois romaines nous ont été transmises. Aucun livre peut-être n'a jamais été mieux fait dans aucune science. « J'avois comparé, dit Boileau dans une lettre à Brossette, les lois du Digeste aux dents du dragon que sema Cadmus, et dont il naissoit des gens armés, qui se tuoient les uns les autres. La lecture du livre de Domat m'a fait changer d'avis, et m'a fait voir dans cette science une raison que je n'y avois pas vue jusque-là. C'étoit un homme admirable que ce M. Domat!..... Vous me faites trop d'honneur de mettre en parallèle un misérable faiseur de Satires avec le restaurateur de la raison dans la jurisprudence. » Domat a fait un *Legum delectus* qui se trouve ordinairement dans les éditions de son grand ouvrage, mais qui a été imprimé séparément avec beaucoup de luxe, à Amsterdam, chez Weisten. Il avoit épousé mademoiselle Blondel, dont il eut treize enfans. Fils, père, époux vertueux, il mérita les regrets de toute sa famille. La religion étoit le fondement de ses vertus. Il ordonna, par son testament, qu'il seroit enterré avec les pauvres dans le cimetière de Saint-Benoît, sa paroisse. On fit, après sa mort, une édition de son ouvrage, in-folio, 1702, à Luxembourg. L'édition la plus complète est celle de 1777, in-folio, avec un Supplément par de Jouy. En 1806, M. d'Agard a fait paroître le premier volume d'une traduction du *Legum delectus*, enrichie de notes extraites des meilleurs jurisconsultes, et de la concordance des lois romaines avec le Code civil.

* DOMBEY (J.), médecin, né à Mâcon le 22 février 1742, célèbre botaniste voyageur, fut envoyé en 1776 par Turgot au Pérou, pour y chercher les végétaux qu'on pourroit naturaliser en France. Après huit ans de séjour, pendant lesquels il eut à lutter contre la jalousie espagnole, il revint en Europe et débarqua à Cadix avec une riche collection composée de soixante-seize caisses, et un herbier considérable, dont le double fut destiné au roi d'Espagne. C'est sur ce double qu'a été publiée en Espagne la magnifique Flore du Pérou, par MM. Ruiz et Pavon, que le gouvernement espagnol lui avoit donnés pour l'accompagner dans son voyage. Revenu en France, il se retira à Lyon pour y remettre sa santé altérée par les fatigues, et il s'y trouva pendant le siége de cette ville. En octobre 1793, le comité de salut public l'envoya en Amérique pour présenter aux États-Unis l'étalon des nouvelles mesures, et pour y acheter des grains. Il s'embarqua sur un navire américain, fut pris en route par deux corsaires anglais qui le conduisirent à Mont-

Serrat. Là, quoique déguisé en matelot espagnol, il fut reconnu pour Français, et jeté dans un cachot, où il mourut en mars 1794. Le Jardin des plantes de Paris lui doit un grand nombre d'objets curieux; et le cabinet du Muséum d'histoire naturelle, une multitude de pièces de zoologie et d'échantillons de minéralogie, parmi lesquels on remarque le cuivre muriaté, ou le sable vert du Pérou, et un morceau de mine d'argent pesant plus de trente livres.

† DOMENICHI (Louis), natif de Plaisance, mort à Pise en 1564, a donné beaucoup de *Traductions en italien* d'auteurs anciens, tels que Xénophon, Polybe, Plutarque, Pline l'ancien, Boëce, etc.; diverses éditions d'auteurs italiens, et quelques ouvrages de sa façon. I. *Orlando inamorato del conte Boiardo*, Venise, 1553, in-4°. II. *Le due Cortigiane, comedia*, Florence, 1563, in-8°. III. *Dialoghi d'amore*, Venise, 1568, in-8°. IV. *Facetie, motti e burle*, Venise, 1581, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en français sous ce titre : *Les Facéties et Mots subtils d'aucuns excellens esprits*, Lyon, 1574, in-16. V. *Detti e fatti notabili*, 1565, in-8°. VI. *La nobilità delle Donne*, 1551, in-8°. VII. *La Donna di corte*, Lucques, 1564, in-4°. VIII. *Rime*, Venise, 1544, in-8°. IX. *La Progne, trag.*, Florence, 1561, in-8°, etc. Cet auteur se fit une affaire avec l'inquisition à Florence, qui, après l'avoir interrogé et mis à la question, le condamna à une prison perpétuelle; mais l'amitié du célèbre Paul Jove l'en fit sortir heureusement. Domenichi fut intimement lié avec le fameux Pierre Arétin, ainsi qu'avec Ant.-François Doni, qui dans la première édition de sa *Prima libraria*, Venise, 1550, avoit parlé de lui avec estime; mais s'étant brouillés, celui-ci, dans la deuxième édition, Venise, 1555, effaça ce qu'il avoit dit, et accusa même Domenichi de plagiat et d'ignorance. (*Voyez* sur cet auteur, Bandini, dans son livre intitulé *Juntarum typogr. Annales*, part. I, pag. 33, où il renvoie à Apostolo Zeno, sur Fontanini, tom. II, pag. 300, où est la liste de tous les livres que fit imprimer Le Domenichi.) — Il ne faut pas le confondre avec Dominique DOMENICHI, théologien vénitien, mort évêque de Bresce en 1478, qui parut avec distinction au concile de Florence, convoqué en partie pour la réunion des Grecs à l'Eglise romaine.

DOMICIUS (Mythologie), *dieu* invoqué par les Romains *au moment* des noces, pour que l'épousée habitât assidument dans la maison de son mari.

DOMIDUCUS (Mythologie), dieu qu'on invoquoit quand on conduisoit la nouvelle mariée dans la maison de son mari. C'est pour la même raison, que Junon est aussi surnommée *Domiduca*.

DOMINICA (Albia), fille du patrice Pétrone, et femme de l'empereur Valens, d'un caractère violent, et d'un esprit des plus opiniâtres, persécuta cruellement les catholiques, et engagea Valens à favoriser l'arianisme. Quatre-vingts ecclésiastiques étant venus à la cour pour supplier l'empereur de priver un évêque arien du siége de Constantinople, ce prince, irrité contre eux par son épouse, ne leur répondit qu'en les faisant embarquer sur un vaisseau auquel on mit le feu en pleine mer. Après la mort de Valens, arrivée en 378, Dominica soutint le siége de Constantinople contre les Goths; et par les encouragemens qu'elle donna aux troupes, ils furent chassés de devant ses murailles. On croit que cette princesse fut envoyée peu de temps

après en exil; mais qu'elle obtint ensuite de l'empereur Théodose, la liberté de venir terminer ses jours à Constantinople.

DOMINICI. *Voyez* DOMINIQUE, n° IV.

I. DOMINICO. *Voyez* BURCHIELLO.

† II. DOMINICO DE SANTIS, aventurier de Venise, étant à Rome, se mit au service d'un seigneur indien qui, s'étant rendu à Rome, avoit embrassé le christianisme et l'état ecclésiastique. Le pape ayant renvoyé le nouveau converti à Goa pour y être vicaire apostolique, Dominico le suivit, et passa quelques années dans les Indes. Lorsqu'il fut de retour à Venise, il fit croire qu'il entendoit parfaitement le commerce de l'Asie, et engagea quelques particuliers à lui confier des marchandises qui furent perdues par un naufrage. Ce malheur l'obligea de retourner à Goa, où il reçut 800 écus de quelques contributions charitables. Il parcourut ensuite la Perse, séjourna quelque temps à Ispahan, où il fit connoissance avec le P. Rigordi, jésuite, et passa de là en Pologne. Cet aventurier eut l'art de persuader à la cour de Dresde qu'il connoissoit à fond l'état de l'Asie. Le roi le choisit pour ambassadeur auprès du roi de Perse. L'empereur suivit l'exemple du roi de Pologne; la république de Venise imita l'empereur; et ces trois puissances y firent joindre le pape, pour rendre cette ambassade plus solennelle. Dominico étoit aussi avare que fripon. Loin de prendre le train d'un ambassadeur de quatre grands potentats, il arriva en Perse avec un équipage si peu convenable à son caractère, qu'on le considéra moins qu'un simple envoyé, ce qui préjudicia à l'honneur des puissances qui faisoient faire l'ambassade. Le roi de Pologne, instruit du peu de cas qu'on faisoit de son ambassadeur, en envoya un second. Dominico dépouillé de son emploi, n'osa retourner en Europe par la Turquie, parce qu'il avoit eu avis qu'on l'épioit à son passage. Le premier ministre de Perse pria un ambassadeur de Russie de le recevoir à sa suite; mais le Moscovite, l'ayant mené jusqu'à la mer Caspienne, s'en défit adroitement. Le Vénitien fut contraint de retourner à Ispahan, et de là à Goa, où les Portugais le firent embarquer pour Lisbonne. Enfin il se rendit à Venise vers l'an 1680; mais il y fut traité avec le mépris qu'il méritoit. Il s'en fallut peu que le sénat, mal satisfait de sa négociation, ne le lui témoignât par un châtiment sévère. (*Voyez* Tavernier, *Voyage de Perse*. Cet aventurier mourut dans l'obscurité, après avoir donné un exemple éclatant des succès que peuvent se promettre l'impudence et l'effronterie secondée de quelques talens.

† I. DOMINIQUE (saint), *l'Encuirassé*, ainsi appelé parce qu'il portoit une chemise de mailles de fer, qu'il n'ôtoit que pour se donner la discipline, habitoit un ermitage dans l'Apennin. Ce n'étoit pas seulement pour lui que Dominique se flagelloit; c'étoit pour expier les iniquités des autres. On croyoit alors que cent ans de pénitence pouvoient se racheter par vingt psaumes, accompagnés de coups de fouet. Trois mille coups valoient un an de pénitence, et les vingt psaumes faisoient trois cent mille coups, à raison de mille coups par dixaine de psaumes. Dominique accomplissoit cette pénitence d'un siècle en six jours. Il acquittoit ainsi les péchés du peuple. Cette flagellation continuelle rendit sa peau aussi noire que celle d'un nègre. Il mourut le 14 octobre 1060. Il avoit été d'abord dans le clergé séculier, et élevé à la prêtrise; mais comme ses parens avoient fait des

présens à l'évêque pour l'ordination de leur fils, il crut devoir renoncer aux fonctions d'un ordre qu'il croyoit avoir acquis par une voie illégitime. L'auteur du Dictionnaire philosophique, Voltaire, a confondu saint Dominique l'Encuirassé avec le suivant.

† II. DOMINIQUE (saint), instituteur de l'ordre des frères prêcheurs, naquit à Calarvega, bourg du diocèse d'Osma, en 1170, d'une famille noble, sous le pontificat d'Alexandre III, et le règne d'Alfonse VIII. La gravité de ses actions et de ses discours faisoient, dès sa jeunesse, l'étonnement de tous ceux qui le connoissoient. À 14 ans, ayant achevé ses humanités, il fut envoyé à l'université de Palencia, dans le royaume de Léon. Le roi Alfonse IX y avoit assemblé les savans de France et d'Italie, et placé des professeurs de toutes les facultés. Dominique s'y distingua pendant neuf ans, par le double mérite de l'esprit et de la sagesse. Sorti de cette université, il fut fait chanoine régulier et sous-prieur de la cathédrale d'Osma. Il parcourut plusieurs villes d'Espagne, prêchant l'Evangile aux peuples, et vit la Castille et l'Aragon. Envoyé en France avec son évêque, de la part d'Alfonse, pour chercher la princesse promise à son fils, et cette princesse étant morte, ils s'établirent en France avec des abbés de l'ordre de Cîteaux, légats du pape, pour travailler à la conversion des Albigeois et des Vaudois, dont le Languedoc étoit plein. La mission prit dès-lors une nouvelle face. Les abbés de Cîteaux ne paroissoient qu'avec des équipages de princes. Dominique et son évêque les engagèrent, par leurs exemples, à renvoyer leurs valets et leurs chevaux, et tout cet attirail fastueux qui scandalisoit les hérétiques, au lieu de les convertir. Le principal théâtre du zèle de Dominique fut la ville d'Alby, qui étoit comme la forteresse des ennemis de l'Eglise. Ses prédications n'ayant presque rien produit, il adressa des prières à la Vierge. On croit que ce fut à cette occasion qu'il institua le Rosaire, où elle est invoquée cent cinquante fois entre quinze répétitions du *Pater*. C'est encore de lui que vient l'usage de saluer la sainte Vierge à la fin de l'exorde des sermons. Les succès de Dominique furent bientôt, dit-on, plus marqués. Les premiers fruits de ses sermons parurent à la conférence de Pamiers, l'an 1206. Le chef des Vaudois y abjura ses opinions entre les mains de l'évêque d'Osma. Après plusieurs moyens de douceur, employés sans effet, il obtint d'Innocent III la permission d'avoir recours contre cette nouvelle secte, aux armes des princes temporels; moyen violent, illégitime et cruel, qui, loin de faire des prosélytes, ne fit qu'irriter les esprits. On le vit lui-même prêcher une croisade contre les malheureux Albigeois, suivre, sous le titre de directeur, l'armée que le comte de Montfort conduisoit dans le Languedoc, courir à travers les rangs, le crucifix à la main, et animer les soldats à couper la racine de l'hérésie, en détruisant tous les hérétiques. Cependant son zèle n'affoiblit pas sa charité, et il prêcha contre les excès que commirent les croisés, autant que contre les cruautés des Albigeois. La charge de grand-inquisiteur, dans les provinces ravagées, étoit une récompense digne de ses succès; aussi lui fut-elle donnée. Il jeta dans Toulouse les premiers fondemens de son ordre, approuvé en 1216 par Honorius III, sous le nom de *Frères prêcheurs*. Le saint fondateur, de concert avec ses compagnons, avoit embrassé la règle de

saint Augustin, pour se conformer au concile de Latran contre les religions nouvelles; mais il y ajouta quelques pratiques plus austères. Les frères prêcheurs, dans leur première institution, n'étoient ni mendians, ni exempts de la juridiction des ordinaires, mais chanoines réguliers; ils en portèrent même l'habit jusqu'en 1219, qu'ils prirent celui qu'ils avoient encore de nos jours. L'année d'après la bulle d'Honorius III, en 1217, ils obtinrent de l'université de Paris, l'église de Saint-Jacques, d'où leur vint le nom de *Jacobins*. Dominique fut le premier général de son ordre. Cette nouvelle famille se multiplia tellement, que, dans le 18e siècle, elle étoit divisée en quarante-cinq provinces, dont il y en avoit onze en Asie, en Afrique et en Amérique, sans compter douze congrégations ou réformes particulières, gouvernées par des vicaires-généraux. Le maître du sacré palais, à Rome, étoit toujours un religieux de cet ordre. Ce fut saint Dominique qui persuada à Honorius III d'établir un lecteur du sacré palais; office peu considérable dans le commencement: mais ceux qui en ont été pourvus depuis, ayant obtenu le titre de *Maîtres du sacré palais*, sont devenus des officiers de distinction; c'étoit sur eux que le pape se déchargeoit de la censure des livres, et de l'interprétation des Ecritures. On a pris aussi pendant long-temps, de cet ordre, les inquisiteurs de la foi, répandus dans différens pays; les généraux mêmes les nommoient. Les dominicains ont donné à l'Eglise trois papes, dont le plus célèbre est Pie V; ils ont produit des théologiens recommandables par leur doctrine, tels que saint Thomas-d'Aquin, Albert, dit *le Grand*, etc. L'ordre de Saint-Dominique avoit déjà fait de grands progrès à sa mort, arrivée le 6 août 1221. Le pape Grégoire IX le canonisa en 1235. Saint Dominique avoit de l'esprit; mais guidé par un fanatisme ardent, il eut à se reprocher la mort de plusieurs milliers d'hommes, victimes de son enthousiasme. Cependant deux traits rapportés dans sa vie font voir que son caractère n'étoit pas naturellement cruel. Une femme lui demandoit l'aumône pour racheter son fils, esclave d'un corsaire; Dominique, n'ayant point d'argent à lui donner, voulut, malgré ses prières, prendre la place de ce fils, et le rendre à sa famille. Lorsqu'en 1191, l'Espagne fut tourmentée par la famine, il vendit ses meubles et ses livres pour secourir les malheureux. (Pour connoître plus particulièrement ce fondateur distingué, on peut consulter sa *Vie*, publiée à Paris en 1739, in-4°, par le P. Touron; le *Bullarium ordinis prædicatorum*, Rome, 1740, 8 vol. in-fol., publiés par le père Bremond, provincial, depuis général de l'ordre, mort en 1755, à 64 ans; et l'*Année dominicaine*, ou les *Vies des saints, des bienheureux, des martyrs de l'ordre des frères prêcheurs*, par les PP. Feuillet et Goueges, Paris, 1678, in-4° 3 vol.)

III. DOMINIQUE de San-Gemiuiano, célèbre jurisconsulte du 15e siècle, composa des *Commentaires* sur le sixième livre des Décrétales, 1471, in-fol., et d'*autres ouvrages*, dans lesquels l'ordre et la critique ne brillent guère.

* IV. DOMINIQUE *ou* DOMINICI (Jean), né de parens pauvres, à Florence, vers 1358, mort en 1419, entra, après beaucoup d'instance dans l'ordre de Saint-Dominique, et s'y distingua par sa piété et sa science. Il passa par toutes les charges de son ordre,

et fut grand zélateur de la discipline régulière. Le schisme qui existoit alors dans l'Eglise le touchoit vivement. Il en parla avec beaucoup de chaleur et de fermeté à Grégoire XII, qui, bien loin de s'en offenser, le fit archevêque de Raguse, le créa cardinal en 1408, et l'envoya en qualité de légat au concile de Constance. Il abdiqua quelque temps après son archevêché, et fut envoyé malgré lui en qualité de légat en Pologne, en Bohême et en Hongrie, pour travailler à l'extinction des erreurs des hussites. Saint Antoine, son disciple, a fait son éloge en peu de mots : *Ultra dignitatem eximiam scientiæ et sapientiæ, morum sanctitate effulsit in Ecclesiâ Dei*. On a de Dominique un *Traité de la charité* en italien, et en latin un autre traité intitulé : *Lucula* que l'on conserve en manuscrit à Florence, chez les PP. dominicains.

V. DOMINIQUE, surnommé *le Grec*, peintre et sculpteur, mort à Tolède, en 1625, à 77 ans, étudia son art sous Le Titien, et, imitateur parfait du genre de ce grand peintre, fit bâtir une église de religieuses à Tolède ; il l'orna de ses tableaux, et en sculpta les statues. Il a publié des *Traités* sur les arts qu'il exerçoit avec succès.

VI. DOMINIQUE. *Voyez* BIANCOLLELLI. — CASTAGNO. — *et* COLLANGE.

† DOMINIQUIN (Dominico ZAMPIÉRI, *dit* le), peintre bolonais, né en 1581, fut élève des Carraches. Comme il donnoit beaucoup de temps et d'application à ses ouvrages, ses rivaux disoient qu'ils étoient comme labourés à la charrue. Antoine Carrache même le comparoit à un bœuf. Annibal Carrache, qui voyoit sous cette lenteur d'esprit apparente de grands talens, répondit « que ce bœuf traceroit si bien son sillon, qu'il fertiliseroit le champ de la peinture. » Ses envieux, fâchés de voir cette prophétie s'accomplir, semèrent sa vie de chagrins. Ayant été appelé à Naples pour peindre la grande chapelle de Saint-Janvier, la cabale des barbouilleurs napolitains lui suscita tant de traverses, qu'il prit la fuite. Les directeurs de l'église, indignés, le rappelèrent. Mais ses ennemis corrompirent ceux qui le secondoient dans son travail, afin qu'il ne répondit point à ce qu'on attendoit de son génie. Tant de contrariétés minèrent sa santé. On prétend même que ses envieux avancèrent, par le poison, sa mort arrivée le 15 avril 1641. Le Dominiquin étoit modeste, retiré, croyant par-là désarmer l'envie, dont il connoissoit toute la fureur et tous les artifices. Un jour qu'on lui annonça que des peintres avoient vanté quelques-unes de ses figures, il en témoigna un véritable chagrin : « J'ai bien peur, dit-il, qu'il ne soit échappé à mon pinceau quelque mauvais trait qui ait plu à ces ignorans. » Le Poussin disoit, « qu'il ne connoissoit point d'autre peintre que lui pour l'expression. » Le Dominiquin répondoit à ceux qui lui reprochoient de mettre trop de temps à ses tableaux : « J'ai un maître difficile à contenter ; c'est moi-même. » Le même Poussin regardoit la Transfiguration de Raphaël, la Descente de Croix de Daniel de Volterre, et le *Saint-Jérôme* du Dominiquin, comme les trois chefs-d'œuvre de peinture de Rome. La *Transfiguration* et le *Saint-Jérôme* sont maintenant au Musée Napoléon. La *Descente de Croix*, peinte à fresque, n'a pu être déplacée. Cependant Le Dominiquin n'eut pour cet ouvrage admirable que cinquante écus. Mais ce tableau le fit connoître à Grégoire XV, qui auroit assuré sa

fortune, si son pontificat n'avoit pas été si court. Cet illustre maître excelloit sur-tout dans l'art d'exprimer les différentes passions. Ses attitudes sont bien choisies; ses airs de tête d'une simplicité et d'une variété admirables. Son pinceau ne manquoit pas de noblesse, et n'avoit pas assez de légèreté. Rome, Bologne et quelques autres villes d'Italie possèdent ses principales productions; ce sont, pour la plupart, des suites de sujets tirés d'une même histoire, tels que *la Vie de la Vierge*, qu'il peignit en quinze tableaux, dans la chapelle Nolfi, à Fano; dix-huit sujets de *la vie de saint Nil et de saint Barthélemi*, à Grotta-Ferrata; *l'Histoire d'Apollon*, en dix pièces, au palais du Belvédère, à Frascati; celle de *Diane*, au château de Bassano, etc. Ses fresques sont supérieures à ses tableaux à l'huile. On trouve dans les premières une fraîcheur et une vivacité de teintes dignes des plus grands coloristes, et cette touche franche et légère que l'on ne remarque pas dans ses autres peintures, dont quelques-unes ont poussé au noir. Ce qui distingue sur-tout Le Dominiquin, c'est la correction de son dessin, toujours vrai, nourri, correct, un style grave et pathétique, une expression juste et profonde. Quoiqu'il se soit rarement élevé jusqu'au beau idéal, il n'en mérite pas moins d'être compté parmi les maîtres du premier rang. Le seul tableau de *la Communion de saint Jérôme* suffiroit pour sa gloire. Parmi ses autres productions, on distingue encore les *angles du dôme de Saint-André* à Rome, le *Portement de Croix*, la *Madone du Rosaire*, *David*, *Adam et Eve*. Ces deux derniers tableaux sont au Musée Napoléon.

DOMINIS (Marc-Antoine de), ex-jésuite, de la famille du pape Grégoire X. Ayant passé vingt ans dans la société de Jésus, où il s'étoit distingué dans tous ses emplois, il succomba à la tentation de devenir évêque, et quitta la société. L'empereur Rodolphe demanda et obtint pour lui l'évêché de Segni. Diverses querelles que le nouvel évêque eut avec ses diocésains l'obligèrent de solliciter l'archevêché de Spalatro, capitale de la Dalmatie, où il fut un peu plus tranquille. N'ayant point d'affaire au dedans, il s'en fit au dehors. Il écrivit, en faveur des Vénitiens ses bienfaiteurs, contre le pape Paul V. L'inquisition censura ses écrits. Le ressentiment que lui inspira cette condamnation, les caresses des protestans, et l'espérance d'un grand repos et de la liberté, l'attirèrent en Angleterre en 1616. Ce voyage étoit, à ce qu'il disoit, pour travailler à la réunion des religions; mais réellement pour habiter un pays où il pût faire imprimer ses ouvrages, sans craindre les poursuites des inquisiteurs. Il prêcha et écrivit contre la religion catholique, et fut fait doyen de Windsor. Pendant son séjour en Angleterre, il publia l'*Histoire du concile de Trente* par Fra-Paolo, qui avoit à peu près les mêmes sentimens que lui. Dominis ne fut pas inutile au roi Jacques Ier, dont la passion dominante étoit celle de paroître docte. Au milieu des témoignages d'amitié, de respect et d'estime, dont le roi et le clergé anglais le combloient, il sentit des remords. Ils augmentèrent, lorsque sa présomption, sa vanité, son avarice, qu'il avoit cachées d'abord, et qu'il développa trop ensuite, lui eurent fait perdre tout crédit en Angleterre. Grégoire XV, son ami et son condisciple, en ayant été averti, lui fit dire par l'ambassadeur d'Espagne qu'il pouvoit revenir à Rome sans aucune crainte. Dominis y consentit, mais, avant de partir, il voulut signaler son retour à la foi de l'E-

glise par une action d'éclat, propre à réparer le scandale de sa désertion. Il monta en chaire à Londres, et rétracta tout ce qu'il avoit dit ou écrit contre l'Église. Jacques Ier, irrité de ce coup d'éclat, lui ordonna de sortir de ses états sous trois jours. L'archevêque, arrivé à Rome, abjura publiquement, et demanda pardon, dans un consistoire public, de son apostasie. Son humeur inconstante et bizarre ne lui permit pas de jouir en paix des charmes de son nouveau séjour. Des lettres interceptées firent juger qu'il se repentoit de sa conversion dès 1623, c'est-à-dire six mois après son retour. Urbain VIII le fit enfermer au château Saint-Ange, où il mourut de poison, selon quelques historiens, en 1625, à 64 ans. On a de lui, I. Un traité *de Republicâ ecclesiasticâ*, en 3 vol. in-folio, Londres, 1617 et 1620; Francfort, 1658; censuré le 15 décembre 1627 par la faculté de théologie de Paris. Sous prétexte de donner des moyens de concilier les protestans avec les catholiques, il avança plusieurs propositions favorables aux premiers. Les principales étoient, « Que l'Eglise, sous le pontife romain, n'est plus l'Eglise, mais un état humain, sous la monarchie temporelle du pape; que l'Eglise n'a point une puissance coactive, ni de contrainte extérieure; que les prêtres n'offrent point, à proprement parler, le sacrifice de Jésus-Christ, mais qu'ils en célèbrent seulement la commémoraison; que l'inégalité de puissance entre les apôtres, est une invention humaine qui n'a aucun fondement dans l'Evangile; que le Saint-Esprit est le véritable vicaire de Jésus-Christ en terre; que Jean Hus avoit été mal condamné par le concile de Constance; que Jésus-Christ a promis son Saint-Esprit à toute l'Eglise, sans l'attacher aux prêtres ou aux évêques, et sans en excepter les laïques; que les évêques succèdent, chacun en son particulier, à la puissance universelle; que l'ordre n'est pas un sacrement; que l'Église romaine, à cause de la dignité de sa ville, est la première des Eglises en excellence, et non en juridiction; que les ministres de l'Eglise ne sont pas obligés au célibat; que le vœu solennel des moines n'a point d'effet au-delà du vœu simple; que la papauté est une fiction des hommes, etc. » Le *Traité* de Dominis fut brûlé avec le corps de son auteur au champ de Flore, par sentence de l'inquisition. (*Voyez* Marius, n° VI. II.) *De radiis visûs et lucis in vitris perspectivis et iride tractatus*, à Venise, 1611, in-4°. Jusqu'à lui, l'arc-en-ciel avoit paru un prodige presque inexplicable : Dominis fut le premier qui développa avec sagacité la raison des couleurs de ce phénomène. Il parle, dans son Traité, des lunettes à longue-vue, dont l'invention étoit alors très-nouvelle. Il mêla quelques erreurs à la vérité qu'il avoit trouvée; mais Descartes, qui le suivit, le rectifia et le surpassa.

† DOMITIA-LONGINA, fille du célèbre Corbulon, général sous Néron, femme de Domitien, diffamé par ses débauches, dont elle faisoit gloire, avoit été mariée d'abord à Lucius Ælius Lamia, auquel Domitien l'enleva. Son commerce avec le comédien Pâris, et ses autres désordres ayant éclaté, l'empereur la répudia; mais il ne put s'empêcher de la reprendre peu de temps après. Domitia, lasse de son époux, entra dans la conjuration de Parthénius et d'Etienne, dans laquelle Domitien perdit la vie. Ce fut ainsi qu'elle s'affranchit de la crainte où elle étoit tous les jours qu'il ne la sacrifiât à son ressentiment et à sa jalousie. On l'avoit accusée d'inceste avec l'empereur Titus, son beau-frère : elle

s'en purgea par serment, et l'effronterie avec laquelle elle avouoit ses autres crimes la rendit croyable en cette occasion. Domitia avoit une beauté parfaite, des manieres engageantes, une grande envie de plaire, un esprit élevé et capable de tout entreprendre. Domitia mourut sous Trajan. Elle eut de Domitien un fils, qui mourut jeune.

† I. DOMITIEN (Titus Flavius Domitianus), frère de Titus, fils de Vespasien et de Flavia Domitilla, né le 24 octobre l'an 51 de J. C., se fit proclamer empereur l'an 81, sans attendre que Titus fût mort; mais il s'en défit bientôt par le poison, suivant quelques auteurs. Son avénement à l'empire promit d'abord des jours sereins au peuple romain. Domitien affecta d'être doux, libéral, modéré, désintéressé, ami de la justice, ennemi de la chicane, des délateurs et des satiriques. Il rétablit les bibliothèques consumées par le feu, et fit venir de divers lieux, particulièrement d'Alexandrie, des exemplaires de plusieurs livres. Il embellit Rome de quelques beaux édifices. Ces commencemens heureux finirent par des cruautés inouïes. Il versa le sang des chrétiens, et voulut en abolir le nom. Il fit enterrer toute vivante Cornélie, la première des Vestales, sous prétexte d'incontinence, tandis qu'il se livroit à l'inceste avec sa propre nièce, et à des amours contre nature. Rien n'égaloit sa lubricité, si ce n'étoit son orgueil. Il voulut qu'on lui donnât les noms de *Dieu* et de *Seigneur*. Les savans et les gens de lettres furent persécutés à leur tour : les historiens sur-tout, parce qu'ils sont les justes dispensateurs de la gloire auprès de la postérité. Ce monstre, troublé par ses remords, et par différentes prédictions des astrologues, étoit dans des transes continuelles. Ses appréhensions lui firent imaginer d'environner la galerie de son palais, sur laquelle il se promenoit ordinairement, de pierres polies, qui renvoyoient l'image à peu près comme un miroir, afin que la réflexion de la lumière lui découvrît si on le suivoit. Pline-le-jeune peint éloquemment la vie farouche et solitaire qu'il menoit : « Enfermé dans son palais comme une bête féroce dans son antre, tantôt s'y abreuvant, pour ainsi dire, du sang de ses proches, tantôt méditant la mort des plus illustres citoyens, et s'élançant au dehors pour le carnage. L'horreur et la menace gardoient les portes du palais; et l'on trembloit également d'être admis et d'être exclus. On n'osoit approcher, on n'osoit même adresser la parole à un prince toujours caché dans l'ombre et fuyant les regards, et qui ne sortoit de sa profonde solitude que pour faire de Rome un désert. Cependant, dans ces murs même, et dans ces retraites profondes auxquelles il avoit confié sa sûreté, il enferma avec lui un dieu vengeur des crimes. » En effet, toutes les précautions de Domitien ne lui servirent de rien. Il fut assassiné le 18 septembre, de l'an 96 de J. C., par Etienne, affranchi de sa femme Domitia-Longina. Le sénat le priva de la sépulture. Il avoit autrefois convoqué ce corps illustre, pour décider dans quel vase il devoit faire cuire un turbot. Une autre fois, il l'assiégea dans les formes, et le fit environner de soldats. Ayant invité à manger, un autre jour, les principaux sénateurs, il les fit conduire en cérémonie dans une grande salle tendue de noir, éclairée de quelques flambeaux funèbres, qui ne servoient qu'à laisser voir différens cercueils, sur lesquels on lisoit les noms des convives. On vit au même instant entrer dans la salle des hommes tout nus, aussi noirs que la tapisserie, tenant une épée d'une main, et une

torche allumée de l'autre. Ces espèces de furies, après avoir quelque temps épouvanté les sénateurs, leur ouvrirent la porte. Domitien mêloit à ces scènes horribles des scènes ridicules. Il restoit des jours entiers dans son cabinet, occupé à prendre des mouches avec un poinçon fort aigu. Quelqu'un, à qui l'on demanda si l'empereur étoit seul, répondit : « Oui, tellement seul qu'il n'y a pas même une mouche avec lui. » (*Voy.* l'art. ASCLÉTARION.) Il faut convenir que Domitien n'étoit ni aussi fou, ni aussi déréglé, que Caligula et Néron. Tillemont dit qu'il avoit plus de ressemblance avec Tibère par son humeur sombre, par sa méchanceté réfléchie, par une politique aussi artificieuse que cruelle. Au milieu de toutes ses extravagances, il eut l'intention de maintenir la justice dans son empire. Il étoit grand, bien fait; son visage annonçoit la modestie, et il rougissoit très-aisément. Il avoit d'abord paru aimer la littérature : mais il la négligea tellement ensuite, que, contre l'usage des premiers Césars, il se servoit de la plume d'autrui pour écrire ses ordonnances, ses harangues, et même ses lettres. Il ne lisoit que les Mémoires de Tibère, pour y étudier les maximes de la tyrannie. C'est le dernier des douze empereurs qu'on appelle improprement *Césars*, dont la race avoit fini à Néron.

II. DOMITIEN (Domitius Domitianus), général de l'empereur Dioclétien en Egypte, prit la pourpre impériale dans Alexandrie vers l'an 288. Il se soutint pendant environ deux ans, et remporta même quelques victoires. On ignore quelle a été sa fin; il y a apparence qu'elle fut tragique. Ses médailles le représentent âgé d'environ 40 ans, avec une physionomie grave et des traits réguliers.

DOMITILLE (Flavia Domitilla), fille de Flavius Liberalis, greffier des finances, plut à Vespasien, qui l'épousa au commencement de l'an 40 de J. C. Elle mit Titus au monde vers la fin de décembre de la même année, et onze ans après, elle fut mère de Domitien. Les historiens parlent d'elle avec éloge. — Il ne faut pas la confondre avec Flavie DOMITILLE, épouse du consul Flavius Clemens, et nièce de Domitien. Elle étoit chrétienne, aussi-bien que son mari. Ils furent tous deux accusés : Flavius fut mis à mort par ordre de l'empereur, et sa femme reléguée dans l'île Pandataire. L'histoire ne nous apprend rien de plus sur Domitille, et tout ce qu'on y ajoute est apocryphe.

I. DOMITIUS (Mythol.), dieu que les païens invoquoient dans les mariages, pour que la nouvelle mariée prît soin de la maison.

II. DOMITIUS-ÆNOBARBUS (Cnéius), consul romain l'an 96 avant J. C., fut envoyé commandant de la Gaule Transalpine, pour apaiser les troubles qui s'y étoient élevés. Bituit, roi ou chef des Auvergnats, qui étendoient alors leur domination depuis Narbonne jusqu'aux confins de Marseille, et depuis les Pyrénées jusqu'à l'Océan et au Rhin, ayant passé le Rhône avec une puissante armée, Domitius marcha contre lui. Les armées s'étant rencontrées au confluent de la rivière de Sorgue dans le Rhône, en vinrent aux mains. Domitius fut victorieux : vingt mille hommes des troupes de Bituit furent taillés en pièces; trois mille faits prisonniers. La frayeur que causa aux Gaulois la vue des éléphans contribua beaucoup à leur défaite. Le vainqueur fit dresser un monument de sa victoire à l'endroit où il l'avoit remportée. Quelques auteurs prétendent que ce trophée fut érigé

dans Carpentras, où l'on voit encore aujourd'hui une tour carrée, sur les flancs de laquelle paroissent des captifs enchaînés. Domitius étoit plein d'orgueil et d'ambition. On remarque qu'il se faisoit porter comme en triomphe sur un éléphant dans toute la province romaine. Ce fut lui qui soumit l'Occitanie, ou le Languedoc, à la république. Le nom d'Ænobarbus qu'il portoit, étoit le surnom de sa famille à Rome; ce mot signifie proprement *barbe de cuivre*, et ce sobriquet fut donné à quelqu'un de la famille qui avoit la barbe d'un roux tirant sur le rouge. Mais, pour y mettre du merveilleux, on débitoit à Rome que Castor et Pollux étant venus annoncer une victoire à un certain C. Domitius, il ne voulut point les croire; l'un d'eux, pour l'en convaincre, lui passa la main sur les joues et sur le menton; et sa barbe, de noire qu'elle étoit auparavant, devint rousse dans le moment.

III. DOMITIUS. *Voyez* AFER.

IV. DOMITIUS, grammairien qui florissoit sous Adrien. Cet homme vertueux, mais chagrin, souhaitoit « que les hommes perdissent le don de la parole, afin que leurs vices ne pussent pas se communiquer...... » *Voyez* DOMITIEN, n° II; *et* l'art. CÉSAR, n° I, vers le milieu.

* DOMMARTIN, général d'artillerie, embrassa de bonne heure l'état militaire, et fit ses premières armes au siége de Toulon, en qualité de chef d'artillerie. Après l'affaire d'Ollioules, il fut élevé au grade de chef de brigade. Dans la campagne de l'an 4 (1796) en Italie, il se distingua au combat de Mondovi, et contribua beaucoup au gain de la bataille. Le 4 septembre de la même année, à l'affaire de Roveredo, il enleva la gorge de Cagliano, et influa de nouveau, par l'habilité de ses mouvemens, sur le succès de la journée. Il suivit le général Bonaparte en Egypte; l'expédition de Syrie ayant été résolue, il en partagea les dangers et la gloire. Ce fut le terme de ses succès : il fut atteint d'une balle au siége de Saint-Jean-d'Acre, et mourut de sa blessure, vivement regretté de toute l'armée.

DOMNA-JULIA. *Voyez* JULIA.

I. DOMNE Ier, *ou* DOMNUS, Romain, élu pape après la mort de Dieu-donné, le 2 novembre 676, mort le 11 avril 678, mit fin au schisme de l'Église de Ravenne, qui se prétendoit exempte de la juridiction du saint-siége. Anastase parle d'une comète qui parut pendant trois mois sous son pontificat.

II. DOMNE II, Romain, succéda à Benoît VI, le 20 septembre 972. On ignore le temps précis de sa mort, qui arriva avant le 25 décembre 974.

† DOMNINE (sainte), fuyant les persécuteurs du culte chrétien, avec ses deux filles, se trouva arrêtée par une rivière : les soldats alloient l'atteindre, lorsqu'elle s'y précipita avec ses enfans; elle y périt.

* DOMPSELAAR (Tobie Van), auteur hollandais, assez médiocre, d'une *Description historique de la ville d'Amsterdam*, un volume in-4°, 1666, et d'une *Histoire de l'invasion de Louis XIV dans les Provinces-Unies en* 1672, Amsterdam, 2 vol. in-4°, 1674.

† DONADO (Herman-Adrien), carme déchaussé, mort à Cordoue en 1630, se distingua par ses talens dans la peinture; il a suivi la manière de Raphaël Sadeler, son ami. Les auteurs espagnols le placent entre les plus fameux peintres. On voit plusieurs de ses ouvrages dans

sa patrie, entre autres un *Crucifiement et une Magdeleine pénitente*, que l'on croiroit du Titien. Donado, aussi modeste que parfait dans son art, étoit toujours tenté d'effacer ce qu'il venoit de faire; et si ses amis ne lui eussent enlevé ses tableaux, il n'en auroit conservé aucun.

*DONADONI (Charles-Antoine), né à Venise en 1672, entra très-jeune dans l'ordre des frères mineurs conventuels de Saint-François. Apres avoir professé pendant quelque temps la théologie et la philosophie dans le couvent de Padoue et dans plusieurs autres villes, il fut, à peine âgé de 30 ans, élu provincial de son ordre; il obtint ensuite l'évêché de Sabenico, qu'il gouverna jusqu'en 1756, époque de sa mort. On a de lui, I. *La Morale di Aristotile spiegata*, Venezia, 1709. II. *Panegirici e discorsi sagri*, Venezia, 1709. III. *Quaresimale*, Venezia, 1717, dans le Journal des littérateurs d'Italie. IV. *Ragionamenti morali*, Venezia, 1722. V. *La Crusca in esame*, Venezia, 1740. VI. *Osservazioni sopra alcune proposizioni morali licenziose*, Benevento, 1740 : et quelques autres ouvrages manuscrits, parmi lesquels il s'en trouve un contre la dévotion minutieuse de Muratori.

* DONAS BEN LYVRAT, né à Fez en Barbarie, grammairien hébreu, que l'on connoît encore sous le nom d'Adonim Ben Lévi, vivoit dans le 11e siècle, et a laissé plusieurs ouvrages estimés, dont voici les plus connus. I. *Réflexions critiques sur le Lexique de Sarouk*, auquel elles servent de supplément. II. *Réponses aux défenses de Sarouk*, qui se trouvent manuscrites dans la bibliothèque du Vatican. III. *Un Lexique hébreu*. IV. *Un Hymne*.

† I. DONAT (Ælius), grammairien de Rome au 4e siècle, un des précepteurs de saint Jérôme, écrivit sur Térence et sur Virgile des *Commentaires* qui sont perdus ; ceux qui portent le nom de cet auteur sont supposés. On attribue à Evanthius, le Commentaire sur Térence, imprimé pour la première fois à Venise, vers 1470, in-fol. On a de Donat un traité *de Barbarismo et octo partibus orationis*, que Cassiodore avoit déclaré être le plus propre à faciliter les études des commençans ; aussi cette grammaire eut-elle le plus grand cours dans les écoles anciennes. Elle fut l'un des premiers livres qui sortirent des presses de Guttemberg, ou plutôt de P. Schœffer de Gemszheym, inventeur de l'art typographique, qui l'imprima en caractères fixes, sur des tables de bois. On voit à la bibliothèque impériale deux planches acquises à la vente de la bibliothèque de La Vallière, qui ont servi à cette impression.

II. DONAT, évêque de Casenoire en Numidie, est regardé comme le premier auteur du schisme des donatistes, commencé l'an 311, et qui affligea long-temps l'Église. Cécilien ayant été élu pour succéder à Mensurius dans la chaire épiscopale de Carthage, son élection fut traversée par une brigue puissante qu'avoient formée une femme nommée Lucile, et deux prêtres, Brotus et Célestius, qui avoient eux-mêmes prétendu au siége contesté. Ils firent élire Majorin, sous prétexte que l'ordination de Cécilien étoit nulle, ayant, disoient-ils, été faite par Félix, évêque d'Aptonge, qu'ils accusèrent d'être traditeur, c'est-à-dire d'avoir livré aux païens les livres et les vases sacrés pendant la persécution. Les évêques d'Afrique se partagèrent pour et contre. Donat se fit le chef des partisans de Majorin. Cependant

la contestation ayant été portée devant l'empereur, il en remit le jugement à trois évêques des Gaules, Maternus de Cologne, Reticius d'Autun, et Marin d'Arles, conjointement avec le pape Miltiade. Ces prélats, dans un concile tenu à Rome en 313, composé de quinze évêques d'Italie, et dans lequel comparurent Cécilien et Donat, chacun avec dix évêques de leur parti, décidèrent en faveur de Cécilien; mais la division ayant bientôt recommencé, les donatistes furent de nouveau condamnés par le concile d'Arles en 314; et enfin par un édit de Constantin, du mois de novembre 316. Donat, qui étoit retourné en Afrique, y reçut la sentence de déposition et d'excommunication prononcée contre lui par le pape Miltiade. *Voyez* l'article suivant.

† III. DONAT, évêque schismatique de Carthage, différent du précédent, mais du même parti, et même chef de ce parti, après la mort de Majorin, auquel il succéda vers l'an 316, étoit un homme habile, éloquent, savant, de bonnes mœurs, mais d'un orgueil insupportable. Il confirma le schisme en Afrique, tant par son autorité que par ses écrits. Certains furieux de sa secte, qui se disoient défenseurs de la justice, marchoient les armes à la main, mettant en liberté les esclaves, et obligeant les créanciers à décharger leurs débiteurs. On envoya contre eux des soldats, qui en tuèrent plusieurs; mais qui, en faisant des martyrs dans l'esprit des donatistes, firent de nouveaux fanatiques. Ces sectaires, condamnés par différens conciles, furent confondus dans la célèbre conférence tenue à Carthage l'an 411, entre les évêques catholiques et les donatistes : saint Augustin, chargé de parler pour les catholiques, discuta à fond toutes les questions. Les 286 évêques qui composoient cette assemblée offrirent, à sa persuasion, de quitter leurs siéges en faveur des évêques donatistes qui se seroient réunis, si le peuple catholique paroissoit souffrir avec peine qu'il y eût deux chefs assis sur le même siége. L'éloquence de saint Augustin, jointe à la générosité de ces prélats, ne put éteindre entièrement ce schisme, dont les partisans soutenoient un grand nombre d'opinions intolérantes. Ils soutenoient « que la véritable Église avoit péri par-tout, excepté dans le parti qu'ils avoient en Afrique, et regardoient toutes les autres Églises comme prostituées et dans l'aveuglement. Ils prétendoient que le baptême et les autres sacremens conférés hors de l'Église, c'est-à-dire de leur secte, étoient nuls; en conséquence ils rebaptisoient tous ceux qui, sortant de l'Église catholique, entroient dans leur parti. » Ils assujettissoient les évêques, les femmes, les enfans à une pénitence publique, avant de les admettre à leur communion. S'ils obtenoient une église occupée par les catholiques, ils la purifioient avec autant de soin qu'un temple des païens. On lavoit le pavé, on grattoit les murs, et l'on brûloit l'autel, ordinairement construit en bois. On fondoit les vases sacrés, et les hosties étoient jetées avec horreur et avec mépris. Enfin, ils n'omettoient aucune des cérémonies ignominieuses qui devoient enflammer et perpétuer l'animosité des factions. Malgré cette aversion irréconciliable, les donatistes, répandus dans toutes les villes de l'Afrique, se rencontroient souvent avec les catholiques, et se trouvoient confondus ensemble dans la société. Ils conservoient le même extérieur qu'eux, le même langage, et à peu près le même zèle, le même culte et la même

doctrine. Proscrits par les chefs de l'Église et du gouvernement, ils avoient pourtant la supériorité du nombre dans quelques provinces, et sur-tout en Numidie. Pour répandre leur secte, ils employèrent contre les catholiques tous les moyens possibles; ruses, insinuations, écrits captieux, violences ouvertes, cruautés, persécutions. Ce schisme formidable à l'Église, par le grand nombre d'évêques qui le soutenoient, et dont l'origine étoit si méprisable, puisqu'il ne s'agissoit que de l'élection d'un prélat, eût peut-être subsisté plus long-temps, si les donatistes ne se fussent d'abord divisés eux-mêmes en plusieurs petites branches, connues sous le nom de Claudianistes, Rogatistes, Urbanistes; et enfin par le schisme qui s'éleva entre eux à l'occasion de la double élection de Priscien et de Maximien pour leur évêque, vers l'an 392 ou 393; ce qui fit donner aux uns le nom de Priscianistes, et aux autres celui de Maximianistes. Ils subsistèrent en Afrique jusqu'a la conquête qu'en firent les Vandales, et l'on en trouve aussi quelques restes dans l'Histoire ecclésiastique des 6 et 7e siècles. Quelques auteurs ont accusé les donatistes d'avoir adopté les systèmes des ariens, parce que Donat, leur chef, y avoit été attaché; mais saint Augustin les disculpe. Il convient cependant que quelques-uns d'entre eux, pour se concilier les bonnes graces des Goths, qui étoient ariens, leur disoient qu'ils étoient dans les mêmes sentimens qu'eux sur la Trinité : mais en cela même, ils étoient convaincus de dissimulation, par l'autorité de leurs ancêtres, Donat, leur chef, n'ayant pas été arien. Les donatistes sont encore connus dans l'Histoire ecclésiastique sous les noms de *Circoncelliones*, *Montenses*, *Campitæ*, *Rupitæ*, dont le premier leur fut donné à cause de leurs brigandages, et les trois autres, parce qu'ils tenoient à Rome leurs assemblées dans une caverne, sous des rochers ou en pleine campagne. Donat, l'objet de cet article, et à l'occasion duquel nous avons parlé des donatistes, étoit mort en exil l'an 355. Les meilleurs historiens qui ont parlé de ces schismatiques sont Tillemont, Mémoires ecclésiastiques, tom. VIe, et Dupin, dans son édition d'Optat de Milève, qu'il a enrichie de notes curieuses, d'actes authentiques, et d'un abrégé exact de toute cette misérable controverse.

* IV. DONAT (S.), fils de Wandalène, duc de la Bourgogne transjurane, mort en 660, fut baptisé par saint Colomban, abbé de Luxe. Ayant été élevé dans cette abbaye, il y fit profession. Donat, élevé sur le siége de Besançon vers l'an 624, assista, l'année suivante, au premier concile de Reims, et à celui qui se tint à Châlons en 644 ou 650. C'est lui qui fonda dans sa ville épiscopale le monastère de Saint-Paul, sous la règle de saint Colomban, dans laquelle il vécut avec les moines. Il est auteur d'une instruction, intitulée *Commonitorium*, adressée aux moines de Saint-Paul et de Saint-Etienne.

* DONATI (Vital), né à Padoue en 1717, d'une famille noble, étudia la physique, la médecine, l'anatomie, l'histoire naturelle, les mathématiques, et la botanique, sous les plus célèbres professeurs de cette université. Reçu docteur en médecine, il cultiva particulièrement l'histoire naturelle, et entreprit successivement plusieurs voyages dans la Dalmatie, pour acquérir de nouvelles connoissances. Le premier essai de son *Histoire naturelle de la mer Adriatique* parut à Venise en 1750, et fut traduit en plusieurs langues.

Dans la même année, il obtint la chaire d'histoire naturelle et de botanique de Turin. Après avoir fait plusieurs voyages dans les Alpes maritimes, il entreprit, par ordre du roi, celui de l'Egypte et des Indes orientales. Arrivé à Alexandrie, il partit pour le Caire, parcourut une grande partie de l'Egypte, et pénétra dans des pays qui n'avoient encore été reconnus par aucuns voyageurs. En quittant cette contrée, il s'embarqua pour Bassora, où il mourut d'une fièvre putride en 1763. Il avoit expédié à Turin deux caisses de curiosités d'histoire naturelle, et deux gros volumes d'observations qui y étoient relatives. Après sa mort, on publia sa *Dissertation sur le corail noir*, avec une description exacte de la figure et des caractères de cette plante animale.

* I. DONATO (Pierre), né à Venise vers l'an 1380, mort dans une maison de campagne, à quelques lieues de Padoue, dont il étoit évêque en 1447, fut un des plus célèbres orateurs de son temps. Profondément versé dans le droit civil et dans le droit canon, il parvint par son mérite aux premières dignités de l'Église. On a de lui plusieurs *Discours* sur divers sujets; un *Eloge* du pape Martin V, prononcé au concile de Bâle; des *Lettres*, et quelques autres ouvrages.

* II. DONATO (Louis), de Venise, vivoit dans le 14e siècle. Il fut un des fondateurs des écoles de théologie de l'université de Bologne, qui, dans le schisme qui déchiroit alors l'Eglise, se déclarèrent pour Urbain. Léonard Giffon, général de l'ordre, ayant dans le même temps suivi le parti de l'antipape, Urbain déclara Léonard déchu de sa place; Donato fut élu général de l'ordre en 1379, et deux ans après, nommé cardinal, du titre de Saint-Marc. Envoyé l'année suivante par le pape, avec deux autres cardinaux, pour déterminer le roi Charles à remplir les promesses qu'il avoit faites à ce pontife, et n'ayant pas réussi dans leur mission, Donato tomba dans la disgrace du soupçonneux pontife; quelque temps après, il fut accusé, avec cinq de ses collégues, d'avoir ourdi une conspiration contre Urbain: ils furent assassinés par l'ordre de ce pape, à Gênes, en 1386. Donato passoit pour un savant, profondément versé dans la science des saintes Ecritures.

* III. DONATO (Hector), de l'ordre de Saint-Etienne, né à Correggio en 1595, après avoir fait ses premières études dans sa patrie, passa à Bologne, et de là à Mantoue, à Florence et à Rome, où il se distingua par son mérite et ses talens. Il a composé l'ouvrage suivant: *Licurgo del signor cavaliere e commendatore Ettore Donati dell' ordine di S. Stefano, parte* 1, Firenze, 1645. On a encore de lui, *Informazione di fatto sopra l'eredità degli illustri gia conti Giulio, Alfonso e Adriano sessi al serenissimo Cesare d'Este*, Modena, 1649. On ignore l'époque de sa mort.

† IV. DONATO, *dit* LE DONATELLI, architecte-sculpteur, né à Florence en 1383, mort dans la même ville en 1466, est un des plus grands artistes qu'ait produits l'Italie. La beauté de ses productions les rapproche des morceaux antiques les plus admirés. Son premier ouvrage fut une *Annonciation* placée à Sainte-Croix de Florence. Côme de Médicis lui commanda le *tombeau de Jean XXIII*. On le voit dans l'église de Saint-Jean de Florence; la figure en bronze de ce pape est accompagnée des statues en marbre de l'*Espérance* et de la *Charité*. Ce sculpteur fit encore,

étant très-jeune, pour la façade de Sainte-Marie-des-Fleurs, un *Daniel* en marbre, un *S. Jean l'Evangéliste*, et un *Vieillard*. La tour qui est à côté de cette église est ornée de quatorze statues; la plus estimée est celle d'un vieillard à tête chauve, nommé *le Tondu*. Donatelli qui la regardoit comme un de ses plus beaux morceaux, avoit coutume de jurer par elle. Saint-Michel *in Orto* offre extérieurement les figures en bronze de *S. Pierre*, de *S. Marc* et de *S. George*. Dans cette dernière brille, avec la beauté de la jeunesse, la vivacité fière et terrible d'un guerrier. La belle simplicité de cette statue, dans la manière antique, la fit acheter pour servir de modèle dans l'académie royale de France à Rome. Michel-Ange, adressant la parole à la statue de S. Marc, disoit: *Marco, perchè non mi parla?* Plusieurs princes et les républiques de Gênes et de Venise en ont offert des sommes considérables. Donatelli fut chargé par le duc de Florence de restaurer des antiques. Pierre de Médicis, après la mort du duc Côme son père, jaloux comme lui de participer à la gloire des talens en protégeant les artistes, donna à Donatelli un bien de campagne suffisant pour le faire vivre à l'aise dans sa vieillesse. Au bout d'un an, celui-ci le pria de reprendre ce bien; les soins qu'il demandoit, disoit-il, troubloient son repos. Le duc, pour lui ôter toute inquiétude, lui assigna une pension qu'on lui payoit par semaine. Ce trait rappelle celui d'Anacréon. Donatelli étoit prévenant et libéral, si peu attaché à l'argent, qu'il le mettoit dans un panier suspendu à son plancher, afin que ses élèves et ses amis en fissent librement usage. Peu de sculpteurs ont autant travaillé que lui, et peu l'ont surpassé. Il dessinoit facilement et d'une manière aussi hardie que fière. C'est un de ceux qui ont le mieux entendu et composé le bas-relief, et qui ont le plus illustré l'art. Donatelli seul, par la multitude de ses ouvrages, a fait renaître la sculpture dans un siècle où les précieux restes de l'antiquité étoient ensevelis sous des ruines profondes. Ce qui achève son éloge, c'est qu'outre la difficulté de l'art qu'il a vaincue, il a réuni l'invention, le dessin, le goût, la beauté des attitudes, et tout ce qu'on peut attendre du génie. Il fut choisi par la république de Venise pour ériger à Padoue la statue équestre de bronze que cet état décerna à Gatamellata, général des armées vénitiennes. La grande beauté de cet ouvrage excita l'admiration des Padouans, *qui le créèrent* citoyen de leur ville, et tâchèrent de l'y fixer par leurs caresses, leurs dons et leurs éloges. Donatelli en craignit l'ivresse, et se détermina à retourner à Florence. « Les louanges des Padouans, disoit-il, énervent mes talens, au lieu que la critique de mes concitoyens m'excite à mieux faire. » Côme de Médicis l'employa à plusieurs ouvrages non moins importans. Il fit aussi pour le sénat de sa patrie une *Judith coupant la tête d'Holopherne*, qu'il regardoit comme son chef-d'œuvre.

* V. DONATO *ou* DONATELLI (Simon), sculpteur, frère du précédent, suivit sa manière. Le pape Eugène IV l'appela à Rome en 1431, avec Antoine Filarette, pour faire une des portes de bronze de Saint-Pierre de Rome, ouvrage qui l'occupa douze ans. Cette porte est ornée de bas-reliefs qui représentent *Jésus-Christ* et *la Vierge*, *S. Pierre* et *S. Paul*, *Eugène couronnant l'empereur Sigismond*, et donnant audience à diverses nations. Simon fit de plus différens ouvrages à Prato, à Rimini, à Florence et à Arezzo. Un des princi-

paux est le *tombeau de Martin V*, que l'on voit à Saint-Jean de Latran. On ignore l'année de sa naissance et de sa mort; on sait seulement qu'il vécut 55 ans.

VI. DONATO (Alexandre), jésuite de Sienne, mort à Rome en 1640, y publia en 1639, in-4°, une *Description* de Rome ancienne et nouvelle, *Roma vetus et recens*, beaucoup plus exacte et mieux travaillée que toutes les précédentes. Grævius lui a donné une place dans le 3e volume de ses *Antiquités romaines*. On a encore de lui des *Poésies*, Cologne, 1730, in-8°, et d'autres ouvrages.

VII. DONATO (Jérôme), natif de Venise, mort à Rome en 1513, habile dans les belles-lettres et dans les langues, commandoit dans Brescia en 1496, et dans Ferrare en 1498. Bon politique, il fut nommé ambassadeur, en 1510, auprès de Jules II, qu'il réconcilia avec la république de Venise. On a de lui, I. *Cinq Lettres* remplies d'esprit, et imprimées avec celles de Politien et de Pic de La Mirandole, 1682. II. La traduction latine d'un *Traité d'Alexandre d'Aphrodisée*, en grec. III. Une *Apologie pour la primauté de l'Eglise romaine*, 1525. (*Voyez* un de ses bons mots, à l'article de CONSTANTIN, n° IV.)

* VIII. DONATO (Bernard), né dans le territoire de Vérone, au commencement du 16e siècle, obtint en 1526 la chaire de professeur de grec dans l'université de Padoue, qu'il fut obligé de quitter. Il passe pour un des meilleurs traducteurs de ce siècle; on estime principalement sa version latine de la *Démonstration évangélique d'Eusèbe*, qu'il fit par ordre de son évêque. On a encore de lui des *Traductions* en latin de plusieurs ouvrages de Galien, de Xénophon et d'Aristote. Il traduisit aussi en langue vulgaire Vitruve; mais cette traduction n'a pas été publiée. Il est le premier éditeur du Commentaire grec de saint Jean-Chrysostôme sur les Epîtres de saint Paul, du texte grec d'Ecuménius, du commentaire d'Areta sur l'Apocalypse, etc.

IX. DONATO (Marcel), comte de Pousane, chevalier de Saint-Etienne de Florence, eut des emplois considérables à Mantoue, et mourut au commencement du 17e siècle. On a de lui des *Scolies sur les écrivains latins de l'Histoire romaine*, à Francfort, 1607, in-8°; ouvrage où il y a de l'érudition.

* X. DONATO (Nicolas), né dans les états de Venise en 1705, mort en 1765, suivit, encore jeune, son père, ambassadeur de la république auprès de la cour de Vienne. L'étude qu'il fit de la politique, et la connoissance du cœur humain qu'il approfondit, le mirent à même de développer ses idées dans un ouvrage intitulé *L'uomo di governo*, dans lequel il trace le caractère et les qualités que doit avoir un ministre d'état. Ce livre fut traduit en français, et enrichi de notes en 1767. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits qui se conservent dans sa famille, composant 14 vol. Trois sont intitulés *Instruzioni per giovani nobili*, en forme de dialogues, et dans lesquels il a recueilli les élémens de toutes les sciences, et qui probablement ne verront jamais le jour.

* DONCHER (Pierre), peintre de Gonda, mort en 1668, élève de Jordaens. Cet artiste s'étoit perfectionné à Rome, et parvint à un grand talent. — Jean DOUCHER, peintre dans la même ville annonçoit aussi de grands talens; mais il mourut jeune.

DONDASCH. *Voy.* DOUDASCH.

* DONDINI (Guillaume), de Bologne, né à Ancône, où son père s'étoit transporté pour affaires de famille, entra chez les jésuites en 1927, fut pendant 17 ans professeur de rhétorique au collége romain, et mourut à Rome en 1678. On a de lui, I. *Carmina de variis argumentis*, Romæ, 1652. II. *Venetus de classe piraticâ triumphus, Carmen*, Romæ, 1638. III. *Orationes duæ, altera de Christi cruciatibus, altera de Urbani VIII, P. O. M. principatu*, Romæ, 1641. IV. *Historia de rebus in Galliâ gestis ab Alexandro Farnesio, supremo Belgii præfecto*, Romæ, 1673. Cet ouvrage fait suite à l'Histoire des guerres de Flandre du jésuite Strada, mais n'en a pas le mérite. Il a aussi composé quelques *Poésies latines*, insérées dans le Recueil des écrivains de Bologne de Santuzzi.

DONDUCCI. *Voyez* MASTELLETA.

† I. DONDUS *ou* DE DONDIS (Jacques), célèbre médecin, né à Padoue en 1298, mort en 1359 (et non en 1350, comme l'ont avancé Fabricius, Casanate et plusieurs autres), passa à Chioggia pour y exercer son art en 1318, et fut reçu citoyen de Venise en 1333. Ses concitoyens lui donnèrent le surnom d'*Aggregator*, à cause du grand amas de remèdes qu'il avoit fait. Aussi versé dans les mathématiques que dans la médecine, il inventa une horloge d'une construction nouvelle, qui, en 1344, fut placée sur la tour du palais à Padoue. Ce fut encore Dondus qui, en 1352, le premier, trouva le secret de faire du sel avec l'eau de la fontaine d'Albano dans le Padouan. Il a laissé quelques ouvrages de physique et de médecine. I. Un *Abrégé du Lexique d'Ugution*. II. *Promptuarium medicinæ*, Venise, 1481, in-fol., et avec Jean Dondus son fils, *De fontibus calidis Patavini agri*, dans un traité *De balneis*, Venise, 1533, in-fol.

* II. DONDUS *ou* DE DONDIS (Jean), fils du précédent, né à Chioggia en 1318, se distingua de bonne heure dans les sciences, et devint, par ses talens, le rival de son père. Il fut nommé professeur d'astronomie à Padoue en 1352, lecteur en médecine à Florence en 1368; deux ans après il retourna à Padoue, fut ensuite à Gênes, où il mourut dans le mois de février 1389. A l'exemple de son père, Jean Dondus fit une *Horloge* bien plus compliquée, qui surpassa le modèle. On y voyoit non seulement les heures du jour et de la nuit, les jours du mois, et les fêtes de l'année, mais aussi le cours annuel du soleil et celui de la lune. Le succès de cette invention le fit appeler *Jean ab Horologio* ou *de l'Horloge*, nom qui s'est toujours conservé depuis dans sa famille. Jean Dondus est auteur d'un *Planetarium*, dont l'original, ainsi qu'une copie faite dans le 16e siècle, se voient encore à Padoue dans la maison de l'abbé François Scipion DONDI dall'Orologie, de la même famille, qui a fourni à Tiraboschi les détails qui se trouvent dans la *Storia litteraria d'Italia*, in-4°, tom. IX, pag. 61. Il y a deux manuscrits du *Planetarium* de Jean de Dondis, dans le catalogue des manuscrits d'Angleterre et d'Irlande, tom. I, p. 70, et tom. II, p. 48. Plusieurs biographes se sont trompés en avançant que le surnom *ab Horologio* avoit été donné à Jacques Dondus; ils ne seroient pas tombés dans cette erreur s'ils eussent connu ce passage de Pétrarque dans son testament, qui dit: « *Johannem de Dundis physicum, astronomorum*

facile principem dictum ab Horologio, propter illud admirandum planetarum opus ab eo confectum quod vulgus ignarum horologium esse arbitratur. » Dans le tom. XX des Mémoires de l'académie des inscriptions, Falconet a parlé des inventions de Jean Dondus. Les auteurs de l'Encyclopédie ont également ignoré ce passage et ne font mention que de Jacques. Nous observerons, en passant, qu'en faisant mention des différentes horloges remarquables, ces mêmes auteurs ont oublié celle d'Oronce Fine, faite par ordre du cardinal de Lorraine, dont la description fut imprimée à Paris en 1553, in-4°, et se voyoit à la bibliothèque de Sainte-Geneviève.

* DONDUZZY (Jérôme-Marie-Laurent), citoyen de Bologne, vivoit au commencement du 18e siècle, et se distingua par son savoir en médecine et en philosophie. On a imprimé, en 1721, un ouvrage italien de sa façon, qui a paru in-4° sous ce titre : *Delle precauzioni e regole da usarsi de Cerusici in mezzo alle pesti, per governo di se stessi, e de'gli infetti, ragionamento*, etc.

† DONEAU (Hugues), *Donellus*, de Châlons-sur-Saône, professeur en droit à Bourges et à Orléans, fut sauvé par ses disciples du massacre de la Saint-Barthélemi. Son attachement au calvinisme l'ayant obligé de passer en Allemagne, il y professa la jurisprudence avec le même succès qu'en France, et mourut à Altorf en 1591, à 64 ans. Ce jurisconsulte excella dans la littérature et la jurisprudence. On a recueilli ses ouvrages sous le titre de *Commentaria de jure civili*, cinq vol. in-fol., réimprimés à Lucques en 12 vol. in-fol., dont le dernier a paru en 1770. On a encore de lui *Opera posthuma*, in-8°. Ce qu'il a laissé de plus estimable est ce qu'il composa sur les matières *des Testamens et des dernières volontés* : on prétend qu'il a traité ce sujet avec autant de netteté que de savoir. On ne peut lui pardonner sa basse jalousie envers Cujas, dont il ne parloit jamais qu'avec mépris.

† I. DONI (Antoine-François), Florentin, d'abord servite, et ensuite prêtre séculier, mourut en 1674, à 61 ans. Membre de l'académie des Peregrini, il y prit le nom académique de *Bizaro*, parfaitement convenable à son caractère, qui étoit satirique et mordant. On a de lui des *Lettres italiennes*, in-8° ; *La Libreria*, 1557, in-8° ; *La Zuca*, 1565, quatre parties in-8°, figures ; *I Mondi celesti, terestri ed infernali*, Venise, 1562, in-8°. Il y en a une ancienne traduction française sous ce titre : Les Mondes célestes, terrestres et infernaux ; le Monde petit, grand, imaginé, etc., par Gabriel Chappuys, Lyon, 1583, in-8° ; *I marmi, cioè Raggionamenti fatti ai marmi di Fiorenza*, Venise, 1552, in-4°.

* II. DONI (Jean-Baptiste), patricien de Florence, où il naquit en 1594, et où il mourut en 1647, professeur d'éloquence, et membre des académies de Florence et della Crusca, avoit une connoissance très-étendue de l'antiquité, et principalement de la musique des anciens, sur laquelle il a écrit un grand nombre de *Dissertations*, qui pourroient former deux vol. in-fol. Le célèbre magistrat Gory fit imprimer à Florence en 1731 un *Recueil d'anciennes inscriptions* qu'avoit rassemblées Doni, et en 1754, ses *Lettres*, sous ce titre : *Jo. Bapt. Donii, patricii Florentini, commercium litterarium.*

III. DONI d'Attichi (Louis), d'une famille noble, originaire de Florence, se fit minime. Le cardinal de Richelieu, qui l'avoit connu pendant sa retraite à Avignon, touché de sa modestie et de son savoir, lui fit donner l'évêché de Riez, diocèse où il fit beaucoup de bien. Il passa de ce siége à celui d'Autun, et mourut en 1664, à 68 ans. Il a donné, I. *Histoire des Minimes*, in-4°. *Vie de la reine Jeanne*, fondatrice des Annonciades, in-8°. III. Celle *du cardinal de Bérulle*, en latin, in-8°. IV. *Histoire des Cardinaux*, en latin, 1660, 2 volumes in-folio, etc. Ses ouvrages latins sont d'un style plus supportable que les français, dont la diction n'a jamais été fort élégante.

* DONIA (Matthieu), de Palerme, médecin célèbre de son temps, florissoit vers l'an 1600. On a de lui, *Medica miscellanea ; De nivis usu ; Centiloquium medicinale*. Il est encore auteur de *Melicus ecloga*, Panormi, 1595. *Formica, Dialogus*, et d'un poëme héroïque et sacré, intitulé *St.-George*.

DONINDA (Mythol.), divinité celtique, dont le nom seul n'est venu jusqu'à nous que par la découverte d'une inscription aux environs du lac de Genève et près de Lausanne.

* DONIO (Augustin), de Cosenza, célèbre médecin du 16e siècle, a donné deux livres d'un ouvrage intitulé *De naturâ hominis*, imprimés à Bâle en 1581, in-4°.

I. DONNE (Jean), né à Londres en 1573, d'un riche marchand, voyagea dans une partie de l'Europe, et se fit aimer dans sa patrie par des productions pleines d'esprit et de graces. Il fit tour à tour des *Poésies galantes* et des *Satires* de son siècle. Hume dit qu'on y trouve des étincelles de génie, mais absolument suffoquées par la plus dure et la plus grossière expression. Les biens et les honneurs furent les récompenses de ses talens. Il fut fait doyen de Saint-Paul. Ce bénéfice lui donna le moyen de se livrer à son caractère généreux. Il étoit marié, et lorsque son beau-père vint pour lui payer le quartier de sa pension, non seulement il le refusa, mais il lui rendit le contrat qu'il lui avoit fait. Donne mourut le 31 mars 1631. Ce poëte étoit aussi controversiste, prédicateur et écrivain ascétique. On a de lui des ouvrages dans tous ces genres. Les plus connus sont, I. Des *Satires, imitées* d'Horace, 1633, in-4°. II. Un livre de controverse intitulé *Pseudo-Martyr*, 1613, in-4°. L'auteur le composa par ordre de Jacques Ier, pour servir de réponse aux objections de l'Église romaine contre le serment de suprématie et de fidélité. III. *Biothanathos*, ouvrage où l'on fait voir que l'homicide de soi-même n'est pas tellement un péché, qu'en certaines occasions il ne puisse être permis, en anglais, à Londres, 1648, in-4°, *ibid*, 1664, in-4°. Ce livre est une espèce d'apologie du suicide. L'auteur cite, pour appuyer ses idées, l'exemple d'un grand nombre de héros païens, ensuite celui de quelques saints de l'ancien Testament, d'une foule de martyrs, de confesseurs, de pénitens, etc. Jésus-Christ même est amené en preuve de son système. Ce livre fut fatal à beaucoup de ses compatriotes, qui, se livrant, dit Nicéron, à la mélancolie trop ordinaire à la nation, trouvèrent ses raisons assez bonnes pour se donner la mort. Jean Watton publia la vie de Donne en anglais, Londres, 1658, in-12. (*Voyez*-en un extrait dans les Mémoires de Nicéron, tome VIII.)

* II. DONNE (Jean), mort en 1662, fils du précédent, étudia à Oxford, et fut reçu docteur à Padoue. Il est auteur de quelques *pièces burlesques.*

* III. DONNE (Benjamin), mathématicien anglais, né en 1729 à Bideford, au Devonshire, mort en 1798, a donné en 1761 *une description de sa province* qui lui mérita un prix de cent livres sterling de la société d'encouragement des arts et du commerce. A peu près dans le même temps, il publia un *Essai sur les mathématiques*, in-8°. Ce livre eut beaucoup de succès, et lui procura la place de garde de la bibliothèque de Bristol, où il tint une académie pendant plusieurs années. En 1771 il publia un *Abrégé de physique expérimentale*, in-12, et en 1774, un livre intitulé *Le Guide du marinier breton.* En 1796, il fut nommé maître des mécaniques du roi. Donne a toujours été regardé comme un homme instruit et habile. Outre les ouvrages ci-dessus, il a encore donné des *Traités de géométrie*, d'autres de *trigonométrie*, et un *Traité de la manière de tenir les comptes.*

DONNER (Raphaël), sculpteur allemand, mort sexagénaire à Vienne en 1740, a décoré une place de cette ville de la belle fontaine qu'on y admire. On lui doit encore la statue de l'empereur Charles VI, qu'on voit à Breitenfurt. C'est un ouvrage achevé.

* DONNINI (Denys - Jérôme), peintre, né à Correggio en 1681, mort à Bologne en 1743, à l'âge de 60 ans, après avoir étudié son art sous les plus célèbres maîtres d'Italie, s'établit à Bologne, où son pinceau s'exerça sur de grands et de petits sujets. La beauté de son coloris, la noblesse de ses idées et la manière agréable avec laquelle il traitoit ses ouvrages, le firent rechercher par les amateurs des arts. On a de lui un grand nombre *de tableaux* assez estimés, répandus à Bologne, à Turin, à Florence, à Tivoli, à Reggio, à Bergame; etc.

* DONNIZONÉ, prêtre, vivoit sur la fin du 11e siècle et au commencement du suivant, sous les règnes de Henri IV et de Henri V; il a donné la *Vie de la comtesse Mathilde*, à Ingolstadt en 1612, in-4°. Le cardinal Baronius fait cas de cet auteur, qui, ayant été témoin d'une grande partie des événemens qu'il raconte, doit faire autorité.

* DONOLI (François - Alfonse), médecin, né en Toscane en 1635, remplit une chaire de la première classe dans l'université de Padoue, où il mourut en 1724. Ce médecin a fait imprimer les ouvrages suivans, I. *Il Medico prattico, cioè della vita attiva, con laqual puo regolarsi ogni medico, che intende professar medicina prattica*, Venise, 1666, in-12. II. *Liber de iis qui semel in die cibum capiunt*, Venetiis, 1674, in-12. III. *Bellum civile medicum*, Patavii, 1705, in-4°.

† DONOSO (Joseph), peintre et architecte espagnol, né à Consuégra en 1628, mort à Madrid en 1686, étoit élève de son père et de Fernandez. A 18 ans il alla à Rome, où il se perfectionna dans la peinture, et devint aussi très-habile dans la perspective et l'architecture. De retour à Madrid il entra dans l'école de Careno pour s'y fortifier dans le coloris. La manière de Donoso approche beaucoup de celle de Paul Véronèse. Il a laissé un excellent manuscrit *sur la coupe des pierres, sur l'architecture et la perspective.* On voit de lui, à Madrid,

dans le couvent de Notre-Dame de la Victoire, les *Portraits* de tous les généraux de cet ordre, et de plusieurs religieux, ainsi que de fort beaux morceaux d'architecture et de perspective; dans le couvent de saint François, la *Canonisation de saint Pierre d'Alcantara; six grands Tableaux de la vie de saint Benoît*, chez les religieux de Saint-Martin: et plusieurs autres ouvrages qui lui font honneur, sont répandus dans les différentes églises de cette capitale.

* DONTAS, statuaire de Lacédémone, eut pour maîtres les deux célebres frères Dipœnus et Scyllis. Il a fait plusieurs statues dans le trésor d'Olympie.

* DONZELLA (Pierre), de Terra-Nuova en Sicile, jurisconsulte célèbre de son temps, vivoit vers l'an 1640; il est auteur de quelques *chansons siciliennes*. Il ne faut pas le confondre avec Pierre DONZELLA, de Palerme, libraire, né en 1650, qui a composé plusieurs ouvrages de dévotion.

* I. DONZELLINI (Jérôme), savant médecin italien, né à Ozzi-Nuovi, dans le 16e siècle, au territoire de Brescia, y pratiqua son art. Obligé de sortir de cette ville, à cause d'une dispute littéraire qu'il poussa trop vivement contre Vincent Calzeveglia pour soutenir Joseph Valdague, tous deux médecins de Brescia, il se retira alors à Venise; mais ayant été accusé d'avoir offensé d'une manière outrageante la majesté de la religion et de l'état, il fut condamné à être jeté à l'eau, ce qui arriva en 1550. Donzellini est auteur des ouvrages suivans: I. *Epistola ad Josephum Valdanium, de naturâ, causis et curatione febris pestilentis*, Venetiis, 1570, in-4°. II. *De remediis injuriarum ferendarum, sive de compescendâ irâ*, ibid, 1586, in-4°; Altorfii, 1587, in-8°; Lugduni Batavorum, 1635, in-12. Il a traduit en latin le Traité de Galien, intitulé *de Ptisanâ*; et il a procuré les éditions de quelques ouvrages de Montanus et de Jacchinus. Ses *Consilia medica* et ses *Epistolæ medicæ* se trouvent dans le recueil de Scholzius, imprimé à Francfort en 1598, in-fol.

* II. DONZELLINI (Joseph), médecin, exerça sa profession à Naples, et publia plusieurs ouvrages sur la matière médicale: I. *Synopsis de opobalsamo orientali*, Neapoli, 1640, in-4°. II. *Liber de opobalsamo, additio apologetica ad suam de opobalsamo synopsim*, Neapoli, 1643. Le même en italien, sous le titre de *Lettera familiare sopra l'opobalsamo orientale, ad operato in Roma dalli sig. Ant. Mascardi è Vinc. Panuzzi, in far le loro Teriache*, Padoue, 1643, in-4°. III. *Antidotario Napoletano di nuovo riformato e corretto*, Naples, 1649, in-4°. V. *Teatro pharmaceutico, dogmatico e spargirico. Con l'aggiunta del Tomaso Donzelli, siglio dell' autore*, Rome, 1677, in-fol.

* III. DONZELLINI (Joseph-Antoine), médecin, né à Consenza au royaume de Naples, a donné un Traité intitulé: *Quæstio convivialis de usu mathematum in arte medicâ*, Venetiis, 1707, in-8°. On l'a inséré dans la collection des Œuvres de Gulielmini.

* DOOLITTLE (Thomas), ministre non-conformiste, né en 1630 à Kidderminster, mort en 1707. En 1662, dépossédé de la cure de Saint-Alphage à Londres, il prit une académie et desservit une congrégation de dissidents jusqu'à sa mort, en 1707. On a de lui un *Traité de l'Eucharistie*; et, après

sa mort, on publia encore de lui un *Système de théologie*, in-fol., avec la vie de l'auteur en tête.

DOPPEL-MAIER (Jean-Gabriel), né à Nuremberg en 1677, quitta l'étude du droit, auquel ses parens l'avoient destiné, pour les mathématiques, science pour laquelle la nature lui avoit donné un grand talent. Il les professa dans sa patrie, après s'être perfectionné dans des voyages qu'il fit en Hollande et en Angleterre. Les académies de Pétersbourg, de Londres et de Berlin se l'associèrent. Il mourut en 1750, à 73 ans. Outre des *Traductions allemandes* de divers livres français et anglais d'astronomie et de mécanique, on lui doit des ouvrages de *Géographie* et de *Physique*, écrits en sa langue. Il en a aussi mis au jour quelques-uns en latin : I. *Physica experimentis illustrata*, in-4°. II. *Atlas cœlestis, in quo triginta tabulæ astronomicæ æri incisæ continentur*, in-fol., 1742.

† I. DORAT (Jean), *Auratus*, poëte grec, latin, français, natif du Limousin, s'appeloit *Dinemandi* ou *Disnemâtin*, et prit le nom de la ville de Dorat. C'étoit un bon littérateur, qui, avec un extérieur désagréable, avoit un esprit délicat et une ame noble. Il s'acquit tant de réputation par *ses vers*, que les poëtes ses contemporains lui donnèrent le nom de *Pindare français*. Charles IX créa pour lui la place de Poëte royal. Scaliger dit qu'il composa plus de 50 mille vers grecs et latins. On ne publioit aucun livre qu'il n'en ornât le frontispice de quelques vers. Il ne mouroit presque point de personne un peu connue que sa muse ne s'exerçât sur ce sujet. Il mourut en 1588, à 80 ans, presque dans l'indigence, parce qu'il étoit fort libéral, et qu'il se faisoit un plaisir de traiter ses amis. Sur la fin de ses jours il perdit sa femme, et se remaria à une jeune fille de 19 ans. Il dit pour excuse à ses amis qui le plaisantoient, que « c'étoit une licence poétique et que lorsqu'il falloit mourir d'un coup d'épée, autant valoit-il en choisir une dont la lame fût neuve, que d'en prendre une gâtée par la rouille. » — Ses *Poésies*, imprimées à Paris, 1586, 2 vol. in-8°, sont pour la plupart sans force, sans délicatesse, sans pureté. S'il eût su limer et polir ses vers lyriques, il auroit pu avoir part à la gloire qu'Horace et Pindare s'étoient acquise. Dorat fut le premier qui introduisit en France les anagrammes, jeux de collége, qu'il faut laisser aux faiseurs d'acrostiches et de logogryphes. Son plus grand mérite est d'avoir beaucoup servi au rétablissement de la langue grecque, qu'il avoit apprise sous d'excellens maîtres. Ce poëte fut pourvu en 1560 d'une chaire de professeur royal en langue grecque à Paris, et la remplit avec beaucoup de réputation. Sa fille Magdeleine, épouse de Nicolas Goulu, à qui Dorat céda sa chaire, étoit distinguée par son esprit : elle savoit parfaitement le latin, le grec, l'espagnol, et l'italien. Elle mourut en 1636, à l'âge de 88 ans.

* II. DORAT (Louis), fils aîné du précédent. On peut dire qu'il avoit sucé le goût de la poésie avec le lait, puisque dès l'âge de 10 ans il traduisit *en vers français* une pièce latine, que son père avoit composée sur le retour de la reine mère du roi, Catherine de Médicis. Cette traduction se trouve dans l'édition des Poésies de ce dernier, faite en 1586. Il paroît que le talent précoce du jeune poëte n'a pas produit dans la suite les fruits que l'on pouvoit en espérer ; car l'ouvrage dont on vient de parler est le seul que l'on cite de lui, et son existence a été

assez obscure pour que les biographes n'en parlent qu'à l'occasion de son père.

* III. DORAT (Jacques), archidiacre de Reims. On ignore si cet auteur étoit de la même famille que les deux dont on vient de parler. Le silence des biographes à son sujet n'a pas permis d'acquérir aucuns renseignemens sur ce qui concerne sa personne. On ne connoît même de ses ouvrages que *sept pièces de vers français*, qui se trouvent dans un livre assez rare, quoiqu'il ait été imprimé deux fois à Paris, en 1613 et 1628. En voici le titre : *Recueil de plusieurs inscriptions proposées pour remplir les tables d'attente estant soubs les statues du roy Charles VII et de la Pucelle d'Orléans, qui sont élevées, également armées et à genoux, aux deux costez d'une croix et de l'image de la Vierge Marie estant au pied d'icelle sur le pont de la ville d'Orléans, dès l'an* 1458, *et de diverses Poésies faites à la louange de la mesme Pucelle, de ses frères et de leur postérité.*

† IV. DORAT (Claude-Joseph), né à Paris le 31 décembre 1734, d'un auditeur des comptes, originaire du Limousin, fit ses études avec distinction au collége du cardinal Le Moine. Il fut d'abord destiné à la magistrature ; mais le genre de son esprit ne pouvant s'accommoder des études sérieuses que cet état demande, il entra dans les mousquetaires en 1757, et en sortit bientôt après, pour se consacrer entièrement à la littérature. Il débuta par la tragédie de *Zulica*, pièce très-foible ; et par des *Héroïdes*, qui, malgré quelques beaux vers, sont assez ennuyeuses. Il réussit mieux auprès des gens du monde par des pièces légères, où, à l'imitation de Voltaire, il sut saisir à propos les singularités du moment et l'esprit du jour ; mais il n'eut ni le coloris brillant ni la gaieté spirituelle de son modèle. Il les remplaça par un persiflage facile, et un ton de légèreté qui séduisit les jeunes gens et plut aux femmes. Il dit de lui-même dans ses *Fantaisies* :

Entre l'amour et la folie
Ce pauvre globe est balotté :
Sentir l'un, est ma volupté ;
Rire de l'autre, est mon génie.

Cette affectation de rire, dans un homme qui tâchoit de paroître livré à la mollesse et à l'incurie, et qui, au milieu de cette indolence affectée, étoit inquiété par un amour-propre très-sensible, ne parut que la grimace d'une coquette qui vouloit tromper le public, sans pouvoir se faire illusion à elle-même. Il faut néanmoins convenir que son caractère étoit doux et honnête, et son cœur fait pour les sentimens de l'amitié. Il répondoit souvent à la critique par des vers pleins d'aménité. Il eut des amis, et sut les conserver. Linguet, dans ses Annales, a bien jugé Dorat. « Ce poëte, dit-il, tiendra toujours un rang parmi ceux qui feront honneur à notre langue ; mais la postérité, en examinant la collection de ses Œuvres, la trouvera trop volumineuse. Il est du nombre de ces écrivains de qui un homme, susceptible lui-même de cet arrêt, a dit : *Qu'ils jouiroient d'une réputation sans mélange, s'ils n'avoient fait qu'une partie de leurs ouvrages.* La nature avoit doué Dorat d'une excessive facilité pour la versification : des graces dans l'esprit, un coloris séduisant dans l'expression, une abondance singulière de mots si adroitement placés qu'ils tiennent quelquefois lieu d'idées ; l'art de multiplier les rimes redoublées, sans contrainte, presque toujours avec des chutes heureuses, et de peindre avec aisance, souvent en vers dignes de Boileau,

les objets et les préceptes dont il s'occupoit, sont ce qui le caractérise. Il auroit dû sentir dès-lors qu'il étoit destiné à la carrière de Chaulieu, quoiqu'il n'eût pas la sensibilité de ce poëte ; mais il avoit l'harmonie, l'agrément et la pureté dans le style, dont Chaulieu est souvent dépourvu. Dorat, au lieu de se borner à ses compositions légères, s'est hasardé dans tous les genres : tragédies, comédies, odes, contes, poëmes didactiques, poëmes érotiques, il a voulu essayer de tout ; et avec un style brillant, avec des morceaux bien faits dans presque toutes ses productions, il n'a vraiment réussi que dans les pièces fugitives. Ses tragédies, pleines de beaux vers, ne sont point tragiques. Ses comédies, semées de tirades justement applaudies, sont froides et souvent indécentes. Ses *deux Reines*, sont un roman absurde ; son *Malheureux Imaginaire*, un drame languissant ; ses *Odes* sont aussi foibles que maniérées. La pudeur est violée dans ses *Contes*, et le récit y est pesant. On doit distinguer son poëme sur la *Déclamation*, s'il avoit su se restreindre. S'il ne s'étoit pas opiniâtré à le diviser en quatre chants, comme l'*Art poëtique* ; s'il l'avoit rempli avec d'autres épisodes, ce poëme seroit probablement devenu classique. Son dernier chant, celui de la danse, étranger au sujet, est plein de principes faux et foiblement rendus. Dorat a langui jusqu'à sa mort, sans avoir participé ni aux faveurs du gouvernement, auxquelles il avoit droit, ni aux honneurs de la littérature, dont le désir le consumoit. Il ne pouvoit se consoler de voir la porte de l'académie française fermée pour lui, ni se plier au manège qui la lui auroit ouverte. Cette médiocrité de courage empoisonna ses jours, et contribua beaucoup à les abréger. » Il mourut d'une maladie de langueur, à Paris, le 29 avril 1780, après avoir dissipé une fortune assez considérable en magnifiques éditions de ses ouvrages. Celle de ses *Fables* lui coûta, dit-on, 30,000 francs, et ne se vendit pas. Un critique trop malin ou méchant paya le livre, en coupa les estampes et laissa les vers au libraire. Il avoit rédigé quelque temps le *Journal des Dames*. Ses *Œuvres*, ornées de gravures, forment 22 volumes in-8°. On doit y distinguer son poëme de la *Déclamation* en quatre chants, rempli de préceptes sages et de vers très-bien faits. On peut en juger par ceux-ci sur la danse appelée *allemande :*

Connoissez tous ces pas, tous ces enlacemens,
Ces gestes naturels qui sont des sentimens,
Cet abandon facile et fait pour la tendresse,
Qui rapproche un amant du sein de sa maîtresse,
Ce dédale amoureux, ce mobile cerceau,
Où les bras réunis se croisent en berceau,
Et ce piége si doux où l'amante enchaînée,
A permettre un larcin est toujours condamnée.

On doit distinguer encore le poëme du *Mois de Mai*, qui offre de la mollesse et de riches descriptions ; quelques *Lettres d'une chanoinesse*, pleines d'intérêt et de feu; enfin quelques-unes de ses Fantaisies, dont les premières, telles que le *Déménagement*, le *Congé*, etc., etc., offrent un coloris brillant, une peinture assez vraie des travers et des ridicules du jour, un ton piquant, original et facile ; mais ayant été trop multipliées, elles ont, dans leur variété même, une sorte de monotonie fatigante. Sa traduction des *Baisers de Jean II*, belle édition, avec estampes, culs-de-lampe, etc., dont le prix étoit de 24 francs, lui attira l'épigramme suivante :

Pour vingt baisers sans chaleur, sans ivresse,
Prendre un louis! y penses-tu?
Eh, mon ami! pour un écu,
J'en aurois cent de ta maîtresse.

Ses flatteurs le comparoient à Ovide :

il en avoit la facilité, et il en a quelquefois imité la licence ; mais le poëte latin, toujours pur, toujours correct, n'affectoit point ce jargon éphémère, ce persifflage continuel, ce ton cavalier, qui peuvent être l'image du style et des mœurs du temps, mais qui ne sont pas faits pour plaire à la postérité. Les comédies de ce poëte, dont les moins médiocres sont *la Feinte par amour* et *le Célibataire*, se firent remarquer par quelques tirades bien versifiées. Mais dans cette dernière pièce, le sujet n'est point traité, et les inconvéniens du célibat peu reconnus en général ; le grand défaut de l'auteur, comme celui de la plupart des comiques modernes, c'est que ses caractères sont en paroles, et presque jamais en action. Celle de *Merlin bel Esprit* est une satire contre les philosophes. Celle des *Prôneurs* est sur-tout dirigée contre d'Alembert, que l'auteur voulut, dit-on, désigner dans le rôle de Callidès. Ses *Tragédies* durent leur succès passager à des vers heureux, et à quelques scènes tendres ; mais ce génie qui dispose le plan d'un ouvrage, et cette sensibilité vive qui échauffe la diction, lui manquoient presque absolument. *Régulus* est la plus estimée. C'est une imitation de la pièce du même nom de Métastase. Il la fit jouer le même jour que *la Feinte par Amour*. La tragédie de Pierre-le-Grand est le même sujet que l'auteur avoit déjà traité sous le titre de *Zulica*. C'est la conspiration d'Amilka contre la vie du czar. Tous les faits connus y sont altérés. Le chef des conjurés propose au favori Menzicoff, amoureux de sa fille, d'assassiner son souverain ; celui-ci refuse de commettre cet attentat ; alors, pour l'y déterminer, Amilka se sert du moyen le plus extraordinaire : « Si tu n'égorges l'empereur, lui dit-il, ce soir je tuerai ma fille. » Le style et une bonne versification ne rachètent pas cette invraisemblance. Cette pièce est imprimée avec une préface où l'auteur annonce qu'*il ne veut plus être modeste*. Sa tragédie de *Zoramis*, jouée en 1779, est un travestissement de celle de *Théagène* qu'il avoit mise au théâtre vingt ans auparavant ; l'une et l'autre n'eurent aucun succès, sur-tout la dernière, qui ne fut pas achevée, et qui n'offre ni la naïveté, ni les graces du roman grec de Théagène et Chariclée, dont elle est tirée. *Adélaïde de Hongrie* obtint plus de faveur, et a été jouée quelquefois dans la nouveauté. Quelques-uns de ses *Contes*, tel que celui d'*Alphonse*, sont d'une tournure agréable ; si une main habile les élaguoit, ils paroîtroient meilleurs. Ses *Fables* ont des graces qui ne sont pas celles de La Fontaine. Les derniers mélanges de poésie de Dorat sont intitulés *Mes nouveaux Torts* ; et ses ennemis dirent qu'ils remplissoient leur titre. Ses ouvrages en prose, dénués de force et de naturel, n'ont que le mérite d'un style ingénieux, et qui a de l'harmonie. L'auteur avoit plus d'agrément que de profondeur, plus de saillies que de lumières, plus d'esprit que de jugement, plus de talent que de goût. Le recueil volumineux des ouvrages de Dorat a été réduit, en 1786, à 3 volumes petit in-12. *Voyez* DRYDEN, NEWTON, *et* QUINTE-CURCE.

DORBAY (François), architecte à Paris, élève du célèbre Le Vau, donna le dessin de l'église du collége Mazarin, et de plusieurs grands ouvrages au Louvre et aux Tuileries. On lui devoit encore l'église et le couvent des Capucines de la place Vendôme, l'église des Prémontrés, de la Croix-Rouge, le portail de celle de la Trinité, rue Saint-Denys. Il étoit lié avec Boileau, qui se servit de son

témoignage pour nuire à Perrault, et disputer à ce dernier la gloire d'avoir fourni les dessins de la colonnade du Louvre. Il mourut en 1697, à Paris.

* DORDONUS (George), médecin du 16e siècle, né à Plaisance, enseigna la chirurgie à l'université de Pavie vers l'an 1525. Il a écrit, *De morbi gallici curatione Tractatus quatuor; Annotationes centum in simplicium materiam*, Papiæ, 1568, in-8°.

† DORÉ (Pierre), dominicain, docteur de Sorbonne, professeur de théologie dans son ordre, mort en 1566, a été désigné, à ce qu'on croit, par Rabelais, sous le nom de *notre maître Doribus*; il n'est connu que par des ouvrages écrits bizarrement, et intitulés de même, selon le goût de son siècle. Les plus burlesques sont, I. *La Tourterelle de viduité*, 1574, in-12. II. *Le Passereau solitaire*. III. *Les neuf Médicamens du chrétien malade*. IV. *Les Allumettes du feu divin pour faire ardre les cœurs humains en l'amour de Dieu*. Paris, 1538, in-8°. V. *Le Chef spirituel*. VI. *La Conserve de grace*, prise du psaume *Conserva me*. VII. *Oraison, Panégyrique pour Cl. de Lorraine, duc de Guyse*, Paris, 1574, in-12. On a encore de lui plusieurs autres *Ecrits* en latin.

* DOREMET (Jacques), natif de Vendôme, auteur obscur, connu seulement par un recueil de sonnets et autres poésies fort médiocres, imprimé en 1596, sous le titre de *Polymnie, du Vrai Amour et de la Mort, avec quelques Stances et Quatrains spirituels*.

† DORFLING, célèbre officier prussien, parvenu du métier de tailleur au grade de feld-maréchal, sous l'électeur de Brandebourg Frédéric-Guillaume, se signala surtout contre les Suédois en 1665. L'histoire de ce héros est singulière. En sortant d'apprentissage à Tangermunde, il eut l'ambition de vouloir aller travailler à Berlin. Comme il falloit passer l'Elbe dans un bac, et qu'il n'avoit pas de quoi payer, le passage lui fut refusé. Piqué de cet affront, il dédaigna un métier qu'il en crut la cause, jeta son havresac dans le fleuve, et se fit soldat. Il marcha à pas de géant dans cette carrière. Bientôt il eut l'estime de ses camarades, ensuite de ses officiers, et enfin de l'électeur son maître. Ce prince avança rapidement un homme qui joignoit les vertus du citoyen à tous les talens du militaire. Dorfling, créé feld-maréchal, se montra digne de son grade. Une fortune si considérable excita la jalousie. Quelques-uns de ses envieux prétendirent que Dorfling, pour être devenu grand-seigneur, n'avoit pas perdu l'air de son premier état : « Oui, dit-il à ceux qui lui rapportèrent ce discours, j'ai été tailleur, j'ai coupé du drap; . ... mais maintenant, continua-t-il, en portant la main sur la garde de son épée, voici l'instrument avec lequel je coupe les oreilles à ceux qui parlent mal de moi. »

† I. DORIA (Simon), troubadour, qui florissoit dans le 13e siècle, étoit originaire de la ville de Gênes. Millot rapporte qu'il est auteur de deux *Tensons*, le premier avec Jacobo Grillo, et le second avec Lanfranc Cigala. Jehan de Notre-Dame le nomme *Percival Doria*, dit qu'il fut gouverneur et podestat des villes d'Avignon et d'Arles. Le même historien fait mourir ce poëte à Naples l'an 1276, et termine son récit en ajoutant qu'il se trouve un autre troubadour, nommé Simon DORIA, de

la vie duquel il ne sait rien, sinon qu'il est auteur d'un *Tenson* avec Lanfranc Cigala, qui fut envoyé à la souveraine cour d'Amour des dames de Romanin. Il est clair que Nostradamus s'est trompé, et du même personnage en a fait deux : cela n'a pas empêché Crescembeni, dans ses additions aux vies des poëtes provençaux, d'avoir avancé que « Simon étoit frère de Percival, que tous deux étoient de Gênes, et de l'illustre maison de Doria, et enfin qu'on ne connoissoit en France aucune pièce de Percival. » Quelques biographes français ont répété ces contes, en y ajoutant de nouvelles erreurs.

† II. DORIA (André Céva), noble génois, le plus grand homme de mer de son siecle, né en 1468 à Oneille, petite ville de la côte de Gênes, dont Céva Doria, son père, étoit coseigneur, commença par porter les armes sur terre, et se distingua pendant plusieurs années au service de divers princes d'Italie. De retour à Gênes, il fut employé deux fois en Corse, et fit la guerre avec succès contre les rebelles de cette île, qui rentrèrent sous l'obéissance de la république. La réputation de valeur et de prudence qu'il s'étoit acquise le fit nommer, vers 1513, capitaine général des galères : et il est à remarquer qu'il avoit plus de vingt quatre ans lorsqu'il commença le métier de la guerre maritime. Les pirates africains, qui infestoient alors la Méditerranée, lui fournirent les premières occasions de se signaler. Il les poursuivit sans relâche, et s'enrichit en peu de temps de leurs dépouilles, dont le produit, joint au secours de ses amis, le mit en état d'acheter quatre galères. Des révolutions arrivées dans le gouvernement de Gênes le déterminèrent dans la suite à entrer au service de François I[er]. Après la prise de ce prince à Pavie, mécontent des ministres de France, et recherché par Clément VII, il s'attacha à ce pontife, qui le fit son amiral. Mais Rome ayant été prise par le connétable de Bourbon en 1527, le pape se trouva hors d'état d'entretenir Doria à sa solde, et lui persuada de rentrer au service de la France. François I[er] le reçut à bras ouverts, le nomma général de ses galères, avec trente-six mille écus d'appointement, et y ajouta depuis le titre d'amiral des mers du Levant. Doria étoit alors propriétaire de huit galères bien armées. C'est à lui que les Français furent principalement redevables de la réduction de Gênes, d'où les Adornes furent chassés cette même année 1527. L'année suivante, Philippin Doria, son neveu et son lieutenant, qu'il avoit envoyé avec huit galères sur les côtes du royaume de Naples, pour y favoriser les opérations de l'armée française commandée par Lautrec, remporta une victoire complète sur l'armée navale de l'empereur à Capo-d'Orso, près du golfe de Salerne. La flotte impériale détruite, Naples, assiégée par Lautrec, ne pouvoit plus être secourue par mer : il étoit prêt à succomber, et la prise de la capitale alloit entraîner la conquête de tout le royaume, lorsque Doria tout à coup abandonna la France pour servir l'empereur. Cette défection fit échouer l'entreprise sur Naples, et causa la décadence entière de nos affaires en Italie. Quant aux motifs qui le portèrent à ce changement, il paroit que les ministres de François I[er], jaloux du crédit de cet étranger, qui les traitoit d'ailleurs avec la hauteur d'un républicain et la franchise d'un homme de mer, avoient cherché à le perdre dans l'esprit du roi, et y avoient en partie réussi. Doria, indigné, n'attendoit qu'un prétexte pour éclater; ses

ennemis le firent bientôt naître. Ils persuadèrent au roi de s'approprier la ville de Savone, appartenante aux Génois; d'agrandir son port, et d'en faire une rivale de la métropole. En vain, pour l'empêcher, Doria fit des représentations au nom de la république; non seulement elles ne furent point écoutées, mais elles furent mal interprétées; et on le peignit au roi comme un homme qui s'opposoit ouvertement à ses volontés. On fit plus : on lui persuada de le faire arrêter; et douze galères, sous la conduite de Barbezieux, eurent ordre d'aller d'abord à Gênes, pour s'y assurer de sa personne, et de passer ensuite à Naples pour s'y emparer de ses galères, commandées par Philippin, son neveu. Mais Doria avoit prévenu le coup, en se retirant à Lerice, dans le golfe de la Spézia, d'où il dépêcha un brigantin à Philippin, pour le rappeler promptement auprès de lui. Il se croyoit d'autant plus autorisé à se conduire ainsi, que le terme de son engagement avec le roi venoit d'expirer. De ce moment, Doria ne pensa plus qu'à conclure son engagement avec l'empereur, qui le recherchoit depuis long-temps. François Ier alors s'efforça de le regaguer par toutes sortes d'avances; mais ni les promesses les plus magnifiques, ni la médiation même du pape Clément VII, ne purent changer sa résolution. Ce qui doit honorer à jamais la mémoire de Doria, c'est le refus qu'il fit, en cette occasion, de la souveraineté de Gênes, qui lui fut offerte de la part de l'empereur. Préférant le titre de restaurateur à celui de maître, il stipula que Gênes resteroit libre sous la protection impériale, au cas qu'elle vînt à secouer le joug de la domination française. Il ne manquoit plus à sa gloire que d'être lui-même le libérateur de sa patrie. Le malheureux succès de l'expédition de Naples l'enhardit, cette même année 1528, à tenter l'entreprise; et, s'étant présenté devant Gênes avec treize galères et environ cinq cents hommes, il s'en rendit maître en une seule nuit, et sans répandre une goutte de sang. Cette expédition lui mérita le titre de *Père* et de *Libérateur de la Patrie*, qui lui fut décerné par un décret du sénat. Le même décret ordonna qu'il lui seroit érigé une statue, et qu'on lui achèteroit un palais des deniers publics. Un nouveau gouvernement fut formé par ses conseils, et a subsisté autant que la république; de sorte qu'il fut, non seulement le libérateur, mais encore le législateur de sa patrie. Doria trouva près de l'empereur Charles-Quint tous les avantages qu'il pouvoit désirer : ce prince lui accorda toute sa confiance, et le créa général de la mer, avec une autorité entière et absolue. Il avoit alors en propriété douze galères, qui, par son traité, devoient être entretenues au service de l'empereur; et ce nombre fut porté depuis jusqu'à vingt-deux. Doria continua de se signaler par plusieurs expéditions maritimes, et rendit à l'empereur les services les plus importans. Il enleva aux Turcs, en 1532, les villes de Coron et de Patras, sur les côtes de la Grèce. La conquête de Tunis et du fort de la Goulette, où Charles-Quint voulut se trouver en personne, en 1535, fut principalement due à la valeur et à l'habileté de Doria. Ce fut malgré lui, et contre son avis, que l'empereur fit, en 1541, la malheureuse expédition d'Alger, où il perdit une partie de sa flotte et de ses soldats, et Doria onze de ses galères. La fortune ne le favorisa pas plus à la rencontre de la Prevèse, en 1539. S'étant trouvé avec la flotte impériale, jointe à celle des Vénitiens et aux galères du pape, en présence de l'armée turque, commandée par Barberousse, et

beaucoup inférieure à la sienne, il évita d'engager le combat sous différens prétextes, et laissa échapper une victoire assurée. C'est le reproche que lui ont fait plusieurs historiens. Quelques-uns même ont prétendu, « et c'étoit, dit Brantôme, un bruit public en ce temps-là, qu'il y avoit un accord secret entre Barberousse et lui, par lequel ils étoient convenus d'éviter mutuellement entre eux les occasions décisives, afin de prolonger la guerre qui les rendoit nécessaires, et qui leur fournissoit les moyens de s'enrichir. » Les corsaires d'Afrique n'eurent jamais d'ennemi plus redoutable que Doria; il leur enleva des dépouilles immenses, tant par lui-même que par ses lieutenans. Le fameux Dragut, entre autres, fut pris par Jeannetin Doria, son neveu, avec neuf de ses bâtimens. Le zèle et les services rendus par ce grand homme à Charles-Quint lui méritèrent l'ordre de la Toison d'or, l'investiture de la principauté de Melphes et du marquisat de Tursi, au royaume de Naples, pour lui et ses héritiers, et la dignité de grand-chancelier de ce royaume. Ce ne fut que vers 1556, à l'âge de près de 90 ans, qu'il cessa de monter ses galères et de commander en personne. Accablé alors par le poids des années, Philippe II, roi d'Espagne, lui permit de choisir Jean-André Doria, son neveu, pour son lieutenant. (*Voyez* Dragut-Rais *et* Louchali.) Il termina sa longue et glorieuse carrière le 25 novembre 1560, sans postérité, quoiqu'il eût été marié, et sans laisser, à beaucoup près, d'aussi grands biens qu'on pourroit le présumer, après les occasions qu'il avoit eues de s'enrichir; mais l'excès de sa magnificence, et son peu d'attention pour ses affaires domestiques, avoient bien diminué sa fortune. Peu d'hommes ont joué un aussi grand rôle que Doria: dans Gênes, honoré par ses concitoyens, comme le libérateur et le génie tutélaire de sa patrie; au dehors, tenant, pour ainsi dire, avec ses seules galères, le rang d'une puissance maritime. Peu d'hommes encore, dans le cours d'une si longue vie, ont joui d'une prospérité plus constante. Généralement aimé, il fut généralement regretté, et le jour où il expira, on entendit crier dans tous les quartiers de la ville de Gênes: « André Doria est mort, la république n'a plus d'appui. » Deux fois sa perte fut tramée: l'une en 1547, par la conjuration du comte Jean-Louis de Fiesque, dirigée principalement contre lui; mais l'entreprise échoua par la mort du chef, au moment même de l'exécution: la seconde fois, peu de temps après, par celle de Jules Cibo, qui fut découverte, et qui coûta la tête à son auteur. Ces deux conjurations n'eurent d'autre effet que d'accroître le crédit et la réputation de ce grand homme. Quelques auteurs l'accusent d'avoir été quelquefois trop cruel, et en rapportent cet exemple: Le marquis de Marignan, qui prit Porto-Hercole en 1555, y ayant fait prisonnier Ottobon de Fiesque, frère de Louis, et complice de sa conspiration, le mit entre les mains de Doria, pour qu'il vengeât, comme il lui plairoit, la mort de Jeannetin Doria, qui avoit été tué dans cette conspiration. André, enflammé de colère, fit coudre Fiesque dans un sac, comme un parricide, et le fit jeter à la mer. Un de ses pilotes, qui l'importunoit souvent, s'étant présenté devant lui, témoigna qu'il n'avoit que trois paroles à lui dire. «Je le veux, répondit Doria; mais souviens-toi que si tu en dis davantage, je te ferai pendre.» Le pilote, sans s'étonner, reprit la parole et lui dit: « Argent ou congé. » Doria lui fit payer ce qui lui étoit dû, et le retint à son service.

III. DORIA (Paul-Mathias), de l'illustre famille de ce nom, mort à Naples en 1745, à l'âge de 84 ans, est auteur de divers *Ouvrages* de mathématiques, de philosophie et de politique. Le plus remarquable est intitulé *Della educazione del principe*, in-4°. On en a fait plusieurs éditions. L'auteur y développe très-bien les principes de la société et du droit politique; il y donne d'excellentes leçons à ceux qui gouvernent, et à ceux qui sont gouvernés.

IV. DORIA (Antoine), célèbre capitaine génois, parent du précédent, se signala dans le même temps. Il a donné une *Histoire abrégée des événemens arrivés dans le monde sous Charles-Quint*, Gênes, 1571, in-4°.

* V. DORIA (Dragonetto), de la famille des Boniface, fut un poëte célèbre du 16e siècle. En 1558, il fit imprimer à Bâle le Traité d'Antoine Galatée, intitulé *De situ Iapigiæ*. Il écrivoit en latin avec élégance; il a laissé, *Miscellanea hymnorum, epigrammatum et paradoxorum*, publiés, après sa mort, à Dantzick, par les soins d'André Volsius, en 1597, in-4°, avec une Notice sur sa vie.

* VI. DORIA (Paul), de Naples, florissoit dans le 17e siècle. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, entre autres, *Il capitano filosofo; Il petit maitre alla moda e disinvolto; L'amicizia alla moda; Lettere diverse; Problema; Trattato metafisico, fisico, morale e politico; Considerazioni geometriche, logiche, e metafisiche sopra gli elementi d'Euclide. La Danse*, dialogue dans lequel l'auteur cherche la cause pour laquelle les femmes, en dansant, ne s'arrêtent jamais. *Discours*, dans lequel il cherche à rendre raison du goût que les hommes ont à prendre du tabac. *La logique des cuisiniers*, imitée et suivie en grande partie par les auteurs modernes, et plusieurs autres ouvrages, qui eurent de la vogue à l'époque où ils parurent.

* VII. DORIA-PERCIVAL, gentilhomme génois, gouverneur et podestat d'Avignon et d'Arles pour Charles Ier, roi de Sicile, étoit tout à la fois philosophe et assez bon poëte. Il a composé des *Poésies provençales* et *italiennes;* il est principalement connu par un morceau en vers provençaux, *sur la guerre entre Charles Ier et Manfredi, roi de Sicile*, dans lequel il se déclare pour le premier, en maltraitant son adversaire. Doria mourut à Naples en 1276.

I. DORIGNY (Michel), peintre et graveur, né à Saint-Quentin en 1617, mort professeur de l'académie de peinture à Paris en 1663, fut disciple et gendre du fameux Vouet, dont il suivit de fort près la manière. Il grava à l'eau-forte la plus grande partie de ses ouvrages, et leur donna le véritable caractère de leur auteur. On connoît de lui l'estampe appelée la *Mansarde*. Le célèbre Mansard ayant proposé d'établir un impôt sur les arts, Dorigny le représenta dans cette estampe, monté sur un mulet qui le conduit à Montfaucon, avec un Saint-Jean en croupe qui lui porte un parasol. On a de cet artiste plusieurs tableaux estimés au château de Vincennes, et à l'hôtel de Hollande à Paris.

II. DORIGNY (Louis), fils du précédent, se distingua dans le même art que son père. Né à Paris en 1654, il passa la plus grande partie de sa vie à Venise et à Vérone, où il mourut en 1742. Le prince Eu-

gène l'appela à Vienne en 1711, et il orna son palais de tableaux précieux. On en voit plusieurs autres à Prague. Les plus estimés sont, le *Saint Bernard* chez les feuillans de Foligno, et les *Saints*, peints à fresque, dans la coupole de la cathédrale de Trente. — Nicolas DORIGNY, son frère cadet, mort à Paris en 1746, à l'âge de 89 ans, membre de l'académie de peinture excella dans la gravure. On lui doit les *Cartons de Raphaël*, que l'on conserve à Hamptoncourt en Angleterre. Le roi George Ier le combla de biens, et le créa chevalier. Il a laissé plusieurs gravures bien exécutées.

III. DORIGNY. *Voy.* ORIGNY.

† DORIMON (N.), comédien, donna au théâtre de Lyon, en 1658, *Le festin de Pierre*, ou *le fils criminel*, tragi-comédie, en 5 actes, imprimée à Paris en 1661 et 1665, in-12. Attaché au théâtre de Mademoiselle, il y donna diverses pièces: *L'inconstance punie; Rozélie; Les amours de Trapolin; L'amant de sa femme; La précaution inutile*, etc., etc. *L'avare dupé* passe pour être de Chapuseau. La plupart furent jouées en 1661, et imprimées en 2 petits vol. in-12, dans le même temps. Un auteur dramatique pourroit en rajeunir quelques-unes qui offrent du sel et d'assez bonnes plaisanteries. Dorimon eût une femme qui paroît avoir aussi cultivé la poésie, comme on en peut juger par les vers suivans qu'elle adressa à son mari au sujet du *Festin de Pierre*.

Encore que je sois ta femme
Et que tu me doives ta foi,
Je ne te donne point de blâme
D'avoir fait cet enfant sans moi;
Toutes fois ne me crois pas buse,
Je connois le sacré vallon,
Et si tu vas trop voir ta muse,
J'irai caresser Apollon.

I. DORING ou DORINK (Mathias), franciscain allemand, professeur de théologie dans son ordre, mort à Kiritz sa patrie en 1494, est auteur, à ce qu'on prétend, de l'*Abrégé du Miroir historial de Vincent de Beauvais*, continué jusqu'en 1493. On croit que c'est ce qu'on appelle communément la *Chronique de Nuremberg*, parce que la première édition en fut faite en cette ville, in-4°, en 1672. Quelques écrivains attribuent, peut-être avec plus de raison, cette Chronique à Haltman Scheder. L'auteur, quel qu'il soit, a été, à quelques égards, le précurseur de Luther. Il s'élève avec aigreur contre les vices des cardinaux, des évêques, des papes, et même contre les jubilés et les indulgences.

* II. DORING (Michel), docteur en médecine, né à Breslaw, où il mourut en 1644, y pratiqua son art avec distinction. On a de lui plusieurs *Observations*, que Grégoire Horstius a insérées dans son Recueil, et qu'on trouve parmi celles d'Hildanus. Il est encore auteur d'ouvrages d'une plus grande étendue, et qui ont paru sous les titres suivans: I. *De medicinâ et medicis adversùs iatromastigas et pseudo-iatros, libri duo*, Giessæ, 1611, in-8°. II. *Acroama medico-philosophicum de opii usu, qualitate et virtute, et ejus operandi modo*, Ienæ, 1620, in-8°. III. *De opobalsamo Syriaco, Judaïco, Ægyptiaco, Peruviano, Tolutano et Europæo*, ibid., 1620, in-8°. IV. *Fasciculus tractatuum de peste*, Bregæ, 1641, in-4°.

DORION, musicien égyptien, voyagea dans la Grèce, et s'établit long-temps à la cour de Nicocréon, tyran de Chypre, et à celle de Philippe de Macédoine. Il jouoit parfaitement de la flûte, et inventa sur cet instrument le mode appelé *Dorionien*, de son nom, que ses dis-

ciples opposèrent à ceux qui suivoient la méthode d'Antigénide. Athénée nous a conservé plusieurs saillies de Dorion, qui étoit tout à la fois bon musicien et agréable convive.

DORIS (Mythol.), fille de l'Océan et de Thétis, épousa son frère Nérée, dont elle eut cinquante nymphes appelées les Néréides.

* DORISLAUS (Isaac), Hollandais et docteur en droit civil à Leyde, mort en 1649, vint s'établir en Angleterre, où il fut nommé professeur d'histoire à Cambridge : mais ayant émis des propositions républicaines, il fut dépossédé de sa chaire. Alors il prit une place de juge-avocat dans l'armée du roi, qu'on formoit pour une expédition en Ecosse. Bientôt il quitta le service du roi pour celui du parlement, et fut un de ceux qui portèrent l'acte d'accusation contre le monarque. En 1649, chargé d'une ambassade à La Haye, il fut assassiné par des réfugiés royalistes qui forcèrent sa maison pendant qu'il soupoit. Le parlement fit rapporter son corps, et il fut enterré à l'abbaye de Westminster. Il en fut retiré à la restauration, et enterré au cimetière de Sainte-Marguerite.

* DORLANDO (Pierre), chartreux de Cologne dans le 16e siècle, est auteur d'un ouvrage sur les personnages illustres de son ordre, imprimé à Cologne en 1608. Ce livre, mal écrit, pèche entièrement par l'inexactitude des faits.

D'ORLÉANS (le Père). *Voyez* ORLÉANS, n° VI.

† I. DORMANS (les sept), sept frères qu'on prétend avoir souffert le martyre à Ephèse sous l'empereur Dèce en 250, et qu'on dit s'être endormis dans une caverne, dans laquelle ils s'étoient mis à l'abri de la persécution, pendant 155 ans. Grégoire de Tours, grand amateur de fables, est le premier qui en ait parlé. Métaphraste, non moins crédule, a brodé ce fait à sa manière.

II. DORMANS (Jean de), cardinal, évêque de Beauvais, chancelier de France sous Charles V, mort le 7 novembre 1373, dans un âge avancé, avoit fondé à Paris en 1370 le collége de Dormans, dit de *St.-Jean-de-Beauvais*. Sa réputation d'équité et d'habileté fut cause de sa fortune. Son père, procureur, se fit appeler de Dormans, parce qu'il étoit de ce bourg. Ses fils en achetèrent ensuite la seigneurie. Ce cardinal eut pour neveu Milon de DORMANS, successivement évêque d'Angers, de Bayeux et de Beauvais, et chancelier en 1380. Cette famille s'éteignit vers 1580.

* DORNA (Bernard), célèbre jurisconsulte du 13e siècle, né en Provence, est auteur d'un traité intitulé *De libellorum conceptionibus*, et de quelques autres ouvrages.

† DORNAVIUS (Gaspard), médecin, orateur et poëte, né à Zigenrick dans le Voigtland, mourut en 1631, dans un âge avancé, conseiller et médecin des princes de Brieg et de Lignitz. On a de lui plusieurs ouvrages, qu'on a appelés de savantes fadaises. Les plus connus sont, I. *Amphitheatrum sapientiæ Socraticæ*, 2 vol. in-folio. Hanovre, 1619. II. *Homo diabolus, hoc est Auctorum veterum et recentiorum, de calumniæ naturâ et remediis, suâ linguâ editorum, sylloge*, Hanau, 1619 et 1670, in-fol. III. *De incremento dominationis Turcicæ*, etc.

† DORNEVAL, Parisien, mort

en 1766, a passé sa vie à travailler pour le théâtre de la Foire, seul ou en société. Ses meilleures pièces se trouvent dans ce *Théâtre*, qu'il a rédigé avec Le Sage et Fuzelier, 10 vol. in-12, Paris, 1724.

* I. DORNKRELL D'EBERHERTZ, (Tobie), docteur en médecine, natif d'Iglau en Moravie, exerça sa profession à Lunebourg, où il mourut le 30 juin 1605. On a de lui, I. *Dispensatorium novum continens, ad omnia propemodùm humani corporis pathemata, remedia selecta*, Ulyssææ, 1600, in-4°, et avec le Traité *de purgatione* du même auteur, Hamburgi, 1604, in-12; Lipsiæ, 1623, in-12; Ienæ, 1645, in-12. II. *Medulla totius praxeos medicæ aphoristica*, Erfurti, 1656, in-4°.

II. DORNKRELL (Jacques), théologien et ministre luthérien, né à Lunebourg en 1543, mort à Hambourg en 1704, à 61 ans, laissa un ouvrage estimé des savans, sous le titre de *Biblia historico-harmonica*, etc.

* DORONATZY (Paul), né en 1043, étudia avec succès la philosophie et la théologie. Il entra ensuite dans un célèbre couvent arménien, appelé Arakialk-Mecho, où il professa pendant plus de vingt ans, et acquit de la réputation par ses connoissances et son éloquence. Il devint ensuite supérieur de ce monastère, et mourut vers l'an 1123. On a de lui, I. *Livre contre Théopiste*, savant grec de son siècle, imprimé à Constantinople en 1752, vol. in-fol. La bibliothèque impériale en possède un exemplaire manuscrit, n° 132. La substance de cet ouvrage n'est qu'un traité contre l'Eglise des Grecs. II. *Abrégé historique des conciles de Nicée et d'Ephèse*, manuscrit qui se trouve aussi dans la même bibliothèque. III. *Commentaire sur la prophétie de Daniel.* IV. *Livre des sermons à l'usage des prédicateurs.* Ces deux ouvrages n'ont jamais été imprimés.

† I. DOROTHÉE (sainte), vierge et martyre à Césarée en Cappadoce, inconnue aux Grecs, dit Baillet, mais célèbre dans l'Eglise latine. On dit qu'ayant été livrée par son juge à deux femmes perdues, elle les retira de la corruption et de l'idolâtrie. — Il y a eu une autre sainte DOROTHÉE, vierge et martyre à Alexandrie, vers l'an 311.

II. DOROTHÉE (saint), disciple du moine Jean, surnommé *le Prophète*, et maître de Dosithée, fut à la tête d'un monastère en Palestine, vers l'an 560. On a de lui des *Sermons*, ou *Instructions pour les moines*, traduits en français par l'abbé de Rancé, 1686, in-8°; et des *Lettres en grec et en latin*. Ces ouvrages se trouvent dans l'*Auctuarium* de la bibliothèque des Pères, de l'an 1623. Le style de Dorothée est assez simple, mais plein d'onction.

* DOROUVIÈRE (GUERIN de la), avocat à Angers, et ensuite au parlement de Paris. Le duc de La Vallière qui le nomme *Guérin d'Aronières*, prétend qu'il finit par être jésuite. On ne connoît de lui qu'une tragédie de *Panthée* ou *l'Amour conjugal*, imprimée in-8°, à Angers, 1608.

* DORPIUS (Martin), né à Naaldrwyck, village de la banlieue de Delft en Hollande, mort à la fleur de son âge en 1525, enseignoit la philosophie à l'université de Louvain. Il étoit aussi bon théologien et savant dans les langues. Quoiqu'ami d'Erasme, il écrivit contre son Eloge de la Folie. La réponse

de celui-ci, datée d'Anvers 1515, est un modèle de politesse. Ces deux savans se réconcilièrent sincèrement. Il ne se peut rien de plus honorable que l'épitaphe que lui a faite Erasme. Adrien Van Baarlad parle de la mort de Dorpius comme d'une perte irréparable pour l'université de Louvain, dans sa Chronique du Brabant. Outre sa lettre à Erasme sur son Eloge de la Folie, on a de lui, I. *Dialogus Veneris et Cupidinis, Herculem animi ancipitem, in suam militiam, invita virtute propellentium.* II. *Epistola de Hollandorum moribus.* III. *Un supplément à l'Aulularia* de Plauete, et un *Prologue* pour le *Miles* du même. IV. *Oratio de laudibus Aristotelis adversùs L. Vallam*, et quelques autres Harangues académiques.

* DORQUIER (Mde.). Cette dame n'est connue que par quelques pièces *de poésies* insérées dans le recueil publié par M. Ader, sous le titre du *Triomphe de Léglantine*.

† DORSANE (Antoine), natif d'Issoudun en Berri, docteur de Sorbonne, chantre de l'église de Paris, grand vicaire et official du même diocèse, sous le cardinal de Noailles, mourut en 1728, presque subitement, de la douleur que lui causa l'acceptation pure et simple que le cardinal de Noailles avoit faite de la bulle *Unigenitus*. Nous avons de lui un *Journal* contenant l'histoire et les anecdotes de ce qui s'est passé de plus intéressant à Rome et en France, dans l'affaire de la constitution *Unigenitus*, 2 vol. in-4°, ou 6 vol. in-12, en y comprenant le supplément. Villefore, auteur des Anecdotes de la constitution *Unigenitus*, s'étoit beaucoup servi de ces Mémoires dans la composition de son ouvrage; aussi on retrouve dans le commencement du Journal une bonne partie des faits rapportés dans les Anecdotes. Ceux qui ne demandent que les principaux faits bien rendus, et dépouillés des circonstances minutieuses, aiment mieux ce dernier ouvrage. Ceux qui veulent qu'on leur rende compte des plus petits détails préferent l'autre. L'auteur des Anecdotes ne conduit son histoire que jusqu'en 1718, le journaliste l'a continuée jusqu'en 1728. La narration du premier est vive et coulante; celle du second est simple et naturelle. Comme il écrivoit les événemens à mesure qu'il les apprenoit, on y trouve quelques négligences de style et quelques répétitions. La meilleure édition de ces Mémoires est la seconde, donnée en 1756, corrigée sur le manuscrit original, et augmentée d'une Table des matières.

* I. DORSCH (Everard), fameux graveur sur pierres, né à Nuremberg en 1649, mort en 1712; il surpassa tous les graveurs de son temps.

* II. DORSCH (Christophe), fils du précédent, né à Nuremberg en 1676, mort en 1732, avoit du talent pour la peinture; mais il se consacra au même art que son père, et exécuta sur pierres précieuses des portraits très-ressemblans tirés d'après nature, et sans les avoir dessinés auparavant.

† DORSET (Thomas SACKVILLE, comte de), grand-trésorier d'Angleterre, né en 1536, voyagea en France, et en Italie, et s'y perfectionna dans l'histoire, dans les langues et dans la politique. A son retour en Angleterre, il prit possession des grands biens que son père, mort en 1556, lui avoit laissés. Il en dissipa en peu de temps la plus grande partie. Créé baron

de Buckhurst, dans le comté de Dorset, il fut envoyé ambassadeur en France, vers Charles IX, l'an 1571, et vers les Provinces-Unies en 1587. Le succès avec lequel il s'acquitta de ces différentes commissions le fit élire chevalier de l'ordre de la Jarretière en 1589, et chancelier de l'université d'Oxford en 1591; enfin, en 1598, grand-trésorier d'Angleterre. Il remplit cette place avec honneur jusqu'à sa mort, arrivée le 19 avril 1608. On a de lui, I. *Le Miroir des magistrats*, en vers, avec une *préface* en prose. L'introduction qui suit cette préface est pleine d'une poésie vraiment pittoresque. II. *L'Histoire* en vers *de l'infortuné duc de Buckingham, du temps de Richard III.*

† II. DORSET (Charles Sackville, comte de), descendant du précédent, né en 1637, courtisan et bel esprit aimable. A la mort de son père, en 1677, il devint comte de Dorset, après avoir porté successivement les noms de lord Buckhurst, de comte de Middlesex. Il se trouva comme volontaire au fameux combat naval livré entre les Anglais et les Hollandais le 3 juin 1665. Il s'occupa presque uniquement des belles-lettres. Son zèle pour ce genre d'étude lui fit refuser quelques emplois publics. Il accepta cependant des ambassades, où il ne s'agissoit que de complimens. Il s'attacha à Jacques II; mais les mesures fausses ou violentes que prenoit ce roi imprudent le déterminèrent à faire cause commune avec les mécontens pour mettre Guillaume prince d'Orange sur le trône, et il le servit si bien, qu'il devint membre de son conseil privé. Il s'en retira en 1698, et mourut à Bath, le 19 janvier 1706. Ses poésies se trouvent avec celles de Rochester, 1731, in-12.

III. DORSET (Charles), vicomte de Sackville, de la même famille des précédens, né en 1716, qui prit le titre de lord Germaine, comme héritier en 1770, de lady B. Germaine son épouse. En 1775, le roi d'Angleterre le créa ministre des colonies, place qu'il quitta en 1782. Il mourut en août 1785, dans sa terre de Saint-Roneland, laissant deux fils et trois filles. Les *Lettres de Junius*, attribuées à Burke, sont, dit-on, de lord Germaine.

* DORSTENIUS (Théodoric), médecin, né en Westphalie dans le 15e siècle, exerça sa profession à Cassel, où il mourut en 1552, âgé d'environ 60 ans. Il a donné un ouvrage intitulé *Botanicon, continens herbarum, aliorumque simplicium, quorum usus in medicinâ est, descriptiones et icones ad vivum effigiatas, ex præcipuis tam græcis quàm latinis auctoribus concinnatum*, Francofurti, 1540, in-folio. Ce médecin ne s'est point uniquement borné dans cet ouvrage à ce que les anciens ont écrit sur la botanique; il a encore profité des recherches et des découvertes qui avoient été faites jusqu'à son temps.

* DORTOMAN (Nicolas), médecin, natif d'Arnheim dans la province de Gueldre, enseigna et pratiqua son art à Montpellier jusqu'à sa mort, arrivée en 1596. Il a composé le traité *De causis et effectibus thermarum Bellilucanarum parvo intervallo à Monspeliensi urbe distantium libri duo*, Lugduni, 1579, in-8°.

DORVILLE. *Voyez* Orville.

* DORVILLIERS (Hector) occupa une place dans la finance, et cultiva les arts comme amateur. Il a gravé à l'eau-forte, en 1736, un sujet *de Vierge*, d'après C. Maratte, dont il y a une épreuve exposée au

cabinet d'estampes à la bibliothèque impériale.

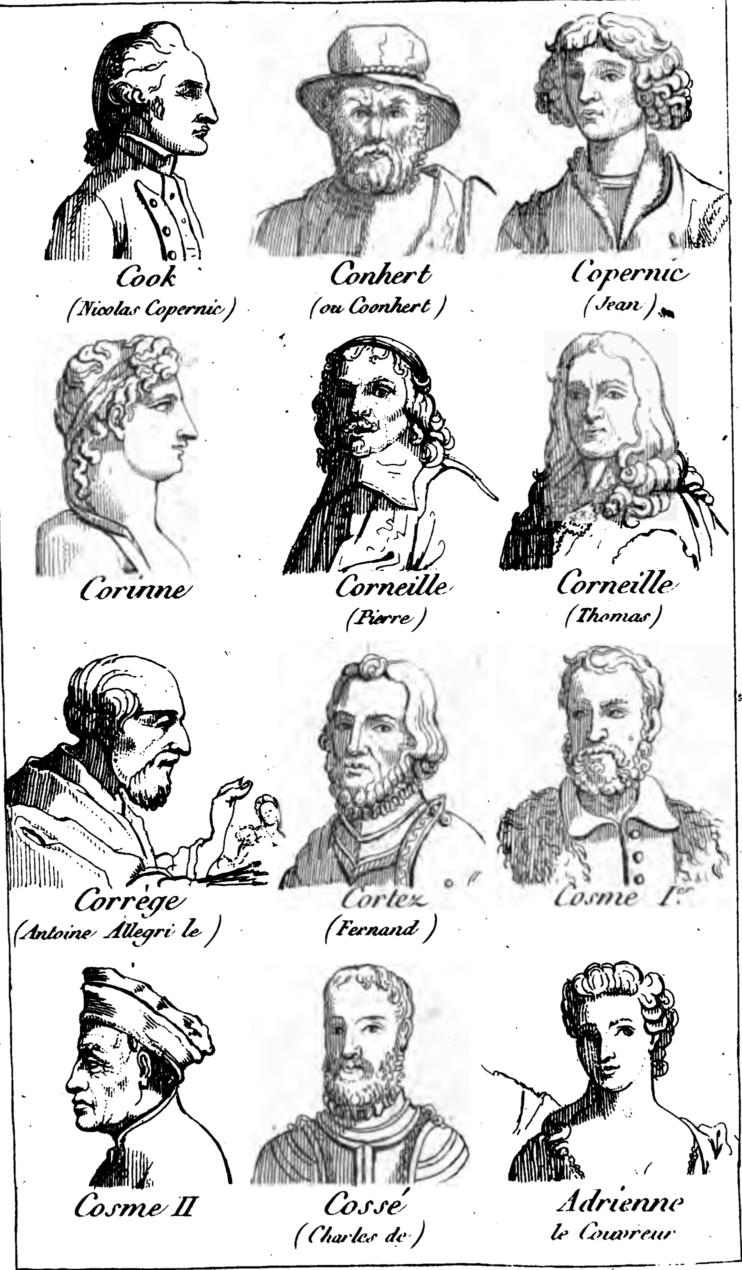
DORUS (Mythol.), second fils d'Hellon, suivant quelques mythologues, et, selon d'autres, de Neptune et d'Alope, fut exposé par sa mère, et nourri par des jumens. Il abandonna la Phthiotide où régnoit son père, pour aller établir une colonie au bas du mont Ossa, entre l'Acarnanie, l'Etolie, la Phocide et la Thessalie, et qu'on appela *Doride*, du nom de ce fondateur.

DORYCLÈS, Grec, qui, par ses talens militaires et son intrépidité dans les combats, mérita l'honneur d'un monument public qu'on lui consacra dans la Laconie.

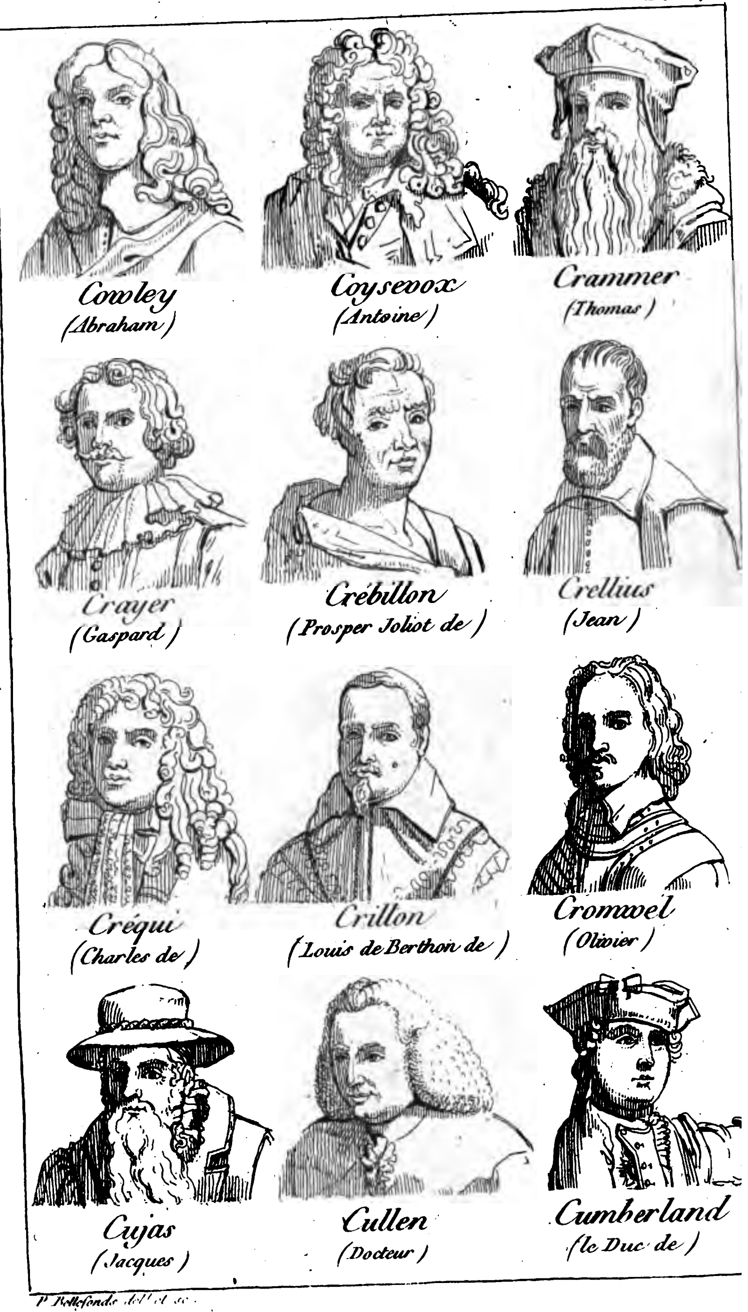
* DORYCLIDAS, sculpteur de Lacédémone, sorti de la fameuse école de Dipœnus et Scyllis, est connu parmi les artistes de son siècle par une statue de *Thémis*.

DORYLAS fut un de ceux qui embrassèrent les intérêts de Persée, à la cour de Céphée, roi d'Arcadie. Ses richesses immenses surpassoient celles des plus opulens Libyens. Il mourut par la main d'Alcyonée, géant qui habitoit les environs de Corinthe.

FIN DU TOME CINQUIÈME.



P. Bellsinde del.


Cowley
(Abraham)
Coysevox
(Antoine)
Crammer
(Thomas)
Crayer
(Gaspard)
Crébillon
(Prosper Joliot de)
Crellius
(Jean)
Créqui
(Charles de)
Crillon
(Louis de Berthon de)
Cromwel
(Olivier)
Cujas
(Jacques)
Cullen
(Docteur)
Cumberland
(le Duc de)
P. Bellefonds del.t et sc.



P. Bellefonds del. et sc.



P. Bellekind. del. et sc.



F. Bellefonds del. et sc.



P. Bellefonds del.t et sc.



